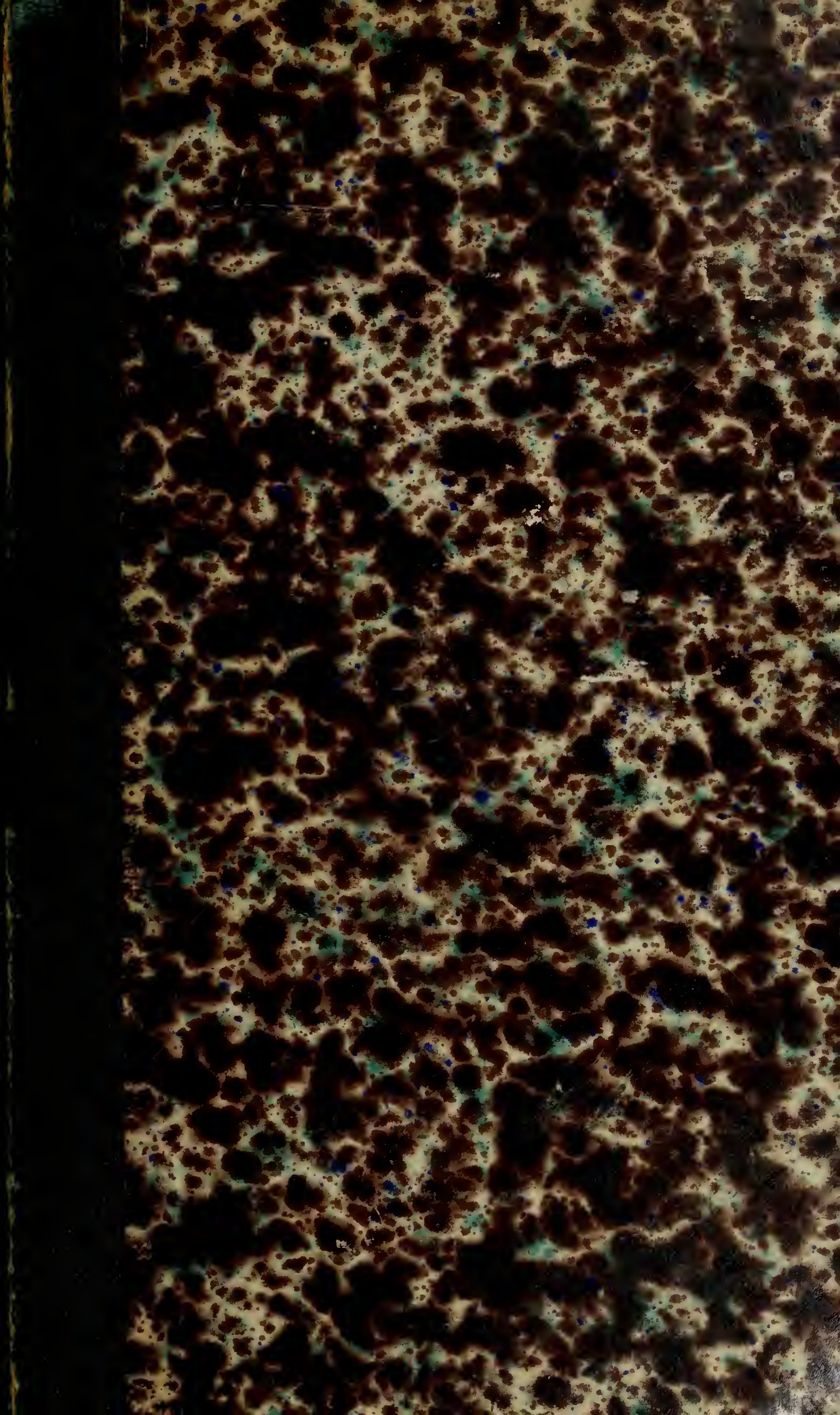






ŒUVRES

DE

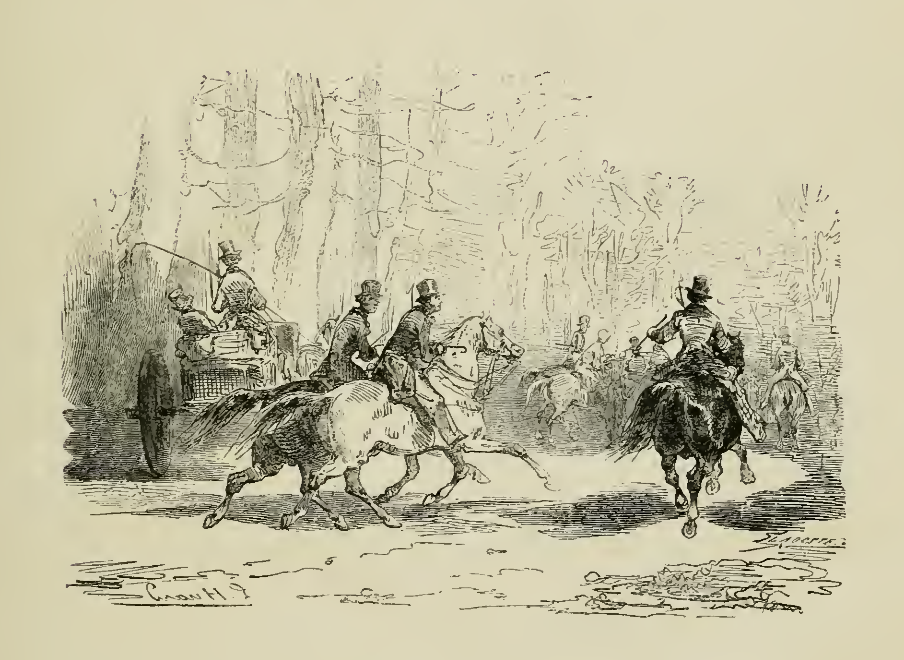
H. DE BALZAC.

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

TOME SIXIÈME.





MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

LIVOURNE, MÊME MAISON. | LEIPZIG, J. P. MELINE.

1852

ROMANS

ET

CONTES PHILOSOPHIQUES.

(DEUXIÈME PARTIE.)

L'ENFANT MAUDIT.

(SUITE.)

IV.

LA PERLE BRISÉE [1].

Dans la fièvre du bonheur, le gouverneur de Normandie emporta dans ses bras son chétif héritier qui tremblait comme une fille enlevée; en le sentant palpiter, il s'efforça de le rassurer en le baisant avec les précautions qu'il aurait prises pour manier une fleur, et trouva pour lui de douces paroles qu'il n'avait jamais su prononcer.

— Vrai Dieu, tu ressembles à ma pauvre Jeanne, cher enfant! lui disait-il. Instruis-moi de tout ce qui te plaira, je te donnerai tout ce que tu désireras. Sois bien fort! porte-toi bien! Je t'apprendrai à monter à cheval sur une jument douce et gentille comme tu es doux et gentil. Rien ne te contrariera. Tête-Dieu pleine de reliques! autour de toi, tout pliera comme des roseaux sous le vent. Je vais te donner ici un pouvoir sans bornes. Moi-même je t'obéirai comme au Dieu de la famille.

Le père entra bientôt avec son fils dans la chambre seigneuriale où s'était écoulée la triste vie de la mère. Étienne alla soudain s'appuyer près de cette croisée où il avait commencé de vivre, d'où sa mère lui faisait des signaux pour lui annoncer le départ de son persécuteur qui maintenant, sans qu'il sût encore pourquoi, devenait son esclave et ressemblait à ces gigantesques créatures que le pouvoir d'une fée mettait aux ordres d'un jeune prince; cette fée était la Féodalité. En revoyant la chambre mélancolique où ses yeux s'étaient habitués à contempler l'Océan, des pleurs lui vinrent aux yeux. Les souvenirs de son long malheur mêlés aux mélodieuses souvenances des plaisirs qu'il avait goûtés dans le seul amour qui lui fût permis, l'amour maternel, tout fondit à la fois dans son cœur et y développa comme un poème à la fois délicieux et terrible. Il resta muet et immobile. Les émotions de cet enfant habitué à vivre dans les contemplations de l'extase, comme d'autres se livrent aux agitations du monde, ne ressemblaient à aucune des émotions habituelles aux hommes.

— Vivra-t-il? dit le vieillard étonné de la faiblesse de son héritier, sur lequel il se surprit à retenir son souffle.

— Je ne pourrai vivre qu'ici, répondit simplement Étienne qui l'avait entendu.

— Hé bien, cette chambre sera la tienne, mon enfant.

— Qu'y a-t-il? dit le jeune d'Hérouville en entendant des commensaux du château qui arrivaient dans la salle des gardes où le duc les avait convoqués tous pour leur présenter son fils.

— Viens, lui répondit son père en le prenant par la main et l'amenant dans la grande salle.

A cette époque un duc et pair, possessionné comme l'était le duc d'Hérouville, ayant ses charges et ses gouvernements, menait en France le train

[1] Voir la première partie de l'*Enfant maudit*, t. II, p. ~~383~~. 258

d'un prince. Les cadets de famille ne répugnaient pas à le servir; il avait une maison et des officiers; le premier lieutenant de sa compagnie d'ordonnance était chez lui ce que sont aujourd'hui les aides de camp chez un maréchal. Quelques années plus tard, le cardinal de Richelieu eut des gardes du corps. Plusieurs princes alliés à la maison royale, les Guise, les Condé, les Nevers, les Vendôme, avaient des pages pris parmi les enfants des meilleures maisons, dernière coutume de la chevalerie éteinte. Sa fortune et l'ancienneté de sa race normande indiquée par son nom (*herus villa,* maison du chef), avaient permis au duc d'Hérouville d'imiter la magnificence de gens qui lui étaient inférieurs, tels que les d'Épernon, les Luynes, les Balagny, les d'O, les Zamet, regardés en ce temps comme des parvenus, et qui néanmoins vivaient en princes. Ce fut donc un spectacle imposant pour le pauvre Étienne que de voir l'assemblée des gens attachés au service de son père. Le duc monta sur une chaise placée sous un de ces *solium* ou dais en bois sculpté, garni d'une estrade élevée de quelques marches, d'où, dans quelques provinces, certains seigneurs rendaient encore des arrêts dans leurs châtellenies, rares vestiges de féodalité qui disparurent sous le règne de Richelieu. Ces espèces de trônes, semblables aux bancs d'œuvre dans les églises, devinrent des objets de curiosité. Quand Étienne se trouva là, près de son vieux père, il frissonna de se voir le point de mire de tous les yeux.

— Ne tremble pas, lui dit le duc en abaissant sa tête chauve jusqu'à l'oreille de son fils, ce sont de nos gens.

A travers les ténèbres à demi lumineuses, produites par le soleil couchant dont les rayons rougissaient les croisées de cette salle, Étienne apercevait le bailli, les capitaines et les lieutenants en armes accompagnés de quelques soldats, les écuyers, le chapelain, les secrétaires, le médecin, le majordome, les huissiers, l'intendant, les piqueurs, les gardes-chasse, toute la livrée et les valets. Quoique ce monde se tînt dans une attitude respectueuse commandée par la terreur qu'inspirait le vieillard aux gens les plus considérables qui vivaient sous son commandement et dans sa province, il se faisait un bruit sourd produit par une curieuse attente. Ce bruit serra le cœur d'Étienne qui, pour la première fois, éprouvait l'influence de la lourde atmosphère d'une salle où respirait une assemblée nombreuse; ses sens, habitués à l'air pur et sain de la mer, furent offensés avec une promptitude qui indiquait la perfection de ses organes. Une horrible palpitation due à quelque vice dans l'organisation de son cœur, l'agita de ses coups précipités, quand son père, obligé de se montrer comme un vieux lion majestueux, prononça d'une voix solennelle le petit discours suivant.

« Mes amis, voici mon fils Étienne, mon premier-né, mon héritier présomptif, le marquis de Rubempré, à qui le roi confirmera sans doute les charges de défunt son frère. Je vous le présente afin que vous le reconnaissiez et que vous lui obéissiez comme à moi-même. Je vous préviens que si l'un de vous, ou si quelqu'un dans la province dont j'ai le gouvernement, lui déplaisait ou le heurtait en quoi que ce soit, il vaudrait mieux, cela étant et moi le sachant, que ce quelqu'un ne fût jamais sorti du ventre de sa mère. Vous avez entendu? retournez tous à vos affaires, et que Dieu vous conduise. Les obsèques de Maximilien d'Hérouville se feront ici lorsque son corps y sera rapporté. La maison prendra le deuil dans huit jours. Plus tard, nous fêterons l'avénement de mon fils Étienne. »

— Vive monseigneur! vivent les d'Hérouville! fut crié de manière à faire mugir le château.

Les valets apportèrent des flambeaux pour éclairer la salle. Ce hourra, cette lumière et les sensations que donna à Étienne le discours de son père, jointes à celles qu'il avait éprouvées déjà, lui causèrent une défaillance complète; il tomba sur le fauteuil en laissant sa main de femme dans la large main de son père. Quand le duc, qui avait fait signe au lieutenant de sa compagnie d'approcher, lui dit : — Eh bien! baron d'Artagne, je suis heureux de pouvoir réparer ma perte, venez voir mon fils! il sentit dans sa main une main froide, regarda le marquis de Rubempré, le crut mort, et jeta un cri de terreur qui épouvanta l'assemblée.

Beauvouloir ouvrit l'estrade, prit le jeune homme dans ses bras et l'emmena en disant à son maître : — Vous l'avez tué en ne le préparant pas à cette cérémonie.

— Il ne pourra donc pas avoir d'enfant, s'il en est ainsi? s'écria le duc qui suivit Beauvouloir dans la chambre seigneuriale où le médecin alla coucher le jeune héritier.

— Eh bien! maître? dit-il avec anxiété.

— Ce ne sera rien, répondit le vieux serviteur en montrant à son maître, Étienne ranimé par un cordial dont il lui avait donné quelques gouttes sur un morceau de sucre, nouvelle et précieuse substance que les apothicaires vendaient au poids de l'or.

— Prends, vieux coquin, dit le vieux seigneur en tendant sa bourse à Beauvouloir, et soigne-le comme le fils d'un roi. S'il mourait par ta faute, je te brûlerais moi-même sur un gril.

— Si vous continuez à vous montrer aussi violent,

il mourra par votre fait, dit brutalement le médecin à son maître. Laissez-le, il va s'endormir.

— Bonsoir, mon amour, dit le vieillard en baisant son fils au front.

— Bonsoir, mon père, reprit le jeune homme dont la voix fit tressaillir le duc, qui pour la première fois s'entendait donner par Étienne le nom de père.

Le duc prit Beauvouloir par le bras, l'emmena dans la salle voisine, et le poussa dans l'embrasure d'une croisée en lui disant : — Ah çà, vieux coquin ! à nous deux !

Ce mot, qui était la gracieuseté favorite du duc, fit sourire le médecin, qui depuis longtemps avait quitté ses rebouteries.

— Tu sais, dit le duc en continuant, que je ne te veux pas de mal. Tu as deux fois accouché ma pauvre Jeanne, tu as guéri mon fils Maximilien d'une maladie grave, enfin tu fais partie de ma maison. Pauvre enfant ! je le vengerai, je me charge de celui qui me l'a tué ! Tout l'avenir de la maison d'Hérouville est donc entre tes mains. Je veux marier cet enfant-là sans tarder. Toi seul peux savoir s'il y a chance de trouver en cet avorton de l'étoffe à faire des d'Hérouville... Tu m'entends. Que crois-tu ?

— Sa vie au bord de la mer a été si chaste et si pure que la nature est plus drue chez lui qu'elle ne l'aurait été s'il eût vécu dans votre monde. Mais un corps aussi délicat est le très-humble serviteur de l'âme. Monseigneur Étienne doit choisir lui-même sa femme. Tout en lui sera l'ouvrage de la nature, et non celui de vos vouloirs. Il aimera naïvement, et fera par désir de cœur ce que vous souhaitez qu'il fasse pour votre nom. Donnez-lui une grande dame qui soit comme une haquenée, il ira se cacher dans ses rochers. Bien plus, si quelque vive terreur le tuerait à coup sûr, je crois qu'un bonheur trop subit le foudroierait également. Pour éviter ce malheur, m'est avis de le laisser s'engager de lui-même et à son aise dans la voie des amours. Écoutez, monseigneur, quoique vous soyez un grand et puissant prince, vous n'entendez rien à ces sortes de choses. Accordez-moi votre confiance entière, sans bornes, et vous aurez un petit-fils.

— Si j'obtiens un petit-fils par quelque sortilége que ce soit, je te fais anoblir. Oui, quoique ce soit difficile, de vieux coquin tu deviendras un galant homme, tu seras Beauvouloir sire de Forcalier. Emploie le vert et le sec, la magie blanche et noire, les neuvaines à l'Église et les rendez-vous au sabbat, pourvu que j'aie une lignée mâle, tout sera bien.

— Je sais, dit Beauvouloir, un chapitre de sorciers capable de tout gâter, ce sabbat n'est autre que vous-même, monseigneur. Je vous connais. Vous désirez une lignée à tout prix aujourd'hui ; demain vous voudrez déterminer les conditions dans lesquelles doit venir cette lignée ; vous tourmenterez votre fils.

— Dieu m'en garde.

— Eh bien, allez à la cour où la mort du maréchal et l'émancipation du roi doivent avoir mis tout sens dessus dessous, et où vous avez affaire. Laissez-moi gouverner monseigneur Étienne. Mais engagez-moi votre parole de gentilhomme de m'approuver en quoi que je fasse.

Le duc frappa dans la main du vieillard en signe d'une entière adhésion, et se retira dans son appartement.

Quand les jours d'un haut et puissant seigneur sont comptés, le médecin est un personnage important au logis. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de voir un ancien rebouteur devenu si familier avec le duc d'Hérouville. A part les liens illégitimes par lesquels son mariage l'avait rattaché à cette grande maison, et qui militaient en sa faveur, le duc avait si souvent éprouvé le grand sens du savant, qu'il en avait fait l'un de ses conseillers favoris. Beauvouloir était le Coyctier de ce Louis XI. Mais de quelque prix que fût sa science, le médecin n'avait pas sur le gouverneur de Normandie, en qui respirait toujours la férocité des guerres religieuses, autant d'influence que la féodalité. Aussi, le serviteur avait-il deviné que les préjugés du noble nuisaient aux vœux du père. En grand médecin qu'il était, Beauvouloir comprit que, chez un être délicatement organisé comme Étienne, le mariage devait être une lente et douce inspiration qui lui communiquât de nouvelles forces en l'animant du feu de l'amour. Comme il l'avait dit, imposer une femme à Étienne, c'était le tuer ; il fallait éviter surtout que ce jeune solitaire s'effrayât du mariage dont il ne savait rien, et qu'il connût le but dont son père se préoccupait, car ce poëte inconnu n'admettait que la noble et belle passion de Pétrarque pour Laure, de Dante pour Béatrix. Comme sa mère, il était tout amour pur, et tout âme. On devait lui donner l'occasion d'aimer, attendre l'événement et non le commander ; un ordre aurait tari en lui les sources de la vie.

Maître Antoine Beauvouloir était père, il avait une fille élevée dans des conditions qui en faisaient la femme d'Étienne. Il était si difficile de prévoir les événements qui rendraient un enfant destiné par son père au cardinalat, l'héritier présomptif de la maison d'Hérouville, que Beauvouloir n'avait jamais remarqué la ressemblance des destinées d'Étienne et de Gabrielle. Ce fut une idée subite inspirée par son dévouement à ces deux êtres plutôt que par son ambition. Malgré son habileté, sa femme était morte en couches en lui donnant une

fille dont la santé fut si faible, qu'il pensa que la mère avait dû léguer à son fruit des germes de mort. Beauvouloir aima sa Gabrielle comme tous les vieillards aiment leur unique enfant. Sa science et ses soins constants prêtèrent une vie factice à cette frêle créature qu'il cultiva comme un fleuriste cultive une plante étrangère. Il l'avait soustraite à tous les regards dans son domaine de Forcalier, où elle fut protégée contre les malheurs du temps par la bienveillance générale qui s'était attachée à un homme auquel chacun devait un cierge, et dont le pouvoir qu'on supposait aux gens occupés de sciences occultes inspirait une sorte de terreur respectueuse. En s'attachant à la maison d'Hérouville, il avait augmenté les immunités dont il jouissait dans la province, et déjoué les poursuites de ses ennemis par sa position formidable auprès du gouverneur; mais il s'était bien gardé, en venant au château, d'y amener la fleur qu'il tenait enfouie à Forcalier, domaine plus important par les terres qui en dépendaient que par l'habitation, et sur lequel il comptait pour trouver à sa fille un établissement conforme à ses vues. En promettant au vieux duc une postérité, en lui demandant sa parole d'approuver sa conduite, il pensa soudain à Gabrielle, à cette douce enfant de qui la mère avait été oubliée par le duc, comme il avait oublié son fils Étienne. Il attendit le départ de son maître avant de mettre son plan à exécution, en prévoyant que, si le duc en avait connaissance, les énormes difficultés qui pourraient être levées à la faveur d'un résultat favorable, seraient dès l'abord insurmontables.

La maison de maître Beauvouloir était exposée au midi, sur le penchant d'une de ces douces collines qui cerclent les vallées de Normandie; un bois épais l'enveloppait au nord; des murs élevés et des haies normandes à fossés profonds lui faisaient une impénétrable enceinte. Le jardin descendait en pente molle jusqu'à la rivière qui arrosait les herbages de la vallée, et à laquelle le haut talus d'une double haie formait en cet endroit un quai naturel. Dans cette haie tournait une secrète allée dessinée par les sinuosités des eaux, et que les saules, les hêtres, les chênes rendaient touffue comme un sentier de forêt. Depuis la maison jusqu'à ce rempart, s'étendaient les masses de la verdure particulière à ce riche pays, belle nappe ombragée par une lisière d'arbres rares dont les nuances composaient une tapisserie heureusement colorée : là, les teintes argentées d'un pin se détachaient de dessus le vert foncé de quelques aunes; ici, devant un groupe de vieux chênes, un svelte peuplier élançait sa palme toujours agitée; plus loin, des saules pleureurs penchaient leurs feuilles pâles entre de gros noyers à tête ronde. Cette lisière permettait de descendre à toute heure de la maison vers la haie, sans avoir à craindre les rayons du soleil. La façade, devant laquelle se déroulait le ruban jaune d'une terrasse sablée, était ombrée par une galerie de bois autour de laquelle s'entortillaient des plantes grimpantes qui, dans le mois de mai, jetaient leurs fleurs jusqu'aux croisées du premier étage. Sans être vaste, ce jardin semblait immense par la manière dont il était percé; ses points de vue, habilement ménagés dans les hauteurs du terrain, se mariaient à ceux de la vallée où l'œil se promenait librement. Selon les instincts de sa pensée, Gabrielle pouvait, ou rentrer dans la solitude d'un étroit espace sans y apercevoir autre chose qu'un épais gazon et le bleu du ciel entre les cimes des arbres, ou planer sur les plus riches perspectives en suivant les nuances des lignes vertes, depuis leurs premiers plans si éclatants jusqu'aux fonds purs de l'horizon où elles se perdaient, tantôt dans l'océan bleu de l'air, tantôt dans les montagnes de nuages qui y flottaient.

Soignée par sa grand'mère, servie par sa nourrice, Gabrielle Beauvouloir ne sortait de cette modeste maison que pour se rendre à la paroisse, dont le clocher se voyait au faîte de la colline, et où l'accompagnaient toujours son aïeule, sa nourrice et le valet de son père. Elle était donc arrivée à l'âge de dix-sept ans dans la suave ignorance que la rareté des livres permettait à une fille de conserver sans qu'elle parût extraordinaire en un temps où les femmes instruites étaient de rares phénomènes. Cette maison avait été comme un couvent, plus la liberté, moins la prière ordonnée, et où elle avait vécu sous les yeux d'une vieille femme pieuse, sous la protection de son père, le seul homme qu'elle eût jamais vu.

Cette solitude profonde, exigée dès sa naissance par la faiblesse apparente de sa constitution, avait été soigneusement entretenue par Beauvouloir. A mesure que Gabrielle grandissait, les soins qui lui étaient prodigués, l'influence d'un air pur avaient à la vérité fortifié sa jeunesse frêle; mais aussi le savant médecin ne pouvait se tromper en voyant les teintes de nacre qui entouraient les yeux de sa fille s'attendrir, se brunir, s'enflammer suivant ses émotions; la débilité du corps et la force de l'âme se signalaient là par des indices que sa longue pratique lui permettait de reconnaître. Puis, la céleste beauté de Gabrielle lui avait fait redouter les entreprises si communes par un temps de violence et de sédition. Mille raisons lui avaient donc conseillé d'épaissir l'ombre et d'agrandir la solitude autour de sa fille, dont l'excessive sensibilité l'effrayait. Une passion, un rapt, un assaut quelconque, la lui aurait blessée à mort.

Quoique sa fille encourût rarement des reproches, un mot de réprimande la bouleversait; elle le gar-

dait au fond du cœur où il pénétrait et engendrait une mélancolie méditative; elle allait pleurer, et pleurait longtemps : son éducation morale n'avait donc pas voulu moins de soins que son éducation physique. Le vieux médecin avait dû renoncer à lui conter les histoires qui charment les enfants, Gabrielle en recevait de trop vives impressions. Aussi, cet homme, qu'une longue pratique avait rendu si savant, s'était-il empressé de développer le corps de sa fille afin d'amortir les coups qu'y portait une âme aussi vigoureuse. Comme Gabrielle était toute sa vie, son amour, sa seule héritière, il n'avait jamais hésité à se procurer les choses dont le concours devait amener le résultat souhaité. Il écarta soigneusement les livres, les tableaux, la musique, toutes les créations des arts qui pouvaient réveiller la pensée. Aidé par sa mère, il intéressait sa fille aux ouvrages manuels. La tapisserie, la couture, la dentelle, la culture des fleurs, les soins du ménage, la récolte des fruits, enfin les plus matérielles occupations de la vie étaient données en pâture à l'esprit de cette charmante enfant. Beauvouloir lui apportait de beaux rouets, des bahuts bien travaillés, de riches tapis, de la poterie de Bernard de Palissy, des tables, des prie-Dieu, des chaises sculptées et garnies d'étoffes précieuses, du linge ouvré, des bijoux. Avec l'instinct que donne la paternité, le vieillard choisissait toujours ses cadeaux parmi les œuvres dont les ornements appartenaient à ce genre fantasque nommé arabesque, et qui, ne parlant ni aux sens ni à l'âme, s'adressent seulement à l'esprit par les créations de la fantaisie pure.

La vie que la haine avait commandée à Étienne d'Hérouville, l'amour paternel avait dit à Beauvouloir de l'imposer à Gabrielle; chez l'un et l'autre, l'âme devait tuer le corps; et sans une profonde solitude, ordonnée par le hasard chez l'un, voulue par la science chez l'autre, tous deux pouvaient succomber, celui-ci à la terreur, celle-là sous le poids d'une trop vive émotion d'amour. Mais, hélas! au lieu de naître dans un pays de landes et de bruyères, au sein d'une nature sèche, aux formes arrêtées et dures, Gabrielle vivait au fond d'une grasse et plantureuse vallée. Beauvouloir n'avait pu détruire l'harmonieuse disposition des bosquets naturels, le gracieux agencement des corbeilles de fleurs, la fraîche mollesse du tapis vert, l'amour exprimé par les entrelacements des plantes grimpantes. Ces vivaces poésies avaient leur langage, plutôt entendu que compris de Gabrielle qui se laissait aller à de confuses rêveries sous les ombrages. A travers les idées nuageuses que lui suggéraient ses admirations sous un beau ciel, et ses longues études de ce paysage, observé dans tous les aspects que lui donnaient les saisons et les variations d'une atmosphère marine où venaient mourir les brumes de l'Angleterre, où commençaient les clartés de la France, il s'élevait dans son esprit une lointaine lumière, une aurore qui perçait les ténèbres dans lesquelles la maintenait son père.

Beauvouloir n'avait pas soustrait non plus Gabrielle à l'influence de l'amour divin; elle joignait à l'admiration de la nature, l'adoration du Créateur; elle s'était élancée dans la première voie ouverte aux sentiments féminins : elle aimait Dieu, elle aimait Jésus, la Vierge et les saints, elle aimait l'Église et ses pompes; elle était catholique à la manière de sainte Thérèse, qui voyait dans Jésus un infaillible époux, un continuel mariage. Mais Gabrielle se livrait à cette passion des âmes fortes avec une simplicité si touchante, qu'elle aurait désarmé la séduction la plus brutale par l'enfantine naïveté de son langage.

Où la conduisait cette vie d'innocence? Comment instruire une intelligence aussi pure que l'eau d'un lac tranquille qui n'aurait encore réfléchi que l'azur des cieux? Quelles images dessiner sur cette toile blanche? Autour de quel arbre tourner les clochettes de neige épanouies sur ce liseron? Jamais le père ne s'était fait ces questions sans éprouver un frisson intérieur.

En ce moment, il cheminait lentement sur sa mule, comme s'il eût voulu rendre éternelle la route qui menait du château d'Hérouville à Ourscamp, nom du village auprès duquel se trouvait son domaine de Forcalier. L'amour infini qu'il portait à sa fille lui avait fait concevoir un si hardi projet! Un seul être au monde pouvait la rendre heureuse, cet homme était Étienne. Certes, le fils angélique de Jeanne de Saint-Savin et la candide fille de Gertrude Marana étaient deux créations jumelles. Toute autre femme que Gabrielle devait effrayer et tuer l'héritier présomptif de la maison d'Hérouville; de même qu'il semblait à Beauvouloir que Gabrielle devait périr par le fait de tout homme de qui les sentiments et les formes extérieures n'auraient pas eu la virginale délicatesse d'Étienne de Rubempré. Certes le pauvre médecin n'y avait jamais songé, le hasard s'était complu à ce rapprochement, et l'ordonnait. Mais, sous le règne de Louis XIII, oser amener le duc d'Hérouville à marier son fils unique à la fille d'un rebouteur normand! Et cependant de ce mariage seulement pouvait résulter cette lignée que voulait impérieusement le vieux duc. La nature avait destiné ces deux beaux êtres l'un à l'autre. Dieu les avait rapprochés par une incroyable disposition d'événements, tandis que les idées humaines, les lois mettaient entre eux des abîmes infranchissables. Quoique le vieillard crût voir en ceci le doigt de Dieu, et malgré la parole qu'il avait

surprise au duc, il fut saisi par de telles appréhensions en pensant aux violences de ce caractère indompté, qu'il revint sur ses pas au moment où, parvenu sur le haut de la colline opposée à celle d'Ourscamp, il aperçut la fumée qui s'élevait de son toit entre les arbres de son clos. Il fut décidé par son illégitime parenté, considération qui pouvait influer sur l'esprit de son maître. Puis une fois décidé, Beauvouloir eut confiance dans les hasards de la vie; il se pourrait que le duc mourût avant le mariage. D'ailleurs il comptait sur les exemples; une paysanne du Dauphiné, Françoise Mignot, venait d'épouser le maréchal de L'Hôpital; le fils du connétable Anne de Montmorency avait épousé Diane, la fille de Henri II et d'une dame piémontaise nommée Philippe Duc.

Pendant cette délibération, où l'amour paternel estimait toutes les probabilités, discutait les bonnes comme les mauvaises chances, et tâchait d'entrevoir l'avenir en pesant les éléments, Gabrielle se promenait dans le jardin, où elle choisissait des fleurs pour garnir les vases de l'illustre potier qui fit avec l'émail ce que Benvenuto Cellini avait fait avec les métaux. Gabrielle avait mis ce vase orné d'animaux en relief, sur une table, au milieu de la salle, et le remplissait de fleurs pour égayer sa grand'mère, et peut-être aussi pour donner une forme à ses propres pensées. Le grand cornet de faïence était plein, achevé, posé sur le riche tapis de la table, et Gabrielle disait à sa grand'mère : — « Regardez donc! » quand Beauvouloir entra. La fille courut se jeter dans les bras du père. Après les premières effusions de tendresse, Gabrielle voulut que le vieillard admirât le bouquet. Après l'avoir regardé, Beauvouloir plongea sur sa fille un regard profond qui la fit rougir.

— Il est temps, se dit-il en comprenant le langage de ces fleurs, à chacune desquelles Gabrielle avait dû penser avant de la cueillir, et penser en cherchant la place où elle produisait un magique effet dans le bouquet.

Gabrielle resta debout, sans penser à la fleur commencée sur son métier. A l'aspect de sa fille, une larme roula dans les yeux de Beauvouloir, sillonna ses joues qui contractaient encore difficilement une expression sérieuse, et tomba sur sa chemise que, selon la mode du temps, son pourpoint ouvert sur le ventre laissait voir au-dessus de son haut-de-chausses. Il jeta son feutre orné d'une vieille plume rouge, pour pouvoir faire avec sa main le tour de sa tête pelée. En contemplant de nouveau sa fille qui, sous les solives brunes de cette salle tapissée de cuir, ornée de meubles en ébène, de portières en grosses étoffes de soie, parée de sa haute cheminée, et qu'éclairait un jour doux, était encore bien à lui, le pauvre père sentit des larmes dans ses yeux et les essuya. Un père qui aime son enfant voudrait le garder toujours petit; quant à celui qui peut voir, sans une profonde douleur, sa fille passer sous la domination d'un homme, il ne remonte pas vers les mondes supérieurs, il redescend dans les espèces infimes.

— Qu'avez-vous, mon fils? dit la vieille mère en ôtant ses lunettes, et cherchant dans l'attitude ordinairement joyeuse du bonhomme le sujet du silence qui la surprenait.

Le vieux médecin montra du doigt sa fille à l'aïeule, qui hocha la tête par un signe de satisfaction, comme pour dire : Elle est bien mignonne!

Qui n'eût pas éprouvé l'émotion de Beauvouloir en voyant la jeune fille comme la dessinait et la colorait l'habillement de l'époque et le jour frais de la Normandie. Gabrielle portait ce corset en pointe par devant et carré par derrière, dont les peintres italiens se sont presque tous servis pour leurs saintes et leurs madones. Cet élégant corselet en velours bleu de ciel, aussi joli que celui d'une demoiselle des eaux, enveloppait son corsage comme une guimpe, en le comprimant de manière à modeler finement les formes qu'il semblait aplatir; il moulait les épaules, le dos, la taille avec la netteté d'un dessin fait par le plus habile artiste, et se terminait autour du cou par une oblongue échancrure ornée d'une légère broderie en soie couleur carmélite, et qui laissait voir autant de nu qu'il en fallait pour montrer la beauté de la femme, mais pas assez pour éveiller le désir. Une robe de couleur carmélite qui continuait le trait des lignes accusées par le corps de velours, tombait jusque sur les pieds en formant des plis minces et comme aplatis. Sa taille était si fine, que Gabrielle semblait grande. Son bras menu pendait avec l'inertie qu'une pensée profonde imprime à l'attitude. Ainsi posée, elle présentait un modèle vivant des naïfs chefs-d'œuvre de la statuaire dont le goût existait alors, et qui se recommande à l'admiration par la suavité de ses lignes droites sans roideur, et par la fermeté d'un dessin qui n'exclut pas la vie. Jamais profil d'hirondelle n'offrit, en rasant une croisée le soir, des formes plus élégamment coupées. Le visage de Gabrielle était mince sans être plat; sur son cou et sur son front couraient des filets bleuâtres qui lui donnaient des nuances semblables à celles de l'agate, en montrant la délicatesse d'un teint si transparent qu'on eût cru voir le sang couler dans les veines. Cette blancheur excessive était faiblement teintée rose aux joues. Cachés sous un petit bonnet de velours bleu brodé de perles, ses cheveux d'un blond égal coulaient comme deux ruisseaux d'or le long de ses tempes, et se jouaient en anneaux sur ses épaules qu'ils ne

couvraient pas; la couleur chaude de cette chevelure soyeuse animait la blancheur éclatante du cou, et purifiait encore par son reflet les contours du visage déjà si pur. Les yeux longs et comme pressés entre des paupières grasses étaient en harmonie avec la finesse du corps et de la tête; leurs prunelles gris de perle avaient du brillant sans vivacité; la candeur y recouvrait la passion. La ligne du nez eût paru froide comme une lame d'acier, sans deux narines veloutées et roses dont les mouvements semblaient en désaccord avec la chasteté d'un front rêveur, souvent étonné, riant parfois, et toujours d'une auguste sérénité. Enfin, une petite oreille alerte attirait le regard en montrant sous le bonnet, entre deux touffes de cheveux, la poire d'un rubis dont la couleur se détachait vigoureusement sur le lait du cou. Ce n'était ni la beauté normande où la chair abonde, ni la beauté méridionale où la passion agrandit la matière, ni la beauté française toute fugitive comme ses expressions, ni la beauté du Nord mélancolique et froide, c'était la séraphique et profonde beauté de l'église catholique, à la fois souple et rigide, sévère et tendre.

— Où trouvera-t-on une plus jolie duchesse? se dit Beauvouloir en se complaisant à voir Gabrielle qui, légèrement penchée, tendant le cou pour suivre au dehors le vol d'un oiseau, ne pouvait se comparer qu'à une gazelle arrêtée pour écouter le murmure de l'eau où elle va se désaltérer.

— Viens t'asseoir là, dit Beauvouloir en se frappant la cuisse et faisant à Gabrielle un signe qui annonçait une confidence.

Gabrielle comprit et vint; elle se posa sur son père avec la légèreté de la gazelle, et passa son bras autour du cou de Beauvouloir dont elle froissa le collet.

— A qui pensais-tu donc en cueillant ces fleurs? jamais tu ne les as si galamment disposées.

— A bien des choses, dit-elle. En admirant ces fleurs qui semblent faites pour nous, je me demandais pour qui nous sommes faites, nous. Quels sont les êtres qui nous regardent? Vous êtes mon père, je puis vous dire ce qui se passe en moi, vous êtes habile, vous expliquerez tout. Je sens en moi comme une force qui veut s'exercer, je lutte contre quelque chose. Quand le ciel est gris, je suis à demi contente, je suis triste, mais calme. Quand il fait beau, que les fleurs sentent bon, que je suis là-bas sur mon banc, sous les chèvrefeuilles et les jasmins, il s'élève en moi comme des vagues qui se brisent contre mon immobilité. Il me vient dans l'esprit des idées qui me heurtent et s'enfuient comme les oiseaux le soir à nos croisées, je ne peux pas les retenir. Eh bien! quand j'ai fait un bouquet où les couleurs sont nuancées comme sur une tapisserie, où le rouge mord le blanc, où le vert et le brun se croisent, quand tout y abonde, que l'air s'y joue, que les fleurs se heurtent, qu'il y a une mêlée de parfums et de calices entre-choqués, je suis contente, je reconnais ce qui se passe en moi-même. Quand, à l'église, l'orgue joue et que le clergé répond, qu'il y a deux chants distincts qui se parlent, les voix humaines et la musique, eh bien! je suis contente, cela me retentit dans la poitrine, je prie avec un plaisir qui m'anime le sang...

En écoutant sa fille, Beauvouloir l'examinait avec l'œil fixe de la sagacité; son regard eût semblé stupide par la force même de ses pensées rayonnantes, de même que l'eau d'une cascade semble immobile. Il soulevait le voile de chair qui lui cachait le jeu secret par lequel l'âme réagit sur le corps, il étudiait les symptômes divers que sa longue expérience avait surpris dans toutes les personnes confiées à ses soins, et les comparait aux symptômes contenus dans ce corps frêle dont les os l'effrayaient par leur délicatesse, dont le teint de lait l'épouvantait par son peu de consistance, et il tâchait de relier les enseignements de sa science, à l'avenir de cette angélique enfant; et il avait le vertige en se trouvant ainsi comme s'il eût été sur un abîme. La voix trop mignonne de Gabrielle l'inquiétait; et il s'interrogeait lui-même, après l'avoir interrogée.

— Tu souffres ici! s'écria-t-il enfin poussé par une dernière pensée où se résuma sa méditation.

Elle inclina mollement la tête.

— A la grâce de Dieu! dit le vieillard en jetant un soupir. Je t'emmène au château d'Hérouville, tu y pourras prendre dans la mer des bains qui te fortifieront.

— Cela est-il vrai, mon père? ne vous moquez pas de votre Gabrielle. J'ai tant désiré voir le château, les hommes d'armes, les capitaines et Monseigneur.

— Oui, ma fille. Ta nourrice et Jean t'accompagneront.

— Sera-ce bientôt?

— Demain, dit le vieillard qui se précipita dans le jardin pour cacher son agitation à sa mère et à sa fille.

Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, qu'aucune pensée ambitieuse ne me fait agir. Ma fille à sauver, le pauvre petit Étienne à rendre heureux, voilà mes seuls motifs!

S'il s'interrogeait ainsi lui-même, c'est qu'il sentait au fond de sa conscience une inextinguible satisfaction de savoir que, par la réussite de son projet, Gabrielle serait un jour duchesse d'Hérouville. Il y a toujours un homme chez un père. Il se promena longtemps, rentra pour souper, et se complut pendant toute la soirée à regarder sa fille au sein de la douce et brune poésie dont il l'avait environnée.

Quand, avant le coucher, la grand'mère, la nourrice, le médecin et Gabrielle s'agenouillèrent pour faire leur prière en commun, il leur dit : — Supplions tous Dieu qu'il bénisse mon entreprise.

La grand'mère, qui connaissait le dessein de son fils, eut les yeux humectés par ce qui lui restait de larmes. La curieuse Gabrielle avait le visage rouge de bonheur. Le père tremblait, tant il avait peur d'une catastrophe.

— Après tout, lui dit sa mère, ne t'effraye pas, Antoine! Le duc ne tuera pas sa petite-fille.

— Non, répondit-il, mais il peut la contraindre à épouser quelque soudard de baron qui nous la meurtrirait.

Le lendemain Gabrielle, montée sur un âne, suivie de sa nourrice à pied, de son père à cheval sur sa mule, et accompagnée du valet qui conduisait deux chevaux chargés de bagages, se mit en route vers le château d'Hérouville, où la caravane n'arriva qu'à la tombée du jour. Afin de pouvoir tenir ce voyage secret, Beauvouloir s'était dirrigé par les chemins détournés en partant de grand matin, et il avait fait emporter des provisions pour manger en route, sans se montrer dans les hôtelleries. Beauvouloir entra donc à la nuit, sans être remarqué par les gens du château, dans l'habitation que le marquis avait occupée si longtemps, et où l'attendait Bertrand, la seule personne qu'il eût mise dans sa confidence. Le vieil écuyer aida le médecin, la nourrice et le valet à décharger les chevaux, à transporter le bagage, et à établir la fille de Beauvouloir dans la demeure d'Étienne. Quand Bertrand vit Gabrielle il resta tout ébahi.

— Il me semble voir Madame? s'écria-t-il. Elle est mince et fluette comme elle ; elle a ses couleurs pâles et ses cheveux blonds; le vieux duc l'aimera.

— Dieu le veuille ! dit Beauvouloir. Mais reconnaîtra-t-il son sang à travers le mien ?

— Il ne peut guère le renier, dit Bertrand. Je suis allé souvent le querir à la porte de la Belle Romaine, qui demeurait rue Culture-Sainte-Catherine. Le cardinal de Lorraine la laissa forcément à monseigneur, par honte d'avoir été maltraité en sortant de chez elle. Monseigneur, qui, dans ce temps-là, marchait sur les talons de ses vingt ans, doit bien se souvenir de cette embûche. Il était déjà bien hardi. Je peux dire la chose aujourd'hui, il menait les affronteurs !

— Il ne pense plus guère à tout ceci, dit Beauvouloir. Il sait que ma femme est morte, mais à peine sait-il que j'ai une fille!

— Deux vieux reîtres comme nous mèneront la barque à bon port, dit Bertrand. Après tout, si le duc se fâche et s'en prend à nos carcasses, elles ont fait leur temps.

Avant de partir, le duc d'Hérouville avait défendu, sous les peines les plus graves, à tous les gens du château, d'aller sur la grève où Étienne avait jusqu'alors passé sa vie, à moins que le marquis n'y emmenât quelqu'un avec lui. Cet ordre, suggéré par Beauvouloir, qui avait démontré la nécessité de laisser Étienne maître de garder ses habitudes, garantissait à Gabrielle et à sa nourrice l'inviolabilité du territoire d'où le médecin leur commanda de ne jamais sortir sans sa permission.

Étienne était resté pendant ces deux jours dans la chambre seigneuriale, où le retenait le charme de ses douloureux souvenirs. Ce lit avait été celui de sa mère; à deux pas, elle avait subi cette terrible scène de l'accouchement où Beauvouloir avait sauvé deux existences. Elle avait confié ses pensées à cet ameublement, elle s'en était servie; ses mains avaient effleuré ce damas; ses yeux avaient souvent erré sur ces lambris. Combien de fois était-elle venue à cette croisée pour appeler par un cri, par un signe, son pauvre enfant désavoué, maintenant maître souverain du château. Demeuré seul dans cette chambre, où, la dernière fois, il n'était venu qu'à la dérobée, amené par Beauvouloir pour donner un dernier baiser à sa mère mourante, il l'y faisait revivre, il lui parlait, il l'écoutait; il s'abreuvait à cette source qui ne tarit jamais et d'où découlent tant de chants comme le *Super flumina Babylonis*. Quand, le lendemain de son retour, Beauvouloir vint voir son maître, il le gronda doucement d'être resté dans sa chambre sans sortir, en lui faisant observer qu'il ne fallait pas substituer, à sa vie en plein air, la vie d'un prisonnier.

— Ceci est bien vaste, répondit Étienne, il y a l'âme de ma mère.

Le médecin obtint cependant, par la douce influence de l'affection, qu'Étienne se promènerait tous les jours, soit au bord de la mer, soit au dehors dans les campagnes qui lui étaient inconnues. Néanmoins Étienne, toujours en proie à ses souvenirs, resta le lendemain jusqu'au soir à sa fenêtre, occupé à regarder la mer; elle lui offrit des aspects si multipliés, qu'il croyait ne l'avoir jamais vue aussi belle. Il entremêla ses contemplations de la lecture de Pétrarque, un de ses auteurs favoris, celui dont la poésie allait le plus à son cœur par la constance et l'unité de son amour. Étienne n'avait pas en lui l'étoffe de plusieurs passions, il ne pouvait aimer que d'une seule façon, une seule fois. Si cet amour devait être profond comme tout ce qui est un, il devait être calme dans ses expressions, suave et pur comme les sonnets du poëte toscan.

Au coucher du soleil, l'enfant de la solitude se mit à chanter de cette voix merveilleuse qui s'était produite comme une espérance dans les oreilles les

plus sourdes à la musique, celles de son père. Il exprima sa mélancolie en variant un même air qu'il dit plusieurs fois à la manière du rossignol. Cet air, attribué au feu roi Henri IV, n'était pas l'air de *Gabrielle,* mais un air de beaucoup supérieur comme facture, comme mélodie, comme expression de tendresse, et que les administrateurs du vieux temps reconnaîtront aux paroles également composées par le grand roi. L'air fut sans doute pris aux refrains qui avaient bercé son enfance dans les montagnes du Béarn.

Viens, aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi;
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi;

De rosée
Arrosée,
La rose a moins de fraîcheur;
Une hermine
Est moins fine,
Le lis a moins de blancheur.

Après s'être naïvement peint la pensée de son cœur par ses chants, Étienne contempla la mer en se disant : — Voila ma fiancée et mon seul amour à moi!

Puis il chanta cet autre passage de la chansonnette :

Elle est blonde
Sans seconde!

Et le répéta en exprimant la poésie solliciteuse qui surabonde chez un jeune homme, oseur quand il est solitaire. Il y avait des rêves dans ce chant onduleux, pris, repris, interrompu, recommencé, puis perdu dans une dernière modulation dont les teintes s'affaiblirent comme les vibrations d'une cloche.

En ce moment, une voix qu'il fut tenté d'attribuer à quelque sirène sortie de la mer, une voix de femme répéta l'air qu'il venait de chanter, mais avec toutes les hésitations d'une personne à laquelle se révèle pour la première fois la musique. C'était le bégayement d'un cœur qui naissait à la poésie des accords. Étienne, à qui de longues études sur sa propre voix avaient appris le langage des sons, où l'âme rencontre autant de ressources que dans la parole pour exprimer ses pensées, pouvait seul deviner tout ce que ces essais accusaient de timide surprise. Avec quelle religieuse et subtile admiration n'avait-il pas été écouté! Le calme de l'air lui permettait de tout entendre : il tressaillit au frémissement des plis flottants d'une robe; il s'étonna, lui que les émotions produites par la terreur mettaient toujours à deux doigts de la mort, de sentir en lui-même la sensation balsamique autrefois causée par la venue de sa mère.

— Allons, Gabrielle, mon enfant, dit Beauvouloir, je t'ai défendu de rester après le coucher du soleil sur ces grèves. Rentre, ma fille.

— Gabrielle! se dit Étienne, le joli nom!

Beauvouloir apparut bientôt et réveilla son maître d'une de ces méditations qui ressemblaient à des rêves. Il était nuit, la lune se levait.

— Monseigneur, dit le médecin, vous n'êtes pas encore sorti aujourd'hui, ce n'est pas sage.

— Et moi, répondit Étienne, puis-je aller sur la grève après le coucher du soleil?

Le sous-entendu de cette phrase qui accusait la douce malice d'un premier désir fit sourire le vieillard.

— Tu as une fille, Beauvouloir?

— Oui, Monseigneur, l'enfant de ma vieillesse, un enfant chéri. Monseigneur le duc, votre illustre père, m'a si fort recommandé de veiller sur vos précieux jours, que, ne pouvant plus l'aller voir à Forcalier où elle était, je l'en ai fait sortir, à mon grand regret. Afin de la soustraire à tous les regards, je l'ai mise dans la maison où logeait auparavant Monseigneur. Elle est si délicate, je crains tout pour elle, même un sentiment trop vif. Aussi, ne lui ai-je rien fait apprendre, elle se serait tuée.

— Elle ne sait rien! dit Étienne surpris.

— Elle a tous les talents d'une bonne ménagère; mais elle a vécu comme vit une plante. L'ignorance, Monseigneur, c'est une chose aussi sainte que la science; ce sont pour les créatures deux manières d'être; l'une et l'autre conservent l'âme comme dans un suaire; la science vous a fait vivre, l'ignorance sauvera ma fille. Les perles bien cachées échappent au plongeur et vivent heureuses. Je puis la comparer à une perle, son teint en a l'orient, son âme en a la douceur, et jusqu'ici mon domaine de Forcalier lui a servi d'écaille.

— Viens avec moi, dit Étienne en s'enveloppant d'un manteau, je veux aller au bord de la mer, le temps est doux.

Beauvouloir et son maître cheminèrent en silence jusqu'à ce qu'une lumière partie d'entre les volets de la maison du pêcheur eut sillonné la mer par un ruisseau d'or.

— Je ne saurais exprimer, s'écria le timide héritier en s'adressant au médecin, les sensations que me cause la vue d'une lumière projetée sur la mer. J'ai si souvent contemplé la croisée de cette chambre jusqu'à ce que sa lumière s'éteignît! ajouta-t-il en montrant la chambre de sa mère.

— Quelque délicate que soit Gabrielle, répondit gaîment Beauvouloir, elle peut venir, et se promener avec nous; la nuit est chaude et l'air ne contient aucune vapeur.

Étienne était trop timide pour proposer à Beauvouloir de l'accompagner à la maison du pêcheur; d'ailleurs, il se trouvait dans l'état de torpeur où nous plonge l'affluence des idées et des sensations qu'engendre l'aurore de la passion. Plus libre en se trouvant seul, il s'écria voyant la mer éclairée par la lune : — J'ai donc l'océan dans l'âme!

L'aspect de la jolie statuette animée qui venait à lui, que la lune argentait en l'enveloppant de sa lumière, redoubla les palpitations au cœur d'Étienne, mais sans le faire souffrir.

— Mon enfant, dit Beauvouloir, voici Monseigneur.

En ce moment, le pauvre Étienne souhaita la taille colossale de son père, il aurait voulu se montrer fort et non chétif. Toutes les vanités de l'amour et de l'homme lui entrèrent à la fois dans le cœur comme autant de flèches, et il demeura dans un morne silence en mesurant pour la première fois l'étendue de ses imperfections. Embarrassé d'abord du salut de la jeune fille, il le lui rendit gauchement et resta près de Beauvouloir avec lequel il causa tout en se promenant le long de la mer. La contenance timide et respectueuse de Gabrielle l'enhardit, il osa lui adresser la parole. La circonstance du chant était l'effet du hasard; le médecin n'avait rien voulu préparer, il pensait qu'entre deux êtres auxquels la solitude avait laissé le cœur pur, l'amour se produirait dans toute sa simplicité. La répétition de l'air par Gabrielle fut donc un texte de conversation tout trouvé.

Pendant cette promenade, Étienne sentit en lui-même cette légèreté corporelle que tous les hommes ont éprouvée au moment où le premier amour transporte le principe de leur vie dans une autre créature. Il offrit à Gabrielle de lui apprendre à chanter. Le pauvre enfant était si heureux de pouvoir se montrer aux yeux de cette jeune fille investi d'une supériorité quelconque, qu'il tressaillit d'aise quand elle accepta. Dans ce moment la lumière donna pleinement sur Gabrielle et permit à Étienne de reconnaître les points de vague ressemblance qu'elle avait avec sa mère. Comme Jeanne de Saint-Savin, la fille de Beauvouloir était mince et délicate; chez elle comme chez la duchesse, la souffrance et la mélancolie produisaient une grâce mystérieuse. Elle avait la noblesse particulière aux âmes chez lesquelles les manières du monde n'ont rien altéré, en qui tout est beau parce que tout est naturel. Mais il se trouvait de plus en Gabrielle le sang de la Belle Romaine qui avait rejailli à deux générations, et qui faisait à cet enfant un cœur de courtisane violente dans une âme pure; de là procédait une exaltation qui lui rougit le regard, qui lui sanctifia le front, qui lui fit exhaler comme une lueur, et communiqua les petillements d'une flamme à ses mouvements. Beauvouloir frissonna quand il remarqua ce phénomène qu'on pourrait aujourd'hui nommer la phosphorescence de la pensée, et que le médecin observait alors comme une promesse de mort.

Étienne surprit la jeune fille à tendre le cou par un mouvement d'oiseau timide qui regarde autour de son nid; cachée par son père elle voulait voir Étienne à son aise, et son regard exprimait autant de curiosité que de plaisir, autant de bienveillance que de naïve hardiesse. Pour elle, Étienne n'était pas faible, mais délicat; elle le trouvait si semblable à elle-même, que rien ne l'effrayait dans ce suzerain : le teint souffrant d'Étienne, ses belles mains, son sourire malade, ses cheveux partagés en deux bandeaux et répandus en boucles sur la dentelle de son collet rabattu, ce front noble sillonné de rides jeunes; ces oppositions de luxe et de misère, de pouvoir et de petitesse lui plaisaient; ne flattaient-elles pas les désirs de protection maternelle qui sont en germe dans l'amour; ne stimulaient-elles pas déjà le besoin dont toute femme est dévorée de trouver des distinctions à celui qu'elle veut aimer. Chez tous les deux, des idées, des sensations nouvelles s'élevaient avec une force et une abondance qui leur élargissaient l'âme, et ils restaient l'un et l'autre étonnés et silencieux, car l'expression des sentiments est d'autant moins démonstrative qu'ils sont plus profonds. Tout amour durable commence par de rêveuses méditations.

Il convenait peut-être à ces deux êtres de se voir pour la première fois dans la lumière adoucie de la lune, afin de ne pas être éblouis tout à coup par les splendeurs de l'amour; ils devaient se rencontrer au bord de la mer qui leur offrait une image de l'immensité de leurs sentiments. Ils se quittèrent pleins l'un de l'autre, en craignant tous deux de ne s'être pas plu.

De sa fenêtre Étienne regarda la lumière de la maison où était Gabrielle. Pendant cette heure d'espoir mêlé de craintes, le jeune poëte trouva des significations nouvelles aux sonnets de Pétrarque. Il avait entrevu une Laure, une fine et délicieuse figure, pure et dorée comme un rayon de soleil, intelligente comme l'ange, faible comme la femme. Ses vingt années d'études eurent un lien : il comprit la mystique alliance de toutes les beautés; il reconnut combien il y avait de la femme dans les poésies qu'il adorait; il aimait enfin depuis si longtemps sans le savoir, que tout son passé se confondit dans les émotions de cette belle nuit. La ressem-

blance de Gabrielle avec sa mère lui parut un ordre divinement donné. Il ne trahissait pas sa douleur en aimant; l'amour lui continuait la maternité. Il contemplait, à la nuit, l'enfant couchée dans cette chaumière, avec les mêmes sentiments qu'éprouvait sa mère quand il y était; cette similitude lui rattachait encore le présent au passé. Sur les nuages de ses souvenirs, la figure endolorie de Jeanne de Saint-Savin lui apparut; il la revit avec son sourire faible, il entendit sa parole douce, elle inclina la tête, et pleura. La lumière de la maison s'éteignit. Étienne chanta la jolie chansonnette de Henri IV avec une expression nouvelle.

De loin, les essais de Gabrielle lui répondirent. Elle aussi faisait son premier voyage dans les pays enchantés de l'extase amoureuse. Cette réponse remplit de joie le cœur d'Étienne; en coulant dans ses veines, le sang y répandit une force qu'il ne s'était jamais sentie. L'amour le rendait puissant. Les êtres faibles peuvent seuls connaître la volupté de cette création nouvelle au milieu de la vie. Les pauvres, les souffrants, les maltraités ont des joies ineffables; peu de chose est l'univers pour eux. Étienne tenait par mille liens au peuple de cette Cité Dolente. Sa grandeur récente ne lui causait que de la terreur; l'amour lui versait le baume créateur de la force; il aimait l'amour.

Le lendemain, Étienne se leva de bonne heure pour courir à son ancienne maison, où Gabrielle, animée de curiosité, pressée par une impatience qu'elle ne s'avouait pas, avait de bon matin bouclé ses cheveux et revêtu son pur costume. Tous deux étaient pleins du désir de se revoir, et craignaient mutuellement les effets de cette entrevue. Quant à lui, pensez qu'il avait choisi ses plus fines dentelles, son manteau le mieux orné, son haut-de-chausses de velours violet; il avait pris enfin ce bel habillement que recommande à toutes les mémoires la pâle figure de Louis XIII, figure opprimée au sein de la grandeur comme Étienne l'avait été jusqu'alors. Cet habillement n'était pas le seul point de ressemblance qui existât entre le maître et le sujet. Mille sensibilités se rencontraient chez Étienne comme chez Louis XIII : la chasteté, la mélancolie, les souffrances vagues mais réelles, les timidités chevaleresques, la crainte de ne pouvoir exprimer le sentiment dans sa pureté, la peur d'être trop vite amené au bonheur que les âmes grandes aiment à différer, la pesanteur du pouvoir, cette pente à l'obéissance qui se trouve chez les caractères indifférents aux intérêts, mais pleins d'amour pour ce qu'un beau génie religieux a nommé l'*astral*.

Quoique très-inexperte du monde, Gabrielle avait pensé que la fille d'un rebouteur, l'humble habitante de Forcalier était jetée à une trop grande distance de monseigneur Étienne, marquis de Rubempré, l'héritier de la maison d'Hérouville, pour qu'ils fussent égaux; elle n'allait pas jusqu'à deviner l'anoblissement de l'amour. La naïve créature n'avait pas vu là sujet d'ambitionner une place à laquelle toute autre fille eût été jalouse de s'asseoir, elle n'y avait vu que des obstacles. Aimant déjà sans savoir ce que c'était qu'aimer, elle se trouvait loin de son plaisir et voulait s'en rapprocher, comme un enfant souhaite la grappe dorée, objet de sa convoitise, trop haut située. Pour une fille émue à l'aspect d'une fleur, et qui entrevoyait l'amour dans les chants de la liturgie, combien doux et forts n'avaient pas été les sentiments éprouvés la veille, à l'aspect de cette faiblesse seigneuriale qui rassurait la sienne; mais Étienne avait grandi pendant cette nuit, elle s'en était fait une espérance, un pouvoir; elle l'avait mis si haut qu'elle désespérait de parvenir jusqu'à lui. Lorsque Étienne se produisit si craintif, si humble, car lui aussi avait déifié la fille de Beauvouloir, Gabrielle fut embarrassée du sceptre qu'il lui remettait; mais elle fut profondément émue et flattée de cette soumission. Les femmes seules savent combien le respect que leur porte un maître engendre de séductions. Néanmoins, elle eut peur de se tromper, et tout aussi curieuse que la première femme, elle voulut savoir.

— Vous venez me montrer la musique, lui dit-elle, tout en espérant que la musique était un prétexte pour se trouver avec elle.

Si la pauvre enfant avait su la vie d'Étienne, elle se serait bien gardée d'exprimer un doute. Pour lui, la parole était un retentissement de l'âme et cette phrase lui causa la plus profonde douleur; il arrivait le cœur plein en redoutant jusqu'à une obscurité dans sa lumière, et il rencontrait un doute. Sa joie s'éteignit, il se replongea dans son désert et n'y trouva plus les fleurs dont il l'avait embelli. Éclairée par la prescience des douleurs qui distingue l'ange chargé de les adoucir et qui sans doute est la Charité du ciel, Gabrielle devina la peine qu'elle venait de causer. Elle fut si vivement frappée de sa faute qu'elle souhaita la puissance de Dieu pour pouvoir dévoiler son cœur à Étienne, car elle avait ressenti la cruelle émotion que causaient un reproche, un regard sévère. Elle lui montra naïvement les nuées qui s'étaient élevées en son âme et qui faisaient comme des langes d'or à l'aube de son amour. Une larme de Gabrielle changea la douleur d'Étienne en plaisir; il voulut alors s'accuser de tyrannie. Ce fut un bonheur qu'à leur début ils connussent ainsi le diapason de leurs cœurs, car ils évitèrent mille chocs qui les auraient meurtris.

Tout à coup Étienne, impatient de se retrancher derrière une occupation, conduisit Gabrielle à une

table, devant la petite croisée où il avait souffert et où désormais il allait admirer une fleur plus belle que toutes celles qu'il avait étudiées. Puis il ouvrit un livre sur lequel se penchèrent leurs têtes dont les cheveux se mêlèrent.

Ces deux êtres si forts par le cœur, si maladifs de corps, mais embellis par les grâces de la souffrance, formaient un touchant tableau. Gabrielle ignorait la coquetterie : un regard était accordé aussitôt que sollicité, et les doux rayons de leurs yeux ne cessaient de se confondre que par pudeur; elle eut de la joie à dire à Étienne combien sa voix lui faisait plaisir à entendre; elle oubliait la signification des paroles quand il lui expliquait la position des notes ou leur valeur; elle l'écoutait, laissant la mélodie pour l'instrument, l'idée pour la forme; ingénieuse flatterie, la première que rencontre l'amour vrai. Gabrielle trouvait Étienne beau, elle voulut manier le velours du manteau, toucher la dentelle du collet.

Étienne se transformait sous le regard créateur de ces yeux fins; ils lui infusaient une séve fécondante qui étincelait dans ses yeux, reluisait à son front, qui le retrempait intérieurement, et il ne souffrait point de ce jeu nouveau de ses facultés; au contraire, elles se fortifiaient. Le bonheur était comme le lait nourricier de sa nouvelle vie.

Comme rien ne pouvait les distraire d'eux-mêmes, ils restèrent ensemble non-seulement cette journée, mais toutes les autres; car ils s'appartinrent dès le premier jour, en se passant l'un à l'autre le sceptre, et jouant avec eux-mêmes comme l'enfant joue avec la vie. Assis et heureux sur ce sable doré, chacun disait à l'autre son passé, douloureux chez celui-ci, mais plein de rêveries; rêveur chez celle-là, mais plein de souffrants plaisirs.

— Je n'ai pas eu de mère, disait Gabrielle, mais mon père a été bon comme Dieu.

— Je n'ai pas eu de père, répondait l'enfant maudit, mais ma mère a été tout un ciel.

Étienne racontait sa jeunesse, son amour pour sa mère, son goût pour les fleurs. Gabrielle se récriait à ce mot. Questionnée, elle rougissait, se défendait de répondre; puis, quand une ombre passait sur ce front que la mort semblait effleurer de son aile, sur cette âme visible où les moindres émotions d'Étienne apparaissaient, elle répondait : — C'est que moi aussi j'aimais les fleurs! N'était-ce pas une déclaration comme les vierges en savent faire, que de se croire liée jusque dans le passé par la communauté des goûts? L'amour cherche toujours à se vieillir, c'est la coquetterie des enfants.

Étienne apporta des fleurs le lendemain, en ordonnant qu'on lui en cherchât de rares, comme sa mère en faisait jadis chercher pour lui. Sait-on la profondeur à laquelle arrivaient chez un être solitaire les racines d'un sentiment qui reprenait ainsi les traditions de la maternité, en prodiguant à une femme les soins caressants par lesquels sa mère avait charmé sa vie! Pour lui, quelle grandeur dans ces riens où se confondaient ses deux seules affections! Les fleurs et la musique devinrent le langage de leur amour. Gabrielle répondit par des bouquets aux envois d'Étienne, ces bouquets dont un seul avait fait deviner au vieux rebouteur que son ignorante fille en savait déjà trop. L'ignorance des deux amants formait comme un fond noir sur lequel les moindres traits de leur accointance toute spirituelle se détachaient avec une grâce exquise, comme les profils rouges et si purs des figures étrusques. Leurs moindres paroles apportaient des flots d'idées, car elles étaient le fruit de leurs méditations. Incapables d'inventer la hardiesse, pour eux tout commencement leur semblait une fin. Quoique toujours libres, ils étaient emprisonnés dans une naïveté désespérante, si l'un d'eux eût pu donner un sens à ses confus désirs. Ils étaient à la fois les poëtes et la poésie. La musique, le plus sensuel des arts pour les âmes amoureuses, fut le truchement de leurs idées; ils prenaient plaisir à répéter une même phrase en épanchant la passion dans ces belles nappes de sons où leurs âmes vibraient sans obstacle.

Beaucoup d'amours procèdent par opposition : ce sont des querelles et des raccommodements, le vulgaire combat de l'esprit et de la matière. Mais le premier coup d'aile du véritable amour le met déjà bien loin de ces luttes; il ne distingue plus deux natures là où tout est même essence; semblable au génie dans sa plus haute expression, il sait se tenir dans la lumière la plus vive, il la soutient, il y grandit, et n'a pas besoin d'ombre pour obtenir son relief. Gabrielle parce qu'elle était femme, Étienne parce qu'il avait beaucoup souffert et beaucoup médité, parcoururent promptement l'espace dont s'emparent les passions vulgaires, et allèrent bientôt au delà. Comme toutes les natures faibles, ils furent plus rapidement pénétrés par la Foi, par cette pourpre céleste qui double la force en doublant la vie. Pour eux, le soleil fut toujours à son midi. Bientôt ils eurent cette divine croyance en eux-mêmes qui ne souffre ni jalousie, ni tortures; ils eurent l'abnégation toujours prête, l'admiration constante. Dans ces conditions, l'amour était sans douleur. Égaux par leur faiblesse, forts par leur union, si le noble avait quelques supériorités de science ou quelque grandeur de convention, la fille du médecin les effaçait par sa beauté, par la hauteur du sentiment, par la finesse qu'elle imprimait aux jouissances.

Ainsi, tout à coup, ces deux blanches colombes

volent d'une aile semblable sous un ciel pur : Étienne aime, il est aimé, le présent est serein, l'avenir est sans nuage, il est souverain, le château est à lui, la mer est à eux, nulle inquiétude ne trouble l'harmonieux concert de leur double cantique : la virginité des sens et de l'esprit leur agrandit le monde, leurs pensées se produisent sans efforts ; le désir dont les satisfactions flétrissent tant de choses, le désir, cette faute de l'amour terrestre, ne les atteint pas encore ; comme deux zéphyrs assis sur la même branche de saule, ils en sont au bonheur de contempler leur image dans le miroir d'une eau limpide ; l'immensité leur suffit, ils admirent l'Océan, sans songer à y glisser sur la barque aux blanches voiles, aux cordages fleuris que conduit l'Espérance.

Il est, dans l'amour, un moment où il se suffit à lui-même, où il est heureux d'être ; pendant ce printemps où tout est en bourgeon, l'amant se cache parfois de la femme aimée pour en mieux jouir, pour la mieux voir ; mais Étienne et Gabrielle se plongèrent ensemble dans les délices de cette heure enfantine : tantôt c'étaient deux sœurs pour la grâce des confidences, tantôt deux frères pour la hardiesse des recherches. Ordinairement l'amour veut un esclave et un dieu, mais ils réalisèrent le délicieux rêve de Platon, il n'y avait qu'un seul être divinisé. Ils se protégeaient tour à tour. Les caresses vinrent, lentement, une à une ; mais chastes comme les jeux si mutins, si gais, si coquets des jeunes animaux qui essayent la vie. Le sentiment qui les portait à transporter leur âme dans un chant passionné les conduisit à l'amour par les mille transformations d'un même bonheur. Leurs joies ne leur causaient ni délire ni insomnies, c'était l'enfance du plaisir grandissant sans connaître les belles fleurs rouges qui couronneront sa tige. Ils se livraient l'un à l'autre sans supposer de danger, ils s'abandonnaient dans un mot comme dans un regard, dans un baiser comme dans une longue pression de leurs mains entrelacées ; ils se vantaient leurs beautés l'un à l'autre ingénument, et dépensaient dans ces secrètes idylles des trésors de langage en devinant les plus douces exagérations, les plus violents diminutifs trouvés par la musique antique des Tibulle et redits par la poésie italienne. C'était sur leurs lèvres et dans leurs cœurs le constant retour des franges liquides de la mer sur le sable fin de la grève, toutes pareilles, toutes dissemblables. Joyeuse, éternelle fidélité !

S'il fallait compter les jours, ce temps prit trois mois ; s'il fallait compter les innombrables sensations, les pensées, les rêves, les regards, les fleurs écloses, les espérances réalisées, les joies sans fin, une chevelure dénouée et vétilleusement éparpillée, puis remise et ornée de fleurs, les discours interrompus, renoués, abandonnés, les rires folâtres, les pieds trempés dans la mer, les chasses enfantines faites à des coquillages cachés dans les roches, les baisers, les surprises, les étreintes, mettez toute une vie, la mort se chargera de justifier le mot. Il est des existences toujours sombres, accomplies sous des cieux gris ; supposez un beau jour où le soleil enflamme un air bleu ; tel fut le mai de leur tendresse pendant lequel Étienne avait suspendu toutes ses douleurs passées au cœur de Gabrielle, et la jeune fille rattaché ses joies à venir à celui de son seigneur. Étienne n'avait eu qu'une douleur dans sa vie, c'était la mort de sa mère ; il ne devait y avoir qu'un seul amour, c'était Gabrielle.

La grossière rivalité d'un ambitieux précipita le cours de cette vie de miel. Le duc d'Hérouville, vieux guerrier rompu aux ruses, politique rude mais habile, entendit en lui-même s'élever la voix de la défiance après avoir donné la parole que lui demandait son médecin. Le baron d'Artagne, lieutenant de sa compagnie d'ordonnance, avait en politique toute sa confiance ; c'était un homme comme les aimait le duc d'Hérouville, une espèce de boucher, taillé en force, grand, à visage mâle, acerbe et froid, le bravo au service du trône, rude en ses manières, d'une volonté de bronze à l'exécution, et souple sous la main du maître ; noble d'ailleurs, ambitieux avec la probité du soldat et la ruse du politique. Il avait la main que supposait sa figure, la main large et velue du condottière. Ses manières étaient brusques, sa parole était brève et concise. Or, le gouverneur avait chargé son lieutenant de surveiller la conduite que tiendrait le médecin auprès du marquis de Rubempré. Malgré le secret qui environnait Gabrielle, il était difficile de tromper le lieutenant d'une compagnie d'ordonnance ; il entendit le chant de deux voix, il vit de la lumière le soir dans la maison au bord de la mer ; il devina que tous les soins d'Étienne, que les fleurs demandées et ses ordres multipliés concernaient une femme ; puis il surprit la nourrice de Gabrielle par les chemins allant chercher quelques ajustements à Forcalier, emportant du linge, en rapportant un métier ou des meubles de jeune fille. Le soudard voulut voir et vit la fille du rebouteur, il en fut épris. Beauvouloir était riche. Le duc allait être furieux de l'audace du bonhomme. Le baron d'Artagne basa sur ces événements l'édifice de sa fortune. Le duc apprenant que son fils était amoureux voudrait lui donner une femme de grande maison, héritière de quelques domaines ; et pour détacher Étienne de son amour, il suffirait de rendre Gabrielle infidèle en la mariant à un noble dont les terres seraient engagées à quelque Lombard. Le baron n'avait pas de terres. Ces données eussent

été excellentes avec les caractères qui se produisent ordinairement dans le monde, mais elles devaient échouer avec Étienne et Gabrielle. Le hasard avait cependant déjà bien servi le baron d'Artagne.

Pendant son séjour à Paris, le duc avait vengé la mort de Maximilien en tuant l'adversaire de son fils, et il avait avisé pour Étienne une alliance inespérée avec l'héritière des domaines de la branche aînée de la maison de Grandlieu, une grande et belle personne dédaigneuse, mais qui fut flattée par l'espérance de porter un jour le titre de duchesse d'Hérouville. Le duc espéra faire épouser à son fils mademoiselle de Grandlieu. En apprenant qu'Étienne aimait la fille d'un misérable médecin, il voulut ce qu'il espérait. Pour lui, cet échange ne faisait pas question. Il était difficile qu'un homme de politique brutale ne comprît pas brutalement l'amour : il avait laissé mourir près de lui la mère d'Étienne, sans avoir compris un seul de ses soupirs. Jamais peut-être en sa vie n'avait-il éprouvé de colère plus violente que celle dont il fut saisi, quand la dernière dépêche du baron lui apprit avec quelle rapidité marchaient les desseins du rebouteur auquel le capitaine prêta la plus audacieuse ambition. Le duc commanda ses équipages et vint de Paris à Rouen en conduisant à son château la comtesse de Grandlieu, sa sœur la marquise de Noirmoutier, et mademoiselle de Grandlieu, sous le prétexte de leur montrer la province de Normandie.

Quelques jours avant son arrivée, sans que l'on sût comment ce bruit se répandait dans le pays, il n'était question, d'Hérouville à Rouen, que de la passion du jeune marquis de Rubempré pour Gabrielle Beauvouloir, la fille du célèbre rebouteur. Les gens de Rouen en parlèrent au vieux duc précisément au milieu du festin qui lui fut offert, car les convives étaient enchantés de piquer le despote de la Normandie. Cette circonstance excita la colère du gouverneur au dernier point. Il fit écrire au baron de tenir fort secrète sa venue à Hérouville, en lui donnant des ordres pour parer à ce qu'il regardait comme un malheur.

Dans ces circonstances, Étienne et Gabrielle avaient déroulé tout le fil de leur peloton dans l'immense labyrinthe de l'amour; et tous deux, peu inquiets d'en sortir, voulaient y vivre. Un jour, ils étaient restés auprès de la fenêtre où s'accomplirent tant de choses. Les heures, d'abord remplies par de douces causeries, avaient abouti à quelques silences méditatifs. Ils commençaient à sentir en eux-mêmes les vouloirs indécis d'une possession complète : ils en étaient à se confier l'un à l'autre leurs idées confuses, reflets d'une belle image dans deux glaces pures. Durant ces heures encore sereines, parfois les yeux d'Étienne s'emplissaient de larmes pendant qu'il tenait la main de Gabrielle collée à ses lèvres. Comme sa mère, mais en cet instant plus heureux en son amour qu'elle ne l'avait été, l'enfant maudit contemplait la mer, alors couleur d'or sur la grève, noire à l'horizon, et coupée çà et là de ces lames d'argent qui annoncent une tempête. Gabrielle, se conformant à l'attitude de son ami, regardait ce spectacle et se taisait. Un seul regard, un de ceux par lesquels les âmes s'appuient l'une sur l'autre, leur suffisait pour se communiquer leurs pensées. Le dernier abandon n'était pas pour Gabrielle un sacrifice, ni pour Étienne une exigence. Chacun d'eux aimait de cet amour si divinement semblable à lui-même dans tous les instants de son éternité, qu'il ignore le dévouement, qu'il ne craint ni les déceptions ni les retards. Seulement, Étienne et Gabrielle étaient dans une ignorance absolue des contentements dont le désir aiguillonnait leur âme. Quand les faibles teintes du crépuscule eurent fait un voile à la mer, que le silence ne fut plus interrompu que par la respiration du flux et du reflux dans la grève, Étienne se leva, Gabrielle imita ce mouvement par une crainte vague, car il avait quitté sa main. Étienne prit Gabrielle dans un de ses bras en la serrant contre lui par un mouvement de tendre cohésion; aussi, comprenant son désir, lui fit-elle sentir le poids de son corps assez pour lui donner la certitude qu'elle était à lui, pas assez pour le fatiguer. L'amant posa sa tête trop lourde sur l'épaule de sa mie, sa bouche s'appuya sur le sein tumultueux, ses cheveux abondèrent sur le dos blanc et caressèrent le cou de Gabrielle. La jeune fille ingénument amoureuse pencha la tête afin de donner plus de place à Étienne en passant son bras autour de son cou pour se faire un point d'appui. Ils demeurèrent ainsi, sans se dire une parole, jusqu'à ce que la nuit fût venue. Les grillons chantèrent alors dans leurs trous, et les deux amants écoutèrent cette musique comme pour occuper tous leurs sens dans un seul. Certes ils ne pouvaient alors être comparés qu'à un ange qui, les pieds posés sur le monde, attend l'heure de revoler vers le ciel. Ils avaient accompli ce beau rêve du génie mystique de Platon et de tous ceux qui cherchent un sens à l'humanité; ils ne faisaient qu'une seule âme, ils étaient bien cette perle mystérieuse destinée à orner le front de quelque astre inconnu, notre espoir à tous!

— Tu me reconduiras? dit Gabrielle en sortant la première de ce calme délicieux.

— Pourquoi nous quitter? répondit Étienne.

— Nous devrions être toujours ensemble, dit-elle.

— Reste.

— Oui.

Le pas lourd du vieux Beauvouloir se fit entendre

dans la salle voisine. Le médecin trouva les deux enfants séparés, et il les avait vus entrelacés à la fenêtre. L'amour le plus pur aime encore le mystère.

— Ce n'est pas bien, mon enfant, dit-il à Gabrielle. Demeurer aussi tard, ici, sans lumière!

— Pourquoi? dit-elle, vous savez que nous nous aimons, et qu'il est le maître au château.

— Mes enfants, reprit Beauvouloir, si vous vous aimez, votre bonheur exige que vous vous épousiez pour passer votre vie ensemble; mais votre mariage est soumis à la volonté de monseigneur le duc...

— Mon père m'a promis de satisfaire tous mes vœux, s'écria vivement Étienne en interrompant Beauvouloir.

— Écrivez-lui donc, Monseigneur, répondit le médecin, exprimez-lui votre désir, et donnez-moi votre lettre pour que je la joigne à celle que je viens d'écrire. Bertrand partira sur-le-champ pour remettre ces dépêches à Monseigneur lui-même. Je viens d'apprendre qu'il est à Rouen; il amène l'héritière de la maison de Grandlieu, et je ne pense pas que ce soit pour lui... Si j'écoutais mes pressentiments, j'emmènerais Gabrielle cette nuit même...

— Nous séparer! s'écria Étienne qui défaillit de douleur en s'appuyant sur son amie.

— Mon père!

— Gabrielle, dit le médecin en lui tendant un flacon qu'il alla prendre sur une table, et qu'elle fit respirer à Étienne, Gabrielle, ma science m'a dit que la nature vous avait destinés l'un à l'autre... Mais je voulais préparer monseigneur le duc à un mariage qui froisse toutes ses idées, et le démon l'a prévenu contre nous. — Il est M. de Rubempré, dit le père à Gabrielle, et toi tu es la fille d'un pauvre médecin.

— Mon père a juré de ne me contrarier en rien, dit Étienne avec calme.

— Il m'a bien juré aussi, à moi, de consentir à ce que je ferais en vous cherchant une femme, répondit le médecin; mais s'il ne tient pas ses promesses?

Étienne s'assit comme foudroyé.

— La mer était sombre ce soir, dit-il après un moment de silence.

— Si vous saviez monter à cheval, Monseigneur, dit le médecin, je vous dirais de vous enfuir avec Gabrielle, ce soir même; car je vous connais l'un et l'autre, et sais que toute autre union vous sera funeste. Le duc me ferait certes jeter dans un cachot et m'y laisserait pour le reste de mes jours en apprenant cette fuite; mais je mourrais joyeusement si ma mort assurait votre bonheur. Hélas, monter à cheval, ce serait risquer votre vie et celle de Gabrielle. Il faut affronter ici la colère du gouverneur.

— Ici, répéta le pauvre Étienne.

— Nous avons été trahis par quelqu'un du château qui a courroucé votre père, reprit Beauvouloir.

— Allons nous jeter ensemble à la mer, dit Étienne à Gabrielle en se penchant à l'oreille de la jeune fille qui s'était mise à genoux auprès de son amant.

Elle inclina la tête en souriant. Beauvouloir devina tout.

— Monseigneur, reprit-il, votre savoir autant que votre esprit vous a fait éloquent, l'amour doit vous rendre irrésistible; déclarez votre amour à monseigneur le duc, vous confirmerez ma lettre qui est assez concluante. Tout n'est pas perdu, je le crois. J'aime autant ma fille que vous l'aimez, et veux la défendre.

Étienne hocha la tête.

— La mer était bien sombre ce soir! dit-il.

— Elle était comme une lame d'or à nos pieds, répondit Gabrielle d'une voix mélodieuse.

Étienne fit venir de la lumière, et se mit à sa table pour écrire à son père. D'un côté de sa chaise était Gabrielle agenouillée, silencieuse, regardant l'écriture sans la lire, elle lisait tout sur le front d'Étienne. De l'autre côté se tenait le vieux Beauvouloir dont la figure joviale était profondément triste, triste comme cette chambre où mourut la mère d'Étienne. Une voix secrète criait au médecin: — Il aura la destinée de sa mère!

La lettre finie, Etienne la tendit au vieillard, qui s'empressa d'aller la donner à Bertrand. Le cheval du vieil écuyer était tout sellé, l'homme prêt; il partit et rencontra le duc à quatre lieues d'Hérouville.

— Conduis-moi jusqu'à la porte de la tour, dit Gabrielle à son ami, quand ils furent seuls.

Tous deux passèrent par la bibliothèque du cardinal, et descendirent par la tour où se trouvait la porte dont Étienne avait donné la clef à Gabrielle. Abasourdi par l'appréhension du malheur, le pauvre enfant laissa dans la tour le flambeau qui lui servait à éclairer sa bien-aimée, et la reconduisit vers sa maison. A quelques pas du petit jardin qui faisait une cour de fleurs à cette humble habitation, les deux amants s'arrêtèrent. Enhardis par la crainte vague qui les agitait, ils se donnèrent, dans l'ombre et le silence, ce premier baiser où les sens et l'âme se réunissent pour causer un plaisir révélateur. Étienne comprit l'amour dans sa double expression, et Gabrielle se sauva de peur d'être entraînée par la volupté, mais à quoi?... Elle n'en savait rien.

Au moment où le marquis de Rubempré montait les degrés de l'escalier, après avoir fermé la porte de la tour, un cri de terreur poussé par Gabrielle retentit à son oreille avec la vivacité d'un éclair qui brûle les yeux. Étienne traversa les appartements du château, descendit par le grand escalier, gagna

la grève, et courut vers la maison de Gabrielle où il vit de la lumière.

En arrivant dans le petit jardin, et à la lueur du flambeau qui éclairait le rouet de sa nourrice, Gabrielle avait aperçu sur la chaise un homme à la place de cette bonne femme. Au bruit de ses pas, cet homme s'était avancé vers elle et l'avait effrayée. L'aspect du baron d'Artagne justifiait bien la peur qu'il inspirait à Gabrielle.

— Vous êtes la fille à Beauvouloir, le médecin de Monseigneur, lui dit le lieutenant de la compagnie d'ordonnance, quand Gabrielle fut remise de sa frayeur.

— Oui, seigneur.

— J'ai des choses de la plus haute importance à vous confier. Je suis le baron d'Artagne, le lieutenant de la compagnie d'ordonnance dont monseigneur le duc d'Hérouville est le commandant.

Dans les circonstances où se trouvaient les deux amants, Gabrielle fut frappée de ces paroles et du ton de franchise avec lequel le soldat les prononça.

—Votre nourrice est là, elle peut nous entendre, venez, dit le baron.

Il sortit, Gabrielle le suivit. Tous deux allèrent sur la grève qui était derrière la maison.

— Ne craignez rien, lui dit le baron.

Ce mot aurait épouvanté une personne qui n'eût pas été ignorante; mais une jeune fille simple et qui aime ne se croit jamais en péril.

— Chère enfant, lui dit le baron, en s'efforçant de donner un ton mielleux à sa voix, vous et votre père vous êtes au bord d'un abîme où vous allez tomber demain; je ne saurais voir ceci sans vous avertir. Monseigneur est furieux contre votre père et contre vous, il vous soupçonne d'avoir séduit son fils, et il aime mieux le voir mort que le voir votre mari : voilà pour son fils. Quant à votre père, voici la résolution qu'a prise Monseigneur. Il y a neuf ans, votre père fut impliqué dans une affaire criminelle; il s'agissait du détournement d'un enfant noble au moment de l'accouchement de la mère, et auquel il s'est employé. Monseigneur, sachant l'innocence de votre père, le garantit alors des poursuites du parlement; mais il va le faire saisir et le livrer à la justice en demandant qu'on procède contre lui. Votre père sera rompu vif; mais en faveur des services qu'il a rendus à son maître, peut-être obtiendra-t-il de n'être que pendu. J'ignore ce que Monseigneur a décidé de vous; mais je sais que vous pouvez sauver monseigneur de Rubempré de la colère de son père, sauver Beauvouloir du supplice horrible qui l'attend, et vous sauver vous-même.

— Que faut-il faire? dit Gabrielle.

— Allez vous jeter aux pieds de Monseigneur, lui avouer que son fils vous aime malgré vous, et lui dire que vous ne l'aimez pas. En preuve de ceci, vous lui offrirez d'épouser l'homme qu'il lui plaira de vous désigner pour mari. Il est généreux, il vous établira richement.

— Je puis tout faire, excepté de nier mon amour.

— Mais s'il le faut pour sauver votre père, vous et monseigneur de Rubempré.

— Étienne, dit-elle, en mourra, et moi aussi!

— Monseigneur de Rubempré sera triste de vous perdre, mais il vivra pour l'honneur de sa maison; vous vous résignerez à n'être que la femme d'un baron, au lieu d'être marquise, et votre père vivra, répondit l'homme positif.

En ce moment Étienne arrivait à la maison, il n'y vit pas Gabrielle, et jeta un cri perçant.

— Le voici, s'écria la jeune fille, laissez-moi l'aller rassurer.

— Je viendrai savoir votre réponse demain matin, dit le baron.

— Je consulterai mon père, répondit-elle.

— Vous ne le verrez plus, je viens de recevoir l'ordre de l'arrêter et de l'envoyer à Rouen, sous escorte et enchaîné, dit-il en quittant Gabrielle frappée de terreur.

La jeune fille s'élança dans la maison et y trouva Étienne épouvanté du silence par lequel la nourrice avait répondu à sa première question : — Où est-elle?

— Me voilà, dit-elle. Sa voix était glacée, ses couleurs avaient disparu, sa démarche était lourde.

— D'où viens-tu? dit-il, tu as crié.

— Oui, je me suis heurtée contre...

— Non, mon amour, répondit Étienne en l'interrompant, j'ai entendu les pas d'un homme.

— Étienne, nous avons sans doute offensé Dieu, mettons-nous à genoux et prions. Je te dirai tout après.

Étienne et Gabrielle s'agenouillèrent au prie-Dieu, la nourrice récita son rosaire.

— Mon Dieu, dit la jeune fille dans un élan qui lui fit franchir les espaces terrestres, si nous n'avons pas péché contre vos saints commandements, si nous n'avons offensé ni l'Église, ni le roi, nous qui ne formons qu'une seule et même personne, c qui l'amour reluit comme la clarté que vous avez mise dans une perle de la mer, faites-nous la grâce de ne nous séparer ni dans ce monde ni dans l'autre!

— Chère mère, ajouta Étienne, toi qui es dans les cieux, obtiens de la Vierge, que si nous ne pouvons être heureux, Gabrielle et moi, nous mourrions au moins ensemble, sans souffrir. Appelle-nous, nous irons à toi!

Puis, ayant récité leurs prières du soir, Gabrielle raconta son entretien avec le baron d'Artagne.

— Gabrielle, dit le jeune homme en puisant du courage dans son désespoir d'amour, je saurai résister à mon père.

Il la baisa au front, et non plus sur les lèvres; puis il revint au château, résolu d'affronter l'homme terrible qui pesait tant sur sa vie. Il ne savait pas que la maison de Gabrielle allait être gardée par des soldats aussitôt qu'il l'aurait quittée.

Le lendemain, Étienne fut accablé de douleur, quand, en allant voir Gabrielle, il la trouva prisonnière. Gabrielle envoya sa nourrice pour lui dire qu'elle mourrait plutôt que de le trahir; que d'ailleurs elle avait trouvé le moyen de tromper la vigilance des gardes, et qu'elle se réfugierait dans la bibliothèque du cardinal où personne ne pourrait soupçonner qu'elle serait; mais elle ignorait quand elle pourrait accomplir son dessein. Étienne se tint alors dans sa chambre, où les forces de son cœur s'usèrent dans une pénible attente.

A trois heures, les équipages du duc et sa suite entrèrent au château où il devait venir souper avec sa compagnie. En effet, à la chute du jour, madame la comtesse de Grandlieu à qui sa fille donnait le bras, le duc et la marquise de Noirmoutier montaient le grand escalier dans un profond silence, car le front sévère de leur maître avait épouvanté tous les serviteurs. Quoique le baron d'Artagne eût appris l'évasion de Gabrielle, il avait affirmé qu'elle était gardée; mais il tremblait d'avoir compromis la réussite de son plan particulier, au cas où le duc verrait son dessein contrarié par cette fuite. Ces deux terribles figures avaient une expression farouche mal déguisée par l'air agréable que leur imposait la galanterie. Le duc avait commandé à son fils de se trouver au salon. Quand la compagnie y entra, le baron d'Artagne reconnut à la physionomie abattue d'Étienne que l'évasion de Gabrielle lui était encore inconnue.

— Voici monsieur mon fils, dit le vieux duc en prenant Étienne par la main et le présentant aux dames.

Étienne les salua sans mot dire. La comtesse et mademoiselle de Grandlieu échangèrent un regard qui n'échappa point au vieillard.

— Votre fille sera mal partagée, dit-il à voix basse, n'est-ce pas là votre pensée?

— Je pense tout le contraire, mon cher duc, répondit la mère en souriant.

La marquise de Noirmoutier qui accompagnait sa sœur se prit à rire finement. Ce rire perça le cœur d'Étienne, que la vue de la grande demoiselle avait déjà terrifié.

— Hé bien, monsieur le marquis, lui dit son père à voix basse et d'un air enjoué, ne vous ai-je pas trouvé là un beau moule? Que dites-vous de ce brin de fille, mon chérubin?

Le vieux duc ne mettait pas en doute l'obéissance de son fils. Étienne était pour lui l'enfant de sa mère, la même pâte docile au doigt.

— Qu'il fasse un enfant et qu'il crève! pensait le vieillard, peu m'en chaut.

— Mon père, dit l'enfant d'une voix douce, je ne vous comprends pas.

— Venez chez vous, j'ai deux mots à vous dire, fit le duc en passant dans la chambre d'honneur.

Étienne suivit son père. Les trois dames, mues par un mouvement de curiosité que partagea le baron d'Artagne, se promenèrent dans cette grande salle de manière à se trouver groupées à la porte de la chambre d'honneur que le duc avait laissée ouverte.

— Cher Benjamin, dit le vieillard en adoucissant d'abord sa voix, je t'ai choisi pour femme cette grande et belle demoiselle; elle est l'héritière des domaines de la branche aînée de la maison de Grandlieu, bonne et vieille noblesse du duché de Bretagne. Ainsi, sois gentil compagnon, et rappelle-toi les plus jolies choses de tes livres pour leur dire des galanteries, avant de leur en faire.

— Mon père, le premier devoir d'un gentilhomme n'est-il pas de tenir sa parole?

— Oui!

— Hé bien, quand je vous ai pardonné la mort de ma mère, morte ici par le fait de son mariage avec vous, ne m'avez-vous pas promis de ne jamais contrarier mes désirs? *Moi-même je t'obéirai comme au Dieu de la famille*, avez-vous dit. Je n'entreprends rien sur vous, je ne demande que d'avoir mon libre arbitre dans une affaire où il s'en va de ma vie, et qui me regarde seul, mon mariage.

— J'entendais, dit le vieillard en sentant tout son sang lui monter au visage, que tu ne t'opposerais pas à la continuation de notre noble race.

— Vous ne m'avez point fait de condition, dit Étienne. Je ne sais ce que l'amour a de commun avec une race; mais ce que je sais bien, c'est que j'aime la fille de votre vieil ami Beauvouloir, et petite-fille de votre amie *la belle Romaine*.

— Mais, elle est morte, répondit le vieux colosse d'un air à la fois sombre et railleur qui annonçait l'intention où il était de la faire disparaître.

Il y eut un moment de profond silence.

Le vieillard aperçut les trois dames et le baron d'Artagne auxquels il fit un signe d'intelligence. En cet instant suprême, Étienne, dont le sens de l'ouïe était si délicat, entendit dans la bibliothèque la pauvre Gabrielle qui, voulant faire savoir à son ami qu'elle s'y était renfermée, chantait ces paroles:

Une hermine
Est moins fine,
Le lis a moins de blancheur.

L'enfant maudit, que l'horrible phrase de son père avait plongé dans les abîmes de la mort, revint à la surface de la vie sur les ailes de cette poésie. Quoique déjà ce mouvement de terreur effacé si rapidement lui eût brisé le cœur, il rassembla ses forces, releva la tête, regarda son père en face pour la première fois de sa vie, échangea mépris pour mépris, et dit avec l'accent de la haine : — Un gentilhomme ne doit pas mentir !

D'un bond il sauta vers la porte opposée à celle du salon et cria : — Gabrielle !

Tout à coup, la suave créature apparut dans l'ombre comme un lis dans les feuillages, et trembla devant ce groupe des femmes moqueuses, instruites des amours d'Étienne. Semblable à ces nuages qui portent la foudre, le vieux duc, arrivé à un degré de rage qui ne se décrit point, se détachait sur le fond brillant que produisaient les riches habillements de ces trois dames de cour. Entre la prolongation de sa race et une mésalliance, tout autre homme aurait hésité ; mais il se rencontra dans ce vieil homme indompté la férocité qui jusqu'alors avait décidé toutes les difficultés humaines; il tirait à tout propos l'épée, comme le seul remède qu'il connût aux nœuds gordiens de la vie. Dans cette circonstance où le bouleversement de ses idées était au comble, le naturel devait triompher. Deux fois pris en flagrant délit de mensonge par un être abhorré, par son enfant maudit mille fois, et plus que jamais maudit au moment où sa faiblesse méprisée, et pour lui la plus méprisable, triomphait d'une omnipotence infaillible jusqu'alors, il n'y eut plus en lui ni père, ni homme ; le tigre sortit de l'antre où il se cachait. Le vieillard, que la vengeance rendit jeune, jeta sur le plus ravissant couple d'anges qui eût consenti à mettre les pieds sur la terre, un regard pesant de haine et qui assassinait déjà.

— Eh bien, crevez tous ! Toi, sale avorton, la preuve de ma honte ! Toi, dit-il à Gabrielle, misérable gourgandine à langue de vipère qui as empoisonné ma maison !

Ces paroles portèrent dans le cœur des deux enfants la terreur dont elles étaient chargées. Au moment où Étienne vit la large main de son père armée d'un fer et levée sur Gabrielle, il mourut ; et Gabrielle tomba morte en voulant le retenir.

Le vieillard ferma la porte avec rage, et dit à mademoiselle de Grandlieu : — Je vous épouserai, moi !

— Et vous êtes assez vert galant pour avoir une belle lignée, dit la comtesse à l'oreille de ce vieillard qui avait servi sous sept rois de France.

Paris, 1831—1836.

UNE

PASSION DANS LE DÉSERT.

— Ce spectacle est effrayant! s'écria-t-elle en sortant de la ménagerie de M. Martin, où elle venait de contempler ce hardi spéculateur *travaillant* avec son hyène, pour se servir du style de l'affiche. — Par quels moyens, dit-elle en continuant, peut-il avoir apprivoisé ces animaux au point d'être assez certain de leur affection pour?...

— Ce fait vous semble un problème, répondis-je en l'interrompant, et cependant c'est une chose naturelle et que les professeurs du Jardin des Plantes ont expliquée; mais...

— Comment! s'écria-t-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire d'incrédulité.

— Vous croyez donc les bêtes entièrement dépourvues d'âme? demandai-je.

Elle me regarda d'un air étonné.

— Mais, repris-je, j'avoue qu'en voyant M. Martin pour la première fois, il m'est échappé, comme à vous, une exclamation de surprise. Je me trouvais alors près d'un ancien militaire amputé de la jambe droite, et dont la figure m'avait frappé, car elle était marquée au sceau de la guerre; j'y lisais les batailles de Napoléon. Ce vieux soldat, remarquable surtout par un air de franchise et de gaieté qui prévient toujours favorablement, appartenait sans doute à cette classe de troupiers que rien ne surprend, qui trouvent matière à rire dans la dernière grimace d'un camarade, l'ensevelissent ou le dépouillent gaiement, interpellent les boulets avec autorité, dont enfin les délibérations sont courtes, et qui fraterniseraient avec le diable. Après avoir regardé fort attentivement le propriétaire de la ménagerie au moment où il sortait de la loge, mon compagnon plissa ses lèvres de manière à formuler un dédain moqueur par cette espèce de moue significative que se permettent les hommes supérieurs pour se faire distinguer des dupes. Quand je me récriai sur le courage de M. Martin, il sourit, et me dit d'un air capable, en hochant la tête: — Connu.

— Comment, connu? lui répondis-je. Si vous voulez m'expliquer ce mystère, je vous propose de m'instruire au coin de quelques bonnes bouteilles, en présence d'une dinde truffée accompagnée de plats assez gentils.

— Comme du bœuf aux choux, dit-il.

— Tout ce que vous voudrez, mon vieux.

Nous entrâmes chez le premier restaurateur dont la boutique s'offrit à nos regards, et nous nous entretînmes des guerres d'Égypte, car ce vieux était ce qu'on nomme à l'armée un Égyptien. Au dessert, une bouteille de vin de Champagne rendit une clarté presque littéraire aux souvenirs de ce curieux soldat qui me raconta son histoire, et me prouva qu'il avait raison de s'écrier: — *Connu!*

— Oh! dites-la-moi?

— Volontiers, car elle vous traduira l'opinion des savants. Cependant, je prendrai, si vous le permettez, un style un peu plus *culto* que celui du soldat, dont la franchise était énergique, parfois brutale. Je conserverai quelques expressions caractéristiques; mais je supprimerai les interminables

développements qui furent comme les langes dans lesquels il enveloppa cette scène de sa vie errante.

Lors de l'expédition entreprise dans la Haute-Égypte par le général Desaix, ce soldat provençal, tombé au pouvoir des Maugrabins, fut emmené par eux dans les déserts situés au delà des cataractes du Nil. Afin de mettre entre eux et l'armée française un espace suffisant pour leur tranquillité, ces Arabes firent une marche forcée, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit; ils campèrent auprès d'un puits masqué par des palmiers, sous lesquels ils avaient précédemment enterré quelques provisions. Ne supposant pas que l'idée de fuir pût venir à leur prisonnier, ils se contentèrent de lui attacher les mains, et s'endormirent tous, après avoir mangé quelques dattes et donné de l'orge à leurs chevaux.

Quand le hardi Provençal vit ses ennemis hors d'état de le surveiller, il se servit de ses dents pour s'emparer d'un cimeterre; il s'aida de ses genoux pour en fixer la lame, et trancha les cordes qui lui ôtaient l'usage de ses mains. Devenu libre, il se saisit d'une carabine, se précautionna d'une provision de dattes sèches, d'un petit sac d'orge, de poudre et de balles, ceignit le cimeterre, monta sur un cheval, et piqua vivement dans la direction où il supposa que devait être l'armée française. Impatient de revoir un bivouac, il pressa tellement le cheval déjà fatigué que ce généreux animal expira, les flancs déchirés, laissant le Provençal au milieu du désert.

Après avoir marché pendant quelque temps dans le sable avec le courage d'un forçat qui s'évade, le soldat fut forcé de s'arrêter; le jour finissait. Malgré la beauté qui distingue les nuits de l'Orient, il ne se sentit pas la force de continuer son chemin. Il avait heureusement pu gagner une éminence sur le haut de laquelle s'élançaient quelques palmiers dont les feuillages, aperçus depuis longtemps, avaient réveillé dans son cœur les plus douces espérances. Sa lassitude était si grande qu'il se coucha sur une pierre de granit inclinée comme un lit de camp, et s'y endormit sans prendre aucune précaution pour sa défense pendant son sommeil. Il avait fait le sacrifice de sa vie. Sa dernière pensée fut même un regret. Il se repentait déjà d'avoir quitté les Maugrabins; leur vie errante commençait à lui sourire depuis qu'il était loin d'eux et sans secours.

Il fut réveillé par le soleil dont les impitoyables rayons, tombant d'aplomb sur le granit, y produisaient une chaleur intolérable. Le Provençal avait eu la maladresse de se placer en sens inverse de l'ombre projetée par les têtes verdoyantes et majestueuses des palmiers. Il regarda ces arbres solitaires, et tressaillit; ils lui rappelaient les fûts élégants et couronnés de longues feuilles des colonnes sarrasines de nos cathédrales. Mais quand, après avoir compté les palmiers, il jeta les yeux autour de lui, le plus affreux désespoir envahit son âme; il voyait un océan sans bornes. Les sables du désert, semblables à une mer de boue noirâtre, s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions; ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Il ne savait pas si c'était une mer de glaces ou un lac uni comme un miroir. Emportée par lames, une vapeur de feu tourbillonnait au-dessus de cette terre mouvante. Le ciel jetait un éclat oriental d'une pureté désespérante, car elle ne laisse rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. Le silence avait une majesté sauvage et terrible. L'infini, l'immensité pressaient l'âme de toutes parts : pas un nuage au ciel, pas un accident au sein du sable; l'horizon lui-même finissait comme en mer quand il fait beau, par une ligne de lumière aussi déliée que le tranchant d'un sabre.

Le Provençal serra le tronc d'un de ces palmiers comme si c'eût été le corps d'un ami; puis à l'abri de l'ombre grêle et droite que l'arbre dessinait sur le granit, il pleura, s'assit, et resta là, contemplant dans une tristesse profonde la scène implacable qui s'offrait à ses regards. Il cria comme pour tenter la solitude; sa voix, perdue dans les cavités de cette colline, rendit au loin un son maigre qui ne réveilla point d'écho; l'écho était dans son cœur; le Provençal avait vingt-deux ans, il arma sa carabine.

— Mais il sera toujours temps! se dit-il en posant à terre l'arme libératrice.

En regardant tour à tour l'espace blanc et l'espace bleu, le pauvre soldat rêvait à la France : il sentait avec délices les ruisseaux de Paris où il avait été s'engager au temps le plus horrible de la Convention; il se rappelait les villes par lesquelles il avait passé, les figures de ses camarades, et les plus légères circonstances de sa vie. Enfin, son imagination méridionale lui fit bientôt entrevoir sa chère Provence parée des fleurs du printemps et d'une riche verdure, dans les jeux de la chaleur qui ondoyait au-dessus de la nappe d'argent étendue dans le désert.

Craignant tous les dangers de ce cruel mirage, il descendit le revers opposé à celui par lequel il était monté, la veille, sur la colline. Sa joie fut grande en découvrant une espèce de grotte taillée naturellement dans les immenses fragments de granit qui formaient la base de ce monticule. Les débris d'une natte annonçaient que cet asile avait été jadis habité. Puis, à quelques pas, le soldat aperçut des palmiers chargés de dattes. L'instinct qui nous attache à la vie se réveilla dans son cœur. Il espéra vivre assez pour attendre le passage de quelques Maugrabins, ou, peut-être, entendrait-il bientôt le

bruit des canons? En ce moment, Bonaparte parcourait l'Égypte, tout paraissait possible au pauvre Français, car, pour lui, cet homme, ce dieu pouvait être partout.

Ranimé par cette pensée, il abattit un des régimes de fruits mûrs sous le poids desquels les dattiers semblaient fléchir, et il s'assura, en goûtant cette manne inespérée, que l'habitant de la grotte avait cultivé les palmiers. La chair savoureuse et fraîche de la datte accusait, en effet, les soins de son prédécesseur. Le Provençal passa subitement d'un sombre désespoir à une joie presque folle; il remonta sur le haut de la colline, et s'occupa pendant le reste du jour à couper un des palmiers inféconds qui, la veille, lui avaient servi de toit. Un vague souvenir le fit penser aux animaux du désert; il prévit qu'ils pourraient venir boire à la source perdue dans les sables qui apparaissait au bas des quartiers de roche, il résolut de se garantir de leurs visites en mettant une barrière à la porte de son ermitage. Malgré son ardeur et les forces que lui donna la peur d'être dévoré pendant son sommeil, il lui fut impossible de couper le palmier en plusieurs morceaux dans cette journée, mais il réussit à l'abattre. Quand, vers le soir, ce roi du désert tomba, le bruit de sa chute retentit au loin; ce fut comme un gémissement poussé par la solitude. Le soldat frémit, comme s'il eût entendu quelque voix lui prédire un malheur. Mais semblable à un héritier qui ne s'apitoie pas longtemps sur la mort d'un parent, il dépouilla ce bel arbre des larges et hautes feuilles vertes qui en font l'ornement, et s'en servit pour épaissir la natte sur laquelle il allait se coucher.

Fatigué par la chaleur et le travail, il s'endormit sous les lambris rouges de sa grotte humide. Au milieu de la nuit, son sommeil fut troublé soudain. Il crut avoir entendu quelque bruit extraordinaire; il se dressa sur son séant, et le silence du désert lui permit de reconnaître les deux accents distincts d'une respiration dont la sauvage énergie ne pouvait appartenir à une créature humaine. Une profonde peur, encore augmentée par l'obscurité, par la solitude et par les fantaisies du réveil, lui glaça le cœur. Il sentit même à peine la douloureuse contraction de ses cheveux quand, à force de dilater les pupilles de ses yeux, il aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes. D'abord il attribua ces lumières à quelque reflet de ses propres prunelles; mais bientôt le vif éclat de la nuit l'aidant par degrés à distinguer les objets qui étaient dans la grotte, il aperçut un énorme animal couché à deux pas de lui. Était-ce un lion, un tigre ou un crocodile? Le Provençal n'avait pas assez d'instruction pour savoir dans quel sous-genre était classé son ennemi; mais alors il eut un effroi d'autant plus violent que son ignorance lui faisait supposer tous les malheurs ensemble. Il endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices alternatifs de cette respiration sans en rien perdre, et sans oser se permettre le moindre mouvement. Une odeur aussi forte que celle exhalée par les renards, mais plus pénétrante, plus grave pour ainsi dire, remplissait la grotte, et quand le Provençal la dégusta par le nez, sa terreur fut au comble; il ne pouvait plus révoquer en doute l'existence de son terrible compagnon, dont il avait sans doute usurpé l'antre royal. Bientôt les reflets de la lune qui se précipitait vers l'horizon éclairèrent la tanière, et firent insensiblement resplendir la peau tachetée d'une panthère.

Ce lion d'Égypte dormait, roulé comme un gros chien paisible possesseur d'une niche somptueuse à la porte d'un hôtel; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français.

Mille pensées confuses passèrent dans l'âme du prisonnier de la panthère. D'abord il voulut la tuer d'un coup de fusil; mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal; et s'il l'éveillait, qu'arriverait-il? Cette hypothèse le rendit immobile. Dans le silence, il entendait battre son cœur et maudissait les pulsations trop fortes que l'affluence du sang y produisait; il redoutait de troubler un sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire. Il mit la main deux fois sur son cimeterre, dans le dessein de trancher la tête à son ennemi; mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à son hardi projet.

— La manquer, ce serait mourir sûrement.

Il préféra les chances d'un combat, et résolut d'attendre le jour, et le jour ne se fit pas longtemps désirer. Le Français put alors examiner la panthère, elle avait le museau teint de sang.

— Elle a bien mangé, pensa-t-il sans s'inquiéter du menu dont s'était composé le festin, elle n'aura pas faim à son réveil.

L'animal était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. De petites taches, semblables à du velours, formaient de jolis bracelets autour de ses pattes. Sa queue musculeuse était également blanche, mais terminée par un bouquet noir. Le dessus de la robe, jaune comme l'or mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de roses, qui servent à distinguer les panthères des autres espèces de *felis*. Cette tranquille et redoutable hôtesse ronflait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses sanglantes pattes, nerveuses et bien

armées, étaient en avant de sa tête, qui reposait dessus, et de laquelle partaient ces barbes rares et droites, semblables à des fils d'argent. Si elle avait été ainsi dans une cage, le Provençal aurait certes admiré la gentillesse de cette bête et les vigoureux contrastes des couleurs vives qui donnaient à sa simarre un éclat impérial; mais, en ce moment, il sentait sa vue troublée par cet aspect sinistre. La présence de cette panthère endormie lui faisait éprouver l'effet que les yeux magnétiques du serpent produisent, dit-on, sur le rossignol. Le courage du soldat finit par s'évanouir un moment devant ce danger, tandis qu'il se serait sans doute exalté sous la bouche des canons vomissant la mitraille. Cependant une pensée intrépide se fit jour dans son âme, et tarit dans sa source la sueur froide qui lui découlait du front. Agissant comme les hommes qui, poussés à bout par le malheur, arrivent à défier la mort et s'offrent à ses coups, il vit sans s'en rendre compte une tragédie dans cette aventure, et résolut d'y jouer son rôle avec honneur jusqu'à la dernière scène.

— Avant-hier, les Arabes m'auraient peut-être tué, se dit-il.

Se considérant comme mort, il attendit bravement et avec une inquiète curiosité le réveil de la panthère. Quand le soleil parut, elle ouvrit subitement les yeux; puis elle étendit violemment ses pattes, comme pour les dégourdir et dissiper ses crampes. Enfin elle bâilla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue, semée de petites aspérités globuleuses, papilles redoutables qui lui donnaient l'apparence d'une râpe.

— C'est comme une petite-maîtresse, pensa le Français, en la voyant se rouler et faire les mouvements les plus délicats et les plus coquets.

Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau, et se gratta la tête par de petits mouvements doux et répétés.

— Bien, fais un petit bout de toilette, dit en lui-même le Français auquel sa résolution rendit la gaieté. Nous allons nous souhaiter le bonjour!

Et il saisit un petit poignard court dont il avait débarrassé les Maugrabins. En ce moment, la panthère retourna la tête vers le Français et le regarda fixement sans avancer. La rigidité de ces yeux métalliques et d'une insupportable clarté fit tressaillir le Provençal, quand la bête marcha vers lui. L'audacieux soldat la contempla d'un air caressant et la guigna dans les yeux, comme pour la magnétiser, en la laissant venir près de lui; puis, par un mouvement aussi doux, aussi amoureux que s'il avait voulu caresser la plus jolie femme, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres cachées dans le profond sillon qui partageait le dos jaune de la panthère. La queue de l'animal se redressa voluptueusement, ses yeux s'adoucirent, et quand, pour la troisième fois, le Français accomplit cette flatterie intéressée, la femelle fit entendre un de ces *rourou* par lesquels nos chats expriment leur plaisir; mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond, qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflements des orgues dans une église. Le Provençal, comprenant alors l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupéfier cette courtisane impérieuse. Quand il se crut sûr d'avoir éteint la férocité de sa capricieuse compagne, dont la faim avait été si heureusement assouvie la veille, il se leva, et voulut sortir de sa grotte. La panthère le laissa bien partir; mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec la légèreté des moineaux sautant d'une branche à une autre, et vint se frotter contre les jambes du soldat, en faisant le gros dos à la manière des chattes; elle le regarda d'un œil dont l'éclat devint moins inflexible, et jeta ce cri sauvage que les naturalistes comparent au bruit d'une scie.

— Elle est exigeante! s'écria le Français en souriant.

Il essaya de jouer avec les oreilles, de lui caresser le ventre et de lui gratter fortement la tête avec ses ongles. En s'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poignard, en épiant l'heure de la tuer; mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talents de son esclave en levant la tête, tendant le cou et accusant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea soudain que, pour assassiner d'un seul coup cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge; il levait la lame, quand la panthère, rassasiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds en lui jetant de temps en temps des regards où, malgré leur rigueur native, se peignait confusément de la bienveillance. Le pauvre Provençal fut forcé de manger ses dattes, en s'appuyant sur un des palmiers; mais il lançait tour à tour un œil investigateur sur le désert pour lui demander des libérateurs, et sur sa terrible compagne pour en épier la clémence incertaine. Elle vérifiait l'endroit où les noyaux des dattes tombaient chaque fois qu'il en jetait un, et ses yeux exprimaient alors une incroyable méfiance; elle examinait le Français avec une prudence commerciale. Cet examen fut favorable à l'homme. Lorsqu'il eut achevé son maigre repas, elle lui lécha ses souliers, et, d'une langue rude et forte, enleva miraculeusement la poussière incrustée dans les plis.

— Mais quand elle aura faim? pensa le Provençal.

Cette idée lui causa un léger frisson, car il consultait alors les proportions de la panthère, qui certainement était un des plus beaux individus de son espèce. Elle avait trois pieds de hauteur, et quatre pieds de largeur sans y comprendre la queue. Cette arme puissante, ronde comme un gourdin, était haute de près de trois pieds. La tête, aussi grosse que celle d'une lionne, se distinguait par une rare expression de finesse où dominait bien la froide cruauté des tigres, mais il s'y trouvait en même temps une vague ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse; enfin, la figure de cette reine solitaire révélait en ce moment une sorte de gaieté semblable à celle de Néron ivre : après s'être désaltérée dans le sang, elle voulait jouer. Le soldat essaya d'aller et de venir; la panthère le laissa libre en se contentant de le suivre des yeux; elle ressemblait ainsi moins à un chien fidèle qu'à un gros angora inquiet de tout, même des mouvements de son maître. Quand il se retourna, il aperçut du côté de la fontaine les restes de son cheval, que la panthère avait traînés jusque-là et dont les deux tiers environ étaient dévorés. Ce spectacle rassura le Français. Il lui fut facile alors d'expliquer l'absence de la panthère, et le respect qu'elle avait eu pour lui pendant son sommeil.

Ce premier bonheur l'enhardit à tenter l'avenir, il conçut le fol espoir de faire bon ménage avec la panthère pendant toute la journée, en ne négligeant aucun moyen de l'apprivoiser et de se concilier ses bonnes grâces. En revenant près d'elle, il eut l'ineffable bonheur de lui voir remuer la queue par un mouvement presque insensible; il s'assit alors sans crainte auprès d'elle, et ils se mirent à jouer tous les deux. Il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, et gratta fortement ses flancs chauds et soyeux. Elle se laissa faire. Quand le soldat essaya de lui lisser le poil des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles recourbés comme des damas. Le Français, qui gardait une main sur son poignard, pensait encore à le plonger dans le ventre de la trop confiante panthère; mais il craignit d'être immédiatement étranglé dans la dernière convulsion qui l'agiterait. Et d'ailleurs, il sentait dans son cœur une sorte de remords qui criait; il lui semblait avoir trouvé une amie dévouée dans ce désert sans bornes.

Il songeait involontairement à sa première maîtresse, surnommée *Mignonne* par antiphrase, car elle était d'une atroce jalousie. Pendant tout le temps que dura son amour, il eut à craindre le fer du couteau dont elle le menaçait toujours. Ce souvenir de son jeune âge lui suggéra d'essayer de faire répondre à ce nom la jeune panthère dont il admirait maintenant avec moins d'effroi l'agilité, la grâce et la mollesse.

Vers la fin de la journée, il s'était familiarisé avec cette situation périlleuse, et il en aimait presque les angoisses. Sa compagne avait fini par prendre l'habitude de le regarder quand il criait en voix de fausset : — *Mignonne!*

Au coucher du soleil, la panthère fit entendre, à plusieurs reprises, un cri profond et mélancolique.

— Elle est bien élevée, pensa le gai soldat, elle dit ses prières.

Mais cette plaisanterie mentale ne lui vint en l'esprit que quand il eut remarqué l'attitude pacifique dans laquelle restait sa camarade.

— Va, ma petite blonde, je te laisserai coucher la première, lui dit-il en comptant bien sur l'activité de ses jambes pour s'évader au plus vite quand elle serait endormie, afin d'aller chercher un autre gîte pendant la nuit.

Il attendit avec impatience l'heure de sa fuite; et, quand elle fut arrivée, il marcha vigoureusement vers le Nil. A peine eut-il fait un quart de lieue dans les sables, il entendit la panthère bondissant derrière lui, et jetant par intervalles ce cri de scie, plus effrayant encore que le bruit lourd de ses bonds.

— Allons, se dit-il, elle m'a pris en amitié. Cette jeune panthère n'a encore rencontré personne. Flatteur d'avoir son premier amour!

En ce moment, le Français tomba dans un de ces sables mouvants si redoutables pour les voyageurs, et desquels il est impossible de se sauver. En se sentant pris, il jeta un cri d'alarme; la panthère le saisit avec ses dents par le collet de son uniforme, elle sauta vigoureusement en arrière, et le tira du gouffre comme par magie.

—Ah! Mignonne, s'écria le soldat en la caressant avec enthousiasme, c'est entre nous maintenant à la vie à la mort; mais pas de farces, car si tu ne me sauves que pour te garder une poire pour la soif, je me mettrai, *troun de Dious!* en travers de ta gueule.

Et il revint sur ses pas. Le désert était comme peuplé par un être auquel il pouvait parler, et dont la férocité s'était adoucie pour lui, sans qu'il s'expliquât les raisons de cette incroyable amitié. Quelque puissant que fût le désir du soldat de rester debout et sur ses gardes, il dormit. A son réveil, il ne vit plus Mignonne. Il monta sur la colline. Il l'aperçut alors dans le lointain, accourant par bonds, suivant l'habitude de ces animaux, auxquels la course est interdite par l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale. Elle arriva, les babines sanglantes. Elle reçut les caresses nécessaires que lui fit son compagnon, et témoigna par plusieurs *rourou* graves combien elle en était heureuse. Ses yeux pleins de mol-

lesse se tournèrent avec encore plus de douceur que la veille sur le Provençal, qui lui parlait comme à un animal domestique.

— Ah! ah! mademoiselle, car vous êtes une honnête fille, n'est-ce pas? Voyez-vous ça! Nous aimons à être calinée. N'avez-vous pas honte? Vous avez mangé quelque Maugrabin? Bien! ce sont des animaux beaucoup plus féroces que vous ne l'êtes et qui ne se calmeraient pas avec des caresses; mais n'allez pas gruger les Français, au moins, je ne vous aimerais plus; plus du tout, du tout; là, là.

Elle joua comme un jeune chien joue avec son maître, se laissant rouler, battre et flatter tour à tour. Parfois, elle provoquait le soldat en avançant la patte sur lui par un geste solliciteur. Quelques jours se passèrent ainsi. Cette compagnie permit au Provençal d'admirer les sublimes beautés du désert. En y trouvant des heures de crainte et de tranquillité, des aliments et une créature à laquelle il pensait, il eut l'âme agitée par des contrastes, sa vie eut des oppositions. La solitude lui révéla tous ses secrets et l'enveloppa de ses charmes. Il découvrit dans le lever et le coucher du soleil des spectacles inconnus au monde. Il tressaillit en entendant au-dessus de sa tête le doux sifflement des ailes d'un oiseau, rare passager; en voyant les nuages se confondre, voyageurs changeants et colorés. Il étudia pendant la nuit les effets de la lune sur l'océan de sables où le simoun produisait des vagues, des ondulations et de rapides changements. Il vécut avec le soleil qu'il vit dans sa plus grande gloire. Souvent, après avoir joui du terrible spectacle d'un ouragan dans cette plaine où les sables soulevés produisaient des brouillards rouges et secs, des nuées mortelles, il voyait venir la nuit avec délices, car alors les étoiles versaient leur bienfaisante fraîcheur. Il écouta des musiques imaginaires dans les cieux. Puis la solitude lui apprit à déployer les trésors de la rêverie. Il passait des heures entières à se rappeler des riens.

Enfin, il se passionna pour sa panthère, car il lui fallait une affection. Soit que sa volonté, puissamment projetée, eût modifié l'organisme de sa compagne, soit qu'elle trouvât une nourriture abondante, grâce aux combats qui se livraient autour de ces déserts, elle respecta la vie du Français qui avait fini par ne plus s'en défier en la voyant si bien apprivoisée.

Il passait la plus grande partie du temps à dormir; mais il était obligé de veiller comme une araignée au sein de sa toile, pour ne pas laisser échapper le moment de sa délivrance, si quelqu'un passait dans la sphère décrite par l'horizon. Il avait sacrifié sa chemise pour en faire un drapeau, arboré sur le haut d'un palmier dépouillé de feuillage. Il avait trouvé le moyen de la garder déployée en la tendant avec des baguettes de bois; car le vent aurait pu ne pas l'agiter au moment où le voyageur attendu regarderait dans le désert.

C'était pendant ses longues heures d'espérance qu'il s'amusait avec la panthère. Il avait fini par connaître les différentes inflexions de sa voix, l'expression de ses regards. Il avait étudié les caprices de toutes les taches qui nuançaient l'or de sa robe. Elle ne grondait même plus quand il lui prenait la touffe par laquelle sa redoutable queue était terminée, pour en compter les anneaux noirs et blancs, ornement gracieux qui brillait de loin au soleil comme des pierreries. Il avait plaisir à contempler les lignes moelleuses et fines des contours, la blancheur du ventre, la grâce de la tête. Mais c'était surtout quand elle jouait qu'il la contemplait complaisamment: l'agilité, la jeunesse de ses mouvements le surprenaient toujours. Il admirait sa souplesse quand elle se mettait à bondir, à ramper, à se glisser, à se fourrer, s'accrocher, se rouler, se blottir, s'élancer partout. Quelque glissant que fût un bloc de granit, quelque rapide que fût son élan, elle s'y arrêtait tout court au mot de *Mignonne*, et tournait vers lui sa tête élégante et fine avec une adorable expression d'amour.

Un jour, par un soleil éclatant, un immense oiseau plana dans les airs. Le Provençal quitta sa panthère pour examiner ce nouvel hôte; mais, après un moment d'attente, la sultane délaissée gronda sourdement.

— Je crois, Dieu m'emporte! qu'elle est jalouse, s'écria-t-il en revoyant ses yeux redevenus rigides. L'âme de la Marana aura passé dans ce corps-là, c'est sûr.

L'aigle disparut dans les airs pendant que le soldat admirait la croupe rebondie de la panthère, revenue à un état calme. Mais il y avait aussi tant de grâce et de jeunesse dans ces contours; c'était joli comme une femme! La blonde fourrure de la robe se mariait, comme dans la plus délicate peinture italienne, aux tons du blanc mat qui distinguait les cuisses. La lumière profusément jetée par le soleil faisait briller cet or vivant, ces taches brunes. Le Provençal et la panthère se regardèrent l'un l'autre d'un air intelligent, et la coquette tressaillit quand elle sentit les ongles de son ami lui gratter le crâne. Ses yeux brillèrent comme deux éclairs, puis elle les ferma fortement.

— Elle a une âme, dit-il en étudiant la tranquillité de la reine des sables, dorée comme eux, blanche comme eux, solitaire et brûlante comme eux.

— Je ne sais pas, certes, m'a-t-il dit en finissant, quel mal je lui ai fait, mais elle se retourna comme si elle eût été enragée, et de ses dents aiguës m'en-

tama la cuisse, faiblement sans doute. Moi, croyant qu'elle voulait me dévorer, je lui plongeai mon poignard dans le cou. Elle roula en jetant un cri qui me glaça le cœur. Je la vis se débattre contre la mort, en me regardant sans colère. J'aurais voulu pour tout au monde, pour ma croix, que je n'avais pas encore, la rendre à la vie; car c'était comme si j'eusse assassiné une personne véritable.

En ce moment, des soldats, qui avaient vu mon drapeau, accoururent à mon secours; ils me trouvèrent évanoui.

—Eh bien! monsieur, reprit-il après un moment de silence, j'ai fait, depuis, la guerre en Allemagne, en Espagne, en Russie, en France; j'ai bien promené mon cadavre. Eh bien! j'ai toujours regretté le désert, je le regrette encore. Ah! c'est cela qui est bien beau.

— Qu'y sentiez-vous? lui demandai-je.

— Oh! cela ne se dit pas, jeune homme. D'ailleurs, je ne regrette pas toujours mon bouquet de palmiers et ma panthère. Il faut que je sois triste pour cela. Dans le désert, voyez-vous, il n'y a rien et il y a tout.

— Mais encore, faut-il...

—Eh bien, reprit-il en laissant échapper un geste d'impatience, c'est Dieu sans les hommes.

Paris, janvier 1831.

FACINO CANE.

Je demeurais alors dans une petite rue que vous ne connaissez sans doute pas, la rue de Lesdiguières; elle commence à la rue Saint-Antoine, en face d'une fontaine près de la place de la Bastille et débouche dans la rue de la Cerisaie. L'amour de la science m'avait jeté dans une mansarde où je travaillais pendant la nuit, et je passais le jour à une bibliothèque voisine, celle de Monsieur. Je vivais frugalement, car j'avais accepté toutes les conditions de la vie monastique, si nécessaire aux travailleurs. Quand il faisait beau, à peine me promenais-je sur le boulevard Bourdon, une seule passion m'entraînait en dehors de mes habitudes studieuses; mais n'était-ce pas encore de l'étude? j'allais observer les mœurs du faubourg, ses habitants et leurs caractères. Aussi mal vêtu que les ouvriers, indifférent au décorum, je ne les mettais point en garde contre moi; je pouvais me mêler à leurs groupes, les voir conclure leurs marchés, et se disputer à l'heure où ils quittent le travail. Chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs, qu'elle allait sur-le-champ au delà; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui, comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles.

Lorsqu'entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant ensemble de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les suivre depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue; de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs affaires; la mère tirait son enfant par la main, sans écouter ni ses plaintes, ni ses demandes; les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain, ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'étaient alors des détails de ménage, des doléances sur le prix excessif des pommes de terre, ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes, des représentations énergiques sur ce qui était dû au boulanger; enfin des discussions qui s'envenimaient, et où chacun d'eux déployait son caractère en mots pittoresques. En les entendant, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés; leurs désirs, eurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. C'était un rêve éveillé. Je m'échauffais avec eux contre les chefs d'atelier qui les tyrannisaient, ou contre les mauvaises pratiques qui les faisaient revenir plusieurs fois sans les payer. Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse des facultés morales, et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction. A quoi dois-je ce don? Est-ce une seconde vue? est-ce une de ces qualités dont l'abus mènerait à la folie? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance; je la possède et m'en sers, voilà tout. Sachez seulement que, dès ce temps, j'avais décomposé les éléments de cette masse hétérogène nommée le peuple, que je l'avais

analysée de manière à pouvoir évaluer ses qualités bonnes ou mauvaises. Je savais déjà de quelle utilité pourrait être ce faubourg, ce séminaire de révolutions qui renferme des héros, des inventeurs, des savants-pratiques, des coquins, des scélérats, des vertus et des vices, tous comprimés par la misère, étouffés par la nécessité, noyés dans le vin, usés par les liqueurs fortes. Vous ne sauriez imaginer que d'aventures perdues, que de drames, oubliés dans cette vie de douleur! Combien d'horribles et belles choses! L'imagination n'atteindra jamais au vrai qui s'y cache et que personne ne peut aller découvrir; il faut descendre trop bas pour trouver ces admirables scènes ou tragiques, ou comiques, chefs-d'œuvre enfantés par le hasard. Je ne sais comment j'ai si longtemps gardé sans la dire l'histoire vraie ou fausse que je vais vous raconter; elle fait partie de ces récits curieux restés dans le sac d'où la mémoire les tire capricieusement comme des numéros de loterie; j'en ai bien d'autres, aussi singuliers, également enfouis, mais ils auront leur tour, mon ami.

Un jour ma femme de ménage, la femme d'un ouvrier, vint me prier d'honorer de ma présence la noce d'une de ses sœurs. Pour vous faire comprendre ce que pouvait être cette noce, il faut vous dire que je donnais quarante sous par mois à cette pauvre créature qui venait tous les matins faire mon lit, nettoyer mes souliers, brosser mes habits, balayer la chambre et préparer mon déjeuner; elle allait pendant le reste du temps tourner la manivelle d'une mécanique, et gagnait à ce dur métier dix sous par jour. Son mari était ébéniste, et gagnait quatre francs. Mais comme ce ménage avait trois enfants, il pouvait à peine honnêtement manger du pain. Je n'ai jamais rencontré de probité plus solide que celle de cet homme et de cette femme. Quand j'eus quitté le quartier, pendant cinq ans la mère Vaillant est venue me souhaiter ma fête en m'apportant un bouquet et des oranges, elle qui n'avait jamais dix sous d'économies. La misère nous avait rapprochés. Je n'ai jamais pu lui donner autre chose que dix francs, souvent empruntés pour cette circonstance. Ceci peut expliquer ma promesse d'aller à la noce; je comptais me blottir dans la joie de ces pauvres gens.

Le festin, le bal, tout eut lieu chez un marchand de vin de la rue de Charenton, au premier étage, dans une grande chambre éclairée par des lampes à réflecteurs en fer blanc, tendue d'un papier crasseux à hauteur des tables, et le long des murs de laquelle il y avait des bancs de bois. Dans cette chambre, quatre-vingts personnes endimanchées, flanquées de bouquets et de rubans, toutes animées par l'esprit de la Courtille, le visage enflammé, dansaient comme si le monde allait finir. Les mariés s'embrassaient à la satisfaction générale, et c'étaient des hé! hé! des ha! ha! facétieux, mais réellement moins indécents que ne le sont les timides œillades des jeunes filles bien élevées. Tout ce monde exprimait un contentement brutal qui avait je ne sais quoi de communicatif.

Mais ni les physionomies de cette assemblée, ni la noce, ni rien de ce monde n'a trait à mon histoire. Retenez seulement la bizarrerie du cadre. Figurez-vous bien la boutique ignoble et peinte en rouge, sentez l'odeur du vin, écoutez les hurlements de cette joie, restez bien dans ce faubourg, au milieu de ces ouvriers, de ces vieillards, de ces pauvres femmes livrées au plaisir d'une nuit!

L'orchestre se composait de trois aveugles des Quinze-Vingts; le premier était violon, le second clarinette, et le troisième flageolet. Tous trois étaient payés en bloc sept francs pour la nuit. Sur ce prix là, certes, ils ne donnaient ni du Rossini, ni du Beethoven, ils jouaient ce qu'ils voulaient et ce qu'ils pouvaient; personne ne leur faisait de reproches, charmante délicatesse! Leur musique attaquait si brutalement le tympan, qu'après avoir jeté les yeux sur l'assemblée, je regardai ce trio d'aveugles, et fus tout d'abord disposé à l'indulgence en reconnaissant leur uniforme. Ces artistes étaient dans l'embrasure d'une croisée; pour distinguer leurs physionomies, il fallait donc être près d'eux; je n'y vins pas sur-le-champ; mais quand je m'en rapprochai, je ne sais pourquoi, tout fut dit: la noce, la musique disparut, ma curiosité fut excitée au plus haut degré, car mon âme passa dans le corps du joueur de clarinette. Le violon et le flageolet avaient tous deux des figures vulgaires, la figure si connue de l'aveugle, pleine de contention, attentive et grave; mais celle de la clarinette était un de ces phénomènes qui arrêtent tout court l'artiste et le philosophe.

Figurez-vous le masque en plâtre de Dante, éclairé par la lueur rouge du quinquet, et surmonté d'une forêt de cheveux d'un blanc argenté. L'expression amère et douloureuse de cette magnifique tête était agrandie par la cécité, car les yeux morts revivaient par la pensée; il s'en échappait comme une lueur brûlante, produite par un désir unique, incessant, énergiquement inscrit sur un front bombé que traversaient des rides pareilles aux assises d'un vieux mur. Ce vieillard soufflait au hasard, sans faire la moindre attention à la mesure ni à l'air, ses doigts se baissaient ou se levaient, agitaient les vieilles clefs par une habitude machinale; il ne se gênait pas pour faire ce que l'on nomme des *canards* en terme d'orchestre; les danseurs ne s'en apercevaient pas plus que les deux acolytes de mon Italien; car je voulais que ce fût un Italien, et c'était un Italien. Quelque chose de grand et de despotique se rencon-

trait dans ce vieil Homère qui gardait en lui-même une Odyssée condamnée à l'oubli ; c'était une grandeur si réelle qu'elle triomphait encore de son abjection, c'était un despotisme si vivace qu'il dominait la pauvreté. Aucune des violentes passions qui conduisent l'homme au bien comme au mal, en font un forçat ou un héros, ne manquait à ce visage noblement coupé, lividement italien, ombragé par des sourcils grisonnants qui projetaient leur ombre sur des cavités profondes où l'on tremblait de voir reparaître la lumière de la pensée, comme on craint de voir venir à la bouche d'une caverne quelques brigands armés de torches et de poignards. Il existait un lion dans cette cage de chair, un lion dont la rage s'était inutilement épuisée contre le fer de ses barreaux. L'incendie du désespoir s'était éteint dans ses cendres, la lave s'était refroidie, mais les sillons, les bouleversements, un peu de fumée attestaient la violence de l'éruption, les ravages du feu. Ces idées, réveillées par l'aspect de cet homme, étaient aussi chaudes dans mon âme qu'elles étaient froides sur sa figure.

Entre chaque contredanse, le violon et le flageolet, sérieusement occupés de leur verre et de leur bouteille, suspendaient leur instrument au bouton de leur redingote rougeâtre, avançaient la main sur une petite table placée dans l'embrasure de la croisée où était leur cantine, et offraient toujours à l'Italien un verre plein qu'il ne pouvait prendre lui-même, car la table se trouvait derrière sa chaise; chaque fois, la clarinette les remerciait par un signe de tête amical. Leurs mouvements s'accomplissaient avec cette précision qui étonne toujours chez les aveugles des Quinze-Vingts, et qui semble faire croire qu'ils voient. Je m'approchai des trois aveugles pour les écouter, mais quand je fus près d'eux, ils m'étudièrent, ne reconnurent sans doute pas la nature ouvrière, et se tinrent cois.

— De quel pays êtes-vous, vous qui jouez de la clarinette?

— De Venise, répondit l'aveugle avec un léger accent italien.

— Êtes-vous né aveugle, ou êtes-vous aveugle par...?

— Par accident, répondit-il vivement, une maudite goutte sereine...

— Venise est une belle ville, j'ai toujours eu la fantaisie d'y aller.

La physionomie du vieillard s'anima, ses rides s'agitèrent, il fut violemment ému.

— Si j'y allais avec vous, vous ne perdriez pas votre temps, me dit-il.

— Ne lui parlez pas de Venise, me dit le violon, ou notre doge va commencer son train, avec ça qu'il a déjà deux bouteilles dans le bocal, le prince!

— Allons, en avant, père Canard, dit le flageolet.

Tous trois se mirent à jouer; mais pendant le temps qu'ils mirent à exécuter les quatre contredanses, le Vénitien me flairait, il devinait l'excessif intérêt que je lui portais. Sa physionomie quitta sa froide expression de tristesse, je ne sais quelle espérance égaya tous ses traits, se coula comme une flamme bleue dans ses rides; il sourit, et s'essuya le front, ce front audacieux et terrible; enfin il devint gai comme un homme qui monte sur son dada.

— Quel âge avez-vous? lui demandai-je.

— Quatre-vingt-deux ans!

— Depuis quand êtes-vous aveugle?

— Voici bientôt cinquante ans, répondit-il avec un accent qui annonçait que ses regrets ne portaient pas seulement sur la perte de sa vue, mais sur quelque grand pouvoir dont il aurait été dépouillé.

— Pourquoi vous appellent-ils donc le doge? lui demandai-je.

— Ah! une farce, me dit-il; je suis patricien de Venise, et j'aurais été doge tout comme un autre.

— Comment vous nommez-vous donc?

— Ici, me dit-il, le père Canet. Mon nom n'a jamais pu s'écrire autrement sur les registres; mais en italien, *Marco Facino Cane, principe di Varese.*

— Comment! vous descendez du fameux condottiere Facino Cane, dont les conquêtes ont passé aux ducs de Milan?

— *E vero*, me dit-il. Dans ce temps-là, pour n'être pas tué par les Visconti, le fils de Cane s'est réfugié à Venise et s'est fait inscrire sur le Livre d'or. Mais il n'y a pas plus de Cane maintenant que de livre.

Et il fit, ensuite, un geste effrayant de patriotisme éteint et de dégoût pour les choses humaines.

— Mais si vous étiez sénateur de Venise, vous deviez être riche, comment avez-vous pu perdre votre fortune?

A cette question il leva la tête vers moi, comme pour me contempler par un mouvement vraiment tragique, et me répondit : — Dans les malheurs!

Il ne songeait plus à boire, il refusa par un geste le verre de vin que lui tendit en ce moment le vieux flageolet, puis il baissa la tête. Ces détails n'étaient pas de nature à éteindre ma curiosité. Pendant la contredanse que jouèrent ces trois machines, je contemplai le vieux noble Vénitien avec les sentiments qui dévorent un homme de vingt ans. Je voyais Venise et l'Adriatique, je la voyais en ruines sur cette figure ruinée. Je me promenais dans cette ville si chère à ses habitants, j'allais du Rialto au grand canal, du quai des Esclavons au Lido, je revenais à sa cathédrale, si originalement sublime; je regardais les fenêtres de la *Casa d'Oro* dont chacune a

des ornements différents; je contemplais ces vieux palais si riches de marbre; enfin toutes ces merveilles avec lesquelles le savant sympathise d'autant plus qu'il les colore à son gré, et ne dépoétise pas ses rêves par le spectacle de la réalité. Je remontais le cours de la vie de ce rejeton du plus grand des condottiere, en y cherchant les traces de ses malheurs et les causes de cette profonde dégradation physique et morale, qui rendait plus belles encore les étincelles de grandeur et de noblesse ranimées en ce moment. Nos pensées étaient sans doute communes, car je crois que la cécité rend les communications intellectuelles beaucoup plus rapides en défendant à l'attention de s'éparpiller sur les objets extérieurs. La preuve de notre sympathie ne se fit pas attendre. Facino Cane cessa de jouer, se leva, vint à moi et me dit un : — *Sortons!* qui produisit sur moi l'effet d'une douche électrique. Je lui donnai le bras, et nous nous en allâmes.

Quand nous fûmes dans la rue, il me dit : — Voulez-vous me mener à Venise, m'y conduire, voulez-vous avoir foi en moi? vous serez plus riche que ne le sont les dix maisons les plus riches d'Amsterdam ou de Londres, plus riche que les Rotschild, enfin riche comme les *Mille et une Nuits*.

Je pensai que cet homme était fou; mais il y avait dans sa voix une puissance à laquelle j'obéis. Je me laissai conduire et il me mena vers les fossés de la Bastille comme s'il avait eu des yeux. Il s'assit sur une pierre dans un endroit fort solitaire, où depuis fut bâti le pont par lequel le canal Saint-Martin communique avec la Seine. Je me mis sur une autre pierre devant lui. La lune éclairait ce vieillard dont les cheveux blancs brillèrent comme des fils d'argent. Le silence que troublait à peine le bruit orageux des boulevards qui arrivait jusqu'à nous, la pureté de la nuit, tout contribuait à rendre cette scène vraiment fantastique.

— Vous parlez de millions à un jeune homme, et vous croyez qu'il hésiterait à endurer mille maux pour les recueillir. Ne vous moquez-vous pas de moi?

— Que je meure sans confession, me dit-il avec violence, si ce que je vais vous dire n'est pas vrai. J'ai eu vingt ans comme vous les avez en ce moment, j'étais riche, j'étais beau, j'étais noble : j'ai commencé par la première des folies, par l'amour. J'ai aimé comme l'on n'aime plus, jusqu'à me mettre dans un coffre et risquer d'y être poignardé sans avoir reçu autre chose que la promesse d'un baiser. Mourir pour *elle*, me semblait toute une vie. En 1760 je devins amoureux d'une Vendramini, une femme de dix-huit ans, mariée à un Sagredo, l'un des plus riches sénateurs, un homme de trente ans, fou de sa femme. Ma maîtresse et moi nous étions innocents comme deux chérubins, quand le *sposo* nous surprit causant d'amour; j'étais sans armes, il me manqua, je sautai sur lui, je l'étranglai de mes deux mains, en lui tordant le cou comme à un poulet. Je voulus partir avec Bianca, elle ne voulut pas me suivre. Voilà les femmes! Je m'en allai seul, je fus condamné, mes biens furent séquestrés au profit de mes héritiers; mais j'avais emporté mes diamants, cinq tableaux du Titien roulés, et tout mon or. J'allai à Milan, mon affaire n'intéressait point l'État, je n'y fus pas inquiété.

Une petite observation avant de continuer, dit-il en faisant une pause. Que les fantaisies d'une femme influent ou non sur son enfant pendant qu'elle le porte, ou quand elle le conçoit, il est certain que ma mère eut une passion pour l'or pendant sa grossesse. J'ai pour l'or une monomanie dont la satisfaction est si nécessaire à ma vie, que, dans toutes les situations où je me suis trouvé, je n'ai jamais été sans or sur moi, je manie constamment de l'or; jeune je portais toujours des bijoux, et j'avais toujours sur moi deux ou trois cents ducats.

En disant ces mots, il tira deux ducats de sa poche et me les montra.

— Je sens l'or. Tout aveugle que je suis, je m'arrête devant les boutiques de joaillier. Cette passion m'a perdu, je suis devenu joueur pour jouer de l'or. Je n'étais pas fripon, je fus friponné, je me ruinai. Quand je n'eus plus de fortune, je fus pris par la rage de voir Bianca, je revins secrètement à Venise; je la retrouvai, je fus heureux pendant six mois, caché chez elle, nourri par elle. Je pensais délicieusement à finir ainsi ma vie. Elle était recherchée par le provéditeur; celui-ci devina un rival, en Italie on les sent, il nous espionna, nous surprit au lit, le lâche! Jugez combien vive fut notre lutte! Je ne le tuai pas, je le blessai grièvement. Cette aventure brisa mon bonheur. Depuis ce jour, je n'ai jamais retrouvé de Bianca. J'ai eu de grands plaisirs, j'ai vécu à la cour de Louis XV, parmi les femmes les plus célèbres; nulle part je n'ai trouvé les qualités, les grâces, l'amour de ma chère Vénitienne. Le provéditeur avait ses gens; il les appela, le palais fut cerné, envahi; je me défendis pour pouvoir mourir sous les yeux de Bianca qui m'aidait à tuer le provéditeur. Jadis elle n'avait pas voulu s'enfuir avec moi; mais après six mois de bonheur, elle voulait mourir de ma mort, et reçut plusieurs coups. Pris dans un grand manteau que l'on jeta sur moi, je fus roulé, porté dans une gondole et transporté dans un cachot. J'avais vingt-deux ans, je tenais si bien le tronçon de mon épée, que pour l'avoir il aurait fallu me couper le poing.

Par un singulier hasard, ou plutôt inspiré par une pensée de précaution, je cachai ce morceau de

fer dans un coin, comme s'il pouvait me servir. Je fus soigné. Aucune de mes blessures n'était mortelle. A vingt-deux ans, on revient de tout. Je devais mourir décapité, je fis le malade afin de gagner du temps. Je croyais être dans un cachot voisin du canal, mon projet était de m'évader en creusant le mur et traversant le canal à la nage, au risque de me noyer. Voici sur quels raisonnements s'appuyait mon espérance. Toutes les fois que le geôlier m'apportait à manger, je lisais des indications écrites sur les murs, comme : *côté du palais, côté du canal, côté du souterrain,* et je finis par apercevoir un plan dont je n'ai jamais deviné le sens. Avec le génie que donne le désir de recouvrer la liberté, je parvins à déchiffrer, en tâtant du bout des doigts la superficie d'une pierre, une inscription arabe par laquelle l'auteur de ce travail avertissait ses successeurs qu'il avait détaché deux pierres de la dernière assise, et creusé onze pieds de souterrain. Pour continuer son œuvre, il fallait répandre sur le sol même du cachot les parcelles de pierre et de mortier produites par le travail de l'excavation. Quand même les gardiens ou les inquisiteurs n'eussent pas été rassurés par la construction de l'édifice qui n'exigeait qu'une surveillance extérieure, la disposition du cachot, dans lequel on descendait par quelques marches, permettait d'exhausser graduellement le sol sans que les gardiens s'en aperçussent. Cet immense travail avait été superflu, du moins pour celui qui l'avait entrepris, car son inachèvement annonçait la mort de l'inconnu. Pour que son dévouement ne fût pas à jamais perdu, il fallait qu'un prisonnier sût l'arabe; mais j'avais étudié les langues orientales au couvent des Arméniens, à Murano. Une phrase écrite derrière la pierre disait le destin de ce malheureux, mort victime de ses immenses richesses, que Venise avait convoitées, et dont elle s'était emparée.

Il me fallut un mois pour arriver à un résultat. Pendant que je travaillais, et dans les moments où la fatigue m'anéantissait, j'entendais le son de l'or, je voyais de l'or devant moi, j'étais ébloui par des diamants! Oh! attendez. Pendant une nuit, mon acier émoussé trouva du bois. J'aiguisai mon bout d'épée, et fis un trou dans ce bois. Pour pouvoir travailler, je me roulais comme un serpent sur le ventre, je me mettais nu pour travailler à la manière des taupes, en portant mes mains en avant et me faisant de la pierre même un point d'appui. La surveille du jour où je devais comparaître devant mes juges, pendant la nuit, je voulus tenter un dernier effort; je perçai le bois et mon fer ne rencontra rien au delà. Jugez de ma surprise quand j'appliquai mes yeux sur le trou! J'étais dans le lambris d'une cave où une faible lumière me permettait d'apercevoir un monceau d'or. Le doge et l'un des Dix étaient dans ce caveau, j'entendais leurs voix; leurs discours m'apprirent que là était le trésor secret de la République, les dons des doges, et les réserves du butin, appelé le denier de Venise, et pris sur le produit des expéditions. J'étais sauvé! Quand le geôlier vint, je lui proposai de favoriser ma fuite et de partir avec moi, en emportant tout ce que nous pourrions prendre. Il n'y avait pas à hésiter, il accepta. Un navire faisait voile pour le Levant, toutes les précautions furent prises, Bianca favorisa les mesures que je dictais à mon complice. Pour ne pas donner l'éveil, Bianca devait nous rejoindre à Smyrne. En une nuit, le trou fut agrandi, et nous descendîmes dans le trésor secret de Venise. Quelle nuit! J'ai vu quatre tonnes pleines de poudre d'or. Dans la pièce précédente, l'argent était également amassé en deux tas qui laissaient un chemin au milieu pour traverser la chambre, où les pièces relevées en talus garnissaient les murs à cinq pieds de hauteur. Je crus que le geôlier deviendrait fou; il chantait, il sautait, il riait, il gambadait dans l'or. Je le menaçai de l'étrangler s'il perdait le temps, ou s'il faisait du bruit. Dans sa joie, il ne vit pas d'abord une table où étaient les diamants. Je me jetai dessus assez habilement pour emplir ma veste de matelot et les poches de mon pantalon. Mon Dieu! je n'en pris pas le tiers. Sous cette table étaient des lingots d'or. Je persuadai à mon compagnon de remplir de poudre d'or autant de sacs que nous pourrions en porter, en lui faisant observer que c'était la seule manière de n'être pas découverts à l'étranger.

— Les perles, les bijoux, les diamants, nous feraient reconnaître, lui dis-je.

Quelle que fût notre avidité, nous ne pûmes prendre que deux mille livres d'or, qui nécessitèrent six voyages à travers la prison jusqu'à la gondole. La sentinelle à la porte d'eau avait été gagnée moyennant un sac de cinquante livres d'or. Quant aux deux gondoliers, ils croyaient servir la République. Au jour, nous partîmes. Quand nous fûmes en pleine mer, et que je me souvins de cette nuit, quand je me rappelai les sensations que j'avais éprouvées, que je vis cet immense trésor où, suivant mes évaluations, je laissais trente millions en argent et vingt millions en or, plusieurs millions en diamants, perles et rubis, il se fit en moi comme un mouvement de folie; j'eus la fièvre de l'or. Nous nous fîmes débarquer à Smyrne, et nous nous embarquâmes aussitôt pour la France. Comme nous montions sur le bâtiment français, Dieu me fit la grâce de me débarrasser de mon complice. En ce moment, je ne pensais pas à toute la portée de ce méfait du hasard, dont je me réjouis beaucoup. Nous étions si complé

tement énervés que nous demeurions hébétés, sans nous rien dire, attendant que nous fussions en sûreté pour jouir à notre aise. Il n'est pas étonnant que la tête lui ait tourné. Vous verrez combien Dieu m'a puni. Je ne me crus tranquille qu'après avoir vendu les deux tiers de mes diamants à Londres et à Amsterdam, et réalisé ma poudre d'or en valeurs commerciales. Pendant cinq ans, je me cachai dans Madrid; puis en 1770, je vins à Paris sous un nom espagnol, et menai le train le plus brillant. Bianca était morte. Au milieu de mes voluptés, quand je jouissais d'une fortune de dix millions, je fus frappé de cécité. Je ne doute pas que cette infirmité ne soit le résultat de mon séjour dans le cachot, de mes travaux dans la pierre; si toutefois ma faculté de voir l'or n'emportait pas un abus de la puissance visuelle qui me prédestinait à perdre les yeux. En ce moment, j'aimais une femme à laquelle je comptais lier mon sort; je lui avais dit le secret de mon nom, elle appartenait à une famille puissante, j'espérais tout de la faveur que m'accordait Louis XV; j'avais mis ma confiance en cette femme, qui était l'amie de madame du Barry; elle me conseilla de consulter un fameux oculiste de Londres; mais après quelques mois de séjour dans cette ville, j'y fus abandonné par cette femme dans Hyde-Park. Elle m'avait dépouillé de toute ma fortune sans me laisser aucune ressource, car obligé de cacher mon nom qui me livrait à la vengeance de Venise, je ne pouvais invoquer l'assistance de personne; je craignais Venise. Mon infirmité fut exploitée par les espions que cette femme avait attachés à ma personne.

Je vous fais grâce d'aventures dignes de Gil-Blas. La révolution vint. Je fus forcé d'entrer aux Quinze-Vingts, où cette créature me fit admettre après m'avoir tenu pendant deux ans à Bicêtre comme fou. Je n'ai jamais pu la tuer, je n'y voyais point; et j'étais trop pauvre pour acheter un bras. Si, avant de perdre Benedetto Carpi, mon geôlier, je l'avais consulté sur la situation de mon cachot, j'aurais pu reconnaître le trésor. Cependant malgré ma cécité, allons à Venise! Je retrouverai la porte de la prison, je verrai l'or à travers les murailles, je le sentirai sous les eaux où il est enfoui, car les événements qui ont renversé la puissance de Venise sont tels que le secret de ce trésor a dû mourir avec Vendamino, le frère de Bianca, un doge qui, je l'espérais, aurait fait ma paix avec les Dix. J'ai adressé des notes au premier consul, j'ai proposé un traité à l'empereur d'Autriche, tous m'ont éconduit comme un fou! Venez, partons pour Venise; partons mendiants, nous reviendrons millionnaires; nous rachèterons mes biens, et vous serez mon héritier, vous serez prince de Varese.

Étourdi de cette confidence, qui, dans mon imagination prenait les proportions d'un poëme, à l'aspect de cette tête blanchie, et devant l'eau noire des fossés de la Bastille, eau dormante comme celle des canaux de Venise, je ne répondis pas.

Facino Cane crut sans doute que je le jugeais comme tous les autres, avec une pitié dédaigneuse, et fit un geste qui exprima toute la philosophie du désespoir. Ce récit l'avait reporté peut-être à ses heureux jours, à Venise; car il saisit sa clarinette et joua mélancoliquement une chanson vénitienne, barcarolle pour laquelle il retrouva son premier talent, son talent de patricien amoureux. Ce fut quelque chose comme le *super flumina Babylonis*. Mes yeux s'emplirent de larmes. Si quelques promeneurs attardés vinrent à passer le long du boulevard Bourdon, sans doute ils s'arrêtèrent pour écouter cette dernière prière du banni, le dernier regret d'un nom perdu, auquel se mêlait le souvenir de Bianca. Mais l'or reprit bientôt le dessus, et la fatale passion éteignit cette lueur de jeunesse.

— Ce trésor, me dit-il, je le vois toujours, éveillé comme en rêve; je m'y promène; les diamants étincellent; je ne suis pas aussi aveugle que vous le croyez; l'or et les diamants éclairent ma nuit, la nuit du dernier Facino Cane. Mon Dieu! la punition du meurtrier a commencé de bien bonne heure! *Ave Maria...*

Il récita quelques prières que je n'entendis pas.

— Nous irons à Venise! m'écriai-je quand il se leva.

— J'ai donc trouvé un homme! s'écria-t-il le visage en feu.

Je le reconduisis en lui donnant le bras; il me serra la main à la porte des Quinze-Vingts, au moment où quelques personnes de la noce revenaient en criant à tue-tête.

— Partirons-nous demain? dit le vieillard.

— Aussitôt que nous aurons quelque argent.

— Mais nous pouvons aller à pied, je demanderai l'aumône... Je suis robuste, et l'on est jeune quand on voit de l'or devant soi.

Facino Cane mourut pendant l'hiver après avoir langui deux mois; le pauvre homme, il avait un catarrhe.

Paris, mars 1836.

LES

MARTYRS IGNORÉS.

(FRAGMENT DU PHÉDON D'AUJOURD'HUI.)

SILHOUETTES DES INTERLOCUTEURS.

(*La scène est au café* VOLTAIRE, *place de l'Odéon, à Paris, dans le dernier salon dont les croisées donnent sur la rue de l'Odéon, à côté de* SOLEIL, *opticien. Tous les soirs, jusqu'à minuit, trois ou quatre savants jouent aux dominos, à la table qui se trouve au fond de la salle, auprès de la croisée, et que l'on a nommée* LA TABLE DES PHILOSOPHES.)

Le *docteur* PHYSIDOR. Jeune médecin occupé de phrénologie, de l'irritation, de la folie, des aliénés, et voulant se faire une spécialité scientifique. Vingt-sept ans, taille au-dessus de la moyenne, peu coloré, l'œil gris et vif, maigre, la main blanche du penseur qui n'a jamais d'encre aux doigts, teint des blonds, quoiqu'il ne soit que châtain. Né en Touraine, à la Ville-aux-Dames; venu à Paris avec les Velpeau, les Trousseau, etc. Aimant la science, et dès lors plus adonné à la théorie qu'à la pratique. Chapeau à larges bords, longue redingote bleue, gilet jaune, pantalon noir, peu de fortune. Ayant, selon l'expression du docteur *Phantasma*, le doigt de la mort empreint sur le front. Consommant une limonade vers dix heures et demie. Voix de ténor.

Le *docteur* PHANTASMA. Né à Dijon, et venu à Paris lors de la fameuse discussion sur le magnétisme animal qui souleva la France savante. Vêtu tout en drap noir, mais faisant preuve d'une remarquable incurie; conservant les culottes antiques, fortement plissées, usées, et à petit pont, sous lequel il passe la main gauche en parlant; bas de laine noire drapée; gros souliers dans lesquels il met une semelle de poix de Bourgogne entre deux taffetas gommés afin de ne pas se laisser soutirer son électricité, ce qu'il appelle *être foudroyé par en dessous;* chapeau de soie à onze francs dans un état constant d'horripilation, habit carré à grands pans, portant une grosse tabatière qui, par le fréquent usage qu'il en fait, découd sans cesse la poche gauche de son gilet; montre à chaîne d'acier terminée par un coquillage très-connu et par une clef en cuivre. Figure de casse-noisette, ornée des nageoires républicaines, barbe faite deux fois par semaine. Ami du docteur Bouvard, l'un de ceux qui tinrent jadis pour Mesmer et Deslon, et qui, pour ce fait, était encore la bête noire des médecins de Paris. Gai, rieur, aimant la bonne chère, dînant rue Montesquieu, à une table d'hôte suspectée d'être peu difficile sur les femmes qui y sont admises. Logé, depuis trente-huit ans, rue de Condé, dans la maison où demeurait Beaumarchais avant qu'il n'allât Vieille-Rue-du-Temple, circonstance qu'il rapporte souvent. Soixante-treize ans, grand et gros; cheveux gris ramenés du bas de la tête sur le front par de longues mèches collées, mais qui, au temps des grandes chaleurs, s'éparpillent drôlement; ridé comme une feuille de vigne, parlant de ses passions, sans parler de ses bonnes fortunes. Organisation vigoureuse, bonne judiciaire, tête carrée, ayant tout lu, médité sur tout. A son aspect, le mot *ganache* expire sur les lèvres de l'étudiant. Consom-

mant une seule demi-tasse de café pendant toute la soirée. Voix de chantre.

Grodninsky. Courlandais, lieu de naissance et âge inconnus. Mathématicien, chimiste et inventeur, sans domicile connu, consommant beaucoup. Un air grave qui arrive au sournois, un front beau comme celui que l'on prête à Homère, à Hippocrate, à Rabelais, à Shakspeare, à tous les grands hommes desquels il n'existe pas de portrait authentique; le teint blafard des hommes du Nord, corporence de taureau. Mise peu soignée, cravate noire légèrement huilée par un long usage, voire même écorchée par la barbe. Aspect grandiose, manières polies. Des yeux bleus où se peint la résignation de l'homme méconnu, persécuté. Très en guerre avec l'Institut, admirant Geoffroy Saint-Hilaire et le proclamant supérieur à Cuvier. Pris par les uns pour un grand génie, et par les autres pour un fin blagueur. Soupçonné d'avoir des fantaisies coûteuses. Respectueusement accueilli par *Physidor* et *Phantasma*, par *le Libraire*, par *tutti quanti* qui payent sa consommation sans qu'il s'en aperçoive. Espèce de *grandlama*, mais si véritablement philosophe qu'il est au-dessus des compliments vulgaires; enfin un Platon moderne dont le Socrate est inconnu. Belle voix de baryton.

Tschoern. Allemand. Caractère indéfinissable, tantôt vaporeux comme une ballade, tantôt positif comme Dupuytren, impitoyable pour Kant, flagellant M. Cousin par le knout d'une satire affilée. Plus spirituel que Voltaire et Beaumarchais réunis, et croyant aux apparitions; errant par les rues en inspiré, bête comme tout le monde à ses heures. Observant *Grodninsky* avec surprise, un homme entre l'esprit supérieur et le génie, tenant de l'un et de l'autre. Poëte, grand politique, et néanmoins plaidant pour les sottises humaines contenues dans le bocal étiqueté du mot *liberté*. Assez courageux pour dire que Faust est un raccroc. Jeune homme blond comme la blonde Allemagne, ayant des yeux qui brillent comme des étoiles. Très-souvent amoureux. Crédule et ne croyant à rien par moment, selon les différents états du baromètre ou du thermomètre. Aimant beaucoup *Physidor* et *Raphaël*, inquiet de *Phantasma* qui reste au port d'armes de la critique, à la façon du dictionnaire de Bayle. Age indécis, costume de journaliste. Petite voix flûtée.

Raphael. Logé rue des Cordiers, au cinquième étage. Pantalon à pied en nankin depuis Pâques jusqu'à Noël; en hiver pantalon de drap poilu; gilet bleu à boutons de métal peu dorés, chemise de calicot, cravate noire, souliers couverts et lacés, chapeau lustré par la pluie, redingote olive. Mangeant rue de Tournon, chez la mère Gérard, à vingt et un sous par dîner, dans un rez-de-chaussée où l'on descend par deux marches. Vingt-trois ans. Figure violente de santé, cheveux noirs, œil d'émerillon, maigre et chétif. Avide de connaissances, les avalant sans digérer, admirant *Phantasma* qui sait tout, plein de respect pour *Physidor* qui médite un système, à plat ventre devant *Grodninsky* qu'il vénère comme un dieu, sympathisant avec le doux, l'aimable, le spirituel *Tschoërn*. Ne consommant rien, et ne voulant rien accepter de la table dite *des philosophes*. N'osant lever les yeux sur la divinité qui trône au comptoir. Six cents francs par an pour le moment, millionnaire dans l'avenir. Crédule, trompé, revenant avec intrépidité vers de nouveaux mensonges; gobe-mouches et perspicace, battu sur le terrain et victorieux sous la tente. Voix de poitrine caverneuse.

Théophile Ormond. Irlandais et très-byronien, long cou, cravate soignée, teint d'Anglaise, prude à l'excès et au régime du copahu. Vêtement plein d'élégance, montre plate, petit lorgnon; passant une demi-heure à la toilette de ses ongles. Fanatique de Ballanche, alors inconnu; haïssant l'Angleterre, et par-dessus toute chose les *saints* (prononcez *seintz*) anglais qui invitent *à un thé et Bible.* Une jeune tante de la secte des *saints* lui a fait perdre la succession de son père, en disant mille horreurs de lui, pauvre gentleman, et le peignant comme un coquin, le tout parce qu'on voit beaucoup son tilbury chez une actrice française, quoique fiancé de miss Julia Marmaduke. Voulant le rappel de l'acte d'union, adorant O'Connell et Moore, lequel n'avait pas encore passé à l'aristocratie. Dépensant cinq francs par soirée, et venant après le spectacle, pendant que mademoiselle Lureuil se déshabille et s'habille. Parlant très-bien français, ayant des principes religieux sans aller dans aucune église. Poitrinaire achevé par la Lureuil, actrice de l'Odéon, à laquelle il a laissé en 1827 trois mille livres de rente. Salué par les garçons du café. Voix claire et gracieuse.

Le libraire. Ancien commis chez Briasson, le premier libraire de l'Encyclopédie de Diderot, ayant nécessairement connu les collaborateurs de *Monsieur Diderot*. Se croyant obligé d'être athée, parce qu'il a été lié avec M. de Lalande. Ayant traversé les temps malheureux de 1790 à 1815 sur le dos de quatre faillites *non déclarées*, et se plaignant avec amertume des gens qui manquent à payer leurs billets. Maison de campagne à Meudon. Ne s'étonnant d'aucune idée, n'ayant jamais ouvert un livre, escomptant à vingt-quatre pour cent, connaissant bien la place, ayant des conceptions d'entreprise, n'entreprenant rien, mais poussant les autres à entreprendre, et se faisant payer ses conseils. Passant

pour un homme fort, raisonnant sur tout, donnant d'excellents avis aux gens de lettres. Essayant de savoir ce que fait Raphaël, afin de l'exploiter, s'il a quelque bel ouvrage sur le chantier. Professeur au domino. Soixante ans. Physionomie d'un professeur de rhétorique. Habit marron, pantalon noisette, gilet noir, un diamant à sa chemise, gants de chamois, air franc et ouvert. Voix éteinte. Consommation très-irrégulière.

Étudiants. Comparses mobiles, muets au café, mais s'entretenant dans la rue de ce qu'ils y ont entendu.

Le garçon. Endormi sur une chaise après la fermeture de l'Odéon, depuis onze heures et demie, jusqu'au moment où *les philosophes* s'en vont.

HUITIÈME ENTRETIEN.

(Décembre 1827, dix heures et demie du soir.)

(*Deux étudiants sortant de l'Odéon et venant au café Voltaire. Le premier : — « Tu vas les entendre, et tu verras que ce ne sont pas des conscrits; mais le plus fort est encore le Russe. Le second : — J'ai vu le maigre à l'École de médecine. Le premier: — Je dîne chez la mère Gérard avec le plus jeune. Le second : — L'Irlandais est bien heureux d'avoir cette bête de Lureuil! Comme elle était belle ce soir! Le second : — Il lui donne trois mille francs par mois, mon cher, et nous l'aurons peut-être pour rien. » Ils se taisent et s'asseyent à une table voisine de celle des philosophes.*)

Grodninsky. A-t-on jamais vu temps pareil? toujours humide! Quand viendra la gelée?

Théophile. (*Il tire sa montre.*) Onze heures! j'ai une demi-heure à moi. (*Les étudiants se regardent.*)

Phantasma. Double six! à moi la pose.

Physidor (*à l'Irlandais*). Votre petite Lureuil a bien joué ce soir. — Garçon, ma limonade. — A votre place, dans sa loge, tout habillée en robe de bal comme elle était, je...

Théophile (*rougissant*). Oh, monsieur le docteur, ce n'est pas *gentlemanly*.

Le libraire. Bonjour, messieurs. Qu'avez-vous, mon petit Raphaël? vous avez l'air abattu. Ne nous abattons jamais! Moi j'ai eu des malheurs, savez-vous comment je m'en suis tiré?... par beaucoup de courage. Vous travaillez peut-être trop, il ne faut pas tant travailler, vous n'arriveriez à rien. Ceux qui parviennent ne s'amusent pas à méditer. Mauvais système!

Grodninsky (*il regarde le jeu de Phantasma*). Vous avez deux six, un de posé par Tschoërn, le reste est dessous, vous ne pouvez pas gagner.

Physidor. Avec le calcul, il n'y a plus que trois jeux possibles, le trictrac, la roulette et le creps.

Grodninsky. C'est vrai. Là, l'homme combat le hasard. A tous les autres jeux, un nombre de parties étant donné, la science est sûre de triompher.

Tschoern. Ne trouvez-vous pas quelque chose de gigantesque à se mesurer avec le hasard?

Grodninsky. Le hasard est une puissance bien incomprise; il représente l'ensemble des mouvements d'une force qui nous est inconnue, et qui meut le monde. Les joueurs sont des Titans.

Le libraire. S'il n'y a pas de hasard, il y a donc un Dieu.

Tschoern (*riant*). Il y en a deux. Pour quoi comptez-vous le diable?

Le docteur Phantasma. J'ai rencontré hier une douillette puce...

Le libraire. Mâle ou femelle?

Phantasma. Elle m'a rappelé un fait à ma connaissance personnelle et qui s'appliquerait au système que (*à Physidor*) vous nous développiez avant-hier. Avez-vous entendu parler de l'abbé Bouju, qui est vicaire général de... de... de...? Ma foi! je ne me souviens jamais des diocèses conservés parmi ceux d'autrefois. Eh bien, c'est de lui qu'il s'agit. Il y a quelque quarante ans, mon Bouju était, vulgairement parlant, *un bon vivant,* ce que les imbéciles nomment un égoïste, comme si nous n'étions pas tous égoïstes de naissance ou par expérience. L'oubli de soi-même est une dépravation. Soit qu'il regardât comme profondément risibles les idées religieuses, soit que tout lui fût indifférent, excepté ses propres jouissances, il ne faisait que ce qui lui plaisait. Il était marié, mais il n'avait pas d'enfants et laissait sa femme seule chez elle, libre de ses pensées, de ses actions : *Va te promener, ma chère amie, fais ce que tu veux et vivons en paix!* Madame habitait une aile de la maison, et monsieur l'autre. Bouju avait beaucoup d'amis : il allait sans cesse à la campagne, jouait, chassait, faisait des parties, et restait quelquefois six à sept mois hors de chez lui. L'hiver, il dînait toujours en ville, rentrait à deux ou trois heures du matin, et avait une si profonde aversion du chez soi, que quand il donnait à dîner à ses amis, il les recevait chez un traiteur, dans une salle qu'il avait louée. Ce qui paraîtrait singulier à des niais (*les étudiants font un soubresaut*), c'est que sa femme était jeune, jolie, d'une excessive sensibilité, pieuse comme toutes les vieilles femmes de Dijon ensemble, enfin, elle était tout sentiment. Bouju lui, était tout plein de cette grosse joie provinciale, assez animale pour barboter dans le même étang, sans penser à changer d'eau ni de boue. Cette femme l'aima d'abord; délaissée, elle se jeta dans les bras de la religion,

attendant que Dieu lui ramenât son mari, qui pensait à Dieu comme vous pensez à l'an quarante; il s'en occupait quelquefois dans ses jurons. Bouju (un drôle de nom, n'est-ce pas?) était si bon enfant, si rieur, si boute-en-train, que personne ne blamait sa conduite avec sa femme. Généralement on expliquait cette bizarrerie par quelque vice de conformation. car la pauvre créature ne se plaignait pas; elle trouvait quelque chose d'immonde à courir après son mari. Elle était riche, elle s'amusait à faire du bien en secret. Bouju faisait aussi du bien en secret, il aimait le tablier et courtisait toutes les servantes. Je n'ai jamais vu de si bon ménage : en sept ans, il n'y eut pas une querelle ; à la vérité ils ne se rencontraient que quand le hasard les faisait sortir ensemble, parfois encore dans un bal où chacun d'eux arrivait de son côté. Madame Bouju avait trente ans quand elle reçut chez elle un cousin de Bouju, M. de Lescheville, caissier de M. Bodard de Saint-James, trésorier de la marine. Le désastre de son patron forçait ce monsieur à quitter Paris, à cause de la rigueur de la jurisprudence commerciale, à l'endroit des lettres de change. Bouju le logea chez lui, fort heureux de procurer une compagnie à sa femme. Lescheville était une manière de petit-maître, il devint amoureux de madame Bouju par passe-temps; mais la résistance de la femme pieuse irrita si bien sa fantaisie, qu'elle prit le caractère d'une passion. Combien croyez-vous que dura la lutte? Quatre ans! avant la révolution, remarquez-bien!... Madame Bouju fut la plus malheureuse femme du monde précisément parce qu'elle en était la plus heureuse. Elle avait trop de vertu pour goûter des plaisirs sans remords, elle se croyait à jamais damnée. Jamais femme ne sacrifia tant de choses à un homme, et conséquemment jamais femme n'eut de plus vives jouissances. Le silence profond dans lequel sa passion s'enveloppait, la certitude de n'en point laisser de traces, et la longue indifférence de son mari la consolaient un peu. Bouju s'occupait trop peu de sa femme pour la soupçonner; d'ailleurs quelqu'un serait venu lui dire ce qui se passait dans l'aile gauche de sa maison, il en aurait été très-content. Ses idées sur le mariage, sur les devoirs de la femme, étaient connues de tous ses amis, excepté de madame Bouju. Vous direz : c'est un imbécile, un monstre ou un homme très-fort. Bah! rien de tout cela. Vous allez voir. Par un beau matin son valet de chambre vint le réveiller à une heure insolite, à cinq heures, en lui disant que madame demandait avec instance à être introduite chez lui. Bouju très-étonné consentit à recevoir sa femme, et la reconnut à peine, tant elle était changée : elle avait pâli, ses yeux étaient plombés, tout en elle annonçait les ravages d'un remords profond, et des nuits passées à pleurer. La pauvre femme se jette à genoux au pied du lit de son mari; là, d'une voix étouffée par les sanglots, elle lui dit qu'elle vient lui demander de quelle manière il ordonne qu'elle meure. Bouju fait un saut de carpe dans son lit, et lui dit que son plus cher désir est de la voir heureuse : quant à mourir, son bon plaisir est qu'elle meure de vieillesse. Cette femme se met à fondre en larmes, tant la bonté de son mari la surprend; elle lui avoue alors qu'elle sera bientôt mère. Pendant que la pauvre créature s'épuisait en sanglots, en aveux humiliants, Bouju s'était enfoncé sous sa couverture, pour ne pas laisser voir l'hilarité qui régnait sur sa physionomie. Il se souvint alors de l'aventure attribuée au duc de Guise (et ce n'est pas faussement, j'ai vérifié le fait). Charles IX avait révélé l'intrigue de la duchesse avec Coconnas, en priant le duc de profiter d'une surprise pour tuer ce seigneur italien ; le Balafré fit boire à la duchesse un bouillon en lui persuadant qu'il était empoisonné, s'amusant de ses terreurs pour toute vengeance. Bouju se relève, prend un air grave et sombre : « Appelez votre confesseur, madame, dit-il, faites vos dévotions pendant la journée, et soyez préparée pour ce soir à mourir chrétiennement. Surtout, ajouta-t-il, écrivez votre testament en de tels termes que je ne sois nullement inquiété. » La pauvre femme lui baisa la main, en y laissant des larmes. Bouju avait dans les nerfs un fluide trop métallique, il ne fut pas ému, sortit de chez lui, déjeuna chez l'un de ses amis, joua toute la journée, donna à dîner à ses compagnons; puis il revint chez lui muni d'une bouteille de vin de Tokay, prise chez le président de Brosses, l'ami de Buffon et de Diderot, qui avait reçu un panier de ce vin d'un certain comte Potocki...

Grodninsky. Le mari de la belle Grecque, celui qui a bâti Sophiewka.

Phantasma (*continuant*). C'était de ce vieux vin que vous nommez vin de succession, qui vaut trois ou quatre louis la bouteille, et dont un seul verre grise un homme. Il fallait à Bouju un vin qui développât dans l'estomac une chaleur violente. Il entre chez sa femme, la trouve résignée et prête à donner sa vie en expiation de ses crimes. Elle supplia Bouju de ne point inquiéter Lescheville. Bouju joua son rôle avec le sérieux que mettent les plaisants de société à leurs mystifications; sa femme but la bouteille de vin de Tokay, se coucha; il la laissa en lui disant familièrement bonsoir, la baisa au front; puis il dit à son valet de chambre d'apporter chez madame ses pantoufles et toute sa toilette de nuit, ni plus ni moins qu'un grand seigneur...

Tschoern (*interrompant*). Le prince de Ligne rencontre un matin l'amant de sa femme, et lui dit en

partant d'un éclat de rire : — Mon ami, je t'ai joué le tour de passer la nuit avec *elle*.

PHANTASMA (*reprenant*). Ce signe de réconciliation conjugale après douze ans d'indifférence, fit une grande sensation dans la maison. Comme il était alors huit heures du soir, et que Bouju ne comptait venir se coucher qu'à minuit, il alla faire une partie de billard chez le président. A dix heures, ses gens arrivent effarés, le cherchent et lui disent que madame se meurt dans des convulsions horribles, madame est empoisonnée. Bouju se met à rire et dit : — Bon, bon ! le poison est de ma façon. Et il continue de jouer. A onze heures, son valet de chambre revient pour lui annoncer la mort de sa femme. Bouju rit encore et dit : — Elle peut être ivre-morte, mais non morte-ivre. — Cependant, allez, lui dit le président, on ne sait ni qui vit, ni qui meurt ! — Bah ! je vais vous conter la farce, lui dit Bouju. Et de rire, et de jouer. Bouju revint à minuit en s'applaudissant d'un stratagème qui lui permettait de passer la nuit à dormir auprès de sa femme, puisqu'elle était ivre; mais il la voit si bien morte, que la peur le prend; il envoie chercher M. Gavet, auquel il raconte l'aventure. Gavet, qui l'écoutait en tenant la main de madame, ne trouve ni pouls, ni respiration; il prend un miroir, l'approche des lèvres, point d'haleine. On mande le chirurgien en chef de l'hôpital, on consulte, je viens; tous les symptômes de la mort se produisent à nos yeux, roideur des membres, pâleur, froid, enfin putréfaction; mais comme il y a des exemples que ces symptômes se soient montrés, comme chez le Lazare, sans que la mort ait lieu, nous fûmes unanimement d'avis d'attendre. Quand il fut impossible de douter de la mort, Bouju réclama l'ouverture. L'autopsie se fit avec un soin minutieux, mais l'observation la plus rigoureuse ne put révéler aucune cause de mort, il n'existait de lésion nulle part : le vin de Tokay avait été parfaitement digéré, le cerveau était d'une intégrité remarquable; le système nerveux disséqué, vu à la loupe, ne présentait pas la moindre trace d'inflammation; les intestins, dans un état parfait; personne de nous ne pouvait dire pourquoi la vie était absente, et d'où venait la mort. La peur produit quelquefois des perturbations dont les effets sont visibles : les cheveux ont blanchi, il y a congestion au cerveau, enfin vous savez... Mais il n'y avait rien ni aux centres nerveux, ni nulle part. Bouju se jeta dans un séminaire, se fit prêtre, donna la fortune de sa femme à Lescheville, et garda la sienne pour pouvoir secourir les malheureux. Il croit à l'immaculée conception; il a dernièrement refusé d'être évêque, car il vit confit dans ses remords; il se regarde comme un assassin dont le crime n'a pas été prévu par les lois; il a quatre-vingt-deux ans, je l'ai rencontré, comme je vous le disais, hier au Palais-Royal, enveloppé dans une magnifique douillette de soie puce.

LE LIBRAIRE. Je vais vous raconter une charge d'atelier, qui me paraît aller avec la vôtre, et arrivée ces jours-ci. Ecoutez, Raphaël ! vous pourrez faire un article de mon histoire, elle vaut cent écus, mon petit; mais vous n'êtes pas un homme de lettres, c'est jeter des perles devant un aigle. Si vous avez la prétention d'être un écrivain, vous mourrez de faim. Il y avait, rue du Mont-Blanc, un portier qui tirait le même cordon depuis trente-six ans. Agé de cinquante-huit ans environ, il avait vu toute la révolution, le quartier le suspectait d'avoir trempé dans les actes les plus violents du terrorisme, il ne cachait point d'ailleurs sa prédilection pour Marat et Robespierre. Cordonnier de son état, il paraissait devoir finir comme finissent les portiers rangés, par une place à Sainte-Périne, lorsqu'un événement imprévu est venu troubler sa vie de portier, de cordonnier, de révolutionnaire...

THÉOPHILE. Vous autres physiologistes, avez-vous réfléchi à l'abâtardissement auquel arrivent les êtres condamnés à vivre dans une boîte de six pieds carrés, qui ne reçoit son jour que par une porte donnant sous un portail humide, qui se trouve au niveau du ruisseau de la maison et du ruisseau de la rue, et presque toujours coupée, à six ou sept pieds de hauteur, par le plancher d'une soupente. Vos philanthropes s'occupent en ce moment à procurer aux criminels plus de jouissances que n'en ont les honnêtes gens, et personne ne réclame contre l'inhumanité des propriétaires parisiens qui condamnent une créature humaine à vivre dans une prison infecte, et dans une occupation qui produit sur les facultés l'effet de l'ankylose sur les articulations. Aussi, pour combattre les maladies qui les menacent, les malheureux portiers ont-ils recours à mille industries pour animer leur vie. Les uns cultivent des fleurs, les autres s'attachent à des oiseaux, à des chiens. Vos philanthropes ont une pitié purement physique.

TSCHOERN. Mais l'intelligence doit prendre soin d'elle-même.

GRODNINSKY. L'espèce humaine vaut-elle ce qu'elle coûte ? Il y a trente-trois millions de lieues d'ici au soleil, et sa lumière nous vient en cinq minutes. Malgré la rapidité de cette petite poste, certaines planètes sont si haut placées dans l'éther, que leur lumière ne nous est pas encore arrivée, et il y a des milliards de ces étoiles; qu'est-ce qu'un portier, là-dedans, qu'est-ce que toute l'humanité même ?

THÉOPHILE. Lisez Ballanche ! Mais laissez le portier, supposez Raphaël dans cette situation, et soumettez-le à la tyrannie d'une idée violente, qu'arrivera-t-il? il sera fou dans huit jours.

Raphael. Vous ne détruisez pas le raisonnement de Grodninsky!

Le libraire. Le portier de la rue du Mont-Blanc avait eu dans sa vie un moment de grandeur, il avait présidé jadis une section, et failli devenir un personnage. Sa vie, paisible en apparence, couvrait une haine horrible contre tout pouvoir qui détruisait son espérance de recouvrer son ancienne position politique. Ce sentiment ignoré agitait violemment son existence, car la lecture des journaux mettait ce faquir de 1793 en communication avec toutes les phases politiques. Ses agitations cachées l'avaient usé, tout autant que son genre de vie : sa loge était petite, il y vivait seul, sans femme, avec un serin pour toute compagnie. Il n'avait pas un seûl cheveu sur la tête, son front et son visage étaient si profondément ridés et caractérisés que jamais un peintre n'aurait pu trouver de plus beau modèle pour le Temps. Je n'ai jamais vu rien de plus pittoresque ni de plus menaçant que ce vieil homme quand il balayait le ruisseau. Ses bas mal attachés laissaient voir au-dessous de sa vieille culotte noire une partie de ses genoux, il avait une veste reprisée en cent endroits, et son bonnet de soie noire lui cachait si mal la tête, qu'elle se montrait toute pelée, ridée, avec son expression grimaçante où se peignaient des colères contraintes et un mécontentement diabolique. Au cinquième étage de cette maison, demeurait un jeune artiste, sans sou ni maille, que la duchesse de Berry protége, mais qu'elle n'enrichira pas. C'est un cousin-germaîn du diable, qui a, d'ailleurs, une ressemblance frappante avec le masque que vous autres Allemands (*il se tourne vers Tschoërn*) vous prêtez à Méphistophélès...

Tschoern (*interrompant*). Vous mettez le doigt sur le ressort qui a fait partir un beau matin les lauriers qui couronnent notre grand Goëthe, son succès vient de ce que tout le monde invente Méphistophélès à sa manière. Ce personnage, en réalité bien au-dessous du moindre Scapin, Crispin ou Lafleur de votre théâtre français, a été grandi, élargi par les idées que chacun avait sur le diable. Après tout, ce bonheur n'arrive jamais à des hommes ordinaires! Mais retenez bien que Tasse est plus beau que Faust, et dites-vous-le les uns aux autres! Continuez!

Le libraire. Vous croyez peut-être que ces deux natures, celle de l'artiste et celle du portier, concordèrent ; non, au lieu de s'accrocher, elles se heurtèrent. Le portier fut en premier le plus fort dans la lutte sourde qui s'émut entre elles. Au moment où l'artiste avait fait des dépenses dans son grenier, qu'il s'était même endetté pour s'y bien établir, le portier noircit l'artiste dans l'esprit du propriétaire et insista sur l'insolvabilité du pauvre dessinateur qui devait deux termes. Comme le propriétaire était (*il jette un coup d'œil malicieux à ses auditeurs en montrant l'Irlandais*) une façon de *saint* anglais...

Téophile. Des tartufes pires que les inquisiteurs d'Espagne, ils vous apportent du poison d'une mine douce en vous disant : — Mon ami, c'est pour ton bien! Au lieu de laisser mourir mon père tranquille et heureux, ils ont fait comme la femme du doge dans le Marino Faliero donné ces jours derniers à la Porte-Saint-Martin, et qui vient dire à ce pauvre Faliero qu'elle est infidèle quand il allait mourir heureux de la vertu de sa femme. Lord Byron avait eu une grande idée en la faisant fidèle à son mari...

Tschoern. Ce n'était pas vulgaire.

Théophile. Votre poëte français a fait de l'esprit là-dessus. Eh bien, ils ont agi comme cette malheureuse, ils ont ôté à mon père mourant la bonne opinion qu'il avait de moi. Ces infâmes *saints* sont des crapauds vêtus de noir, écrasant leurs femmes de leur amour, venimeux en paroles, rangés, abritant leurs intérêts derrière Dieu, froids comme une pierre de marécage et venant baver sur les divines fleurs de la vertu.

Grodninsky (*frappant sur l'épaule de Théophile*). Nous faisons donc de temps en temps notre petit *speech* (prononcez *spîtche*)?

Le libraire. Le portier eut alors un plein succès en disant que le peintre causait des désagréments aux gens comme il faut dans les escaliers. Monsieur l'artiste amenait chez lui des créatures infâmes. Les demoiselles de la famille logée au premier rencontraient le matin dans les escaliers des dévergondées sans corset. Ses amis étaient des tapageurs qui fumaient et crachaient sur les carrés, qui réveillaient toute la maison en s'en allant à deux ou trois heures du matin. L'artiste, exécuté avec rigueur, saisi dans ses meubles et congédié, s'en alla travailler chez un de ses amis, un peintre distingué qui lui donna l'hospitalité. Cet atelier renferme deux célébrités en germe, un grand peintre et un homme de lettres. L'homme de lettres est votre Bouju, mais spirituel, il est incapable de se jeter dans un séminaire ; cependant il s'amuse trop, il ne fera rien ; il donnera des essais remarquables, des contes, de petites scènes ; et les femmes le perdront. Le peintre est un froid plaisant, un homme dans le genre de Grimod de la Reynière, qui, ayant des mains de bois, étreignait dans un café du Palais-Royal, par un rude hiver, le tuyau du poêle quand il était rouge, afin de voir un étourdi s'y brûler les mains en l'imitant. Il a pour les bourgeois la même estime que vous pouvez avoir pour les limaces. En arrivant chez son ami, l'artiste y respirait la vengeance et contre son propriétaire et contre son portier. Le

peintre et l'homme de lettres qui prenait des leçons de peinture, épousèrent sa cause avec chaleur, il y eut une parodie du serment des trois Suisses, on jura solennellement de venger l'opprimé. Ce qu'il advint au propriétaire, je vous le dirai en parenthèse. Ce propriétaire était un assez riche pharmacien établi dans le faubourg Saint-Honoré; il avait parmi ses garçons un jeune homme très-joli, dont la tournure était quasi-féminine. Les trois conspirateurs profitèrent de cette circonstance pour ourdir leur vengeance. Une fois qu'ils eurent des renseignements sur ses idées de *saint*, ils l'attaquèrent dans le cœur de sa religion...

Théophile. Braves gens!

Le libraire. Ils découvrirent en province la famille de ce garçon apothicaire, et firent parvenir au père et à la mère des lettres anonymes, où on laissait planer des soupçons sur l'intimité de leur fils avec son patron...

Théophile. (*Il se frotte les mains, il veut parler et trouve la farce si britanniquement plaisante, qu'il ne peut dire qu'un seul mot*). Pendu! pendu!

Le libraire. Eh non, pas ici. La femme du pharmacien fut également avertie des déportements de son mari. Ce bruit fut sourdement répandu dans le quartier. Les artistes allèrent chacun à leur tour dans la boutique acheter des médicaments en regardant avec curiosité le jeune homme et l'apothicaire. Quelques attroupements se formèrent le soir devant la boutique. La mystification fut conduite avec tant d'art, que le pharmacien se vit obligé de vendre son établissement et de quitter le quartier. Les artistes s'enquirent de son nouveau domicile, et y expliquèrent la cause de sa retraite. L'infortuné pharmacien fut forcé d'aller en province, poursuivi par la terrible mystification. Dès qu'il tentait de se justifier, ceux qui l'écoutaient se mettaient à rire, excités par les singulières circonlocutions du pharmacien. A l'heure où je vous parle, sa femme ne sait trop à quoi s'en tenir. Par la vengeance exercée sur le propriétaire, vous devez pressentir à quel supplice dut être voué le portier. Un matin, se présente de l'air le plus innocent du monde un garçon coiffeur qui voulut couper les cheveux à toute force à ce vieux chauve; le bonhomme prit l'affaire en plaisanterie et se moqua du perruquier. Le soir, un jeune homme assez bien mis, après s'être enquis si le vieux cordonnier était bien le portier de la maison, le pria de lui faire un grand plaisir et qu'il le payerait bien, c'était un service à lui rendre, enfin il aiguillonna la curiosité du portier, il intéressa son avarice, et quand le vieux chauve demanda de quoi il s'agissait, le jeune homme le supplia de lui donner une mèche de ses cheveux. Cette fois le portier se mit en colère, le jeune homme attisa cette colère par le sang-froid avec lequel il disait: qu'il serait plus court, pour terminer l'affaire, de donner un peu de ses cheveux, et qu'il y mettait de la mauvaise volonté. Quand la rage du portier fut au comble, le jeune homme s'en alla. Le mot avait été donné aux ateliers voisins de celui où s'était ourdie la mystification contre le portier. Dès lors, trois ou quatre fois par jour, et sous les prétextes les plus habilement trouvés, il se présenta quelqu'un qui lui demandait de ses cheveux. Bientôt, la plaisanterie devint double. Le portier furieux, exaspéré, se crut en droit d'administrer des corrections à ceux qui venaient lui parler de ses cheveux; et quand les peintres voulaient faire avoir une mauvaise affaire à quelque ennuyeux, ils l'envoyaient au portier de la rue du Mont-Blanc. Souvent le portier se trouvait aux prises avec des gens ombrageux qui, furieux d'être mystifiés, lui rendaient ses coups ou ses malédictions avec usure, et il en résultait des rixes. Le portier devint hargneux, défiant et sombre; il ne venait pas une seule personne qu'il ne la regardât de travers, et il n'osait avouer ses craintes, ni aux locataires qui le questionnaient, ni à son propriétaire devenu plus farouche que lui. Tous les jours, des passants s'écriaient à sa fenêtre: «Oh! les beaux cheveux! Voilà l'homme aux cheveux!» Dès qu'un inconnu prononçait le mot cheveux, le portier prenait l'éveil. Lorsqu'il en arriva là, les mystifications furent inépuisables. Les peintres persuadèrent à un Anglais fort riche, amateur de curiosités, que le portier avait des cheveux de Napoléon. Le quiproquo qui s'ensuivit lorsque l'Anglais vint parler cheveux au pauvre chauve fut horrible, car jusqu'alors le malheureux n'avait trouvé de persécuteurs que chez les artistes qu'il méprisait; mais il voyait venir sur lui des gens riches; le monde entier se ruait sur son crâne. Une vieille dame, à laquelle on fit accroire que ce vieux révolutionnaire possédait des cheveux de Louis XVI et de Marie-Antoinette, vint en équipage le supplier de lui vendre à tout prix les cheveux qu'il avait. La scène fut bien comique, car le vieil homme se mit à pleurer en lui disant: — *Ah! madame.* Elle, voyant là quelque attendrissement royaliste, répondit: *Cher monsieur, une seule mèche! je ne veux pas vous priver de tout!* Un matin, en se levant pour balayer le devant de la maison, il trouva, sur le pas de la porte et dans la rue, un monceau de cheveux coupés que les peintres avaient achetés chez les coiffeurs et répandus de sa loge au coin de la borne. — Il paraît que vous vous êtes fait couper les cheveux, lui dirent plusieurs personnes. — En avait-il des cheveux, celui-là! s'écrièrent des passants. Quelques jeunes gens vinrent, un autre jour, lui demander de l'eau pour empêcher les cheveux de tomber,

comme s'il en tenait un dépôt; quand il voulut se fâcher, on lui montra un écriteau à la fenêtre de sa loge. Jamais le génie du mal ne se montra plus fertile en conceptions pour varier une torture : tantôt venait un jeune commis de magasin apporter à ce malheureux des peignes pour ses cheveux, des peignes payés et qu'il voulait à toute force lui laisser; tantôt une innocente grisette, innocente relativement au portier, lui remettait la bouteille d'huile de Macassar qu'il avait achetée hier pour entretenir ses cheveux. Un des *rapins* s'était amusé à contrefaire le portier et à lui susciter un Sosie à cheveux. Il reçut des avis pour venir retirer à la poste des lettres chargées qui lui étaient envoyées de son pays, et il y trouvait des perruques. Les artistes lui adressèrent un médecin qui croyait le trouver malade de la plique, ils avaient mystifié le médecin. Chaque matin en arrivant à l'atelier, les peintres cherchaient une façon neuve d'arriver près du malheureux pour lui parler des cheveux qu'il n'avait pas. Enfin, ils le contraignirent à chercher une loge dans un autre quartier, où naturellement ils firent prendre une autre face à la persécution. On lui demanda comment il avait perdu ses cheveux, il courut des bruits singuliers sur sa vie antérieure; il parut constant qu'il avait été renvoyé d'une excellente maison de la rue du Mont-Blanc à cause de sa calvitie. La dernière plaisanterie à laquelle il succomba fut terrible. Les peintres promirent dix louis à une portière, voisine du chauve, si elle parvenait à lui persuader de se servir d'une pommade à faire pousser les cheveux, en lui affirmant qu'au bout de quinze jours il aurait une belle chevelure. La portière, guidée par les peintres, commença par lui parler mariage. Au milieu de la seule affection qu'il crut avoir inspirée dans sa vie, il trouva ses cheveux mêlés au cœur de sa prétendue. Aujourd'hui cet homme est fou, il est à Bicêtre, et passe sa vie à se peigner une chevelure imaginaire ; il croit avoir des cheveux.

Physidor. Cette histoire est celle de Jacques Clément, de Ravaillac, de Damiens, de l'assassin de Kléber et de celui du prince d'Orange, de Sand, de Louvel.

Théophile. Quand la pensée serait matérielle comme l'est la lumière, le parfum et l'électricité, cela prouve-t-il contre Dieu ?

Grodninsky. Non, il y aurait tout au plus à conclure que nous sommes, comme toutes les espèces terrestres, les ouvriers d'une œuvre que nous ne connaissons pas bien.

Théophile. Puisqu'il en est ainsi, je vais vous raconter un fait qui peut être utile à M. Physidor et qui s'est passé à Dublin, au collége de la Trinité, dans les dernières années du siècle précédent : mon père y était alors. Vous avez tous été au collége, vous savez combien est violente la haine que les écoliers ont contre certains de leurs tyrans, et vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il y avait à la Trinité un homme chargé des exécutions, qui fouettait les condamnés, les enfermait au cachot, les surveillait la nuit, et qui avait eu la sottise de se mettre si mal avec les écoliers, qu'il était devenu leur bête noire. Entre eux et lui, le combat s'envenima. Il les surprenait dans les cours et dans les dortoirs; il les vexait de mille manières, et les écoliers ne pouvaient rien contre lui. C'était un homme gros et court, à face de bourreau, ne riant jamais, une espèce de Denys à Corinthe. Peut-être autrefois avait-il été l'un de ces empereurs romains qui tourmentèrent les premiers chrétiens. On ne pensait qu'à lui jouer de mauvais tours. Enfin les Grands inventèrent une scène capable de lui faire peur et de le corriger de la dureté avec laquelle il accomplissait les sentences. Les jésuites laissaient jouer la comédie pendant les vacances, on faisait les répétitions dans une salle adossée au théâtre où étaient les décorations, les costumes et tout le matériel des représentations. Cet endroit était un sanctuaire où la surveillance ne s'exerçait point, car les acteurs étaient pris parmi les élèves les plus raisonnables. Voici la comédie que l'on résolut de jouer pour le correcteur. Un dimanche après l'office, les conjurés s'assemblèrent dans cette salle, y dressèrent des siéges sur une table et simulèrent les assises. Au bout du tribunal était un billot tendu de noir, entouré de sciure de bois, puis un couperet emprunté à la cuisine, posé sur un tabouret, mais sous lequel on avait caché un sabre de bois recouvert de papier argenté dont on se servait dans les tragédies. Ceux qui avaient le plus à se plaindre du correcteur étaient là silencieux et immobiles. Quand la victime, amenée sous un prétexte plausible, se vit en présence de ce tribunal, elle fut prise d'un horrible saisissement. On lui fit une allocution pour lui donner à entendre que c'était grave, qu'il devait se défendre, et surtout que tout appel au dehors était inutile : on lui montra les ouvertures bouchées avec des matelas, on lui montra le billot et le couperet, auprès desquels se tenait un écolier gigantesque chargé de jouer le rôle du bourreau ; on lui montra des cordes pour l'attacher, des mouchoirs pour lui bander les yeux ; on lui promit qu'en cas de condamnation capitale, l'élève qui lui trancherait la tête ferait en sorte de s'acquitter habilement de ses fonctions. L'homme resta muet, mais muet comme un muet de naissance. On prit son mutisme pour la contenance d'un homme fort. Le procès fut donc instruit, et l'accusé fut invité à se défendre, mais il ne dit pas un mot, ne fit pas un signe. Le tribunal le condamne à mort et lui demande s'il se repent :

muet ! On veut lui faire promettre d'être à l'avenir plus doux, plus humain, et qu'alors on lui ferait grâce : muet ! Il fut considéré dès lors comme un criminel endurci. On l'attache : muet ! On lui bande les yeux, on l'agenouille devant le billot, on lui pose la tête dessus, il se laisse faire. L'élève qui jouait le bourreau prend le sabre de carton, lui en donne un coup très-léger sur le chignon ; les élèves secouent alors le pauvre diable, il reste immobile; ils veulent le relever, il était mort. Cela fit une affaire épouvantable, mais elle fut étouffée : il y avait vingt jeunes gens compromis, on ne pouvait pas les pendre tous; il s'y trouvait d'ailleurs des fils de lords. Le coroner fit une enquête où il fut établi que l'homme était mort d'apoplexie.

Grodninsky. Sabre de bois ! votre allusion est directe.

Tschoern. J'ai mon histoire aussi ! Les vôtres ne sont pas dignes de délier les cordons des souliers de la mienne. J'étais à Londres, il y a peu de temps. On m'avait fait accroire qu'il s'y trouvait une grande dame célèbre par son talent pour faire revenir les morts ; mais c'était une plaisanterie anglaise relative à un goût dépravé. Si mon cher Hoffmann, un Berlinois que vous ne connaissez pas encore, mais qui viendra prendre ici son picotin de gloire, comme tout le monde ; si mon conteur avait connu cette aventure, nous posséderions un chef-d'œuvre digne du Casse-Noisette, de maître Floh, de l'homme au sable et du Petit Zach ! Le souvenir de ce génie me trouble. Aussi vous dirai-je mon histoire avec la précision d'un astronome écrivant dans l'annuaire du Bureau des Longitudes. Pendant mon séjour, je rencontrai à Londres un mathématicien, un chimiste, un encyclopédiste enfin, qui sait tout, même un peu de mathématique, et qui me raconta ceci. (*Grodninsky jette à Tschoërn un regard soupçonneux.*) Il existe en ce moment à Londres un chimiste anglais, réputé fou, parce qu'il tente des expériences sur la pensée, considérée comme substance lumineuse, conséquemment colorée, de la nature des fluides impondérables, analogue à l'électricité, mais plus subtile. (*S'adressant à Physidor.*) Êtes-vous content de ce savant-là ? Il abondait joliment dans vos recherches. Vous jugez s'il devait être pris à Londres pour un fou. Aussi sa famille le faisait-elle traiter par un médecin, mais sans qu'il s'en aperçût. Le médecin venait dîner, et l'observait à table, ce qui est une excellente manière d'examiner les malades. Il ordonnait alors les choses relatives au traitement, qu'il variait d'après les phases de lucidité de son patient. La mère, la femme, le beau-père du chimiste, lui faisaient avaler les horribles remèdes de la pharmacopée anglaise, à son insu. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a dans la société anglaise beaucoup de fous que l'on n'enferme point et nommés *excentriques ;* ce sont des gens à idées bizarres ; et ce chimiste était classé parmi ces honorables ornements de la société. (*L'Irlandais fait un signe affirmatif*). Laissons-le pour un moment. Dans un autre quartier de Londres, un pauvre diable devint fou ; mais comme c'était peut-être un cordonnier politique, on le mit à l'hôpital des fous afin de le guérir publiquement. Il faut être riche pour devenir *excentrique*. Cet homme ne sentait plus son âme dans son corps, il la voyait entre les mains d'un opérateur qui la lui avait soutirée et la retenait dans un bocal pour faire des expériences, et il décrivait ces expériences. Selon lui, l'enchanteur lui enlevait telle ou telle faculté, le privait du pouvoir de parler, et il demeurait muet ; du pouvoir de composer, de colorer sa parole par des images, et il n'avait plus d'idées, et il se taisait ; puis un pouvoir surnaturel le forçait à exprimer des sentiments commandés, il se mettait en colère, il parlait amour ou religion, politique ou pommes de terre ; enfin il analysait les éléments de la pensée, en nommant ceux dont l'inconnu le privait, ce qui parut aux médecins le comble de la folie. Ils étaient peut-être de la secte des *saints*. Cet homme dépeignait les idées comme un naturaliste aurait dépeint les mammifères, les insectes, les rayonnés, les articulés. Sa folie fit grand bruit, les médecins anglais en parlèrent entre eux. Il y en eut un qui prétendit que c'était un chien échappé de chez Magendie sans sa cervelle. Il advint naturellement que le médecin qui soignait le chimiste rencontra le médecin de l'hospice des fous. Le médecin de l'*excentrique* pensa que l'enchanteur qui opérait sur ce fou, pouvait être son malade ; il en parla à ses confrères dont la curiosité fut vivement piquée. En flattant ce qu'ils appelaient l'*excentricité* du chimiste, ces médecins obtinrent de pénétrer dans son cabinet et dans le laboratoire où étaient ses appareils. Quel fut leur étonnement de voir, parmi bien des bocaux, une fiole étiquetée du nom du pauvre diable enfermé dans l'hospice. Ils voulurent faire une expérience à laquelle nous eussions tous pensé, ils supplièrent le chimiste de rendre l'âme qu'il avait prise au corps à qui elle appartenait, et il y consentit en disant qu'il pouvait la reprendre à volonté ; que d'ailleurs il y tenait peu, parce qu'elle *absorbait très-peu de matière éthérée*. Mais, à la grande stupéfaction des médecins, à l'heure où le chimiste rendit la liberté à l'esprit du pauvre diable, celui-ci déclarait avoir recouvré l'exercice de son âme, et témoignait une vive joie. En ce moment, quelques savants anglais travaillent sur cette première donnée, à laquelle nous devrons probablement une nouvelle nomenclature chimique.

(*Tous se regardent avec étonnement, comme pour se demander si Tschoërn ne les mystifie point*).

PHANTASMA. Libraire, une partie de dominos?

(*Un moment de silence.*)

GRODNINSKY. Garçon, un journal quelconque.

PHYSIDOR. Messieurs, je ne crois pas que Tschoërn veuille se moquer d'une grande croyance et d'une belle science! Je n'attendais pas moins de vos riches mémoires, je vous remercie d'avoir recherché les faits susceptibles de corroborer ma doctrine, qui dans sa plus simple expression tend à considérer les idées comme le produit d'un fluide lequel, soit dans sa génération, soit dans ses effets, offrirait des analogies avec les phénomènes de la lumière; mais nous n'en avons observé, remarquons-le bien! que l'action délétère ou malfaisante.

PHANTASMA. L'action bienfaisante et régulière donnerait alors le génie et la vertu.

PHYSIDOR. Vous avez raison. Une idée est donc le produit du fluide nerveux qui constitue une circulation intime, semblable à la circulation sanguine. car le sang engendre le fluide nerveux, comme le fluide nerveux engendre la pensée. Mais il y a des abus dans l'une comme dans l'autre. Ces abus se nomment *maladie* pour le sang, et *folie* pour la pensée.

PHANTASMA. Ici, vous vous prononcez trop, novateur!

PHYSIDOR. Mais n'y a-t-il pas des idées pernicieuses qui, introduites dans le système où s'élabore la pensée, la vicient et la pervertissent? N'est-ce pas ce que vous venez de démontrer? On change la nature de la pensée comme on pourrait changer la nature du sang en donnant à un homme telle maladie indiquée. Cette expérience qu'aucun médecin ne peut, ne doit, ni ne veut faire, les passions la font, comme les fanatismes font l'autre expérience sur la pensée. Quand un médecin à haute perspective voudra synthétiser ses observations, il vous décrira comment tel jeune homme, destiné à vivre cent ans, est mort à trente ans poitrinaire; par quel abus celui-ci est mort d'une hépatite qu'il n'aurait jamais eue si... etc. Mais je vous dois, messieurs, de vous dire comment s'est déterminée ma vocation, et je vais vous raconter le fait qui exerça la plus grande influence sur la direction de mes études. Vous allez entendre un médecin digne du grand Vésale, me faire des confidences qui ont été comme les dernières fleurs que l'intelligence ait jetées sur ses lèvres. En 1821, je revenais à Tours pour la troisième fois depuis mon départ pour l'École de médecine, et pendant chaque vacance je ne manquais jamais de visiter un vieil ami de ma famille, un de ces personnages si complétement romanesques qu'on ne peut croire à leur existence qu'en leur touchant la main. Ce personnage était un vieux médecin âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, qui demeurait dans une de ces rues étroites situées autour du carroi Saint-Martin et qui mènent à la Loire. Sa maison avait une petite porte pleine dans sa partie inférieure et grillée par en haut. Quand j'allai lui faire ma visite, je pus donc l'apercevoir à travers les barreaux de sa grille, et crus me dispenser de sonner en l'appelant par son nom, car il était sur la porte de la salle basse. Il ne me répondit pas, je sonnai très-fort; mais il ne remua point et resta planté sur ses pieds, devant la porte d'une salle basse. La cour était si petite, qu'à peine existait-il entre nous un intervalle de quelques toises. En examinant ce grand vieillard vêtu de drap noir, habillement qui faisait ressortir ses cheveux blancs, en le voyant immobile et les yeux ouverts, j'eus un vague sentiment de peur. Il n'était pas moins ruiné que ce vieux logis crevassé, garni de treilles dont les pampres lui caressaient le visage en courant au-dessus du linteau de la porte. Le clair obscur de la salle où régnait un jour doux et où j'apercevais les meubles, le carreau blanc, la cheminée de bois que je connaissais depuis mon enfance, formait le fond sur lequel il se détachait comme un portrait. Au premier étage s'étendait une galerie de bois à vieux balustres fendillés dans lesquels s'entortillaient les sarments de la vigne; d'un bout à l'autre de cette galerie se trouvaient des cordes tendues à sécher le linge; l'escalier qui y conduisait était extérieur, préservé de la pluie par un appentis, et situé le long d'un mur latéral qui faisait face au jardinet du docteur. Sous le rectangle décrit par cet escalier étaient un vieux cabriolet qui n'avait pas servi depuis quinze ans, des bûches soigneusement rangées, des fagots, des fûts, de vieilles futailles, puis des ardoises pour réparer les toits. Le jardinet était fermé par une grille de bois qui permettait d'apercevoir les carrés bordés de buis et d'arbres fruitiers taillés en quenouille, et les espaliers, cette jolie tapisserie de tous les murs en Touraine. Pendant les intervalles de silence qui s'écoulaient entre le moment où j'appelais ce vieillard par son nom, et le moment où je recommençais sans obtenir de réponse, j'examinais ces détails empreints de je ne sais quelle bonhomie rehaussée par la propreté qui respire en province, où, pour employer le temps, on donne aux choses autant de soins qu'aux êtres. Un séjour à Paris fait comprendre le prix de la naïve et calme vie de province. Autrefois ce spectacle ne me disait rien. Ma peur, un instant distraite par ce tableau, fut bientôt augmentée par l'aspect du personnage principal qui me regardait sans me voir, et dont l'immobilité ne se démentait pas. Était-il mort, et s'était-il froidi debout dans un équilibre parfait?

Je demeurais en de croissantes perplexités, quand une femme enveloppée d'une coiffe, la pelisse des tourangelles, et qui revenait de la messe, son livre d'heures à la main, déboucha par la rue du Mûrier; elle se hâta de venir en me voyant à la porte. Mademoiselle Ducormier, gouvernante du vieux médecin, me reconnut aussitôt; mais ni ses exclamations, ni le colloque qui s'ensuivit entre nous, rien ne tira le docteur de sa rêverie. — Qu'est-il donc arrivé au bonhomme? lui dis-je en le lui montrant. — Dame, il est ben vieux, que voulez-vous ! il est quasiment comme un enfant, et reste des heures entières à regarder ses pavés, son escalier ou le carreau de la salle; c'est des idées qu'il a ! J'étais entré, je saluai le vieil ami de mon père, il me prit la main, la mit dans la sienne en me regardant avec une attention partagée entre ma personne et les pensées sur lesquelles il méditait. — Ha! ha! c'est vous, dit-il enfin en laissant échapper un de ces sourires de vieillard, comparables à des aurores boréales dans les neiges, et il me frappa dans la main. Vous venez de Paris? — Oui, lui répondis-je. — Nous revenez-vous bien savant? avez-vous appris ce qu'il faut savoir pour être un grand médecin? Il suffit d'une seule chose, mon enfant, faire concorder l'estomac et le cerveau : le savez-vous? Après ces demandes faites d'un ton où la raillerie se mêlait à je ne sais quelle bonhomie de vieux médecin, il me fit rentrer dans la salle et nous nous assîmes devant la cheminée. — Vous ne m'avez donc ni aperçu ni entendu, lui demandai-je, quand j'ai frappé à votre porte, et que je vous ai appelé? — Ha ! si fait. Puis il me dit après une pause. La science marche-t-elle? — Mais tout marche ! lui dis-je. — Non, me répondit-il. Il décrivit rapidement un cercle en l'air avec son index et me dit : — Les anciens avaient raison, voilà le monde. Je ne me souviens pas d'avoir vu quelque chose de plus apocalyptique que le fut à mes yeux ce geste en harmonie avec ce nonagénaire décrépit, desséché, de qui les yeux reprirent momentanément un éclat effrayant. — Vous êtes jeune, reprit-il en me jetant un regard plein d'amitié brusque, j'ai beaucoup connu votre père, je vous ai soigné pendant votre enfance, je vous aime comme si vous étiez mon fils; je puis donc vous dire des choses que je ne confierais point à d'autres, car vous ne voudriez pas me chagriner. Savez-vous ce que je voyais dans ma cour, sous mes pavés? Il s'est levé de là, ce matin, des morts avec lesquels je causais, des personnes que j'ai soignées, que j'ai vues à leur agonie, pour lesquelles la science était impuissante, et sur lesquelles (ne dites jamais ceci) j'ai fait des expériences importantes. Dois-je avoir leur mort sur la conscience? je les avais évoquées pour le leur demander. — Vous croyez donc à l'apparition des morts? — Oui, dit-il avec un accent de conviction, j'en ai des preuves incontestables. — Mais comment ces apparitions peuvent-elles avoir lieu? — « Hé, me répondit le vieux docteur, si rien ne s'anéantit physiquement, à plus forte raison les essences, les qualités, les forces restent-elles ! Les idées n'ont-elles pas une vie plus durable que ne l'est celle des corps? Les facultés se transmettent d'une vie à l'autre; aussi ceux qui peuvent évoquer les morts, les revoient-ils dans leurs facultés et non dans leurs formes; mais les facultés rappellent la forme. Petit! pour arriver dans le monde des morts, il faut avoir à la main le rameau vert et s'être revêtu de la robe blanche. Ceci est la fiction, mon enfant, me dit-il, c'est l'image qui peint l'état dans lequel un homme doit se mettre pour s'élever au-dessus des Formes et des Espèces. La robe blanche exprime la sobriété, la continence, la pureté qui prolongent la vie et entretiennent les forces toujours actives, toujours vertes. Le rameau est le symbole des avantages qui résultent de ces qualités, admirables fructifications, *semper virentes!* Aujourd'hui les hiéroglyphes ne sont plus gravés sur les marbres d'Égypte, mais dans les mythologies qui sont des verbes animés. Croyez aux sciences occultes! le plus grand nombre des hommes les nient, rien de plus naturel; elles ne sont connues que par des hommes clair-semés dans l'humanité, comme dans une forêt les arbres qui restent verts quand les autres sont dépouillés; Bécher, Stahl, Paracelse, Agrippa, Cardan sont de ces hommes incompris, incompris aussi bien que les alchimistes, accusés tous de chercher à faire de l'or! Faire de l'or était leur point de départ; mais croyez-en le témoignage d'un vieux savant, ils cherchaient mieux, ils voulaient trouver la molécule constitutive; ils cherchaient le mouvement à son principe. Dans les infiniment petits, ils voulaient surprendre les secrets de la vie universelle dont ils apercevaient le jeu. La réunion de ces sciences constitue le magisme; ne le confondez pas avec la magie. Le magisme est la haute science qui cherche à découvrir le sens intime des choses, et qui recherche par quels fils déliés les effets naturels s'y rattachent.

Grodninsky. Vous arriverez quelque jour, en France, aux concordances de Swedenborg.

Physidor. Tout ici a sa vertu, c'est-à-dire sa force, les strychnos, comme les roses de Provins, et les marbres aussi bien que les hommes, comprenez-vous? Eh bien! ces forces correspondent entre elles, vont à des centres. Y êtes-vous? Le magisme est la science qui vous révèle la marche de ces forces; nous pouvons alors en user, et l'on voit alors les âmes. » J'étais comme hébété en écoutant ces phrases incomplètes qui ressemblaient à la nuit de

la pensée, et faisaient supposer le jour; un peu plus, et tout devenait lucide. A l'état de mes yeux, le vieillard s'aperçut de la tension de mes forces morales, et me dit en souriant : — Laissons cela, je n'en parlais qu'avec ce pauvre Saint-Martin qui s'est laissé mourir, et qui avait des connaissances en ce genre; nous avions formé le projet d'aller dans les Indes, mais il n'était pas assez entreprenant, quoique Tourangeau. — Eh bien! lui dis-je pour le remettre sur la voie, que vous ont répondu vos morts? Il tressaillit, et fit le geste d'un homme qui reprend le fil de ses idées. — Je voulais vous dire un secret, le voici. La pensée est plus puissante que ne l'est le corps, elle le mange, l'absorbe et le détruit; la pensée est le plus violent de tous les agents de destruction, elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité qu'elle tue et vivifie, car elle vivifie et tue. Mes expériences ont été faites à plusieurs reprises pour résoudre ce problème, et je suis convaincu que la durée de la vie est en raison de la force que l'individu peut opposer à la pensée; le point d'appui est le tempérament. Les hommes qui, malgré l'exercice de la pensée, sont arrivés à un grand âge, auraient vécu trois fois plus longtemps en n'usant pas de cette force homicide; la vie est un feu qu'il faut couvrir de cendres. Penser, mon enfant, c'est ajouter de la flamme au feu. La plupart des individus qui ont dépassé cent ans, s'étaient livrés à des travaux manuels et pensaient peu. Savez-vous ce que j'entends par penser? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensées. Réunissez sur un point donné quelques idées violentes, un homme est tué par elles comme s'il recevait un coup de poignard. Un jour, j'étais au chevet d'un de mes bons amis, M. Desgranges. Vous avez connu M. Desgranges? Il était sujet à une angine de cœur, personne ici n'en savait rien; il faut être grand praticien pour se connaître aux symptômes de cette affection. Le cœur est un organe où passe notre sang; mais en tant qu'organe il est spécialement nourri par des veines qui lui donnent le sang dont il a besoin pour lui-même; il a ses affluents nourriciers, comme les jambes, le cerveau, la main ont les leurs; quand les deux vaisseaux qui le nourrissent s'oblitèrent, il peut manquer de sang pour lui-même, son action peut alors s'arrêter, et mon homme crève, sans douleur, subitement : voilà l'angine! Vous comprenez dans quelles conditions se trouvait M. Desgranges. En cet état, le mouvement de monter ou celui de descendre, hausser le ton de la voix, toute chose violente cause immédiatement la mort. Je lui avais recommandé de rester au coin de son feu, pour ne pas gagner de rhume; nous étions dans l'hiver de 1789, et un rhume qui l'aurait fait tousser l'aurait contraint à des mouvements violents; alors, votre serviteur! Il aimait l'argent, le bonhomme, il tenait plus à ses écus qu'à ses enfants : — Je puis avoir des enfants, disait-il, et je ne saurais refaire ma fortune! Il était goguenard. Sa nièce, madame Lourson, vint lui dire devant moi, sans précaution, que le général des finances faisait faillite. Desgranges lui avait donné ses fonds. Paf! mon homme meurt, tué par un mot, par une pensée, comme s'il était atteint par la foudre; il n'a ni crié, ni blêmi, ni remué, à peine son œil s'est-il convulsé, jamais je n'ai vu la mort opérer si promptement. J'avais depuis vingt ans prédit que Desgranges mourrait ainsi, plein de vie et de santé. Ici, j'ai passé pour un grand médecin, pour un sorcier. Vous comprenez, cher enfant, que pour moi l'immatérialité de la pensée était depuis longtemps une niaiserie à me faire pouffer de rire, *in petto*, s'entend. Pour moi, la pensée était un fluide de la nature des impondérables qui a en nous son système circulatoire, ses veines et ses artères; par son affluence sur un seul point, il agit comme une bouteille de Leyde, et peut donner la mort; un homme peut le tarir dans sa source par un mouvement moral qui dépense tout, comme on peut tarir celle du sang en s'ouvrant l'artère crurale. Ce feu de notre organisation est modifiable. Pensez beaucoup, vous vivrez peu; ne pensez point, vous ferez de vieux os. Pour établir mes expériences, je courais à cinquante lieues à la ronde afin d'assister à la mort des centenaires que je connaissais. Pendant quinze ans, j'ai peut-être analysé soixante centenaires : presque tous avaient le cerveau *hydriaque*, mot que je forge pour vous aider à comprendre mon idée : ils avaient tous une cervelle humide où la pensée était lente; tous étaient des gens habitués à des travaux mécaniques, à un régime sobre qui jetait peu d'huile sur le feu; car dans les hautes régions sociales, la nutrition est violente, phosphorique, elle amène dans l'organisation des principes excitants qui accélèrent son jeu, lui font produire outre mesure des forces pour la pensée comme pour l'action. Mes centenaires, manouvriers ou laboureurs, mangeaient peu et des choses peu substantielles; ils entretenaient la vie et ne l'aiguillonnaient pas. Je cherchai les applications de ce grand principe. M. Mariette, que votre père a bien connu, était attaqué par une maladie dans le traitement de laquelle échoue la médecine : il avait un ramollissement au cerveau. Dans ce cas la mort arrive subitement comme dans l'angine du cœur : une pensée trop violente, une nouvelle, comme celle qui avait tué M. Desgranges, peut déterminer la mort. Je veillais M. Mariette, j'allais le voir tous les jours, et j'observais les symptômes de sa maladie, ces con-

tractions du bras, ces pesanteurs dans l'humérus qui correspondent à la partie attaquée dans le cerveau. Ce bonhomme avait un fils à l'armée, son fils était l'aide de camp d'un général soupçonné de trahir la république; il fut mandé à Paris avec ce pauvre Custine; tous deux furent accusés, condamnés et exécutés. J'avais recommandé que l'on cachât la nouvelle au père Mariette. Mais un matin que j'étais allé le voir, un de ses voisins vint pour le consoler, et prit de ces circonlocutions pathétiques qui agrandissent la fosse des morts; je lui fis signe de se taire; mais quand il fut parti, le bonhomme voulut savoir ce dont il s'agissait, je le lui dis, il mourut foudroyé. Ces deux hommes, M. Desgranges et M. Mariette, étaient dans des conditions pour ainsi dire physiques et qui les rendaient vulnérables; mais les conditions morales ne sont-elles pas plus favorables encore à l'invasion de la mort conduite par la pensée? Cette preuve ne se fit pas attendre. Je soignais un vieux monsieur qui, après avoir fait les guerres du règne de Louis XV, n'y avait récolté que des chagrins. Quoiqu'il eût beaucoup souffert dans ses campagnes, ses services avaient été méconnus; il avait servi sous M. de Richelieu, et il avait été en Amérique avec M. de Rochambeau. Pour toutes ses blessures et ses fatigues, M. de Bomère avait obtenu la croix de Saint-Louis, encore par grâce, et sur la recommandation de la reine Marie-Antoinette. Le pauvre gentilhomme vivait de peu dans une petite maison de la place Saint-Venant; mais il était si insupportable que la société l'avait abandonné peu à peu. Sur la fin de ses jours, ses gens le quittèrent. Une vieille servante à moitié sourde resta près de lui parce qu'elle n'entendait que les trois quarts de ce qu'il disait, encore était-ce assez pour qu'un certain jour elle parlât de s'en aller aussi! Le pauvre homme était hypocondriaque au dernier degré. Chez aucun sujet je n'ai vu d'hypocondrie aussi développée : il changeait vingt fois d'humeur dans une demi-journée, et tout son esprit était employé à agrandir et à varier ses plaintes. Moi qui l'étudiais, je n'ose pas affirmer qu'elles fussent chimériques, tant il précisait ses douleurs, tant il m'en expliquait savamment les causes. J'étais, comme vous le pensez, le seul être qu'épargnât sa verve caustique, souvent élégiaque, car il jouait tous les rôles, il épuisait tous les moyens pour exprimer le travail intérieur qui le martyrisait : tantôt il cherchait à attendrir par le récit de ses souffrances, tantôt il essayait d'effrayer, employant tour à tour la malice de l'enfant, l'art du comédien, la puissance de l'homme, la rage du révolutionnaire, la résignation de la femme, déployant sous toutes les formes un génie qu'il était loin d'avoir à l'ordinaire. J'ai fini par croire que cette maladie avait sa cause dans le système nerveux, et pouvait, par des lésions inconnues, donner alternativement toutes les douleurs desquelles ce pauvre homme se plaignait. Les raisons et les observations sur lesquelles mon opinion s'appuie feraient la matière d'un livre, je ne saurais donc vous les dire. *Non est his locus,* ajouta-t-il en souriant et prenant une prise de tabac. Ce que j'observais avec un profond étonnement, mon enfant, reprit-il, était le fait dont je n'avais eu que deux attestations majeures, mais qui, chez M. de Bomère, se représentait journellement, à savoir, la qualité vénéneuse de la pensée. Son cerveau, son âme, son cœur, son sentiment, son intelligence (selon moi, ces mots expriment les faces diverses d'une même chose), eh bien! disons toutes ses forces autres que ses forces corporelles (mais les forces morales n'absorbent-elles pas les forces physiques, en résumant tout dans la tension de je ne sais quel organe, est-ce le cerveau? est-ce le grand sympathique? aujourd'hui, je suis bien rouillé sur mon propre système); eh bien! lorsque la somme de ses forces était amassée sur un point, par une pensée, je tenais dans ma main sa vie, je pouvais lui donner la mort par un mot. J'étais comme un magicien, j'avais la baguette de Moïse. Croyait-il être en danger de mourir? si je lui avais dit : appelez votre confesseur! il serait mort à l'instant même. Sa vie était une flamme visible, sur laquelle je pouvais souffler, ou que je pouvais activer à mon gré. Un *non* ou un *oui,* dans certains cas, eussent été comme des coups de pistolet tirés au cœur. Sa volonté, ce magnifique attribut de l'homme, n'était plus à lui, mais à moi, je pouvais en user comme d'une chose à moi. Enfin, j'étais *lui,* sans qu'il pût être *moi.* Comprenez-vous bien ce singulier état? Maintenant laissez-moi vous suspendre l'épée au-dessus de ce Damoclès. M. de Bomère avait un tel attachement pour le roi et la reine, qu'il ne vivait que par ces deux êtres; lui annoncer quoi que ce fût de nuisible ou de malheureux pour la famille royale, c'était le blesser à mort. Son fanatisme allait presque à la démence; il ne priait point pour lui, il ne croyait point à Dieu, en bon voltairien qu'il était; mais il priait pour eux, en cas, disait-il, qu'il y eût quelque chose là-haut qui concernât le roi. En 1793, il croyait que le roi et la reine florissaient à Versailles. Certain que la moindre nouvelle de la mort du roi ou de la reine le tuerait roide, je n'avais rien négligé pour qu'il vécût dans la plus profonde ignorance des affaires du jour. Je lui avais fait changer de logement. Au lieu de demeurer sur la rue, il s'était établi dans un appartement qui donnait sur un jardin, dans la maison qui lui appartenait, place Saint-Venant; il avait renvoyé ses locataires le jour où je lui avais prouvé que le moindre bruit nuisait à sa santé. Je lui avais

défendu toute espèce de promenade au dehors. Sa servante était prévenue, elle soustrayait tout ce qui pouvait dissiper son erreur. Un jour, sans moi, il allait mourir, il voulait savoir pourquoi et comment elle avait payé une somme assez forte relative à *l'emprunt forcé,* et il avait dit des choses si dures à la pauvre fille qu'elle voulait lui montrer l'avis de la commune de Tours, sur lequel il y avait RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, an II, *liberté, égalité,* et adressé au *citoyen Bomère.* J'entrai fort heureusement dans ce moment, je lui dis que la colère le tuerait, et que je vérifierais le compte pour lui. Désormais je fis ses affaires. Malgré nos précautions, il trouva une pièce de deux sous à terre, une pièce de deux sous sur laquelle il y avait « République française » et le bonnet de la liberté sur un faisceau. Et il se croyait sous le règne de Louis XVI! J'arrivai précisément au moment où il avait fait des réflexions infinies sur cette pièce dont le millésime était 1793. J'essayai de l'abuser par une dissertation d'antiquaire, en prétendant que c'était une pièce romaine. Mais il me l'arracha des mains en disant d'un air ironique : — *Avec des mots français!* Il avait, comme tous les malades de cette espèce, le génie de l'interrogation et un certain esprit de déduction qu'il était difficile de tromper. Toutes les fois qu'il s'agissait de lui, de sa maladie, j'en faisais ce que je voulais; mais si nous avions parlé de la guerre d'Allemagne, et que j'eusse essayé de le contredire sur un point, il m'aurait parfaitement battu. Mes mensonges n'eurent pas le pouvoir de l'abuser; car je ne pouvais répondre à une question qu'il reproduisait sans cesse : Que sont devenus le roi et la reine, le dauphin et les princes? Il fallut le préparer à apprendre, non pas les événements dans toute leur horreur, mais la mort du roi. Cependant le trône ne pouvait pas être vacant. Pressé de questions, je fus obligé de dire la vérité en la lui voilant. Chacune de mes paroles était un coup de massue; je le rouais et je voyais la mort s'emparer de lui. Malgré tous mes efforts, quand je lui dis que la reine avait été exécutée, il s'écria : *la reine aussi!* Je n'ai jamais entendu de cri pareil. Le vieux royaliste s'appuya la tête sur son fauteuil et mourut. Voilà les trois faits qui m'ont le plus frappé, quoique de 1797 à 1810, en treize ans, les preuves se soient bien accumulées... — Mais, lui dis-je, pour que votre système fût vrai, il faudrait que vous eussiez eu la preuve du contraire, c'est-à-dire que vous ayez observé quelques longévités dues à l'inertie de la pensée. — Bravo! cria le vieux médecin, vous y êtes! mais toute lésion dans les organes de la pensée d'où peut résulter son inertie entraîne la mort! il y a bien des questions de détail dans la question générale, hé, hé! Je n'ai pas été dans le nord de l'Europe vérifier par moi-même les conditions de l'existence des prodigieux centenaires dont on nous parle. Mais il y a eu plusieurs exemples de longévité surnaturelle. Ne croyez pas cependant que j'aie manqué de cette contre-preuve, je connais un homme né en 1696, sous Louis XIV... Je regardai le bonhomme en exprimant le doute et l'étonnement : sa divagation me parut toucher à la folie. — Vous ouvrez des yeux grands comme des gueules de four, reprit-il. Eh bien, oui, cet homme a maintenant cent vingt-sept ans; mais il n'a jamais pensé! Après ces paroles, le bonhomme ne me dit plus rien sur ce sujet : l'esprit l'avait abandonné. Peut-être même cette conversation fut-elle la dernière lueur que devait jeter la lampe, car il mourut l'année suivante; et, comme me le dit mademoiselle Ducormier, il ne parlait pas deux fois par an d'une manière suivie. Après ce monologue, il m'entretint de la façon de tailler les pêchers, demanda son dîner, me questionna sur des choses sans importance, comme eût fait un enfant; il voulut voir si ma montre était d'accord avec la sienne; enfin il retomba d'autant plus bas qu'il s'était élevé plus haut. J'avoue que cette singulière conversation me mit dans un état violent. En m'en allant le long de la Loire, je tirai les conséquences de ces faits, je pensai que si la pensée avait de tels pouvoirs, elle devait offrir aussi un immense point d'appui contre les douleurs corporelles, et je m'expliquais ainsi les miracles du diacre Pâris, les martyrs religieux, et Damien attirant trois fois à lui les chevaux que l'on fouettait pour l'écarteler. La pensée serait-elle donc une *force vive?* me disais-je. Puis, en jetant un coup d'œil par la fenêtre sur la société tout entière, j'aperçus bien d'autres martyrs. Mes réflexions me montraient un immense défaut dans les lois humaines, une lacune effroyable, celle des crimes purement moraux contre lesquels il n'existe aucune répression, qui ne laissent point de traces, insaisissables comme la pensée. J'aperçus d'innombrables victimes sans vengeances, je découvris ces horribles supplices infligés dans l'intérieur des familles, dans le plus profond secret, aux âmes douces par les âmes dures, supplices auxquels succombent tant d'innocentes créatures. Je pensai que l'assassin de grande route, mené si pompeusement à l'échafaud, n'était pas, aux yeux du philosophe, si coupable dans son égarement que bien des hommes qui donnent la question avec des mots poignants, qui, après avoir éprouvé, dans certaines âmes, les endroits que la noblesse, la religion, la grandeur rendent vulnérables, y enfoncent à tout moment leurs flèches...

THÉOPHILE. Écoutez, *saints!*

PHYSIDOR. Je vis où frappait le chagrin, et les douleurs de l'âme, je pensai que Dieu...

LE LIBRAIRE. Ah! cela se gâte.

PHYSIDOR. Tout à coup mes yeux se dessillèrent, j'aperçus un éternel sujet d'observation sociale dans ces luttes secrètes dont les effets sont si mal appréciés par le monde. Cette méditation produisit en moi d'étranges phénomènes. Pendant un instant, je crus être dans une grande plaine, à la nuit. Aux lueurs indécises des étoiles et de la lune, je voyais les ombres des malheureux à qui la vie avait été rendue odieuse par des tortures morales, se levant de leurs tombes et criant justice...

TSCHOERN. Et trouvant visage de bois, comme dans le fameux songe de Jean-Paul!

LE LIBRAIRE. Ah! ah! ah!

THÉOPHILE. Il est bien tard, adieu, messieurs.

PHANTASMA. L'Irlandais a raison, il faut nous en aller. (*Il se lève.*)

RAPHAEL (*à Tschoërn*). Savez-vous que la morale de tout ceci est que nous sommes aussi bien immortels en vertu des théories spiritualistes, que par la force des analyses matérialistes.

TSCHOERN. Nous, nous! c'est-à-dire nos substances élémentaires! Puis, cela ne résout pas la question des curieux qui, de siècle en siècle, demandent où peuvent aller nos substances constitutives! Que ce soit une âme ou des gaz, il faut bien que cela serve à quelque chose!

GRODNINSKY (*sur la porte du café*). Il y avait une fois un vieux bélier qui se dressa sur les deux pieds de derrière pour mieux se faire entendre, en disant au milieu d'un des plus anciens troupeaux de moutons connus, ces belles paroles, devenues la tradition sacrée de ces pauvres bêtes : « Mes frères, voyez quelle est la grandeur de nos destinées? N'avons-nous pas le plus bel avenir parmi les quadrupèdes, car enfin, nous allons faire partie de l'homme, et nous devenons ainsi d'immortelles intelligences! Sûrs de ne pas mourir, paissons donc avec courage, faisons-nous promptement gras, afin d'entrer plus vite dans la sphère de la lumière humaine où tout est joie et bonheur, où nous serons récompensés selon nos mérites. » Ce bélier passe encore pour un mouton divin chez les brebis dont la laine est sur vos épaules. Si ce mouton n'est qu'une bête, il faut que l'homme renonce au plus joli dada de son écurie philosophique.

(*Les étudiants dans la rue de l'Odéon. Le premier :* — HEIN? *Le second :* — AH!)

LE

SECRET DES RUGGIERI.

I.

UNE NUIT DE CHARLES IX.

Entre onze heures et minuit, vers la fin du mois d'octobre 1573, deux Italiens de Florence, deux frères, Albert de Gondi récemment nommé maréchal de France, et Charles de Gondi La Tour, grand maître de la garde-robe du roi Charles IX, étaient assis en haut d'une maison située rue Saint-Honoré, sur le bord d'un chéneau. Le chéneau est ce canal en pierre qui, dans ce temps, se trouvait au bas des toits pour recevoir les eaux, et percé de distance en distance par ces longues gouttières taillées en forme d'animaux fantastiques à gueules béantes. Malgré le zèle avec lequel la génération actuelle abat les anciennes maisons, il existait à Paris beaucoup de ces gouttières en saillie, lorsque l'ordonnance de police sur les tuyaux de descente les fit disparaître; mais il reste encore quelques chéneaux sculptés qui se voient principalement au cœur du quartier Saint-Antoine, où la modicité des loyers n'a pas permis de construire des étages dans les combles.

Il doit paraître étrange que deux personnages, revêtus de charges aussi éminentes, fissent ainsi le métier des chats. Mais pour qui fouille les trésors historiques de ce temps, où les intérêts se croisaient si diversement autour du trône, que l'on peut comparer la politique intérieure de la France à un écheveau de fil brouillé, ces deux Florentins sont de véritables chats très à leur place dans un chéneau. Leur dévouement à la personne de la reine mère Catherine de Médicis, qui les avait plantés à la cour de France, les obligeait à ne reculer devant aucune des conséquences de leur intrusion. Mais pour expliquer comment et pourquoi les deux courtisans étaient ainsi perchés, il faut se reporter à une scène qui venait de se passer à deux pas de cette gouttière, au Louvre dans cette belle salle brune, la seule peut-être qui nous reste des appartements de Henri II, et où les courtisans faisaient, après souper, leur cour aux deux reines et au roi. A cette époque, bourgeois et grands seigneurs soupaient les uns à six, les autres à sept heures; mais les raffinés soupaient entre huit et neuf heures. Ce repas était le dîner d'aujourd'hui.

Quelques personnes croient à tort que l'étiquette a été inventée par Louis XIV; elle procède en France de Catherine de Médicis, qui la créa sévère; un peu relâchée sous les deux premiers rois de la maison de Bourbon, elle prit une forme orientale sous le grand roi, car l'étiquette est venue du Bas-Empire qui la tenait de l'Asie. En 1573, non-seulement peu de personnes avaient le droit d'arriver avec leurs gens et leurs flambeaux dans la cour du Louvre, comme sous Louis XIV les seuls ducs et pairs entraient sous le péristyle en carrosse, mais encore les charges qui donnaient entrée après le souper dans les appartements se comptaient. Le maréchal de Retz, alors en faction dans sa gouttière, offrit un jour mille écus de ce temps à l'huissier du cabinet pour pouvoir parler à Henri III, en un moment où

il n'en avait pas le droit. Ainsi donc, à cette heure, il ne se trouvait au Louvre que les personnages les plus éminents du royaume.

La reine Élisabeth d'Autriche et sa belle-mère Catherine de Médicis étaient assises au coin gauche de la cheminée. A l'autre coin, le roi, plongé dans son fauteuil, affectait une apathie autorisée par la digestion, car il avait mangé en prince qui revenait de la chasse; peut-être aussi voulait-il se dispenser de parler en présence de tant de gens qui espionnaient sa pensée. Les courtisans restaient debout et découverts au fond de la salle. Les uns causaient à voix basse; les autres observaient le roi, attendaient de lui un regard ou une parole; appelé par la reine mère, celui-ci s'entretenait pendant quelques instants avec elle; celui-là se hasardait à dire une parole à Charles IX qui répondait par un signe de tête ou par un mot bref. Un seigneur allemand, le comte de Solern, demeurait debout dans le coin de la cheminée auprès de la petite-fille de Charles-Quint qu'il avait accompagnée en France. Près de cette jeune reine, se tenait sur un tabouret sa dame d'honneur, la comtesse de Fiesque, une Strozzi parente de Catherine. La belle madame de Sauves, une descendante de Jacques Cœur, maîtresse du roi de Navarre, du roi de Pologne et du duc d'Alençon, avait été invitée à souper; mais elle était debout, quoique son mari fût secrétaire d'État. Derrière ces deux dames, les deux Gondi causaient avec elles; eux seuls riaient dans cette morne assemblée. Gondi, comte de Retz, gentilhomme de la chambre, nommé maréchal depuis peu de jours, avait été chargé d'épouser la reine par procuration à Spire; il appartenait, ainsi que son frère, au petit nombre de ceux à qui les deux reines et le roi permettaient certaines familiarités. Du côté du roi, se remarquaient en première ligne le maréchal de Tavannes venu pour affaire à la cour; Villeroy, l'un des plus habiles négociateurs de ce temps et qui commençait sa fortune; MM. de Birague et de Chiverny, l'un l'homme de la reine mère, l'autre chancelier d'Anjou et de Pologne, l'homme de Henri III, ce frère que Charles IX regardait comme son ennemi; puis Strozzi, le cousin de la reine mère; enfin quelques seigneurs, parmi lesquels tranchaient le vieux cardinal de Lorraine, et son neveu le jeune duc de Guise, tous deux également maintenus à distance par Catherine et par le roi. Ces deux chefs de la Sainte-Union, plus tard la Ligue, qu'ils avaient fondée depuis quelques années d'accord avec l'Espagne, affichaient la soumission de ces serviteurs qui se savent les maîtres; contenance que Catherine et Charles IX observaient avec une égale attention. Dans cette cour aussi sombre que la salle où elle se tenait, chacun avait ses raisons pour être ou triste ou songeur.

La jeune reine était en proie aux tourments de la jalousie, et les déguisait mal en feignant de sourire à Charles IX, que cette femme pieuse et adorablement bonne aimait passionnément. Marie Touchet, la seule maîtresse de Charles IX et à laquelle il fut chevaleresquement fidèle, était revenue depuis plus d'un mois du château de Fayet où elle avait été faire ses couches. Elle amenait à Charles IX le seul fils qu'il ait eu, Charles de Valois, d'abord comte d'Auvergne, puis duc d'Angoulême. Outre le chagrin de voir sa rivale donner un fils au roi, tandis qu'elle n'avait eu qu'une fille, la pauvre reine éprouvait les humiliations d'un subit abandon. Pendant l'absence de sa maîtresse, le roi s'était rapproché de sa femme avec un emportement que l'histoire a mentionné parmi les causes de sa mort. Le retour de Marie Touchet apprenait donc à la dévote Autrichienne combien le cœur avait eu peu de part dans l'amour de son mari. Ce n'était pas la seule déception que la reine éprouvait en cette affaire. Jusqu'alors Catherine de Médicis lui avait paru son amie; et c'était sa belle-mère qui par politique avait favorisé cette trahison, en aimant mieux servir la maîtresse que la femme du roi. Voici pourquoi. Quand Charles IX se passionna pour Marie Touchet, Catherine se montra favorable à cette jeune fille, par des motifs puisés dans l'intérêt de sa domination. Marie Touchet, jetée très-jeune à la cour, y arriva dans cette période de la vie où les beaux sentiments sont en fleur; elle adorait le roi pour lui-même. Effrayée de l'abîme où l'ambition avait précipité la duchesse de Valentinois, plus connue sous le nom de Diane de Poitiers, elle eut sans doute peur de la reine Catherine, et préféra le bonheur à l'éclat. Peut-être jugea-t-elle que deux amants aussi jeunes qu'elle et le roi ne pourraient lutter contre la reine mère. D'ailleurs, Marie, fille unique de Jean Touchet, sieur de Beauvais et du Quillard, conseiller du roi et lieutenant au bailliage d'Orléans, placée entre la bourgeoisie et l'infime noblesse, n'étant ni tout à fait noble ni tout à fait bourgeoise, devait ignorer les fins de l'ambition innée des Pisseleu, des Saint-Vallier, illustres filles qui combattaient pour leurs maisons avec les armes secrètes de l'amour. Marie Touchet, seule et sans famille, évitait à Catherine de Médicis de rencontrer, dans la maîtresse de son fils, une fille de grande maison qui se serait posée comme sa rivale. Jean Touchet, un des beaux esprits du temps et à qui quelques poëtes firent des dédicaces, ne voulut rien être à la cour. Marie, jeune fille sans entourage, aussi spirituelle et instruite qu'elle était simple et naïve, de qui les désirs devaient être inoffensifs au pouvoir royal, convint donc beaucoup à la reine mère, qui lui prouva

la plus grande affection. En effet, Catherine fit reconnaître le fils dont Marie Touchet venait d'accoucher au mois d'avril, et lui donna le nom de comte d'Auvergne, en annonçant à Charles IX qu'elle lui laisserait par testament ses *propres*, les comtés d'Auvergne et de Lauraguais. Plus tard Marguerite, la reine de Navarre, contesta la donation, et le parlement l'annula. Louis XIII, pris de respect pour le sang des Valois, indemnisa le comte d'Auvergne par le duché d'Angoulême. Catherine avait déjà fait présent à Marie Touchet, qui ne demandait rien, de la seigneurie de Belleville, terre sans titre, voisine de Vincennes, où la maîtresse se rendait quand, après la chasse, le roi y couchait. Charles IX passa dans ce sombre château la plus grande partie de ses derniers jours, et, selon quelques auteurs, y acheva sa vie comme Louis XII avait achevé la sienne. Quoiqu'il fût très-naturel à un amant aussi sérieusement épris, de prodiguer à une femme idolâtrée de nouvelles preuves d'amour, alors qu'il fallait expier de légitimes infidélités, Catherine, après avoir poussé son fils dans le lit de la reine, plaida la cause de Marie Touchet comme savent plaider les femmes, et venait de rejeter le roi dans les bras de sa maîtresse. Tout ce qui occupait Charles IX, en dehors de la politique, allait à Catherine. D'ailleurs, les bonnes intentions qu'elle manifestait pour cet enfant, trompèrent encore un moment Charles IX, qui commençait à voir en elle une ennemie.

Les raisons qui faisaient agir en cette affaire Catherine de Médicis, échappaient donc aux yeux de *doña Isabel qui*, selon Brantôme, *était une des plus douces reines qui aient jamais régné, et qui ne fit mal ni déplaisir à personne, lisant même ses heures en secret*. Mais cette candide princesse commençait à entrevoir les précipices ouverts autour du trône, horrible science qui pouvait bien lui causer quelque vertige; elle dut en éprouver un grand pour avoir pu répondre à une de ses dames qui lui disait, à la mort du roi, que, si elle avait eu un fils, elle serait reine mère et régente : «—Ah! louons Dieu de ne m'avoir pas donné de fils. Que fût-il arrivé? le pauvre enfant eût été dépouillé comme on a voulu faire au roi mon mari, et j'en aurais été la cause. Dieu a eu pitié de l'État, il a tout fait pour le mieux. »

Cette princesse, dont Brantôme croit avoir fait le portrait en disant qu'*elle avait le teint de son visage aussi beau et délicat que les dames de sa cour et fort agréable, qu'elle avait la taille fort belle, encore qu'elle l'eût moyenne assez*, comptait pour fort peu de chose à la cour; mais, l'état du roi lui permettant de se livrer à sa double douleur, son attitude ajoutait à la couleur sombre du tableau qu'une jeune reine, moins cruellement atteinte, aurait pu égayer. La pieuse Élisabeth prouvait en ce moment que les qualités qui sont le lustre des femmes d'une condition ordinaire peuvent être fatales à une souveraine: car une princesse, occupée à tout autre chose qu'à lire ses heures pendant la nuit, aurait été d'un utile secours à Charles IX, qui ne trouva d'appui ni chez sa femme, ni chez sa maîtresse.

Quant à la reine mère, elle se préoccupait du roi qui, pendant le souper, avait fait éclater une belle humeur qu'elle comprit être de commande et masquer un parti pris contre elle. Cette subite gaieté contrastait trop vivement avec la contention d'esprit qu'il avait difficilement cachée par son assiduité à la chasse, et par un travail maniaque à la forge où il aimait à ciseler le fer, pour que Catherine en fût la dupe. Sans pouvoir deviner quel homme d'État se prêtait à ces négociations et à ces préparatifs, car Charles IX dépistait ses espions, la reine mère ne doutait pas qu'il ne se préparât quelque dessein contre elle. La présence inopinée de Tavannes, arrivé en même temps que Strozzi qu'elle avait mandé, lui donnait beaucoup à penser. Par la force de ses combinaisons, Catherine était au-dessus de toutes les circonstances; mais elle ne pouvait rien contre une violence.

Comme beaucoup de personnes ignorent l'état où se trouvaient les affaires, alors si compliquées par les différents partis qui agitaient la France, et dont les chefs avaient des intérêts particuliers, il est nécessaire de peindre en peu de mots la crise périlleuse où la reine mère était engagée. Montrer ici Catherine de Médicis sous un nouveau jour, ce sera d'ailleurs entrer jusqu'au vif de cette histoire.

Deux mots expliquent cette femme si curieuse à étudier et dont l'influence laissa de si fortes impressions en France. Ces deux mots sont Domination et Astrologie. Exclusivement ambitieuse, Catherine de Médicis n'eut d'autre passion que celle du pouvoir. Superstitieuse et fataliste comme le furent tant d'hommes supérieurs, elle n'eut de croyances sincères que dans les sciences occultes. Sans ce double thème elle restera toujours incomprise. En donnant le pas à sa foi dans l'astrologie judiciaire, la lueur va tomber sur les deux personnages philosophiques de cette Étude.

Il existait un homme à qui Catherine tenait plus qu'à ses enfants; cet homme était Cosme Ruggieri qu'elle logeait à son hôtel de Soissons, et dont elle avait fait un conseiller suprême, chargé de lui dire si les astres ratifiaient les avis et le bon sens de ses conseillers ordinaires. De curieux antécédents justifiaient l'empire que ce Ruggieri conserva sur sa maîtresse jusqu'au dernier moment. Un des plus savants hommes du seizième siècle fut certes le médecin de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, père de Catherine. Ce médecin fut appelé Ruggieri le Vieux

(*vecchio Ruggier,* et *Roger l'ancien* chez les auteurs français qui se sont occupés d'alchimie), pour le distinguer de ses deux fils, Laurent Ruggieri nommé *le grand* par les auteurs cabalistiques, et de Cosme Ruggieri l'astrologue de Catherine, également nommé Roger par plusieurs historiens français. Ruggieri le Vieux était si considéré dans la maison de Médicis, que les deux ducs Cosme et Laurent furent les parrains de ses deux enfants. Il dressa, de concert avec le fameux mathématicien Bazile, le thème de nativité de Catherine, en sa qualité de mathématicien, d'astrologue et de médecin de la maison de Médicis, trois qualités qui se confondaient souvent. A cette époque, les sciences occultes se cultivaient avec une ardeur qui peut surprendre les esprits incrédules de notre siècle si souverainement analyseur; mais peut-être verront-ils poindre dans ce croquis historique le germe des sciences positives, épanouies au dix-neuvième siècle sans la poétique grandeur qu'y portaient les audacieux chercheurs du seizième siècle; lesquels, au lieu de faire de l'industrie, agrandissaient l'art et fertilisaient la pensée. L'universelle protection accordée à ces sciences par les souverains de ce temps était d'ailleurs justifiée par les admirables créations de tous les inventeurs qui partaient de la recherche du grand œuvre pour arriver à des résultats étonnants. Aussi jamais les souverains ne furent-ils plus avides de ces mystères. Les Fugger, en qui les Lucullus modernes reconnaîtront leurs princes, en qui les banquiers reconnaîtront leurs maîtres, étaient certes des calculateurs difficiles à surprendre; eh bien! ces hommes si positifs qui prêtaient les capitaux de l'Europe aux souverains du seizième siècle endettés aussi bien que ceux d'aujourd'hui, ces illustres hôtes de Charles-Quint, commanditèrent les fourneaux de Paracelse. Au commencement du seizième siècle, Ruggieri le Vieux fut le chef de cette université secrète, d'où sortirent les Nostradamus et les Agrippa, qui tour à tour furent médecins des Valois, enfin tous les astronomes, les astrologues, les alchimistes qui entourèrent à cette époque les princes de la chrétienté, et qui furent plus particulièrement accueillis et protégés en France par Catherine de Médicis. Dans le thème de nativité que dressèrent Bazile et Ruggieri le Vieux, les principaux événements de la vie de Catherine furent prédits avec une exactitude désespérante pour ceux qui nient les sciences occultes. Cet horoscope annonçait les malheurs qui pendant le siége de Florence signalèrent le commencement de sa vie, son mariage avec un fils de France, l'avénement inespéré de ce fils au trône, la naissance de ses enfants, et leur nombre. Trois de ses fils devaient être rois chacun à leur tour, deux filles devaient être reines; tous devaient mourir sans postérité. Ce thème se réalisa si bien, que beaucoup d'historiens l'ont cru fait après coup. Mais chacun sait que Nostradamus produisit au château de Chaumont, où Catherine se trouvait lors de la conspiration de la Renaudie, un homme qui possédait le don de lire dans l'avenir. Or, sous le règne de François II, quand la reine voyait ses quatre fils en bas âge et bien portants, avant le mariage d'Élisabeth de Valois avec Philippe II, roi d'Espagne, avant celui de Marguerite de Valois avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, Nostradamus et son ami confirmèrent toutes les circonstances du fameux thème. Cet homme, doué sans doute de seconde vue, et qui appartenait à la grande école des infatigables chercheurs du grand œuvre, mais dont la vie secrète a échappé à l'histoire, affirma que le dernier enfant couronné mourrait assassiné. Après avoir placé la reine devant un miroir magique où se réfléchissait un rouet sur une des pointes duquel se dessina la figure de chaque enfant, l'astrologue imprimait un mouvement au rouet, et la reine comptait le nombre de tours qu'il faisait; chaque tour était pour chaque enfant une année de règne. Henri IV, mis sur le rouet, fit vingt-deux tours. L'astrologue dit à la reine effrayée que Henri de Bourbon serait en effet roi de France et régnerait tout ce temps; la reine Catherine lui voua une haine mortelle en apprenant qu'il succéderait au dernier des Valois assassiné. Curieuse de connaître son genre de mort, il lui fut dit de se défier de Saint-Germain. Dès ce jour, pensant qu'elle serait renfermée ou violentée au château de Saint-Germain, elle n'y mit jamais le pied, quoique ce château fut infiniment plus convenable à ses desseins par sa proximité de Paris, que tous ceux où elle alla se réfugier avec le roi durant les troubles. Quand elle tomba malade quelques jours après l'assassinat du duc de Guise aux états de Blois, elle demanda le nom du prélat qui vint l'assister; on lui dit qu'il se nommait Saint-Germain : *Je suis morte!* s'écria-t-elle. Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs accompli le nombre d'années que lui accordaient tous ses horoscopes. Cette scène, connue du cardinal de Lorraine qui la traita de sorcellerie, se réalisait aujourd'hui. François II n'avait régné que ses deux tours de rouet; Charles IX accomplissait en ce moment son dernier. Si Catherine a dit ces singulières paroles à son fils Henri partant pour la Pologne : — *Vous reviendrez bientôt,* il faut les attribuer à sa foi dans les sciences occultes et non à son dessein d'empoisonner le roi. Marguerite de France était reine de Navarre, Élisabeth, reine d'Espagne; le duc d'Anjou était roi de Pologne.

Beaucoup d'autres circonstances corroborèrent la foi de Catherine dans les sciences occultes. La veille

du tournoi où Henri II fut blessé à mort, Catherine vit le coup fatal en songe. Son conseil d'astrologie judiciaire, composé de Nostradamus et des deux Ruggieri, lui avait prédit la mort du roi. L'histoire a enregistré les instances que fit Catherine pour engager Henri II à ne pas descendre en lice. Le pronostic et le songe engendré par le pronostic se réalisèrent. Les mémoires du temps rapportent un autre fait non moins étrange. Le courrier qui annonçait la victoire de Moncontour arriva la nuit, après être venu si rapidement qu'il avait crevé trois chevaux. On éveilla la reine mère qui dit : *Je le savais*. En effet, la veille, dit Brantôme, elle avait raconté le triomphe de son fils et quelques circonstances de la bataille. L'astrologue de la maison de Bourbon déclara que le cadet de tant de princes issus de saint Louis, que le fils d'Antoine de Bourbon serait roi de France. Cette prédiction rapportée par Sully fut accomplie dans les termes mêmes de l'horoscope, ce qui fit dire à Henri IV qu'à force de mensonges, ces gens rencontraient le vrai. Quoi qu'il en soit, si la plupart des têtes fortes de ce temps croyaient à la vaste science appelée *le Magisme* par les maîtres de l'astrologie judiciaire, et *Sorcellerie* par le public, ils étaient autorisés par le succès des horoscopes. Ce fut pour Cosme Ruggieri, son mathématicien, son astronome, son astrologue, son sorcier, si l'on veut, que Catherine fit élever la colonne adossée à la halle au blé, seul débris qui reste de l'hôtel de Soissons. Cosme Ruggieri possédait, comme les confesseurs, une mystérieuse influence, dont il se contentait comme eux; d'ailleurs, il nourrissait une ambitieuse pensée supérieure à l'ambition vulgaire. Cet homme, que les romanciers ou les dramaturges dépeignent comme un bateleur, possédait la riche abbaye de Saint-Mahé, en Basse-Bretagne, et avait refusé de hautes dignités ecclésiastiques; l'or que les passions superstitieuses de cette époque lui apportaient abondamment, suffisait à sa secrète entreprise, et la main de la reine, étendue sur sa tête, en préservait le moindre cheveu de tout mal.

Quant à la soif de domination qui dévorait Catherine, et qui fut engendrée par un désir inné d'étendre la gloire et la puissance de la maison de Médicis, cette instinctive disposition était si bien connue, ce génie politique s'était depuis longtemps trahi par de telles démangeaisons, que Henri II dit au connétable de Montmorency qu'elle avait mis en avant pour sonder son mari :—*Mon compère, vous ne connaissez pas ma femme, c'est la plus grande brouillonne de la terre, elle ferait battre les saints dans le paradis, et tout serait perdu le jour où on la laisserait toucher aux affaires*. Fidèle à sa défiance, ce prince l'occupa, jusqu'à sa mort, de soins maternels. Cette femme, menacée de stérilité, donna dix enfants à la race des Valois, dont elle devait presque voir l'extinction. Aussi l'envie de conquérir le pouvoir fut-elle si grande qu'elle s'allia, pour le saisir, avec les Guise, les ennemis du trône; et que, pour garder les rênes de l'État entre ses mains, elle usa de tous les moyens, en sacrifiant ses amis et jusqu'à ses enfants. Cette femme, de qui l'un de ses ennemis a dit à sa mort : *Ce n'est pas une reine, c'est la royauté qui vient de mourir*, ne pouvait vivre que par les intrigues du gouvernement, comme un joueur ne vit que par les émotions du jeu. Quoique Italienne et de la voluptueuse race des Médicis, les calvinistes, qui l'ont tant calomniée, ne lui ont pas découvert un seul amant. Admiratrice de la maxime : *diviser pour régner*, elle opposa constamment une force à une autre. Suivant la prédiction de Henri II, aussitôt qu'elle prit en main la bride des affaires, elle fit de la France un foyer de discordes, qu'elle entretenait en en dirigeant la flamme au profit d'un système dont elle garda le secret. Elle commença par opposer les protestants aux Guise, et les Guise aux protestants. Mais les Guise se défièrent tellement de leur alliée, qu'ils la firent espionner par la jeune reine Marie Stuart, leur nièce, femme de François II. Comment le roman et le drame ne se sont-ils pas encore emparés de l'aventure de ce marchand pelletier, nommé Lecamus, qui, sous prétexte de faire voir des fourrures à la reine mère, lui apportait à examiner un traité avec les calvinistes! Surprise par sa belle-fille, qui s'était défiée du pelletier, Catherine livra les papiers aux Guise, qui mirent le marchand à la question. L'émissaire sacrifié garda le silence le plus profond à la reine mère. Quels hommes étaient les bourgeois de ce temps! Après avoir opposé ces deux religions l'une à l'autre au cœur de la nation, Catherine opposa le duc d'Anjou à Charles IX. Après avoir brouillé les choses, elle brouilla les hommes, en conservant les nœuds de tous leurs intérêts entre ses mains. La majeure partie du règne de Charles IX fut le triomphe de sa politique domestique. Combien cette femme ne dut-elle pas déployer d'adresse pour faire donner le commandement des armées au duc d'Anjou sous un roi jeune, brave, avide de gloire, capable, généreux, et en présence du connétable Anne de Montmorency! Le duc d'Anjou eut, aux yeux des politiques de l'Europe, l'honneur de la Saint-Barthélemy; Charles IX en eut tout l'odieux. Après avoir inspiré au roi une feinte et secrète jalousie contre son frère, elle se servit de cette passion pour user dans les intrigues d'une rivalité fraternelle les grandes qualités de Charles IX. MM. de Cipierre le gouverneur, et Amyot le précepteur de Charles IX, avaient fait de leur élève un si grand homme, ils avaient préparé un si beau règne, que la mère prit son fils en

haine, tant elle craignit de perdre le pouvoir qu'elle avait conquis. Sur ces données, la plupart des historiens ont cru à quelque prédilection de la reine mère pour Henri III; mais la conduite qu'elle tenait en ce moment prouve la parfaite insensibilité de son cœur envers ses enfants. En allant régner en Pologne, le duc d'Anjou la privait de l'instrument dont elle avait besoin pour tenir Charles IX en haleine, par ces intrigues domestiques qui jusqu'alors avaient neutralisé son énergie, en offrant une pâture à ses sentiments extrêmes. Elle fit forger la conspiration de La Mole et de Coconnas où trempait le duc d'Alençon, qui, devenu duc d'Anjou par l'avénement de son frère, se prêta très-complaisamment aux vues de sa mère, en déployant une ambition qu'encourageait sa sœur Marguerite, reine de Navarre. Cette conspiration, alors arrivée au point où la voulait Catherine, avait pour but de mettre le jeune duc et son beau-frère, le roi de Navarre, à la tête des protestants, de s'emparer de Charles IX et de retenir prisonnier ce roi sans héritier, qui laisserait ainsi la couronne au duc, dont l'intention était d'établir le protestantisme en France. Si le Laboureur et les plus judicieux auteurs n'avaient déjà prouvé que La Mole et Coconnas, arrêtés cinquante jours après la nuit où commence ce récit, et décapités au mois d'avril suivant, furent les victimes de la politique de la reine mère, il suffirait, pour faire penser qu'elle dirigea secrètement leur entreprise, de la participation de Cosme Ruggieri dans cette affaire. Cet homme, contre lequel le roi nourrissait des soupçons et une haine dont les motifs vont se trouver suffisamment expliqués ici, fut impliqué dans la procédure; il convint d'avoir fourni à La Mole une figure représentant le roi, piquée au cœur par deux aiguilles. Charles IX demanda la mort de ce Florentin; Catherine, plus puissante, obtint que son astrologue serait condamné seulement aux galères. Le roi mort, Cosme Ruggieri fut gracié par une ordonnance de Henri III qui lui rendit ses pensions, et le reçut à la cour. Mais cette femme avait tant frappé de coups sur le cœur de son fils, qu'il était en ce moment impatient de secouer le joug de sa mère. Depuis l'absence de Marie Touchet, Charles IX inoccupé s'était pris à tout observer autour de lui; il avait tendu très-habilement des piéges aux gens dont il se croyait sûr, pour éprouver leur fidélité; il avait surveillé les démarches de sa mère, et lui avait dérobé la connaissance des siennes propres, en se servant, pour la tromper, de tous les défauts qu'elle lui avait donnés. Dévoré du désir d'effacer l'horreur causée en France par la Saint-Barthélemy, il s'occupait avec activité des affaires, présidait le conseil et tentait de saisir les rênes du gouvernement par des actes habilement mesurés. Quoique la reine eût essayé de combattre les dispositions de son fils en employant tous les moyens d'influence que lui donnaient sur son esprit son autorité maternelle et l'habitude de le dominer, la pente de la défiance est si rapide, que le fils alla trop loin pour revenir. Le jour où les paroles dites par sa mère au roi de Pologne lui furent rapportées, il se sentit dans un si mauvais état de santé qu'il conçut d'horribles pensées, et, quand de tels soupçons envahissent le cœur d'un fils et d'un roi, rien ne peut les dissiper. En effet, à son lit de mort, sa mère fut obligée de l'interrompre en s'écriant : *Ne dites pas cela, monsieur!* au moment où, en confiant à Henri IV sa femme et sa fille, il voulait le mettre en garde contre Catherine. Quoique Charles IX ne manquât pas de ce respect extérieur dont elle fut toujours si jalouse qu'elle n'appela les rois ses enfants que monsieur; depuis quelques mois, la reine mère distinguait dans les manières de son fils l'ironie mal déguisée d'une vengeance arrêtée. Mais qui pouvait surprendre Catherine devait être habile. Elle tenait prête cette conspiration du duc d'Alençon et de La Mole, afin de détourner, par une nouvelle rivalité fraternelle, les efforts que faisait Charles IX pour arriver à son émancipation; seulement, avant d'en user, elle voulait dissiper des méfiances qui pouvaient rendre impossible toute réconciliation entre elle et son fils. Laisserait-il le pouvoir à une mère capable de l'empoisonner? Aussi se croyait-elle en ce moment si sérieusement menacée, qu'elle avait mandé Strozzi, son parent, soldat remarquable par son exécution. Elle tenait avec Birague des conciliabules secrets, et jamais elle n'avait aussi souvent consulté son oracle à l'hôtel de Soissons.

Quoique l'habitude de la dissimulation et l'âge eussent fait à Catherine ce masque d'abbesse, hautain et macéré, blafard et néanmoins plein de profondeur, discret et inquisiteur, si remarquable aux yeux de ceux qui ont étudié son portrait, les courtisans apercevaient quelques nuages sur cette glace florentine. Aucune souveraine ne se montra plus imposante que cette femme, surtout depuis la mort de Henri II, époque à laquelle elle prit le deuil et le pouvoir pour ne plus les quitter. Sa coiffure de deuil parut alors si belle à Marie Stuart, que cette jeune reine l'adopta. C'était un bonnet de velours noir façonné en pointe sur le front, et qui faisait comme un froc féminin à cet impérieux et froid visage, auquel Catherine savait communiquer à propos les séductions italiennes. Elle était si bien faite qu'elle fit venir la mode pour les femmes d'aller à cheval de manière à montrer ses jambes; car les siennes étaient les plus parfaites du monde. Toutes les femmes montèrent à cheval *à la planchette* en Europe, à laquelle la France imposait depuis long-

temps ses modes. Pour qui voudra se figurer cette grande reine pensive, le tableau qu'offrait la salle prendra tout à coup un aspect grandiose.

Ainsi ces deux reines, si différentes de génie, de beauté, de costume, et presque brouillées, étaient beaucoup trop préoccupées toutes deux pour donner pendant cette soirée le mot d'ordre qu'attendent les courtisans pour s'animer.

Le drame profondément caché, que depuis six mois jouaient le fils et la mère, avait été deviné par quelques courtisans. Les Italiens l'avaient surtout suivi d'un œil attentif, car tous devaient être sacrifiés si Catherine perdait la partie. En de pareilles circonstances, et dans un moment où le fils et la mère faisaient assaut de fourberie, le roi surtout devait occuper les regards. Pendant cette soirée, Charles IX, fatigué par une longue chasse et par les occupations sérieuses qu'il avait cachées, paraissait avoir quarante ans; mais il était arrivé au dernier degré de la maladie dont il mourut, et qui autorisa quelques personnes graves à penser qu'il fut empoisonné. Selon de Thou, ce Tacite des Valois, les chirurgiens trouvèrent dans le corps de Charles IX des taches suspectes (*ex causâ incognitâ reperti livores*). Les funérailles de ce prince furent encore plus négligées que celles de François II, au drap mortuaire duquel on attacha un écriteau où se lisait : *Tanneguy du Chastel, où es-tu ? Mais il était Français.* De Saint-Lazare à Saint-Denis, Charles IX fut conduit par Brantôme et par quelques archers de la garde que commandait M. de Solern. Tanneguy du Chastel avait dépensé trente mille écus du temps, somme énorme, pour la pompe funèbre de Charles VII, le bienfaiteur de sa maison. Cette circonstance, jointe à la haine supposée à la mère contre son fils, put confirmer l'accusation portée par de Thou; mais elle sanctionne l'opinion émise ici sur le peu d'affection que Catherine avait pour tous ses enfants, insensibilité qui se trouve expliquée par sa foi dans les arrêts de l'astrologie judiciaire. Elle ne pouvait guère s'intéresser à des instruments qui devaient lui manquer. Henri III était le dernier roi sous lequel elle devait régner, voilà tout. Néanmoins il peut être permis aujourd'hui de croire que Charles IX mourut de mort naturelle. Ses excès, son genre de vie, le développement subit de ses facultés, ses derniers efforts pour ressaisir les rênes du pouvoir, son désir de vivre, l'abus de ses forces, ses dernières souffrances et ses derniers plaisirs, tout démontre à des esprits impartiaux qu'il mourut d'une maladie de poitrine, affection alors peu connue, mal observée, et dont les symptômes purent porter Charles IX lui-même à se croire empoisonné. Mais le véritable poison que lui donna sa mère se trouvait dans les funestes conseils des courtisans placés autour de lui, qui lui firent gaspiller ses forces intellectuelles aussi bien que ses forces physiques, et causèrent ainsi sa maladie, purement occasionnelle et non constitutive.

Charles IX se distinguait alors plus qu'en aucune époque de sa vie par une majesté sombre qui ne messied pas aux rois. La grandeur de ses pensées secrètes se reflétait sur son visage remarquable par le teint italien qu'il tenait de sa mère. Cette pâleur d'ivoire, si belle aux lumières, si favorable aux expressions de la mélancolie, faisait vigoureusement ressortir le feu de ses yeux d'un bleu gris foncé qui, pressés entre des paupières grasses, acquéraient ainsi la finesse acérée que l'imagination exige du regard des rois, et dont la couleur favorisait la dissimulation. Les yeux de Charles IX étaient surtout terribles par la disposition de ses sourcils élevés, en harmonie avec un front découvert, et qu'il pouvait hausser et baisser à son gré. Il avait un nez large et long, gros du bout, un véritable nez de lion; de grandes oreilles, des cheveux d'un blond ardent, une bouche quasi-saignante comme celle des poitrinaires, dont la lèvre supérieure était mince, ironique, et l'inférieure assez forte pour faire supposer les plus belles qualités du cœur. Les rides imprimées sur ce front, dont elles détruisaient la jeunesse par d'effroyables soucis, inspiraient un violent intérêt; les remords causés par l'inutilité de la Saint-Barthélemy, mesure qui lui fut astucieusement arrachée, en avaient causé plus d'une; mais il y en avait deux autres dans son visage qui eussent été bien éloquentes pour un savant auquel un génie spécial aurait permis de deviner les éléments de la physiologie moderne. Ces deux rides produisaient un vigoureux sillon allant de chaque pommette à chaque coin de la bouche, et accusaient les efforts intérieurs d'une organisation fatiguée de fournir aux travaux de la pensée et aux violents plaisirs du corps. Charles IX était épuisé. La reine mère, en voyant son ouvrage, devait avoir des remords, si toutefois la politique ne les étouffe pas tous au moment où les gens couverts de pourpre atteignent à leur but. Si Catherine avait su l'effet de ses intrigues sur son fils, peut-être aurait-elle reculé! Quel affreux spectacle! Ce roi né si vigoureux était devenu débile, cet esprit si fortement trempé se trouvait plein de doutes; cet homme, en qui résidait l'autorité, se sentait sans appui; ce caractère ferme avait peu de confiance en lui-même; la valeur guerrière s'était changée par degrés en férocité, la discrétion en dissimulation, l'amour fin et délicat des Valois en une inextinguible rage de plaisir. Ce grand homme méconnu, perverti, usé sur les mille faces de sa belle âme, roi sans pouvoir, ayant un noble cœur et n'ayant pas un ami, tiraillé par mille desseins contraires, offrait la triste image d'un homme

de vingt-quatre ans désabusé de tout, se défiant de tout, décidé à tout jouer, même sa vie. Depuis peu de temps, il avait compris sa mission, son pouvoir, ses ressources, et les obstacles que sa mère apportait à la pacification du royaume; mais la lumière arrivait dans une lanterne brisée.

Deux hommes que ce prince aimait au point d'avoir excepté l'un du massacre de la Saint-Barthélemy, et d'avoir été dîner chez l'autre au moment où ses ennemis l'accusaient d'avoir empoisonné le roi, son médecin Jean Chapelain, et son chirurgien Ambroise Paré, mandé par Catherine et venu de province en toute hâte, se trouvaient là pour l'heure du coucher. Tous deux contemplaient leur maître avec sollicitude; quelques courtisans les questionnaient à voix basse, mais les deux savants mesuraient leurs réponses en cachant la condamnation qu'ils avaient portée. De temps en temps, le roi relevait ses paupières alourdies et tâchait de dérober à ses courtisans le regard qu'il jetait sur sa mère. Il se leva brusquement et se mit devant la cheminée.

— M. de Chiverny, dit-il, pourquoi prenez-vous le titre de chancelier d'Anjou et de Pologne? Êtes-vous à notre service ou à celui de notre frère?

— Je suis tout à vous, sire, dit-il en s'inclinant.

— Venez donc demain; j'ai dessein de vous envoyer en Espagne. Il se passe d'étranges choses à la cour de Madrid, messieurs.

Le roi regarda sa femme et se rejeta dans son fauteuil.

— Il se passe d'étranges choses partout! dit-il à voix basse au maréchal de Tavannes, l'un des favoris de sa jeunesse. Il se leva pour emmener le camarade de ses amusements de jeunesse dans l'embrasure de la croisée située à l'angle de ce salon, et lui dit : — J'ai besoin de toi, reste ici le dernier. Je veux savoir si tu seras pour ou contre moi. Ne fais pas l'étonné. Je romps mes lisières. Ma mère est cause de tout le mal ici. Dans trois mois je serai ou mort, ou roi de fait. Sur ta vie, silence! Tu as mon secret, toi, Solern et Villeroy. S'il se commet une indiscrétion, elle viendra de l'un de vous. Ne me serre pas de si près, va faire la cour à ma mère, dis lui que je meurs, et que tu ne me regrettes pas parce que je suis un pauvre sire.

Charles IX se promena le bras appuyé sur l'épaule de son ancien favori, avec lequel il parut s'entretenir de ses souffrances pour tromper les curieux; puis, craignant de rendre sa froideur trop visible, il vint causer avec les deux reines en appelant Birague auprès d'elles.

En ce moment, Pinard, un des secrétaires d'État, se coula de la porte auprès de Catherine en filant comme une anguille le long des murs; il vint dire deux mots à l'oreille de la reine mère, qui lui répondit par un signe affirmatif. Le roi ne demanda point à sa mère ce dont il s'agissait, il alla se remettre dans son fauteuil et garda le silence, après avoir jeté sur la cour un regard d'horrible colère et de jalousie. Ce petit événement eut, aux yeux de tous les courtisans, une énorme gravité. Ce fut comme la goutte d'eau qui fait déborder le verre, que cet exercice du pouvoir sans la participation du roi. La reine Élisabeth et la comtesse de Fiesque se retirèrent, sans que le roi y fît attention; mais la reine mère reconduisit sa belle-fille jusqu'à la porte. Quoique la mésintelligence de la mère et du fils donnât un très-grand intérêt aux gestes, aux regards, à l'attitude de Catherine et de Charles IX, leur froide contenance fit comprendre aux courtisans qu'ils étaient de trop; ils quittèrent le salon, quand la jeune reine fut sortie. A dix heures il ne resta plus que quelques intimes, les deux Gondi, Tavannes, le comte de Solern, Birague et la reine mère.

Le roi demeurait plongé dans une noire mélancolie. Ce silence était fatigant. Catherine paraissait embarrassée; elle voulait partir, et désirait que le roi la reconduisît, mais le roi demeurait obstinément dans sa rêverie; elle se leva pour lui dire adieu, Charles IX fut contraint de l'imiter; elle lui prit le bras, fit quelques pas avec lui pour pouvoir se pencher à son oreille et y glisser ces mots : « — Monsieur, j'ai des choses importantes à vous confier. » Avant de partir, la reine mère fit dans une glace, à MM. de Gondi, un clignement d'yeux qui put d'autant mieux échapper aux regards de son fils qu'il jetait lui-même un coup d'œil d'intelligence au comte de Solern et à Villeroy. Tavannes était pensif.

— Sire, dit le maréchal en sortant de sa méditation, je vous trouve royalement ennuyé; ne vous divertissez-vous donc plus? Vive Dieu! où est le temps où nous nous amusions à vaurienner par les rues le soir!

— Ah! c'était le bon temps, répondit le roi, non sans soupirer.

— Que n'y allez-vous? dit M. de Birague en se retirant et jetant une œillade aux Gondi.

— Je me souviens toujours avec plaisir de ce temps-là, s'écria le maréchal de Retz.

— Je voudrais bien vous voir sur les toits, monsieur le maréchal, dit Tavannes (sacré chat d'Italie, puisses-tu te rompre le cou! dit-il à l'oreille du roi).

— J'ignore qui de vous ou de moi franchirait le plus lestement une cour ou une rue; mais ce que je sais, c'est que nous ne craignons pas plus l'un que l'autre de mourir, répondit le comte de Retz.

— Eh bien, sire, voulez-vous vaurienner comme dans votre jeunesse? dit le grand maître.

Ainsi, à vingt-quatre ans, ce malheureux roi ne paraissait plus jeune à personne, pas même à ses

flatteurs. Tavannes et le roi se remémorèrent, comme de véritables écoliers, quelques-uns des bons tours qu'ils avaient faits dans Paris, et la partie fut bientôt liée. Les deux Italiens, mis au défi de sauter de toit en toit, et d'un côté de rue à l'autre, parièrent de suivre le roi. Chacun alla prendre un costume de vaurien.

Le comte de Solern, resté seul avec le roi, le regarda d'un air étonné. Si le bon Allemand, pris de compassion en devinant la situation du roi de France, était la fidélité, l'honneur même, il n'avait pas la conception prompte. Entouré de gens hostiles, ne pouvant se fier à personne, pas même à sa femme, qui s'était rendue coupable de quelques indiscrétions en ignorant qu'il eût sa mère et ses serviteurs pour ennemis, Charles IX avait été heureux de rencontrer en M. de Solern un dévouement qui lui permettait une entière confiance. Tavannes et Villeroy n'avaient qu'une partie des secrets du roi. M. le comte de Solern seul connaissait le plan dans son entier; il était d'ailleurs très-utile à son maître, en ce qu'il disposait de quelques serviteurs discrets et affectionnés qui obéissaient aveuglément à ses ordres. M. de Solern, qui avait un commandement dans les archers de la garde, y triait, depuis quelques jours, les hommes exclusivement attachés au roi, pour en composer une compagnie d'élite. Le roi pensait à tout.

— Eh bien! Solern, dit Charles IX, ne nous faut-il pas un prétexte pour passer la nuit dehors? J'avais bien madame de Belleville, mais ceci vaut mieux; ma mère peut savoir ce qui se passe chez Marie.

M. de Solern, qui devait suivre le roi, demanda la permission de battre les rues avec quelques-uns de ses Allemands, et Charles IX y consentit. Vers onze heures du soir, le roi, devenu gai, se mit en route avec ses trois courtisans pour explorer le quartier Saint-Honoré.

— J'irai surprendre ma mie, dit Charles IX à Tavannes, en passant par la rue de l'Autruche.

Pour rendre cette scène de nuit plus intelligible à ceux qui n'auraient pas présente à l'esprit la topographie du vieux Paris, il est nécessaire d'expliquer où se trouvait la rue de l'Autruche. Le Louvre de Henri II se continuait au milieu des décombres et des maisons abattues; à la place de l'aile qui fait aujourd'hui face au Pont-des-Arts, il existait un jardin; au lieu de la colonnade, se trouvaient des fossés et un pont-levis sur lequel devait être tué plus tard un Florentin, le maréchal d'Ancre; au bout de ce jardin, s'élevaient les tours de l'hôtel de Bourbon, demeure des princes de cette maison jusqu'au jour où la trahison du grand connétable, ruiné par le séquestre de ses biens qu'ordonna François I[er] pour ne pas prononcer entre sa mère et lui, termina un procès fatal à la France, par la confiscation des biens du connétable. Ce château, qui faisait un bel effet sur la rivière, fut démoli sous Louis XIV. La rue de l'Autruche commençait rue Saint-Honoré et finissait à l'hôtel de Bourbon sur le quai. Cette rue, nommée d'Autriche sur quelques vieux plans, et aussi de l'Austruc, a disparu de la carte comme tant d'autres; la rue des Poulies dut être pratiquée sur l'emplacement des hôtels qui s'y trouvaient du côté de la rue Saint-Honoré. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie de ce nom : les uns supposent qu'il vient d'un hôtel d'Osteriche (*Osterrichen*), habité par une fille de cette maison qui épousa un seigneur français au quatorzième siècle; les autres prétendent que là étaient jadis les volières royales où tout Paris accourut un jour voir une autruche vivante. Cette rue tortueuse était remarquable par les hôtels de quelques princes du sang qui se logèrent autour du Louvre. Depuis que la royauté avait déserté le faubourg Saint-Antoine où elle s'abrita sous la Bastille pendant deux siècles, pour venir se fixer au Louvre, beaucoup de grands seigneurs venaient demeurer aux environs. L'hôtel de Bourbon avait pour pendant du côté de la rue Saint-Honoré le vieil hôtel d'Alençon. Cette demeure des comtes de ce nom, toujours comprise dans l'apanage, appartenait alors au quatrième fils de Henri II, qui prit plus tard le titre de duc d'Anjou et qui mourut sous Henri III, auquel il donna beaucoup de tablature. L'apanage revint alors à la couronne, ainsi que ce vieil hôtel qui fut démoli. En ce temps, l'hôtel d'un prince offrait un vaste ensemble de constructions dont les amateurs d'archéologie peuvent avoir une idée en allant mesurer l'espace que tient encore, dans le Paris moderne, l'hôtel Soubise au Marais. Il comprenait les établissements exigés par ces grandes existences dont peu de personnes cherchent à se rendre compte aujourd'hui. C'étaient d'immenses écuries, le logement des médecins, des bibliothécaires, des chanceliers, du clergé, trésoriers, officiers, pages, serviteurs gagés et valets attachés à la maison du prince. Vers la rue Saint-Honoré, se trouvait, dans un jardin de l'hôtel, une jolie petite maison que la célèbre duchesse d'Alençon avait fait construire en 1520, et qui depuis avait été entourée de maisons particulières bâties par des marchands. Le roi y avait logé Marie Touchet. Quoique le duc d'Alençon actuel conspirât contre son frère, il était incapable de le contrarier en ce point. Comme, pour descendre la rue Saint-Honoré qui, dans ce temps, n'offrait de chances aux voleurs qu'à partir de la barrière des Sergents, il fallait passer devant l'hôtel de sa mie, il était difficile que le roi ne s'y arrêtât pas.

En cherchant quelque bonne fortune, un bourgeois attardé à dévaliser ou le guet à battre, le roi levait le nez à tous les étages, et regardait aux endroits éclairés afin de voir et d'écouter ce qui s'y passait. Mais il trouva sa bonne ville dans un état de tranquillité déplorable. Tout à coup, en arrivant à la maison d'un fameux parfumeur nommé René, qui fournissait la cour, le roi parut concevoir une de ces inspirations soudaines que suggèrent des observations antérieures, en voyant une forte lumière projetée par la dernière croisée du comble. Ce parfumeur était véhémentement soupçonné de guérir les oncles riches, quand ils se disaient malades. La cour lui attribuait l'invention du fameux *Élixir à successions*, et il fut accusé d'avoir empoisonné Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, laquelle fut ensevelie sans que sa tête eût été ouverte, *malgré l'ordre formel de Charles IX*, dit un contemporain. Depuis deux mois, le roi cherchait un stratagème pour pouvoir épier les secrets du laboratoire de René, chez qui Cosme Ruggieri allait souvent. Le roi voulait, s'il y trouvait quelque chose de suspect, procéder par lui-même sans aucun intermédiaire de la police ou de la justice, sur lesquelles sa mère ferait agir la crainte ou la corruption.

Il est certain que pendant le seizième siècle, dans les années qui le précédèrent et le suivirent, l'empoisonnement était arrivé à une perfection inconnue à la chimie moderne et que l'histoire a constatée. L'Italie, berceau des sciences modernes, fut, à cette époque, inventrice et maîtresse de ces secrets, dont plusieurs se perdirent. De là vint cette réputation qui pesa durant les deux siècles suivants sur les Italiens. Les romanciers en ont si fort abusé, que, partout où ils introduisent des Italiens, ils leur font jouer des rôles d'assassins et d'empoisonneurs. Si l'Italie avait alors l'entreprise des poisons subtils dont parlent quelques historiens, il faudrait seulement reconnaître sa suprématie en toxicologie comme dans toutes les connaissances humaines et dans les arts, où elle précédait l'Europe. Les crimes du temps n'étaient pas les siens, elle servait les passions du siècle comme elle bâtissait d'admirables édifices, commandait les armées, peignait de belles fresques, chantait des romances, aimait les reines, plaisait aux rois, dessinait des fêtes ou des ballets, et dirigeait la politique. A Florence cet art horrible était à un si haut point, qu'une femme partageant une pêche avec un duc, en se servant d'une lame d'or dont un côté seulement était empoisonné, mangeait la moitié saine et donnait la mort avec l'autre. Une paire de gants parfumés infiltrait par les pores une maladie mortelle. On mettait le poison dans un bouquet de roses naturelles, dont la seule senteur une fois respirée donnait la mort. Don Juan d'Autriche fut, dit-on, empoisonné par une paire de bottes. Le roi Charles IX était donc à bon droit curieux, et chacun concevra combien les sombres croyances dont il était agité devaient le rendre impatient de surprendre René à l'œuvre.

La fontaine située au coin de la rue de l'Arbre-Sec offrit à la noble bande les facilités nécessaires pour atteindre au faîte d'une maison voisine de celle de René, que le roi feignit de vouloir visiter. Le roi, suivi de ses compagnons, se mit à voyager sur les toits, au grand effroi de quelques bourgeois réveillés par ces faux voleurs qui les appelaient de quelque nom drôlatique, écoutaient les querelles et les plaisirs de chaque ménage, ou commençaient quelques effractions. Quand les Italiens virent Tavannes et le roi s'engager sur les toits de la maison voisine de celle de René, le maréchal de Retz s'assit en se disant fatigué, et son frère demeura près de lui.

— Tant mieux, pensa le roi qui les laissa volontiers.

Tavannes se moqua des deux Florentins qui restèrent seuls au milieu d'un profond silence, et dans un endroit où ils n'avaient que le ciel au-dessus d'eux et des chats pour auditeurs. Aussi profitèrent-ils de la circonstance pour se communiquer des pensées qu'ils n'auraient exprimées en aucun autre lieu du monde et que les événements de la soirée leur avaient inspirées.

— Albert, dit le grand maître au maréchal, le roi l'emportera sur la reine ; nous faisons de mauvaise besogne pour notre fortune, en suivant celle de Catherine. Si nous nous attachions au roi dans le moment où il cherche des appuis contre sa mère, et des hommes habiles pour le servir, nous ne serions pas chassés comme des bêtes fauves quand la reine mère sera bannie, enfermée ou tuée.

— Avec des idées pareilles, tu n'iras pas loin, Charles, répondit gravement le maréchal au grand maître. Tu suivras ton roi dans la tombe, et il n'a pas longtemps à vivre, il est ruiné d'excès. Cosme Ruggieri a pronostiqué sa mort pour l'an prochain.

— Le sanglier mourant a souvent tué le chasseur, dit Charles de Gondi. Cette conspiration du duc d'Alençon, du roi de Navarre et du prince de Condé, pour laquelle s'entremettent La Mole et Coconnas, est plus dangereuse qu'utile. D'abord le roi de Navarre, que la reine mère espérait prendre en flagrant délit, s'est défié d'elle et ne s'y fourre point ; il veut en profiter sans en courir les chances. Puis voilà qu'aujourd'hui tous ont la pensée de mettre la couronne sur la tête du duc d'Alençon qui se fait protestant.

— *Budelone!* ne vois-tu pas que cette conspiration permet à la reine de savoir ce que les huguenots

peuvent faire avec le duc d'Alençon, et ce que le roi veut faire avec les huguenots? car le roi négocie avec eux; mais, pour faire chevaucher le roi sur un cheval de bois, elle lui déclarera demain cette conspiration qui neutralisera ses projets.

— Ah! fit Charles de Gondi, voilà qui est bien.

— Bien, pour le duc d'Anjou, qui aime mieux être roi de France que roi de Pologne, et à qui j'irai tout expliquer.

— Tu pars, Albert?

— Demain. N'avais-je pas la charge d'accompagner le roi de Pologne?

— Tu es la prudence même.

— *Che bestia!* je te jure qu'il n'y a pas le moindre danger pour nous à rester à la cour. S'il y en avait, m'en irais-je? je demeurerais près de notre bonne maîtresse.

— Bonne! fit le grand maître; elle est femme à laisser là ses instruments quand elle les trouve trop lourds...

— *O coglione!* tu veux être un soldat, et tu crains la mort? Chaque métier a ses devoirs. Nous avons les nôtres envers la fortune. En s'attachant aux rois, source de toute puissance temporelle et qui protégent, élèvent, enrichissent nos maisons, il faut leur vouer l'amour qui enflamme pour le ciel le cœur du martyr, il faut savoir souffrir pour leur cause. Quand ils nous sacrifient à leur trône, nous pouvons périr, car nous mourons autant pour nous-mêmes que pour eux, nos maisons ne périssent pas. *Ecco.*

— Tu as raison, Albert. D'ailleurs, la reine espère beaucoup de l'habileté des Ruggieri pour se raccommoder avec son fils. Quand il n'a plus voulu se servir de René, la rusée a bien deviné sur quoi portaient ses soupçons. Mais qui sait ce que le roi porte dans son sac; peut-être hésite-t-il seulement sur le traitement qu'il destine à sa mère. Il la hait, entends-tu? il a dit quelque chose de ses desseins à la reine, la reine en a causé avec madame de Fiesque, madame de Fiesque a tout rapporté à la reine mère; depuis, le roi se cache de sa femme.

— Il était temps, dit le maréchal.

— De quoi faire? demanda le grand maître.

— D'occuper le roi, répondit le maréchal, qui était plus avant que son frère dans l'intimité de Catherine. Charles, je t'ai fait faire un beau chemin, dit-il gravement à son frère, sois, comme moi, l'âme damnée de notre maîtresse; elle restera reine, car elle est ici la plus forte. Madame de Sauves est toujours à elle, et le roi de Navarre, le duc d'Alençon sont toujours à madame de Sauves; Catherine les tiendra toujours tous en laisse, sous celui-ci, comme sous le règne du roi Henri III. Dieu veuille que celui-là ne soit pas ingrat!

— Pourquoi?

— Sa mère fait trop pour lui.

— Eh, mais j'entends du bruit dans la rue Saint-Honoré, s'écria le grand maître, on ferme la porte de René! Ne distingues-tu pas le pas de plusieurs hommes? les Ruggieri sont arrêtés.

— Ah! *diavolo!* voici de la prudence. Le roi n'a pas suivi son impétuosité accoutumée. Mais où les mettrait-il en prison? Allons voir ce qui se passe.

Les deux frères arrivèrent au coin de la rue de l'Autruche au moment où le roi entrait chez sa maîtresse. A la lueur des flambeaux que tenait le concierge, ils purent apercevoir Tavannes et les Ruggieri.

— Eh bien, Tavannes, s'écria le grand maître en courant après le compagnon du roi qui retournait vers le Louvre, que vous est-il arrivé?

— Nous sommes tombés en plein consistoire de sorciers; nous en avons arrêté deux qui sont de vos amis et qui pourront expliquer, à l'usage des seigneurs français, par quels moyens vous avez mis la main sur deux charges de la couronne, vous qui n'êtes pas du pays, dit Tavannes moitié riant, moitié sérieux.

— Et le roi? fit le grand maître.

— Il reste chez sa maîtresse.

— Nous sommes arrivés par le dévouement le plus absolu pour nos maîtres, une belle et noble voie que vous avez prise aussi, mon cher duc, répondit le maréchal de Retz.

Les trois courtisans cheminèrent en silence. Au moment où ils se quittèrent en retrouvant chacun leurs gens pour se faire accompagner chez eux, deux hommes se glissèrent lestement le long des murailles de la rue de l'Autruche. Ces deux hommes étaient le roi et le comte de Solern qui arrivèrent promptement au bord de la Seine à un endroit où une barque et des rameurs choisis par le seigneur allemand les attendaient. En peu d'instants tous deux atteignirent le bord opposé.

— Ma mère n'est pas couchée, s'écria le roi; elle nous verra, nous avons mal choisi le lieu du rendez-vous.

— Elle pourra croire à quelque duel, répondit M. de Solern, et comment distinguerait-elle qui nous sommes, à cette distance?

— Eh! qu'elle me voie, s'écria Charles IX, je suis décidé maintenant!

Le roi et son confident sautèrent sur la berge et marchèrent vivement dans la direction du Pré aux Clercs. En y arrivant le comte de Solern, qui précédait le roi, fit la rencontre d'un homme en sentinelle, avec lequel il échangea quelques paroles et qui se retira vers les siens. Bientôt deux hommes, qui paraissaient être des princes aux marques de respect que leur donnait leur vedette, quittèrent la

place où ils s'étaient cachés derrière une mauvaise clôture de champ, et s'approchèrent du roi devant lequel ils fléchirent le genou ; Charles IX les releva avant qu'ils n'eussent touché la terre et leur dit : — Point de façons, nous sommes des gentilshommes.

A ces trois gentilshommes vint se joindre un vieillard vénérable que l'on aurait pris pour le chancelier de l'Hôpital s'il n'était mort l'année précédente. Tous quatre marchèrent avec vitesse afin de se mettre en un lieu où leur conférence ne pût être entendue par les gens de leur suite. M. de Solern les suivit à une faible distance pour veiller sur le roi. Ce fidèle serviteur se livrait à une défiance que Charles IX ne partageait point, en homme à qui la vie était devenue trop pesante. Ce seigneur fut, du côté de ce prince, le seul témoin de la conférence, qui s'anima bientôt.

— Sire, dit l'un des interlocuteurs, le connétable de Montmorency, le meilleur ami du roi votre père et qui en a eu les secrets, a opiné avec le maréchal de Saint-André, qu'il fallait coudre madame Catherine dans un sac et la jeter à la rivière. Si cela eût été fait, bien de braves gens seraient sur pied.

— J'ai assez d'exécutions sur la conscience, monsieur, répondit le roi.

— Eh bien, sire, reprit le plus jeune des quatre personnages, du fond de l'exil la reine Catherine saura brouiller les affaires, et trouvera des auxiliaires. N'avons-nous pas tout à craindre des Guise, qui ont depuis neuf ans formé le plan d'une monstrueuse alliance catholique dans le secret de laquelle vous n'êtes pas, et qui menace votre trône? Cette alliance est une invention de l'Espagne qui ne renonce pas à son projet d'abattre les Pyrénées. Sire, le protestantisme sauverait la France en mettant une barrière morale entre elle et une nation qui rêve l'empire du monde. La reine mère s'appuiera donc sur l'Espagne et sur les Guise, si elle se voit proscrite.

— Messieurs, dit le roi, sachez que, vous m'aidant et la paix établie sans défiance, je me charge de faire trembler un chacun dans le royaume. Tête-Dieu, pleine de reliques! il est temps que la royauté se relève. Sachez-le bien, en ceci ma mère a raison, il s'en va de vous comme de moi. Vos biens, vos avantages sont liés à notre trône; quand vous aurez laissé abattre la religion, ce sera sur le trône et sur vous que se porteront les mains dont vous vous servez. Je ne me soucie plus de me battre contre des idées, avec des armes qui ne les atteignent point. Voyons si le protestantisme fera des progrès en l'abandonnant à lui-même; mais surtout, voyons à quoi s'attaquera l'esprit de cette faction. L'amiral, que Dieu veuille le recevoir à merci, n'était pas mon ennemi, il me jurait de contenir la révolte dans les bornes du monde spirituel, et de laisser, dans le royaume temporel, un roi et des sujets soumis. Messieurs, si la chose est encore en votre pouvoir, donnez l'exemple; aidez votre souverain à réduire des mutins qui nous ôtent aux uns et aux autres la tranquillité. La guerre nous prive tous de nos revenus et ruine le royaume. Je suis las de cet état de troubles, et tant, que, s'il le faut absolument, je sacrifierai ma mère; j'irai plus loin, je garderai près de moi des protestants et des catholiques en nombre égal, et je mettrai au-dessus d'eux la hache de Louis XI pour les rendre égaux. Que MM. de Guise complotent une Sainte-Union qui s'attaque à ma couronne! le bourreau commencera sa besogne par eux. J'ai compris les misères de mon peuple, et suis disposé à tailler en plein drap dans les grands qui mettent à mal notre royaume. Je m'inquiète peu des consciences, je veux désormais des sujets soumis, qui travaillent, sous mon vouloir, à la prospérité de l'État. Messieurs, je vous donne dix jours pour négocier avec les vôtres, rompre vos trames, et revenir à moi qui deviendrai votre père. Si vous refusez, vous verrez de grands changements, j'agirai avec de petites gens qui se rueront à ma voix sur les seigneurs. Je me modellerai sur un roi qui a su pacifier son royaume en ayant des gens, plus considérables que vous ne l'êtes, qui lui rompaient en visière. Si les troupes catholiques font défaut, j'ai mon frère d'Espagne que j'appellerai au secours des trônes menacés; enfin si je manque de ministre pour exécuter mes volontés, il me prêtera le duc d'Albe.

— En ce cas, sire, nous aurions les Allemands à opposer à vos Espagnols, répondit un des interlocuteurs.

— Mon cousin, dit froidement Charles IX, ma femme s'appelle Élisabeth d'Autriche, vos secours pourraient faillir de ce côté; mais, croyez-moi, battons-nous seuls et n'appelons point l'étranger. Vous êtes en butte à la haine de ma mère, et vous me tenez d'assez près pour me servir de second dans le duel que je vais avoir avec elle, eh bien! écoutez ceci. Vous me paraissez si digne d'estime, que je vous offre la charge de connétable, vous ne nous trahirez pas comme l'autre. — Le prince auquel parlait Charles IX lui prit la main, frappa dedans avec la sienne en disant : — Ventre saint-gris! voici, mon frère, pour oublier bien des torts. Mais, sire, la tête ne marche pas sans la queue, et notre queue est difficile à entraîner. Donnez-nous plus de dix jours; il nous faut au moins un mois, pour faire entendre raison aux nôtres. Ce délai passé, nous serons les maîtres.

— Un mois, soit. Mon seul négociateur sera Villeroy, vous n'aurez foi qu'en lui, quoi qu'on vous dise d'ailleurs.

— Un mois, dirent à la fois les trois seigneurs, ce délai suffit.

— Messieurs, nous sommes cinq, dit le roi, cinq gens de cœur. S'il y a trahison, nous saurons à qui nous en prendre.

Les trois assistants quittèrent Charles IX avec les marques du plus grand respect, et lui baisèrent la main. Quand le roi repassa la Seine, quatre heures sonnaient au Louvre. La reine Catherine n'était pas encore couchée.

— Ma mère veille toujours, dit Charles au comte de Solern.

— Elle a sa forge aussi, dit l'Allemand.

— Cher comte, que vous semble d'un roi réduit à conspirer? dit avec amertume Charles IX après une pause.

— Je pense, sire, que si vous me permettiez de jeter cette femme à l'eau, comme disait ce jeune cadet, la France serait bientôt tranquille.

— Un parricide, après la Saint-Barthélemy, comte! dit le roi. Non, non, l'exil. Une fois tombée, ma mère n'aura ni un serviteur, ni un partisan.

— Eh bien! sire, reprit le comte de Solern, ordonnez-moi de l'aller arrêter à l'instant et de la conduire hors du royaume, car demain elle vous aura tourné l'esprit.

— Eh bien, dit le roi, venez à ma forge, là personne ne nous entendra; d'ailleurs, je ne veux pas que ma mère soupçonne la capture des Ruggieri. En me sachant ici, la bonne femme ne se doutera de rien, et nous concerterons les mesures nécessaires à son arrestation.

Quand le roi, suivi du comte de Solern, entra dans la pièce basse où était son atelier, il la lui montra en souriant.

— Je ne crois pas, dit-il, que parmi tous les rois qu'aura la France, il s'en rencontre un second auquel plaise un pareil métier. Mais, quand je serai vraiment le roi, je ne forgerai pas des épées, je les ferai rentrer toutes dans le fourreau.

— Sire, dit le comte de Solern, les fatigues du jeu de paume, votre travail à cette forge, la chasse, et, dois-je le dire, l'amour sont des cabriolets que le diable vous donne pour aller plus vite à Saint-Denis.

— Solern! dit lamentablement le roi, si tu savais le feu qu'on m'a mis au cœur et dans le corps! Rien ne peut l'éteindre. Es-tu sûr des hommes qui gardent les Ruggieri?

— Comme de moi-même.

— Eh bien, pendant cette journée j'aurai pris mon parti. Pensez aux moyens d'exécution, je vous donnerai mes derniers ordres à cinq heures chez madame de Belleville.

Quand les premières lueurs de l'aube luttèrent avec la lumière de l'atelier, le roi, que le comte de Solern avait laissé seul, entendit tourner la porte et vit sa mère qui se dessina dans le crépuscule comme un fantôme; mais quoique très-nerveux et impressible, Charles IX ne tressaillit point, quoique, dans les circonstances où il se trouvait, cette apparition eût une couleur sombre et fantastique.

— Monsieur, lui dit-elle, vous vous tuez...

— J'accomplis les horoscopes, répondit-il avec un rire amer. Mais vous, madame, n'êtes-vous pas aussi matinale que je le suis?

— Nous avons veillé tous deux, monsieur, mais dans des intentions bien différentes. Quand vous alliez conférer avec vos plus cruels ennemis en plein champ, en vous cachant de votre mère, aidé par Tavannes et par les Gondi avec lesquels vous avez feint d'aller courir la ville, je lisais des dépêches qui contenaient les preuves d'une terrible conspiration où trempe votre frère le duc d'Alençon, votre beau-frère le roi de Navarre, le prince de Condé, la moitié des grands du royaume. Il ne s'agit de rien moins que de vous ôter la couronne en s'emparant de votre personne; ces messieurs disposent déjà de cinquante mille hommes de bonnes troupes.

— Ah! fit le roi d'un air incrédule.

— Votre frère se fait huguenot, reprit la reine.

— Mon frère passe aux huguenots! s'écria Charles en brandissant le fer qu'il tenait à la main.

— Oui, le duc d'Alençon, huguenot de cœur, le sera bientôt d'effet. Votre sœur, la reine de Navarre, n'a plus pour vous qu'un reste d'affection, elle aime M. le duc d'Alençon, elle aime Bussy, elle aime M. de La Mole.

— Quel cœur! fit le roi.

— Pour devenir grand, ce petit La Mole, dit la reine en continuant, ne trouve rien de mieux que de donner à la France un roi de sa façon. Il sera, dit-on, connétable.

— Damnée Margot! s'écria le roi, voilà ce que nous rapporte son mariage avec un hérétique.

—Avec le chef de votre branche cadette que vous avez rapproché du trône malgré mon avis, et qui voudrait vous faire entre-tuer tous. La maison de Bourbon est l'ennemie de la maison de Valois, sachez bien ceci, monsieur. Toute branche cadette doit être maintenue dans la plus grande pauvreté, car elle est née conspiratrice, et c'est sottise que de lui donner des armes quand elle n'en a pas, et de les lui laisser quand elle en prend. Que tout cadet soit incapable de nuire, voilà la loi des couronnes. Ainsi sont les sultans d'Asie. Les preuves sont là-haut, dans mon cabinet, où je vous ai prié de me suivre en vous quittant hier au soir, mais vous aviez d'autres visées. Dans un mois, si nous n'y mettions bon

ordre, vous auriez eu le sort de Charles le Simple.

—Dans un mois, s'écria Charles IX atterré par la coïncidence de cette date avec le délai demandé par les princes, la nuit même. *Dans un mois nous serons les maîtres*, se dit-il en répétant leurs paroles.

— Madame, vous avez des preuves? demanda-t-il à haute voix.

— Elles sont sans réplique, monsieur, elles viennent de ma fille Marguerite. Effrayée elle-même des probabilités d'une semblable combinaison, et malgré sa tendresse pour votre frère d'Alençon, le trône des Valois lui a tenu plus au cœur cette fois-ci que tous ses amours. Elle demande pour prix de ses révélations qu'il ne soit rien fait à La Mole; mais ce croquant me semble un dangereux coquin de qui nous devons nous débarrasser, ainsi que du comte de Coconnas, l'homme de votre frère d'Alençon. Quant au prince de Condé, cet enfant consent à tout, pourvu que l'on me jette à l'eau; je ne sais si c'est le présent de noces qu'il me fait pour lui avoir donné sa jolie femme. Ceci est grave, monsieur. Vous parlez de prédictions, j'en connais une qui donne le trône des Valois à la maison de Bourbon; et si nous n'y prenons garde, elle se réalisera. N'en veuillez pas à votre sœur, elle s'est bien conduite en ceci.

Mon fils, dit-elle après une pause et en donnant à sa voix l'accent de la tendresse, beaucoup de méchantes gens à MM. de Guise veulent semer la division entre vous et moi, quoique nous soyons les seuls dans ce royaume de qui les intérêts soient exactement les mêmes. Pensez-y. Vous vous reprochez maintenant la Saint-Barthélemy, je le sais; vous m'accusez de vous y avoir décidé. Le catholicisme, monsieur, doit être le lien de l'Espagne, de la France et de l'Italie, trois pays qui peuvent, par un plan secrètement et habilement suivi, se réunir sous la maison de Valois à l'aide du temps. Ne vous ôtez pas des chances en lâchant la corde qui réunit ces trois royaumes dans le cercle d'une même foi. Pourquoi les Valois et les Médicis n'exécuteraient-ils pas pour leur gloire le plan de Charles-Quint à qui la tête a manqué? Rejetons dans le nouveau monde, où elle s'engage, cette race de Jeanne la Folle. Assis à Florence et à Rome, les Médicis subjugueront l'Italie pour vous; ils vous en assureront tous les avantages par un traité de commerce et d'alliance en se reconnaissant vos feudataires pour le Piémont, le Milanais et Naples où vous avez des droits. Voilà, monsieur, les raisons de la guerre à mort que nous faisons aux Huguenots. Pourquoi me forcez-vous à vous répéter ces choses? Charlemagne se trompait en s'avançant vers le Nord. Oui, la France est un corps dont le cœur se trouve au golfe de Lyon, et dont les deux bras sont l'Espagne et l'Italie. On domine ainsi la Méditerranée qui est comme une corbeille où tombent les richesses de l'Orient et dont ces messieurs de Venise profitent aujourd'hui, à la barbe de Philippe II. Si l'amitié des Médicis et vos droits peuvent vous faire espérer l'Italie; la force ou des alliances, une succession peut-être vous donneront l'Espagne. Prévenez sur ce point l'ambitieuse maison d'Autriche, à laquelle les Guelfes vendaient l'Italie, et qui rêve encore d'avoir l'Espagne. Quoique votre femme vienne de cette maison, abaissez l'Autriche, embrassez-la bien fort pour l'étouffer; là, sont les ennemis de votre royaume, car de là viennent les secours aux protestants. N'écoutez pas les gens qui trouvent leur bénéfice à notre désaccord, et qui vous mettent martel en tête en me présentant comme votre ennemie domestique. Vous ai-je empêché d'avoir des héritiers? Pourquoi votre maîtresse vous donne-t-elle un fils, et la reine une fille? Pourquoi n'avez-vous pas aujourd'hui trois héritiers qui couperaient par le pied les espérances de tant de séditions? Est-ce à moi, monsieur, de répondre à ces questions? Si vous aviez un fils, M. d'Alençon conspirerait-il?

En achevant ces paroles, Catherine arrêta sur Charles IX le coup d'œil fascinateur de l'oiseau de proie sur sa victime. La fille de Médicis était alors belle de sa beauté, ses vrais sentiments éclataient sur son visage qui, semblable à celui du joueur à son tapis vert, étincelait de mille grandes cupidités. Charles IX ne vit plus la mère d'un seul homme, mais bien, comme elle le disait d'elle, la mère des armées et des empires (*mater castrorum*). Elle avait déployé les ailes de son génie et volait audacieusement dans la haute politique des Médicis et des Valois, en traçant les plans gigantesques dont s'effrayait Henri II, et qui, transmis par le génie des Médicis à Richelieu, restèrent écrits dans le cabinet de la maison de Bourbon. Mais Charles IX, en voyant sa mère user de tant de précautions, pensait en lui-même qu'elles devaient être nécessaires, et il se demandait dans quel but elle les prenait. Il baissait les yeux, il hésitait; sa défiance ne pouvait tomber devant des phrases. Catherine fut étonnée de la profondeur à laquelle gisaient les soupçons dans le cœur de son fils.

— Eh bien! monsieur, dit-elle, ne me comprendrez-vous donc point? Que sommes-nous, vous et moi, devant l'éternité des couronnes royales? Me supposez-vous des desseins autres que ceux qui doivent nous agiter en habitant la sphère où l'on domine les empires?

— Madame, je vous suis dans votre cabinet, il faut agir...

— Agir! s'écria Catherine, laissons-les aller, et prenons-les sur le fait, la justice nous en délivrera. Pour Dieu! faisons-leur bonne mine.

La reine se retira. Le roi resta seul un moment, car il était tombé dans un profond accablement.

— De quel côté sont les embûches? s'écria-t-il. Qui d'elle ou d'eux me trompe? Quelle politique est la meilleure? *Deus! discerne causam meam*, dit-il les larmes aux yeux. La vie me pèse. Naturelle ou forcée, je préfère la mort à ces tiraillements contradictoires, ajouta-t-il en déchargeant un coup de marteau sur son enclume avec tant de force que les voûtes du Louvre en tremblèrent.

Mon Dieu! reprit-il en sortant et regardant le ciel, vous, pour la sainte religion de qui je combats, donnez-moi la clarté de votre regard pour pénétrer le cœur de ma mère, en interrogeant les Ruggieri.

II.

MARIE TOUCHET.

La petite maison où demeurait la dame de Belleville et où Charles IX avait déposé ses prisonniers, était l'avant-dernière dans la rue de l'Autruche, du côté de la rue Saint-Honoré. La porte de la rue que flanquaient deux petits pavillons en brique, semblait fort simple dans un temps où les portes et leurs accessoires étaient si curieusement traités. Elle se composait de deux pilastres en pierre taillée en pointe de diamant, et le cintre représentait une femme couchée qui tenait une corne d'abondance. La porte, garnie de ferrures énormes, avait, à hauteur d'œil, un guichet pour examiner les gens qui demandaient à entrer. Chacun des pavillons logeait un concierge, car le plaisir extrêmement capricieux du roi Charles exigeait un concierge jour et nuit. La maison avait une petite cour pavée à la vénitienne. A cette époque où les voitures n'étaient pas inventées, les dames allaient à cheval ou en litière, et les cours pouvaient être magnifiques, sans que les chevaux ou les voitures les gâtassent. Il faut sans cesse penser à cette circonstance pour s'expliquer l'étroitesse des rues, le peu de largeur des cours, et certains détails des habitations du xve siècle. La maison, élevée d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, était couronnée par une frise sculptée, sur laquelle s'appuyait un toit à quatre pans, dont le sommet formait une plate-forme. Ce toit était percé de trois lucarnes ornées de tympans et de chambranles que le ciseau avait dentelés et couverts d'arabesques. Chacune des trois croisées du premier étage se recommandait également par ses broderies de pierre, que la brique des murs faisait ressortir. Au rez-de-chaussée, un double perron décoré fort délicatement, et dont la tribune se distinguait par un lacs d'amour, menait à une porte d'entrée en bossages vermiculés, système de décors qui se retrouvait dans la croisée de droite et dans celle de gauche. Un jardin, où abondaient les fleurs rares, occupait derrière la maison un espace égal en étendue à celui de la cour. Ce jardin était distribué et planté à la mode de ce temps : une vigne tapissait les murailles; au milieu de quelques carrés de fleurs s'élevait un pin argenté, dans le fond se trouvait un petit bosquet d'ifs taillés; les murs étaient revêtus de mosaïques composées de différents cailloux assortis, et dont les dessins, quoique grossiers, plaisaient à l'œil par la richesse des couleurs en harmonie avec celles des fleurs. La façade du jardin, semblable à celle de la cour, offrait comme elle un joli balcon travaillé qui surmontait la porte et embellissait la croisée du milieu. Sur le jardin comme sur la cour, les ornements de cette maîtresse croisée avancée de quelques pieds, montaient jusqu'à la frise, en sorte qu'elle simulait un petit pavillon semblable à une lanterne. Les appuis des autres croisées étaient incrustés de marbres précieux encadrés dans la pierre.

Malgré le goût exquis qui respirait dans cette maison, elle avait une physionomie triste. Le jour y était obscurci par les maisons voisines et par les toits de l'hôtel d'Alençon qui projetaient leur ombre sur la cour et sur le jardin; puis, il y régnait un profond silence. Mais ce silence, ce clair obscur, cette solitude faisaient du bien à l'âme qui pouvait s'y livrer à une seule pensée, comme dans un cloître où l'on se recueille, ou comme dans la coite maison où l'on aime. Qui ne devinerait maintenant les recherches intérieures de cette retraite, seul lieu de son royaume où l'avant-dernier Valois pouvait épancher son âme, dire ses douleurs, déployer son goût pour les arts et se livrer à la poésie qu'il aimait, toutes affections contrariées par les soucis de la plus pesante des royautés? Là seulement sa grande âme et sa haute valeur étaient appréciées; là seulement il se livra durant quelques mois fugitifs, les derniers de sa vie, aux jouissances de la paternité, plaisirs dans lesquels il se jetait avec la frénésie que le pressentiment d'une horrible et prochaine mort imprimait à toutes ses actions.

Dans l'après-midi, le lendemain, Marie achevait sa toilette dans son oratoire, qui était le boudoir de ce temps-là. Elle arrangeait quelques boucles de sa belle chevelure noire, afin d'en marier les touffes avec un nouvel escoffion de velours, et se regardait attentivement dans son miroir.

— Il est bientôt quatre heures; cet interminable conseil est fini, se disait-elle. Jacob est revenu du Louvre où l'on est en émoi à cause du nombre des conseillers convoqués, et de la durée de cette séance.

Qu'est-il donc arrivé? quelque malheur. Mon Dieu, sait-il combien l'âme s'use à l'attendre en vain! Il est allé peut-être à la chasse? S'il s'est amusé, tout sera pour le mieux; si je le vois gai, j'oublierai que j'ai souffert.

Elle appuya ses mains le long de sa taille afin d'effacer quelque léger pli, et se tourna de côté pour voir en profil comment allait sa robe; mais elle vit alors le roi sur le lit de repos. Les tapis assourdissaient si bien le bruit des pas qu'il avait pu se glisser là sans être entendu.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle en laissant échapper un cri de surprise promptement réprimé.

— Tu pensais à moi? dit le roi.

— Quand ne pensé-je pas à vous? demanda-t-elle en s'asseyant près de lui.

Elle lui ôta son chapeau, son manteau; lui passa les mains dans les cheveux, comme si elle eût voulu les lui peigner avec les doigts. Charles se laissa faire sans rien répondre. Étonnée, Marie se mit à genoux pour bien étudier le pâle visage de son royal maître, et reconnut alors les traces d'une fatigue horrible et d'une mélancolie plus dévorante que toutes les mélancolies qu'elle avait déjà dissipées. Elle retint une larme, et garda le silence pour ne pas irriter par d'imprudentes paroles des douleurs qu'elle ne connaissait pas encore. Elle fit ce que font, en semblable occurrence, les femmes tendres: elle baisa ce front sillonné de rides précoces, ces joues décomposées, en essayant d'imprimer la fraîcheur de son âme à cette âme soucieuse, en faisant passer son esprit dans de suaves caresses qui n'eurent aucun succès. Elle leva la tête à la hauteur de celle du roi, qu'elle étreignit doucement de ses bras mignons, et se tint coi, le visage appuyé sur ce sein douloureux, en épiant le moment opportun pour questionner ce malade abattu.

—Mon Charlot, ne direz-vous pas à votre pauvre amie inquiète les pensées qui embrunent votre front chéri, qui font pâlir vos belles lèvres rouges?

— A l'exception de Charlemagne, dit-il d'une voix sourde et creuse, tous les rois de France du nom de Charles ont fini misérablement.

— Bah! dit-elle, et Charles VIII?

— A la fleur de l'âge, reprit le roi, ce pauvre prince s'est cogné la tête à une porte basse, au château d'Amboise qu'il embellissait, et il mourut en d'horribles souffrances; on lui a percé le crâne avec un effroyable instrument que Paré s'occupe à perfectionner, et que je croyais sentir dans ma tête, à mesure qu'il me décrivait l'opération. Cette horrible torture a donné la couronne à notre maison.

— Charles VII a reconquis son royaume.

— Petite, il y est mort (le roi baissa la voix) de faim, redoutant d'être empoisonné par le dauphin, qui avait déjà fait mourir sa belle Agnès. Le père craignait son fils; aujourd'hui, le fils craint sa mère!

— Pourquoi fouillez-vous ainsi dans le passé? dit-elle en pensant à l'épouvantable vie de Charles VI.

— Que veux-tu, mon minon! les rois peuvent trouver, sans recourir aux devins, le sort qui les attend; ils n'ont qu'à consulter l'histoire. Je suis en ce moment occupé d'éviter le sort de Charles le Simple, qui fut dépouillé de sa couronne, et mourut en prison, après sept ans de captivité.

— Charles V a chassé les Anglais! dit-elle victorieusement.

— Non lui, mais du Guesclin, car empoisonné par Charles de Navarre, il a traîné des jours languissants.

— Mais Charles IV? dit-elle.

— Il s'est marié trois fois, sans pouvoir obtenir d'héritiers, malgré la beauté masculine qui distinguait les enfants de Philippe le Bel. Ainsi finirent les premiers Valois, les nouveaux finiront de même, la reine ne m'a donné qu'une fille, et je mourrai sans la laisser grosse, car une minorité serait le plus grand malheur dont je puisse affliger le royaume. D'ailleurs, vivrait-il? Ce nom de Charles est de funeste augure, Charlemagne en a épuisé le bonheur. Si je redevenais roi de France, je tremblerais de me nommer Charles X.

— Qui donc en veut à la couronne?

— Mon frère d'Alençon conspire contre moi. Partout des ennemis...

— Monsieur, dit Marie en faisant une adorable petite moue, contez-moi des histoires plus gaies.

— Mon joyau chéri, répliqua vivement le roi, ne me dis jamais *monsieur,* même en riant; tu me rappelles ma mère qui me blesse sans cesse avec ce mot, par lequel ellesemble m'ôter ma couronne. Elle dit *mon fils* au duc d'Anjou, c'est-à-dire au roi de Pologne.

— Sire, fit Marie en joignant les mains comme si elle eût prié Dieu, il est un royaume où vous êtes adoré; Votre Majesté l'emplit de sa gloire, de sa force; et là, le mot monsieur veut dire mon bien-aimé seigneur.

Elle déjoignit les mains, et, par un geste mignon, désigna du doigt son cœur au roi. Ces paroles furent si bien *musiquées,* pour employer un mot du temps qui peint les mélodies de l'amour, que Charles IX prit Marie par la taille, l'enleva avec cette force nerveuse qui le distinguait, l'assit sur ses genoux, et se frotta doucement le front aux boucles de cheveux que sa maîtresse avait si coquettement arrangées. Marie jugea le moment favorable, elle hasarda quelques baisers que Charles souffrit, plutôt qu'il ne les

accepta ; puis, entre deux baisers, elle lui dit : — Si mes gens n'ont pas menti, tu aurais couru Paris pendant toute cette nuit, comme dans le temps où tu faisais des folies en vrai cadet de famille.

— Oui, dit le roi, qui resta perdu dans ses pensées.

— N'as-tu pas battu le guet, et dévalisé quelques bons bourgeois? Quels sont donc les gens que l'on m'a donnés à garder, et qui sont si criminels que vous ayez défendu d'avoir avec eux la moindre communication? Jamais fille n'a été verrouillée avec plus de rigueur? ils n'ont ni bu, ni mangé; les Allemands de M. de Solern n'ont laissé approcher personne de la chambre où vous les avez mis. Est-ce une plaisanterie, est-ce une affaire sérieuse?

— Oui, hier au soir, dit le roi, en sortant de sa rêverie, je me suis mis à courir sur les toits avec Tavannes et les Gondi; j'ai voulu voir les compagnons de mes anciennes folies, mais les jambes ne sont plus les mêmes : nous n'avons osé sauter les rues. Cependant nous avons franchi deux cours en nous élançant d'un toit sur l'autre; à la dernière, arrivés sur un pignon, à deux pas d'ici, serrés à la barre d'une cheminée, nous nous sommes dit, Tavannes et moi, qu'il ne fallait pas recommencer; si chacun de nous avait été seul, aucun n'aurait fait le coup.

— Tu as sauté le premier, je gage? (Le roi sourit.) Je sais pourquoi tu risques ainsi ta vie.

— Oh! la belle devineresse !

— Tu es las de vivre.

— Foin des sorciers! je suis poursuivi par eux, dit le roi, reprenant un air grave.

— Ma sorcellerie est l'amour, reprit-elle en souriant. Depuis le jour heureux où vous m'avez aimée, n'ai-je pas toujours deviné vos pensées? Et, si vous voulez me permettre de vous dire la vérité, les pensées qui vous tourmentent aujourd'hui ne sont pas dignes d'un roi.

— Suis-je roi? dit-il avec amertume.

— Ne pouvez-vous l'être? Comment fit Charles VII de qui vous portez le nom? Il écouta sa maîtresse, monseigneur, et il reconquit son royaume, envahi par les Anglais comme le vôtre l'est par ceux de la religion. Votre dernier coup d'État vous a tracé une route qu'il faut suivre. Exterminez l'hérésie.

— Tu blâmais le stratagème, dit Charles, et aujourd'hui...

— Il est accompli, répondit-elle.

— Charles VII n'avait que des hommes à combattre, et je trouve en face de moi des idées, reprit le roi. On tue les hommes, on ne tue pas des mots! L'empereur Charles-Quint y a renoncé; son fils Don Philippe y épuise ses forces; nous y périrons tous, nous autres rois. Sur qui puis-je m'appuyer? A droite, chez les catholiques, je trouve les Guise qui me menacent; à gauche, les calvinistes ne me pardonneront jamais la mort de mon pauvre père Coligny, ni la saignée d'août; devant moi, j'ai ma mère...

— Arrêtez-la, régnez seul, dit Marie à voix basse et dans l'oreille du roi.

— Je le voulais hier, et ne le veux plus aujourd'hui. Tu en parles bien à ton aise.

— Entre la fille d'un apothicaire et celle d'un médecin, la distance n'est pas si grande, reprit Marie Touchet, qui plaisantait volontiers sur la fausse origine qu'on lui prêtait.

Le roi fronça le sourcil.

— Marie, point de ces libertés! Catherine de Médicis est ma mère, et tu devrais trembler de...

— Et que craignez-vous?

— Le poison! dit enfin le roi, hors de lui-même.

— Pauvre enfant! s'écria Marie en retenant ses larmes, car tant de force unie à tant de faiblesse l'émut profondément. — Ah! reprit-elle, vous me faites bien haïr madame Catherine qui me semblait si bonne femme, et de qui les bontés me paraissent être des perfidies. Pourquoi me fait-elle tant de bien, et à vous tant de mal? Pendant mon séjour en Dauphiné, j'ai appris sur le commencement de votre règne bien des choses que vous m'aviez cachées, et la reine votre mère me semble avoir causé tous vos malheurs.

— Comment? dit le roi, vivement préoccupé.

— Les femmes dont l'âme est grande et dont les intentions sont pures se servent des vertus pour dominer les hommes qu'elles aiment, mais les femmes qui ne leur veulent pas de bien les gouvernent en prenant des points d'appui dans leurs mauvais penchants. Or, la reine a fait des vices de plusieurs belles qualités à vous, et vous a fait croire que vos mauvais côtés étaient des vertus. Était-ce là le rôle d'une mère? Soyez un tyran à la façon de Louis XI, inspirez une profonde terreur; imitez don Philippe, bannissez les Italiens, donnez la chasse aux Guise et confisquez les terres des calvinistes; vous vous élèverez dans cette solitude, et vous sauverez le trône. Le moment est propice, votre frère est en Pologne.

— Nous sommes deux enfants en politique, dit Charles avec amertume; nous ne savons faire que l'amour. Hélas, mon minon, hier, je songeais à tout ceci, je voulais accomplir de grandes choses; ma mère a soufflé sur mes châteaux de cartes. De loin, les questions se dessinent nettement comme des cimes de montagnes, et chacun se dit : — J'en finirais avec le protestantisme, je mettrais messieurs de Guise à la raison, je me séparerais de la cour de Rome, je m'appuierais sur le peuple, sur la bour-

geoisie, enfin de loin, tout paraît simple : mais en voulant gravir les montagnes, à mesure qu'on s'en approche, les difficultés se révèlent. Le protestantisme en lui-même est le dernier souci des chefs du parti protestant, et messieurs de Guise, ces emportés catholiques, seraient au désespoir de voir les protestants réduits ; chacun obéit à ses intérêts avant tout ; les opinions religieuses servent de voile à des ambitions insatiables. Le parti de Charles IX est le plus faible de tous; celui du roi de Navarre, celui du roi de Pologne, celui du duc d'Alençon, celui des Condé, celui des Guise, celui de ma mère, se coalisent les uns contre les autres et me laissent seul jusque dans mon conseil. Ma mère est au milieu de tant d'éléments de trouble la plus forte, elle vient de me démontrer l'inanité de mes plans ; nous sommes environnés de sujets qui narguent la justice. La hache de Louis XI, de qui tu parles, nous manque ; le parlement ne condamnerait ni les Guise, ni le roi de Navarre, ni les Condé, ni mes frères, il croirait mettre le royaume en feu. Il faudrait avoir le courage que veut l'assassinat, le trône en viendra là avec ces insolents qui ont supprimé la justice ; mais où trouver des bras fidèles? Le conseil tenu ce matin m'a dégoûté de tout : partout des trahisons, partout des intérêts contraires. Je suis las de porter ma couronne, je ne veux plus que mourir en paix.

Et il retomba dans une morne somnolence.

— Dégoûté de tout ! répéta douloureusement Marie Touchet, en respectant la profonde torpeur de son amant.

Charles était, en effet, en proie à l'une de ces prostrations complètes de l'esprit et du corps, produites par la fatigue de toutes les facultés, et augmentées par le découragement que causent l'étendue du malheur, l'impossibilité reconnue du triomphe, ou l'aspect de difficultés si multipliées, que le génie lui-même s'en effraye. L'abattement du roi était en raison de la hauteur à laquelle avaient monté son courage et ses idées, depuis quelques mois. Puis un accès de mélancolie nerveuse, engendrée par la maladie elle-même, l'avait saisi au sortir du long conseil qui s'était tenu dans son cabinet. Marie vit bien qu'il se trouvait en proie à l'une de ces crises où tout est douloureux et importun, même l'amour ; elle demeura donc agenouillée, la tête sur les genoux du roi, qui laissa sa main plongée dans les cheveux de sa maîtresse, sans mouvement, sans dire un mot, sans soupirer, ni elle non plus. Il était plongé dans la léthargie de l'impuissance, et Marie dans la stupeur du désespoir de la femme aimante qui aperçoit les frontières où finit l'amour. Les deux amants restèrent ainsi dans le plus profond silence pendant un long moment, pendant une de ces heures où toute réflexion fait plaie, où les nuages d'une tempête intérieure voilent jusqu'aux souvenirs du bonheur. Marie se crut pour quelque chose dans cet effrayant accablement. Elle se demanda, non sans terreur, si les joies excessives par lesquelles le roi l'avait accueillie, si le violent amour qu'elle ne se sentait pas la force de combattre, n'affaiblissaient point l'esprit et le corps de Charles IX. Au moment où elle leva ses yeux, baignés de larmes comme son visage, vers son amant, elle vit des larmes dans les yeux et sur les joues décolorées du roi. Cette entente qui les unissait jusque dans la douleur, émut si fort Charles IX, qu'il sortit de sa torpeur comme un cheval éperonné. Il prit Marie par la taille, et, avant qu'elle ne pût deviner sa pensée, il l'avait posée sur le lit de repos.

— Je ne veux plus être roi, dit-il, je ne veux plus être que ton amant, et tout oublier dans le plaisir ! Je veux mourir heureux, et non dévoré par les soucis du trône.

L'accent de ces paroles, et le feu qui brilla dans les yeux naguère éteints de Charles IX, au lieu de plaire à Marie, lui firent une peine horrible; car en ce moment elle accusait son amour de complicité avec les causes de la maladie dont mourait le roi.

— Vous oubliez vos prisonniers, lui dit-elle en se levant avec brusquerie.

— Et que m'importent ces hommes ! je leur permets de m'assassiner.

— Ce sont des assassins! dit-elle.

— Ne t'en inquiète pas, nous les tenons, chère enfant ! ne t'occupe pas d'eux, mais de moi. Ne m'aimes-tu donc pas?

— Sire !

— Sire, répéta-t-il en faisant jaillir des étincelles de ses yeux, tant fut violent le premier essor de la colère excitée par le respect intempestif de sa maîtresse. Tu t'entends avec ma mère.

— Mon Dieu ! s'écria Marie en regardant le tableau de son prie-Dieu, et s'efforçant d'y atteindre pour y dire quelque oraison, faites qu'il me comprenne!

— Ah! reprit le roi d'un air sombre, aurais-tu donc quelque chose à te reprocher? Puis, la gardant entre ses bras, il plongea ses yeux dans les yeux de sa maîtresse : — J'ai entendu parler de la folle passion d'un certain d'Entrague pour toi, dit-il d'un air égaré.

Marie le regarda d'un air si fier, que le roi devint honteux. En ce moment, les cris du petit Charles de Valois, qui venait de s'éveiller et que sa nourrice apportait sans doute, se firent entendre dans le salon voisin.

— Entrez, la Bourguignonne! dit Marie en allant prendre son enfant à la nourrice et l'apportant au

roi : — Vous êtes plus enfant que lui, dit-elle à demi courroucée, à demi calmée.

— Il est bien beau, dit Charles IX en prenant son fils.

— Moi seule sais combien il te ressemble, dit Marie. Il a déjà tes gestes et ton sourire...

— Si petit? demanda le roi en souriant.

— Les hommes ne veulent pas croire ces choses-là, dit-elle; mais joue avec lui, regarde-le! tiens, n'ai-je pas raison?

— C'est vrai, s'écria le roi surpris par un mouvement de l'enfant qui lui parut la miniature d'un de ses gestes.

— La jolie fleur! fit la mère. Il ne me quittera jamais, lui! il ne me causera point de chagrins.

Le roi jouait avec son fils, il le faisait sauter, il le baisait avec un entier emportement, il lui disait de ces folles et vagues paroles, jolies onomatopées que savent créer les mères et les nourrices; sa voix se faisait enfantine; enfin son front s'éclaircit, la joie revint sur sa figure attristée, et quand Marie vit que son amant oubliait tout, elle posa la tête sur son épaule et lui souffla ces mots à l'oreille: — Ne me direz-vous pas, mon Charlot, pourquoi vous me donnez des assassins à garder, et quels sont ces hommes, et ce que vous en comptez faire? Enfin, où alliez-vous sur ces toits? J'espère qu'il ne s'agit pas d'une femme?

— Tu m'aimes toujours autant! dit le roi surpris par le rayon clair d'un de ces regards inquisitifs que les femmes savent jeter à propos.

— Vous avez pu douter de moi, reprit-elle en roulant des larmes entre ses belles paupières fraîches.

— Il y a des femmes dans mon aventure; mais ce sont des sorcières. Où en étais-je?

— Nous étions à deux pas d'ici, sur le pignon d'une maison, dit Marie, dans quelle rue?

— Rue Saint-Honoré, mon minon, dit le roi qui parut s'être remis, et qui, en reprenant ses idées, voulut mettre sa maîtresse au fait de la scène qui allait se passer chez elle. En y passant hier pour aller vaurienner, mes yeux furent attirés par une vive clarté qui partait des combles de la maison où demeure René, le parfumeur et le gantier de ma mère, le tien, celui de la cour. J'ai des doutes violents sur ce qui se fait chez cet homme, et si je suis empoisonné, là s'est préparé le poison.

— Dès demain je le quitte, dit Marie.

— Ah! tu l'avais conservé quand je t'avais quitté, s'écria le roi. Ici était ma vie, reprit-il d'un air sombre, on y a sans doute mis la mort...

— Mais, cher enfant, je reviens de Dauphiné, avec notre dauphin, dit-elle en souriant, et René ne m'a rien fourni depuis la mort de la reine de Navarre... Continue, tu as grimpé sur la maison de René?

— Oui, reprit le roi. En un moment je suis arrivé, suivi de Tavannes, dans un endroit d'où j'ai pu voir, sans être vu, l'intérieur de la cuisine du diable et y remarquer des choses qui m'ont inspiré les mesures que j'ai prises. N'as-tu jamais examiné les combles qui terminent la maison de ce damné Florentin? Les croisées du côté de la rue sont toujours fermées, excepté la dernière, d'où l'on voit l'hôtel de Soissons et la colonne qu'a fait bâtir ma mère pour son astrologue Cosme Ruggieri. Dans ces combles, il se trouve un logement et une galerie qui ne sont éclairés que du côté de la cour, en sorte que, pour voir ce qui s'y fait, il faut aller là où nul homme ne peut avoir la pensée de grimper, sur le chaperon d'une haute muraille qui aboutit aux toits de la maison de René. Les gens qui ont établi là leurs fourneaux où ils distillent la mort, comptaient sur la couardise des Parisiens pour n'être jamais vus, mais ils ont compté sans Charles de Valois. Moi, je me suis avancé dans le chéneau jusqu'à une croisée, contre le jambage de laquelle je me suis tenu droit, en passant mon bras autour du singe qui en fait l'ornement.

— Et qu'avez-vous vu, mon cœur? dit Marie effrayée.

— Un réduit où se fabriquent des œuvres de ténèbres, répondit le roi. Le premier objet sur lequel était tombé mon regard était un grand vieillard assis dans une chaire, et doué d'une magnifique barbe blanche comme celle du vieux l'Hôpital, vêtu comme lui d'une robe de velours noir. Sur son large front, profondément sillonné par des rides creuses, sur sa couronne de cheveux blanchis, sur sa face calme et attentive, pâle de veilles et de travaux, tombaient les rayons concentrés d'une lampe, d'où jaillissait une vive lumière. Il partageait son attention entre un vieux manuscrit dont le parchemin doit avoir plusieurs siècles, et deux fourneaux allumés où cuisaient des substances hérétiques. Le plancher du laboratoire ne se voyait ni en haut ni en bas, tant il s'y trouvait d'animaux suspendus, de squelettes, de plantes desséchées, de minéraux, d'ingrédients qui farcissaient les murs : ici, des livres, des instruments de distillation, des bahuts ouverts, des ustensiles de magie, d'astrologie; là des thèmes de nativité, des fioles, des figures envoûtées, et peut-être des poisons qu'il fournit à René pour payer l'hospitalité et la protection que le gantier de ma mère lui donne. Tavannes et moi nous avons été saisis, je te l'assure, par l'aspect de cet arsenal du diable; car rien qu'à le voir, on est sous un charme, et n'était mon métier de roi de France, j'aurais eu peur. — « Tremble pour nous deux! » ai-je dit à Tavannes. Mais Tavannes avait les yeux séduits par

le plus mystérieux des spectacles. Sur un lit de repos, à côté du vieillard, était étendue une fille de la plus étrange beauté, fine et longue comme une couleuvre, blanche comme une souris, livide comme une morte, immobile comme une statue. Peut-être est-ce une femme fraîchement tirée d'un tombeau qui servait à quelque expérience, car elle nous a semblé avoir encore son linceul; ses yeux étaient fixes, et je ne la voyais pas respirer. Le vieux drôle n'y faisait pas la moindre attention; je le regardais si curieusement, que son esprit a, je crois, passé en moi. A force de l'étudier, j'ai fini par admirer ce regard si vif, si profond, si hardi, malgré les glaces de l'âge; cette bouche remuée par des pensées émanées d'un désir qui paraissait unique, et restait gravé dans mille plis. Tout en lui accusait une espérance que rien ne décourage et que rien n'arrête. Son attitude pleine de frémissements dans son immobilité, ces contours si déliés, si bien fouillés par une passion qui fait l'office d'un ciseau de sculpteur, cette idée acculée sur une tentative criminelle ou scientifique, cette intelligence chercheuse, à la piste de la nature, vaincue par elle et courbée sans avoir rompu sous le faix de son audace à laquelle elle ne renonce point, menaçant la création avec le feu qu'il tient d'elle..: tout m'a fasciné pendant un moment. J'ai trouvé ce vieillard plus roi que je ne le suis, car son regard embrassait le monde et le dominait. J'ai résolu de ne plus forger des épées, je veux planer sur les abîmes ainsi que fait ce vieillard. Sa science m'a semblé comme une royauté sûre. Enfin, je crois aux sciences occultes.

— Vous, le fils aîné, le vengeur de la sainte Église catholique, apostolique et romaine! dit Marie.

— Moi!

— Que vous est-il donc arrivé? Continuez, je veux avoir peur pour vous, vous aurez du courage pour moi.

— En regardant son horloge, le vieillard se leva, reprit le roi; il est sorti, je ne sais par où, mais j'ai entendu ouvrir la croisée du côté de la rue Saint-Honoré. Bientôt une lumière a brillé : puis j'ai vu, sur la colonne de l'hôtel de Soissons, une autre lumière qui répondait à celle du vieillard, et qui nous a permis de voir Cosme Ruggieri sur le haut de la colonne. — Ah! ils s'entendent, ai-je dit à Tavannes qui trouva dès lors tout effroyablement suspect, et qui fut de mon avis de nous emparer de ces deux hommes et de faire examiner incontinent leur atelier monstrueux; mais avant de procéder à une saisie générale, nous avons voulu voir ce qui allait advenir. Au bout d'un quart d'heure, la porte s'est ouverte, et Cosme Ruggieri, le conseiller de ma mère, le puits sans fond où s'engloutissent tous les secrets de la cour, à qui les femmes demandent du secours contre leurs maris et contre leurs amants, à qui les amants et les maris demandent secours contre leurs infidèles, qui trafique de l'avenir et aussi du passé, en recevant de toutes mains, qui vend des horoscopes et qui passe pour savoir tout, cette moitié de démon est entré disant au vieillard : — Bonjour, mon frère! Il amenait une effroyable petite vieille édentée, bossue, tordue, crochue comme un marmouset de fantaisie, mais plus horrible; elle était ridée comme une vieille pomme, sa peau avait une teinte de safran, son menton mordait son nez, sa bouche était une ligne à peine indiquée, ses yeux ressemblaient aux points noirs d'un dé, son front exprimait l'amertume, ses cheveux s'échappaient en mèches grises de dessous un sale escoffion; elle marchait appuyée sur une béquille; elle sentait le fagot et la sorcellerie, elle nous fit peur, car ni Tavannes, ni moi, nous ne la prîmes pour une femme naturelle, Dieu ne les a pas faites aussi épouvantables. Elle s'assit sur un escabeau près de la jolie couleuvre blanche dont Tavannes s'amourachait. Les deux frères ne firent aucune attention ni à la vieille ni à la jeune qui, l'une près de l'autre, formaient un couple horrible. D'un côté la vie dans la mort, de l'autre la mort dans la vie.

— Mon gentil poëte! s'écria Marie en baisant le roi.

— Bonjour, Cosme, a répondu le vieil alchimiste à son frère. Et tous deux ont regardé le fourneau.

— Quelle force a la lune aujourd'hui? demanda le vieillard à Cosme.

— Mais, caro Lorenzo, a répondu l'astrologue de ma mère, la marée de septembre n'est pas encore finie, on ne peut rien savoir par un semblable désordre. — Que nous dit l'Orient, ce soir? — Il vient de découvrir, a répondu Cosme, une force créatrice dans l'air qui rend à la terre tout ce qu'elle y prend; il en conclut, comme nous, que tout ici-bas est le produit d'une lente transformation : mais que toutes les diversités sont les formes d'une même substance. — C'est ce que pensait mon prédécesseur, a répondu Laurent. Ce matin, Bernard de Palissy me disait que les métaux étaient le résultat d'une compression, et que le feu, qui divise tout, réunit tout aussi; qu'il a la puissance de comprimer aussi bien que celle de séparer. Il y a du génie chez ce bonhomme.» Quoique je fusse placé de manière à ne pas être vu, Cosme dit en prenant la main de la jeune morte : — Il y a quelqu'un près de nous! Qui est-ce? demanda-t-il. — Le roi! dit-elle. Je me suis montré en frappant au vitrail, Ruggieri m'a ouvert la croisée, et j'ai sauté dans cette cuisine de l'enfer, suivi de Tavannes. — Oui, le roi, dis-je aux deux Florentins qui nous parurent saisis de terreur. Malgré vos fourneaux et vos livres, vos sorcières et votre science,

vous n'avez pas su deviner ma visite. Je suis bien aise de voir ce fameux Laurent Ruggieri, de qui parle si mystérieusement la reine ma mère, dis-je au vieillard qui se leva et s'inclina. Vous êtes dans le royaume sans mon agrément, bonhomme! Pour qui travaillez-vous ici, vous qui, de père en fils, êtes au cœur de la maison de Médicis? Écoutez-moi! Vous puisez dans tant de bourses, que depuis longtemps des gens cupides eussent été rassasiés d'or; vous êtes des gens trop rusés pour vous jeter imprudemment dans des voies criminelles, mais vous ne devez pas non plus vous jeter en étourneaux dans cette cuisine. Vous avez donc de secrets desseins, vous qui n'êtes satisfaits ni par l'or, ni par le pouvoir? Qui servez-vous? Dieu ou le diable? Que fabriquez-vous ici? Je veux la vérité tout entière, je suis homme à l'entendre et à vous garder le secret sur vos entreprises, quelque blâmables qu'elles puissent être. Ainsi, vous me direz tout sans feintise; si vous me trompez, vous serez traités sévèrement. Païens ou chrétiens, calvinistes ou mahométans, vous avez ma parole royale de pouvoir sortir impunément du royaume au cas où vous auriez quelques peccadilles à vous reprocher; et vous aurez le demeurant de cette nuit et la matinée de demain pour faire votre examen de conscience, car vous êtes mes prisonniers, et vous allez me suivre en un lieu où vous serez gardés comme des trésors. » Avant de se rendre à mon ordre, les deux Florentins se sont consultés l'un l'autre par un regard fin, et Laurent Ruggieri m'a dit que je devais être certain qu'aucun supplice ne pourrait leur arracher leurs secrets : malgré leur faiblesse apparente, ni la douleur, ni les sentiments humains n'avaient prise sur eux; la confiance pouvait seule faire dire à leur bouche ce que gardait leur pensée. Je ne devais pas m'étonner qu'en ce moment, ils traitassent d'égal à égal avec un roi qui ne connaissait que Dieu au-dessus de lui, car leur pensée ne relevait aussi que de Dieu. Ils réclamaient donc de moi autant de confiance qu'ils m'en accorderaient. Or, avant de s'engager à me répondre sans arrière-pensée, ils me demandaient de mettre ma main gauche dans la main de la jeune fille qui était là, et la droite dans la main de la vieille. Ne voulant pas leur donner lieu de penser que je craignais quelque sortilége, je tendis mes mains. Laurent prit la droite, Cosme prit la gauche, et chacun d'eux me la plaça dans la main de chaque femme, en sorte que je fus comme Jésus-Christ entre ses deux larrons. Pendant tout le temps que les deux sorcières m'examinèrent les mains, Cosme me présenta un miroir en me priant de m'y regarder, et son frère parlait avec les deux femmes, dans une langue qui m'était inconnue, car, ni Tavannes ni moi, nous ne pûmes saisir le sens d'aucune phrase. Avant de les amener ici, nous avons mis les scellés sur toutes les issues de cette officine que Tavannes s'est chargé de garder jusqu'au moment où par mon exprès commandement, Bernard de Palissy et Chapelain, mon médecin, s'y seront transportés pour faire une exacte perquisition de toutes les drogues qui s'y trouvent et s'y fabriquent. Afin de leur laisser ignorer les recherches qui se font dans leur cuisine, et les empêcher de communiquer avec qui que ce soit au dehors, car ils auraient pu s'entendre avec ma mère, je les ai mis chez toi au secret entre des Allemands de Solern qui valent les meilleures murailles de geôle. René lui-même a été gardé à vue dans sa chambre par l'écuyer de M. de Solern, ainsi que les deux sorcières. Or, mon minon aimé, puisque je tiens les clefs de la cabale, les rois de Thunes, les chefs de la sorcellerie, les princes de la Bohême, les maîtres de l'avenir, les héritiers de tous les fameux pronostiqueurs, je veux lire en toi, connaître ton cœur, enfin nous allons savoir ce qui adviendra de nous!

— Je serais bien heureuse, s'ils peuvent mettre mon cœur à nu, dit Marie sans témoigner aucune appréhension.

—Je sais pourquoi les sorciers ne t'effrayent pas, toi aussi, tu jettes des sorts.

— Ne voulez-vous pas de ces pêches? répondit-elle en lui présentant de beaux fruits sur une assiette de vermeil. Voyez ces raisins, ces poires, je suis allée tout cueillir moi-même à Vincennes!

— J'en mangerai donc, car il ne s'y trouve d'autre poison que les philtres issus de tes mains.

— Tu devrais manger beaucoup de fruits, Charles, tu te rafraîchirais le sang, que tu brûles par tant de violences.

— Ne faudrait-il pas aussi te moins aimer?

— Peut-être, dit-elle. Si les choses que tu aimes te nuisaient, et... je l'ai cru! je puiserais dans mon amour la force de te les refuser. J'adore encore plus Charles que je n'aime le roi, et je veux que l'homme vive sans ces tourments qui le rendent triste et songeur.

— La royauté me gâte.

— Mais, oui, dit-elle. Si tu n'étais qu'un pauvre prince comme ton beau-frère, le roi de Navarre, ce petit coureur de filles qui n'a ni sou, ni maille! qui ne possède qu'un méchant royaume en Espagne où il ne mettra jamais les pieds, et le Béarn en France qui ne lui donne que de quoi vivre, je serais heureuse, bien plus heureuse que si j'étais vraiment la reine de France.

— Mais n'es-tu pas plus que la reine? Elle n'a le roi Charles que pour le bien du royaume, car la reine, c'est encore de la politique.

Marie sourit et fit une jolie petite moue en disant : — On le sait, sire. Et mon sonnet est-il fait?

— Chère petite, les vers se font aussi difficilement que les édits de pacification. Je l'achèverai tantôt. Mon Dieu, la vie m'est légère ici, je n'en voudrais point sortir. Et cependant il nous faut interroger les deux Florentins. Tête-Dieu pleine de reliques! je trouvais qu'il y avait bien assez d'un Ruggieri dans le royaume, et voilà qu'il s'en trouve deux. Écoute, mon minon chéri, tu ne manques pas d'esprit, tu ferais un excellent lieutenant de police, car tu devines tout...

— Mais, sire, nous supposons tout ce que nous craignons, et pour nous le probable est le vrai : voilà toute notre finesse en deux mots.

— Eh bien, aide-moi donc à sonder ces deux hommes. En ce moment, toutes mes déterminations dépendent de cet interrogatoire. Sont-ils innocents, sont-ils coupables? Ma mère est derrière eux.

— J'entends la voix de Jacob dans la vis, dit Marie.

Jacob était le valet favori du roi, celui qui l'accompagnait dans toutes ses parties de plaisir; il vint demander si le bon plaisir de son maître était de parler aux deux prisonniers; et, sur un signe affirmatif, la dame du logis lui donna quelques ordres.

— Jacob, dit-elle, faites vider la place à tout le monde au logis, excepté la nourrice et M. le comte d'Auvergne qui peuvent y rester. Quant à vous, demeurez dans la salle basse, mais avant tout, fermez les croisées, tirez les rideaux dans le salon et allumez les chandelles.

L'impatience du roi était si grande, que pendant ces apprêts, il vint s'asseoir sur une chaire auprès de laquelle se mit sa jolie maîtresse, au coin d'une haute cheminée de marbre blanc où brillait un feu clair. Le portrait du roi était encadré dans un cadre de velours rouge, en place de miroir. Charles IX s'appuya le coude sur le bras de la chaire, et contempla les deux Florentins qui entrèrent aussitôt.

Les volets clos, les rideaux tirés, Jacob alluma les bougies d'une torchère, espèce de candélabre en argent sculpté, et la plaça sur une table auprès des Florentins, qui reconnurent l'ouvrage de Benvenuto Cellini, leur compatriote. Les richesses de cette salle, décorée au goût de Charles IX, étincelèrent alors : on vit mieux qu'en plein jour le brun rouge des tapisseries; les meubles ouvragés délicatement réfléchirent dans les tailles de leur ébène la lueur des bougies et celle du foyer, les dorures sobrement distribuées éclatèrent çà et là comme des yeux, et animèrent la couleur brune qui régnait dans cet amoureux pourpris. Marie Touchet fut saisie de la grandeur qui recommandait l'austère vieillard dont la barbe d'argent était rehaussée par sa pelisse en velours noir; son front ressemblait à un dôme de marbre; sa figure sévère, où deux yeux noirs jetaient une flamme aiguë, communiquait le frémissement d'un génie sorti de sa profonde solitude, et d'autant plus agissant que sa puissance ne s'émoussait pas au contact des hommes : c'était le fer de la lame qui n'a pas encore servi. Cosme Ruggieri portait le costume des courtisans de l'époque. Marie fit un signe au roi pour lui dire qu'il n'avait rien exagéré dans son récit, et le remercier de lui avoir montré cet homme extraordinaire.

— J'aurais voulu voir aussi les sorcières, dit-elle à l'oreille du roi.

Mais Charles IX, redevenu pensif, ne répondit pas; il chassait soucieusement quelques miettes de pain qui se trouvaient sur son pourpoint et sur ses chausses.

— Vos sciences ne peuvent entreprendre sur le ciel, ni contraindre le soleil à paraître, messieurs de Florence, dit le roi en montrant les rideaux que la grise atmosphère de Paris avait fait baisser, le jour manquant.

— Elles peuvent, sire, nous faire un ciel à notre fantaisie, dit Laurent Ruggieri, le temps est toujours beau pour qui travaille en un laboratoire, au feu des fourneaux.

— Cela est vrai, dit le roi.

Eh bien! mon père, dit-il en employant une expression qui lui était familière avec les vieillards, expliquez-nous bien clairement vos études!

— Qui nous garantira l'impunité?

— La parole du roi, répondit Charles IX, dont la curiosité fut vivement excitée par cette demande.

Laurent Ruggieri parut hésiter, et Charles IX s'écria : — Qui vous arrête? nous sommes seuls.

— Le roi de France y est-il? demanda le grand vieillard.

Charles IX réfléchit pendant un instant, et répondit : — Non.

— Mais ne viendra-t-il point? dit encore Laurent.

— Non, répondit Charles IX, en réprimant un mouvement de colère.

L'imposant vieillard prit une chaise et s'assit; son frère étonné de cette hardiesse n'osa l'imiter.

Charles IX dit avec une profonde ironie : — Le roi n'y est pas, monsieur; mais vous êtes chez une dame de qui vous deviez attendre le congé.

— Celui que vous voyez devant vous, madame, dit alors le grand vieillard, est autant au-dessus des rois que les rois sont au-dessus de leurs sujets, et vous me trouverez courtois, alors que vous connaîtrez ma puissance.

En entendant ces audacieuses paroles dites avec l'emphase italienne, Charles et Marie se regardèrent, et regardèrent Cosme, qui, les yeux attachés sur

son frère, semblait se dire : — Comment va-t-il se tirer du mauvais pas où nous sommes?

En effet, une seule personne pouvait comprendre la grandeur et la finesse du début de Laurent Ruggieri; ce n'était ni le roi ni sa jeune maîtresse, sur qui le vieillard jetait le charme de son audace, mais bien le rusé Cosme Ruggieri. Quoique supérieur aux plus habiles de la cour, et peut-être à Catherine de Médicis, sa protectrice, l'astrologue reconnaissait Laurent pour son maître. Ce vieux savant, enseveli dans la solitude, avait jugé les souverains, presque tous blasés par le perpétuel mouvement de la politique dont les crises étaient à cette époque si soudaines, si vives, si ardentes, si imprévues; il connaissait leur ennui, leur lassitude des choses; il savait avec quelle chaleur ils poursuivaient l'étrange, le nouveau, le bizarre, et surtout combien ils aimaient à se trouver dans la région intellectuelle, pour éviter d'être toujours aux prises avec les hommes et les événements. A ceux qui ont épuisé la politique, il ne reste plus que la pensée pure, Charles-Quint venait de le prouver. Charles IX, qui forgeait des sonnets et des épées pour se soustraire aux dévorantes affaires d'un siècle où le trône n'était pas moins mis en question que le roi, et dont il avait les soucis sans en avoir les plaisirs, devait être fortement réveillé par l'audacieuse négation de sa royauté, que venait de se permettre Laurent. Les impiétés religieuses n'avaient rien de surprenant dans un temps où le catholicisme était si violemment examiné; mais le renversement de toute religion donné pour base aux folles tentatives d'un art mystérieux devait frapper fortement le roi, et le tirer de ses sombres préoccupations; puis une conquête où il s'agissait de tout l'homme était une entreprise qui devait rendre tout autre intérêt petit aux yeux des Ruggieri. Important acquittement qui ne pouvait se demander et qu'il fallait obtenir. L'essentiel était de faire lâcher à Charles IX ses soupçons en le faisant courir sus à quelque idée, car les deux Italiens n'ignoraient pas que l'enjeu de cette singulière partie était leur propre vie; aussi les regards à la fois humbles et fiers qu'ils échangeaient avec les regards perspicaces et soupçonneux de Marie et du roi, étaient-ils déjà toute une scène.

— Sire, dit Laurent Ruggieri, vous m'avez demandé la vérité; mais pour vous la montrer toute nue, je dois vous faire sonder le prétendu puits, l'abîme d'où elle va sortir. Que le gentilhomme, que le poëte nous pardonne les paroles que le fils aîné de l'Église pourrait prendre pour des blasphèmes! Je ne crois pas que Dieu s'occupe de choses humaines...

Quoique bien résolu à garder une immobilité royale, Charles IX ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Sans cette conviction, je n'aurais aucune foi dans l'œuvre miraculeuse à laquelle je me suis voué; mais, pour la poursuivre, il faut y croire; mais si le doigt de Dieu mène toute chose, je suis un fou. Que le roi le sache donc! il s'agit d'une victoire à remporter sur la marche actuelle de la nature humaine. Je suis alchimiste, sire. Mais ne pensez pas, comme le vulgaire, que je cherche à faire de l'or! La composition de l'or n'est pas le but, mais un accident de nos recherches; autrement, notre tentative ne s'appellerait pas le GRAND OEUVRE! *Le grand œuvre* est quelque chose de plus hardi! Si donc j'admettais aujourd'hui la présence de Dieu dans la matière; à ma voix, la flamme des fourneaux allumés depuis des siècles s'éteindrait demain. Mais nier l'action directe de Dieu, n'est pas nier Dieu; c'est le placer encore plus haut que ne le rabaissent les religions! N'accusez pas d'athéisme ceux qui veulent l'immortalité; à l'exemple de Lucifer, nous jalousons Dieu, la jalousie atteste un violent amour! Quoique cette doctrine soit la base de nos travaux, tous les adeptes n'en sont pas imbus. Cosme, dit le vieillard en montrant son frère, Cosme est dévot : il paye des messes pour le repos de l'âme de notre père, et il les entend; il croit à la divinité du Christ, à l'immaculée conception, à la transsubstantiation; il croit aux indulgences du pape, à l'enfer; il croit à une infinité de choses... Son heure n'est pas encore venue! Mais j'ai tiré son horoscope, il mourra presque centenaire, il doit vivre encore deux règnes, et voir deux rois de France assassinés...

— Qui seront...? dit le roi.

— Le dernier des Valois et le premier des Bourbons, répondit Laurent. Mais Cosme partagera mes opinions, car il est impossible d'être alchimiste et catholique, d'avoir foi au despotisme de l'homme sur la matière et à la souveraineté de l'esprit.

— Cosme mourra centenaire? dit le roi, qui se laissa aller à son terrible froncement de sourcils.

— Oui, sire, répondit avec autorité Laurent, il mourra paisiblement et dans son lit.

— Si vous avez la puissance de prévoir l'instant de votre mort, comment ignorez-vous le résultat qu'auront vos recherches? dit le roi.

Puis il se prit à sourire d'un air de triomphe, en regardant Marie Touchet. Les deux frères échangèrent un rapide coup d'œil de joie : — Il s'intéresse à l'alchimie, pensèrent-ils.

— Nos pronostics s'appuient sur l'état actuel des rapports qui existent entre l'homme et la nature; mais il s'agit précisément de changer entièrement ces rapports, répondit Laurent.

Le roi resta pensif.

— Mais si vous êtes certains de mourir, vous êtes certains de votre défaite, reprit Charles IX.

— Comme l'étaient nos prédécesseurs! répliqua Laurent en levant la main, et la laissant retomber par un geste emphatique et solennel qui fut à la hauteur de sa pensée. Mais votre esprit a bondi jusqu'au bout de la carrière, il faut revenir sur nos pas, sire! Si vous ne connaissiez pas le terrain sur lequel est bâti notre édifice, vous pourriez nous dire qu'il va crouler, et juger la science cultivée de siècle en siècle par les plus grands d'entre les hommes comme la juge le vulgaire.

Le roi fit un signe d'assentiment.

— Je pense donc que cette terre appartient à l'homme, qu'il en est le maître, et peut s'en approprier toutes les forces, toutes les substances. L'homme n'est pas une création immédiatement sortie des mains de Dieu, mais une conséquence du principe semé dans l'infini de l'éther où se produisent des milliers de créatures dont aucune ne se ressemble d'astre à astre, parce que les conditions de la vie y sont différentes. Oui, sire, le mouvement subtil que nous nommons la vie a sa source au delà des mondes visibles; les créations se le partagent au gré des milieux dans lesquels elles se trouvent, et les moindres êtres y participent en en prenant tant qu'ils en peuvent prendre, à leurs risques et périls : c'est à eux à se défendre contre la Mort. L'alchimie est là tout entière. Si l'homme, l'animal le plus parfait de ce globe, portait en lui-même une portion de Dieu, il ne périrait pas, et il périt. Pour sortir de cette difficulté, Socrate et son école ont inventé l'âme. Moi, le successeur de tant de grands rois inconnus qui ont gouverné cette science, je suis pour les anciennes théories contre les nouvelles, je suis pour les transformations de la matière que je vois, contre l'impossible éternité d'une âme que je ne vois pas. Je ne reconnais pas le monde de l'âme. Si ce monde existait, les substances dont votre corps me présente la magnifique réunion, et qui sont si éclatantes dans Madame, ne se sublimeraient pas après votre mort pour retourner séparément chacune en sa case, l'eau à l'eau, le feu au feu, le métal au métal; comme, quand mon charbon est brûlé, ses éléments sont revenus à leurs primitives molécules. Si vous prétendez que quelque chose nous survit, ce n'est pas nous, car tout ce qui est le *moi* actuel périt! Or, c'est le moi actuel que je veux continuer au delà du terme assigné à sa vie : c'est la transformation présente dont je veux prolonger la durée. Quoi! les arbres vivent des siècles, et les hommes ne vivraient que des années, tandis que les uns son passifs et que les autres sont actifs; que les uns sont immobiles et sans paroles, et que les autres parlent et marchent! Nulle création ne doit être ici-bas supérieure à la nôtre ni en pouvoir ni en durée. Déjà nous avons étendu nos sens, nous voyons dans les astres! Nous devons pouvoir étendre notre vie! Avant la puissance, je mets la vie; car à quoi sert le pouvoir si la vie nous échappe? Un homme raisonnable ne doit pas avoir d'autre occupation que de chercher, non pas s'il est une autre vie, mais le secret sur lequel repose sa forme actuelle pour la continuer à son gré! Voilà le désir qui blanchit mes cheveux; mais je marche intrépidement dans les ténèbres, en conduisant au combat les intelligences qui partagent ma foi. La vie sera quelque jour à nous!

— Mais comment? s'écria le roi en se levant avec brusquerie.

— La première condition de notre foi étant de croire que le monde est à l'homme, il faut m'octroyer ce point, dit Laurent.

— Hé bien soit! répondit l'impatient Charles de Valois, déjà fasciné.

— Hé bien, sire, en ôtant Dieu de ce monde, que reste-t-il? l'homme! Examinons alors notre domaine. Le monde matériel est composé d'éléments, ces éléments ont eux-mêmes des principes; ces principes se résolvent en un seul, qui est doué de mouvement.

— Où est-il? Halte-là, s'écria le roi.

— N'en voyez vous pas les effets? répondit Laurent. Nous avons soumis à nos creusets le gland d'où doit sortir un chêne, aussi bien que l'embryon d'où doit sortir un homme; il est résulté de ce peu de substance un principe pur auquel devait se joindre une force, un mouvement quelconque. A défaut d'un créateur, ce principe ne doit-il pas s'imprimer à lui-même les formes superposées qui constituent notre monde, car partout ce phénomène est semblable à lui-même. Oui, pour les métaux comme pour les êtres, pour les plantes comme pour les hommes, la vie commence par un imperceptible embryon qui se développe lui-même. Il existe un principe primitif! Surprenons-le au point où il agit sur lui-même, où il est un, où il est principe avant d'être créature, cause avant d'être effet, nous le verrons absolu, sans figure, susceptible de revêtir toutes les formes que nous lui voyons prendre. Quand nous serons face à face avec cette particule atomistique, et que nous en aurons saisi le mouvement à son point de départ, nous en connaîtrons la loi; dès lors, maîtres de lui imposer la forme qu'il nous plaira, parmi toutes celles que nous lui voyons, nous posséderons l'or pour avoir le monde, et nous nous ferons des siècles de vie pour en jouir. Voilà ce que mon peuple et moi nous cherchons. Toutes nos forces, toutes nos pensées sont employées à cette recherche, rien ne nous en distrait. Une heure dissipée à quelque autre passion serait un vol fait à notre grandeur! Si jamais vous n'avez surpris un

de vos chiens oubliant la bête et la curée, je n'ai jamais trouvé l'un de mes patients sujets diverti ni par une femme, ni par un intérêt cupide; s'il veut l'or et la puissance, sa faim procède de nos besoins; il saisit une fortune, comme le chien altéré lappe en courant un peu d'eau; ses fourneaux veulent un diamant à fondre, ou des lingots à mettre en poudre. A chacun son travail! Celui-ci cherche le secret de la nature végétale, il épie la lente vie des plantes, il note la parité du mouvement dans toutes les espèces et la parité de la nutrition; il trouve que partout il faut le soleil, l'air et l'eau pour féconder et pour nourrir. Celui-là scrute le sang des animaux. Un autre étudie les lois du mouvement général et ses liaisons avec les révolutions célestes. Presque tous s'acharnent à combattre la nature intraitable du métal, car si nous trouvons plusieurs principes en toutes choses, nous trouvons tous les métaux semblables à eux-mêmes dans leurs moindres parties. De là l'erreur commune sur nos travaux. Voyez-vous tous ces patients, ces infatigables athlètes, toujours vaincus, et revenant toujours au combat! L'humanité, sire, est derrière nous, comme le piqueur est derrière votre meute; elle nous crie: Hâtez-vous! Ne négligez rien! Sacrifiez tout, même un homme, vous, qui vous sacrifiez vous-mêmes! Hâtez-vous! Abattez la tête et le bras à la Mort, mon ennemie! Oui, sire! nous sommes animés d'un sentiment qui embrasse le bonheur des générations à venir. Nous avons enseveli un grand nombre d'hommes, et quels hommes! morts à cette poursuite. En mettant le pied dans cette carrière, nous pouvons ne pas travailler pour nous-mêmes; nous pouvons périr sans avoir trouvé le secret! Et quelle mort est celle de celui qui ne croit pas à une autre vie! Nous sommes de glorieux martyrs, nous avons l'égoïsme de toute la race en nos cœurs, nous vivons dans nos successeurs. Chemin faisant, nous découvrons des secrets dont nous dotons les arts mécaniques et libéraux. De nos fourneaux s'échappent des lueurs qui arment les sociétés d'industries plus parfaites. La poudre est issue de nos alambics, nous conquerrons la foudre. Il y a des renversements de politique dans nos veilles assidues.

— Serait-ce donc possible! s'écria le roi, qui se dressa de nouveau dans sa chaire.

— Pourquoi non! dit le grand maître des nouveaux templiers. *Tradidit mundum disputationibus!* Dieu nous a livré le monde. Encore une fois, entendez-le! l'homme est le maître ici-bas, et la matière est à lui. Toutes les forces, tous les moyens sont à sa disposition. Qui nous a créés? Un mouvement. Quelle puissance entretient la vie en nous? Un mouvement. Ce mouvement, pourquoi la science ne le saisirait-elle pas? Rien ici-bas ne se perd, rien ne s'échappe de notre planète pour aller ailleurs: autrement les astres tomberaient les uns sur les autres; aussi les eaux du déluge s'y trouvent-elles sans qu'il s'en soit égaré une seule goutte; autour de nous, au-dessous, au-dessus se trouvent donc les éléments d'où sont sortis les innombrables millions d'hommes qui ont foulé la terre avant et après le déluge. De quoi s'agit-il? de surprendre la force qui désunit; par contre, nous surprendrons celle qui rassemble! Nous sommes le produit d'une industrie visible. Quand les eaux ont couvert notre globe, il en est sorti des hommes qui ont trouvé les éléments de leur vie dans l'enveloppe de la terre, dans l'air et dans leur nourriture. La terre et l'air possèdent le principe des transformations humaines, elles se font sous nos yeux, avec ce qui est sous nos yeux; nous pouvons donc surprendre ce secret, en ne bornant pas les efforts de cette recherche à un homme, mais en lui donnant pour durée l'humanité même. Nous nous sommes donc pris corps à corps avec la matière à laquelle je crois et que moi, le grand maître de l'Ordre, je veux pénétrer. Christophe Colomb a donné un monde au roi d'Espagne; moi, je cherche un peuple éternel pour le roi de France! Placé en avant de la frontière la plus reculée qui nous sépare de la connaissance des choses, en patient observateur des atomes, je détruis les formes, je détruis les liens de toute combinaison, j'imite la mort pour pouvoir imiter la vie! Enfin, je frappe incessamment à la porte de la création, et je frapperai jusqu'à mon dernier jour. Quand je serai mort, mon marteau passera en d'autres mains également infatigables, de même que des géants inconnus me le transmirent. De fabuleuses images incomprises, semblables à celles de Prométhée, d'Ixion, d'Adonis, de Pan, etc., qui font partie des croyances religieuses en tout pays, en tout temps, nous annoncent que cet espoir naquit avec les races humaines. La Chaldée, l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Grèce, les Maures se sont transmis le Magisme, la science la plus haute parmi les sciences occultes, et qui tient en dépôt le fruit des veilles de chaque génération. Là était le lien de la grande et majestueuse institution de l'ordre du Temple. En brûlant les Templiers, sire, un de vos prédécesseurs n'a brûlé que des hommes, les secrets nous sont restés. La reconstruction du Temple est le mot d'ordre d'une nation ignorée, race d'intrépides chercheurs, tous tournés vers l'Orient de la vie, tous frères, tous inséparables, unis par une idée, marqués au sceau du travail. Je suis souverain de ce peuple, le premier par élection et non par naissance. Je les dirige tous vers l'essence de la vie! grand maître, rose-croix, compagnons, adeptes, nous suivons tous la molécule imperceptible qui fuit nos fourneaux, qui échappe encore à nos yeux;

mais nous nous ferons des yeux encore plus puissants que ceux que nous a donnés la nature, nous atteindrons l'atome primitif, l'élément corpusculaire intrépidement cherché par tous les sages qui nous ont précédés dans cette chasse sublime. Sire, quand un homme est à cheval sur cet abîme, et qu'il commande à des plongeurs aussi hardis que le sont mes frères, les autres intérêts humains sont bien petits; aussi ne sommes-nous pas dangereux. Les disputes religieuses et les débats politiques sont loin de nous, nous sommes bien au delà. Quand on lutte avec la nature, on ne descend pas à colleter quelques hommes. D'ailleurs, tout résultat est appréciable dans notre science, nous pouvons mesurer tous les effets, les prédire; tandis que tout est oscillatoire dans les combinaisons où entrent les hommes et leurs intérêts. Nous soumettrons le diamant à notre creuset, nous ferons le diamant, nous ferons l'or. Nous ferons marcher, comme l'a fait l'un des nôtres à Barcelone, des vaisseaux avec un peu d'eau et de feu! Nous nous passerons du vent, nous ferons le vent, nous ferons la lumière, nous renouvellerons la face des empires par de nouvelles industries! Mais nous ne nous abaisserons pas à monter sur un trône pour y être *géhennés* par des peuples!

Malgré son désir de ne pas se laisser surprendre par les ruses florentines, le roi, de même que sa naïve maîtresse, étaient déjà saisis, enveloppés dans les ambages et les replis de cette pompeuse loquacité de charlatan; leurs yeux attestaient l'éblouissement que leur causait la vue de ces richesses mystérieuses étalées; ils apercevaient comme une enfilade de souterrains pleins de gnomes en travail. Les impatiences de la curiosité dissipaient les défiances du soupçon.

— Mais alors, s'écria le roi, vous êtes de grands politiques qui pouvez nous éclairer.

— Non, sire, dit naïvement Laurent.

— Pourquoi? demanda le roi.

— Sire, il n'est donné à personne de prévoir ce qui arrivera d'un rassemblement de quelques milliers d'hommes; nous pouvons dire ce qu'un homme fera, combien de temps il vivra, s'il sera heureux ou malheureux; mais nous ne pouvons pas dire ce que plusieurs volontés réunies opéreront. Le calcul des mouvements oscillatoires de leurs intérêts est plus difficile encore, car les intérêts sont les hommes plus les choses; seulement nous pouvons, dans la solitude, apercevoir le gros de l'avenir. Le protestantisme qui vous dévore, sera dévoré à son tour par ses conséquences matérielles, elles deviendront théories à leur jour. L'Europe en est aujourd'hui à la religion, demain elle attaquera la royauté.

— Ainsi, la Saint-Barthélemy était une grande conception!...

— Oui, sire, la couronne y reviendra! Quand la religion et la royauté seront abattues, le peuple en viendra aux grands, après les grands il s'en prendra aux riches. Enfin, quand l'Europe ne sera plus qu'un troupeau d'hommes sans consistance, parce qu'elle sera sans chefs, elle sera dévorée par de grossiers conquérants. Vingt fois déjà le monde a présenté ce spectacle, et l'Europe le recommence. Les idées dévorent les siècles comme les hommes sont dévorés par leurs passions. Quand l'homme sera guéri, l'humanité se guérira peut-être. La science est l'âme de l'humanité, nous en sommes les pontifes, et qui s'occupe de l'âme, s'inquiète peu du corps.

— Où en êtes-vous? demanda le roi.

— Nous marchons lentement, mais nous ne perdons aucune de nos conquêtes.

— Ainsi, vous êtes le roi des sorciers, dit le roi piqué d'être si peu de chose en présence de cet homme.

L'imposant grand maître jeta sur Charles IX un regard qui le foudroya.

— Vous êtes le roi des hommes, et je suis le roi des idées, répondit le grand maître. D'ailleurs, s'il y avait de véritables sorciers, vous ne les auriez pas brûlés, répondit-il avec une teinte d'ironie. Nous avons nos martyrs aussi.

— Mais par quels moyens pouvez-vous, reprit le roi, dresser des thèmes de nativité? Comment avez-vous su que l'homme venu près de votre croisée, hier, était le roi de France? Quel pouvoir a permis à l'un des vôtres de dire à ma mère le destin de ses trois fils? Pouvez-vous, grand maître de cet ordre qui veut pétrir le monde, pouvez-vous me dire ce que pense en ce moment la reine ma mère?

— Oui, sire.

Cette réponse partit avant que Cosme n'eût tiré la pelisse de son frère pour lui imposer silence.

— Vous savez pourquoi revient mon frère le roi de Pologne?

— Oui, sire.

— Pourquoi?

— Pour prendre votre place.

— Nos plus cruels ennemis sont nos proches, s'écria le roi qui se leva furieux et parcourut la salle à grands pas. Les rois n'ont ni frères, ni fils, ni mère. Coligny avait raison: mes bourreaux ne sont pas dans les prêches, ils sont au Louvre. Vous êtes des imposteurs ou des régicides! Jacob, appelez M. de Solern!

— Sire, dit Marie Touchet, les Ruggieri ont votre parole de gentilhomme. Vous avez voulu goûter à l'arbre de la science, ne vous plaignez pas de son amertume!

Le roi sourit en exprimant un amer dédain; il trouvait sa royauté matérielle petite devant l'immence royauté intellectuelle du vieux Laurent

Ruggieri. Charles IX pouvait à peine gouverner la France, le grand maître des francs-maçons commandait à un monde intelligent et soumis.

— Soyez franc, je vous engage ma parole de gentilhomme que votre réponse, dans le cas où elle serait l'aveu d'effroyables crimes, sera comme si elle n'eût jamais été dite, reprit le roi. Vous occupez-vous des poisons?

— Pour connaître ce qui fait vivre, il faut bien savoir ce qui fait mourir.

— Vous possédez le secret de plusieurs poisons.

— Oui, sire; mais par la théorie et non par la pratique, nous les connaissons sans en user.

— Ma mère en a-t-elle demandé? dit le roi qui haletait.

— Sire, répondit Laurent, la reine Catherine est trop habile pour employer de semblables moyens. Elle sait que le souverain qui se sert de poison périt par le poison; les Borgia offrent un célèbre exemple des dangers que présentent d'aussi misérables ressources. Tout se sait à la cour. Vous pouvez tuer un pauvre diable, et alors à quoi bon? Mais s'attaquer aux gens en vue, y a-t-il une seule chance de secret? Qui tira sur Coligny? ce ne pouvait être que vous, ou la reine, ou les Guise. Personne ne s'y est trompé. Croyez-moi, l'on ne se sert pas deux fois impunément du poison en politique. Les princes ont toujours des successeurs. Quant aux petits, si comme Luther ils deviennent des souverains par la puissance des idées, on ne tue pas leurs doctrines en se débarrassant d'eux. La reine est de Florence, elle sait que le poison ne peut être que l'arme des vengeances personnelles. Mon frère qui ne l'a pas quittée depuis sa venue en France, sait combien madame Diane lui a donné de chagrin : elle n'a jamais pensé à la faire empoisonner, elle le pouvait, qu'eût dit le roi votre père? Jamais femme n'a été plus dans son droit, ni plus sûre de l'impunité. Madame de Valentinois vit encore.

— Et les envoûtements? reprit le roi.

— Sire, dit Cosme, ce sont des choses si véritablement innocentes, que, pour satisfaire d'aveugles passions, nous nous y prêtons, comme les médecins qui donnent des pilules de mie de pain aux malades imaginaires. Une femme au désespoir croit qu'en perçant le cœur d'un portrait, elle amène le malheur sur la tête de l'infidèle qu'il représente. Ce sont nos impôts!

— Le pape vend des indulgences, dit Laurent Ruggieri en souriant.

— Ma mère a-t-elle pratiqué des envoûtements?

— A quoi bon des moyens sans vertu à qui peut tout?

— La reine Catherine pourrait-elle vous sauver en ce moment? dit le roi d'un air sombre.

— Mais nous ne sommes pas en danger, sire, répondit tranquillement Laurent Ruggieri. Je savais avant d'entrer dans cette maison que j'en sortirais sain et sauf, aussi bien que je sais les mauvaises dispositions dans lesquelles sera le roi envers mon frère d'ici à peu de jours; mais s'il court quelque péril, il en triomphera. Si le roi règne par l'Épée, il règne aussi par la Justice! ajouta-t-il en faisant allusion à la célèbre devise d'une médaille frappée pour Charles IX.

— Vous savez tout, je mourrai bientôt, voilà qui est bien, reprit le roi qui cachait sa colère sous une impatience fébrile; mais comment mourra mon frère qui, selon vous, doit être le roi Henri III?

— De mort violente.

— Et M. d'Alençon!

— Il ne régnera pas.

— Henri de Bourbon régnera donc?

— Oui, sire.

— Et comment mourra-t-il?

— De mort violente.

— Et moi mort, que deviendra madame? demanda le roi en montrant Marie Touchet.

— Madame de Belleville se mariera, sire.

— Vous êtes des imposteurs, renvoyez-les, sire! dit Marie Touchet.

— Ma mie, les Ruggieri ont ma parole de gentilhomme, reprit le roi en souriant. Aura-t-elle des enfants?

— Oui, sire, madame vivra plus de quatre-vingts ans.

— Faut-il les faire pendre? dit le roi à sa maîtresse. Et mon fils le comte d'Auvergne? dit Charles IX en allant le chercher.

— Pourquoi lui avez-vous dit que je me marierais? dit Marie Touchet aux deux frères pendant le moment où ils furent seuls.

— Madame, répondit Laurent avec dignité, le roi nous a sommés de dire la vérité, nous la disons.

— Est-ce donc vrai? fit-elle.

— Aussi vrai qu'il est vrai que le gouverneur d'Orléans vous aime *à en perdre la tête*.

— Mais je ne l'aime point, s'écria-t-elle.

— Cela est vrai, madame, dit Laurent, mais votre thème affirme que vous épouserez l'homme qui vous aime en ce moment.

— Ne pouviez-vous mentir un peu pour moi? dit-elle en souriant, car si le roi croyait à vos prédictions...!

— N'est-il pas nécessaire aussi qu'il croie à notre innocence? dit Cosme en jetant à la favorite un regard plein de finesse, car les précautions prises envers nous par le roi, nous ont donné lieu de penser, pendant le temps que nous avons passé dans

votre jolie geôle, que les sciences occultes ont été calomniées auprès de lui.

—Soyez tranquilles, répondit Marie, je le connais, et ses défiances sont dissipées.

— Nous sommes innocents, reprit fièrement le grand vieillard.

—Tant mieux, dit Marie, car le roi fait visiter en ce moment votre laboratoire, vos fourneaux et vos fioles par des gens experts.

Les deux frères se regardèrent en souriant. Marie Touchet prit pour une raillerie de l'innocence ce sourire qui signifiait : — Pauvres sots, croyez-vous que si nous savons fabriquer des poisons, nous ne savons pas les cacher?

—Où sont les gens du roi? demanda Cosme.

—Chez René, répondit Marie.

Cosme et Laurent se jetèrent un regard par lequel ils échangèrent une même pensée : — L'hôtel de Soissons est inviolable!

Le roi avait si bien oublié ses soupçons que quand il alla prendre son fils, et que Jacob l'arrêta pour lui remettre un billet envoyé par Chapelain, il l'ouvrit avec la certitude d'y trouver ce que lui mandait son médecin touchant la visite de l'officine où tout ce qu'on avait trouvé concernait uniquement l'alchimie.

—Vivra-t-il heureux? demanda le roi en présentant son fils aux deux alchimistes.

— Ceci regarde Cosme, fit Laurent en désignant son frère.

Cosme prit la petite main de l'enfant, et la regarda très-attentivement.

— Monsieur, dit Charles IX au vieillard, si vous avez besoin de nier l'esprit pour croire à la possibilité de votre entreprise, expliquez-moi comment vous pouvez douter de ce qui fait votre puissance. La pensée que vous voulez annuler est le flambeau qui éclaire vos recherches. Ah ! ah ! n'est-ce pas se mouvoir et nier le mouvement? s'écria le roi qui, satisfait d'avoir trouvé cet argument, regarda triomphalement sa maîtresse.

— La pensée, répondit Laurent Ruggieri, est l'exercice d'un sens intérieur, comme la faculté de voir plusieurs objets et d'en percevoir les dimensions et la couleur, est un effet de notre vue? Ceci n'a rien à faire avec ce qu'on prétend d'une autre vie. La pensée est une faculté qui cesse même de notre vivant avec les forces qui la produisent.

— Vous êtes conséquents, dit le roi surpris. Mais l'alchimie est une science athée.

— Matérialiste, sire, ce qui est bien différent. Le matérialisme est la conséquence des doctrines indiennes, transmises par les mystères d'Isis à la Chaldée et à l'Égypte, et reportées en Grèce par Pythagore, l'un des demi-dieux de l'humanité : sa doctrine des transformations est la mathématique du matérialisme, la loi vivante de ses phases. A chacune de ses natures appartient le pouvoir de retarder le mouvement qui l'entraîne dans une autre.

— L'alchimie est donc la science des sciences! s'écria Charles IX enthousiasmé. Je veux vous voir à l'œuvre...

—Toutes les fois que vous le voudrez, sire; vous ne serez pas plus impatient que la reine votre mère...

— Ah! voilà donc pourquoi elle vous aime tant, s'écria le roi.

—La maison de Médicis protége secrètement nos recherches depuis près d'un siècle.

—Sire, dit Cosme, cet enfant vivra long-temps; il aura des traverses; mais il sera heureux et honoré, comme ayant dans ses veines le sang des Valois...

—J'irai vous voir, messieurs, dit le roi redevenu de bonne humeur. Vous pouvez sortir.

Les deux frères saluèrent Marie et Charles IX, et se retirèrent; ils descendirent gravement les degrés, sans se regarder ni se parler, ils ne se retournèrent même pas vers les croisées quand ils furent dans la cour, certains que l'œil du roi les épiait; ils l'aperçurent en effet à la fenêtre quand ils se mirent de côté pour passer la porte de la rue. Lorsque l'alchimiste et l'astrologue furent dans la rue de l'Autruche, ils jetèrent les yeux en avant et en arrière d'eux pour voir s'ils n'étaient pas suivis ou attendus; ils allèrent jusqu'aux fossés du Louvre sans se dire une parole; mais là, se trouvant seuls, Laurent dit à Cosme, dans le florentin de ce temps : — *Affè d'iddio! como lo abbiamo infinocchiato!* (Pardieu! nous l'avons joliment entortillé!)

— *Gran mercè! a lui sta dispastojarsi!* (Grand bien lui fasse! c'est à lui à s'en dépêtrer!) dit Cosme. Que la reine me rende la pareille, nous venons de lui donner un bon coup de main.

Quelques jours après cette scène, qui frappa Marie Touchet autant que le roi, pendant un de ces moments où l'esprit est en quelque sorte dégagé du corps par la plénitude du plaisir, Marie s'écria : — Charles, je m'explique bien Laurent Ruggieri; mais Cosme n'a rien dit!

—C'est vrai, dit le roi surpris de cette lueur subite, il y avait autant de vrai que de faux dans leurs discours... Ces Italiens sont déliés comme la soie qu'ils font.

Ce soupçon explique la haine que manifesta le roi contre Cosme lors de la découverte de la conspiration de La Mole et Coconnas; en le trouvant un des artisans de cette entreprise, il crut avoir été joué par les deux Italiens, car il lui fut prouvé que l'astrologue de sa mère ne s'occupait pas exclusivement des astres, de la poudre de projection et

de l'atome pur. Laurent avait quitté le royaume.

Malgré l'incrédulité que beaucoup de gens ont en ces matières, les événements qui suivirent cette scène confirmèrent les oracles portés à l'hôtel de Soissons. Le roi mourut trois mois après. Le comte de Gondi suivit Charles IX au tombeau, comme le lui avait dit son frère le maréchal de Retz, l'ami des Ruggieri, et qui croyait à leurs pronostics. Marie Touchet épousa Charles de Balzac, marquis d'Entragues, gouverneur d'Orléans, dont elle eut deux filles. La plus célèbre de ces filles, sœur utérine du comte d'Auvergne, fut maîtresse de Henri IV, et voulut, lors de la conspiration de Biron, mettre son frère sur le trône de France, en en chassant la maison de Bourbon. Le comte d'Auvergne, devenu duc d'Angoulême, vit le règne de Louis XIV, il battait monnaie dans ses terres, en altérant les titres; mais Louis XIV le laissait faire, tant il avait de respect pour le sang des Valois. Cosme Ruggieri vécut jusque sous Louis XIII, il vit la chute de la maison de Médicis en France, et la chute des Concini. L'histoire a pris soin de constater qu'il mourut athée, c'est-à-dire matérialiste. La marquise d'Entragues dépassa l'âge de quatre-vingts ans.

Laurent et Cosme ont eu pour élève le fameux comte de Saint-Germain, qui fit tant de bruit sous Louis XV. Ce célèbre alchimiste n'avait pas moins de cent trente ans, l'âge que les biographes donnent à Marion Delorme. Le comte pouvait savoir par les Ruggieri les anecdotes sur la Saint-Barthélemy et sur le règne des Valois, dans lesquelles il se plaisait à jouer un rôle en les racontant à la première personne du verbe. Le comte de Saint-Germain est le dernier des alchimistes qui ont le mieux expliqué cette science; mais il n'a rien écrit. La doctrine cabalistique exposée dans cette étude procède de ce mystérieux personnage. N'est-il pas singulier que trois existences d'hommes, celle du vieillard de qui viennent ces renseignements, celle du comte de Saint-Germain et celle de Cosme Ruggieri suffisent pour embrasser l'histoire européenne depuis François Ier jusqu'à Napoléon? Il n'en faut que cinquante semblables pour remonter à la première période connue du monde. — « Que sont cinquante générations pour étudier les mystères de la vie? » disait le comte de Saint-Germain.

Paris, novembre-décembre 1836.

CONTES DROSLATICQUES.

(SUITE.)

TROISIESME DIXAIN[1].

PROLOGUE.

Aulcuns ont interrogué l'autheur sur ce que il avoyt tant de raige à ces dixains que nul an ne pouvoit eschoir sans que il en eust dict sa ratelee; et la rayson de ce, et pour quoy finablement escripre des virgules entremesleesde maulvaises syllabes auxquelles refroignoient publicquement les dames; puis mille autres bogues vuydes. L'autheur desclaire que ces proditoires parolles, semees comme pierres en sa voye, l'ont touchié dans le pluz profund du cueur, et il cognoist suffisamment son debvoir pour ne poinct faillir de bailler à son especialle audience, en ce prologue, aulcuns arraizonnemens aultres que les preceddens; pourceque besoing est de touiours arraizonner les enfans iusques à ce que ils soient grandelets, concoipvent les choses, et se taysent; et que il voit bien des meschans garsons en ce numbre infini de gens criards, lesquels ignorent à plaizir ce dont il s'en va dans ces dixains. En prime abord, saichez que si aulcunes vertueulzes dames, ie dis vertueulzes pour ce que les truandes ou femmes de petit pied, ne lisent poinct ces feuilletz, aymant mieulx en faire de inedicts; tandis que au rebours les dames ou bourgeoyses à doubles paires de manches pleines de relligion, estant desgoustees sans doubte aulcun de ce dont s'agit, les lisent pieusement pour contenter le malin esperit, et par aynsi se tiennent saiges. Entendez-vous, mes bons vendangeurs de cornes? Mieulx vault estre coulx par le conte d'ung liure, que coulx par l'hystoire d'ung gentil homme. Vous y gaignez le desguat, paouvres braguardz, oultre que soubvent votre dame enamouree s'en prend à vostre mercerie des fecunds triballemens esmeus en icelle par le prezent liure. Et par ainsy ces dixains adiouxtent de belles graynes à la gezine du pays, et le maintiennent en ioye, honneur et santé. Ie dis ioye, pourceque vous en prenez moult en ces contes. Ie dis honneur, pourceque vous saulvez vostre nid des griphes de ce desmon, touiours ieune, nommé Kokvaige en langue celtique. Ie dis santé, pourceque ce liure incitte à la chosette prescripte par l'ecclize de Salerne soubs peine de plethore cerebrale. Treuvez proufficts pareilz aux aultres cayers noircis typographiquement. Ha! ha! où sont les liures qui font des enfans? Cerchez, point. Ains vous renconstrerez, par razieres, enfans faisant des liures dont est conceu force anuy. Ie reprends la phraze. Donc, saichez que si aulcunes dames vertueulzes de natture, cocquardes en esperit, se liurent publicquement à des querimonies au subject de ces dixains; ung numbre assez playsant d'icelles, loing de sepmondre l'autheur, advouent que elles l'ayment bien fort, l'estiment vaillant homme, digne d'estre moyne en l'abbaye de Thelesme; et que, pour aultant de raisons que il y ha d'estoiiles aux cieulx, il ne quitte la fluste à becq avecque laquelle il desduict ces dessusdicts contes; ains se lairre blasmer, aille touiours à ses fins; vu que la noble France est une femelle qui se reffuze à

[1] Voir les deux premiers dixains des contes drolaticques, tom. V, page 269.

ce que vous scavez, criant, se tortant, disant : « — Non, non, iamais! Hé! monsieur, que allez-vous faire? Ie ne scaurays, vous me guasteriez. » Puys alors que le dixain est faict et parfaict en toute gentillesse, reprend : — Hé! mon maystre, y en aura-t-il encore d'aultres? Comptez en dà, l'autheur pour ung bon compaignon, qui ne s'effarouche mie des cris, pleurs et tortillemens de la dame que vous nommez Gloyre, Mode ou Faueur publicque, vu que il la scayt trez pute, et de natture à s'accommoder d'un beau viol. Il scayt qu'en France son cri de guerre est : — Monte Joye! Ung beau cri, cuidez le, mais que aulcuns escripturiers ont desfigure et qui signifie : — La ioye ne est pas à terre, elle est là, faites vifuement, sinon adieu! L'autheur tient ceste signifiance de Rabelais qui la lui ha dite. Si vous fouillotez l'hystoire, la France a-t-elle jamais soufflé mot alors que elle estoyt ioyeulsement montee, bravement montee, raigeusement montee, esraument montee? Elle est furieuse à toust et se plaist aux chevaulchees par dessus le boyre. Hein, ne voyez vous poinct que ces dixains sont francoys par la ioye, francoys par la chevaulchiee, francoys devant, francoys derriere, francoys partout? Arriere doncques mastins, sonnez les musicques, silence cagotz, advancez messieurs les ribaulds! mes mignons paiges baillez votre doulce main en la main des dames, et grattez les au mitan, ie dis la main! Ha! ha! cecy sont raysons ronflantes et peripatheticiennes ou l'autheur ne se cognoist point en ronflemens ni en aristotelisme. Il ha pour luy l'escu de France, l'oriflamme du roi et Monsievr sainct Denis, lequel estant sans teste, a dict : — Monte-Ma-Ioie. Direz vous, quadrupedes, que cettuy mot est faulx? Non. Il ha esté certes bien ouï par pluzieurs dans le tems; mais, en ces iours de profunde mizere, vous ne croyez plus à rien des bons relligieulx!

L'autheur n'a pas tout dict. Doncques, saichez vous tous qui lisez ces dixains des yeux et des mains, les sentez par la teste seullement, et les aymez pour la ioye que ils donnent et qui vous monte au cueur; saichez que l'autheur, ayant, en la male heure, esguaré sa coignee, *id est*, son heritaige, qui ne se est plus retrouvé, se vit desnué de tout poinct. Lors, il cria en la maniere du buscheron, dans le prologue du liure de son cher maistre Rabelays, à ceste fin de se faire ouïr par le gentilhomme d'en hault, suzerain de toutes choses, et en obtenir quelque aultre coignee. Cedict Trez-Hault, encore occupé avecque les congrès du temps, lui fict gecter par Mercure, ung escriptoire à double goddet, sur lequel estoient engrauees, en fasson de deuize, ces trois lettres : *Ave*. Lors le paouvre enfant, ne percevant aulcun aultre secours, eust grant cure de remuer ce dict guallimard, en cercher le sens abscons, en commenter les mysterieuzes parolles et leur treuver une asme. Or, vid en prime abord que Dieu estoyt poli, comme ung grand seigneur que il est, pour ce que il ha le munde et ne relesve de personne. Mais veu que, en se rememorant les choses de sa ieunesse, il n'y renconstroit nulle guallanterie faicte à Dieu, l'autheur estoyt en doubte sur ceste civilité creuze, et songioit moult, sans tirer aulcune realle chevance de cet outil céleste. Lors, force de tourner, retourner cedict escriptoire, l'estudier, le voir, l'emplir, le vuyder, le tapper en fasson interroguatifve, le fayre net, le mettre droict, le mettre de costé, le boutter à contre sens, il lut à contrefil Eva. Que est Eva, sinon toutes les femmes en une seule? Doncques par la voix divine estoyt dict à l'autheur : — « Pense à la femme; la femme guarira ta playe, bouschera le vuyde de ta gibbessière; la femme est ton bien; n'aye qu'une femme; habille et deshabille, dorelotte ceste femme, debitte la femme; la femme est tout, la femme ha son guallimard, puise en ce guallimard sans fund; la femme ayme l'amour, fais luy l'amour avecque le guallimard seulement; chastouille ses phantaizies et pourtrais-luy ioyeulsement les mille pourtraicteures de l'amour en ses millions de gentilles fassons; la femme est genereuse, et touttes pour une, une pour touttes, soldera le paintre et fournira le plumaige du pinceau. Enfin equivocques sur ce qui est escript là : — « *Ave* salue, *Eva* la femme. Ou bien : *Eva* la femme, *ave* salue, ou saulve. Eh oui, elle faict et defaict. » Doncques, à moy le guallimard. Que ayme le plus la femme? que veult la femme? toutes les choses especialles de l'amour, et ha rayson la femme. Enfanter, produire est imitacion de nature qui touiours est en gezine! Doncques à moy la femme, à moy *Eva*. Sur ce, l'autheur se prind à puyser en ce fecund guallimard où estoyt une puree cerebrale, concoctionnee par les vertuz d'en hault, en fasson talismanique. D'ung goddet, sourdoyent choses graves qui s'escripvoient en encre brune; et de l'aultre, choses frestillantes qui rubriquoient joyeulzement les feuillets du cayer. Pauvre autheur ha soubvent, faulte de cure, meslangé les encres, ores cy, ores là. Mais dès que les lourdes phrazes ardues à rabotter, vernir et polir de quelque ouvraige au goust du iour estoyent parachevees, l'autheur curieulx de s'esbattre, maulgré le peu d'encre rieuze qui est au goddet senestre, en robboyt ardamment aulcune plumee avecque mille délices. Ces dictes plumees sont, vère, ces dessus dicts contes droslaticques dont l'auctorité ne peut estre soubpsonnee, pour ce que elle est escoulee de source diuine, ainsi que il appert de ce naïf adveu de l'autheur.

Aulcunes maulvaises gens crieront encore de

cecy. Mais treuvez ung tronson d'homme parfaictement content sur ceste miette de boue. Est-ce pas une honte ? En cecy l'autheur se est saigement comporté à l'instar de Dieu. Et il le prouve par *atqui*. Oyez ? Est-il poinct desmontré en toute clairetė aux scavans que le souuerain Seinior des mundes a faict ung numbre infini de machines lourdes, poisantes, graves, à grosses roues, grandes chaisnes, terribles detentes, et affreulx tournoyemens compliquez de vis et poids en la fasson des tournebrosches ; mais aussy se est dibverti en de petites mignonneries et chouses grotesques, legieres comme le vent que il a faict encore, creations naifves et playsantes dont vous riez, les voyant. Est-ce pas vray ? Doncques, en toute œuvre concentrique, comme est la trez spaticulze bastisse emprinse par l'autheur, besoing est, pour se modeler sur les loix de ce dessus dict Seigneur, de fassonner aulcunes fleurs mignonnes, playsans insectes, beaulx draccons bien tortillez, imbriquez, supercoulourez, voire mesme dorez encore que l'or luy fault soubvent, et les getter aux pieds de ses monts neigeux, piles de roches, et aultres sourcilleuzes filosophies, longs et terribles ouvraiges, coulomnades marmorines, vrais pensers sculptez en porphyre. Ha cà, bestes immundes qui honnissez et respudiez les fugues, phantaizies, contrepeteries, musicques et roulades de la iolye muze droslaticque, ne rongerez vous pas vos griphes, pour ne pluz escorchier sa peau blanche, azuree de veines, ses reins amoureulx, ses flancs de toute elegance, ses pieds qui restent saigement au lict, son visaige de sattin, ses formes lustrees, son cueur sans fiel ? Ha, testes choppes, que direz vous en voyant cy, que ceste bonne fille est issue du cueur de la France, concorde aux natures de la femme, ha esté saluee d'ung *ave* gentil par les anges en la personne du donateur Mercure, et finablement est la pluz claire quintessence de l'art. En ceste œuvre se rencontrent nécessité, vertu, phantaizie, vœu de femme, vœu d'un pantagrueliste quarré, il y ha toust. Tayssez vous, festez l'autheur, et lairrez son guallimard à double godet doter la Gaye Science des cent glorieulx contes droslaticques.

Donc arriere mastins, sonnez les musicques, silence cagotz, hors d'icy les ignares, advancez messieurs les ribaulds ! mes mignons paiges, baillez vostre doulce main aux dames, et grattez la leur au mitant, de la gentille fasson, en leur dizant :—Lisez pour rire !

Aprest, vous leur direz quelque aultre mot plus playsant, pour les fayre esclater, vu que, quand sont rieuzes, elles ont les lesvres desclozes et sont de petite rezistance à l'amour.

Escript à Geneue, en l'hostel de l'Arcq, aux Eaues Vifues. Feburier 1834.

PERSEUERANCE D'AMOUR.

Environ les premieres annees du treiziesme siecle aprest la venue de Nostre Divin Saulveur, advint en la citté de Paris une adventeure amoureuze par le faict d'ung homme de Tours, de laquelle s'estomira la ville, et aussi la Court du roy. Quant au clergié, vous verrez par ce qui sera cy dessoubs dict, la part qu'il en eust en ceste histoire dont par luy feut conservé le tesmoignaige.

Ce dict homme, appelé le Tourangeaud par les gens du menu, pource qu'il avoyt prins naissance en nostre ioyeuse Tourayne, estoyt en son vrai nom dict Anseau. En ses vieulx iours, ce bon homme rattourna en son païs et feust mayre de Sainct-Martin suyvant la chronique de l'abbaye et de la ville, mais à Paris estoyt ung noble orpheure. Ores doncques, en son prime eage, par sa grant honnesteté, ses labeurs ou aultrement, devint bourgeoys de Paris et subject du roy, dont il achepta la protection suyvant l'usaige de cettuy tems. Il avoyt une mayson par luy bastie hors de toute censive, proche l'ecclize Sainct-Leu, en la rue Sainct-Denys où sa forge estoyt bien cogneue de ceulx qui cherchoyent les beaulx ioyaulx. Encores que ce feut ung Tourangeaud et que il eust de la vie à revendre, il estoyt demouré saige comme ung vray sainct, nonobstant les blandices de ceste ville, et avoyt effeuillé les iours de sa verde sayson sans avoir oncques lairré traisner ses chausses en ung clappier. Beaucoup diront que cecy passe les facultez de croire que Dieu ha mizes en nous pour aider à la foy deue aux mystères de sa saincte religion; aussy besoing est-il de desmontrer habundamment la cause absconse de ceste chasteté d'orpheure. Et d'abord prenez qu'il estoyt venu de son pied en la ville; paouvre, plus que Job, au dire des vieulx compaignons; et que, à l'enconstre des gens de nostre pays, lesquels n'ont que ung prime feu, il avoyt ung charactere de mettail, et persistoyt en ses voyes comme une vengeance de moine. Ouvrier touiours labouroyt, devenu maistre labouroyt encore; touiours apprenoyt secretz nouveaulx, cerchoyt nouvelles receptes, et en cerchant renconstroyt des inventions de toute sorte. Les passans attardez, gens de guette ou maulvais garsons voyoient touiours une saige lampe allumee à travers les croisees de l'orpheure, et bon orpheure tappant, sculptant, rognant, cizaillant, limant, tocquant en compaignie de aulcun apprentif, portes clozes, aureilles ouvertes. La mizere engendra le labeur, le labeur engendra sa nottable saigesse, et la saigesse engendra de grants biens. Entendez cecy, enfans de Caïn qui mangez des doublons et pissez de l'eaue! Si le bon orpheure avoyt en luy-même de ces phantasques dezirs qui, de cy, de là, tenaillent ung paouvre homme seul quand le dyable faict mine de l'emporter sur ung signe de croix, le Tourangeaud rebattoyt son mettail, attiroyt les esperitz seditieulx à sa ceruelle en se bendant à faire des delicatesses delitieulses, mignonnes engraveures, figurines d'or, belles formes d'argent avec lesquelles il rafreschissoyt la cholere de sa Venus. Adjoutez à ces choses, que ce Tourangeaud estoyt homme à simples semelles, de naïf enten-

dement, craignant Dieu d'abord, puys les volleurs, les seigneurs aprest, le tumulte par dessus toust. Quoique il eust deux mains, iamays ne faysoit que une seule chose. Il avoyt ung parler doulx comme est celuy d'une espousee auant les nopces. Encores que le clergié, les gens d'armes et aultres ne le repputassent poinct scavant, il scavoyt bien le latin de sa mere et le parloyt correctement, sans se fayre prier. Subsécutivement ceulx de Paris lui avoyent apprins à marcher droict, à ne poinct battre les buissons pour aultruy, à mesurer ses passions à l'aulne de ses revenus, à ne bailler à personne licence de luy prendre de son cuir pour se faire des cordons, à veiller au grain, à ne point se fier aux dessus de boëte, ne poinct dire ce que il faysoit et faire ce que il disoyt, à ne lairrer cheoir que de l'eaue, avoir pluz de memoyre que n'en ont habituellement les mousches, à guarder sa peine pour luy seul et aussy son escarcelle, à ne poinct s'occuper des nuees par les rues, et vendre ses ioyaulx plus chier que ils ne luy coustoyent; toutes chouses dont la saige obseruance luy donnoyt aultant de sapience que besoing estoyt pour viure à son ayse et contentement. Aussy faysoit il, sans gehenner personne. Et, advizant ce bon petit homme en son privé, beaucoup disoyent le voyant : — Par ma foy, ie voudroys estre cet orpheure, encore que l'on m'obligeast à botter iusques au genouil les crottes de Paris durant une centaine d'annees. Aultant auroyt vallu soubhaiter estre roy de France pour ce que l'orpheure avoyt des bras quarrez, nerveulx, poislus, et si merueilleuzement durs que, alors qu'il serroyt les poings, des tenailles manouvrees par le pluz rude compaignon ne luy eussent ouvert la main. Comptez que ce que il tenoyt, estoyt bien à luy. De pluz avoyt des dents à mascher du fer, ung estomach à le dissouldre, une fressure à le digerer, ung sphincter à l'expectorer sans deschireure, puys des espaulles à soubstenir le munde à l'instar de ce seigneur payen auquel estoyt iadis commiz ce soing et que la venue de Iezus-Christ en a, bien à tems, deschargié. Ce estoyt à vray dire, ung de ces hommes faicts d'un seul coup, et qui sont meilleurs, vu que ceulx auxquels besoing est de retoucher ne vallent rien ainsy rapiecez et bastis en pluzieurs foys. Brief, maistre Anseau estoyt ung masle tainct en grayne, à vizaige de lion, et soubs les sourcilz duquel sourdoyt ung resguard à fundre l'or, si le feu de sa forge lui avoyt faict deffault; mays, une eaue limpide mize en ses yeulx par le moderateur de toute chose, temperoyt ceste grant ardeur, sans quoy, il eust toust bruslé. Estoyt-ce poinct ung fier morceau d'homme?

Sur l'eschantillon de ses vertuz cardinales, aulcuns perseuereront à s'enquerir pourquoy le bon orpheure estoyt demouré garson comme une huistre, vu que ces proprietez de natture sont de bel uzaige en tous lieux. Mays ces opiniastres critiques scavent ils ce que est d'aimer? Ho! ho! Foing! Le mettier d'ung amoureulx est d'aller, venir, escoutter, guetter, se taire, parler, se blottir, se fayre grand, se fayre petit, se fayre rien du toust; agreer, musicquer, pastir, querir le dyable où il est, compter des pois gris sur ung vollet, treuver des fleurs soubz la neige, dire des pastenostres à la lune, caresser le chat et le chien du logis, saluer les amis, flatter la goutte ou la catharre de la tante, et luy dire en tems opportun : — Vous havez bon vizaige et fayrez l'espitaphe du genre humain. Puis flairer ce qui plaist à tous les parens, ne marcher sur les pieds de personne, ne poinct casser les verres, ferrer des cigales, laver des briques, dire des riens, tenir de la glace en sa main, s'esbahir des affiquets, s'escrier : — Cecy est bien. Ou : — Vrayment madame vous estes bien belle ainsy. Et varier cela de cent mille fassons. Puis se fraizer, s'empoiser comme ung seigneur, avoir la langue leste et saige, endurer en riant tous les maulx que faict le dyable, enterrer toutes ses choleres, tennir sa natture en laisse, avoir le doigt de Dieu et la queue du dyable, guerdonner la mere, guerdonner la couzine, guerdonner la meschine, brief, touiours se fayre une trogne plaisante, faulte de quoy la femelle s'eschappe et vous plante là, sans dire une seule rayson chrestienne. Enfin de toust, l'amoureulx de la pluz clemente garse que Dieu ait faite en ung moment de belle humeur, auroyt il parlé comme ung bon liure, saulté comme une puce, viré comme ung dez, musicqué comme le roi David, faict les cent mille tourdions de l'enfer, et basti pour ceste dessus dicte femme, l'ordre corinthien des colonnes du dyable; s'il fault à la chose especialle et tenue secrete qui plaist entre toutes à sa dame, que soubvent elle ne scayt elle-mesme, et que il est besoing de scavoir; la garse le quitte comme une leppre rouge. Elle est dans son droit. Nul ne sauroit y trouver maille à reprendre. En ceste occurrence, aulcuns hommes deviennent grimaulds, faschez, affolez pluz que vous ne pourriez imaginer. Voire mesme, pluzieurs se sont occiz pour ce revirement de iuppe. En cecy, l'homme se distingue de la beste, vu que aulcun animal ne haper deu l'esprit par dezespoir d'amour; ce qui prouve d'abundant que les bestes n'ont point d'asme. Le mettier d'amoureulx est doncques ung mettier de batteleur, de souldard, de charlatan, de baladdin, de prince, de niais, de roy, d'oisif, de moyne, de dupe, de traisne-chausses, de menteur, de vantard, de sycophante, de teste-vuyde, de chasse-vent, de gaule-festu, de cogne-rien, de draule; ung mettier dont s'est abstenu Iezus; et que, en son imitacion, desdaignent les gens de hault entendement; mettier

auquel ung homme de valleur est requiz de despendre, avant toute chose, son temps, sa vie, son sang, ses meilleures parolles, oultre son cueur, son asme et sa ceruelle dont toutes les femelles sont cruellement affriandees, pourceque dez que leur langue va et vient, elles se disent l'une à l'aultre que si elles n'ont pas tout d'ung homme, elles n'en ont rien. Comptez mesme qu'il se rencontre des cingesses qui froussent leurs sourcils, et grondent encores que ung homme faict les cent coups pour elles, à ceste fin de s'enquerir s'il y en ha cent et un; vu que, en tout, elles veullent le pluz, par esperit de conqueste et tyrannie. Et ceste haulte iurisprudence ha esté touiours en vigueur soubz la coustume de Paris où les femmes repcoivent pluz de sel au baptesme qu'en aulcun lieu du munde, et par ainsy sont malicieuzes de naissance.

Et doncques, l'orpheure touiours estably à son ouvrouere, brunissant l'or, chauffiant l'argent, ne pouvoyt aulcunement chauffer l'amour, ne brunnir et fayre resplendir ses phantaizies, ne fanfrelucher, parader, se dissiper en cingeries, ne se mettre en queste d'ung moule à aureilles. Or veu que à Paris pucelles ne tumbent pas pluz au lict des garsons, qu'il ne pleut des paons rostis ez rues, encores que ces garsons soient orpheures royaulx, le Tourangeaud eust le avantaige d'avoir, comme ha esté dessus dict, un coquebin dans sa chemise. Ceppendant le bourgeoys ne pouvoyt auoir les yeulx clous sur les advantaiges de natture dont faysoient estat et se treuvoyent amplement fournies les dames et aussy les bourgeoyses avecque lesquelles il desbattoit la valleur de ses ioyaux. Aussy, soubvent en escoutant les gentilz propous des femmes qui vouloyent l'emboizer et le mignottoient pour en obtenir quelque doulceur, bon Tourangeaud s'en rattournoyt il par les rues, resveur comme ung poëte, plus dezesperé que ung coucou sans nid; et se disoyt lors en luy-mesme: — Ie debvroys me munir d'une femme. Elle ballyeroit le logis, me tiendroyt les plats chauds, ployeroyt les toilles, me racousteroyt, chanteroyt ioyeulsement dedans la mayson, me tormenteroyt pour me fayre fayre toust à son goust leans, me diroyt comme elles disent toutes à leurs maris quand elles veulent ung ioyau: — Hé bien! mon mignon, vois donc cecy, n'est ce pas gentil? Et ung chascun, de par le quartier, songeroyt à ma femme et penseroyt de moy: — Voila ung homme heureulx. Puis se marioyt, faisoyt les nopces, dodinoyt ma demoiselle l'orpheure, la vestoyt superbement, luy dônnoyt une chaisne d'or, l'aimoyt de la teste aux pieds, lui quittoyt le parfaict gouvernement du mesnaige sauf l'espargne, la mettoyt en sa chambre d'en hault, bien verree, nattee, tendeue de tapisseries, avecque ung bahut mirifique, dedans ung lict oultre large, à coulomnes torses, à rideaulx de cental cytrin; luy acheptoyt force beaulx miroueres, et avoyt touiours une douzaine d'enfans d'elle et de luy quand il arrivoyt à son logis. Ains là, femme et enfans s'esvaporoyent en martellaiges, il transfiguroyt ses imaginations melancollieuzes en dessins phantasques, fassonnoyt ses pensers d'amour en ioyaulx droslactiques qui playsoyent moult à ses achepteurs, lesquels ignoroyent combien il y avoyt de femmes et d'enfans perdeus dans les pieces d'orpheurerie du bon homme, qui, pluz avoyt de talent en son art, pluz se desbifoyt. Ores si Dieu ne l'avoyt prins en pitié, seroyt forissu de ce munde sans congnoistre ce que estoyt de l'amour, mais l'auroyt congneu en l'aultre sans la metamorphose de la chair qui le guaste, suyvant messire Plato, homme d'auctorité, mais qui, pour ce que il n'estoyt chrestien, a erré. Las! ces preparatoires discours sont digressions oisives et fastidieulx commentaires, desquels les mecreans obligent ung homme d'entortiller ung conte, comme ung enfant dedans ses langes, alors qu'il debvroyt courir tout nud. Le grand dyable leur donne un clysterre avecque sa fourche triple rouge. Ie vais tout dire sans ambages.

Or, voicy ce qui advint a l'orpheure dans la quarante et uniesme annee de son eage. Ung iour de Dieu, se pourmenant en la rive gauche de la Seine, il s'adventura par suitte d'ung penser de mariaige, iusques en la prairie qui, deppuys feut nommee la Pree aux Clercs, laquelle estoyt lors dans le dommaine de l'Abbaye de Sainct-Germain, et non en celuy de l'Universitez. Là touiours marchant, le Tourangeaud se vit en pleins champs, et y fist la rencontre d'une paouvre fille, laquelle l'advizant bien guarni, le salua, disant: — Dieu vous saulve, monseigneur! En ce disant, sa voix eust telles doulceurs chordiales, que l'orpheure sentist ses esperitz raviz par ceste mellodie feminine, et conceupt de l'amour pour la fille, d'aultant que chastouillé de mariaige comme il estoyt, tout concordoyt à la chose. Neanmoins, comme il avoyt jà depassé la garse, point n'ozoyt revenir, pour ce que il estoyt timide comme une fille qui mourroyt dedans ses cottes par avant de les lever pour son plaizir; ains quand il feust à ung gect d'arcq, il pensa que ung homme repceu deppuys dix ans maistre orpheure, devenu bourgeoys et qui avoyt deux foys l'eage d'ung chien, pouvoyt bien voir ung devant de femme s'il en avoyt phantaizie, d'aultant que son imaginacion lui trespignoyt bien fort. Doncques il vira net comme s'il changeoyt de vizee pour sa pourmenade, puys revit ceste fille qui tennoyt par une vieille chorde sa paouvre vache, laquelle brouttoyt l'herbe venue en la liziere verde d'ung foussé joux tant le chemin.

— Ah ! ma mignonne, fit-il, vous estes bien peu guarnie de bien que vous faites ainsy œuvre de vos doigts le iour de Dieu. Ne redoubtez-vous poinct d'estre mize en prizon ?

— Monseigneur, respartit la fille en abaissant les yeulx, ie n'ay rien à craindre, pour ce que ie appartiens à l'abbaye. Le seigneur abbez nous ha baillé licence de pourmener la vasche aprest vespres.

— Vous aymez doncques vostre vasche mieulx que le salut de vostre asme ?

— Vere, monseigneur, nostre beste est quasiment la moitié de nostre paouvre vie.

— Ie m'esbahis, ma fille, de vous scavoir paouvre et ainsy haillonnee, houzee comme ung fagot, pieds nuds par les champs ung dimanche, alors que vous portez plus de threzors que vous n'en foulez au parcours du domaine abbatial. Ceulx de la ville vous doibvent poursuyvre et tormenter d'amour.

— Nenny, monseigneur, ie appartiens à l'abbaye, fit-elle en monstrant à l'orpheure ung collier à son bras senestre, comme en ont les bestes ez champs, mais sans clochette. Puys getta ung tant desplourable resguard au bourgeoys qu'il en demeura tristifié, veu que par les yeulx se communicquent les contagions du cueur quand fortes elles sont.

— Hé ! que est de cecy ? reprint-il, voulant s'enquerir de toust. Et il touchia le collier où estoyent engrauees les armes de l'abbaye moult apparentes, mais que il ne vouloyt poinct voir.

— Monseigneur, ie suis fille d'un *homme de corps*. Par ainsy, quiconque s'uniroyt à moy par mariaige tomberoyt en servaige, feut-il bourgeoys de Paris, et appartiendroyt corps et biens à l'abbaye. S'il m'aimoyt aultrement, ses enfans seroyent encore au domaine. A-cause de ce, suis delaissee d'ung chacun, habandonnee comme une paouvre beste des champs. Mais, dont bien me fasche, seroys ie, selon le plaizir de monseigneur l'abbé, couplee en tems et lieu avecque ung homme de corps. Et ie seroys moins laide que ie ne suys, que, au veu de mon collier, le plus amoureulx me fuiroyt comme la peste noire. En ce disant, elle tiroyt sa vasche par la chorde pour la contraindre à les suyvre.

— En quel eage estes-vous? demanda l'orpheure.

— Je ne scais, monseigneur, mais notre sire abbez le ha en notte.

Ceste grant mizere touchia le cueur du bonhomme qui avoyt pour un long tems mangié le pain du malheur. Il conformoyt son pas à celuy de la fille, et ils alloyent ainsy devers l'eaue en ung silence bien estoffé. Le bourgeoys resguardoyt le beau front, les bons bras rouges, la taille de royne, les piedz pouldreux, mais faits comme ceux d'une vierge Marie, et la doulce physionomie de ceste fille, laquelle estoyt le vray pourtraict de saincte Genevielve, la patronne de Paris et des filles qui vivent ez champs. Et comptez que ce coquebin tout neuf de la teste aux piedz soubpssonnoyt la iolye danree blanche des tettins de ceste fille, lesquels estoyent par grace pudicque, bien soigneulsement couverts d'ung maulvais drapeau, et les appetoyt comme ung escholier appete une pomme rouge par ung iour de chaleur. Aussy comptez que ces bons brins de naturance denotoyent une garse complectionnee en perfection delitieulse, comme tout ce que possedoyent les moynes. Or, tant pluz il estoyt deffendeu au bourgeoys d'y touchier, tant pluz l'eaue lui venait en la bouche de ce fruict d'amour, et le cueur luy saultoyt iusques dans la gorge.

— Vous avez une belle vasche, fit-il.

— Soubhaittez-vous ung peu de lait? respondit-elle. Il faict chauld en ces premiers iours de may. Vous estes bien eslongné de la ville.

De faict, le ciel estoyt pers, sans nuees, et ardoyt comme une forge ; toust reluysoit de ieunesse, les feuilles, l'aer, les filles, les coquebins ; toust brusloyt, estoyt verd, et sentoyt comme baulme. Ceste offre naifve, sans espoir de rettour, vu que ung besant n'eust poinct soldé la grace especialle de ceste parolle ; puis la modestie du geste par lequel se vira la paouvre garse, estraignit le cueur de l'orpheure qui eust voulu pouvoir mettre ceste fille serfve en la peau d'une royne et Paris à ses piedz.

— Nenny, ma mie, ie n'ay poinct soif de laict, mays de vous que ie voudroys avoir licence d'affranchir.

— Cecy ne se peut, et ie mourrai appartenant à l'abbaye. Vecy un bien long tems que nous y vivons de père en filz, de mère en fille. Comme mes paouvres ayeulx, ie passeray mes iours sur ceste terre, et aussi mes enfans, pour ce que l'abbé ne nous lairre point sans gezine.

— Quoi! fit le Tourangeaud, nul guallant ne ha tenté pour vos beaulx yeulx de vous achepter la liberté, comme j'ay acheрté la mienne au roy.

— Vere, elle cousteroit trop chier! Aussi ceulx auxquels ie plais à la prime veue, s'en vont-ils comme ils viennent.

— Et vous ne havez poinct songié à gaigner ung aultre pays en compaignie d'ung amant à cheval sur ung bon coursier?

— Oh bien. Mais, monseigneur, si je estoys prinse, ie seroys au moins pendeue, et mon guallant, feut-il ung seigneur, y perdroyt pluz d'ung domaine, oultre le reste. Ie ne vaulx pas tant de biens. Puys l'abbaye ha les bras pluz longs que ie n'ay les piedz prompts. Et doncques ie vis en parfaicte obeissance de Dieu, qui me ha plantee ainsy.

— Et que faict vostre pere?

— Il fassonne les vignes des iardins en l'abbaye.

— Et vostre mere?

— Elle y faict les buees.

— Et quel est vostre nom?

— Ie n'ay poinct de nom, mon cher seigneur. Mon pere ha esté baptizé Estienne, ma mere est la Estienne, et moy ie suys Tiennette, pour vous seruir.

— Ma mie, fit l'orpheure, iamays femme ne me ha pleu aultant que vous me playsez, et ie vous cuide le cueur plein de seures richesses. Doncques, pour ce que vous vous estes offerte à mes yeulx en l'instant où ie me desliberoys fermement de prendre une compaigne, ie crois voir en cecy ung adviz du ciel, et si ie ne vous suys poinct desplaysant, ie vous prie de m'agreer pour vostre amy.

La fille baissa derechef les yeulx. Ces parolles furent proferees de telle sorte, en ton si grave et maniere si penetrante, que ladicte Tiennette ploura.

— Non, mon seigneur, respondit elle. Ie seroys cause de mille desplaizirs et de vostre maulvais heur. Pour une paouvre fille de corps, ce est assez d'une causette.

— Ho! fit Anseau, vous ne congnoissez poinct, mon enfant, à quel maistre vous havez affaire. Le Tourangeaud se signa, ioignit les mains et dict : — Ie fais vœu à monsieur sainct Eloy, soubs l'invocation de qui sont les orpheures, de fabriquer deux niches d'argent vermeil, du pluz beau travail qu'il me sera licite de les aorner. L'une sera pour une statue de ma dame la Vierge, à ceste fin de la mercier de la liberté de ma chiere femme; et l'aultre pour mon dict patron; si i'ay bon succes en l'emprinse de l'affranchissement de Tiennette, fille de corps, cy prezente, et pour laquelle ie me fie en son assistance. D'abundant, ie iure par mon salut esterne de perseverer avecque couraige en ceste affaire, y despendre tout ce que ie possede, et ne la quitter qu'avecque la vie. — Dieu me ha bien entendeu, fit-il. — Et toi, mignonne? dict-il en se virant vers la fille.

— Ha, mon seigneur, voyez! Ma vasche court les champs, s'escria-t-elle en plourant aux genouils de son homme. Ie vous aymerai toute ma vie, mais reprenez vostre vœu!

— Allons querir la vasche, respartit l'orpheure en la relesvant sans ozer la bayser encore, quoique la fille y feut bien dispoze.

— Oui, fit-elle, car ie seroys battue.

Et vecy l'orpheure de saulter aprest la damnee vasche qui se soulcioit mie des amours; ains elle feut tost prinse aux cornes et tenue comme en ung estau par les mains du Tourangeaud, qui pour ung rien l'eust gettee par les aers, comme festu.

— Adieu, ma mie. Si vous allez en la ville, venez à mon logiz, proche Sainct-Leu. Ie me nomme maistre Anseau et suys orpheure de nostre seigneur le roy de France, à l'imaige de Sainct-Eloy. Faictes moy promesse d'estre en ce champ au prochain iour de Dieu, poinct ne fauldray à venir, encores qu'il tombast des hallebardes.

— Oui, mon bon seigneur. Pour ce, saulteroys ie aussy bien par dessus les hayes; et, en recongnoissance, vouldroys ie estre à vous sans meschief, et ne vous causer aulcun dommaige, au prix de mon heur à venir. En attendant la bonne heure, ie prierai Dieu pour vous bien fort.

Puys elle demoura en pieds comme un sainct de pierre, ne bougeant poinct, jusques à ce que elle ne vid plus le bourgeoys qui s'en alloyt à pas lents, se virant par momens devers elle, pour la resguarder. Et quand le bourgeoys fust loing et hors de ses yeulx, elle se tint là jusques à la nuictee, perdeue en ses medditacions, ne saichant pas si elle n'avoyt poinct resvé ce qui luy estoyt advenu. Puys revind sur le tard au logis où elle feut battue pour s'estre desheuree, mais ne sentit poinct les coups. Le bon bourgeoys perdit le boyre et le mangier, ferma son ouvrouere, feru de ceste fille, ne songiant que de ceste fille, voyant partoust ceste fille et tout lui estoyt ceste fille. Or doncques, dez l'endemain devalla vers l'abbaye en grant apprehension de parler au seigneur abbé. Puys, en chemin, pensa prudemment de soy mettre soubz la protection d'ung homme du roy, et, dans ce penser, rattourna en la Court qui lors estoyt à la ville. Ores veu que il estoyt existimé de tout pour sa preudhomie, aymé pour ses œuvres mignonnes et ses complaysances, le chamberlan du roy, auquel il avoyt esraument faict pour une dame de cueur ung drageoir d'or et de pierreries unicque en sa fasson, lui promit assistance, fit seller son cheval, et une haquenee pour l'orpheure, avecque lequel il vint aussitost en l'abbaye, et demanda l'abbé qui estoyt monseigneur Hugon de Sennecterre, lequel avoyt d'eage nonante et trois annees. Lors estant venu en la salle, avec l'orpheure bien estouffé d'attendre sa sentence, le chamberlan pria l'abbé Hugon de lui octroyer par advance une chose facile à octroyer qui luy seroyt playsante. A quoy le sire abbé respondit en branlant le chief que les Canons luy faysoient inhibitions et defences d'engagier ainsy sa foy.

— Vecy, mon chier pere, dit le chamberlan, l'orpheure de la Cour qui a conceu ung grant amour pour une fille de corps appartenant à vostre abbaye, et ie vous requiers, à charge de vous complaire en celuy de vos dezirs que vous voudrez voir accompli, de franchir ceste fille.

— Quelle est elle? demanda l'abbé au bourgeoys.

— Elle ha nom Tiennette, dict timidement l'orpheure.

— Ho! ho! fict le bon vieil Hugon en soubriant. L'appast nous ha doncques tiré ung beau poisson! Cecy est ung caz grave, et ie ne scauroys le rezouldre seul.

— Ie scays, mon pere, ce que vault ceste parolle, fict le chamberlan en fronssant les sourcils.

—Biau sire, fict l'abbé, scavez vous ce que vault la fille?

L'abbé commanda que l'on allast querir Tiennette en disant à son clerc de la vestir de beaulx habits et de la fayre la pluz brave qu'il se pourroyt.

— Vostre amour est en danger, fict le chamberlan à l'orpheure en le tirant à part. Quittez ceste phantaizie. Vous renconstrerez partoust, mesme en la Court, des femmes de bien, ieunes et iolyes qui vous espouseront volontiers. Pour ce, si besoin est, le roy vous aydera dans quelque acquest de seigneurie, qui, par force de tems, vous feroit fayre une bonne mayson. Estes vous pas assez bien guarny d'escus, pour deuenir souche de quelque noble lignee?

— Ie ne scauroys, mon seigneur, respondit Anseau. Ie ay faict une emprinse.

— Doncques voyez lors à achepter la manumission de ceste fille. Ie congnoys les moynes. Avecque eux monnoye faict toust.

—Mon seigneur, dict l'orpheure à l'abbé, en revenant vers luy, vous avez charge et cure de reprezenter ici bas la bonté de Dieu qui soubvent use de clemence envers nous et ha des threzors infinis de mizericorde pour nos mizeres. Or ie vous mettrai, durant le restant de mes iours, chaque soir et chaque matin, en mes prieres, et n'oublierai iamais avoir tenu mon heur de vostre charité, si vous voulez m'ayder à iouir de ceste fille en legittime mariaige, sans garder en servage les enfans à naistre de ceste union. Et, pour ce, puis ie vous fayre une boëte à mettre la saincte Eucharistie, si bien elabouree, enrichie d'or, pierreries, et figures d'anges aislez que aulcune aultre ne sera iamais ainsy dans la chrestienté, laquelle demourera unicque, vous resjouira la veue, et sera si bien la gloyre de vostre autel, que les gens de la ville, les seigneurs estrangiers, tous accoureront la voir, tant magnifique sera elle.

— Mon filz, respondict l'abbé, perdez-vous le sens? Si vous estes rezolu d'avoir ceste fille pour legittime espouse, vos biens et vostre personne seront acquestez au chapitre de l'abbaye.

— Oui, mon seigneur, ie suys affolez de ceste paouvre fille, et pluz touchié de sa mizere et de son cueur toust chrestien que ie ne le suys de ses perfections; mais ie suys, dict-il avecque larme aux yeulx, encore plus estonné de vos duretez, et ie le dis quoique ie saiche mon sort estre en vos mains. Oui, monseigneur, ie congnoys la loi. Ains si mes biens doibvent tumber en vostre domaine, si ie deviens homme de corps, si ie perds ma mayson et ma bourgeoisie, ie garderay l'engin conquesté par mes labeurs et mes estudes, et qui gist là, fit-il en se cognant le front, en ung lieu où nul, fors Dieu, ne peut estre seigneur que moy. Et vostre abbaye entiere ne scauroyt payer les especialles creations qui en sourdent. Vous aurez mon corps, ma femme, mes enfans; mais rien ne vous baillera mon engin, pas mesme les torteures vu que ie suys pluz fort que le fer n'est dur, et pluz patient que la douleur n'est grande. Ayant dict, l'orpheure enraigé par le calme de l'abbé qui sembloyt rezolu d'acquester à l'abbaye les doublons de ce bonhomme, deschargea son poing sur une chaire en chesne, et la mist par petites eschardes, veu qu'elle s'esclatta comme soubz ung coup de massue.

— Voila, monseigneur, quel seruiteur vous aurez, et d'ung ouvrier de choses divines, ferez ung vray cheval de traict.

— Mon filz, respondit l'abbez, vous avez à tort brizé ma chaire et legierement iugé mon asme. Ceste fille est à l'abbaye et non mienne. Ie suys le fidelle servateur des droits et uzaiges de ce glorieulx monastere. Encore que ie puisse donner à ce ventre de femme licence de faire des enfans libres, ie doibs compte de ce à Dieu et à l'abbaye. Or, deppuys que il est icy ung autel, des gens de corps et des moynes, *id est* deppuys ung tems immemorial, iamays il ne se est renconstré ung caz de bourgeoys devenant la proprieté de l'abbaye par mariaige avec une fille de corps. Doncques besoing est d'exercer le droict et d'en fayre usaige pour que il ne soit oncques perdeu, debilité, caducq, et vienne en desuetude, ce qui occazionne mille troubles. Et cecy est d'ung pluz hault advantaige pour l'Estat et l'abbaye que vos boestes, tant belles soyent elles, veu que nous avons ung threzor qui nous permettra d'achepter de beaulx joyaulx, et que nul threzor ne scauroyt establir des coustumes et des lois. J'en appelle à monseigneur le Chamberlan du Roy, tesmoin des peines infinies que nostre sire prend, chaque iour, de batailler pour l'establissement de ses ordonnances.

— Cecy est pour me clorre le becq, fit le chamberlan.

L'orpheure qui n'estoyt point ung grant clerc, demoura pensif. Puys vind Tiennette, nette comme ung plat d'estain nouvellement frosté par une mesnagiere, les cheveulx reslevez, vesteue d'une robbe de laine blanche, à saincture pers, chaussee de soliers mignons et de chausses blanches, enfin si royallement belle, si noble en son maintien, que l'orpheure se petrifia d'ecstaze, et le chamberlan

confessa n'avoir oncques veu si parfaicte creature. Puys il existima qu'il y avoyt trop de dangier pour le paouvre orpheure en ceste veue, le ramena dare dare en la ville, et l'engagia de moult penser à ceste affaire, vu que l'abbez n'affranchiroyt poinct ung si bon hamesson à prendre bourgeoys et seigneurs, en la hanse parisienne. De faict, le chapitre fit scavoir au paouvre amoureulx que, s'il espouzoit ceste fille, il debvoyt se rezoudre à quitter ses biens et sa mayson à l'abbaye, se recognoistre homme de corps, luy et les enfans à provenir dudict mariaige; ains, que, par grace especialle, l'abbez le lairreroyt en son logiz, à la condition de bailler ung estat de ses meubles, de payer par chascun an une redevance, et venir, pendant une huictaine demourer en ung bouge deppendant du domaine, à ceste fin de faire acte de servaige. L'orpheure auquel ung chascun parloyt de l'opiniastreté des moynes, vit bien que l'abbez maintiendroyt incommutablement cet arrest, et se dezespera à perdre l'asme. Tantost vouloyt boutter le feu en cinq coins du monastere; tantost se proupouzoit d'attirer l'abbez en ung lieu où il pust le tormenter iusques à ce qu'il luy eust signé quelque charte d'affranchissement pour Tiennette; enfin mille resues qui s'esvaporoient. Mays aprest bien des lamentacions, se deslibera d'enlever la fille et s'enfouir dans ung lieu seur d'où rien ne le scauroyt tirer, et fist ses préparatives en consequence; vu que forissu du royaulme, ses amis ou le roy pourroyent mieulx chevir des moynes et les arraizonner. Le bonhomme comptoyt sans son abbez, vu que en allant à la pree, il ne vid plus Tiennette et apprind que elle estoyt serree en l'abbaye en si grant rigueur que, pour l'avoir, besoing seroyt de fayre le siege du monastere. Lors maistre Anseau se respandit en plaintes, esclats et querimonies. Puys, par toute la citté, les bourgeoys et mesnagieres parloyent de ceste adventure dont le bruit feut tel, que le Roy advizant le vieil abbez en sa Court, s'enquist de luy pourquoy il ne cedoyt poinct en ceste occurrence à la grant amour de son orpheure, et ne mettoyt poinct en praticque la charité chrestienne.

—Pour ce que, monseigneur, respondit le prebstre, touz les droits sont uniz ensemble comme les pieces d'une armure, et si l'une fait deffault, tout tombe. Si ceste fille nous estoyt, contre nostre gré, prinse, et si l'usaige n'estoyt obserué, bientost, vos subiects vous osteroyent vostre couronne, et s'esmouveroyent en tous lieux grosses seddítions à ceste fin d'abolir les tailles et péages qui gehennent le populaire.

Le roy eust la bousche cloze. Ung chascun doncques estoyt en apprehension de scavoir la fin de ceste adventeure. Si grant feut la curiosité que aulcuns seigneurs gagerent que le Tourangeaud se dezisteroyt de son amour, et les dames gagerent le contre. L'orpheure s'estant plainct avecque larmes à la royne que les moynes lui avoyent ravi la vue de sa bien aymee, elle treuva la chose détestable et tortionnaire. Puys, sur ce que elle manda au seigneur abblez, il feut licite au Tourangeaud d'aller tous les iours au parlouere de l'abbaye où venoyt Tiennette; mais soubz la gouverne d'ung vieulx moyne, et touiours venoyt elle attornee en vraye magnificence comme une dame. Les deux amans n'avoyent lors aultre licence que de se voir et se parler, sans pouvoir happer ung paouvre boussin de ioye, et touiours leur amour croissoyt d'aultant.

Ung iour, Tiennette tintee discours à son ami:
— Mon chier seigneur, j'ai deslibéré de vous faire le guerdon de ma vie pour vous oster de poine. Vecy comme. En m'enquerant de tout, i'ai trouvé ung joint pour frauder les droits de l'abbaye et vous donner toutes les félicitez que vous attendez de ma fruition. Le iuge eccleziastique ha dict que, ne devenant homme de corps que par accession, et pour ce que vous n'estiez pas né homme de corps, vostre servaige cesseroyt avecque la cause qui vous faisoyt serf. Ores doncques, si vous m'aimez plus que tout, perdez vos biens pour acquerir nostre bonheur, et m'espousez. Puys quand vous aurez iouy de moy, et que vous m'aurez accollée tant et pluz; par avant que ie n'aye de lignee, ie m'occirai voulontairement, et par ainsy, redeviendrez libre. Au moins ce sera ung pourchaz pour lequel vous aurez le Roy nostre sire qui vous veult, dict on, mille biens. Et sans doubte aulcun, par Diev me sera pardoint ceste mort que i'auray faicte en veue de deslivrer mon seigneur espoulx.

— Ma chiere Tiennette, s'escria l'orpheure, toust est dict. Ie seray homme de corps, et tu vivras pour faire mon heur aussy long que mes iours. En ta compagnie les pluz dures chaisnes ne me seront iamays poisantes, et peu me chault d'estre sans deniers à moy, pource que toutes mes richesses sont en ton cueur, et mon plaizir unicque en ta doulce corporence. Ie me fie en monsieur sainct Eloy qui daignera dans ceste mizere getter des yeulx pittoyables sur nous, et nous garantira de tous maulx. Ores, ie vais de ce pas chez ung escripvain pour faire dresser les chartes et contracts. Au moins, chiere fleur de mes iours, seras tu brauement vestue, bien logiee, et servie comme une royne pendant ta vie, vu que le sieur abbez nous lairre la iouissance de mes acquests.

Tiennette plourant, riant, se deffendit de son heur, et vouloyt mourir pour ne poinct reduire en servaige ung homme libre; mays le bon Anseau

luy dict de si doulces parolles, et la menassa si bien de la suyvre en la tumbe, que elle s'accorda pour ce dict mariaige, songiant que elle pourroyt touiours se tuer aprest avoir gousté aux ioyes de l'amour. Alors que feust sceue par la ville la soubsmission du Tourangeaud qui pour sa mie quittoyt son avoir et sa liberté, ung chascun le souloyt voir. Les dames de la Court s'encumbroyent de ioyaulx pour luy parler; et il luy tumboyt des nuees force femmes pour le temps pendant lequel il en avoyt esté priué. Mays, si aulcunes approuchoyent Tiennette en beaulté, nulle n'avoyt son cueur. Brief, en entendant sonner l'heure du servaige et de l'amour, Anseau fondit tout son or en une couronne royale en laquelle il esmailla les perles et dyamans que il avoyt à luy; puys vint secrettement la remettre à la royne, en luy disant: — Ma dame, ie ne scays en quelles mains et foy mettre ma fortune que vecy. Demain, tout ce qui se treuvera dans mon logiz sera la chevance des damnez moynes qui n'ont poinct eu pitié de moy. Doncques daignez me guarder cecy. Ce est ung foyble merciement de la ioye que, par vous, i'ay eue de voir celle que i'ayme, vu que nulle somme ne vault ung de ses resguards. Ie ne scays ce qui adviendra de moy. Mays si ung iour mes enfans estoyent desliurez, i'ay foy en vos generozitez de femme et de royne.

— Bien dict, bon homme, fit le roy. L'abbaye aura quelque iour besoing de mon ayde, et ie ne perdray poinct soubvenir de cecy.

Il y eust ung munde exorbitant en l'abbaye pour les espouzailles de Tiennette à laquelle la royne donna en prezent des vestemens de nopces et à qui le roy bailla licence de porter tous les iours des annels d'or en ses aureilles. Quand vind le ioly couple dé l'abbaye au logis d'Anseau, qui serf estoyt deuenu, proche Sainct-Leu, il y eust des flambeaux aux fenestres pour le voir passer: et, dans la rue, deux hayes comme à une entree royalle. Le paouvre mari s'estoyt forgé un collier d'argent qu'il avoyt en son bras senestre en foy de son appartenance à l'abbaye Sainct-Germain. Ains, maulgré son servaige, luy crioyt on: — Noël! Noël! comme à ung nouveau roy. Et le bon homme saluoyt trez bien, heureulx comme ung amoureulx, et trez ioyeulx des hommaiges que ung chascun rendoyt à la grace et modestie de Tiennette. Puis treuva le bon Tourangeaud, des rameaux verds et des bluetz en couronne en sa pottence, et les principaulx du quartier estoyent là tous, qui, par grant honneur, lui firent des musicques, et lui crierent: — Vous serez touiours ung noble homme, maulgré l'abbaye! Comptez que les deux espoulx s'escrimerent à en rendre l'asme, et que le bourgeoys deut poulser de fiers coups en l'escu de sa mie qui, en bonne pucelle de campaigne, estoyt de natture à les luy rendre, et ils vesquirent bien ung moys entier, allaigres comme des columbes qui au primetems massonnent leur nid brin à brin. Tiennette estoyt toute ayse de son beau logiz et des praticques qui venoyent et s'en alloyent esmerveillez d'elle. Ce moys de fleurs passé, vind ung iour en grant pompe le bon vieil abbez Hugon leur seigneur et maistre, lequel entra dans la mayson qui lors n'estoyt pluz à l'orpheure, ains au chapitre; puys, là, dict aux deux espoulx: — Mes enfans, vous estes libres, francs et quittes de toust. Et ie doibs vous dire, que, de prime abord, ai grandement esté feru de l'amour qui vous ioignoyt l'ung à l'aultre. Aussi les droicts de l'abbaye recongneus, estois ie, à part moy, deslibéré vous fayre une ioye entiere, aprest avoir esprouvé vostre leaulté en la coupelle de Dieu. Et ceste mamumission ne vous coustera rien. Ayant dict, il leur bailla ung bon petit coup de main en la ioue, et ils tumberent à ses genoilz en plourant de ioye pour raysons vallables. Le Tourangeaud apprind à ceulx du quartier qui s'amassoyent en la rue, la largesse et benediction du bon abbez Hugon. Puys, en grant honneur, maistre Anseau luy tinst la bride de sa iument, iusques en la porte de Bussy. Durant ce veiaige, l'orpheure qui avoyt prins ung sacq d'argent, en gectoit les pieces aux paouvres et souffreteulx criant: — Largesse! largesse à Dieu! Dieu saulve et guarde l'abbez! Vive le bon seigneur Hugon! Puys de retour en sa mayson, resgualla ses amis et fit des nopces nouvelles qui durerent une pleine semaine. Cuidez que l'abbez feut bien repprouché de sa clemence par son chapitre qui ouvroyt ja la gueulle pour digerer ceste bonne proye. Aussy, ung an aprest ce, le bon homme Hugon estant maladde, son prieur luy disoyt il que ce estoyt une punicion du ciel de ce que il avoyt caïné les sacrez interests du chapitre et de Dieu. — Si i'ay bien iugé de cet homme, fit l'abbez, il aura soubvenir de ce qu'il nous doibt.

De faict, ce iour estant par adventeure, l'anniversaire de cettuy mariaige, ung moyne vind annoncer que l'orpheure supplioyt son bienfaicteur de le recevoir. Lors il apparust en la salle où estoyt l'abbez, auquel il despouilla deux chaasses merveilleulzes, que, deppuys ce tems, nul ouvrier n'a surpassees en aulcun lieu du munde chrestien, et qui, pour ce, furent dictes le *vœu de la perseverance d'amour.* Ces deulx threzors sont, comme ung chacun scait, plassez au maistre autel de l'eeclize, et sont estimez estre d'ung trauail inestimable, vu que l'orpheure y avoyt despendu toust son bien. Neanmoins cet ouvraige loing d'amenuizer son escarcelle, la remplit à pleins bords, pource que si bien crut son renom et ses prouffiicts, que il peut achepter la

ɔlesse, force terres, et ha fundé la mayson des
seau qui deppuys feut en grant honneur dans la
ıte Touraine.

Ceey nous endoctrine à touiours recourir aux
ncts et à Dieu dans les emprinses de la vie, et à
perseverer en toutes les choses recogneues bonnes;
puys, d'abundant, qu'ung grant amour triumphe
de toust, ce qui est une vieille sentence, mais
l'autheur la reescript pource que elle est moult play-
sante.



D'UNG IUSTICIARD

QUI NE SE REMEMBROYT LES CHOSES.

En la bonne ville de Bourges, au tems que s'y rigoloyt nostre sire qui, du deppuys, lairra la queste des contentemens pour conquester le royaulme et de faict le conquesta, demouroyt ung sievr prevost enchargié par luy de tennir main à l'ordre, et qui feut dict Prevost Royal. D'où vint soubs le glorieulx fils dudict roy la charge du Prevost de l'Ostel, en laquelle se comporta ung petit trop druement le seigneur de Méré, dict Tristan, de qui ces contes ont jà faict mention encores que il ne feut poinct ioyeulx. Ie dis cecy aux amys qui butinent ez vieulx cayers pour pisser du neuf, et desmonstrer en quoy sont scavans ces dixains sans en auoir la mine, hé doncques! Ce dict prevost estoyt nommé Picot ou Picault d'où feut faict picottin, picoter, et picoree; par aulcuns, Pitot ou Pitault d'où est issu pitance; par d'aultres, comme en langue d'oc, Pichot d'où ne est rien venu qui vaille; par ceulx-cy, Petiot ou Petiet comme en langue d'oyl; par ceulx-là, Petitot et Petinault ou Petiniaud qui feut l'appellation limouzine; mais à Bourges estoit appelé Petit, nom qui finablement feut celuy de la famille, laquelle ha moult frayé, veu que partout vous verrez des Petit et par ainsy sera dict Petit en ceste adventure. Je fays ceste estymologie à ceste fin d'esclairer nostre languaige et enseigner comment les bourgeoys et aultres finerent par acquerir des noms. Mais lairrons la science. Ce dict Prevost qui avoit aultant de noms que de pays ez quelz alloyt la Court estoyt en reallité de naturance ung brin d'homme assez mal épousseté par sa mere, de telle fasson que alors qu'il cuidoyt rire, il fendoyt ses badigoinces en la manière dont se troussent les vasches pour lascher de l'eaue; lequel soubrire estoyt dict à la Court ung soubrire de Prevost. Mais ung iour, le roy entendant proferer ce mot proverbial par aulcuns seigneurs, leur dict en gaussant : — Vous errez, messieurs, Petit ne rit poinct, il lui faut du cuir en bas du vizaige. Ains, avecque son faulx rire, ce Petit n'en estoyt que mieux advenant pour faire la police et happer les maulvaises graynes. En somme il valloit le han qu'il avoit cousté. Pour toute malice, il estoyt ung peu cocqu; pour tout vice, alloyt à vespres; pour toute sapience, obeyssoyt à Dieu quand il pouvoyt; pour toute joie il avoyt une femme en son logis; pour tout dibvertissement de sa joie, cerchoyt ung homme à pendre, alors qu'il estoyt requis d'en bailler ung, et ne failloyt jamays à en renconstrer; mais quand il dormoyt soubs ses courtines ne se soulcioyt mie des larrons. Treuvez en toute la chrestienté iusticiarde, ung prevost moins malfaisant? Non, tous les prevosts pendent trop ou trop peu, tandis que cettui-là pendoyt iuste ce qu'il falloyt pour estre dict prevost. Ce bon Petit iusticiard ou ce bon iusticiard Petit avoyt à luy l'une des pluz belles bourgeoyses de Bourges, à luy en legitime mariaige, ce dont il estoyt esbabi comme tous les

aultres. Aussy, soubvent en allant à ses pendaisons, interjectoyt il à Dieu ung interrogunt que aulcuns faysoient maintes foys en ville. A scavoir : pourquoy, luy Petit, luy iusticiard, luy prevost royal, avoyt à lui petist, royal, prevost, iusticiard, une femelle si bien alignee, si parfaictement cottonnee de graces, que ung asne brayoit d'aise à la voir passer. A cecy, Dieu ne respondoyt point et sans doubte aulcun avoyt ses raisons. Mais les meschantes langues de la ville respartoient pour Dieu qu'il s'en manquoyt d'ung empan que pucelle feut la fille alors que elle devint la femme du dict Petit. D'aultres disoyent qu'elle ne estoyt point seullement à luy. Les gausseurs respondoient que souvent les asnes entroient ez belles escuyries. Chascun laschoit ung broccard, ce qui en faisoyt pour le moins une raziere à qui se seroyt mis en debvoir de les ramasser. Du tout besoing estoyt d'en oster quasi les quatre quarts, attendu que la Petit estoyt une saige bourgeoyse, laquelle n'avoyt qu'ung amant pour le plaisir, et son mary pour le debvoir. Treuvez en moult par la ville qui soient aussy reservees de cueur et de bousche! Si vous m'en afferez une, ie vous baille ung sol ou ung fol, à vostre soubhait. Vous en renconstrerez qui n'ont ni espoulx, ni amant. Aulcunes femelles ont ung amant et d'espoulx point. Des laideronasses ont ung espoulx et point d'amant. Mais, vere, renconstrer femmes qui ayant ung espoulx et un amant se tiennent à l'ambe sans poulser au terne! là est le miracle, entendez-vous, nigaulds, becsjaunes, ignares! Doncques, bouttez la Petit sur vos tablettes en style recognitif, et allez vostre pas, ie reprends le mien. La bonne dame Petit ne estoyt poinct de la bande de celles qui touiours remuent, devallent, ne scauroyent se tenir en plasse, fouillottent, bouillottent, trottent, crottent, se desportent, et n'ont rien en elles qui les fixent ou attachent, et sont si legieres que elles courent à de folles ventositez comme aprest leur quintessence. Non, au rebours, la Petit estoyt une saige mesnagiere touiours size en sa chaire, ou couchiee en son lict, preste comme ung chandellier, attendant son dict amant quand sortoyt le prevost, recepvant le prevost quand partoyt l'amant. Ceste chiere femme ne songioit nullement à s'attifer, pour faire boucquer les aultres bourgeoyses. Foing! elle avoyt treuvé plus commode usaige du ioly tems de la ieunesse, et mettoit de la vie en ses joincteures pour aller plus loing. Or bien, vous cognoissez le prevost et sa bonne femme. Le lieutenant du prevost Petit, pour la besogne du mariaige, laquelle est si lourde qu'elle ne se faict bien que par deux hommes, estoyt ung grand seigneur terrien que haitoyt fort le roy. Nottez cecy qui est ung poinct majeur en ceste adventeure. Le connestable, lequel estoyt un rude compaignon escossois, vid, par cas fortuict, la femme de ce Petit et voulut la voir, aulcuns disent l'avoir, devers le matin à son ayse durant le temps de dire ung chappelet, ce qui est chrestiennement honneste, ou honnestement chrestien, à ceste fin de devizer avecque elle sur des choses de la science ou sur la science des choses. Verisimilement se cuidant bien scavante, point ne voulut entendre à mondict connestable la demoyselle Petit qui estoyt, comme est dict cy dessus une honneste, saige et vertueuze bourgeoyse. Aprest aulcuns devis, arraizonnemens, tours, rettours, messaiges, et messaigers qui feurent comme non advenuz, le connestable iura sa grande coquedouille noire qu'il estripperoyt le guallant encores que ce feut ung homme considérable. Ains ne iura rien sur la demoyselle. Ce qui denote ung bon Françoys, veu que en ceste occurrence, aulcuns gens affrontez se ruent sur toute la mercerie et de trois personnes en tuent quatre. Ce monsieur le connestable engagia sa grande coquedouille noire devant le roy et la dame de Sorel qui brelandoient paravant de soupper, ce dont le bon sire feut content, voiant qu'il seroyt deffaict de ce seigneur qui luy desplaisoit; et ce, sans qu'il luy en coustast ung *pater*.

— Et comment vuyderez vous ce procecst? fit d'un air mignon la dame de Sorel.

— Ho! ho! respundit le connestable, cuidez ma dame que ie ne veulx perdre ma grande coquedouille noire.

Que estoyt en ce tems, ceste grande coquedouille? Ha! ha! ce poinct est tenebreulx à ruyner les yeulx ez livres anticques; mais ce estoyt certes aulcune chose considérable. Ce néanmoins, mettons nos besicles et cerchons. Douille signifie en Bretagne une fille, et coque veult dire une poisle de queulx, *coquus* en patois de lattinité. Duquel mot est advenu en France celuy de coquin, ung draule qui frippe, liche, trousse, frit, lappe, lippe, friquasse, friquote, se chafriole touiours et mange tout; partant ne scauroit rien faire entre ses repasts, et ce faysant, devient maulvais, devient paouvre, ce qui l'incitte à voler ou mendier. De cecy doibt estre conclud par les scavans que la grande coquedouille estoyt ung ustensile de mesnaige, en forme de coquemard idoine à frire les filles.

— Hé doncques, reprind le connestable qui estoyt le sieur de Richemunde, ie vais fayre dire à ce iusticiard d'aller en campaigne pour ung iour et une nuict recolter ez champs, pour le seruice du roy, aulcuns paysans soubpssonnez de machiner des traitrizes avecque l'Angloys. La-dessus mes deux pigeons, saichant l'absence de leur homme, seront ioyeulx comme ung souldard auquel on baille la

monstre, et s'ils font aulcune repaissaille, ie desguaisneray le prevost en l'envoyant au nom du roy fouiller le logis où sera le couple, pour occir à tems notre amy qui prettend avoir à luy seul ce bon cordelier.

— Que est cecy? dit la dame de Beaulté.

— Equivoquez, dit le roy en soubriant.

— Allons soupper, dit madame Agnes. Vous estes des maulvais qui d'un seul coup manquez de respect aux bourgeoyses et aux relligieux.

De faict, deppuys ung long tems, la bonne Petit soubhaitoit se aisier durant une pleine nuict, et cabrioler au logis dudict seigneur où possible estoyt de crier à gozier franc sans esueigler les voisins; pour ce que au logis du prevost elle redoubtoit le bruit, et n'avoit que picorees d'amour, lichettes prinses à l'estroit, mievres lippees, n'ozoit au pluz aller à l'amble, et vouloyt scavoir le galop à sabots rabattus. Doncques, la meschine de la iolye bourgeoyse trotta l'endemain devers la douziesme heure au logis du seigneur, pour l'advizer de la despartie du bon prevost, et dict à ce sieur amant dont elle recepvoit force guerdons, et que pour ce elle ne faitoyt aulcunement, de faire ses preparatoires pour le deduict et le soupper, attendu que, pour le seur, le greffe prevostal seroyt chez lui le soir ayant faim et soif. — Bon, fit le seigneur, dis à ta maytresse que ie ne la ferai jeusner d'aulcune fasson.

Les paiges du damné connestable qui faysoient la guette autour du logiz, voyant que l'amant se guantizoit, se guarnissoyt de flaccons, et s'aviandoyt, vindrent annoncer à leur maystre combien tout concordoyt à son ire. Oyant ce, bon connestable de se froster les mains en songiant au coup que feroyt le prevost. Ores bien, il luy manda par exprest commandement du roy rattourner en la ville, pour saisir au logis dudict seigneur ung milourd angloys avecque lequel il estoyt vehementement soubpssonné d'accorder ung complot de trez espesses tenebres. Mais, paravant de mettre à fin ledict ordre, venir en l'ostel du roy s'entendre sur la courtoisie nécessaire en ce pourchas. Le prevost, ioyeulx comme ung roy de parler au roy, fit telle diligence qu'il feut en ville à l'heure où les deux amans sonnoient le premier coup de leurs vespres. Le sire du cocquaige et pays environnans, qui est ung seigneur farfallesque, accorda si bien les choses que la Petit parloyt de la bonne fasson avecque son seigneur aymé, alors que son sieur espoulx parloyt au connestable et au roy, ce qui le faisoyt trez content, et sa femme aussy, caz rare en mariaige.

— Je disoys à monseigneur, fit le connestable au prevost, alors que le iusticiard entra dedans la chambre du roy, que tout homme ha droict dans l'estendue du royaume de deffaire sa femme et son amant s'il les surprend chevaulchant. Ains nostre sire, qui est clement, arguë qu'il n'est licite que de meurtrir le chevaulcheur et non la haquenee. Or ça que feriez vous, bon prevost, si par adventeure vous renconstriez ung seigneur se pourmenant dedans le gentil preau dont les lois humaines et divines vous ont enjoint d'arrouser et de cultiver, à vous seul, la flouraison?

— Je occirois tout, fit le prevost, j'escarboillerois les cinq cent mille dyables de nature, fleurs et graynes, le sacq et les quilles et les boules, les pepins et la pomme, l'herbe et la pree, la femme et le masle.

— Vous seriez en vostre tort, fit le roy. Cecy est contraire aux lois de l'ecclize et du royaulme; du royaulme, pour ce que vous pourriez m'oster ung subject; de l'ecclize, pour ce que vous enverriez ung innocent ez limbes, sans baptesme.

— Sire, i'admire vostre profunde sapience, et bien vois ie que vous estes le centre de toute iustice.

— Nous ne pouvons donc occir que le chevalier? *Amen*, fit le connestable, tuez le chevaulcheur. Allez vistement chez le seigneur soubpssonné, mais ayez soing, sans vous lairrer mettre du foin aux cornes, de ne point faillir à ce qui est deu à ce seigneur.

Mon prevost, se cuidant pour le seur chancellier de France s'il faisoyt bien sa charge, devalle du chasteau dans la ville, prind ses gens, arrive à l'hostel du seigneur, y plante ses estaffiers, bousche de sergeans les issues du logis, l'ouvre de par le roy à petit bruict, grimpe les desgrez, demande aux seruiteurs où se tient le seigneur, les met en arrest, y monte seul et frappe à l'huis de la chambre où les deux amans s'escrimoyent des armes que vous scavez et leur dict: — Ouvrez de par le roy, nostre Sire.

La bourgeoyse recongneut son espoulx, et se print à soubrire, veu que elle ne avoyt poinct attendu l'ordre du roy pour faire ce qui estoyt dict. Ains aprest le rire, vint la frayeur. Le seigneur prend son manteau, se couvre, et vient à l'huisserie. Là, ne saichant poinct que il s'en alloyt de sa vie, se dict de la court et de la mayson de monseigneur.

— Bah! fit le prevost, i'ai des commandemens exprest de monseigneur le roy, et soubs peine de rebellion, vous estes tenu de me recepvoir incontinent.

Lors, le seigneur de sortir en tenant l'huys: — Que querez-vous ceans?

— Ung ennemi du roy, nostre sire, que nous uous commandons nous livrer; oultre que vous debvez me suyvre avecque luy au chasteau.

— Cecy, songia le bon seigneur est une traitrize de monsieur le connestable auquel s'est refuzée ma

chiere mye. Besoing est de nous tirer de ce guespier. Lors se virant devers le prevost, il risqua quitte ou double en arraisonnant ainsy son sieur cocqu. — Mon amy, vous scavez que ie vous tiens pour guallant homme, aultant que peust l'estre un prevost en sa charge. Or bien, puys ie me fier à vous. I'ai ceans couchiee avecque moy la plus iolie dame de la court. Quant à des Angloys, ie n'en ai pas seullement de quoy fayre le desjeunner de monsieur de Richemunde qui vous envoie en mon hostel. Cecy est (pour vous dire le fin) le deduict d'une gageure faicte entre moy et le sieur connestable, lequel est de moytié avecque le roy. Tous deulx ont gagié cognoistre quelle estoyt la dame de mon cueur, et i'ay gagié le contre. Nul pluz que moy ne hait les Angloys qui ont prins mes dommaines de Piccardie. Est-ce pas ung coup feslon que de mettre en jeu la iustice contre moy? Ho, ho, mon seigneur connestable, ung chamberlan vous vault, et ie vays vous faire quinauld. Mon chier Petit, ie vous baille licence de fouiller à vostre ayse, pendant la nuict et le iour, tous les coins et recoins de mon hostel. Mays entrez seul icy, questez par ma chambre, remuez le lict, faites y à vos soubhaits ! Seullement, lairrez moy couvrir d'ung drapeau ou d'ung mousche-nez ceste belle dame qui est vestue en archange à ceste fin que vous ne sachiez poinct à quel espoulx elle appartient.

— Volontiers, fit le prevost. Ains ie suys ung vieulx resgnard, auquel point ne fault soublever la queue et veulx estre seur que ce est reallement une dame de la court et non ung Angloys, attendu que ces dicts Angloys ont le cuir blanc et lisse comme est celuy des femelles, et bien le scays-je pour en avoir moult branché.

— Hé bien! fit le seigneur, attendu le forfaict dont ie suys meschantement soubpssonnez et dont ie doibs me laver, ie vais supplier madame et amye de consentir à se passer pour ung moment de sa pudeur, elle me porte trop grant amour pour se reffuzer à me saulver de tout reproche. Doncques, ie la requerray de soy rettourner et vous montrer une physionomie qui ne la compromettra nullement et vous suffira pour recognoistre une femme noble, encore que elle sera cen dessus dessoubs.

— Bien, fit le prevost.

La dame ayant entendu de ses trois aureilles avoyt ployé et mis soubs l'aureiller ses hardes, s'estoyt despouillee de sa chemise de laquelle son mary pouvoyt taster le grain, s'estoyt entortillee la teste en ung linge, et avoyt miz à l'aër ses charnositez bombees que séparoyt la iolie raye de son eschine rose.

— Entrez, mon bon amy, fit le seigneur.

Le iusticiard resguarda par la cheminée, ouvrit l'armoire, le bahut, fouilla le dessoubs du lict, les toiles, tout. Puys se mis à estudier le dessus.

— Monseigneur, fit-il en guignant ses legitimes appartenances, i'ay veu de ieunes gars Angloys ainsy rablez, et, perdoinez-moy de fayre ma charge. Besoing est que ie voye aultrement.

— Qu'appelez-vous aultrement? fit le seigneur.

— Hé bien l'aultre physionomie, ou si vous voulez la physionomie de l'aultre.

— Alors, treuvez bon que madame se couvre et s'affuste pour ne vous monstrer que le moins de ce qui est nostre heur, dit le seigneur saichant que la bourgeoyse avoyt quelques lentilles faciles à recognoistre. Doncques, tournez-vous ung petit, à ceste fin que ma chiere dame satisfasse aux convenances.

La bonne femme soubrit à son amy, le baysa pour sa dexterité, s'attifa dextrement, et le mari voyant en plein ce que sa gouge ne luy lairroyt iamais voir, feut entierement convaincu que nul Angloys ne pouvoyt estre ainsy contourné, sous poine d'estre une déliticulze Angloyse.

— Ouy, seigneur, dict-il à l'aureille de son lieutenant, ce est bien une dame de la Court, veu que ceulx de nos bourgeoyses ne sont pas de si haulte futaye, ni de si bon goust.

Puys la mayson fouillee, nul Angloys ne s'y treuvant, le bon prevost revint comme le luy avoyt dict le connestable en l'hostel du roy.

— Est-il occis? fit le connestable.

— Qui?

— Celuy qui vous provignoyt des cornes au front.

— Ie n'ay veu qu'une femme au lict de ce seigneur, lequel estoyt fort en train de se reiouir avecque elle.

— Tu has bien veu de tes yeulx ceste femme, mauldict cornard! et tu ne has poinct deffaict ton corrival!

— Non pas une femme, mais bien une dame de la Court.

— Veu?

— Et sentu dans les deux caz.

— Qu'entendez-vous par ces parolles? fit le roy qui s'esclatta de rire.

— Ie dis, sauf le respect deu à vostre maiesté, que i'ay verifiez le dessus et le dessoubs.

— Tu ne congnois donc pas la physionomie des choses de ta femme, vieil oustil sans mémoire? tu merites d'être pendeu!

— Ie tiens en trop grant reverance ce dont vous parlez chez ma femme pour le voir. D'ailleurs elle est si relligieulze de son estoffe que elle mourroyt plustost que d'en monstrer ung festu.

— Vere, dict le roy, ce ne est poinct faict pour estre monstré.

— Vieille coquedouille, ce estoyt ta femme, fit le connestable.

— Sire connestable, elle dort la paouvrette !

— Sus, sus, duncques ! A cheval ! Dettallons, et si elle est en ta mayson, ie ne te donne que cent coups de nerfs de bœuf.

Et, le connestable suivy du prevost vind au logis du iusticiard, en moins de tems qu'un paouvre n'auroyt vuydé ung troncq. — Holà, hé ! Sur ce, au tapaige des gens qui menassoyent d'effundrer les murs, la meschine ouvrit la porte en baillant de la bousche et se delicoltant les bras. Le connestable et le iusticiard se ruerent en la chambre où ils esveiglerent à grand poine la bourgeoyse qui fit de l'effraiee, et dormoyt si druement que elle avoyt des bourriers de chassie ez yeulx. De cecy, triumpha moult le prevost disant audict seigneur que, pour le seur, on l'avoyt truphé, que sa femme estoyt saige, et de faict, elle se montra estonnee comme pas une. Le connestable vuyda la plasse. Bon prevost de soy despouiller pour se couchier tost, veu que ceste adventeure luy avoyt remiz sa bonne femme en memoyre. Pendant que il ostoyt son harnoys et quittoyt ses chausses, la bourgeoyse touiours estonnee, lui disoyt : — Hé mon chier mignon, d'où sort ce bruict, ce monseigneur le connestable et ses paiges? Et pourquoi vennir voir si ie dors? Sera-ce dezormays en la charge des connestables de voir comment sont establiz nos...?

— Ie ne scay, fit le prevost qui l'interrompit pour luy raconter ce qui luy estoyt advenu.

— Et tu has veu, sans en avoir licence de moy, dict-elle, celuy d'une dame de la Court? Ha! ha! heu! heu! hein. Lors se mit à geindre, se plaindre, crier si desplourablement et si fort que le prevost demoura pantois.

— Hé qu'as-tu, ma mye? que veulx-tu? que te faut-il?

— Hein, tu ne m'aimeras pluz, aprest avoir veu comment sont les dames de la Court.

— Tays-toy, ma mye, ce sont de grandes dames. Ie te le dis à toy seullement, tout est grant en dyable chez elles.

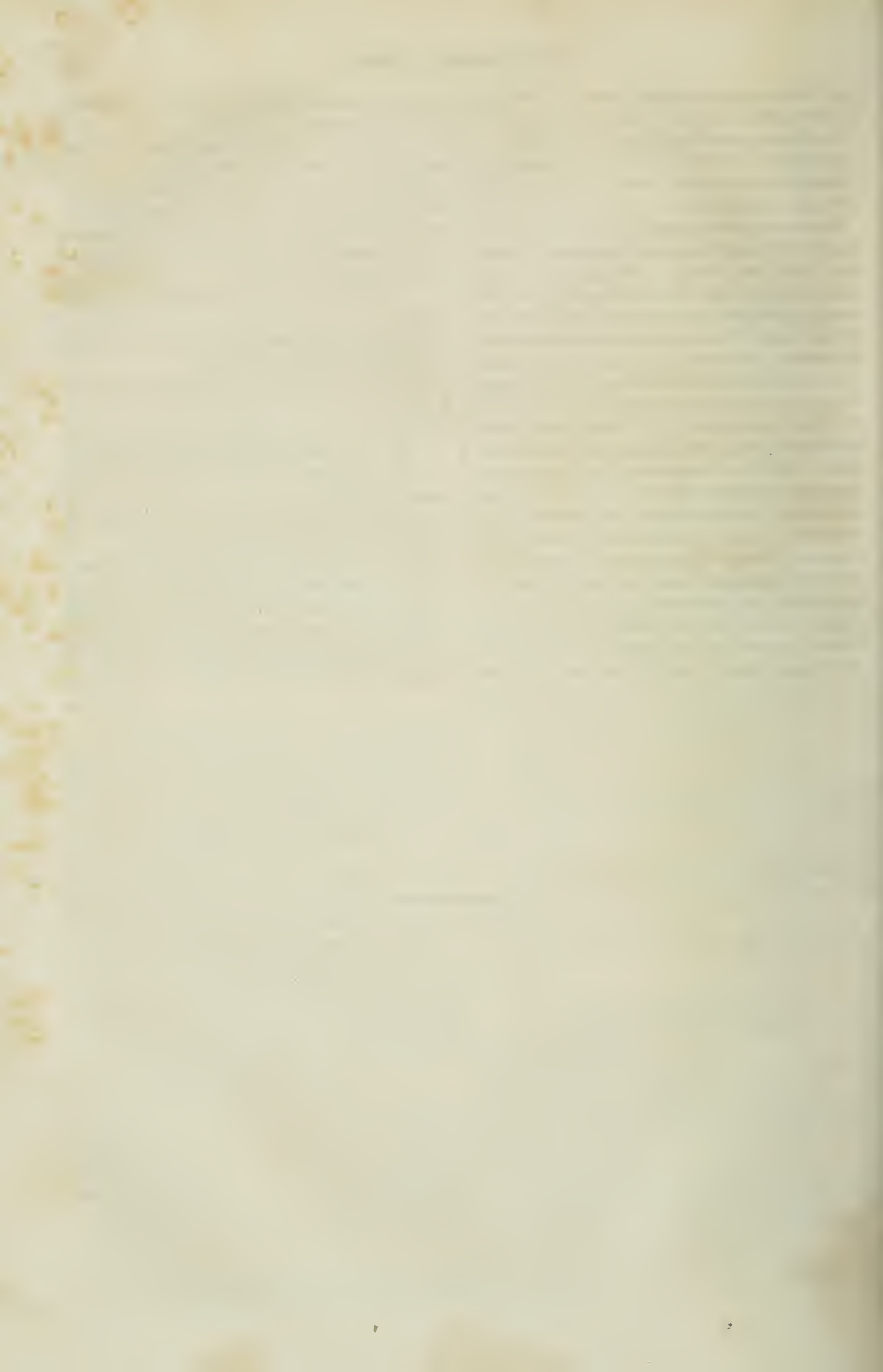
— Vere, fict-elle en soubriant, suys-ie mieulx?

— Ha! fict-il tout éblouy, il y a iuste ung grant empan de moins.

— Elles ont doncques plus de ioye, fit-elle en soupirant, veu que j'en ay tant pour si peu.

Sur ce, le prevost cercha ung meilleur raysonnement pour arraizonner sa bonne femme et l'arraizonna, veu que elle se lairra finablement convaincre du grant plaizir que Dieu ha miz ez petites chozes.

Cecy nous desmontre que rien icy bas ne prevauldra contre l'Ecclize des cocqus.



SUR LE MOYNE AMADOR

QUI FUT UNG GLORIEUX ABBEZ DE TURPENAY.

Par ung iour de fine pluye, tems auquel les dames demourent ioyeulzes au logiz pource que elles ayment l'humide, et voyent lors prest de leurs iuppes les hommes que elles ne haitent poinct, la Royne estoyt en sa chambre au chasteau d'Amboyse, sous les drapéaulx de la croisée. Là size en sa chaire, labouroit ung tappis par amuzement, mais tiroyt son esguille à l'estourdie, resguardoyt prou l'eaue qui tumboyt en la Loyre, ne sonnoyt mot, estoyt songeuse et ses dames faisoyent à son imitacion. Le bon Roy devizoit avecque ceulx de sa Court qui l'avoyent accompaigné de la chapelle, veu que il s'en alloyt du rettourner des vespres dominicales. Ses tours, rettours et arraizonnement parachevez, il adviza la Royne, la vit embrunnee, vid les dames embrunnees aussy, et nota que toutes estoyent en cognoissance des choses du mariaige.

—Or ça, fict-il, ne ai-je poinct veu léans mons l'abbez de Turpenay?

Oyant ce, s'advança vers le Roy le moyne qui par ses requestes de iustice feut iadys tant importun au roy Loys le unziesme, que le dict roy avoyt commandé griefvement à son presvost de l'hostel de l'oster de sa veue, et ha esté dict au compte de ce Roy, dans le prime dixain, comment se saulva le moyne par la coulpe du sieur Tristan. Ce moyne estoyt lors ung homme dont les qualitez avoyent poulsé trez vertement en espesseur, et tant, que son esprit s'estoyt respandu en supercolorations sur sa face. Aussy plaisoyt-il fort aux dames qui l'embucquoient de vins, pastisseries et plats choisis en leurs disners, souppers et gaudisseries desquelles elles le convioient pour ce que chaque hoste ayme ces bons convives de Dieu, à maschoires blanches, qui disent autant de parolles que ils tordent de morceaulx. Ce dict abbez estoyt ung pernicieulx compere qui soubs le frocq couloyt aux dames force contes ioyeulx auxquels elles ne refroignoient qu'aprest les avoir entendeus, vu que pour iuger, besoin est de ouir les choses.

— Mon reverend pere, fit le Roy, vecy l'heure brune en laquelle les aureilles feminines peuvent estre resguallees de aulcune plaisante adventure, veu que les dames rient sans rougir ou rougissent en riant, a leur ayse. Faictes-nous ung bon conte, ie dis ung conte de moyne. Je l'ouiray par ma foy voulentiers, pourceque ie vouldrois me dibvertir et aussy les dames.

— Nous nous soubmettons à ce, en veue de complayre à vostre Seigneurie, fist la Royne, pourceque le sieur abbez va loing ung peu.

— Doncques, respondit le Roy se virant devers le moyne, lisez-nous quelque admonition chrestienne, mon pere, pour amuser madame.

— Sire, i'ay là veu foyble, et le iour chet.

— Faictes doncques ung conte qui s'arreste en la saincture.

— Ha, sire, fict le moyne en soubriant, cettuy dont ie suys record, s'arreste là, mais en partant des piedz.

Les seigneurs prezens firent des remontrances et supplications à la Royne et aux dames si guallante-

ment, que en bonne Bretonne que elle estoyt, elle getta ung soubris de grace au moyne.

— Allez vostre train, mon pere, fict-elle, vous respondrez de nos peschez à Dieu.

—Voulentiers, madame, si vostre bon plaizir est de prendre les miens, vous y gaignerez!

Chascun de rire, et la Royne aussy. Le Roy vind auprest de sa chiere femme bien aimee, comme ung chascun scayt. Puis les courtizans repceurent licence de se seoir, les vieulx seigneurs s'entend, veu que les ieunes s'accoterent avecque licence des dames, au coin de leurs chaires pour rire à petit bruict de compaignie. Lors, l'abbez de Turpenay leur accoustra gentiment le conte ensuyvant dont il passa les endroicts crottez en coulant sa voix comme le vent d'une fluste.

Enuiron une centaine d'annees pour le moins, il s'esmeut de grosses querelles en la chrestienté pourceque deulx papes se renconstrerent à Rome se prettendant ung chascun legitimement esleu, ce qui feut au grant dommaige des moustiers, abbayes et sieges episcopaulx; veu, que pour estre recogneu à qui mieulx, ung chascun des deulx papes conceddoyt des droits à ses adherens, ce qui faisoyt des doubleures partout. En ceste conioncture, les monasteres ou abbayes qui estoyent en procecst avecque les voizins ne pouvoyent recognoistre les deulx papes, et se voyoient lors bien empeschiez par l'aultre qui donnoyt gain de cauze aux ennemis du chapitre. Ce mauvais schisme ha engendré des maulx infinis, et prouve d'abundant que nulle peste ne est pluz malivole en la chrestienté que ne l'est l'adultere de l'Ecclize. Doncques, en cettuy tems où le dyable faisoyt raige contre nos paouvres biens, la trez inclyte abbaye de Turpenay dont suys à ceste heure le gubernateur indigne, avoyt ung grief pourchaz pour aulcuns droicts à desbrouiller avec le trez redoubté sire de Candé, mescreant, idolastre, hereticque, relaps et fort maulvais seigneur. Ce dyable venu sur terre soubs forme de seigneur estoyt, à vray dire, ung bon souldard, bien en Court, et amy du sievr Bureav de la Riuiere qui estoyt ung serviteur dont se estoyt moult affectionné le Roy Charles Quint de glorieulze mémoire. Soubs l'umbre de la faveur de ce sievr de la Riuiere, mon dict seignevr de Candé prenoyt licence de tout fayre à sa phantaisie, sans paour de chastiment, en la paouvre vallee de l'Indre où il souloyt avoir tout à luy deppuys Montbazon iusques à Ussé. Comptez en dà, que ses voizins estoyent en terreur de luy, et, pour n'estre point desconfits, le lairroyent aller son train, mais l'auroyent mieulx aymé en terre qu'en pree, et luy soubhaitoyent mille maulx, ce dont il se soulcioyt mie. En toute la vallee, la noble abbaye estoyt seule à tennir teste à ce dyable, vu que l'Ecclize ha touiours eu pour doctrine de ramasser en son giron les foybles, les souffreteulx, et se bender à deffendre les opprimez, surtout alors que ses droicts et priviléges sont menassez. Doncques, ce rudde batailleur haitoyt moult les moynes, et par dessus toust ceulx de Turpenay qui ne vouloyent se lairrer robber leurs droicts par force, ni ruze ou aultrement. Comptez que il feut moult content du schisme eccleziasticque, et attendoyt nostre abbaye au choix du pape pour la destrousser, prest à recognoistre celuy auquel l'abbez de Turpenay reffuzeroyt son obedience. Deppuys son rettourner en son chasteau, il avoyt accoustumé de tormenter, gehenner les prebstres dont il faisoyt la renconstre sur ses domaines, de telle sorte que ung paouvre relligieulx surprins par ce dict seignevr dedans le chemin de sa seigneurie qui va le long de l'eaue, ne conceupt aultre mode de salut que de soy getter en la rivierre, où, par un miracle especial de Dieu, que le bon homme invocqua fort ardemment, sa robe le soubstint sur l'Indre, et il vogua trez bien à l'aultre bord, que il atteignit en veue du seignevr de Candé, lequel n'eust aulcune honte de se gaudir des affres d'ung seruiteur de Dieu. Voila de quelle estoffe estoyt vestu ce mauldict pellerin. L'abbez auquel estoyt lors commize nostre glorieulze abbaye mennoyt une vie trez saincte, prioyt Dieu devoticulsement, mays eust saulvé dix foys son asme tant estoyt de bon alloy sa relligion, par avant de trouver chance à saulver l'abbaye des griphes de ce mauldict. Encore que le vieil abbez feust trez perplexe, et vid venir le male henr, il se fioyt à Dieu pour le secours advenir, disant que il ne lairreroyt poinct entamer les biens de son ecclize; puys, que celuy qui avoyt suscité la princesse Judith aux Hebrieulx, la royne Lucretia aux Romains, et baillé la Pucelle aux Françoys, bailleroit ung secours à sa trez illustre abbaye de Turpenay, et aultres propos trez saiges. Ains ses moynes qui, je dois l'advouer à nostre dam, estoyent des mecreans, le repprouchoyent de son nonchaloir; et, au rebours, disoyent que besoing estoyt d'atteler tous les bœufs de la prouince au char de la Providence à ceste fin que elle arrivast de bon mattin; que les trompes de Jericho ne se fabricquoient pluz en aulcun lieu du monde, et que Dieu avoyt eu tant de desplaizirs de sa creation qu'il n'y songioyt pluz; brief, mille et ung deviz mundains qui estoyent doubtes et contumelies envers Dieu. En ceste desplourable conioncture, s'esmeut estrangierement ung moyne ayant nom Amador. Ce dict nom luy avoyt été imposé par raillerie, vu que sa personne offroyt ung vray pourtraict du faulx Dieu Egipan. Il estoyt comme luy

ventripotent, comme luy avoyt les iambes tortes, de bons bras poisleus comme ceulx d'ung bourreau, ung dos faict à porter besace, ung vizaige rouge comme trogne d'ivrogne, les yeulx allumez, la barbe mal peignee, le front nud, et se trouvoyt si bombé de lard et de cuizine que vous l'auriez cuidé enchargié d'ung enfant. Faites estat qu'il chantoyt mattines sur les degrez de la cave et disoyt vespres dedans les vignes du Seigneur. Le pluz soubvent demeuroyt couchié comme ung gueux à playes, alloyt par la vallee fouziller, niaizer, benir les nopces, secouer les grappes, voir esgoutter les filles, maulgré les deffenses du sievr abbez. Finablement ce estoyt ung pillard, ung traisnard, ung maulvais souldard de la milice eccleziastique duquel nul en l'abbaye ne avoyt cure, et que laissoyt on oizif par charité chrestienne, existimant que il estoit fol. Amador, saichant que il s'en alloyt de la ruyne de l'abbaye en laquelle il se rouloyt comme ung verrat en son tect, arressa son poil, se desporta de cy, de là, vind en chaque cellule, escouta dedans le refectouere, fremyt en ses babouines et dict que il se iactoyt de saulver l'abbaye. Il prind cognoissance des points contestez, receupt du sievr abbez licence d'attermoyer le proccest et par tout le chapitre luy feust promise la vacquance du soubsprieuré s'il finoyt le litige. Puys s'en alla par la campaigne sans avoir nul souley des cruaultez et maulvais traictemens du seigneur de Candé, dizant qu'il portoyt en sa robbe de quoy le redduire. De faict Amador s'en alla de son pied avecque sa robbe pour tout viatique, mais aussi comptez que elle estoyt grasse à nourrir ung minime. Il esleut pour aller devers le chastelain, ung iour où il tumboyt de l'eaue à remplir les seilles de toutes les mesnagieres, et arriva, sans renconstrer quiconque, en veue de Candé, faict comme ung chien noyez, se coula bravement en la cour, s'abrita soubs ung tect pour attendre que l'intemperance du ciel se feut calmee, et se mit sans paour deuant la salle où debvoyt estre le sire de Candé. Ung serviteur l'aduisant, veu que il s'en alloyt du soupper, en eust pitié, luy dict de sortir, sans quoy le sire luy bailleroyt ung cent de coups de fouet pour entamer le discours, et luy demanda qui le faisoyt si ozé d'entrer dedans ung logis où l'on haytoit les moynes pluz que la leppre rouge.

— Ha, fict Amador, ie vays à Tours, envoyé par mon seigneur abbez. Si le seigneur de Candé n'estoyt pas si maulvais pour les paouvres serviteurs de Dieu, ie ne debvroys estre par ung tel deluge en sa cour, mais en sa mayson. Ie luy soubhaite de trouver mizericorde en son heure supresme.

Le seruiteur reporta ces parolles au seigneur de Candé qui, de prime abord, vouloyt fayre getter li moyne en la grant douve du chastel, au mitant des immundices, comme chouse immunde. Mais la dame de Candé, laquelle avoyt aucthorité sur son sievr espoulx, et en estoyt redoubtee pource que il en attendoyt grant bien en herittaige, et que elle se montroyt de petite tyrannie, le rabroua dizant : que possible estoyt que ce dict moyne feust ung chrestien, que par ce tems diluvial les volleurs retireroyent ung sergent, que d'ailleurs il falloyt le bien traicter pour scavoir quelle decizion avoyent prins les relligieulx de Turpenay en l'affaire du schisme, et que son adviz estoyt de finer par doulceur et non par force les difficultez survenues entre l'abbaye et le domaine de Candé, pour ce que nul seigneur depuis la venue du Christ, ne avoyt esté pluz fort que l'Ecclize, et que tost ou tard l'abbaye ruyneroit le chastel; enfin de toust, desbagoula mille arraizonnemens saiges, comme en disent les dames au fort des tempestes de la vie, quand elles en repcoivent trop grant anuy. Amador avoyt vizaige si tant piteulx, apparence si chetifve et tant bonne à dauber, que le seigneur tristifié par la pluye conceupt de s'en gaudir, le tormenter, luy rincer son verre avecque du vinaigre, et luy bailler rudde soubvenir de son accueil au chasteau. Doncques ce dict seigneur, qui avoyt des accointances secrettes auecque la meschine de sa femme, enchargea ceste fille ayant nom Perrotte de mettre à fin ses maulvais vouloirs à l'enconstre du paouvre Amador. Alors que les mennees feurent pratiquées entre eulx, la bonne fillaude qui haitoyt les relligieulx pour fayre plaisir à son maistre, vind au dict moyne qui estoyt soubs le tect aux goretz, en se fardant la mine d'accortize, à ceste fin de le trupher en toute perfection.

— Mon pere, fict-elle, le seigneur de leans a honte de lairrer à la pluye ung seruiteur de Dieu quand il y ha plasse en la salle, bon feu soubs le manteau de l'atre, et que la table est preste. Ie vous conuie en son nom et en celluy de la dame du chastel, à entrer ceans.

— Ie mercie la dame et le seigneur, non de leur hospice, qui est chose chrestienne, mais bien d'avoir pour legat devers moy, paouvre pescheur, ung ange de beaultez si mignonnes que ie cuide voir la vierge de nostre autel.

En disant ce, Amador leva le nez et tizonna, par deux flammeches qui petillerent de ses yeux allumez, la iolye meschine laquelle ne le treuva ni tant laid, ni tant ord, ni tant bestial. En grimpant le perron avecque la Perrotte, Amador repceut ez nez, badigoinces et aultres lieux de son vizaige, ung coup de fouet qui luy fit voir tous les cierges du Magnificat, tant feut-il bien appliquez au moyne par le seigneur de Candé en train de chastier ses leuriers

et qui feignit ne pas voir li moyne. Il requist Amador de lui pardoiner ce mal, et poursuivit les chiens, lesquels avoyent faict choir son hoste. La rieuze meschine qui scavoyt la chose, se estoyt dextrement rengee. Voyant ce traficq, Amador soubpssonna l'accointance du chevallier à Perrotte, et de Perrotte au chevallier, desquels, possible estoyt, que les garses de la vallee luy eussent gazouillé quelque chose aux lavoueres. Des gens qui estoyent lors en la salle, aulcun ne fit plasse à l'homme de Dieu, lequel demoura dans les ventositez de la porte et de la croissee, où il gela iusque en l'instant que le sire de Candé, madame sa femme et sa vieille sœur la demoyselle de Candé qui gouvernoyt la ieune herittiere de la mayson, laquelle avoyt d'eage seize annees environ, vinrent se seoir sur leurs chaires en hault de la table, loing des gens suyvant la metthode anticque, de laquelle en ce tems se desportent les seigneurs, bien à tort. Le sire de Candé, nullement record du moyne, le lairra s'attabler au bas bout, en ung coin où deux meschans garsons avoyent charge de le presser horriblement. De faict, les dicts seruiteurs lui gehennerent les pieds, le corps, les bras en vrays questionnaires, lui mirent du vin blanc en son guobelet en guyse d'eaue pour luy brouiller l'entendouere et mieulx jouir de luy, mais ils lui firent boyre sept brocs sans qu'il hoschast, rottast, hocquetast, pissast ou pettast, ce qui les espouventa moult, veu que son œil demoura cler comme ung mirouer. Cependant soubstenus par ung resguard de leur seigneur, ils allerent leur train, lui getterent, en luy faysant la reverence, des saulces en la barbe, et les luy essuyerent à ceste seule fin de la luy violemment tirer. Puys le marmiteulx qui servoyt ung chaudeau luy en baptiza le chief, eut cure de fayre degouliner le bruslement le long de l'eschine du paouvre Amador, lequel endura cette passion avecque douleur, veu que l'esperit de Dieu estoyt en luy, et aussy, cuidez-le, l'esperance de finer le litige en tennant bon dedans le chastel. Ce neanmoins, la gent malivole s'esclatta si druement en rires et coquasseries lors du baptesme graisseulx baillé par le fils du queux au moyne buvard dont le sommelier dict avoir taschez de boucher ainsy l'entonnouere, que force feust à la dame de Candé de voir au bas bout quelles choses se traficquoyent. Lors la chastelaine aperceut Amador, lequel avecque ung resguard de rezignation parfaicte, esmondoit son vizaige, et voyoit à tirer prouffict des gros os de bœuf qui luy avoyent estez miz en son plast d'estain. En cettuy moment, le bon moyne qui avoyt dextrement baillé ung coup de coultel en ung gros vilain os, le print de ses deux mains poileues, le rompit net, en sugça la moelle chaulde et la treuva de bon goust.—Vere, se dict en elle-même la dame de Candé, Dieu ha miz sa force en ce moyne. Sur ce penser, elle dict griefvement aux paiges, seruiteurs et aultres de ne poinct tormenter le relligieux, auquel par mocquerie on servoyt force pommes brouies et aulcunes noix vereuzes. Luy voyant que la vieille damoiselle et son escholiere, que la dame et les meschines l'avoyent veu manouvrant l'os, rebroussa sa manche, leur monstra la triple nerveure de son bras, y poza les noix au poignet sur la bifurquation des veines, et les escraza une à une, en les y tocquant de la paulme de sa main si vigoureuzement qu'il sembloyt que ce feussent nesfles meures. Puys, les crocquoit il soubs ses dents blanches comme dents de chien, brou, boys, fruict et toust dont il faisoyt en moins de rien une puree que il avalloyt comme hydromel. Quand il ne eut plus devant luy que les pommes, il les emmortaiza entre deulx doigts, desquels il se servit comme de cizailles pour les couper net, sans barguigner. Comptez que la gent femelle se taysoyt, que les serviteurs cuyderent le dyable estre en ce moyne, et que n'estoyt sa femme et les tenebres espesses de la nuict, le sire de Candé vouloyt le boutter hors, en grant paour de Dieu. Jà ung chacun se disoyt que li moyne estoyt de frocq à getter le chastel par les douves. Doncques, alors que ung chascun se feust torché le becq, le sire de Candé eust cure d'emprizonner ce dyable de qui la force estoyt moult dangereulze à voir, et le fit menner au maulvais bouge puant, où la Perrotte avoyt praticqué ses engins à ceste fin de le gehenner durant la nuit. Les matous du manoir avoyent esté requiz de se fayre ouir par luy en confession, conviez à luy dire leurs peschez par l'herbe aux chats qui les enamoure, et aussy les goretz pour lesquels de bonnes platees de trippes avoyent esté mises sous le lict, à ceste fin de les empeschier de se fayre moynes, ce dont ils avoyent envie, en les en desgoustant au moyen du *libera* que leur chanteroyt li moyne. Puys comptez que en chaque mouvement du paouvre Amador qui avoyt crins couppez ez toilles, il debvoyt faire cheoir de l'eaue froidde en son lict, et mille aultres maulvaisetiez desquelles sont coustumiers les gausseurs en les chasteaux. Vecy ung chascun couchié attendant le sabbat du moyne, certain qu'il ne leur fauldroyt point, veu que le dict moyne avoyt esté logié soubz les toits en hault d'une tourelle dont l'huis d'en bas feust soigneulsement commiz à la guarde des chiens qui heurloient aprest ce dict moyne. A ceste fin de verifier en quel languaige se feroyt l'entretien du moyne avecque les chats et les goretz, le sire vint couchier avecque sa mye la Perrotte qui estoyt voizine. Alorsque il se vid ainsy traicté, bon Amador tira de son sacq ung coultel et se desverrouilla dextrement. Puys, se mit en guette pour estudier

le train du chasteau, et ouit le sire de leans se couler en riant avecque sa meschine. Or, soubpssonnant leurs beaudouineries, il attendit l'instant où la dame du logiz seroyt seulette en ses toilles, et devalla dedans la chambre d'icelle, pieds nuds à ceste fin que ses sandales ne feussent poinct en ses secrets. Il luy apparust à la lueur de la lampe en la manniere dont apparoissent les moynes en la nuict, qui est ung estat mirificque, difficile à soubstennir longtemps chez les laïques, veu que ce est un effect du frocq, lequel magnifie tout. Puys lui ayant lairré voir que il estoyt bien moyne, lui tinst doulcement ce languaige. — Or ça, madame, que Dieu saulve, saichez que ie suys envoyé par Jezus et la vierge Marie pour vous advertir de mettre fin aux trez immundes perversitez qui se parfont au dommaige de vostre vertu, laquelle est traitreuzement frustree de ce que vostre mary ha de meilleur, et dont il gratifie vostre meschine. A quoy bon estre dame, si les redevances seigneuriales s'engrangent ailleurs? A ce compte, vostre meschine est la dame et vous estes la meschine. Ne vous est-il point deu tous les plaisirs perceus par ceste meschine? Aussy, bien les treuverez vous amassez en nostre ecclize qui est la consolation des affligez. Voyez en moy le messaiger prest à payer ces debtes si vous n'y renoncez poinct. En ce disant, le bon moyne deflocqua legierement sa saincture, en laquelle il estoyt gehenné, tant il parut esmeu de voir les belles chouses que desdaignoyt le seigneur de Candé.

— Si vous dictes vray, mon père, ie me remettrai soubs vostre conduicte, fict-elle en saultant legierement hors du lict. Vous estes, pour le seur, ung messaiger de Dieu, pour ce que vous avez veu en ung iour ce que ie n'ai poinct veu ceans deppuis ung long tems.

Lors vind en compaignie dudict Amador duquel poinct ne faillit à frosler ung petit la trez saincte robbe, et feut si grandement ferue de la trouver veridicque, que elle soubhaitta renconstrer son espoulx en faulte. De faict elle l'entendit qui devizoyt du moyne en plein lict de sa meschine. Voyant ceste feslonie elle entra dedans une cholere furieulze et ouvrit le becq pour la rezouldre en parolles, ce qui est une fasson propre aux femmes, et voulsist fayre ung train de dyable par avant de livrer la fille à la iustice. Ains Amador lui dict qu'il seroyt plus saige de soy venger d'abord et de crier aprest.

— Vengez moy doncques vistement, mon pere, dit elle, pour ie puisse crier.

Sur ce, le moyne la vengea trez monastiquement par une bonne grosse vengeance que elle s'indulgea coulamment comme ung ivrogne qui se met les levres à la champleure d'ung tonneau, veu que quand une dame se venge, elle doibt s'enyvrer de vengeance ou ne pas y gouster. Et feut vengee la chastelaine à ne pouvoir remuer, veu que rien ne superagite, ne faict haleter, ne brize aultant que la cholere et la vengeance. Ains, encore que elle feut vengee, archivengee et multiplivéngee, poinct ne voulsist pardonner, à ceste fin de guarder le droict de se venger ores ci, ores là, avecque ce moyne. Voyant ceste amour pour la vengeance, Amador luy promit de l'ayder à se revenger aultant que dureroyt son ire, veu que il luy advoua cognoistre en sa qualitez de relligieulx contrainct à mediter sur la nature des chouses, ung numbre infini de modes, metthodes et fassons de praticquer la vengeance. Puys luy enseigna canonicquement combien il estoyt chrestien de soy venger, pour ce que, tout le long des Sainctes Escripteures Dieu se jactoit superieurement à toutes autres qualitez, d'estre ung Dieu vengeur; et d'abundant nous desmontroit en l'endroict de l'enfer combien est chose royallement divine la vengeance, veu que sa vengeance est esterne. D'où suivoit que doibvent se venger les femmes et les relligieulx soubs peine de ne point estre chrestiens et fidelles servateurs des doctrines cellestes. Ce dogme plut infiniment à la dame qui advoua n'avoir encore rien entendeu aux commandemens de l'ecclize et convia le bien-aymé moyne de les luy vennir enseigner à fund. Puys la chastelaine de laquelle les esperits vitaulx s'estoyent esmeus par suitte de ceste vengeance qui les luy avoyt rafreschis, vind en la chambre où s'esbattoyt la gouge que elle treuva par adventeure ayant la main là où bonne chastelaine avoit soubvent l'œil, comme ont les merchants sur leurs preticulses danrees à ceste fin que elles ne soyent poinct robbees. Ce feut, selon le dire du prezident Lizet quand il estoyt en ses bonnes, ung couple prins flagrant au lict et qui feut quinauld, penaud et nigauld. Ceste vue feut desplaisante à la Dame, pluz qu'on ne scauroyt dire, ce qui apparut en son discours, dont l'aspreté feut semblable à celle de l'eaue de son grant estang alors que la bonde en estoyt laschée. Ce feut ung sermon en trois poincts, accompaigné de musicque en haulte gamme, variee sur tous les tons, avecque force dieze aux clefs.

— Mercy de la vertu, mon Seigneur, i'en ay mon comptant. Vous me desmontrez que la relligion en la foy coniugale est ung abus. Vecy doncques la rayson pourquoy ie n'ay poinct de fils. Combien d'enfans avez-vous miz en ce four bannal, en ce troncq d'ecclize, en ceste aumosniere sans fond, en ceste escuelle de leppreulx, le vray cimetierre de la mayson de Candé? Ie veulx scavoir si ie suys brehaigne par ung vice de ma natture ou par vostre coulpe. Ie vous lairrerai les meschines. De mon cousté, ie prendrai de iolys che-

valliers, à ceste fin que nous ayons ung heritier. Vous ferez les bastards, et moy les legitimes.

— Ma mye, dit le seigneur pantois, ne criez poinct.

— Vere, respartit la dame, ie veux crier, et crierai de maniere à estre bien entendeue, entendeue de l'Archevesque, entendeue du Légat, du Roy, de mes freres qui tous me vengeront de ceste infasmie.

— Ne deshonorez poinct votre mary.

— Cecy est doncques ung deshonneur? Vous havez rayson. Mays, mon seigneur, il ne scauroyt venir de vous, ains de ceste gouge que ie vais faire coudre en ung sacq et getter en l'Indre ; par ainsy, vostre deshonneur sera lavé. Holà ! fit-elle.

— Taysez-vous madame, dict le sire honteulx comme le chien d'ung aveugle, pource que ce grant homme de guerre, si prompt à meurdrir aultruy, estoyt comme ung enfansson au resguard de sa dame ; caz dont sont coustumiers les souldards pource que en eulx gist la force et se renconstrent les espesses charnositez de la matiere, tandisque au resbours, se treuve en la femme ung esperit subtil et ung brin de la flamme perfumee qui esclaire le paradis, ce qui esbahit moult les hommes. Cecy est la rayson pourquoy aulcunes femmes menent leurs espoulx, veu que l'esperit est le roy de la matiere.

(Sur ce, les dames se prindrent à rire, et aussy le Roy.)

— Ie me tayrai poinct, fict la dame de Candé, dit l'abbez en continuant le conte, ie suis trop oultraigee, cecy est doncques le loyer de mes grants biens, de ma saige conduicte! Vous ai je iamais reffuzé de vous obeir, voire maulgré le quaresme et les iours de ieusne? Suys ie fresche à geller le soleil? cuydez-vous que ie fasse les choses par force, debvoir ou pure complaisance? Ai ie ung caz bennit, suys ie une chaasse saincte? Estoyt il besoing d'ung brief du pape pour y entrer? Vertu de Dieu, y estes vous si fort accostumé que vous en soyez las? ai ie pas faict tovt à vostre goust? les meschines en scavent elles pluz que les dames? ha! cecy sans doubte est vray, pourceque elle vous a lairré fassonner son champ sans le semer. Enseignez moy cettuy mettier, ie le pratiquerai auec ceulx que ie prendrai pour mon seruice, car voilà qui est dict, ie suys libre. Cela est bien. Vostre compagnie estoyt grefvee de trop d'anuy ; et vous me vendiez trop chier ung maulvais boussin de liesse. Mercy Dieu! ie suis quitte de vous et de vos phantaisies pour ce que ie me rettirerai en ung moustier de relligieux.....

Elle cuidoit dire de relligieuzes, mais ce moyne vengeur lui avoyt perverti la langue.

....Et ie seray mieulx avecque ma fille en ce moustier qu'en ce lieu d'abominables perversitez. Vous heritterez de vostre meschine. Ha! ha! la belle dame de Candé que vecy!

— Que est il advenu leans? fict Amador qui se monstra soudain.

— Il advient, mon pere, respundit elle, que vecy qui crie vengeance. Pour commencer, ie vais faire getter à l'eaue ceste villotiere couzue en ung saeq pour avoir destourbé la graine de la mayson de Candé à son prouffict, ce sera espargner de la besoigne au bourreau. Pour le demourant, ie veulx...

— Habandonnez vostre ire, ma fille, dict li moyne. Il est commandé par l'eccliże au *pater noster* de perdoiner les offenses d'aultruy envers nous, si nous avons cure du ciel, pource que Dieu perdoint ceulx qui ont aussi perdoiné les aultres. Dieu ne se venge esternellement que des maulvais qui se sont vengez ; ains guarde en son paradiz ceulx qui ont perdoiné. De là vient le iubilé qui est un grant iour de ioye pource que les debtes et offenses sont remizes. Aussy est ce ung bon heur que de perdonner. Pardoinez, pardoinez! le pardon est œuvre sacrosaincte. Pardoinez à monseigneur de Candé qui vous bennira de vostre gratieulze mizericorde et vous aymera moult dezormays. Ceste perdonnance vous restituera les fleurs de la ieunesse. Et cuidez, ma chiere belle ieune dame, que le pardon est par aulcunes foys une maniere de soy venger. Pardoinez à vostre meschine qui priera Dieu pour vous. Ainsi Dieu supplié par tous, vous aura soubs sa guarde et vous octroyera quelque brave lignee de masles pour ce pardon.

Ayant dict li moine print la main du sire, la boutta dedans celle de la dame en adiouxtant : — Allez deviser sur ce pardon! Puys coula dans l'aureille du seigneur ceste saige parolle : — Monseigneur, tirez vostre grant argument, et vous la fayrez tayre en le luy obiectant pource que la bousche d'une femme ne est pleine de parolles que quand son pertuys est vuyde. Argumentez doncques, et par ainsy vous aurez touiours rayson sur la femme.

— Par le corps de Dieu, il y ha du bon en ce moyne, fict le seigneur en soy retirant.

Alors que Amador se vit seul avecque la Perrotte, il luy tinst ce discours : — Vous estes en coulpe, ma mye, pour avoir voulu caïner ung paouvre serviteur de Dieu, aussy estes vous soubs l'esclat de l'ire celeste qui tumbera sur vous en quelque lieu que vous vous bouttiez, elle vous suivra touiours et vous empoignera dans toutes vos ioincteures mesme aprest vostre mort, et vous cuyra comme pastez dedans le four de l'enfer où vous bouillonnerez esternellement, et par ung chascun iour, recepvrez sept cent mille millions de coups de fouet pour celuy que j'ay repceu par vostre advis....

— Ha! mon pere, fit la meschine, laquelle se getta au rez du moyne, vous seul pouvez m'en saulver, veu que si ie chaussois vostre bon frocq, ie seroys à l'abri de la cholere de Dieu. En ce disant, elle soubsleva la robe comme pour voir à s'y plasser et s'esclama : — Par ma ficque, les moynes sont plus beaulx que les chevalliers.

— Par le roussi du dyable, ne has tu poinct veu, ni senteu de moyne?

— Non, dict la meschine.

— Et tu ne congnois nullement le service que chantent les moynes sans dire mot?

— Non, fit Perrotte.

Adoncques li moyne le luy monstra de la bonne fasson comme aux festes à doubles bastons avecque les grandes sonneries en uzaige dans les moustiers, psaumes bien chantez en fa maieur, cierges flambans, enfans de chœur, et luy expliqua l'introït, et aussy l'*ite missa est* pour ce que il s'en alla, la lairrant si sanctifiee que la cholere de Dieu n'eust sceu rencontrer aulcun endroict de la fille qui ne feust trez amplement monastiqué. Par son commandement, Perrotte le mena en la chambre où estoyt la demoyselle de Candé, sœur du sire, à laquelle il apparust pour scavoir si son bon plaisir estoyt de soy confesser à luy, pource que les moynes venoyent rarement en ce chasteau. La demoyselle feut contente comme l'eust esté toute bonne chrestienne de pouvoir s'esplucher la conscience. Amador la requist de lui monstrer sa conscience, et la paouvre demoyselle luy ayant lairré voir ce que li moyne demonstra estre la conscience des filles, il la treuva trez noire, et luy dict que tous les peschez des femmes se parfaysoyent là; que pour estre en l'advenir sans peschez, besoing estoyt de se bouscher la conscience par une indulgence de moyne. Sur ce que la bonne demoyselle ignarde lui respartit que elle ne scavoyt où se conquestoyent ces indulgences, li moyne luy dict que il portoyt ung threzor d'indulgence, veu que rien au monde ne estoyt plus indulgent que cela, pource que cela ne disoyt mot et produizoyt des doulceurs infinies; ce qui est le vray, l'esterne et prime charactere de l'indulgence. La paouvre demoyselle eust la veue si fort esblouye par ce threzor dont elle estoyt de tout poinct sevree, que elle eust la ceruelle brouillee, et voulsist de si bon cueur croire en la rellique du moyne que elle s'indulgea relligieulzement des indulgences, comme la dame de Candé se estoyt indulgé des vengeances. Ceste confessade esveigla la petite demoyselle de Candé, qui vint voir. Prenez notte que li moyne avoyt esperé ceste renconstre, veu que l'eaue luy estoyt venue en la bousche de ce ioly fruict que il goba, pource que la bonne demoyselle ne peut empeschier que il baillast à la petite qui le voulsit ung restant d'indulgences. Ains comptez que ceste ioye luy estoyt due pour ses poines. Le mattin estant advenu, les gorets ayant mangié leurs plattees, les chatz s'estant dezenamourez force de compisser les endroicts frottez d'herbes, Amador alla soy repouzer en son lict que la Perrotte avoyt dezenginié. Ung chascun dormit, par la grace du moyne, ung si long temps que aulcun ne se leva dedans le chasteau paravant midy, qui estoyt l'heure du disner. Les serviteurs cuidoyent tous li moyne estre ung dyable qui avoyt emporté les chatz, les goretz et aussi les maistres. Nonobstant leurs dires, ung chascun feut en la salle pour le repast.

— Vennez, mon pere, fict la chastelaine en donnant le bras au moyne que elle mit à ses coustez dedans la chaire du baron au grant esbahissement de tous les serviteurs, veu que le sire de Candé ne souffla mot. — Paige, donnez de cecy au pere Amador, disoyt ma dame. — Le pere Amador ha besoin de cela, disoyt la bonne demoyselle de Candé. — Remplissez le hanap du pere Amador, disoyt le sire. — Il fault du pain au pere Amador, disoyt la petite de Candé. — Que soubhaitez vous, pere Amador? disoyt la Perrotte.

Ce estoyt, à tous proupous, Amador par cy, Amador par là. Bon Amador estoyt festoyé comme ung minon de puccelle en une prime nuict de nopces.

— Mengiez, mon pere, faisoyt la dame, car vous fictes hier au soir maigre chere. — Beuvez, mon pere, disoyt le seigneur, vous estes par le sang de Dieu le plus brave moyne que ie vis oncques. — Le pere Amador est un beau moyne, fict Perrotte. — Ung indulgent moyne, fict la demoyselle. — Ung bienfaisant moyne, fict la petite de Candé. — Un grant moyne, fict la dame. — Ung moyne qui ha ung nom vray de tout poinct, fict le clercq du chasteau.

Amador paissoit, repaissoit, se veautroit ez plats, lappoit l'hypocras, se pourleschoit, esternuoit, se gorgiazoit, se quarroit, s'esbarboyt comme ung taureau dans sa pree. Les aultres le resguardoient en grant paour, existimant que il estoyt negromancien. Le disner finé, la dame de Candé, la demoyselle de Candé, la petite de Candé entortillèrent le sire de Candé par mille beaulx discours pour terminer le proccest. Il luy en feut moult dict par Madame qui luy remonstroit combien estoyt utile ung moyne en ung chasteau, par Mademoyselle qui vouloyt doresenavant faire fourbir sa conscience tous les iours, par la Damoyselle qui tiroyt son pere en la barbe et luy demandoit que cettuy moyne demourast à Candé. Si iamais ung differend se vuydoit ce seroit par li moyne; li moyne estoyt de bon entendement, trez doulx et saige comme ung sainct; ce estoyt ung

malheur que de estre ennemy d'ung moustier où se treuvoient pareilz moynes; si tous les moynes estoyent comme cettuy là, l'abbaye l'emporteroyt touiours en tous lieux sur le chastel et le ruyneroit pource que li moyne estoyt trez fort; enfin de tout, elles estalerent mille raysons qui estoyent comme un desluge de parolles lesquelles feurent si pluvialement deversees que le sire cedda, voyant que il ne auroyt poinct la paix leans, tant que ceste affaire ne seroyt finee au dezir de ses femmes. Lors il manda le clercq qui escripvoit pour luy, et aussi li moyne. Adoncques Amador le surprint estrangierement en luy monstrant les chartes et lettres de creance qui empeschierent le sire et son clercq de dilayer ceste accord. Quand la dame de Candé les vid en train d'attermoyer le prochaz, elle s'en alla dans la lingerie cercher ung beau drap fin pour en faire une robe neufve pour le chier Amador. Ung chascun dans sa mayson avoyt veu combien estoyt uzee sa robe, et ce eust esté grant dommaige de lairrer si bel oustil de vengeance en si villain sacq. Ce feut a qui laboureroyt ce frocq. Madame de Candé le couppa, la meschine fit le capuche, la demoyselle de Candé le voulsit coudre, la petite demoyselle en print les manches. Puys toutes se mirent à la parfaire en si grant dezir de parer li moyne, que sa robe feut preste pour le soupper, comme aussi feut dressee la charte de bon accord, et scellee par le sire de Candé.

— Ha, mon pere, fict la dame, si vous nous aymez, vous vous repouzerez de ce grant travail, en vous estuvant dedans ung baing que i'ai faict chauffier par Perrotte.

Amador feut doncque baingné en une eaue de senteur. Quand il en issit, treuva sa robe neufve de fine laine et de belles sandales, ce qui le monstra aux yeux de tous, le pluz glorieulx moyne du munde.

Pendant ce, les relligieulx de Turpenay, en grant paour d'Amador, avoyent enchargié deux moynes de fayre la guette, emmi le chastel. Ces espies vindrent autour des douves, comme la Perrotte y gectoyt la vieille robbe grasse d'Amador avecque force tessons dedans; ce que voyant, ils creurent que ce estoyt fini du paouvre fol. Lors rattournerent dyzant que pour le seur, Amador enduroyt pour l'abbaye ung cruel martyre. Ce que saichant, l'abbez ordonna vennir en la chappelle prier Dieu à ceste fin que il assistat à ce dévoué serviteur en ses tormens. Li moyne ayant souppé, mit sa charte en sa saincteure et voulsit rattourner en Turpenay. Lors il treuva, au rez des desgrez la haquenee de madame, bridee, sellee, que luy tennoyt preste l'escuyer; puys, le seigneur avoyt commandé à ses gens d'armes d'accompaigner li bon moine, pour que nulle male encontre ne luy advint. Ce que voyant, Amador perdoina les meschiefs de la veille, et bailla sa benediction à tous paravant de tirer ses sandales de ce lieu converti. Comptez que il feut suyvi des yeulx par madame qui le proclamoyt bon chevaulcheur. Perrotte disoyt que pour ung moyne il se tenoyt pluz roide à cheval que aulcun des gens d'armes. Mademoyselle de Candé sospiroyt. La petite le vouloyt pour confesseur.

— Il a sanctifié le chastel, firent elles toutes quant elles feurent en la salle.

Alors que la chevaulchiee d'Amador vint à l'entree de l'abbaye, ce feut espantement horrible, veu que le gardien creut que le sire de Candé miz en appestit de moyne par le trespas du paouvre Amador vouloyt sacquaiger l'abbaye de Turpenay. Ains Amador cria de sa bonne grosse voix, feut introduit dedans la court et quand il descendit de dessus la haquenee de madame, ce feut ung esclat à rendre les moynes effarez comme lunes rousses. Aussi getterent-ils ung beau cri dedans le refectouere, et vindrent tous congratuler Amador qui brandilloyt la charte. Les gens d'armes fussent rezgualez du meilleur vin de la caue qui estoyt un prezent faict à ceulx de Turpenay par ceulx de Marmoustier auxquels appartiennent les clouseries de Vouvray. Le bon abbez s'estant faict lire l'escript du sire de Candé s'en alloyt dizant : — En ces diverses coniuncteures, esclate le doigt de Dieu, auquel besoing est de rendre graces.

Comme le bon abbez revenoyt touiours à ce doigt de Dieu en merciant Amador, li moyne maugrea de voir tant amoindrir son dodrantal, et luy dict : — Prenez que ce soit le bras, mon pere, et n'en sonnons pluz mot.

La vuydange du procezt entre le sieur de Candé et l'abbaye de Turpenay feut suivie d'ung heur qui le rendit fort devottieux à nostre Ecclize pource qu'il eust ung filz à l'escheance du neufviesme moys. Deux ans aprest, Amador feut esleu pour abbez par les moynes qui comptoyent sur ung ioyeulx gouvernement avecque ung fol. Ains Amador, abbez devenu, devint saige, et trez austere, pource que il avoyt dompté ses maulvais vouloirs par ses exercitations, et refondeu sa natture à la forge femelle, en laquelle est ung feu à clarifier toute chose, veu que ce feu est le pluz perdurable, perseuerant, persistant, perfectissime, perimant, perprinsant, perscrutant et perineal qui soit en ce munde. Aussy est ce ung feu à tout ruyner, et qui ruyna si bien le maulvais en Amador, que il n'y lairra que ce que il ne pouvoyt mordre, assavoir son esperit, lequel feut cler comme dyamant qui est, comme ung chascun scayt, ung rezideu du grant feu par lequel feut carbonne iadis nostre globe. Amador feut doncques

l'instrument esleu par la Providence pour refformer nostre inclyte abbaye, veu que il y redressa tout, veilla nuict et iour sur ses moynes, les fict tous leuer aux heures dictes pour les offices, les compta en la chapelle comme ung bergier faict de ses brebis, les tinst en laisse, et punit si griefvement les faultes, que il en fict de trez saiges relligieux.

Cecy nous enseigne à nous adonner à la femme pluz en veue de nous castoyer que pour y prendre de la ioye. D'abundant, ceste adventeure nous apprend que nous ne debvons iamays luicter avecque les gens d'Ecclize.

Le Roy et la Royne trouverent ce conte de hault goust, les courtisans advouerent alors n'en avoir oncques entendeu de pluz plaisant, et les dames eussent voulu toutes l'avoir faict.

BERTHE LA REPENTIE.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT BERTHE DEMOURA PUCCELLE EN ESTAT DE MARIAGE.

Enuiron le temps de la prime fuyte de monseigneur le Daulphin, de laquelle conceupt moult d'anuy nostre bon sire Charles le Victorieulx, advint ung meschief en une mayson noble de Tourayne, deppuys estaincte de tout poinct; et, pour ce, peut en estre mize en lumiere la trez desplourable histoyre. En l'ayde de l'autheur, soient pour ce travail, les Saincts Confesseurs, Martyrs, et aultres Dominations célestes qui, par les commandemens du seigneur Dieu, feurent les promotheurs du bien en ceste adventure.

Par un deffaut de son charactere, le sire Imbert de Bastarnay, un des plus grands seigneurs terriens de nostre pays de Tourayne, ne avoyt nulle fiance en l'esperit de la femelle de l'homme, laquelle il cuidoit estre trop mouvante, par suitte de ses circumbilivaginations; et, possible estoyt qu'il eust rayson. Doncques en ce maulvais penser vind en grant eage sans compaigne, ce qui n'estoyt nullement à son advantaige. Toujours seul, ce dict homme ne scavoyt aulcunement se fayre gentil pour aultrui, n'ayant oncques esté qu'en voyages de guerre, et remuemesnaige de garsons avecque lesquels il ne se gehennoyt poinct. Par ainsy, demouroit ord en ses chausses, suant en son harnoys, avoyt les mains noires, la face cingesque, et, pour estre brief, paroissoit le plus villain masle de la chrestienté, en ce qui estoyt de sa personne; veu que, pour ce qui estoyt du cueur, de la teste et aultres chouses absconses, il avoyt des proprietez qui le faysoient moult prisable. Ung messaiger de Dieu eust, cuidez cecy, cheminé loing sans renconstrer ung bataillard plus ferme en son poste, ung seigneur guarny de pluz d'honneur sans tache, de parolle pluz briefve, et de plus parfaicte leaulté. Aulcuns dizent, pour l'avoir entendeu, qu'il estoyt saige en ses devis, et moult prouffictable à conseiller. Estoyt-ce poinct ung faict exprest de Dieu qui se gausse de nous, d'avoir miz tant de perfections chez ung homme si mal houzé? Ce seigneur, s'estant faict sexagenaire de tout poinct, encore que il n'eust que cinquante ans d'eage, se rezolust à s'enchargier d'une femme, à ceste fin d'en avoir lignee. Lors, en s'enquestant de l'endroict où se pouvoyt treuver ung moule à sa convenance, entendit vanter les grants merittes et perfections d'une fille de l'inclyte famille de Rohan, qui, lors tennoyt des fiefs en ceste prouince; laquelle demoyselle estoyt dicte Berthe en son petit nom. Imbert estant venu la voir au chasteau de Montbazon feut par la ioliesse et la vertu trez innocente de ceste dicte Berthe de Rohan, coeffé d'ung tel dezir d'en iouir que il se deslibera de la prendre pour espouze, cuidant que iamais fille de si hault lignaige ne fauldroyt à son debvoir. Ce mariaige se fit tost, pour ce que le sire de Rohan avoyt sept filles et ne scavoyt comment les pourvoir toutes, par ung temps où ung chascun

se refaisoyt des guerres, et raccommodoyt ses affaires guastées. De faict le bon homme Bastarnay treuva, pour prime heur, Berthe reallement pucelle, ce qui tesmoignoyt de sa bonne nourriteure et d'ung parfaict castoyement maternel. Aussy, dez la nuictee où il luy feut loysible de l'accoller, l'enchargea-t-il d'ung enfant si ruddement que il en eust preuve suffisante à l'escheance du deuxiesme moys des nopces, ce dont feut trez ioyeulx le sire Imbert. A ceste fin d'en finer sur ce prime poinct de l'adventure, disons cy que de ceste grayne legittime nacquit le sire de Bastarnay, qui feut duc par la grace du roy Loys le unziesme, son chamberlan, de pluz son ambassadeur ez pays d'Europe et bien aymé de ce trez redoubté seigneur, auquel il ne faillit oncques. Ceste leaulté lui feust ung herittaige de son pere, lequel de trez mattin s'estoyt affectionné de monseigneur le Daulphin, duquel il suyvit toutes les fortunes, voire mesme les rebellions, veu que il en estoyt amy à remettre le Christ en croix s'il en avoyt esté par luy requiz; fleur d'amitiez trez rare à l'entour des princes et grants. En prime abord se comporta si leaument la gentille dame de Bastarnay, que sa compaignie fist esvanouir les vapeurs espesses et nuees noires qui conchioyent en l'esperit du bon homme les clairetez de la gloire femelle. Ores, suyvant l'us des mescreants, il passa de defiance en fiance si esrauement que il quitta le gouvernement de sa mayson à ladicte Berthe, la fict maytresse de ses faicts et gestes, soueraine de toutes choses, royne de son honneur, guardienne de ses cheveux blancs, et auroyt desconfict sans conteste ung qui seroyt advenu luy dire ung maulvais mot sur ce mirouere de vertu, en lequel nul souffle n'avoyt esté aultre que le souffle issu de ses levres coniugales et maritales, encores que elles feussent fresches et flairies. Pour estre vray de tout poinct, besoing est de dire qu'à ceste saigesse ayda moult le petit gars duquel s'occupa nuict et iour durant six annees la iolye mere, laquelle en prime soing, le nourrit de son laict et en fict pour elle le lieutenant d'ung amant, lui quittant ses mignons tettins auxquels il mordoyt ferme, aultant que il vouloyt, et il y estoyt touiours comme ung amant. Ceste bonne mere ne cogneut aultres lesbineries que celles de ses levres rozes, n'eut aultres caresses que celles de ses petites menues mains qui couroyent sur elle comme pattes de souris ioyeulses, ne lut aultre liure que ses mignons yeulx clairs où se miroyt le ciel bleu, n'entendit aultre musicque que celle de ses cris qui luy entroyent en l'aureille comme parolles d'ange. Comptez que elle le dodelinoyt touiours, avoyt dez le mattin envie de le bayser, le baysoyt le soir, et, ce dict-on, se levoyt la nuict pour le mangier de bonnes caresses, se faisoyt petite comme il estoyt petist, l'esducquoit en parfaicte relligion de maternité; finablement, se comportoyt comme la meilleure et plus heureuze mere qui feut au monde sans fayre tort à Nostre Dame la Vierge, laquelle deut avoir peu d'esteuf à bien elever nostre Sauveur, veu qu'il estoyt Dieu. Ceste nourriteure et le peu de goust de Berthe aux choses du mariaige resjouissoyent fort le bon homme, veu que il n'auroyt sceu comment fournir à ung grant estat de lict, et s'adonnoyt à l'esconomie pour avoir l'estoffe d'ung deuxiesme enfant. Ces six annees escheues, force feut à la mere de lascher son filz aux mains des escuyers, et aultres gens auxquels messire de Bastarnay commit le soing de le fassonner rudement à ceste fin que son heritier eust l'heritage des vertus, qualitez, noblesses, couraige de la mayson avecque les domaines et le nom. Lors moult ploura Berthe auquel feut emblé son heur. De faict, pour ce grant cueur de mere, ce ne estoyt rien avoir que de avoir ce filz bien aymé aprest les aultres, et durant aulcunes meschantes petites fuyardes heures. Aussy chut elle en grant melancolie. Oyant ses pleurs, le bon homme se bendoyt à luy en fayre ung aultre, et n'en pouvoyt mais; ce qui faschoit la paouvre dame pour ce que, dict elle, la fasson d'ung enfant l'anuyoit fort et luy coustoyt chier. Et cecy est vray ou nulle doctrine ne est vraye et besoing est de brusler les evangiles comme faulsetez si vous n'adjouxtez foy à ce dire naïf. Ce néanmoins, comme pour plusieurs femmes, ie ne dis pas les hommes, veu qu'ils ont de la science, cecy tourneroyt en fasson de menteries, l'escripturier a eu cure de deduire les raysons muettes de ceste bigearrie, ie entens le desgoust de Berthe pour ce que ayment les dames pardessus tout, sans que ce deffaut de liesse luy vieillist la figure, et luy tormentast li cueur. Rencontrerez vous ung scribe aultant complaisant et aymant les dames que ie suis? Non, est ce pas? Aussy les aimay je bien fort et pas aultant que ie voudrois, veu que ai je pluz soubvent ez mains, le becq de ma plume d'oye, que ie n'ay les barbes avecque lesquelles on leur chastouille les levres pour les rendre rieuzes, et iocqueter en toute innocence, j'entens avecque elles. Doncques vecy comme. Le bon homme Bastarnay ne estoyt poinct ung fils gorgiazé, de nature pute, se cognoissant aux mievreries de la chose. Il se soulcioyt peu de la fasson d'occir ung souldard pourveu qu'il feut occiz, et l'eut-il bien occiz de tous coustez sans lui dire ung mot, en la meslee s'entend. Ceste parfaite incurie en faict de mort concordoit à son nonchaloir en faict de vie, naissance et maniere de cuire ung enfant en ce gentil four que vous scavez. Le bon sire ne cognoissoit aulcunement les mille exploits processifs, dilatoi-

res, interlocutoires, prepparatoires, gentillesses, petits fagots miz au four pour l'eschauffier, branchaiges flairant comme beaulme et amassez brin à brin ez forests de l'amour, fagoteries, bimbeloteries, dorelotcries, mignardizes, devis, conficteures mangiees à deulx, pourlescheries de la coupe ainsi que font les chats, et aultres menus suffraiges et traficqs de l'amour que scavent les ruffians, que confisent les amoureux, et que ayment les dames par dessus leur salut, pourcequc elles sont plus chattes que femmes. Cecy esclatte en toute évidence dedans leurs mœurs femelles. Si vous prestez aulcune attention à les voir, examinez-les curieulzement alors que elles mangent! Nulle d'elles, ie dis les femmes nobles et bien educquees, ne boutera son coultel en la frippe et l'engoulera soudain ainsy que font brutalement les masles; ains fouillotera son mangier, triera comme pois gris sur un vollet les brins qui luy agreent, sugcera les saulces et lairrera les grosses bouschees, jouera de sa cuiller et du coultel comme si elle ne mangioit que par aucthorité de justice, tant elles haitent aller de droict fil, et d'abundant usent de destours, finesses, mignonneries en toute chose. Ce qui est le propre de ces createures, et la rayson pourquoy les fils d'Adam en raffolent, veu que elles font les choses aultrement qu'eulx et font bien. Dites ouy? Bien! ie vous ayme. Ores doncques, Imbert de Bastarnay, vieulx souldard ignare en balanogaudisseries, entra dedans le ioly iardin dit de Venuz, comme en ung endroict prins d'assault, sans avoir nul esguard aux clameurs des paouvres habitans en larmes, et plantta l'enfant comme il eut faict d'une barbaleste dedans le noir. Encores que la gentille Berthe n'eust accostumé d'estre ainsy traictee, l'enfant! elle avoyt quinze ans sonnez, elle creut en sa vierge foy que l'heur d'estre mere vouloyt ceste terrible, affreuze, conquassante et maulvaise besoigne. Aussy pendant ce dur traficq, pria-t-elle bien fort Dieu de l'assister, recitta des ave à Nostre Dame en la treuvant bien partagiee de n'avoir eu que sa palumbe à endurer. Par ainsy, n'ayant perceu que deplaizir au mariaige, ne requist iamays son mary de se marier à elle. Or, veu que le bon homme n'estoyt gueres bastant comme ha esté dict, elle vesquit en parfaicte solitude, comme moynesse. Elle haitoyt la compaignie de l'homme, et ne soubpssonnoyt poinct que l'autheur du monde eut bouté tant de ioye à soyer en ceste chose de laquelle n'avoyt repceu que maulx infinis. Ains en aymoit davantaige son petist qui lui avait tant cousté paravant de naistre. Ne vous estomirez doncques poinct que elle refroignast à ce ioly tournoy où c'est la haquenee qui ha rayson du chevaulcheur, et le mene et le lasse et luy chante pouille s'il bronche. Cecy est l'histoire vraye de aulcuns paouvres hymenees, au dire des vieulx et vieilles, et la rayson certaine des follies d'aulcunes femmes, lesquelles sur le tard voyent ie ne scais comment que elles ont esté trupheees, et se bendent à mettre dedans ung iour pluz de tems que il n'en peut tennir, pour avoir leur compte de la vie. Voilà qui est filosophicque, mes amys? Aussy estudiez ceste paige, à ceste fin de saigement veiller au gouuernement de vos femmes, de vos myes, et toutes femelles generalement quelconques qui, par caz fortuict, vous seroyent baillees en guarde, dont Dieu vous guarde. Ainsy pucelle de faict, quoique mere, Berthe feut en la vint et uniesme annee de son eage, une fleur de chastel, la gloyre de son bon homme, et l'honneur de la prouince. Le dict Bastarnay prenoyt plaizir à voir ceste enfant venir, aller, frisque comme gaule de saule, agile comme ung poisson, naifve comme son petist, ce neanmoins de grant sens, de parfaict entendement, et tant, que iamays il ne faysoit aulcune emprinse sans requerir ung advis d'elle, veu que si l'esperit de ces anges n'a poinct esté destourbé de ses clairetez, il donne ung son franc en toute rencontre, si on l'en requiert. En ce temps la dicte Berthe vivoyt prest la ville de Losches, dedans le chastel de son seigneur, et y demouroyt sans nul soulcy de cognoistre aultre affaire que les choses de son mesnaige à la metthode anticque des preudes femmes dont feurent desvoyees les dames de France alors que vind la Royne Catherine et les Italians, grants donneurs de festoyemens. A ce presterent les mains le Roy Françoys premier du nom, et ses successeurs dont les baudouineries perdirent l'Estat de France, aultant que les maulvaisetiez de ceulx de la religion. Cecy n'est poinct mon faict. Devers ce tems le sire et la dame de Bastarnay feurent conviez par le Roy de venir en sa ville de Losches où, pour le prezent, il estoyt avecque la Court en laquelle esclatoyt le bruict de la beaulté de la dame de Bastarnay. Doncques Berthe vind à Losches, y repceut force laudatifves gentillesses du Roy, feut le centre des hommaiges de tout ieune sire qui se repaissoyt par les yeux de ceste pomme d'amour, et des vieulx qui se reschauffoient à ce soleil. Ains, comptez que tous, vieulx et ieunes, eussent souffert mille morts pour uzer de ces beaux outils à fayre la ioye qui esblouissoyent la veue et brouilloyent la cervelle. Il estoyt parlé de Berthe en Loschois, pluz au long que de Dieu en l'Évangile, ce dont enraigerent ung numbre infini de dames qui ne se treuverent pas si habundamment fournies de choses plaisantes, et, pour dix nuictees à donner au plus laid seigneur, eussent voulu renvoyer en son chastel ceste belle cueilleuze de soubrires. Une ieune dame, ayant trez apertement veu que ung sien amy s'affoloyt de Berthe, en conceupt tel

despit que de ce, vinrent les meschiefs de la dame de Bastarnay; mais aussy, de là vind son heur et la descouverte des pays caressans de l'amour dont elle estoyt ignorante. Ceste maulvaise dame avoyt ung parent, lequel de prime abord luy confia, à la veue de Berthe, que pour iouir d'elle, il feroyt l'accord de mourir aprest un mois passé à s'en gaudir. Noitez que ce couzin estoyt beau comme une fille est belle, n'avoit nul poil au menton, eut gagné son pardon d'ung ennemy à luy crier mercy, tant mellodieuse estoyt sa voix ieune, et avoyt d'eage vingt ans à poine.

— Biau couzin, lui dict-elle, quittez la salle et allez en vostre hostel, ie m'efforcerai de vous donner ceste ioye. Mais ayez cure de ne vous poinct monstrer à elle, ni à ce babouin greffé par erreur de natture sur une tige chrestienne, et auquel appartient ceste phee de beaulté.

Le beau couzin mussé, vint la dame froster son traistre muzeau à l'encontre de Berthe, et l'appela mon amie, mon threzor, estoille de beaultez, se benda de mille fassons à lui agreer, pour mieulx acertener sa vengeance sur ceste paouvrette qui, sans en rien scavoir, luy avoyt rendu son amant infidelle de cueur, ce qui, pour les femmes ambitieuzes en amour, est la pire des infidellitez. Aprest aulcuns deviz, la dicte dame feslonne soubpssonna que la paouvre Berthe estoyt pucelle d'amour, en luy voyant ez yeulx habundance d'eaue limpide, nul ply ez tempes, nul petit poinct noir sur le gentil cap de son nez blanc comme neige ou d'ordinaire se signent les tressemoussemens du deduict, nulle ride en son front, brief nulle accoutumance de ioye apparente en son vizaige net comme vizaige de pucelle ignarde. Puys, ceste traistresse luy fit aulcunes interroguations de femme, et repceut la parfaicte assurance par les responses de Berthe que si elle avoyt eu le prouffict des meres, le plaizir des amours luy avoyt bien reallement failly. De ce, feut moult contente pour son couzin, la bonne femme que elle estoyt. Lors elle luy dict que en la ville de Losches demouroyt une ieune demoyselle noble de la famille de Rohan, à laquelle besoing estoyt de l'assistance d'une femme de bien, pour estre repceue à mercy de messire Loys de Rohan; que si elle avoyt aultant de bontez que Dieu luy avoyt desparti de beaultez, elle debvoyt la retirer en son chastel, verifier la sainteté de sa vie, et fayre cest accord avecque le sire de Rohan qui refroignoyt à la prendre en son manoir. A quoi consentit Berthe, sans aulcune hezitation, veu que les infortunes de ceste fille estoyent cogneues d'elle, mais non la paouvre demoyselle qui avoyt nom Sylvie et que elle cuydoyt estre en pays estrangier. Cy besoing est de desclairer pourquoi le seigneur roy avoyt faict ceste feste audict sire de Bastarnay. Le sire soubpssonnoyt la prime fuyte du daulphin ez Estats de Bourgoygne, et luy vouloyt tollir ung si bon conseiller que estoyt ledict Bastarnay. Ains le vieillard fidelle à monseigneur Loys, avoyt ià sans mot dire accordé ses flustes. Doncques, il ramena Berthe en son chasteau, laquelle lui dict avoir prins une compaigne et la luy monstra. Ce estoyt le dict seigneur desguizé en fille par le soin de sa couzine ialouse de Berthe et qui la vouloyt emputanner en raige de sa vertu. Imbert refroigna ung brin, saichant ce que estoyt Sylvie de Rohan, mais aussy trez esmeu de la bonté de Berthe, il la mercia de s'entremettre a ramener au bercail une brebiette esguaree. Il festoya bien sa bonne femme en ceste darreniere nuictee, lairra des gens d'armes au chastel; puys se despartit avecque le daulphin pour la Bourgogne, ayant ung cruel ennemy en son giron, sans en avoir nul soubpsson. La face du dict mignon luy estoyt incongneue, pour ce que ce estoyt ung ieune paige venu pour voir la court du Roy, et que nourrissoyt monseigneur de Dunois chez lequel il servoyt comme baschellier. Le vieulx seigneur, en fiance que ce estoyt une fille, la treuva moult pieuze et craintifve, veu que le gars, redoubtant le languaige de ses yeulx, les tint touiours baissez ; puys, se sentant baysé en la bousche par Berthe, il trembloyt que sa iuppe ne feust pas discrette et s'esloingnoyt aux croisees, tant il avoyt paour d'estre recongneu pour homme par Bastarnay, et desconfict paravant d'avoir iouy de sa mye. Aussy, feut il ioyeulx comme tout amant l'eust été en sa plasse, quand la herse baissee, le vieulx seigneur chevaulcha dans la campaigne. Il avoyt telles affres que il fit vueu de bastir ung pillier à ses deppens en la cathedrale de Tours, pour ce qu'il avoyt eschappé au dangier de sa folle emprinse. De faict, donna cinquante marcs d'argent pour payer sa ioye à Dieu. Mais par adventeure, il la paya de rechef au dyable, ce qui appert des faicts ensuyvans, si le conte vous duict tant, que vous ayez phantaisie d'en suyvre le narré, lequel sera succinct comme doibt estre tout bon discours.

CHAPITRE DEUXIESME.

QUELS FEURENT LES DESPORTEMENS DE BERTHE SAICHANT LES CHOSES DE L'AMOUR.

Ce dict baschellier estoyt le ieune sire Jehan de Sacchez, couzin du sievr de Montmorency auquel, par la mort du dict Jehan, rattournerent les fiefs de Sacchez et aultres lieux suyvant le trac de la mouvance. Il avoyt d'eage vint annees et ardoyt

comme braise. Aussy comptez que la prime iournee luy feut ardeue à passer. Alors que le vieulx Imbert chevaulcha par la campaigne, les deux couzines se iucherent sur la lenterne de la herse à ceste fin de le voir ung plus long tems et luy firent mille signaulx d'adieulx. Puys alors que le nuage de pouldre soubslevé par les chevaulx ne fuma pluz en l'horizon, elles descendirent, et soy rettirerent en la salle.

— Qu'allons nous fayre, belle cousine? dict Berthe à la fausse Sylvie. Aimez vous la musique, nous musiquerons à nous deulx. Chantons ung lay de aulcun gentil menestrel ancien. Hein! dictes? est ce vostre phantaisie? Venez à mon orgue! venez! Faictes cela si vous m'aimez! chantons! Puys elle print Jehan par la main, et l'attira au clavier des orgues où le bon compaignon s'assist geniement en la maniere des femmes. — Ha, belle couzine, s'escria Berthe, alors que les primes nottes interroguees, le baschellier vira la teste vers elle, à ceste fin de chanter ensemblement; ha, belle couzine, vous avez ung œil de terrible regardeure! vous me mouvez ie ne scay quoy au cueur.

— Ha, couzine, fit la maulvaise Sylvie, bien est ce ce qui me ha perdeue. Ung gentil milourt du pays d'oultre-mer me ha dict que ie avoys de beaulx yeulx et les baysa si bien que i'ay failly, tant i'ay prins de liesse à les lairrer bayser.

— Couzine, l'amour se prind doncques ez yeulx?

— Là est la forge des traicts de Cupido, ma chiere Berthe, fict l'amant en luy gectant feu et flammes.

— Chantons, couzine!

De faict ils chanterent au gré de Jehan, ung tenson de Christine de Pizan dans lequel il estoyt violemment parlé d'amour.

— Ha, couzine, quelle profundeur et volume de voix est en la vostre! elle me cerche la vie.

— Où? fit la damnee Sylvie.

— Là, respundict Berthe en monstrant son mignon diaphragme par où s'entendent les consonnances de l'amour mieulx que par les aureilles, pource que le diaphragme gist pluz prest du cueur et de ce que vous scavez qui est sans doubte aulcun la prime ceruelle, le second cueur et la troisieme aureille des dames. Ie dis cecy en tout bien tout honneur, pour rayson physicale et non aultre.

— Quittons le chant, respartit Berthe, il me faict tout esmeue. Venez à la croissee, nous labourerons de menuz ouvraiges iusques à la vespree.

— Ha, chiere couzine de mon asme, ie ne scay poinct tennir l'esguille en mes doigts, ayant eu, pour ma perdition, coustume de fayre aultre chose d'iceulx.

— Hé, quelle occupation aviez vous doncques tout le long du iour?

— Ha, ie me lairroys aller au courant de l'amour qui faict que les iours sont des instans, que les moys sont des iours et les ans des moys; et s'il duroyt, feroyt gober l'esternité comme une fraize, veu que tout en est frescheur et perfum, doulceur et ioye infinie.

Puys le bon compaignon abattit ses belles paupieres sur ses yeulx, et demoura mellancollieux comme une paouvre dame habandonnee de son guallant et qui le ploure, et le voudroyt tennir, et luy pardoinneroyt ses traitrizes s'il avoyt le cueur de chercher la doulce voye de son bercail iadys aymé.

— Couzine, l'amour esclot-il en estat de mariaige?

— Oh non! fit Sylvie, pour ce que en estat de mariaige tout est debvoir, ains en amour toust est faict en liberté de cueur. Ceste diuersité communicque ie ne scay quel beaulme souef aux caresses qui sont les fleurs de l'amour.

— Couzine, lairrons ce devis, il est de pire mouvance que ne estoyt la musicque.

Elle siffla vifuement ung seruiteur, luy commanda d'amener son fils qui vind, et, le voyant, Sylvie de s'esclamer : Ha, il est beau comme l'Amour! Puys le baysa bien au front.

— Viens, mon enfant mignon, dict la mère au giron de laquelle se getta le petit. Viens, toy, le plaizir de ta mere, tout son heur sans meslange, sa liesse de toute heure, sa couronne, son ioyau, sa perle pure, son asme blanche, son threzor, sa lumière du soir et du matin, sa flamme unicque et son cueur. Donne tes mains que ie les mange, donne tes aureilles que ie les morde ung petit, donne ta teste que ie bayse tes cheveulx. Sois heureulx, petite fleur de moy, si tu veulx que ie soys heureuse.

— Ha, couzine, fit Sylvie, vous luy parlez en languaige d'amour.

— L'amour est doncques une enfance?

— Oui, couzine, aussy les payens l'ont-ils tousiours pourtraict enfant.

En faysant mille aultres devis pareils où foisonnoyt l'amour, les deux iolyes couzines se mirent à iouer avecque l'enfant iusques au soupper.

— N'en soubhaitez-vous poinct ung aultre? dict Jehan en ung moment opportun dedans l'aureille senestre de sa couzine que il frosla de ses leures chauldes.

— Ha, Sylvie, pour ce, ouy, bien ferais ie cent années d'enfer s'il plaisoyt au seigneur Dieu m'octroyer telle liesse. Mays, maulgré les besoignes, travaulx et labours de mon sievr espoulx, lesquels sont moult navrans pour moy, ma saincteure ne varie poinct. Las, ce n'est rien avoir que de avoir ung seul enfançon. Si ung cri se poulse dans le

chastel, il m'esmeut à me tollir li cueur. Ie redouble bestes et gens pour ceste innocente amour, ai paour des volies, passes, maniemens d'armes, enfin de toute chose. Ie ne vis poinct en moy, pour trop viure en lui. Et, las! i'aime ces mizeres pour ce que tant que ie suys en paour, ce est signe que ma gezine demoure saine et saufve. Ie ne prie les saincts et les apostres que pour luy. Et pour estre briefve en cecy dont ie parleroys iusques à demain, ie cuide que mon souffle est en luy, non en moy.

Ce disant, elle le serra sur ses tettins comme meres scavent serrer enfants, avecque une spirituelle force qui n'escarbouille aulcune aultre chose que le cueur d'icelles. Et si vous doubtez de cecy, resguardez une chatte emportant ses petits en sa gueulle, aulcun ne dira ung seul mot. Le bon compaignon, lequel avoyt paour de mal fayre en arrouzant de joye ceste iolye pree infecunde, feut moult resconforté par ces dires. Adonques, il pensa que ce seroyt suyvre les commandemens de Dieu, s'il conquestoit ceste asme à l'amour; et pensa bien. A la vespree, Berthe requist sa couzine suyvant l'anticque mode de laquelle se desportent les dames aux iours d'huy, de coucher en sa compaignie dedans son grant lict seigneurial. A quoi respondit la dicte Syluie que ce seroyt pour elle grant chiere, à ceste fin de ne point faillir à son roolle de fille de hault liev.

Vecy le couvre-feu sonnez, les deux couzines dedans leur pourpriz guarni de tappis, bobans, tapisseries royales, et Berthe de se despouiller gentiment aydée de ses meschines. Comptez que le baschellier refroigna pudicquement à se lairrer touchier, fit de la belle honte cramoizie, disant à sa couzine, que elle se estoyt accostumee se desvestir seulette du deppuys que elle n'estoyt plus seruie par son bien-aymé, lequel l'avoyt mise en desgoust des mains féminines par ses souefves fassons; que ces preparatives luy ramentevoient les délicieulses parolles que luy disoyt son amy et toutes ses follies en la mettant à nud, ce qui luy faisoyt vennir l'eaue en la bousche, à son dam. Cettuy discours estomira moult la dame Berthe qui lairra sa couzine fayre ses oremus et aultres pour la nuict, soubs les courtines du lict, dedans lequel mon dict sieur enflammé de hault dezir se mussa tost, en grant haste, bien heureulx de pouvoir guetter au passaige les beaultez merveilleuzes de la chastelaine qui n'estoyt point guastee. Berthe, en sa foy d'estre avecque une fille damée, ne faillit à aulcune de ses accousturnances; elle se lava les pieds sans se soulcier de les lever peu ou prou, monstra ses espaulles mignonnes, et fict ainsy que font les dames alors que elles se couchent. Enfin de toust vind au lict, et s'y estendit de la bonne fasson en baysant sa couzine ez leures qu'elle trouva trez chauldes.

— Auriez-vous donc mal, Sylvie, que uous ardez si fort? dit-elle.

— Ie brusle touiours ainsy, alors que ie me couche, respondit-elle, pour ce que en ceste heure m'adviennent en la memoyre les gentilles mignonneries que il inventoit pour me faire plaizir, et qui me brusloyent encore davantaige.

— Ha, couzine, racomptez ce que est de ce il? Dictes le bon de l'amour à moy qui vis soubs l'umbre d'une teste chenue de laquelle les neiges me guardent contre telles ardeurs. Dictes, vous qui en estes guarie. Ce me sera de bon castoiement, et par ainsy vos meschiefs auront à deulx paouvres muliebres nattures esté de salutaire aduis.

— Ie ne scay si ie dois uous obéir, belle couzine, fit le bon compaignon.

—Dictes pourquoy non?

—Ha, vault mieulx le fayre que le dire! fict-elle en laschant ung sospir gros comme ung ut des orgues. Puys i'ay paour que ce milourt m'ait tant encombree de ioye que ie n'en bouite ung brin à vous, ce qui seroit suffisant à vous bailler une fille, veu que ce qui faict enfans se seroit affoybli en moy.

— Vere, fit Berthe, entre nous, seroit-ce péché?

— Il y aurait bien au contraire feste icy et dans le ciel, les anges espandroient en vous leurs parfums et fairoyent leurs musicques.

—Dites doncques esraument, couzine, fit Berthe.

— Doncques vecy comment me faysoit deuenir toute ioye, mon bel amy. En ce disant Jehan prind Berthe en ses bras, et l'estraignit avecque des dezirs sans pareils pour ce que, au clair de la lampe et vestue de blanches toiles, elle estoyt en ce damné lict comme les iolyes choses nuptiales des lys au fund de leur calice virginal. Alors qu'il me tennoyt comme ie vous tiens, il me dizoyt d'une voix plus doulce que ne est la mienne : « Ha, Berthe, tu es mon amour esterne, mes mille threzors, ma ioye de iour et de nuict, tu es pluz blanche que le iour n'est iour, pluz gentille que toust, ie t'aime pluz que Dieu, et vouldrois souffrir mille morts pour l'heur que ie requiers de toy. » Puys me baysoit non en la manière des espoulx qui est brute, mays columbellement.

Pour desmonstrer incontinent combien estoyt meilleure la metthode des amans, il sugca tout le miel des levres de Berthe, et lui apprint comment, de sa iolye langue menue et roze comme langue de chatte, elle pouuoit moult parler au cueur, sans dire ung seul mot; puys s'embrazant davantaige à ce ieu, Jehan espandit le feu de ses baysers de la bousche au col, et du col aux pluz mignons fruicts que femme ait oncques faict mordre à son enfant

pour en tirer laict. Et quiconque eust esté en sa plasse, se seroyt existimé ung maulvais homme de ne l'imiter pas.

— Ha, fict Berthe engluée d'amour sans le scavoir, cecy est mieulx, il me tarde de le dire à Imbert.

— Estes vous en vostre sens, couzine? Ne dictes rien à vostre vieulx mary, veu qu'il ne peut fayre doulces et plaisantes comme les miennes, ses mains qui sont ruddes comme battoirs à lauer, et ceste barbe pie doibt bien mal mener ce centre de délices, ceste roze en laquelle gist tout nostre esperit, nostre bien, nostre chevance, nos amours, nostre fortune. Scavez vous que ce est une fleur animée qui veult estre amignottee ainsy, et non sacquebutee comme si ce estoyt une catapulte de guerre. Ores, vecy la gente manniere de mon ami l'Angloys.

En ce disant, le ioly compaignon se comporta si brauement, qu'il aduint une escopeterie où la paouvre ignarde Berthe s'esclama : — Ha, couzine, les anges sont advenuz! mais tant belle est leur musicque que ie n'entends pluz, et tant flambent leurs gects lumineux que mes yeulx se closent!

De faict, elle se pasma soubs le faix des ioyes de l'amour qui esclatièrent en elle comme les pluz haultes gammes de l'orgue, qui soleillèrent comme la pluz magnificque aurore, qui se coulèrent en ses veines comme le pluz fin muscq, et laschèrent les liens de la vie en la baillant à ung enfant d'amour, lequel en se logeant faict ung certain tapaige pluz remuant que tout aultre. Enfin de toust, Berthe cuyda estre à mesme les cieulx du paradis, tant bien elle se trouvoit, et se resveigla de ce beau resve dedans les bras de Jehan, disant : — Que n'aie esté mariee en Angleterre?

— Ma belle maytresse, fit Jehan qui oncques ne perceut tant de liesse, tu es mariee à moy en France, où les choses vont encore mieulx, veu que ie suis ung homme qui pour toy donneroyt mille vies, s'il les avoyt!

La paouvre Berthe getta ung cri si vif, que il perca les murs et saulta hors de son lict comme eust faict une saulterelle de la playe d'Egipte. Elle se lairra tumber sur ses genoilz à son prie Dieu, ioignit les mains et ploura pluz de perles que iamays n'en porta la Marie Magdeleine : — Ha, ie suys morte, disoit-elle. Ie suys truphée par ung dyable qui ha prins vizaige d'ange. Je suys perdeue, ie suys mere pour le seur d'ung bel enfant sans estre plus coulpable que vous, madame la Vierge. Implorez ma grâce de Dieu, si ie n'ai celle des hommes sur la terre, ou faictes moy mourir, à ceste fin que ie ne rougisse point devant mon seigneur et maystre.

Oyant que elle ne disoyt rien de maulvais contre luy, Jehan se leva tout pantois de voir Berthe prendre ainsy ceste belle dance à deulx. Ains, premier que elle entendit son Gabriel se mouvoir, elle se dressa en pieds vifuement, le resguarda d'ung vizaige en pleurs et les yeulx allumez de saincte cholère, ce qui les fit moult beaulx à voir : — Si vous advancez ung seul pas devers moy, fict-elle, ie en feray ung vers la mort! Et elle print ung poignard à dames.

Sur ce, tant naurante estoyt la tragicque veue de sa peine, que Jehan lui respondit : — Ce ne est poinct à toy, ains à moy de mourir, ma chiere belle mye, pluz aymée que femme le sera oncques sur ceste terre.

— Si vous me haviez bien aymée, vous ne me auriez pas deffaicte comme ie le suys, veu que ie mourrai pluz tost que d'estre repprouchee par mon espoulx.

— Mourrez-vous? fit-il.

— Pour le seur, fit-elle.

— Doncques, si ie suys icy percé de mille coups, vous aurez la grace de vostre mary auquel vous direz que si vostre innocence feut surprinse, vous avez vengé son honneur en tuant cil qui vous ha trompee. Et ce sera pour moy l'heur le pluz grant qui me puisse advenir de mourir pour vous, dès que vous refroignez à viure pour moy.

En oyant ce tendre discours dict avecque larmes, Berthe lascha le fer, Jehan courut sus, et se donna du poignard dedans le sein, disant : Tel heur se doibt payer par la mort! Et tumba roide.

Berthe appela sa meschine, tant elle feut effraiee. La meschine vint, et feut notablement effraiee aussy la meschine de voir ung homme navré dedans la chambre de madame, et madame qui le soubstenoyt dizant : Que havez vous faict, mon amy? Pour ce que elle le cuydoit mort, et se ramentevoit sa ioye excessifue, et combien debvoit estre beau Jehan pour que ung chascun voire Imbert l'estimast fille. Dans sa douleur, elle racomptoyt tout à sa meschine, plourant et criant que ce estoyt bien assez d'avoir sur le cueur la vie d'ung enfant, sans avoir aussy le trepas d'ung homme. Oyant cecy, le paouvre amoureulx se benda d'ouurir l'œil, et n'en monstra que le blanc, encore petitement.

— Ha! madame, ne crions poinct, dit la meschine, ne perdons poinct le sens, et saulvons ce ioly chevallier. Ie vais quérir la Fallotte pour ne mettre aulcun physician ni maystre mire en cettuy secret, et veu que elle est sorcière, elle fayra pour playre à madame le miracle de bouscher ceste blecceure sans que il y paroisse.

— Cours, fit Berthe, ie t'aymerai et te fayrai du bien pour ceste assistance.

En auant de toust la dame et la meschine convinrent de se tayre sur ceste adventeure et musser

Jehan à tous yeulx. Puys la meschine alla nuictamment querir la Fallotte, et feut conduite par sa maytresse iusques en la poterne, veu que la guarde ne pouvoit leuer la herse, sans ung exprest commandement de Berthe. Berthe treuva son bel amy esvanouy par la force du mal, veu que le sang s'espandoit par la bleceure sans tarir. A ceste veue, elle beut ung petist de ce sang, en songiant que Jehan l'avoyt espandeu pour elle. Esmeue par ce grant amour et par ce dangier, elle baysoit ce ioly varlet de plaizir au vizage, bendoit sa playe en l'estuvant de ses larmes, luy dizant de ne pas mourir, et que pour le fayre viure, elle l'aymeroit bien fort. Cuidez que la chastelaine s'esprenoit moult, en obseruant quelle diuersité estoyt entre ung ieune seigneur comme Jehan, blanc, duveté, fleury ; et ung vieulx comme Imbert, poisleu, iaune, ridé. Ceste différence luy ramentevoit celle que elle avoyt treuvee au plaizir d'amour. Superfinez par ce soubvenir, ses baysers se faysoient si mielleux que Jehan reprint ses sens, son resguard s'amellieura, et il put voir Berthe, de laquelle il requist son pardon d'une voix foyble. Ains Berthe luy deffendit de parler, iusques à ce que la Fallotte feut vennue. Doncques, tous deulx consumèrent le temps à s'aymer par les yeulx, veu que en ceulx de Berthe il n'y avoyt que compassion, et que la compassion est en ces conjuncteures trez germaine de l'amour.

La Fallotte estoyt une femme bossue, vehementement soubpssonnee de traficquer en necromancie, de couraiter au sabbat en chevaulchant ung balay suyvant la coustume des sorcieres. Aulcuns l'avoient veue harnachant son balay en l'escuyrie qui, comme ung chascun scayt, est située ez gouttières des maysons. Pour le vray dire, elle avoyt des arcanes de guarison, et rendoyt si bons offices aux dames en certaines choses et aux seigneurs, que elle vesquit ses iours en parfaicte tranquillité, sans rendre l'asme sur ung cent de fagots, ains sur ung lict de plumes, veu que elle amassa de pleines pannerees d'escuz, encores que les physicians la tormentassent dyzant que elle vendoyt poisons, ce qui estoyt vray, comme il appert de ceste hystoire. La meschine et la Fallotte vinrent sur une mesme bourrique en faysant telles diligences, que le iour ne estoyt poinct vennu lorsque elles arriuerent au chasteau.

La vieille bossue dict en entrant dedans le pourpris : « Or ça, qu'y-a-t-il, mes enfans ? » Ce estoyt sa maniere, qui estoyt pleine de familiaritez avecque les grants que elle voyoit trez petits. Elle mit ses bezicles et visitta trez dextrement la playe en dizant : « Voilla de beau sang, ma mye, vous y havez gousté. Cela va bien, il a seigné en dehors. » En ce dizant, elle lauoit la bleceure d'une esponge fine au nez de la dame et de la meschine qui haletoient. Brief Fallotte prononça doctoralement que le sire ne mourroyt pas de ce coup. « Encores, dict elle à l'aspect de sa main, que il deut perir violentement par le faict de ceste nuictée. » Cettuy arrest de chiromancie espouventa moult Berthe et sa suyvante. La Fallotte prescriuit les remeddes urgens et promit revenir la nuict ensuyvante. De faict, elle soigna la bleceure durant une quinzaine de iours, venant les nuicts en secret. Il feut dict aux gens du chasteau par la meschine que ceste demoyselle Syluie de Rohan estoyt en dangier de mort par suite d'une enfleure de ventre, ce qui debvoyt rester ung mystere pour l'honneur de madame, laquelle estoyt sa couzine. Ung chascun feut satisfaict par ceste bourde, de laquelle il eust la bousche tant pleine que il en rendist aux aultres.

Les bonnes gens cuideroient que ce feut la maladdie qui estoyt pleine de dangier, eh bien, poinct ! ce feut la convalescence ; veu que pluz Jehan devenoyt fort, pluz Berthe devenoyt foyble, et tant foyble que elle se lairra cheoir dedans le paradis où l'avoyt faict monter Jehan. Pour estre brief, elle l'ayma tant et pluz. Ains au courant de ses ioyes, touiours assassinee par l'apprehension des parolles menassantes de la Fallotte, et tormentée par sa grant relligion, elle avoyt en paour sire Imbert auquel elle feut contraincte d'escripre que il l'avoyt enchargée d'ung enfant duquel elle le resgualleroyt à son retourner ; mais elle faysoit là ung mensonge plus gros que l'enfant. La paouvre Berthe esvita son amy Jehan durant le iour où elle escripvit ceste lettre fourbe, veu que elle ploura à mouiller son mouschenez. Se voyant esvité, car ils ne se lairroient pas pluz que le feu ne lairre le boys une foys que il le happe, Jehan creut que elle le haytoit, et ploura de son costé. A la vespree, Berthe esmeue des larmes de Jehan desquelles il y eust marque en ses yeulx encore que il les essuyast, lui dict la rayson de sa douleur, en y meslant l'adveu de ses terreurs en l'endroict de l'advenir, luy remonstrant combien ils estoyent tous deulx en faulte, et luy tinst des discours tant beaulx, tant chrestiens, tant aornez de larmes divines et oraisons contrites, que Jehan feut touchié au plus profond de son cueur par la foy de sa mye. Ceste amour naifuement unie à la repentance, ceste noblesse dedans la coulpe, cettuy meslange de foyblesse et de force, eussent, comme disent les anciens autheurs, mué le charactère des tigres en les attendrissant. Ne vous estomirez poinct de ce que Jehan feut contrainct à iurer sa parolle de bachellier de luy obeir en quoy que ce soit que elle luy commanderoyt pour la saulver en cettuy monde et dans l'aultre. Oyant ceste fiance en elle et ceste non mauvaisetié, Berthe se getta aux pieds

de Jehan, en les-luy baysant : « O amy, que ie suys contraincte d'aymer, encore que ce soit ung péché mortel, toi qui es tant bon, tant pitoyable à la paouvre Berthe, si tu veux que elle songe touiours à toy en toute doulceur et arrester le torrent de ses pleurs, duquel est si gentille et si playsante la source... » Et pour la luy monstrer luy lairra robber ung bayser. « Jehan, reprid-elle aprest, si tu veulx que le soubvenir de nos ioyes cellestes, musicques d'ange et parfums d'amour ne me soit poinct poisant et au contraire me console aux maulvais iours, fays ce que la Vierge me ha commandé d'ordonner à toy en ung resve où ie la suppliois m'esclairer pour le cas prezent, veu que ie l'avoys requize de vennir à moy, et elle estoyt advenue. Ores, ie luy remonstrois le supplice horriblement ardent où ie seroys en tremblant pour ce petist qui jà se mouvoyt, et pour le vray père qui seroyt à la merci de l'aultre, et pouvoyt expier sa paiternité par une mort violente, veu que la Falloite pouvoit avoir veu cler dedans la uie future. Lors la belle Vierge me dict en soubriant que l'Ecclise nous offroyt le pardon de nos faultes en suyvant ses commendemens, que besoing estoyt de fayre soy-mesme la part au feu des enfers en s'amendant de bonne heure, auant que le ciel ne se faschast. Puys de son doigt blanc elle me ha monstré ung Jehan pareil à toy, ains uestu comme tu debvroys l'estre, et comme tu le seras si tu aymes Berthe d'un amour eterne.

Lors Jehan luy confirma sa parfaicte obeissance en la releuant, l'asseyant sur ses genoils, et la baysant bien.

La paouvre Berthe lui dict que cettuy vestement estoyt un frocq de moyne, et le requist, en tremblant moult d'espreuver ung reffuz, de soy mettre en relligion et se rettirer en Marmoustier, au dela de Tours, luy iurant sa foy que elle luy bailleroyt une dernière nuictee, aprest laquelle elle ne seroyt plus oncques à luy ni à nul aultre en ce munde. Et par chascun an, en recompense de ce, le lairreroyt venir chez elle ung iour, à ceste fin que il vid son enfant.

Jehan, lié par son serment, promist de soy mettre en relligion au gré de sa mye, en luy dizant, qu'au moyen de ce, il luy seroyt fidelle, et n'auroyt aultres iouissances d'amour que celles goustées en sa divine accointance, et viuroyt sur leur chiere remembrance.

Oyant ces doulces parolles, Berthe lui dict que pour grant que feut son péché, quoy que luy reseruast Dieu, ceste heure luy feroyt tout supporter, veu qu'elle ne cuidoyt poinct avoir esté à ung homme, ains à ung ange.

Doncques ils se couchièrent dedans le nid où leur amour estoyt esclos, pour dire ung adieu supresme à toustes ses belles fleurs. Besoing est de croire que le seigneur Cupido se mesla de ceste feste, veu que iamais femme ne perceut ioye pareille en aulcun lieu du munde, et que iamais homme n'en prind aultant. Le propre du veritable amour est une certaine concordance qui faict que tant pluz l'ung donne, tant pluz l'aultre reçoipt, et reciproquement, comme dans certains caz de la mathématique où les choses se multiplient par elles-mesmes à l'infini. Cettuy problesme n'est explicable aux gens de petite science que par ce que ils voyent ez glaces de Venise où s'aperçoivent des milliers de figures produites par une mesme. Ainsi, dans les cueurs de deux amans, se multiplient les roses du plaizir en une profondeur caressante qui les faict s'estomirer que tant de ioye y tienne sans que rien ne creve. Berthe et Jehan auroyent voulu que ceste nuict feut la darreniere de leurs iours, et cuyderent à la défaillante langueur qui se coula en leurs veines que l'amour avoyt resolu les emporter sur les aesles d'un bayser mortifère; ains ils tiurent bon, maulgré ces multiplications infinies.

L'endemain, veu que le rettourner de messire Imbert de Bastarnay estoyt prouche, la demoiselle Syluie deut se despartir. La paouvre fille lairra sa couzine en l'arrouzant de pleurs et de baysers, ce estoyt touiours son darrenier, et le darrenier alla iusqu'à la vesprée. Puys force feut de la lairrer, et il la lairra, quoyque le sang de son cueur se figeast comme cire tombee d'ung cierge paschal. Suyvant sa promesse, il se desporta vers Marmoustier où il entra vers la onziesme heure du iour, et feut mis avecque les nouices. Il feut dict à mon seigneur de Bastarnay que Syluie estoyt rattournee avecque le milourt, ce qui signifie le seigneur en languaige d'Angleterre, et par ainsy Berthe ne mentit poinct en ceci.

La ioye de son mari, quand il vid Berthe sans sainciure, veu que elle ne pouuoit la porter tant elle estoyt bien engrossee, commença le martyre de ceste paouvre femme, qui ne scavoyt poinct trupher, et qui pour chaque parolle faulse alloyt à son prie Dieu, plouroyt son sang en eaue par les yeulx, se fondoyt en prieres et se recommandoyt à messieurs les saincts du paradis. Il advint que elle cria si fort à Dieu, que le Seigneur l'entendist; pour ce que il entend toust, il entend et les pierres qui roulent sous les eaux, et les paouvres qui geignent et les mousches qui vollent par les aers. Il est bon que vous sachiez ceci, aultrement vous n'adjouxteriez poinct foy à ce qui advint. Dieu commanda à l'archange Michel de faire faire à ceste penitente son enfer sur terre, à ceste fin que elle entrast sans conteste dans le paradis. Adoncques sainct Michel des-

cendist des cieulx sur le porche des enfers, et liura ceste triple asme au dyable, en luy disant qu'il lui estoyt licite de la tormenter durant le demourant de ses iours, en luy monstrant Berthe, Jehan et l'enfant. Le dyable qui, par le bon vouloir de Dieu, est sire de tout mal, dict à l'archange, que il s'acquitteroyt du dict messaige. Durant ceste ordonnance du ciel, la vie alloyt son train cy-bas. La gentille dame de Bastarnay bailla le plus bel enfant du munde au sire Imbert, ung garçon de lys et de roses, de haulte compréhension comme ung petit Jezus, riant et malicieux comme ung amour paien, devenant plus beau de iour en iour, tandis que l'aisné tournoyt au cinge comme son père auquel il ressembloyt à fayre paour. Le darrenier estoyt brillant comme une estoille, semblable au père et à la mere, desquels les perfections corporelles et spirituelles avoyent produict ung meslange de graces inclytes et d'entendement merveilleux. Voyant ce perpétuel miracle de chair et d'esperit meslez en condicions quidditatives, Bastarnay disoyt que pour son salut esterne il voudroyt pouvoir faire du cadet l'aisné, qu'il y adviseroyt par la protection du roy. Berthe ne sçavoyt comment se comporter, veu que elle adoroyt l'enfant de Jehan et ne pouvoit qu'aimer foyblement l'aultre, que néanmoins elle protégeoyt contre les intencions maulvaises de ce bonhomme de Bastarnay. Berthe, contente du chemin que prenoyent les choses, se chaussa la conscience de menterie, et creut que tout estoyt fini, veu que douze annees s'escoulerent sans aultre meslange que le doubte qui, par aulcunes foys, empoisonnoyt sa ioye. Par chascun an, suyvant la foy baillee, le moyne de Marmoustier, lequel estoyt incogneu de tous, hormis la meschine, vennoyt passer ung iour plein au chasteau pour voir son enfant, encores que Berthe eust à plusieurs foys supplié frere Jehan, son amy, de renoncer à son droict. Ains Jehan lui monstroyt l'enfant en luy dizant : « Tu le vois tous les iours de l'an, et moy ie n'en ay qu'ung seul! » Lors la paouvre mere ne trouvoyt aulcun mot à respondre à ceste parolle.

Quelques mois avant la darreniere rebellion de monseigneur Loys contre son père, l'enfant marchoyt sur les talons de sa douziesme année, et paroissoyt debvoir estre ung grant clercq, tant il estoyt sçavant sur toute science. Oncques le vieulx Bastarnay ne se estoyt sentu plus ioyeulx d'estre père, et se rezolvoyt d'emmener avec luy son fils à la court de Bourgogne, où le duc Charles promettoyt faire à ce bien aimé fils ung estat à estre envié des princes, veu que il ne haytoit poinct les gens de hault entendement. Voyant les choses accordées ainsy, le dyable jugea le temps venu de mal fayre, il print sa queue et la boutta en plain dans ce bonheur de la belle maniere, afin de le remuer à sa phantaisie.

CHAPITRE TROIZIESME.

HORRIFICQUES CASTOIEMENTS DE BERTHE ET LES EXPIATIONS DE LA DICTE, LAQUELLE MOURUST PERDONNÉE.

La meschine de la dame de Bastarnay, laquelle avoyt lors trente-cinq ans d'eage, s'amouracha d'ung des gens d'armes de monsieur, et feut assez niaize pour luy lairrer prendre quelques pains sur sa fournee, en sorte qu'il y eust en elle une enfleure naturelle que aulcuns plaisans nomment en ces provinces une hydropisie de neuf moys. Ceste paouvre femme supplia sa bonne maytresse de s'entremettre auprest du sire, à ceste fin qu'il contraignist ce maulvais homme à parachever devant l'autel ce qu'il avoyt commencé dedans le lict. Madame de Bastarnay n'eust poinct de poine à obtenir ceste grace du sire, et la meschine feut bien ayse. Ains, le vieil homme de guerre, qui touiours estoyt rudde en dyable, fit vennir en son pretoire son lieutenant, auquel il chanta pouille, en lui commandant, sous peine de la hart, d'espouzer la meschine, ce que le soudard ayma mieulx, tenant plus à son col qu'à sa tranquillité. Bastarnay manda aussi la femelle à laquelle il creut debvoir pour l'honneur de sa mayson chanter une litanie remuée d'epithetes, ornée de fanfreluches horriblement sonnantes, en luy faysant redoubter, en maniere de punicion, de n'estre poinct mariée, mais gettee en une fosse de la geole. La meschine cuida que madame se vouloyt deffaire d'elle à ceste fin d'enterrer les secrets sur la naissance de son chier fils. Dans ce penser, alors que ce vieulx cinge luy dict ces oultrageuses parolles, à sçavoir que il falloyt estre ung fol pour avoir une putte chez soy, elle luy respondit que il estoyt archifol pour le seur, veu que deppuys ung long temps sa femme avoyt esté emputance et par ung moyne encore, ce qui, pour ung homme de guerre, est le pire destin.

Cerchez le pluz grant oraige que vous ayez veu en vostre vie, et vous aurez une foyble imaige de la cholere verde en laquelle tumba le vieillard assailli en ung endroict de son cueur, où estoyt une triple vie. Il prind la meschine à la gorge, et vouloit l'occir incontinent. Ains elle, pour avoir raison, déduisit le pourquoi, le comment, et dict que, s'il n'avoyt nulle fiance en elle, il pouvoyt se repouser sur ses aureilles, en se mussant au iour où viendroyt dom Jehan de Sacche, prieur de Marmoustier; il entendroit lors les devis du pere qui se solacioyt de

son quaresme annuel, et baysoyt en ung iour son fils pour ung an. Imbert dict à ceste femme de deguerpir du chasteau, veu que, si elle accusoyt vray, il la tueroyt aussi bien que si elle avoyt inventé des menteries. Lors, en ung brief moment, il lui bailla cent escuz oultre son homme, leur enjoignant à tous deux de ne se poinct coucher en Tourayne, et pour pluz de seureiez feurent conduicts en Bourgogne par un officier de mon dict sievr de Bastarnay. Il adviza sa femme de leur despartie, en luy dizant que ceste meschine estoyt ung fruict guasté, et avoyt jugé saige la getter hors, ains luy avoyt donné cent escuz et trouvé ung emploi pour le gars en la court de Bourgogne. Berthe feut estonnee de scavoir sa meschine hors du chasteau, sans auoir repceu congé d'elle qui estoyt sa maistresse; ains elle ne sonna mot. Puys tost aprest, elle eust aultres pois à lier, veu que elle entra en de vifues apprehensions pour ce que le sire changea de fassons; il commença de comparer les ressemblances de son aisné avecque luy-mesme, et ne treuva rien de son nez, ni de son front, ni de cecy, ni de cela chez cettuy cadet que il aimoit tant.

— Il est tout moy-mesme, respondit Berthe en ung iour que il faysoit de ces equivocques, ne scavez-uous poinct que dans les bons menaiges, les fieux se font par les maris et par les femmes, ung chascun sa volte, ou soubvent de compaignie pour ce que la mere fund ses esperitz avec les esperitz vitaulx du pere; et aulcuns mires se iactent d'avoir veu moult enfans produicts sans nulle pourtraicteure de l'ung ni de l'aultre, dizant ces mysteres estre à la phantaizie de Dieu.

— Vous estes devenue scauante, ma mye, respondict Bastarnay. Ains, moy qui suys ung ignare, ie cuide que ung enfant qui ressembleroyt à ung moyne....

— Seroyt faict par cettuy moyne? dict Berthe en le resguardant sans paour au vizaige encore que il courust glasse en ses veines au lieu de sang.

Le bonhomme creut errer et mauldict sa meschine, ains ne feut que plus ardent à verifier le caz. Comme le iour deu à dom Jehan se faysoit proche, Berthe mize en deffiance par ceste parolle, luy escripvit son bon vouloir estre que il ne vind pas ceste annee, se reservant de luy dire le pourquoy; puis elle alla requerir la Fallotte à Losches de remettre sa lettre à dom Jehan, cuydant tout sauf pour l'heure prezente. Elle feut d'aultant plus ayse d'auoir escript à son amy le prieur, que sire Imbert qui, vers le temps assigné pour la feste annuelle du paouvre moyne, avoyt accoustumé voyager en la prouince de Mayne où il possedoyt grants biens, y faillit ceste foys en obiectant les prepparatifves de la seddicion que souloyt fayre monseigneur Loys à son paouvre pere qui feut si marri de ceste prinse d'armes que il en mourust, comme ung chascun scayt. Ceste rayson estoyt tant bonne que la paouvre Berthe donna dans les toilles, et se tint en repos. Au jour dict, le prieur advint sans faulte. Berthe le voyant, blesmit et luy demanda s'il n'avoyt point repceu son messaige.

— Quel messaige? dict Jehan.

— Nous sommes doncques perdeus, l'enfant, toi et moi, respondict Berthe.

— Pourquoy? fict le prieur.

— Ie ne scays, dict-elle, mais veci nostre iour extresme advenu.

Elle s'enquist de son bien ayme fils où estoyt Bastarnay. Le ieune homme lui dict que son pere avoyt esté mandé par ung exprest à Losches et ne debvoyt rattourner qu'à la vesprée. Sur ce, Jehan voulsist maulgré sa mye demourer avecque elle et son chier enfant, l'accertenant qu'aulcun meschief ne pouvoyt advenir aprest douze annees escheues deppuys la noël de leur fieu. En ces iours où estoyt festee la nuictee aux adventeures que vous scavez, la paouvre Berthe demouroyt en sa chambre avecque le paouvre moyne, iusques au soupper. Ains, en ceste coniuncteure, les deux amans hastez par les apprehensions de Berthe, lesquelles feurent partagiees par dom Jehan dez que sa mye les luy grabela, disnerent tost, encore que le prieur de Maimoustier raffermist li cueur à Berthe en luy remonstrant les privileges de l'Ecclize, et combien Bastarnay deià mal en court auroyt paour de faire ung attentast sur ung dignitaire de Maimoustiers. Alors que ils se plasserent à la table, leur petist iouoyt par adventeure et maulgré les iteratifues prieres de sa mere ne voulsist lairrer le ieu, veu que il tournoyoit par la court du chastel chevaulchiant ung fin genest d'Hespaigne, duquel monseigneur Charles de Borgoygne avoyt guerdonné Bastarnay. Et pour ce que les ieunes gars ayment à se vieillir, que les varlets font les baschelliers, que baschelliers soulent fayre les chevalliers, ce petist se complaysoit à monstrer à son amy le moyne combien il estoyt deuenu grant, il faysoyt saulter le genest comme puce ez toilles, et ne bougeoyt ne pluz ne moins que s'il eust esté vieulx soubs le harnoys.

— Lairre le fayre a sa guyse, ma chiere mye, disoyt le moyne à Berthe. Les enfans indociles se tournent soubvent en grants characteres.

Berthe mangeoyt petistement, car li cueur s'enfloyt comme esponge en l'eaue. Aux primes morceaulx, le moyne, qui estoyt grant clercq, sentist en son estomach ung trouble et en son palais une asere piqueure de venin qui luy fict soubpssonner que le sire de Bastarnay leur avoyt à tous baillé le boucon. Paravant que il eust ceste accertenement, Berthe avoyt jà mangié. Soudain, le moyne renuersa

la nappe et gecta le toust dedans l'astre, dizant à Berthe son soubpsson. Berthe mercia la Vierge de ce que son filz avoit esté tant feru de iouer. Ne perdant poinct le sens, dom Jehan se remembra son prime mettier de paige, saulta dedans la court, osta son filz de dessus le genest, l'enfourcha tost, volla par la campaigne aveceque telle diligence, que vous auriez cuidé voir une estoile filante, si vous l'eussiez veu donnant du talon dedans le flancq dudict genest à l'esventrer, et feut à Losches chez la Fallotte en ung temps que le dyable seul auroyt peu mettre à aller dudict chastel à Losches. Le moyne fict le compte de son caz à la Fallotte en deulx mots, veu que déjà le poizon luy grezilloyt en la fressure, et la requist luy bailler ung contre-poizon.

— Las! dict ceste sorciere, si ie avoys sceu que ce feust pour vous que ie liurois mon poizon, i'auroys repceu dedans le gozier la lame du poignard duquel ie estoys menassee et aurois lairré ma paouvre uie pour saulver celle d'ung homme de Dieu et la plus gente femme qui oncques a flouri sur ceste terre, veu que, mon chier amy, ie n'ay que ce demourant de contre-poizon en ceste fiole.

— Y en a-t-il pour elle?

— Ouy, ains allez tost, fict la vieille.

Li moyne revinst plus esraument encore que il n'estoyt vennu, si bien que le genest creua soubs luy dedans la court. Il arriva en la chambre où Berthe, cuydant son heure extresme advenue, baysoit son enfant en se tordant comme ung lezard au feu et ne gectoit pas ung cri sur elle, ains sur cettuy enfant habandonné à la cholere de Bastarnay, oubliant ses torteures à la veue de ce cruel advenir.

— Prinds, fict li moyne, moi, i'ay la vie saulve.

Dom Jehan eust le fier couraige de dire ceste parolle d'ung vizaige ferme, encore que il sentist les gryphes de la mort luy saisir li cueur. Si tost que Berthe eust beu, prievr de cheoir mort, non sans bayser son fils et resguarder sa mye d'ung œil qui ne varia pluz mesme aprest son darrenier sospir. Ceste veue la glassa comme marbre et l'espovanta tant, que elle demoura roide deuant ce mort estendeu au rez de ses piedz, serrant la main à son enfant qui plourait, tandis que elle avoyt au contraire ung œil secq comme la mer Rouge alors que les Hebrieulx la passerent conduicts par le baron Moyse, vu que elle cuydoyt y avoir sables agutz roulants soubs les paupieres. Priez pour elle, asmes charitables, pour ce que aulcune femme ne feut aultant gehennée en deuinant que son amy luy saulvoyt la vie à ses deppens. Aydee par son fils, elle boutta elle-mesme li moyne en plain lict, et se dressa en piedz auprest, priant aveceque son fils auquel elle dict lors que cettuy prieur estoyt son vray pere. En cest estat, attendit la male heure, et la male heure ne luy faillit poinct, veu que, vers la onziesme heure, Bastarnay vind et luy feut dict à la herse que li moyne estoyt mort et poinct madame ne l'enfant, et vid son beau genest creué. Lors esmeu par ung furieulx dezir d'occir Berthe et le filz au moyne, il franchit les desgrez d'ung sault; ains à la veue de cettuy mort pour qui sa femme et le fils recittoyent des littanies sans les interrumpre, n'ayant poinct d'aureilles pour ses vehementes querimonies, n'ayant poinct d'yeulx pour voir ses tourdions et menasses, il n'eust pluz le couraige de perpetrer ce noir forfaict. Aprest son prime feu gecté, ne sceut que rezouldre et alloyt par la salle comme ung homme couard et prins en faulte, fereu par ces prieres touiours dictes sur cettuy moyne. La nuict feut consommee en pleurs, gemissemens et oraysons. Par ung exprest commendement de madame, la meschine avoyt esté luy achepter à Losches ung vestement de demoyselle noble, et pour son paouvre petist ung cheual et des armes d'escuyer; ce que voyant, le sievr de Bastarnay feut trez estonné; lors il envoya querir madame et le fils au moyne, ains ne l'enfant ne la mère ne donnerent de repponse, et pouillèrent les vestemens acheptez par la meschine. Par ordre de Berthe, ceste meschine faysoit le compte de la mayson de madame, dispozoit ses habits, perles, ioyaulx, dyamants, comme se disposent ces choses pour le renoncement d'une veufve à ses droicts. Berthe ordonna mesme de plasser sur le toust son aumosniere, à ceste fin que la cerimonie feut parfaicte. Le bruict de ces prepparatifues courust par la mayson, ung chascun vit lors que madame alloyt la lairrer, ce qui engendra la marrisson dans tous les cueurs, voire mesme en l'asme d'ung petit marmitteulx vennu ceste sepmaine, lequel plouroyt pour ce que madame luy avoyt ia dict ung mot gratieulx. Espovenié de ces apprests, le vieulx Bastarnay vind en la chambre de madame, et la treuva plorant auprest du corps de Jehan, car les larmes estoyent advennues, ains elle les seicha, voyant son sievr espoulx. A ses interroguations sans numbre, elle respondict briefvement par l'adveu de sa coulpe, dizant comment elle avoyt esté truphee, comment li paouvre paige avoyt esté nauré, monstrant sur li mort la bleceure du poignard, combien avoyt esté longue sa guarison; puys, comment par obeissance pour elle et par penitence enuers les hommes et Dieu avoyt esté soy mettre en relligion en habandonnant sa belle uie de cheuallier, lairrant finer son nom, ce qui certes estoyt pire que mort; comment elle, en vengeant son honneur, avoyt songié que Dieu mesme n'auroyt reffuzé ung iour par an à ce moyne pour uoir le fils auquel il sacrifioyt tout; comment ne uoulant uiure avecque ung meurdrier elle quittoyt sa mayson en y lairrant ses

biens; puis, que si l'honneur des Bastarnay se trouvoyt maculé, ce estoyt luy non elle qui faysoyt la honte, pour ce que en cettuy meschief, elle avoyt accommodé les choses au mieulx ; finablement, adjouxta le vueu d'aller par monts et vaulx, elle et son fils, jusques à ce que tout feust expié, vu que elle scavoit comment expier le tout.

Ayant dict noblement et d'ung vizaige pasle ces belles parolles, elle prind son enfant par la main et issit en grant dueil, pluz magnificquement belle que ne feut la demoyselle Agar à sa despartie de chez le patriarche Abraham, et si fiere que tous les gens de la mayson se genoillerent à son passaige en l'implorant à mains ioinctes comme Nostre Dame de la Riche. Ce feut pittoyable de voir aller quinauld à sa suitte le sievr de Bastarnay plourant, recongnoissant sa coulpe et dezesperé comme ung homme conduict en l'eschaffault pour y estre deffaict.

Berthe ne voulsist entendre à rien. La dezolacion estoit si grant que elle treuva la herse baissee et hasta le pas pour issir du chastel, en redoubtant que elle ne feut soudain leuée ; ains nul n'avoyt ne rayson ne cueur. Berthe s'assist à la margelle des douves en veue de toust le chastel qui la prioyt avecque larmes y demourer. Le paouvre sire estoyt debout, la main sur la chaisne de sa herse, muet comme ung des saincts de pierre engrauez au dessus du porche, il vit Berthe commender à son fils de secouer la pouldre de sa chausseure sur la voye du pont, à ceste fin de ne rien avoir aux Bastarnay, et elle fict pareillement. Puys monstra du doigt à son filz le sire par ung geste graue, et luy tinst ce languaige :

— Enfant, vecy le meurdrier de ton pere, lequel estoyt, comme tu scays, le paouvre prievr; ains tu has prins le nom de ceste homme, or dunques tu verras à le luy rendre, de mesme que tu lairres cy la pouldre prinse avecque tes sovliers en son chastel. Pour ce qui est de ta nourriteure en sa mayson, nous solderons aussy le compte, Dieu aydant.

Oyant ceste ceremonie, le vieulx Bastarnay eust lairré tout ung moustier de moynes à sa femme pour ne poinct estre habandonné par elle et par ung escuyer capable d'estre le los de sa maison, et demoura la teste penchee aux chaisnes.

— Desmon! fict Berthe sans scavoir quelle estoyt sa part en cecy , es tu content? Advienne lors en ceste ruyne l'assistance de Dieu , des saincts et archanges, que i'ay tant priez!

Berthe eust soudain li cueur emply de sainctes consolacions, veu que la banniere du grant moustier torna la rote d'ung champ et apparust accompaignee des chants de l'ecclize qui esclattèrent comme voix cellestes. Les moynes informez du meurtre perpetré sur leur bien aymé prievr, venoyent cercher son corps processionnellement, assistez de la iustice eccleziasticque. Voyant ce, le sire de Bastarnay eust à grant poine le temps d'issir par la poterne avecque son munde et se despartist vers monseigneur Loys, lairrant toust à trac.

La paouvre Berthe en crouppe derriere son filz, vind à Montbazon fayre ses adieulx à son pere, luy dizant que elle mourroyt de ce coup et feut resconfortee par ceulx de sa gent qui se benderent à luy remettre li cueur en estat, ains sans le pouvoir. Le vieulx sire de Rohan guerdonna son petit-filz d'une belle armeure, luy dizant de si bien conquester gloyre et honneur par ses haults faicts, que il tornast ceste coulpe maternelle en los esterne. Ains madame de Bastarnay n'avoyt bouté dedans l'esperit de son chier filz aultre penser que celuy de repparer le dommaige, à ceste fin de la saulver elle et Jehan de la damnacion esterne. Tous deulx allerent doncques ez lieulx où se faysoyt la rebellion, en dezir de rendre tel service à monsievr de Bastarnay que il repceut d'eulx pluz que la vie. Ores le feu de la seddicion estoyt, comme ung chascun scayt, aux environs d'Engoulesme et de Bourdeaulx en Guyenne, et aultres endroicts du royaulme où debvoyent avoir lieu grosses batailles et renconstres entre les sedditieulx et les armées royalles. La principalle qui fina la guerre feut liuree entre Ruffecq et Engoulesme où feurent pendeuz et iusticiez les gens prins. Ceste bataille commandee par le vieulx Bastarnay, se bailla environ le moys de nouembre, sept moys aprest le meurtre de dom Jehan. Ores, li baron se scavoyt recommandé au prosne pour avoir la teste trenchee comme prime conseiller de monseigneur Loys. Duncques, alors que les siens feurent aval de rote, le bonhomme se vid serré entre six hommes d'armes deiterminez a le saisir. Lors il comprind que on le vouloyt vifuant pour procedder à l'enconstre de sa mayson, ruyner son nom et confisquer ses biens. Li paouvre sire ayma mieulx perir pour saulver sa gent et guarder les domaines à son filz, il se deffendist comme ung vray lion que il estoyt. Maulgré leur numbre, ces dicts souldards voiant tumbez trois des leurs, feurent contraincts d'assaillir Bastarnay au risque de l'occir, et se gecterent ensemblement sur luy, aprest avoir miz ses deulx escuyers et ung paige à bas. En ceste extresme dangier, ung escuyer aux armes de Rohan fundit sur les assaillantz comme ung foulдre, en tua deux, criant : Diev saulve les Bastarnay! Le troiziesme homme d'armes, qui jà tennoyt le vieulx Bastarnay, feut si bien feru par cettuy escuyer, que force luy feut de le lascher et se rattourna contre l'escuyer auquel il donna de son poignard au deffault du gorgerin. Bastarnay estoyt trop bon compaignon pour s'enfouir sans bailler secours au liberateur de

sa mayson, que il vid nauré en se retournant. Lors il deffict d'ung coup de masse l'homme d'armes, prind l'escuyer en trauers sûr son cheual et gaigna les champs, conduict par ung guide qui le menna dedans le castel de la Roche-Foucauld où il entra nuictamment, et treuva Berthe de Rohan dans la grande salle qui luy avoyt moyenné ce rettraict. Ains, en desbouzant son saulveur, recogneust le filz de Jehan, lequel expira jus la table en baysant sa mere par ung darrenier effort et luy dict à haulte voix : — Ma mere, nous sommes quittes enuers luy!

Oyant ceste parole, la mere accolla li corps de son enfant d'amour et s'y conjoingnist pour ung iamays, veu que elle trespassa de douleur, sans avoir cure ne soulcy du pardon et reppentence de Bastarnay. Ce meschief estrange advanca tant le darrenier iour du paouvre sire que il ne vid poinct l'advenement du bon sire Loys le unziesme. Il funda une messe quotidienne à l'ecclize de la Roche-Foucauld en laquelle il plassa dedans la mesme tumbe le fils et la mere avecque ung grant tumbeau escript en lattin où leur vie est moult honoree.

Les moralitez que ung chascun peut sugcer de ceste histoyre sont moult prouffictables pour le train de la vie, veu que cecy demonstre combien les gentilzhommes doibvent estre coriois avecque les bien aymez de leurs femmes. D'abundant, cecy nous enseigne que tous enfans sont des biens envoyez par Dieu mesme et sur lesquels les peres, faulx ou vrais, ne scauroyent avoir droict de meurtre, comme iadys à Rome par une loy payenne et abominable, laquelle ne sied poinct à la chrestienté où nous sommes tous fils de Dieu.

COMMENT

LA BELLE FILLE DE PORTILLON

QUINAULDA SON IUGE.

La Portillonne, laquelle devint comme ung chascun scayt la Tascherette, estoyt buandiere paravant d'estre taincturière audict lieu de Portillon, d'où son nom. Si aulcuns ne cognoissent Tours, besoing est de dire que Portillon est en aual de la Loyre du cousté de Sainct Cyr, loing du pont qui menne à la catedrale de Tours, aultant que ce dict pont est loing de Maimoustier, veu que le pont est au mitant de la leuée entre le dict lieu de Portillon et Maimoustier. Y estes-vous? Oui. Bon. Adonques, la fille avoyt là sa buanderie, d'où elle devalloit en ung rien de temps pour laver en Loyre, et passoyt sur une toue pour aller à Sainct Martin qui se trouuoit de l'aultre cousté de l'eaue où elle rendoit la pluz grant part de ses buées en Chasteauneuf et aultres lieux.

Enuiron la Saint Jean, sept années avant de marier le bonhomme Taschereau, elle eust l'eage d'estre aymee. Comme elle estoyt rieuse, elle se lairra aymer sans eslire aulcun des gars qui la poursuivoient d'amour. Encores que elle eust à son bancq soubs sa croissée, le fils à Rabelays qui avoyt sept batteaulx navigeant en Loyre, l'aisné des Jaban, Marchandeau le cousturier et Peccard le dorelotier, elle en faysoit mille mocqueries, pourceque elle vouloyt estre menée à l'ecclize paravant de s'enchargier d'ung homme, ce qui preuve que ce feut une garse honneste tant que sa vertu ne feut point embouzée. Elle estoyt de ces filles qui se guardent moult d'estre contaminées, ains qui prinses par adventeure lairrent aller tout à trac, en ce penser que pour une tache ou pour mille, il est touiours necessaire de se fourbir. Besoing est d'uzer d'indulgence à l'enconstre de ces characteres.

Ung ieune seigneur de la court la vid ung iour que elle passoyt l'eaue sur le coup de midi par ung soleil trez ardent qui faysoit reluire ses amples beaultez, et la voyant demanda quelle estoyt. Ung vieulx homme qui laboroyt en la greue luy nomma la belle fille de Portillon, buandière cogneue pour ses bons rires et sa saigesse. Ce ieune seigneur pourveu de fraizes à empoizer, avoit force toilles et drappeaulx trez pretieulx, il se rezolut à donner la praticque de sa mayson à la belle fille de Portillon, que il arresta au passaige. Il feut mercié par elle et grandement, veu que il estoyt le sire du Fou chamberland du roy. Ceste renconstre fit la belle fille tant heureulze, que elle eust le becq plein de ce nom. Elle en parla moult à ceulx de Sainct Martin, et au

rattourner en sa buanderie en dict ung septier de parolles; puys l'endemain en desbagoula tout aultant en lavant à l'eaue; par ainsy il feut pluz parlé de mon seigneur du Fou en Portillon que de Dieu au prosne, ce qui estoyt trop.

— Si elle bat ainsy à froid, que fera-t-elle à chauld? dict ung restant de uieille laueuze, elle en veult, il luy en cuyra du Fou!

Pour la prime foys que ceste folle à langue pleine de mon sieur du Fou eust à livrer des linges en l'hostel, le chamberland la voulsist voir et luy chanta laudes et complies sur ses goldronneries et fina par luy dire que elle n'estoit poinct sotte d'estre belle, et pour ce, la payeroit lance sur fautre. Le faict suyvit la parolle, veu que en ung moment où ses gens les lairrerent, il amignotta la belle fille qui cuydoit luy voir tirer beaulx denniers de sa bougette et n'ozoit resguarder à la bougette en fille honteuze de recepvoir salaire, dizant : — Ce sera pour la prime foys.

— Ce sera tost, fict-il.

Aulcuns dizent que il eust mille poines à la forcer et la força petitement, aulcuns la tinrent pour mal forcée pourceque elle issit comme une armée aval de route, se respandit en plaintes et querimonies et vind chez le iuge. Par aduenteure, mon dict iuge estoit ez champs. La Portillone attendist son rettourner en la salle, plourant, dizant à la seruante que elle avoyt esté vollée, pour ce que monseigneur du Fou ne luy avait rien baillé aultre que sa meschanceté; tandis que ung chanoine du chapitre souloyt lui donner grosses sommes de ce que lui avoyt robbé monseigneur du Fou; si elle aymoit ung homme, elle existimeroyt saige de luy bailler ceste ioye pourceque elle y prendroit plaizir; ains le chamberland l'avoyt hodée, hoguinée, et non mignottée gentiment comme elle cuidoit l'estre, pariant il luy debvoyt les mille escuz du chanoine. Le juge rentre, voit la belle fille et veult noizer, ains elle se met en guarde et dict que elle est venue pour fayre une plaincte. Le iuge luy repond que, pour le seur, il y aura ung pendeu de sa fasson si elle le soubhaite, pour ce que il est en raige de fayre les cent ung coups pour elle. La belle fille luy dict que elle ne veult poinct que son homme meure, ains que il luy paie mille escuz d'or, pource que elle est contre son gré forcée.

— Ha, ha, fict le iuge, ceste fleur vault davantage.

— A mille escuz, fict-elle, ie le quitte, pour ce que ie viurai sans faire mes buées.

— Cil qui a prins ceste ioye, est-il fourni de denniers? demanda le iuge.

— Oh, bien.

— Doncques il payera chier. Qui est-ce?

— Monseigneur du Fou.

— Voilla qui change la cause, dict le juge.

— Et la justice! fict-elle.

— I'ai dict la cause et non la iustice, respartit le iuge. Besoing est de bien scavoir comment eust lieu le caz.

Lors la belle fille racompta naifuement comment elle rangioit les fraizes dedans le bahust de monseigneur, alors que il avoyt ioué avecque sa iuppe à elle et que elle se estoyt rettournée disant : Finez, monseigneur!

— Tout est dict, fit le iuge, veu que par ceste parolle, il a cuidé que tu luy baillois congé de finer vifvement. Ha! ha!

La belle fille dit que elle se estoit deffendeue en plourant et criant, ce qui faisoit le viol.

— Chiabrenas de pucelle pour inciter, fict le iuge.

Enfin de tout, la Portillonne dict que maulgré son vouloir elle se estoit sentu prinse par la saincteure et acculée au lict, aprest que elle avoyt moult saulté, moult crié; ains que ne voyant nul secours advenir, elle avoyt perdeu couraige.

— Bon, bon, fict le iuge, havez-vous eu plaizir?

— Non, fict-elle. Mon dommaige ne scauroyt se payer que par mille escuz d'or.

— Ma mye, fict le iuge, ie ne repçois poinct vostre plainte, veu que ie cuide nulle fille ne estre viollée que de grant cueur.

— Ha, ha, monsieur, fict-elle en plourant, interroguez vostre seruante, et oyez ce que elle vous en dira.

La seruante affera que il y avoit des viols playsans et des viols trez-maulvais, que si la Portillonne n'avoyt perceu ni denniers ni plaizir, il luy estoit deu plaizir ou denniers. Ce saige advis gecta le iuge en trez grant perplexitez.

— Jacqueline! fict il, paravant que ie souppe ie ueux grabeler cecy. Or ca, va querir mon ferret avecque ung fil rouge à lier les sacqs à proccests.

Jacqueline vind avecque ung ferret troué d'ung ioly chas en touie perfection et ung gros fil rouge comme en uzent gens de iustice. Puys la seruante demoura en pieds à uoir iuger la requeste, trez esmeue ainsy que la belle fille de ces preparatoires mystigoriques.

— Ma mye, fict le iuge, ie vais tennir le passefilet dont le chas est grant assez pour y enfiler sans peine ce bout. Si vous l'y bouttez, ie me charge de uostre cause et feray cracher monseigneur au bassinet par ung compromis.

— Que est de ceci? fict-elle. Ie ne veulx poinct le promettre.

— Ce est ung mot de iustice pour signifier ung accord.

— Ung compromis est doncques les accordailles de la iustice, dict la Portillonne.

— Ma mye, le viol vous ha aussi ouvert l'esperit. Y estes-vous?

— Ouy, fict-elle.

Le malicieulx iuge fit beau ieu à la viollée en luy tendant bellement le trou ; ains quand elle voulsist y boutter le fil que elle avoyt tordeu pour le fayre droict, le iuge bougea ung petit et la fille en feut pour son prime coup. Elle soubpssonna l'argument que luy poulsoit le iuge, mouilla le fil, le tendit et revint. Bon iuge de bouger, vetiller et fretinfretailler comme une pucelle qui n'oze. Adoncques le damné fil n'entroyt poinct. Belle fille de s'appliquer au trou, et bon iuge de barguigner. La nopce du fil ne se parfaysoit poinct, le chas demouroit vierge, et la seruante de rire dizant à la Portillonne que elle scavoit mieulx estre viollée que violler. Puys bon iuge de rire et belle Portillonne de plourer ses escuz d'or.

— Si uous ne restez poinct en plasse, luy dict la belle fille perdant patience, et que uous bougiez touiours, ie ne scauroys enfiler ce destroict.

— Doncques, ma fille, si tu avoys faict ainsy, monseigneur ne te auroyt poinct deffaicte. Encores, considère combien est facile ceste entrée et combien doibt estre cloze une pucelle!

La belle fille qui se iactoit d'estre forcée, demoura songeuze et cercha à fayre le iuge quinauld en luy resmonstrant comment elle avoyt esté contraincte à cedder, veu que il s'en alloyt de l'honneur de toutes les paouvres filles idoines à estre viollées.

— Monseigneur, pour que la choze soit iuste, besoing est que ce ie fasse comme ha faict monseigneur. Si ie n'avoys eu qu'a bouger, ie bougerois encore, ains il a faict aultres cerimonies.

— Oyons, respondict le iuge.

Vecy doncques la Portillonne qui arresse le fil et le froste en la cire de la chandelle à ceste fin que il demoure ferme et droict. Puys le fil arressé, picque sur le chaz que luy tendoyt le iuge en vetillant touiours à dextre, à senestre. Ores la belle fille luy dizoit mille gaudisseries comme : Ha le ioly chaz! Quel mignon but de fischerie! Oncques n'ai veu tel bijou! Quel bel entre deulx! Lairrez-moi boutter ce fil persuasif. Ha! ha! ha! vous allez blecer mon paouvre fil, mon mignon fil! Tennez vous coi! Allons, mon amour de iuge, iuge de mon amour! Hein! le fil ne ira-t-il pas bien dedans ceste porte de fer qui usera bien du fil, veu que le fil en sort bien desbifé. Et de rire, veu que elle en scavoyt ià plus long à ce ieu que le iuge qui rioit, tant elle estoit fallote, cingesse et mignarde à tendre et rettirer le fil. Elle tint mon dict sievr iuge le caz au poing jusques à sept heures touiours vetillant, frestillant comme marmotte deschaisnée; et la Portillonne se bendoit touiours à fayre entrer le fil, il n'en pouvoit mays, d'autant que le iuge sentist son rost qui brusloyt, et eust le poing tant fatigué, que il feut contrainct soy repouzer ung petist au bord de la table; lors bien dextrement la belle fille de Portillon fourra le fil, dizant : — Vecy comme a eu lieu la choze.

— Ains, fict-il, mon rost brusloit.

— Et aussy le mien, fict-elle.

Le iuge deuenu quinauld dict à la Portillonne que il verroyt à parler à monseigneur du Fou, et se chargeoit du pourchaz, veu que il constoyt que le ieune seignevr l'avoit forcée contre son gré ; ains que pour raysons vallables, il attermoyeroit les choses à l'umbre. L'endemain le iuge alla en court et vid monseigneur du Fou, auquel il dedduisit la plainte de la belle fille, et comment elle luy avoyt racompté le caz. Ceste plaincte de iustice pleut moult au roy. Le ieune du Fou ayant dict que il y avoyt du vray, le roy luy demanda s'il l'avoyt treuvee de difficile accest, et comme le sievr du Fou respundit naifuement que non, le roy repartist que ceste pertuysade valloyt bien cent escus d'or, et le chamberland les bailla au iuge pour n'estre poinct taxé de ladrerie, ains dict que l'empois seroit de bonne rente à la Portillonne. Le iuge rattourna dans Portillon, et dict en soubriant à la belle fille que il avoyt soubsleué cent escus d'or pour elle. Ains, si elle soubhaitoyt le demourant des mille escus, il y avoyt en cettuy moment dedans la chambre du roy aulcuns seigneurs, qui, saichant le caz, s'offroyent à les luy parfayre a son gré. La belle fille ne reffuza poinct à cecy, dizant que por ne pluz faire ses buanderies, elle buanderoyt voulentiers son caz ung petit. Elle recongneut largement la poine du bon iuge, puys gaigna ses mille escus d'or en ung moys. De là vinrent les menteries et bourdes sur son compte, veu que pour ce dixain de seigneurs, les ialouses en mirent cent; tandis que au rebours des garses, la Portillonne devint saige dez que elle eust ses mille escus d'or. Voire ung ducq qui n'auroyt poinct compté cinq cents escus auroyt treuvé la fille rebelle à son dezir, ce qui preuve que elle estoit chiche de son estoffe. Il est vray que le roy la fict venir en son retraict de la rue Quinquangrogne, au mail du Chardonneret, la treuva tres-belle, moult noizeuse, s'en gaudit, et deffendit que elle feut inquiettee en aulcune manniere par les sergeans. La voyant si belle, Nicolle Beaupertuys, la mye du roy, lui bailla cent escus d'or pour aller à Orleans verifier si la couleur de la Loyre estoyt la mesme que soubs Portillon. La belle fille y alla d'aultant pluz voulentiers que elle ne se soulcioit mie du roy.

Quand vind le bonhomme qui confessa le roy en ses iours extresmes et feut canonize deppuys, la belle fille alla fourbir sa conscience à luy, fict penittence

et funda ung lict en la leproserie de Sainct-Lazare, lez Tours. Numbre de dames que vous cognoissez ont esté viollees de bon gré par pluz de dix seigneurs, sans funder aultres licts que ceulx de leurs maysons. Besoing est de relatter ce faict pour lauer l'honneur de ceste bonne fille qui lavoit les ordeures d'aultruy, et qui deppuys eust tant de renom pour sa gentillesse et son esprit; elle bailla la preuve de ses mérittes en mariant Taschereau, que elle fict trez-bien cocqu à leur grant cueur à tous deulx, comme a esté dict cy dessus au conte de l'Apostrophe.

Cecy nous desmontre en toute euidence que avecque force et patience on peut aussy violer la iustice.

CY EST DÉMONSTRÉ

QUE LA FORTUNE

EST TOUIOURS FEMELLE.

Au temps où les cheualliers se prestoient courtoizement secours et assistance en querant fortune, il aduint que dedans la Sicile, laquelle est, si vous ne le scavez, une isle scituee en ung coin de la mer Mediterrane et celebbre iadys, ung cheuallier fict en ung bois renconstre d'ung aultre cheuallier qui avoyt mine d'estre Francoys. Verisimilement ce Francoys estoyt par aduenteure desnué de tout poinct, pour ce que il alloyt à pied, sans escuyer ne suite, et avoyt ung si paouvre accoustrement que, sans son aer de prince, il eust esté prins pour ung villain. Possible estoyt que le cheual feut creué de faim ou fatigue, au debarquer d'oultremer d'où advenoyt le sire sur la foy des bonnes renconstres que faisoient les gens de France en la dicte Sicile, ce qui estoyt vray d'ung et d'aultre part. Le cheuallier de Sicile, qui avoyt nom Pezare, estoyt ung Venicien forissu de la republicque de Venice deppuis ung long temps, lequel se souleyoit mye d'y rattourner, veu que il avoyt prins pied en la court du roy de Sicile. Ores estant desnué de biens en Venice pour ce que il estoyt caddet, ne concepvoit poinct le negoce, et finablement avoit esté pour ceste rayson habandonné de sa famille, laquelle estoit neanmoins trez illustre, il demouroit en ceste court où il agreoit moult au roy. Ce dict Venicien se pourmenoit sur ung beau genest d'Hespaigne, et songioit à part luy combien il estoyt seul dedans ceste court estrange, sans amys seurs, et combien en cettuy caz la fortune s'arrudoyt à gens sans ayde, et deuenoit traytresse, alors que il vid ce paouvre cheuallier francoys, lequel paroissoyt encore pluz desnuez que luy qui avoyt belles armes, beau cheual et des seruiteurs en une hostellerie où ils prepparoient ung ample soupper.

— Besoing est que vous venniez de loing pour avoir tant de pouldre ez pieds, fict le seigneur de Venice.

— Mes pieds n'ont pas celle de tout le chemin, fict le Francoys.

— Si vous avez tant voiagé, repartist le Venicien, vous debvez estre docte.

— I'ay apprins, respondict le Francoys, à ne prendre aulcun soulci de ceulx qui ne s'inquiettent poinct de moy. J'ai apprins que, tant hault allast la teste d'ung homme, il avoit touiours les pieds au niveau des miens; d'abundant, i'ai encore

apprins à ne poinct avoir fiance au temps chauld en hyver, au sommeil de mes ennemis et aux parolles de mes amys.

— Vous estes doncques pluz riche que ie ne suys, fit le Venicien trez estonné, veu que vous me dictes des sentences auxquelles ie ne pensoys poinct.

— Besoing est de penser chacun à son compte, dict le Francoys, et pourceque vous m'avez interrogué, ie puys requerir de vous le bon office de m'indiquer la rote de Palerme ou quelque ostellerie, car vecy la nuict.

— Cognoissez-vous doncques aulcun Francoys ou seigneur sicilien à Palerme?

— Non.

— Par ainsy vous n'estes poinct acertené d'y estre repceu.

— Ie suys dispozé à perdoiner à ceux qui me regecteront. Seigneur, le chemin?

— Ie suis esguaré comme vous, fict le Venicien, cerchons de compaignie.

— Pour ce fayre, besoing est que nous allions ensemblement; ains, vous estes à cheual, et moi suys à pied.

Le Venicien prind le cheuallier francoys en croupe, et luy dict : Deuinez-vous avecque qui vous estes?

— Avecque ung homme apparement.

— Pensez-vous estre en seuretez?

— Si vous estiez larron, il faudroit auoir paour pour vous, fit le Francoys en boutant la coquille d'ung poignard au cueur du Venicien.

— Or bien, seigneur Francoys, vous me semblez ung homme de hault scavoir et grant sens, saichez que ie suys ung seigneur estably en la court de Sicile, ains seul, et que ie cherche ung amy. Vous me semblez estre en mesme occurrence, pour ce que à voir les apparences, vous n'estes pas couzin de vostre sort et paraissez avoir besoing de tout le monde.

— Serois-ie plus heureulx si tout le monde avoit affaire à moy?

— Vous estes ung dyable qui me faictes quinauld à chacun de mes mots. Par sainct Marc, seigneur cheuallier, peut-on se fier à vous?

— Pluz que en vous-mesme qui commencez nostre federale amitié par me trupher, veu que vous conduisez vostre cheual en homme qui scayt son chemin, et vous diziez esguaré.

— Et ne me truphez-vous poinct, dict le Venicien, en faysant aller à pied ung saige de vostre ieunesse, et donnant à ung noble cheuallier l'alleure d'ung villain? Vecy l'ostellerie, mes serviteurs ont faict nostre soupper.

Le Francoys saulta de dessus le cheual, et vind en l'ostellerie avecque le cheuallier venicien, en agreant son soupper. Adoncques tous deux s'attablerent. Le Francoys s'escrima si desliberement des maschoires, tordit les morceaulx avecque tant de hastiueté, qu'il monstra bien estre egalement docte en souppers, et le remonstra en vuydant les pots trez dextrement sans que son œil feut moins cler, ni son entendoire devallé. Aussy comptez que le Venicien se dict avoir faict renconstre d'ung fier enfant d'Adam, issu de la bonne coste et non de la faulse. En copinant, le cheuallier venicien se bendoit à treuver aulcun ioinct pour sonder les secretz aposteumes des cogitations de son nouvel amy. Lors il recogneust que il luy fairoyt quitter sa chemize plus tost que sa prudence, et iugea opportun d'acquester son estime en luy ouvrant son pourpoinct. Adoncques il luy dict en quel estat estoit la Sicile où regnoyt le prince Leufroid et sa gente femme; combien guallante estoit leur court, quelle courtoizie y flourissoit, que il y habundoit d'Espaigne, de France, d'Italie et aultres pays, des seigneurs à hault pennaige, moult appanaigez, force princesses aultant riches que nobles et aultant belles que riches; que ce prince aspiroyt aux pluz haultes vizees, comme de conquester la Moree, Constantinopolis, Ieruzalem, terres du Soudan et aultres lieux affriquains; aulcuns hommes de haulte comprehension tennoient la main à ses affaires, convocquoient le ban et arriere ban des fleurs de la cheuallerie chrestienne et soubstenoient ceste splendeur avecque intencion de fayre dominer sur la Mediterranee ceste Sicile tant opulente aux temps anticques et ruyner Venice, laquelle n'avoyt pas ung poulce de terre. Ces desseings avoyent esté bouttez en l'esperit du roy par luy Pezare, ains encore que il feut bien en la faueur du prince, il se sentoyt foyble, n'avoyt aulcun ayde parmi les courtizans, et soubhaitoit fayre ung amy. En ceste extresme poine, il estoit vennu se rezouldre à ung sort quelconque en se pourmenant. Doncques pour ce que, en cettuy penser, il avoyt fait renconstre d'ung homme de sens comme le cheuallier luy avoyt preuvé estre, il luy proupozoit de s'unir en frères, luy ouvroit sa bourse, luy bailloit son palais pour seiour; ils iroient tous deulx de compaignie aux honneurs à travers les plaizirs sans se reserver aulcun penser, et s'entr'ayderoient en toute occurrence comme frères d'armes en la croissade; or veu que luy Francoys queroyt fortune et requeroit assistance, luy Venicien cuydoit ne point estre rebutté en ceste offre de mutuel resconfort.

— Encore que ie n'ay nul besoing d'aulcun ayde, fit le Francoys, pour ce que ie me fie en ung poinct qui me baillera tout ce que ie soubhaite, ie veulx recongnoistre vostre courtoizie, cher cheuallier Pezare. Vous verrez que vous serez tost l'obligé du

cheuallier Gauttier de Montsoreau, gentilhomme du doulx pays de Tourayne.

— Possedez-vous aulcune relique en laquelle rezide vostre heur? fict le Venicien.

— Ung talisman baillé par ma bonne mere, fict le Tourangeaud, avec lequel se bastissent et se desmolissent aussy les chasteaulx et cittez, ung martel à battre monnoyes, ung remedde à guarir tous maulx, ung baston de voyage qui se met en gaige et vault moult au prest, ung maystre oustil qui opère de merveilleuses cizeleures en toutes forges sans y fayre aulcun bruict.

— Hé par sainct Marc, vous havez ung mystère en vostre haubert.

— Non, fict le cheuallier francoys, ce est une chose trez naturelle, et que vecy.

Soudain, en se leuant de table pour soy mettre au lict, Gauttier monstra le pluz bel oustil à fayre la ioye que le Venicien eust oncques veu.

— Cecy, dict le Francoys alors que tous deulx se couchierent dedans le lict suyvant les costumes de cettuy temps, applanit tous obstacles, en se rendant maistre des cueurs feminins, et veu que les dames sont roynes en ceste court, vostre amy Gauttier y regnera tost.

Le Venicien demoura dans ung maieur estomirement à la veue des beaultez absconses dudict Gauttier, qui de faict avoyt esté merveilleuzement bien estably par sa mere et peut-estre aussy par son pere, et debvoyt par ainsi triumpher de toust, veu que se ioignoit à ceste perfection de corporence ung esperit de ieune paige et une saigesse de vieulx dyable. Adoncques ils se iurerent ung parfaict compaignonnage, y comptant pour rien ung cueur de femme, se iurant d'estre ung seul et mesme penser, comme si leurs testes feussent chaulssées d'ung mesme mortier, et dormirent dessus le mesme aureiller trez enchantez de ceste fratternité. Ce estoit ainsi que se passoient les choses en cettuy temps.

L'endemain, le Venicien bailla ung beau genest à son amy Gauttier, item une aumosniere pleine de bezants, fines chaulses de soye, pourpoincts de veloux parfilez d'or, mantel broddé, lesquels vestemens rehaulserent sa bonne mine et mirent ses beautez tant en lumiere, que le Venicien iugea que il emboizeroit toutes les dames. Ses seruiteurs repceurent l'ordre d'obeir à ce Gauttier comme à luymesme, si bien que ces dicts seruiteurs cuidèrent leur maistre avoir esté à la pesche et avoir prins ce Francoys. Puys les deulx amis firent leur entree au dict Palerme à l'heure où le prince et la princesse se pourmenoyent. Pezare prezenta glorieulsement son amy le Francoys en vantant ses merittes, et luy moyenna si gratieulx accueil que Leufroid le retinst à soupper. Le cheuallier francoys obserua la court d'ung prude œil, et y descouvrit ung nombre infini de curieulses mennees. Si le roy estoyt ung uaillant et beau prince, la princesse estoyt une Hespaignole de haulte temperateure, la pluz belle et la pluz digne de sa court, ains ung petit melancholisiée. A ceste veue, le Tourangeaud existima que elle estoyt petitement seruie par le roy, pour ce que la loy de Tourayne est que la ioye du vizaige viend de la ioye de l'aultre. Pezare indicqua trez esraument à son amy Gauttier pluzieurs dames auxquelles Leufroid se prestoyt complaizamment, lesquelles se ialouzoyent fort et faysoient assault à qui l'auroyt, en ung tournoi de guallanteries et merveilleulses inventions femelles. De tout cecy feut conclud par Gauttier que le prince paillardoyt moult en sa court, encores que il eust la pluz belle femme du munde, et s'occupoit à douaner toutes les dames de Sicile à ceste fin de plasser son cheual en leurs escuyries, luy varier son fourraige, et cognoistre les fassons de chevaulchier de toust pays. Voyant quel train mennoyt Leufroid, le sire de Montsoreau, seur que nul dans ceste court n'avoyt eu le cueur d'esclairer ceste royne, se deslibera planter de prime volte sa hampe dedans le champ de la belle Hespaignole par ung maistre coup. Vecy comme. Au soupper, pour fayre la cortoisie au cheuallier estrange, le roy eust cure de le plasser auprest de la royne à laquelle preulx Gauttier bailla le poing pour aller en la salle, et la menna trez esraument pour prendre du champ sur ceulx qui suivoient, à ceste fin de luy dire en prime abord ung mot des matieres qui playsent touiours aux dames en quelque condicion que elles soient. Imaginez quel feut ce proupous et combien il alloit roide à trauers les choux dedans le buisson ardent de l'amour.

— Ie scays, madame la royne, la rayson pour laquelle blesmit vostre tainct.

— Quelle? fict-elle.

— Vous estes si belle à chevaulchier que le roy vous chevauche nuict et iour, par ainsi vous abusez de vos aduantaiges, car il mourra d'amour.

— Que doibs-je fayre pour le maintenir en vie? fict la royne.

— Luy deffendre l'adoration de vostre autel au delà de trois oremus par iour.

— Vous voulez rire selon la metthode francoyse, sire cheuallier, veu que le roy me ha dict que le pluz de ces oraysons estoyt ung simple *pater* par sepmaine soubs poine de mort.

— Vous estes truphee, fict Gaultier en se seant à table, ie puys uous desmontrer que l'amour doibt dire la messe, les vespres et complies, puys un *ave* de temps à aultre pour les roynes comme pour les simples femmes, et faire ceste office par ung chascun iour comme relligieulx en leurs moustiers,

avecque ferveur; ains pour vous, ces belles littanies ne scauroyent finer.

La royne gecta sur le beau cheuallier francoys ung coup d'œil non irrité, luy soubrit, et hoscha la teste.

— En cecy, fict-elle, les hommes sont de grants menteurs.

— Ie porte une grande verité que ie vous monstrerai à vos soubhaits, respondit le cheuallier. Ie me iacte de vous bailler chiere de royne, et uous mettre à plein foin dedans la ioye, par ainsy uous reparerez le temps perdeu, d'aultant que le roy se est ruyné pour d'aultres dames, tandis que ie reserverai mes aduantaiges pour vostre seruice.

— Et si le roy scayt nostre accord, il vous mettra la teste au rez de vos piedz.

— Encore que ceste male heure m'advint aprest une prime nuictée, ie cuiderois avoir vescu cent annees pour la ioye que ie auroys prinse, pource que oncques n'ay veu, aprest auoir veu toustes les courts, nulle princesse qui puisse vous estre equipollée en beaulté. Pour estre brief en cecy, si ie ne meurs par l'espée, ie mourrai par vostre faict, veu que ie suys rezolu de despendre ma vie en nostre amour, si la vie s'en va par où elle se donne.

Oncques ceste royne n'avoyt entendeu pareil discours, et en feut ayse pluz que d'escouter la messe la mieulx chantee; il y pareust à son vizaige qui deuint pourpre, pourceque ces parolles luy firent bouillonner le sang ez veines, tant que les chordes de son luth s'en esmeurent et luy sonnèrent ung accord de haulte gamme iusques en ses aureilles, veu que ce luth emplit de ses sons l'entendement et li corps des dames par ung trez gentil hartifice de leur rezonnante nature. Quelle raige d'estre ieune, belle, royne, Hespaignole et abuzee! Elle conceupt ung mortel desdaing pour ceulx de sa court qui avoyent eu les lesvres clozes sur ceste traitrize en paour du roy, et deslibera soy venger à l'ayde de ce beau Francoys qui avoyt tel non-chaloir de la uie, que en son prime discours, il la iouoyt sans nul soulci en tennant à une royne ung proupous qui valloyt la mort si elle faisoyt son debvoir. Au contraire, elle luy opprima le pied en y bouttant le sien d'une fasson non equivocque et luy dizant à haulte voix : —Sire cheuallier, changeons de mattiere, veu que ce est mal à vous d'attaquer une paouvre royne en son endroict foyble. Dictes-nous les uzaiges des dames de la court de France!

Par ainsy, le sire receupt le mignon aduis que l'affaire estoyt dans le sacq. Lors il commença ung deduict de choses folles et playsantes qui durant le soupper tinrent la court, le roy, la royne, tous les courtizans en gayté de cueur, si bien que en leuant le siége, Leufroid dict n'auoir oncques tant ioqueté. Puys devallerent ez iardins qui estoyent les pluz beaulx du munde, et où la royne pretexta des dires du cheuallier estrange pour se pourmener soubs ung boscq d'orangiers flouris qui sentoyent ung beaulme souef.

— Belle et noble royne, dict dez l'abbord le bon Gaultier, i'ay veu en tous pays la cauze des perditions amoureulzes gezir dedans les primes soings que nous nommons la courtoizie, si uous avez fiance en moy, accordons-nous en gens de haulte comprehension à nous aymer sans y boutter tant de males fassons, par ainsy nul soubpsson n'en esclatera dehors, nous serons heureulx sans dangier et long temps. Ainsy doibvent fayre les roynes soubs peine d'estre empeschiees.

— Bien dict, fict-elle. Ains comme ie suys neufve en cettuy mettier, ie ne scays apprester les flustes.

— Havez-uous entre vos femmes une en laquelle uous pouvez avoir grant fiance?

—Ouy, fict-elle. I'ay une femme aduenue d'Hespaigne avecque moi, laquelle se boutteroyt sur ung gril pour moy, comme saint Laurent l'a faict pour Dieu ; ains est touiours maladifve.

— Bon, fict le gentil compaignon, pour ce que uous l'allez uoir.

— Ouy, dict la royne, et aulcunes foys la nuict.

— Ha! fict Gaultier, ie fays vueu a saincte Rozalie, pattrone de la Sicile, de ung autel d'or pour ceste fortune.

— Iesus, fict la royne, ie suys doublement heureulse de ce que si gentil amant ayt tant de relligion.

— Ha! ma chiere dame, i'en ay deulx auiourd'huy, pour ce que i'ay à aymer une royne dedans les cieulx et une aultre icy bas, lesquels amours ne se font, par heur, nul tort l'ung à l'aultre.

Ce propous si doulx attendrit la royne oultre mezure, et pour ung rien se feut enfoye avecque ce Francoys si degourt.

— La Vierge Marie est bien puissante au ciel, fict la royne, fasse l'amour que ie le soys comme elle.

— Bah! ils deuizent de la Vierge Marie, fict le roy qui par aduenture estoit vennu les espier esmeu par ung traict de ialouzie gecté en son cueur par ung courtizan de Sicile, furieulx de la faueur subite de ce damné Francoys.

La royne et le cheuallier prindrent leurs mezures, et tout feut subtillement estably pour emplumaiger le morion du roy d'ornements inuisibles. Le Francoys reioignit la court, pleut à tous, et rattourna dedans le palays de Pezare, auquel il dict que leurs fortunes estoient faites, pour ce que l'endemain, en la nuict, il coucheroyt avecque la royne.

Ceste traisnée si rapide esblouit le Venicien, lequel en bon amy s'inquietta des senteurs fines, toilles de Brabant, et aultres vestemens pretieulx à l'uzaige des roynes, desquels il arma son chier Gauttier, à ceste fin que la boeste feut digne de la drogue.

— O amy, dict-il, es-tu seur de ne poinct broncher, d'y aller dru, de bien servir la royne et luy donner telles festes en son chasteau de Gallardin que elle s'accroche à iamays à cettuy maystre baston comme naufragiez à leurs planches.

—Or ça, ne crains rien, chier Pezare, pourceque i'ay les arrerages du voyage, et ie la quenouillerai à chiens renfermez comme simple seruante en luy monstrant tous les uzaiges des dames de Tourayne qui scavent l'amour mieulx que toutes aultres pour ce que elles le font, le refont et le defont pour le refaire, et l'ayant refaict, le font touiours, et n'ont aultre choze à fayre que ceste choze qui veut touiours estre faicte. Or, accordons-nous. Vecy comme nous aurons le gouvernement de ceste isle. Ie tiendray la royne, et toy le roy; nous iouerons la comedie d'estre grants ennemis aux yeulx des courtizans, à ceste fin de les divizer en deulx parts soubs nostre commandement, et à l'insceu de tous nous demourerons amys; par ainsy nous scaurons leurs trames, et les desiouerons, toy en prestant l'aureille à mes ennemys, et moy aux tiens. Doncques, à quelques iours d'huy, nous simulerons une noize pour nous bender l'ung contre l'aultre. Ceste castille aura pour cauze la faueur en laquelle ie te boutteray dedans l'esperit du roy par le canal de la royne, lequel te baillera le supresme pouvoir, à mon dam.

L'endemain, le bon Gauttier se coula chez la dame hespaignole, que deuant les courtizans il recogneut pour l'avoir veue moult en Hespaigne, et il y demoura sept iours entiers. Comme ung chacun pense, le Tourangeaud servit la royne en femme aymée et luy fict voir tant de pays incogneus en amour, fassons francoyses, tourdions, gentillesses, resconforts, que elle faillit en deuenir folle et iura que les Francoys scavoient seuls faire l'amour. Voilla comment feut punni le roy, qui, pour la maintennir saige, avoyt faict des gerbes de feurre dedans ceste iolye grange d'amour. Ce festoyement supernatturel touchia si fort la royne que elle fict vueu d'amour esterne au bon Montsoreau qui l'avoyt esveiglee en luy descouvrant les friandises du dedduict. Il feut convenu que la dame hespaignole auroyt cure d'estre touiours malade, et que le seul homme à qui les deulx amans se fieroient seroyt le maistre mire de la court qui aimoit moult la royne. Par aduenteure, ce mire possedoyt en sa glotte, chordes pareilles en tout poinct à celles de Gauttier, en sorte que par ung ieu de natture ils avoyent mesme voix, ce dont s'estomira la royne. Le maistre mire fict serment sur sa vie de seruir fidellement ce ioly couple, veu que il desplouroit le triste habandon de ceste belle femme et feut ayse de la scavoir servie en royne; caz rare.

Le moys escheu, les chozes allèrent au soubhait des deulx amys qui fabricquoient les engins tendeus par la royne à ceste fin de remettre le gouvernement de Sicile ez mains de Pezare, à l'enconstre de Montsoreau que aymoit le roy pour sa grant science; ains la royne s'y reffuzoit en dizant le haiter moult, pourceque il n'estoit nullement guallant. Leufroid congeddia le ducq Cataneo, son principal seruiteur, et mist en sa plasse le cheuallier Pezare. Le Venicien n'eust cure de son amy le Francoys. Lors Gauttier esclata, criant à la traitrize et à la saincte amitié mescogneue, et du prime coup eust à sa devocion Cataneo et ses amys, avecque lesquels il fict ung pacte pour renuerser Pezare. Aussitost en sa charge, le Venicien, qui estoit ung homme subtil et trez idoine au gouvernement des Estats, ce qui est le propre de messievrs de Venice, opera merveilles en Sicile, raccommoda les ports, y convia les merchants par franchizes de son invention et par aulcunes facilitez, fit gaigner la vie à numbre de paouvres gens, attira des artizans de tout mettier, pour ce que les festes habunderent, et aussy les oizifs et riches de tous coustez, voire d'Orient. Par ainsy, les moissons, biens de la terre et aultres merceries feurent en vogue, les galeres et naufs vindrent d'Asie, ce qui fict le roy trez enuié et le pluz heureulx roy du munde, pour ce que par ce train des chozes, sa court feut la pluz en renom ez pays d'Europe. Ceste belle politicque feut engendrée par l'accord parfaict de deux hommes qui s'entendoyent moult. L'ung avoyt cure des plaizirs et faisoit luy mesme les délices de la royne, laquelle se produizoit touiours le visaige guay, pour ce que elle estoit seruie à la metthode de Tourayne et animoit toust du feu de son heur; puys il veilloyt à tennir aussy le roy en ioye en luy cerchant maîtresses nouuelles et le gectant en mille amusemens; aussy le roy s'estomiroit-il de la complaysance de la royne à laquelle deppuis l'abord en ceste isle du sire de Montsoreau, il ne touchioit pluz qu'ung iuif ne touche à lard. Ainsi occupez la royne et le roy habandonnoient le soing de leur royaulme à l'aultre amy qui faysoit les affaires du gouuernement, ordonnoit les establissemens, tailloyt les finances, mennoit roide les gens de guerre et tout trez bien, saichant où estoient les denniers, les amenant au threzor, et prepparant les grants emprinses dessus dictes.

Ce bel accord dura trois années, aulcuns dizent

quatre, ains les moynes de sainct Benoist ne grabelerent point ceste date, laquelle demoure obscure, aultant que les raysons de la noize des deulx amys. Verisimilement le Venicien eust la haulte ambicion de regner sans aulcun contreroolle ne conteste, et n'eust poinct la remembrance des seruices que luy rendoyt le Francoys. Ainsi se comportent les hommes ez courts; veu que, suyvant ung dire de messire Aristoteles en ses œuvres, ce qui vieillit le pluz esrauement en ce munde est ung bienfaict, quoyque l'amour estainct soit aulcunes foys bien rance. Doncques se fiant en la parfaicte amitié de Leufroid, qui le nommoit son compère et l'eust boutté en sa chemize s'il l'eust voulu, le Venicien conceupt de se deffaire de son amy en liurant au roy le mystere de son cocquaige et luy descouvrant comment se parfiloyt le bonheur de la royne, ne doubtant poinct que Leufroid ne commençast par trencher la teste au sire de Montsoreau, suyvant une praticque en uzaige dedans la Sicile pour ces proccests. Par ainsy bon Pezare auroyt tous les denniers que Gauttier et luy convoyoient sans bruict en la mayson d'ung Lombard de Gesnes, lesquelz denniers estoient en commun par suite de leur fratternité. Ce threzor grossissoit moult d'ung cousté par les prezens de la royne, trez magnificque avecque le sire de Montsoreau, ayant à elle de grants dommaines en Espaigne et aulcuns par herittaige en Italie, de l'aultre par les guerdons du roy à son bon ministre auquel il bailloyt aulcuns droicts sur les merchants et aultres menuz suffraiges. Le traistre amy, deslibéré d'estre feslon, eut cure de bien vizer ce garrot au cueur de Gauttier, pour ce que le Tourangeaud estoit ung homme à vendre le pluz fin. Doncques, en une nuict où Pezare scavoit la royne couchiee avecque son amant, lequel l'aymoit comme si chaque nuictée feut une prime nuict de nopces, tant elle estoit habile au deduict, le traistre promit au roy luy faire uoir l'euidence du caz par ung trou mesnaigé dans ung huis de la guardérobe de la dame hespaignole, laquelle faysoit estat d'estre touiours en dangier de mourir. Pour mieulx y voir, Pezare attendist le leuer du soleil. La dame hespaignole, laquelle avoyt bon pied, bon œil et bousche à sentir le mords, escoutta des pas, tendit son muzeau, et vid le roy suyvi du Venicien par ung croizillon du bouge où elle dormoit durant les nuicts que la royne avoyt son amy entre deulx toilles, ce qui est la meilleure metthode d'avoir ung amy. Elle accourust aduertir le couple de ceste trahizon. Ains le roy avoyt jà l'œil au mauldict trou. Leufroid vid, quoi? ceste belle et diuine lanterne qui brusle tant d'huyle et esclaire le munde, lanterne aornée des pluz magnificques fanfrelusches et trez flambante, laquelle il treuva pluz playsante que toutes les autres, pour ce que il l'avoyt si bien perdeue de veue que elle luy pareut neufve; ains le trou lui deffendit uoir aultre chose, qu'une main d'homme qui cloistroit pudicquement ceste lanterne, et entendit la voix de Montsoreau dizant : « Comment va ce mignon ce matin? » Parolle folastre comme en dizent les amans en iocquetant pourceque ceste lanterne est, vère, en tous pays le soleil de l'amour, et pour ce, luy donnent mille noms gentils en l'equiparant aux pluz belles chozes, comme ma grenade, ma rose, ma coquille, mon hérisson, mon golphe d'amour, mon threzor, mon maystre, mon petiot; aulcuns ozent dire trez hérétiquement mon Dieu! Informez-vous à plusieurs, si vous ne croyez.

En ceste conjuncteure, la dame fict entendre par ung signe que le roy estoit là.

— Escoute-t-il? fict la royne.

— Ouy.

— Voit-il?

— Ouy.

— Qui l'a conduict?

— Pezare.

— Fays monter le mire et musse Gauttier chez luy, fict la royne.

Durant le temps que ung paouvre auroyt dict sa chanson, la royne embobelina la lanterne de linges et enduicts coulourez, en sorte que vous eussiez cuidé que il y eust playe horrible et griefves inflammations. Lors que le roy miz en raige par ceste parolle effundra la porte, il treuva la royne estendeue sur le lict au mesme endroict où il l'avoyt veue par le trou, puys le maystre mire le nez chaussé de lunettes, la main dessus la lanterne embobelinee de bandelettes et dizant : « Comment va ce mignon, ce matin? » en mesme note de voix que le bon roy avoyt ouye. Parolle moult playsante et rieuze, pourceque les fisicians et maystres mires uzent de parolles byssines avecque les dames, et en traictant ceste lumineuze fleur, flourissent leurs mots. Ceste veue fict le roy quinauld comme ung regnard prins au piege. La royne se dressa toute rouge de honte, criant quel homme estoyt assez ozé pour vennir à ceste heure; ains voyant le roy, elle luy tinst ce languaige :

— Ha! mon sievr, vous descouvrez ce que i'avoys cure de uous cacher, fict-elle. A scavoir que ie suys si petitement seruie par uous, que ie suys affligee d'ung ardent mal, duquel ie n'oze me plaindre par dignité, ains qui volt de secretz pansemens à ceste fin d'estaindre la vifve affluence des esperitz vitaulx. Pour saulver mon honneur et le vostre, ie suys contraincte à vennir chez ma bonne dona Miraflora qui se preste à mes dovleurs.

Sur ce, le mire fict à Leufroid une concion, lardee de citations lattines, triées comme graynes pre-

tieulses dans Hippocrate, Galien, l'eschole de Salerne, et aultres en laquelle il luy desmonstra combien grave estoyt chez la femme la iachere du champ de Venus, et que il y avoyt dangier de mort pour les roynes complexionnees à l'hespaignole, lesquelles avoyent le sang trez amoureulx. Il deduisit ces raysons avecque solemnité, tennant sa barbe droicte, et sa langue trez longue à ceste fin de lairrer au sire de Montsoreau le loizir de gaigner son lict. Puis la royne print ce texte pour degluber au roy des discours longs d'une palme, et requist son bras soubs pretexte de lairrer la paouvre maladde qui d'ordinaire la reconduisoyt pour esviter les calumnies. Alorsque ils feurent dans la guallerie où le sire de Montsoreau logioyt, la royne dict en iocquetant : — Vous debvriez iouer quelque bon tour à ce Francoys qui, ie gaige, est sans doubte aulcun, avecque une dame et non chez luy. Toutes celles de la court en raffolent et il y aura des castilles pour luy. Si vous aviez suyvi mon aduis, il eust esté hors la Sicile.

Leufroid entra soudain chez Gaultier qu'il treuva dedans ung profund sommeil, et ronflant comme ung relligieux au chœur. La royne revind avecque le roy que elle tinst chez elle, et dict ung mot à ung guarde pour mander le seignevr de qui Pezare occupoyt la plasse. Or, pendant que elle amignottoyt le roy en desjeusnant avecque luy, elle prind à part ce seigneur, quand il feut vennu en la salle voizine.

— Esleuez une potence sur ung bastion, dict-elle, allez saisir le seignevr Pezare, et faites en telle sorte que il soit pendeu incontinent, sans luy lairrer le loizir d'escripre ung mot, ne dire quoi que ce soit. Tel est nostre bon plaizir et commandement supresme.

Cataneo ne fict aulcun commentaire. Pendant que le cheuallier Pezare pensoyt à part luy que son amy Gaultier se voyoit trencher la teste, le duc Cataneo vind le saisir et le menna sur le bastion d'où il vid à la croissee de la royne le sire de Montsoreau en compaignie du roy, de la royne et des courtizans, et iugea lors que cil qui occupoit la royne estoyt mieulx partagie que cil qui havoit le roy.

— Mon amy, fict la royne à son espoulx en l'amenant à la croissee, vecy ung traistre qui maschinoyt de uous oster ce que uous possedez de pluz chier au munde, et ie uous en bailleray les preuves à vos soubhaitz quand vous aurez le loizir de les estudier.

Montsoreau, voyant les apprests de l'extresme ceremonie, se gecta aux pieds du roy pour obtenir la grace de celluy qui estoyt son ennemi mortel, ce dont le roy feut moult esmeu.

— Sire de Montsoreau, fict la royne en luy monstrant ung vizaige cholère, estes vous si hardi de vous opposer à nostre bon plaisir?

— Vous estes ung noble cheuallier, fict le roy en resleuant le sire de Montsoreau, ains uous ne scavez poinct combien le Venicien uous estoyt contraire.

Pezare feut trez deslicatement estranglé entre la teste et les espaulles, veu que la royne desmontra ses trahizons au roy en luy faysant verifier par les desclairations d'ung Lombard de la ville l'enormité des sommes que Pezare avoyt en la bancque de Gesnes, et qui furent habandonnees à Montsoreau,

Ceste belle et noble royne mourust en la maniere escripte en l'histoire de Sicile. Ascavoir, des suittes d'une couche laborieulze où elle donna le iour à ung fils qui feut aussi grand homme que malheureulx en ses emprinses. Le roy cuyda sur l'adveu du mire que les meschiefs causez par le sang en ceste couche prouenoyent de la trop chaste uie de la royne, et s'imputtant à crime la mort de ceste vertueulze royne, en fict penitence et funda l'ecclize à la Madone, qui est une des pluz belles de la ville de Palerme. Le sire de Montsoreau tesmoing de la douleur de roy luy dict que alors qu'ung roy faisoit vennir sa royne d'Hespaigne, il debvoit scavoir que ceste royne vouloit estre mieulx seruie que toute aultre pourceque les Hespaignoles estoient si vifues que elles comptoient pour dix femmes, et que s'il vouloit une femme pour la monstre seullement, il debvoit la tirer du nord d'Allemaigne, où les femmes sont fresches. Le bon cheuallier revind en Tourayne encumbré de biens, et y vesquit de longs iours, se taysant sur son heur de Sicile. Il y rattourna pour ayder le fils du roy en sa principale emprinse sur Naples et lairra l'Italie quand ce ioly prince feut nauré comme il est dict en la chronicque.

Oultre les haultes moralitez contenues en la rubrique de cettuy conte où il est dict que la fortune estant femelle se renge touiours du cousté des dames et que les hommes ont bien rayson de les bien servir, il nous desmontre que le silence entre pour les neuf dixiesmes dans la saigesse. Neanmoins, le moyne, autheur de ce recit, inclinoyt à en tirer ceste aultre enseignement non moins docte, que l'interest qui faict tant d'amitiez les deffaict aussy. Ains vous eslirez entre ces trois uersions celle qui concorde à uostre entendement et besoing du moment.

D'UNG PAOURE QUI AVOIT NOM

LE VIEULX-PAR-CHEMINS.

Le vieulx chronicqueur qui ha fourni le chanvre pour tisser le prezent conte, dict avoir esté du temps où se passa le faict en la citté de Rouen, laquelle l'ha consigné en ses layettes. Ez enuirons de ceste belle ville où demouroit lors le duc Richard, souloyt gueuzer ung bon homme ayant nom Tryballot, ains auquel feut baillé le surnom de Vieulx-par-chemins, non pour ce que il estoit iaune et secq comme velin, ains pour ce que il estoyt touiours par voyes et routes, monts et vaulx, couchioit soubs le tect du ciel, et alloyt houzé comme ung paoure. Ce neanmoins, il estoyt aymé moult en la duchié où ung chascun se estoyt accostumé à luy, si bien que si le moys escheoit sans que il feut vennu tendre son escuelle, on dizoit : Où est le Vieulx? Et on respondoit : Par chemins.

Ce dict homme avoyt eu pour pere ung Tryballot qui feut en son vivfant preud'homme, esconome et si rengié que il lairra force biens à ce dict filz. Ains le ieune gars les dezamassa bien tost en gaudisseries, veu que il fict au contraire du bonhomme, lequel au rattourner des champs en sa maison, amassoyt de cy de là force buschettes ou boys lairrez à dextre et à senestre, dizant en toute conscience que il ne faut iamais arriver au logiz les mains vuydes. Par ainsy se chauffioit en hyver aux deppens des oublieux, et faysoit bien. Ung chascun recogneut quel bon enseignement ce estoit pour le pays, veu que, ung an devant sa mort, aulcun ne lairroyt pluz de boys par les rotes, il avoyt contrainct les plus dissipez à estre mesnaigers et rengez. Ains son filz boutta toust par escuelles et ne suyvit poinct ces saiges exemples. Son père avait preddict la chose. Dez le bas eage de ce gars, quand le bonhomme Tryballot le mettoit à la guette des oiseaulx qui vennoient mangier les pois, les feues et aultres graynes à ceste fin de chasser ces larrons, surtout les geays qui conchioyent tout; luy, les estudioit et prenoyt plaizir à considerer en quelle grace ils alloient, vennoient, s'en rattournoient chargez et revenoient en espiant d'ung œil émérilloné les tresbuchets ou lacqs tendeus, et rioyt moult voyant leur adresse à les esuiter. Le père Tryballot se choleroit, treuvant deulx et soubvent trois septérées de la bonne mezure en moins. Ains encore qu'il tirast les aureilles à son gars en le prenant à niaizer soubs ung couldre, le draule s'estomiroit touiours et revenoit estudier l'industrie des merles, passerons et aultres

picoteurs trez doctes. Ung iour, son pere luy dict que il faysoit saige de se moddeler sur eulx, pour ce que s'il continuoit ce tracq de vie, il seroyt sur ses vieulx ans contrainct à picorer comme eulx, et comme eulx, seroit pourchassé par les gens de iustice. Ce qui feut vrai, veu que, comme il ha esté dessus dict, il dezamassa en peu de iours les escuz que son mesnaiger pere avoyt acquis durant sa vie : il fict avecque les hommes comme avecque les passereaulx, lairrant ung chascun boutter la main en son sacq, et contemplant en quelle grace et quelles fassons doulces on luy demandoit à y puyser. Par ainsy il en vid tost la fin. Quand le dyable feut seul dedans le sacq, Tryballot ne se monstra point soulcieux, dizant que il ne vouloit poinct se damner pour les biens de ce munde, et avoyt estudié la filosophie en l'eschole des oyseaulx.

Aprest s'estre amplement gaudi, il luy demoura de tous ses biens ung guobelet achepté au Landict et trois dez; mesnaige suffisant pour boyre et iouer, d'aultant que il alloit sans estre encumbré de meubles comme sont les grants qui ne scavent cheminer sans charoys, tappiz, leschefrittes et numbre infini de valletz. Tryballot voulsist voir ses bons amis, ains ne renconstra pluz aulcun de cognoissance, ce qui luy bailla congié de ne pluz recognoistre personne. Quoy voyant, comme la faim luy esguizoit les dents, il deslibera prendre ung estat où il eust rien à fayre et moult à gaigner. En y pensant, se remembra la grace des merles et passereaulx. Lors le bon Tryballot esleut pour sien le mettier de requerir argent ez maisons en picorant. Dez le prime iour, les gens pittoyables luy en baillèrent, et Tryballot feut content, treuvant le mettier bon, sans advances ne chances maulvaises, au contraire, plein de commoditez. Il fict son estat de si greant cueur qu'il agrea partout et repceut mille consolacions refuzées à gens riches. Le bonhomme regardoit les gens de campaigne plantter, semer, moissonner, vendanger, et se dizoit qu'ils labouroyent prou pour luy. Cil qui havoit ung porc en son charnier luy en debvoit ung lopin, sans que cettuy gardien de porc s'en doubtast. Tel cuysoit ung pain en son four le cuysoit pour Tryballot et ne le pensoyt nullement. Il ne prenoyt rien de force, au contraire les gens luy disoyent des gracieulsetez en le guerdonnant. « Tennez, mon Vieulx-par-chemins, resconfortez-vous. Ça va-t-il bien? Allons, prenez cecy, le chat l'a entamé, vous l'achepverez. » Le Vieulx-par-chemins estoyt des nopces, baptesmes et aussi des enterrements, pour ce que il alloyt partout où il y avoit apertement ou occultement ioye et festins. Il guardoit relligieulzement les statutz et ordonnances de son mettier, à scavoir : ne rien fayre, veu que s'il avoyt pu laborer le plus legierement que ce feut, aulcun ne luy auroyt pluz rien baillé. Aprest s'estre repeu, ce saige homme s'estendoit le long des foussez ou contre ung pillier d'ecclize en resuant aux affayres publicques; finablement il filosophoit comme ses gentilz maystres les merles, geays, passerons, et songioit moult en gueuzant, car pour ce que son vestement estoit paoure, estoit-ce rayson que son entendement ne feut riche? Sa filosophie dibvertissoyt moult ses praticques auxquelles il alloyt dizant en forme de merciement les plus beaulx aphorismes de sa science. A l'ouyr, les pantophles produisoyent la goutte aux riches, et il se iactoit d'avoir les pieds allaigres pour ce que son cordouannier luy bailloit des soulliers vennuz dans les aulnayes. Il y avoyt des maux de teste soubs les diadesmes qui ne l'atteignoyent poinct pour ce que sa teste estoit serrée ne par soulcys, ne par aulcun chapellet. Puys encore les bagues à pierreries gehennoyent le mouvement du sang. Encore que il s'enchargiast de playes suyvant les lois de la gueuserie, cuidez que il estoyt pluz sain qu'ung enfant qui arrivoyt au baptistere. Le bonhomme se rigolloit avecque les aultres gueulx en iouant avecque ses trois dez que il conservoyt pour se soubvenir de despendre ses denniers, à ceste fin d'estre touiours paoure. Neanmoins son vueu, il estoit comme les Ordres Mendians si bien renté, qu'ung iour de Pasques, ung aultre gueulx voulant luy affermer son gain dudict iour, le Vieulx-par-chemins en reffuza dix escuz. De faict, à la vespree, il despenditquatorze escuz en ioye pour fester les aumosniers, veu que il estoyt dict ez statutz de gueuzerie de se monstrer recognoissant envers les donataires. Quoique il se deschargiat avecque soing de toust ce qui faisoyt les soulcis des aultres qui trop chargiez de bien quèrent le mal, il feut pluz heureulz, n'ayant rien au munde, que lorsque il avoyt les escuz de son père. Et pour ce qui est des condicions de noblesse. il estoit touiours en bon poinct d'estre anobli, pource que il ne faysoit rien qu'à sa phantaisie, et vifvoit noblement sans aulcun trauail. Trente escuz ne l'auroyent faict leuer quand il estoit couchié. Il arriva touiours à l'endemain comme les aultres en mennant ceste belle vie, laquelle au dire de messire Plato, duquel ja l'aucthorité feut invocquée en ces escripts, aulcuns anticques saiges ont mennée iadys. Enfin de tout, le Vieulx-par-chemins advint en l'eage de quatre vint et deux années, n'ayant iamais esté ung seul iour sans attraper monnoye, et avoyt lors la pluz belle couleur de tainct que vous puissiez imaginer. Aussy, cuydoit-il que s'il avoyt perseueré dedans la voye des richesses, il se feust guasté et seroyt lors enterré deppuys ung long temps. Possible estoyt qu'il eust rayson.

Durant sa prime ieunesse, le Vieulx-par-chemins avoyt pour inclyte vertu de trez fort aymer les fem-

mes, et son habondance d'amour estoyt, dict-on, ung fruict de ses estudes avecque les moyneaux ou friquetz. Doncques il estoit touiours dispos à prester aux femmes son ayde pour compter les solives, et ceste generosité trouve sa rayson physicale en ce que ne faysant rien il estoit touiours prest à fayre. Aussy les buandieres, qui dans ce pays sont nommees lavandieres, disoyent que elles avoient beau savonner les dames, le Vieulx-par-chemins s'y entendoit encore mieulx. Ses vertuz absconses engendrerent, dict-on, ceste faueur dont il iouissoyt en la prouince. Aulcuns dizent que la dame de Caumont le fict vennir en son chasteau pour scavoir la véritté sur ses qualitez et le mussa durant une huictaine à ceste fin de l'empescher de gueuzer, ains le bonhomme se saulva par les haies en grant paour d'estre riche. En aduancant en eage, ce grant quintessencier se vid desdaigné, quoique ses notables facultez d'aymer n'esprouvassent aulcun dommaige. Ceste iniuste revirement de la gent femelle causa la prime poine du Vieulx-par-chemins, et le celebre procest de Rouen auquel il est temps d'arriver.

En sa quatre-vingt-deuxiesme annee, le Vieulx-par-chemins feut par force en continence environ sept moys, durant lesquels il ne fict la renconstre d'aulcune femme de bon vouloir, et dict deuant le iuge que ce feut le pluz grant estonnement de sa longue et honorable uie. En cet estat trez douloureulx, il vid ez champs au ioly mois de may une fille, laquelle par aduenteure estoyt pucelle, et guardoyt les vasches. La chaleure tumboit si drue, que ceste vaschere s'étendit à l'umbre d'ung fousteau, le vizaige contre l'herbe, à la fasson des gens qui labourent ez champs, pour fayre ung somme durant le temps que son bestial ruminoyt, et se resveigla par le faict du vieulx qui lui avoyt robbé ce que une paouvre garse ne peut donner que une foys. Se voyant desflouree sans en recepvoir aulcun advis ne plaizir, elle cria si fort que les gens occupez ez champs vindrent et feurent prins en tesmoingnaige par la garse, au moment où se voyoit en elle le desguast faict ez nuicts de nopces chez une nouvelle mariee; elle plouroit, se plaignoit dizant que ce vieulx cinge intemperant pouvoit aller vioIler sa mere à elle qui n'auroyt rien dict. Le vieulx fict repponse aux gens de la campaigne qui levoient jà leurs serfouettes pour le meurdrir, que il avoit esté poulsé à se divertir. Ces gens luy obiectèrent avecque rayson que ung homme pourroyt bien se diuertir sans forcer une pucelle, caz preuostal qui le mennoyt droict à la pottence, et feut conduict en grant rumeur à la geole de Rouen.

La fille interroguee par le preuost desclaira que elle dormoyt pour faire quelque chose, et que elle avoyt creu songer de son amant, avecque lequel elle estoyt en dispute pour ce que auant le mariaige il soubhaitoyt mezurer sa besoigne, et iocquetant en ce resve elle luy lairroyt voir si les chozes estoyent bien accomparaigées, à ceste fin que nul mal ne leur advint à l'ung ou à l'aultre, et maulgré sa deffence, il alloyt pluz loing que elle ne luy bailloyt licence d'aller, et y treuvant pluz de mal que de plaizir elle s'estoyt esveiglée soubs la puissance du Vieulx-par-chemins, qui se estoyt geeté sur elle comme ung cordelier sur ung iambon au deshucher du quaresme.

Ce pourchaz fict si grant bruict en la ville de Rouen, que le preuost feut mandé par monseigneur le duc, en qui vind ung vehement dezir de scavoir si le faict estoyt verittable. Sur l'affirmation du preuost, il commanda que le Vieulx-par-chemins feut conduict en son palays, à ceste fin d'ouyr quelle deffense il pouvoit fayre.

Le paouvre bonhomme compareut devant le prince et lui desbagoulla naifvement le maulvais heur qui luy advenoit par la force et le vueu de la natture, dizant que il estoyt comme ung vray jouvencel, poulsé par des dezirs trez imperieulx, que iusques à ceste annee il avoyt eu des femmes à luy, ains que il ieusnoyt deppuis huict moys, que il estoyt trop paoure pour s'adonner aux filles de ioye, que les honnestes femmes qui lui faysoient ceste aumosne avoyent prins en desgoust ses cheveux lesquels avoient la feslonie de blanchir maulgré la verdeur de son amour, et que il avoyt été contrainct à saizir la ioye où elle estoit par la veue de cette damnee pucelle, laquelle en s'étendant le long du hestre avoyt lairré voir la iolye doubleure de sa robbe et deux hemispheres blancs comme neige qui luy avoyent tollu sa rayson; que la coulpe estoyt à ceste fille et non à luy, pour ce que il doibt estre deffendeu aux pucelles d'affriander les passans en leur monstrant ce qui fict nommer Venus Callipyge; finablement, le prince debvoyt scavoir quelle poine ha ung homme sur le coup du midi de tennir son chien en laisse, pour ce que ce feut à ceste heure que le roy David feut feru par la femme du sievr Urie; que là où ung roy hebrieu aymé de Dieu avoyt failly, ung paouvre desnué de ioye et redduict à robber sa vie avoyt bien peu se trouver en faulte; que d'ailleurs il estoyt consentant à chanter des pseaulmes le demourant de ses iours sur ung luth en maniere de penittence, à l'imitacion dudict roy, lequel avoyt eu le tort grief d'occir ung mary, là où luy avoyt tant soit peu endommaigé une fille de campaigne.

Le duc gousta les raysons du Vieulx-par-chemins, et dict que ce estoyt ung homme de bonne c....... Puys il rendict ce memorable arrest, que si, comme le disoyt cettuy mendiant, il avoyt si grant besoing de follieuses à son eage, il luy bailloit licence

de le desmontrer au rez de l'eschelle où il monteroyt pour estre pendeu, ce à quoy l'avoyt simplement condamné le preuost; si la chorde au col, entre le prebstre et le bourrel, pareille phantaisie le picquoyt, il auroyt sa grace.

Cest arrest cogneu, il y eust ung munde fol pour voir conduire le bonhomme à la pottence. Ce feut une haye comme à une entree ducale, et cy voyait-on pluz de bonnetz que de chapeaulx. Le Vieulx-parchemins feut saulvé par une dame curieulse de voir comment fineroyt cettuy violeur trez preticulx, laquelle dict au ducq que la relligion commandoit de fayre beau ieu au bonhomme, et se para comme pour une feste à baller; elle mit en euidence et avec intention deux ballottes de chair vifue si blanches que le pluz fin lin de la gorgerette y paslissoit. De faict, ces beaulx fruicts d'amour se produisoient sans plys au dessus de son corselet comme deulx grosses pommes et faysoient vennir l'eaue en la bousche, tant mignons ils estoient. Ceste noble dame, qui estoit de celles qui font que ung chascun se sent masle à les voir, se plassa sur les lèvres ung soubris pour le bonhomme. Le Vieulx-par-chemins, auquel on avoyt miz un sayon de grosse toile, pluz sevr d'estre en posteure de viol aprest la pendaison que paravant, vennoit entre les gens de iustice, trez tristifié, gectant l'œil de cy de là, sans voir aultre chose que des coeffes; et auroit, disoit-il, donné cent escuz d'une fille troussée comme estoit la vaschere de laquelle il se remembroit les bonnes grosses blanches coulomnes de Venuz qui l'avoient perdeu, et pouvoient encore le saulver, mays comme il estoit vieulx, la remembrance n'estoit poinct fresche assez. Ains quand au rez de l'eschelle il vid les deulx mignotizes de la dame et le ioly delta que produisoient leurs confluentes rondeurs, son maistre Jean Chouart feut en ung tel estat de raige, que le sayon parla trez apertement par ung soubsleuement maieur.

— Et doncques, verifiez tost, fict-il aux gens de iustice, i'ai gaigné ma grace, ains ie ne reponds poinct du drosle.

La dame feut trez ayse de ceste hommaige, que elle dict estre pluz fort que le viol. Les seargeants qui avoient charge de soubsleuer l'estoffe, cuydèrent cettuy vieulx estre le dyable, pour ce que oncques en leurs escripteures ne s'estoyt renconstré un i aultant droict que se treuvoyt le dressoir du bonhomme. Aussy feut-il pourmené triumphalement par la ville iusques en l'hostel du ducq auquel les seargeants et aultres tesmoignèrent du faict. En cettuy temps d'ignorance, ceste instrumentacion iudiciaire feut prinse en si grant honneur que la ville vota l'erection d'ung pilier en l'endroict où le bonhomme avoyt gaigné sa grace : il y feut pourtraict en pierre comme il estoit à la veue de ceste honneste et vertueulse dame. La statue se voyoit encore au temps où la citté de Rouen feut prinse par les Angloys, et les aulteurs du temps escripvirent tous ceste hystoire parmi les chozes notables du regne.

Sur ce que il feut offert par la ville de fournir des garses au bon homme, de veiller à son vivre, uestement et couvert, le bon ducq y mist ordre en baillant à la despucelee ung millier d'escus et la mariant au bonhomme, lequel y perdist son nom de Vieulx-par-chemins. Il feut nommé par le duc, sievr de Bonne-C...... Sa femme accoucha aprest neuf moys d'un masle parfaictement faict, bien vifvant, lequel nacquit avecque deulx dents. De ce mariage vint la mayson de Bonne-C...... laquelle, par pudeur et bien à tort, requist de nostre bien aymé roy Loys le unziesme lettres patentes pour muter son nom en celuy de Bonne-Choze. Le bon roy Loys remonstra lors au sieur de Bonne-C......, que il y avoyt en l'Estat des messieurs de Venice, une inclyte famille des *Coglioni,* lesquels portoient trois c...... au natturel en leur blazon. Mesdicts sievrs de Bonne-C...... obiectèrent au roy que leurs femmes avoient grant honte d'estre ainsy nommeez ez salles de compaignie; le roy respartit que elles y perdroient moult, pourceque avecque les noms s'en alloient les choses. Ce neanmoins octroya les lettres. Deppuys ce temps ceste gent feut cogneue soubs ce nom, et se repandict en plusieurs provinces. Le premier sieur de Bonne-C...... vesquit encore vingt-sept annees et eust ung aultre filz et deulx filles. Ains il se douloyt de finer riche, et de ne pluz quester sa vie par les chemins.

De cecy, vous tirerez ung des pluz beaulx enseignemens et pluz espesses moralitez de tous les contes que vous lirez en vostre vie, hormiz bien seur, ces dicts cent glorieulx contes droslaticques. Assavoir que iamais adventure de ceste acabit ne seroyt escheue aux nattures molles et flatries des gueux de Court, gens riches, et aultres qui creuzent leur tombe avecque leurs dents en mengiant oultre mezure et beuvant force vins qui guastent les oustils à fayre la ioye, lesquels gens trez pansus belutent sur de cousteuzes merceries et licts de pleusmes, tandis que le sievr de Bonne-Chose couchioit sur la dure. En semblable occurrence, s'ils avoient mengié des choulx, moult eussent chié pourrées. Cecy peut inciter pluzieurs de ceulx qui liront cettuy conte à changer de vie, à ceste fin d'imiter le Vieulx-parchemins en son eage.

DIRES INCONGREUS

DE TROIS PELERINS.

Alors que li pape lairra sa bonne uille d'Auignon pour demourer en Rome, aulcuns pelerins feurent guabelez qui se estoient arroutez pour la Comtat et deurent passer les haultes Alpes à ceste fin de guaisgner ceste dicte uille de Rome où ils alloient querir le *remittimus* de peschez bigearres. Lors voyoit on par les chemins et ostelleries ceulx qui portoient le collier de l'ordre des freres Caïn, aultrement la fleur des repentirs, tous maulvais garsons enchargiez d'asmes leppreuzes qui avoyent soif de se baisgner en la piscine papale et portoient or ou chouzes pretieulzes pour rachepter leurs maulvaisetiez, payer les bulles et guerdonner les saincts. Comptez que ceulx qui beuvoient de l'eaue à l'aller, au rettourner si les ostelliers leur bailloient eaue, vouloient eaue benoiste de cave.

En cestuy temps, trois pelerins vindrent en ceste dicte uille d'Auignon à leur dam, veu que elle estoyt veufve du pape. Alors que ils deuallerent le Rhodane pour gaigner la coste Mediterrane, des trois pelerins, ung qui mennoit en laisse son fils en l'eage de dix ans au pluz, leur faulsa compagnie; puis devers la uille de Milan ce compaignon se remonstra soudain sans garson. Adoncques à la vespree et au soupper ils bancqueterent à ceste fin de fester le rettourner du pellerin que ils cuidoient avoir este miz en desgoust de penittence, faulte de pape en Auignon. De ces trois Romipetes, ung estoyt vennu de la citté de Paris, l'aultre aduenoit d'Hallemaigne et le tierce qui sans doubte aulcun vouloyt enseigner son filz par cestuy voyage estoit deuallé de la duchie de Borgoingne, en laquelle il tennoit aulcuns fiefs et estoyt ung caddet de la maison de Uillers-la-Faye (*Uilla in Fago*) ayant nom de La Vaugrenand. Li baron hallemand avoit faict renconstre du bourgeoys de Paris en deçà Lyon; puys tous deulx avoient accosté li sire de La Vaugrenand en veue d'Auignon.

Adoncques en ceste ostellerie, les trois pelerins delierent prou leurs langues et convindrent gaigner Rome de conserue a ceste fin de se bender contre les destrousseurs de gens, oyseaulx de nuict, et aultres pistolandiers qui faisoient estat de deschargier les dicts pelerins de ce qui leur poisoit sur le corps paravant que li pape leur ostat ce qui leur poisoit sur la conscience. Aprest boyre, les trois compaignons deuizerent, veu que le piot est la clef du discours, et tous firent ceste adueu que la cauze de leur despartie estoyt ung caz de femme. La seruante qui les resguardoyt boyre, leur dict que sur ung cent de pelerins qui s'arrestoient en ceste locande, nonante neuf estoient en rote pour ce faict. Ces trois saiges considererent lors combien la femme estoyt pernitieulze à l'homme. Li baron

monstra la poisante chaisne d'or que il avoit en son haubert pour guerdonner mon sievr Sainct Pierre et dict que son caz estoit tel que il ne s'acquitteroit poinct avecque la valleur de dix pareilles chaisnes. Li Parizien deffict son guant et mit en lumiere ung annel a dyamant blanc dizant que il portoit au pape cent foys aultant. Li Borguignon deffict son bonnet, exhiba deux perles mirifiques qui estoient beaulx pendans d'aureilles pour Nostre-Dame-de-Lorette, et fict ceste advueu que il aymeroit mieulx les lairrer au col de sa femme. La dessus la seruante dict que leurs peschez debvoient avoir esté gros comme ceux des Visconti. Lors les pelerins respondirent que ils estoient tels que ils avoient chacun en leur asme faict vueu de ne pluz oncques margauder pour le demourant de leurs iours, tant belles seroient les femmes, et ce en oultre de la penittence qui leur seroit impozee par li pape. Lors la seruante s'estomira que tous eussent faict mesme vueu. Li Borguignon adiouxta que cestuy vueu avoit esté cauze de son attardement deppuys leur entree en Avignon, pourceque il avoit eu en paour extresme que son fiev, maulgré son eage, ne margaudast, et que il avoit faict serment d'empeschier bestes et gens de margauder dans sa mayson et sur ses dommaines. Li baron s'estant enquiz de l'aduenture, li sire leur dict la choze ainsy.

— Vous scavez que la bonne comtesse Jeanne d'Avignon fict iadys une ordonnance pour les puttes, que elle contraignist a demourer en ung fauxbourg, ez maisons bordelieres, a volletz paincts en rouge et fermez. Ores passant en vostre compaignie par cestui damnez fauxbourg, mon gars fict remarque desdictes maisons à volletz fermez et paincts en rouge, et sa curiosité se estant esveiglée comme vous scavez que ces dyables de dix ans ont l'œil a tout, il me tira par la mansche, et ne fina de me tirer iusques a ce que il ayt sceu de moy quelles estoient ces dictes maysons. Lors pour finer, ie luy dis que les ieunes garsons n'avoient que fayre en ces lieux et ne debvoient y entrer soubs poine de la vie pourceque ce estoit l'endroict où se fabricquoient les hommes et les femmes, et que le dangier estoit tel pour cil qui ne scavoit cestuy mettier, que si ung ignare y entroit, il luy saultoit au visage des cancres vollans et aultres bestes saulvaiges. La paour saizit le gars qui lors me suyvit en l'ostellerie en grant esmoi et n'ozoit gecter la veue sur les dicts bordeaulx. Pendant que ie estois en l'escuyrie pour voir à l'establissement des chevaulx, mon gars dettala comme ung maraudeur, et la servante ne put me dire où il estoit. Lors ie feus en grant paour des puttes, ains eus fiance aux ordonnances qui deffendent de lairrer y vennir tels enfans. Au soupper, le drosle me revind, pas plus honteulx que nostre divin saulveur au temple emmi les docteurs. D'où viens-tu? luy fis-ie. Des maisons à vollets rouges, fict-il. Petit liffreloffe, fis-ie, je te baille le fouet. Lors se mit a geindre et plourer. Je luy dis que s'il advouoit ce qui luy estoit aduenu, il auroit grace des coups. Ha, fict-il, i'ai eu cure de ne poinct entrer a cauze des cancres vollans et bestes saulvaiges, et me suys tennu aux grilles des croizees, a ceste fin de voir comment se fabriquoient les hommes. Et que has tu veu? fis-ie. Ai veu, dict-il, une belle femme en train d'estre achepuée pourceque il luy failloit une seule cheville que ung ieune fabricquant luy bouttoit en grant ardeur. Aussitost faicte, elle a viré, parlé et baysé son manufacturier. Souppez, fis-ie. Puys durant la nuict, ie rattournai en Borgoigne et le lairrai a sa mere, en grant paour que a la prime ville, il ne voulsist boutter sa cheville en quelque fille.

— Ces dicts enfans font soubvent telles reparties, fict le Parizien. Celluy de mon voizin descouvrit le cocquaige de son père par ung mot que vecy. Ung soir ie luy dis pour scavoir s'il estoit bien appris en l'eschole ez chozes de la relligion : — Que est ce que l'esperance? — Ung gros harbalestrier du roy, qui entre ceans quand mon pere en sort, fict-il. De faict le scargent des harbalestriers du roy estoit ainsi surnommé en sa compaignie. Le voizin feut quinauld d'ouir ce mot, et encore que par contenance il se contemplast au mirouere, il ne put y voir ses cornes.

Li baron fict ceste remarque que le dire de cestuy gars estoit bel en cecy : que de faict l'Espérance est une garse qui viend couchier avecque nous alors que les reallitez de la vie font deffault.

— Ung cocqu est-il faict à l'imaige de Diev? dict le Borguignon.

— Non, fict le Parisien, pourceque Diev feut saige en cecy qu'il ne ha poinct prins femme, aussi est-il heureulx durant l'esternité.

— Ains, dict la seruante, les cocquz sont faicts à l'imaige de Diev paravant d'estre encornez.

Sur ce, les trois pelerins mauldirent les femmes, en disant que par elles se faisoient tous maulx en ce munde.

— Leurs caz sont creulx comme heaulmes, dict le Borguignon.

— Leur cueur est droict comme serpe, fict le Parizien.

— Pourquoy voit-on tant de pelerins et si peu de pelerines? fict li baron hallemand.

— Leurs damnez caz ne peschent poinct, respondict le Parizien. Li caz ne cognoist ni pere ni mere, ni les commendemens de Dieu ni ceulx de l'ecclize, ni loys divines ni loys humaines; li caz ne scayt aulcune doctrine, n'entend poinct les herezies, ne

sçauroit estre repprouche, il est innocent de toust et rit touiours; son entendement est nul, et pour ce l'ai-ie en horreur et detestation profunde.

— Aussy moy, fict le Borguignon, et ie commence a concepvoir la variante faicte par ung scavant ez versetz de la Bible en lesquels il est rendev compte de la creation. En ce commentaire, que nous nommons ung noël en nostre pays, gist la rayson de l'imperfection du caz des femmes duquel, au rebours des aultres femelles, aulcun homme ne scauroit estancher la soif, tant s'y renconstre ardeur dyabolique. En ce noël, il est dict que le Seigneur Diev ayant torné la teste pour resguarder ung asne lequel brayoit pour la prime foys en son paradiz durant que il fabricquoit Eue, ly dyable prind ce temps pour boutter son doigt en ceste trop parfaicte creature et fict une chaulde bleccure que li Seigneur eust cure de bouscher par ung poinct, d'où les pucelles. Au moyen de ceste bridde, la femme debvoit demourer close et les enfans se fabricquer en la manniere dont li Seigneur avoit faict les anges, par ung plaizir aultant au dessus du charnel que le ciel estoit au dessus de la terre. Advizant ceste closteure, li dyable, marri d'estre quinauld, tira par la peau le sievr Adam qui dormoit et l'estendit en imitacion de sa queue dyabolique, ains pourceque li pere des hommes estoit sur le dos, ceste appendix se treuva deuant. Par ainsy, ces deulx dyableries eurent la passion de soy reunir par la loy des similaires que Diev avoit faicte pour le train de ses mundes. De la vind le prime peschez, et les dovleurs du genre humain, pourceque Diev voyant l'ouvrage du dyable se compleut à scavoir ce qui en adviendroit.

La seruante dict lors que ils avoient moult rayson en leurs dires pourceque la femme estoit ung maulvais bestail, et que elle en cognoissoit que elle aymeroit mieulx en terre qu'en prez. Les pelerins voiant lors que ceste fille estoit belle, eurent paour de faillir à leurs vueux, et s'allerent couchier. La fille vind dire à sa maystresse que elle logioit des mescreans et leur racompta leurs dires en l'endroict des femmes. Hé, fict l'hostelliere, peu me chault des pensers que les chalands ont en leurs ceruelles, pourveu que leurs bougettes soient moult guarnies. Ains lorsque la seruante eust parlé des ioyaux : Vecy qui resguarde toutes les femmes, dict-elle trez esmeue. Allons les arraizonner, ie prends les nobles et ie te baille le bourgeoys.

L'hostelliere, qui estoit la pluz pute bourgeoyse de la duchié de Milan, devalla en la chambre où couchioient le sire de La Vaugrenand et li baron hallemand, et les congratula sur leurs vueux, en leur dizant que les femmes n'y perdroient pas grand chouze; ains que pour accomplir ces dicts vueux, besoing estoit de scavoir s'ils rezisteroient à la pluz mièvre des tentacions. Lors elle s'offrit à couchier prest d'eulx, tant elle estoit curieulze de verifier si elle ne seroit poinct chevaulchiée, ce qui ne luy estoit advenu dedans aulcun lict où elle avoit eu compaignie d'homme.

L'endemain, au deieusner, la servante avoit l'annel au doigt; la maystresse avoit la chaisne d'or au col et les perles aux aureilles. Les trois pelerins demourerent en ceste dicte ville environ ung moys, y despendirent l'argent que ils portoient en leurs bougettes, et convindrent que s'ils avoient faict telles mauldissons sur les femmes, ce estoit pourceque ils ne avoient poinct gousté aux Milanaises.

A son rattourner en Allemaigne, le baron fict ceste obseruation que il ne estoit coulpable que d'ung peschez, ce estoit d'estre en son chastel. Le bourgeoys de Paris revind avecque force coquilles et treuva sa bourgeoise avecque l'Espérance. Le sire Borguignon vid la dame de La Vaugrenand tant marrie qu'il faillit crever des consolacions qu'il luy bailla, nonobstant ses dires.

Cecy preuve que nous debvons nous tayre ez hostelleries.



NAIFUETÉ.

Par la double rouge creste de mon cocq, et par la doubleure roze de la pantophle noire de ma mye! Par toutes les cornes des bien aimez cocqus et par la vertu de leurs sacrosainctes femmes, la pluz belle œuvre que font les hommes n'est ni les poesmes ni les toilles painctes, ni les musicques, ni les chasteaulx, ni les statues tant bien sculptees soient elles, ni les galeres à voilles ou à rames; ains les enfans. Entendez les enfans iusques en l'eage de dix annees, pource que aprest ils deuiennent hommes ou femmes, et prenant de la rayson ne uallent pas ce que ils ont cousté : les pires sont les meilleurs. Considerez-les iouant avecque toust naifuement, avecque sovliers, sur toust les fenestrez, avecque les oustils de mesnaige, lairrant ce qui leur desplaist, criant aprest ce qui leur plaist, hallebotant la mayson, grignotant les douleeurs, et touiours riant alors que les dentz sont poulsees hors, vous serez de ceste aduis que ils sont delitieulx de toust poinct, oultre que ils sont fleurs et fruict, fruict d'amour et fleur de uie. Doncques tant que leur entendement n'est poinst desvoyé par les remuemenaiges de la uie, il n'est rien en ce munde de pluz sainct ne de pluz playsant que leurs dires, lesquels tiennent le hault bout en naifueté. Ceci est vray comme la double fresseure d'ung bœuf. Oncques n'ouyrez ung homme estre naïf à la metthode des enfans, veu que il se rencontre on ne scayt quel ingredient de rayson en la naifueté d'ung homme, tandis que la naifueté des enfans est candide, immaculee, et sent la finesse de la mere, ce qui esclatte en cettuy conte.

La royne Catherine estoyt en cettuy temps daulphine, et pour se fayre bien vennir du roy son beau pere, lequel alloyt alors pietrement, luy donnoyt de temps à aultre des tableaux italians, saichant que il les aymoit moult, estant amy du sievr Raphael d'Urbin, des sievrs Primatice et Leonardo da Vinci, auxquels il envoyoit de nottables sommes. Adoncques elle obtinst de sa famille, laquelle avoyt la fleur de ces trauaulx pour ce que le duc Medici gouvernoit la Toscquane, ung pretieulx quadre painct par ung Venicien ayant nom Titian, paintre de l'empereur Charles et trez en faueur, où il avoyt pourtraict Adam et Eue au moment où Dieu les lairroyt deuizer dedans le paradiz terrestre, et estoyent de grandeur natturelle dans le costume de leur temps, sur lequel il est difficile d'errer, veu que ils estoyent vestus de leur ignorance et caparassonnez de la grace divine qui les enuellopoit, chozes ardues à paindre à cauze de la covleur et ce en quoy avoyt excellé mon dict sievr Titian. Le tableau feut miz en la chambre du paoure roy qui lors souffroit du mal dont il moureust. Ceste paincteure eust ung grant succest à la court de France où chascun souloyt la uoir, ains aulcun n'eust ceste licence auant la mort du roy, veu que sur son dezir, ce dict cadre feut lairré dedans sa chambre autant que il vesquit.

Ung jour madame Catherine menna chez le roy son filz Francoys et la petite Margot, lesquels commençoient à parler à tort et à trauers, comme font tous enfans. Ores cy ores là, ces dicts enfans avoient entendeu cauzer de ce pourtraict d'Adam et d'Eue, et avoient tormenté leur mere à ceste fin

que elle les y menast. Veu que ces deux petits esguayoient parfois le uieulx roy, madame la daulphine les y conduisit.

— Vous avez voulu voir Adam et Eue qui sont nos premiers parens, les veey, fict-elle.

Adoncques elle les lairra en grant estomirement deuant le tableau du sieur Titian et s'assit au cheuet du roy, lequel print plaizir à resguarder les enfans.

— Lequel des deulx est Adam? fict Françoys en poulsant le coude à sa sœur Marguerite.

— Ignard, respartit la fille, pour le sçavoir faudroyt que ils feussent vestus.

Ceste response, qui rauit le paoure roy et la mere, feust consignee en une lettre escripte à Florence par la royne Catherine.

Nul escripuain ne l'ayant mize en lumière, elle demourera comme fleur en ung coin de ces dicts contes encore que elle ne soit nullement droslaticque, et que il n'y ait aultre enseignement à en tirer que, pour ouir de ces iolys mots d'enfance, besoing est de fayre des enfans.

LA BELLE IMPERIA MARIEE.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT SE PRIND MADAME IMPERIA DANS LES FILLETZ QUE ELLE AVOIT ACCOUSTUMÉ TENDRE A SES PIGEONS D'AMOUR.

La belle madame Imperia, laquelle ouure glorieulzement ces dicts contes, pour ce que elle ha esté la gloyre de son temps, feut contrainte à vennir en la uille de Rome, aprest la tennue du concile, veu que le cardinal de Raguze l'aymoit à en perdre sa barette, et voulsist la guarder prest de luy. Ce braguard estoit tant magnifique que il la guerdonna du beav palais que elle eust en ceste dicte uille de Rome. Vers ce temps elle esprouua le malheur d'estre engroissee par cestuy cardinal. Comme ung chascun scayt, ceste grossesse fina par une belle fille de laquelle le pape dict en gaussant que besoing estoit la nommer Theodore, comme si vous diziez *guerdon de Dieu*. La fille feut nommée ainsy, et feut belle par admiration. Le cardinal lairra son heritaige à madame Theodore que la belle Imperia establit en son hôtel, veu que elle s'enfuit de ceste uille de Rome comme d'ung endroict pernitieulx où se faysoient enfans, où elle avoyt failli guaster sa taille amoureuse et ses inclytes perfections, lignes de corps, courbeures du dos, plans delitieulx, mignonneries serpentines qui la bouttoient au-dessus des aultres femmes de la chrestienté, aultant que le sainct Père est au-dessus des aultres chrestiens. Ains, tous ses amans sceurent que par l'ayde de onze docteurs de Padove et de sept maystres mires de Pauie et cinq cirurgiens vennus de toutes parts qui l'assisterent en ses couches, elle feut saulvee de toust dommaige. Aulcuns dirent que elle y avoyt gaigné en superfinesse et blanchevr de tainct. Ung illustre de l'eschole de Salerne escripuit à ce propous ung liure pour desmontrer l'opportunité d'une couche pour la fraischeur, santé, conseruation et beaulté des dames. En ce liure trez docte, il feut clair pour les lectevrs que ce qui estoyt plus bel à uoir en madame Imperia estoyt ce que il n'estoyt licite qu'à ses amanz resguarder; caz rare, veu que elle ne se despouilloyt poinct pour les petits princes d'Allemaigne que elle appeloyt ses margraves, burgraves, electeurs et ducqs, comme ung capittaine faict de ses souldards.

Ung chascun scayt encore que advenue en l'eage de dix huict ans, la belle Theodore pour rachepter la folle uie de sa mere voulsist soy mettre en relligion en lairrant tous ses biens au couuent des Clairistes. En ceste vizée, s'adonna à ung cardinal qui la dispozoit à fayre ses devotions. Ce maulvais berger trouua son ouaille si magnificquement belle que il tenta la forcer. La Theodore se tua lors d'ung coup de stylet pour ne poinct estre approuchée de ce dessus dict prebstre. Ceste adventeure consignee ez histoires du temps effraia moult la dicte uille de Rome et feut ung dueuil pour tous, tant estoyt aymée la fille de madame Imperia !

Alorsque ceste noble courtizane affligee rattourna en ceste uille de Rome pour y plourer sa paoure fille, elle estoyt en la trente neufuiesme annee de son eage, qui feut, suyvant les autheurs, la sayson la pluz verde de sa magnificque beaulté, pour ce que tout en elle se trouuoit lors en poinct de perfection comme en ung fruit meur. La douleur la fict trez auguste et trez aspre pour ceulx qui luy parloient

d'amour à ceste fin de seicher ses larmes. Le pape luy-mesme vind en son palays luy bailler aulcunes parolles d'admonition. Ains elle demoura dedans le dueil, dizant que elle s'adonneroyt à Dieu, veu que elle n'avoyt oncques esté satisfaicte d'aulcun homme, encore que elle en eust veu moult, pourceque tous, voire ung petit prebstre que elle avoyt adoré comme chaasse, l'avoyent truphée, tandisque Dieu ne la trupheroit poinct. Ceste rezolution fict trembler ung chascun, car elle estoit la ioye d'ung nombre infini de seigneurs. Aussy s'abordoit on dedans les rues de Rome se dizant : Où en est madame Imperia? Va-t-elle desnuer le monde d'amour? Aulcuns embassadeurs en escripuirent à leurs maystres. L'empereur des Romains feut moult marri, pourceque il avoyt beaudouiné comme ung fol durant onze semaines avecque madame Imperia, ne l'avoit lairrée que pour aller en guerre, et l'aymoit encore comme son pluz preticulx membre qui, pour luy, maulgré l'advis de ses courtizans estoit l'œil pourceque, suyvant son dire, il estreignoit toute sa chière Imperia. En ceste extresmité le pape fict vennir ung medicin hespaignol et le conduisist à la belle Imperia, lequel preuva fort habilement par raysons deduictes et aornées de cittations grecques et lattines, que la beaulté s'amoindrissoyt par tels pleurs et marisson, et que par la porte des chagrins se glissoient les riddes. Ceste proposition confirmée par les doctevrs en controuerse du Sacré Collège eust pour effect de fayre ouurir le palays dez la vespree de ce iour. Les ieunes cardinaulx, les envoyez des pays estranges, ceulx qui avoyent de grants biens et les principaulx de ceste dicte uille de Rome vindrent, encombrerent les salles et mennèrent une maystresse feste; le menu populaire alluma feulx de ioye; par ainsi tout celebbra le rattourner de la royne des plaizirs à son ouvraige, car elle estoyt en cestuy temps la souveraine des amours. Les manouvriers en tout art l'aymoient moult pourceque elle despendoit de nottables sommes pour esdifier une ecclize en la dicte uille où se uoyoit le tumbeau de la Theodore, lequel feut destruict au sacq de Rome, lorsque mourust le traystre connestable de Bourbon; pourceque ceste saincte fille y feut mize en ung cercueil d'argent massif et doré que vouleurent auoir les damnez souldards. Ceste superbe basilique cousta, dict-on, pluz que la pyramide bastie iadys par la dame Rhodepa, courtizanne œgyptiacque, dix-huict cents ans auant la vennue de nostre diuin Saulveur, laquelle tesmoigne de l'anticquité de ce playsant mestier, combien chier payoient la ioye les saiges OEgyptiacques, et combien tout s'en va diminuant, veu que pour ung teston vous avez une chemise pleine de chair vive, en la rue du Petit-Heuleu, à Paris. Est-ce pas une abominacion?

Oncques ne appareust si belle madame Imperia que durant ceste prime feste aprest son dueil. Tous les princes, cardinaulx et aultres dizoyent que elle estoyt digne des hommaiges de la terre entiere, laquelle se trouuoyt reprezentee auprest d'elle par ung seigneur de chascun des pays cogneus, et par ainsy feut amplement desmontré que la beaulté estoyt en tous lieulx la royne de toutes chozes. L'enuoyé du roy de France, lequel estoyt ung caddet de la mayson de l'Isle-Adam, vind sur le tard, encores que il n'eust oncques veu madame Imperia, et feut trez curieulx de la voir. Ce estoyt ung ioly ieune cheualier qui avoyt pleu moult au roy de France, en la court duquel il avoyt une mye que il aymoyt avec une tendresse infinie, laquelle estoyt une fille de monsievr de Montmorency, seigneur de qui les domaines avoizinoient ceulx de la mayson de l'Isle-Adam. A cettuy caddet desnué de tout poinct, le roy avoit baillé aulcunes missions en la duchié de Milan desquelles il s'estoit tant preudemment acquitté que pour ce venoit d'estre enuoyé à Rome à ceste fin d'advencer les négotiations maieures dont les historiens ont amplement escript en leurs liures. Ores s'il n'avoyt rien à luy, le paoure mignon l'Isle-Adam se fioyt sur ung si bon commencement. Il estoyt miévre de taille, ains torné droict comme une coulomne, brun avecque des yeulx noirs qui soleilloient et une vraye barbe de uieulx legat à qui l'on ne pouvoyt rien vendre; ains pardessus sa finesse, il avoit ung aer d'enfant naïf qui le faysoyt aymable et gentil comme petite fille rieuze. Dez que cestuy gentilhomme se pourmena chez elle, et que elle le vid, madame Imperia se sentist mordeue par une phantaisie superieure qui luy pinça vehementement son luth, et y fict rendre ung son que elle n'avoyt poinct entendeu de long temps. Aussy feut elle tant enyvree d'amour vraie, à la veue de ceste frescheur de jeunesse, que n'estoyt son imperiale maiesté, elle eust esté bayser ces bonnes ioues qui reluysoient comme petistes pommes. Ores, sachiez cecy : que les femmes dictes preudes et dames à cottes armoiriées, ignorent de tout poinct la natture de l'homme, pourceque elles se tiennent à ung seul, comme la royne de France qui cuydoit tous les hommes estre punays, le roy l'estant; ains une haulte courtizanne comme estoyt madame Imperia cognoissoyt l'homme à funds, pourceque elle en avoyt manié ung grant nombre. En son redduict ung chascun ne estoit pas pluz honteulx qu'ung chien qui roussecaille sa mère, et se monstroyt comme il estoyt, se dizant que il ne la verroyt poinct ung long temps. Ayant soubvent desploré ceste subiection, par aulcunes foys elle dizoyt que elle estoyt plus tost ung souffre plaizir que ung souffre douleur. Là, estoyt l'enuers de sa uie. Faictes estat que besoing estoyt soubvent

à ung amoureulx de la charge d'ung mullet en escus pour s'annuicter en son lict, encore que le braguard feut redduict à se coupper la gorge pour ung reffuz. Doncques, pour elle, la feste feut d'esprouver phantaisie de ieunesse pareille à celle que elle eust pour ce petit prebstre dont le conte est en teste de ces dixains; mais pourceque son eage estoyt pluz aduancé que dans ce ioly temps, l'amour feut aussy pluz asprement establi en elle, et vid bien que il estoyt de la natture du feu, veu que il ne tarda poinct à se fayre sentir; de faict elle souffrist en sa peau comme chat qu'on escorche, et tant que elle eust enuie de saulter à ce gentilhomme et l'emporter en son lict comme faict ung milan d'une proye, ains se continst en ses iuppes, et à grant poine. Alorsque il vind la salver, elle s'acresta, se harnacha de sa maiesté la plus esquarlatte comme font celles qui ont ung engonage d'amour au cueur. Ceste gravité à l'enconstre de ce ieune embassadeur estoit tant griefve que aulcuns cuidèrent que elle avoit occupassion pour luy, equivocquant sur ce mot, suyvant la fasson de ce temps. L'Isle-Adam se sachant bien aymé de sa mye, se soulcioit peu de madame Imperia graue ou fallote, et se rigola comme chieure desliée. La courtizanne en hault despit de ce, muta ses flustes : de maussade, se fict sade et sadinette; vind à luy, agresla sa voix, esguiza son resguard, dodelina de la teste, le frosla de sa mansche, luy dict monseigneur, l'estreignit de parolles byssines, ioua des doigts en sa main et fina par luy soubrire trez accortement. Luy, ne songiant poinct que si petit compaignon luy allast, veu que il estoit desnuez de denniers, et ne scavoyt poinct que sa beaulté valloyt pour elle tous les threzors du munde, ne donna poinct dans ces filletz et demoura sur ses ergots, le poing en la hanche. Ceste mescongnoissance de sa phantaisie irrita le cueur de madame, qui par ceste estincelle feut miz en feu. Si vous doubtez de cecy, ce est pourceque vous ne scavez ce que estoit du mestier de madame Imperia; laquelle, par force de le faire, pouvoit lors estre accomparee à une cheminee en laquelle il se estoyt allumé numbre infini de feulx ioyeulx qui l'avoyent encumbree de suyes; en ceste estat une allumette suffict à tout brusler là où cent fagots ont fumé à l'aize. Dunques elle flamboyt en elle-mesme du hault en bas d'une manniere horrible, et ne pouvoyt estre estaincte que par l'eaue de l'amour. Le caddet de l'Isle-Adam issit sans rien voir de ceste ardeur. Madame dezesperee de sa despartie, perdit le sens de la teste aux tallons, et si bien que elle l'envoya querir par les guallerics, en le conviant à couchier avecque elle. Comptez que en aulcun temps de sa uie elle ne avoit eu ceste couardize ne pour roy, ne pour pape, ne pour empereur, veu que le hault prix de son corps vennoit du seruaige où elle tennoit l'homme, que tant pluz elle abaissoit, tant pluz elle s'eslevoit. Il feut lors dict à ce desdaigneulx par la prime meschine qui estoit finaulde que uerisimilement il auroyt une belle entree de lict, car sans doubte aulcun madame le resgualleroyt de ses pluz mignonnes inventions d'amour. L'Isle-Adam rattourna dedans les salles, trez heureulx de ce caz fortuict. Alors que l'enuoyé de France se remonstra, comme ung chascun avoit veu blesmir madame de sa despartie, ce feut ung train de ioye œcumenique, pourceque ung chascun feut ayse de luy voir reprendre sa belle uie d'amour. Ung cardinal englois qui avoit humé plus d'ung piot ventru et vouloit taster de la belle Imperia, vind à l'Isle-Adam, et luy dict en l'aureille : Quenouillez la dru, à ceste fin que oncques elle ne nous eschappe. L'hystoire de ceste nuictee feut dicte au pape à son leuer, lequel respondict : — *Lœtamini, gentes, quoniam surrexit Dominus.* Citation que les uieulx cardinaulx abominèrent comme profanation des textes sacrez. Ce que voyant, li pape les rabroua moult et prind occazion de les sepmondre en leur dizant que s'ils estoient bons chrestiens, ils estoient maulvais politiques. De faict, il comptoit sur la belle Imperia pour appriuoizer l'empereur, et dans cette vizée, il la seringuoit de flatteries.

Le palays estainct, les flacons d'or à terre, les gens yures sommeillant au rez des tappis, madame rentra dedans la salle où elle couchioyt en tennant par la main son chier amy esleu, bien ayse et advouant du deppuys que elle eust phantaizie si roide que elle avoyt failly se couchier à terre comme beste de somme, en luy dizant de l'escrazer si fayre se pouvoyt. L'Isle-Adam deffict ses vestemens et se couchia comme chez luy; ce que voyant, madame saulta l'estrade en piaffant sur ses iuppes à peine deffaictes et vind au deduict avecque une brutalité de laquelle s'estomirèrent ses femmes qui la scavoyent aultant preude femme au lict que pas une. Ceste estonnement gaigna tout le pays, veu que les deulx amans demourerent dedans ce lict durant neuf iours, beuvant, mangiant et faysant criquon criquette d'une fasson magistrale et superlatifve. Madame dizoyt à ses femmes avoir miz la main sur ung fenice d'amour, veu que il renaissoyt à tous coups. Il ne feut bruict dedans Rome et l'Italie que de ceste victoire remportee sur Imperia qui se iactoyt de ne le cedder à aulcun homme, et crachoyt sur tous, voire sur les ducs; car pour ce qui est des dessusdicts burgraves et margraves, elle leur bailloit la queue de sa robbe à tennir, et dizoit que si elle ne marchoit sur eulx, ils marcheroient sur elle. Madame advouoit à ses meschines que au rebours des aultres hommes que elle avoit supportez,

tant pluz elle mignotoit cestuy enfant d'amour, tant pluz elle souloyt le mignoter, et ne scauroyt oncques se passer de luy, ne de ses beaulx yeulx qui l'aveugloient, ne de sa branche de courrail de laquelle avoit toujours faim et soif. Elle dict encore que s'il avoit tel dezir, elle luy lairreroyt sugcer son sang, mangier ses tettins qui estoyent les pluz beaulx du monde, et coupper ses cheueulx desquels elle ne avoyt donné qu'ung seul à son bon empereur des Romains qui le guardoit en son col comme pretieulze rellique; finablement, elle advoua que de ceste nuictee seullement commençoyt sa vraye uie, pourceque ce Villiers de l'Isle-Adam ia faysoit esmeue au deduict et luy mouvoit le sang par trois voltes au cueur durant une frostée de mousches. Ces dires estant cogneus firent ung chascun moult marri. Dez sa prime sortie, madame Imperia dict aux dames de Rome que elle mourroyt de male mort si elle estoyt lairree par cettuy gentilhomme, et se fairoyt picquer comme la royne Cleopastra par ung scorpion ou aspic; enfin de tout, elle desclaira trez apertement que elle dizoyt ung esterne adieu à ses folles imaginacions et monstreroyt au munde entier ce que estoyt de la vertu, en habandonnant son bel empire pour cestuy Villiers de l'Isle-Adam duquel elle aimoyt mieulx estre la seruante que regner sur la chrestienté. Le cardinal engloys remonstra au pape que ce estoyt une infasme deprauation que ceste amour vraye pour ung seul, au cueur d'une femme qui estoit la ioye de tous, et qu'il debvoyt frapper de quatre nullitez par ung bref *in partibus* ce mariaige qui mulctoyt le beav munde. Ains l'amour de ceste paoure fille, qui lors confessoit les mizeres de sa vie, estoit chose si iolye et remuoit tant la fresseure au pluz maulvais garson, que elle fict tayre tous les dires et ung chascun luy pardoina son heur. Ung iour de quaresme, la bonne Imperia fict ieusner ses gens, leur commanda de soy confesser et revenir à Dieu; puis elle-mesme alla se gecter au rez des piés du pape, et y fit tel repentir d'amour que elle obtinst de luy remission de tous ses peschez, cuidant que l'absolution de mon dict pape communicqueroit à son asme le puccelaige que elle se douloyt de ne pouvoir offrir à son amy. Besoing est de croire que la piscine eccleziastique eust aulcune vertu, veu que le paoure caddet feust envelloppé de rets si bien engluez que il se cuydoyt ez cieulx, et lairra les negotiations du roy de France, lairra son amour pour la demoyselle de Montmorency, finablement lairra tout pour marier madame Imperia à ceste fin de vifure et mourir avecque elle. Voilla quel feut l'effect des savantes mannieres de ceste grande dame de plaizir une fois que sa science torna au prouffict d'ung amour de bon aloy. Madame Imperia fict ses adieulx à ses mignons et pigeons par une feste roialle donnee pour ses nopces qui feurent merveilleuzes et auxquelles vindrent les princes italians. Elle avoyt, ce dict-on, ung million d'escus d'or. Veu l'enormitez de ceste somme, ung chascun loing de blasmer l'Isle-Adam, luy fict force complimens pourceque il feut apertement desmontré que ne madame Imperia, ne son ieune espoulx ne songioient ne l'ung ne l'autre à ces grants biens, tant la chozette estoyt leur unicque penser. Le pape bennit leur mariaige et dict que ce estoit bel a voir ceste fin d'une uierge folle, laquelle faisoyt rettour à Dieu par voye de mariage. Ains pendant ceste extresme nuict où il feut licite à tous voir la royne de beaulté qui alloyt deuenir simple chastelaine au pays de France, il y eust bon numbre de gens qui desplourerent les nuictees de bons rires, les meddianoches, festes masquees, iolys tours et ces heures molles où chascun luy vuydoit son cueur; enfin eurent regret de toutes les ayzes qui se trouuoyent chez ceste superfine creature, laquelle pareust pluz alleschante qu'en aulcun printemps de sa uie, veu que son extresme ardeur chordiale la faysoit reluyre comme soleil. Moult se lamentoient sur ce qu'elle avoyt eu la tristifiante phantaizie de finer en femme de bien; à ceulx-ci madame de l'Isle-Adam dizoyt en iocquetant que aprest vingt-quatre annees employees à fayre le bien publicq, elle avoyt bien gaigné de soy resposer; aulcuns luy remonstrerent que pour loing que feut le soleil ung chascun s'y chauffioit, tandis que elle ne se monstreroit pluz à eulx; à ceulx la, elle respondict que elle auroyt encore des soubrires pour les seigneurs qui viendroyent voir comment elle ioueroyt le roolle de femme de bien. A ce, l'enuoyé engloys dict que elle estoyt capable de toust, mesme de poulser la vertu au poinct supresme. Elle lairra ung prezent à ung chascun de ses amys, de nottables sommes aux paoures et souffreteulx de Rome; puys fict habandon au couuent où debvoit estre sa fille et à l'ecclize que elle bastissoit, des denniers que elle avoit hérittés de la Theodore et qui vennoient dudict cardinal de Raguze.

Alorsque les deux espoulx s'arroutèrent, ils feurent accompaigniez iusques à ung grant bout de chemin par des cheualliers en deuil et voire par le peuple qui leur fict mille soubhaits de bon heur, pourceque madame Imperia n'avoyt de rigueur que pour les grants et se monstroyt universellement doulce aux paoures. Ceste belle royne des amours feut festee ainsy sur son passaige en toutes les uilles d'Italie où le bruit de sa conversion se estoyt respendeu, et où ung chascun estoyt curieulx de voir ces deulx espoux si amans, caz rare. Pluzieurs princes repceurent à leur court ce ioly couple dizant

que besoing estoyt de fayre honneur à ceste femme qui avoyt le couraige de renoncer à son empire sur tous, pour deuenir femme de bien. Ains il y eust ung mauluais garson qui estoyt monseigneur le duc de Ferrare, lequel dict au caddet de l'Isle-Adam que sa grant fortune ne luy coustoyt pas chier. A ceste prime offence, madame Imperia monstra combien elle avoyt le cueur hault, veu que elle habandonna tous les escus venant de ses pigeons d'amour, pour l'aornement du duome de Santa Maria del Fiore en la uille de Flourence, ce qui fict rire aux deppens du sire d'Este, lequel se jactoit de bastir une ecclize maulgré la mievrerie de ses revenus; et comptez que il feut moult blasmé de ce mot par son frère le cardinal. La belle Imperia ne conserua que ses biens à elle et ceulx que l'empereur luy avoit accordez par pure amitié depuys sa despartie, lesquels estoyent considérables. Le caddet de l'Isle-Adam eust une renconstre avecque ce duc, en laquelle il le blessa. Par ainsy madame de l'Isle-Adam ne son mary ne peurent estre repprochez en aulcune maniere. Ce traict de chevallerie la fict glorieulzement accueillir par tous les lieux de son passaige, surtout en Piedmont où les festes feurent trez guallantes. Les vers, comme sonnets, espithalames et odes que composerent lors les poetes, ont este miz en aulcuns recueils; ains toute poësie estoit pietre auprest d'elle qui, suyvant ung mot de messer Boccacio, estoit la poësie mesme.

Le prix en ce tournoy de festes et guallanteries feut au bon empereur des Romains, lequel, saichant la sottie du duc de Ferrare, despescha ung envoyé à sa mye, enchargié de lettres manuscriptes latines, en lesquelles il luy dizoit l'aymer tant pour ellemesme que il estoit ioyeulx de la scavoir heureulze, ains triste que tout son heur ne vint pas de lui; que il y perdoit le droict de la guerdonner; ains que si le roy de France luy faisoit fresche mine, il tiendroit à honneur d'acquérir ung Villiers au sainct empire, et luy donneroit telles principaultez que il voudroit choizir en ses dommaines. La belle Imperia fict repponse que elle scavoit l'empereur trez grant, ains que deut-elle soffrir en France mille affronts, elle deslibcroit y finer ses iours.

CHAPITRE DEUXIESME.

COMMENT FINA CESTUY MARIAIGE.

Dans le double d'estre ou non accueillie, poinct ne voulsist aller à la court, la dame de l'Isle-Adam; ains vesquit ez champs où son dict sievr espoulx luy fict ung bel establissement en acheptant la seigneurie de Beaumont-le-Vicompte, ce qui donna liev à l'équivocque sur ce nom relattée par nostre bien ayme Rabelays dans son trez magnificque liure. Le caddet acquist encore la seigneurie de Nointel, la forest de Carenelle, Sainct-Martin et aultres lieux voizins de l'Isle-Adam où demouroyt son frere Villiers. Ces dicts acquetz le firent le pluz puissant seignevr en l'Isle-de-France et vicompté de Paris. Il eust cure de bastir ung merueilleux chastel lez Beaumont qui feut ruyné pieça par l'Engloys, et l'aorna des meubles, bobans, tapis estranges, bahuts, tableaux, statues et curiositez de sa femme, laquelle estoit bonne connoisseuze, ce qui accomparagea cestuy manoir aux pluz magnificques chasteaulx cogneuz. Les deulx espoulx mennerent une uie tant enuiee de tous que il n'estoyt bruict en la uille de Paris et en la court que de cestuy mariaige, de l'heur du sire de Beaumont et pardessus toust de la parfaicte, lealle, gratieulze et relligieulze vie de sa femme que, par costume prinse, aulcuns nommoient touiours madame Imperia; laquelle ne estoyt pluz ne fiere, ne trenchante comme acier, ains avoyt les vertuz et quallitez d'une femme de bien, à en remonstrer à une royne. Elle estoyt bien aymee de l'ecclize pour sa grant relligion, veu que elle n'avoyt oncques oublié Dieu, ayant, comme elle dizoit iadys, moult margaudé avecque les gens d'ecclize, abbez, evesques, cardinaulx lesquels luy bailloient eaue benoiste en sa coquille et entre deux courtines lui ramentevoient son salut esterne. Les louanges faictes de ceste dame eurent tel effect que le roy vind en Beauvoizis pour auoir subject de uoir ceste merueille, et fict au sire la grace de couchier à Beavmont, y demoura trois iours et y menna une chasse royalle avecque la royne et toute la court. Comptez que il feut emmerueillé, comme aussy la royne, les dames et la court des fassons de ceste belle qui feut proclasmee dame de cortoizie et de beaulté. Le roy en prime abord, puys la royne, et ung chascun soula complimenter l'Isle-Adam d'auoir esleu pareille femme. La modestie de la chastelaine fict pluz que n'eust faict la fiereté, veu que elle feust conuiee à aller en la court et par toust, tant estoyt imperieux son greant cueur, tant estoyt tyrannique son violent amour pour son espoulx! Comptez que ses appatz mussez soubs les drappeaulx de la vertu, n'en feurent que pluz gentils. Le roy bailla la charge vacquante de sa lieutenance en l'Isle-de-France et preuostez de Paris à son ancien envoyé, luy donnant le titre de vicompte de Beaumont, ce qui l'establit gouverneur de toute la prouince, et le mist sur ung grant pied à la court. Ains de ce seiour, vind une playe au cueur de madame de Beaumont, pourceque ung maulvais ialoux de ceste heur sans meslange, luy demanda en manniere de

ieu, si Beaumont luy avoyt parlé de ses primes amours avecque la demoyselle de Montmorency, laquelle avoyt lors vingt-deulx ans, veu que elle en avoyt seize lors du mariaige faict à Rome, laquelle demoiselle l'aymoit tant que elle demouroyt pucelle, n'entendoyt à aulcun mariage et se mouroyt de dezespoir en ses cottes, ne pouvant perdre soubvenir de son amant emblé, et voulloit soy mettre au couvent de Chelles. Madame Imperia deppuys six annees que duroyt son heur, n'auoyt oncques ouy ce nom, et recogneust à ce, que elle estoyt bien aymee. Faictes estat que cestuy temps avoit esté consumé comme ung seul iour, que tovs deulx se cuidoyent mariez de la ueille, que chascune des nuicts estoyt une nuict de nopces, et que si pour aller uoir a ung soing dehors le vicompte s'esloingnoit de sa femme, il estoyt melancholicque, ne pouuant la perdre de veue, ne elle non pluz, luy. Le roy qui aymoit moult le vicompte, lui dict aussy ung mot qui luy demoura comme espine au cueur en lui dizant : Tu ne has poinct d'enfans. A quoy Beaumont respondict en homme sur la playe duquel on bouttoit le doigt : Monseignevr, mon frere en ha, par ainsy nostre lignaige est affermi.

Or il aduint que les deulx enfans de son frere moureurent de male mort, l'ung à ung tournoy par cheute de cheual, et l'aultre de maladdie. Monsieur de l'Isle-Adam conceupt telle douleur de ces deulx morts que il perit de ce, tant il aymoit ses deulx fils. Par ainsy, la vicompté de Beaumont, les acquetz de Carenelle, de Sainct-Martin, de Nointel et les domaines à l'entour feurent reuniz à la seigneurie de l'Isle-Adam, aux foretz voizines, et le caddet devint chief de maison.

En cestuy temps, madame comptoyt quarante-cinq ans d'eage et estoit touiours idoine à fayre enfans, tant bonne estoit sa membreure ; ains elle ne concepvoit poinct. Alorsque elle vid le lignaige de l'Isle-Adam finé, elle se iacta de produire une lignee. Ores, comme deppuys sept annees escheues elle n'avoyt oncques eu le plus legier soupsson d'enfantement, elle cuida, d'après l'aduis d'ung saige physicien que elle manda de Paris et fict vennir capiettement, que ceste non fecundation provenoit de ce que tous deulx, elle et son espoulx touiours pluz amans que espoulx, prenoient tant de ioye au deduict, que l'engenreure en estoit empeschiee. Adoncques durant ung temps elle s'appliqua, li bonne femme, à demourer calme comme une galline soubs le coq, pourceque le physician luy avoit remonstré que dans l'estat de natture, oncques ne failloient les bestes à produire, veu que les femelles ne uzoient d'aulcuns hartifices, ne mignoteries, ne lesbinaiges et mille fassons avec lesquelles les femmes accommodoyent les olives de Poissy ; et pour ce, fict-elle, estoient à bon titre dictes bestes ; ains elle fict la promesse de ne pluz iouer avec sa chiere branche coralline, et mettre en oubly toutes les confitureries que elle avoit enginiées. Las! encores que elle se tinst saigement estendeue comme ceste Hallemande, laquelle feut cauze par sa coite alleure que son espoulx la chevaulchia morte et alla li paoure baron demander absolution de ce caz au pape qui rendist son celebbre bref où il prioit les dames de Franconie de se legierement mouuoir au deduict pour que ce pesché n'aduint pluz, madame de l'Isle-Adam ne conceupt poinct, et cheut en grant melancholie. Puys elle commença ià d'obseruer combien estoit songeur par momens l'Isle-Adam que elle espia lorsque il cuidoit n'estre poinct veu et qui plouroit de ne auoir aulcun fruict de son amour. Bientost les deulx espoulx meslerent leurs pleurs, veu que toust estoit commun en ce beau mariaige, et que ne se lairrant poinct, force estoit que le penser de l'ung feut le penser de l'aultre. Quand madame voyoit l'enfant d'ung paoure elle se mouroit de douleur, et en avoyt pour ung iour à se resconforter. Voyant ceste grant poine, l'Isle-Adam ordonna que touz enfans se tinssent esloignez de sa femme, et luy dict les pluz doulces parolles, comme que les enfans soubvent tournoient à mal, à quoy elle respondict que ung enfant faict par eulx qui s'aymoient tant seroyt le pluz bel enfant du munde ; il dict que leurs fieulx pouvoient périr comme ceulx à son paoure frère, à quoi elle respondict que elle ne les lairreroit poinct s'éloigner de sa iuppe pluz qu'une galline faict de ses poussins touiours à la ronde de son œil; enfin avoit repponse à tout. Madame fict vennir une femme soubpssonnee de magie et qui passoit pour auoir obserué ces mysteres, laquelle lui dict que elle avoit veu soubvent femmes qui ne concepvoient poinct maulgre leurs estudes à bien fayre la ioye, concepuoir en la maniere des bestes, laquelle estoit la plus simple. Lors madame se mit en debuoir de fayre à l'imitacion du bestail, et de ce n'obtinst aulcune enfleure de ventre, lequel demouroyt ferme et blanc comme marbre. Elle revind à la science physicale des maystres doctevrs de Paris, et envoya querir ung celebbre medicin arabe, lequel estoit vennu lors en France, y produire une nouvelle science. Adoncques cestuy medecin, eleué en l'eschole d'ung sievr Auerroës, luy dict ceste cruelle sentence : que pour avoir repceu trop d'hommes en sa nauf, et s'estre adonnee à leurs phantaizies comme elle avoyt costume en faysant le ioly mestier d'amour, elle avoyt à tout iamays ruyné certaines grappes où Dame Nature avoit accrochez aulcuns œufs, lesquels fecundez par les masles, estoient couvez à couvert et desquels esclozoient en l'accouschement les petits de toute femelle portant mamelles, ce qui estoit

preuvé par la coeffe traisnée par aulcuns enfants. Ceste argumentation pareust si mamallement sotte, beste, niaize, à contre sens des liures saincts où est establie la maiesté de l'homme faict à l'imaige de Dieu, et tout au rebours des systhemes suyvis, de la saincte rayson et bonne doctrine, que les doctevrs de Paris en firent mille bourdes. Le medicin arabe lairra l'eschole où oncques ne feut question du sievr Averroës, son maystre. Les mires dirent à madame, qui estoit venneue souriquoizement à Paris, que elle allast son train, veu que elle avoyt eu, durant sa uie d'amour, la belle Theodore du cardinal de Raguze, que le droict de fayre enfans demouroit aux femmes tant que duroyt la marée du sang, e. que elle eust cure de multiplier les caz d'enfantement. Ceste aduis luy pareut tant saige que elle multiplia ses victoires; ains ce feut multiplier ses deffaictes, veu que elle n'obtinst que fleurs sans fruict. La paoure affligee escripuit lors au Pape qui l'aymoit moult, et luy manda ses douloirs. Li bon Pape luy respundict par une graticulze homelie escripte de sa main, que là où la science humaine et les chozes terrestres faysoient deffault, besoing estoit de soy torner vers le ciel, et implourer la graace de Diev. Lors feut conclud par elle d'aller piedz nudz, en compaignie de son espoulx, devers Nostre Dame de Liesse, celebbre par son interuention en pareilz caz, et fict vueu d'y bastir une magnificque cathedrale en merciement d'ung enfant. Ains elle se meurdrit et guasta ses iolys pieds, puys ne conceupt aultre chose que le pluz uiolent chagrin, et qui feut tel que aulcuns de ses beaulx cheueulx tumberent et aulcuns blanchirent. Finablement les facultez de fayre enfans luy feurent rettireez, d'où vindrent aulcunes espesses vapeurs issues des hypochundres lesquelles luy iaunirent le tainct. Elle comptoit lors quarante-neuf annees, et habitoit son chastel de l'Isle-Adam où elle maygrissoit comme leppreux en l'Hostel Dieu. La paourette se dezesperoit d'aultant pluz que l'Isle-Adam estoit touiours amoureulx et bon comme pain pour elle qui failloit à son debvoir pour avoir iadys esté trop cognée par les hommes, et ne estoit pluz, suyvant son desdaigneux dire, que ung chauldron à cuyre andouilles. Ha! fict elle par une vespree où ces pensers tormentoient li cueur, maulgré l'ecclize, maulgré le roy, maulgré tout, madame de l'Isle-Adam est touiours la maulvaise Imperia. De faict, elle tumboit en male raige quand elle voyoit ce flourissant gentilhomme avoir toust à soubhaists, grants biens, faueur royalle, amour sans pair, femme sans secunde, plaizirs comme aulcune n'en donnoyt, et faillir par le poinct le plus chier à ung chief de haulte mayson, à scavoir la lignee. En ce penser, elle soubhaitoit mourir en songiant combien il avoyt esté noble et grand à l'enconstre d'elle, et combien elle manquoit à son debuoir en ne luy baillant poinct enfans, et ne pouuant dezormais luy en bailler. Elle mussa sa douleur au pluz profund de son cueur, et conceupt une deuotion digne de son grant amour. Pour mettre à fin ceste heroïque vizée, elle se fict encore plus amoureulze, prind des soings extresmes de ses beaultez, et uza de preceptes savans pour maintenir en estat sa corporence qui gectoit ung esclat incredible.

Vers ce temps, le sievr de Montmorency vainquist la repulsion de sa fille por le mariaige et il feut moult parlé de son alliance avecque ung sievr de Chastillon. Madame Imperia, laquelle estoit voizine de trois lieues de Montmorency, enuoya ung iour son mari chasser en forest, et se desporta vers le chastel où demouroyt lors la demoyselle de Montmorency. Vennue au plessis, elle s'y pourmena, dizant à ung serviteur d'informer la demoyselle que une dame avoyt ung aduis trez pressant pour elle, et que elle vind luy bailler audience. Trez obturbee par le discours qui luy feut faict des beaultez, courtoizie et suitte de la dame incogneue, la demoyselle de Montmorency alla en grant erre ez iardins, et fict la renconstre de sa rivale que elle ne cognoissoit poinct.

—Ma mye, fict la paoure femme plourant de voir la demoyselle aultant belle que elle estoit, ie scays que l'on vous contrainct à marier monsievr de Chastillon, encore que vous aymez monsieur de l'Isle-Adam, ayez fiance en la prophetie que ie vous fays icy, que celluy que vous avez aymé et qui ne vous a failly que par des embusches en lesquelles ung ange seroit tombé, sera desliuré de sa vieille femme paravant que les feuilles soient cheues. Par ainsy vostre constante amour aura sa couronne de fleurs. Duncques, ayez le cueur de vous refuzer au dict mariaige qui se moyenne, et vous iouirez de vostre bien aymé. Donnez-moy votre foy de bien aymer l'Isle-Adam qui est le plus graticulx des hommes, de ne iamais luy fayre poine, et luy dire de vous descouvrir tous les secrets d'amour inventez par madame Imperia, veu que en les praticquant, vous ieune, il vous sera facile d'obliterer la remembrance d'icelle en son esperit.

La demoyselle de Montmorency chut en ung tel estonnement que elle ne scut fayre aulcune response, et lairra ceste royne de beaulté s'esloigner, et la prind pour une phee, iusques à ce que ung manouvrier luy dict que ceste phee estoit madame de l'Isle-Adam. Encore que ceste adventeure feut inexpliquable, ceste demoyselle de Montmorency dict à son pere que elle ne respondroit sur l'alliance prouposee qu'aprest l'automne, tant il est de la natture de l'Amour de se marier à l'Espérance, maulgré les

absurdes happelourdes que luy baille à gober, comme gasteaulx de miel, ceste fallacieuze et gratieulze compaigne.

Durant le moys où se cueillent les vignes, madame Imperia ne voulsit poinct que l'Isle-Adam la lairrast et uza de ses plus flambantes ioyes, en telle sorte que vous eussiez cuydé que elle le vouloyt ruyner, veu que à part luy, l'Isle-Adam creut que il avoyt affaire à une femme neufve, par chaque nuictee. Au resveigler, la bonne femme le requestoit de guarder memoyre de ceste amour faicte en toute perfection. Puys pour scavoir le vray du cueur de son amy luy dizoit : Paoure l'Isle-Adam, nous ne avons pas faict saige de marier ung iouvencel comme toy qui prenois vint-trois ans avecque une vieille qui couroit sus à quarante ! Luy respondoit que son heur estoit tel qu'il faysoit mille envieulx, que à son eage elle ne avoyt poinct sa pareille parmi les demoysellés, et que si iamais elle vieillissoit, il aymeroit ses riddes, et cuidoit que dans la tumbe elle seroit iolye et son squelette aymable.

A telles responses qui luy faisoient vennir l'eaue ez yeulx, elle respondit malicieulsement ung mattin que la demoyselle de Montmorency estoit bien belle et trez fidelle. Ce mot fict dire à l'Isle Adam, que elle le mettoit à mal en luy recordant le seul tort que il avoit eu en sa uie, en faulsant la parolle donnee à sa premiere mye de laquelle elle avoyt estainct l'amour en son cueur. Ceste candide parolle fict que elle le saizit et le serra trez estroictement, esmeue de ceste leaulté de discours là où pluzieurs auroient blezé. — Chier amy, fict-elle, vecy plusieurs iours que ie suys affectee d'une retraction au cueur, de laquelle ie feus dez le ieune eage menassee de mourir, arrest que ha confirmé le fisician arabe. Si ie meurs, ie veulx que tu fasses le pluz liant serment de cheuallier de prendre la demoyselle de Montmorency pour femme. I'ay telles seuretez de mourir que ie lairre mes biens à ta mayson soubs la condicion de cestuy mariaige. En entendant cecy, l'Isle-Adam blesmit et se sentist foyble au seul penser d'une separation esterne avecque sa bonne femme.

— Ouy, chier threzor d'amour, fict-elle, ie suys punie par Dieu là où se firent mes peschez, pour ce que les grants plaizirs que ie esprouve me dilatent le cueur et ont, suyvant le mire arabe, amoindri les vaisseaux qui, par ung temps de Senegal, creveront; ains i'ay touiours prié Dieu de m'oster ainsy la uie en l'eage où ie suys pour ce que ie ne veulx poinct voir mes beautez ruyneez par li temps.

Ceste grande et noble femme vit lors combien elle estoyt aymee. Vecy comme elle oblinst le pluz grant sacrifice d'amour qui oncques eust esté faict sur ceste terre. Elle seule scavoyt quels attraits estoyent dans les baudouineries, balanogaudisseries et pourlescheries du lict coniugal qui estoient telles que le paoure l'Isle-Adam auroyt mieulx aymé mourir que de se lairrer sevrer des friandises amoureulses que elle y confizoyt. A ceste advueu faict par elle que dans une raige d'amour son cueur se brizeroit, le cheuallier se gecta à ses genouils, et luy dict que pour la conseruer, il ne la requerroyt iamays d'amour, que il vivroyt heureulx de la uoir et la sentir à ses costez, se contenteroyt de bayser ses coeffes et de se froster à ses iuppes. Lors elle respundit en fundant en eaue que elle preferoyt mourir plus tost que perdre ung seul bouton de son buisson d'esglantines, que elle periroyt comme elle avoyt vescu, veu que pour son heur, elle scavoit comment fayre à ceste fin que ung homme la chevaulchiast quand tel estoit son vouloir, sans que besoing lui feut de dire ung mot.

Cy est urgent de faire scavoir que elle avoyt eu du dessus dict cardinal de Raguze, ung pretieulx guerdon que ce braguard nommoyt bref *in articulo mortis*. Perdoinez ces trois mots lattins qui proviennent du cardinal. Ce estoyt ung flaccon de verre mince, faict à Venice, gros comme une feue, contenant poizon si subtil, qu'en le brizant entre ses dents, la mort advenoyt soudain sans nulle douleur, et il avoyt eu ce dict bouccon de la signora Tophana, la bonne fayseuse de poizons en la ville de Rome. Ores cestuy verre estoyt soubs ung chaston de bague, preserué de tout obiect contundant par aulcunes plaques d'or. La paoure Imperia mist aulcunes foys li verre en sa bousche, sans se rezouldre à y mordre, tant elle prenoyt plaizir à la vennue que elle cuydoit estre la darreniere. Lors elle se pleut à repasser toutes ses fassons de chozer parauant de mordre au verre, puis elle se dict que alorsque elle sentiroyt la plus parfaicte de toutes les ioyes, elle creueroyt le bouccon.

La paoure creature lairra la uie en la nuict du prime iour d'octobre. Lors feut entendeue grant clameur ez forests et nuees comme si les amours eussent crié : *li grant Noc est mort!* à l'imitacion des dieux payens, lesquels à l'advenement du Saulveur des hommes s'enfouirent ez cieux dizant : *li grant Pan est creué!* Parolle qui feut ouie par aulcuns navigeant en la mer Eubéenne, et conseruée par ung Pere de l'ecclize.

Madame Imperia decedda sans estre guastee, tant Dieu avoyt eu cure de fayre ung modele irreprochable de femme. Elle avoit, dict-on, une magnificque coulouration de tainct cauzée par le voizinage des aesles flambantes du Plaizir qui plouroit et gizoit prest d'elle. Son espoulx menna ung dueil incomparable, ne se doubtant poinct que elle estoyt morte pour le liberer d'une femme brehaigne, veu que le mire qui l'embeaulma, ne dict mot sur la cauze de

ceste mort. Ceste belle œuure se descouvrit six annees aprest le mariaige du sire avecque la demoyselle de Montmorency, pourceque ceste niece luy racompta la visite de madame Imperia. Le paoure gentilhomme traisna dès lors des iours mellancollieulx et fina par mourir, ne pouvant forbannir la remembrance des ioyes d'amour que il n'estoyt au pouvoir d'une nigaulde luy restituer; par ainsi donna la preuve d'une veritté qui se dizoyt en ce temps que ceste femme ne mouroyt iamais dans ung cueur où elle avoyt regné.

Cecy nous apprend que la vertu n'est bien cogneue que par celles qui ont praticqué le vice; pourceque parmi les pluz preudes femmes, peu eussent ainsi lairré la vie, en quelque hault bout de relligion que vous les boutliez.

ÉPILOGUE.

Ha ! folle mignonne, toy qui es enchargiee d'esgayer la mayson, tu has esté, maulgré mille deffences iteratifues, te veautrer dedans ce bourbier de melancholie où tu has ia pesché Berthe, et reviends cheveulx desnouez comme fille qui ha forcé ung parti de lansquenets ! Où sont tes iolyes esguilles d'or à grelots, tes fleurs filigranees en phantaisies arabesques, où has-tu lairré ta marotte incarnadine aornee de bobans pretieulx qui couste ung minot de perles? Pourquoi guaster par des larmes pernitieulses tes yeulx noirs si playsants quand y petille le sel d'ung conte que les papes te perdoynent tes dires à l'umbre de tes rires, sentent leur asme prinse entre l'iuoire de tes dentz, ont le cueur tiré par la fine roze que darde ta langue, et troqueroient leur pantophle contre ung cent des soubsrires qui broyent sur tes lesvres le vermillon du bon sang. Garse rieuse, si tu veulx demourer touiours fresche et ieune, ne ploure iamais pluz. Songe à chevaulcher les mousches sans brides, à brider avecque de belles nuees tes chimeres cameleonesques, à mettamorphoser les realitez vifues en figures vestues d'iris, caparassonnees de resves cramoizis, emmanscheez d'aesles pers à yeulx de perdrix. Par le Corps et le Sang, par l'Encensoir et le Sceau, par le Livre et l'Espee, par la Guenille et l'Or, par le Son et la Couleur, si tu rattournes en ce bouge d'elegies où les eunuques raccollent des laiderons pour des sulthans imbecilles, ie te maudis, ie te trentemille, ie te fays ieusner de mièvreries et d'amour, ie te...

Brouf! La vecy à cheual sur ung rais de soleil en compaignie d'ung dixain qui esclatte en meteores aeriformes! Elle se ioue dedans leurs prismes en courant si dru, si haut, si hardi, si à contre sens, à contre fil, à contre tout, que besoing est de la cognoistre de longues pleusmes pour suyvre sa queue de syrène aux facettes d'argent, laquelle frestille emmi les hartifices de ces rires nouveaulx. Vray Dieu! elle s'y est ruee comme ung cent d'escholiers dans une haye pleine de murons au debotter des vespres. Au dyable le magister! le dixain est paracheué. Foing du trauail, à moy compaignons!

CÉSAR BIROTTEAU.

PREMIÈRE PARTIE.

CÉSAR A SON APOGÉE.

Ce livre est le premier côté d'une médaille qui roulera dans toutes les sociétés, le revers est LA MAISON NUCINGEN. Ces deux histoires sont nées jumelles. Qui lit *César Birotteau,* devra donc lire *la Maison Nucingen,* s'il veut connaître l'ouvrage entier. Toute œuvre comique est nécessairement bilatérale. L'écrivain, ce grand rapporteur de procès, doit mettre les adversaires face à face. Alceste, quoique lumineux par lui-même, reçoit son vrai jour de Philinte,

Si tanta licet componere parvis.

I.

UNE ALTERCATION DE MÉNAGE.

Durant les nuits d'hiver, le bruit ne cesse dans la rue Saint-Honoré que pendant un instant, car les maraîchers y continuent, en allant à la halle, le mouvement des retours du spectacle ou du bal. Au milieu de ce point d'orgue qui, dans la grande symphonie du tapage parisien, se rencontre vers une heure du matin, la femme de M. César Birotteau, marchand parfumeur établi près de la place Vendôme, fut réveillée en sursaut par un épouvantable rêve. Elle s'était vue double, elle s'était apparu à elle-même en haillons, tournant d'une main sèche et ridée le bec-de-cane de sa propre boutique, où elle se trouvait à la fois et sur le seuil de la porte et sur son fauteuil dans le comptoir; elle se demandait l'aumône, elle s'entendait parler à la porte et au comptoir. Elle voulut saisir son mari et posa la main sur une place froide; sa peur devint alors tellement intense qu'elle ne put remuer son cou qui se pétrifia: les parois de son gosier se collèrent, la voix lui manqua; elle resta clouée sur son séant, les yeux agrandis et fixes, les cheveux douloureusement affectés, les oreilles pleines de sons étranges, le cœur contracté mais palpitant, enfin tout à la fois en sueur et glacée au milieu d'une alcôve dont les deux battants étaient ouverts.

La peur est un sentiment morbifique à demi, qui presse si violemment la machine humaine que les facultés y sont soudainement portées soit au plus haut degré de leur puissance, soit au dernier de la désorganisation. La physiologie a été pendant longtemps surprise de ce phénomène qui renverse ses systèmes et bouleverse ses conjectures, quoiqu'il soit tout simplement un foudroiement opéré à l'intérieur, mais, comme tous les accidents électriques, bizarre et capricieux dans ses modes: explication qui deviendra vulgaire le jour où les savants auront reconnu le rôle immense que joue l'électricité dans la pensée humaine.

Madame Birotteau subit alors quelques-unes des souffrances en quelque sorte lumineuses que procurent ces terribles décharges de la volonté répandue ou concentrée par un mécanisme inconnu. Ainsi pendant un laps de temps, fort court en l'appréciant à la mesure de nos chronomètres, mais incommensurable au compte de ses rapides impressions, cette pauvre femme eut le monstrueux pouvoir d'émettre plus d'idées, de faire surgir plus de souvenirs que, dans l'état ordinaire de ses facultés, elle n'en aurait conçu pendant toute une journée. La poignante histoire de ce monologue peut se résumer en quelques mots absurdes, contradictoires et dénués de sens comme il le fut.

— Il n'existe aucune raison qui puisse faire sortir Birotteau de mon lit! Il a mangé tant de veau que peut-être est-il indisposé; mais s'il était malade, il m'aurait éveillée. Depuis dix-neuf ans que nous couchons ensemble dans ce lit, dans cette même maison, jamais il ne lui est arrivé de quitter sa place sans me le dire, pauvre mouton! Il n'a découché que pour passer la nuit au corps de garde. S'est-il couché ce soir avec moi? Mais oui. Mon Dieu, suis-je bête!

Elle jeta les yeux sur le lit, et vit le bonnet de nuit de son mari qui conservait la forme presque conique de la tête.

— Il est donc mort! Se serait-il tué? Pourquoi? reprit-elle. Depuis deux ans qu'ils l'ont nommé adjoint au maire, il est *tout je ne sais comment*. Le mettre dans les fonctions publiques, n'est-ce pas, foi d'honnête femme, à faire pitié? Ses affaires vont bien, il m'a donné un châle. Elles vont mal peut-être! Bah! je le saurais. Sait-on jamais ce qu'un homme a dans son sac? ni une femme non plus, ça n'est pas un mal. Mais n'avons-nous pas vendu pour cinq mille francs aujourd'hui? D'ailleurs un adjoint ne peut pas se faire mourir soi-même, il connaît trop bien les lois. Où donc est-il?

Elle ne pouvait ni tourner le cou, ni avancer la main pour tirer un cordon de sonnette qui aurait mis en mouvement une cuisinière, trois commis et un garçon de magasin; en proie au cauchemar qui continuait dans son état de veille, elle oubliait sa fille paisiblement endormie dans une chambre contiguë à la sienne, et dont la porte donnait au pied de son lit. Enfin elle cria : — Birotteau! et ne reçut aucune réponse. Elle croyait avoir crié le nom, et ne l'avait prononcé que mentalement.

— Aurait-il une maîtresse? Il est trop bête, reprit-elle. D'ailleurs, il m'aime trop pour cela. N'a-t-il pas dit à madame Roguin qu'il ne m'avait jamais fait d'infidélité, même en pensée! C'est la probité venue sur terre, cet homme-là. Si quelqu'un mérite le paradis, n'est-ce pas lui? De quoi peut-il s'accuser à son confesseur? il lui dit des *nunu*. Pour un royaliste qu'il est, sans savoir pourquoi, par exemple, il ne fait guère bien mousser sa religion. Pauvre chat, il va dès huit heures en cachette à la messe, comme s'il allait dans une maison de plaisir. Il craint Dieu, pour Dieu même : l'enfer ne le concerne guère. Comment aurait-il une maîtresse? il quitte si peu ma jupe qu'il m'en ennuie. Il m'aime mieux que ses yeux, il s'aveuglerait pour moi. Pendant dix-neuf ans, il n'a jamais proféré de parole plus haute que l'autre, parlant à ma personne. Sa fille ne passe qu'après moi. Mais Césarine est là; Césarine! Césarine! Il n'a jamais eu de pensée qu'il ne me l'ait dite. Il avait bien raison, quand il venait AU PETIT MATELOT, de prétendre que je ne le connaîtrais qu'à l'user. Et plus là! voilà de l'extraordinaire.

Elle tourna péniblement la tête et regarda furtivement à travers sa chambre, alors pleine de ces pittoresques effets de nuit qui font le désespoir du langage, et semblent appartenir exclusivement au pinceau des peintres de genre. Par quels mots rendre les effroyables zigzags que produisent les ombres portées, les apparences fantastiques des rideaux bombés par le vent, les jeux de la lumière incertaine que projette la veilleuse dans les plis du calicot rouge, les flammes que vomit une patère dont le centre rutilant ressemble à l'œil d'un voleur, l'apparition d'une robe agenouillée, enfin toutes les bizarreries qui effrayent l'imagination au moment où elle n'a de puissance que pour percevoir des douleurs et pour les agrandir. Madame Birotteau crut voir une forte lumière dans la pièce qui précédait sa chambre et pensa tout à coup au feu; mais en apercevant un foulard rouge qui lui parut être une mare de sang répandu, les voleurs l'occupèrent exclusivement, surtout quand elle voulut trouver les traces d'une lutte dans la manière dont les meubles étaient placés. Au souvenir de la somme qui était en caisse, une crainte généreuse éteignit les froides ardeurs du cauchemar; elle s'élança tout effarée, en chemise, au milieu de sa chambre, pour secourir son mari qu'elle supposait aux prises avec des assassins.

— Birotteau! Birotteau! cria-t-elle enfin d'une voix pleine d'angoisses.

Elle trouva le marchand parfumeur au milieu de la pièce voisine, une aune à la main et mesurant l'air, mais si mal enveloppé dans sa robe de chambre d'indienne verte, à pois couleur chocolat, que le froid lui rougissait les jambes sans qu'il le sentît, tant il était préoccupé. Quand César se retourna pour dire à sa femme : Eh bien, que veux-tu, Constance? son air, comme celui des hommes distraits par des calculs, fut si exorbitamment niais, que madame Birotteau se mit à rire.

— Mon Dieu, César, es-tu original comme ça! dit-elle. Pourquoi me laisses-tu seule sans me prévenir? J'ai manqué mourir de peur. Je ne savais quoi m'imaginer. Que fais-tu donc là, ouvert à tous vents? Tu vas t'enrhumer comme un loup. M'entends-tu, Birotteau?

— Oui, ma femme, me voilà, répondit le parfumeur en rentrant dans la chambre.

— Allons, arrive donc te chauffer, et dis-moi quelle lubie tu as, reprit madame Birotteau en écartant les cendres du feu qu'elle s'empressa de rallumer. Je suis gelée. Étais-je bête de me lever en chemise! mais j'ai vraiment cru qu'on t'assassinait.

Le marchand posa son bougeoir sur la cheminée, s'enveloppa dans sa robe de chambre, et alla chercher machinalement à sa femme un jupon de flanelle.

— Tiens, mimi, couvre-toi donc, dit-il. Vingt-deux sur dix-huit, reprit-il en continuant son monologue, nous pouvons avoir un superbe salon!

— Ah çà, Birotteau, te voilà donc en train de devenir fou! rêves-tu?

— Non, ma femme, je calcule.

— Pour faire tes bêtises, tu devrais bien au moins attendre le jour, s'écria-t-elle en rattachant son jupon sous sa camisole pour aller ouvrir la porte de la chambre où couchait sa fille.

Césarine dort, dit-elle, elle ne nous entendra point. Voyons, Birotteau, parle donc. Qu'as-tu?

— Nous pouvons donner le bal.

— Donner un bal! nous? Foi d'honnête femme, tu rêves, mon cher ami.

— Je ne rêve point, ma belle biche blanche. Écoute, il faut toujours faire ce qu'on doit relativement à la position où l'on se trouve. Le gouvernement m'a mis en évidence; j'appartiens au gouvernement: nous sommes obligés d'en étudier l'esprit et d'en favoriser les intentions en les développant. Le duc de Richelieu vient de faire cesser l'occupation de la France. Selon M. de La Billardière, les fonctionnaires qui représentent la ville de Paris doivent se faire un devoir, chacun dans la sphère de ses influences, de célébrer la libération du territoire. Témoignons un vrai patriotisme qui fera rougir celui des soi-disant libéraux, ces damnés intrigants, hein! hein! Est-ce que tu crois que je n'aime pas mon pays? Je veux montrer aux libéraux, à mes ennemis, qu'aimer le roi, c'est aimer la France!

— Tu crois donc avoir des ennemis, mon pauvre Birotteau!

— Mais oui, ma femme, nous avons des ennemis! Et la moitié de nos amis dans le quartier sont nos ennemis. Ils disent tous : Birotteau a la chance, Birotteau est un homme de rien, le voilà cependant adjoint! tout lui réussit. Eh bien! ils vont être encore joliment attrapés. Apprends la première que je suis chevalier de la Légion d'honneur, le roi a signé hier l'ordonnance.

— Oh! alors, dit madame Birotteau tout émue, faut donner le bal, mon bon ami. Mais qu'as-tu donc tant fait pour avoir la croix?

— Quand hier M. de La Billardière m'a dit cette nouvelle, reprit Birotteau embarrassé, je me suis aussi demandé, comme toi, quels étaient mes titres; mais en revenant, j'ai fini par les reconnaître et approuver le gouvernement. D'abord je suis royaliste, j'ai été blessé à Saint-Roch en vendémiaire, n'est-ce pas quelque chose que d'avoir porté les armes dans ce temps-là pour la bonne cause? Selon quelques négociants, je me suis acquitté de mes fonctions consulaires à la satisfaction générale. Enfin je suis adjoint, le roi accorde quatre croix au corps municipal de la ville de Paris. Examen fait des personnes qui, parmi les adjoints, pouvaient être décorées, le préfet m'a porté le premier sur la liste. Le roi doit d'ailleurs me connaître; grâce au vieux Ragon, je lui fournis la seule poudre dont il veuille faire usage, car nous possédons seuls la recette de la poudre de la feue reine, pauvre chère auguste victime! Le maire m'a violemment appuyé. Que veux-tu? Si le roi me donne la croix sans que je la lui demande, il me semble que je ne peux pas la refuser sans lui manquer à tous égards. Ai-je voulu être adjoint? Aussi, ma femme, puisque nous avons le vent en pompe, comme dit ton oncle Pillerault quand il est dans ses gaietés, suis-je décidé à mettre chez nous tout d'accord avec notre haute fortune. Si je puis être quelque chose, je me risquerai à devenir ce que le bon Dieu voudra que je sois, sous-préfet, si tel est mon destin. Ma femme, tu commets une grave erreur en croyant qu'un citoyen a payé sa dette à son pays après avoir débité pendant vingt ans des parfumeries à ceux qui venaient nous en chercher. Si l'État réclame le concours de nos lumières, nous les lui devons, comme nous lui devons l'impôt mobilier, les portes et fenêtres, *et cætera*. As-tu donc envie de toujours rester dans ton comptoir? Il y a, Dieu merci, bien assez longtemps que tu y séjournes. Le bal sera notre fête à nous. Adieu le détail, pour toi s'entend! Je brûle notre enseigne de LA REINE DES ROSES, j'efface sur notre tableau CÉSAR BIROTTEAU, MARCHAND PARFUMEUR, SUCCESSEUR DE RAGON, et mets tout bonnement *Parfumeries* en grosses lettres d'or. Je place à l'entresol le bureau, la caisse et un joli cabinet pour toi. Je fais mon magasin de l'arrière-boutique, de la salle à manger et de la cuisine actuelles. Je loue le premier étage de la maison voisine, où j'ouvre une porte dans le mur. Je retourne l'escalier afin d'aller de plain-pied d'une maison à l'autre. Nous aurons alors un grand appar-

tement meublé *aux oiseaux!* Oui, je renouvelle ta chambre, je te ménage un boudoir et donne une jolie chambre à Césarine. La demoiselle de comptoir que tu prendras, notre premier commis et ta femme de chambre (oui, madame, vous en aurez une!) logeront au second. Au troisième, il y aura la cuisine, la cuisinière et le garçon de peine. Le quatrième sera notre magasin général de bouteilles, cristaux et porcelaines; l'atelier de nos ouvrières dans le grenier! Les passants ne verront plus coller les étiquettes, faire des sacs, trier des flacons, boucher les fioles. Bon pour la rue Saint-Denis, mais rue Saint-Honoré... fi donc! mauvais genre. Notre magasin doit être cossu comme un salon. Dis donc, sommes-nous les seuls parfumeurs qui soient dans les honneurs? N'y a-t-il pas des vinaigriers, des marchands de moutarde qui commandent la garde nationale et qui sont très-bien vus au château? Imitons-les! étendons notre commerce, et en même temps poussons-nous dans les hautes sociétés.

— Tiens, Birotteau, sais-tu ce que je pense en t'écoutant? Eh bien! tu me fais l'effet d'un homme qui cherche midi à quatorze heures. Souviens-toi de ce que je t'ai conseillé quand il a été question de te nommer maire : ta tranquillité avant tout! « Tu es fait, t'ai-je dit, pour être en évidence, comme mon bras pour faire une aile de moulin. Les grandeurs seraient ta perte. » Tu ne m'as pas écoutée, la voilà venue notre perte. Pour jouer un rôle politique, il faut de l'argent, en avons-nous? Comment, tu veux brûler ton enseigne qui a coûté six cents francs, et renoncer à la Reine des Roses, à ta vraie gloire? Laisse donc les autres être des ambitieux. Qui met la main à un bûcher en retire de la flamme, est-ce vrai? La politique brûle aujourd'hui. Nous avons cent bons mille francs, écus, placés en dehors de notre commerce, de notre fabrique et de nos marchandises. Si tu veux augmenter ta fortune, agis aujourd'hui comme en 1793. Les rentes sont à soixante-douze francs, achète des rentes! Tu auras dix mille livres de revenu, sans que ce placement nuise à nos affaires. Profite de ce revirement pour marier notre fille, vends notre fonds et allons dans ton pays. Comment, pendant quinze ans, tu n'as parlé que d'acheter *les Trésorières,* ce joli petit bien près de Chinon, où il y a des eaux, des prés, des bois, des vignes, deux métairies, qui rapporte mille écus, dont l'habitation nous plaît à tous deux, que nous pouvons avoir encore pour soixante mille francs, et monsieur veut aujourd'hui devenir quelque chose dans le gouvernement! Souviens-toi donc de ce que nous sommes, des parfumeurs. Il y a seize ans, avant que tu n'eusses inventé LA DOUBLE PATE DES SULTANES et l'EAU CARMINATIVE, si l'on était venu te dire : « Vous allez avoir l'argent nécessaire pour acheter les Trésorières! » ne te serais-tu pas trouvé mal de joie? Eh bien! tu peux acquérir cette propriété dont tu avais tant envie, que tu n'ouvrais la bouche que de ça! maintenant tu parles de dépenser en bêtises un argent gagné à la sueur de notre front, je peux dire le nôtre, j'ai toujours été assise dans ce comptoir par tous les temps comme un pauvre chien dans sa niche. Ne vaut-il pas mieux avoir un pied-à-terre chez ta fille, devenue la femme d'un notaire de Paris, et vivre huit mois de l'année à Chinon, que de commencer ici à faire de cinq sous six blancs, et de six blancs rien. Attends la hausse des fonds publics, tu donneras huit mille livres de rente à ta fille, nous en garderons deux mille pour nous, le produit de notre fonds nous permettra d'avoir les Trésorières. Là, dans ton pays, mon bon petit chat! en emportant notre mobilier qui vaut gros, nous serons comme des princes, tandis qu'ici, faut au moins un million pour faire figure.

— Voilà où je t'attendais, ma femme, dit César Birotteau. Je ne suis pas assez bête encore (quoique tu me croies bien bête, toi!) pour ne pas avoir pensé à tout. Écoute-moi bien. Alexandre Crottat nous va comme un gant pour gendre, et il aura l'étude de Roguin, mais crois-tu qu'il se contente de cent mille francs de dot (une supposition que nous donnions tout notre avoir liquide pour établir notre fille, et c'est mon avis! J'aimerais mieux n'avoir que du pain sec pour le reste de mes jours, et la voir heureuse comme une reine, enfin la femme d'un notaire de Paris, comme tu dis). Eh bien! cent mille francs ou même huit mille livres de rente ne sont rien pour acheter l'étude à Roguin. Ce petit Xandrot, comme nous l'appelons, nous croit, ainsi que tout le monde, bien plus riches que nous ne le sommes. Si son père, ce gros fermier qui est avare comme un colimaçon, ne vend pas pour cent mille francs de terres, Xandrot ne sera pas notaire, car l'étude à Roguin vaut quatre ou cinq cent mille francs. Si Crottat n'en donne pas moitié comptant, comment se tirerait-il d'affaire? Césarine doit avoir deux cent mille francs de dot, je veux nous retirer bons bourgeois de Paris avec quinze mille livres de rentes. Hein! Si je te faisais voir ça clair comme le jour, n'aurais-tu pas la margoulette fermée?

— Ah, si tu as le Pérou!

— Oui, j'ai, ma biche. Oui, dit-il en prenant sa femme par la taille et la frappant à petits coups, ému par une joie qui anima tous ses traits. Je n'ai point voulu te parler de cette affaire avant qu'elle ne fût cuite; mais, ma foi, demain je la terminerai peut-être. Voici : Roguin m'a proposé une spéculation si sûre, qu'il s'y met avec Ragon, avec ton oncle Pillerault et deux autres de ses clients. Nous

allons acheter aux environs de la Madeleine des terrains que, suivant les calculs de Roguin, nous aurons pour le quart de la valeur à laquelle ils doivent arriver d'ici à trois ans, époque à laquelle, les baux étant expirés, nous deviendrons maîtres d'exploiter. Nous sommes tous six par portions convenues. Moi je fournis trois cent mille francs, afin d'y être pour trois huitièmes. Si quelqu'un de nous a besoin d'argent, Roguin lui en trouvera sur sa part en l'hypothéquant. Pour tenir la queue de la poêle et savoir comment frira le poisson, j'ai voulu être propriétaire en nom pour la moitié qui sera commune entre Pillerault, le bonhomme Ragon et moi. Roguin sera sous le nom d'un monsieur Charles Claparon, mon co-propriétaire, qui donnera, comme moi, une contre-lettre à ses associés. Les actes d'acquisition se font par promesses de vente sous seing privé jusqu'à ce que nous soyons maîtres de tous les terrains. Roguin examinera quels sont les contrats qui devront être réalisés, car il n'est pas sûr que nous puissions nous dispenser de l'enregistrement et en rejeter les droits sur ceux à qui nous vendrons en détail, ce serait trop long à t'expliquer. Les terrains payés, nous n'aurons qu'à nous croiser les bras, et dans trois ans d'ici nous serons riches d'un million. Césarine aura vingt ans, notre fonds sera vendu, nous irons alors à la grâce de Dieu modestement vers les grandeurs.

— Eh bien! où prendras-tu donc tes trois cent mille francs? dit madame Birotteau.

— Tu n'entends rien aux affaires, ma chatte aimée. Je donnerai les cent mille francs qui sont chez Roguin, j'emprunterai quarante mille francs sur les bâtiments et les jardins où sont nos fabriques dans le faubourg du Temple, nous avons vingt mille francs en portefeuille; en tout, cent soixante mille francs. Reste cent quarante mille autres, pour lesquels je souscrirai des effets à l'ordre de M. Charles Claparon, banquier; il en donnera la valeur, moins l'escompte. Voilà nos cent mille écus payés, *qui a terme ne doit rien*. Quand les effets arriveront à échéance, nous les acquitterons avec nos gains. Si nous ne pouvions plus les solder, Roguin me remettrait des fonds à cinq pour cent, hypothéqués sur ma part de terrain. Mais les emprunts seront inutiles; j'ai découvert une essence pour faire pousser les cheveux, une *Huile Comagène!* Livingston m'a posé là-bas une presse hydraulique pour fabriquer mon huile avec des noisettes qui, sous cette forte pression, rendront aussitôt toute leur huile. Dans un an, suivant mes probabilités, j'aurai gagné cent mille francs, au moins. Je médite une affiche qui commencera par: *à bas les perruques!* dont l'effet sera prodigieux. Tu ne t'aperçois pas de mes insomnies, toi! Voilà trois mois que le succès de l'Huile de Macassar m'empêche de dormir. Je veux couler *Macassar!*

— Voilà donc les beaux projets que tu roules dans ta caboche depuis deux mois, sans vouloir m'en rien dire. Je viens de me voir en mendiante, à ma propre porte! Quel avis du ciel! Dans quelque temps, il ne nous restera que les yeux pour pleurer. Jamais tu ne feras ça, moi vivante, entends-tu, César! Il se trouve là-dessous quelque manigance que tu n'aperçois pas; tu es trop probe et trop loyal pour soupçonner des friponneries chez les autres! Pourquoi vient-on t'offrir des millions? Tu te dépouilles de toutes tes valeurs, tu t'avances au delà de tes moyens, et si ton *huile* ne prend pas, si l'on ne trouve pas d'argent, si la valeur des terrains ne se réalise pas, avec quoi payeras-tu tes billets? est-ce avec les coques de tes noisettes? Pour te placer plus haut dans la société, tu ne veux plus être en nom, tu veux ôter l'enseigne de la Reine des Roses, et tu vas faire encore tes salamalecs d'affiches et de prospectus qui montreront César Birotteau au coin de toutes les bornes et au-dessus de toutes les planches, aux endroits où l'on bâtit.

— Oh! tu n'y es pas. J'aurai une succursale sous le nom de Popinot, dans quelque maison autour de la rue des Lombards, où je mettrai le petit Anselme. J'acquitterai ainsi la dette de la reconnaissance envers monsieur et madame Ragon, en établissant leur neveu, qui pourra faire fortune. Ces pauvres Ragonnins m'ont l'air d'avoir été bien grêlés depuis quelque temps.

— Tiens, ces gens-là veulent ton argent.

— Mais quelles gens donc, ma belle? Est-ce ton oncle Pillerault qui nous aime comme ses petits boyaux et dîne avec nous tous les dimanches? Est-ce ce bon vieux Ragon, notre prédécesseur, qui voit quarante ans de probité devant lui, avec qui nous faisons notre boston? Enfin serait-ce Roguin, un notaire de Paris, un homme de cinquante-sept ans, qui a vingt-cinq ans de notariat? Un notaire de Paris, ce serait la fleur des pois, si les honnêtes gens ne valaient pas tous le même prix. Au besoin, mes associés m'aideraient! Où donc est le complot, ma biche blanche? Tiens, il faut que je te dise ton fait! Foi d'honnête homme, je l'ai sur le cœur. Tu as toujours été défiante comme une chatte! Aussitôt que nous avons eu pour deux sous à nous dans la boutique, tu croyais que les chalands étaient des voleurs.

Il faut se mettre à tes genoux afin de te supplier de te laisser enrichir! Pour une fille de Paris, tu n'as guère d'ambition! Sans tes craintes perpétuelles, il n'y aurait pas eu d'homme plus heureux que moi!

Si je t'avais écoutée, je n'aurais jamais fait ni la *Pâte des Sultanes,* ni l'*Eau carminative.* Notre boutique nous a fait vivre, mais ces deux découvertes et nos savons nous ont donné les cent soixante mille francs que nous possédons clair et net !

Sans mon génie, car j'ai du talent comme parfumeur, nous serions de petits détaillants, nous tirerions le diable par la queue pour *joindre les deux bouts,* et je ne serais pas un des notables négociants qui concourent à l'élection des juges au tribunal de commerce, je n'aurais été ni juge ni adjoint. Sais-tu ce que je serais ? un boutiquier comme a été le père Ragon, soit dit sans l'offenser, car je respecte les boutiques, le plus beau de notre nez en est fait !

Après avoir vendu de la parfumerie pendant quarante ans, nous posséderions, comme lui, trois mille livres de rentes ; au prix où sont les choses dont la valeur a doublé, nous aurions, comme eux, à peine de quoi vivre. (De jour en jour, ce vieux ménage-là me serre le cœur davantage. Il faudra que j'y voie clair, et je saurai le fin mot par Popinot, demain !)

Si j'avais suivi tes conseils, toi qui as le bonheur inquiet et qui te demandes si tu auras demain ce que tu tiens aujourd'hui, je n'aurais pas de crédit, je n'aurais pas la croix de la Légion d'honneur, et je ne serais pas en passe d'être un homme politique. Oui, tu as beau branler la tête, si notre affaire se réalise, je puis devenir député de Paris. Ah ! je ne me nomme pas César pour rien, tout m'a réussi.

C'est inimaginable, au dehors chacun m'accorde de la capacité ; mais ici, la seule personne à laquelle je veux tant plaire que je sue sang et eau pour la rendre heureuse, est précisément celle qui me prend pour une bête.

Ces phrases, quoique scindées par des repos éloquents, et lancées comme des balles, ainsi que font tous ceux qui se posent dans une attitude récriminatoire, exprimaient un attachement si profond, si soutenu, que madame Birotteau fut intérieurement attendrie ; mais elle se servit, comme toutes les femmes, de l'amour qu'elle inspirait pour avoir gain de cause.

— Eh bien ! Birotteau, dit-elle, si tu m'aimes, laisse-moi donc être heureuse à mon goût. Ni toi, ni moi, nous n'avons reçu d'éducation ; nous ne savons point parler, ni faire un *serviteur* à la manière des gens du monde, comment veut-on que nous réussissions dans les places du gouvernement ? Je serai heureuse aux Trésorières, moi ! J'ai toujours aimé les bêtes et les petits oiseaux, je passerai très-bien ma vie à prendre soin des poulets, à faire la fermière. Vendons notre fonds, marions Césarine, et laisse ton *Imogène.* Nous viendrons passer les hivers à Paris, chez notre gendre ; nous serons heureux, rien ni dans la politique ni dans le commerce ne pourra changer notre manière d'être. Pourquoi vouloir écraser les autres ? Notre fortune actuelle ne nous suffit-elle pas ? Quand tu seras millionnaire, dîneras-tu deux fois, as-tu besoin d'une autre femme que moi ? Vois mon oncle Pillerault ! il s'est sagement contenté de son petit avoir, et sa vie s'emploie de bonnes œuvres. A-t-il besoin de beaux meubles, lui ? Je suis sûre que tu m'as commandé le mobilier, j'ai vu venir Braschon ici, ce n'était pas pour acheter de la parfumerie.

— Eh bien ! oui, ma belle, tes meubles sont ordonnés, nos travaux vont être commencés demain et dirigés par un architecte que m'a recommandé M. de La Billardière.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, ayez pitié de nous !

— Mais tu n'es pas raisonnable, ma biche. Est-ce à trente-sept ans, fraîche et jolie comme tu l'es, que tu peux aller t'enterrer à Chinon ? Moi, Dieu merci, je n'ai que trente-neuf ans. Le hasard m'ouvre une belle carrière, j'y entre ! en m'y conduisant avec prudence, je puis faire une maison honorable dans la bourgeoisie de Paris, comme cela se pratiquait jadis, fonder les Birotteau, comme il y a des Keller, des Jules Desmarets, des Roguin, des Cochin, des Guillaume, des Lebas, des Nucingen, des Saillard, des Popinot, des Matifat, qui marquent ou qui ont marqué dans leurs quartiers. Allons donc ! Si cette affaire-là n'était pas sûre comme de l'or en barre...

— Sûre !

— Oui, sûre. Voilà deux mois que je la chiffre. Sans en avoir l'air, je prends des informations sur les constructions, au bureau de la ville, chez des architectes et chez des entrepreneurs. M. Rohault, le jeune architecte qui va remanier notre appartement, est désespéré de ne pas avoir d'argent pour se mettre dans notre spéculation.

— Il y aura des constructions à faire ; il vous y pousse pour vous gruger.

— Peut-on attraper des gens comme Pillerault, comme Charles Claparon et Roguin ? Le gain est sûr comme celui de la Pâte des Sultanes, vois-tu ?

— Mais, mon cher ami, qu'a donc besoin Roguin de spéculer, s'il a sa charge payée et sa fortune faite ? Je le vois quelquefois passer plus soucieux qu'un ministre d'État, avec un regard en dessous que je n'aime pas : il cache des soucis. Sa figure est devenue, depuis cinq ans, celle d'un vieux débauché. Qui te dit qu'il ne lèvera pas le pied quand il aura vos fonds en main ? Cela s'est vu ? Le connaissons-nous bien ? Il a beau depuis quinze ans être notre ami, je ne mettrais pas ma

main au feu pour lui. Tiens, il est punais et ne vit pas avec sa femme, il doit avoir des maîtresses qu'il paye et qui le ruinent; je ne trouve pas d'autre cause à sa tristesse. Quand je fais ma toilette, je regarde à travers les persiennes, je le vois rentrer à pied chez lui, le matin, revenant d'où? personne ne le sait. Il me fait l'effet d'un homme qui a un ménage en ville, qui dépense de son côté, madame du sien. Est-ce la vie d'un notaire? S'ils gagnent cinquante mille francs et qu'ils en mangent soixante, en vingt ans on voit la fin de sa fortune, on se trouve nus comme de petits saint Jean; mais comme on s'est habitué à briller, on dévalise ses amis sans pitié: charité bien ordonnée commence par soi-même. Il est intime avec ce petit gueux de du Tillet, notre ancien commis, je ne vois rien de bon dans cette amitié. S'il n'a pas su juger du Tillet, il est bien aveugle; s'il le connaît, pourquoi le choie-t-il tant? Tu me diras que sa femme aime du Tillet? eh bien! je n'attends rien de bon d'un homme qui n'a pas d'honneur à l'égard de sa femme. Enfin les possesseurs actuels de ces terrains sont donc bien bêtes de donner pour cent sous ce qui vaut cent francs. Si tu rencontrais un enfant qui ne sût pas ce que vaut un louis, ne lui en dirais-tu pas la valeur? Votre affaire me fait l'effet d'un vol, à moi, soit dit sans t'offenser.

— Mon Dieu! que les femmes sont quelquefois drôles! et comme elles brouillent toutes les idées! Si Roguin n'était rien dans l'affaire, tu me dirais: Tiens, tiens, César, tu fais une affaire où Roguin n'est pas; elle ne vaut rien. A cette heure, il est là comme une garantie, et tu me dis...

— Non, c'est un monsieur Claparon.

— Mais un notaire ne peut pas être en nom dans une spéculation.

— Pourquoi fait-il alors une chose que lui interdit la loi? Que me répondras-tu, toi qui ne connais que la loi?

— Laisse-moi donc continuer. Roguin s'y met, et tu me dis que l'affaire ne vaut rien? Est-ce raisonnable? Tu me dis encore: Il fait une chose contre la loi. Mais il s'y mettra ostensiblement s'il le faut. Tu me dis maintenant: Il est riche! Ne peut-on pas m'en dire autant à moi? Ragon et Pillerault seraient-ils bien venus à me dire: Pourquoi faites-vous cette affaire, vous qui avez de l'argent comme un marchand de cochons!

—Les commerçants ne sont pas dans la position des notaires, dit madame Birotteau.

— Enfin ma conscience est bien intacte, dit César en continuant. Les gens qui vendent, vendent par nécessité; nous ne les volons pas plus qu'on ne vole ceux à qui on achète des rentes à soixante-quinze. Aujourd'hui, nous acquérons les terrains à leur prix d'aujourd'hui; dans deux ans, ce sera différent, comme pour les rentes. Sachez, Constance-Barbe-Joséphine Pillerault, que vous ne prendrez jamais César Birotteau à faire une action qui soit contre la plus rigide probité, ni contre la loi, ni contre la conscience, ni contre la délicatesse. Un homme établi depuis dix-huit ans être soupçonné d'improbité dans son ménage!

— Allons, calme-toi, César! Une femme qui vit avec toi depuis ce temps connaît le fond de ton âme. Tu es le maître, après tout. Cette fortune, tu l'as gagnée, n'est-ce pas? elle est à toi, tu peux la dépenser. Nous serions réduites à la dernière misère, ni moi ni ta fille nous ne te ferions un seul reproche. Mais écoute: quand tu inventais ta Pâte des Sultanes et ton Eau Carminative, que risquais-tu? des cinq à six mille francs. Aujourd'hui, tu mets toute ta fortune sur un coup de cartes, tu n'es pas seul à le jouer, tu as des associés qui peuvent se montrer plus fins que toi. Donne ton bal, renouvelle ton appartement, fais dix mille francs de dépenses, c'est inutile, ce n'est pas ruineux. Quant à ton affaire de la Madeleine, je m'y oppose formellement. Tu es parfumeur, sois parfumeur, et non pas revendeur de terrains. Nous avons un instinct qui ne nous trompe pas, nous autres femmes! Je t'ai prévenu, maintenant agis à ta tête. Tu as été juge au tribunal de commerce, tu connais les lois, tu as bien mené ta barque, je te suivrai, César! Mais je tremblerai jusqu'à ce que je voie notre fortune solidement assise, et Césarine bien mariée, Dieu veuille que mon rêve ne soit pas une prophétie!

Cette soumission contraria Birotteau, qui employa l'innocente ruse à laquelle il avait recours en semblable occasion.

— Écoute, Constance, je n'ai pas encore donné ma parole; mais c'est tout comme.

— Oh! César, tout est dit, n'en parlons plus. L'honneur passe avant la fortune. Allons, couche-toi, mon cher ami, nous n'avons plus de bois. D'ailleurs, nous serons toujours mieux au lit pour causer, si cela t'amuse. Oh! le vilain rêve. Mon Dieu! se voir soi-même! Mais c'est affreux! Césarine et moi, nous allons joliment faire des neuvaines pour le succès de tes terrains.

— Sans doute l'aide de Dieu ne nuit à rien, dit gravement Birotteau. Mais l'Essence de noisettes est aussi une puissance, ma femme! J'ai fait cette découverte comme autrefois celle de la Double Pâte des Sultanes, par hasard: la première fois en ouvrant un livre, cette fois en regardant la gravure d'Héro et Léandre. Tu sais, une femme qui verse de l'huile sur la tête de son amant, est-ce gentil? Les spéculations les plus sûres sont celles qui re-

posent sur la vanité, sur l'amour-propre, l'envie de paraître. Ces sentiments-là ne meurent jamais.

— Hélas! je le vois bien.

— A un certain âge, les hommes feraient les cent coups pour avoir des cheveux, quand ils n'en ont pas. Depuis quelque temps, les coiffeurs me disent qu'ils ne vendent pas seulement le *Macassar*, mais toutes les drogues bonnes à teindre les cheveux, ou qui passent pour les faire pousser. Depuis la paix, les hommes sont bien plus auprès des femmes, et elles n'aiment pas les chauves, hé! hé! Mimi! La demande de cet article-là s'explique donc par la situation politique. Une composition qui vous entretiendrait les cheveux en bonne santé se vendrait comme du pain, d'autant que cette Essence sera sans doute approuvée par l'Académie des Sciences. Mon bon monsieur Vauquelin m'aidera peut-être encore. J'irai demain lui soumettre mon idée, en lui offrant la gravure que j'ai fini par trouver après deux ans de recherches en Allemagne. Il s'occupe précisément de l'analyse des cheveux. Chiffreville, son associé pour sa fabrique de produits chimiques, me l'a dit. Si ma découverte s'accorde avec les siennes, mon Essence serait achetée par les deux sexes! Mon idée est une fortune, je le répète! Mon Dieu, je n'en dors pas. Eh! par bonheur le petit Popinot a les plus beaux cheveux du monde! Avec une demoiselle de comptoir qui aurait des cheveux longs à tomber jusqu'à terre et qui dirait, si la chose est possible sans offenser Dieu ni le prochain, que l'huile Comagène (car ce sera décidément une huile) y est pour quelque chose, les têtes de grisons se jetteraient là-dessus comme la pauvreté sur le monde! Dis donc, mignonne, et ton bal? Je ne suis pas méchant, mais je voudrais bien rencontrer ce petit drôle de du Tillet, qui *fait le gros* avec sa fortune, et qui m'évite toujours à la Bourse. Il sait que je connais un trait de lui qui n'est pas beau. Peut-être ai-je été trop bon avec lui. Est-ce drôle, ma femme, qu'on soit toujours puni de ses bonnes actions, ici-bas s'entend! Je me suis conduit comme un père envers lui, tu ne sais pas tout ce que j'ai fait pour lui.

— Tu me donnes la chair de poule rien que de m'en parler. Si tu avais su ce qu'il voulait faire de toi, tu n'aurais pas gardé le secret sur le vol des trois mille francs, car j'ai deviné la manière dont l'affaire s'est arrangée. Si tu l'avais envoyé en police correctionnelle, peut-être aurais-tu rendu service à bien du monde!

— Que prétendait-il donc faire de moi?

— Rien. Si tu étais en train de m'écouter ce soir, je te donnerais un bon conseil, Birotteau, ce serait de laisser ton du Tillet.

— Ne trouverait-on pas extraordinaire de voir exclu de chez moi un commis que j'ai cautionné pour les premiers vingt mille francs avec lesquels il a commencé les affaires? Va, faisons le bien pour le bien! D'ailleurs, du Tillet s'est peut-être amendé.

— Il faudra mettre tout sens dessus dessous ici.

— Que dis-tu donc avec ton sens dessus dessous? Mais tout sera rangé comme un papier de musique. Tu as donc déjà oublié ce que je viens de te dire relativement à l'escalier et à ma location dans la maison voisine que j'ai arrangée avec le marchand de parapluies, Cayron. Nous devons aller ensemble demain chez M. Molineux, son propriétaire, car j'ai demain des affaires autant qu'en a un ministre...

— Tu m'as tourné la cervelle avec tes projets, lui dit Constance, je m'y brouille. D'ailleurs, Birotteau, je dors.

— Bonjour, répondit le mari. Écoute donc, je te dis bonjour parce que nous sommes au matin, Mimi. Ah! la voilà partie, cette chère enfant! Va, tu seras richissime, ou je perdrai mon nom de César.

Quelques instants après, Constance et César ronflèrent paisiblement.

Un coup d'œil rapidement jeté sur la vie antérieure de ce ménage confirmera les idées que doit suggérer l'amicale altercation des deux principaux personnages de cette scène de la vie parisienne. En peignant les mœurs des détaillants, cette esquisse expliquera d'ailleurs par quels singuliers hasards César Birotteau se trouvait adjoint, et parfumeur, ancien officier de la garde nationale et chevalier de la Légion d'honneur. En éclairant la profondeur de son caractère, et les ressorts de sa grandeur, on pourra comprendre comment les accidents commerciaux que surmontent les têtes fortes deviennent d'irréparables catastrophes pour de petits esprits. Les événements ne sont jamais absolus, leurs résultats dépendent entièrement des individus : le malheur est un marchepied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile, pour les faibles un abîme.

II.

ANTÉCÉDENTS DE CÉSAR BIROTTEAU.

Un closier des environs de Chinon nommé Jacques Birotteau épousa la femme de chambre d'une dame chez laquelle il faisait les vignes; il eut trois garçons, sa femme mourut en couches du dernier, et le pauvre homme ne lui survécut pas longtemps.

La maîtresse affectionnait sa femme de chambre ; elle fit élever avec ses filles l'aîné des enfants de son closier, nommé François, et le plaça dans un séminaire. Ordonné prêtre, François Birotteau se cacha pendant la révolution et mena la vie errante des prêtres non assermentés, traqués comme des bêtes fauves, et pour le moins guillotinés. Au moment où commence cette histoire, il se trouvait vicaire de la cathédrale de Tours, et n'avait quitté qu'une seule fois cette ville, pour venir voir son frère César. Le mouvement de Paris étourdit si fort le bon prêtre qu'il n'osait sortir de sa chambre ; il nommait les cabriolets des *petits fiacres,* et s'étonnait de tout. Après une semaine de séjour, il revint à Tours, en se promettant de ne jamais retourner dans la capitale.

Le deuxième fils du vigneron, Jean Birotteau, pris par la milice, gagna promptement le grade de capitaine pendant les premières guerres de la révolution. A la bataille de la Trébia, Macdonald demanda des hommes de bonne volonté pour emporter une batterie, le capitaine Jean Birotteau s'avança avec sa compagnie et fut tué. La destinée des Birotteau voulait sans doute qu'ils fussent opprimés par les hommes ou par les événements, partout où ils se planteraient.

Le dernier enfant est le héros de cette scène. Lorsqu'à l'âge de quatorze ans, César sut lire, écrire et compter, il quitta le pays, vint à pied à Paris y chercher fortune avec un louis dans sa poche. La recommandation d'un apothicaire de Tours le fit entrer, en qualité de garçon de magasin, chez monsieur et madame Ragon, marchands parfumeurs. César possédait alors une paire de souliers ferrés, une culotte et des bas bleus, son gilet à fleurs, une veste de paysan, trois grosses chemises de bonne toile et son gourdin de route. Si ses cheveux étaient coupés comme le sont ceux des enfants de chœur, il avait les reins solides du Tourangeau ; s'il se laissait aller parfois à la paresse en vigueur dans le pays, elle était compensée par le désir de faire fortune ; s'il manquait d'esprit et d'instruction, il avait une rectitude instinctive et des sentiments délicats qu'il tenait de sa mère, créature qui, suivant l'expression tourangelle, était un *cœur d'or.* César eut la nourriture, six francs de gages par mois, et fut couché sur un grabat, au grenier, près de la cuisinière. Les commis qui lui apprirent à faire les emballages et les commissions, à balayer le magasin et la rue, se moquèrent de lui, tout en le façonnant au service, par suite des mœurs boutiquières où la plaisanterie entre comme principal élément d'instruction. Monsieur et madame Ragon lui parlèrent comme à un chien ; personne ne prit garde à sa fatigue, quoique le soir, ses pieds meurtris par le pavé lui fissent un mal horrible et que ses épaules fussent brisées. Cette rude application du *chacun pour soi,* l'évangile de toutes les capitales, lui fit trouver la vie de Paris fort dure. Le soir, il pleurait en pensant à la Touraine où le paysan travaille à son aise, où le maçon pose sa pierre en douze temps, où la paresse est sagement mêlée au labeur ; mais il s'endormait sans avoir le temps de penser à s'enfuir, car il avait des courses pour la matinée et obéissait à son devoir avec l'instinct d'un chien de garde. Si, par hasard, il se plaignait, le premier commis souriait d'un air jovial.

— Ah, mon garçon, disait-il, tout n'est pas rose à la Reine des Roses, et les alouettes n'y tombent pas toutes rôties ; faut d'abord courir après, puis les prendre, enfin faut avoir de quoi les accommoder.

La cuisinière, grosse Picarde, prenait les meilleurs morceaux pour elle, et n'adressait la parole à César que pour se plaindre de monsieur ou de madame Ragon, qui ne lui laissaient rien à voler. Vers la fin du premier mois, cette fille, obligée de garder la maison, un dimanche, entama la conversation avec César. Ursule décrassée sembla charmante au pauvre garçon de peine, qui, sans le hasard, allait échouer sur le premier écueil caché dans sa carrière. Comme tous les êtres dénués de protection, il aima la première femme qui lui jetait un regard aimable. La cuisinière prit César sous sa protection, et il s'ensuivit de secrètes amours que les commis raillèrent impitoyablement. Deux ans après, la cuisinière quitta très-heureusement César pour un jeune réfractaire de son pays caché à Paris, un Picard de vingt ans, riche de quelques arpents de terre, qui se laissa épouser par Ursule.

Pendant ces deux années, la cuisinière avait bien nourri son petit César, lui avait expliqué plusieurs mystères de la vie parisienne en la lui faisant examiner d'en bas, et lui avait inculqué par jalousie une profonde horreur pour les mauvais lieux dont les dangers ne lui paraissaient pas inconnus. En 1792, les pieds de César trahi s'étaient accoutumés au pavé, ses épaules aux caisses, et son esprit à ce qu'il nommait *les bourdes* de Paris. Aussi, quand Ursule l'abandonna, fut-il promptement consolé, car elle n'avait réalisé aucune de ses idées instinctives sur les sentiments. Lascive et bourrue, pateline et pillarde, égoïste et buveuse, elle froissait la candeur de Birotteau sans lui offrir aucune riche perspective. Parfois, le pauvre enfant se voyait avec douleur lié par les nœuds les plus forts pour les cœurs naïfs, à une créature avec laquelle il ne sympathisait pas. Au moment où il devint maître de son cœur, il avait grandi et atteint l'âge de seize ans.

Son esprit développé par Ursule et par les plaisanteries des commis lui fit étudier le commerce d'un regard où l'intelligence se cachait sous la simplesse : il observa les chalands, demanda dans les moments perdus des explications sur les marchandises dont il retint les diversités et les places; il connut un beau jour les articles, les prix et les chiffres mieux que ne les connaissaient les nouveaux venus; monsieur et madame Ragon s'habituèrent dès lors à l'employer.

Le jour où la terrible réquisition de l'an II fit maison nette chez le citoyen Ragon, César Birotteau, promu second commis, profita de la circonstance pour obtenir cinquante livres d'appointement par mois, et s'assit à la table des Ragon avec une jouissance ineffable. Le second commis de *la Reine des Roses*, déjà riche de six cents francs, eut une chambre où il put convenablement serrer dans des meubles longtemps convoités les nippes qu'il s'était amassées. Les jours de décadi, mis comme les jeunes gens de l'époque à qui la mode ordonnait d'affecter des manières brutales, ce doux et modeste paysan avait un air qui le rendait au moins leur égal, et il franchit ainsi les barrières qu'en d'autres temps la domesticité eût mises entre la bourgeoisie et lui. Vers la fin de cette année, sa probité le fit placer à la caisse. L'imposante citoyenne Ragon veillait au linge du commis, et les deux marchands se familiarisèrent avec lui.

En vendémiaire 1794, César, qui possédait cent louis d'or, les échangea contre six mille francs d'assignats, acheta des rentes à trente francs, les paya la veille du jour où l'échelle de dépréciation eut cours à la Bourse, et serra son inscription avec un indicible bonheur. Dès ce jour, il suivit le mouvement des fonds et des affaires publiques avec des anxiétés secrètes qui le faisaient palpiter au récit des revers ou des succès qui marquèrent cette période de notre histoire. M. Ragon, ancien parfumeur de Sa Majesté la reine Marie-Antoinette, confia dans ces moments critiques son attachement pour les tyrans déchus à César Birotteau. Cette confidence fut une des circonstances capitales de la vie de César. Les conversations du soir, quand la boutique était close, la rue calme et la caisse faite, fanatisèrent le Tourangeau, qui, en devenant royaliste, obéissait à ses sentiments innés. Le narré des vertueuses actions de Louis XVI, les anecdotes par lesquelles les deux époux exaltaient les mérites de la reine, échauffèrent l'imagination de César. L'horrible sort de ces deux têtes couronnées, tranchées à quelques pas de la boutique, révolta son cœur sensible et lui donna de la haine pour un système de gouvernement à qui le sang innocent ne coûtait rien à répandre. L'intérêt commercial lui montrait la mort du négoce dans le maximum et dans les orages politiques, toujours ennemis des affaires. En vrai parfumeur, il haïssait d'ailleurs une révolution qui mettait tout le monde à la Titus et supprimait la poudre. La tranquillité que procure le pouvoir absolu pouvant seule donner la vie à l'argent, il se fanatisa pour la royauté. Quand M. Ragon le vit en bonne disposition, il le nomma son premier commis et l'initia au secret de la boutique de la Reine des Roses, dont quelques chalands étaient les plus actifs, les plus dévoués émissaires des Bourbons, et où se faisait la correspondance de l'Ouest avec Paris. Entraîné par la chaleur du jeune âge, électrisé par ses rapports avec les Georges, les La Billardière, les Montauran, les Bauvan, les Longuy, les Mandat, les Bernier, les Fontaine, César se jeta dans la conspiration que les royalistes et les terroristes réunis dirigèrent au 13 vendémiaire, contre la Convention expirante.

César eut l'honneur de lutter contre Napoléon sur les marches de Saint-Roch, et fut blessé dès le commencement de l'affaire. Chacun sait l'issue de cette tentative. Si l'aide de camp de Barras sortit de son obscurité, Birotteau fut sauvé par la sienne. Quelques amis transportèrent le belliqueux premier commis à la Reine des Roses, où il resta caché dans le grenier, pansé par madame Ragon et heureusement oublié. César Birotteau n'avait eu qu'un éclair de courage militaire. Pendant le mois que dura sa convalescence, il fit de solides réflexions sur l'alliance ridicule de la politique et de la parfumerie. S'il resta royaliste, il résolut d'être purement et simplement un parfumeur royaliste, sans jamais plus se compromettre, et s'adonna corps et âme à sa partie.

Au dix-huit brumaire, monsieur et madame Ragon, désespérant de la cause royale, se décidèrent à quitter la parfumerie, à vivre en bons bourgeois, sans plus se mêler de politique. Pour recouvrer le prix de leur fonds, il leur fallait rencontrer un homme qui eût plus de probité que d'ambition, plus de gros bon sens que de capacité : Ragon proposa donc l'affaire à son premier commis. Birotteau, maître à vingt ans de mille francs de rente dans les fonds publics, hésita. Son ambition consistait à vivre auprès de Chinon quand il se serait fait quinze cents francs de rente, et que le premier consul aurait consolidé la dette publique en se consolidant aux Tuileries. Pourquoi risquer son honnête et modeste indépendance dans les chances commerciales? se disait-il. Il n'avait jamais cru gagner une fortune aussi considérable, due à ces chances auxquelles on ne se livre que pendant la jeunesse; il songeait alors à épouser en Touraine une femme aussi riche que lui pour pouvoir acheter et culti-

ver *les Trésorières*, petit bien que, depuis l'âge de raison, il avait convoité, qu'il rêvait d'augmenter, où il se ferait mille écus de rente, où il mènerait une vie heureusement obscure. Il allait refuser quand l'amour changea tout à coup ses résolutions en décuplant le chiffre de son ambition.

Depuis la trahison d'Ursule, César était resté sage, autant par crainte des dangers que l'on court à Paris en amour, que par suite de ses travaux. Quand les passions sont sans aliment, elles se changent en besoin; le mariage devient alors pour les gens de la classe moyenne une idée fixe, car ils n'ont que cette manière de conquérir et de s'approprier une femme. César Birotteau en était là. Tout roulait sur le premier commis dans le magasin de la Reine des Roses; il n'avait pas un moment à donner au plaisir. Dans une semblable vie, les besoins sont encore plus impérieux; aussi la rencontre d'une belle fille, à laquelle un commis libertin eût à peine songé, devait-elle produire le plus grand effet sur le sage César.

Par un beau jour de juin, en entrant par le pont Marie, dans l'île Saint-Louis, il vit une jeune fille debout sur la porte d'une boutique située à l'encoignure du quai d'Anjou. Constance Pillerault était la première demoiselle d'un magasin de nouveautés, nommé *le Petit Matelot*, le premier des magasins qui depuis se sont établis dans Paris avec plus ou moins d'enseignes peintes, banderoles flottantes, montres pleines de châles en balançoire, cravates arrangées comme des châteaux de cartes, et mille autres séductions commerciales, prix fixes, bandelettes, affiches, illusions et effets d'optique portés à un tel degré de perfectionnement que les devantures de boutique sont devenues des poëmes matériels. Le bas prix de tous les objets dits Nouveautés qui se trouvaient au Petit Matelot, lui donna une vogue inouïe, dans l'endroit de Paris le moins favorable à la vogue et au commerce. Cette première demoiselle était alors citée pour sa beauté, comme depuis le furent la Belle Limonadière du café des Mille Colonnes et plusieurs autres pauvres créatures qui ont fait lever plus de jeunes et de vieux nez aux carreaux des modistes, des limonadiers et des magasins, qu'il n'y a de pavés dans les rues de Paris. Le premier commis de la Reine des Roses, logé entre Saint-Roch et la rue de la Sourdière, exclusivement occupé de parfumerie, ne soupçonnait pas l'existence du Petit Matelot, car les petits commerces de Paris sont assez étrangers les uns aux autres. César fut si vigoureusement féru par la beauté de Constance qu'il entra furieusement au Petit Matelot pour y acheter six chemises de toile, dont il débattit longtemps le prix, en se faisant déplier des volumes de toiles, ni plus ni moins qu'une Anglaise en humeur de marchander (*shopping*). La première demoiselle daigna s'occuper de César en s'apercevant à quelques symptômes connus de toutes les femmes, qu'il venait bien plus pour la marchande que pour la marchandise. Il dicta son nom et son adresse à la demoiselle qui fut très-indifférente à l'admiration du chaland, après l'emplette. Le pauvre commis avait eu peu de chose à faire pour gagner les bonnes grâces d'Ursule; il était demeuré niais comme un mouton; l'amour l'enniaisant encore davantage, il n'osa pas dire un mot et fut d'ailleurs trop ébloui pour remarquer l'insouciance qui succédait au sourire invitateur de cette sirène marchande.

Pendant huit jours il alla tous les soirs faire faction devant le Petit Matelot, quêtant un regard comme un chien quête un os à la porte d'une cuisine, insoucieux des moqueries que se permettaient les commis et les *demoiselles*, se dérangeant avec humilité pour les acheteurs ou les passants, attentif aux petites révolutions de la boutique. Quelques jours après, il entra de nouveau dans le paradis où était son ange, moins pour y acheter des mouchoirs que pour lui communiquer une idée lumineuse.

— Si vous aviez besoin de parfumeries, mademoiselle, je vous en fournirais bien tout de même, dit-il en la payant.

Constance Pillerault recevait journellement de brillantes propositions où il n'était jamais question de mariage, et quoique son cœur fût aussi pur que son front était blanc, ce ne fut qu'après six mois de marches et de contre-marches, où César signala son infatigable amour, qu'elle daigna recevoir les soins de César, mais sans vouloir se prononcer, prudence commandée par le nombre infini de ses serviteurs, marchands de vins en gros, riches limonadiers et autres qui lui faisaient les yeux doux. L'amant s'était appuyé sur le tuteur de Constance, M. Claude-Joseph Pillerault, alors marchand quincaillier sur le quai de la Ferraille, qu'il avait fini par découvrir en se livrant à l'espionnage souterrain qui distingue le véritable amour.

La rapidité de ce récit oblige à passer sous silence les joies de l'amour parisien fait avec innocence, à taire les prodigalités particulières aux commis: melons apportés dans la primeur, fins dîners chez Vénua suivis du spectacle, parties de campagne en fiacre, le dimanche. Sans être joli garçon, César n'avait rien dans sa personne qui s'opposât à ce qu'il fût aimé. La vie de Paris et son séjour dans un magasin sombre avaient fini par éteindre la vivacité de son teint de paysan. Son abondante chevelure noire, son encolure de cheval normand, ses gros membres, son air simple et probe, tout contribuait à disposer favorablement en sa faveur. L'oncle Pil-

lerault, chargé de veiller au bonheur de la fille de son frère, avait pris des renseignements, il sanctionna les intentions du Tourangeau. En 1800, au joli mois de mai, mademoiselle Pillerault consentit à épouser César Birotteau, qui s'évanouit de joie au moment où, sous un tilleul, à Sceaux, Constance-Barbe-Joséphine l'accepta pour époux.

—Ma petite, dit monsieur Pillerault, tu acquiers un bon mari, il a le cœur chaud et des sentiments d'honneur : c'est franc comme l'osier et sage comme un Enfant-Jésus, enfin le roi des hommes.

Constance abdiqua franchement les brillantes destinées auxquelles, comme toutes les filles de boutique, elle avait parfois rêvé : elle voulut être une honnête femme, une bonne mère de famille, et prit la vie suivant le religieux programme de la classe moyenne. Ce rôle allait d'ailleurs bien mieux à ses idées que les dangereuses vanités qui séduisent tant de jeunes imaginations parisiennes. D'une intelligence étroite, Constance offrait le type de la petite bourgeoise dont les travaux ne vont pas sans un peu d'humeur, qui commence par refuser ce qu'elle désire et se fâche quand elle est prise au mot, dont l'inquiète activité se porte sur la cuisine et sur la caisse, sur les affaires les plus graves et sur les reprises invisibles à faire au linge, qui aime en grondant, ne conçoit que les idées les plus simples, la petite monnaie de l'esprit, raisonne sur tout, a peur de tout, calcule tout et pense toujours à l'avenir. Sa beauté froide mais candide, son air touchant, sa fraîcheur empêchèrent Birotteau de songer à des défauts compensés d'ailleurs par cette délicate probité naturelle aux femmes, par un ordre excessif, par le fanatisme du travail et par le génie de la vente. Constance avait alors dix-huit ans, et possédait onze mille francs.

César, à qui l'amour inspira la plus excessive ambition, acheta le fonds de la Reine des Roses, et le transporta près de la place Vendôme dans une belle maison. Agé de vingt et un ans seulement, marié à une belle femme adorée, possesseur d'un établissement dont il avait payé le prix aux trois quarts, il dut voir et vit l'avenir en beau, surtout en mesurant le chemin fait depuis son point de départ. Roguin, notaire des Ragon, le rédacteur du contrat de mariage, donna de sages conseils au nouveau parfumeur, en l'empêchant d'achever le payement du fonds avec la dot de sa femme.

— Gardez donc des fonds pour faire quelques bonnes entreprises, mon garçon ! lui avait-il dit.

Birotteau regarda le notaire avec admiration, prit l'habitude de le consulter, et s'en fit un ami. Comme Ragon et Pillerault, il eut tant de foi dans le notariat, qu'il se livrait alors à Roguin sans se permettre un soupçon. Grâce à ce conseil, César, muni des onze mille francs de Constance pour commencer les affaires, n'eût pas alors échangé son *avoir* contre celui du premier Consul, quelque brillant que parût être l'*avoir* de Napoléon. D'abord, Birotteau n'eut qu'une cuisinière, il se logea dans l'entresol situé au-dessus de sa boutique, espèce de bouge assez bien décoré par un tapissier et où les nouveaux mariés entamèrent une éternelle lune de miel.

Madame César apparut comme une merveille dans son comptoir. Sa beauté célèbre eut une énorme influence sur la vente, il ne fut question que de la belle madame Birotteau parmi les élégants de l'Empire. Si César fut accusé de royalisme, le monde rendit justice à sa probité ; si quelques marchands voisins envièrent son bonheur, il passa pour en être digne. Le coup de feu qu'il avait reçu sur les marches de Saint-Roch lui donna la réputation d'un homme mêlé aux secrets de la politique et celle d'un homme courageux, quoiqu'il n'eût aucun courage militaire au cœur et nulle idée politique dans la cervelle. Sur ces données, les honnêtes gens de l'arrondissement le nommèrent capitaine de la garde nationale ; mais il fut cassé par Napoléon qui, selon Birotteau, lui gardait rancune de leur rencontre en vendémiaire. César eut alors à bon marché un vernis de persécution qui le rendit intéressant aux yeux des opposants, et lui fit acquérir une certaine importance.

Voici quel fut le sort de ce ménage, constamment heureux par les sentiments, agité seulement par les anxiétés commerciales.

Pendant la première année, César Birotteau mit sa femme au fait de la vente et du détail des parfumeries, métier auquel elle s'entendit admirablement bien ; elle semblait avoir été créée et mise au monde pour ganter les chalands. Cette année finie, l'inventaire épouvanta l'ambitieux parfumeur : tous frais prélevés, en vingt ans à peine aurait-il gagné le modeste capital de cent mille francs, auquel il avait chiffré son bonheur ! Il résolut alors d'arriver à la fortune plus rapidement, et voulut d'abord joindre la fabrication au détail. Contre l'avis de sa femme, il loua une baraque et des terrains dans le faubourg du Temple, et y fit peindre en gros caractères :

FABRIQUE DE CÉSAR BIROTTEAU.

Il débaucha de Grasse un ouvrier avec lequel il commença de compte à demi quelques fabrications de savon, d'essences et d'eau de Cologne. Son association avec cet ouvrier ne dura que six mois, et se termina par des pertes qu'il supporta seul.

Sans se décourager, Birotteau voulut obtenir un résultat à tout prix, uniquement pour ne pas être grondé par sa femme, à laquelle il avoua plus tard qu'en ce temps de désespoir la tête lui bouillait comme une marmite, et que plusieurs fois, n'était ses sentiments religieux, il se serait jeté dans la Seine.

Désolé de quelques expériences infructueuses, il flanait un jour de long des boulevards en revenant dîner, car le flaneur parisien est aussi souvent un homme au désespoir qu'un oisif. Parmi quelques livres à six sous étalés dans une manne à terre, ses yeux furent saisis par ce titre jaune de poussière :

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

Il prit ce prétendu livre arabe, espèce de roman fait par un médecin du siècle précédent, et tomba sur une page où il s'agissait de parfums. Appuyé sur un arbre du boulevard pour feuilleter le livre, il lut une note où l'auteur expliquait la nature du derme et de l'épiderme, et démontrait que telle pâte ou tel savon produisait un effet souvent contraire à celui qu'on en attendait, si la pâte et le savon donnaient du ton à la peau qui voulait être relâchée, ou relâchaient la peau qui exigeait des toniques. Birotteau acheta ce livre où il vit une fortune.

Néanmoins, peu confiant dans ses lumières, il alla chez un chimiste célèbre, Vauquelin, auquel il demanda tout naïvement les moyens de composer un double cosmétique qui produisît des effets appropriés aux diverses natures de l'épiderme humain. Les vrais savants, ces hommes si réellement grands en ce sens qu'ils n'obtiennent jamais de leur vivant le renom par lequel leurs immenses travaux inconnus devraient être payés, sont presque tous serviables et sourient aux pauvres d'esprit. Vauquelin protégea donc le parfumeur, lui permit de se dire l'inventeur d'une pâte pour blanchir les mains et dont il lui indiqua la composition.

Birotteau appela ce cosmétique la Double Pâte des Sultanes. Afin de compléter l'œuvre, il appliqua le procédé de la pâte pour les mains à une eau pour le teint qu'il nomma l'Eau Carminative. Il imita dans sa partie le système du Petit Matelot : il déploya, le premier d'entre les parfumeurs, ce luxe d'affiches, d'annonces et de moyens de publication que l'on nomme peut-être injustement charlatanisme.

La Pâte des Sultanes et l'Eau Carminative se produisirent dans l'univers galant et commercial par des affiches coloriées, en tête desquelles étaient ces mots :

Approuvées par l'Institut!

Cette formule, employée pour la première fois, eut un effet magique. Non-seulement la France, mais le continent fut pavoisé d'affiches jaunes, rouges, bleues, par le souverain de la Reine des Roses qui tenait, fournissait et fabriquait, à des prix modérés, tout ce qui concernait sa partie. A une époque où l'on ne parlait que de l'Orient, nommer un cosmétique quelconque Pâte des Sultanes, en devinant la magie exercée par ces mots dans un pays où tout homme tient autant à être sultan que la femme à devenir sultane, était une inspiration qui pouvait venir à un homme ordinaire comme à un homme d'esprit; mais le public jugeant toujours les résultats, Birotteau passa d'autant plus pour un homme supérieur, commercialement parlant, qu'il rédigea lui-même un prospectus dont la ridicule phraséologie fut un élément de succès, car en France on ne rit que des choses et des hommes dont on s'occupe; et personne ne s'occupe de ce qui ne réussit point. Quoique Birotteau n'eût pas joué sa bêtise, on lui donna le talent de savoir faire la bête à propos.

Il s'est retrouvé, non sans peine, un exemplaire de ce prospectus dans la maison Popinot et compagnie, droguistes rue des Lombards. Cette pièce curieuse est au nombre de celles que, dans un cercle plus élevé, les historiens intitulent *pièces justificatives*. La voici donc :

DOUBLE PATE DES SULTANES

ET EAU CARMINATIVE

DE CÉSAR BIROTTEAU,

DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE

APPROUVÉE PAR L'INSTITUT DE FRANCE!

« Depuis longtemps une pâte pour les mains et « une eau pour le visage, donnant un résultat su- « périeur à celui obtenu par l'Eau de Cologne dans « l'œuvre de la toilette, étaient généralement dé- « sirées par les deux sexes en Europe. Après avoir « consacré de longues veilles à l'étude du derme « et de l'épiderme chez les deux sexes, qui, l'un

« comme l'autre, attachent avec raison le plus grand « prix à la douceur, à la souplesse, au velouté de « la peau, le sieur Birotteau, parfumeur avanta- « geusement connu dans la capitale et à l'étranger, « a découvert une Pâte et une Eau à juste titre « nommées, dès leur apparition, merveilleuses « par les élégants et par les élégantes de Paris. En « effet, cette Pâte et cette Eau possèdent d'éton- « nantes propriétés pour agir sur la peau, sans la « rider prématurément, effet immanquable des « drogues employées inconsidérément jusqu'à ce « jour et inventées par d'ignorantes cupidités. Cette « découverte repose sur la division des tempéra- « ments, qui se rangent en deux grandes classes « indiquées par la couleur de la Pâte et de l'Eau, « lesquelles sont roses pour le derme et l'épi- « derme des personnes de constitution lymphatique, « et blanches pour ceux des personnes qui jouis- « sent d'un tempérament sanguin.

« Cette pâte est nommée *Pâte des Sultanes* parce « que cette découverte avait déjà été faite pour « le sérail par un médecin arabe. Elle a été ap- « prouvée par l'Institut sur le rapport de notre « illustre chimiste VAUQUELIN, ainsi que l'Eau éta- « blie sur les principes qui ont dicté la composi- « tion de la Pâte.

« Cette précieuse Pâte, qui exhale les plus doux « parfums, fait donc disparaître les taches de rous- « seur les plus rebelles, blanchit les épidermes les « plus récalcitrants, et dissipe les sueurs de la main « dont se plaignent les femmes non moins que les « hommes.

« *L'Eau Carminative* enlève ces légers boutons « qui, dans certains moments, surviennent inopiné- « ment aux femmes, et contrarient leurs projets « pour le bal; elle rafraîchit et ravive les couleurs « en ouvrant ou fermant les pores selon les exigen- « ces du tempérament; elle est si connue déjà « pour arrêter les outrages du temps que beaucoup « de dames l'ont, par reconnaissance, nommée « L'AMIE DE LA BEAUTÉ.

« L'Eau de Cologne est purement et simplement « un parfum banal sans efficacité spéciale, tandis « que la *Double Pâte des Sultanes* et l'*Eau Carmi-* « *native* sont deux compositions opérantes, d'une « puissance motrice agissant sans danger sur les « qualités internes et les secondant; leurs odeurs « essentiellement balsamiques et d'un esprit diver- « tissant réjouissent le cœur et le cerveau admira- « blement, charment les idées et les réveillent; « elles sont aussi étonnantes par leur mérite que « par leur simplicité; enfin, c'est un attrait de plus « offert aux femmes, et un moyen de séduction « que les hommes peuvent acquérir.

« L'usage journalier de l'Eau dissipe les cuissons « occasionnées par le feu du rasoir; elle préserve « également les lèvres de la gerçure et les maintient « rouges; elle efface naturellement à la longue les « taches de rousseur et finit par redonner du ton « aux chairs. Ces effets annoncent toujours en « l'homme un équilibre parfait entre les humeurs, « ce qui tend à délivrer les personnes sujettes à la « migraine de cette horrible maladie. Enfin l'*Eau* « *Carminative*, qui peut être employée par les « femmes dans toutes leurs toilettes, prévient les « affections cutanées en ne gênant pas la transpira- « tion des tissus, tout en leur communiquant un « velouté persistant.

« S'adresser, franc de port, à M. CÉSAR BIROT- « TEAU, successeur de Ragon, ancien Parfumeur de « la reine Marie-Antoinette, à la Reine des Roses, « rue Saint-Honoré, à Paris, près la place Ven- « dôme.

« *Le prix du pain de Pâte est de trois livres, et* « *celui de la bouteille est de six livres.* »

« M. César Birotteau, pour éviter toutes les contrefaçons, « prévient le public que la Pâte est enveloppée d'un papier « portant sa signature, et que les bouteilles ont un cachet in- « crusté dans le verre. »

Le succès fut dû, sans que César s'en doutât, à Constance qui lui conseilla d'envoyer l'Eau Carminative et la Pâte des Sultanes par caisses à tous les parfumeurs de France et de l'étranger, en leur offrant un gain de trente pour cent, s'ils voulaient prendre ces deux articles par *grosses*. La Pâte et l'Eau valaient mieux en réalité que les cosmétiques analogues, et séduisaient les ignorants par la distinction établie entre les tempéraments : les cinq cents parfumeurs de France, alléchés par le gain, achetèrent annuellement chez Birotteau chacun plus de trois cents grosses de Pâte et d'Eau, consommation qui lui produisit des bénéfices restreints quant à l'article, énormes par la quantité. César put alors acheter les bicoques et les terrains du faubourg du Temple, il y bâtit de vastes fabriques et décora magnifiquement son magasin de la Reine des Roses; son ménage éprouva les petits bonheurs de l'aisance, et sa femme ne trembla plus autant.

En 1810, madame César prévit une hausse dans les loyers, elle poussa son mari à se faire principal locataire de la maison où ils occupaient la boutique et l'entresol, et à mettre leur appartement au premier étage. Une circonstance heureuse décida Constance à fermer les yeux sur les folies que Birotteau fit pour elle dans son appartement. Le parfu-

meur venait d'être élu juge au tribunal de commerce. Sa rigide probité, sa délicatesse connue et la considération dont il jouissait lui valurent cette dignité qui le classa désormais parmi les notables commerçants de Paris. Pour augmenter ses connaissances, il se leva dès cinq heures du matin, lut les répertoires de jurisprudence et les livres qui traitaient des litiges commerciaux. Son sentiment du juste, sa rectitude, son bon vouloir, qualités essentielles dans l'appréciation des difficultés soumises aux sentences consulaires, le rendirent un des juges les plus estimés. Ses défauts contribuèrent également à sa réputation. En sentant son infériorité, César subordonnait volontiers ses lumières à celles de ses collègues flattés d'être si curieusement écoutés par lui : les uns recherchèrent la silencieuse approbation d'un homme censé profond, en sa qualité d'écouteur; les autres, enchantés de sa modestie et de sa douceur, le vantèrent. Les justiciables louèrent sa bienveillance, son esprit conciliateur, et il fut souvent pris pour arbitre en des contestations où son bon sens lui suggérait une justice de cadi. Pendant le temps que durèrent ses fonctions, il sut se composer un langage farci de lieux communs, semé d'axiomes et de calculs traduits en phrases arrondies qui doucement débitées sonnaient aux oreilles des gens superficiels comme de l'éloquence. Il plut ainsi à cette majorité naturellement médiocre, à perpétuité condamnée aux travaux, aux vues du terre à terre. César perdit tant de temps au tribunal, que sa femme le contraignit à refuser désormais ce coûteux honneur.

Vers 1813, grâce à sa constante union et après avoir vulgairement cheminé dans la vie, ce ménage vit commencer une ère de prospérité que rien ne semblait devoir interrompre. Monsieur et madame Ragon, leurs prédécesseurs, leur oncle Pillerault, Roguin le notaire, les Matifat, droguistes de la rue des Lombards, fournisseurs de la Reine des Roses, Joseph Lebas, marchand drapier, successeur des Guillaume, au *Chat qui pelote*, une des lumières de la rue Saint-Denis, le juge Popinot, frère de madame Ragon, Chiffreville, de la maison Protez et Chiffreville, monsieur et madame Cochin, employés au Trésor et commanditaires des Matifat, l'abbé Loraux confesseur et directeur des gens pieux de cette coterie, et quelques autres personnes composaient le cercle de leurs amis.

Malgré les sentimens royalistes de Birotteau, l'opinion publique était alors en sa faveur, il passait pour être très-riche, quoiqu'il ne possédât encore que cent mille francs en dehors de son commerce ; car la régularité de ses affaires, son exactitude, son habitude de ne rien devoir, de ne jamais escompter son papier et de prendre au contraire des valeurs sûres à ceux auxquels il pouvait être utile, son obligeance lui méritaient un crédit énorme. Il avait d'ailleurs réellement gagné beaucoup d'argent; mais ses constructions et ses fabriques en avaient beaucoup absorbé. Puis sa maison lui coûtait près de vingt mille francs par an. Enfin l'éducation de Césarine, fille unique idolâtrée par Constance autant que par lui, nécessitait de fortes dépenses. Ni le mari, ni la femme ne regardaient à l'argent quand il s'agissait de faire plaisir à leur fille, dont ils n'avaient pas voulu se séparer. Imaginez les jouissances du pauvre paysan parvenu, quand il entendait sa charmante Césarine répétant au piano une sonate de Steibelt ou chantant une romance! quand il la voyait écrire correctement la langue française, lire Racine père et fils, lui en expliquer les beautés, dessiner un paysage ou faire une seppia! Revivre dans une fleur aussi belle, aussi pure, qui n'avait pas encore quitté la tige maternelle, un ange enfin dont les grâces naissantes, dont les premiers développements avaient été passionnément suivis, admirés! une fille unique, incapable de mépriser son père ou de se moquer de son défaut d'instruction, tant elle était vraiment *jeune fille.*

En venant à Paris, César savait lire, écrire et compter, mais son instruction en était restée là, car sa vie laborieuse l'avait empêché d'acquérir des idées et des connaissances étrangères au commerce de la parfumerie. Mêlé constamment à des gens à qui les sciences, les lettres étaient indifférentes, et dont l'instruction n'embrassait que des spécialités; n'ayant pas de temps pour se livrer à des études élevées, le parfumeur devint un homme pratique. Il épousa forcément le langage, les erreurs, les opinions du bourgeois de Paris qui admire Molière, Voltaire et Rousseau sur parole, qui achète leurs œuvres sans les lire; qui soutient que l'on doit dire *ormoire,* parce que les femmes serraient dans ces meubles leur *or* et leurs robes autrefois presque toujours en moire, et que l'on a dit par corruption *armoire.* Potier, Talma, mademoiselle Mars, étaient dix fois millionnaires et ne vivaient pas comme les autres humains : le grand tragédien mangeait de la chair crue, mademoiselle Mars faisait parfois fricasser des perles, pour imiter une célèbre actrice égyptienne. L'empereur avait dans ses gilets des poches en cuir pour pouvoir prendre son tabac par poignées, il montait à cheval au grand galop l'escalier de l'orangerie à Versailles. Les écrivains, les artistes mouraient à l'hôpital par suite de leurs originalités; ils étaient tous athées, il fallait bien se garder de les recevoir chez soi. Joseph Lebas citait avec effroi l'histoire du mariage de sa belle-

sœur Augustine avec le peintre Sommervieux. Les astronomes vivaient d'araignées. Ces points lumineux de leurs connaissances en langue française, en art dramatique, en politique, en littérature, en science, expliquent la portée de ces intelligences bourgeoises. Un poëte, qui passe rue des Lombards, peut en y sentant quelques parfums rêver l'Asie; il admire des danseuses dans une chauderie en respirant du vétiver; frappé par l'éclat de la cochenille, il y retrouve les poëmes brahmes, les religions et leurs castes; en se heurtant contre de l'ivoire brut, il monte sur le dos des éléphants, dans une cage de mousseline, et y fait l'amour comme le roi de Lahore. Mais le petit commerçant ignore d'où viennent et où croissent les produits sur lesquels il opère. Birotteau parfumeur ne savait pas un iota d'histoire naturelle ni de chimie. En regardant Vauquelin comme un grand homme, il le considérait comme une exception, il était de la force de cet épicier retiré qui résumait ainsi une discussion sur la manière de faire venir le thé :

— Le thé ne vient que de deux manières, *par caravane* ou *par le Havre,* dit-il d'un air finaud.

Selon Birotteau, l'aloès et l'opium ne se trouvaient que rue des Lombards, l'eau de roses prétendue de Constantinople se faisait, comme l'eau de Cologne, à Paris. Ces noms des lieux étaient des bourdes inventées pour plaire aux Français qui ne peuvent supporter les choses de leur pays. Un marchand français devait dire sa découverte anglaise, afin de lui donner de la vogue, comme en Angleterre un droguiste attribue la sienne à la France. Néanmoins César ne pouvait jamais être entièrement sot ni bête : la probité, la bonté jetaient sur les actes de sa vie un reflet qui les rendait respectables, car une belle action fait accepter toutes les ignorances possibles. Son constant succès lui donna de l'assurance. A Paris l'assurance est acceptée pour le pouvoir dont elle est le signe. L'ayant apprécié durant les trois premières années de leur mariage, sa femme fut en proie à des transes continuelles : elle représentait dans cette union la partie sagace et prévoyante, le doute, l'opposition, la crainte, comme César y représentait l'audace, l'ambition, l'action, le bonheur inouï de la fatalité. Malgré les apparences le marchand était trembleur, tandis que sa femme avait en réalité de la patience et du courage. Ainsi un homme pusillanime, médiocre, sans instruction, sans idées, sans connaissances, sans caractère, et qui ne devait point réussir sur la place la plus glissante du monde, arriva par son esprit de conduite, par le sentiment du juste, par la bonté d'une âme vraiment chrétienne, par amour pour la seule femme qu'il eût possédée, à passer pour un homme remarquable, courageux et plein de résolution. Le public ne voyait que les résultats. Hors Pillerault et le juge Popinot, les personnes de sa société, ne le voyant que superficiellement, ne pouvaient le juger; d'ailleurs, les vingt ou trente amis qui se réunissaient entre eux disaient les mêmes niaiseries, répétaient les mêmes lieux communs, se regardaient tous comme des gens supérieurs dans leur partie. Les femmes faisaient assaut de bons dîners et de toilettes, chacune d'elles avait tout dit en disant un mot de mépris sur son mari; madame Birotteau seule avait le bon sens de traiter le sien avec honneur et respect en public, elle voyait en lui l'homme qui, malgré ses secrètes incapacités, avait gagné leur fortune et dont elle partageait la considération. Seulement, elle se demandait parfois ce qu'était le monde, si tous les hommes prétendus supérieurs ressemblaient à son mari. Sa conduite ne contribuait pas peu à maintenir l'estime respectueuse accordée au marchand, dans un pays où les femmes sont assez portées à déconsidérer leurs maris et à s'en plaindre.

Les premiers jours de l'année 1814, si fatale à la France impériale, furent signalés chez eux par deux événements peu marquants dans tout autre ménage, mais de nature à impressionner des âmes simples comme celles de César et de sa femme, qui, en jetant les yeux sur leur passé, n'y trouvaient que des émotions douces. Ils avaient pris pour premier commis un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Ferdinand du Tillet. Ce garçon, qui sortait d'une maison de parfumerie où l'on avait refusé de l'intéresser dans les bénéfices, et qui passait pour un génie, se remua beaucoup pour entrer à la Reine des Roses dont il connaissait les êtres, les forces et les mœurs intérieures. Birotteau l'accueillit et lui donna mille francs d'appointements avec l'intention d'en faire son successeur. Ferdinand eut sur les destinées de cette famille une si grande influence, qu'il est nécessaire d'en dire quelques mots.

D'abord, il se nommait simplement Ferdinand, sans nom de famille. Cette anonymie lui parut un immense avantage au moment où Napoléon pressa les familles pour y trouver des soldats. Il était cependant né quelque part, par le fait de quelque cruelle et voluptueuse fantaisie. Voici le peu de renseignements recueillis sur son état civil. En 1793, une pauvre fille du Tillet, petit endroit situé près des Andelys, était venue accoucher nuitamment dans le jardin du desservant de l'église du Tillet, et s'alla noyer, après avoir frappé aux volets. Le bon prêtre recueillit l'enfant, lui donna le nom du saint inscrit au calendrier ce jour-là, le nourrit et l'éleva comme son enfant. Le curé mourut en 1804, sans laisser une succession assez opulente pour suffire à l'éducation qu'il avait commencée. Ferdinand, jeté dans Paris, y mena une existence de fli-

bustier dont les hasards pouvaient le mener à l'échafaud ou à la fortune, au barreau, dans l'armée, au commerce, à la domesticité. Ferdinand, obligé de vivre en vrai Figaro, devint commis voyageur, puis commis parfumeur à Paris où il revint après avoir parcouru la France, étudié le monde, et pris son parti d'y réussir à tout prix. En 1815, il jugea nécessaire de constater son âge et de se donner un état civil, en requérant au tribunal des Andelys un jugement qui fit passer son acte de baptême des registres du presbytère sur ceux de la mairie, et il y obtint une rectification en demandant qu'on y insérât le nom de du Tillet sous lequel il s'était fait connaître, autorisé par le fait de son exposition dans la commune.

Sans père ni mère, ni autre tuteur que le procureur impérial, seul dans le monde, ne devant de comptes à personne, il traita la société de Turc à More en la trouvant marâtre. Il ne connut d'autre guide que son intérêt, et tous les moyens de fortune lui semblèrent bons. Ce Normand armé de capacités dangereuses joignait à son envie de parvenir les âpres défauts reprochés à tort ou à raison aux natifs de sa province. Des manières patelines faisaient passer son esprit chicanier, car c'était le plus rude ferrailleur judiciaire; mais s'il contestait audacieusement le droit d'autrui, il ne cédait rien sur le sien, il prenait son adversaire par le temps, il le lassait par une inflexible volonté. Son principal mérite consistait en celui des Scapins de la vieille comédie, il possédait leur fertilité de ressources, leur adresse à côtoyer l'injuste, leur démangeaison de prendre ce qui était bon à garder. Enfin il comptait appliquer à son indigence le mot que l'abbé Terray disait au nom de l'État, quitte à devenir plus tard honnête homme. Il avait une activité passionnée, une intrépidité militaire à demander à tout le monde une bonne comme une mauvaise action, en justifiant sa demande par la théorie de l'intérêt personnel. Il méprisait trop les hommes en les croyant tous corruptibles, il était trop peu délicat sur le choix des moyens en les trouvant tous bons, il regardait trop fixement le succès et l'argent comme l'absolution du mécanisme moral, pour ne pas réussir tôt ou tard. Un pareil homme, placé entre le bagne et des millions, devait être vindicatif, absolu, rapide dans ses déterminations, mais dissimulé comme un Cromwell qui voulait couper la tête à la Probité. Sa profondeur était cachée sous un esprit railleur et léger. Simple commis parfumeur, il ne mettait point de bornes à son ambition, il avait embrassé la société par un coup d'œil haineux, en se disant : — Tu seras à moi! et il s'était juré à lui-même de ne se marier qu'à quarante ans. Il se tint parole. Malgré son immense fortune, il est encore aujourd'hui garçon, attendant sans doute le développement d'une réputation d'honneur et d'une fortune que ni la médisance ni la calomnie n'ont atteintes.

Au physique, Ferdinand était un jeune homme élancé, de taille agréable et de manières mixtes qui lui permettaient de prendre au besoin le diapason de toutes les sociétés. Sa figure chafouine plaisait à la première vue; mais plus tard, en le pratiquant, on y surprenait les expressions étranges qui se peignent à la surface des gens mal avec eux-mêmes, ou dont la conscience grogne à certaines heures. Son teint très-ardent sous la peau molle des Normands avait une couleur aigre. Le regard de ses yeux vairons doublés d'une feuille d'argent était fuyant, mais terrible quand il l'arrêtait droit sur sa victime. Sa voix semblait éteinte comme celle d'un homme qui a longtemps parlé. Ses lèvres minces ne manquaient pas de grâce, mais son nez pointu, son front légèrement tombé trahissaient un défaut de race. Enfin ses cheveux, d'une coloration semblable à celle des cheveux teints en noir, indiquaient un métis social qui tirait son esprit d'un grand seigneur libertin, sa bassesse d'une paysanne séduite, ses connaissances d'une éducation inachevée, et ses vices de son état d'abandon.

Birotteau apprit avec le plus profond étonnement que son commis sortait très-élégamment mis, rentrait fort tard, allait au bal chez des banquiers ou chez des notaires. Ces mœurs déplurent à César : dans ses idées, les commis devaient étudier les livres de leur maison, et penser exclusivement à leur partie; le parfumeur se choqua de niaiseries, il reprocha doucement à du Tillet de porter du linge trop fin, d'avoir des cartes sur lesquelles son nom était gravé ainsi: F. du Tillet; mode dans sa jurisprudence commerciale qui appartenait exclusivement aux gens du monde. Ferdinand était venu chez cet Orgon dans les intentions de Tartufe : il fit la cour à madame César, tenta de la séduire, et jugea son patron comme elle le jugeait elle-même, mais avec une effrayante promptitude. Quoique discret, réservé, ne disant que ce qu'il voulait dire, du Tillet dévoila ses opinions sur les hommes et la vie, de manière à épouvanter une femme timorée qui partageait les religions de son mari, et regardait comme un crime de causer le plus léger tort au prochain. Malgré l'adresse dont usa madame Birotteau, du Tillet devina le mépris qu'il inspirait. Constance, à qui Ferdinand avait écrit quelques lettres d'amour, aperçut bientôt un changement dans les manières de son commis, qui prit avec elle des airs avantageux, pour faire croire à leur bonne intelligence. Sans instruire son mari de ses raisons secrètes, elle lui conseilla de renvoyer Ferdinand.

Birotteau se trouva d'accord avec sa femme en ce point. Le renvoi du commis fut résolu. Trois jours avant de le congédier, par un samedi soir, Birotteau fit le compte mensuel de sa caisse, et y trouva trois mille francs de moins. Sa consternation fut affreuse, moins pour la perte que pour les soupçons qui planaient sur trois commis, une cuisinière, un garçon de magasin et des ouvriers attitrés. A qui s'en prendre? madame Birotteau ne quittait point le comptoir. Le commis chargé de la caisse était un neveu de M. Ragon, nommé Popinot, jeune homme de dix-neuf ans, logé chez eux, la probité même. Ses chiffres, en désaccord avec la somme en caisse, accusaient le déficit et indiquaient que la soustraction avait été faite après la balance. Les deux époux résolurent de se taire et de surveiller la maison. Le lendemain dimanche, ils recevaient leurs amis. Les familles qui composaient cette espèce de coterie se festoyaient à tour de rôle. En jouant à la bouillotte, Roguin le notaire mit sur le tapis de vieux louis que madame César avait reçus quelques jours auparavant d'une nouvelle mariée, madame d'Espard.

— Vous avez volé un tronc! dit en riant le parfumeur.

Roguin dit avoir gagné cet argent chez un banquier à du Tillet, qui confirma la réponse du notaire, sans rougir. Le parfumeur, lui, devint pourpre. La soirée finie, au moment où Ferdinand alla se coucher, Birotteau l'emmena dans le magasin, sous prétexte de parler affaire.

— Du Tillet, lui dit le brave homme, il manque trois mille francs à ma caisse, et je ne puis soupçonner personne; la circonstance des vieux louis semble être trop contre vous pour que je ne vous en parle point; aussi ne nous coucherons-nous pas sans avoir trouvé l'erreur, car après tout ce ne peut être qu'une erreur. Vous pouvez bien avoir pris quelque chose en compte sur vos appointements.

Du Tillet dit effectivement avoir pris les louis. Le parfumeur alla ouvrir son grand livre, le compte de son commis ne se trouvait pas encore débité.

— J'étais pressé, je devais faire écrire la somme par Popinot, dit Ferdinand.

— C'est juste, dit Birotteau bouleversé par la froide insouciance du Normand qui connaissait bien les braves gens chez lesquels il était venu dans l'intention de faire fortune.

Le parfumeur et son commis passèrent la nuit en vérifications que le digne marchand savait inutiles. En allant et venant, César glissa trois billets de banque de mille francs dans la caisse en les collant contre la bande du tiroir, puis il feignit d'être accablé de fatigue, parut dormir et ronfla. Du Tillet le réveilla triomphalement, et afficha une joie excessive d'avoir éclairci l'erreur. Le lendemain, Birotteau gronda publiquement le petit Popinot, sa femme, et se mit en colère à propos de leur négligence. Quinze jours après, Ferdinand du Tillet entra chez un agent de change. La parfumerie ne lui convenait pas, dit-il, il voulait étudier la banque. En sortant de chez Birotteau, du Tillet parla de madame César de manière à faire croire que son patron l'avait renvoyé par jalousie.

Quelques mois après, du Tillet vint voir son ancien patron, et réclama de lui sa caution pour vingt mille francs, afin de compléter les garanties qu'on lui demandait dans une affaire qui le mettait sur le chemin de la fortune. En remarquant la surprise que Birotteau manifesta de cette effronterie, du Tillet fronça le sourcil et lui demanda s'il n'avait pas confiance en lui. Matifat et deux négociants en affaires avec Birotteau remarquèrent l'indignation du parfumeur qui réprima sa colère en leur présence. Du Tillet était peut-être redevenu honnête homme, sa faute pouvait avoir été causée par une maîtresse au désespoir ou par une tentative au jeu, la réprobation publique d'un honnête homme allait jeter dans une voie de crimes et de malheurs un homme encore jeune et peut-être sur la voie du repentir. Cet ange prit alors la plume et fit un aval sur les billets de du Tillet en lui disant qu'il rendait de grand cœur ce léger service à un garçon qui lui avait été très-utile. Le sang lui montait au visage en faisant ce mensonge officieux. Du Tillet ne soutint pas le regard de cet homme, et lui voua sans doute en ce moment cette haine sans trêve que les anges des ténèbres ont conçue contre les anges de lumière. Du Tillet tint si bien le balancier en dansant sur la corde roide des spéculations financières, qu'il resta toujours élégant et riche en apparence avant de l'être en réalité. Dès qu'il eut un cabriolet, il ne le quitta plus; il se maintint dans la sphère élevée des gens qui mêlent les plaisirs aux affaires, en faisant du foyer de l'Opéra la succursale de la Bourse, les Turcarets de l'époque. Grâce à madame Roguin, qu'il connut chez Birotteau, il se répandit promptement parmi les gens de finance les plus haut placés. En ce moment, Ferdinand du Tillet était arrivé à une prospérité qui n'avait rien de mensonger. Au mieux avec la maison Nucingen, où Roguin l'avait fait admettre, il s'était lié promptement avec les frères Keller, avec la haute banque. Personne ne savait d'où lui venaient les immenses capitaux qu'il faisait mouvoir, mais chacun attribuait son bonheur à son intelligence et à sa probité.

La restauration fit un personnage de César, à qui naturellement le tourbillon des crises politiques ôta la mémoire de ces deux accidents domes-

tiques. L'immutabilité de ses opinions royalistes, auxquelles il était devenu fort indifférent depuis sa blessure, mais dans lesquelles il avait persisté par décorum, le souvenir de son dévouement en vendémiaire lui valurent de hautes protections, précisément parce qu'il ne demanda rien. Il fut nommé chef de bataillon dans la garde nationale, quoiqu'il fût incapable de répéter le moindre mot de commandement. En 1815, Napoléon, toujours ennemi de Birotteau, le destitua. Durant les Cent-Jours, Birotteau devint *la bête noire* des libéraux de son quartier, car en 1815 seulement commencèrent les scissions politiques entre les négociants, jusqu'alors unanimes dans leurs vœux de tranquillité dont les affaires avaient besoin. A la seconde restauration, le gouvernement royal dut remanier le corps municipal. Le préfet voulut nommer Birotteau maire. Grâce à sa femme, le parfumeur accepta seulement la place d'adjoint qui le mettait moins en évidence. Cette modestie augmenta beaucoup l'estime qu'on lui portait généralement et lui valut l'amitié du maire, M. Flamet de La Billardière. Birotteau, qui l'avait vu venir à la Reine des Roses, au temps où la boutique servait d'entrepôt aux conspirations royalistes, le désigna lui-même au préfet de la Seine, qui le consulta sur le choix à faire. M. et madame Birotteau ne furent jamais oubliés dans les invitations du maire. Enfin madame César quêta souvent à Saint-Roch, en belle et bonne compagnie. La Billardière servit chaudement Birotteau quand il fut question de distribuer au corps municipal les croix accordées, en appuyant sur sa blessure reçue à Saint-Roch, sur son attachement aux Bourbons et sur la considération dont il jouissait. Le ministère, qui voulait, tout en prodiguant la croix de la Légion d'honneur afin d'abattre l'œuvre de Napoléon, se faire des créatures et rallier aux Bourbons les différents commerces, les hommes d'art et de science, comprit donc Birotteau dans la prochaine promotion. Cette faveur, en harmonie avec l'éclat que jetait Birotteau dans son arrondissement, le plaçaient dans une situation où durent s'agrandir les idées d'un homme à qui jusqu'alors tout avait réussi. La nouvelle que le maire lui avait donnée de sa promotion fut le dernier argument qui décida le parfumeur à se lancer dans l'opération qu'il venait d'exposer à sa femme, afin de quitter au plus vite la parfumerie, et de s'élever aux régions de la haute bourgeoisie de Paris.

César avait alors quarante ans. Les travaux auxquels il se livrait dans sa fabrique lui avaient donné quelques rides prématurées, et avaient légèrement argenté la longue chevelure touffue que la pression de son chapeau lustrait circulairement. Son front, où, par la manière dont ils étaient plantés, ses cheveux dessinaient cinq pointes, annonçait la simplicité de sa vie. Ses gros sourcils n'effrayaient point, car ses yeux bleus s'harmoniaient par leur limpide regard toujours franc à son front d'honnête homme. Son nez cassé à la naissance et gros du bout lui donnait l'air étonné des gobe-mouches de Paris. Ses lèvres étaient très-lippues, et son grand menton tombait droit. Sa figure fortement colorée, à contours carrés, offrait par la disposition des rides, par l'ensemble de la physionomie, le caractère ingénument rusé du paysan. La force générale du corps, la grosseur des membres, la carrure du dos, la largeur des pieds, tout dénotait d'ailleurs le villageois transplanté dans Paris. Ses mains larges et poilues, les grasses phalanges de ses doigts ridés, ses grands ongles carrés eussent attesté son origine, s'il n'en était pas demeuré des vestiges dans toute sa personne. Il avait sur les lèvres le sourire de bienveillance que prennent les marchands quand vous entrez chez eux; mais ce sourire commercial était l'image de son contentement intérieur et peignait l'état de son âme douce. Sa défiance ne dépassait jamais les affaires, sa ruse le quittait sur le seuil de la Bourse ou quand il fermait son grand livre, car le soupçon était pour lui ce qu'étaient ses factures imprimées, une nécessité de la vente elle-même. Sa figure offrait une sorte d'assurance comique, de fatuité mêlée de bonhomie qui le rendait original à voir en lui évitant une ressemblance trop complète avec la plate figure du bourgeois parisien. Sans cet air de naïve admiration et de foi en sa personne, il eût imprimé trop de respect; il se rapprochait ainsi des hommes en payant sa quote-part de ridicule. Habituellement en parlant il se croisait les mains derrière le dos. Quand il croyait avoir dit quelque chose de galant ou de saillant, il se levait imperceptiblement sur la pointe des pieds, à deux reprises, et retombait sur ses talons lourdement, comme pour appuyer sur sa phrase. Au fort d'une discussion, on le voyait quelquefois tourner sur lui-même brusquement, faire quelques pas comme s'il allait chercher des objections et revenir sur son adversaire par un mouvement brusque. Il n'interrompait jamais, et se trouvait souvent victime de cette exacte observation des convenances; car les autres s'arrachaient la parole, et le bonhomme quittait la place sans avoir pu dire un mot. Sa grande expérience des affaires commerciales lui avait donné des habitudes taxées de manies par quelques personnes. Si quelque billet n'était pas payé, il l'envoyait à l'huissier et ne s'en occupait plus que pour recevoir le capital, l'intérêt et les frais, l'huissier devait poursuivre jusqu'à ce que le négociant fût en faillite; César cessait alors toute procédure, ne comparaissait à aucune assemblée de créanciers

et gardait ses titres. Ce système et son implacable mépris pour les faillis lui venaient de M. Ragon qui, dans le cours de sa vie commerciale, avait fini par apercevoir une si grande perte de temps dans les affaires litigieuses, qu'il regardait le maigre et incertain dividende donné par les concordats comme amplement regagné par l'emploi du temps qu'on ne perdait point à aller, venir, faire des démarches et courir après les excuses de l'improbité.

— Si le failli est honnête homme et se refait, il vous payera, disait M. Ragon. S'il reste sans ressources et qu'il soit purement malheureux, pourquoi le tourmenter? si c'est un fripon, vous n'aurez jamais rien. Votre sévérité connue vous fait passer pour intraitable, et comme il est impossible de transiger avec vous, tant que l'on peut payer, c'est vous qu'on paye.

César arrivait à un rendez-vous à l'heure dite, mais dix minutes après, il partait avec une inflexibilité que rien ne faisait plier ; aussi son exactitude rendait-elle exacts les gens qui traitaient avec lui.

Le costume qu'il avait adopté concordait à ses mœurs et à sa physionomie. Aucune puissance ne l'eût fait renoncer aux cravates de mousseline blanche dont les coins brodés par sa femme ou sa fille lui pendaient sous le cou. Son gilet de piqué blanc boutonné carrément descendait très-bas sur son abdomen assez proéminent, car il avait un léger embonpoint. Il portait un pantalon bleu, des bas de soie noire et des souliers à rubans dont les nœuds se défaisaient souvent. Sa redingote vert-olive toujours trop large, et son chapeau à grands bords lui donnaient l'air d'un quaker. Quand il s'habillait pour les soirées du dimanche, il mettait une culotte de soie, des souliers à boucles d'or, et son infaillible gilet carré dont les deux bouts s'entr'ouvraient alors afin de montrer le haut de son jabot plissé. Son habit de drap marron était à grands pans et à longues basques. Il conserva, jusqu'en 1819, deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement, mais il ne mettait là seconde que quand il s'habillait.

Tel était César Birotteau, digne homme à qui les mystères qui président à la naissance des hommes avaient refusé la faculté de juger l'ensemble de la politique et de la vie, de s'élever au-dessus du niveau social sous lequel vit la classe moyenne, qui suivait en toute chose les errements de la routine, car toutes ses opinions lui avaient été communiquées, et il les appliquait sans examen. Aveugle mais bon, peu spirituel mais profondément religieux, il avait un cœur pur. Dans ce cœur brillait un seul amour, la lumière et la force de sa vie, car son désir d'élévation, le peu de connaissances qu'il avait acquises, tout venait de son affection pour sa femme et pour sa fille.

Quant à madame César, alors âgée de trente-sept ans, elle ressemblait si parfaitement à la Vénus de Milo, que tous ceux qui la connaissaient virent son portrait dans cette belle statue, lorsque le duc de Rivière l'envoya. En quelques mois, les chagrins passèrent si promptement leurs teintes jaunes sur son éblouissante blancheur, creusèrent et noircirent si cruellement le cercle bleuâtre où jouaient ses beaux yeux verts, qu'elle eut l'air d'une vieille madone; car elle conserva toujours, au milieu de ses ruines, une douce candeur, un regard pur quoique triste, et il fut impossible de ne pas la trouver toujours belle femme, d'un maintien sage et plein de décence. Au bal prémédité par César, elle devait jouir d'ailleurs d'un dernier éclat de beauté qui fut remarqué.

Toute existence a son apogée, une époque pendant laquelle les causes agissent et sont en rapport exact avec les résultats. Ce midi de la vie où les forces vives s'équilibrent et se produisent dans tout leur éclat, est non-seulement commun aux êtres organisés, mais encore aux cités, aux nations, aux idées, aux institutions, aux commerces, aux entreprises qui, semblables aux races nobles et aux dynasties, naissent, s'élèvent et tombent. D'où vient la rigueur avec laquelle ce thème de croissance et de décroissance s'applique à tout ce qui s'organise ici bas, car la mort elle-même a, dans les temps de fléau, son progrès, son ralentissement, sa recrudescence et son sommeil? Notre globe lui-même est peut-être une fusée un peu plus durable que les autres. L'histoire, en redisant les causes de la grandeur et de la décadence de tout ce qui fut ici bas, pourrait avertir l'homme du moment où il doit arrêter le jeu de toutes ses facultés; mais ni les conquérants, ni les acteurs, ni les femmes, ni les auteurs n'en écoutent la voix salutaire.

César Birotteau, qui devait se considérer comme étant à l'apogée de sa fortune, prenait ce temps d'arrêt comme un nouveau point de départ; il ne savait pas, et d'ailleurs ni les nations ni les rois n'ont tenté d'écrire en caractères ineffaçables la cause de ces renversements dont l'histoire est grosse, dont tant de maisons souveraines ou commerciales offrent de si grands exemples. Pourquoi de nouvelles pyramides ne rappelleraient-elles pas incessamment ce principe qui doit dominer la politique des nations aussi bien que celle des particuliers :

QUAND L'EFFET PRODUIT N'EST PLUS EN RAPPORT DIRECT NI EN PROPORTION ÉGALE AVEC SA CAUSE, LA DÉSORGANISATION COMMENCE.

Mais ces monuments existent partout dans les traditions et les pierres qui nous parlent du passé,

qui consacrent les caprices de l'indomptable Destin, dont la main efface nos songes et nous prouve que les plus grands événements se résument dans une idée. Troie et Napoléon ne sont que des poëmes. Puisse cette histoire être le poëme des vicissitudes bourgeoises auxquelles nulle voix n'a songé, tant elles semblent dénuées de grandeur, tandis qu'elles sont au même titre immenses ! il ne s'agit pas d'un seul homme ici, mais de tout un peuple de douleurs.

III.

LES GERMES DU MALHEUR.

En s'endormant, César craignit que le lendemain sa femme ne lui fît quelques objections péremptoires, et s'ordonna de se lever de grand matin pour tout résoudre. Au petit jour, il sortit donc sans bruit, laissa sa femme au lit, s'habilla lestement, et descendit au magasin, au moment où le garçon en ôtait les volets numérotés. Birotteau se voyant seul attendit le lever de ses commis et se mit sur le pas de sa porte en examinant comment son garçon de peine nommé Raguet s'acquittait de ses fonctions, et Birotteau s'y connaissait ! Malgré le froid, le temps était superbe.

— Popinot, va prendre ton chapeau, mets tes souliers, fais descendre M. Célestin, nous allons causer tous deux aux Tuileries, dit-il en voyant descendre Anselme.

Popinot, cet admirable contre-pied de du Tillet, et qu'un de ces heureux hasards qui font croire à la Providence avait mis auprès de César, joue un si grand rôle dans cette histoire qu'il est nécessaire de le profiler ici.

Madame Ragon était une demoiselle Popinot. Elle avait deux frères. L'un, le plus jeune de la famille, se trouvait alors juge suppléant au tribunal de première instance de la Seine. L'aîné avait entrepris le commerce des laines brutes, y avait mangé sa fortune et mourut en laissant à la charge des Ragon et de son frère le juge qui n'avait pas d'enfants, son fils unique déjà privé d'une mère morte en couches. Pour donner un état à son neveu, madame Ragon l'avait mis dans la parfumerie en espérant le voir succéder à Birotteau. Anselme Popinot était petit et pied-bot, infirmité que le hasard a donnée à lord Byron, à Walter Scott, à M. de Talleyrand, pour ne pas décourager ceux qui en sont affligés; il avait ce teint éclatant et plein de taches de rousseur qui distingue les gens dont les cheveux sont rouges ; mais son front pur, ses yeux de la couleur des agates grises veinées, sa jolie bouche, sa blancheur et la grâce d'une jeunesse pudique, la timidité que lui inspirait son vice de conformation réveillaient à son profit des sentiments protecteurs : on aime les faibles. Popinot intéressait. Le petit Popinot, tout le monde l'appelait ainsi, tenait à une famille essentiellement religieuse, où les vertus étaient intelligentes, où la vie était modeste et pleine de belles actions. Aussi l'enfant, élevé par son oncle le juge, offrait-il en lui la réunion des qualités qui rendent la jeunesse si belle : sage et affectueux, un peu honteux mais plein d'ardeur, doux comme un mouton mais courageux au travail, dévoué, sobre, il était doué de toutes les vertus d'un chrétien des premiers temps de l'Église.

En entendant parler d'une promenade aux Tuileries, la proposition la plus excentrique que pût faire à cette heure son imposant patron, Popinot crut qu'il voulait lui parler d'établissement, le commis pensa soudain à Césarine, la véritable Reine des Roses, l'enseigne vivante de la maison et de laquelle il s'éprit le jour même où, deux mois avant du Tillet, il était entré chez Birotteau. En montant l'escalier, il fut donc obligé de s'arrêter, son cœur se gonflait trop, ses artères battaient trop violemment; il descendit bientôt suivi de Célestin, le premier commis de Birotteau. Anselme et son patron cheminèrent sans mot dire vers les Tuileries. Popinot avait alors vingt et un ans; Birotteau s'était marié à cet âge, Anselme ne voyait donc aucun empêchement à son mariage avec Césarine, quoique la fortune du parfumeur et la beauté de sa fille fussent d'immenses obstacles à la réussite de vœux aussi ambitieux ; mais l'amour procède par les élans de l'espérance, et plus ils sont insensés, plus il y ajoute foi; aussi plus sa maîtresse se trouvait loin de lui, plus ses désirs étaient-ils vifs. Heureux enfant qui, par un temps où tout se nivelle, où tous les chapeaux se ressemblent, réussissait à créer des distances entre la fille d'un parfumeur et lui, rejeton d'une vieille famille parisienne! Malgré ses doutes, ses inquiétudes, il était heureux : il dînait tous les jours auprès de Césarine! puis en s'appliquant aux affaires de la maison, il y mettait un zèle, une ardeur qui dépouillait le travail de toute amertume; en faisant tout au nom de Césarine, il n'était jamais fatigué. Chez un jeune homme de vingt ans, l'amour se repaît de dévouement !

— Ce sera un négociant, il parviendra, disait de lui César à madame Ragon en vantant l'activité d'Anselme au milieu des *mises* de la fabrique, en louant son aptitude à comprendre les finesses de l'art, en rappelant l'âpreté de son travail dans les

moments où les expéditions donnaient, et où les manches retroussées, les bras nus, le boiteux emballait et clouait à lui seul plus de caisses que les autres commis.

Les prétentions connues et avouées d'Alexandre Crottat, premier clerc de Roguin, la fortune de son père, riche fermier de la Brie, formaient des obstacles bien grands au triomphe de l'orphelin; mais ces difficultés n'étaient cependant point encore les plus âpres à vaincre : Popinot ensevelissait au fond de son cœur de tristes secrets qui agrandissaient l'intervalle mis entre Césarine et lui; la fortune des Ragon, sur laquelle il aurait pu compter, était compromise; l'orphelin avait le bonheur de les aider à vivre en leur apportant ses maigres appointements. Cependant il croyait au succès! il avait cru plusieurs fois saisir quelques regards jetés avec un apparent orgueil sur lui par Césarine; au fond de ses yeux bleus, il avait osé lire une secrète pensée pleine de caressantes espérances. Il allait donc, travaillé par son espoir du moment, tremblant, silencieux, ému, comme pourraient l'être en semblable occurrence tous les jeunes gens pour qui la vie est en bourgeon.

— Popinot, lui dit le brave marchand, ta tante va-t-elle bien?

— Oui, monsieur.

— Cependant elle me paraît soucieuse depuis quelque temps, y aurait-il quelque chose qui clocherait chez elle? Écoute-moi, garçon, faut pas trop faire le mystérieux avec moi, je suis quasi de la famille, voilà vingt-cinq ans que je connais ton oncle Ragon. Je suis entré chez lui en gros souliers ferrés, arrivant de mon village. Quoique l'endroit s'appelle *les Trésorières,* j'avais pour toute fortune un louis d'or que m'avait donné ma marraine, feue madame la marquise d'Uxelles, une parente à M. le duc et madame la duchesse de Lenoncourt qui sont de nos pratiques. Aussi ai-je prié tous les dimanches pour elle et pour toute sa famille, j'envoie en Touraine à sa nièce madame de Mortsauf toutes ses parfumeries. Il me vient toujours des pratiques par eux, comme par exemple M. de Vandenesse, qui prend pour douze cents francs. On ne serait pas reconnaissant par bon cœur, on devrait l'être par calcul : mais je te veux du bien sans arrière-pensée et pour toi.

— Ah! monsieur, vous aviez, si vous me permettez de vous le dire, une fière caboche.

— Non, mon garçon, non, cela ne suffit point. Je ne dis pas que ma caboche n'en vaille pas une autre; mais j'avais de la probité, *mordicus!* mais j'ai eu de la conduite, mais je n'ai jamais aimé que ma femme. L'amour est un fameux *véhicule,* un mot heureux qu'a employé hier M. de Villèle à la tribune.

— L'amour! dit Popinot. Oh! monsieur, est-ce que...?

— Tiens, tiens! voilà le père Roguin qui vient à pied par le haut de la place Louis XV, à huit heures. Qu'est-ce que le bon homme fait donc là? se dit César en oubliant Anselme Popinot et l'huile de noisette.

Les suppositions de sa femme lui revinrent à la mémoire, et au lieu d'entrer dans le jardin des Tuileries, Birotteau s'avança vers le notaire pour le rencontrer. Anselme suivit son patron à distance, sans pouvoir s'expliquer le subit intérêt qu'il prenait à une chose en apparence aussi peu importante; mais très-heureux des encouragements qu'il trouvait dans le dire de César sur ses souliers ferrés, son louis d'or et l'amour.

Roguin, grand et gros homme bourgeonné, le front très-découvert, à cheveux noirs, ne manquait pas jadis de physionomie, il avait été audacieux et jeune, car de petit clerc il était devenu notaire; mais en ce moment son visage offrait aux yeux d'un habile observateur les tiraillements, les fatigues de plaisirs cherchés. Lorsqu'un homme se plonge dans la fange des excès, il est difficile que sa figure ne soit pas fangeuse en quelque endroit; aussi les contours des rides, la chaleur du teint étaient-ils chez Roguin sans noblesse; au lieu de cette lueur pure qui flambe sous les tissus des hommes contenus, et leur imprime une fleur de santé, l'on entrevoyait chez lui l'impureté d'un sang fouetté par des efforts contre lesquels regimbe le corps. Son nez était ignoblement retroussé, comme celui des gens chez lesquels les humeurs, en prenant la route de cet organe, produisent une infirmité secrète qu'une vertueuse reine de France croyait naïvement être un malheur commun à l'espèce, n'ayant jamais approché d'autre homme que le roi d'assez près pour reconnaître son erreur. En prisant beaucoup de tabac d'Espagne, Roguin avait cru dissimuler son incommodité, il en avait augmenté les inconvénients qui furent la principale cause de ses malheurs. N'est-ce pas une flatterie sociale un peu trop prolongée que de toujours peindre les hommes sous de fausses couleurs, et de ne pas révéler quelques-uns des vrais principes de leurs vicissitudes, si souvent causées par la maladie? Le mal physique, considéré dans ses ravages moraux, examiné dans ses influences sur le mécanisme de la vie, a peut-être été jusqu'ici trop négligé par les historiens des mœurs. Madame César avait bien deviné le secret du ménage. Dès la première nuit de ses noces, la belle madame Roguin avait conçu pour le pauvre notaire une insurmontable antipathie, et voulut aussitôt requérir le divorce. Trop heureux d'avoir une femme riche de cinq cent mille francs

sans compter les espérances, Roguin avait supplié sa femme de ne pas intenter une action en divorce, en la laissant libre et en se soumettant à toutes les conséquences d'un pareil pacte. Madame Roguin, devenue souveraine maîtresse, se conduisit avec son mari comme une courtisane avec un vieil amant. Roguin trouva bientôt sa femme trop chère, et, comme beaucoup de maris parisiens, il eut un second ménage en ville. D'abord contenue dans de sages bornes, cette dépense fut médiocre. Primitivement, Roguin rencontra sans grands frais des grisettes très-heureuses de sa protection; mais depuis trois ans il était rongé par une de ces indomptables passions qui envahissent les hommes entre cinquante et soixante ans, et que justifiait l'une des plus magnifiques créatures de ce temps, connue dans les fastes de la prostitution sous le sobriquet de la belle Hollandaise, car elle allait retomber dans ce gouffre où sa mort l'illustra. Elle avait été jadis amenée de Bruges à Paris par un client de Roguin, qui, forcé de partir par suite des événements politiques, lui en fit présent en 1815. Le notaire avait acheté pour sa belle une petite maison aux Champs-Élysées, l'avait richement meublée et s'était laissé entraîner à satisfaire les coûteux caprices de cette femme dont les profusions absorbèrent sa fortune. L'air sombre empreint sur la physionomie de Roguin, et qui se dissipa quand il vit son client, tenait à des événements mystérieux où se trouvaient les secrets de la fortune si rapidement faite par du Tillet.

Le plan formé par du Tillet changea dès le premier dimanche où il put observer chez son patron la situation respective de M. et madame Roguin. Il était venu moins pour séduire madame César que pour se faire offrir la main de Césarine en dédommagement d'une passion rentrée, et il eut d'autant moins de peine à renoncer à ce mariage, qu'il avait cru César riche et le trouvait pauvre. Il espionna le notaire, s'insinua dans sa confiance, se fit présenter chez la belle Hollandaise, y étudia dans quels termes elle était avec Roguin, et apprit qu'elle menaçait de remercier son amant, s'il lui rognait son luxe. La belle Hollandaise était de ces femmes folles qui ne s'inquiètent jamais d'où vient l'argent ni comment il s'acquiert, et qui donnerait une fête avec les écus d'un parricide. Elle ne pensait jamais le lendemain à la veille. Pour elle l'avenir était son après-dîner, et la fin du mois l'éternité, quand même elle avait des mémoires à payer. Charmé de rencontrer un premier levier, du Tillet commença par obtenir de la belle Hollandaise qu'elle aimât Roguin pour trente mille francs par an au lieu de cinquante mille, service que les vieillards passionnés oublient rarement.

Après un souper très-aviné, Roguin s'ouvrit à du Tillet sur sa crise financière. Ses immeubles étant absorbés par l'hypothèque légale de sa femme, il avait été conduit par sa passion à prendre dans les fonds de ses clients une somme déjà supérieure à la moitié de sa charge. Quand le reste serait dévoré l'infortuné Roguin se brûlerait la cervelle, car il croyait diminuer l'horreur de la faillite en imposant la pitié publique. Du Tillet aperçut une fortune rapide et sûre qui brilla comme un éclair dans la nuit de l'ivresse; il rassura Roguin et le paya de sa confiance en lui faisant tirer ses pistolets en l'air.

— En se hasardant ainsi, lui dit-il, un homme de votre portée ne doit pas se conduire comme un sot et marcher à tâtons, mais opérer hardiment.

Il lui conseilla de prendre dès à présent une forte somme, de la lui confier pour être jouée avec audace dans une partie quelconque, à la Bourse, ou dans quelque spéculation choisie entre les mille qui s'entreprenaient alors. En cas de gain ils fonderaient à eux deux une maison de banque où l'on tirerait parti des dépôts et dont les bénéfices lui serviraient à contenter sa passion. Si la chance tournait contre eux, Roguin irait vivre à l'étranger au lieu de se tuer, parce que *son* du Tillet lui serait fidèle jusqu'au dernier sou. C'était une corde à portée de main pour un homme qui se noyait, et Roguin ne s'aperçut pas que le commis parfumeur la lui passait autour du cou. Maître du secret de Roguin, du Tillet s'en servit pour établir à la fois son pouvoir sur la femme, sur la maîtresse et sur le mari. Prévenue d'un désastre qu'elle était loin de soupçonner, madame Roguin accepta les soins de du Tillet, qui sortit alors de chez le parfumeur, sûr de son avenir. Il n'eut pas de peine à convaincre la maîtresse de risquer une somme afin de ne jamais être obligée de recourir à la prostitution, s'il lui arrivait quelque malheur. La femme régla ses affaires, amassa promptement un petit capital, et le remit à un homme en qui son mari se fiait, car le notaire donna d'abord cent mille francs à son complice. Placé près de madame Roguin de manière à transformer les intérêts de cette belle femme en affection, du Tillet sut lui inspirer la plus violente passion. Ses trois commanditaires lui constituèrent naturellement une part; mais mécontent de cette part, il eut l'audace en les faisant jouer à la Bourse de s'entendre avec un adversaire qui lui rendait le montant des pertes supposées, car il joua pour ses clients et pour lui-même. Aussitôt qu'il eut cinquante mille francs, il fut sûr de faire une grande fortune, il porta le coup d'œil d'aigle qui le caractérise dans les phases où se trouvait alors la France : il joua la baisse pendant la campagne de la France, et la hausse au retour des Bourbons. Deux mois après la rentrée de

Louis XVIII, madame Roguin possédait deux cent mille francs, et du Tillet cent mille écus. Le notaire, aux yeux de qui ce jeune homme était un ange, avait rétabli l'équilibre dans ses affaires. La belle Hollandaise dissipait tout, elle était la proie d'un infâme cancer, nommé Maxime de Trailles, ancien page de l'empereur. Du Tillet découvrit le véritable nom de cette fille en faisant un acte avec elle, elle se nommait Sarah Gobseck. Frappé de la coïncidence de ce nom avec celui d'un usurier dont il avait entendu parler, il alla chez ce vieil escompteur, la providence des enfants de famille, afin de reconnaître jusqu'où pourrait aller sur lui le crédit de sa parente. Le Brutus des usuriers fut implacable pour sa petite-nièce, mais du Tillet sut lui plaire en se posant comme le banquier de Sarah, et comme ayant des fonds à faire mouvoir. La nature normande et la nature usurière se convinrent l'une à l'autre. Gobseck se trouvait avoir besoin d'un homme jeune et habile pour surveiller une petite opération à l'étranger.

Un auditeur au conseil d'État, surpris par le retour des Bourbons, avait eu l'idée, pour se bien mettre en cour, d'aller en Allemagne racheter les titres des dettes contractées par les princes pendant leur émigration. Il offrait les bénéfices de cette affaire, pour lui purement politique, à ceux qui lui donneraient les fonds nécessaires. L'usurier ne voulait lâcher les sommes qu'au fur et à mesure de l'achat des créances, et les faire examiner par un fin représentant. Les usuriers ne se fient à personne, ils veulent des garanties; auprès d'eux, l'occasion est tout : de glace quand ils n'ont pas besoin d'un homme, ils sont patelins et disposés à la bienfaisance quand leur utilité s'y trouve. Du Tillet connaissait le rôle immense sourdement joué sur la place de Paris, par les Werbrust et Gigonnet, escompteurs du commerce des rues Saint-Denis et Saint-Martin, par Palma, banquier du faubourg Poissonnière, presque toujours intéressés avec Gobseck. Il offrit donc une caution pécuniaire en se faisant accorder un intérêt et en exigeant que ces messieurs employassent dans leur commerce d'argent les fonds qu'il leur déposerait : il se préparait ainsi des appuis. Il accompagna M. Clément Chardin des Lupeaulx dans un voyage en Allemagne qui dura pendant les Cent-Jours, et revint à la seconde restauration, ayant plus augmenté les éléments de sa fortune que sa fortune elle-même. Il était entré dans les secrets des plus habiles calculateurs de Paris; il avait conquis l'amitié de l'homme dont il était le surveillant, car cet habile escamoteur lui avait mis à nu les ressorts et la jurisprudence de la haute politique. Du Tillet était un de ces esprits qui entendent à demi-mot, il acheva de se former pendant ce voyage.

Au retour, il retrouva madame Roguin fidèle. Quant au pauvre notaire, il attendait Ferdinand avec autant d'impatience qu'en témoignait sa femme; la belle Hollandaise l'avait de nouveau ruiné. Du Tillet questionna la belle Hollandaise, et ne retrouva pas une dépense équivalente aux sommes dissipées. Du Tillet découvrit alors le secret que Sarah Gobseck lui avait si soigneusement caché, sa folle passion pour Maxime de Trailles, dont les débuts dans sa carrière de vices et de débauche annonçaient ce qu'il fut, un de ces garnements politiques, nécessaires à tout bon gouvernement, et que le jeu rendait insatiable. En faisant cette découverte, du Tillet comprit l'insensibilité de Gobseck pour sa petite-nièce. Dans ces conjonctures, le banquier du Tillet, car il devint banquier, conseilla fortement à Roguin de garder une poire pour la soif, en embarquant ses clients les plus riches dans une affaire où il pourrait se réserver une forte somme, s'il était contraint à faillir en recommençant le jeu de la Bourse. Après des *hauts* et des *bas,* profitables seulement à du Tillet et à madame Roguin, le notaire entendit enfin sonner l'heure de sa *déconfiture.* Son agonie fut alors exploitée par son meilleur ami. Du Tillet inventa la spéculation relative aux terrains situés autour de la Madeleine. Naturellement les cent mille francs déposés par Birotteau chez Roguin, en attendant un placement, furent remis à du Tillet qui, voulant perdre le parfumeur, fit comprendre à Roguin qu'il courait moins de dangers à prendre dans ses filets ses amis intimes.

— Un ami, lui dit-il, conserve des ménagements jusque dans sa colère.

Peu de personnes savent aujourd'hui combien peu valait à cette époque un toise de terrain autour de la Madeleine, mais ces terrains allaient nécessairement être vendus au-dessus de leur valeur momentanée à cause de l'obligation où l'on serait d'aller trouver des propriétaires qui profiteraient de l'occasion; or du Tillet voulait être à portée de recueillir les bénéfices sans supporter les pertes d'une spéculation à long terme. En d'autres termes, son plan consistait à tuer l'affaire pour s'adjuger un cadavre qu'il savait pouvoir raviver. En semblable occurrence, les Gobseck, les Palma, les Werbrust et Gigonnet se prêtaient mutuellement la main; mais il n'était pas assez intime avec eux pour leur demander leur aide. D'ailleurs il voulait si bien cacher son bras tout en conduisant l'affaire, qu'il pût recueillir les profits du vol sans en avoir la honte; il sentit donc la nécessité d'avoir à lui l'un de ces mannequins vivants nommés dans la langue commerciale *hommes de paille.* Son joueur supposé de la Bourse lui parut propre à devenir son âme damnée, et il entreprit sur les droits divins en créant

un homme. D'un ancien commis voyageur, sans moyens ni capacité, excepté celle de parler indéfiniment sur toute espèce de sujet en ne disant rien, sans sou ni maille, mais pouvant comprendre un rôle et le jouer sans compromettre la pièce, plein de l'honneur le plus rare, c'est-à-dire capable de garder un secret et de se laisser déshonorer au profit de son commettant, du Tillet fit un banquier qui montait et dirigeait les plus grandes entreprises, le chef de la maison Claparon. La destinée de Charles Claparon était d'être un jour livré aux juifs et aux pharisiens, si les affaires lancées par du Tillet exigeaient une faillite, et Claparon le savait. Mais, pour un pauvre diable qui se promenait mélancoliquement sur les boulevards avec un avenir de quarante sous dans sa poche quand son camarade du Tillet le rencontra, les petites parts qui devaient lui être abandonnées dans chaque affaire furent un Eldorado. Ainsi son amitié, son dévouement pour du Tillet, corroborés d'une reconnaissance irréfléchie, excités par les besoins d'une vie libertine et décousue, lui faisaient dire *amen* à tout. Puis après avoir vendu son honneur, il le vit risquer avec tant de prudence, qu'il finit par s'attacher à son ancien camarade, comme un chien à son maître. Claparon était un caniche fort laid, mais toujours prêt à faire le saut de Curtius. Dans la combinaison actuelle, il devait représenter une moitié des acquéreurs des terrains comme César Birotteau représenterait l'autre. Les valeurs que Claparon recevrait de Birotteau seraient escomptées par un des usuriers de qui du Tillet pouvait emprunter le nom, pour précipiter Birotteau dans les abîmes d'une faillite, quand Roguin lui enlèverait ses fonds. Les syndics de la faillite agiraient au gré des inspirations de du Tillet qui, possesseur des écus donnés par le parfumeur et son créancier sous différents noms, ferait liciter les terrains et les achèterait pour la moitié de leur valeur en payant avec les fonds de Roguin et le dividende de la faillite. Le notaire trempait dans ce plan en croyant avoir une bonne part des précieuses dépouilles du parfumeur et de ses coïntéressés; mais l'homme à la discrétion duquel il se livrait devait se faire et se fit la part du lion. Roguin, ne pouvant poursuivre du Tillet devant aucun tribunal, fut heureux de l'os à ronger qui lui fut jeté, de mois en mois, au fond de la Suisse où il trouva des beautés au rabais.

Les circonstances, et non une méditation d'auteur tragique inventant une intrigue, avaient engendré cet horrible plan. La haine sans désir de vengeance est un grain tombé sur du granit; la vengeance vouée à César par du Tillet était donc un des mouvements les plus naturels, ou il faut nier la querelle des anges maudits et des anges de lumière. Du Tillet ne pouvait sans de grands inconvénients assassiner le seul homme dans Paris qui le savait coupable d'un vol domestique, mais il pouvait le jeter dans la boue et l'annihiler au point de rendre son témoignage impossible. Pendant longtemps sa vengeance avait germé dans son cœur sans fleurir, car les gens les plus haineux font à Paris très-peu de plans; la vie y est trop rapide, trop remuée, il y a trop d'accidents imprévus; mais aussi ces perpétuelles oscillations, en ne permettant pas la préméditation, servent une pensée tapie au fond du cœur qui guette leurs chances fluviatiles. Quand Roguin avait fait sa confidence à du Tillet, le commis y entrevit vaguement la possibilité de détruire César, et il ne s'était pas trompé. Sur le point de quitter son idole, le notaire buvait le reste de son philtre dans la coupe cassée, il allait tous les jours aux Champs-Élysées et revenait chez lui de grand matin. Ainsi la défiante madame César avait raison.

Dès qu'un homme se résout à jouer le rôle que du Tillet avait donné à Roguin, il acquiert les talents du plus grand comédien, il a la vue d'un lynx et la pénétration d'un voyant, il sait magnétiser sa dupe; aussi le notaire avait-il aperçu Birotteau longtemps avant que Birotteau ne le vît, et quand le parfumeur le regarda, il lui tendait déjà la main de loin.

— Je viens d'aller recevoir le testament d'un grand personnage qui n'a pas huit jours à vivre, dit-il de l'air le plus naturel du monde; mais l'on m'a traité comme un médecin de village, on m'a envoyé chercher en voiture et je reviens à pied.

Ces paroles dissipèrent le léger nuage de défiance qui avait obscurci le front du parfumeur, et que Roguin entrevit; aussi le notaire se garda-t-il bien de parler de l'affaire des terrains le premier, car il voulait porter le dernier coup à sa victime.

— Après les testaments, les contrats de mariage, dit Birotteau, voilà la vie. Et à propos de cela, quand épousons-nous la Madeleine? Hé! hé! papa Roguin, ajouta-t-il en lui tapant sur le ventre, car entre hommes la prétention des plus chastes bourgeois est de paraître égrillards.

— Mais si ce n'est pas aujourd'hui, répondit le notaire d'un air diplomatique, ce ne sera jamais. Nous craignons que l'affaire ne s'ébruite, je suis déjà vivement pressé par deux de mes plus riches clients qui veulent se mettre dans cette spéculation. Aussi est-ce à prendre ou à laisser. Passé midi, je dresserai les actes et vous n'aurez la faculté d'y être que jusqu'à une heure. Adieu, je vais précisément lire les minutes que Xandrot a dû me dégrossir pendant cette nuit.

— Eh bien, c'est fait! vous avez ma parole, dit Birotteau en courant après le notaire et lui frappant

dans la main. Prenez les cent mille francs qui devaient servir à la dot de ma fille.

— Bien, dit Roguin en s'éloignant.

Pendant l'instant que Birotteau mit à revenir auprès du petit Popinot, il éprouva dans ses entrailles une chaleur violente, son diaphragme se contracta, ses oreilles tintèrent.

— Qu'avez-vous, monsieur? lui demanda le commis en voyant à son maître le visage pâle.

— Ah! mon garçon, je viens de conclure par un seul mot une grande affaire, personne n'est maître de ses émotions en pareil cas. D'ailleurs, tu n'y es pas étranger. Aussi t'ai-je emmené ici pour y causer plus à l'aise, personne ne nous écoutera. Ta tante est gênée; à quoi donc a-t-elle perdu son argent? dis-le-moi.

— Monsieur, mon oncle et ma tante avaient leurs fonds chez M. de Nucingen; ils ont été forcés de prendre en remboursement des actions dans les mines de Gorstchin qui ne donnent pas encore de dividende, et il est difficile à leur âge de vivre d'espérance.

— Mais avec quoi vivent-ils?

— Ils m'ont fait le plaisir d'accepter mes appointements.

— Bien, bien, Anselme, dit le parfumeur en laissant voir une larme qui roula dans ses yeux, tu es digne de l'attachement que je te porte. Aussi vas-tu recevoir une haute récompense de ton application à mes affaires.

En disant ces paroles, le négociant grandissait autant à ses propres yeux qu'à ceux de Popinot, il y mit cette bourgeoise et naïve emphase, expression de sa supériorité postiche.

— Quoi! vous auriez deviné ma passion pour...

— Pour qui? dit le parfumeur.

— Pour mademoiselle Césarine.

— Ah! garçon, tu es bien hardi, s'écria Birotteau. Mais garde bien ton secret, je te promets de l'oublier, et tu sortiras de chez moi demain. Je ne t'en veux pas! à ta place, diable, diable! j'en aurais fait tout autant. Elle est si belle!

— Ah, monsieur! dit le commis qui sentait sa chemise mouillée tant il se tressuait.

— Mon garçon, cette affaire n'est pas l'affaire d'un jour: Césarine est sa maîtresse, et sa mère a ses idées. Ainsi rentre en toi-même, essuie tes yeux, tiens ton cœur en bride, et n'en parlons jamais. Je ne rougirais pas de t'avoir pour gendre: neveu de M. Popinot, juge au tribunal de première instance; neveu des Ragon; tu as le droit de faire ton chemin tout comme un autre; mais il y a des *mais*, des *car*, des *si!* Quel diable de chien me lâches-tu là dans une conversation d'affaires! Tiens, assieds-toi sur cette chaise, et que l'amoureux fasse place au commis. Popinot, es-tu homme de cœur? dit-il en regardant son commis; te sens-tu le courage de lutter avec plus fort que toi, de te battre corps à corps?...

— Oui, monsieur.

— De soutenir un combat long, dangereux?...

— De quoi s'agit-il?

— De couler l'huile de Macassar! dit Birotteau, se dressant en pieds comme un héros de Plutarque. Ne nous abusons pas, l'ennemi est fort, bien campé, redoutable. L'huile de Macassar a été rondement menée. La conception est habile: les fioles carrées ont l'originalité de la forme. Pour mon projet, j'ai pensé à faire les nôtres triangulaires; mais je préférerais, après de mûres réflexions, de petites bouteilles de verre mince clissées en roseau; elles auraient un air mystérieux, et le consommateur aime tout ce qui l'intrigue.

— C'est coûteux! dit Popinot. Il faudrait tout établir au meilleur marché possible, afin de faire de fortes remises aux détaillants.

— Bien, mon garçon, voilà les vrais principes. Songes-y bien! l'huile de Macassar se défendra! elle est spécieuse, elle a un nom séduisant. On la présente comme une importation étrangère, et nous aurons le malheur d'être de notre pays. Voyons, Popinot, te sens-tu de force à tuer Macassar? D'abord tu l'emporteras dans les expéditions d'outre-mer: il paraît que Macassar est réellement aux Indes: il est plus naturel alors d'envoyer le produit français aux Indiens, que de leur renvoyer ce qu'ils sont censés nous fournir. A toi les pacotilleurs. Mais il faut lutter à l'étranger, lutter dans les départements! Or l'huile de Macassar a été bien affichée, il ne faut pas se déguiser sa puissance, elle est poussée, le public la connaît.

— Je la coulerai, s'écria Popinot l'œil en feu.

— Avec quoi? lui dit Birotteau. Voilà bien l'ardeur des jeunes gens. Écoute-moi donc jusqu'au bout.

Anselme se mit comme un soldat au port d'armes devant un maréchal de France.

— J'ai inventé, Popinot, une huile pour exciter la pousse des cheveux, raviver le cuir chevelu, maintenir la couleur des chevelures mâles et femelles. Cette essence n'aura pas moins de succès que ma pâte et mon eau; mais je ne veux pas exploiter ce secret par moi-même; je pense à me retirer du commerce. C'est toi, mon enfant, qui lanceras mon huile *Comagène* (du mot *Coma*, mot latin qui signifie cheveux comme me l'a dit M. Alibert, médecin du roi. Ce mot se trouve dans la tragédie de Bérénice, où Racine a mis un roi de Comagène, amant de cette belle reine si célèbre par sa chevelure, lequel amant, sans doute par flatterie, a

donné ce nom à son royaume! Comme ces grands génies ont de l'esprit! ils descendent aux plus petits détails).

Le petit Popinot garda son sérieux en écoutant cette parenthèse saugrenue, évidemment dite pour lui qui avait de l'instruction.

— Anselme, j'ai jeté les yeux sur toi pour fonder une maison de commerce de haute droguerie, rue des Lombards, dit Birotteau. Je serai ton associé secret; je te baillerai les premiers fonds. Après l'huile Comagène, nous essayerons de l'essence de vanille, de l'esprit de menthe. Enfin nous aborderons la droguerie en la révolutionnant, en vendant ses produits concentrés au lieu de les vendre en nature. Ambitieux jeune homme, es-tu content?

Anselme ne pouvait répondre tant il était oppressé, mais ses yeux pleins répondaient pour lui. Cette offre lui semblait dictée par une indulgente paternité qui lui disait: Mérite Césarine en devenant riche et considéré. — Monsieur, répondit-il enfin en prenant l'émotion de Birotteau pour de l'étonnement, moi aussi je réussirai!

— Voilà comme j'étais, s'écria le parfumeur, je n'ai pas dit un autre mot! Si tu n'as pas ma fille, tu auras toujours une fortune. Eh bien! garçon, qu'est-ce qui te prend?

— Laissez-moi espérer qu'en acquérant l'une, j'obtiendrai l'autre.

— Je ne puis t'empêcher d'espérer, mon ami, dit Birotteau touché par le ton d'Anselme.

— Eh bien! monsieur, puis-je dès aujourd'hui prendre mes mesures pour trouver une boutique, afin de commencer au plus tôt?

— Oui, mon enfant. Demain nous irons nous enfermer tous deux à la fabrique. Avant d'aller dans le quartier de la rue des Lombards, tu passeras chez Livingston, pour savoir si ma presse hydraulique pourra fonctionner demain. Ce soir, nous irons, à l'heure du dîner, chez l'illustre et bon monsieur Vauquelin pour le consulter; il s'est occupé tout récemment de la composition des cheveux; il a recherché quelle était leur substance colorante, d'où elle provenait, quelle était la contexture des cheveux. Tout est là, Popinot. Tu sauras mon secret, et il ne s'agira plus que de l'exploiter avec intelligence. Avant d'aller chez Livingston, passe chez Pieri Bénard. Mon enfant, le désintéressement de M. Vauquelin est une des grandes douleurs de ma vie: il est impossible de lui rien faire accepter. Heureusement, j'ai su par Chiffreville qu'il voulait une Vierge de Dresde, gravée par un certain Muller, et après deux ans de correspondance en Allemagne, Bénard a fini par la trouver sur papier de Chine, avant la lettre; elle coûte quinze cents francs, mon garçon. Aujourd'hui, notre bienfaiteur la verra dans son antichambre en nous reconduisant, car elle doit être encadrée, tu t'en assureras. Nous nous rappellerons ainsi à son souvenir, ma femme et moi, car quant à la reconnaissance, voilà seize ans que nous prions Dieu, tous les jours, pour lui. Moi je ne l'oublierai jamais; mais, Popinot, enfoncés dans la science, les savants oublient tout, femmes, amis, obligés. Nous autres, notre peu d'intelligence nous permet au moins d'avoir le cœur chaud, ça console de ne pas être un grand homme. Ces messieurs de l'Institut, c'est tout cerveau, tu verras. Vous ne les rencontrez jamais dans une église. M. Vauquelin est toujours dans son cabinet ou dans son laboratoire, j'aime à croire qu'il pense à Dieu en analysant ses ouvrages. Voilà qui est entendu; je te ferai les fonds, je te laisserai la possession de mon secret, nous serons de moitié, sans qu'il soit besoin d'acte. Vienne le succès, nous arrangerons nos flûtes! Cours, mon garçon, moi je vais à mes affaires! Écoute donc, Popinot, je donnerai dans vingt jours un grand bal, fais-toi faire un habit, viens-y comme un commerçant déjà calé...

Ce dernier trait de bonté émut tellement Popinot, qu'il saisit la grosse main de César et la baisa. Le bon homme avait flatté l'amoureux par cette confidence, et les gens épris sont capables de tout.

— Pauvre garçon, dit Birotteau en le voyant courir à travers les Tuileries, si Césarine l'aimait! mais il est boiteux, il a les cheveux de la couleur d'un bassin, et les jeunes filles sont si singulières; je ne crois guère que Césarine... Et puis sa mère veut la voir la femme d'un notaire. Alexandre Crottat la fera riche: la richesse rend tout supportable, tandis qu'il n'y a pas de bonheur qui ne succombe à la misère. Enfin, j'ai résolu de la laisser maîtresse d'elle-même jusqu'à concurrence d'une folie.

IV.

DÉPENSES EXCESSIVES.

Le voisin de Birotteau était un petit marchand de parapluies, d'ombrelles et de cannes, nommé Cayron, Languedocien qui faisait de mauvaises affaires, et que Birotteau avait obligé déjà plusieurs fois. Cayron ne demandait pas mieux que de se restreindre à sa boutique et de céder au riche parfumeur les deux pièces du premier étage, en diminuant d'autant son bail.

— Eh bien! voisin, lui dit familièrement Birotteau en entrant chez le marchand de parapluies, ma femme consent à l'augmentation de notre local! Si vous voulez, nous irons chez M. Molineux à onze heures.

— Mon cher monsieur Birotteau, reprit le marchand de parapluies, je ne vous ai rien demandé pour cette cession, mais vous savez qu'un bon commerçant doit faire argent de tout.

— Diable! diable! répondit le parfumeur, je n'ai pas des mille et des cents; j'ignore si mon architecte, que j'attends, trouvera la chose praticable. Avant de conclure, m'a-t-il dit, sachons si vos planchers sont de niveau. Puis il faut que M. Molineux consente à laisser percer le mur, et le mur est-il mitoyen? Enfin j'ai à faire retourner chez moi l'escalier, pour changer le palier afin d'établir le plain-pied. Voilà bien des frais; je ne veux pas me ruiner.

— Oh! monsieur, dit le marchand de parapluies, quand vous serez ruiné, le soleil sera venu coucher avec la terre, et ils auront fait des petits!

Birotteau se caressa le menton en se soulevant sur la pointe des pieds et retombant sur ses talons.

— D'ailleurs, reprit Cayron, je ne vous demande pas autre chose que de me prendre ces valeurs-là...

Et il lui présenta un petit bordereau de cinq mille francs composé de seize billets.

— Ah! dit le parfumeur en feuilletant les effets, de *petites broches*, deux mois, trois mois...

— Prenez-les-moi à six pour cent seulement, dit le marchand d'un air humble.

— Est-ce que je fais l'usure? dit le parfumeur d'un air de reproche.

— Mon Dieu, monsieur, je suis allé chez votre ancien commis du Tillet; il n'en voulait à aucun prix, sans doute pour savoir ce que je consentirais à perdre.

— Je ne connais pas ces signatures-là, dit le parfumeur.

— Mais nous avons de si drôles de noms dans les cannes et les parapluies, ce sont des colporteurs!

— Eh bien! je ne dis pas que je prenne tout, mais je m'arrangerai toujours des plus courts.

— Pour mille francs qui se trouvent à quatre mois, ne me laissez pas courir après les sangsues qui nous tirent le plus clair de nos bénéfices, faites-moi tout, monsieur. J'ai si peu recours à l'escompte, je n'ai nul crédit, voilà ce qui nous tue nous autres petits détaillants.

— Allons, j'accepte vos broches, Célestin fera le compte. A onze heures, soyez prêt. Voici mon architecte, M. Rohault, ajouta le parfumeur en voyant venir le jeune homme avec lequel il avait pris la veille rendez-vous chez M. de La Billardière. Contre la coutume des gens de talent, vous êtes exact, monsieur, lui dit César en déployant ses grâces commerciales les plus distinguées. Si l'exactitude, suivant un mot du roi, homme d'esprit autant que grand politique, est la politesse des rois, elle est aussi la fortune des négociants. Le temps, le temps est de l'or, surtout pour vous, artistes. L'architecture est la réunion de tous les arts; je me suis laissé dire cela. Ne passons point par la boutique, ajouta-t-il, en montrant la fausse porte cochère de sa maison.

Quatre ans auparavant, M. Rohault avait remporté *le grand prix* d'architecture, il revenait de Rome après un séjour de trois ans aux frais de l'État. En Italie le jeune artiste songeait à l'art, à Paris il songeait à la fortune. Le gouvernement peut seul donner les millions nécessaires à un architecte pour édifier sa gloire; et en revenant de Rome, il est si naturel de se croire Fontaine et Percier que tout architecte ambitieux incline au ministérialisme; le pensionnaire libéral, devenu royaliste, tâchait donc de se faire protéger par les gens influents. Quand un *grand prix* se conduit ainsi, ses camarades l'appellent un intrigant. Le jeune architecte avait deux partis à prendre : servir le parfumeur ou le mettre à contribution. Mais Birotteau l'adjoint, Birotteau le futur possesseur par moitié des terrains de la Madeleine, autour de laquelle tôt ou tard il se bâtirait un beau quartier, était un homme à ménager. M. Rohault immola donc le gain présent aux bénéfices à venir. Il écouta patiemment les plans, les redites, les idées d'un de ces bourgeois, cible constante des traits, des plaisanteries de l'artiste, éternel objet de ses mépris, et suivit le parfumeur en hochant la tête pour saluer ses idées. Quand le parfumeur eut bien tout expliqué, le jeune architecte essaya de lui résumer à lui-même son plan.

— Vous avez à vous trois croisées de face sur la rue, plus la croisée perdue sur l'escalier et prise par le palier. Vous ajoutez à ces quatre croisées les deux qui sont de niveau dans la maison voisine en retournant l'escalier pour aller de plain-pied dans tout l'appartement, du côté de la rue.

— Vous m'avez parfaitement compris, dit le parfumeur étonné.

— Pour réaliser votre plan, il faut éclairer par en haut le nouvel escalier, et ménager une loge de portier sous le socle.

— Un socle...

— Oui, c'est la partie sur laquelle reposera...

— Je comprends, monsieur.

— Quant à votre appartement, laissez-moi carte blanche pour le distribuer et le décorer. Je veux le rendre digne...

— Digne! Vous avez dit le mot, monsieur.

— Quel temps me donnez-vous pour opérer ce changement de décor?

— Vingt jours.

— Quelle somme voulez-vous jeter à la tête des ouvriers? dit Rohault.

— Mais à quelle somme pourront monter ces réparations?

— Un architecte chiffre une construction neuve à un centime près, répondit le jeune homme, mais comme je ne sais pas ce que c'est que d'enfiler un bourgeois... Pardon! monsieur, le mot m'est échappé! Je dois vous prévenir qu'il est impossible de chiffrer des réparations et des rhabillages. A peine en huit jours arriverais-je à faire un devis approximatif. Accordez-moi votre confiance : vous aurez un charmant escalier éclairé par en haut, orné d'un joli vestibule sur la rue, et sous le socle...

— Toujours ce socle...

— Ne vous en inquiétez pas, je trouverai la place d'une petite loge de portier. Vos appartements seront étudiés, restaurés avec amour. Oui, monsieur, je vois l'art et non la fortune! Avant tout, ne dois-je pas faire parler de moi pour arriver? Selon moi, le meilleur moyen est de ne pas tripoter avec les fournisseurs, de réaliser de beaux effets à bon marché.

— Avec de pareilles idées, jeune homme, dit Birotteau d'un ton protecteur, vous réussirez.

— Ainsi, reprit Rohault, traitez directement avec vos maçons, peintres, serruriers, charpentiers, menuisiers. Moi je me charge de régler leurs mémoires. Accordez-moi seulement deux mille francs d'honoraires, ce sera de l'argent bien placé. Laissez-moi maître des lieux demain à midi et indiquez-moi vos ouvriers.

—A quoi peut se monter la dépense à vue de nez? dit Birotteau.

— Dix à douze mille francs, dit Rohault. Mais je ne compte pas le mobilier, car vous le renouvelez sans doute. Vous me donnerez l'adresse de votre tapissier, je dois m'entendre avec lui pour assortir les couleurs, afin d'arriver à un ensemble de bon goût.

— M. Braschon, rue Saint-Antoine, a mes ordres, dit le parfumeur en prenant un air ducal.

L'architecte écrivit l'adresse sur un de ces petits souvenirs qui viennent toujours d'une jolie femme.

— Allons, dit Birotteau, je me fie à vous, monsieur. Seulement, attendez que j'aie arrangé la cession du bail des deux chambres voisines et obtenu la permission d'ouvrir le mur.

— Prévenez-moi par un billet ce soir, dit l'architecte. Je dois passer la nuit à faire mes plans, et nous préférons encore travailler pour les bourgeois à travailler pour le roi de Prusse, c'est-à-dire pour nous. Je vais toujours prendre les mesures, les hauteurs, la dimension des tableaux, la portée des fenêtres...

— Nous arriverons au jour dit, reprit Birotteau, sans quoi rien.

— Il le faudra bien, dit l'architecte. Les ouvriers passeront les nuits, on emploiera des procédés pour sécher les peintures; mais ne vous laissez pas enfoncer par les entrepreneurs, demandez-leur toujours le prix d'avance, et constatez vos conventions!

— Paris est le seul endroit du monde où l'on puisse frapper de pareils coups de baguette, dit Birotteau en se laissant aller à un geste asiatique digne des *Mille et une Nuits*. Vous me ferez l'honneur de venir à mon bal, monsieur. Les hommes à talent n'ont pas tous le dédain dont on accable le commerce, et vous y verrez sans doute un savant du premier ordre, M. Vauquelin de l'Institut! puis M. de La Billardière, M. le comte de Fontaine, M. Lebas, juge, et le président du tribunal de commerce; des magistrats : M. le comte de Granville de la cour royale et M. Popinot du tribunal de première instance. Enfin peut-être M. le duc de Lenoncourt, premier gentilhomme de la chambre du roi. Je réunis quelques amis autant... pour célébrer la délivrance du territoire... que pour fêter ma... promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur.

M. Rohault fit un geste singulier.

— Peut-être... me suis-je rendu digne de cette... insigne... et... royale... faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-Roch au treize vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon, ces titres...

Constance, vêtue en matin, sortit de la chambre à coucher de Césarine où elle s'était habillée; son premier coup d'œil arrêta net la verve de son mari, qui cherchait à formuler une phrase normale pour apprendre avec modestie ses grandeurs au prochain.

— Tiens, mimi, voici monsieur *de* Rohault, jeune homme distingué d'autre part, et possesseur d'un grand talent. Monsieur est l'architecte que nous a recommandé M. de La Billardière, pour diriger nos *petits* travaux ici.

Le parfumeur se cacha de sa femme pour faire un signe à l'architecte en mettant un doigt sur ses lèvres au mot petit, et l'artiste comprit.

— Constance, monsieur va prendre les mesures, les hauteurs; laisse-le faire, ma bonne, dit Birotteau qui s'esquiva dans la rue.

— Cela sera-t-il bien cher? dit Constance à l'architecte.

— Non, madame, six mille francs, à vue de nez...

— A vue de nez! s'écria madame Birotteau. Monsieur, je vous en prie, ne commencez rien

sans un devis et des marchés signés. Je connais les façons de messieurs les entrepreneurs; *six mille* veut dire *vingt mille.* Nous ne sommes pas en position de faire des folies. Je vous en prie, monsieur, quoique mon mari soit bien le maître chez lui, laissez-lui le temps de réfléchir.

— Madame, monsieur l'adjoint m'a dit de lui livrer les lieux dans vingt jours, et si nous tardons, vous seriez exposés à entamer la dépense sans obtenir le résultat.

— Il y a dépenses et dépenses, dit la belle parfumeuse.

— Eh! madame, croyez-vous qu'il soit bien glorieux pour un architecte qui veut élever des monuments de décorer un appartement? Je ne descends à ce détail que pour obliger M. de La Billardière, et si je vous effraye...

Il fit un mouvement de retraite.

— Bien, bien, monsieur, dit Constance en rentrant dans sa chambre où elle se jeta la tête sur l'épaule de Césarine. Ah! ma fille! ton père se ruine! Il a pris un architecte qui a des moustaches, une royale, et qui parle de construire des monuments! Il va jeter la maison par les fenêtres pour nous bâtir un Louvre! César n'est jamais en retard pour une folie, il m'a parlé de son projet cette nuit, il l'exécute ce matin.

— Bah! maman, laisse faire à papa, le bon Dieu l'a toujours protégé, dit Césarine en embrassant sa mère et se mettant au piano pour montrer à l'architecte que la fille d'un parfumeur n'était pas étrangère aux beaux-arts.

Quand l'architecte entra dans la chambre à coucher, il fut surpris de la beauté de Césarine, et resta presque interdit. Sortie de sa chambrette en déshabillé du matin, Césarine, fraîche et rose comme une jeune fille est rose et fraîche à dix-huit ans, blonde et mince, les yeux bleus, offrait au regard de l'artiste cette élasticité, si rare à Paris, qui fait rebondir les chairs les plus délicates, et nuance d'une couleur adorée par les peintres le bleu des veines dont le réseau palpite dans les clairs du teint. Quoique vivant dans la lymphatique atmosphère d'une boutique parisienne où l'air se renouvelle difficilement, où le soleil pénètre peu, ses mœurs lui donnaient les bénéfices de la vie en plein air d'une Transtévérine de Rome. D'abondants cheveux, plantés comme ceux de son père et relevés de manière à laisser voir un col bien attaché, ruisselaient en boucles soignées, comme les soignent toutes les demoiselles de magasin à qui le désir d'être remarquées a inspiré les minuties les plus anglaises en fait de toilette. La beauté de Césarine n'était ni la beauté d'une lady ni celle des duchesses françaises, mais la ronde et rousse beauté des Flamandes de Rubens. Elle avait le nez retroussé de son père, mais rendu spirituel par la finesse du modelé, semblable à celui des nez essentiellement français, si bien *réussis* chez Largillière. Sa peau, comme une étoffe pleine et forte, annonçait la vitalité d'une vierge. Elle avait le beau front de sa mère, mais éclairci par la sérénité d'une fille sans soucis. Ses yeux bleus, noyés dans un riche fluide, exprimaient la grâce tendre d'une blonde heureuse. Si le bonheur ôtait à sa tête cette poésie que les peintres veulent absolument donner à leurs compositions en les faisant un peu trop pensives, la vague mélancolie physique dont sont atteintes les jeunes filles qui n'ont jamais quitté l'aile maternelle lui imprimait alors une sorte d'idéal. Malgré la finesse de ses formes, elle était fortement constituée : ses pieds accusaient l'origine paysanne de son père, car elle péchait par un défaut de race et peut-être aussi par la rougeur de ses mains, signature d'une vie purement bourgeoise; elle devait arriver tôt ou tard à l'embonpoint. En voyant venir quelques jeunes femmes élégantes, elle avait fini par attraper le sentiment de la toilette, quelques airs de tête, une manière de parler, de se mouvoir, qui jouaient la femme comme il faut et tournaient la cervelle à tous les jeunes gens, aux commis auxquels elle paraissait très-distinguée. Popinot s'était juré de ne jamais avoir d'autre femme que Césarine. Cette blonde fluide qu'un regard semblait traverser, prête à fondre en pleurs pour un mot de reproche, pouvait seule lui rendre le sentiment de la supériorité masculine.

Cette charmante fille inspirait l'amour sans laisser le temps d'examiner si elle avait assez d'esprit pour le rendre durable; mais à quoi bon ce qu'on nomme à Paris l'*esprit,* dans une classe où l'élément principal du bonheur est le bon sens et la vertu? Au moral, Césarine était sa mère un peu perfectionnée par les superfluités de l'éducation : elle aimait la musique, dessinait au crayon noir la *Vierge à la Chaise,* lisait les œuvres de mesdames Cottin et Riccoboni, Bernardin de Saint-Pierre, Fénelon, Racine. Elle ne paraissait jamais auprès de sa mère dans le comptoir que quelques moments avant de se mettre à table, ou pour la remplacer en de rares occasions. Son père et sa mère, comme tous ces parvenus empressés de cultiver l'ingratitude de leurs enfants en les mettant au-dessus d'eux, se plaisaient à déifier Césarine, qui heureusement avait les vertus de la bourgeoisie et n'abusait pas de leur faiblesse.

Madame Birotteau suivait l'architecte d'un air inquiet et solliciteur, en regardant avec terreur et montrant à sa fille les mouvements bizarres du mètre, la canne des architectes et des entrepreneurs, avec laquelle M. Rohault prenait ses mesures. Elle trou-

vait à ces coups de baguette un air conjurateur de fort mauvais augure; elle aurait voulu les murs moins hauts, les pièces moins grandes, et n'osait questionner le jeune homme sur les effets de cette sorcellerie.

— Soyez tranquille, madame, dit l'artiste en souriant, je n'emporterai rien.

Césarine ne put s'empêcher de rire.

— Monsieur, dit Constance d'une voix suppliante en ne remarquant même pas le quiproquo de l'architecte, allez à l'économie, et plus tard nous pourrons vous récompenser...

Avant d'aller chez monsieur Molineux, le propriétaire de la maison voisine, César voulut prendre chez Roguin l'acte sous signature privée qu'Alexandre Crottat avait dû lui préparer pour cette cession de bail. En sortant, Birotteau vit du Tillet à la fenêtre du cabinet de Roguin. Quoique la liaison de son ancien commis avec la femme du notaire rendît assez naturelle la rencontre de du Tillet à l'heure où se faisaient les traités relatifs aux terrains, Birotteau s'en inquiéta, malgré son extrême confiance. L'air animé de du Tillet annonçait une discussion.

— Serait-il dans l'affaire? se demanda-t-il par suite de sa prudence commerciale.

Le soupçon passa comme un éclair dans son âme. Il se retourna, vit madame Roguin, et la présence du banquier ne lui parut plus alors aussi suspecte.

—Cependant si Constance avait raison? se dit-il. Suis-je bête d'écouter des idées de femme! J'en parlerai d'ailleurs à mon oncle, ce matin. De la Cour Batave où demeure ce monsieur Molineux à la rue des Bourdonnais, il n'y a qu'un saut!

Un défiant observateur, un commerçant qui dans sa carrière aurait rencontré quelques fripons, eût été sauvé; mais les antécédents de Birotteau, l'incapacité de son esprit peu propre à remonter la chaîne des inductions par lesquelles un homme supérieur arrive aux causes, tout le perdit. Il trouva le marchand de parapluies en grande tenue, et s'en allait avec lui chez le propriétaire, quand Virginie, sa cuisinière, le saisit par le bras.

— Monsieur, madame ne veut pas que vous alliez plus loin...

— Allons, s'écria Birotteau, encore des idées de femme!

—...Sans prendre votre tasse de café qui vous attend.

— Ah! c'est vrai! Mon voisin, dit Birotteau à Cayron, j'ai tant de choses en tête que je n'écoute pas mon estomac. Faites-moi le plaisir d'aller en avant, nous nous retrouverons à la porte de M. Molineux, à moins que vous ne montiez pour lui expliquer l'affaire, nous perdrons ainsi moins de temps.

M. Molineux était un petit rentier grotesque, qui n'existe qu'à Paris, comme un certain lichen ne croît qu'en Islande. Cette comparaison est d'autant plus juste que cet homme appartenait à une nature mixte, un règne animo-végétal qu'un nouveau Mercier pourrait composer des cryptogames qui poussent, fleurissent ou meurent, sur, dans ou sous les murs plâtreux de différentes maisons étranges et malsaines où ces êtres viennent de préférence. Au premier aspect, cette plante humaine, ombellifère, vu la casquette bleue tubulée qui la couronnait, à tige entourée d'un pantalon verdâtre, à racines bulbeuses enveloppées de chaussons en lisière, offrait une physionomie blanchâtre et plate qui certes ne trahissait rien de vénéneux. Dans ce produit bizarre vous eussiez reconnu l'actionnaire par excellence, croyant à toutes les nouvelles que la presse périodique baptise de son encre, et qui a tout dit en disant : Lisez le journal! Le bourgeois essentiellement ami de l'ordre, et toujours en révolte morale avec le pouvoir auquel néanmoins il obéit toujours, créature faible en masse et féroce en détail, insensible comme un huissier quand il s'agit de son droit, et donnant du mouron frais aux oiseaux ou des arêtes de poison à son chat, interrompant une quittance de loyer pour seriner un canari, défiant comme un geôlier, mais apportant son argent pour une mauvaise affaire, et tâchant alors de se rattraper par une crasse avarice. La malfaisance de cette fleur hybride ne se révélait en effet que par l'usage; et pour être éprouvée, sa nauséabonde amertume voulait la coction d'un commerce quelconque où ses intérêts se trouvassent mêlés à ceux des hommes. Comme tous les Parisiens, Molineux éprouvait un besoin de domination, il souhaitait cette part de souveraineté plus ou moins considérable exercée par chacun et même par un portier, sur plus ou moins de victimes, femme, enfant, locataire, commis, cheval, chien ou singe, auxquels on rend par ricochet les mortifications reçues dans la sphère supérieure où l'on aspire. Ce petit vieillard ennuyeux n'avait ni femme, ni enfant, ni neveu, ni nièce; il rudoyait trop sa femme de ménage pour en faire un souffre-douleur, car elle évitait tout contact en accomplissant rigoureusement son service. Ses appétits de tyrannie étaient donc trompés; pour les satisfaire, il avait patiemment étudié les lois sur le contrat de louage et sur le mur mitoyen; il avait approfondi la jurisprudence qui régit les maisons à Paris dans les infiniment petits des tenants, aboutissants, servitudes, impôts, charges, balayages, tentures à la Fête-Dieu, tuyaux de descente, éclairage, saillies sur la voie publique,

et voisinage d'établissements insalubres. Ses moyens et son activité, tout son esprit passait à maintenir son état de propriétaire au grand complet de guerre; il en avait fait un amusement, et son amusement tournait en monomanie. Il aimait à protéger les citoyens contre les envahissements de l'illégalité; mais les sujets de plainte étaient rares, sa passion avait donc fini par embrasser ses locataires. Un locataire devenait son ennemi, son inférieur, son sujet, son feudataire; il croyait avoir droit à ses respects, et regardait comme un homme grossier celui qui passait sans rien dire auprès de lui dans les escaliers. Il écrivait lui-même ses quittances, et les envoyait à midi le jour de l'échéance. Le contribuable en retard recevait un commandement à heure fixe. Puis la saisie, les frais, toute la cavalerie judiciaire allait aussitôt, avec la rapidité de ce que l'exécuteur des hautes œuvres appelle *la mécanique*. Molineux n'accordait ni terme ni délai, son cœur avait un calus à l'endroit du loyer.

— Je vous prêterai de l'argent si vous en avez besoin, disait-il à un homme solvable, mais payez-moi mon loyer; tout retard entraîne une perte d'intérêts dont la loi ne nous indemnise pas.

Après un long examen des fantaisies cabriolantes des locataires qui n'offraient rien de normal, qui se succédaient en renversant les institutions de leurs devanciers, ni plus ni moins que des dynasties, il s'était octroyé une charte, mais il l'observait religieusement. Ainsi le bonhomme ne réparait rien, aucune cheminée ne fumait, ses escaliers étaient propres, ses plafonds blancs, ses corniches irréprochables, les parquets inflexibles sur leurs lambourdes, les peintures satisfaisantes; la serrurerie n'avait jamais que trois ans, aucune vitre ne manquait, les fêlures n'existaient pas, il ne voyait de cassures au carrelage que quand on quittait les lieux, et il se faisait assister pour les recevoir d'un serrurier, d'un peintre-vitrier, gens, disait-il, fort accommodants. Le preneur était d'ailleurs libre d'améliorer; mais si l'imprudent restaurait son appartement, le petit Molineux pensait nuit et jour à la manière de le déloger pour réoccuper l'appartement fraîchement décoré; il le guettait, l'attendait et entamait la série de ses mauvais procédés. Toutes les finesses de la législation parisienne sur les baux, il les connaissait. Processif, écrivailleur, il minutait des lettres douces et polies à ses locataires; mais au fond de son style comme sous sa mine fade et prévenante, se cachait l'âme de Shylock. Il lui fallait toujours six mois d'avance, imputables sur le dernier terme du bail, et le cortége des épineuses conditions qu'il avait inventées. Il vérifiait si les lieux étaient garnis de meubles suffisants pour répondre du loyer. Avait-il un nouveau locataire, il le soumettait à la police de ses renseignements, car il ne voulait pas certains états, le plus léger marteau l'effrayait. Puis, quand il fallait passer bail, il gardait l'acte et l'épelait pendant huit jours en craignant ce qu'il nommait les *et cætera* de notaire.

Sorti de ses idées de propriétaire, Jean-Baptiste Molineux paraissait bon, serviable; il jouait au boston sans se plaindre d'avoir été soutenu mal à propos; il riait de ce qui fait rire les bourgeois, parlait de ce dont ils parlent, des actes arbitraires des boulangers qui avaient la scélératesse de vendre à faux poids, de la connivence de la police, des héroïques dix-sept députés de la gauche. Il lisait le BON SENS du curé Meslier et allait à la messe, faute de pouvoir choisir entre le déisme et le christianisme; mais il ne rendait point le pain bénit et plaidait alors pour se soustraire aux prétentions envahissantes du clergé. L'infatigable pétitionnaire écrivait à cet égard des lettres aux journaux que les journaux n'inséraient pas et laissaient sans réponse. Enfin il ressemblait à un estimable bourgeois qui met solennellement au feu sa bûche de Noël, tire les rois, invente des poissons d'avril, fait tous les boulevards quand le temps est beau, va voir patiner, et se rend à deux heures sur la terrasse de la place Louis XV les jours de feu d'artifice, avec du pain dans sa poche, pour être aux *premières loges*.

La Cour Batave, où demeurait ce petit vieillard, est le produit d'une de ces spéculations bizarres qu'on ne peut plus s'expliquer quand elles sont exécutées. Cette construction claustrale, à arcades et galeries intérieures, bâtie en pierres de taille, ornée d'une fontaine au fond, une fontaine altérée qui ouvre sa gueule de lion moins pour donner de l'eau que pour en demander à tous les passants, fut sans doute inventée pour doter le quartier Saint-Denis d'une sorte de Palais-Royal. Ce monument, malsain, enterré sur ses quatre lignes par de hautes maisons, n'a de vie et de mouvement que pendant le jour, il est le centre des passages obscurs qui s'y donnent rendez-vous et joignent le quartier des halles au quartier Saint-Martin par la fameuse rue Quincampoix, sentiers humides où les gens pressés gagnent des rhumatismes; mais la nuit, aucun lieu de Paris n'est plus désert, vous diriez les catacombes du commerce. Il y a là plusieurs cloaques industriels, très-peu de Bataves et beaucoup d'épiciers. Naturellement les appartements de ce palais marchand n'ont d'autre vue que celle de la cour commune où donnent toutes les fenêtres, en sorte que les loyers sont d'un prix minime. M. Molineux demeurait dans un des angles, au sixième étage, par raison de santé : l'air n'était pur qu'à soixante-dix pieds au-dessus du sol. Là, ce bon propriétaire jouissait de l'aspect enchanteur des moulins de Montmartre en se prome-

nant dans les chéneaux où il cultivait des fleurs, nonobstant les ordonnances de police relatives aux jardins suspendus de la moderne Babylone. Son appartement était composé de quatre pièces, non compris ses précieuses *anglaises* situées à l'étage supérieur : il en avait la clef, elles lui appartenaient, il les avait établies, il était en règle à cet égard. En entrant, une indécente nudité révélait aussitôt l'avarice de cet homme : dans l'antichambre, six chaises de paille, un poêle en faïence, et sur les murs tendus de papier vert bouteille, quatre gravures achetées à des ventes ; dans la salle à manger, deux buffets, deux cages pleines d'oiseaux, une table couverte d'une toile cirée, un baromètre, une porte-fenêtre donnant sur ses jardins suspendus et des chaises d'acajou foncées de crin ; le salon avait des petits rideaux passés en vieille étoffe de soie verte, un meuble en velours d'Utrecht vert à bois peint en blanc. Quant à la chambre de ce vieux célibataire elle offrait des meubles du temps de Louis XV, défigurés par un trop long usage et sur lesquels une femme vêtue de blanc aurait eu peur de se salir. Sa cheminée était ornée d'une pendule à deux colonnes entre lesquelles tenait un cadran qui servait de piédestal à une Pallas brandissant sa lance : un mythe. Le carreau était encombré de plats pleins de restes destinés aux chats, et sur lesquels on craignait de mettre le pied. Au-dessus d'une commode en bois de rose, un portrait au pastel (Molineux dans sa jeunesse). Puis des livres, des tables où se voyaient d'ignobles cartons verts ; sur une console, feu ses serins empaillés ; enfin un lit d'une froideur qui en eût remontré à une carmélite.

César Birotteau fut enchanté de l'exquise politesse de Molineux, qu'il trouva en robe de chambre de molleton gris, surveillant son lait posé sur un petit réchaud en tôle dans le coin de sa cheminée et son eau de marc qui bouillait dans un petit pot de terre brune et qu'il versait à petites doses sur sa cafetière. Pour ne pas déranger son propriétaire, le marchand de parapluies avait été ouvrir la porte à Birotteau. Molineux avait en vénération les maires et les adjoints de la ville de Paris, qu'il appelait *ses officiers municipaux*. A l'aspect du magistrat, il se leva, resta debout, la casquette à la main, tant que le grand Birotteau ne fut pas assis.

— Non, monsieur; oui, monsieur; ah ! monsieur, si j'avais su avoir l'honneur de posséder au sein de mes modestes pénates un membre du corps municipal de Paris, croyez alors que je me serais fait un devoir de me rendre chez vous, quoique votre propriétaire ou — sur le point — de le — devenir.

Birotteau fit un geste pour le prier de remettre sa casquette.

— Je n'en ferai rien, je ne me couvrirai pas que vous ne soyez assis et couvert si vous êtes enrhumé; ma chambre est un peu froide, la modicité de mes revenus ne me permet pas... A vos souhaits, monsieur l'adjoint.

Birotteau avait éternué en cherchant ses actes. Il les présenta, non sans dire, pour éviter tout retard, que M. Roguin notaire les avait rédigés à ses frais.

— Je ne conteste pas les lumières de monsieur Roguin, vieux nom bien connu dans le notariat parisien ; mais j'ai mes petites habitudes, je fais mes affaires moi-même, manie assez excusable, et mon notaire est...

— Mais notre affaire est si simple, dit le parfumeur, habitué aux promptes décisions des commerçants.

— Si simple ! s'écria Molineux. Rien n'est simple en matière de location. Ah ! vous n'êtes pas propriétaire, monsieur, et vous n'en êtes que plus heureux. Si vous saviez jusqu'où les locataires poussent l'ingratitude, et à combien de précautions nous sommes obligés. Tenez, monsieur, j'ai un locataire...

Molineux raconta pendant un quart d'heure comment M. Gendrin, dessinateur, avait trompé la surveillance de son portier, rue Saint-Honoré. M. Gendrin avait fait des infamies dignes d'un Marat, des dessins obscènes que la police tolérait, attendu la connivence de la police ! Ce Gendrin, artiste profondément immoral, rentrait avec des femmes de mauvaise vie et rendait l'escalier impraticable ! plaisanterie bien digne d'un homme qui dessinait des caricatures contre le gouvernement. Et pourquoi ces méfaits?... parce qu'on lui demandait son loyer le quinze ! Gendrin et Molineux allaient plaider, car tout en ne payant pas, l'artiste prétendait rester dans son appartement vide. Molineux recevait des lettres anonymes où Gendrin sans doute le menaçait d'un assassinat, le soir, dans les détours qui mènent à la Cour Batave.

— Au point, monsieur, dit-il en continuant, que M. le préfet de police, à qui j'ai confié mon embarras... (j'ai profité de la circonstance pour lui toucher quelques mots sur les modifications à introduire dans les lois qui régissent la matière) m'a autorisé à porter des pistolets pour ma sûreté personnelle.

Le petit vieillard se leva pour aller chercher ses pistolets.

— Les voilà, monsieur ! s'écria-t-il.

— Mais, monsieur, vous n'avez rien à craindre de semblable de ma part, dit Birotteau regardant Cayron, auquel il sourit en lui jetant un regard où se

peignait un sentiment de pitié pour un pareil homme.

Ce regard, Molineux le surprit, il fut blessé de rencontrer une semblable expression chez un officier municipal, qui devait protéger ses administrés. A tout autre, il l'aurait pardonnée, mais il ne la pardonna pas à Birotteau.

— Monsieur, reprit-il d'un air sec, un juge consulaire des plus estimés, un adjoint, un honorable commerçant ne descendrait pas à ces petitesses, car ce sont des petitesses ! Mais, dans l'espèce, il y a un percement à faire consentir par votre propriétaire, M. le comte de Grandville, des conventions à stipuler pour le rétablissement du mur à fin de bail; enfin les loyers sont considérablement bas, ils se relèveront, la place Vendôme gagnera, elle gagne! la rue de Castiglione va se bâtir! Je me lie... je me lie...

— Finissons, dit Birotteau stupéfait, que voulez-vous? je connais assez les affaires pour deviner que vos raisons se tairont devant la raison supérieure, l'argent ! Eh bien! que vous faut-il ?

— Rien que de juste, monsieur l'adjoint. Combien avez-vous de temps à faire dans votre bail ?

— Sept ans, répondit Birotteau.

— Dans sept ans, que ne vaudra pas mon premier ? reprit Molineux. Que ne louerait-on pas deux chambres garnies dans ce quartier-là ? plus de deux cents francs par mois, peut-être ! Je me lie, je me lie par un bail. Nous porterons donc le loyer à quinze cents francs. A ce prix, je consens à faire distraction de ces deux chambres du loyer de M. Cayron que voilà, dit-il en jetant un regard louche au marchand, je vous les donne à bail pour sept années consécutives. Le percement sera à votre charge, sous la condition de me rapporter l'approbation et désistement de tous droits de M. le comte de Grandville. Vous aurez la responsabilité des événements de ce petit percement, vous ne serez point tenu de rétablir le mur pour ce qui me concerne, et vous me donnerez comme indemnité cinq cents francs dès à présent, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, je ne veux courir après personne pour refaire le mur.

— Ces conditions me semblent à peu près justes, dit Birotteau.

— Puis, dit Molineux, vous me compterez sept cent cinquante francs, *hic et nunc*, pour les six mois de la jouissance, le bail en portera quittance. Oh ! j'accepterai de petits effets, causés *valeurs en loyers* pour ne pas perdre ma garantie, à telle date qu'il vous plaira. Je suis rond et court en affaires. Nous stipulerons que vous fermerez la porte sur mon escalier où vous n'aurez aucun droit d'entrée... à vos frais... en maçonnerie. Rassurez-vous, je ne demanderai point d'indemnité pour le rétablissement à fin de bail, je la regarde comme comprise dans les cinq cents francs. Monsieur, vous me trouverez toujours juste.

— Nous autres commerçants ne sommes pas si pointilleux, dit le parfumeur, il n'y aurait point d'affaire possible avec de telles formalités.

— Oh ! dans le commerce, c'est bien différent, et surtout dans la parfumerie où tout va comme un gant, dit le petit vieillard avec un sourire aigre. Mais, monsieur, en matière de location, à Paris, rien n'est indifférent. Tenez, j'ai eu un locataire, rue Montorgueil...

— Monsieur, dit Birotteau, je serais désespéré de retarder votre déjeuner : voilà les actes, rectifiez-les, tout ce que vous me demandez est entendu, signons demain, échangeons aujourd'hui nos paroles, car demain mon architecte doit être maître des lieux.

— Monsieur, reprit Molineux en regardant le marchand de parapluies, il y a le terme échu, M. Cayron ne veut pas le payer, nous le joindrons aux petits effets pour que le bail aille de janvier en janvier. Ce sera plus régulier.

— Soit, dit Birotteau.

— Le sou pour livre au portier...

— Mais, dit Birotteau, vous me privez de l'escalier, de l'entrée, il n'est pas juste...

— Oh! vous êtes locataire, dit d'une voix péremptoire le petit Molineux à cheval sur le principe, vous devez les impositions des portes et fenêtres et votre part dans les charges. Quand tout est bien entendu, monsieur, il n'y a plus aucune difficulté. Vous vous agrandissez beaucoup, monsieur, les affaires vont bien?

— Oui, dit Birotteau. Mais le motif est autre. Je réunis quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire que pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur...

— Ah! ah! dit Molineux, une récompense bien méritée!

— Oui, dit Birotteau. Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-Roch au treize vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon, ces titres...

— Valent ceux de nos braves soldats de l'ancienne armée. Le ruban rouge veut du sang répandu.

A ces mots, pris du *Constitutionnel*, Birotteau ne put s'empêcher d'inviter le petit Molineux, qui se confondit en remercîments et se sentit prêt à lui pardonner son dédain. Le vieillard reconduisit son nouveau locataire jusqu'au palier en l'accablant de politesses. Quand Birotteau fut au milieu de la Cour

Batave avec Cayron, il regarda son voisin d'un air goguenard.

— Je ne croyais pas qu'il pût exister des gens aussi... infirmes, dit-il en retenant sur ses lèvres le mot *bête !*

— Ah ! monsieur, dit Cayron, tout le monde n'a pas vos talents.

Birotteau pouvait se croire un homme supérieur en présence de M. Molineux, la réponse du marchand de parapluies le fit sourire agréablement, et il le salua d'une façon royale.

— Je suis à la Halle, se dit Birotteau, faisons l'affaire des noisettes.

Après une heure de recherches, Birotteau, renvoyé des dames de la Halle à la rue des Lombards, où se consommaient les noisettes pour les dragées, apprit par ses amis les Matifat que *le fruit sec* n'était tenu en gros que par une certaine madame Angélique Madou, demeurant rue Perrin Gasselin, seule maison où se trouvassent la véritable aveline de Provence et la vraie noisette blanche des Alpes.

La rue Perrin Gasselin est un des sentiers du labyrinthe carrément enfermé par le quai, la rue Saint-Denis, la rue de la Ferronnerie et la rue de la Monnaie, et qui est comme les entrailles de la ville. Il y grouille un nombre infini de marchandises hétérogènes et mêlées, puantes et coquettes, le hareng et la mousseline, la soie et les miels, les beurres et les tulles, surtout de petits commerces dont Paris ne se doute pas plus que la plupart des hommes ne se doutent de ce qui se cuit dans leur *pancréas*, et qui avaient alors pour sangsue un certain Bidault dit Gigonnet, escompteur, demeurant rue Grenétat. Là d'anciennes écuries sont habitées par des tonnes d'huile, les remises contiennent des myriades de bas de coton ; là se tient *le gros* des denrées vendues en détail aux halles. Madame Madou, ancienne revendeuse de marée, jetée il y a dix ans dans *le fruit sec* par une liaison avec l'ancien propriétaire de son fonds, et qui avait longtemps alimenté les commérages de la Halle, était une beauté virile et provoquante, alors disparue dans un excessif embonpoint. Elle habitait le rez-de-chaussée d'une maison jaune en ruines, mais maintenue à chaque étage par des croix en fer. Le défunt avait réussi à se défaire de ses concurrents et à convertir son commerce en monopole ; malgré quelques légers défauts d'éducation, son héritière pouvait donc le continuer de routine, allant et venant dans ses magasins qui occupaient des remises, des écuries et d'anciens ateliers où elle combattait les insectes avec succès. Elle n'avait ni comptoir, ni caisse, ni livres ; elle ne savait ni lire ni écrire, et répondait par des coups de poing à une lettre, en la regardant comme une insulte. Au demeurant bonne femme, haute en couleur, ayant sur la tête un foulard par-dessus son bonnet, se conciliant par son verbe d'ophicléide l'estime des charretiers qui lui apportaient ses marchandises et avec lesquels ses *castilles* finissaient par une bouteille de *petit blanc*. Elle ne pouvait avoir aucune difficulté avec les cultivateurs qui lui expédiaient ses fruits ; ils correspondaient avec de l'argent comptant, seule manière de s'entendre entre eux, et la mère Madou les allait voir pendant la belle saison. Birotteau aperçut cette sauvage marchande au milieu de sacs de noisettes, de marrons et de noix.

— Bonjour, ma chère dame, dit Birotteau d'un air léger.

— *Ta chère !* dit-elle. Hé! mon fils, tu me connais donc pour avoir eu des rapports agréables? Est-ce que nous avons gardé des rois ensemble ?

— Je suis parfumeur et de plus adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris : ainsi comme magistrat et consommateur, j'ai droit à ce que vous preniez un autre ton avec moi.

— Je me marie quand je veux, dit la virago, je ne consomme rien à la mairie et ne fatigue pas les adjoints. Quant à ma pratique, *a* m'adore, et je *leux* parle à mon idée. S'ils ne sont pas contents, ils vont se faire enfiler *alieurs*.

— Voilà les effets du monopole ! se dit Birotteau.

— Popole ! c'est mon filleul, il aura fait des sottises, venez-vous pour lui, mon respectable magistrat ? dit-elle en adoucissant sa voix.

— Non, j'ai eu l'honneur de vous dire que je venais en qualité de consommateur.

— Eh bien ! comment te nommes-tu, mon gars? Je t'ai pas *core* vu venir.

— Avec ce ton-là, vous devez vendre vos noisettes à bon marché ? dit Birotteau qui se nomma et donna ses qualités.

— Ah ! vous êtes le fameux Birotteau qu'a une belle femme ! Et combien en voulez-vous de ces sucrées de noisettes, mon cher amour?

— Six mille pesant.

— C'est tout ce que j'en ai, dit la marchande en parlant comme une flûte enrouée. Mon cher monsieur, vous n'êtes pas dans les fainéants pour marier les filles et les parfumer ! Que Dieu vous bénisse, vous avez de l'occupation. Excusez du peu ! Vous allez être une fière pratique, et vous serez inscrit dans le cœur de la femme que j'aime le mieux au monde, la chère madame Madou.

— Combien vos noisettes?

— Pour vous, mon bourgeois, cent francs le cent, si vous prenez le tout.

— Cent francs, dit Birotteau, six mille francs !

Et il m'en faudra peut-être des cent milliers par an.

— Mais voyez donc la belle marchandise, cueillie sans souliers! dit-elle en plongeant son bras rouge dans un sac d'avelines. Et pas creuse! mon cher monsieur. Pensez donc que les épiciers vendent leurs mendiants quatre francs la livre, et que sur quatre livres ils mettent plus d'une livre de noisettes *eu* dedans. Faut-il que je perde sur ma marchandise pour vous plaire? Vous êtes gentil, mais vous ne me plaisez pas *core* assez pour ça! S'il vous en faut tant, on pourra faire marché à soixante-douze francs, car faut pas renvoyer un adjoint, ça porterait malheur aux mariés! Tâtez donc la belle marchandise, et lourde! Il ne faut pas les cinquante à la livre! c'est plein, le ver n'y est pas!

— Allons, envoyez-moi six milliers à quatre mille francs et à quatre-vingt-dix jours, rue du Faubourg-du-Temple, à ma fabrique, demain de grand matin.

— On sera pressé comme une mariée! Eh bien! adieu, monsieur le maire, sans rancune. Mais si ça vous était égal, dit-elle en suivant Birotteau dans la cour, j'aime mieux vos effets à quarante jours, car je vous fais trop bon marché, je ne peux pas *core* perdre l'escompte! Avec ça qu'il a le cœur tendre, le père Gigonnet, il nous suce l'âme comme une araignée sirote une mouche.

— Eh bien! oui, à cinquante jours. Mais nous pèserons par cent livres, afin de ne pas avoir de creuses. Sans cela, rien de fait.

— Ah! le chien, il s'y connaît! dit madame Madou! On ne peut pas lui refaire le poil. C'est ces gueux de la rue des Lombards qui lui ont dit ça! ces gros loups-là s'entendent tous pour dévorer les pauvres *igneaux*.

L'agneau avait cinq pieds de haut et trois pieds de tour, elle ressemblait à une borne habillée en cotonnade à raies, et sans ceinture.

Le parfumeur, perdu dans ses combinaisons, méditait en allant le long de la rue Saint-Honoré sur son duel avec l'huile de Macassar, il raisonnait ses étiquettes, la forme de ses bouteilles, calculait la contexture du bouchon, la couleur des affiches. Et l'on dit qu'il n'y a pas de poésie dans le commerce! Newton ne fit pas plus de calculs pour son célèbre binôme que Birotteau n'en faisait pour l'*Essence Comagène,* car l'Huile redevint Essence, il allait d'une expression à l'autre sans en connaître la valeur. Toutes les combinaisons se pressaient dans sa tête, et il prenait cette activité dans le vide pour la substantielle action du talent.

Dans sa préoccupation, il dépassa la rue des Bourdonnais et fut obligé de revenir sur ses pas en se rappelant son oncle.

V.

UN VRAI PHILOSOPHE, UN GRAND CHIMISTE.

Claude-Joseph Pillerault, autrefois marchand quincaillier à l'enseigne de la Cloche d'Or, était une de ces physionomies belles en ce qu'elles sont : costume et mœurs, intelligence et cœur, langage et pensée, tout s'harmoniait en lui. Seul et unique parent de madame Birotteau, Pillerault avait concentré toutes ses affections sur elle et sur Césarine, après avoir perdu dans le cours de sa carrière commerciale sa femme et son fils, puis un enfant adoptif, le fils de sa cuisinière. Ces pertes cruelles l'avaient jeté dans un stoïcisme chrétien, belle doctrine qui animait sa vie et colorait ses derniers jours d'une teinte à la fois chaude et froide comme celle dont sont dorés les couchers du soleil en hiver.

Sa tête maigre et creusée, d'un ton sévère, où l'ocre et le bistre étaient harmonieusement fondus, offrait une frappante analogie avec celle que les peintres donnent au Temps; mais en le vulgarisant, les habitudes de la vie commerciale avaient amoindri chez lui le caractère monumental et rébarbatif exagéré par les peintres, les statuaires et les fondeurs de pendules. De taille moyenne, Pillerault était plutôt trapu que gras, la nature l'avait taillé pour le travail et la longévité; sa carrure accusait une forte charpente, car il était d'un tempérament sec, sans émotion d'épiderme, mais non pas insensible. Pillerault, peu démonstratif ainsi que l'indiquaient son attitude calme et sa figure arrêtée, avait une sensibilité tout intérieure, sans phrase ni emphase. Son œil à prunelle verte mélangée de points noirs était remarquable par une inaltérable lucidité. Son front ridé par des lignes droites et jauni par le temps, était petit, serré, dur, couvert par des cheveux d'un gris argenté, tenus courts et comme feutrés. Sa bouche fine annonçait la prudence et non l'avarice. La vivacité de l'œil révélait une vie contenue. Enfin la probité, le sentiment du devoir, une modestie vraie lui faisaient comme une auréole en donnant à sa figure le relief d'une belle santé.

Pendant soixante ans, il avait mené la vie dure et sobre d'un travailleur acharné. Son histoire ressemblait à celle de César, moins les circonstances heureuses. Il avait été commis jusqu'à trente-deux ans, ses fonds étaient engagés dans son commerce au moment où César employait ses économies en rentes; enfin il avait subi le maximum, ses pioches, et ses fers avaient été mis en réquisition. Son caractère sage et réservé, sa prévoyance et sa réflexion mathématique avaient agi sur sa *manière de travailler.*

La plupart de ses affaires s'étaient conclues sur parole, et il avait rarement eu des difficultés. Observateur comme tous les gens méditatifs, il étudiait les gens en les laissant causer ; il refusait alors souvent des marchés avantageux pris par ses voisins qui plus tard s'en repentaient en se disant que Pillerault flairait les fripons; il préférait les gains minimes et sûrs à ces coups audacieux qui mettaient en question de grosses sommes. Il tenait les plaques de cheminée, les grils, les chenets grossiers, les chaudrons en fonte ou en fer, les houes et les fournitures de paysan. Cette partie assez ingrate exigeait un travail mécanique excessif. Le gain n'était pas en raison du labeur. Il y avait peu de bénéfice sur ces matières lourdes, difficiles à remuer, à emmagasiner. Aussi avait-il cloué bien des caisses, fait bien des emballages, déballé, reçu bien des voitures. Aucune fortune n'était ni plus noblement gagnée, ni plus légitime, ni plus honorable que la sienne. Il n'avait jamais surfait, ni jamais couru après les affaires. Dans les derniers jours, on le voyait fumant sa pipe devant sa porte, regardant les passants et voyant travailler ses commis. En 1814, époque à laquelle il se retira, sa fortune consistait d'abord en soixante-dix mille francs qu'il plaça sur le grand livre, et dont il eut cinq mille et quelques cents francs de rente; puis en quarante mille francs payables en cinq ans sans intérêt, le prix de son fonds, vendu à l'un de ses commis. Pendant trente-trois ans, en faisant annuellement pour cent mille francs d'affaires, il avait gagné sept pour cent de cette somme, et sa vie en absorbait cinq. Tel fut son bilan.

Ses voisins, peu envieux de cette médiocrité, louaient sa sagesse sans la comprendre. Au coin de la rue de la Monnaie et de la rue Saint-Honoré se trouve le café David, où quelques vieux négociants allaient comme Pillerault prendre leur café le soir. Là, parfois l'adoption du fils de sa cuisinière avait été le sujet de quelques plaisanteries, de celles qu'on adresse à un homme respecté, car il inspirait une estime respectueuse, sans l'avoir cherchée, la sienne lui suffisait. Aussi, quand il perdit ce pauvre jeune homme, y eut-il plus de deux cents personnes au convoi, qui allèrent jusqu'au cimetière. En ce temps, il fut héroïque. Sa douleur contenue comme celle de tous les hommes forts sans faste, augmenta la sympathie du quartier pour ce *brave homme*, mot prononcé pour Pillerault avec un accent qui en étendait le sens et l'ennoblissait.

La sobriété de Claude Pillerault, devenue habitude, ne put se plier aux plaisirs d'une vie oisive, quand, au sortir du commerce, il rentra dans ce repos qui affaisse tant le bourgeois parisien; il continua son genre d'existence, et anima sa vieillesse par ses convictions politiques qui, disons-le, étaient celles de l'extrême gauche. Pillerault appartenait à cette partie ouvrière agrégée par la révolution à la bourgeoisie. La seule tache de son caractère était l'importance qu'il attachait à sa conquête : il tenait à ses droits, à la liberté, aux fruits de la révolution; il croyait son aisance et sa consistance politique compromises par les jésuites, dont les libéraux annonçaient le secret pouvoir, menacées par les idées que le *Constitutionnel* prêtait à Monsieur. Il était d'ailleurs conséquent avec sa vie, avec ses idées; il n'y avait rien d'étroit dans sa politique, il n'injuriait point ses adversaires, il avait peur des courtisans, il croyait aux vertus républicaines : il imaginait Manuel pur de tout excès, le général Foy grand homme, Casimir Périer sans ambition, Lafayette un prophète politique, Courier bon homme. Il caressait enfin de nobles chimères. Ce beau vieillard vivait de la vie de famille, il allait chez les Ragon et chez sa nièce, chez le juge Popinot, chez Joseph Lebas et chez les Matifat. Personnellement quinze cents francs faisaient raison de tous ses besoins. Quant au reste de ses revenus, il l'employait à de bonnes œuvres, en présents à sa petite nièce; il donnait à dîner quatre fois par an à ses amis chez Roland, rue du Hasard, et les menait au spectacle. Il jouait le rôle de ces vieux garçons sur qui les femmes mariées tirent des lettres de change à vue pour leurs fantaisies : une partie de campagne, l'Opéra, les montagnes Beaujon. Pillerault était alors heureux du plaisir qu'il donnait, il jouissait dans le cœur des autres. Après avoir vendu son fonds, il n'avait pas voulu quitter le quartier où étaient ses habitudes, et il avait pris rue des Bourdonnais un petit appartement de trois pièces au quatrième dans une vieille maison.

De même que les mœurs de Molineux se peignaient dans son étrange mobilier, de même la vie pure et simple de Pillerault était révélée par les dispositions intérieures de son appartement composé d'une antichambre, d'un salon et d'une chambre. Aux dimensions près, vous eussiez dit la cellule du chartreux. L'antichambre au carreau rouge et frotté n'avait qu'une fenêtre ornée de rideaux en percale à bordures rouges, des chaises d'acajou garnies de basane rouge et de clous dorés; les murs étaient tendus d'un papier vert olive et décorés du Serment des Américains, du portrait de Bonaparte en premier consul, et de la Bataille d'Austerlitz. Le salon, sans doute arrangé par le tapissier, avait un meuble jaune à rosaces, un tapis, la garniture de cheminée en bronze sans dorures, un devant de cheminée peint, une console avec un vase à fleurs sous verre, une table ronde à tapis sur laquelle était un porte-liqueurs. Le neuf de cette pièce annonçait assez un

sacrifice fait aux usages du monde par le vieux quincaillier qui recevait rarement. Dans sa chambre, simple comme celle d'un religieux ou d'un vieux soldat, les deux hommes qui apprécient le mieux la vie, un crucifix à bénitier placé dans son alcôve frappait les regards. Cette profession de foi chez un républicain stoïque émouvait profondément. Une vieille femme venait faire son ménage, mais son respect pour les femmes était si grand qu'il ne lui laissait pas cirer ses souliers, nettoyés par un abonnement avec un décrotteur.

Son costume était simple et invariable. Il portait habituellement une redingote et un pantalon de drap bleu, un gilet de rouennerie, une cravate blanche, et des souliers très-couverts; les jours fériés, il mettait un habit à boutons de métal. Ses habitudes pour son lever, son déjeuner, ses sorties, son dîner, ses soirées et son retour au logis étaient marquées au coin de la plus stricte exactitude, car la régularité des mœurs fait la longue vie et la santé. Il n'était jamais question de politique entre César, les Ragon, l'abbé Loraux et lui, car les gens de cette société se connaissaient trop pour en venir à des attaques sur le terrain du prosélytisme. Comme son neveu et comme les Ragon, il avait une grande confiance en Roguin. Pour lui, le notaire de Paris était toujours un être vénérable, une image vivante de la probité. Dans l'affaire des terrains, Pillerault s'était livré à un contre-examen que motivaient la hardiesse de César et le courage avec lequel il avait combattu les pressentiments de sa femme.

Le parfumeur monta les soixante-dix-huit marches qui menaient à la petite porte brune de l'appartement de son oncle, en pensant que ce vieillard devait être bien vert pour toujours les monter sans se plaindre. Il trouva la redingote et le pantalon étendus sur le portemanteau placé à l'extérieur; madame Vaillant les brossait et frottait pendant que ce vrai philosophe, enveloppé dans une redingote en molleton gris, déjeunait au coin de son feu, en lisant les débats parlementaires dans le *Constitutionnel* ou le *Journal du Commerce*.

— Mon oncle, dit César, l'affaire est conclue, on va dresser les actes. Si vous aviez cependant quelques craintes ou des regrets, il est encore temps de rompre.

— Pourquoi romprais-je? l'affaire est bonne, mais longue à réaliser, comme toutes les affaires sûres. Mes cinquante mille francs sont à la banque, j'ai touché hier les derniers cinq mille francs de mon fonds. Quant aux Ragon, ils y mettent toute leur fortune.

— Eh bien, comment vivent-ils?

— Enfin, sois tranquille, ils vivent.

— Mon oncle, je vous entends, dit Birotteau vivement ému et serrant les mains du vieillard austère.

— Comment se fera l'affaire? dit brusquement Pillerault.

— J'y serai pour trois huitièmes, vous et les Ragon pour un huitième; je vous créditerai sur mes livres, jusqu'à ce qu'on ait décidé la question des actes notariés.

— Bon! mon garçon, tu es donc bien riche, pour jeter là trois cent mille francs? il me semble que tu hasardes beaucoup en dehors de ton commerce, n'en souffrira-t-il pas? Enfin cela te regarde! Si tu éprouvais un échec, voilà les rentes à quatre-vingts, je pourrais vendre deux mille francs de mes consolidés. Prends-y garde, mon garçon! Si tu avais recours à moi, ce serait la fortune de ta fille à laquelle tu toucherais là.

— Mon oncle! comme vous dites simplement les plus belles choses! vous me remuez le cœur...

— Le général Foy me le remuait bien autrement tout à l'heure! Enfin, va, conclus : les terrains ne s'envoleront pas, ils seront à nous pour moitié; quand il faudrait attendre six ans, nous aurons toujours quelques intérêts, il y a des chantiers qui donnent des loyers. On ne peut donc rien perdre. Il n'y a qu'une chance, encore est-elle impossible! Roguin n'emportera pas nos fonds...

— Ma femme me le disait pourtant cette nuit, elle le craint.

— Roguin emporter nos fonds, dit Pillerault en riant, et pourquoi?

— Il a, dit-elle, trop de sentiment dans le nez, et comme tous les hommes qui ne peuvent pas avoir de femmes, il est enragé pour...

Après avoir laissé échapper un sourire d'incrédulité, Pillerault alla déchirer d'un livret un petit papier, écrivit la somme, et signa.

— Tiens, voilà sur la banque un bon de cent mille francs pour Ragon et pour moi. Ces pauvres gens ont pourtant vendu à ton mauvais drôle de du Tillet leurs quinze actions dans les mines de Wortschin pour compléter la somme. De braves gens dans la peine, cela serre le cœur. Et des gens si dignes, si nobles, la fleur de la vieille bourgeoisie enfin. Leur frère Popinot le juge n'en sait rien, ils se cachent de lui pour ne pas l'empêcher de se livrer à sa bienfaisance. Des gens qui ont travaillé, comme moi, pendant trente ans!

— Dieu veuille donc que l'Huile Comagène réussisse! s'écria Birotteau, j'en serai doublement heureux! Adieu, mon oncle, vous viendrez dîner dimanche avec les Ragon, Roguin et M. Claparon, car nous signerons tous après-demain, c'est demain vendredi, je ne veux faire d'af...

— Tu donnes donc dans ces superstitions-là?

— Mon oncle, je ne croirai jamais que le jour où le fils de Dieu fut mis à mort par les hommes est un jour heureux. On interrompt bien toutes les affaires pour le 21 janvier.

— A dimanche, dit brusquement Pillerault.

— Sans ses opinions politiques, se dit Birotteau en redescendant l'escalier, je ne sais pas s'il aurait son pareil ici-bas, mon oncle. Qu'est-ce que lui fait la politique? il serait si bien en n'y songeant pas du tout. Son entêtement prouve qu'il n'y a pas d'homme parfait.

— Déjà trois heures! dit César en entrant chez lui.

— Monsieur, vous prenez ces valeurs-là? lui demanda Célestin en montrant les broches du marchand de parapluies.

— Oui, à six, sans commission.

— Ma femme, apprête tout pour ma toilette, je vais chez M. Vauquelin, tu sais pourquoi. Une cravate blanche surtout.

Birotteau donna quelques ordres à ses commis, il ne vit pas Popinot, devina que son futur associé s'habillait, et remonta promptement dans sa chambre où il trouva la vierge de Dresde magnifiquement encadrée, selon ses ordres.

— Eh bien! c'est gentil, dit-il à sa fille.

— Mais, papa, dis donc que c'est beau, sans quoi l'on se moquerait de toi!

— Voyez-vous cette fille qui gronde son père. Eh bien, pour mon goût j'aime autant Héro et Léandre. La Vierge est un sujet religieux qui peut aller dans une chapelle; mais Héro et Léandre!... je l'achèterai, car le flacon d'huile m'a donné des idées...

— Mais papa, je ne te comprends pas...

— Virginie, un fiacre! cria César d'une voix retentissante quand il eut fait sa barbe et que le timide Popinot parut en traînant le pied à cause de Césarine.

L'amoureux ne s'était pas encore aperçu que son infirmité n'existait plus pour sa maîtresse. Délicieuse preuve d'amour que les gens à qui le hasard inflige un vice corporel quelconque peuvent seuls recueillir.

— Monsieur, dit-il, la presse pourra manœuvrer demain.

— Eh bien, qu'as-tu, Popinot? demanda César en voyant rougir Anselme.

— Monsieur, c'est le bonheur d'avoir trouvé une boutique, arrière-boutique, cuisine et des chambres au-dessus et des magasins, pour douze cents francs par an, rue des Cinq-Diamants.

— Il faut obtenir un bail de dix-huit ans, dit Birotteau. Mais allons chez M. Vauquelin, nous causerons en route.

César et Popinot montèrent en fiacre aux yeux des commis étonnés de ces exorbitantes toilettes et d'une voiture anormale, ignorants qu'ils étaient des grandes choses méditées par le maître de la Reine des Roses.

— Nous allons donc savoir la vérité sur les noisettes, se dit le parfumeur.

— Des noisettes? dit Popinot.

— Tu as mon secret, Popinot, dit le parfumeur, j'ai lâché le mot *noisette!* Tout est là! L'huile de noisette est la seule qui ait de l'action sur les cheveux, aucune maison de parfumerie n'y a pensé. En voyant la gravure d'Héro et de Léandre, je me suis dit: Si les anciens usaient tant d'huile pour leurs cheveux, ils avaient une raison quelconque, car les anciens sont les anciens! malgré les prétentions des modernes, je suis de l'avis de Boileau sur les anciens. Je suis parti de là pour arriver à l'huile de noisette, grâce au petit Bianchon, l'élève en médecine, ton parent; il m'a dit qu'à l'école ses camarades employaient l'huile de noisette pour activer la croissance de leurs moustaches et favoris. Il ne nous manque plus que la sanction de l'illustre M. Vauquelin. Éclairés par lui, nous ne tromperons pas le public. Tout à l'heure j'étais à la Halle, chez une marchande de noisettes, pour avoir la matière première; dans un instant je serai chez l'un des plus grands savants de France pour en tirer la quintessence. Les proverbes ne sont pas sots! les extrêmes se touchent. Vois, mon garçon! le commerce est l'intermédiaire des productions végétales et de la science. Angélique Madou récolte, monsieur Vauquelin extrait, et nous vendons une essence! Les noisettes valent dix sous la livre, monsieur Vauquelin va centupler leur valeur, et nous rendrons service peut-être à l'humanité, car si la vanité cause de grands tourments à l'homme, un bon cosmétique est un bienfait.

La religieuse admiration avec laquelle Popinot écoutait le père de sa Césarine stimula l'éloquence de Birotteau, qui se permit les phrases les plus sauvages qu'un bourgeois puisse inventer.

— Sois respectueux, Anselme, dit-il en entrant dans la rue où demeurait Vauquelin, nous allons pénétrer dans le sanctuaire de la science. Mets la Vierge en évidence, sans affectation, dans la salle à manger, sur une chaise. Pourvu que je ne m'entortille pas dans ce que je veux dire! s'écria naïvement Birotteau. Popinot! cet homme me fait une impression chimique, sa voix me chauffe les entrailles et me cause même une légère colique. Il est mon bienfaiteur; et dans quelques instants, Anselme, il sera le tien.

Ces paroles donnèrent froid à Popinot, qui posa ses pieds comme s'il eût marché sur des œufs, et regarda d'un air inquiet les murailles. M. Vauque-

lin était dans son cabinet, on lui annonça Birotteau. L'académicien savait le parfumeur adjoint au maire et très-en faveur, il le reçut.

— Vous ne m'oubliez donc pas dans vos grandeurs? dit le savant, mais de chimiste à parfumeur, il n'y a que la main.

—Hélas! monsieur, de votre génie à la simplicité d'un bon homme comme moi, il y a l'immensité! Je vous dois ce que vous appelez mes grandeurs, et ne l'oublierai ni dans ce monde, ni dans l'autre.

— Oh! dans l'autre, dit-on, nous serons tous égaux, les rois et les savetiers.

— C'est-à-dire les rois et les savetiers qui se seront saintement conduits, dit Birotteau.

— C'est votre fils, dit Vauquelin en regardant le petit Popinot hébété de ne rien voir d'extraordinaire dans le cabinet où il croyait trouver des monstruosités, de gigantesques machines, des métaux volants|, des substances animées.

— Non, monsieur, mais un jeune homme que j'aime et qui vient implorer une bonté égale à votre talent, n'est-elle pas infinie? dit-il d'un air fin. Nous venons vous consulter une seconde fois, à seize ans de distance, sur une matière importante, et sur laquelle je suis ignorant comme un parfumeur.

— Voyons, qu'est-ce?

— Je sais que les cheveux occupent vos veilles, et que vous vous livrez à leur analyse. Pendant que vous y pensiez pour la gloire, j'y pensais pour le commerce.

— Cher monsieur Birotteau, que voulez-vous de moi? l'analyse des cheveux?

Il prit un petit papier.

— Je vais lire à l'Académie des sciences un mémoire sur ce sujet. Les cheveux sont formés d'une quantité assez grande de mucus, d'une petite quantité d'huile blanche, de beaucoup d'huile noire verdâtre, de fer, de quelques atomes d'oxyde de manganèse, de phosphate de chaux, d'une très-petite quantité de carbonate de chaux, de silice et de beaucoup de soufre. Les différentes proportions de ces matières font les différentes couleurs des cheveux. Ainsi les rouges ont beaucoup plus d'huile noire verdâtre que les autres.

César et Popinot ouvraient des yeux d'une grandeur risible.

— Neuf choses! s'écria Birotteau. Comment! il se trouve dans un cheveu des métaux et des huiles? il faut que ce soit vous, un homme que je vénère, qui me le dise pour que je le croie. Est-ce extraordinaire! Dieu est grand, monsieur Vauquelin.

— Le cheveu est produit par un organe folliculaire, reprit le grand chimiste, une espèce de poche ouverte à ses deux extrémités; par l'une elle tient à des nerfs et à des vaisseaux, par l'autre sort le cheveu. Selon quelques-uns de nos savants confrères, et parmi eux M. de Blainville, le cheveu serait une partie morte expulsée de cette poche ou crypte que remplit une matière pulpeuse.

— C'est comme qui dirait de la sueur en bâton, s'écria Popinot, à qui le parfumeur donna un petit coup de pied dans le talon.

Vauquelin sourit à l'idée de Popinot.

— Il a des moyens, n'est-ce pas? dit alors César en regardant Popinot. Mais, monsieur, si les cheveux sont morts-nés, il est impossible de les faire vivre, nous sommes perdus! le prospectus est absurde, vous ne savez pas comme le public est drôle, on ne peut pas venir lui dire...

— Qu'il a un fumier sur la tête, dit Popinot voulant encore faire rire Vauquelin.

— Des catacombes aériennes, lui répondit le chimiste en continuant la plaisanterie.

— Et mes noisettes qui sont achetées! s'écria Birotteau, sensible à la perte commerciale. Mais pourquoi vend-on des...?

— Rassurez-vous, dit Vauquelin en souriant, je vois qu'il s'agit de quelque secret pour empêcher les cheveux de tomber ou de blanchir. Écoutez, voilà mon opinion sur la matière après tous mes travaux.

Popinot dressa les oreilles comme un lièvre effrayé.

— La décoloration de cette substance morte ou vive est, selon moi, produite par l'interruption de la sécrétion des matières colorantes, ce qui expliquerait comment dans les climats froids le poil des animaux à belles fourrures pâlit et blanchit pendant l'hiver.

— Hem! Popinot!

— Il est évident, reprit Vauquelin, que l'altération des chevelures est due à des changements subits dans la température ambiante...

— Ambiante, Popinot! retiens, retiens! cria César.

— Oui, dit Vauquelin, au froid et chaud alternatifs, où à des phénomènes intérieurs qui produisent le même effet. Ainsi probablement les migraines et les affections céphalalgiques absorbent, dissipent ou déplacent les fluides générateurs. L'intérieur regarde les médecins. Quant à l'extérieur, arrivent vos cosmétiques.

— Eh bien, monsieur, dit Birotteau, vous me rendez la vie. J'ai songé à vendre de l'huile de noisette, en pensant que les anciens faisaient usage d'huile pour leurs cheveux, et les anciens sont les anciens, je suis de l'avis de Boileau. Pourquoi les athlètes oignaient-ils...?

— L'huile d'olive vaut l'huile de noisette, dit Vauquelin qui n'écoutait pas Birotteau. Toute huile

est bonne pour préserver le bulbe des impressions nuisibles aux substances qu'il contient en travail, nous dirions en dissolution, s'il s'agissait de chimie. Peut-être avez-vous raison : l'huile de noisette possède, m'a dit Dupuytren, un stimulant. Je chercherai à connaître les différences qui existent entre les huiles de faîne, de colza, d'olive, de noix, etc.

— Je ne me suis donc pas trompé ! dit Birotteau triomphalement, je me suis rencontré avec un grand homme. Macassar est enfoncé ! Macassar, monsieur, est un cosmétique donné, c'est-à-dire vendu et vendu cher, pour faire pousser les cheveux.

— Cher monsieur Birotteau, dit Vauquelin, il n'est pas venu deux onces d'huile de Macassar en Europe ! L'huile de Macassar n'a pas la moindre action sur les cheveux, mais les Malaises l'achètent au poids de l'or à cause de son influence conservatrice sur les cheveux, sans savoir que l'huile de baleine est tout aussi bonne. Aucune puissance ni chimique, ni divine...

— Oh divine ! ne dites pas cela, monsieur Vauquelin.

— Mais, cher monsieur, la première loi que Dieu suive est d'être conséquent avec lui-même : sans unité, pas de puissance...

— Ah, vu comme ça !

— Aucune puissance ne peut donc faire pousser de cheveux à des chauves, de même que vous ne teindrez jamais sans danger les cheveux rouges ou blancs ; mais en vantant l'emploi de l'huile, vous ne commettrez aucune erreur, aucun mensonge, et je pense que ceux qui s'en serviront pourront conserver leurs cheveux.

— Croyez-vous que l'Académie royale des sciences voudrait approuver...?

— Oh ! il n'y a pas là la moindre découverte, dit Vauquelin. D'ailleurs, les charlatans ont tant abusé du nom de l'Académie que vous n'en seriez pas plus avancé. Ma conscience se refuse à regarder l'huile de noisette comme un prodige.

— Quelle serait la meilleure manière de l'extraire ? par la décoction ou par la pression ? dit Birotteau.

— Par la pression entre deux plaques chaudes, l'huile sera plus abondante ; mais obtenue par la pression entre deux plaques froides, elle sera de meilleure qualité. Il faut l'appliquer, dit Vauquelin avec bonté, sur la peau même et non s'en frotter les cheveux, autrement l'effet serait manqué.

— Retiens bien ceci, Popinot, dit Birotteau dans un enthousiasme qui lui enflammait le visage. Vous voyez, monsieur, un jeune homme qui comptera ce jour parmi les plus beaux de sa vie. Il vous connaissait, vous vénérait, sans vous avoir vu. Ah ! il est souvent question de vous chez moi, le nom qui est toujours dans les cœurs arrive souvent sur les lèvres. Nous prions, ma femme, ma fille et moi, pour vous, tous les jours, comme on le doit pour son bienfaiteur.

— C'est trop pour si peu, dit Vauquelin gêné par la verbeuse reconnaissance du parfumeur.

— Ta, ta, ta ! fit Birotteau, vous ne pouvez pas nous empêcher de vous aimer, vous qui n'acceptez rien de moi ! Vous êtes comme le soleil, vous jetez la lumière, et ceux que vous éclairez ne peuvent vous rien rendre.

Le savant sourit et se leva, le parfumeur et Popinot se levèrent aussi.

— Regarde, Anselme, regarde bien ce cabinet ! Vous permettez, monsieur ? vos moments sont si précieux, il ne reviendra peut-être plus ici !

— Eh bien ! êtes-vous content des affaires ? dit Vauquelin à Birotteau, car enfin nous sommes deux gens de commerce...

— Assez bien, monsieur, dit Birotteau se retirant vers la salle à manger où le suivit Vauquelin. Mais pour lancer cette huile sous le nom d'Essence Comagène, il faut de grands fonds...

— Essence et Comagène sont deux mots qui hurlent. Appelez votre cosmétique : Huile de Birotteau. Si vous ne voulez pas mettre votre nom en évidence, prenez-en un autre ! Mais voilà la Vierge de Dresde. Ah ! monsieur Birotteau, vous voulez que nous nous quittions brouillés.

— Monsieur Vauquelin, dit le parfumeur, en prenant les mains du chimiste, cette rareté n'a de prix que par la persistance que j'ai mise à la chercher. Il a fallu faire fouiller toute l'Allemagne pour la trouver sur papier de Chine et avant la lettre. Je savais que vous la désiriez, vos occupations ne vous permettaient pas de vous la procurer, je me suis fait votre commis voyageur ; agréez donc, non une méchante gravure, mais des soins, une sollicitude, des pas et démarches qui prouvent un dévouement absolu. J'aurais voulu que vous souhaitassiez quelques substances qu'il fallût aller chercher au fond des précipices, et venir vous dire : Les voilà ! ne me refusez pas ! Nous avons tant de chances pour être oubliés, laissez-moi me mettre moi, ma femme, ma fille et le gendre que j'aurai, tous sous vos yeux. Vous vous direz en voyant la Vierge : Il y a de bonnes gens qui pensent à moi.

— J'accepte, dit Vauquelin.

Popinot et Birotteau s'essuyèrent les yeux, tant ils furent émus de l'accent de bonté que mit l'académicien à ce mot.

— Voulez-vous combler votre bonté ? dit le parfumeur.

— Qu'est-ce ? fit Vauquelin.

— Je réunis quelques amis... Il se souleva sur

les talons, en prenant néanmoins un air humble... Autant pour célébrer la délivrance du territoire, que pour fêter ma nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur...

— Ah! dit Vauquelin étonné.

— Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-Roch au treize vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon. Ma femme donne un bal dimanche, dans vingt jours : venez-y, monsieur! Faites-nous l'honneur de dîner avec nous ce jour-là. Pour moi, ce sera recevoir deux fois la croix. Je vous écrirai bien à l'avance.

— Eh bien, oui, dit Vauquelin.

— Mon cœur se gonfle de plaisir, s'écria le parfumeur dans la rue. Il viendra chez moi!... J'ai peur d'avoir oublié ce qu'il a dit sur les cheveux! Tu t'en souviens, Popinot?

— Oui, monsieur, et dans vingt ans je m'en souviendrais encore.

— Ce grand homme! quel regard et quelle pénétration! dit Birotteau. Ah! il n'en a fait ni une ni deux! Du premier coup, il a deviné nos pensées, et nous a donné les moyens d'abattre l'huile de Macassar! Ah! rien ne peut faire pousser les cheveux! Macassar, tu mens! Popinot, nous tenons une fortune. Ainsi, demain, à sept heures, soyons à la fabrique, les noisettes viendront et nous ferons de l'huile, car il a beau dire que toute huile est bonne, nous serions perdus si le public le savait. S'il n'entrait pas dans notre huile un peu de noisette et de parfum, sous quel prétexte pourrions-nous la vendre trois ou quatre francs les quatre onces?

— Vous allez être décoré, monsieur! dit Popinot. Quelle gloire pour...

— Pour le commerce, n'est-ce pas, mon enfant?

L'air triomphant de César Birotteau, sûr d'une fortune, fut remarqué par ses commis qui se firent des signes entre eux, car la course en fiacre, la tenue du caissier et du patron les avaient jetés déjà dans les romans les plus bizarres. Le contentement mutuel de César et d'Anselme trahi par des regards diplomatiquement échangés, le coup d'œil plein d'espérance que Popinot jeta par deux fois à Césarine annonçaient quelque événement grave, et confirmaient les conjectures des commis. Dans cette vie occupée et quasi claustrale, les plus petits accidents prenaient l'intérêt que donne un prisonnier à ceux de sa prison. L'attitude de madame César, qui répondait aux regards olympiens de son mari par des airs de doute, accusait une nouvelle entreprise; car, en temps ordinaire, madame César aurait été contente, elle que les succès du détail rendaient joyeuse. Par extraordinaire, la recette de la journée avait été à six mille francs : on était venu payer quelques mémoires arriérés.

La salle à manger et la cuisine éclairée par une petite cour, et séparée de la salle à manger par un couloir où débouchait l'escalier pratiqué dans un coin de l'arrière-boutique, se trouvaient à l'entresol, où jadis était l'appartement de César et de Constance; aussi la salle à manger où s'était écoulée la lune de miel avait-elle l'air d'un petit salon. Durant le dîner, Raguet, le garçon de confiance, gardait le magasin; mais au dessert les commis s'en allaient, redescendaient au magasin, et laissaient César, sa femme et sa fille achever leur dîner au coin du feu. Cette habitude venait des Ragon, chez qui les anciens us et coutumes du commerce, toujours en vigueur, maintenaient entre eux et les commis l'énorme distance qui jadis existait entre les *maîtres* et les *apprentis*. Césarine ou Constance apprêtait alors au parfumeur sa tasse de café qu'il prenait assis dans une bergère au coin du feu. Pendant cette heure César mettait sa femme au fait des petits événements de la journée, il racontait ce qu'il avait vu dans Paris, ce qui se passait au faubourg du Temple, les difficultés de sa fabrication.

— Ma femme, dit-il quand les commis furent descendus, voilà certes une des plus importantes journées de notre vie! Les noisettes achetées, la presse hydraulique prête à manœuvrer demain, l'affaire des terrains conclue. Tiens, serre donc ce bon sur la Banque, dit-il en lui remettant le mandat de Pillerault. La restauration de l'appartement décidée, notre appartement augmenté. Mon Dieu! j'ai vu, Cour Batave, un homme bien singulier! Et il raconta monsieur Molineux.

— Je vois, lui répondit sa femme en l'interrompant au milieu d'une tirade, que tu t'es endetté de deux cent mille francs!

— C'est vrai, ma femme, dit le parfumeur avec une fausse humilité. Comment payerons-nous cela, bon Dieu? car il faut compter pour rien les terrains de la Madeleine destinés à devenir un jour le plus beau quartier de Paris.

— Un jour, César!

— Hélas! dit-il en continuant sa plaisanterie, mes trois huitièmes ne me vaudront un million que dans six ans. Et comment payer deux cent mille francs? reprit César en faisant un geste d'effroi. Eh bien! nous les payerons cependant avec cela, dit-il en tirant de sa poche une noisette prise chez madame Madou, et précieusement gardée.

Il montra la noisette entre ses deux doigts à Césarine et à Constance. Sa femme ne dit rien, mais Césarine intriguée, dit en servant le café à son père :

— Ah çà, papa, tu ris?

Le parfumeur, aussi bien que ses commis, avait surpris pendant le dîner les regards jetés par Popinot à Césarine, il voulut éclaircir ses soupçons.

— Eh bien! fifille, cette noisette est cause d'une révolution au logis. Il y aura, dès ce soir, quelqu'un de moins sous notre toit.

Césarine regarda son père en ayant l'air de dire : *que m'importe?*

— Popinot s'en va...

Quoique Cesar fût un pauvre observateur et qu'il eût préparé sa dernière phrase autant pour tendre un piége à sa fille que pour arriver à sa création de la maison A. POPINOT et COMPAGNIE, sa tendresse paternelle lui fit deviner les sentiments confus qui sortirent du cœur de sa fille, fleurirent en roses rouges sur ses joues, sur son front, et colorèrent ses yeux qu'elle baissa. César crut alors à quelques paroles échangées entre Césarine et Popinot. Il n'en était rien : ces deux enfants s'entendaient, comme tous les amants timides, sans s'être dit un mot.

Quelques moralistes pensent que l'amour est la passion la plus involontaire, la plus désintéressée, la moins calculatrice de toutes, excepté toutefois l'amour maternel. Cette opinion comporte une erreur grossière. Si la plupart des hommes ignorent les raisons qui font aimer, toute sympathie physique ou morale n'en est pas moins basée sur des calculs faits par l'esprit, le sentiment ou la brutalité. L'amour est une passion essentiellement égoïste. Qui dit égoïsme, dit profond calcul. Ainsi, pour tout esprit frappé seulement des résultats, il peut sembler, au premier abord, invraisemblable ou singulier de voir une belle fille comme Césarine éprise d'un pauvre enfant boiteux et à cheveux rouges. Néanmoins, ce phénomène est en harmonie avec l'arithmétique des sentiments bourgeois. L'expliquer sera rendre compte des mariages toujours observés avec une constante surprise et qui se font entre de grandes, de belles femmes et de petits hommes, entre de petites, de laides créatures et de beaux garçons. Tout homme atteint d'un défaut de conformation quelconque, les pieds-bots, la claudication, les diverses gibbosités, l'excessive laideur, les taches de vin répandu sur la joue, les feuilles de vigne, l'infirmité de Roguin et autres monstruosités indépendantes de la volonté des fondateurs, n'a que deux partis à prendre : ou se rendre redoutable ou devenir d'une exquise bonté ; il ne lui est pas permis de flotter entre les moyens termes habituels à la plupart des hommes. Dans le premier cas, il y a talent, génie ou force : un homme n'inspire la terreur que par la puissance du mal, le respect que par le génie, la peur que par beaucoup d'esprit. Dans le second cas, il se fait adorer, il se prête admirablement aux tyrannies féminines, et sait mieux aimer que n'aiment les gens d'une irréprochable corporence.

Élevé par des gens vertueux, par les Ragon, modèles de cette si honorable petite bourgeoisie, et par son oncle le juge Popinot, Anselme avait été conduit, et par sa candeur et par ses sentiments religieux, à racheter son léger vice corporel par la perfection de son caractère. Frappés de cette tendance qui rend la jeunesse si attrayante, Constance et César avaient souvent fait l'éloge d'Anselme devant Césarine; mesquins d'ailleurs, ils étaient grands par l'âme et comprenaient bien les choses du cœur. Ces éloges trouvèrent de l'écho chez une jeune fille qui, malgré son innocence, lut dans les yeux si purs d'Anselme un sentiment violent, toujours flatteur, quels que soient l'âge, le rang et la tournure de l'amant. Le petit Popinot devait avoir beaucoup plus de raison qu'un bel homme d'aimer une femme. Si sa femme était belle, il en serait fou jusqu'à son dernier jour, son amour lui donnerait de l'ambition, il se tuerait pour rendre sa femme heureuse, il la laisserait maîtresse au logis, il irait au-devant de la domination. Ainsi pensait Césarine involontairement et pas aussi crûment; elle entrevoyait à vol d'oiseau les moissons de l'amour et raisonnait par comparaison : le bonheur de sa mère était devant ses yeux, elle ne souhaitait pas d'autre vie, son instinct lui montrait dans Anselme un autre César perfectionné par l'éducation, comme elle l'était par la sienne; elle rêvait Popinot maire d'un arrondissement, et se plaisait à se peindre quêtant un jour à sa paroisse comme sa mère à Saint-Roch. Elle avait fini par ne plus s'apercevoir de la différence qui distinguait la jambe gauche de la jambe droite chez Popinot; elle eût été capable de dire : Mais boite-t-il? Elle aimait cette prunelle si limpide et s'était plu à voir l'effet que produisait son regard sur ces yeux qui brillaient aussitôt d'un feu pudique et se baissaient mélancoliquement. Le premier clerc de Roguin, doué de cette précoce expérience due à l'habitude des affaires, Alexandre Crottat avait un air moitié cynique, moitié bonasse qui révoltait Césarine, déjà révoltée par les lieux communs de sa conversation. Le silence de Popinot trahissait un esprit doux, elle aimait le sourire à demi mélancolique que lui inspiraient d'insignifiantes vulgarités; les niaiseries qui le faisaient sourire excitaient toujours quelque répulsion chez elle, ils souriaient ou se contristaient ensemble. Cette supériorité n'empêchait pas Anselme de se précipiter à l'ouvrage, et son infatigable ardeur plaisait à Césarine, car elle devinait que si les autres commis disaient : « Césarine épousera le premier clerc de M. Roguin,» Anselme pauvre, boiteux et à cheveux roux, ne

désespérait pas d'obtenir sa main. Une grande espérance prouve un grand amour.

— Où va-t-il? demanda Césarine à son père en essayant de prendre un air indifférent.

— Il s'établit rue des Cinq-Diamants, et, ma foi! à la grâce de Dieu! dit Birotteau, dont l'exclamation ne fut comprise ni par sa femme, ni par sa fille.

Quand Birotteau rencontrait une difficulté morale, il faisait comme les insectes devant un obstacle, il se jetait à gauche ou à droite; il changea donc de conversation en se promettant de causer de Césarine avec sa femme.

— J'ai raconté tes craintes et tes idées sur Roguin à ton oncle, il s'est mis à rire, dit-il à Constance.

— Tu ne dois jamais révéler ce que nous nous disons entre nous, s'écria Constance. Ce pauvre Roguin est peut-être le plus honnête homme du monde, il a cinquante-huit ans et ne pense plus sans doute...

Elle s'arrêta court en voyant Césarine attentive, et la montra par un coup d'œil à César.

— J'ai donc bien fait de conclure? dit Birotteau.

— Mais tu es le maître, répondit-elle.

César prit sa femme par les mains et la baisa au front. Cette réponse était toujours chez elle un consentement tacite aux projets de son mari.

— Allons, s'écria le parfumeur en descendant à son magasin et parlant à ses commis, la boutique se fermera à dix heures. Messieurs, un coup de main! Il s'agit de transporter pendant la nuit tous les meubles du premier au second! Il faut mettre, comme on dit, les petits pots dans les grands, afin de laisser demain à mon architecte les coudées franches.

— Popinot est sorti sans permission! dit César en ne le voyant pas. Eh mais! il ne couche pas ici, je l'oubliais! Il est allé, pensa-t-il, ou rédiger les idées de M. Vauquelin, ou louer sa boutique.

— Nous connaissons la cause de ce déménagement, dit Célestin en parlant au nom des deux autres commis et de Raguet, groupés derrière lui. Nous sera-t-il permis de féliciter monsieur sur un honneur qui rejaillit sur toute la boutique?... Popinot nous a dit que monsieur...

— Hé bien, mes enfants, que voulez-vous! on m'a décoré. Aussi, non-seulement à cause de la délivrance du territoire, mais encore pour fêter ma promotion dans la Légion d'honneur, réunissons-nous nos amis. Je me suis peut-être rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour la cause royale que j'ai défendue... à votre âge, sur les marches de Saint-Roch, au treize vendémiaire, et ma foi, Napoléon, l'empereur, m'a blessé! J'ai été blessé, à la cuisse encore, et madame Ragon m'a pansé. Ayez du courage, vous serez récompensés! Voilà, mes enfants, comment un malheur n'est jamais perdu!

— On ne se battra plus dans les rues! dit Célestin.

— Il faut l'espérer, dit César, qui partit de là pour faire une mercuriale à ses commis; et il la termina par une invitation.

La perspective d'un bal anima les trois commis, Raguet et Virginie d'une ardeur qui leur donna la dextérité des équilibristes. Tous allaient et venaient chargés par les escaliers sans rien casser ni rien renverser. A deux heures du matin, le déménagement était opéré. César et sa femme couchèrent au second étage. La chambre de Popinot devint celle de Célestin et du second commis. Le troisième étage fut un garde-meuble provisoire.

VI.

LES DEUX ASTRES.

Possédé de cette magnétique ardeur que produit l'affluence du fluide nerveux et qui fait du diaphragme un brasier chez les gens ambitieux ou amoureux agités par de grands desseins, Popinot si doux et si tranquille avait piaffé comme un cheval de race avant la course, dans la boutique, au sortir de la table.

— Qu'as-tu donc? lui dit Célestin.

— Quelle journée! mon cher, je m'établis, lui dit-il à l'oreille, et monsieur César est décoré.

— Vous êtes bien heureux, le patron vous aide! s'écria Célestin.

Popinot ne répondit pas, il disparut poussé comme par un vent furieux, le vent du succès!

— Oh! heureux, dit à son voisin qui vérifiait des étiquettes un commis occupé à mettre des gants par douzaines, le patron s'est aperçu des yeux que Popinot fait à mademoiselle Césarine, et comme il est très-fin, le patron! il se débarrasse d'Anselme, il serait difficile de le refuser, rapport à ses parents. Célestin prend cette rouerie pour de la générosité.

Anselme Popinot descendait la rue Saint-Honoré et courait rue des Deux-Écus, pour s'emparer d'un jeune homme que sa *seconde vue* commerciale lui désignait comme le principal instrument de sa fortune.

Le juge Popinot avait rendu service au plus ha-

bile commis voyageur de Paris, à celui que sa triomphante loquèle et son activité firent plus tard surnommer *l'illustre*. Alors voué spécialement à la chapellerie et à l'*article Paris*, ce roi des voyageurs se nommait encore purement et simplement Gaudissart. A vingt-deux ans, il se signalait déjà par la puissance de son magnétisme commercial. Alors fluet, l'œil joyeux, le visage expressif, une mémoire infatigable, le coup d'œil habile à saisir les goûts de chacun, il méritait d'être ce qu'il fut depuis, le roi des commis voyageurs, le *Français* par excellence. Quelques jours auparavant, Popinot avait rencontré Gaudissart qui s'était dit sur le point de partir; l'espoir de le trouver encore à Paris venait donc de lancer l'amoureux sur la rue des Deux-Écus, où il apprit que le voyageur avait retenu sa place aux Messageries, et, pour faire ses adieux à sa chère capitale, était allé voir une pièce nouvelle au Vaudeville: Popinot résolut de l'attendre. Confier le placement de l'huile de noisette à ce précieux metteur en œuvre des inventions marchandes, déjà choyé par les plus riches maisons, était tirer une lettre de change sur la fortune. Popinot possédait Gaudissart. Le commis voyageur, si savant dans l'art d'entortiller les gens les plus rebelles, les petits marchands de province, s'était laissé entortiller dans la première conspiration tramée contre les Bourbons après les Cent-Jours. Gaudissart, à qui le grand air était indispensable, se vit en prison sous le poids d'une accusation capitale. Le juge Popinot, chargé de l'instruction, avait mis Gaudissart hors de cause en reconnaissant que son imprudente sottise l'avait seule compromis dans cette affaire. Avec un juge désireux de plaire au pouvoir ou d'un royalisme exalté, le malheureux commis allait à l'échafaud. Gaudissart, qui croyait devoir la vie au juge d'instruction, nourrissait un profond désespoir de ne pouvoir porter à son sauveur qu'une stérile reconnaissance. Ne devant pas remercier un juge d'avoir rendu la justice, il avait été chez les Ragon se déclarer homme-lige des Popinot.

En attendant, Popinot alla naturellement revoir sa boutique de la rue des Cinq-Diamants, demander l'adresse du propriétaire, afin de traiter du bail. En errant dans le dédale obscur de la grande Halle, et pensant aux moyens d'organiser un rapide succès, Popinot saisit rue Aubry-Boucher une occasion unique et de bon augure avec laquelle il comptait régaler César le lendemain. En faction à la porte de l'hôtel du Commerce, au bout de la rue des Deux-Écus, vers minuit, Popinot entendit, dans le lointain de la rue de Grenelle, un vaudeville final chanté par Gaudissart avec accompagnement de canne significativement traînée sur les pavés.

— Monsieur, dit Anselme en débouchant de la porte et se montrant soudain, deux mots?

— Onze, si vous voulez, dit le commis voyageur en levant sa canne plombée sur l'agresseur.

— Je suis Popinot, dit le pauvre Anselme.

— Suffit, dit Gaudissart en le reconnaissant. Que vous faut-il? de l'argent! absent par congé, mais on en trouvera. Mon bras pour un duel? tout à vous, des pieds à l'occiput. Et il chanta:

Voilà, voilà le vrai soldat français!

— Venez causer avec moi dix minutes, non pas dans votre chambre, on pourrait nous écouter, mais sur le quai de l'Horloge, à cette heure il n'y a personne, dit Popinot; il s'agit de quelque chose de plus important.

— Ça chauffe donc! marchons.

En dix minutes, Gaudissart, maître des secrets de Popinot, en avait reconnu l'importance.

— Paraissez parfumeurs, coiffeurs et débitants!

s'écria Gaudissart en singeant Lafont dans le rôle du Cid. Je vais empaumer tous les boutiquiers de France et de Navarre! Oh, une idée! J'allais partir, je reste, et vais prendre les commissions de la parfumerie parisienne.

— Et pourquoi?

— Pour étrangler vos rivaux, innocent! En ayant leurs commissions, je puis faire boire de l'huile à leurs perfides cosmétiques, en ne m'occupant et ne parlant que de la vôtre. Un fameux tour de voyageur! Ah! ah! nous sommes les diplomates du commerce! Fameux! Quant à votre prospectus, je m'en charge! J'ai pour ami d'enfance Andoche Finot, fils du chapelier de la rue du Coq, le vieux qui m'a lancé dans le voyage pour la chapellerie. Andoche, qui a beaucoup d'esprit, il a pris celui de toutes les têtes que coiffait son père, il est dans la littérature, il fait les petits théâtres au *Courrier des spectacles*. Son père, vieux chien plein de raisons pour ne pas aimer l'esprit, ne croit pas à l'esprit: impossible de lui prouver que l'esprit se vend, qu'on fait fortune dans l'esprit; en fait d'esprit, il ne connaît que le trois-six. Le vieux Finot prend le petit Finot par famine. Andoche, homme capable, mon ami d'ailleurs, et je ne fraye avec les sots que commercialement, Finot fait des devises pour le Fidèle Berger qui paye, tandis que les journaux où il se donne un mal de galérien le nourrissent de couleuvres! Sont-ils jaloux dans cette partie-là! C'est comme dans l'*article Paris*. Finot avait une superbe comédie en un acte pour mademoiselle Mars, la plus fameuse des fameuses! Ah! en

voilà une que j'aime! Eh bien! pour se voir jouer, il a été forcé de la porter à la Gaieté. Andoche connaît le prospectus, il entre dans les idées du marchand, il n'est pas fier, il limousinera notre prospectus *gratis*. Mon Dieu, avec un bol de punch et des gâteaux on le régalera : car, Popinot, pas de farces : je voyagerai sans commission ni frais, vos concurrents payeront, je les dindonnerai! Entendons-nous bien. Pour moi ce succès est une affaire d'honneur. Ma récompense est d'être garçon de noces à votre mariage! J'irai en Italie, en Allemagne, en Angleterre! J'emporte avec moi des affiches en toutes les langues, les fais apposer partout, dans les villages, à la porte des églises, à tous les bons endroits que je connais dans les villes de province! Elle brillera, elle s'allumera cette huile, elle sera sur toutes les têtes. Ah! votre mariage ne sera pas un mariage en détrempe, mais un mariage à la barigoule! Vous aurez votre Césarine ou je ne m'appellerai pas L'ILLUSTRE! nom que m'a donné le père Finot, pour avoir fait réussir ses chapeaux gris. En vendant votre huile, je reste dans ma partie, la tête humaine! L'huile et le chapeau sont connus pour conserver la chevelure publique.

Popinot revint chez sa tante, où il devait aller coucher, dans une telle fièvre, causée par sa prévision du succès, que les rues lui semblaient être des ruisseaux d'huile. Il dormit peu, rêva que ses cheveux poussaient follement, et vit deux anges qui lui déroulaient, comme dans les mélodrames, une rubrique où était écrit : *Huile Césarienne*. Il se réveilla, se souvenant de ce rêve, et résolut de nommer ainsi l'huile de noisette, en considérant cette fantaisie du sommeil comme un ordre céleste.

César et Popinot furent dans leur atelier au faubourg du Temple, bien avant l'arrivée des noisettes; en attendant les porteurs de madame Madou, Popinot raconta triomphalement son traité d'alliance avec Gaudissart.

— Nous avons l'illustre Gaudissart, nous sommes millionnaires! s'écria le parfumeur en tendant la main à son caissier, de l'air que dut prendre Louis XIV en accueillant le maréchal de Villars au retour de Denain.

— Nous avons bien autre chose encore! dit l'heureux commis en sortant de sa poche une bouteille à forme écrasée en façon de citrouille et à côtes, j'ai trouvé dix mille flacons semblables à ce modèle, tout fabriqués, tout prêts, à... quatre sous... six mois de terme.

— Anselme, dit Birotteau contemplant la forme mirifique du flacon, hier (il prit un ton grave), dans les Tuileries, oui, pas plus tard qu'hier, tu disais : — Je réussirai! Moi, je dis aujourd'hui : — Tu réussiras! Quatre sous! six mois de terme! une forme originale! Macassar branle dans le manche, quelle botte portée à l'huile de Macassar! Ai-je bien fait de m'emparer des seules noisettes qui soient à Paris! Où donc as-tu trouvé ces flacons?

— J'attendais l'heure de parler à Gaudissart et je flanais...

— Comme moi jadis! s'écria Birotteau.

— En descendant la rue Aubry-Boucher j'aperçois chez un verrier en gros, un marchand de verres bombés et de cages qui a des magasins immenses, j'aperçois ce flacon... Ah! il m'a crevé les yeux comme une lumière subite; une voix m'a crié : Voilà ton affaire!

— Né commerçant! Il aura ma fille, dit César en grommelant.

— J'entre, et je vois des milliers de ces flacons dans des caisses.

— Tu t'en informes?

— Vous ne me croyez pas si *gniole!* s'écria douloureusement Anselme.

— Né commerçant! répéta Birotteau.

— Je demande des cages à mettre des petits Jésus de cire. Tout en marchandant les cages, je blâme la forme de ces flacons. Conduit à une confession générale, mon marchand avoue de fil en aiguille, que Faille et Bouchot, qui ont manqué dernièrement, allaient entreprendre un cosmétique et voulaient des flacons de forme étrange; il se méfiait d'eux, il exige moitié comptant; Faille et Bouchot dans l'espoir de réussir lâchent l'argent, la faillite éclate pendant la fabrication, les syndics sommés de payer venaient de transiger avec lui en laissant les flacons et l'argent touché, comme indemnité d'une fabrication prétendue ridicule et sans placement possible. Les flacons coûtent huit sous, il serait heureux de les donner à quatre, Dieu sait combien de temps il aurait en magasin une forme qui n'est pas de vente. — Voulez-vous vous engager à en fournir par dix mille à quatre sous? je puis vous débarrasser de vos flacons, je suis commis chez M. Birotteau. Et je l'entame, et je le mène, et je domine mon homme, et je le chauffe, et il est à nous!

— Quatre sous! dit Birotteau. Sais-tu que nous pouvons mettre l'huile à trois francs et gagner trente sous en en laissant vingt à nos détaillants!

— L'huile Césarienne! cria Popinot.

— L'huile Césarienne! ah! monsieur l'amoureux, vous voulez flatter le père et la fille! Eh bien, soit! L'huile Césarienne! les Césars avaient le monde, ils devaient avoir de fameux cheveux.

— César était chauve! dit Popinot.

— Parce qu'il ne s'est pas servi de notre huile! On le dira! A trois francs l'huile Césarienne, l'huile de Macassar coûte le double. Gaudissart est là, nous

aurons cent mille francs dans l'année, car nous imposons toutes les têtes, qui se respectent, de douze flacons par an, dix-huit francs ! Soit dix-huit mille têtes? cent quatre-vingt mille francs. Nous sommes millionnaires!

Les noisettes livrées, Ragnet, les ouvriers, Popinot, César en épluchèrent une quantité suffisante, et il eut avant quatre heures quelques livres d'huile. Popinot alla présenter le produit à Vauquelin qui fit présent à Popinot d'une formule pour mêler l'essence de noisette à des corps oléagineux moins chers et la parfumer. Popinot se mit aussitôt en instance pour obtenir un brevet d'invention et de perfectionnement. Le dévoué Gaudissart prêta l'argent pour le droit fiscal à Popinot, qui avait l'ambition de payer sa moitié dans les frais d'établissement.

La prospérité porte avec elle une ivresse à laquelle les hommes inférieurs ne résistent jamais. Cette exaltation eut un résultat facile à prévoir. M. Robault vint, il présenta le croquis colorié d'une délicieuse vue intérieure du futur appartement orné de ses meubles. Birotteau séduit consentit à tout. Aussitôt les maçons donnèrent les coups de pic qui firent gémir la maison et Constance. Son peintre en bâtiments, monsieur Lourdois, un fort riche entrepreneur qui s'engageait à ne rien négliger, parlait de dorures pour le salon. En entendant le mot, Constance intervint.

— Monsieur Lourdois, dit-elle, vous avez trente mille livres de rente, vous habitez une maison à vous, vous pouvez y faire ce que vous voulez ; mais nous autres...

— Madame, le commerce doit briller et ne pas se laisser écraser par l'aristocratie. Voilà d'ailleurs monsieur Birotteau dans le gouvernement, il est en évidence...

— Oui, mais il est encore en boutique, dit Constance devant ses commis et les cinq personnes qui l'écoutaient, ni moi ni lui, ni ses amis, ni ses ennemis ne l'oublieront.

Birotteau se souleva sur la pointe des pieds en retombant sur ses talons à plusieurs reprises, les mains croisées derrière lui.

—Ma femme a raison, dit-il. Nous serons modestes dans la prospérité. D'ailleurs, tant qu'un homme est dans le commerce, il doit être sage en ses dépenses, réservé dans son luxe, la loi lui en fait une obligation, il ne doit pas se livrer *à des dépenses excessives*. Si l'agrandissement de mon local et sa décoration dépassaient les bornes, il serait imprudent à moi de les excéder, vous-même vous me blâmeriez, Lourdois! Le quartier a les yeux sur moi, les gens qui réussissent ont des jaloux, des envieux. Ah! vous saurez cela bientôt, jeune homme, dit-il à M. Robault, s'ils nous calomnient, ne leur donnez pas au moins lieu de médire.

— Ni la calomnie, ni la médisance ne peuvent vous atteindre, dit Lourdois; vous êtes dans une position hors ligne et vous avez une si grande habitude du commerce que vous savez raisonner vos entreprises, vous êtes *un malin*.

— C'est vrai, j'ai quelque expérience des affaires, vous savez pourquoi notre agrandissement? Si je mets un fort dédit relativement à l'exactitude, c'est que...

— Non.

— Hé bien, ma femme et moi nous réunissons quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire que pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur...

— Comment, comment! dit Lourdois! ils vous ont donné la croix!

— Oui, peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur, en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour la cause royale au treize vendémiaire à Saint-Roch, où je fus blessé par Napoléon ; venez avec votre femme et votre demoiselle...

— Enchanté de l'honneur que vous daignez me faire, dit le libéral Lourdois. Mais vous êtes un farceur, papa Birotteau ; vous voulez être sûr que je ne vous manquerai pas de parole, et voilà pourquoi vous m'invitez. Eh bien! je prendrai mes plus habiles ouvriers, nous ferons un feu d'enfer pour sécher les peintures; nous avons des procédés dessiccatifs, car il ne faut pas danser dans un brouillard exhalé par le plâtre. On vernira pour ôter toute odeur.

Trois jours après, le commerce du quartier était en émoi par l'annonce du bal que préparait Birotteau. Chacun pouvait, d'ailleurs, voir les étais extérieurs, nécessités par le changement rapide de l'escalier, les tuyaux carrés en bois par où tombaient les décombres dans des tombereaux qui stationnaient. Les ouvriers pressés qui travaillaient aux flambeaux, car il y eut des ouvriers de jour et des ouvriers de nuit, faisaient arrêter les oisifs, les curieux dans la rue, et les commérages s'appuyaient sur ces préparatifs pour annoncer d'énormes somptuosités.

Le dimanche indiqué pour la conclusion de l'affaire, monsieur et madame Ragon, l'oncle Pillerault vinrent sur les quatre heures après vêpres. Vu les démolitions, disait César, il ne put inviter ce jour-là que Charles Claparon, Crottat et Roguin. Le notaire apporta le *Journal des Débats*, où M. de La Billardière avait fait insérer l'article suivant :

« Nous apprenons que la délivrance du territoire

« sera fêtée avec enthousiasme dans toute la France ; « mais à Paris, les membres du corps municipal « ont senti que le moment était venu de rendre à « la capitale cette splendeur qui, par un sentiment « de convenance, avait cessé pendant l'occupation « étrangère. Chacun des maires et des adjoints se « propose de donner un bal : l'hiver promet donc « d'être très-brillant, ce mouvement national sera « suivi. Parmi toutes les fêtes qui se préparent, il « est beaucoup question du bal de M. Birotteau, « nommé chevalier de la Légion d'honneur et si « connu par son dévouement à la cause royale. « M. Birotteau, blessé à l'affaire de Saint-Roch, au « treize vendémiaire, et l'un des juges consulaires « les plus estimés, a doublement mérité cette fa- « veur. »

— Comme on écrit bien aujourd'hui ! s'écria César. L'on parle de nous dans le journal, dit-il à Pillerault.

— Eh bien, après? lui répondit son oncle, à qui le *Journal des Débats* était particulièrement antipathique.

— Cet article nous fera peut-être vendre de la Pâte des Sultanes et de l'Eau Carminative, dit tout bas madame César à madame Ragon, sans partager l'ivresse de son mari.

Madame Ragon, grande femme sèche et ridée, au nez pincé, aux lèvres minces, avait un faux air d'une marquise de l'ancienne cour. Le tour de ses yeux était attendri sur une assez grande circonférence comme ceux des vieilles femmes qui ont éprouvé des chagrins. Sa contenance sévère et digne, quoique affable, imprimait le respect. Elle avait d'ailleurs en elle ce je ne sais quoi d'étrange qui saisit sans exciter le rire, et que sa mise, ses façons expliquaient : elle portait des mitaines, elle marchait en tout temps avec une ombrelle à canne semblable à celle dont se servait la reine Marie-Antoinette à Trianon; sa robe, dont la couleur favorite était ce brun pâle nommé feuille-morte, s'étalait aux hanches par des plis inimitables et dont les douairières d'autrefois ont emporté le secret; elle conservait la mantille noire garnie de dentelles noires à grandes mailles carrées, ses bonnets de forme antique avaient des agréments qui rappelaient les déchiquetures des vieux cadres sculptés à jour; elle prenait du tabac avec cette exquise propreté et en faisant ces gestes dont peuvent se souvenir les jeunes gens qui ont eu le bonheur de voir leurs grand' tantes et leurs grand' mères remettre solennellement des boîtes d'or auprès d'elles sur une table, en secouant les grains de tabac égarés sur leur fichu.

Le sieur Ragon était un petit homme de cinq pieds au plus, à figure de casse-noisette où l'on ne voyait que des yeux, deux pommettes aiguës, un nez et un menton ; sans dents, mangeant la moitié de ses mots, d'une conversation pluviale, galant, prétentieux et souriant toujours du sourire qu'il prenait pour recevoir les belles dames que différents hasards amenaient jadis à la porte de sa boutique. La poudre dessinait sur son crâne une neigeuse demi-lune bien ratissée, flanquée de deux ailerons, que séparait une petite queue serrée par un ruban. Il portait l'habit bleu barbeau, le gilet blanc, la culotte et les bas de soie, des souliers à boucles d'or, des gants de soie noire. Le trait le plus saillant de son caractère était d'aller par les rues tenant son chapeau à la main. Il avait l'air d'un messager de la chambre des pairs, d'un huissier du cabinet du roi, d'un de ces gens qui sont placés auprès d'un pouvoir quelconque de manière à recevoir son reflet, tout en restant fort peu de chose.

— Eh bien ! Birotteau, dit-il d'un air magistral, te repens-tu, mon garçon, de nous avoir écoutés dans ce temps-là? Avons-nous jamais douté de la reconnaissance de nos bien-aimés souverains?

— Vous devez être bien heureuse, ma chère petite ! dit madame Ragon à madame Birotteau.

— Mais oui, madame, répondit la belle parfumeuse, toujours sous le charme de cette ombrelle à canne, de ces bonnets à papillon, des manches justes et du grand fichu *à la Julie* que portait madame Ragon.

— Césarine est charmante, venez ici la belle enfant, dit madame Ragon de sa voix de tête et d'un air protecteur.

— Ferons-nous les affaires avant le dîner? dit l'oncle Pillerault.

— Nous attendons monsieur Claparon, dit Roguin ; je l'ai laissé s'habillant.

— Monsieur Roguin, dit César, vous l'avez bien prévenu que nous dînions dans un *méchant* petit entresol...

— Il le trouvait superbe il y a seize ans, dit Constance en murmurant.

— Au milieu des décombres et parmi les ouvriers.

— Bah ! vous allez voir, dit Roguin, un bon enfant qui n'est pas difficile.

— J'ai mis Raguet en faction dans la boutique, on ne passe plus par notre porte, vous avez vu tout démoli, dit César au notaire.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené votre neveu? dit Pillerault à madame Ragon.

— Le verrons-nous? demanda Césarine.

— Non, mon cœur, dit madame Ragon. Anselme travaille, le cher enfant, à se tuer! Cette rue sans air et sans soleil, cette puante rue des Cinq-Diamants m'effraye, le ruisseau est toujours bleu, vert ou noir. J'ai peur qu'il y périsse. Mais quand les jeunes gens

ont quelque chose en tête! dit-elle à Césarine en faisant un geste qui expliquait le mot *tête* par le mot *cœur*.

— Il a donc passé son bail? demanda César.

— D'hier et par-devant notaire, reprit Ragon. Il a obtenu dix-huit ans, mais on exige six mois d'avance.

— Eh bien! monsieur Ragon, êtes-vous content de moi? fit le parfumeur. Je lui ai donné là le secret d'une découverte... enfin!

—Nous vous savons par cœur, César, dit le petit Ragon en prenant les mains de César et les lui pressant avec une religieuse amitié.

Roguin n'était pas sans inquiétude sur l'entrée en scène de Claparon dont les mœurs et le ton pouvaient effrayer de vertueux bourgeois, il jugea donc nécessaire de préparer les esprits.

— Vous allez voir, dit-il à Ragon, à Pillerault et aux dames, un original qui cache ses moyens sous un mauvais ton effrayant, car d'une position très-inférieure, il s'est fait jour par ses idées! Il prendra sans doute les belles manières à force de voir les banquiers. Vous le rencontrerez peut-être sur le boulevard ou dans un café, godaillant, débraillé, jouant au billard, il a l'air du plus grand flandrin... Eh bien! non, il étudie, et pense alors à remuer l'industrie par de nouvelles conceptions.

— Je comprends cela, dit Birotteau, j'ai trouvé mes meilleures idées en flanant, n'est-ce pas, ma biche?

— Claparon, reprit Roguin, regagne alors pendant la nuit le temps employé à chercher, à combiner des affaires pendant le jour. Tous ces gens à grand talent ont une vie bizarre, inexplicable. Eh bien! à travers ce décousu, j'en suis témoin, il arrive à son but : il a fini par faire céder tous nos propriétaires; ils ne voulaient pas, ils se doutaient de quelque chose, il les a mystifiés, il les a lassés, il a été les voir tous les jours, et nous sommes, pour le coup, les maîtres du terrain.

Un singulier *broum! broum!* particulier aux buveurs de petits verres d'eau-de-vie et de liqueurs fortes, annonça le personnage le plus bizarre de cette histoire, et l'arbitre visible des destinées futures de César. Le parfumeur se précipita dans le petit escalier obscur, autant pour dire à Raguet de fermer la boutique, que pour faire à Claparon ses excuses de le recevoir dans la salle à manger.

—Comment donc! mais on est très-bien là pour *chiquer les lég*... pour chiffrer, veux-je dire, les affaires.

Malgre les habiles préparations de Roguin, monsieur et madame Ragon, ces bourgeois de bon ton, l'observateur Pillerault, Césarine et sa mère furent d'abord assez désagréablement affectés par ce prétendu banquier de la haute volée.

A l'âge de vingt-huit ans environ, cet ancien commis voyageur ne possédait pas un cheveu sur la tête, et portait une perruque frisée en tire-bouchon. Cette coiffure exige une fraîcheur de vierge, une transparence lactée, les plus charmantes grâces féminines, elle faisait donc ressortir ignoblement un visage bourgeonné, brun-rouge, échauffé comme celui d'un conducteur de diligence, et dont les rides prématurées exprimaient par les grimaces de leurs plis profonds et plaqués une vie libertine dont les malheurs étaient encore attestés par le mauvais état des dents et les points noirs semés dans une peau rugueuse. Claparon avait l'air d'un comédien de province qui sait tous les rôles, fait la parade, sur la joue duquel le rouge ne tient plus, éreinté par ses fatigues, les lèvres pâteuses, la langue toujours alerte, même pendant l'ivresse, le regard sans pudeur, enfin compromettant par ses gestes. Cette figure, allumée par la joyeuse flamberie du punch, démentait la gravité des affaires. Aussi fallait-il à Claparon de longues études mimiques avant de parvenir à se composer un maintien en harmonie avec son importance postiche. Du Tillet avait assisté à la toilette de Claparon, comme un directeur de spectacle inquiet du début de son principal acteur, car il tremblait que les habitudes grossières de cette vie insoucieuse ne vinssent à éclater à la surface du banquier.

— Parle le moins possible, lui avait-il dit. Jamais un banquier ne bavarde : il agit, pense, médite, écoute et pèse. Ainsi, pour avoir bien l'air d'un banquier, ne dis rien, ou dis des choses insignifiantes. Éteins ton œil égrillard et rends-le grave, au risque de le rendre bête. En politique, sois pour le gouvernement, et jette-toi dans les généralités, comme : *Le budget est lourd. Il n'y a pas de transactions possibles entre partis. Les libéraux sont dangereux. Les Bourbons doivent eviter tout conflit. Le libéralisme est le manteau d'intérêts coalisés. Les Bourbons nous ménagent une ère de prospérité, soutenons-les, si nous ne les aimons pas. La France a fait assez d'expériences politiques, etc.* Ne te vautre pas sur toutes les tables, songe que tu as à conserver la dignité d'un millionnaire. Ne renifle pas ton tabac comme fait un invalide, joue avec ta tabatière, regarde souvent à tes pieds ou au plafond avant de répondre, enfin donne-toi l'air profond. Surtout défais-toi de la malheureuse habitude de toucher à tout. Dans le monde, un banquier doit paraître las de toucher. Ah çà! tu passes les nuits, les chiffres te rendent brute, il faut rassembler tant d'éléments pour lancer une affaire! tant d'études. Surtout dis beaucoup de mal des affaires. Les affaires sont lourdes, pesantes, difficiles, épineuses. Ne sors pas de là et ne spécifie rien. Ne va pas à table chanter

tes farces de Béranger, et ne bois pas trop! Si tu te grises, tu perds ton avenir. Roguin te surveillera. tu vas te trouver avec des gens moraux, des bourgeois vertueux, ne les effraye pas en lâchant quelques-uns de tes principes d'estaminet.

Cette mercuriale avait produit sur l'esprit de Charles Claparon un effet pareil à celui que produisaient sur sa personne ses habits neufs. Ce joyeux sans-souci, l'ami de tout le monde, habitué à des vêtements débraillés, commodes, et dans lesquels son corps n'était pas plus gêné que son esprit dans son langage, maintenus dans des habits neufs que le tailleur avait fait attendre et qu'il essayait, roide comme un piquet, inquiet de ses mouvements comme de ses phrases, retirant sa main imprudemment avancée sur un flacon ou sur une boîte, de même qu'il s'arrêtait au milieu d'une phrase, se signala donc par un désaccord risible à l'observation de Pillerault. Sa figure rouge, sa perruque à tire-bouchons égrillards démentaient sa tenue, comme ses pensées combattaient ses dires. Mais les bons bourgeois finirent par prendre ces continuelles dissonances pour de la préoccupation.

— Il a tant d'affaires! disait Roguin.

— Les affaires lui donnent peu d'éducation, dit madame Ragon à Césarine.

M. Roguin entendit le mot et se mit un doigt sur les lèvres.

— Il est riche, habile et d'une excessive probité, dit-il en se baissant vers madame Ragon.

— On peut lui passer quelque chose en faveur de ces qualités-là, dit Pillerault à Ragon.

— Lisons les actes avant le dîner, dit Roguin, nous sommes seuls.

Madame Ragon, Césarine et Constance laissèrent les contractants, Pillerault, Ragon, César, Roguin et Claparon, écouter la lecture que fit Alexandre Crottat. César signa, au profit d'un client de Roguin, une obligation de quarante mille francs, hypothéqués sur les terrains et les fabriques situés dans le faubourg du Temple; il remit à Roguin le bon de Pillerault sur la banque, donna sans reçu les vingt mille francs d'effets de son portefeuille et les cent quarante mille francs de billets à l'ordre de Claparon.

— Je n'ai point de reçu à vous donner, dit Claparon, vous agissez de votre côté chez monsieur Roguin comme nous du nôtre. Nos vendeurs recevront chez lui leur prix en argent; je ne m'engage pas à autre chose qu'à vous faire trouver le complément de votre part avec vos cent quarante mille francs d'effets.

— C'est juste, dit Pillerault.

— Eh bien, messieurs, rappelons les dames car il fait froid sans elles, dit Claparon, en regardant Roguin comme pour savoir si la plaisanterie n'était pas trop forte.

— Mesdames! Oh! mademoiselle est sans doute votre demoiselle, dit Claparon en se tenant droit et regardant Birotteau; eh bien, vous n'êtes pas maladroit. Aucune des roses que vous avez distillées ne peut lui être comparée, et peut-être est-ce parce que vous avez distillé des roses que...

— Ma foi, dit Roguin, en interrompant, j'avoue ma faim.

— Eh bien, dînons dit Birotteau.

— Nous allons dîner par-devant notaire, dit Claparon en se rengorgeant.

— Vous faites beaucoup d'affaires? dit Pillerault en se mettant à table auprès de Claparon avec intention.

— Excessivement, par grosse? répondit le banquier; mais elles sont lourdes, épineuses, il y a les canaux. Oh! les canaux! Vous ne vous figurez pas combien les canaux nous occupent! Et cela se comprend. Le gouvernement veut des canaux. Le canal est un besoin qui se fait généralement sentir dans les départements et qui concerne tous les commerces, vous savez! Les fleuves, a dit Pascal, sont des chemins qui marchent. Il faut donc des marchés. Les marchés dépendent de la terrasse, car il y a d'effroyables terrassements; le terrassement regarde la classe pauvre, de là les emprunts qui en définitive sont rendus aux pauvres! Voltaire l'a dit : *Canaux, canards, canailles!* Mais le gouvernement a ses ingénieurs qui l'éclairent, il est difficile de le mettre dedans, à moins de s'entendre avec eux, car la Chambre! Oh monsieur, la Chambre nous donne un mal, elle ne veut pas comprendre la question politique cachée sous la question financière. Il y a mauvaise foi de part de d'autre. Croiriez-vous une chose? Les Keller, eh bien! François Keller est un orateur, il attaque le gouvernement à propos de fonds, à propos de canaux. Rentré chez lui, mon gaillard nous trouve avec nos propositions, elles sont favorables, il faut s'arranger avec ce gouvernement *dito*, tout à l'heure insolemment attaqué. L'intérêt de l'orateur et celui du banquier se choquent, nous sommes entre deux feux! Vous comprenez maintenant comment les affaires deviennent épineuses, il faut satisfaire tant de monde! les commis, les chambres, les antichambres, les ministres...

— Les ministres! dit Pillerault qui voulait absolument pénétrer ce co-associé.

— Oui, monsieur, les ministres.

— Eh bien! les journaux ont donc raison, dit Pillerault.

— Voilà mon oncle dans la politique, dit Birotteau, monsieur Claparon lui fait bouillir du lait.

— Encore de satanés farceurs, dit Claparon que ces journaux. Monsieur, les journaux nous embrouillent tout; ils nous servent bien quelquefois, mais ils me font passer de cruelles nuits, j'aimerais mieux les passer autrement; enfin j'ai les yeux perdus à force de lire et de calculer.

— Revenons aux ministres, dit Pillerault espérant des révélations.

— Les ministres ont des exigences purement gouvernementales. Mais qu'est-ce que je mange-là, de l'ambroisie? dit Claparon en s'interrompant. Voilà de ces sauces qu'on ne mange que dans les maisons bourgeoises, jamais les gargotiers...

A ce mot les fleurs du bonnet de madame Ragon sautèrent comme des béliers; Claparon comprit que le mot était ignoble, et voulut se rattraper.

— Dans la haute banque, dit-il, on appelle *gargotiers* les chefs de cabarets élégants, Véry, les Frères Provençaux. Eh bien! ni ces infâmes gargotiers, ni nos savants cuisiniers, ne nous donnent de sauces moelleuses; les uns font de l'eau claire acidulée par le citron, les autres font de la chimie.

Le dîner se passa tout entier en attaques de Pillerault qui cherchait à sonder cet homme et qui ne rencontrait que le vide, il le regarda comme un homme dangereux.

— Tout va bien, dit Roguin à l'oreille de Charles Claparon.

— Ah! je me déshabillerai sans doute ce soir! répondit Claparon qui étouffait.

— Monsieur, lui dit Birotteau, si nous sommes obligés de faire de la salle à manger le salon, c'est que nous réunissons dans dix-huit jours quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire...

— Bien, monsieur, moi je suis aussi l'homme du gouvernement. J'appartiens, par mes opinions, au *statu quo* du grand homme qui dirige les destinées de la maison d'Autriche, un fameux gaillard! Conserver pour acquérir et surtout acquérir pour conserver... Voilà le fond de mes opinions, qui ont l'honneur d'être celles du prince de Metternich.

—... Que pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, reprit César.

— Mais, oui, je sais. Qui donc m'a parlé de cela? les Keller ou Nucingen.

Roguin, surpris de tant d'aplomb, fit un geste admiratif.

— Eh non! c'est à la Chambre.

— A la Chambre, par M. de La Billardière? demanda César.

— Précisément.

— Il est charmant, dit César à son oncle.

— Il lâche des phrases, des phrases, dit Pillerault, des phrases où l'on se noie.

—... Peut-être me suis-je rendu digne de cette faveur... reprit Birotteau.

— Par vos travaux en parfumerie... les Bourbons savent récompenser tous les mérites. Ah! tenons-nous-en à ces généreux princes légitimes, à qui nous allons devoir des prospérités inouïes... Car, croyez-le bien, la restauration sent qu'elle doit jouter avec l'empire, elle fera des conquêtes en pleine paix, vous verrez des conquêtes!...

— Monsieur nous fera sans doute l'honneur d'assister à notre bal, dit madame César.

— Pour passer une soirée avec vous, madame, je manquerais à gagner des millions.

— Il est décidément bien bavard, dit César à son oncle.

Tandis que la gloire de la parfumerie, à son déclin, allait jeter ses derniers feux, un astre se levait faiblement à l'horizon commercial : le petit Popinot posait à cette heure même les fondements de sa fortune rue des Cinq-Diamants.

La rue des Cinq-Diamants, petite rue étroite où les voitures chargées passent à grand'peine, donne rue des Lombards d'un bout, et de l'autre rue Aubry-Boucher, en face la rue Quincampoix, rue illustre du vieux Paris où l'histoire de France en a tant illustré. Malgré ce désavantage, la réunion des marchands de drogueries à l'entour la rend précieuse, et sous ce rapport Popinot n'avait pas mal choisi; mais sa maison, la seconde du côté de la rue des Lombards, était si sombre, que par certaines journées il y fallait de la lumière en plein jour. Il avait pris possession la veille au soir des lieux les plus noirs et les plus dégoûtants, car son prédécesseur, marchand de mélasse et de sucre brut, avait laissé les stigmates de son commerce sur les murs, dans la cour et dans les magasins.

Figurez-vous une grande et spacieuse boutique à grosses portes ferrées, peintes en vert-dragon, à longues bandes de fer apparentes, ornées de clous dont les têtes ressemblaient à des champignons, garnie de grilles treillissées en fil de fer, renflées par en bas comme celles des anciens boulangers, enfin dallée en grandes pierres blanches, la plupart cassées, les murs jaunes et nus comme ceux d'un corps de garde. Après venaient une arrière-boutique et une cuisine, éclairées sur la cour, enfin un second magasin en retour qui jadis devait avoir été une écurie. On montait, par un escalier intérieur pratiqué dans l'arrière-boutique, à deux chambres éclairées sur la rue, où Popinot comptait mettre sa caisse, son cabinet et ses livres. Au-dessus des magasins, étaient trois chambres étroites adossées au mur mitoyen, ayant vue sur la cour où il se pro-

posait de demeurer ; trois chambres délabrées qui n'avaient d'autre aspect que celui de la cour irrégulière, sombre, entourée de murailles où l'humidité, par le temps le plus sec, leur donnait l'air d'être fraîchement badigeonnées; une cour entre les pavés de laquelle il se trouvait une crasse noire et puante laissée par le séjour des mélasses et des sucres bruts. Une seule de ces chambres avait une cheminée, toutes étaient sans papier et carrelées en carreaux.

Depuis le matin Gaudissart et Popinot, aidés par un ouvrier colleur que le commis voyageur avait déniché, séduit, tendaient eux-mêmes un papier à quinze sous dans cette horrible chambre, peinte à la colle par l'ouvrier. Un lit de collégien à couchette de bois rouge, une mauvaise table de nuit, une commode antique, une table, deux fauteuils et six chaises donnés par le juge Popinot à son neveu, composaient l'ameublement. Gaudissart avait mis sur la cheminée un trumeau garni d'une méchante glace, acheté de hasard. Vers huit heures du soir assis devant la cheminée où brillait une falourde allumée, les deux amis allaient entamer le reste de leur déjeuner.

— Arrière le gigot froid ! ceci ne convient pas à une pendaison de crémaillère, cria Gaudissart.

— Mais, dit Popinot en faisant sonner dans son gousset les vingt francs qu'il gardait pour payer le prospectus, je...

— Je... dit Gaudissart en mettant une pièce de quarante francs sur son œil.

Un coup de marteau retentit alors dans la cour naturellement solitaire et sonore le dimanche, jour où les industriels se dissipent et abandonnent leurs laboratoires.

— Voilà le fidèle de la rue de la Poterie. Moi, reprit l'illustre Gaudissart, *j'ai!* et non pas *je!*

En effet, un garçon suivi de deux marmitons apporta dans trois mannes un dîner orné de six bouteilles de vin choisies avec discernement.

— Mais comment ferons-nous pour manger tant de choses? dit Popinot.

— Et l'homme de lettres! s'écria Gaudissart. Finot connaît les *pompes* et les vanités! Il va venir, enfant naïf! muni d'un prospectus ébouriffant. Le mot est joli, hein? Les prospectus ont toujours soif; il faut arroser les graines si l'on veut des fleurs ! Allez, esclaves, dit-il aux marmitons en se drapant, voilà de l'or !

Il leur donna dix sous par un geste digne de Napoléon, son idole.

— Merci, monsieur Gaudissart, répondirent les marmitons plus heureux de la plaisanterie que de l'argent.

— Toi, mon fils, dit-il au garçon qui restait pour servir, il est une portière, elle gît dans les profondeurs d'un antre où parfois elle cuisine, comme jadis Nausicaa faisait la lessive, par pur délassement. Rends-toi près d'elle, implore sa candeur, intéresse-la, jeune homme, à la chaleur de ces plats. Dis-lui qu'elle sera bénie, et surtout respectée, très-respectée par Félix Gaudissart, fils de Jean-François Gaudissart, petit-fils des Gaudissart, vils prolétaires fort anciens, ses aïeux. Marche et fais que tout soit bon, sinon, je te flanque un ut majeur dans ton saint luc !

Un autre coup de marteau retentit.

— Voilà le spirituel Andoche, dit Gaudissart.

Un gros garçon assez joufflu, de taille moyenne et qui, des pieds à la tête, ressemblait au fils d'un chapelier, à traits ronds où la finesse était ensevelie sous un air gourmé, se montra soudain. Sa figure, attristée comme celle d'un homme ennuyé de misère, prit une expression d'hilarité quand il vit la table mise et les bouteilles. Au cri de Gaudissart, son pâle œil bleu petilla, sa grosse tête creusée par sa figure calmouque alla de droite à gauche, et il salua Popinot d'une manière étrange, sans servilité, ni respect, comme un homme qui ne se sent pas à sa place et ne fait aucune concession. Il commençait alors à reconnaître en lui-même qu'il ne possédait aucun talent littéraire, il pensait à rester dans la littérature en exploitateur, à y monter sur l'épaule de gens spirituels, à y faire des affaires au lieu d'y faire des œuvres mal payées. Il avait, en ce moment, épuisé l'humilité des démarches et l'humiliation des tentatives; il allait, comme les gens de haute portée financière, se retourner et devenir impertinent par parti pris. Mais il lui fallait une première mise de fonds, Gaudissart la lui avait montrée à toucher dans la mise en scène de l'huile Popinot.

— Vous traiterez pour son compte avec les journaux, mais ne le rouez pas, autrement nous aurions un duel à mort, donnez-lui-en pour son argent!

Popinot regarda *l'auteur* d'un air inquiet, car les gens vraiment commerciaux considèrent un auteur avec un sentiment où il entre de la terreur, de la curiosité. Quoique Popinot eût été bien élevé, les habitudes de ses parents, leurs idées, les soins bêtifiants d'une boutique et d'une caisse avaient modifié son intelligence en la pliant aux us et coutumes de sa profession, phénomène que l'on peut observer en remarquant les métamorphoses subies à dix ans de distance par cent camarades sortis à peu près semblables du collége ou de la pension. Andoche accepta ce saisissement comme une profonde admiration.

— Eh bien ! avant le dîner, coulons à fond le prospectus, nous pourrons boire sans arrière-pensée, dit Gaudissart. Après le dîner, on lit mal, la langue aussi digère.

— Monsieur, dit Popinot, un prospectus est souvent toute une fortune.

— Et souvent, dit Andoche, la fortune n'est qu'un prospectus !

— Ah ! très-joli, dit Gaudissart. Ce farceur d'Andoche a de l'esprit comme les quarante.

— Comme cent, dit Popinot stupéfait de cette idée.

L'impatient Gaudissart prit le manuscrit et lut à haute voix et avec emphase :

HUILE CÉPHALIQUE !

— J'aimerais mieux *Huile Césarienne*, dit Popinot.

— Mon ami, dit Gaudissart, tu ne connais pas les gens de province. Il y a une opération chirurgicale qui porte ce nom-là, et ils sont si bêtes qu'ils croiraient ton huile propre à faciliter les accouchements. De là pour les ramener aux cheveux, il y aurait trop de tirage.

— Sans vouloir défendre mon mot, dit l'auteur, je vous ferai observer que *Huile Céphalique* veut dire huile pour la tête et résume vos idées.

— Voyons ! dit Popinot impatient.

Voici le prospectus tel que le commerce le reçoit par milliers encore aujourd'hui. (*Autre pièce justificative.*)

HUILE CÉPHALIQUE.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

« Nul cosmétique ne peut faire croître les cheveux, de même que nulle préparation chimique ne les teint sans danger pour le siége de l'intelligence. La science a déclaré récemment que les cheveux étaient une substance morte, et que nul agent ne peut les empêcher de tomber ni de blanchir. Pour prévenir la xérasie et la calvitie, il suffit de préserver le bulbe d'où ils sortent, de toute influence extérieure atmosphérique, et de maintenir à la tête la chaleur qui lui est propre. L'HUILE CÉPHALIQUE, basée sur ces principes établis par l'Académie des sciences, produit cet important résultat, auquel se tenaient les anciens, les Romains, les Grecs et les nations du Nord auxquelles la chevelure était précieuse. Des recherches savantes ont démontré que les nobles, qui se distinguaient autrefois à la longueur de leurs cheveux, n'employaient pas d'autre moyen ; seulement leur procédé, habilement retrouvé par A. Popinot, inventeur de l'HUILE CÉPHALIQUE, avait été perdu.

« Conserver au lieu de chercher à provoquer une stimulation impossible ou nuisible sur le derme qui contient les bulbes, telle est donc la destination de l'HUILE CÉPHALIQUE. En effet, cette huile, qui s'oppose à l'exfoliation des pellicules, qui exhale une odeur suave, et qui par les substances dont elle est composée, dans lesquelles entre comme principal élément l'essence de noisette, empêche toute action de l'air extérieur sur les têtes, prévient ainsi les rhumes, le coryza, et toutes les affections douloureuses de l'encéphale en lui laissant sa température intérieure. De cette manière, les bulbes qui contiennent les liqueurs génératrices des cheveux, ne sont jamais saisis ni par le froid, ni par le chaud. La chevelure, ce produit magnifique auquel hommes et femmes attachent tant de prix, conserve alors jusque dans l'âge avancé de la personne qui se sert de l'HUILE CÉPHALIQUE, ce brillant, cette finesse, ce lustre qui rendent si charmantes les têtes des enfants.

« LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR est jointe à chaque flacon et lui sert d'enveloppe.

MANIÈRE DE SE SERVIR DE L'HUILE CÉPHALIQUE.

« Il est tout à fait inutile d'oindre les cheveux, ce n'est pas seulement un préjugé ridicule, mais encore une habitude gênante, en ce sens que le cosmétique laisse partout sa trace. Il suffit tous les matins de tremper une petite éponge fine dans l'huile, de se faire écarter les cheveux avec le peigne, d'imbiber les cheveux à leur racine de raie en raie, de manière à ce que la peau reçoive une légère couche, après avoir préalablement nettoyé la tête avec la brosse et le peigne.

« Cette huile se vend par flacon, portant la signature de l'inventeur pour empêcher toute contrefaçon, et au prix de TROIS FRANCS, chez A. POPINOT, rue des Cinq-Diamants, quartier des Lombards, à Paris. »

ON EST PRIÉ D'ÉCRIRE FRANCO.

Nota. La maison A. Popinot tient également les huiles de la droguerie, comme nérolis, huile d'aspic, huile d'amande douce, huile de cacao, huile de café, de ricin et autres.

— Mon cher ami, dit l'illustre Gaudissart à Finot, c'est parfaitement écrit. Saquerlotte, comme vous abordez la haute science ! nous ne tortillons pas, nous allons droit au fait. Ah ! je vous fais mes sincères compliments, voilà de la littérature utile!

— Le beau prospectus! dit Popinot enthousiasmé.

— Un prospectus dont le premier mot tue Macassar, dit Gaudissart en se levant d'un air magistral pour prononcer les paroles suivantes qu'il scanda par des gestes parlementaires :

On—ne—fait pas—pousser les cheveux !

On—ne les—teint pas—sans danger!

Ah ! ah ! là est le succès. La science moderne est d'accord avec les habitudes des anciens. On peut s'entendre avec les vieux et avec les jeunes. Vous avez affaire à un vieillard. « Ah! ah ! monsieur, les anciens, les Grecs, les Romains avaient raison et ne sont pas aussi bêtes qu'on veut le faire croire ! » Vous traitez avec un jeune homme? « Mon cher garçon, encore une découverte due au progrès des lumières, nous progressons. Que ne doit-on pas attendre de la vapeur, des télégraphes et autres! Cette huile est le résultat d'un rapport de M. Vauquelin ! » Si nous imprimions un passage du mémoire de M. Vauquelin à l'Académie des sciences, confirmant nos assertions, hein ! Fameux ! Allons, Finot, à table ! Chiquons les légumes ! Sablons le champagne au succès de notre jeune ami !

— J'ai pensé, dit l'auteur modestement, que l'époque du prospectus léger et badin était passée; nous entrons dans la période de la science, il faut un air doctoral, un ton d'autorité pour s'imposer au public.

— Nous chaufferons cette huile-là, les pieds me démangent et la langue aussi. J'ai les commissions de tout ceux qui font dans les cheveux, aucun ne donne plus de trente pour cent, il faut lâcher quarante pour cent de remise, je réponds de cent mille bouteilles en six mois. J'attaquerai les pharmaciens, les épiciers, les coiffeurs ! Et en leur donnant quarante pour cent, tous englauderont leur public.

Les trois jeunes gens mangeaient comme des lions, buvaient comme des Suisses, et se grisaient du futur succès de l'*Huile céphalique*.

— Cette huile porte à la tête, dit Finot en souriant.

Gaudissart épuisa les différentes séries de calembours sur les mots huile, cheveux, tête, etc. Au milieu des rires homériques des trois amis, au dessert, malgré les toasts et les souhaits de bonheur réciproques, un coup de marteau retentit et fut entendu.

— C'est mon oncle ! Il est capable de venir me voir, s'écria Popinot.

— Un oncle! dit Finot, et nous n'avons pas de verre.

— L'oncle de mon ami Popinot est un juge d'instruction, dit Gaudissart à Finot. Il ne s'agit pas de le mystifier, il m'a sauvé la vie. Ah! quand on s'est trouvé dans la passe où j'étais, en face de l'échafaud, où : « Kouick, et adieu les cheveux ! » fit-il en imitant le fatal couteau par un geste, on se souvient du vertueux magistrat auquel on doit d'avoir conservé la rigole par où passe le vin de Champagne ! On s'en souvient ivre-mort ! Vous ne savez pas, Finot, si vous n'aurez pas besoin de monsieur Popinot. Saquerlotte ! il faut des saluts, et des six à la livre encore !

Le vertueux juge d'instruction demandait en effet son neveu à la portière; et en reconnaissant la voix, Anselme descendit un chandelier à la main pour éclairer.

— Je vous salue, messieurs, dit le magistrat.

— L'illustre Gaudissart s'inclina profondément, Finot examina le juge d'un œil ivre, et le trouva passablement ganache.

— Il n'y a pas de luxe, dit gravement le juge en regardant la chambre ; mais, mon enfant, pour être quelque chose de grand, il faut savoir commencer par n'être rien.

— Quel homme profond ! dit Gaudissart à Finot.

— Une pensée d'article ! dit le journaliste.

— Ah ! vous voilà, monsieur, dit le juge en reconnaissant le commis voyageur. Et que faites-vous ici?

— Monsieur, je veux contribuer, de tous mes petits moyens à la fortune de votre cher neveu. Nous venons de méditer sur le prospectus de son huile, et vous voyez en monsieur l'auteur de ce prospectus qui nous paraît un des plus beaux morceaux de cette littérature de perruques.

Le juge regarda Finot.

— Monsieur, dit Gaudissart, est M. Andoche Finot, un des jeunes hommes les plus distingués de la littérature, qui fait dans les journaux du gouvernement la haute politique et les petits théâtres, un ministre en chemin d'être auteur.

Finot tirait Gaudissart par le pan de sa redingote.

— Bien, mes enfants, dit le juge à qui ces paroles expliquèrent l'aspect de la table où se voyaient les restes d'un régal bien excusable.

— Mon ami, dit le juge à Popinot, habille-toi, nous irons ce soir chez M. Birotteau. Je lui dois une visite. Vous signerez votre acte de société que j'ai soigneusement examiné. Comme vous aurez la fabrique de votre huile dans les terrains du faubourg du Temple, je pense qu'il doit te faire bail de l'atelier, il peut avoir des représentants, les choses bien en règle évitent des discussions. Ces murs me paraissent humides, Anselme ; élève des nattes de paille à l'endroit de ton lit.

— Permettez, monsieur le juge d'instruction, dit Gaudissart avec la patelinerie d'un courtisan, nous avons collé nous-mêmes les papiers aujourd'hui, et... ils... ne sont pas secs.

— De l'économie! bien! dit le juge.

— Écoutez, dit Gaudissart à l'oreille de Finot, mon ami Popinot est un jeune homme vertueux, il va chez son oncle, allons achever la soirée chez ma tante.

Le journaliste montra la doublure de la poche de son gilet. Popinot vit le geste, il glissa vingt francs à l'auteur de son prospectus. Le juge avait un fiacre au bout de la rue, il emmena son neveu chez Birotteau.

Pillerault, monsieur et madame Ragon, Roguin faisaient un boston, et Césarine brodait un fichu, quand le juge Popinot et Anselme se montrèrent. Roguin, le vis-à-vis de madame Ragon, auprès de laquelle se tenait Césarine, remarqua le plaisir de la jeune fille quand elle vit entrer Anselme; et par un signe, il la montra rouge comme une grenade à son premier clerc.

— Ce sera donc la journée aux actes? dit le parfumeur quand, après les salutations, le juge lui eut dit le motif de sa visite.

César, Anselme et le juge allèrent au second dans la chambre provisoire du parfumeur discuter le bail et l'acte de société dressé par le magistrat. Le bail fut consenti pour dix-huit années afin de le faire concorder à celui de la rue des Cinq-Diamants, circonstance minime en apparence, mais qui permit plus tard à Popinot d'atteindre du Tillet. Quand César et le juge revinrent à l'entresol, le magistrat, étonné du bouleversement général et de la présence des ouvriers un dimanche chez un homme aussi religieux, en demanda la cause. Le parfumeur l'attendait là.

— Quoique vous ne soyez pas mondain, monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que nous célébrions la délivrance du territoire. Ce n'est pas tout, si je réunis quelques amis, c'est aussi pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur.

— Ah! fit le juge qui n'était pas décoré.

— Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal... Oh! consulaire!... Et en combattant pour les Bourbons sur les marches...

— Oui, dit le juge.

—... De Saint-Roch, au treize vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon.

— Volontiers, dit le juge. Si ma femme n'est pas souffrante, je l'amènerai.

— Xandrot, dit Roguin sur le pas de la porte à son clerc, ne pense en aucune manière à épouser Césarine, et dans six semaines tu verras que je t'ai donné un bon conseil.

— Pourquoi? dit Crottat.

— Birotteau, mon cher, va dépenser cent mille francs pour son bal, il engage sa fortune dans cette affaire des terrains malgré mes conseils. Dans six semaines ces gens-là n'auront pas de pain. Épouse mademoiselle Lourdois, la fille du peintre en bâtiments, elle a trois cent mille francs de dot, je t'ai ménagé ce pis-aller! Si tu me comptes seulement cent mille francs en achetant ma charge, tu peux l'avoir demain.

VII

LE BAL.

Les magnificences du bal que préparait le parfumeur, annoncées par les journaux à l'Europe, étaient bien autrement annoncées dans le commerce par les rumeurs auxquelles donnaient lieu les travaux de jour et de nuit. Ici l'on disait que César avait loué trois maisons, là il faisait dorer ses salons, plus loin le repas devait offrir des plats inventés pour la circonstance; par là, les négociants, disait-on, n'y seraient pas invités, la fête était donnée pour les gens du gouvernement; par ici, le parfumeur était sévèrement blâmé de son ambition et l'on se moquait de ses prétentions politiques, on niait sa blessure! Le bal engendrait plus d'une intrigue dans le deuxième arrondissement, les amis étaient tranquilles, mais les exigences des simples connaissances étaient énormes. Toute faveur amène des courtisans. Il y eut bon nombre de gens à qui leur invitation coûta plus d'une démarche. Les Birotteau furent effrayés par le nombre des amis qu'ils ne se connaissaient point. Cet empressement effrayait madame Birotteau; son air devenait chaque jour de plus en plus sombre à l'approche de cette solennité. D'abord, elle avouait à César qu'elle ne saurait jamais quelle contenance tenir, elle s'épouvantait des innombrables détails d'une pareille fête: où trouver l'argenterie, la verrerie, les rafraîchissements, la vaisselle, le service? Et qui donc surveillerait tout? Elle priait Birotteau de se mettre à la porte des appartements et de ne laisser entrer que les invités; elle avait entendu raconter d'étranges choses sur les gens qui venaient à des bals bourgeois en se réclamant d'amis qu'ils ne pouvaient nommer. Quand, dix jours auparavant, Braschon, Rohault, Lourdois et Chaffaroux le menuisier en bâtiment eurent affirmé que l'appartement serait

prêt pour le fameux dimanche du dix-sept décembre, il y eut une conférence risible le soir, après dîner, dans le modeste petit salon de l'entresol, entre César, sa femme et sa fille, pour composer la liste des invités et faire les invitations, que le matin un imprimeur avait envoyées imprimées en belle anglaise, sur papier rose et suivant la formule du code de la civilité puérile et honnête.

— Ah çà, n'oublions personne! dit Birotteau.

— Si nous oublions quelqu'un, dit Constance, il ne s'oubliera pas. Madame Derville, qui ne nous avait jamais fait de visite, est débarquée hier soir en quatre bateaux.

— Elle était bien jolie, dit Césarine, elle m'a plu!

— Cependant avant son mariage elle était encore moins que moi, dit Constance; elle travaillait en linge rue Montmartre, elle a fait des chemises à ton père.

— Eh bien! commençons la liste, dit Birotteau, par les gens les plus huppés. Écris, Césarine : Monsieur le duc et madame la duchesse de Lenoncourt...

— Mon Dieu! César, dit Constance, n'envoie donc pas une seule invitation aux personnes que tu ne connais qu'en qualité de fournisseur. Iras-tu inviter la princesse de Blamont-Chauvry, encore plus parente à feu ta marraine, la marquise d'Uxelles, que le duc de Lenoncourt? Inviterais-tu les deux messieurs de Vandenesse, monsieur de Marsay, monsieur de Ronquerolles, monsieur d'Aiglemont, enfin tes pratiques? Tu es fou, les grandeurs te tournent la tête.

— Oui, mais monsieur le comte de Fontaine et sa famille? Hein! celui-là venait sous son nom de Grand Jacques, avec Le Gars, qui était monsieur le marquis de Montauran, et monsieur de La Billardière, qui s'appelait le Nantais, à la Reine des Roses, avant la grande affaire du treize vendémiaire. C'était alors des poignées de main! Mon cher Birotteau, du courage! faites-vous tuer comme nous pour la bonne cause! Nous sommes d'anciens camarades de conspiration.

— Mets-le, dit Constance, car si monsieur de La Billardière et son fils viennent, il faut qu'ils trouvent à qui parler.

— Écris, Césarine! dit Birotteau.

Primo, monsieur le préfet de la Seine : il viendra ou ne viendra pas, mais il commande le corps municipal, *à tout seigneur, tout honneur!*

Monsieur de La Billardière et son fils, maire. Mets le chiffre des invités au bout.

Mon collègue monsieur Granet l'adjoint, et sa femme; elle est bien laide, mais c'est égal, on ne peut pas s'en dispenser.

Monsieur Curel de l'Abranchet, le colonel de la garde nationale, sa femme et ses deux filles. Voilà ce que je nomme les autorités. Viennent les gros bonnets!

Monsieur le comte et madame la comtesse de Fontaine, et leur fille mademoiselle Émilie de Fontaine.

— Une impertinente qui me fait sortir de ma boutique pour lui parler à la portière de sa voiture, quel que soit le temps, dit madame César. Si elle vient, ce sera pour se moquer de nous.

— Alors elle viendra peut être, dit César qui voulait absolument du monde. Continue.

Monsieur le comte et madame la comtesse de Granville, mon propriétaire, la plus fameuse caboche de la cour royale, dit Derville.

— Ha çà! monsieur de La Billardière me fait recevoir chevalier demain par monsieur le comte de Lacépède lui-même. Il est convenable que je coule une invitation pour bal et dîner au grand chancelier.

Monsieur Vauquelin. Mets bal et dîner, Césarine. Et pour ne pas les oublier, tous les Chiffreville et les Protez.

Monsieur et madame Popinot, juge au tribunal de la Seine.

Monsieur et madame Thirion, huissier du cabinet du roi, les amis de Ragon.

— César, n'oublie pas le petit Horace Bianchon, le neveu de M. Popinot et cousin d'Anselme.

— Ah, bouiche, Césarine a bien mis un quatre au bout des Popinot.

M. et madame Rabourdin, le chef de bureau de M. de La Billardière.

M. Cochin, du même ministère, sa femme et leur fils, les commanditaires des Matifat, et monsieur, madame et mademoiselle Matifat, puisque nous y sommes.

— Les Matifat, dit Césarine, ont fait des démarches pour monsieur et madame Colleville, monsieur et madame Thuillier, leurs amis, et les Saillard.

— Nous verrons, dit César.

Notre agent de change, monsieur et madame Jules Desmarets.

— Ce sera la plus belle du bal, celle-là! dit Césarine, elle me plaît, oh! mais, plus que toute autre.

— Derville et sa femme.

— Mets donc monsieur et madame Coquelin, les successeurs de mon oncle Pillerault, dit Constance. Ils comptent si bien en être que cette pauvre petite femme fait faire par ma couturière une superbe robe de bal : par-dessous de satin blanc, robe de tulle brodée en fleurs de chicorée. Encore un peu elle aurait pris une robe lamée comme pour aller

à la cour. Si nous manquions à cela, nous aurions en eux des ennemis acharnés.

—Mets, Césarine; nous devons honorer le commerce, nous en sommes.

Monsieur et madame Roguin.

—Maman, madame Roguin mettra sa rivière, tous ses diamants et sa robe de Malines.

—Monsieur et madame Lebas, dit César.

Puis monsieur le président du tribunal de commerce, sa femme et ses deux filles; je les oubliais dans les autorités.

Monsieur et madame Lourdois et leur fille.

M. Claparon, banquier, M. du Tillet, M. Rohault, M. Molineux, Pillerault et son propriétaire, monsieur et madame Grasset, les riches marchands de soie. Tiens! et les Guillaume, rue du Colombier, le peau-père de Lebas, deux vieilles gens qui feront tapisserie. Alexandre Crottat. Célestin...

— Papa, n'oubliez pas M. Andoche Finot et M. Gaudissart, deux jeunes gens qui sont très-utiles à M. Anselme.

— Gaudissart! il a été *pris de justice*. Mais c'est égal; il part dans quelques jours et va voyager pour notre huile, mets! Quant au sieur Andoche Finot, que nous est-il?

— Monsieur Anselme dit qu'il deviendra un personnage, il a de l'esprit comme Voltaire.

— Un auteur! tous athées!

—Mettez-le, papa, il n'y a pas déjà tant de danseurs. D'ailleurs le beau prospectus de votre huile est de lui.

—Il croit à notre huile! dit César, mets-le, chère enfant.

—Je mets aussi mes protégés, dit Césarine.

—Mets M. Mitral, mon huissier, M. Haudry, notre médecin, pour la forme, il ne viendra pas.

—Il viendra faire sa partie, dit Césarine.

—Ah çà, j'espère, César, que tu inviteras au dîner M. l'abbé Loraux?

— Je lui ai déjà écrit, dit César.

— Oh! n'oublions pas la belle-sœur de Lebas, madame Augustine de Sommervieux, dit Césarine. Pauvre petite femme! elle est bien souffrante, elle se meurt de chagrin, nous a dit Lebas.

—Voilà ce que c'est que d'épouser des artistes! s'écria le parfumeur. Regarde donc ta mère qui s'endort, dit-il tout bas à sa fille. Là, là, bien le bonsoir, madame César.

Hé bien! dit César à Césarine, et la robe de ta mère?

—Oui, papa, tout sera prêt. Maman croit n'avoir qu'une robe de crêpe de Chine, comme la mienne! la couturière est sûre de ne pas avoir besoin de l'essayer.

— Combien de personnes? dit César à haute voix en voyant sa femme rouvrir ses paupières.

— Cent neuf avec les commis, dit Césarine.

— Où mettrons-nous tout ce monde-là? dit madame Birotteau. Mais enfin, après ce dimanche-là, reprit-elle naïvement, il y aura un lundi.

Rien ne peut se faire simplement chez les gens qui montent d'un étage social à l'autre. Ni madame Birotteau, ni César, ni personne ne pouvait s'introduire sous aucun prétexte au premier étage. César avait promis à Raguet, son garçon de magasin, un habillement neuf pour le jour du bal, s'il faisait bonne garde et s'il exécutait bien sa consigne. Birotteau, comme l'empereur Napoléon à Compiègne lors de la restauration du château pour son mariage avec Marie-Louise d'Autriche, voulait ne rien voir partiellement, il voulait jouir *de la surprise*. Ces deux anciens adversaires se rencontrèrent encore une fois, à leur insu, non sur un champ de bataille, mais sur le terrain de la vanité bourgeoise.

M. Rohault devait donc prendre César par la main, et lui montrer l'appartement, comme un cicérone montre une galerie à un curieux. Chacun dans la maison avait d'ailleurs inventé *sa surprise*. Césarine, la chère enfant, avait employé tout son petit trésor, cent louis, à acheter des livres à son père. M. Rohault lui avait un matin confié qu'il y aurait deux corps de bibliothèque dans la chambre de son père laquelle formait cabinet, une surprise d'architecte. Césarine avait jeté toutes ses économies de jeune fille dans le comptoir d'un libraire, pour offrir à son père: Bossuet, Racine, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, Molière, Buffon, Fénélon, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, La Fontaine, Corneille, Pascal, La Harpe, enfin cette bibliothèque vulgaire qui se trouve partout et que son père ne lirait jamais. Il devait y avoir un terrible mémoire de reliure: l'inexact et célèbre artiste Thouvenin avait promis de livrer les volumes le seize à midi. Césarine avait confié son embarras à son oncle Pillerault, et l'oncle s'était chargé du mémoire. La surprise de César à sa femme était une robe de velours cerise garnie de dentelles, dont il venait de parler à sa fille, sa complice. La surprise de madame Birotteau pour le nouveau chevalier consistait en une paire de boucles d'or et un solitaire en épingle. Enfin il y avait pour toute la famille la surprise de l'appartement, laquelle devait être suivie dans la quinzaine de la grande surprise des mémoires à payer.

César pesa mûrement quelles invitations devaient être faites en personne et quelles portées par Raguet, le soir. Il prit un fiacre, y mit sa femme enlaidie d'un chapeau à plumes et du dernier châle donné, le cachemire qu'elle avait désiré pendant quinze ans. Les parfumeurs en grande tenue s'acquittèrent de vingt-deux visites dans une matinée.

César avait fait grâce à sa femme des difficultés que présentait au logis la confection bourgeoise des différents comestibles exigés par la splendeur de la fête. Un traité diplomatique avait eu lieu entre l'illustre Chevet et Birotteau. Chevet fournissait une superbe argenterie, qui rapporte autant qu'une terre par sa location ; il fournissait le dîner, les vins, les gens de service commandés par un maître d'hôtel d'aspect convenable, tous responsables de leurs faits et gestes. Chevet demandait la cuisine et la salle à manger de l'entresol pour y établir son quartier général, il devait ne pas désemparer pour servir un dîner de vingt personnes à six heures, et à une heure du matin un magnifique ambigu. Birotteau s'était entendu avec le café de Foy pour les glaces frappées en fruit, servies sur de jolies tasses, cuillers en vermeil, plateaux d'argent. Tanrade, autre illustration, fournissait les rafraîchissements.

— Sois tranquille, dit César à sa femme en la voyant un peu trop inquiète l'avant-veille, Chevet, Tanrade et le café de Foy occuperont l'entresol, Virginie gardera le second, la boutique sera bien fermée. Nous n'aurons plus qu'à nous carrer au premier.

Le seize, à deux heures, M. de La Billardière vint prendre César pour le mener à la Chancellerie de la Légion d'honneur où il devait être reçu chevalier par monsieur le comte de Lacépède avec une dizaine d'autres chevaliers. Le maire trouva le parfumeur les larmes aux yeux : sa femme venait de lui faire la surprise des boucles d'or et du solitaire.

— Il est bien doux d'être aimé ainsi, dit-il en montant en fiacre, en présence de ses commis attroupés, de Césarine et de Constance qui regardaient César en culotte de soie noire, en bas de soie et le nouvel habit bleu barbeau sur lequel allait briller le ruban qui, selon Molineux, voulait du sang.

Quand César rentra pour dîner, il était pâle de joie, il regardait sa croix dans toutes les glaces, car dans sa première ivresse il ne se contenta pas du ruban, il fut glorieux sans fausse modestie.

— Ma femme, dit-il, monsieur le grand chancelier est un homme charmant; il a, sur un mot de La Billardière, accepté mon invitation. Il vient avec monsieur Vauquelin. M. de Lacépède est un grand homme, oui, autant que monsieur Vauquelin, il a fait quarante volumes! Mais aussi c'est un auteur pair de France. N'oublions pas de lui dire : Votre seigneurie ou monsieur le comte!

— Mais mange donc, lui dit sa femme; il est pire qu'un enfant ton père, dit Constance à Césarine.

— Comme cela fait bien à ta boutonnière, dit Césarine. On te portera les armes, nous sortirons ensemble?

— On me portera les armes, partout où il y aura des factionnaires!

En ce moment, Rohault descendit avec Braschon. Après dîner, monsieur, madame et mademoiselle pouvaient jouir du coup d'œil des appartements; le premier garçon de Braschon achevait d'y clouer quelques patères, et trois hommes allumaient les bougies.

— Il faut cent vingt bougies, dit Braschon.

— Un mémoire de deux cents francs chez Trudon ! dit madame César dont les plaintes furent arrêtées par un regard du chevalier Birotteau.

— Votre fête sera magnifique ! dit Braschon.

César ne comprit pas ce que voulait dire le riche tapissier de la rue Saint-Antoine. Braschon fit onze tentatives inutiles pour être invité, lui, sa femme, sa fille, sa belle-mère et sa tante. Braschon devint l'ennemi de Birotteau. Sur le pas de la porte, il l'appela monsieur le chevalier.

Birotteau se dit en lui-même :—Déjà les flatteurs! L'abbé Loraux m'a bien engagé à ne pas donner dans leurs piéges et à rester modeste. Je me souviendrai de mon origine.

La répétition générale commença. César, sa femme et Césarine sortirent de la boutique et entrèrent chez eux par la rue. La porte de la maison avait été refaite dans un grand style, à deux vantaux, divisés en panneaux égaux et carrés, au milieu desquels se trouvait un ornement architectural de fonte coulée et peinte. Cette porte, devenue commune à Paris, était alors dans toute sa nouveauté. Au fond du vestibule, se voyait l'escalier divisé en deux rampes droites entre lesquelles se trouvait ce socle dont s'inquiétait Birotteau, et qui formait une espèce de boîte où pouvait loger une vieille femme. Ce vestibule dallé en marbre blanc et noir, peint en marbre, était éclairé par une lampe antique à quatre becs. L'architecte avait uni la richesse à la simplicité. Un étroit tapis rouge relevait la blancheur des marches de l'escalier en liais poli à la pierre ponce. Un premier palier donnait une entrée à l'entresol. La porte des appartements était dans le genre de celle sur la rue, mais en menuiserie.

— Quelle grâce ! dit Césarine. Et cependant, il n'y a rien qui saisisse l'œil.

— Précisément, mademoiselle, la grâce vient des proportions exactes entre les stylobates, les plinthes, les corniches et les ornements, puis je n'ai rien doré, les couleurs sont sobres et n'offrent point de tons éclatants.

— C'est une science, dit Césarine.

Tous entrèrent alors dans une antichambre de bon goût, parquetée, spacieuse, simplement décorée. Puis venait un salon à trois croisées sur la rue, blanc et rouge, à corniches élégamment profilées, à pein-

tures fines, où rien ne papillotait. Sur une cheminée en marbre blanc à colonnes était une garniture choisie avec goût; elle n'offrait rien de ridicule, et concordait aux autres détails. Là régnait enfin cette suave harmonie que les artistes seuls savent établir en poursuivant un système de décoration jusque dans les plus petits accessoires, et que les bourgeois ignorent, mais qui les surprennent. Un lustre à vingt-quatre bougies faisait resplendir les draperies de soie rouge, le parquet avait un air agaçant qui provoqua Césarine à danser. Un boudoir vert et blanc donnait passage dans le cabinet de César.

— J'ai mis là un lit, dit Rohault en dépliant les portes d'une alcôve habilement cachée entre les deux bibliothèques. Vous ou madame vous pouvez être malade, et alors chacun a sa chambre.

— Mais cette bibliothèque garnie de livres reliés!... Oh! ma femme! ma femme! dit César.

— Non, ceci est la surprise de Césarine.

Le parfumeur embrassa sa fille.

— Pardonnez, monsieur, dit-il à l'architecte, à l'émotion d'un père!

—Mais faites, faites donc, monsieur, dit Rohault. Vous êtes chez vous.

Dans ce cabinet dominaient les couleurs brunes, relevées par des agréments verts, car les plus habiles transitions de l'harmonie liaient toutes les pièces de l'appartement l'une à l'autre. Ainsi la couleur qui faisait le fond d'une pièce servait à l'agrément de l'autre, et *vice versâ*. La gravure d'Héro et Léandre brillait sur un panneau dans le cabinet de César.

—Toi, tu payeras tout cela, dit gaiement Birotteau.

— Cette belle estampe vous est donnée par monsieur Anselme, dit Césarine.

Anselme aussi s'était permis une surprise.

— Pauvre enfant, il a fait comme moi pour monsieur Vauquelin.

La chambre de madame Birotteau venait ensuite. L'architecte y avait déployé des magnificences de nature à plaire aux braves gens qu'il voulait empaumer, car il avait tenu parole en étudiant cette *restauration*. La chambre était tendue en soie bleue, avec des ornements blancs, le meuble était en casimir blanc avec des agréments bleus. Sur la cheminée en marbre blanc, la pendule représentait la Vénus accroupie sur un beau bloc de marbre, un joli tapis en moquette et d'un dessin turc unissait cette pièce à la chambre de Césarine tendue en perse et fort coquette : un piano, une jolie armoire à glace, un petit lit chaste à rideaux simples et tous les petits meubles qu'aiment les jeunes personnes.

La salle à manger était derrière la chambre de Birotteau et celle de sa femme, on y entrait par l'escalier, elle avait été traitée dans le genre dit Louis XIV, avec la pendule de Boulle, les buffets de cuivre et d'écaille, les murs tendus en étoffe à clous dorés.

La joie de ces trois personnes ne saurait se décrire, surtout quand, en revenant dans sa chambre, madame Birotteau trouva sur son lit sa robe de velours cerise garnie en dentelles que lui offrait son mari, et que Virginie y avait apportée en venant sur la pointe des pieds.

— Monsieur, cet appartement vous fera beaucoup d'honneur, dit Constance à M. Rohault. Nous aurons cent et quelques personnes demain soir, et vous recueillerez les éloges de tout le monde.

—Je vous recommanderai, dit César. Vous verrez *la tête* du commerce, et vous serez connu dans une seule soirée plus que si vous aviez bâti cent maisons.

Constance émue ne pensait plus à la dépense ni à critiquer son mari. Voici pourquoi.

Le matin en apportant Héro et Léandre, Anselme Popinot, à qui Constance accordait une haute intelligence et de grands moyens, lui avait affirmé le succès de l'Huile Céphalique, auquel il travaillait avec un acharnement sans exemple; il avait promis que, malgré la rondeur du chiffre auquel s'élèveraient les folies de Birotteau, dans six mois ces dépenses seraient couvertes par sa part dans les bénéfices donnés par l'huile. Après avoir tremblé pendant dix-neuf ans, il était si doux de se livrer un seul jour à la joie, que Constance promit à sa fille de n'empoisonner le bonheur de son mari par aucune réflexion, et de s'y laisser aller tout entière.

Quand vers onze heures M. Rohault les quitta, elle se jeta donc au cou de son mari et versa quelques pleurs de contentement en disant : — César! ah! tu me rends bien folle et bien heureuse!

— Pourvu que cela dure, n'est-ce pas? dit en souriant César.

— Cela durera, je n'ai plus de craintes, dit madame Birotteau.

— A la bonne heure, dit le parfumeur, tu m'apprécies enfin.

Les gens assez grands pour reconnaître leurs faiblesses avoueront qu'une pauvre orpheline qui dix-huit ans auparavant était première demoiselle au Petit-Matelot, île Saint-Louis, qu'un pauvre paysan venu de Touraine à Paris avec un bâton à la main, à pied, en souliers ferrés, devaient être flattés, heureux de donner une pareille fête pour d'aussi louables motifs.

— Mon Dieu, je perdrais bien cent francs, dit César, pour qu'il nous vînt une visite.

— Voilà M. l'abbé Loraux! dit Virginie.

L'abbé Loraux se montra. Ce prêtre était alors vicaire de Saint-Sulpice. Jamais la puissance de l'âme ne se révéla mieux qu'en ce saint prêtre dont le commerce laissa de profondes empreintes dans la mémoire de tous ceux qui le connurent. Son visage rechigné, laid jusqu'à repousser la confiance, avait été rendu sublime par l'exercice des vertus catholiques : il y brillait par avance une splendeur céleste. Une candeur infusée dans le sang reliait ses traits disgracieux, et le feu de la charité purifiait les lignes incorrectes par un phénomène contraire à celui qui, chez Claparon, avait tout animalisé, dégradé. Dans ses rides se jouaient les grâces des trois belles vertus humaines, l'Espérance, la Foi, la Charité. Sa parole était douce, lente et pénétrante. Son costume était celui des prêtres de Paris, il se permettait la redingote d'un brun marron. Aucune ambition ne s'était glissée en ce cœur pur, que les anges durent apporter à Dieu dans sa primitive innocence. Il fallut la douce violence de la fille de Louis XVI pour faire accepter une cure de Paris, encore une des plus modestes, à l'abbé Loraux. Il regarda d'un œil inquiet toutes ces magnificences, sourit à ces trois commerçants enchantés, et hocha sa tête blanchie.

— Mes enfants, leur dit-il, mon rôle n'est pas d'assister à des fêtes, mais de consoler les affligés. Je viens remercier monsieur César, vous féliciter. Je ne veux venir ici que pour une seule fête, pour le mariage de cette belle enfant.

Après un quart d'heure, l'abbé se retira, sans que le parfumeur, ni sa femme, osassent lui montrer les appartements. Cette apparition grave jeta quelques gouttes froides dans la joie bouillante de César. Chacun se coucha dans son luxe, en prenant possession des bons jolis petits meubles qu'il avait souhaités. Césarine déshabilla sa mère devant une toilette à glace en marbre blanc. César s'était donné quelques superfluités dont il voulut user aussitôt. Tous s'endormirent, en se représentant par avance les joies du lendemain.

Après avoir été à la messe et lu ses vêpres, Césarine et sa mère s'habillèrent sur les quatre heures, après avoir livré l'entresol au bras séculier des gens de Chevet. Jamais toilette n'alla mieux à madame César que cette robe de velours cerise, garnie en dentelles, à manches courtes, ornées de jockeis : ses beaux bras encore frais et jeunes, sa poitrine étincelante de blancheur, son col, ses épaules d'un si joli dessin, étaient rehaussés par cette riche étoffe et par cette magnifique couleur. Le naïf contentement que toute femme éprouve à se voir dans toute sa beauté donna je ne sais quelle suavité au profil grec de la parfumeuse, dont la beauté parut dans toute sa finesse de camée.

Césarine, habillée en crêpe blanc, avait une couronne de roses blanches sur la tête, une rose à son côté, une écharpe lui couvrait chastement les épaules et le corsage, elle rendit Popinot fou.

— Ces gens-là nous écrasent, dit madame Roguin à son mari en parcourant l'appartement.

Elle était furieuse de ne pas être aussi belle que madame César, car toute femme sait toujours en elle-même à quoi s'en tenir sur la supériorité ou l'infériorité d'une rivale.

— Bah! ça ne durera pas longtemps, et bientôt tu éclabousseras la pauvre femme en la rencontrant à pied dans les rues, ruinée! dit Roguin bas à sa femme.

Vauquelin fut d'une grâce parfaite, il vint avec M. de Lacépède, son collègue de l'Institut qui l'avait été prendre en voiture. En voyant la resplendissante parfumeuse, les deux savants tombèrent dans le compliment scientifique.

— Vous avez, madame, un secret que la science ignore pour rester ainsi jeune et belle, dit le chimiste.

— Vous êtes ici un peu chez vous, monsieur l'académicien, dit Birotteau. Oui, monsieur le comte, reprit-il en se tournant vers le grand chancelier de la Légion d'honneur, je dois ma fortune à M. Vauquelin. J'ai l'honneur de présenter à Votre Seigneurie, monsieur le président du tribunal de commerce. C'est M. le comte de Lacépède, pair de France, un des grands hommes de la France ; il a écrit quarante volumes, dit-il à Joseph Lebas qui accompagnait le président du tribunal.

Les convives furent exacts. Le dîner fut ce que sont les dîners de commerçants, extrêmement gai, plein de bonhomie, historié par de grosses plaisanteries qui font toujours rire. L'excellence des mets, la bonté des vins furent bien appréciées. Quand la société rentra dans les salons pour prendre le café, il était neuf heures et demie. Quelques fiacres avaient amené d'impatientes danseuses. Une heure après, le salon fut plein, et le bal prit un air de rout.

M. de Lacépède et M. Vauquelin s'en allèrent au grand désespoir de Birotteau, qui les suivit jusque sur l'escalier en les suppliant de rester, mais en vain. Il réussit à maintenir M. Popinot, le juge, et M. de La Billardière. A l'exception de trois femmes qui représentaient l'aristocratie, la finance et l'administration : mademoiselle de Fontaine, madame Jules, madame Rabourdin, et dont l'éclatante beauté, la mise et les manières tranchaient au milieu de cette réunion ; les autres femmes offraient à l'œil des toilettes lourdes, solides, ce je ne sais quoi de cossu qui donne aux masses bourgeoises un aspect commun, que la légèreté, la grâce de ces trois femmes faisaient cruellement ressortir. La bourgeoisie de la

rue Saint-Denis s'étalait majestueusement en se montrant dans toute la plénitude de ses droits de spirituelle sottise. C'était bien cette bourgeoisie qui habille ses enfants en lancier ou en garde national, qui achète les Victoires et conquêtes, le Soldat laboureur, admire le Convoi du pauvre, se réjouit le jour de garde, va le dimanche dans une maison de campagne à soi, s'inquiète d'avoir l'air distingué, rêve aux honneurs municipaux; cette bourgeoisie jalouse de tout, et néanmoins bonne, serviable, dévouée, sensible, compatissante, souscrivant pour les enfants du général Foy, pour les Grecs dont elle ignore les pirateries, pour le Champ d'Asile au moment où il n'existe plus, dupe de ses vertus et bafouée pour ses défauts par une société qui ne la vaut pas, car elle a du cœur précisément parce qu'elle ignore les convenances; cette vertueuse bourgeoisie qui élève des filles candides rompues au travail, pleines de qualités que le contact des classes supérieures diminue aussitôt qu'elle les y lance, ces filles sans esprit parmi lesquelles le bonhomme Chrysale aurait pris sa femme; enfin une bourgeoisie admirablement représentée par les Matifat, les droguistes de la rue des Lombards, dont la maison fournissait la Reine des Roses depuis soixante ans.

Madame Matifat, qui avait voulu se donner un air digne, dansait coiffée d'un turban et vêtue d'une lourde robe ponceau lamée d'or, toilette en harmonie avec un air fier, un nez romain et les splendeurs d'un teint cramoisi. M. Matifat, si superbe à une revue de garde nationale, où l'on apercevait à cinquante pas son ventre rondelet sur lequel brillaient sa chaîne et son paquet de breloques, était dominé par cette Catherine II de comptoir. Gros et court, harnaché de besicles, maintenant le col de sa chemise à la hauteur du cervelet, il se faisait remarquer par sa voix de basse-taille et par la richesse de son vocabulaire. Jamais il ne disait Corneille, mais le sublime Corneille! Racine était le doux Racine. Voltaire! oh! Voltaire, le second dans tous les genres, plus d'esprit que de génie, mais néanmoins homme de génie! Rousseau, esprit ombrageux, homme doué d'orgueil et qui a fini par se pendre. Il contait lourdement les anecdotes vulgaires sur Piron, qui passe pour un homme prodigieux dans la bourgeoisie. Matifat, passionné pour les acteurs, avait une légère tendance à l'obscénité. Parfois madame Matifat, en le voyant prêt à conter, lui disait : « Mon gros, fais attention à ce que tu vas nous dire.» Elle le nommait familièrement son gros. Cette volumineuse reine des drogues fit perdre à mademoiselle de Fontaine sa contenance aristocratique, l'orgueilleuse fille ne put s'empêcher de sourire en lui entendant dire à Matifat : — Ne te jette pas sur les glaces, mon gros! c'est mauvais genre.

Il est plus facile d'expliquer la différence qui distingue le grand monde de la bourgeoisie, qu'il ne l'est à la bourgeoisie de l'effacer. Ces femmes gênées dans leurs toilettes, se savaient endimanchées et laissaient voir naïvement une joie qui prouvait que le bal était une rareté dans leur vie occupée; tandis que les trois femmes qui exprimaient chacune une sphère du monde, étaient alors comme elles devaient être le lendemain, elles n'avaient pas l'air de s'être habillées exprès, elles ne se contemplaient pas dans les merveilles inaccoutumées de leurs parures, ne s'inquiétaient pas de leur effet, tout avait été accompli quand devant leur glace, elles avaient mis la dernière main à l'œuvre de leur toilette de bal; leurs figures ne révélaient rien d'excessif, elles dansaient avec la grâce et le laisser aller que des génies inconnus ont donnés à quelques statues antiques. Les autres, au contraire, marquées au sceau du travail, gardaient leurs poses vulgaires et s'amusaient trop, leurs regards étaient inconsidérément curieux, leurs voix ne conservaient point ce léger murmure qui donne aux conversations du bal un piquant inimitable; elles n'avaient pas surtout le sérieux impertinent qui contient l'épigramme en germe, cette tranquille attitude à laquelle se reconnaissent les gens habitués à conserver un grand empire sur eux-mêmes. Aussi madame Rabourdin, madame Jules et mademoiselle de Fontaine, qui s'étaient promis une joie infinie de ce bal de parfumeur, se dessinaient-elles sur toute la bourgeoisie par leurs grâces molles, par le goût exquis de leurs toilettes et par leur jeu, comme trois premiers sujets de l'Opéra se détachent sur la lourde cavalerie des comparses. Elles étaient observées d'un œil hébété, jaloux. Madame Roguin, Constance et Césarine formaient comme un lien qui rattachait les figures commerciales à ces trois types du grand monde. Comme dans tous les bals, il vint un moment d'animation où les torrents de lumière, la joie, la musique et l'entrain de la danse, causèrent une ivresse qui fit disparaître ces nuances dans le *crescendo* du *tutti*. Le bal allait devenir bruyant, mademoiselle de Fontaine voulut se retirer, mais quand elle chercha le bras du vénérable Vendéen, Birotteau, sa femme et sa fille accoururent pour empêcher la désertion de toute l'aristocratie de leur assemblée.

— Il y a dans cet appartement un parfum de bon goût qui vraiment m'étonne! dit l'impertinente fille au parfumeur, et je vous en fais mon compliment.

Birotteau était si bien enivré par les félicitations publiques, qu'il ne comprit pas; mais sa femme rougit et ne sut que répondre.

— Voilà une fête nationale qui vous honore, lui disait le libéral M. Grassel, le marchand de soieries de la rue des Bourdonnais.

— J'ai vu rarement un aussi beau bal, disait M. de La Billardière à qui un mensonge officieux ne coûtait rien.

Birotteau prenait tous les compliments au sérieux.

— Quel ravissant coup d'œil! et le bon orchestre! Nous donnerez-vous souvent des bals? lui disait madame Lebas.

— Quel charmant appartement! c'est de votre goût? lui disait madame Desmarets.

Birotteau osa mentir en lui laisant croire qu'il en était l'ordonnateur.

Césarine, qui devait être invitée pour toutes les contredanses, connut combien il y avait de délicatesse chez Anselme.

— Si je n'écoutais que mon désir, lui dit-il à l'oreille en sortant de table, je vous prierais de me faire la faveur d'une contredanse; mais mon bonheur coûterait trop cher à notre mutuel amour-propre.

Césarine, qui trouvait que les hommes marchaient sans grâce quand ils étaient droits sur leurs jambes, voulut ouvrir le bal avec Popinot. Popinot, enhardi par sa tante qui lui avait dit d'oser, osa parler de son amour à cette charmante fille pendant la contredanse, mais en se servant des détours que prennent les amants timides.

— Ma fortune dépend de vous, mademoiselle.

— Et comment?

— Il n'y a qu'un espoir qui puisse me la faire faire.

— Espérez.

— Savez-vous bien tout ce que vous venez de dire en un seul mot? reprit Popinot.

— Espérez la fortune, dit Césarine avec un sourire malicieux.

— Gaudissart! Gaudissart! dit après la contredanse Anselme à son ami en lui pressant le bras avec une force herculéenne, réussis ou je me brûle la cervelle. Réussir, c'est épouser Césarine, elle me l'a dit, et vois comme elle est belle!

— Oui, elle est joliment ficelée! dit Gaudissart, et riche! nous allons la frire dans l'huile.

La bonne intelligence de mademoiselle Lourdois et d'Alexandre Crottat, successeur désigné de Roguin, fut remarquée par madame Birotteau, qui ne renonça pas sans de vives peines à faire de sa fille la femme d'un notaire de Paris. L'oncle Pillerault, qui avait échangé un salut avec le petit Molineux, alla s'établir dans un fauteuil auprès de la bibliothèque, il regarda les joueurs, écouta les conversations et vint de temps en temps voir à la porte les corbeilles de fleurs agitées que formaient les têtes des danseuses au moulinet. Sa contenance était celle d'un vrai philosophe.

Les hommes étaient affreux, à l'exception de du Tillet, qui avait déjà les manières du monde, du jeune La Billardière, petit fashionable en herbe, de M. Jules Desmarets et des personnages officiels. Mais parmi toutes les figures plus ou moins comiques auxquelles cette assemblée devait son caractère, il s'en trouvait une particulièrement effacée comme une pièce de cent sous républicaine, mais que le vêtement rendait curieuse. On a deviné le tyranneau de la Cour Batave, paré de linge fin jauni dans l'armoire, exhibant aux regards un jabot à dentelle de succession attaché par un camée bleuâtre en épingle, portant une culotte courte en soie noire qui trahissait les fuseaux sur lesquels il avait la hardiesse de se reposer. César lui montra triomphalement les quatre pièces créées par l'architecte au premier de sa maison.

— Hé, hé, c'est affaire à vous, monsieur, lui dit Molineux. Mon premier ainsi garni vaudra plus de mille écus!

Birotteau répondit par une plaisanterie, mais il fut atteint comme d'un coup d'épingle par l'accent avec lequel le petit vieillard avait prononcé cette phrase.

— Je rentrerai bientôt dans mon premier, cet homme se ruine! tel était le sens du mot *vaudra* que lança Molineux comme un coup de griffe.

La figure pâlotte, l'œil assassin du propriétaire frappèrent du Tillet, dont l'attention avait été d'abord excitée par une chaîne de montre qui soutenait une livre de diverses breloques sonnantes et par un habit vert mélangé de blanc, à collet bizarrement retroussé, qui donnaient au vieillard l'air d'un serpent à sonnettes. Le banquier vint donc interroger ce petit usurier pour savoir par quel hasard il se gaudissait.

— Là, monsieur, dit Molineux en mettant un pied dans le boudoir, je suis dans la propriété de M. le comte de Granville; mais ici, dit-il en montrant l'autre, je suis dans la mienne, car je suis le propriétaire de cette maison.

Molineux se prêtait si complaisamment à qui l'écoutait que, charmé de l'air attentif de du Tillet, il se dessina, raconta ses habitudes, les insolences du sieur Gendrin, et ses arrangements avec le parfumeur, sans lesquels le bal n'aurait pas eu lieu.

— Ah! monsieur César vous a réglé ses loyers, dit du Tillet, rien n'est plus contraire à ses habitudes.

— Oh, je l'ai demandé, je suis si bon pour mes locataires.

— Si le père Birotteau fait faillite, se dit du Tillet, ce petit drôle sera certes un excellent syndic! Sa pointillerie est précieuse, il doit comme Domitien s'amuser à tuer des mouches quand il est seul chez lui.

Du Tillet alla se mettre au jeu, où Claparon était déjà par son ordre, car il avait pensé que, sous le garde-vue d'un flambeau de bouillotte, son semblant de banquier échapperait à tout examen. Leur contenance en face l'un de l'autre fut si bien celle de deux étrangers, que l'homme le plus soupçonneux n'aurait pu rien découvrir qui décelât leur intelligence. Gaudissart, qui savait la fortune de Claparon, n'osa point l'aborder en recevant du riche commis voyageur le regard solennellement froid d'un parvenu qui ne veut pas être salué par un camarade.

Ce bal, comme une fusée brillante, s'éteignit à cinq heures du matin. Vers cette heure, des cent et quelques fiacres qui remplissaient la rue Saint-Honoré, il en restait environ quarante. À cette heure on dansait la boulangère et les cotillons, qui plus tard furent détrônés par le galop anglais. Du Tillet, Roguin, le comte de Grandville, Jules Desmarets, jouaient à la bouillotte. Du Tillet gagnait trois mille francs. Les lueurs du jour arrivèrent, firent pâlir les bougies, et les joueurs assistèrent à la dernière contredanse. Dans ces maisons bourgeoises, cette joie suprême ne s'accomplit pas sans quelques énormités. Les personnages imposants sont partis, l'ivresse du mouvement, la chaleur communicative de l'air, les esprits cachés dans les boissons les plus innocentes ont amolli les callosités des vieilles femmes qui, par complaisance, entrent dans les quadrilles et se prêtent à la folie d'un moment; les hommes sont échauffés, les cheveux défrisés s'allongent sur les visages et leur donnent de grotesques expressions qui provoquent le rire; les jeunes femmes deviennent légères, quelques fleurs sont tombées de leurs coiffures. Le Momus bourgeois apparaît suivi de ses farces! Les rires éclatent, chacun se livre à la plaisanterie en pensant que le lendemain le travail reprendra ses droits. Matifat dansait avec un chapeau de femme sur la tête, Célestin se livrait à des charges. Quelques dames frappaient dans leurs mains avec exagération quand l'ordonnait la figure de cette interminable contredanse.

— Comme ils s'amusent! disait l'heureux Birotteau.

— Pourvu qu'ils ne cassent rien, dit Constance à son oncle.

— Vous avez donné le plus magnifique bal que j'aie vu, et j'en ai vu beaucoup, dit du Tillet à son ancien patron en le saluant.

Dans l'œuvre des huit symphonies de Beethoven, il est une fantaisie, grande comme un poëme, qui domine le finale de la symphonie en UT mineur. Quand, après les lentes préparations du sublime magicien si bien compris par Habeneck, un geste du chef d'orchestre enthousiaste lève la riche toile de cette décoration, en excitant de son archet l'éblouissant motif vers lequel toutes les puissances musicales ont convergé, les poëtes dont le cœur palpite alors comprendront que le bal de Birotteau produisait dans sa vie l'effet que produit sur leurs âmes ce fécond motif, auquel la symphonie en UT doit peut-être sa suprématie sur ses brillantes sœurs. Une fée radieuse s'élance en levant sa baguette! On entend le bruissement des rideaux de soie pourpre que les anges relèvent! Des portes d'or sculptées comme celle du Baptistère florentin tournent sur leurs gonds de diamant! L'œil s'abîme en des vues splendides, il embrasse une enfilade de palais merveilleux d'où glissent des êtres d'une nature supérieure! L'encens des prospérités fume! l'autel du bonheur s'allume! un air parfumé circule! des êtres au sourire divin, vêtus de tuniques blanches bordées de bleu, passent légèrement sous vos yeux en vous montrant des figures surhumaines de beauté, des formes d'une délicatesse infinie. Les Amours voltigent en répandant les flammes de leurs torches! Vous vous sentez aimé, vous êtes heureux d'un bonheur que vous aspirez sans le comprendre en vous baignant dans les flots de cette harmonie qui ruisselle et verse en l'âme de chacun l'ambroisie qu'il s'est choisie. Vous êtes atteint au cœur dans vos secrètes espérances qui se réalisent pour un moment! Après vous avoir promené dans les cieux, l'enchanteur, par la profonde et mystérieuse transition des basses, vous replonge dans le marais des réalités froides, pour vous en sortir quand il vous a donné soif de ses divines mélodies, et que votre âme crie : Encore!

L'histoire psychique du point le plus brillant de ce beau finale est celle des émotions prodiguées par cette fête à Constance et à César. Collinet avait composé de son galoubet le finale de leur symphonie commerciale.

Fatigués mais heureux, les trois Birotteau s'endormirent au matin dans les bruissements de cette fête, qui en constructions, réparations, ameublements, consommations, toilettes et bibliothèque remboursée à Césarine, allait, sans que César s'en doutât, à soixante mille francs. Voilà ce que coûtait le fatal ruban rouge mis par le roi à la boutonnière d'un parfumeur.

S'il arrivait malheur à César Birotteau, cette dépense folle suffisait pour le rendre justiciable de la police correctionnelle. Un négociant est dans le cas de la banqueroute simple, s'il fait des dépenses jugées excessives. Il est peut-être plus horrible d'aller à la sixième chambre pour de niaises bagatelles ou des maladresses, qu'en cour d'assises pour une immense fraude. Aux yeux de certaines gens, il vaut mieux être criminel que sot.

DEUXIÈME PARTIE.

CÉSAR AUX PRISES AVEC LE MALHEUR.

VIII.

QUELQUES ÉCLAIRS.

Huit jours après cette fête, dernière flammèche du feu de paille d'une prospérité de dix-huit années prête à s'éteindre, César regardait les passants, à travers les glaces de sa boutique, en songeant à l'étendue de ses affaires qu'il trouvait lourdes! Jusqu'alors tout avait été simple dans sa vie : il fabriquait et vendait, ou achetait pour revendre. Aujourd'hui l'affaire des terrains, son intérêt dans la maison A. Popinot et compagnie, le remboursement de cent soixante mille francs jetés sur la place, et qui allaient nécessiter ou des trafics d'effets qui déplairaient à sa femme, ou des succès inouïs chez Popinot, effrayaient ce pauvre homme par la multiplicité des idées, il se sentait dans la main plus de pelotons de fil qu'il n'en pouvait tenir. Comment Anselme gouvernerait-il sa barque? Birotteau traitait Popinot comme un professeur de rhétorique traite un élève, il se défiait de ses moyens, et regrettait de n'être pas derrière lui. Le coup de pied qu'il lui avait allongé pour le faire taire chez Vauquelin explique les craintes que le jeune négociant inspirait au parfumeur. Birotteau se gardait bien de se laisser deviner par sa femme, par sa fille ou par son commis; mais il était alors comme un simple canotier de la Seine à qui, par hasard, un ministre aurait donné le commandement d'une frégate. Ces pensées formaient comme un brouillard dans son intelligence peu propre à la méditation, et il restait debout, cherchant à y voir clair.

En ce moment apparut dans la rue une figure pour laquelle il éprouvait une violente antipathie, et qui était celle de son deuxième propriétaire, le petit Molineux. Tout le monde a fait de ces rêves pleins d'événements qui représentent une vie entière, et où revient souvent un être fantastique chargé des mauvaises commissions, le traître de la pièce. Molineux semblait à Birotteau chargé par le hasard d'un rôle analogue dans sa vie : cette figure avait grimacé diaboliquement au milieu de la fête, en en regardant les somptuosités d'un œil haineux. En le revoyant, César se souvint d'autant plus des impressions que lui avait causées ce petit *pingre*, un mot de son vocabulaire, que Molineux lui fit éprouver une nouvelle répulsion en se montrant soudain au milieu de sa rêverie.

— Monsieur, dit le petit homme de sa voix atrocement anodine, nous avons bâclé si lestement les choses que vous avez oublié d'approuver l'écriture sur notre petit sous seing.

Birotteau prit le bail pour réparer l'oubli. L'architecte entra, salua le parfumeur et tourna d'un air diplomatique autour de lui.

— Monsieur, lui dit-il enfin à l'oreille, vous savez combien les commencements d'un métier sont difficiles; vous êtes content de moi, vous m'obligeriez beaucoup en me comptant mes honoraires.

Birotteau, qui s'était dégarni en donnant son portefeuille et son argent comptant, dit à Célestin de faire un effet de deux mille francs à trois mois d'échéance, et de préparer une quittance.

— J'ai été bien heureux que vous prissiez à votre compte le terme du voisin, dit Molineux d'un air sournoisement goguenard. Mon portier est venu me prévenir ce matin que le juge de paix apposait les scellés par suite de la disparition du sieur Cayron.

— Pourvu que je ne sois pas pincé de cinq mille francs, pensa Birotteau.

— Il passait pour très-bien faire ses affaires, dit Lourdois qui venait d'entrer pour remettre son mémoire au parfumeur.

— Un commerçant n'est à l'abri des revers que quand il est retiré, dit le petit Molineux en pliant son acte avec une minutieuse régularité.

L'architecte examina ce petit vieux avec le plaisir que tout artiste éprouve en voyant une caricature qui confirme ses opinions sur les bourgeois.

— Quand on a la tête sous un parapluie, on pense généralement qu'elle est à couvert s'il pleut, dit l'architecte.

Molineux étudia beaucoup plus les moustaches et la royale que la figure de l'architecte en le regardant, et il le méprisa tout autant que M. Rohault le méprisait. Puis il resta pour lui donner un coup de griffe en sortant. A force de vivre avec ses chats, Molineux avait, dans sa manière comme dans ses yeux, quelque chose de la race féline.

En ce moment, Ragon et Pillerault entrèrent.

— Nous avons parlé de notre affaire au juge, dit Ragon à l'oreille de César, il prétend que, dans une spéculation de ce genre, il nous faudrait une quittance des vendeurs et réaliser les actes, afin d'être tous réellement propriétaires indivis...

—Ah! vous faites l'affaire de la Madeleine, dit Lourdois, on en parle, il y aura des maisons à construire!

Le peintre qui venait se faire promptement régler trouva son intérêt à ne pas presser le parfumeur.

— Je vous ai remis mon mémoire à cause de la fin de l'année, dit-il à l'oreille de César, je n'ai besoin de rien.

—Eh bien! qu'as-tu, César? dit Pillerault, en remarquant la surprise de son neveu, qui, stupéfait par la vue du mémoire, ne répondait ni à Ragon ni à Lourdois.

— Ah! une vétille, j'ai pris cinq mille francs d'effets au marchand de parapluies, mon voisin, qui fait faillite. S'il m'avait donné des valeurs mauvaises, je serais gobé comme un niais.

— Il y a pourtant longtemps que je vous l'ai dit, s'écria Ragon : celui qui se noie s'accrocherait à la jambe de son père pour se sauver, et il le noie avec lui. J'en ai tant observé de faillites! on n'est pas précisément fripon au commencement du désastre, mais on le devient par nécessité.

— C'est vrai, dit Pillerault.

— Ah! si j'arrive jamais à la chambre des députés, ou si j'ai quelque influence dans le gouvernement!... dit Birotteau se dressant sur ses pointes et retombant sur ses talons.

— Que feriez-vous, dit Lourdois, car vous êtes un sage?

Molineux, que toute discussion sur le droit intéressait, se rapprocha de Lourdois et de M. Rohault, appuyé sur le comptoir; Pillerault et Ragon savaient les opinions de César, néanmoins comme l'attention des autres rend attentif, ils écoutèrent gravement Birotteau, comme les trois étrangers.

— Je voudrais, dit le parfumeur, un tribunal de juges inamovibles avec un ministère public jugeant au criminel. Après une instruction, pendant laquelle un juge remplirait immédiatement les fonctions actuelles des agents, syndics et juge-commissaire, le négociant serait déclaré *failli réhabilitable* ou *banqueroutier*. Failli réhabilitable, il serait tenu de tout payer, il serait alors le gardien de ses biens, de ceux de sa femme, car ses droits, ses héritages, tout appartiendrait à ses créanciers, il gérerait pour leur compte et sous une surveillance, enfin il continuerait les affaires en signant toutefois : *un tel, failli,* jusqu'au parfait remboursement. Banqueroutier, il serait condamné, comme autrefois, au pilori dans la salle de la bourse, exposé pendant deux heures, coiffé du bonnet vert. Ses biens, ceux de sa femme et ses droits seraient acquis aux créanciers et il serait banni du royaume.

— Le commerce serait un peu plus sûr, dit Lourdois, et l'on regarderait à deux fois avant de faire des opérations.

— La loi actuelle n'est point suivie, dit César exaspéré; sur cent négociants, il y en a plus de cinquante qui sont de soixante-quinze pour cent au-dessous de leurs affaires, ou qui vendent leurs marchandises à vingt-cinq pour cent au-dessous du prix d'inventaire, et qui ruinent ainsi le commerce.

— Monsieur est dans le vrai, dit Molineux, la loi actuelle laisse trop de latitude. Il faut ou l'abandon total ou l'infamie.

— Eh diantre! dit César, un négociant, au train dont vont les choses, va devenir un voleur patenté. Avec sa signature, il peut puiser dans la caisse de tout le monde.

— Vous n'êtes pas tendre, monsieur Birotteau, dit Lourdois.

— Il a raison, dit le vieux Ragon.

— Tous les faillis sont suspects, dit César exaspéré par cette petite perte qui lui sonnait aux oreilles comme le premier cri de l'*hallali* à celles d'un cerf.

En ce moment le maître d'hôtel apporta la facture de Chevet. Puis un patronnet de Félix, un garçon du café de Foy, la clarinette de Collinet arrivèrent avec les mémoires de leurs maisons.

— Le quart d'heure de Rabelais, dit Ragon en souriant.

— Ma foi, vous avez donné une belle fête, dit Lourdois.

— Je suis occupé, dit César à tous les garçons qui laissèrent les factures.

— M. Rohault, dit Lourdois en voyant l'architecte plier un effet que signa Birotteau, vous vérifierez et réglerez mon mémoire, il n'y a qu'à toiser, tous les prix sont convenus par vous au nom de M. Birotteau.

Pillerault regarda Lourdois et Rohault.

— Des prix convenus d'architecte à entrepreneur, dit l'oncle à l'oreille du neveu, tu es volé.

Rohault sortit, Molineux le suivit et l'aborda d'un air mystérieux.

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez écouté, mais vous ne m'avez pas entendu, je vous souhaite un parapluie.

La peur saisit Rohault. Plus un bénéfice est illégal, plus l'homme y tient ; le cœur humain est ainsi fait. L'artiste avait en effet étudié l'appartement avec amour, il y avait mis toute sa science et son temps, il s'y était donné du mal pour dix mille francs et se trouvait dupe de son amour-propre. Les entrepreneurs eurent peu de peine à le séduire. L'argument irrésistible et la menace bien comprise de le desservir en le calomniant furent moins puissants encore que l'observation faite par Lourdois sur l'affaire des terrains de la Madeleine : Birotteau ne comptait pas y bâtir une seule maison, il spéculait seulement sur le prix des terrains. Les architectes et les entrepreneurs sont entre eux comme un auteur avec les acteurs, ils dépendent les uns des autres. Rohault, chargé par Birotteau de stipuler les prix, fut pour les gens du métier contre le bourgeois. Aussi trois gros entrepreneurs, Lourdois, Chaffaroux et Grindot le charpentier, le proclamèrent-ils *un de ces bons enfants avec lesquels il y a du plaisir à travailler*. Rohault devina que les mémoires sur lesquels il avait une part, seraient payés, comme ses honoraires, en effets, et le petit vieillard venait de lui donner des doutes sur leur payement. Rohault allait être impitoyable, à la manière des artistes, les gens les plus cruels à l'encontre des bourgeois.

Vers la fin de décembre, César eut pour soixante-dix mille francs de mémoires. Félix, le café de Foy, Tanrade et les petits créanciers qu'on doit payer comptant, avaient envoyé trois fois. Dans le commerce, ces niaiseries nuisent plus qu'un malheur, elles l'annoncent. Les pertes connues sont définies, la panique ne connaît pas de bornes. Birotteau vit sa caisse dégarnie. La peur saisit alors le parfumeur à qui jamais pareille chose n'était arrivée durant sa vie commerciale. Comme tous les gens qui n'ont jamais eu à lutter pendant longtemps contre la misère et qui sont faibles, cette circonstance vulgaire dans la vie de la plupart des petits marchands de Paris porta le trouble dans la cervelle de César. Le parfumeur donna l'ordre à Célestin d'envoyer les factures chez ses pratiques ; mais avant de le mettre à exécution, le premier commis se fit répéter cet ordre inouï. Les clients, noble terme alors appliqué par les détaillants à leurs pratiques et dont César se servait malgré sa femme, qui avait fini par lui dire : Nomme-les comme tu voudras pourvu qu'ils payent ! Ses clients donc étaient des personnes riches avec lesquelles il n'y avait jamais de pertes à essuyer, qui payaient à leur fantaisie, et chez lesquelles César avait souvent cinquante ou soixante mille francs. Le second commis prit le livre des factures et se mit à copier les plus fortes. César redoutait sa femme. Pour ne pas lui laisser voir l'abattement que lui causait le *simoon* du malheur, il voulut sortir.

— Bonjour, monsieur, dit Rohault en entrant avec cet air dégagé que prennent les artistes pour parler des intérêts auxquels ils se prétendent absolument étrangers. Je ne puis trouver aucune espèce de monnaie avec votre papier, je suis obligé de vous prier de me l'échanger contre des écus, je suis l'homme le plus malheureux de cette démarche, mais je ne sais pas parler aux usuriers, je ne voudrais pas colporter votre signature, je sais assez de commerce pour comprendre que ce serait l'avilir, il est donc dans votre intérêt de...

— Monsieur, dit Birotteau stupéfait, plus bas s'il vous plaît, vous me surprenez étrangement.

Lourdois entra.

— Lourdois, dit Birotteau souriant, comprenez-vous?...

Birotteau s'arrêta. Le pauvre homme allait prier Lourdois de prendre l'effet de Rohault en se moquant de l'architecte avec la bonne foi du négociant sûr de lui-même : il aperçut un nuage sur le front de Lourdois, il frémit de son imprudence. Cette innocente raillerie était la mort d'un crédit soupçonné. En pareil cas, un riche négociant reprend son billet,

il ne l'offre pas. Birotteau se sentait la tête agitée comme s'il eût regardé le fond d'un abîme taillé à pic.

— Mon cher monsieur Birotteau, dit Lourdois en l'emmenant au fond du magasin, mon mémoire est toisé, réglé, vérifié, je vous prie de me tenir l'argent prêt demain. Je marie ma fille au petit Crottat, il lui faut de l'argent; les notaires ne négocient point, d'ailleurs on n'a jamais vu ma signature.

— Envoyez après-demain, dit fièrement Birotteau qui compta sur les payements de ses mémoires. Et vous aussi, monsieur, dit-il à l'architecte.

— Et pourquoi pas tout de suite? dit l'architecte.

—J'ai la paye de mes ouvriers au faubourg, dit César qui n'avait jamais menti.

Il prit son chapeau pour sortir avec eux. Mais le maçon, Grindot et Chaffaroux l'arrêtèrent au moment où il fermait la porte.

— Monsieur, lui dit Chaffaroux, nous avons bien besoin d'argent.

— Eh! je n'ai pas les mines du Pérou! dit César impatienté qui s'en alla vivement à cent pas d'eux.

— Il y a quelque chose là-dessous. Maudit bal! tout le monde vous croit des millions. Néanmoins l'air de Lourdois n'était pas naturel! pensa-t-il, il y a quelque anguille sous roche.

Il marchait dans la rue Saint-Honoré sans direction, se sentant comme dissous.

IX.

LE COUP DE FOUDRE.

Alexandre et César se heurtèrent l'un contre l'autre au coin d'une rue comme deux béliers ou comme deux mathématiciens absorbés par la solution d'un problème.

— Ah! monsieur, dit le futur notaire, une question? Roguin a-t-il donné vos quatre cent mille francs à monsieur Claparon?

— L'affaire s'est faite devant vous, monsieur Claparon ne m'en a fait aucun reçu... mes valeurs étaient à... négocier... Roguin a pu lui remettre... mes deux cent quarante mille francs d'écus... nous devons... il a été dit qu'on réaliserait définitivement les actes de vente... Monsieur Popinot le juge prétend... La quittance... Mais... pourquoi cette question?

— Pourquoi puis-je vous faire une semblable question? Pour savoir si vos deux cent quarante mille francs sont chez Claparon ou chez Roguin. Roguin était lié depuis si longtemps avec vous, il aurait pu par délicatesse les avoir remis à Claparon, et vous l'échapperiez belle! mais suis-je bête, il les emporte avec l'argent de monsieur Claparon, qui heureusement n'avait encore envoyé que cent mille francs. Roguin est en fuite, il a reçu de moi cent mille francs sur sa charge, dont je n'ai pas la quittance, je les lui ai donnés comme je vous confierais ma bourse. Vos vendeurs n'ont pas reçu un liard, ils sortent de chez moi. L'argent de votre emprunt sur vos terrains n'existait ni pour vous ni pour votre prêteur, Roguin l'avait dévoré comme vos cent mille francs... qu'il... n'avait plus depuis longtemps... Ainsi vos cent derniers mille francs sont pris, je me souviens d'avoir été les toucher à la banque.

Les pupilles de César se dilatèrent si démesurément qu'il ne vit plus qu'une flamme rouge.

— Vos cent mille francs sur la banque, mes cent mille francs sur sa charge, cent mille francs à monsieur Claparon, voilà trois cent mille francs de sifflés, sans les vols qui vont se découvrir. On désespère de madame Roguin, M. du Tillet a passé la nuit près d'elle. Il l'a échappé belle, lui! Roguin l'a tourmenté pendant un mois pour le fourrer dans cette affaire des terrains, et heureusement il avait tous ses fonds dans une spéculation avec la maison Nucingen. Roguin a écrit à sa femme une lettre épouvantable! je viens de la lire. Il tripotait les fonds de ses clients depuis cinq ans, et pourquoi? pour une maîtresse, la belle Hollandaise; il l'a quittée quinze jours avant de faire son coup. Cette gaspilleuse était sans un liard, on a vendu ses meubles, elle avait signé des lettres de change. Afin d'échapper aux poursuites, elle s'était réfugiée dans une maison du Palais-Royal où elle a été assassinée hier au soir par un capitaine. Elle a été bientôt punie par Dieu, elle qui certes a dévoré la fortune de Roguin. Il y a des femmes pour qui rien n'est sacré! Dévorer une charge de notaire! Madame Roguin n'aura de fortune qu'en usant de son hypothèque légale, tous les biens du gueux sont grevés au delà de leur valeur. La charge est vendue quatre cent mille francs! Moi qui croyais faire une bonne affaire, et qui commence par payer l'étude cent mille francs de plus, je n'ai pas de quittance, il y a des faits de charge qui vont absorber charge et cautionnement, les créanciers croiront que je suis son compère si je parle de mes cent mille francs, et quand on débute, il faut prendre garde à sa réputation. Vous aurez à peine trente pour cent. A mon âge, boire un pareil bouillon! Un homme de cinquante-neuf ans, payer une femme! vieux drôle! Il y a vingt jours qu'il m'a dit de ne pas épouser Césarine, vous deviez être bientôt sans pain, le monstre!

Alexandre aurait pu parler pendant longtemps, Birotteau était debout, pétrifié. Autant de phrases,

autant de coups de massue. Il n'entendait plus qu'un bruit de cloches mortuaires, de même qu'il avait commencé par ne plus voir que le feu de son incendie. Alexandre Crottat, qui croyait le digne parfumeur fort et capable, fut épouvanté par sa pâleur et par son immobilité. Le successeur de Roguin ne savait pas que le notaire emportait plus que la fortune de César. L'idée du suicide immédiat passa par la tête de cet homme si profondément religieux. Le suicide est, dans ce cas, un moyen de fuir mille morts; il semble logique de n'en accepter qu'une. Alexandre Crottat donna le bras à César et voulut le faire marcher, ce fut impossible : ses jambes se dérobaient sous lui comme s'il eût été ivre.

— Qu'avez-vous donc? dit Crottat. Mon brave monsieur César, un peu de courage! ce n'est pas la mort d'un homme! D'ailleurs vous retrouverez quarante mille francs, votre prêteur n'avait pas cette somme, elle ne vous a pas été délivrée, il y a lieu à plaider la rescision du contrat.

— Mon bal, ma croix, deux cent mille francs d'effets sur la place, rien en caisse. Les Ragon, Pillerault, ma femme qui voyait clair!

Une pluie de paroles confuses qui réveillaient des masses d'idées accablantes et des souffrances inouïes tomba comme une grêle en hachant toutes les fleurs du parterre de la Reine des Roses.

— Je voudrais qu'on me coupât la tête, dit enfin Birotteau, elle me gêne par sa masse, elle ne me sert à rien...

— Pauvre père Birotteau! dit Alexandre, mais vous êtes donc en péril?

— Péril!

— Eh bien! du courage! luttez.

— Luttez! répéta le parfumeur.

— Du Tillet a été votre commis, il a une fière tête, il vous aidera.

— Du Tillet!

— Allons, venez!

— Mon Dieu! je ne voudrais pas rentrer chez moi comme je suis, dit Birotteau. Vous qui êtes mon ami, s'il y a des amis, vous qui m'avez inspiré de l'intérêt et qui dîniez chez moi, au nom de ma femme, promenez-moi en fiacre, Xandrot, accompagnez-moi.

Le notaire désigné mit avec beaucoup de peine dans un fiacre la machine inerte qui avait nom César.

— Xandrot, dit-il d'une voix troublée par les larmes, car en ce moment les larmes tombèrent de ses yeux et desserrèrent un peu le bandeau de fer qui lui cerclait le crâne, passons chez moi, parlez pour moi à Célestin. Mon ami, dites-lui qu'il y va de ma vie et de celle de ma femme! Que sous aucun prétexte, personne ne jase de la disparition de Roguin! Faites descendre Césarine et priez-la d'empêcher qu'on ne parle de cette affaire à sa mère; elle doit se défier de nos meilleurs amis, Pillerault, les Ragon, tout le monde.

Le changement de la voix de Birotteau frappa vivement Crottat, qui comprit l'importance de cette recommandation. La rue Saint-Honoré menait chez le magistrat; il remplit les intentions du parfumeur, que Célestin et Césarine virent avec effroi sans voix, pâle et comme hébété au fond du fiacre.

— Gardez-moi le secret sur cette affaire, dit le parfumeur.

— Ha! se dit Xandrot, il revient! je le croyais perdu.

La conférence d'Alexandre Crottat et du magistrat dura longtemps : on envoya chercher le président de la chambre des notaires; on transporta partout César comme un paquet, il ne bougeait pas et ne disait rien. Vers sept heures du soir, Alexandre Crottat ramena le parfumeur chez lui. L'idée de comparaître devant Constance rendit du ton à César. Le jeune notaire eut la charité de le précéder pour prévenir madame Birotteau que son mari venait d'avoir une espèce de coup de sang.

— Il a les idées troubles, dit-il en faisant un geste employé pour peindre l'embrouillement du cerveau, il faudrait peut-être le saigner, ou lui mettre les sangsues.

— Cela devait arriver, dit Constance à mille lieues d'un désastre, il n'a pas pris sa médecine de précaution à l'entrée de l'hiver, et il se donne depuis deux mois un mal de galérien, comme s'il n'avait pas son pain gagné.

César fut supplié par sa femme et par sa fille de se mettre au lit, et l'on envoya chercher le vieux docteur Haudry, médecin de Birotteau. Le vieux Haudry était un médecin de l'école de Molière, grand praticien et ami des anciennes formules de l'apothicairerie, droguant ses malades ni plus ni moins qu'un médicastre, tout consultant qu'il était. Il vint, étudia le *facies* de César, ordonna l'application immédiate de sinapismes à la plante des pieds; il voyait les symptômes d'une congestion cérébrale.

— Qui a pu lui causer cela? dit Constance.

— Le temps humide, répondit le docteur à qui Césarine vint dire un mot.

Il y a souvent obligation pour les médecins de lâcher sciemment des niaiseries afin de sauver l'honneur ou la vie des gens bien portants qui sont autour du malade. Le vieux docteur avait vu tant de choses qu'il comprit à demi mot. Césarine le suivit sur l'escalier en lui demandant une règle de conduite.

— Du calme et du silence, puis nous risquerons des fortifiants quand la tête sera dégagée.

Madame César passa deux jours au chevet du lit de son mari, qui lui parut souvent avoir le délire. Mis dans la belle chambre bleue de sa femme, il disait des choses incompréhensibles pour Constance, à l'aspect des draperies, des meubles et de ses coûteuses magnificences.

— Il est fou! disait-elle à Césarine, en un moment où César s'était dressé sur son séant et citait d'une voix solennelle les articles du code de commerce par bribes.

— Si les dépenses sont jugées excessives!... Otez les draperies!

Après trois terribles jours, pendant lesquels la raison de César fut en danger, la nature forte du paysan tourangeau triompha; sa tête fut dégagée; M. Haudry lui fit prendre des cordiaux, une nourriture énergique, et après une tasse de café donnée à temps, le négociant fut sur ses pieds. Constance fatiguée prit la place de son mari.

— Pauvre femme! dit César quand il la vit endormie.

— Allons, papa, du courage! Vous êtes un homme si supérieur, que vous triompherez. Ce ne sera rien. Monsieur Anselme vous aidera.

Césarine dit d'une voix douce ces vagues paroles que la tendresse adoucit encore, et qui rendent le courage aux plus abattus, comme les chants d'une mère endorment les douleurs d'un enfant tourmenté par la dentition.

— Oui, mon enfant, je vais lutter; mais pas un mot à qui que ce soit au monde, ni à Popinot qui nous aime, ni à ton oncle Pillerault. Je vais d'abord écrire à mon frère; il est, je crois, chanoine, vicaire d'une cathédrale; il ne dépense rien, il doit avoir de l'argent. A mille écus d'économies par an, depuis vingt ans, il doit avoir cent mille francs. En province, les prêtres ont du crédit.

Césarine, empressée d'apporter à son père une petite table et tout ce qu'il fallait pour écrire, lui donna le reste des invitations imprimées sur papier rose pour le bal.

— Brûle tout ça! cria le négociant. Le diable seul a pu m'inspirer de donner ce bal. J'aurai l'air d'un fripon si je succombe. Allons! pas de phrases.

LETTRE DE CÉSAR A FRANÇOIS BIROTTEAU.

Mon cher frère,

Je me trouve dans une crise commerciale si difficile, que je te supplie de m'envoyer tout l'argent dont tu pourras disposer, fallût-il même en emprunter.

Tout à toi,

CÉSAR.

Ta nièce Césarine, qui me voit écrire cette lettre pendant que ma pauvre femme dort, se recommande à toi et t'envoie ses tendresses.

Ce *post-scriptum* fut ajouté à la prière de Césarine.

— Raguet, portez cette lettre à la grande poste, dit la jeune fille, elle peut encore partir aujourd'hui.

Mon père, dit Césarine en remontant, voici M. Lebas qui veut vous parler.

— M. Lebas! s'écria César effrayé comme si son désastre le rendait criminel, un juge!

— Mon cher monsieur Birotteau, je prends trop d'intérêt à vous, dit le gros marchand drapier, nous nous connaissons depuis trop longtemps, nous avons été élus tous deux juges la première fois ensemble, pour ne pas vous dire que Gigonnet, un usurier, a des effets de vous passés à son ordre, *sans garantie*, par la maison Claparon. Ces deux mots sont non-seulement un affront, mais encore la mort de votre crédit.

— Monsieur Claparon désire vous parler, dit Célestin en se montrant, dois-je le faire monter?

— Oui, dit Birotteau.

— Nous allons savoir la cause de cette insulte, dit Lebas.

— Monsieur, dit le parfumeur à Claparon, en le voyant entrer, voici monsieur Lebas, juge au tribunal de commerce et mon ami...

— Ah! monsieur est monsieur Lebas, dit Claparon en interrompant, je suis enchanté de la circonstance, monsieur Lebas du tribunal, il y a tant de Lebas, sans compter...

— Il a vu, reprit Birotteau en interrompant le bavard, les effets que je vous ai remis, et qui, disiez-vous, ne circuleraient pas. Il les a vus avec ces mots : *sans garantie*.

— Eh bien! dit Claparon, ils ne circuleront pas en effet, ils sont entre les mains d'un homme avec qui je fais beaucoup d'affaires, le père Bidault. Voilà pourquoi j'ai mis sans garantie. S'ils avaient dû circuler vous les auriez faits à son ordre directement. Monsieur le juge va comprendre ma situation. Que représentent ces effets? un prix d'immeubles. Payé par qui? par Birotteau. Pourquoi voulez-vous que je garantisse Birotteau par ma signature? nous devons payer chacun de notre côté notre part dans ce dit prix. Or, n'est-ce pas assez d'être solidaire vis-à-vis de nos vendeurs? Chez moi, la règle commerciale est inflexible : je ne donne pas plus inutilement ma garantie que je ne donne quittance d'une somme à recevoir. Je suppose tout. Qui signe, paye. Je ne veux pas être exposé à payer trois fois.

— Trois fois! dit César.

— Oui, monsieur, reprit Claparon. Déjà j'ai garanti Birotteau à nos vendeurs, pourquoi le garantirais-je encore au banquier? Les circonstances où nous sommes sont dures. Roguin m'emporte cent mille francs. Ainsi, déjà ma moitié de terrains me coûte cinq cent mille au lieu de quatre cent mille francs. Roguin emporte deux cent quarante mille francs à Birotteau. Que feriez-vous à ma place, monsieur Lebas? mettez-vous dans ma peau. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, plus que je ne connais monsieur Birotteau. Suivez bien! Nous faisons une affaire ensemble par moitié. Vous apportez tout l'argent de votre part, moi je règle la mienne en mes valeurs, je vous les offre, vous vous chargez par une excessive complaisance de les convertir en argent. Vous apprenez que Claparon, banquier, riche, considéré (j'accepte toutes les vertus du monde), que le vertueux Claparon se trouve dans une faillite pour six milions à rembourser, irez-vous en ce moment-là même mettre votre signature pour garantir la mienne? Vous seriez fou! Ne voyez-vous pas que je puis payer aux acquéreurs comme solidaire, être tenu de rembourser encore la part de Birotteau jusqu'à concurrence de ses effets, si je les garantissais, et sans avoir...

— A qui? demanda le parfumeur en interrompant.

— Et sans avoir sa moitié de terrains! dit Claparon sans tenir compte de l'interruption, car je n'aurais aucun privilége! il faudrait donc encore l'acheter! Donc je puis payer trois fois.

— Rembourser à qui?... demandait toujours Birotteau.

— Mais au tiers porteur, si j'endossais et qu'il vous arrivât un malheur.

— Je ne manquerai pas, monsieur, dit Birotteau.

— Bien, dit Claparon. Vous avez été juge, vous êtes habile commerçant, vous savez que l'on doit tout prévoir, ne vous étonnez donc pas que je fasse mon métier.

— Monsieur Claparon a raison, dit Joseph Lebas.

— J'ai raison, reprit Claparon, raison commercialement. Mais cette affaire est territoriale. Or, que dois-je recevoir, moi?... de l'argent! il faudra donner de l'argent à nos vendeurs. Laissons de côté les deux cent quarante mille francs que M. Birotteau trouvera, j'en suis sûr, dit Claparon en regardant Lebas. Je venais vous demander la bagatelle de vingt-cinq mille francs, dit-il en regardant Birotteau.

— Vingt-cinq mille francs! s'écria César en se sentant de la glace au lieu de sang dans les veines. Mais, monsieur, à quel titre?

— Hé, mon cher monsieur, nous sommes obligés de réaliser les ventes par-devant notaire. Or, relativement au prix, nous pouvons nous entendre entre nous; mais avec le fisc, votre serviteur! Le fisc ne s'amuse pas à dire des paroles oiseuses, il fait crédit de la main à la poche, et nous avons à lui cracher quarante-quatre mille francs de droits, cette semaine. J'étais loin de m'attendre à des reproches en venant ici, car pensant que ces vingt-cinq mille francs pouvaient vous gêner, j'avais à vous annoncer que par le plus grand des hasards, je vous ai sauvé...

— Quoi? dit Birotteau en faisant entendre ce cri de détresse auquel aucun homme ne se trompe.

— Une misère! les vingt mille francs d'*effets sur divers* que Roguin m'avait remis à négocier, je vous en ai crédité sur l'enregistrement et les frais dont je vous enverrai le compte, il y a la petite négociation à déduire, vous me redevrez six ou sept mille francs.

— Tout cela me semble parfaitement juste, dit Lebas. A la place de monsieur, qui me paraît très-bien entendre les affaires, j'agirais de même envers un inconnu.

— Monsieur Birotteau ne mourra pas de cela, dit Claparon, il faut plus d'un coup pour tuer un vieux loup, j'ai vu des loups avec des balles dans la tête courir comme... et pardieu! comme des loups.

— Qui peut prévoir une scélératesse semblable à celle de Roguin? dit Lebas effrayé du silence de César autant que de le savoir dans une spéculation aussi étrangère à son commerce.

— Il s'en est peu fallu que je ne donnasse quittance de quatre cent mille francs à monsieur, dit Claparon, et j'étais *gobé!* J'avais remis cent mille francs à Roguin la veille. Notre confiance mutuelle m'a sauvé. Que les fonds fussent à l'étude, ou fussent chez moi jusqu'au jour des contrats définitifs, la chose nous semblait à tous indifférente.

— Il aurait mieux valu que chacun gardât son argent à la banque jusqu'au moment de payer, dit Lebas.

— Roguin était la banque pour moi, dit César. Mais il est dans l'affaire, reprit-il en regardant Claparon.

— Oui, pour un quart, sur parole, répondit Claparon. Après la sottise de lui laisser emporter mon argent, il y en a une plus pommée, ce serait de lui en donner. S'il m'envoie mes cent mille francs et deux cent mille autres pour sa part, alors nous verrons! Mais il se gardera bien de me les envoyer pour une affaire qui demande cinq ans de pot-bouille avant de donner un premier potage. S'il n'emporte, comme on le dit, que trois cent mille francs, il lui faut bien quinze mille livres de rente pour vivre convenablement à l'étranger.

— Le bandit!

— Eh! mon Dieu! une passion a conduit là Roguin, dit Claparon. Quel est le vieillard qui peut

répondre de ne pas se laisser dominer, emporter par sa dernière fantaisie? Personne de nous, qui sommes sages, ne sait comment il finira! Un dernier amour, eh! c'est le plus violent! Et si *nous* sommes *gobés*, n'est-ce pas notre faute? Comment ne nous sommes-nous pas défiés d'un notaire qui se mettait dans une spéculation? Tout notaire, tout agent de change, tout courtier faisant une affaire est suspect. La faillite est pour eux une banqueroute frauduleuse, ils iraient en cour d'assises, ils préfèrent alors aller dans une cour étrangère. Je ne ferai plus pareille école! Eh bien, nous sommes assez faibles pour ne pas faire condamner par contumace des gens chez qui nous avons été dîner, qui nous ont donné de beaux bals, des gens du monde enfin! Personne ne se plaint, on a tort.

—Grand tort! dit Birotteau, la loi sur les faillites et sur les déconfitures est à refaire.

— Si vous aviez besoin de moi, dit Lebas à Birotteau, je suis tout à vous.

— Monsieur n'a besoin de personne, dit l'infatigable bavard chez qui du Tillet avait lâché les écluses après y avoir mis l'eau, car Claparon répétait une leçon qui lui avait été très-habilement soufflée par du Tillet. Son affaire est claire : la faillite de Roguin donnera cinquante pour cent de dividende, à ce que le petit Crottat m'a dit. Outre ce dividende, M. Birotteau retrouve quarante mille francs que son prêteur n'avait pas, il peut emprunter sur ses propriétés. Or nous n'avons à payer deux cent mille francs à nos vendeurs que dans quatre mois. D'ici là, M. Birotteau payera ses effets, car monsieur ne devait pas compter sur ce que Roguin a emporté pour les acquitter. Mais quand même monsieur Birotteau serait un peu serré... Eh bien! avec quelques circulations, il arrivera.

Le parfumeur avait repris courage en entendant Claparon analyser son affaire et la résumer en lui traçant pour ainsi dire son plan de conduite. Aussi sa contenance devint-elle ferme et décidée, et conçut-il une grande idée des moyens de cet ancien voyageur.

Du Tillet avait jugé à propos de se faire croire victime de Roguin par Claparon. Il avait remis cent mille francs à Claparon pour les donner à Roguin qui les lui avait rendus. Claparon inquiet jouait son rôle au naturel, il disait à quiconque voulait l'entendre que Roguin lui coûtait cent mille francs. Du Tillet n'avait pas jugé Claparon assez fort, il lui croyait encore trop de principes d'honneur et trop de délicatesse pour lui confier ses plans dans toute leur étendue, il le savait incapable de les deviner.

— Si notre premier ami n'est pas notre première dupe, nous n'en trouverions pas une seconde, dit-il à Claparon le jour où, recevant des reproches de son proxenète commercial, il le brisa comme un instrument usé.

M. Lebas et Claparon s'en allèrent ensemble.

— Je puis m'en tirer, se dit Birotteau. Mon passif en effets à payer s'élève à deux cent trente-cinq mille francs, à savoir soixante-quinze mille francs pour ma maison, et cent soixante-quinze mille francs pour les terrains. Or pour suffire à ces payements, j'ai le dividende Roguin qui sera peut-être de cent mille francs, je puis faire annuler l'emprunt sur mes terrains, en tout cent quarante. Il s'agit de gagner cent mille francs avec l'Huile Céphalique et d'atteindre, avec quelques billets de service ou par un crédit chez un banquier, le moment où j'aurai réparé la perte, et où les terrains arriveront à leur plus value.

Une fois que dans le malheur un homme peut se faire un roman d'espérance par une suite de raisonnements plus ou moins justes avec lesquels il bourre son oreiller pour y reposer sa tête, il est souvent sauvé. Beaucoup de gens ont pris la confiance que donne l'illusion pour de l'énergie, et peut-être l'espoir est-il la moitié du courage. Aussi la religion catholique en a-t-elle fait une vertu! L'espérance n'a-t-elle pas soutenu beaucoup de faibles, en leur donnant le temps d'attendre les hasards de la vie?

X.

LA HAUTE BANQUE.

Résolu d'aller chez l'oncle de sa femme exposer sa situation avant de chercher des secours ailleurs, Birotteau ne descendit pas la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Bourdonnais sans éprouver des angoisses ignorées et qui l'agitèrent si violemment qu'il crut sa santé dérangée. Il avait le feu dans les entrailles. En effet, les gens qui sentent par le diaphragme souffrent là, de même que les gens qui perçoivent par la tête ressentent des douleurs cérébrales. Dans les grandes crises, le physique est atteint là où le tempérament a mis pour l'individu le siége de la vie : les faibles ont la colique, Napoléon s'endort.

Avant de monter à l'assaut d'une confiance en passant par-dessus toutes les barrières de la fierté, les gens d'honneur doivent avoir senti plus d'une fois au cœur l'éperon de la nécessité, cette dure cavalière! Aussi Birotteau s'était-il laissé éperonner pendant deux jours avant de venir chez son oncle, il ne se décida même que par des raisons de famille : en tout état de cause, il devait expliquer sa situation

au sévère quincaillier. Néanmoins en arrivant à la porte, il ressentit cette intime défaillance que tout enfant a éprouvée en entrant chez un dentiste; mais ce défaut de cœur embrassait la vie dans son entier, au lieu d'embrasser une douleur passagère. Birotteau monta lentement! Il trouva le vieillard lisant le *Constitutionnel* au coin de son feu, devant la petite table ronde où était son frugal déjeuner : un petit pain, du beurre, du fromage de Brie et une tasse de café.

— Voilà le vrai sage, dit Birotteau en enviant la vie de son oncle.

— Eh bien! lui dit Pillerault en ôtant ses besicles, j'ai su hier au café David l'affaire de Roguin, l'assassinat de la belle Hollandaise, sa maîtresse! j'espère que, prévenu par nous qui voulions être propriétaires réels, tu as été prendre quittance de Claparon.

— Hélas! mon oncle! tout est là, vous avez mis le doigt sur la plaie. Non.

— Ah! bouffre! tu es ruiné, dit Pillerault en laissant tomber son journal que Birotteau ramassa, quoique ce fût le *Constitutionnel*...

Pillerault fut si violemment frappé par ses réflexions que sa figure de médaille et de style sévère se bronza, comme le métal sous un coup de balancier, il demeura fixe, regarda sans la voir la muraille d'en face au travers de ses vitres, en écoutant le long discours de Birotteau. Évidemment il entendait et jugeait, il pesait le pour et le contre avec l'inflexibilité d'un Minos qui avait passé le Styx du commerce en quittant le quai des Morfondus pour son petit troisième étage.

— Eh bien! mon oncle? dit Birotteau qui attendait une réponse, après avoir conclu par une prière de vendre pour soixante mille francs de rentes.

— Eh bien! mon pauvre neveu, je ne le puis pas, tu es trop fortement compromis. Les Ragon et moi nous allons perdre chacun nos cinquante mille francs. Ces braves gens ont vendu par mon conseil leurs actions dans les mines de Vortschin; je me crois obligé, en cas de perte, non de leur rendre le capital, mais de les secourir, de secourir ma nièce et Césarine. Il vous faudra peut-être du pain à tous, vous le trouverez chez moi...

— Du pain, mon oncle!

— Eh bien! oui, du pain! Vois donc les choses comme elles sont : *Tu ne t'en tireras pas!* De cinq mille six cents francs de rentes, je pourrai distraire quatre mille francs pour les partager entre vous et les Ragon. Ton malheur arrivé, je connais Constance, elle travaillera comme une perdue, elle se refusera tout, et toi aussi, César!

— Tout n'est pas désespéré, mon oncle!

— Je ne vois pas comme toi.

— Je vous prouverai le contraire.

— Rien ne me fera plus de plaisir.

Birotteau quitta Pillerault sans répondre. Il était venu chercher des consolations et du courage, il recevait un second coup moins fort à la vérité que le premier; mais au lieu de porter sur la tête, il frappait au cœur : le cœur était toute la vie de ce pauvre homme. Il revint après avoir descendu quelques marches.

— Monsieur, dit-il d'une voix froide, Constance ne sait rien, gardez-moi le secret au moins! Et priez les Ragon de ne pas m'ôter chez moi la tranquillité dont j'ai besoin pour lutter contre le malheur.

Pillerault fit un signe de consentement.

— Du courage, César, ajouta-t-il, je te vois fâché contre moi, mais plus tard tu me rendras justice en pensant à ta femme et à ta fille.

Découragé par l'opinion de son oncle auquel il reconnaissait une lucidité particulière, César tomba de toute la hauteur de son espoir dans les marais fangeux de l'incertitude. Quand, dans ces horribles crises commerciales, un homme n'a pas une âme trempée comme celle de Pillerault, il devient le jouet des événements : il suit les idées d'autrui, les siennes, comme un voyageur court après des feux follets. Il se laisse emporter par le tourbillon au lieu de se coucher sans le regarder quand il passe, ou de s'élever pour en suivre la direction en y échappant. Au milieu de sa douleur, Birotteau se souvint du procès relatif à son emprunt. Il alla rue Vivienne, chez Derville, son avoué, pour commencer au plus tôt la procédure, dans le cas où l'avoué verrait quelque chance de faire annuler le contrat.

Le parfumeur trouva Derville enveloppé dans sa robe de chambre en molleton blanc, au coin de son feu, calme et posé, comme tous les avoués rompus aux plus terribles confidences. Birotteau remarqua pour la première fois cette froideur nécessaire, qui glace l'homme passionné, blessé, pris par la fièvre de l'intérêt en danger, et douloureusement atteint dans sa vie, dans son honneur, dans sa femme et ses enfants, comme l'était Birotteau racontant son malheur.

— S'il est prouvé, lui dit Derville après l'avoir écouté, que le prêteur ne possédait plus chez Roguin la somme que Roguin lui faisait vous prêter, comme il n'y a pas eu délivrance d'espèces, il y a lieu à rescision, le prêteur aura son recours sur le cautionnement, comme vous pour vos cent mille francs. Je réponds alors du procès autant qu'on peut en répondre, il n'y a pas de procès gagné d'avance.

L'avis d'un aussi fort jurisconsulte rendit un peu de courage au parfumeur, qui pria Derville d'obtenir jugement dans la quinzaine. L'avoué répondit

que peut-être il aurait avant trois mois un jugement qui annulerait le contrat.

— Dans trois mois ! dit le parfumeur qui croyait avoir trouvé des ressources.

— Mais, tout en obtenant une prompte mise au rôle, nous ne pouvons pas mettre votre adversaire à votre pas: il usera des délais de la procédure, les avocats ne sont pas toujours là, qui sait si votre partie adverse ne se laissera pas condamner par défaut? On ne marche pas comme on veut, mon cher maître ! dit Derville en souriant.

— Mais au tribunal de commerce..., dit Birotteau.

— Oh! dit l'avoué, les juges consulaires et les juges de première instance sont deux sortes de juges. Vous autres, vous sabrez les affaires ! Au palais nous avons des formes, la forme est protectrice du droit. Aimeriez-vous un jugement à brûle-pourpoint, qui vous ferait perdre vos quarante mille francs? Eh bien ! votre adversaire, qui va voir cette somme compromise, se défendra. Les délais sont les chevaux de frise judiciaires.

— Vous avez raison, dit Birotteau qui salua Derville, et sortit la mort dans le cœur.

— Ils ont tous raison. De l'argent! de l'argent! criait le parfumeur par les rues, en se parlant à lui-même comme font tous les gens affairés de ce turbulent et bouillonnant Paris, qu'un poëte moderne nomme une cuve. En le voyant entrer, celui de ses commis qui allait partout présentant les mémoires lui dit que, vu l'approche du jour de l'an, chacun rendait l'acquit de la facture et la gardait.

— Il n'y a donc d'argent nulle part ! dit le parfumeur à haute voix dans la boutique.

Il se mordit les lèvres, ses commis avaient tous levé la tête vers lui.

Cinq jours se passèrent ainsi, cinq jours pendant lesquels Braschon, Lourdois, Rohault, Grindot, Chaffaroux, tous les créanciers non réglés passèrent par les phases caméléonesques que subit le créancier avant d'arriver de l'état paisible où le met la confiance aux couleurs sanguinolentes de la Bellone commerciale. A Paris, la période astringente de la défiance est aussi rapide à venir que le mouvement expansif de la confiance est lent à se décider: une fois tombé dans le système restrictif des craintes et des précautions commerciales, le créancier arrive à des lâchetés sinistres qui le mettent au-dessous du débiteur. D'une politesse doucereuse, les créanciers passèrent au rouge de l'impatience, aux petillements sombres des importunités, aux éclats du désappointement, au froid bleu d'un parti pris, et à la noire insolence de l'assignation préparée. Braschon, ce riche tapissier du faubourg Saint-Antoine qui n'avait pas été invité au bal, sonna la charge en créancier blessé dans son amour-propre: il voulait être payé dans les vingt-quatre heures, il exigeait des garanties, non des dépôts de meubles, mais une hypothèque inscrite après les quarante mille francs sur les terrains du faubourg. Malgré la violence de leurs réclamations, ils laissèrent encore quelques intervalles de repos pendant lesquels Birotteau respirait.

Au lieu de vaincre ces premiers tiraillements d'une position difficile par une résolution forte, César usa son intelligence à empêcher que sa femme, la seule personne qui pût le conseiller, ne les connût. Il faisait sentinelle sur le seuil de sa porte, autour de sa boutique. Il avait mis Célestin dans le secret de sa gêne momentanée, et Célestin examinait son patron d'un regard aussi curieux qu'étonné : à ses yeux, César s'amoindrissait, comme s'amoindrissent dans les désastres les hommes habitués au succès et dont toute la force consiste dans l'acquis que donne la routine aux moyennes intelligences.

Sans avoir l'énergique capacité nécessaire pour se défendre sur tant de points menacés à la fois, César eut cependant le courage d'envisager sa position. Pour la fin du mois de décembre et le quinze janvier, il lui fallait, tant pour sa maison que pour ses échéances, ses loyers et ses obligations au comptant, une somme de soixante mille francs, dont trente mille pour le trente décembre. Toutes ses ressources en donnaient à peine vingt mille. Il lui manquait donc dix mille francs. Pour lui rien ne parut désespéré, car il ne voyait déjà plus que le moment présent, comme les aventuriers qui vivent au jour le jour.

Avant que le bruit de sa gêne ne devînt public, il résolut donc de tenter ce qui lui paraissait un grand coup, en s'adressant au fameux François Keller, banquier, orateur et philanthrope, célèbre par sa bienfaisance et par son désir d'être utile au commerce parisien, en vue d'être toujours à la chambre un des députés de Paris. Le banquier était libéral, Birotteau était royaliste, mais le parfumeur le jugea d'après son cœur, et trouva dans la différence des opinions un motif de plus pour obtenir un compte. Au cas où des valeurs seraient nécessaires, il ne doutait pas du dévouement de Popinot, auquel il comptait demander une trentaine de mille francs d'effets, qui aideraient à atteindre le gain de son procès, offert en garantie aux créanciers les plus altérés. Le parfumeur expansif, qui disait sur l'oreiller à sa chère Constance les moindres émotions de son existence, qui y puisait du courage, qui y cherchait les lumières de la contradiction, ne pouvait s'entretenir de sa situation ni avec son premier commis, ni avec son oncle, ni avec sa femme. Ses idées lui pesaient doublement. Mais il aimait mieux souffrir que de jeter ce brasier dans l'âme de sa

femme. Ce généreux martyr voulait lui raconter le danger quand il serait passé ! Peut-être reculait-il devant cette horrible confidence? La peur que lui inspirait sa femme lui donnait du courage. Il allait tous les matins entendre une messe basse à Saint-Roch, et il prenait Dieu pour confident.

— Si, en rentrant de Saint-Roch chez moi, je ne trouve pas de soldat, ma demande réussira! ce sera la réponse de Dieu, se disait-il après avoir prié Dieu de le secourir.

Et il était heureux de ne pas rencontrer de soldat. Cependant il avait le cœur trop oppressé, il lui fallut un autre cœur où il pût gémir. Césarine, à laquelle il s'était déjà confié lors de la fatale nouvelle, eut tout son secret. Il y eut entre eux des regards jetés à la dérobée, des regards pleins de désespoir et d'espoir étouffés, des invocations lancées avec une mutuelle ardeur, des demandes et des réponses sympathiques, des lueurs d'âme à âme. Birotteau se faisait gai, jovial pour sa femme. Constance faisait-elle une question? Bah! tout allait bien, Popinot auquel César ne pensait pas, réussissait! l'huile s'enlevait! les effets Claparon seraient payés, il n'y avait rien à craindre. Cette fausse joie était effrayante. Quand sa femme était endormie dans ce lit somptueux, Birotteau se dressait sur son séant, il tombait dans la contemplation de son malheur. Césarine arrivait parfois alors en chemise, un châle sur ses blanches épaules, pieds nus.

— Papa, je t'entends, tu pleures! disait-elle en pleurant elle-même.

Birotteau fut dans un tel état de torpeur après avoir écrit la lettre par laquelle il demandait un rendez-vous au grand François Keller, que sa fille l'emmena dans Paris. Il aperçut seulement alors dans les rues d'énormes affiches rouges, et ses regards furent frappés par ces mots :

HUILE CÉPHALIQUE.

Pendant les catastrophes occidentales de la Reine des Roses, la maison A. Popinot se levait radieuse, dans les flammes orientales du succès. Conseillé par Gaudissart et par Finot, Anselme avait lancé son huile avec audace. Deux mille affiches avaient été mises depuis trois jours aux endroits les plus apparents de Paris. Personne ne pouvait éviter de se trouver face à face avec l'Huile Céphalique et de lire une phrase concise, inventée par Finot, sur l'impossibilité de faire pousser les cheveux et sur le danger de les teindre, accompagnée de la citation du Mémoire lu à l'Académie des sciences par Vauquelin; un vrai certificat de vie pour les cheveux morts promis à ceux qui useraient de l'Huile Céphalique. Tous les coiffeurs de Paris, les perruquiers, les parfumeurs avaient décoré leurs portes de cadres dorés, contenant un bel imprimé sur papier vélin, en tête duquel brillait la gravure d'Héro et Léandre réduite, avec cette assertion en épigraphe :

Les anciens peuples de l'antiquité conservaient leurs chevelures par l'emploi de l'Huile Céphalique.

— Il a inventé les cadres permanents, l'annonce éternelle! se dit Birotteau, qui demeura stupéfait en regardant la devanture de la Cloche d'argent.

— Tu n'as donc pas vu chez toi, lui dit sa fille, un cadre que monsieur Anselme est venu lui-même apporter, en déposant à Célestin trois cents bouteilles d'huile?

— Non, dit-il.

— Célestin en a déjà vendu cinquante à des passants, et soixante à des pratiques!

— Ah! dit César.

Le parfumeur, étourdi par les mille cloches que la misère tinte aux oreilles de ses victimes, vivait dans un mouvement vertigineux. La veille, Popinot l'avait attendu pendant une heure, et s'en était allé après avoir causé avec Constance et Césarine, qui lui dirent que César était absorbé par sa grande affaire.

— Ah! oui, l'affaire des terrains.

Heureusement Popinot, qui depuis un mois n'était pas sorti de la rue des Cinq-Diamants, passait les nuits et travaillait les dimanches à la fabrique, n'avait vu ni les Ragon, ni Pillerault, ni son oncle le juge. Il ne dormait que deux heures, le pauvre enfant! il n'avait que deux commis, et au train dont allaient les choses, il lui en faudrait bientôt quatre. En commerce, l'occasion est tout. Qui n'enfourche pas le succès en se tenant aux crins manque sa fortune. Popinot se disait qu'il serait bien reçu quand, après six mois, il dirait à sa tante et à son oncle : « Je suis sauvé, ma fortune est faite! » bien reçu de Birotteau quand il lui apporterait trente ou quarante mille francs pour sa part, après six mois. Il ignorait donc la fuite de Roguin, les désastres et la gêne de César, il ne put dire aucune parole indiscrète à madame Birotteau.

Popinot promit à Finot cinq cents francs par grand journal, et il y en avait dix! trois cents francs par journal secondaire, et il y en avait dix autres! s'il y était parlé, trois fois par mois, de l'Huile Céphalique. Finot vit trois mille francs pour lui dans ces huit mille francs, son premier enjeu à jeter sur le grand et immense tapis vert de la Spéculation! Il s'était donc élancé, comme un

lion, sur ses amis, sur ses connaissances. Il habitait alors les bureaux de rédaction, il se glissait au chevet du lit de tous les rédacteurs le matin, et le soir il arpentait les foyers de tous les théâtres.

—Pense à mon huile, cher ami, je n'y suis pour rien, affaire de camaraderie, tu sais! Gaudissart, un bon vivant! était la première et la dernière phrase de tous ses discours.

Il assaillit le bas de toutes colonnes finales aux journaux où il fit des articles en laissant l'argent aux rédacteurs. Il devint rusé comme un figurant qui veut passer acteur, alerte comme un saute-ruisseau qui gagne soixante francs par mois. Il écrivit des lettres captieuses, il flatta tous les amours-propres, il rendit d'immondes services aux rédacteurs en chef, afin d'obtenir ses articles. Argent, dîners, platitudes, tout servit son activité passionnée. Il corrompit avec des billets de spectacle les ouvriers qui, vers minuit, achevaient les colonnes des journaux en prenant quelques articles dans les petits faits, toujours prêts, les *en cas* du journal. Finot se trouvait alors dans l'imprimerie, occupé comme s'il avait un article à revoir. Ami de tout le monde, il fit triompher l'Huile Céphalique de la Pâte de Regnault, de la Mixture Brésilienne, de toutes les inventions qui, les premières, eurent le génie de comprendre l'influence du journalisme et l'effet de piston produit sur le public par un article réitéré. Dans ce temps d'innocence, beaucoup de journalistes étaient comme les bœufs, ils ignoraient leurs forces, ils s'occupaient d'actrices, de madame Valmonzey, de danseuses, des Noblet, etc. Ils régentaient tout, et ne ramassaient rien. Les prétentions d'Andoche ne concernaient ni une actrice à faire applaudir, ni une pièce à faire jouer, ni ses vaudvilles à faire recevoir, ni des articles à faire payer; au contraire il offrait de l'argent en temps utile, un déjeuner à propos; il n'y eut donc pas un journal qui ne parlât de l'Huile Céphalique, de sa concordance avec les analyses de Vauquelin, qui ne se moquât de ceux qui croient que l'on peut faire pousser les cheveux, qui ne proclamât le danger de les teindre.

Ces articles réjouissaient l'âme de Gaudissart qui s'armait des journaux pour détruire les préjugés et faisait sur la province ce que depuis les spéculateurs ont nommé, d'après lui, *la charge à fond de train*. Dans ce temps-là, les journaux de Paris dominaient les départements *encore sans organes*, les malheureux! Les journaux y étaient donc sérieusement étudiés, depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, ligne où pouvaient se cacher les ironies de l'opinion persécutée. Gaudissart appuyé sur la presse eut d'éclatants succès dès les premières villes où donna sa langue. Tous les boutiquiers de province voulaient des cadres et des imprimés à gravure d'Héro et Léandre.

Finot dirigea contre l'huile de Macassar cette charmante plaisanterie qui faisait tant rire aux Funambules, quand Pierrot prend un vieux balai de crin dont on ne voit que les trous, y met de l'huile de Macassar et rend ainsi le balai forestièrement touffu. Cette scène ironique excitait un rire universel. Plus tard, Finot racontait gaiement que, sans ces mille écus, il serait mort de misère et de douleur. Pour lui mille écus étaient une fortune. Trois mois après, il fut rédacteur en chef d'un petit journal, et dans cette campagne, il devina, lui le premier, le pouvoir de l'Annonce. De même que la charge à fond de train faite par l'illustre Gaudissart, le Murat des voyageurs, sur les départements et les frontières, fit triompher commercialement la maison A. Popinot, de même elle triompha dans l'opinion, grâce au famélique assaut livré aux journaux et qui produisit cette vive publicité, également obtenue par la Mixture Brésilienne et la Pâte de Regnault. A son début, cette prise d'assaut de l'opinion publique engendra trois succès, trois fortunes, et valut l'invasion des mille ambitions descendues depuis en bataillons épais dans l'arène des journaux où elles créèrent les annonces payées, immense révolution! En ce moment la maison *A. Popinot et compagnie* se pavanait sur les murs et dans toutes les devantures. Incapable de mesurer la portée d'une pareille publicité, Birotteau se contenta de dire à Césarine: « Ce petit Popinot marche sur mes traces! » sans comprendre la différence des temps, sans apprécier la puissance des nouveaux moyens d'exécution dont la rapidité, l'étendue embrassaient beaucoup plus promptement qu'autrefois le monde commercial. Birotteau n'avait pas mis le pied à sa fabrique depuis son bal: il ignorait le mouvement et l'activité que Popinot y déployait. Anselme avait pris tous les ouvriers de Birotteau, il y couchait; il voyait Césarine assise sur toutes les caisses, couchée dans toutes les expéditions, imprimée sur toutes les factures; il se disait: Elle sera ma femme! quand, la chemise retroussée jusqu'aux coudes, habit bas, il enfonçait courageusement les clous d'une caisse, à défaut de ses commis en course.

Le lendemain, après avoir étudié pendant toute la nuit tout ce qu'il devait dire et ne pas dire à l'un des grands hommes de la haute banque, César arriva rue du Houssaye, et n'aborda pas sans d'horribles palpitations l'hôtel du banquier libéral qui appartenait à cette opinion, accusée à si juste titre de vouloir le renversement des Bourbons. Le parfumeur, comme tous les gens du petit commerce parisien, ignorait les mœurs et les hommes de la haute banque.

A Paris, entre la haute banque et le commerce,

il est des maisons secondaires, intermédiaire utile à la banque, elle y trouve une garantie de plus. Constance et Birotteau, qui ne s'étaient jamais avancés au delà de leurs moyens, dont la caisse n'avait jamais été à sec et qui gardaient leurs effets en portefeuille, n'avaient jamais eu recours à ces maisons de second ordre, ils étaient à plus forte raison inconnus dans les hautes régions de la banque. Peut-être est-ce une faute de ne pas se fonder un crédit même inutile, les avis sont partagés sur ce point. Quoi qu'il en soit, Birotteau regrettait beaucoup de ne pas avoir émis sa signature. Mais connu comme adjoint et comme homme politique, il crut n'avoir qu'à se nommer et entrer, il ignorait l'affluence quasi-royale qui distinguait l'audience de ce banquier. Introduit dans le salon qui précédait le cabinet de l'homme célèbre à tant de titres, Birotteau s'y vit au milieu d'une société nombreuse composée de députés, écrivains, journalistes, agents de change, hauts commerçants, gens d'affaires, ingénieurs, surtout de familiers qui traversaient les groupes et frappaient d'une façon particulière à la porte du cabinet où ils entraient par privilége.

— Que suis-je au milieu de cette machine? se dit Birotteau, tout étourdi par le mouvement de cette forge intellectuelle où se manutentionnait le pain quotidien de l'opposition, où se répétaient les rôles de la grande tragi-comédie jouée par la Gauche.

Il entendait discuter à sa droite la question de l'emprunt pour l'achèvement des principales lignes de canaux proposé par la direction des ponts et chaussées, et il s'agissait de millions! A sa gauche, des journalistes, à la curée de l'amour-propre du banquier, s'entretenaient de la séance d'hier et de l'improvisation du patron. Durant deux heures d'attente, Birotteau aperçut trois fois le banquier politique, reconduisant à trois pas au delà de son cabinet des hommes considérables. François Keller alla jusqu'à l'antichambre pour le dernier, le général Foy.

— Je suis perdu! se dit Birotteau dont le cœur se serra.

La troupe des courtisans, des amis, des intéressés assaillait le banquier revenant à son cabinet comme l'est une jolie chienne poursuivie. Quelques roquets hardis se glissaient malgré lui dans le sanctuaire. Les conférences duraient cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Les uns s'en allaient contrits, les autres affichaient un air satisfait ou prenaient des airs importants. Le temps s'écoulait, Birotteau regardait avec anxiété la pendule, personne ne faisait la moindre attention à cette douleur cachée qui gémissait sur un fauteuil doré au coin de la cheminée, à la porte de ce cabinet où résidait la panacée universelle, le crédit! César pensait douloureusement qu'il avait été un moment chez lui roi, comme cet homme était roi tous les matins, et il mesurait la profondeur de l'abîme où il était tombé! Amère pensée! Combien de larmes rentrées durant cette heure passée là! Combien de fois Birotteau supplia Dieu de lui rendre cet homme favorable, car il lui trouvait, sous une grosse enveloppe de bonhomie populaire, une insolence, une tyrannie colérique, une brutale envie de dominer dont son âme douce s'épouvantait. Enfin, quand il n'y eut plus que dix ou douze personnes, Birotteau se résolut quand la porte extérieure du cabinet grognerait, de se dresser, de se mettre au niveau du grand orateur en lui disant : Je suis Birotteau! Le grenadier qui s'élança le premier dans la redoute de la Moskowa, ne déploya pas plus de courage que le parfumeur n'en rassembla pour se livrer à cette manœuvre.

— Après tout, je suis son adjoint, se dit-il en se levant pour décliner son nom.

La physionomie de François Keller devint accorte, il voulut évidemment être aimable, il regarda le ruban rouge du parfumeur, se recula, ouvrit la porte de son cabinet, lui montra le chemin, et resta pendant quelque temps à causer avec deux personnes qui s'élancèrent de l'escalier avec la violence d'une trombe.

— Decazes veut vous parler, dit l'une des deux.

— Il s'agit de tuer le pavillon Marsan! le roi voit clair, il vient à nous! s'écria l'autre.

— Nous irons ensemble à la chambre, dit le banquier en rentrant dans son cabinet l'air ému.

— Comment peut-il penser aux affaires de banque? se demanda Birotteau tout bouleversé.

Le soleil de la supériorité scintillait, éblouissait le parfumeur comme la lumière aveugle les insectes qui veulent un jour doux ou les demi-ténèbres d'une belle nuit. Sur une immense table il apercevait le budget, les mille imprimés de la chambre, les volumes du *Moniteur* ouverts, consultés et marqués pour jeter à la tête d'un ministre ses précédentes paroles oubliées et lui faire chanter la palinodie aux applaudissements d'une foule niaise, incapable de comprendre que les événements modifient tout. Sur une autre table, des cartons entassés, les mémoires, les projets, les mille renseignements confiés à un homme dans la caisse duquel toutes les industries naissantes essayaient de puiser. Le luxe royal de ce cabinet plein de tableaux, de statuettes, d'œuvres d'art; l'encombrement de la cheminée, l'entassement des intérêts nationaux ou étrangers amoncelés comme des ballots; tout frappait Birotteau, l'amoindrissait, augmentait sa terreur et lui glaçait le sang. Sur le bureau de Fran-

çois Keller gisaient des liasses d'effets, de lettres de change, de circulaires commerciales. Keller s'assit et se mit à signer rapidement les lettres qui n'exigeaient aucun examen.

— Monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? lui dit-il.

A ces mots, prononcés pour lui seul par cette voix qui parlait à l'Europe, pendant que cette main avide allait sur le papier, le pauvre parfumeur eut comme un fer chaud dans le ventre. Il prit un air agréable que le banquier voyait prendre depuis dix ans à ceux qui avaient à l'entortiller d'une affaire importante pour eux seuls, et qui déjà lui donnait barre sur eux. François Keller jeta donc à César un regard qui lui traversa la tête, un regard napoléonien. L'imitation du regard de Napoléon était un léger ridicule que se permettaient alors quelques parvenus qui n'ont même pas été le billon de leur empereur. Ce regard tomba sur Birotteau, homme de la droite, séide du pouvoir, élément d'élection monarchique, comme un plomb de douanier qui marque une marchandise.

— Monsieur, je ne veux pas abuser de vos moments, je serai court. Je viens pour une affaire purement commerciale, vous demander si je puis obtenir un crédit chez vous. Ancien juge au tribunal de commerce et connu à la banque, vous comprenez que si j'avais un portefeuille plein, je n'aurais qu'à m'adresser là où vous êtes régent. J'ai eu l'honneur de siéger au tribunal avec M. le baron Thibon, chef du comité d'escompte, et il ne me refuserait certes pas. Mais je n'ai jamais usé de mon crédit ni de ma signature, ma signature est vierge et vous savez combien alors une négociation présente de difficultés...

Keller agita la tête, et Birotteau prit ce mouvement pour un mouvement d'impatience.

— Monsieur, voici le fait, reprit-il. Je me suis engagé dans une affaire territoriale, en dehors de mon commerce...

François Keller, qui signait toujours et lisait, sans avoir l'air d'écouter César, tourna la tête et lui fit un signe d'adhésion qui l'encouragea. Birotteau crut son affaire en bon chemin, et respira.

— Allez, je vous entends, lui dit Keller avec bonhomie.

— Je suis acquéreur pour moitié des terrains situés autour de la Madeleine.

— Oui, j'ai entendu parler chez Nucingen de cette immense affaire engagée par la maison Claparon.

— Eh bien! reprit le parfumeur, un crédit de cent mille francs, garanti par ma moitié dans cette affaire, ou par mes propriétés commerciales suffirait à me conduire au moment où je réaliserais des bénéfices que doit donner prochainement une conception de pure parfumerie. S'il était nécessaire, je vous couvrirais par des effets d'une nouvelle maison, la maison Popinot, une jeune maison qui...

Keller parut se soucier fort peu de la maison Popinot, et Birotteau comprit qu'il s'engageait dans une mauvaise voie, il s'arrêta, puis effrayé du silence, il reprit: — Quant aux intérêts, nous...

— Oui, oui, dit le banquier, la chose peut s'arranger, ne doutez pas de mon désir de vous être agréable. Occupé comme je le suis, j'ai les finances européennes sur les bras, et la chambre prend tous mes moments, vous ne serez pas étonné d'apprendre que je laisse étudier une foule d'affaires à mes bureaux. Allez voir, en bas, mon frère Adolphe, expliquez-lui la nature de vos garanties; s'il approuve l'opération, vous reviendrez avec lui demain ou après-demain à l'heure où j'examine à fond les affaires, à cinq heures du matin. Nous serons heureux et fiers d'avoir obtenu votre confiance; vous êtes un de ces royalistes conséquents dont on peut être l'ennemi politique, mais dont l'estime est flatteuse...

— Monsieur, dit le parfumeur exalté par cette phrase de tribune, je suis digne de l'honneur que vous me faites comme je le suis de l'insigne et royale faveur que j'ai méritée en siégeant au tribunal consulaire et en combattant...

— Oui, reprit le banquier, la réputation dont vous jouissez est un passe-port, monsieur Birotteau. Vous ne devez proposer que des affaires faisables et vous pouvez compter sur notre concours.

Une femme ouvrit une porte que Birotteau n'avait pas vue.

— Mon ami, j'espère te voir avant la chambre, dit-elle.

— Il est deux heures, s'écria le banquier, la bataille est entamée! Excusez-moi, monsieur, il s'agit de culbuter un ministère... Voyez mon frère.

Il reconduisit le parfumeur jusqu'à la porte du salon et dit à l'un de ses gens : — Menez monsieur chez monsieur Adolphe.

A travers le labyrinthe d'escaliers où le guidait un homme en livrée vers un cabinet moins somptueux que celui du chef de la maison, mais plus utile, le parfumeur, à cheval sur un *si*, la plus douce monture de l'espérance, se caressait le menton en trouvant les flatteries de l'homme célèbre de très-bon augure. Il regrettait qu'un ennemi des Bourbons fût aussi gracieux, aussi capable, aussi grand orateur.

Plein de ces illusions, il entra dans un cabinet nu, froid, meublé de deux secrétaires à cylindres, de mesquins fauteuils, orné de rideaux très-négligés et d'un maigre tapis. Ce cabinet était à l'autre ce qu'est une cuisine à la salle à manger, la fabri-

que à la boutique. Là s'éventraient les affaires de banque et de commerce, s'analysaient les entreprises, et s'arrachaient les prélèvements de la banque sur tous les bénéfices des industries jugées profitables. Là se combinaient ces coups audacieux par lesquels les Keller se signalèrent dans le haut commerce, et par lesquels ils se créaient pendant quelques jours un monopole rapidement exploité. Là s'étudiaient les défauts de la législation, et se stipulaient sans honte ce que la bourse nomme *les parts à goinfre*, commissions exigées pour les moindres services, comme d'appuyer une entreprise de leur nom, et de la créditer. Là s'ourdissaient ces tromperies fleuretées de légalité qui consistent à commanditer sans engagement des entreprises douteuses, afin d'en attendre le succès et de les tuer pour s'en emparer en redemandant les capitaux dans un moment critique; horrible manœuvre dont tant d'actionnaires ont été victimes.

Les deux frères s'étaient distribué leurs rôles. En haut, François, homme brillant et politique, se conduisait en roi, distribuait les grâces et les promesses, se rendait agréable à tous. Avec lui, tout était facile; il engageait noblement les affaires, il grisait les nouveaux débarqués et les spéculateurs de fraîche date, avec le vin de sa faveur et sa capiteuse parole, en leur développant leurs propres idées. En bas, Adolphe excusait son frère sur ses préoccupations politiques, et il passait habilement le râteau sur le tapis; il était le frère compromis, l'homme difficile. Il fallait donc avoir deux paroles pour conclure avec cette maison perfide. Souvent le gracieux oui du cabinet somptueux devenait un non sec dans le cabinet d'Adolphe. Cette suspensive manœuvre permettait la réflexion, et servait souvent à amuser d'inhabiles concurrents.

Le frère du banquier causait alors avec le fameux Palma, le conseiller intime de la maison Keller qui se retira à l'apparition du parfumeur. Quand Birotteau se fut expliqué, Adolphe le plus fin des deux frères, un vrai loup-cervier, à l'œil aigu, aux lèvres minces, au teint aigre, jeta sur Birotteau, par-dessus ses lunettes et en baissant la tête, un regard qu'il faut appeler le regard du banquier, et qui tient de celui des vautours et des avoués : il est avide et indifférent, clair et obscur, éclatant et sombre.

— Veuillez m'envoyer les actes sur lesquels repose l'affaire de la Madeleine, dit-il, là gît la garantie du compte, il faut les examiner avant de vous l'ouvrir et de discuter les intérêts. Si l'affaire est bonne, nous pourrons, pour ne pas vous grever, vous contenter d'une part dans les bénéfices au lieu d'un escompte.

— Allons, se dit Birotteau en revenant chez lui, je vois ce dont il s'agit. Il faut, comme le castor poursuivi, me débarrasser d'une partie de ma peau. Il vaut mieux se laisser tondre que de mourir.

Il remonta ce jour-là chez lui, très-riant, et sa gaieté fut de bon aloi.

— Je suis sauvé, dit-il à Césarine, j'aurai un crédit chez les Keller.

Le vingt-neuf décembre seulement, Birotteau put se trouver dans le cabinet d'Adolphe Keller. La première fois que le parfumeur revint, Adolphe était allé visiter une terre à six lieues de Paris que le grand orateur voulait acheter. La seconde fois, les deux Keller étaient en affaire pour la matinée : il s'agissait de soumissionner un emprunt proposé aux chambres, ils priaient M. Birotteau de revenir le vendredi suivant. Ces délais tuaient le parfumeur. Mais enfin ce vendredi se leva. Birotteau se trouva dans le cabinet, assis au coin de la cheminée, au jour de la fenêtre, et Adolphe Keller à l'autre coin.

— C'est bien, monsieur, lui dit le banquier en lui montrant les actes, mais qu'avez-vous payé sur les prix des terrains?

— Cent quarante mille francs.

— Argent?

— Effets.

— Sont-ils payés?

— Ils sont à échoir.

— Mais si vous avez surpayé les terrains, eu égard à leur valeur actuelle, où serait notre garantie? elle ne reposerait que sur la bonne opinion que vous inspirez et sur la considération dont vous jouissez. Les affaires ne reposent pas sur des sentiments. Si vous aviez payé deux cent mille francs, en supposant qu'il y ait cent mille francs de donnés en trop pour s'emparer des terrains, nous aurions bien alors une garantie de cent mille francs pour répondre de cent mille francs escomptés. Le résultat pour nous serait d'être propriétaires de votre part en payant à votre place, il faut alors savoir si l'affaire est bonne. Attendre cinq ans pour doubler ses fonds, il vaut mieux les faire valoir en banque. Il y a tant d'événements! Vous voulez faire une circulation pour payer des billets à échoir, manœuvre dangereuse, on recule pour mieux sauter. L'affaire ne nous va pas.

Cette phrase frappa Birotteau comme si le bourreau lui avait mis sur l'épaule son fer à marquer, il perdit la tête.

— Voyons, dit Adolphe, mon frère vous porte un vif intérêt, il m'a parlé de vous. Examinons vos affaires, dit-il en jetant au parfumeur un regard de courtisane pressée de payer son terme.

Birotteau devint Molineux, dont il s'était moqué si supérieurement. Amusé par le banquier, qui se complut à dévider cette bobine, et qui s'entendait à

interroger un négociant comme le juge Popinot à faire causer un criminel, il raconta ses entreprises : il mit en scène la Double Pâte des Sultanes, l'Eau Carminative, l'affaire Roguin, son procès à propos de son emprunt hypothécaire dont il n'avait rien reçu.

En voyant l'air souriant et réfléchi de Keller, à ses hochements de tête, Birotteau se disait : « Il m'écoute! je l'intéresse! j'aurai mon crédit! » Adolphe Keller riait de Birotteau comme le parfumeur avait ri de Molineux.

Entraîné par la loquacité particulière aux gens qui se laissent griser par le malheur, César montra le vrai Birotteau : il donna sa mesure en proposant comme garantie l'Huile Céphalique et la maison Popinot, son dernier enjeu. Le bonhomme, promené par un faux espoir, se laissa sonder, examiner. Adolphe Keller reconnut dans le parfumeur une ganache royaliste, près de faire faillite. Les Keller étaient enchantés de voir faillir un adjoint au maire de leur arrondissement, un homme décoré de la veille, un homme du pouvoir! Adolphe dit alors nettement à Birotteau qu'il ne pouvait ni lui ouvrir un compte, ni rien dire en sa faveur à son frère François, le grand orateur. Si François se laissait aller à d'imbéciles générosités en secourant les gens d'une opinion contraire à la sienne et ses ennemis politiques, lui Adolphe, s'opposerait de tout son pouvoir à ce qu'il fît un métier de dupe, et l'empêcherait de tendre la main à un vieil adversaire de Napoléon, un blessé de Saint-Roch.

Birotteau exaspéré voulut dire quelque chose de l'avidité de la haute banque, de sa dureté, de sa fausse philanthropie; mais il fut pris d'une si violente douleur, qu'il put à peine balbutier quelques phrases sur l'institution de la banque de France où les Keller puisaient.

— Mais, dit Adolphe Keller, la banque ne fera jamais un escompte qu'un simple banquier refuse.

— La banque, dit Birotteau, m'a toujours paru manquer à sa destination quand elle s'applaudit en présentant le compte de ses bénéfices de n'avoir perdu que cent ou deux cent mille francs avec le commerce parisien ! Elle en est la tutrice.

Adolphe se prit à sourire en se levant par un geste d'homme ennuyé.

— Si la banque se mêlait de commanditer les gens embarrassés sur la place la plus friponne et la plus glissante du monde financier, elle déposerait son bilan au bout d'un an. Elle a déjà beaucoup de peine à se défendre contre les circulations et les fausses valeurs, que serait-ce s'il fallait étudier les affaires de ceux qui voudraient se faire aider par elle!

— Où trouver dix mille francs qui me manquent pour demain, samedi TRENTE! se disait Birotteau en traversant la cour.

Suivant la coutume, on paye le *trente,* quand le trente et un est un jour férié.

XI.

UN AMI.

En atteignant la porte cochère, les yeux baignés de larmes, le parfumeur vit à peine un beau cheval anglais en sueur qui arrêta net à la porte un des plus jolis cabriolets qui roulassent en ce moment sur le pavé de Paris. Le parfumeur aurait bien voulu être écrasé par ce cabriolet, il serait mort par accident, et le désordre de ses affaires eût été mis sur le compte de cet événement. Il ne reconnut pas du Tillet qui, svelte et dans une élégante mise du matin, jeta les guides à son domestique et une couverture sur le dos en sueur de son cheval pur sang.

— Et par quel hasard ici? dit du Tillet à son ancien patron.

Du Tillet le savait bien, les Keller avaient demandé des renseignements à Claparon qui, s'en référant à du Tillet, avait démoli la vieille réputation du parfumeur. Quoique subitement rentrées, les larmes du pauvre négociant parlaient énergiquement.

— Seriez-vous venu demander quelques services à ces arabes, dit du Tillet, ces égorgeurs du commerce qui ont fait des tours infâmes, hausser les indigos, baisser le riz, qui n'ont ni foi, ni loi, ni âme! Vous ne savez donc pas ce dont ils sont capables? Le Havre, Bordeaux et Marseille vous en diront de belles sur leur compte. La politique leur sert à couvrir bien des choses, allez! aussi les exploité-je sans scrupule! Promenons-nous, mon cher Birotteau! Joseph! promenez mon cheval, il a trop chaud. Diable! c'est un capital que mille écus!

Et il se dirigea vers le boulevard.

— Voyons, mon cher patron, car vous avez été mon patron, avez-vous besoin d'argent? Ils vous ont demandé des garanties, les misérables! Moi je vous connais, je vous offre de l'argent sur vos simples effets. J'ai fait honorablement ma fortune avec des peines inouïes, j'ai été la chercher en Allemagne, la fortune! Je puis vous le dire aujourd'hui : j'ai acheté les créances sur le roi, à soixante pour cent de remise, alors votre caution m'a été bien utile, et j'ai de la reconnaissance, moi! Si vous avez besoin de dix mille francs, ils sont à vous.

— Quoi, du Tillet! s'écria César, est-ce vrai? ne

vous jouez-vous pas de moi? Oui, je suis un peu gêné, mais ce n'est rien.

— Je le sais, l'affaire de Roguin, répondit du Tillet. Hé, j'y suis de dix mille francs qu'il m'a empruntés pour s'en aller; mais madame Roguin me les rendra sur ses reprises. Je lui ai conseillé de ne pas faire la sottise de donner sa fortune pour payer des dettes faites pour une fille. Ce serait bon si elle acquittait tout, mais comment favoriser certains créanciers au détriment des autres? Vous n'êtes pas un Roguin, je vous connais, dit du Tillet, vous vous brûleriez la cervelle plutôt que de me faire perdre un sou. Venez, nous voilà rue du Mont-Blanc, montez chez moi.

Le parvenu prit plaisir à faire passer son ancien patron par ses appartements au lieu de le mener dans ses bureaux, et il le conduisit lentement afin de lui laisser voir une belle et somptueuse salle à manger, garnie de tableaux achetés en Allemagne, deux salons d'une élégance et d'un luxe que Birotteau n'avait encore admirés que chez le duc de Lenoncourt. Ses yeux furent éblouis par des dorures, des œuvres d'art, des bagatelles folles, des vases précieux, par mille détails qui faisaient bien pâlir le luxe de l'appartement de Birotteau, et sachant le prix de sa folie, il se disait : — Ils ont donc des millions!

Il entra dans une chambre à coucher auprès de laquelle celle de madame Birotteau lui parut être ce que le troisième étage d'une comparse est à l'hôtel d'un premier sujet de l'Opéra. Le plafond était en satin violet rehaussé par des plis de satin blanc. Une descente de lit en hermine se dessinait sur les couleurs violacées d'un tapis du Levant. Les meubles, les accessoires offraient des formes nouvelles et d'une recherche extravagante. Le parfumeur s'arrêta devant une ravissante pendule de l'Amour et de Psyché qui venait d'être faite pour un banquier célèbre et dont du Tillet avait obtenu le seul exemplaire qui existât avec celui de son confrère. Enfin ils arrivèrent à un cabinet de petit-maître, élégant, coquet, sentant plus l'amour que la finance. Madame Roguin avait sans doute offert, pour reconnaître les soins donnés à sa fortune, un coupoir en or sculpté, des serre-papiers en malachite garnis de ciselures, tous les coûteux colifichets d'un luxe effréné. Le tapis était un tapis belge d'une étonnante richesse. Du Tillet fit asseoir au coin de sa cheminée, le pauvre parfumeur ébloui, surpris, confondu.

— Voulez-vous déjeuner avec moi?

Il sonna. Vint un valet de chambre mieux mis que Birotteau.

— Dites à M. Legras de monter, puis allez dire à Joseph de rentrer ici, vous le trouverez à la porte de la maison Keller, vous entrerez dire chez Adolphe Keller qu'au lieu d'aller le voir, je l'attendrai jusqu'à l'heure de la bourse. Faites-moi servir, et tôt!

Ces phrases stupéfièrent le parfumeur.

— Il fait venir ce redoutable Adolphe Keller! il le siffle comme un chien! lui, du Tillet!

Un tigre, gros comme le poing, vint déplier une table que Birotteau n'avait pas vue tant elle était mince, et y apporta un pâté de foie gras, une bouteille de vin de Bordeaux, toutes les choses recherchées qui n'apparaissaient chez Birotteau que deux fois par trimestre, aux grands jours. Du Tillet jouissait! Sa haine contre le seul homme qui eût le droit de le mépriser s'épanouissait si chaudement que Birotteau lui fit éprouver la sensation profonde que causerait le spectacle d'un mouton se défendant contre un tigre. Il lui passa par le cœur une idée généreuse; il se demanda si sa vengeance n'était pas accomplie, et flottait entre les conseils de la clémence réveillée et ceux de la haine assoupie.

— Je puis anéantir commercialement cet homme, pensait-il; j'ai droit de vie et de mort sur lui, sur sa femme qui m'a roué, sur sa fille dont la main m'a paru dans un temps toute une fortune. J'ai son argent, contentons-nous de le laisser nager au bout de la corde que je tiendrai.

Les honnêtes gens manquent de tact, ils n'ont aucune mesure dans le bien, parce que pour eux tout est sans détour ni arrière-pensée : Birotteau consomma son malheur, il irrita le tigre, le perça au cœur sans le savoir, il le rendit implacable par un mot, par un éloge, par une expansion vertueuse, par la bonhomie même de la probité. Quand le caissier vint, du Tillet lui montra César.

— Monsieur Legras, apportez-moi dix mille francs et un billet de cette somme fait à mon ordre et à quatre-vingt-dix jours par monsieur qui est monsieur Birotteau, vous savez son adresse?

Du Tillet servit du pâté, versa un verre de vin de Bordeaux au parfumeur qui, se voyant sauvé, se livrait à des rires convulsifs, il caressait sa chaîne de montre, ne mettait une bouchée dans sa bouche que quand son ancien commis lui disait : — Vous ne mangez pas? Il dévoilait ainsi la profondeur de l'abîme où la main de du Tillet l'avait plongé, d'où elle le retirait, où elle pouvait le replonger. Lorsque le caissier revint, qu'après avoir signé l'effet, César sentit les dix billets de banque dans sa poche, il ne se contint plus! Un instant auparavant, son quartier, la banque allaient savoir qu'il ne payait pas, et il lui fallait avouer sa ruine à sa femme! Maintenant, tout était réparé! Le bonheur de la délivrance égalait en intensité les tortures de la défaite, ses yeux s'humectèrent malgré lui.

— Qu'avez-vous donc, mon cher patron? dit du

Tillet. Ne feriez-vous pas pour moi demain, ce que je fais aujourd'hui pour vous? N'est-ce pas simple comme bonjour?

— Du Tillet, dit avec emphase et gravité le bonhomme en se levant et prenant la main de son ancien commis, je te rends toute mon estime.

Du Tillet fut si vigoureusement atteint au sein de sa prospérité qu'il rougit.

— Comment l'avais-je perdue? dit-il.

Birotteau fut de son côté foudroyé par sa bêtise, car certaines paroles nobles peuvent être fort sottes par juxta position.

— Perdue, pas précisément, dit le parfumeur, on m'avait dit des choses sur votre liaison avec madame Roguin! Diable, prendre la femme d'un autre...

— Tu bats la breloque, mon vieux, pensa du Tillet en se servant d'un mot de son premier métier.

En se disant cette phrase, il revenait à son projet d'abattre cette vertu, de la fouler aux pieds, de rendre méprisable sur la place de Paris, l'homme vertueux et honorable qui l'avait pris la main dans le sac. Toutes les haines, politiques ou privées, de femme à femme, d'homme à homme, n'ont pas d'autre fait qu'une semblable surprise. On ne se hait pas pour des intérêts compromis, pour une blessure, ni même pour un soufflet, tout est réparable! Mais avoir été saisi en flagrant délit de lâcheté, le duel qui s'ensuit entre le criminel et le témoin du crime, ne se termine que par la mort de l'un ou de l'autre.

— Oh! madame Roguin, dit railleusement du Tillet, mais n'est-ce pas au contraire une plume dans le bonnet d'un jeune homme? Je vous comprends, mon cher patron; on vous aura dit qu'elle m'avait prêté de l'argent. Eh bien! au contraire, je lui rétablis sa fortune étrangement compromise dans les affaires de son mari. L'origine de ma fortune est pure, je viens de vous la dire. Je n'avais rien, vous le savez! Les jeunes gens se trouvent parfois dans d'affreuses nécessités. On peut se laisser aller au sein de la misère. Mais si l'on a fait, comme la république, des emprunts forcés, eh bien! on les rend, on est alors plus probe que la France.

— C'est cela, dit Birotteau. Mon enfant... Dieu... N'est-ce pas Voltaire qui a dit:

Il fit du repentir la vertu des mortels.

— Pourvu, reprit du Tillet encore assassiné par cette citation, pourvu qu'on n'emporte pas la fortune de son voisin, lâchement, bassement, comme par exemple, si vous veniez à faire faillite avant trois mois et que mes dix mille francs fussent flambés...

— Moi, faire faillite! dit Birotteau qui avait bu trois verres de vin et que le plaisir grisait. On connaît mes opinions sur la faillite! La faillite est la mort d'un commerçant, je mourrais.

— A votre santé, dit du Tillet.

— A ta prospérité, repartit le parfumeur. Pourquoi ne vous fournissez-vous pas chez moi?

— Ma foi, dit du Tillet, je l'avoue, j'ai peur de madame César, elle me fait toujours une impression, et si vous n'étiez pas mon patron, ma foi! je...

— Ah! tu n'es pas le premier qui la trouve belle, et beaucoup l'ont désirée, mais elle m'aime! Eh bien! du Tillet, reprit Birotteau, mon ami, ne faites pas les choses à demi.

— Comment?

Birotteau expliqua l'affaire des terrains à du Tillet qui ouvrit de grands yeux et complimenta le parfumeur sur sa pénétration, sur sa prévision, en vantant l'affaire.

— Eh bien, je suis bien aise de ton approbation, vous passez pour une des fortes têtes de la banque, du Tillet! Cher enfant, vous pouvez m'y procurer un crédit afin d'attendre les produits de l'Huile Céphalique.

— Je puis vous adresser à la maison Nucingen, répondit du Tillet en se promettant de faire danser toutes les figures de la contredanse des faillis à sa victime.

— Ferdinand se mit à son bureau pour écrire la lettre suivante :

A MONSIEUR LE BARON DE NUCINGEN,

A Paris.

« Mon cher baron,

« Le porteur de cette lettre est M. César Birotteau, « adjoint au maire du deuxième arrondissement et « l'un des industriels les plus renommés de la par- « fumerie parisienne; il désire entrer en relation « avec vous. Faites de confiance tout ce qu'il veut « vous demander; en l'obligeant vous obligez

« Votre ami,

« F. DU TILLET. »

Du Tillet ne mit pas de point sur l'i de son nom. Pour ceux avec lesquels il faisait des affaires, cette erreur volontaire était un signe de convention. Les recommandations les plus vives, les chaudes et fa-

vorables instances de sa lettre ne signifiaient rien alors. Cette lettre, où les points d'exclamation suppliaient, où du Tillet se mettait à genoux, était arrachée par des considérations puissantes; il n'avait pas pu la refuser; elle devait être regardée comme non avenue. En voyant l'i sans point, son ami donnait alors de l'eau bénite de cour au solliciteur. Beaucoup de gens du monde et des plus considérables sont joués ainsi, comme des enfants, par les gens d'affaires, par les banquiers, par les avocats qui tous ont une double signature, l'une morte, l'autre vivante. Les plus fins y sont pris. Pour reconnaître cette ruse il faut avoir éprouvé le double effet d'une lettre chaude et d'une lettre froide.

— Vous me sauvez, du Tillet! dit César en lisant cette lettre.

— Mon Dieu! dit du Tillet, allez demander de l'argent; Nucingen en lisant ma lettre vous en donnera tant que vous en voudrez. Malheureusement mes fonds sont engagés pour quelques jours; sans cela je ne vous enverrais pas chez le prince de la haute banque, car les Keller ne sont que des pygmées auprès du baron de Nucingen : il eût été Law, s'il n'était pas Nucingen. Mais avec ma lettre vous serez en mesure le quinze janvier, et nous verrons après. Nucingen et moi nous sommes les meilleurs amis du monde, il ne voudrait pas me désobliger pour un million.

— C'est comme un aval, se dit en lui-même Birotteau qui s'en alla pénétré de reconnaissance pour du Tillet. Eh bien, se disait-il, un bienfait n'est jamais perdu!

Et il philosophait à perte de vue. Une pensée aigrissait son bonheur. Il avait bien pendant quelques jours empêché sa femme de mettre le nez dans les livres, il avait rejeté la caisse sur le dos de Célestin en l'aidant, il avait pu vouloir que sa femme et sa fille eussent la jouissance du bel appartement qu'il leur avait arrangé, meublé; mais ces premiers petits bonheurs épuisés, madame Birotteau serait morte plutôt que de renoncer à voir par elle-même les détails de sa maison, à tenir, suivant son expression, *la queue de la poêle*. Birotteau se trouvait au bout de son latin; il avait usé tous ses artifices pour lui dérober la connaissance des symptômes de sa gêne. Constance avait fortement improuvé l'envoi des mémoires, elle avait grondé les commis, et accusé Célestin de vouloir ruiner sa maison, croyant que Célestin seul avait eu cette idée. Célestin s'était laissé gronder par ordre de Birotteau. Madame César, aux yeux des commis, gouvernait le parfumeur, car il est possible de tromper le public, mais non les gens de sa maison sur celui qui a la supériorité réelle dans un ménage. Birotteau devait avouer sa situation à sa femme, car le compte avec du Tillet allait vouloir une justification. Au retour, Birotteau ne vit pas sans frémir Constance à son comptoir, vérifiant le livre d'échéances et faisant sans doute le compte de caisse.

— Avec quoi payeras-tu demain? lui dit-elle à l'oreille quand il s'assit à côté d'elle.

— Avec de l'argent, répondit-il en tirant ses billets de banque et en faisant signe à Célestin de les prendre.

— Mais d'où viennent-ils?

— Je te conterai cela ce soir. Célestin, inscrivez fin mars, un billet de dix mille francs, ordre du Tillet.

— Du Tillet, dit Constance frappée de terreur.

— Je vais aller voir Popinot, dit César. C'est mal à moi de ne pas encore avoir été le visiter chez lui. Vend-t-on de son huile?

— Les trois cents bouteilles qu'il nous a données sont parties!

Birotteau, ne sors pas, j'ai à te parler, lui dit Constance en prenant César par le bras et en l'entraînant dans sa chambre avec une précipitation qui dans toute autre circonstance eût fait rire.

— Du Tillet, dit-elle quand elle fut seule avec son mari, et après s'être assurée qu'il n'y avait que Césarine avec elle, du Tillet qui nous a volé mille écus! Tu fais des affaires avec du Tillet! un monstre... qui voulait me séduire! lui dit-elle à l'oreille.

— Folie de jeunesse, dit Birotteau devenu tout à coup esprit fort.

— Écoute, Birotteau, tu te déranges! tu ne vas plus à la fabrique. Il y a quelque chose, je le sens! Tu vas me le dire, je veux tout savoir?

— Eh bien! dit Birotteau, nous avons failli être ruinés, nous l'étions même encore ce matin, mais tout est réparé!

Et il raconta l'horrible histoire de sa quinzaine.

— Voilà donc la cause de ta maladie! s'écria Constance.

— Oui, maman, s'écria Césarine. Va, mon père a été bien courageux. Tout ce que je souhaite, est d'être aimée comme il t'aime! Il ne pensait qu'à ta douleur.

— Mon rêve est accompli, dit la pauvre femme en se laissant tomber sur sa causeuse au coin de son feu, pâle, blême, épouvantée. J'avais prévu tout. Je te l'ai dit dans cette fatale nuit, dans notre ancienne chambre que tu as démolie, il ne nous restera que les yeux pour pleurer. Ma pauvre Césarine! je...

— Allons, te voilà, s'écria Birotteau. Ne vas-tu pas m'ôter le courage dont j'ai besoin!

— Pardon, mon ami, dit Constance en prenant la main de César et la lui serrant avec une tendresse qui alla jusqu'au cœur du pauvre homme. J'ai tort, voilà le malheur venu, je serai muette, résignée, pleine de force. Non, tu n'entendras jamais une

plainte. Elle se jeta dans les bras de César, et y dit en pleurant : Courage, mon ami, courage. J'en aurais pour deux, s'il en était besoin !

— Mon huile, ma femme, mon huile nous sauvera.

— Que Dieu nous protége ! dit Constance.

— Anselme ne secourra-t-il donc pas mon père? dit Césarine.

— Je vais le voir, s'écria César trop ému par l'accent déchirant de sa femme qui ne lui était pas connue tout entière, même après dix-neuf ans. Constance, n'aie plus aucune crainte. Tiens, lis la lettre de du Tillet à M. de Nucingen, nous sommes sûrs d'un crédit. J'aurai d'ici là gagné mon procès. D'ailleurs, ajouta-t-il en faisant un mensonge nécessaire, nous avons notre oncle Pillerault, il ne s'agit que d'avoir du courage.

— S'il ne s'agissait que de cela, dit Constance en souriant.

Birotteau, soulagé d'un grand poids, marcha comme un homme mis en liberté, quoiqu'il éprouvât en lui-même l'indéfinissable épuisement qui suit les luttes morales excessives où se dépensent plus de fluide nerveux, plus de volonté qu'on ne doit en émettre journellement, et où l'on prend, pour ainsi dire, sur le capital d'existence. Birotteau était déjà vieilli.

La maison A. Popinot, rue des Cinq-Diamants, avait bien changé depuis un mois. La boutique était repeinte. Les casiers, rechampis et pleins de bouteilles, réjouissaient l'œil de tout commerçant qui connaît les symptômes de la prospérité. Le plancher de la boutique était encombré de papiers d'emballage, le magasin contenait de petits tonneaux de différentes huiles, dont la commission avait été conquise à Popinot par le dévoué Gaudissart. Les livres et la comptabilité, la caisse étaient au-dessus de la boutique et de l'arrière-boutique. Une vieille cuisinière faisait le ménage de trois commis et de Popinot. Popinot habitait le coin de sa boutique, dans un comptoir fermé par un vitrage, et se montrait avec un tablier de serge, de doubles manches en toile verte, la plume à l'oreille, quand il n'était pas plongé dans un tas de papiers, comme au moment où vint Birotteau et où il dépouillait son courrier, plein de traites et de lettres de commande.

A ces mots : — Eh bien ! mon garçon? dits par son ancien patron, il leva la tête, ferma sa cabane à clef, et vint d'un air joyeux, le bout du nez rouge, car il n'y avait pas de feu dans sa boutique, dont la porte restait ouverte.

— Je craignais que vous ne vinssiez jamais, dit Popinot d'un air respectueux.

Les commis accoururent voir le grand homme de la parfumerie, l'adjoint décoré, l'associé de leur patron. Ces muets hommages flattèrent le parfumeur. Birotteau, naguère si petit chez les Keller, éprouva le besoin de se *kelleriser;* il se caressa le menton, sursauta vaniteusement à l'aide de ses talons, en disant ses banalités.

— Eh bien ! mon ami, se lève-t-on de bonne heure? lui demanda-t-il.

— Non, l'on ne se couche pas toujours, dit Popinot, il faut se cramponner au succès...

— Eh bien ! que disais-je? mon huile est une fortune.

— Oui, monsieur, mais les moyens d'exécution y sont pour quelque chose, je vous ai bien monté votre diamant !

— Au fait, dit le parfumeur, où en sommes-nous? Y a-t-il des bénéfices?

— Au bout de vingt jours, s'écria Popinot, y pensez-vous? L'ami Gaudissart n'est en route que depuis treize jours et a pris une chaise de poste sans me le dire. Oh ! il est bien dévoué; nous devons beaucoup à mon oncle! Les journaux, dit-il à l'oreille de Birotteau, nous coûteront douze mille francs.

— Les journaux ! s'écria l'adjoint.

— Vous ne les avez donc pas lus?

— Non.

— Vous ne savez rien alors, dit Popinot.

Vingt mille francs d'affiches, cadres et impressions ! cent mille bouteilles achetées, tout est sacrifice en ce moment. La fabrication se fait sur une grande échelle. Si vous aviez mis le pied au faubourg où j'ai passé souvent les nuits, vous auriez vu un petit casse-noisette de mon invention qui n'est pas piqué des vers. Pour mon compte, j'ai fait ces cinq derniers jours dix mille francs rien qu'en commissions sur les huiles de droguerie.

— Quelle bonne tête ! dit Birotteau en posant sa main sur les cheveux du petit Popinot et les remuant comme si Popinot était un bambin. Je l'ai deviné.

Plusieurs personnes entrèrent.

— A dimanche, nous dînons chez ta tante Ragon, dit Birotteau qui laissa Popinot à ses affaires en voyant que la chair fraîche qu'il était venu sentir n'était pas découpée.

— Est-ce extraordinaire ! Un commis devient négociant en vingt-quatre heures, pensait Birotteau qui ne revenait pas plus du bonheur et de l'aplomb de Popinot que du luxe de du Tillet. Anselme vous a pris un petit air pincé, quand je lui ai mis la main sur la tête, comme s'il était déjà François Keller.

Birotteau n'avait pas songé que les commis le regardaient et qu'un maître de maison a sa dignité à conserver chez lui. Là, comme chez du Tillet, le bonhomme avait fait une sottise par bonté de

cœur, et faute de retenir un sentiment vrai, bourgeoisement exprimé. César aurait blessé tout autre homme qu'Anselme.

Ce dîner du dimanche chez les Ragon devait être la dernière joie des dix-neuf années heureuses du ménage de Birotteau, joie complète d'ailleurs. Ragon demeurait rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, à un deuxième étage, dans une antique maison de digne apparence, dans un vieil appartement à trumeaux où dansaient les bergères en paniers et où paissaient les moutons de ce dix-huitième siècle dont les Ragon représentaient si bien la bourgeoisie grave et sérieuse, à mœurs comiques, à idées respectueuses envers la noblesse, dévouée au souverain et à l'Église. Les meubles, les pendules, le linge, la vaisselle, tout était patriarcal, à formes neuves par leur vieillesse même. Le salon tendu de vieux damas, orné de rideaux en brocatelle, offrait des duchesses, des bonheurs du jour, un superbe Popinot, échevin de Sancerre, peint par Latour, le père de madame Ragon, un bonhomme excellent en peinture et qui souriait comme un parvenu dans sa gloire. Au logis, madame Ragon se complétait par un petit chien anglais de la race de ceux de Charles II, qui faisait un merveilleux effet sur son petit sofa dur, à formes *rococo* qui, certes, n'avait jamais joué le rôle du sofa de Crébillon. Parmi toutes leurs vertus, les Ragon se recommandaient par la conservation de vieux vins arrivés à un parfait dépouillement, et par la possession de quelques liqueurs de madame Amphoux, que des gens assez entêtés pour aimer sans espoir, disait-on, la belle madame Ragon lui avaient rapportées des iles. Aussi leurs petits dîners étaient-ils prisés! Une vieille cuisinière, Jeannette, servait les deux vieillards avec un aveugle dévouement; elle aurait volé des fruits pour leur faire des confitures! Loin de porter son argent aux caisses d'épargne, elle le mettait sagement à la loterie, espérant apporter un jour le gros lot à ses maîtres. Le dimanche où ses maîtres avaient du monde, elle était, malgré ses soixante ans, à la cuisine pour surveiller les plats, à la table pour servir avec une agilité qui eût rendu des points à mademoiselle Mars, dans son rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*.

Les invités étaient le juge Popinot, l'oncle Pillerault, Anselme, les trois Birotteau, les trois Matifat et l'abbé Loraux.

Madame Matifat, naguère coiffée en turban pour danser, vint en robe de velours bleu, gros bas de coton et souliers de peau de chèvre, des gants de chamois bordés de peluche verte et un chapeau doublé de rose, orné d'oreilles d'ours.

Ces dix personnes furent réunies à cinq heures. Les vieux Ragon suppliaient leurs convives d'être exacts. Quand on les invitait, on avait soin de les faire dîner à cette heure, car ces estomacs de soixante-dix ans ne se pliaient point aux nouvelles heures prises par le bon ton. Césarine savait que madame Ragon la placerait à côté d'Anselme, toutes les femmes, même les dévotes et les sottes, s'entendent en fait d'amour. La fille du parfumeur s'était donc mise de manière à tourner la tête à Popinot. Sa mère qui avait renoncé, non sans douleur, au notaire, lequel jouait dans sa pensée le rôle d'un prince héréditaire, contribua, non sans d'amères réflexions, à cette toilette. Constance descendit le pudique fichu de gaze pour découvrir un peu les épaules de Césarine et laisser voir l'attachement du col qui était d'une remarquable élégance. Le corsage à la grecque, croisé de gauche à droite, à cinq plis, pouvait s'entr'ouvrir et montrer de délicieuses rondeurs. La robe mérinos gris de plomb à falbalas bordés d'agréments verts, lui dessinait nettement la taille qui ne parut jamais si fine ni si souple. Ses oreilles étaient ornées de pendeloques en or travaillé, ses cheveux relevés à la chinoise permettaient au regard d'embrasser les suaves fraîcheurs d'une peau nuancée de veines, où la vie la plus pure éclatait aux endroits mats. Enfin Césarine était si coquettement belle que madame Matifat ne put s'empêcher de l'avouer, sans s'apercevoir que la mère et la fille avaient compris la nécessité d'ensorceler le petit Popinot.

M. Birotteau, ni sa femme, ni madame Matifat ne troublèrent la douce conversation que les deux enfants enflammés par l'amour, tinrent à voix basse dans une embrasure de croisée où le froid déployait ses bises fenestrales. D'ailleurs la conversation des grandes personnes s'anima quand le juge Popinot laissa tomber un mot sur la fuite de Roguin, en faisant observer que c'était le second notaire qui manquait, et que pareil crime était jadis inconnu. Madame Ragon, au mot de Roguin, avait poussé le pied de son frère, Pillerault avait couvert la voix du juge, et tous deux lui montraient madame Birotteau.

— Je sais tout, dit Constance d'une voix à la fois douce et peinée.

— Eh bien! dit madame Matifat à Birotteau qui baissait humblement la tête, combien vous emporte-il? s'il fallait écouter les bavardages, vous seriez ruiné.

— Il avait à moi deux cent mille francs. Quant aux quarante qu'il m'a fait imaginairement prêter par un de ses clients dont l'argent était dissipé, nous sommes en procès.

— Vous le verrez juger cette semaine, dit Popinot. J'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas d'expliquer votre situation à M. le président; il a or-

donné la communication des papiers de Roguin dans la chambre du conseil, afin d'examiner depuis quelle époque les fonds du prêteur étaient détournés et les preuves du fait allégué par Derville, qui a plaidé lui-même pour vous éviter des frais.

— Gagnerons-nous? dit madame Birotteau.

— Je ne sais, répondit Popinot. Quoique j'appartienne à la chambre où l'affaire est portée, je m'abstiendrais de délibérer quand même on m'appellerait.

— Mais peut-il y avoir du doute sur un procès aussi simple? dit Pillerault. L'acte ne doit-il pas faire mention de la livraison des espèces, et les notaires déclarer les avoir vu remettre par le prêteur à l'emprunteur? Roguin irait aux galères s'il était sous la main de la justice.

— Selon moi, répondit le juge, le prêteur doit se pourvoir contre Roguin sur le prix de la charge et du cautionnement; mais en des affaires encore plus claires, quelquefois, à la cour royale, les conseillers se trouvent six contre six.

— Comment, mademoiselle, monsieur Roguin s'est enfui! dit Popinot entendant enfin ce qui se disait. Monsieur César ne m'en a rien dit, moi qui donnerais mon sang pour lui...

Césarine comprit que toute la famille tenait dans ce *pour lui*, car si l'innocente fille eût méconnu l'accent, elle ne pouvait se tromper au regard qui l'enveloppa d'une flamme pourpre.

— Je le savais bien, et je le lui disais, mais il a tout caché à ma mère et ne s'est confié qu'à moi!

— Vous lui avez parlé de moi dans cette circonstance, dit Popinot, vous lisez dans mon cœur, mais y lisez-vous tout?

— Peut-être!

— Je suis bien heureux, dit Popinot. Si vous voulez m'ôter toute crainte, dans un an je serai si riche que votre père ne me recevra plus si mal quand je lui parlerai de notre mariage. Je ne vais plus dormir que cinq heures par nuit...

— Ne vous faites pas mal, dit Césarine avec un accent inimitable en jetant à Popinot un regard où se lisait toute sa pensée.

— Ma femme, dit César en sortant de table, je crois que ces jeunes gens s'aiment.

— Eh bien! tant mieux, dit Constance d'un son de voix grave, ma fille serait la femme d'un homme de tête et plein d'énergie; le talent est la plus belle dot d'un prétendu.

Elle se hâta de quitter le salon et d'aller dans la chambre de madame Ragon. César avait dit pendant le dîner quelques phrases qui avaient fait sourire Pillerault et le juge, tant elles accusaient d'ignorance, et qui rappelèrent à cette malheureuse femme combien son pauvre mari se trouvait peu de force à lutter contre le malheur. Constance avait des larmes sur le cœur, elle se défiait instinctivement de du Tillet, car toutes les mères savent le

Timeo Danaos et dona ferentes,

sans savoir le latin. Elle pleura dans les bras de sa fille et de madame Ragon sans vouloir avouer la cause de sa peine.

— C'est nerveux! dit-elle.

Le reste de la soirée fut donné aux cartes par les vieilles gens, et par les jeunes à ces délicieux petits jeux dits innocents parce qu'ils couvrent les innocentes malices des amours bourgeois. Les Matifat se mêlèrent des petits jeux.

— César, dit Constance en revenant, va dès le trois chez M. le baron de Nucingen, afin d'être sûr de ton échéance du quinze longtemps à l'avance. S'il arrivait quelque anicroche, est-ce du jour au lendemain que tu trouverais des ressources?

— J'irai, ma femme, répondit César qui serra la main de Constance et celle de sa fille en ajoutant: Mes chères biches blanches, je vous ai donné de tristes étrennes!

Dans l'obscurité du fiacre, ces deux femmes, qui ne pouvaient voir le pauvre parfumeur, sentirent des larmes tombées chaudes sur leurs mains.

— Espère, mon ami, dit Constance.

— Tout ira bien, papa; monsieur Anselme Popinot m'a dit qu'il verserait son sang pour toi!

— Pour moi, reprit César, et pour la famille, n'est-ce pas? dit-il en prenant un air gai.

Césarine serra la main de son père, de manière à lui dire qu'Anselme était son fiancé.

Pendant les trois premiers jours de l'année, il fut envoyé deux cents cartes chez Birotteau. Cette affluence d'amitiés fausses, ces témoignages de faveur sont horribles pour les gens qui se voient entraînés par le courant du malheur. Birotteau se présenta trois fois vainement à l'hôtel du fameux banquier royaliste, le baron de Nucingen. Le commencement de l'année et ses fêtes justifiaient assez l'absence du financier. La dernière fois, le parfumeur pénétra jusqu'au cabinet du banquier où le premier commis lui dit que M. de Nucingen, rentré à cinq heures du matin d'un bal donné par les Keller, ne pouvait pas être visible à neuf heures et demie. Birotteau sut intéresser à ses affaires le premier commis auprès duquel il resta près d'une demi-heure à causer. Dans la journée, ce ministre de la maison Nucingen lui écrivit que le baron le recevrait le lendemain douze à midi. Quoique chaque heure apportât une goutte d'absinthe, la journée passa avec une effrayante rapidité. Le parfumeur

vint en fiacre et se fit arrêter à un pas de l'hôtel dont la cour était encombrée de voitures. Le pauvre honnête homme eut le cœur bien serré à l'aspect des splendeurs de cette maison célèbre.

— Il a pourtant liquidé deux fois, se dit-il en montant le superbe escalier garni de fleurs, en traversant les somptueux appartements par lesquels la baronne Delphine de Nucingen s'était rendue célèbre. Elle avait la prétention de rivaliser avec les plus riches maisons du faubourg Saint-Germain, où elle n'était pas encore admise.

Le baron déjeunait avec sa femme. Malgré le nombre de gens qui l'attendaient dans ses bureaux, il dit que les amis de du Tillet pouvaient entrer à toute heure. Birotteau tressaillit d'espérance en voyant le changement qu'avait produit le mot du baron sur la figure d'abord insolente du valet de chambre.

— *Bartonnez-moi, ma tchaire,* dit le baron à sa femme se levant et faisant une petite inclination de tête à Birotteau, *mé meinne sir ête eine ponne reuyaliste hai l'ami drai eindime te ti Dilet. Taillurs, monsir hai atjouind ti tussième arrontussement et tonne tes palles d'ine manifissensse hassiatique, ti feras sans titte sa connaissance afec plêsir.*

— Mais je serais très-flattée d'aller prendre des leçons chez madame Birotteau, car Ferdinand...

— Allons, pensa le parfumeur, elle le nomme Ferdinand tout court.

— Nous a parlé de ce bal avec une admiration d'autant plus précieuse qu'il n'admire rien. Ferdinand est un critique sévère, tout devait être parfait. En donnerez-vous bientôt un autre? demanda-t-elle de l'air le plus aimable.

— Madame, de pauvres gens comme nous s'amusent rarement, répondit le parfumeur, ignorant si c'était raillerie ou compliment banal.

—*Meinne sir Rohaude a tiriché la rezdoration te fos habbardemens*, dit le baron.

— Ah! M. Rohault! un joli petit architecte qui revient de Rome, dit Delphine de Nucingen, j'en raffole, il me fait des dessins délicieux sur mon album.

Aucun conspirateur géhenné par le questionnaire à Venise, ne fut plus mal dans les brodequins de la torture que Birotteau ne l'était dans ses vêtements. Il trouvait un air goguenard à tous les mots.

— *Nîs, tonnons essi te bêtîs palles,* dit le baron en jetant un regard inquisitif sur le parfumeur. *Vis foyez ké tît lai monte san melle!*

— Monsieur Birotteau veut-il déjeuner sans cérémonie avec nous? dit Delphine en montrant sa table somptueusement servie.

— Madame la baronne, je suis venu pour affaires et suis...

— *Vis!* dit le baron. *Mon tame, bermeddez-vis te barler t'iffires?*

Delphine fit un petit mouvement d'assentiment en disant au baron : — Allez-vous acheter de la parfumerie?

Le baron haussa les épaules et se retourna vers César au désespoir.

— *Ti Dilet breind lei plis fiffve eindêred à vus*, dit-il.

— Enfin, pensa le pauvre négociant, nous arrivons à la question.

— *Afec sa leddre vis affez tun mâ mésson eine grétid ki n'ai limidé ké bar lais pornes te ma brobre forteine...*

Le baume exhilarant que contenait l'eau présentée par l'ange à Agar dans le désert devait ressembler à la rosée que répandirent dans les veines du parfumeur ces paroles semi-françaises. Le fin baron, pour avoir des motifs de revenir sur des paroles bien données et mal entendues, avait gardé l'horrible prononciation des juifs polonais qui se flattent de parler français.

— *Et visse aurez eine gomde gourand. Foici gomment nîs brocéterons,* dit avec une bonhomie alsacienne le bon, le vénérable et grand financier.

Birotteau ne douta plus de rien, il était commerçant et savait que ceux qui ne sont pas disposés à obliger, n'entrent jamais dans les détails de l'exécution.

— *Che ne vis abbrendrai bas qu'aux crants gomme aux betits, la panque temante troisses zignatires. Tonc fous ferez tis iffits à l'ortre te nodre ami ti Dilet, et chi les enferrai leu chour même afec ma zignadire à la panque et fis aurez à quadre hires le mondant tis iffits que vis aurez siscrits lei madin, ai au daux te la panque. Tcheu ne feux ni quemmission ni haissegomde, rienne, car ch'aurai lé bonhire te vis êdre acréaple... Mais che mede eine gontission!* dit-il en effleurant son nez de son index gauche par un mouvement d'une inimitable finesse.

— Monsieur le baron, elle est accordée d'avance, dit Birotteau qui crut à quelque prélèvement dans ses bénéfices.

— *Eine gontission à laquelle chaddache lei plis grant brisse, barceque che feusse ké montame ti Nichinguenne brenne, gomme ille la titte, tes leizons te montame Pirôdôt.*

— Monsieur le baron, ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie.

— *Meinne sir Pirôdôt,* dit le financier d'un air sérieux, *cesde gonfeni, fis nisse infiderez à fodre brochain pal. Mon femme est chalousse, ille feut foir fos habbardemens, tond on li ha titte eine piènne tcheneralle.*

— Monsieur le baron !

— *Oh! si vis nis refoussez, boind de gomde! vis êdes en crant fafure. Vi! che sais ké visse affiez le bréfet te la Seine ki a ti fenir.*

— Monsieur le baron!

— *Visse affiez La Pillartière, ein chendilomme ortinaire te la champre, pon Fentêheine gomme vis ki fis êdes faite plesser... ô quand de Ceint-Roque.*

— Au treize vendémiaire, monsieur le baron.

— *Visse affiez meinne sir te Lasse-et-bette, meinne sir Fauqueleine te l'agatemî...*

— Monsieur le baron!

— *Hé! terteifle, ne zoyez bas si molesde, monsir l'atjouinde, ché abbris ké le roa affait tite ké fodre palle...*

— Le roi?... dit Birotteau qui n'en put savoir davantage.

Il entra familièrement un jeune homme dans l'appartement, et dont le pas reconnu de loin par la belle Delphine de Nucingen l'avait fait vivement rougir.

— *Ponchour, mon cher te Marsay!* dit le baron de Nucingen, *brenez ma blace; il y a, m'a-t-on tite, ein monte fu tans mais bourreaux. Che sais bourqui! les mines te Wortschin tonnent teux gabitaux de rendes! Vi, chai ressi les gomdes! Visse affez cend mile lifres de rende te plis, matame ti Nichinnkeine. Vi pirrez acheder tis cthindires ei odres papiulles pour edre choli, gomme zi vis en affiez pesouin.*

— Hélas! les Ragon ont vendu leurs actions! s'écria Birotteau.

— Qu'est-ce que ces messieurs? demanda le jeune élégant en souriant.

— *Foilà*, dit monsieur de Nucingen en se retournant, car il atteignait déjà la porte, *elle me semple que ces bersonnes... Te Marsay, ceziaimeinne sir Pirôdôt, rodre barfumire ki tonne tes palles t'eine manniffissensse hassiatique, ai ké lei roa ha tégorai...*

De Marsay prit son lorgnon, et dit : — Ah c'est vrai, je pensais que cette figure ne m'était pas inconnue. Vous allez donc parfumer vos affaires de quelque vertueux cosmétique, les huiler...

— *Ai pien, ces Rakkons,* reprit le baron en faisant une grimace d'homme mécontent, *afaient eine gomde chaise moi, che les ai faforissé t'eine fordine et ils n'ont bas si l'addentre ein chour te plis.*

— Monsieur le baron! s'écria Birotteau.

Le bonhomme trouvait son affaire extrêmement obscure, et sans saluer la baronne ni de Marsay, il courut après le banquier. M. de Nucingen était sur la première marche de l'escalier, le parfumeur l'atteignit au bas quand il entrait dans ses bureaux. En ouvrant la porte, M. de Nucingen vit un geste désespéré de cette pauvre créature qui se sentait enfoncer dans un gouffre, et il lui dit : — *Eh pien! c'esde andentî! foyesse ti Dilet, ai harranchez tit affec li.*

Birotteau crut que de Marsay pouvait avoir de l'empire sur le baron, il remonta l'escalier avec la rapidité d'une hirondelle, se glissa dans la salle à manger où la baronne et de Marsay devaient encore se trouver : il avait laissé Delphine attendant son café à la crème. Il vit bien le café servi, mais la baronne et le jeune élégant avaient disparu. Le valet de chambre sourit à l'étonnement du parfumeur qui descendit lentement les escaliers.

César courut chez du Tillet qui était, lui dit-on, à la campagne, chez madame Roguin. Le parfumeur prit un cabriolet et paya pour être conduit aussi promptement que par la poste à Nogent-sur-Marne. A Nogent-sur-Marne le concierge lui apprit que *monsieur et madame* étaient repartis à Paris. Birotteau revint brisé.

Lorsqu'il raconta sa tournée à sa femme et à sa fille, il fut stupéfait de trouver sa Constance ordinairement perchée, comme un oiseau de malheur, sur la moindre aspérité commerciale, lui donner les plus douces consolations et lui affirmer que tout irait bien.

Le lendemain, Birotteau se trouva dès sept heures dans la rue de du Tillet, au petit jour, en faction. Il pria le portier de du Tillet de le mettre en rapport avec le valet de chambre de du Tillet en glissant dix francs au portier. César obtint la faveur de parler au valet de chambre de du Tillet, et lui demanda de l'introduire auprès de du Tillet aussitôt que du Tillet serait visible, et il glissa deux pièces d'or dans la main du valet de chambre de du Tillet. Ces petits sacrifices et ces grandes humiliations, communes aux courtisans et aux solliciteurs, lui permirent d'arriver à son but. A huit heures et demie, au moment où son ancien commis passait une robe de chambre et secouait les idées confuses du réveil, bâillait, se détortillait, demandant pardon à son ancien patron, Birotteau se trouva face à face avec le tigre affamé de vengeance dans lequel il voyait son seul ami.

— Faites, faites! disait Birotteau.

— Que voulez-vous *mon bon César?* dit du Tillet.

César livra, non sans d'affreuses palpitations, la réponse et les exigences du baron de Nucingen à l'inattention de du Tillet qui l'entendait en cherchant son soufflet, en grondant son valet de chambre sur la maladresse avec laquelle il allumait son feu. Le valet de chambre écoutait, César ne l'apercevait pas, mais il le vit enfin, s'arrêta con-

fus et reprit au coup d'éperon que lui donna du Tillet.

— Allez, allez, je vous écoute! dit le banquier distrait.

Le bonhomme avait sa chemise mouillée. Sa sueur se glaça quand du Tillet dirigea son regard fixe sur lui, lui laissa voir ses prunelles d'argent, tigrées par quelques fils d'or en le perçant jusqu'au cœur par une lueur diabolique.

— Mon cher patron, la banque a refusé des effets de vous passés par la maison Claparon à Gigonnet, *sans garantie,* est-ce ma faute? Comment vous, vieux juge consulaire, faites-vous de pareilles boulettes? Je suis avant tout banquier. Je vous donnerai mon argent, mais je ne saurais exposer ma signature à recevoir un refus de la banque, je n'existe que par le crédit, nous en sommes tous là. Voulez-vous de l'argent?

— Pouvez-vous me donner tout ce dont j'ai besoin?

— Cela dépend de la somme à payer! Combien vous faut-il?

— Trente mille francs.

— Puff... fit du Tillet en éclatant de rire.

En entendant ce rire, le parfumeur, abusé par le luxe de du Tillet, voulut y voir le rire d'un homme pour qui la somme était peu de chose, il respira. Du Tillet sonna.

— Faites monter mon caissier.

— Il n'est pas arrivé, monsieur, répondit le valet de chambre.

— Ces drôles-là se moquent de moi! il est huit heures et demie, on doit avoir fait pour un million d'affaires à cette heure-ci.

Cinq minutes après, M. Legras monta.

— Qu'avons-nous en caisse?

— Vingt mille francs seulement. Monsieur a donné l'ordre d'acheter pour trente mille francs de rente au comptant, payables le quinze.

— C'est vrai, je dors encore.

Le caissier regarda Birotteau d'un air louche et sortit.

— Si la vérité était bannie de la terre, elle confierait son dernier mot à un caissier, dit du Tillet. N'avez-vous pas un intérêt chez le petit Popinot qui vient de s'établir? dit-il après une horrible pause pendant laquelle la sueur emperla le front du parfumeur.

— Oui, dit naïvement Birotteau, croyez-vous que vous pourriez m'escompter sa signature pour une somme importante?

— Apportez-moi cinquante mille francs de ses acceptations, je vous les ferai faire à un taux raisonnable chez un certain Gobseck, très-doux quand il a beaucoup de fonds à placer, et il en a.

XII.

LE DERNIER JOUR D'UN FAILLI.

Birotteau revint chez lui navré, sans s'apercevoir que les banquiers se le renvoyaient, comme un volant sur des raquettes; mais Constance avait déjà deviné que tout crédit était impossible. Si déjà trois banquiers avaient refusé, tous devaient s'être questionnés sur un homme aussi en vue que l'adjoint, et conséquemment la banque de France n'était plus une ressource.

— Essaye de renouveler, dit Constance, et va chez M. Claparon ton coassocié, enfin chez tous ceux à qui tu as remis les effets du quinze, et propose des renouvellements. Il sera toujours temps de revenir chez les escompteurs avec du papier Popinot.

—Demain le treize! dit Birotteau tout à fait abattu.

Suivant l'expression de son prospectus, il jouissait de ce tempérament sanguin qui consomme énormément par les émotions ou par la pensée, et qui veut absolument du sommeil pour réparer ses pertes. Césarine l'amena dans le salon et lui joua pour le récréer le *Songe de Rousseau,* très-joli morceau d'Hérold. Constance travaillait auprès de lui. Le pauvre homme se laissa aller la tête sur une ottomane, et toutes les fois qu'il levait les yeux sur elle, il la voyait un doux sourire sur les lèvres, il s'endormit ainsi.

— Pauvre homme! dit Constance, à quelles tortures il est réservé! pourvu qu'il y résiste.

— Eh! qu'as-tu, maman? dit Césarine en voyant sa mère en pleurs.

— Chère fille, je vois venir une faillite. Si ton père est obligé de déposer son bilan, il faudra n'implorer la pitié de personne. Mon enfant, sois préparée à devenir une simple fille de magasin. Si je te vois prendre ton parti courageusement, j'aurai la force de recommencer la vie! Je connais ton père, il ne soustraira pas un denier, j'abandonnerai mes droits, on vendra tout ce que nous possédons. Toi, mon enfant, porte demain tes bijoux et ta garde-robe chez ton oncle Pillerault; car tu n'es obligée à rien.

Césarine fut saisie d'un effroi sans bornes en entendant ces paroles dites avec une simplicité religieuse. Elle forma le projet d'aller trouver Anselme, mais sa délicatesse l'en empêcha.

Le lendemain, à neuf heures, Birotteau se trouvait rue de Provence, en proie à des anxiétés tout autres que celles par lesquelles il avait passé. Demander un crédit est une action toute simple en commerce. Tous les jours, en entreprenant une affaire, il est nécessaire de trouver des capitaux; mais

demander des renouvellements est, dans la jurisprudence commerciale, ce que la police correctionnelle est à la cour d'assises, un premier pas vers la faillite, comme le délit mène au crime. Le secret de votre impuissance et de votre gêne est en d'autres mains que les vôtres. Un négociant se met pieds et poings liés à la disposition d'un autre négociant, et la charité n'est pas une vertu pratiquée à la bourse. Le parfumeur qui jadis levait un œil si ardent de confiance en allant dans Paris, maintenant affaibli par les doutes, hésitait à entrer chez le banquier Claparon : il commençait à comprendre que chez les banquiers le cœur n'est qu'un viscère. Claparon lui semblait si brutal dans sa grosse joie, et il avait reconnu chez lui tant de mauvais ton qu'il tremblait de l'aborder.

— Il est plus près du peuple, il aura peut-être plus d'âme!

Tel fut le premier mot accusateur que la rage de sa position lui dicta. César puisa sa dernière dose de courage au fond de son âme, et monta l'escalier d'un méchant petit entre-sol, aux fenêtres duquel il avait guigné des rideaux verts, jaunis par le soleil. Il lut sur la porte le mot Bureaux gravé en noir sur un ovale en cuivre; il frappa, personne ne répondit, il entra.

Ces lieux plus que modestes sentaient la misère, l'avarice ou la négligence. Aucun employé ne se montra derrière les grillages en laiton, placés à hauteur d'appui, sur des boiseries de bois blanc non peint qui servaient d'enceinte à des tables à pupitres en bois noirci. Ces bureaux déserts étaient encombrés d'écritoires où l'encre moisissait, de plumes fainéantes, ébouriffées comme des gamins, tortillées en forme de soleils, enfin couverts de cartons, de papiers, d'imprimés, sans doute inutiles. Le parquet du passage ressemblait à celui d'un parloir de pension, tant il était râpé, sale et humide.

La seconde pièce, dont la porte était ornée du mot Caisse, s'harmoniait avec les sinistres facéties du premier bureau. Dans un coin se trouvait une grande cage en bois de chêne treillissée en fil de cuivre, à chatière mobile, garnie d'une énorme malle en fer, sans doute abandonnée aux cabrioles des rats. Cette cage, dont la porte était ouverte, contenait encore un bureau fantastique, et son fauteuil ignoble, troué, vert, à fond percé, dont le crin s'échappait, comme la perruque du patron, en mille tire-bouchons égrillards. Cette pièce, évidemment autrefois le salon de l'appartement avant qu'il ne fût converti en bureau de banque, offrait pour principal ornement une table ronde revêtue d'un tapis en drap vert autour de laquelle étaient de vieilles chaises en maroquin noir et à clous dédorés. La cheminée assez élégante ne présentait à l'œil aucune des morsures noires que laisse le feu, sa plaque était propre; sa glace injuriée par les mouches avait un air mesquin, d'accord avec une pendule en bois d'acajou qui provenait de la vente de quelque vieux notaire et qui ennuyait le regard, attristé déjà par deux flambeaux sans bougies et par une poussière gluante. Le papier de tenture, gris de souris, bordé de rose, annonçait par des teintes fuligineuses le séjour malsain de quelques fumeurs. Rien ne ressemblait davantage au salon banal que les journaux appellent *Cabinet de rédaction*. Birotteau, craignant d'être indiscret, frappa trois coups brefs à la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

— Entrez! cria Claparon dont la tonalité révéla la distance à parcourir par sa voix et le vide de cette pièce où le parfumeur entendait petiller un bon feu, mais où le banquier n'était pas.

Cette chambre lui servait en effet de cabinet particulier. Entre la fastueuse audience de Keller et la singulière insouciance de ce prétendu grand industriel, il y avait toute la différence qui existe entre Versailles et le vigham d'un chef de Hurons. Le parfumeur avait vu les grandeurs de la banque, il allait en voir les gamineries.

Couché dans une sorte de bouge oblong pratiqué derrière le cabinet, et où les habitudes d'une vie insoucieuse avaient abîmé, perdu, confondu, déchiré, encrassé, ruiné tout un mobilier à peu près élégant dans sa primeur, Claparon, à l'aspect de Birotteau, s'enveloppa dans sa robe de chambre crasseuse, déposa sa pipe, et tira les rideaux du lit avec une rapidité qui fit suspecter ses mœurs par l'innocent parfumeur.

— Asseyez-vous, monsieur, dit le banquier qui, sans perruque et la tête enveloppée dans un foulard mis de travers, lui parut d'autant plus hideux, que la robe de chambre en s'entr'ouvrant laissa voir une espèce de maillot en laine blanche tricotée, rendue brune par un usage infiniment trop prolongé.

— Voulez-vous déjeuner avec moi? dit Claparon en se rappelant le bal du parfumeur et voulant autant prendre sa revanche que lui donner le change par cette invitation.

En effet une table ronde débarrassée à la hâte de ses papiers, accusait une jolie compagnie en montrant un pâté, des huîtres, du vin blanc, et les vulgaires rognons sautés au vin de Champagne figés dans leur sauce. Devant le foyer à charbon de terre, le feu dorait une omelette aux truffes. Enfin deux couverts et leurs serviettes tachées par le souper de la veille eussent éclairé l'innocence la plus pure. En homme qui se croyait habile, Claparon insista malgré les refus de Birotteau.

— Je devais avoir quelqu'un, mais ce quelqu'un s'est dégagé, s'écria le malin voyageur de manière à se faire entendre d'une personne qui se serait ensevelie dans ses couvertures.

— Monsieur, dit Birotteau, je viens uniquement pour affaire, et je ne vous tiendrai pas longtemps.

— Je suis accablé, répondit Claparon en montrant un secrétaire à cylindre et des tables encombrées de papiers, on ne me laisse pas un pauvre moment à moi. Je ne reçois que le samedi, mais pour vous, cher monsieur, on y est toujours! Je ne trouve plus le temps d'aimer ni de flâner, je perds le sentiment des affaires qui pour reprendre son vif veut une oisiveté savamment calculée. On ne me voit plus sur les boulevards occupé à ne rien faire. Bah! les affaires m'ennuient, je ne veux plus entendre parler d'affaires, j'ai assez d'argent et n'aurai jamais assez de bonheur. Ma foi! je veux voyager, voir l'Italie! Oh! chère Italie! belle encore au milieu de ses revers, adorable terre où je rencontrerai sans doute une Italienne molle et majestueuse! j'ai toujours aimé les Italiennes! Avez-vous eu jamais une Italienne à vous? Non! Eh bien, venez avec moi en Italie. Nous verrons Venise, séjour des doges, et bien mal tombée aux mains inintelligentes de l'Autriche où les arts sont inconnus! Bah! laissons les affaires, les canaux, les emprunts et les gouvernements tranquilles. Je suis bon prince quand j'ai le gousset garni. Tonnerre! voyageons!

— Un seul mot, monsieur, et je vous laisse, dit Birotteau. Vous avez passé mes effets à monsieur Bidault.

— Vous voulez dire Gigonnet? ce bon petit Gigonnet, un homme coulant... comme un nœud.

— Oui, reprit César. Je voudrais... et en ceci je compte sur votre honneur et votre délicatesse...

Claparon s'inclina.

— Je voudrais pouvoir renouveler...

— Impossible, répondit nettement le banquier, je ne suis pas seul dans l'affaire. Nous sommes réunis en conseil, une vraie chambre, mais où l'on s'entend comme des larrons en foire. Ah! diable! nous délibérons. Les terrains de la Madeleine ne sont rien, nous opérons ailleurs. Eh! cher monsieur, si nous ne nous étions pas engagés dans les Champs-Élysées, autour de la bourse qui va s'achever, dans le quartier Saint-Lazare et à Tivoli, nous ne serions pas, comme dit le gros Nucingen, dans les *iffires*. Qu'est-ce que c'est donc que la Madeleine? une petite souillon d'affaire. Prr! nous ne *carottons* pas, mon brave, dit-il en frappant sur le ventre de Birotteau et lui serrant la taille. Allons, voyons, déjeunez, nous causerons, reprit Claparon afin d'adoucir son refus.

— Volontiers, dit Birotteau. Tant pis pour le convive, pensa le parfumeur en méditant de griser Claparon afin d'apprendre quels étaient ses vrais associés dans une affaire qui commençait à lui paraître ténébreuse.

— Bon! Victoire! cria le banquier.

A ce cri parut une vraie Léonarde attifée comme une marchande de poisson.

— Dites à mes commis que je n'y suis pour personne, pas même pour Nucingen, les Keller, Gigonnet et autres!

— Il n'y a que monsieur Lempereur de venu.

— Il recevra le beau monde, dit Claparon. Le fretin ne passera pas la première pièce. On dira que je médite un coup... de vin de Champagne!

Griser un ancien commis voyageur est chose impossible. César avait pris la verve du mauvais ton pour les symptômes de l'ivresse, quand il essaya de confesser son associé.

— Cet infâme Roguin est toujours en correspondance avec vous, dit Birotteau, ne devriez-vous pas lui écrire d'aider un ami qu'il a compromis, un homme avec lequel il dînait tous les dimanches et qu'il connaît depuis vingt ans?

— Roguin?... un sot! sa part est à nous. Ne soyez pas triste, mon brave, tout ira bien. Payez le quinze, et la première fois nous verrons! Quand je dis nous verrons... (un verre de vin!) les fonds ne me concernent en aucune manière. Ah! vous ne payeriez pas, je ne vous ferais point la mine, je ne suis dans l'affaire que pour une commission sur les achats et pour un droit sur les réalisations, moyennant quoi je manœuvre les propriétaires... Comprenez-vous? vous avez des associés solides, aussi n'ai-je pas peur, mon cher monsieur. Aujourd'hui les affaires se divisent! Une affaire exige le concours de tant de capacités! Mettez-vous avec nous dans les affaires? ne carottez pas avec des pots de pommade et des peignes!... mauvais! mauvais! Tondez le public, entrez dans la spéculation.

— La spéculation? dit le parfumeur, quel est ce commerce?

— C'est le commerce abstrait, reprit Claparon, un commerce qui restera secret pendant une dizaine encore, au dire du grand Nucingen, le Napoléon de la finance, et par lequel un homme embrasse les totalités des chiffres, écrème les revenus avant qu'ils n'existent, une conception gigantesque, une façon de mettre l'espérance en coupes réglées, enfin une nouvelle cabale! Nous ne sommes encore que dix ou douze têtes fortes initiées aux secrets cabalistiques de ces magnifiques combinaisons.

César ouvrait les yeux et les oreilles en essayant de comprendre cette phraséologie composite.

— Écoutez, dit Claparon après une pause, de semblables coups veulent des hommes. Il y a l'homme à idées qui n'a pas le sou, comme tous les gens à idées. Ces gens là pensent et dépensent, sans faire attention à rien. Figurez-vous un cochon qui vague dans un bois de truffes? Il est suivi par un gaillard, l'homme d'argent qui attend le grognement excité par la trouvaille. Quand l'homme à idées a rencontré quelque bonne affaire, l'homme d'argent lui donne alors une tape sur l'épaule et lui dit : Qu'est-ce que c'est que ça? Vous vous mettez dans la gueule d'un four, mon brave, vous n'avez pas les reins assez forts, voilà mille francs et laissez-moi mettre en scène cette affaire. Bon! le banquier convoque les industriels. Mes amis, à l'ouvrage! des prospectus! la blague à mort! On prend les cors de chasse et on crie à son de trompe : Cent mille francs pour cinq sous! ou cinq sous pour cent mille francs, des mines d'or, des mines de charbon. Enfin tout *l'esbrouffe* du commerce. On achète l'avis des hommes de science ou d'art, la parade se déploie, le public entre, il en a pour son argent, la recette est dans nos mains. Le cochon est chambré sous son toit avec des pommes de terre, et les autres se chafriolent dans les billets de banque. Voilà, mon cher monsieur. Entrez dans les affaires! que voulez-vous être? cochon, dindon, paillasse ou millionnaire? Réfléchissez à ceci : je vous ai formulé la théorie des emprunts modernes. Venez me voir; vous trouverez un bon garçon toujours jovial. La jovialité française, grave et légère, ne nuit pas aux affaires, au contraire! Des hommes qui trinquent sont bien faits pour se comprendre! Allons! encore un verre de vin de Champagne! il est soigné, allez! Ce vin est envoyé par un homme d'Épernay même, à qui j'en ai bien fait vendre, et à bon prix. (J'étais dans les vins.) Il se montre reconnaissant et se souvient de moi dans ma prospérité. C'est rare!

Birotteau, surpris de la légèreté, de l'insouciance de cet homme à qui tout le monde accordait une profondeur étonnante et de la capacité, n'osait plus le questionner. Dans l'excitation brouillonne où l'avait mis le vin de Champagne, il se souvint cependant d'un nom qu'avait prononcé du Tillet, et demanda quel était et où demeurait monsieur Gobseck, banquier.

— En seriez-vous là! mon cher monsieur? dit Claparon. Gobseck est banquier comme le bourreau de Paris est médecin! Son premier mot est le cinquante pour cent, et il est de l'école d'Harpagon : il tient à votre disposition des serins des Canaries, des boas empaillés, des fourrures en été, du nankin en hiver. Et quelles valeurs lui présenteriez-vous? Pour prendre votre papier nu, il faudrait lui déposer votre femme, votre fille, votre parapluie, tout jusqu'à votre carton à chapeau, vos socques (vous donnez dans le socque articulé), pelles, pincettes et le bois que vous avez dans vos caves! Gobseck! Gobseck! vertu du malheur! qui vous a indiqué cette guillotine financière?

— M. du Tillet.

— Ah! le drôle, je le reconnais! Nous avons été jadis amis, et si nous nous sommes brouillés à ne pas nous saluer, croyez que ma répulsion est fondée! il m'a laissé lire au fond de son âme de boue, et il m'a mis mal à mon aise pendant le beau bal que vous nous avez donné, je ne puis pas le sentir avec son air fat. Parce qu'il a une notaresse! J'aurai des marquises, moi! quand je voudrai, et il n'aura jamais mon estime, lui! Ah! mon estime est une princesse qui ne le gênera jamais dans son lit! Vous êtes un farceur, dites donc, gros père, nous flanquer un bal et vingt jours après demander des renouvellements! Vous pouvez aller très-loin! Faisons des affaires ensemble! Vous avez une réputation, elle me servira! Oh! du Tillet était né pour comprendre Gobseck! Du Tillet finira mal sur la place! On le dit le *mouton* de ce vieux Gobseck! Il ne peut pas aller loin. Gobseck est dans le coin de sa toile, tapi comme une vieille araignée qui a fait le tour du monde. Tôt ou tard! *zut!* l'usurier le sifflera comme moi ce verre de vin! Tant mieux! Du Tillet m'a joué un tour!... oh! un tour pendable!

Après une heure et demie employée à des bavardages qui n'avaient aucun sens, Birotteau voulut partir en voyant l'ancien commis voyageur prêt à lui raconter l'aventure d'un représentant du peuple à Marseille, amoureux d'une actrice qui jouait le rôle de la BELLE ARSÈNE et que la parterre royaliste sifflait.

— « Il se lève, dit Claparon, et se dresse dans sa loge : *Artè qui l'a siblée... eu!... Si c'est oune femme, je l'amprise, si c'est oune homme, nous se verrons, si c'est ni l'un ni l'autte, que le troun di diou le cure!...* Savez-vous comment a fini l'aventure?

— Adieu, monsieur, dit Birotteau.

— Vous aurez à venir me voir, lui dit alors Claparon. La première broche *Cayron* nous est revenue avec protêt et je suis endosseur, j'ai remboursé. Je vais envoyer chez vous, car les affaires avant tout!

Birotteau se sentit atteint aussi avant dans le cœur par cette froide et grimacière obligeance que par la dureté de Keller et par la raillerie allemande de Nucingen. La familiarité de cet homme et ses grotesques confidences allumées par le vin de Champagne avaient flétri l'âme de l'honnête parfumeur qui crut sortir d'un mauvais lieu financier. Il descendit l'escalier, se trouva dans les rues, sans savoir où il allait. Il continua les boulevards, atteignit la

rue Saint-Denis, se souvint de Molineux, et se dirigea vers la Cour Batave. Il monta l'escalier sale et tortueux que naguère il avait monté glorieux et fier, il se souvint de la mesquine âpreté de Molineux, et frémit d'avoir à l'implorer. Comme lors de la première visite du parfumeur, le propriétaire était au coin de son feu, mais digérant son déjeuner : Birotteau lui formula sa demande.

— Renouveler un effet de douze cents francs ! dit Molineux en exprimant une railleuse incrédulité. Vous n'en êtes pas là, monsieur. Si vous n'avez pas douze cents francs le quinze pour payer mon billet, vous renverrez donc ma quittance de loyer impayée? Ah! j'en serais fâché, je n'ai pas la moindre politesse en fait d'argent, mes loyers sont mes revenus. Sans cela avec quoi payerais-je ce que je dois? Un commerçant ne désapprouvera pas ce principe salutaire. L'argent ne connaît personne, il n'a pas d'oreilles, l'argent! Il n'a pas de cœur, l'argent! L'hiver est rude ! voilà le bois renchéri. Si vous ne payez pas le quinze, le seize un petit commandement à midi. Bah! le bonhomme Mitral, votre huissier, est le mien, il vous enverra son commandement sous enveloppe avec tous les égards dus à votre haute position.

—Monsieur, je n'ai jamais reçu d'assignation pour mon compte, dit Birotteau.

— Il y a commencement à tout, dit Molineux.

Consterné par la dureté du vieillard, le parfumeur fut abattu, car il entendit le glas de la faillite tinter à ses oreilles. Chaque tintement réveillait le souvenir des dires que sa jurisprudence impitoyable lui avait suggérés sur les faillis. Ses opinions se dessinaient en traits de feu sur la molle substance de son cerveau.

— A propos, dit Molineux, vous avez oublié de mettre sur vos effets *valeur reçue en loyers,* ce qui peut conserver mon privilége.

— Ma position me défend de rien faire au détriment de mes créanciers, dit le parfumeur hébété par la vue du précipice entr'ouvert.

— Bien, monsieur, très-bien, je croyais avoir tout appris en matière de location avec messieurs les locataires. J'apprends par vous à ne jamais recevoir d'effets en payement! Ah ! je plaiderai, car votre réponse dit assez que vous manquerez à votre signature. L'espèce intéresse tous les propriétaires de Paris.

Birotteau sortit dégoûté de la vie. Il est dans la nature de ces âmes tendres et molles de se rebuter à un premier refus, de même qu'un premier succès les encourage. César n'espéra plus que dans le dévouement du petit Popinot auquel il pensa naturellement en se trouvant au marché des Innocents.

— Le pauvre enfant! qui m'eût dit cela, quand il y a six semaines, aux Tuileries, je le lançais!

Il était environ quatre heures, moment où les magistrats quittent le palais. Par hasard, le juge d'instruction était venu voir son neveu. Ce juge, l'un des esprits les plus perspicaces en fait de morale, avait une seconde vue qui lui permettait de voir les intentions secrètes, de reconnaître le sens des actions humaines les plus indifférentes, les germes d'un crime, les racines d'un délit : il regarda Birotteau sans que Birotteau s'en doutât. Le parfumeur, contrarié de trouver l'oncle auprès du neveu, lui parut gêné, préoccupé, pensif. Le petit Popinot toujours affairé, la plume à l'oreille, fut comme toujours à plat ventre devant le père de sa Césarine. Les phrases banales dites par César à son associé parurent au juge être les paravents d'une demande importante. Au lieu de partir, le rusé magistrat resta chez son neveu malgré son neveu, car il avait calculé que le parfnmeur essayerait de se débarrasser de lui en se retirant lui-même. Quand Birotteau partit, le juge s'en alla, mais il remarqua Birotteau flânant dans la partie de la rue des Cinq-Diamants qui mène à la rue Aubry-Boucher. Cette minime circonstance lui donna des soupçons sur les intentions de César, il sortit alors rue des Lombards, et quand il eut vu le parfumeur rentré chez Anselme, il y revint promptement.

— Mon cher Popinot, avait dit César à son associé, je viens te demander un service.

— Que faut-il faire? dit Popinot avec une généreuse ardeur.

— Ah ! tu me sauves la vie, s'écria le bonhomme, heureux de cette chaleur de cœur qui scintillait au milieu des glaces où il voyageait depuis vingt-cinq jours.

— Il faudrait me régler cinquante mille francs en compte sur ma portion de bénéfices, nous nous entendrions pour le payement.

Popinot regarda fixement César, César baissa les yeux. En ce moment le juge reparut.

— Mon enfant... Ah! pardon, monsieur Birotteau!... Mon enfant, j'ai oublié de te dire...

Et par le geste impérieux du magistrat, le juge attira son neveu dans la rue, et le força, quoiqu'en veste et tête nue, à l'écouter en marchant vers la rue des Lombards.

— Mon neveu, ton ancien patron pourrait se trouver dans des affaires tellement embarrassées qu'il lui fallût en venir à déposer son bilan. Avant d'arriver là, les hommes qui comptent quarante ans de probité, les hommes les plus vertueux, dans le désir de conserver leur honneur, imitent les joueurs les plus enragés, ils sont capables de tout : ils vendent leurs femmes, trafiquent de leurs filles, compromettent leurs meilleurs amis, mettent en

gage ce qui ne leur appartient pas, ils vont au jeu, deviennent comédiens, menteurs, ils savent pleurer. Enfin j'ai vu les choses les plus extraordinaires. Toi-même as été témoin de la bonhomie de Roguin à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession! Je n'applique pas ces conclusions rigoureuses à monsieur Birotteau, je le crois honnête; mais s'il te demandait de faire quoi que ce soit qui fût contraire aux lois du commerce, comme de souscrire des effets de complaisance et de te lancer dans un système de *circulations*, qui, selon moi, est un commencement de friponnerie, c'est la fausse monnaie du papier, promets-moi de ne rien signer sans me consulter. Songe que si tu aimes sa fille, il ne faut pas, dans l'intérêt même de ta passion, détruire ton avenir. Si M. Birotteau doit tomber, à quoi bon tomber vous deux? N'est-ce pas vous priver l'un et l'autre de toutes les chances de ta maison de commerce, qui sera son refuge?

— Merci mon oncle, à bon entendeur salut, dit Popinot à qui la navrante exclamation de son patron fut alors expliquée.

Le marchand d'huiles fines et autres rentra dans sa sombre boutique, le front soucieux. Birotteau remarqua ce changement.

— Faites-moi l'honneur de monter dans ma chambre, nous y serons mieux qu'ici. Les commis, quoique très-occupés, pourraient nous entendre.

Birotteau suivit Popinot, en proie à des anxiétés de condamné entre la cassation de son arrêt ou le rejet de son pourvoi.

— Mon cher bienfaiteur, dit Anselme, vous ne doutez pas de mon dévouement, il est aveugle. Permettez-moi seulement de vous demander si cette somme vous sauve entièrement, si ce n'est pas seulement un retard à quelque catastrophe, et alors à quoi bon m'entraîner? Il vous faut des billets à quatre-vingt-dix jours. Eh bien! dans trois mois, il me sera certes impossible de les payer.

Birotteau, pâle et solennel, se leva, regarda Popinot.

Popinot épouvanté s'écria : — Je les ferai si vous voulez!

— Ingrat! dit le parfumeur qui usa le reste de ses forces pour jeter ce mot au front d'Anselme comme une marque d'infamie.

Birotteau marcha vers la porte et sortit. Popinot, revenu de la sensation que ce mot terrible produisit sur lui, se jeta dans l'escalier, courut dans la rue, mais il ne trouva point le parfumeur! L'amant de Césarine entendit toujours ce formidable arrêt, il eut constamment sous les yeux la figure décomposée du pauvre César, il vécut enfin, comme Hamlet, avec un épouvantable spectre à ses côtés.

XIII.

LE DÉPÔT D'UN BILAN.

Birotteau tourna dans les rues de ce quartier comme un homme ivre. Cependant il finit par se trouver sur le quai, le suivit et alla jusqu'à Sèvres, où il passa la nuit dans une auberge, insensé de douleur.

Sa femme effrayée n'osa le faire chercher nulle part. En semblable occurrence, une alarme imprudemment donnée est fatale. La sage Constance immola ses inquiétudes à la réputation commerciale; elle attendit pendant toute la nuit, entremêlant ses prières aux alarmes. César était-il mort? Était-il allé faire quelque course en dehors de Paris, à la piste d'un dernier espoir? Le lendemain matin, elle se conduisit comme si elle connaissait les raisons de cette absence; mais elle manda son oncle et le pria d'aller à la Morgue, en voyant qu'à cinq heures Birotteau n'était pas revenu. Pendant ce temps, la courageuse créature était à son comptoir, sa fille brodait auprès d'elle. Toutes deux, le visage composé, ni triste ni souriant, répondaient au public.

Quand Pillerault revint, il revint accompagné de César. Au retour de la bourse, il l'avait rencontré dans le Palais-Royal, hésitant à monter au jeu. Ce jour était le quatorze. A dîner, César ne put manger : son estomac, trop violemment contracté, rejetait les aliments. L'après-dîner fut encore horrible. Le négociant éprouva, pour la centième fois, une de ces affreuses alternatives d'espoir, et de désespoir qui, en faisant monter à l'âme toute la gamme de sensations joyeuses et la précipitant à la dernière des sensations de la douleur, usent ces natures faibles. Derville, avoué de Birotteau, vint et s'élança dans le salon splendide où madame César retenait de tout son pouvoir son pauvre mari qui voulait aller se coucher au cinquième étage : « pour ne pas voir les monuments de ma folie! » disait-il.

— Le procès est gagné, dit Derville.

A ces mots, la figure crispée de César se détendit, mais sa joie effraya l'oncle Pillerault et Derville. Les femmes sortirent épouvantées pour aller pleurer dans la chambre de Césarine.

— Je puis emprunter alors! s'écria le parfumeur.

— Ce serait imprudent, dit Derville, ils interjettent appel, la cour peut réformer le jugement, mais en un mois nous aurons arrêt.

— Un mois!

César tomba dans un assoupissement dont personne ne tenta de le tirer. Cette espèce de cata-

lepsie retournée, pendant laquelle le corps vivait et souffrait, tandis que les fonctions de l'intelligence étaient suspendues, ce répit donné par le hasard fut regardé, comme un bienfait de Dieu, par Constance, Césarine, Pillerault et Derville, qui jugèrent bien. Birotteau put ainsi supporter les déchirantes émotions de la nuit. Il était dans une bergère au coin de la cheminée, à l'autre se tenait sa femme qui l'observait attentivement, un doux sourire sur les lèvres, un de ces sourires qui prouvent que les femmes sont plus près que les hommes de la nature angélique, en ce qu'elles savent mêler une tendresse infinie à la plus entière compassion, secret qui n'appartient qu'aux anges aperçus dans quelques rêves providentiellement semés à de longs intervalles dans la vie humaine. Césarine, assise sur un petit tabouret, était aux pieds de sa mère, et frôlait de temps en temps avec sa chevelure les mains de son père en lui faisant une caresse où elle essayait de mettre les idées que dans ces crises la voix rend importunes.

Assis dans son fauteuil comme le chancelier de l'Hospital est dans le sien au péristyle de la chambre des députés, Pillerault, ce philosophe prêt à tout, montrait sur sa figure cette intelligence gravée au front des sphinx égyptiens, et causait avec Derville à voix basse. Constance avait été d'avis de consulter l'avoué dont la discrétion n'était pas à suspecter; ayant son bilan écrit dans sa tête, elle avait exposé sa situation à l'oreille de Derville. Après une conférence d'une heure environ, tenue sous les yeux du parfumeur hébété, l'avoué hocha la tête en regardant Pillerault.

—Madame, dit-il avec l'horrible sang-froid des gens d'affaires, il faut déposer. En supposant que, par un artifice quelconque, vous arriviez à payer demain, vous devez solder au moins trois cent mille francs, avant de pouvoir emprunter sur tous vos terrains. A un passif de cinq cent cinquante mille francs, vous opposez un actif très-beau, très-productif, mais non réalisable, vous succomberez dans un temps donné. Mon avis est qu'il vaut mieux sauter par la fenêtre que de se laisser rouler dans les escaliers.

— C'est mon avis aussi, mon enfant, dit Pillerault.

Derville fut reconduit par madame César et par Pillerault.

— Pauvre père! dit Césarine qui se leva doucement pour mettre un baiser sur le front de César. Anselme n'a donc rien pu? demanda-t-elle quand son oncle et sa mère revinrent.

—Ingrat! s'écria César frappé par ce nom dans le seul endroit vivant de son souvenir, comme une touche de piano dont le marteau va frapper sa corde.

Depuis le moment où ce mot lui fut jeté comme un anathème, le petit Popinot n'avait pas eu un moment de sommeil, ni un instant de tranquillité. Le malheureux enfant maudissait son oncle et l'avait été trouver. Pour faire capituler cette vieille expérience judiciaire, il avait déployé l'éloquence de l'amour, espérant séduire l'homme sur qui les paroles humaines glissaient comme l'eau sur une toile, un juge!

— Commercialement parlant, lui dit-il, l'usage permet à l'associé gérant de régler une certaine somme à l'associé commanditaire par anticipation sur les bénéfices, et notre société doit en réaliser. Tout examen fait de mes affaires, je me sens les reins assez forts pour payer quarante mille francs en trois mois! La probité de monsieur César permet de croire que ces quarante mille francs vont être employés à solder ses billets. Ainsi les créanciers, s'il y a faillite, n'auront aucun reproche à nous adresser! D'ailleurs, mon oncle, j'aime mieux perdre quarante mille francs que de perdre Césarine. Au moment où je parle, elle est sans doute instruite de mon refus, et va me mésestimer. J'ai promis de donner mon sang pour mon bienfaiteur! Je suis dans le cas d'un jeune matelot qui doit sombrer en tenant la main de son capitaine, du soldat qui doit périr avec son général.

— Sois bon cœur, et mauvais négociant, tu ne perdras pas mon estime, dit le juge en serrant la main de son neveu. J'ai beaucoup pensé à ceci, reprit-il, je sais que tu es amoureux fou de Césarine, je crois que tu peux satisfaire aux lois du cœur et aux lois du commerce.

— Ah! mon oncle, si vous en avez trouvé le moyen vous me sauvez l'honneur.

— Avance à Birotteau cinquante mille francs en faisant un acte de réméré relatif à ses intérêts dans votre huile, qui est devenue comme une propriété, je te rédigerai l'acte.

Anselme embrassa son oncle, retourna chez lui, fit pour cinquante mille francs d'effets, et courut de la rue des Cinq-Diamants à la place Vendôme, en sorte qu'au moment où Césarine, sa mère et leur oncle Pillerault regardaient le parfumeur, surpris du ton sépulcral avec lequel il avait prononcé ce mot: Ingrat! en réponse à la question de sa fille, la porte du salon s'ouvrit, et Popinot parut.

— Mon cher et bien aimé patron, dit-il en s'essuyant le front baigné de sueur, voilà ce que vous m'avez demandé.

Il tendit les billets.

— Oui, j'ai bien étudié ma position, n'ayez aucune peur, je payerai, sauvez, sauvez votre honneur!

— J'étais bien sûre de lui! s'écria Césarine en

saisissant la main de Popinot et la serrant avec une force convulsive.

Madame César embrassa Popinot, le parfumeur se dressa comme un juste entendant la trompette du jugement dernier ; il sortait comme d'une tombe! Puis il avança la main par un mouvement frénétique pour saisir les cinquante papiers timbrés.

— Un instant ! dit le terrible oncle Pillerault en arrachant les billets de Popinot, un instant !

Les quatre personnages qui composaient cette famille, César et sa femme, Césarine et Popinot, étourdis par l'action de leur oncle et par son accent, le regardèrent avec terreur déchirer les billets et les jeter dans le feu qui les consuma, sans qu'aucun d'eux les arrêtât au passage.

— Mon oncle!

— Mon oncle !

— Mon oncle !

— Monsieur !

Ce fut quatre voix, quatre cœurs en un seul, une effrayante unanimité.

L'oncle Pillerault prit le petit Popinot par le cou, le serra sur son cœur et le baisa au front.

— Tu es digne de l'adoration de tous ceux qui ont du cœur, lui dit-il. Si tu aimais ma fille, eût-elle un million, n'eusses-tu rien que ça (il montra les cendres noires des effets), si elle t'aimait, vous seriez mariés dans quinze jours. Ton patron, dit-il en désignant César, est fou! Mon neveu, reprit le grave Pillerault en s'adressant au parfumeur, mon neveu, plus d'illusions! On doit faire les affaires avec des écus et non avec des sentiments. Ceci est sublime... mais inutile! J'ai passé deux heures à la bourse, tu n'as pas pour deux liards de crédit, tout le monde parlait de ton désastre, de renouvellements refusés, de tes tentatives auprès de plusieurs banquiers, de leurs refus, de tes folies, six étages montés pour aller trouver un propriétaire bavard comme une pie afin de renouveler douze cents francs, ton bal donné pour cacher ta gêne. On va jusqu'à dire que tu n'avais rien chez Roguin. Selon vos ennemis, Roguin est un prétexte. Un de mes amis, chargé de tout apprendre, est venu confirmer mes soupçons : chacun pressent l'émission des effets Popinot; tu l'as établi tout exprès pour en faire une planche à billets. Enfin toutes les calomnies et les médisances que s'attire un homme qui veut monter un bâton de plus sur l'échelle sociale roulent à cette heure dans le commerce ! Tu aurais colporté vainement pendant huit jours les cinquante billets de Popinot sur tous les comptoirs; tu aurais essuyé d'humiliants refus; personne n'en voudrait : rien ne prouve le nombre auquel tu les émets, et l'on s'attend à te voir sacrifier ce pauvre enfant pour ton salut. Tu aurais détruit son crédit en pure perte! Sais-tu ce que le plus hardi des escompteurs te donnerait de ces cinquante mille francs? Vingt mille! vingt mille, entends-tu ! En commerce, il est des instants où il faut pouvoir se tenir devant le monde trois jours sans manger, comme si l'on avait une indigestion, et le quatrième on est admis au garde-manger du crédit. Tu ne peux pas vivre ces trois jours; tout est là. Mon pauvre neveu, du courage, il faut déposer ton bilan. Voici Popinot, me voilà, nous allons, aussitôt tes commis couchés, travailler ensemble afin de t'éviter ces angoisses.

— Mon oncle! dit le parfumeur en joignant les mains.

— César, veux-tu donc arriver à un bilan honteux où il n'y ait pas d'actif? Ton intérêt chez Popinot te sauve l'honneur.

César, éclairé par ce fatal et dernier jet de lumière, vit enfin l'affreuse vérité dans toute son étendue, il retomba sur sa bergère, de là sur ses genoux, sa raison s'égara, il redevint enfant. Sa femme le crut mourant, elle s'agenouilla pour le relever, mais elle s'unit à lui, quand elle lui vit joindre les mains, lever les yeux et réciter avec une componction résignée en présence de son oncle, de sa fille et de Popinot la sublime prière des catholiques.

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre sainte volonté soit faite dans la terre comme dans le ciel, DONNEZ-NOUS NOTRE PAIN QUOTIDIEN, et pardonnez-nous nos offenses comme vous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ainsi soit-il! »

Des larmes vinrent aux yeux du stoïque Pillerault. Césarine accablée, en larmes, avait la tête penchée sur l'épaule de Popinot, pâle et roide comme une statue.

— Descendons, dit l'ancien négociant au jeune homme en lui prenant le bras.

A onze heures et demie, ils laissèrent César aux soins de sa femme et de sa fille.

En ce moment Célestin, le premier commis, qui durant ce secret orage avait dirigé la maison, monta dans les appartements et entra au salon. En entendant son pas, Césarine courut lui ouvrir pour qu'il ne vît pas l'abattement du maître.

— Parmi les lettres de ce soir, dit-il, il y en avait une venue de Tours, dont l'adresse était mal mise, ce qui a produit du retard. Je pense qu'elle est du frère de monsieur; je ne l'ai pas ouverte.

— Mon père, cria Césarine, une lettre de mon oncle de Tours.

— Ah ! je suis sauvé! cria César. Mon frère! mon frère! dit-il en baisant la lettre.

RÉPONSE DE FRANÇOIS A CÉSAR BIROTTEAU.

Tours, 17 courant.

« Mon bien-aimé frère, ta lettre m'a causé la plus vive affliction. Après l'avoir lue, je suis allé offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe à ton intention, en l'intercédant par le sang que son fils, notre divin rédempteur, a répandu pour nous, de jeter sur tes peines un regard miséricordieux. Au moment où j'ai prononcé mon oraison *Pro meo fratre Cæsare,* j'ai eu les yeux pleins de larmes en pensant à toi, de qui, par malheur, je suis séparé dans les jours où tu dois avoir besoin des secours de l'amitié fraternelle. Mais j'ai songé que le digne et vénérable M. Pillerault me remplacera sans doute. Mon cher César, n'oublie pas au milieu de tes chagrins que cette vie est une vie d'épreuves et de passage; qu'un jour nous serons récompensés d'avoir souffert pour le saint nom de Dieu, pour sa sainte Église, pour avoir observé les maximes de l'Évangile et pratiqué la vertu; autrement les choses de ce monde n'auraient point de sens. Si je te redis ces maximes, en sachant combien tu es pieux et bon, c'est qu'il peut arriver aux personnes qui, comme toi, sont jetées dans les orages du monde et lancées sur la mer périlleuse des intérêts humains, de se permettre des blasphèmes au milieu des adversités, emportés qu'ils sont par la douleur. Ne maudis ni les hommes qui te blesseront, ni Dieu qui mêle à son gré de l'amertume à ta vie. Ne regarde pas la terre; au contraire, lève toujours les yeux au ciel : de là viennent des consolations pour les faibles, là sont les richesses des pauvres, là sont les terreurs du riche...

— Mais, Birotteau, lui dit sa femme, passe donc cela, et vois s'il nous envoie quelque chose.

— Nous la relirons souvent, reprit le marchand en essuyant ses larmes.

En voulant parcourir la lettre il l'entr'ouvrit, un mandat sur le trésor royal faillit tomber.

— J'étais bien sûr de lui, pauvre frère, dit Birotteau en saisissant le mandat.

« ...J'ai été chez madame de Listomère, reprit-il en lisant d'une voix entrecoupée par les pleurs, et sans lui dire le motif de ma demande, je l'ai priée de me prêter tout ce dont elle pouvait disposer en ma faveur, afin de grossir le fruit de mes économies. Sa générosité m'a permis de compléter une somme de mille francs, je te l'adresse en un mandat du receveur général de Tours sur le trésor. »

— La belle avance! dit Constance en regardant Césarine.

« En retranchant quelques superfluités dans ma vie, je pourrai rendre en trois ans à madame de Listomère les quatre cents francs qu'elle m'a prêtés, ainsi ne t'en inquiète pas, mon cher César. Je t'envoie tout ce que je possède dans le monde, en souhaitant que cette somme puisse aider à une heureuse conclusion de tes embarras commerciaux, qui, sans doute, ne seront que momentanés. Je connais ta délicatesse, et veux aller au-devant de tes objections. Ne songe ni à me donner aucun intérêt de cette somme, ni à me la rendre dans un jour de prospérité qui ne tardera pas à se lever pour toi, si Dieu daigne entendre les prières que je lui adresserai journellement. D'après ta dernière, reçue il y a deux ans, je te croyais riche, et pensais pouvoir disposer de mes économies en faveur des pauvres; mais maintenant, tout ce que j'ai t'appartient. Quand tu auras surmonté ce grain passager de ta navigation, garde encore cette somme pour ma nièce Césarine, afin que, lors de son établissement, elle puisse l'employer à quelque bagatelle qui lui rappelle un vieil oncle dont les mains se lèveront toujours au ciel pour demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur elle et sur tous ceux qui lui seront chers. Enfin, mon cher César, songe que je suis un pauvre prêtre qui va à la grâce de Dieu comme les alouettes des champs, marchant dans mon sentier, sans bruit, tâchant d'obéir aux commandements de notre divin Sauveur, et à qui conséquemment il faut peu de chose. Ainsi, n'aie pas le moindre scrupule dans la circonstance difficile où tu te trouves, et pense à moi comme à quelqu'un qui t'aime tendrement.

« Notre excellent abbé Chapeloud, auquel je n'ai point dit ta situation, et qui sait que je t'écris, m'a chargé de te transmettre les plus aimables choses pour toutes les personnes de ta famille et te souhaite la continuation de tes prospérités. Adieu, cher et bien-aimé frère, je fais des vœux pour que dans les conjonctures où tu te trouves, Dieu te fasse la grâce de te conserver en bonne santé, toi, ta femme et ta fille, je vous souhaite à tous patience et courage en vos adversités.

« FRANÇOIS BIROTTEAU,

« Prêtre, vicaire de l'église cathédrale et paroissiale de Saint-Gatien de Tours. »

— Mille francs! dit madame Birotteau furieuse.

— Serre-les, dit gravement César, il n'a que cela. D'ailleurs, ils sont à notre fille, et doivent nous faire vivre sans rien demander à nos créanciers.

— Ils croiront que tu leur as soustrait des sommes importantes.

— Je leur montrerai la lettre.

— Ils diront que c'est une frime !

— Mon Dieu! mon Dieu ! cria Birotteau terrifié. J'ai pensé cela de pauvres gens qui sans doute étaient dans la situation où je me trouve!

Trop inquiètes de l'état où se trouvait César, la mère et la fille travaillèrent à l'aiguille auprès de lui, dans un profond silence. A deux heures du matin, Popinot ouvrit doucement la porte du salon et fit signe à madame César de descendre. En la voyant, son oncle ôta ses besicles.

— Mon enfant, il y a de l'espoir, lui dit-il, tout n'est pas perdu; mais ton mari ne résisterait pas aux alternatives des négociations à faire et qu'Anselme et moi nous allons tenter. Ne quitte pas ton magasin demain et prends toutes les adresses des billets, nous avons jusqu'à quatre heures. Voici mon idée. Ni M. Ragon ni moi ne sommes à craindre. Supposez maintenant que vos cent mille francs déposés chez Roguin aient été remis aux acquéreurs, vous ne les auriez pas plus que vous ne les avez aujourd'hui? Vous êtes en présence de cent quarante mille francs souscrits à Claparon, que vous deviez toujours payer en tout état de cause, ainsi ce n'est pas la banqueroute de Roguin qui vous ruine. Or, je vois pour faire face à vos obligations quarante mille francs à emprunter tôt ou tard sur vos fabriques et soixante mille francs d'effets Popinot. On peut donc lutter, car après vous pourrez emprunter sur les terrains de la Madeleine. Si votre principal créancier consent à vous aider, je ne regarderai pas à ma fortune, je vendrai mes rentes, je serai sans pain. Popinot sera entre la vie et la mort, et vous à la merci du plus petit événement commercial. Mais l'huile rendra sans doute de grands bénéfices. Popinot et moi nous venons de nous consulter, nous vous soutiendrons dans cette lutte. Ah! je mangerai bien gaiement mon pain sec si le succès pointe à l'horizon! Mais tout dépend de Gigonnet et des associés Claparon. Popinot et moi, nous irons chez Gigonnet de sept à huit heures, et nous saurons à quoi nous en tenir sur leurs intentions.

Constance se jeta tout éperdue dans les bras de son oncle, sans autre voix que des larmes et des sanglots. Ni Popinot ni Pillerault ne pouvaient savoir que Bidault dit Gigonnet, et Claparon étaient du Tillet sous une double forme, que du Tillet voulait lire dans les Petites-Affiches ce terrible article :

« Jugement du tribunal de commerce qui déclare le sieur César Birotteau, marchand parfumeur, demeurant à Paris, rue Saint-Honoré, nº 397, en état de faillite, en fixe provisoirement l'ouverture au 16 janvier 1819. Juge-commissaire, monsieur Gobenheim-Keller. Agent, monsieur Molineux. »

Anselme et Pillerault étudièrent jusqu'au jour les affaires de César. A huit heures du matin, ces deux héroïques amis, l'un vieux soldat, l'autre sous-lieutenant d'hier, qui ne devaient jamais connaître que par procuration les terribles angoisses de ceux qui avaient monté l'escalier de Bidault, dit Gigonnet, s'acheminèrent, sans se dire un mot, vers la rue Grenétat. Ils souffraient. A plusieurs reprises, Pillerault passa la main sur son front.

La rue Grenétat est une rue où toutes les maisons, envahies par une multitude de commerces, offrent un aspect repoussant, les constructions y ont un caractère horrible. L'ignoble malpropreté des fabriques y domine. Le vieux Gigonnet habitait le troisième étage d'une maison dont toutes les fenêtres étaient à bascule et à petits carreaux sales. Son escalier descendait jusque sur la rue. Sa portière était logée à l'entre-sol, dans une cage qui ne tirait son jour que d'un escalier et d'une échappée sur la rue. Excepté Gigonnet, tous les locataires exerçaient un état. Il venait, il sortait continuellement des ouvriers. Les marches étaient donc revêtues d'une couche de boue dure ou molle, au gré de l'atmosphère, et où séjournaient des immondices. Sur ce fétide escalier, chaque palier offrait aux yeux les noms du fabricant écrits en or sur une tôle peinte en rouge et vernie, avec des échantillons de ses chefs-d'œuvre. La plupart du temps, les portes ouvertes laissaient voir la bizarre union du ménage et de la fabrique, il s'en échappait des cris et des grognements inouïs, des chants, des sifflements qui rappelaient l'heure de quatre heures chez les animaux du Jardin des Plantes. Au premier se faisaient, dans un taudis infect, les plus belles bretelles de l'article Paris. Au second se confectionnaient, au milieu des plus sales ordures, les plus élégants cartonnages qui parent au jour de l'an les montres de Susse. Gigonnet mourut riche de dix-huit cent mille francs, dans le troisième de cette maison, sans qu'aucune considération eût pu l'en faire sortir, malgré l'offre de madame Saillard, sa nièce, de lui donner un appartement dans un hôtel de la place Royale.

— Du courage! dit Pillerault en tirant le pied de biche pendu par un cordon à la porte grise et propre de Gigonnet.

Gigonnet vint ouvrir lui-même, et les deux parrains du parfumeur, en lice dans le champ des faillites, traversèrent une première chambre correcte et froide, sans rideaux aux croisées. Tous trois s'assirent dans la seconde où se tenait l'escompteur devant un foyer plein de cendres où le bois se défen-

dait contre le feu. Popinot eut l'âme glacée par les cartons verts de l'usurier, par la rigidité monastique de ce cabinet aéré comme une cave; il regarda d'un air hébété le petit papier bleuâtre semé de fleurs tricolores collé sur les murs depuis vingt-cinq ans, et reporta ses yeux attristés sur la cheminée ornée d'une pendule en forme de lyre, et de vases oblongs en bleu de Sèvres richement montés en cuivre doré. Cette épave ramassée par Gigonnet dans le naufrage de Versailles, où la populace brisa tout, venait du boudoir de la reine; elle était accompagnée de deux chandeliers du plus misérable modèle en fer battu.

— Je sais que vous ne pouvez pas venir pour vous, dit Gigonnet, mais pour le grand Birotteau. Eh bien! qu'y a-t-il, mes amis?

— Je sais qu'on ne vous apprend rien, ainsi nous serons brefs, dit Pillerault, vous avez des effets ordre Claparon?

— Oui.

— Voulez-vous échanger les cinquante premiers mille contre des effets de monsieur Popinot que voici, moyennant escompte, bien entendu?

Gigonnet ôta sa terrible casquette verte qui semblait née avec lui, montra son crâne couleur beurre frais dénué de cheveux, fit sa grimace voltairienne et dit: — Vous voulez me payer en huile pour les cheveux, quéque j'en ferais?

— Quand vous plaisantez, il n'y a qu'à tirer sa révérence, dit Pillerault.

— Vous parlez comme un sage que vous êtes, lui dit Gigonnet avec un sourire flatteur.

— Eh bien! dit Pillerault en faisant un dernier effort, si j'endossais les effets de M. Popinot?

— Vous êtes de l'or en barre, monsieur Pillerault, mais je n'ai pas besoin d'or, il me faut seulement mon argent.

Pillerault et Popinot saluèrent et sortirent. Au bas de l'escalier, les jambes de Popinot flageolaient encore sous lui.

— Est-ce un homme? dit-il à Pillerault.

— On le prétend, fit le vieillard. Souviens-toi toujours de cette courte séance, Anselme! Tu as vu là la banque sans la mascarade de ses formes agréables. Les événements imprévus sont la vis du pressoir, nous sommes le raisin, et les banquiers boivent le vin. L'affaire des terrains est sans doute bonne, Gigonnet veut étrangler César pour se revêtir de sa peau: tout est dit, il n'y a plus de remède. Voilà la banque, n'y recours jamais!

Après cette affreuse matinée où, pour la première fois, madame Birotteau prit les adresses de ceux qui venaient chercher leur argent et renvoya le garçon de la banque sans le payer, à onze heures, cette courageuse femme, heureuse d'avoir sauvé ces douleurs à son mari, vit revenir Anselme et Pillerault qu'elle attendait, en proie à de croissantes anxiétés: elle lut sa sentence sur leurs visages. Le dépôt était inévitable.

— Il va mourir de douleur! dit la pauvre femme.

— Je le lui souhaite, dit gravement Pillerault, mais il est si religieux que, dans les circonstances actuelles, son directeur l'abbé Loraux, peut seul le sauver.

Pillerault, Popinot et Constance attendirent qu'un commis eût été chercher l'abbé Loraux avant de présenter le bilan, que Célestin préparait, à la signature de César. Les commis étaient au désespoir, ils aimaient leur patron. A quatre heures, le bon prêtre arriva. Constance le mit au fait du malheur qui fondait sur eux, et l'abbé monta comme un soldat monte à la brèche.

— Je sais pourquoi vous venez! s'écria Birotteau.

— Mon fils, dit le prêtre, vos sentiments de résignation à la volonté divine me sont depuis longtemps connus; mais il s'agit de les appliquer: ayez toujours les yeux sur la croix, ne cessez de la regarder en pensant aux humiliations dont le Sauveur des hommes fut abreuvé, combien sa passion fut cruelle! Vous pourrez supporter ainsi les mortifications que Dieu vous envoie...

— Mon frère l'abbé m'avait déjà préparé, dit César en lui montrant la lettre qu'il avait relue et qu'il tendit à son confesseur.

— Vous avez un bon frère, dit M. Loraux, une épouse vertueuse et douce, une tendre fille, deux vrais amis, votre oncle et le cher Anselme, deux créanciers indulgents, les Ragon, ces bons cœurs verseront incessamment du baume sur vos blessures et vous aideront à porter votre croix. Promettez-moi d'avoir la fermeté d'un martyr, d'envisager le coup sans défaillir.

L'abbé toussa pour prévenir Pillerault qui était dans le salon.

— Ma résignation est sans bornes, dit César avec calme. Le déshonneur est venu, je ne songerai plus qu'à la réparation.

La voix du pauvre parfumeur et son air surprirent Césarine et le prêtre. Cependant rien n'était plus naturel. Tous les hommes supportent mieux un malheur connu, défini, que les cruelles alternatives d'un sort qui, d'un instant à l'autre, apporte ou la joie excessive ou l'extrême douleur.

— J'ai rêvé pendant vingt-deux ans, je me réveille aujourd'hui mon gourdin à la main, dit César redevenu paysan tourangeau.

En entendant ces mots, Pillerault serra son neveu dans ses bras. César aperçut sa femme, Anselme et Célestin. Les papiers que tenait le premier commis étaient bien significatifs. César contempla tranquil-

lement ce groupe où tous les regards étaient tristes, mais amis.

— Un moment ! dit-il.

Le parfumeur détacha sa croix et la tendit à l'abbé Loraux.

— Vous me la rendrez quand je pourrai la porter sans honte. Célestin, ajouta-t-il en s'adressant à son commis, écrivez ma démission d'adjoint. M. l'abbé vous dictera la lettre, vous la daterez du quatorze, et la ferez porter chez M. de La Billardière par Raguet.

Célestin et l'abbé Loraux descendirent. Pendant environ un quart d'heure, un profond silence régna dans le cabinet de César. Sa fermeté surprenait sa famille. Célestin et l'abbé revinrent, César signa sa démission. Quand l'oncle Pillerault lui présenta le bilan, le pauvre homme ne put réprimer un horrible mouvement nerveux.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi ! dit-il en signant la terrible pièce et la tendant à Célestin.

— Monsieur, dit alors Anselme Popinot sur le front nuageux duquel il passa un lumineux éclair, madame, faites-moi l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle Césarine.

A cette phrase, tous les assistants eurent des larmes aux yeux, excepté César, qui se leva, prit la main d'Anselme, et d'une voix creuse lui dit : Mon enfant, tu n'épouseras jamais la fille d'un failli.

Anselme regarda fixement Birotteau, et lui dit : — Monsieur, vous engagez-vous, en présence de toute votre famille, à consentir à notre mariage, si mademoiselle m'agrée pour mari, le jour où vous serez relevé de votre faillite?

Il y eut un moment de silence pendant lequel chacun fut ému par les sensations qui se peignirent sur le visage affaissé du parfumeur.

— Oui, dit-il enfin.

Anselme fit un indicible geste pour prendre la main de Césarine, qui la lui tendit, et il la baisa.

— Vous consentez aussi? demanda-t-il à Césarine.

— Oui, dit-elle.

— Je suis donc enfin de la famille, j'ai le droit de m'occuper de ses affaires ! dit-il avec une expression bizarre.

Anselme sortit précipitamment pour ne pas montrer une joie qui contrastait trop avec la douleur de son patron. Anselme n'était pas précisément heureux de la faillite, mais l'amour est si absolu, si égoïste ! Césarine elle-même sentait en son cœur une émotion qui contrariait son amère tristesse.

— Puisque nous y sommes, dit Pillerault à l'oreille de Césarine, frappons tous les coups.

Madame Birotteau laissa échapper un signe de douleur et non d'assentiment.

— Mon neveu, dit Pillerault en s'adressant à César, que comptes-tu faire?

— Continuer le commerce !

— Ce n'est pas mon avis, dit Pillerault. Liquide et distribue ton actif à tes créanciers, ne reparais plus sur la place de Paris. Je me suis souvent supposé dans une position analogue à la tienne... (Ah ! il faut tout prévoir dans le commerce ! le négociant qui ne pense pas à la faillite est comme un général qui compterait n'être jamais battu, il n'est négociant qu'à demi.) Moi, je n'aurais jamais continué. Comment ! toujours rougir devant des hommes à qui j'aurais fait tort, recevoir leurs regards défiants et leurs tacites reproches? Je conçois la guillotine : un instant, et tout est fini ! Mais avoir une tête qui renaît et se la sentir couper tous les jours, est un supplice auquel je me serais soustrait. Beaucoup de gens reprennent les affaires comme si rien ne leur était arrivé, tant mieux ! ils sont plus forts que Claude-Joseph Pillerault. Si vous faites au comptant, et vous y êtes obligé, on dit que vous avez su vous ménager des ressources; si vous êtes sans le sous, vous ne pouvez jamais vous relever. Bonsoir ! Abandonne donc ton actif, laisse vendre ton fonds et fais autre chose.

— Mais quoi? dit César.

— Eh ! dit Pillerault, cherche une place. N'as-tu pas des protections? Le duc et la duchesse de Lenoncourt, madame de Mortsauf, M. de Vandenesse. Écris-leur, vois-les, ils te caseront dans la maison du roi avec quelque millier d'écus; ta femme en gagnera bien autant, ta fille peut-être aussi. César, la position n'est pas désespérée. A vous trois, vous réunirez près de dix mille francs par an. En dix ans, tu peux payer cent mille francs, car tu ne prendras rien sur ce que vous gagnerez : tes deux femmes auront chacune quinze cents francs chez moi pour leurs dépenses, et quant à toi, nous verrons !

Constance et non César médita ces sages paroles.

Pillerault se dirigea vers la bourse, qui se tenait alors sous une construction provisoire en planches et en pans de bois, formant une salle ronde où l'on entrait par la rue Feydeau. La faillite du parfumeur en vue et jalousé, déjà connue, excitait une rumeur générale dans le haut commerce, alors constitutionnel. Cette opinion, peut-être inspirée par les motifs qui faisaient de Pillerault un homme de la gauche, causa la fortune imméritée du *Constitutionnel*. Ce journal, supprimé par M. Decaze, avait reparu sous le titre du *Commerce* en commençant son premier article par ce calembour sérieux : *le commerce est essentiellement constitutionnel*. Cette phrase, admirée par tous les boutiquiers, décida le succès de ce journal qui, malgré sa niaiserie, avait alors peu d'abonnés. Les commerçants libéraux voyaient dans

la fête de Birotteau une audacieuse entreprise sur leurs sentiments. Les gens de l'opposition voulaient avoir le monopole de l'amour du pays. Permis aux royalistes d'aimer le roi, mais aimer la patrie était le privilége de la gauche : le peuple lui appartenait! Le pouvoir avait eu tort de se réjouir par ses organes d'un événement dont les libéraux voulaient l'exploitation exclusive. La chute d'un protégé du château, d'un ministériel, d'un royaliste incorrigible qui, le treize vendémiaire, insultait la liberté en se battant contre la glorieuse révolution française, cette chute excitait les cancans et les applaudissements de la bourse. Pillerault voulait connaître, étudier l'opinion. Il trouva dans un des groupes les plus animés : du Tillet, Gobenheim-Keller, Nucingen, Joseph Lebas, Claparon, Gigonnet, Gobseck, Adolphe Keller, Palma, Chiffreville, Matifat, Guillaume, Rohault et Lourdois.

— Eh bien ! quelle prudence ne faut-il pas, dit Gobenheim à du Tillet, il n'a tenu qu'à un fil que mes beaux-frères n'accordassent un crédit à Birotteau?

— Moi, j'y suis de dix mille francs qu'il m'a demandés il y a quinze jours, je les lui ai donnés sur sa simple signature, dit du Tillet. Mais il m'a jadis obligé, je les perdrai sans regret.

— Il a fait comme tous les autres, votre neveu, dit Lourdois à Pillerault, il a donné des fêtes ! Qu'un fripon essaye de jeter de la poudre aux yeux pour stimuler la confiance, je le conçois ; mais un homme qui passait pour la crême des honnêtes gens recourir aux roueries de ce vieux charlatanisme auquel nous nous prenons toujours !...

— Comme des bêtes! dit Gobseck.

— N'ayez confiance qu'à ceux qui vivent dans des bouges, comme Claparon, dit Gigonnet.

— *Hé pien,* dit le gros baron Nucingen à du Tillet, *fous afez fouli meu chouer eine tire han m'enfoyant Pirodôt. Che ne sais pas birquoi,* dit-il en se tournant vers Gobenheim, le manufacturier, *el n'a pas enfoyé brentre chez moi zinguande mille francs, che lès lui aurais remisse.*

— Oh non, dit Joseph Lebas, monsieur le baron. Vous deviez bien savoir que la banque avait refusé son papier, vous l'avez fait rejeter dans le comité d'escompte. L'affaire de ce pauvre homme, pour qui je professe encore une haute estime, offre des circonstances singulières...

La main de Pillerault serrait celle de Joseph Lebas.

— Il est impossible en effet, dit Chiffreville, d'expliquer ce qui arrive, à moins de croire qu'il y a des banquiers cachés derrière Gigonnet qui veulent tuer l'affaire de la Madeleine...

— Il lui arrive ce qui arrivera toujours à ceux qui sortent de leur spécialité, dit Claparon en interrompant Chiffreville. S'il avait monté lui-même son Huile Céphalique au lieu de venir nous renchérir les terrains dans Paris en se jetant dessus, il aurait perdu ses cent mille francs chez Roguin, mais il n'aurait pas failli. Il va travailler sous le nom de Popinot.

— Attention à Popinot, dit Gigonnet.

Roguin, selon cette masse de négociants, était *l'infortuné Roguin,* le parfumeur était *ce pauvre Birotteau.* L'un semblait excusé par une grande passion, l'autre semblait plus coupable à cause de ses prétentions.

En quittant la bourse, Gigonnet passa la rue Perrin-Gasselin avant de revenir rue Grenétat, et vint chez madame Madou, la marchande de fruits secs.

— Ma grosse mère, lui dit-il avec sa cruelle bonhomie, eh bien ! comment va notre petit commerce ?

— A la douce, dit respectueusement madame Madou en présentant son unique fauteuil à l'usurier avec une affectueuse servilité qu'elle n'avait eue que pour *le cher défunt.*

La mère Madou, qui jetait à terre un charretier récalcitrant ou trop badin, qui n'eût pas craint d'aller à l'assaut des Tuileries au dix octobre, qui goguenardait ses meilleures pratiques, capable enfin de porter sans trembler la parole au roi au nom des dames de la halle, Angélique Madou recevait Gigonnet avec un profond respect. Sans force en sa présence, elle frissonnait sous son regard âpre. Les gens du peuple trembleront encore longtemps devant le bourreau, Gigonnet était le bourreau de ce commerce. A la halle, nul pouvoir n'est plus respecté que celui de l'homme qui fait le cours de l'argent. Les autres institutions humaines ne sont rien, auprès. La justice elle-même se traduit aux yeux de la halle par le commissaire, personnage avec lequel elle se familiarise. Mais l'usure assise derrière ses cartons verts, l'usure implorée la crainte dans le cœur, dessèche la plaisanterie, altère le gosier, abat la fierté du regard, et rend le peuple respectueux.

— Est-ce que vous avez quelque chose à me demander? dit-elle.

— Un rien, une misère, tenez-vous prête à rembourser les effets Birotteau, le bonhomme a fait faillite, tout devient exigible, je vous enverrai le compte demain matin.

Les yeux de madame Madou se concentrèrent d'abord comme ceux d'une chatte, puis vomirent des flammes.

— Ah ! le gueux ! ah ! le scélérat ! il est venu lui-même ici me dire qu'il était adjoint, me monter des couleurs! Matigot, ça va comme ça le commerce! Il n'y a plus de foi chez les maires, le gouvernement

nous trompe. Attendez, je vais aller me faire payer, moi...

— Hé, dans ces affaires-là, chacun s'en tire comme il peut, chère enfant! dit Gigonnet en levant sa jambe par ce petit mouvement sec semblable à celui d'un chat qui veut passer un endroit mouillé, et auquel il devait son nom. Il y a de gros bonnets qui pensent à retirer leur épingle du jeu.

— Bon! bon! je vais retirer ma noisette. Marie-Jeanne! mes socques et mon cachemire de poil de lapin? Et vite ou je te réchauffe la joue par une giroflée à cinq feuilles!

— Ça va s'échauffer dans le haut de la rue, se dit Gigonnet en se frottant les mains. Du Tillet sera content, il y aura du scandale dans le quartier. Je ne sais pas ce que lui a fait ce pauvre diable de parfumeur, moi j'en ai pitié comme d'un chien qui se casse la patte! Ce n'est pas un homme, il n'est pas de force.

Madame Madou déboucha, comme une insurrection du faubourg Saint-Antoine, sur les sept heures du soir à la porte du pauvre Birotteau qu'elle ouvrit avec une excessive violence, car la marche avait encore animé ses esprits.

— Tas de vermine, il me faut mon argent, je veux mon argent! Vous me donnerez mon argent ou je vais emporter des sachets, des brimborions de satin, des éventails, enfin de la marchandise pour mes quatre mille francs! A-t-on jamais vu des maires voler les administrés! Si vous ne me payez pas, je l'envoie aux galères, je vais chez le procureur du roi, le tremblement de la justice ira son train! Enfin je ne sors pas d'ici sans ma monnaie.

Elle fit mine de lever les glaces d'une armoire où étaient des objets précieux.

— La Madou prend, dit à voix basse Célestin à son voisin.

La marchande entendit le mot, car dans les paroxysmes de passion les organes s'oblitèrent ou se perfectionnent selon les constitutions; elle appliqua sur l'oreille de Célestin la plus vigoureuse tape qui se fût donnée dans un magasin de parfumerie.

— Apprends à respecter les femmes, mon ange! dit-elle, et à ne pas chiffonner le nom de ceux que tu voles.

— Madame, dit madame Birotteau sortant de l'arrière-boutique où se trouvait par hasard son mari que l'oncle Pillerault voulait emmener, et qui pour obéir à la loi poussait l'humilité jusqu'à vouloir se laisser mettre en prison. Madame, au nom du ciel, n'ameutez pas les passants.

— Eh! qu'ils entrent, dit la femme, je *leux* y dirai la chose, histoire de rire! Oui, ma marchandise et mes écus ramassés à la sueur de mon front servent à donner vos bals. Enfin, vous allez vêtue comme une reine de France avec la laine que vous prenez à de pauvres *igneaux* comme moi. Jésus! ça me brûlerait les épaules à moi du bien volé, je n'ai que du poil de lapin sur ma carcasse, mais il est à moi! Brigands de voleurs, mon argent ou...

Elle sauta sur une jolie boîte en marqueterie où étaient de précieux objets de toilette.

— Laissez cela, madame, dit César en se montrant, rien ici n'est à moi, tout appartient à mes créanciers. Je n'ai plus que ma personne, et si vous voulez vous en emparer, me mettre en prison, je vous donne ma parole d'honneur (une larme sortit de ses yeux) que j'attendrai votre huissier et ses recors...

Le ton et le geste, en harmonie avec l'action, firent tomber la colère de madame Madou.

— Mes fonds ont été emportés par un notaire, et je suis innocent des désastres que je cause, reprit César, mais vous serez payée avec le temps, dussé-je mourir à la peine et travailler comme un manœuvre, à la halle, en prenant l'état de porteur.

— Allons, vous êtes un brave homme, dit la femme de la halle. Pardon de mes paroles, madame! mais faut donc que je me jette à l'eau, car Gigonnet va me poursuivre, et je n'ai que des valeurs à dix mois pour rembourser vos damnés billets.

— Venez me trouver demain matin, dit Pillerault en se montrant, je vous arrangerai votre affaire à cinq pour cent, chez un de mes amis.

— Quien! c'est le brave père Pillerault. Tiens, il est votre oncle! dit-elle à Constance : allons, vous êtes d'honnêtes gens, je ne perdrai rien, est-ce pas? A demain, vieux! dit-elle à l'ancien quincaillier.

César voulut absolument demeurer au milieu de ses ruines, en disant qu'il s'expliquerait ainsi avec tous ses créanciers. Malgré les supplications de sa nièce, l'oncle Pillerault approuva César, et le fit remonter chez lui. Le rusé vieillard courut chez M. Haudry, lui expliqua la position de Birotteau, obtint une ordonnance pour une potion somnifère, l'alla commander et revint passer la soirée chez son neveu. De concert avec Césarine, il contraignit César à boire, comme eux, un peu de sirop de groseille. Le narcotique endormit le parfumeur qui se réveilla, quatorze heures après, dans la chambre de son oncle Pillerault, rue des Bourdonnais, emprisonné par le vieillard qui couchait, lui, sur un lit de sangle dans son salon.

Quand Constance entendit rouler le fiacre dans lequel son oncle Pillerault emmenait César, son courage l'abandonna. Souvent nos forces sont stimulées par la nécessité de soutenir un être plus faible que nous. La pauvre femme pleura de se trouver seule chez elle avec sa fille, comme elle aurait pleuré César mort.

— Maman, dit Césarine en s'asseyant sur les ge-

noux de sa mère et la caressant avec ces grâces chattes que les femmes ne déploient bien qu'entre elles, tu m'as dit que si je prenais bravement mon parti, tu trouverais de la force contre l'adversité. Ne pleure donc pas, ma chère mère. Je suis prête à entrer dans quelque magasin, et je ne penserai plus à ce que nous étions. Je serai comme toi dans ta jeunesse, une première demoiselle, et tu n'entendras jamais une plainte ni un regret. J'ai une espérance. N'as-tu pas entendu monsieur Popinot?

— Le cher enfant, il ne sera pas mon gendre...

— Oh! maman...

— Il sera véritablement mon fils!...

— Le malheur, dit Césarine en embrassant sa mère, a cela de bon qu'il nous apprend à connaître nos vrais amis.

Césarine finit par adoucir le chagrin de la pauvre femme en jouant auprès d'elle le rôle d'une mère.

Le lendemain matin, Constance alla chez le duc de Lenoncourt, un des premiers gentilshommes de la chambre du roi, et y laissa une lettre par laquelle elle lui demandait une audience à une certaine heure de la journée. Dans l'intervalle, elle vint chez M. de La Billardière, lui exposa la situation où la fuite du notaire mettait César, le pria de l'appuyer auprès du duc, et de parler pour elle, ayant peur de mal s'expliquer. Elle voulait une place pour Birotteau. Birotteau serait le caissier le plus probe, s'il y avait à distinguer dans la probité!

— Le roi vient de nommer le comte de Fontaine à une direction générale dans le ministère de sa maison, il n'y a pas de temps à perdre.

A deux heures, La Billardière et madame César montaient le grand escalier de l'hôtel de Lenoncourt, rue Saint-Dominique, et furent introduits chez celui de ses gentilshommes que le roi préférait, si tant est que le roi Louis XVIII ait eu des préférences. Le gracieux accueil de ce grand seigneur, qui appartenait au petit nombre des vrais gentilshommes que le siècle précédent a légués à celui-ci, donna de l'espoir à madame César. La femme du parfumeur se montra grande et simple dans la douleur. La douleur ennoblit les personnes les plus vulgaires, car elle a sa grandeur, et pour en recevoir du lustre, il suffit d'être vrai. Constance était une femme essentiellement vraie.

Il s'agissait de parler au roi promptement. Au milieu de la conférence on annonça M. de Vandenesse, et le duc s'écria : — Voilà votre sauveur!

Madame Birotteau n'était pas inconnue à ce jeune homme, venu chez elle une ou deux fois pour y demander de ces bagatelles souvent aussi importantes que de grandes choses, le duc lui expliqua les intentions de La Billardière. En apprenant le malheur qui accablait le filleul de la marquise d'Uxelles, Vandenesse alla sur-le-champ avec La Billardière chez le comte de Fontaine, en priant madame Birotteau de l'attendre.

M. le comte de Fontaine était, comme La Billardière, un de ces braves gentilshommes de province, héros presque inconnus qui firent la Vendée. Birotteau ne lui était pas étranger, il l'avait vu jadis à la Reine des Roses. Les gens qui avaient répandu leur sang pour la cause royale jouissaient à cette époque de priviléges que le roi tenait secrets pour ne pas effaroucher les libéraux. M. de Fontaine, un des favoris de Louis XVIII, passait pour être dans toute sa confidence. Non-seulement le comte promit positivement une place, mais il vint chez le duc de Lenoncourt, alors de service, pour le prier de lui obtenir un moment d'audience dans la soirée, et de demander pour La Billardière une audience de MONSIEUR, qui aimait particulièrement cet ancien diplomate vendéen.

Le soir même, M. le comte de Fontaine alla des Tuileries chez madame Birotteau lui annoncer que son mari serait, après son concordat, officiellement nommé à une place de deux mille cinq cents francs à la caisse d'amortissement, tous les services de la maison du roi se trouvant alors chargés de nobles surnuméraires avec lesquels on avait pris des engagements.

Ce succès n'était qu'une partie de la tâche de madame Birotteau. La pauvre femme alla rue Saint-Denis, au *Chat qui pelote*, trouver Joseph Lebas. Pendant cette course, elle rencontra dans un brillant équipage, madame Roguin qui sans doute faisait des emplettes. Ses yeux et ceux de la belle notaresse se croisèrent. La honte que la femme heureuse ne put réprimer en voyant la femme ruinée donna du courage à Constance.

— Jamais je ne roulerai carrosse avec le bien d'autrui, se dit-elle.

Bien reçue de Joseph Lebas, elle le pria de procurer à sa fille une place dans une maison de commerce respectable. Lebas ne promit rien. Mais huit jours après, Césarine eut la table, le logement et mille écus dans la plus riche maison de nouveautés de Paris, qui fondait un nouvel établissement dans le quartier des Italiens. La caisse et la surveillance du magasin étaient confiées à la fille du parfumeur, qui, placée au-dessus de la première demoiselle, remplaçait le maître et la maîtresse de la maison.

Quant à madame César, elle alla le jour même chez Popinot lui demander de tenir chez lui la caisse, les écritures et le ménage. Popinot comprit que sa maison était la seule où la femme du parfumeur pourrait trouver les respects qui lui étaient dus et une position sans infériorité. Le noble enfant

lui donna trois mille francs par an, la nourriture, son logement, qu'il fit arranger, et il prit pour lui la mansarde d'un commis. Ainsi la belle parfumeuse, après avoir joui pendant un mois des somptuosités de son appartement, dut habiter l'effroyable chambre, ayant vue sur la cour obscure et humide, où Gaudissart, Anselme et Finot avaient inauguré l'Huile Céphalique.

Quand Molineux, nommé agent par le tribunal de commerce, vint prendre possession de l'actif de César Birotteau, Constance aidée par Célestin vérifia l'inventaire avec lui. Puis la mère et la fille sortirent, à pied, dans une mise simple, et allèrent chez leur oncle Pillerault sans retourner la tête, après avoir demeuré dans cette maison le tiers de leur vie. Elles cheminèrent en silence vers la rue des Bourdonnais, où elles dînèrent avec César pour la première fois depuis leur séparation. Ce fut un triste dîner. Chacun avait eu le temps de faire ses réflexions, de mesurer l'étendue de ses obligations et de sonder son courage. Tous trois étaient comme des matelots prêts à lutter avec le mauvais temps, sans se dissimuler le danger. Birotteau reprit courage en apprenant avec quelle sollicitude de grands personnages lui avaient arrangé un sort; mais il pleura quand il sut ce qu'allait devenir sa fille. Puis, il tendit la main à sa femme en voyant le courage avec lequel elle recommençait la vie.

L'oncle Pillerault eut pour la dernière fois de sa vie les yeux mouillés à l'aspect du touchant tableau de ces trois êtres unis, confondus dans un embrassement au milieu duquel Birotteau, le plus faible des trois, le plus abattu, leva la main en disant : — Espérons!...

— Pour économiser, dit l'oncle, tu logeras avec moi, garde ma chambre et partage mon pain. Il y a longtemps que je m'ennuie d'être seul, tu remplaceras ce pauvre enfant que j'ai perdu! D'ici, tu n'auras qu'un pas pour aller rue de l'Oratoire à ta caisse.

— Dieu de bonté! s'écria Birotteau, au fort de l'orage une étoile me guide.

En se résignant, le malheureux consomme son malheur. La chute de Birotteau se trouvait dès lors accomplie, il y donnait son consentement : il redevenait fort.

TROISIÈME PARTIE.

TRIOMPHE DE CÉSAR.

XIV.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES FAILLITES.

Après avoir déposé son bilan, un commerçant ne devrait plus s'occuper que de trouver une oasis en France ou à l'étranger pour y vivre sans se mêler de rien, comme un enfant qu'il est : la loi le déclare mineur et incapable de tout acte légal, civil et civique. Mais il n'en est rien. Avant de reparaître, il attend un sauf-conduit que jamais ni juge-commissaire ni créancier n'ont refusé, car s'il était rencontré sans cet *exeat,* il serait mis en prison, tandis que muni de cette sauvegarde, il se promène en parlementaire dans le camp ennemi, non par curiosité, mais pour déjouer les mauvaises intentions de la loi relativement aux faillis. L'effet de toute loi qui touche à la fortune privée est de développer prodigieusement les fourberies de l'esprit. La pensée des faillis, comme de tous ceux dont les intérêts sont contrecarrés par une loi quelconque, est d'annuler cette loi à leur égard.

La situation de mort civil, où le failli reste comme une chrysalide, dure trois mois environ, temps exigé par les formalités avant d'arriver au congrès où se signe entre les créanciers et le débiteur un traité de paix, transaction appelée concordat. Ce mot indique assez que la concorde règne après la tempête soulevée entre des intérêts violemment contrariés.

Sur le vu du bilan, le tribunal de commerce nomme aussitôt un juge-commissaire qui veille aux intérêts de la masse des créanciers inconnus et doit aussi protéger le failli contre les entreprises vexatoires de ses créanciers irrités : double rôle qui serait magnifique à jouer, si les juges-commissaires en avaient le temps. Ce juge-commissaire investit un agent du droit de mettre la main sur les fonds, les valeurs, les marchandises, en vérifiant l'actif porté dans le bilan. Enfin, le greffe indique une convocation de tous les créanciers, laquelle se fait au son de trompe des annonces dans les journaux. Les créanciers, faux ou vrais, sont tenus d'accourir et de se réunir afin de nommer des syndics provisoires qui remplacent l'agent, se chaussent avec les souliers du failli, deviennent par une fiction de la loi le failli lui-même, et peuvent tout liquider, tout vendre, transiger sur tout, enfin fondre la cloche au

profit des créanciers, si le failli ne s'y oppose pas.

La plupart des faillites parisiennes s'arrêtent aux syndics provisoires, et voici pourquoi.

La nomination d'un ou plusieurs syndics définitifs est un des actes les plus passionnés auxquels puissent se livrer des créanciers altérés de vengeance, joués, bafoués, turlupinés, attrapés, dindonnés, volés et trompés. Quoiqu'en général les créanciers soient trompés, volés, dindonnés, attrapés, turlupinés, bafoués et joués, il n'existe pas à Paris de passion commerciale qui vive quatre-vingt-dix jours. En négoce, les effets de commerce savent seuls se dresser, altérés de payement, à trois mois. A quatre-vingt-dix jours tous les créanciers, exténués de fatigue par les marches et contre-marches qu'exige une faillite, dorment auprès de leurs excellentes petites femmes. Ceci peut aider les étrangers à comprendre combien en France le provisoire est définitif : sur mille syndics provisoires, il n'en est pas cinq qui deviennent définitifs. La raison de cette abjuration des haines soulevées par la faillite va se concevoir. Mais il devient nécessaire d'expliquer aux gens qui n'ont pas le bonheur d'être négociants le drame d'une faillite, afin de faire comprendre comment il constitue à Paris une des plus monstrueuses plaisanteries légales, et comment la faillite de César allait être une énorme exception.

Ce beau drame commercial a trois actes distincts : l'acte de l'agent, l'acte des syndics, l'acte du concordat. Comme toutes les pièces de théâtre, il offre un double spectacle : il a sa mise en scène pour le public et ses moyens cachés ; il y a la représentation vue du parterre et la représentation vue des coulisses.

Dans les coulisses sont le failli et son agréé, l'avoué des commerçants, les syndics et l'agent, enfin le juge-commissaire.

Personne hors Paris ne sait, et personne à Paris n'ignore qu'un juge au tribunal de commerce est le plus étrange magistrat qu'une société se soit permis de créer. Ce juge peut craindre à tout moment sa justice pour lui-même. Paris a vu le président de son tribunal être forcé de déposer son bilan. Au lieu d'être un vieux négociant retiré des affaires et pour qui cette magistrature serait la récompense d'une vie pure, ce juge est un commerçant surchargé d'énormes entreprises, à la tête d'une immense maison. La condition *sine quâ non* de l'élection de ce juge, tenu de juger les avalanches de procès commerciaux qui roulent incessamment dans la capitale, est d'avoir beaucoup de peine à conduire ses propres affaires. Ce tribunal de commerce, au lieu d'avoir été institué comme une utile transition d'où le négociant s'élèverait sans ridicule aux régions de la noblesse, se compose de négociants en exercice, qui peuvent souffrir de leurs sentences en rencontrant leurs parties mécontentes, comme Birotteau rencontrait du Tillet.

Le juge-commissaire est donc nécessairement un personnage devant lequel il se dit beaucoup de paroles, qui les écoute en pensant à ses affaires et s'en remet de la chose publique aux syndics et à l'agréé sauf quelques cas étranges et bizarres, où les vols se présentent avec des circonstances curieuses, et lui font dire que les créanciers ou le débiteur sont des gens habiles. Ce personnage, placé dans le drame, comme un buste royal dans une salle d'audience, se voit le matin, entre cinq et sept heures, à son chantier, s'il est marchand de bois; dans sa boutique, si, comme jadis Birotteau, il est parfumeur; ou le soir après dîner, entre la poire et le fromage, d'ailleurs toujours horriblement pressé. Ainsi ce personnage est généralement muet. Rendons justice à la loi : la législation, faite à la hâte, qui régit la matière a lié les mains au juge-commissaire, et dans plusieurs circonstances il consacre des fraudes sans les pouvoir empêcher, comme vous l'allez voir.

L'agent, au lieu d'être l'homme des créanciers, peut devenir l'homme du débiteur. Chacun espère pouvoir grossir sa part en se faisant avantager par le failli, auquel on suppose toujours des trésors cachés. L'agent peut s'utiliser des deux côtés, soit en n'incendiant pas les affaires du failli, soit en attrapant quelque chose pour les gens influents : il ménage donc la chèvre et le chou. Souvent un agent habile a fait rapporter le jugement, en rachetant les créances et relevant le négociant qui rebondit alors comme une balle élastique. L'agent se tourne vers le râtelier le mieux garni, soit qu'il faille couvrir les plus forts créanciers et découvrir le débiteur, soit qu'il faille immoler les créanciers à l'avenir du négociant. Ainsi, l'acte de l'*agent* est l'acte décisif. Cet homme, ainsi que l'agréé, joue la grande utilité dans cette pièce où, l'un comme l'autre, ils n'acceptent leur rôle que sûrs de leurs honoraires. Sur une moyenne de mille faillites, l'agent est neuf cent cinquante fois l'homme du failli. A l'époque où cette histoire eut lieu, presque toujours les agréés venaient trouver le juge-commissaire et lui présentaient un agent à nommer, le leur, un homme à qui les affaires du négociant étaient connues et qui saurait concilier les intérêts de la masse et ceux de l'homme honorable tombé dans le malheur. Depuis quelques années, les juges habiles se font indiquer l'agent que l'on désire, afin de ne pas le prendre et tâchent d'en nommer un quasi-vertueux.

Pendant cet acte se présentent les créanciers faux ou vrais, pour désigner les syndics *provisoires* qui sont, comme il est dit, *définitifs*. Dans cette assem-

blée électorale, ont droit de voter ceux auxquels il est dû cinquante sous comme les créanciers de cinquante mille francs : les voix se comptent et ne se pèsent pas. Cette assemblée, où se trouvent les faux électeurs introduits par le failli, les seuls qui ne manquent jamais à l'élection, propose pour syndics les créanciers parmi lesquels le juge-commissaire, président sans pouvoir, est *tenu* de choisir les syndics. Ainsi, le juge-commissaire prend presque toujours de la main du failli les syndics qu'il lui convient d'avoir : autre abus qui rend cette catastrophe un des plus burlesques drames que la justice puisse protéger. L'homme honorable tombé dans le malheur, maître du terrain, légalise alors le vol qu'il a médité. Généralement le petit commerce de Paris est pur de tout blâme. Quand un boutiquier arrive au dépôt de son bilan, le pauvre honnête homme a vendu le châle de sa femme, a engagé son argenterie, a fait flèche de tout bois et a succombé les mains vides, ruiné, sans argent même pour l'agréé, qui se soucie fort peu de lui.

La loi veut que le concordat qui remet au négociant une partie de sa dette et lui rend ses affaires soit voté par une certaine majorité de sommes et de personnes. Ce grand œuvre exige une habile diplomatie dirigée, au milieu des intérêts contraires qui se croisent et se heurtent, par le failli, par ses syndics et son agréé. La manœuvre habituelle, vulgaire, consiste à offrir à la portion de créanciers qui fait la majorité voulue par la loi, des primes à payer par le débiteur en outre des dividendes consentis au concordat. A cette immense fraude, il n'est aucun remède. Les trente tribunaux de commerce qui se sont succédé les uns aux autres le connaissent pour l'avoir pratiqué. Éclairés par un long usage, ils ont fini dernièrement par se décider à annuler les effets entachés de fraude, et comme les faillis ont intérêt à se plaindre de *cette extorsion*, les juges espèrent moraliser ainsi la faillite, mais ils arriveront à la rendre encore plus immorale : les créanciers inventeront quelques actes encore plus coquins.

Une autre manœuvre extrêmement en usage, à laquelle on doit l'expression de *créancier sérieux et légitime*, consiste à créer des créanciers, comme du Tillet avait créé une maison de banque, et d'introduire une certaine quantité de Claparons, sous la peau desquels se cache le failli qui, dès lors, diminue d'autant le dividende des créanciers véritables et se crée ainsi des ressources pour l'avenir, tout en se ménageant la quantité de voix et de sommes nécessaires pour obtenir son concordat. Les *créanciers gais et illégitimes* sont comme de faux électeurs introduits dans le collége électoral. Que peut faire le créancier *sérieux et légitime* contre *les créanciers gais et illégitimes ?* s'en débarrasser en les attaquant ! Bien. Pour chasser l'intrus, le créancier *sérieux et légitime* doit abandonner ses torrentueuses affaires, charger un agréé de sa cause, lequel agréé, n'y gagnant presque rien, préfère *diriger* des faillites et mène peu rondement ce procillon. Pour débusquer le créancier *gai,* besoin est d'entrer dans le dédale des opérations, de remonter à des époques éloignées, fouiller les livres, obtenir par autorité de justice l'apport de ceux du faux créancier, découvrir l'invraisemblance de la fiction, la démontrer aux juges du tribunal, plaider, aller, venir, chauffer beaucoup de cœurs froids. Puis, faire ce métier de don Quichotte à l'endroit de chaque créancier *illégitime et gai,* lequel, s'il vient à être convaincu de *gaieté,* se retire en saluant les juges et dit : — Excusez-moi, vous vous trompez, je suis *très-sérieux*. Le tout sans préjudice des droits du failli, qui peut mener le don Quichotte en cour royale. Durant ce temps, les affaires du don Quichotte vont mal, il est susceptible de déposer son bilan.

Morale : Le débiteur nomme ses syndics, vérifie ses créances et arrange son concordat, lui-même.

D'après ces données, qui ne devine les intrigues, tours de Saganarelle, inventions de Frontin, mensonges de Mascarille et sacs vides de Scapin que développent ces deux systèmes? Il n'existe pas de faillite où il ne s'en engendre assez pour fournir la matière des quatorze volumes de *Clarisse Harlowe* à l'auteur qui voudrait les décrire. Un seul exemple suffira. L'illustre Gobseck, le maître des Palma, des Gigonnet, des Werbrust, des Keller et des Nucingen s'étant trouvé dans une faillite où il se proposait de rudement mener un négociant qui l'avait su rouer, reçut en effets à échoir après le concordat, la somme qui, jointe à celle des dividendes, formait l'intégralité de sa créance. Gobseck détermina l'acceptation d'un concordat qui consacrait soixante-quinze pour cent de remise au failli. Voilà les créanciers joués au profit de Gobseck. Mais le négociant avait signé les effets illicites de sa raison sociale en faillite ; il put appliquer à ces effets la déduction de soixante-quinze pour cent. Gobseck, le grand Gobseck, reçut à peine cinquante pour cent. Il saluait toujours son débiteur avec un respect ironique.

Toutes les opérations engagées par un failli dix jours avant sa faillite pouvant être incriminées, quelques hommes prudents ont soin d'entamer certaines affaires avec un certain nombre de créanciers dont l'intérêt est, comme celui du failli, d'arriver à un prompt concordat. Des créanciers très-fins vont trouver des créanciers très-niais ou très-occupés, leur peignent la faillite en laid et leur achètent leurs créances la moitié de ce qu'elles vaudront à la liquidation, et retrouvent alors leur argent par le dividende de leurs créances et la

moitié, le tiers ou le quart gagné sur les créances achetées.

La faillite est la fermeture plus ou moins hermétique d'une maison où le pillage a laissé quelques sacs d'argent. Heureux le négociant qui se glisse par la fenêtre, par le toit, par les caves, par un trou, qui prend un sac et grossit sa part! Dans cette déroute où se crie le sauve qui peut de la Bérézina, tout est illégal et légal, faux et vrai, honnête et déshonnête. Un homme est admiré s'il *se couvre.* Se couvrir est s'emparer de quelques valeurs au détriment des autres créanciers. La France a retenti des débats d'une immense faillite éclose dans une ville où siégeait une cour royale, et où les magistrats, en comptes courants avec les faillis, s'étaient donné des manteaux en caoutchouc si pesants que le manteau de la justice en était troué. Force fut, pour cause de suspicion légitime, de déférer le jugement de la faillite dans une autre province. Il n'y avait ni juge-commissaire, ni agent, ni cour souveraine possible dans l'endroit où la banqueroute éclata.

Cet effroyable gâchis commercial est si bien apprécié à Paris, qu'à moins d'être intéressé dans la faillite pour une somme capitale, tout négociant, quelque peu affairé qu'il soit, accepte la faillite comme un sinistre sans assureurs, passe la perte au compte des « *profits et pertes,* » et ne commet pas la sottise de dépenser son temps; il continue à brasser ses affaires. Quant au petit commerçant, harcelé par ses fins de mois, occupé de suivre le char de sa fortune, un procès effrayant de durée et coûteux à entamer l'épouvante; il renonce à voir clair, imite le gros négociant, et baisse la tête en réalisant sa perte.

Les gros négociants ne déposent plus leur bilan, ils liquident à l'amiable: les créanciers donnent quittance en prenant ce qu'on leur offre. On évite alors le déshonneur, les délais judiciaires, les honoraires d'agréés, les dépréciations de marchandises. Chacun croit que la faillite donnerait moins que la liquidation. Il y a tout autant de liquidations que de faillites à Paris.

L'acte des syndics est destiné à prouver que tout syndic est incorruptible, qu'il n'y a jamais entre eux et le failli la moindre collusion. Le parterre, qui a été plus ou moins syndic, sait que tout syndic est un créancier *couvert.* Il écoute, il croit ce qu'il veut, et arrive à la journée du concordat, après trois mois employés à vérifier les créances passives et les créances actives. Les syndics provisoires font alors à l'assemblée un petit rapport dont voici la formule générale :

« Messieurs, il nous était dû à tous en bloc un million, nous avons dépecé notre homme comme une frégate sombrée : les clous, les fers, les bois, les cuivres ont donné trois cent mille francs. Nous avons donc trente pour cent de nos créances. Heureux d'avoir trouvé cette somme quand notre débiteur pouvait ne nous laisser que cent mille francs, nous le déclarons un Aristide, nous lui votons des primes d'encouragement, des couronnes, et proposons de lui laisser son actif, en lui accordant dix ou douze ans pour nous payer cinquante pour cent qu'il daigne nous promettre. Voici le concordat, passez au bureau, signez-le! »

A ce discours, les heureux négociants se félicitent et s'embrassent. Après l'homologation de ce concordat, le failli redevient négociant comme devant; on lui rend son actif, il recommence ses affaires, sans être privé du droit de faire faillite des dividendes promis, arrière-petite faillite qui se voit souvent, comme un enfant mis au jour par une mère neuf mois après le mariage de sa fille.

Si le concordat ne prend pas, les créanciers nomment alors des syndics définitifs, adoptent des mesures exorbitantes en s'associant pour exploiter les biens, le commerce de leur débiteur, saisissant tout ce qu'il aura, la succession de son père, de sa mère, de sa tante, etc. Cette rigoureuse mesure s'exécute au moyen d'un contrat d'union.

Il y a donc deux faillites : la faillite du négociant qui veut ressaisir les affaires, et la faillite du négociant qui, tombé dans l'eau, se contente d'aller au fond de la rivière. Pillerault connaissait bien cette différence. Il était, selon lui, comme selon Ragon, aussi difficile de sortir pur de la première que de sortir riche de la seconde. Après avoir conseillé l'abandon général, il alla s'adresser au plus honnête agréé de la place pour le faire exécuter en liquidant la faillite et remettant les valeurs à la disposition des créanciers. La loi veut que les créanciers donnent, pendant la durée de ce drame, des aliments au failli et à sa famille, Pillerault fit savoir au juge-commissaire qu'il pourvoirait aux besoins de sa nièce et de son neveu.

Tout avait été combiné par du Tillet pour rendre la faillite une agonie constante à son ancien patron. Voici comment. Le temps est si précieux à Paris que généralement dans les faillites, de deux syndics, un seul s'occupe des affaires. L'autre est pour la forme : il approuve, comme le second notaire dans les actes notariés. Le syndic agissant se repose assez souvent sur l'agréé. Par ce moyen, à Paris, les faillites du premier genre se mènent si rondement, que dans les délais voulus par la loi, tout est bâclé, ficelé, servi, arrangé! En cent jours le juge-commissaire peut dire comme le ministre : L'ordre règne à Varsovie.

Du Tillet voulait la mort commerciale du par-

fumeur. Aussi le nom des syndics nommés par l'influence de du Tillet fut-il significatif pour Pillerault. M. Bidault, dit Gigonnet, principal créancier, devait ne s'occuper de rien ; Molineux, le petit vieillard tracassier qui ne perdait rien, devait s'occuper de tout. Du Tillet avait jeté à ce petit chacal une noble charogne commerciale à tourmenter en la dévorant.

Après l'assemblée où les créanciers nommèrent le syndicat, le petit Molineux rentra chez lui, *honoré*, dit-il, *des suffrages de ses concitoyens*, heureux d'avoir Birotteau à régenter, comme un enfant d'avoir à tracasser un insecte. Le propriétaire, à cheval sur la loi, pria du Tillet de l'aider de ses lumières et il acheta le code de commerce. Heureusement, Joseph Lebas, prévenu par Pillerault, avait tout d'abord obtenu du président de commettre un juge-commissaire sagace et bienveillant. Gobenheim-Keller, que du Tillet avait espéré avoir, se trouva remplacé par M. Grasset, juge suppléant, le riche marchand de soieries libéral, propriétaire de la maison où demeurait Pillerault, et homme honorable.

Une des plus horribles scènes de la vie de César fut sa conférence obligée avec le petit Molineux, cet être qu'il regardait comme si nul et qui, par une fiction de la loi, était devenu César Birotteau. Il dut aller, accompagné de son oncle, à la Cour Batave, monter les six étages et rentrer dans l'horrible appartement de ce vieillard, son tuteur, son quasi-juge, le représentant de la masse de ses créanciers.

— Qu'as-tu ? dit Pillerault à César en entendant une exclamation.

— Ah! mon oncle, vous ne savez pas quel homme est ce Molineux !

— Il y a quinze ans que je le vois de temps en temps au café David, où il joue le soir aux dominos, aussi t'ai-je accompagné.

M. Molineux fut d'une politesse excessive pour Pillerault et d'une dédaigneuse condescendance pour son failli ; le petit vieillard avait médité sa conduite, étudié les nuances de son maintien, préparé ses idées.

— Quels renseignements voulez-vous? dit Pillerault. Il n'existe aucune contestation relativement aux créances.

— Oh! dit le petit Molineux, les créances sont en règle, tout est vérifié. Les créanciers sont sérieux et légitimes! Mais la loi, monsieur, la loi! Les dépenses du failli sont en disproportion avec sa fortune... Il conste que le bal...

— Auquel vous avez assisté, dit Pillerault.

— A coûté près de soixante mille francs, ou que cette somme a été dépensée à cette occasion, l'actif du failli n'allait pas alors à plus de cent et quelques mille francs... il y a lieu de déférer le failli au juge extraordinaire sous l'inculpation de banqueroute simple.

— Est-ce votre avis? dit Pillerault en voyant l'abattement où ce mot jeta Birotteau.

— Monsieur, je distingue : le sieur Birotteau était officier municipal...

— Vous ne nous avez pas fait venir apparemment pour nous expliquer que nous allons être traduits en police correctionnelle, dit Pillerault. Tout le café David rirait ce soir de votre conduite.

L'opinion du café David parut effaroucher beaucoup le petit vieillard, qui regarda Pillerault d'un air effaré. Le syndic comptait voir Birotteau seul, il s'était promis de se poser en arbitre souverain, en Jupiter. Il comptait effrayer Birotteau par le foudroyant réquisitoire préparé, brandir sur sa tête la hache correctionnelle, jouir de ses alarmes, de ses terreurs, puis s'adoucir en se laissant toucher, et rendre sa victime une âme à jamais reconnaissante. Au lieu de son insecte, il rencontrait le vieux sphinx commercial.

— Monsieur, lui dit-il, il n'y a point à rire.

— Pardonnez-moi, répondit Pillerault. Vous traitez assez largement avec M. Claparon ; vous abandonnez les intérêts de la masse afin de faire décider que vous serez privilégié pour vos sommes. Or, je puis, comme créancier, intervenir. Le juge-commissaire est là.

— Monsieur, dit Molineux, je suis incorruptible.

— Je le sais, dit Pillerault, vous avez tiré seulement, comme on dit, votre épingle du jeu. Vous êtes fin, vous avez agi là comme avec votre locataire...

— Oh ! monsieur, dit le syndic redevenant propriétaire comme la chatte métamorphosée en femme court après une souris, mon affaire de la rue Montorgueil n'est pas jugée. Il est survenu ce qu'on appelle un incident. Le locataire est locataire principal. Cet intrigant prétend aujourd'hui qu'ayant donné une année d'avance, et n'ayant plus qu'une année à...

Ici Pillerault jeta sur César un coup d'œil pour lui recommander la plus vive attention.

— Et l'année étant payée, il peut dégarnir les lieux. Nouveau procès. En effet, je dois conserver mes garanties jusqu'à parfait payement, il peut me devoir des réparations.

— Mais, dit Pillerault, la loi ne vous donne de garantie sur les meubles que pour des loyers.

— Et accessoires ! dit Molineux attaqué dans son centre. L'article du code est interprété par les arrêts rendus sur la matière, il faudrait cependant une rectification législative. J'élabore en ce moment

un mémoire à Sa Grandeur le garde des sceaux sur cette lacune de la législation. Il serait digne du gouvernement de s'occuper des intérêts de la propriété; tout est là pour l'État, nous sommes la souche de l'impôt.

— Vous êtes bien capable d'éclairer le gouvernement, dit Pillerault, mais en quoi pouvons-nous vous éclairer, nous, relativement à nos affaires?

— Je veux savoir, dit Molineux avec une emphatique autorité, si monsieur Birotteau a reçu des sommes de monsieur Popinot.

— Non, monsieur, dit Birotteau.

Il s'ensuivit une discussion sur les intérêts de Birotteau dans la maison Popinot, d'où il résulta que Popinot avait le droit d'être intégralement payé de ses avances, sans entrer dans la faillite pour la moitié des frais d'établissement dus par Birotteau. Le syndic Molineux, manœuvré par Pillerault, revint insensiblement à des formes douces qui prouvaient combien il tenait à l'opinion des habitués du café David. Il finit par donner des consolations à Birotteau et par lui offrir, ainsi qu'à Pillerault, de partager son modeste dîner. Si l'ex-parfumeur était venu seul, il eût peut-être irrité Molineux, et l'affaire se serait envenimée. En cette circonstance comme en quelques autres, le vieux Pillerault fut un ange tutélaire.

Il est un horrible supplice que la loi commerciale impose aux faillis : ils doivent comparaître en personne, entre leurs syndics provisoires et leur juge-commissaire, à l'assemblée où leurs créanciers décident de leur sort. Pour un homme qui se met au-dessus de tout, comme pour le négociant qui cherche revanche, cette triste cérémonie est peu redoutable. Mais pour un homme comme César Birotteau, cette scène est un supplice qui n'a d'analogie que dans le dernier jour d'un condamné à mort. Pillerault fit tout pour rendre à son neveu cet horrible jour supportable.

Voici quelles furent les opérations de Molineux, consenties par le failli. Le procès relatif aux terrains situés rue du Faubourg-du-Temple fut gagné en cour royale. Les syndics décidèrent de vendre les propriétés, César ne s'y opposa point. Du Tillet, instruit des intentions du gouvernement concernant un canal qui devait joindre Saint-Denis à la haute Seine, en passant par le faubourg du Temple, acheta les terrains de Birotteau pour la somme de soixante-dix mille francs. On abandonna les droits de César dans l'affaire des terrains de la Madeleine à monsieur Claparon, à la condition qu'il abandonnerait de son côté toute réclamation relative à la moitié due par Birotteau dans les frais d'enregistrement et de passation de contrat, à la charge de payer le prix des terrains en touchant, dans la faillite, le dividende qui revenait aux vendeurs. L'intérêt du parfumeur dans la maison Popinot et compagnie fut vendu audit Popinot pour la somme de quarante-huit mille francs. Le fonds de la Reine des Roses fut acheté par Célestin Crevel cinquante-sept mille francs avec le droit au bail, les marchandises, les meubles, la propriété de la Pâte des Sultanes, celle de l'Eau Carminative, et la location pour douze ans de la fabrique, dont les ustensiles lui furent également vendus. L'actif liquide fut de cent quatre-vingt-quinze mille francs, auxquels les syndics ajoutèrent soixante-dix mille francs produits par les droits de Birotteau dans la liquidation de l'infortuné Roguin. Ainsi le total atteignit à deux cent cinquante-cinq mille francs. Le passif montait à quatre cent quarante, il y avait plus de cinquante pour cent.

La faillite est comme une opération chimique d'où le négociant habile tâche de sortir gras. Birotteau, distillé tout entier dans cette cornue, avait donné un résultat qui rendait du Tillet furieux. Du Tillet croyait à une faillite déshonnête; il voyait une faillite vertueuse. Peu sensible à son gain, car il allait avoir les terrains de la Madeleine sans bourse délier, il aurait voulu le pauvre détaillant déshonoré, perdu, vilipendé. Les créanciers, à l'assemblée générale, allaient sans doute porter le parfumeur en triomphe.

A mesure que le courage de Birotteau lui revenait, son oncle, en sage médecin, lui graduait les doses en l'initiant aux opérations de la faillite. Ces mesures violentes étaient autant de coups. Un négociant n'apprend pas sans douleur la dépréciation des choses qui représentent pour lui tant d'argent, tant de soins. Les nouvelles que lui donnait son oncle le pétrifiaient.

— Cinquante-sept mille francs la Reine des Roses! mais le magasin a coûté dix mille francs; mais les appartements coûtent quarante mille francs; mais les mises de la fabrique, les ustensiles, les formes, les chaudières ont coûté trente mille francs; mais, à cinquante pour cent de remise, il se trouve pour dix mille francs dans ma boutique; mais la Pâte et l'Eau sont une propriété qui vaut une ferme!

Ces jérémiades du pauvre César ruiné n'épouvantaient guère Pillerault. L'ancien négociant les écoutait comme un cheval reçoit une averse à une porte, mais il était effrayé du morne silence que gardait le parfumeur quand il s'agissait de l'assemblée. Pour qui comprend les vanités et les faiblesses qui dans chaque sphère sociale atteignent l'homme, n'était-ce pas un horrible supplice pour ce pauvre homme que de revenir en failli dans le palais de justice commercial où il était entré juge? d'aller recevoir des avanies là où il avait été tant de fois

remercié des services qu'il avait rendus! Lui Birotteau, dont les opinions inflexibles à l'égard des faillis étaient connues de tout le commerce parisien, lui qui avait dit : — « On est encore honnête homme en déposant son bilan, mais l'on sort fripon d'une assemblée de créanciers! » Son oncle étudia les heures favorables pour le familiariser avec l'idée de comparaître devant ses créanciers assemblés, comme la loi le voulait. Cette obligation tuait Birotteau. Sa muette résignation faisait une vive impression sur Pillerault qui souvent, la nuit, l'entendait à travers la cloison s'écriant : — Jamais! jamais! je serai mort avant!

Pillerault, cet homme si fort par la simplicité de sa vie, comprenait la faiblesse. Il résolut d'éviter à Birotteau les angoisses auxquelles il pouvait succomber dans la scène terrible de sa comparution devant les créanciers, scène inévitable! La loi, sur ce point, est précise, formelle, exigeante. Le négociant qui refuse de comparaître peut, pour ce seul fait, être traduit en police correctionnelle, sous la prévention de banqueroute simple. Mais si la loi force le failli à se présenter, elle n'a pas le pouvoir d'y faire venir le créancier. Une assemblée de créanciers n'est une cérémonie importante que dans des cas déterminés : par exemple, s'il y a lieu de déposséder un fripon et de faire un contrat d'union, s'il y a dissidence entre des créanciers favorisés et des créanciers lésés, si le concordat est ultra-voleur et que le failli ait besoin d'une majorité douteuse. Mais dans le cas d'une faillite où tout est réalisé, comme dans le cas d'une faillite où le fripon a tout arrangé, l'assemblée est une formalité!

Pillerault alla prier chaque créancier l'un après l'autre de signer une procuration pour son agréé. Chaque créancier, du Tillet excepté, plaignait sincèrement César après l'avoir abattu, car chacun savait comment se conduisait le parfumeur, combien ses livres étaient réguliers, combien ses affaires étaient claires : tous les créanciers étaient contents de ne voir parmi eux aucun créancier gai. Molineux d'abord agent, puis syndic, avait trouvé chez César tout ce que le pauvre homme possédait, même la gravure d'Héro et Léandre donnée par Popinot, ses bijoux personnels, son épingle, ses boucles d'or, ses deux montres, qu'un honnête homme aurait emportés sans croire manquer à la probité. Constance avait laissé son modeste écrin. Cette touchante obéissance à la loi frappa vivement le commerce. Les ennemis de Birotteau présentèrent ces circonstances comme des signes de bêtise; mais les gens sensés les montrèrent sous leur vrai jour, comme un magnifique excès de probité. Deux mois après, l'opinion à la Bourse avait changé. Les gens les plus indifférents avouaient que cette faillite était une des plus rares curiosités commerciales qui se fussent vues sur la place. Aussi les créanciers, sachant qu'ils allaient toucher environ soixante pour cent, firent-ils tout ce que voulait Pillerault. Les agréés sont en très-petit nombre, il arriva donc que plusieurs créanciers eurent le même fondé de pouvoir. Pillerault finit par réduire cette formidable assemblée à trois agréés, à lui-même, à Ragon, aux deux syndics et au juge-commissaire.

Le matin de ce jour solennel, Pillerault dit à son neveu : — César, tu peux aller sans crainte à ton assemblée aujourd'hui, tu n'y trouveras personne.

M. Ragon voulut accompagner son débiteur. Quand l'ancien maître de la Reine des Roses fit entendre sa petite voix sèche, son ex-successeur pâlit; mais le bon petit vieux lui ouvrit les bras, Birotteau s'y précipita comme un enfant dans les bras de son père, et les deux parfumeurs s'arrosèrent de leurs larmes. Le failli reprit courage en voyant tant d'indulgence et monta en fiacre avec son oncle. A dix heures et demie précises, tous trois arrivèrent dans le cloître Saint-Méry, où dans ce temps se tenait le tribunal de commerce. A cette heure, il n'y avait personne dans la salle des faillites. L'heure et le jour avaient été choisis d'accord avec les syndics et le juge-commissaire. Les agréés étaient là pour le compte de leurs clients. Ainsi rien ne pouvait intimider César Birotteau. Cependant le pauvre homme ne vint pas dans le cabinet de M. Grasset, qui par hasard avait été le sien, sans une profonde émotion, et il frémissait de passer dans la salle des faillites.

— Il fait froid, dit M. Grasset à Birotteau, ces messieurs ne seront pas fâchés de rester ici au lieu d'aller nous geler dans la salle. (Il ne dit pas le mot faillite.) Asseyez-vous, messieurs.

Chacun prit un siége, et le juge donna son fauteuil à Birotteau confus. Les agréés et les syndics signèrent.

— Moyennant l'abandon de vos valeurs, dit Grasset à Birotteau, vos créanciers vous font à l'unanimité remise du restant de leurs créances, votre concordat est conçu en des termes qui peuvent adoucir votre chagrin; votre agréé le fera promptement homologuer : vous voilà libre. Tous les juges du tribunal, cher monsieur Birotteau, dit Grasset en lui prenant les mains, sont touchés de votre position sans être surpris de votre courage, et il n'est personne qui n'ait rendu justice à votre probité. Dans le malheur, vous avez été digne de ce que vous étiez ici. Voici vingt ans que je suis dans le commerce, et voici la seconde fois que je vois un négociant tombé gagner encore dans l'estime publique.

Birotteau prit les mains du juge, et les lui serra,

les larmes aux yeux. Grasset lui demanda ce qu'il comptait faire, Birotteau répondit qu'il allait travailler à payer ses créanciers intégralement.

— Si pour consommer cette noble tâche il vous fallait quelques mille francs, vous les trouveriez toujours chez moi, dit Grasset ; je les donnerais avec bien du plaisir pour être témoin d'un fait inouï à Paris.

Pillerault, Ragon et Birotteau se retirèrent.

— Eh bien ! ce n'était pas la mer à boire, lui dit Pillerault sur la porte du tribunal.

— Je reconnais vos œuvres, mon oncle, dit le pauvre homme attendri.

— Vous voilà rétabli, nous sommes à deux pas de la rue des Cinq-Diamants, venez voir mon neveu, lui dit Ragon.

Ce fut une cruelle sensation par laquelle Birotteau devait passer, que de voir Constance assise dans un petit bureau à l'entre-sol bas et sombre situé au-dessus de la boutique, où dominait un tableau montant au tiers de sa fenêtre, interceptant le jour, et sur lequel était écrit :

A POPINOT.

— Voilà l'un des lieutenants d'Alexandre, dit avec la gaieté du malheur Birotteau montrant le tableau.

Cette gaieté forcée, où se retrouvait naïvement l'inextinguible sentiment de la supériorité que s'était crue Birotteau, causa comme un frisson à Ragon, malgré ses soixante-dix ans. César vit sa femme descendant à Popinot des lettres à signer, il ne put ni retenir ses larmes, ni empêcher son visage de pâlir.

— Bonjour, mon ami, lui dit-elle d'un air riant.

— Je ne te demanderai pas si tu es bien ici, dit César en regardant Popinot.

— Comme chez mon fils, répondit-elle avec un air attendri qui frappa l'ex-négociant.

Birotteau prit Popinot, l'embrassa en disant : — Je viens de perdre à jamais le droit de l'appeler mon fils.

— Espérons, dit Popinot. *Votre* huile marche, grâce à mes efforts dans les journaux, à ceux de Gaudissart qui a fait la France entière, qui l'a inondée d'affiches, de prospectus, et qui maintenant fait imprimer à Strasbourg des prospectus allemands, et va descendre comme une invasion sur l'Allemagne. Nous avons obtenu le placement de trois mille grosses.

— Trois mille grosses ! dit César.

— Et j'ai acheté, dans le faubourg Saint-Marceau, un terrain, pas cher, où l'on construit une fabrique. Je conserverai celle du faubourg du Temple.

— Ma femme, dit Birotteau à l'oreille de Constance, avec un peu d'aide, on s'en serait tiré.

XV.

LE PLUS BEAU SPECTACLE

QUE L'HOMME PUISSE OFFRIR A SON SEMBLABLE.

César, sa femme et sa fille se comprirent. Le pauvre employé voulut atteindre à un résultat sinon impossible, du moins gigantesque : au payement intégral de sa dette ! Ces trois êtres, unis par le lien d'une probité féroce, devinrent avares, et se refusèrent tout. Un liard leur paraissait sacré. Par calcul, Césarine eut pour son commerce un dévouement de jeune fille. Elle passait les nuits, s'ingéniait pour accroître la prospérité de la maison, trouvait des dessins d'étoffes et déployait un génie commercial inné. Les maîtres étaient obligés de modérer son ardeur au travail, ils la récompensaient par des gratifications ; mais elle refusait les parures et les bijoux que lui proposaient ses patrons.

— De l'argent ! était son cri.

Chaque mois, elle apportait ses appointements, ses petits gains à son oncle Pillerault. Autant en faisait César, autant madame Birotteau. Tous trois se reconnaissant inhabiles, aucun d'eux ne voulant assumer sur lui la responsabilité du mouvement des fonds, ils avaient remis à Pillerault la direction suprême du placement de leurs économies. Redevenu négociant, l'oncle tirait parti des fonds dans les reports à la bourse. On apprit plus tard qu'il avait été secondé dans cette œuvre par Jules Desmarets et par Joseph Lebas, empressés l'un et l'autre de lui indiquer les affaires sans risques.

L'ancien parfumeur, qui vivait auprès de son oncle, n'osait le questionner sur l'emploi des sommes acquises par ses travaux et par ceux de sa fille et de sa femme. Il allait tête baissée par les rues, dérobant à tous les regards son visage abattu, décomposé, stupide. César se reprochait de porter du drap fin.

— Au moins, disait-il avec un regard angélique à son oncle, je ne mange pas le pain de mes créanciers ! Votre pain me semble doux quoique donné par la pitié que je vous inspire, en songeant que, grâce à cette sainte charité, je ne vole rien sur mes appointements.

Les négociants qui rencontraient l'employé n'y

retrouvaient aucun vestige du parfumeur. Les indifférents concevaient une immense idée des chutes humaines à l'aspect de cet homme au visage duquel le chagrin le plus noir avait mis son deuil, qui se montrait bouleversé par ce qui n'avait jamais apparu chez lui, *la pensée*. N'est pas détruit qui veut. Les gens légers, sans conscience, à qui tout est indifférent, ne peuvent jamais offrir le spectacle d'un désastre. La religion seule imprime un sceau particulier sur les êtres tombés : ils croient à un avenir, à une Providence; il est en eux une certaine lueur qui les signale, un air de résignation sainte entremêlée d'espérance qui cause une sorte d'attendrissement; ils savent tout ce qu'ils ont perdu comme un ange exilé pleurant à la porte du ciel. Les faillis ne peuvent se présenter à la bourse. César chassé du domaine de la probité était une image de l'ange soupirant après le pardon.

Pendant quatorze mois, plein des religieuses pensées que sa chute lui inspira, Birotteau refusa tout plaisir. Quoique sûr de l'amitié des Ragon, il fut impossible de le déterminer à venir dîner chez eux, ni chez les Lebas, ni chez les Matifat, ni chez les Protez et Chiffreville, ni même chez M. Vauquelin, qui tous s'empressèrent d'honorer en César une vertu supérieure. César aimait mieux être seul dans sa chambre que de rencontrer le regard d'un créancier. Les prévenances les plus cordiales de ses amis lui rappelaient amèrement sa position. Constance et Césarine n'allaient alors nulle part. Le dimanche et les fêtes, seuls jours où elles fussent libres, ces deux femmes venaient à l'heure de la messe prendre César et lui tenaient compagnie chez Pillerault après avoir accompli leurs devoirs religieux. Pillerault invitait l'abbé Loraux dont la parole soutenait César dans sa vie d'épreuves, et ils restaient alors en famille. L'ancien quincaillier avait la fibre de la probité trop sensible pour désapprouver les délicatesses de César. Aussi avait-il songé à augmenter le nombre des personnes au milieu desquelles le failli pouvait se montrer le front blanc et l'œil à hauteur d'homme.

Au mois de mai 1820, cette famille, aux prises avec l'adversité, fut récompensée de ses efforts par une première fête que lui ménagea l'arbitre de ses destinées. Le dernier dimanche de ce mois était l'anniversaire du consentement donné par Constance à son mariage avec César. Pillerault avait loué, de concert avec les Ragon, une petite maison de campagne à Sceaux, et l'ancien quincaillier voulut y pendre joyeusement la crémaillère.

— César, dit Pillerault à son neveu le samedi soir, demain nous allons à la campagne, et tu y viendras.

César, qui avait une superbe écriture, faisait le soir des copies pour Derville et pour quelques avoués. Or le dimanche, muni d'une permission curiale, il travaillait comme un nègre.

— Non, répondit-il, monsieur Derville attend après un compte de tutelle.

— Ta femme et ta fille méritent bien une récompense. Tu ne trouveras que nos amis, l'abbé Loraux, les Ragon, Popinot et son oncle. D'ailleurs, je le veux.

César et sa femme, emportés par le tourbillon des affaires, n'étaient jamais revenus à Sceaux, quoique de temps à autre tous deux souhaitassent y retourner pour revoir l'arbre sous lequel s'était presque évanoui le premier commis de la Reine des Roses. Pendant la route que César fit en fiacre avec sa femme et sa fille, et Popinot qui les menait, Constance jeta à son mari des regards d'intelligence sans pouvoir amener sur ses lèvres un sourire. Elle lui dit quelques mots à l'oreille, il agita la tête pour toute réponse. Les douces expressions de cette tendresse, inaltérable mais forcée, au lieu d'éclaircir le visage de César, le rendirent plus sombre et amenèrent dans ses yeux quelques larmes réprimées. Le pauvre homme avait fait cette route vingt ans auparavant, riche, jeune, plein d'espoir, amoureux d'une jeune fille aussi belle que l'était maintenant Césarine; il rêvait alors le bonheur, et voyait aujourd'hui dans le fond du fiacre sa noble enfant pâlie par les veilles, sa courageuse femme n'ayant plus que la beauté des villes sur lesquelles ont passé les laves d'un volcan. L'amour seul était resté! L'attitude de César étouffait la joie au cœur de sa fille et d'Anselme qui lui représentaient la charmante scène d'autrefois.

— Soyez heureux, mes enfants, vous en avez le droit, leur dit ce pauvre père d'un ton déchirant. Vous pouvez vous aimer sans arrière-pensée, ajouta-t-il.

Birotteau, en disant ces dernières paroles, avait pris les mains de sa femme et les baisait avec une sainte et admirative affection qui toucha plus Constance que la plus vive gaieté. Quand ils arrivèrent à la maison où les attendaient Pillerault, les Ragon, l'abbé Loraux et le juge Popinot, ces cinq personnes d'élite eurent un maintien, des regards et des paroles qui mirent César à son aise, car toutes étaient émues de voir cet homme toujours au lendemain de son malheur.

— Allez vous promener dans les bois d'Aulnay, dit l'oncle Pillerault en mettant la main de César dans celles de Constance, allez-y avec Anselme et Césarine! vous reviendrez à quatre heures.

— Pauvres gens, nous les gênerions, dit madame Ragon attendrie par la douleur vraie de son débiteur; il sera bien joyeux tantôt.

— C'est le repentir sans la faute, dit l'abbé Loraux.

—Il ne pouvait se grandir que par le malheur; dit le juge.

Oublier, est le grand secret des existences fortes et créatrices, oublier à la manière de la nature qui ne se connaît point de passé, qui recommence à toute heure les mystères de ses infatigables enfantements. Les existences faibles, comme était celle de Birotteau, vivent dans les douleurs au lieu de les changer en apophthegmes d'expérience; elles s'en saturent et s'usent en rétrogradant chaque jour dans les malheurs consommés.

Quand les deux couples eurent gagné le sentier qui mène aux bois d'Aulnay, posés comme une couronne sur un des plus jolis coteaux des environs de Paris, et que la Vallée aux Loups se montra dans toute sa coquetterie; la beauté du jour, la grâce du paysage, la première verdure et les délicieux souvenirs de la plus belle journée de sa jeunesse détendirent les cordes tristes dans l'âme de César: il serra le bras de sa femme contre son cœur palpitant, son œil ne fut plus vitreux, la lumière du plaisir y éclata.

—Enfin, dit Constance à son mari, je te revois, mon pauvre César. Il me semble que nous nous comportons assez bien pour nous permettre un petit plaisir de temps en temps.

—Et le puis-je? dit le pauvre homme. Ah! Constance, ton affection est le seul bien qui me reste! Oui, j'ai perdu jusqu'à la confiance que j'avais en moi-même! je n'ai pas de force, mon seul désir est de vivre assez pour mourir quitte avec la terre! Toi, chère femme, toi qui es ma sagesse et ma prudence, toi qui voyais clair, toi qui est irréprochable, tu peux avoir de la gaieté; moi seul, entre nous trois, je suis coupable! Il y a dix-huit mois, au milieu de cette fatale fête, je voyais ma Constance, la seule femme que j'aie aimée, plus belle peut-être que ne l'était la jeune personne avec laquelle j'ai couru dans ce sentier, il y a vingt ans, comme courent nos enfants!... En vingt mois, j'ai flétri cette beauté, mon orgueil, un orgueil permis et légitime. Je t'aime davantage en te connaissant mieux... Oh! *chère!* dit-il en donnant à ce mot une expression qui atteignit au cœur de sa femme, je voudrais bien t'entendre gronder, au lieu de te voir caresser ma douleur!

—Je ne croyais pas, dit-elle, qu'après vingt ans de ménage l'amour d'une femme pour son mari pût s'augmenter.

Ce mot fit oublier pour un moment à César tous ses malheurs, car il avait tant de cœur que ce mot était une fortune. Il s'avança donc presque joyeux vers *leur* arbre qui, par hasard, n'avait pas été abattu. Les deux époux s'y assirent en regardant Anselme et Césarine qui tournaient sur la même pelouse sans s'en apercevoir, croyant peut-être aller toujours droit devant eux.

—Mademoiselle, disait Anselme, me croyez-vous assez lâche et assez avide pour avoir profité de l'acquisition de la part de votre père dans l'*Huile Céphalique?*... Je lui conserve avec amour sa moitié, je la lui soigne. Avec ses fonds, je fais l'escompte, et s'il y a des effets douteux, je les prends de mon côté. Nous ne pouvons être l'un à l'autre que le lendemain de la réhabilitation de votre père, et j'avance ce jour-là de toute la force que donne l'amour.

L'amant s'était bien gardé de dire ce secret à sa belle-mère. Chez les amants les plus innocents, il y a toujours le désir de paraître grands aux yeux de leurs maîtresses.

—Et sera-ce bientôt? dit-elle.

—Bientôt, dit Popinot d'un ton si pénétrant que la chaste et pure Césarine tendit son front au cher Anselme, qui y mit un baiser avide et respectueux, tant il y avait de noblesse dans l'action de cette enfant.

—Papa, tout va bien, dit-elle à César d'un air fin. Sois gentil, cause, quitte ton air triste.

Quand cette famille si unie rentra dans la maison de Pillerault, César, quoique peu observateur, aperçut chez les Ragon un changement de manières qui décelait quelque événement. L'accueil de madame Ragon fut particulièrement onctueux, son regard et son accent disaient à César: *Nous sommes payés.*

Au dessert, le notaire de Sceaux se présenta; l'oncle Pillerault le fit asseoir, et regarda Birotteau qui commençait à soupçonner une surprise, sans pouvoir en imaginer l'étendue.

— Mon neveu, depuis quatorze mois les économies de ta femme, de ta fille et les tiennes ont produit quinze mille francs. J'ai reçu trente mille francs pour le dividende de ma créance, nous avons donc quarante-cinq mille francs à donner à tes créanciers. M. Ragon a reçu trente mille francs pour son dividende, monsieur le notaire de Sceaux t'apporte donc une quittance du payement intégral, intérêts compris, fait à tes amis. Le reste de la somme est chez Crottat, pour Lourdois, la mère Madou, le maçon, le charpentier et tes créanciers les plus pressés. L'année prochaine nous verrons. Avec le temps et la patience, on va loin.

La joie de Birotteau ne se décrit pas, il se jeta dans les bras de son oncle en pleurant.

— Qu'il porte aujourd'hui sa croix, dit Ragon à l'abbé Loraux.

Le confesseur attacha le ruban rouge à la boutonnière de l'employé qui se regarda pendant la soirée à vingt reprises dans les glaces du salon, en manifestant un plaisir dont auraient ri des gens qui

se croient supérieurs, et que ces bons bourgeois trouvaient naturel.

Le lendemain, Birotteau se rendit chez madame Madou.

— Ah! vous voilà, bon sujet, dit-elle, je ne vous reconnaissais pas, tant vous avez blanchi! Cependant vous ne pâtissez pas vous autres! vous avez des places, moi je me donne un mal de chien caniche qui tourne une mécanique, et qui mérite le baptême.

— Mais, madame...

— Hé! ce n'est pas un reproche, dit-elle, vous avez quittance.

— Je viens vous annoncer que je vous payerai chez maître Crottat, notaire, aujourd'hui, le reste de votre créance et les intérêts...

— Est-ce vrai?

— Soyez chez lui à onze heures et demie...

— En voilà de l'honneur, à la bonne mesure et *les quatre* au cent! dit-elle en admirant avec naïveté Birotteau. Tenez, mon cher monsieur, je fais de bonnes affaires avec votre petit rouge, il est gentil, il me laisse gagner gros, sans chicaner les prix afin de m'indemniser, eh bien! je vous donnerai quittance, gardez votre argent, mon pauvre vieux! La Madou s'allume, elle est piailleuse, mais elle a de ça...! dit-elle en se frappant les plus volumineux coussins de chair vive qui aient été connus aux halles.

— Jamais! dit Birotteau, la loi est précise, je veux vous payer intégralement.

—Alors, je ne me ferai pas prier longtemps, dit-elle. Et demain à la halle, je cornerai votre honneur! Elle est rare, la farce!

Le bonhomme eut la même scène chez le peintre en bâtiments, le beau-père de Crottat, mais avec des variantes. Il pleuvait. César laissa son parapluie dans un coin de la porte, et le peintre enrichi, voyant l'eau faire son chemin dans la belle salle à manger où il déjeunait avec sa femme, ne fut pas tendre.

— Allons, que voulez-vous, mon pauvre père Birotteau? dit-il du ton dur que beaucoup de gens prennent pour parler à des mendiants importuns.

— Monsieur votre gendre ne vous a donc pas dit...

— Quoi? reprit Lourdois impatienté, en croyant à quelque demande.

— De vous trouver chez lui ce matin, à onze heures et demie, pour me donner quittance du payement intégral de votre créance...

— Ah! c'est différent, asseyez-vous donc là, monsieur Birotteau; mangez donc un morceau avec nous...

— Faites-nous le plaisir de partager notre déjeuner, dit madame Lourdois.

— Ça va donc bien? lui demanda le gros Lourdois.

— Non, monsieur, il a fallu déjeuner tous les jours avec une flûte à mon bureau pour amasser quelque argent; mais avec le temps, j'espère réparer les dommages faits à mon prochain.

—Vraiment, dit le peintre en avalant une tartine chargée de pâté de foie gras, vous êtes un homme d'honneur.

— Et que fait madame Birotteau? dit madame Lourdois.

— Elle tient les livres et la caisse chez monsieur Anselme Popinot.

— Pauvres gens! dit madame Lourdois à voix basse à son mari.

— Si vous aviez besoin de moi, mon cher monsieur Birotteau, venez me voir, dit Lourdois, je pourrais vous aider...

— J'ai besoin de vous à onze heures, monsieur, dit Birotteau qui se retira.

Ce premier résultat donna du courage au failli, sans lui rendre le repos. Le désir de reconquérir l'honneur agita démesurément sa vie. Il perdit entièrement la fleur qui décorait son visage, ses yeux s'éteignirent et son visage se creusa. Quand d'anciennes connaissances le rencontraient le matin à huit heures, ou le soir à quatre heures, allant à la rue de l'Oratoire ou en revenant, vêtu de la redingote qu'il avait au moment de sa chute et qu'il ménageait comme un pauvre sous-lieutenant ménage son uniforme, les cheveux entièrement blancs, pâle, craintif, quelques-uns l'arrêtaient malgré lui, car son œil était alerte, il se coulait le long des murs à la façon des voleurs.

— On connaît votre conduite, mon ami, disait-on; tout le monde regrette la rigueur avec laquelle vous vous traitez vous-même, ainsi que votre fille et votre femme.

— Prenez un peu plus de temps, disaient les autres, plaie d'argent n'est pas mortelle!

— Non, mais bien la plaie de l'âme! répondit un jour à Matifat le pauvre César affaibli.

Au commencement de l'année 1822, le canal Saint-Martin fut décidé. Les terrains situés dans le faubourg du Temple arrivèrent à des prix fous. Le projet coupa précisément en deux la propriété de du Tillet, autrefois celle de César Birotteau. La compagnie à qui fut concédé le canal accéda à un prix exorbitant, si le banquier pouvait livrer son terrain dans un temps donné. Le bail consenti par César à Popinot, empêchait l'affaire. Le banquier vint rue des Cinq-Diamants voir le droguiste. Si Popinot était indifférent à du Tillet, le fiancé de Césarine portait à cet homme une haine instinctive. Il ignorait le vol et les infâmes combinaisons commises par l'heureux banquier, mais une voix inté-

rieure lui criait : Cet homme est un voleur impuni. Popinot n'eût pas fait la moindre affaire avec lui, sa présence lui était odieuse. En ce moment surtout, il voyait du Tillet s'enrichir des dépouilles de son ancien patron, car les terrains de la Madeleine commençaient à s'élever à des prix qui présageaient les valeurs exorbitantes auxquelles ils atteignirent en 1827. Aussi quand le banquier eut expliqué le motif de sa visite, Popinot le regarda-t-il avec une indignation concentrée.

— Je ne veux point vous refuser mon désistement du bail, mais il me faut soixante mille francs, et je ne rabattrai pas un liard.

— Soixante mille francs! s'écria du Tillet en faisant un mouvement de retraite.

— J'ai encore quinze ans de bail, je dépenserai par an trois mille francs de plus pour me remplacer une fabrique. Ainsi soixante mille francs, ou ne causons pas davantage, dit Popinot en rentrant dans sa baraque où le suivit du Tillet.

La discussion s'échauffa, le nom de Birotteau fut prononcé, madame César descendit et vit du Tillet pour la première fois depuis le fameux bal. Le banquier ne put retenir un mouvement de surprise à l'aspect des changements qui s'étaient opérés chez son ancienne patronne, et il baissa les yeux, effrayé de son ouvrage.

—Monsieur, dit Popinot à madame César, trouve de *vos* terrains trois cent mille francs, et il *nous* refuse soixante mille francs d'indemnité pour *notre* bail...

— Trois mille francs de rente! dit du Tillet avec emphase.

—Trois mille francs! répéta madame César d'un ton simple et pénétrant.

Du Tillet pâlit, Popinot regarda madame Birotteau. Il y eut un moment de silence profond qui rendit cette scène encore plus inexplicable pour Anselme.

— Signez-moi votre désistement que j'ai fait préparer par Crottat, dit du Tillet en tirant un papier timbré de sa poche de côté, je vais vous donner un bon sur la banque de soixante mille francs.

Popinot regarda madame César sans dissimuler son profond étonnement; il croyait rêver. Pendant que du Tillet signait son bon sur une table à pupitre élevé, Constance disparut et remonta dans l'entre-sol. Le droguiste et le banquier échangèrent leurs papiers. Du Tillet sortit en saluant Popinot froidement.

— Enfin, dans quelques mois, dit Popinot qui regarda du Tillet s'en aller rue des Lombards où son cabriolet était arrêté, grâce à cette singulière affaire, j'aurai ma Césarine. Ma pauvre petite femme ne se brûlera plus le sang à travailler. Comment, un regard de madame César a suffi! Qu'y a-t-il entre elle et ce brigand? Ce qui vient de se passer est bien extraordinaire.

Popinot envoya toucher le bon à la banque et remonta pour parler à madame Birotteau, il ne la trouva pas à la caisse; elle était sans doute dans sa chambre. Anselme et Constance vivaient comme vivent un gendre et une belle-mère quand un gendre et une belle-mère se conviennent; il alla donc dans l'appartement de madame César avec l'empressement naturel à un amoureux qui touche au bonheur. Le jeune négociant fut prodigieusement surpris de trouver sa future belle-mère, auprès de laquelle il arriva par un saut de chat, lisant une lettre de du Tillet, car Anselme reconnut l'écriture de l'ancien premier commis de Birotteau. Une chandelle allumée, les fantômes noirs et agités de lettres brûlées sur le carreau firent frissonner Popinot qui, doué d'une vue perçante, avait vu sans le vouloir, cette phrase au commencement de la lettre que tenait sa belle-mère :

Je vous adore! vous le savez, ange de ma vie, et pourquoi...

— Quel ascendant avez-vous donc sur du Tillet, pour lui faire conclure une semblable affaire? dit-il en riant de ce rire convulsif que donne un mauvais soupçon réprimé.

— Ne parlons pas de cela, dit-elle en laissant voir un horrible trouble.

— Oui, répondit Popinot tout étourdi, parlons de la fin de vos peines!

Anselme pirouetta sur ses talons et alla jouer du tambour avec ses doigts sur les vitres, en regardant dans la cour.

— Hé bien! se dit-il, quand elle aurait aimé du Tillet, pourquoi ne me conduirais-je pas en honnête homme?

—Qu'avez-vous, mon enfant? dit la pauvre femme.

— Le compte des bénéfices nets de l'Huile Céphalique se monte à deux cent quarante-deux mille francs, la moitié est de cent vingt et un, dit brusquement Popinot. Si je retranche de cette somme les quarante-huit mille francs donnés à M. Birotteau, il en reste soixante-treize mille, qui joints aux soixante mille francs de la cession du bail, *vous* donnent cent trente-trois mille francs.

Madame César écoutait dans des anxiétés de bonheur qui la firent palpiter si violemment que Popinot entendait les battements du cœur.

— Eh bien! j'ai toujours considéré M. Birotteau comme mon associé, reprit-il, nous pouvons disposer de cette somme pour rembourser ses créanciers! En l'ajoutant à celle de vingt-huit mille francs de vos économies placés par notre oncle Pillerault, nous avons cent soixante et un mille francs. Notre oncle ne nous refusera pas quittance de ses

vingt-cinq mille francs. Aucune puissance humaine ne peut m'empêcher de prêter à mon beau-père, en compte sur les bénéfices de l'année prochaine, la somme nécessaire à parfaire les sommes dues à ses créanciers... Et... il... sera... réhabilité.

— Réhabilité ! cria madame César en pliant le genou sur sa chaise, joignant les mains et récitant une prière après avoir lâché la lettre. Cher Anselme, dit-elle après s'être signée ! cher enfant !

Elle le prit par la tête, le baisa au front, le serra sur son cœur et fit mille folies.

— Césarine est bien à toi ! ma fille sera donc bien heureuse. Elle sortira de cette maison où elle se tue.

— Par amour, dit Popinot.

— Oui, répondit la mère en souriant.

— Écoutez un petit secret, dit Popinot en regardant la fatale lettre du coin de l'œil. J'ai obligé Célestin, pour lui faciliter l'acquisition de vos fonds, mais j'ai mis une condition à mon obligeance. Votre appartement est comme vous l'avez laissé. J'avais une idée, mais je ne croyais pas que le hasard nous favoriserait autant. Célestin est tenu de vous sous-louer votre ancien appartement, où il n'a pas mis le pied et dont tous les meubles seront à vous. Je me suis réservé le second étage pour y demeurer avec Césarine, qui ne vous quittera jamais. Après mon mariage je viendrai passer ici les matinées de huit heures du matin à six heures du soir. Pour vous refaire une fortune, j'achèterai cent mille francs l'intérêt de monsieur César, et vous aurez ainsi, avec sa place, huit mille livres de rente. Ne serez-vous pas heureuse?

— Ne me dites plus rien, Anselme, ou je deviens folle.

L'angélique attitude de madame César et la pureté de ses yeux, l'innocence de son beau front démentaient si magnifiquement les mille idées qui tournoyaient dans la cervelle de l'amoureux, qu'il voulut en finir avec les monstruosités de sa pensée. Une faute était inconciliable avec la vie et les sentiments de la nièce de Pillerault.

— Ma chère mère adorée, dit Anselme, il vient d'entrer malgré moi dans mon âme un horrible soupçon. Si vous voulez me voir heureux, vous le détruirez à l'instant même.

Popinot avait avancé la main sur la lettre et s'en était emparé.

— Sans le vouloir, reprit-il effrayé de la terreur qui se peignait sur le visage de Constance, j'ai lu les premiers mots de cette lettre écrite par du Tillet. Ces mots coïncident si singulièrement avec l'effet que vous venez de produire en déterminant la prompte adhésion de cet homme à mes folles exigences, que tout homme l'expliquerait, comme le démon me l'explique malgré moi. Votre regard, trois mots ont suffi...

— N'achevez pas, dit madame César en reprenant la lettre et la brûlant aux yeux d'Anselme. Mon enfant, je suis bien cruellement punie d'une faute minime ! Sachez donc tout, Anselme ; je ne veu pas que le soupçon inspiré par la mère nuise à fille, et d'ailleurs je puis parler sans avoir à rougir, je dirais à mon mari ce que je vais vous avouer. Du Tillet a voulu me séduire, mon mari fut aussitôt prévenu, du Tillet dut être renvoyé. Le jour où mon mari allait le remercier, il nous a pris trois mille francs !

— Ha ! je m'en doutais, dit Popinot en exprimant toute sa haine par son accent.

— Anselme, votre avenir, votre bonheur exigent cette confidence ; elle doit mourir dans votre cœur comme elle était morte dans le mien et dans celui de César. Vous devez vous souvenir de la *gronde* de mon mari à propos d'une erreur de caisse. Monsieur Birotteau, pour éviter un procès et ne pas perdre cet homme, remit sans doute à la caisse trois mille francs, le prix de ce châle de cachemire que je n'ai eu que trois ans après ! Voilà mon exclamation expliquée. Hélas ! mon cher enfant, je vous avouerai mon enfantillage : du Tillet m'avait écrit trois lettres d'amour, qui le peignaient si bien, dit-elle en soupirant et baissant les yeux, que je les avais gardées... comme curiosité. Je ne les ai pas relues plus d'une fois. Mais enfin il était imprudent de les conserver. En revoyant du Tillet, j'y ai songé, je suis montée chez moi pour les brûler, et je regardais la dernière quand vous êtes entré... Voilà tout, mon ami.

Anselme mit un genou en terre et baisa la main de madame César avec une admirable expression qui leur fit venir des larmes aux yeux à l'un et à l'autre. Sa belle-mère le releva, lui tendit les bras et le serra sur son cœur.

Ce jour devait être un jour de joie pour César. Le secrétaire particulier du roi, monsieur de Vandenesse vint au bureau lui parler. Ils sortirent ensemble dans la petite cour de la caisse d'amortissement.

— Monsieur Birotteau, dit le vicomte de Vandenesse, vos efforts pour payer vos créanciers ont été par hasard connus du roi. Sa Majesté, touchée d'une conduite aussi rare, et sachant que, par humilité, vous ne portiez pas l'ordre de la Légion d'honneur, m'envoie vous ordonner d'en reprendre l'insigne. Puis, voulant vous aider à remplir vos obligations, elle m'a chargé de vous remettre cette somme, prise sur sa cassette particulière, en regrettant de ne pouvoir faire davantage. Que ceci demeure dans un profond secret, car Sa Majesté trouve peu royale la divulgation officielle de ses bonnes œuvres, dit le secrétaire intime en remettant six mille francs à

l'employé qui, pendant ce discours, éprouvait des sensations inexprimables.

Birotteau n'eut sur les lèvres que des mots sans suite à balbutier. Vandenesse le salua de la main en souriant. Le sentiment qui animait le pauvre César est si rare dans Paris, que sa vie avait insensiblement excité l'admiration. Joseph Lebas, le juge Popinot, l'abbé Loraux, Ragon, le chef de la maison importante où était Césarine, Lourdois, monsieur de La Billardière en avaient parlé. L'opinion, déjà changée à son égard, le portait aux nues.

— Voilà un homme d'honneur! Ce mot avait déjà plusieurs fois retenti à l'oreille de César quand il passait dans la rue, et lui donnait l'émotion qu'éprouve un auteur en entendant dire: *Le voilà!* Cette belle renommée assassinait du Tillet. Quand César eut les billets de banque envoyés par le souverain, sa première pensée fut de les employer à payer son ancien commis. Le bonhomme alla rue de la Chaussée-d'Antin, en sorte que quand le banquier rentra chez lui de ses courses, il s'y rencontra dans l'escalier avec son ancien patron.

— Eh bien! *mon pauvre* Birotteau? dit-il d'un air patelin.

— Pauvre! s'écria fièrement le débiteur. Je suis bien riche. Je poserai ma tête sur mon oreiller ce soir avec la satisfaction de savoir que je vous ai payé.

Cette parole pleine de probité fut une rapide torture pour du Tillet, car malgré l'estime générale il ne s'estimait pas lui-même, une voix inextinguible lui criait: — Cet homme est sublime!

— Me payer, quelles affaires faites-vous donc?

Sûr que du Tillet n'irait pas répéter sa confidence, l'ancien parfumeur dit: — Je ne reprendrai jamais les affaires, monsieur. Aucune puissance humaine ne pouvait prévoir ce qui m'est arrivé. Qui sait si je ne serais pas victime d'un autre Roguin. Mais ma conduite a été mise sous les yeux du roi, son cœur a daigné compatir à mes efforts, et il les a encouragés en m'envoyant à l'instant une somme assez importante qui...

— Vous faut-il une quittance? dit du Tillet en l'interrompant, payez-vous...?

— Intégralement, et même les intérêts; aussi vais-je vous prier de venir à deux pas d'ici, chez monsieur Crottat.

— Par-devant notaire!

— Mais, monsieur, dit César, il ne m'est pas défendu de songer à la réhabilitation, et les actes authentiques sont alors irrécusables...

— Allons, dit du Tillet qui sortit avec Birotteau, allons, il n'y a qu'un pas. Mais où prenez-vous tant d'argent? reprit-il.

— Je ne le prends pas, dit César, je le gagne à la sueur de mon front.

— Vous devez une somme énorme à la maison Claparon.

— Hélas! oui, là est ma plus forte dette, je crois bien mourir à la peine.

— Vous ne pourrez jamais le payer, dit durement du Tillet.

— Il a raison, pensa Birotteau.

Le pauvre homme, en revenant chez lui, passa par la rue Saint-Honoré, par mégarde, car il faisait toujours un détour pour ne pas voir sa boutique ni les fenêtres de son appartement. Pour la première fois, depuis sa chute, il revit cette maison où dix-huit ans de bonheur avaient été effacés par les angoisses de trois mois.

— J'avais bien cru finir là mes jours, se dit-il en hâtant le pas. Il avait aperçu la nouvelle enseigne:

CÉLESTIN CREVEL,

SUCCESSEUR DE CÉSAR BIROTTEAU.

— J'ai la berlue. N'est-ce pas, Césarine? s'écria-t-il en se souvenant d'avoir aperçu une tête blonde à la fenêtre.

Il vit effectivement sa fille, sa femme et Popinot. Les amoureux savaient que Birotteau ne passait jamais devant son ancienne maison. Incapables d'imaginer ce qui lui arrivait, ils étaient venus prendre quelques arrangements relatifs à la fête qu'ils méditaient de donner à César. Cette bizarre apparition étonna si vivement Birotteau, qu'il resta planté sur ses jambes.

— Voilà M. Birotteau qui regarde son ancienne maison, dit M. Molineux au marchand établi en face de la Reine des Roses.

— Pauvre homme! dit l'ancien voisin du parfumeur, il a donné là l'un des plus beaux bals... Il y avait deux cents voitures.

— J'y étais! il a fait faillite trois mois après, dit Molineux, j'ai été syndic.

Birotteau se sauva, les jambes tremblantes, et accourut chez son oncle Pillerault.

Pillerault, instruit de ce qui s'était passé rue des Cinq-Diamants, pensait que son neveu soutiendrait difficilement le choc d'une joie aussi grande que celle causée par sa réhabilitation, car il était le témoin journalier des vicissitudes morales de ce pauvre homme, toujours en présence de ses inflexibles doctrines relatives aux faillis, et dont toutes les forces étaient employées à toute heure. L'honneur était pour César un mort qui pouvait avoir son jour de Pâques. Cet espoir rendait sa douleur incessamment active. Pillerault prit sur lui de pré-

parer son neveu. Quand Birotteau rentra chez son oncle, il le trouva pensant aux moyens d'arriver à son but. Aussi la joie avec laquelle l'employé raconta le témoignage d'intérêt que le roi lui avait donné parut-elle de bon augure à Pillerault, et l'étonnement d'avoir vu Césarine à la Reine des Roses fut-il une excellente entrée en matière.

— Eh bien! César, dit Pillerault, sais-tu d'où cela vient? De l'impatience qu'a Popinot d'épouser Césarine. Il n'y tient plus, et ne doit pas, pour tes exagérations de probité, laisser passer sa jeunesse à manger du pain sec à la fumée d'un bon dîner. Popinot veut te donner les fonds nécessaires au payement intégral de tes créanciers...

— Il achète sa femme! dit Birotteau.

— N'est-ce pas honorable de faire réhabiliter son beau-père?

— Mais il y aurait lieu à contestation. D'ailleurs...

— D'ailleurs, dit l'oncle en jouant la colère, tu peux avoir le droit de t'immoler, mais tu ne saurais immoler ta fille.

Il s'engagea la plus vive discussion, que Pillerault échauffait à dessein.

— Eh! si Popinot ne te prêtait rien, s'écria Pillerault, s'il t'avait considéré comme son associé, s'il avait regardé le prix donné à tes créanciers pour ta part dans l'Huile comme une avance de bénéfices, afin de ne pas te dépouiller...

— J'aurais l'air d'avoir, de concert avec lui, trompé mes créanciers.

Pillerault feignit de se laisser battre par cette raison. Il connaissait assez le cœur humain pour savoir que durant la nuit le digne homme se querellerait avec lui-même sur ce point; et cette discussion intérieure l'accoutumerait à l'idée de sa réhabilitation.

— Mais pourquoi, dit-il en dînant, ma femme et ma fille étaient-elles dans mon ancien appartement?

— Anselme veut le louer pour s'y loger avec Césarine. Ta femme est de son parti. Sans t'en rien dire, ils ont été faire publier les bans, afin de te forcer à consentir. Popinot dit qu'il aura moins de mérite à épouser Césarine après ta réhabilitation. Tu prends les six mille francs du roi, tu ne veux rien accepter de tes parents! Moi, je puis bien te donner quittance de ce qui me revient, me refuserais-tu?

— Non, dit César, mais cela ne m'empêcherait pas d'économiser pour vous payer, malgré la quittance.

— Subtilité que tout cela, dit Pillerault, et sur les choses de probité je dois être cru. Quelle bêtise as-tu dite tout à l'heure? Auras-tu trompé tes créanciers quand tu les auras tous payés?

En ce moment César examina Pillerault, et Pillerault fut ému de voir, après trois années, un plein sourire animer pour la première les traits attristés de son pauvre neveu.

— C'est vrai, dit-il, ils seraient payés! Mais c'est vendre ma fille!

— Et je veux être achetée! cria Césarine en apparaissant avec Popinot.

Les deux amants avaient entendu ces derniers mots en entrant sur la pointe du pied dans l'antichambre du petit appartement de leur oncle. Madame Birotteau les suivait. Tous trois avaient couru en voiture chez les créanciers qui restaient à payer pour les convoquer le soir chez Alexandre Crottat, où se préparaient les quittances. La puissante logique de l'amoureux Popinot triompha des scrupules de César, qui persistait à se dire débiteur, à prétendre qu'il fraudait la loi par une novation. Il fit céder les recherches de sa conscience à un cri de Popinot.

— Vous voulez donc tuer votre fille!

— Tuer ma fille! dit César hébété.

— Eh bien! dit Popinot, j'ai le droit de vous faire une donation entre vifs de la somme que consciencieusement je crois être à vous chez moi. Me refuseriez-vous?

— Non, dit César.

— Eh bien! allons chez Alexandre Crottat ce soir afin qu'il n'y ait plus à revenir là-dessus, nous y déciderons en même temps notre contrat de mariage.

XVI.

AU CIEL.

Une demande en réhabilitation et toutes les pièces à l'appui furent déposées, par les soins d'un ami de Derville, au parquet du procureur général de la cour royale de Paris.

Pendant le mois que durèrent les formalités et les publications des bans pour le mariage de Césarine et d'Anselme, Birotteau fut agité par des mouvements fébriles. Il était inquiet, il avait peur de ne pas vivre jusqu'au grand jour où l'arrêt serait rendu. Son cœur palpitait sans raison, disait-il. Il se plaignait de douleurs sourdes dans cet organe aussi usé par les émotions de la douleur qu'il était fatigué par cette joie suprême.

Les arrêts de réhabilitation sont si rares dans le ressort de la cour royale de Paris qu'il s'en prononce à peine *un* en dix années. Pour les gens qui

prennent au sérieux la société, l'appareil de la justice a je ne sais quoi de grand et de grave. Les institutions dépendent entièrement des sentiments que les hommes y attachent et des grandeurs dont la pensée les revêt. Aussi quand il n'y a plus, non pas de religion, mais de croyance chez un peuple, quand l'éducation première y a relâché tous les liens conservateurs en habituant l'enfant à une impitoyable analyse, une nation est-elle dissoute: elle ne fait plus corps que par les ignobles soudures de l'intérêt matériel, par les commandements du culte que crée l'égoïsme bien entendu. Nourri d'idées religieuses, Birotteau acceptait la justice pour ce qu'elle devrait être aux yeux des hommes, une représentation de la société même, une auguste expression de la loi consentie, indépendante de la forme sous laquelle elle se produit : plus le magistrat est vieux, cassé, blanchi, plus solennel est d'ailleurs l'exercice de son sacerdoce qui veut une étude si profonde des hommes et des choses, qui sacrifie le cœur et l'endurcit à la tutelle d'intérêts palpitants.

Ils deviennent rares, les hommes qui ne montent pas sans de vives émotions l'escalier de la cour royale, au vieux palais de justice à Paris ! et l'ancien négociant était un de ces hommes.

Peu de personnes ont remarqué la solennité majestueuse de cet escalier si bien placé pour produire de l'effet; il se trouve en haut du péristyle extérieur qui orne la cour du palais, et sa porte est au milieu d'une galerie qui mène d'un bout à l'immense salle des Pas-Perdus, de l'autre à la Sainte-Chapelle, deux monuments qui peuvent rendre tout mesquin autour d'eux. L'église de saint Louis est un des plus imposants édifices de Paris, et son abord a je ne sais quoi de sombre et de romantique au fond de cette galerie. La grande salle des Pas-Perdus offre au contraire une échappée pleine de clartés, et il est difficile d'oublier que l'histoire de France se lie à cette salle. Cet escalier doit donc avoir quelque caractère assez grandiose, car il n'est pas trop écrasé par ces deux magnificences; peut-être l'âme y est-elle remuée à l'aspect de la place où s'exécutent les arrêts, vue à travers la riche grille du palais. L'escalier débouche sur une immense pièce, l'antichambre de celle où la cour tient les audiences de sa première chambre, et qui forme la salle des Pas-Perdus de la cour.

Jugez quelles émotions dut éprouver le failli qui fut naturellement impressionné par ces accessoires, en montant à la cour entouré de ses amis, Lebas, le président du tribunal de commerce; Grasset, son juge-commissaire; Ragon, son patron; monsieur l'abbé Loraux, son directeur. Le saint prêtre fit ressortir ces splendeurs humaines par une réflexion qui les rendit encore plus imposantes aux yeux de César.

Pillerault, ce philosophe pratique, avait imaginé d'exagérer par avance la joie de son neveu pour le soustraire aux dangers des événements imprévus de cette fête. Au moment où l'ancien négociant finissait sa toilette, il avait vu venir ses vrais amis qui tenaient à honneur de l'accompagner à la barre de la cour. Ce cortége développa chez le brave homme un contentement qui le jeta dans l'exaltation nécessaire pour soutenir le spectacle imposant de la cour. Birotteau trouva d'autres amis réunis dans la salle des audiences solennelles où siégeaient une douzaine de conseillers.

Après l'appel des causes, l'avoué de Birotteau fit la demande en quelques mots. Sur un geste du premier président, l'avocat général, invité à donner ses conclusions, se leva. Le procureur général, l'homme qui représente la vindicte publique, allait demander lui-même de rendre l'honneur au négociant qui n'avait fait que l'engager : cérémonie unique, car le condamné ne peut être que gracié. Les gens de cœur peuvent imaginer les émotions de Birotteau quand il entendit M. de Marchangy prononcer un discours dont voici l'abrégé.

« Messieurs, dit l'avocat général, le 16 janvier 1820, Birotteau fut déclaré en état de faillite, par un jugement du tribunal de commerce de la Seine. Le dépôt du bilan n'était occasionné ni par l'imprudence de ce commerçant, ni par de fausses spéculations, ni par aucune raison qui pût entacher son honneur. Nous éprouvons le besoin de le dire hautement, son malheur fut causé par un de ces désastres qui se sont renouvelés à la grande douleur de la justice et de la ville de Paris. Il était réservé à notre siècle où fermentera longtemps encore le mauvais levain des mœurs, des idées révolutionnaires, de voir le notariat de Paris s'écarter des glorieuses traditions des siècles précédents, et produire en quelques années autant de faillites qu'il s'en est rencontré dans deux siècles sous l'ancienne monarchie. La soif de l'or rapidement acquis a gagné les officiers ministériels, ces tuteurs de la fortune publique, ces magistrats intermédiaires ! »

Il y eut une tirade sur ce texte où l'avocat général dévoué aux Bourbons trouva moyen d'incriminer les libéraux, les bonapartistes et autres ennemis du trône. L'événement a prouvé que ce magistrat et son chef monsieur Bellart avaient raison dans leurs appréhensions.

« La fuite d'un notaire de Paris, qui emportait les fonds déposés chez lui par Birotteau, décida la ruine de l'impétrant, reprit-il. La cour a rendu dans cette affaire un arrêt qui prouve à quel point la confiance des clients de Roguin fut indignement trompée.

« Un concordat intervint.

« Nous ferons observer que les opérations ont été remarquables par une pureté qui ne se rencontre en aucune des faillites scandaleuses dont est affligé le commerce de Paris. Les créanciers de Birotteau trouvèrent les moindres choses que l'infortuné possédât. Ils ont trouvé, messieurs, ses vêtements, ses bijoux, enfin les choses d'un usage purement personnel, non-seulement à lui, mais à sa femme qui abandonna tous ses droits pour grossir l'actif. Birotteau, dans cette circonstance, a été digne de la considération qui lui avait valu ses fonctions municipales; il était adjoint au maire du deuxième arrondissement et venait de recevoir la décoration de la Légion d'honneur accordée autant au dévouement du royaliste qui luttait en vendémiaire sur les marches de Saint-Roch, alors teintes de son sang, qu'au magistrat consulaire estimé pour ses lumières, aimé pour son esprit conciliateur, et au modeste officier municipal qui venait de refuser les honneurs de la mairie en indiquant un plus digne, l'honorable baron de La Billardière, un des nobles Vendéens qu'il avait appris à estimer dans les mauvais jours. »

— Cette phrase est meilleure que la mienne, dit César à l'oreille de son oncle.

« Aussi, les créanciers, trouvant soixante pour cent de leurs créances par l'abandon que ce loyal négociant faisait, lui, sa femme et sa fille, de tout ce qu'ils possédaient ont-ils consigné les expressions de leur estime dans le concordat qui intervint entre eux et leur débiteur et par lequel ils lui faisaient remise du reste de leurs créances. Ces témoignages se recommandent à l'attention de la cour par la manière dont ils sont conçus. »

Ici l'avocat général lut les considérants du concordat.

« En présence de ces bienveillantes dispositions, messieurs, beaucoup de négociants auraient pu se croire libérés; ils auraient marché fiers sur la place publique. Loin de là, Birotteau, sans se laisser abattre, forma dans sa conscience le projet d'arriver au jour glorieux qui se lève ici pour lui. Rien ne l'a rebuté. Une place fut accordée par notre bien-aimé souverain pour donner du pain au blessé de Saint-Roch, le failli en réserva les appointements à ses créanciers sans y rien prendre pour ses besoins, car le dévouement de la famille ne lui a pas manqué... » Birotteau pressa la main de son oncle en pleurant.

« Sa femme et sa fille versaient au trésor commun les fruits de leur travail; elles avaient épousé la noble pensée de Birotteau. Chacune d'elles est descendue de la position qu'elle occupait pour en prendre une inférieure. Ces sacrifices, messieurs, doivent être hautement honorés, ils sont les plus difficiles de tous à faire. Voici quelle était la tâche que Birotteau s'était imposée. »

Ici l'avocat général lut le résumé du bilan, en désignant les sommes qui restaient dues et le nom des créanciers.

« Chacune de ces sommes, intérêts compris, a été payée, messieurs, non par des quittances sous signatures privées qui appellent la sévérité de l'enquête, mais par des quittances authentiques par lesquelles la religion de la cour ne saurait être surprise, et qui n'ont pas empêché les magistrats de faire leur devoir en procédant à l'enquête exigée par la loi. Vous rendrez à Birotteau non pas l'honneur, mais les droits dont il se trouvait privé, et vous ferez justice. De semblables spectacles sont si rares à votre audience que nous ne pouvons nous empêcher de témoigner à l'impétrant combien nous applaudissons à une telle conduite, que déjà d'augustes protections avaient encouragée. »

Puis il lut ses conclusions formelles en style de palais.

La cour délibéra sans sortir, le président se leva et prononça l'arrêt.

— La cour, dit le premier président, exprime à Birotteau la satisfaction qu'elle éprouve à rendre un pareil arrêt. Greffier, appelez la cause suivante.

Birotteau déjà vêtu du cafetan d'honneur que lui passaient les phrases pompeuses de Marchangy, homme assez littéraire, fut foudroyé de plaisir en entendant la phrase solennelle dite par le premier président de la première cour du royaume, et qui accusait des tressaillements dans le cœur de l'impassible justice humaine. Il ne put quitter sa place à la barre; il y parut cloué, regardant d'un air hébété les magistrats comme des anges qui venaient lui rouvrir les portes de la vie sociale. Son oncle le prit par le bras et l'attira dans la salle. César, qui n'avait pas obéi à Louis XVIII, mit alors machinalement le ruban de la Légion à sa boutonnière, fut aussitôt entouré de ses amis et porté en triomphe jusque dans la voiture.

— Où me conduisez-vous, mes amis? dit-il à Joseph Lebas, à Pillerault et à Ragon.

— Chez vous.

— Non, il est trois heures; je veux entrer à la bourse et user de mon droit!

— A la bourse! dit Pillerault au cocher en faisant un signe expressif à Lebas, car il observait chez le réhabilité des symptômes inquiétants; il craignait de le voir devenir fou.

L'ancien parfumeur entra dans la bourse, donnant le bras à son oncle et à Lebas, ces deux négociants vénérés. Sa réhabilitation était connue. La première personne qui vit les trois négociants, suivis par le vieux Ragon, fut du Tillet.

— Ah! mon cher patron, je suis enchanté de savoir que vous vous en soyez tiré. J'ai peut-être contribué, par la facilité avec laquelle je me suis laissé tirer une plume de l'aile par le petit Popinot, à cet heureux dénoûment de vos peines. Je suis content de votre bonheur comme s'il était le mien.

— Vous ne pouvez pas l'être autrement, dit Pillerault. Ça ne vous arrivera jamais.

— Comment l'entendez-vous, monsieur? dit du Tillet.

— Parbleu! du bon côté, dit Lebas en souriant de la malice vengeresse de Pillerault, qui, sans rien savoir, regardait cet homme comme un scélérat.

Matifat reconnut César. Aussitôt les négociants le mieux famés entourèrent l'ancien parfumeur et lui firent une ovation boursière; il reçut les compliments les plus flatteurs, des poignées de main qui réveillaient bien des jalousies, excitaient quelques remords, car sur cent personnes qui se promenaient là, trente avaient liquidé. Gigonnet et Gobseck, qui causaient dans un coin, regardèrent le vertueux parfumeur comme les physiciens regarderaient le premier *gymnote électrique* qui pût leur être amené. Ce poisson, armé de la puissance d'une bouteille de Leyde, est la plus grande curiosité du règne animal.

Après avoir aspiré l'encens de son triomphe, César remonta dans son fiacre et se mit en route pour revenir dans sa maison où se devait signer le contrat de mariage de sa chère Césarine et du dévoué Popinot. Il avait un rire nerveux qui frappa ses trois vieux amis.

Un défaut de la jeunesse est de croire tout le monde fort comme elle est forte, défaut qui tient d'ailleurs à ses qualités : au lieu de voir les hommes et les choses à travers des besicles, elle les colore des reflets de sa flamme, et jette son trop de vie jusque sur les vieilles gens. Comme César et Constance, Popinot conservait dans sa mémoire une fastueuse image du bal donné par Birotteau. Durant ces trois années d'épreuves, Constance et César avaient, sans se le dire, souvent entendu l'orchestre de Collinet, revu l'assemblée fleurie, et goûté cette joie si cruellement punie, comme Adam et Ève durent penser parfois à ce fruit défendu qui donna la mort et la vie à toute leur postérité, car il paraît que la reproduction des anges est un des mystères du ciel. Mais Popinot pouvait songer à cette fête, sans remords, avec délices : Césarine dans toute sa gloire s'était promise à lui pauvre; pendant cette soirée, il avait eu l'assurance d'être aimé pour lui-même! Aussi, quand il avait acheté l'appartement restauré par Rohault à Célestin en stipulant que tout y resterait intact, quand il avait religieusement conservé les moindres choses appartenant à César et à Constance, rêvait-il de donner son bal, un bal de noces.

Il avait préparé cette fête avec amour, en imitant son patron, seulement dans les dépenses nécessaires et non dans ses folies; les folies étaient faites. Ainsi le dîner dut être servi par Chevet, les convives étaient à peu près les mêmes. L'abbé Loraux remplaçait le grand chancelier de la Légion d'honneur, le président du tribunal de commerce Lebas n'y manquait point. Popinot invita M. Grasset pour le remercier des égards qu'il avait prodigués à Birotteau. M. de Vandenesse et M. de Fontaine vinrent à la place de Roguin et de sa femme. Césarine et Popinot avaient dressé leurs invitations pour le bal avec discernement. Tous deux redoutaient également la publicité d'une noce; ils avaient évité les froissements qu'y ressentent les cœurs tendres et purs en imaginant de donner le bal pour le jour du contrat. Constance avait retrouvé cette robe cerise dans laquelle pendant un seul jour elle avait brillé d'un éclat si fugitif! Césarine s'était plu à faire à Popinot la surprise de se montrer dans cette toilette de bal, dont il lui avait parlé maintes et maintes fois. Ainsi, l'apppartement allait offrir à Birotteau le spectacle enchanteur qu'il avait savouré pendant une seule soirée. Ni Constance, ni Césarine, ni Anselme n'avaient aperçu de danger pour César, dans cette énorme surprise; ils l'attendaient à quatre heures avec une joie qui leur faisait faire des enfantillages.

Après les émotions inexprimables que venait de lui causer sa rentrée à la bourse, ce héros de probité commerciale allait avoir le saisissement qui l'attendait rue Saint-Honoré. Lorsqu'en rentrant dans son ancienne maison, il vit au bas de l'escalier, resté neuf, sa femme, en robe de velours cerise, Césarine, le comte de Fontaine, le vicomte de Vandenesse, le baron de La Billardière, l'illustre Vauquelin, il se répandit sur ses yeux un léger voile; et son oncle Pillerault qui lui donnait le bras sentit un frissonnement intérieur.

— C'est trop! dit le philosophe à l'amoureux Anselme; il ne pourra jamais porter tout le vin que tu lui verses!

La joie était si vive dans tous les cœurs, que chacun attribua l'émotion de César et ses trébuchements à quelque ivresse bien naturelle, mais souvent mortelle. En se retrouvant chez lui, en revoyant son salon, ses convives, parmi lesquels étaient des femmes habillées pour le bal, tout à coup le mouvement héroïque du finale de la grande symphonie de Beethoven éclata dans sa tête et dans son cœur. Cette musique idéale rayonna, petilla sur tous les modes, fit sonner ses clairons dans les

méninges de cette cervelle fatiguée, pour laquelle ce devait être le grand finale.

Accablé par cette harmonie intérieure, il alla prendre le bras de sa femme et lui dit à l'oreille d'une voix étouffée par un flot de sang contenu :

— Je ne suis pas bien !

Constance effrayée le conduisit dans sa chambre où il ne parvint pas sans peine, où il se précipita dans un fauteuil, disant : — Monsieur Haudry, monsieur Loraux !

L'abbé Loraux vint, suivi des convives et des femmes en habit de bal qui tous s'arrêtèrent et formèrent un groupe stupéfait. En présence de ce monde fleuri, César serra la main de son confesseur, et pencha la tête sur le sein de sa femme agenouillée. Un vaisseau s'était déjà rompu dans sa poitrine, et par surcroît, l'anévrisme étranglait sa dernière respiration.

— Voilà la mort du juste ! dit l'abbé Loraux d'une voix grave en montrant César par un de ces gestes divins que Rembrandt a su deviner pour son tableau du Christ rappelant Lazare à la vie.

Jésus ordonne à la terre de rendre sa proie, le saint prêtre indiquait au ciel un martyr à décorer de la palme éternelle.

LA MAISON NUCINGEN.

PRÉFACE.

Voici deux fragments qui, plus tard, se re-
rouveront à leur place dans les *Études de
nœurs.*

Ici, l'auteur avouera de bonne grâce l'une des
nille petites misères de sa vie littéraire, et qui
ans contredit est le seul point qu'il puisse avoir
e commun avec un des plus beaux génies des
emps modernes, Walter Scott, sur l'autorité
luquel il va essayer d'appuyer sa justification.
selon lui, si cette anomalie de l'esprit est cri-
quable, l'illustre Écossais serait sans excuse,
andis que le pauvre auteur français se présente
vec un touchant cortége de circonstances atté-
nuantes devant l'aréopage personnifié si comi-
quement par l'ingénieux Écossais, dans ses pré-
aces, en capitaines Clutterbuck, docteurs
ryadust, et autres charmantes fantaisies aux-
uelles il rendait ses comptes, caché sous ses
seudonymes, autres figures non moins char-
nantes. Avant le désastre qui empoisonna ses
erniers jours, sir Walter Scott vivait en gentil-
omme dans son château d'Abbotsford au milieu
'une magnificence digne de sa royauté litté-
aire, dotée d'une liste civile de trois cent mille
rancs. Il écrivait à son aise et à sa guise un
ouvrage par six mois, sans autres engagements
que ceux qu'il prenait avec la gloire. Dans cette
situation, un écrivain est tenu de ne publier que
des chefs-d'œuvre complets. L'auteur français
n'a qu'une liste incivile et des engagements
aussi sérieux que ceux inscrits par les jeunes
filles sur le vélin de leurs éventails, au bal.
Ainsi, les différences qui existent entre lui et ce
beau génie dans l'ordre spirituel, ne sont pas
de moindre étendue dans l'ordre physique.

Walter Scott aurait pu peut-être éviter ce
prétendu défaut qu'il a défini lui-même en ré-
pondant à des critiques empressés de convertir
ses plus brillantes qualités en vices, éternelle
manœuvre de la calomnie littéraire. Ce vice
consistait à ne pas suivre ses plans primitifs,
construits d'ailleurs avec cette profondeur qui
distingue le caractère écossais, et dont la char-
pente se brisait sous les développements donnés
aux caractères de quelques personnages. En
travaillant d'après ce flamboyant carton que
tout peintre littéraire se dessine sur la toile de
son cerveau, il voyait grandir, comme aux ombres
chinoises, une figure si attrayante, des exis-
tences si magnifiques, un caractère si neuf,

qu'au lieu d'une place mesquine, il les laissait se carrer dans son œuvre. La changeante déesse, la Fantaisie, l'invitait d'un mouvement si persuasif en remuant ses doigts blancs et roses, elle lui souriait d'un sourire si fascinateur, elle se faisait si coquette dans Fenella, si profonde dans le laird de Dumbidikes, si variée aux Eaux de Saint-Ronan, que lui, enfant aussi naïf qu'il était grand homme, allait et la suivait dans les coins obscurs qu'elle se plaisait à illuminer. Ce grand génie, dupe de sa propre poésie, furetait avec la déesse : il retournait les pierres des chemins sous lesquelles gisaient des âmes de licencié, il se laissait emmener au bord de la mer pour voir une marée, il écoutait les délicieux bavardages de cette fée, et les reproduisait en arabesques feuillues et profondément fouillées, en longs préparatifs, sa gloire aux yeux des connaisseurs, et qui doivent ennuyer des esprits superficiels ; mais où chaque détail est si essentiel, que les personnages, les événements seraient incompréhensibles si l'on retranchait la moindre page. Aussi, voyez comme il lance ses railleurs personnages de préface sur les critiques? Comme de beaux chiens de chasse, ils courent sus à la bête, et d'un coup de gueule mordent à fond cesdits aristarques. Ces ingénieuses préfaces, sans fiel et malicieuses, ironiques avec bonhomie, où brille la raison comme savait la faire resplendir Molière, ces préfaces sont des chefs-d'œuvre pour les esprits studieux qui ont conservé le goût de l'atticisme. Sir Walter Scott, homme riche, Écossais plein de loisirs, ayant tout un horizon bleu devant lui, aurait pu, s'il l'avait jugé convenable, mûrir ses plans et les composer de manière à y sertir les belles pierres précieuses trouvées durant l'exécution ; il pensait que les choses étaient bien comme il les produisait, et il avait raison.

Si le pauvre et infirme auteur français avait l'outrecuidance de penser ainsi, il aurait grand tort : il n'est, comme nous venons de l'expliquer, ni moralement ni physiquement dans les conditions où les dons du génie, ceux de la fortune, et la ruse écossaise, ruse innocente d'ailleurs, avaient placé sir Walter Scott. D'abord, il est d'un pays où l'on se donne le moins de peine possible; il n'a ni château d'Abbotsford, quoiqu'il y en ait de bien beaux dans ce pays, ni les magnifiques meubles, ni les domaines, ni les chiens de chasse de Walter Scott : il est sorti de son naturel en travaillant, comme il est sorti de sa province en devenant quasi-Parisien. Puis, il a eu l'imprudence de se montrer dans l'arène la visière relevée, sans casque, tête et poitrine nues, conduite aussi sotte que belle, aussi généreuse qu'imprudente : il ne peut donc pas lancer de meute sur ses critiques pour leur donner la chasse à courre. Au lieu d'être le chasseur, il est le gibier. Au lieu de vivre en paix sous le domino qu'avait ingénieusement revêtu le lion du Nord, et qui permettait à l'Écossais masqué de dire son fait à chacun, il est comme un chrétien de Néron au milieu du cirque, entendant rire de ses efforts, ridiculiser sa manière de combattre, et recevant à bout portant des fusillades qui le tuent à peu près. Celui-ci a oublié de charger le coup avec une balle, et n'envoie à l'auteur qu'une charge de sel; celui-là met sa chevrotine après la poudre, et l'auteur est sauf; l'un fait long feu, l'autre n'a qu'un fusil de bois ; enfin, il a eu le surprenant bonheur de n'avoir encore rien attrapé de mortel, bonheur qui vient peut-être du peu de vie des pauvres choses qu'on veut tuer. L'auteur est encore obligé de dire que, quelque réputation d'orgueil ou d'outrecuidance qu'on essaye de lui faire, il ne s'agit point pour lui des fastueuses destinées qu'on lui prête pour s'en moquer. La Touraine a fourni sa quote-part à la gloire de la France, elle lui a donné deux grands hommes : Rabelais et Descartes, deux génies qui se correspondent plus qu'on ne le croit; l'un avait mis en épopée satirique ce que l'autre devait mathématiquement démontrer : le Doute philosophique, la triste conséquence du protestantisme ou de cette liberté d'examen qui a enfanté le livre de Rabelais, cette Bible de l'incrédulité. Après cet enfantement, il est permis à une province de se reposer, et l'on se repose en Touraine. Aussi l'auteur est-*il* plus en droit que tout Français de toute autre province de travailler pour son propre intérêt, et de dire à ceux qui épluchent ses livres : Ceci ne vous regarde pas. Ses œuvres ne portent pas cette belle épigraphe : *Famâ!* mais celle que substitua un railleur : *Fame!* Comme parfois ses livres lui coûtent quelque argent à publier, il pourrait inscrire aussi celle de Montesquieu : *Prolem sine matre creatam;* ainsi donc, jusqu'à un certain point, elles n'ont pas besoin d'être autrement justifiées. Néanmoins il n'est pas inutile d'expliquer que l'auteur ayant peu de loisir, il est, par

des raisons autres que celles de ce grand Écossais, sujet au défaut de savoir mieux que ses critiques ou que ses lecteurs où il va quand il compose un livre. S'il abandonne ses idées premières pour des idées surgies après son plan primitif, il les trouve sans doute de plus agréable façon, pour lui s'entend : la main-d'œuvre est moins chère, le personnage exige moins d'étoffe dans son habillement, les couleurs de la description sont moins coûteuses. Il y a, voyez-vous, beaucoup de petites considérations que connaissent ceux qui se plaignent le plus, et qui néanmoins prennent plaisir à ameuter le public contre le fabricant. Cette mauvaise foi réduit la Critique à n'être que des querelles de boutiquier, ce qui déshonore la littérature beaucoup plus que cette *prolem sine matre creatam*, ce livre enfanté sans argent.

Qui sait! le hasard est un bon ouvrier, il se chargera peut-être de répondre à ces criailleries assassines. Plus tard, il se pourrait que tous ces morceaux fissent une mosaïque : seulement il est certain qu'elle ne sera pas à fond d'or comme celles de Saint-Marc à Venise, ni à fond de marbre comme celles de l'antiquité, ni à fond de pierres précieuses comme celles de Florence, elle sera de la plus vulgaire terre cuite, matière dont sont faites certaines églises de village en Italie; elle accusera plus de patience que de talent, une probe indigence de matériaux, et la parcimonie des moyens d'exécution. Mais comme dans ces églises, cette construction aura un portail à mille figures en pied, elle offrira quelques profils dans leurs cadres, des madones sortiront de leurs gaînes pour sourire au passant : on ne les donnera pas pour des vierges de Raphaël, ni de Corrége, ni de Léonard de Vinci, ni d'Andrea del Sarto, mais pour des madones de pacotille, comme des artistes, pauvres de toute manière, en ont peint sur les murailles par les chemins en Italie. On reconnaîtra chez le constructeur une sorte de bonne volonté à singer une ordonnance quelconque, il aura tenté de fleureter le tympan, de sculpter une corniche, d'élever des colonnes, d'allonger une nef, d'élever des autels à quelques figures de saintes souffrantes. Il aura essayé d'asseoir des manières de démons sur les gargouilles, de pendre quelques grosses physionomies grimaçantes entre deux supports. Il aura semé çà et là des anges achetés dans les boutiques de carton pierre. Le marbre est si cher! Il aura fait comme font les gens pauvres, comme la ville de Paris et le gouvernement qui mettent des papiers mâchés dans les monuments publics. Eh! diantre, l'auteur est de son époque et non du siècle de Léon X, de même qu'il est un pauvre Tourangeau, non un riche Écossais. Toutes ces choses se tiennent. Un homme sans liste civile n'est pas tenu de vous donner des livres semblables à ceux d'un roi littéraire. Les critiques disent et le monde répète que l'argent n'a rien à faire en ceci. Dites donc ces raisons à la chambre des députés, dites-lui que l'argent ne signifie rien pour achever un monument! Vous verrez s'élancer toutes les banquettes d'arrondissement et jeter des clameurs furieuses! Rubens, Van Dyck, Raphaël, Titien, Voltaire, Aristote, Montesquieu, Newton, Cuvier, ont-ils pu monumentaliser leurs œuvres sans les ressources d'une existence princière? J.-J. Rousseau ne nous a-t-il pas avoué que le *Contrat social* était une pierre d'un grand monument auquel il avait été obligé de renoncer? Nous n'avons que les rognures d'un J.-J. Rousseau tué par les chagrins et par la misère. Les Géricault qui auraient continué les grands peintres, les écrivains à synthèses qui lutteraient avec les génies des temps passés, meurent quand ils ne rencontrent pas les hasards pécuniaires, indispensables à l'exécution de leurs pensées ou de leurs peintures : voilà tout. Aussi, sans avoir d'autre ressemblance avec ces glorieux inconnus que celle des mystères de leur vie pénible, l'auteur déclare-t-il qu'il y a beaucoup de chances pour laisser tout commencé, rien de fini, comme cela se voit encore à Pavie, à Florence, en France, partout.

Sans que personne s'en doute, cette réponse à la critique, tirée de l'absence totale d'un budget affecté aux livres de l'auteur; sa comparaison de son œuvre à un édifice, que certes les critiques déjà nommés trouveront ambitieuse, comme si l'on pouvait se comparer à quelque chose de petit, quand on est déjà si petit qu'une modeste comparaison échapperait alors à l'œil; cette réponse si grossière, si malheureuse, si dégoûtante, si vous le voulez, tient à l'une des questions les plus importantes de notre état actuel. Elle accuse la nécessité où sont la plupart des écrivains français de vivre du produit de leurs œuvres; et pour ce qui le concerne, l'auteur de ces fragments avoue qu'il faut, en ce cas, savoir vivre de peu. Un auteur presque aussi illustre

par son nom que par la finesse de vues qui caractérise son talent, M. le marquis de Custine, a écrit, à propos de l'Espagne sous Ferdinand VII, une fort belle page sur ce sujet. L'auteur n'est pas fâché de la citer pour donner du relief à cette préface ; elle contient un si magnifique éloge de la pauvreté, qu'il n'a plus la moindre honte à parler de la sienne et de celle des écrivains qui vivent des douloureux produits de l'écritoire. Malgré la beauté de ses pensées, cette page implique une attaque trop violente contre quelques malheureux pour ne pas être réfutée ; d'ailleurs, peut-être ceux qu'elle stigmatise n'oseraient-ils pas répondre, tandis qu'un auteur libre et pauvre sera très à son aise en parlant pour tout le monde.

« En France, Rousseau est le seul qui ait rendu témoignage par ses actes autant que par ses paroles à la grandeur du sacerdoce littéraire ; au lieu de vivre de ses écrits, de vendre ses pensées, il copiait de la musique, et ce trafic fournissait à ses besoins. Ce noble exemple, tant ridiculisé par un monde aveugle, me paraît à lui seul capable de racheter les erreurs de sa vie. Sa conduite était une prédication en action, car sans la célébrité qu'il devait à ses ouvrages, la musique ne lui aurait pas même valu la peine qu'elle lui rapportait... »

L'auteur se permet d'interrompre ici l'écrivain pour lui assurer que, s'il ne sait pas copier la musique, il possède au plus haut degré le talent de faire des fleurs en papier. Si la mensongère célébrité de ses ouvrages pouvait donner à ses bouquets un prix égal à celui qu'il retire de ses livres, il serait enchanté de se livrer à ce gracieux syllogisme de conduite : il ne vendrait plus ses livres, il tiendrait des bottes de fleurs fort bien confectionnées à la disposition des riches amateurs. Peut-être les grands seigneurs saisiraient-ils ce moyen de ne pas livrer au désespoir les écrivains réduits à la misère la plus honteuse, à des suicides, à des folies que la bienséance ne permet pas de révéler, mais que les auteurs et les journalistes connaissent parfaitement. Reprenons la belle page de monsieur de Custine.

« Il y avait dans cette espèce de mensonge dont il se payait lui-même, une énergie d'orgueil plus noble que les brillantes mais vaines déclamations de ses rivaux. Il pressentait et prouvait d'avance, par sa manière de vivre, le règne d'un Messie dont nous n'avons pas vu l'avénement : le génie. On retrouve dans la fierté cynique du philosophe de Genève quelque chose de la grandeur des prophètes hébreux, de ces hommes dont l'existence tout entière n'était qu'un symbole destiné à prouver aux justes la vérité de leurs paroles. Il y a loin de la dignité d'action du pauvre Rousseau à la pompeuse fortune littéraire des spéculateurs en philanthropie Voltaire et son écho lointain Beaumarchais... »

L'auteur est encore forcé d'interrompre cette page pour faire observer que Voltaire n'a jamais vendu ses ouvrages : *il avait des procès avec les libraires auxquels il les donnait.* L'origine de la fortune de Voltaire vient d'un emprunt viager fait, sous la Régence, à vingt pour cent, dans lequel le contrôleur général des finances lui conseilla de placer les dons du Régent et sa fortune personnelle : Voltaire avait le pressentiment de sa longue vie, et il eut dès sa jeunesse de très-beaux revenus. Il fut comblé par la cour. A quarante-cinq ans, le roi de France le fit gentilhomme ordinaire de sa chambre, il était chambellan du roi de Prusse, il protégeait Catherine II qui le récompensa magnifiquement à propos de l'Histoire de Charles XII, il avait les cent louis de l'Académie, des pensions sur plusieurs cassettes royales, etc. Beaumarchais possédait dix millions quand il perçut ses droits d'auteur au théâtre. Indigné du peu que recevaient les auteurs, il les assembla chez lui, dans son hôtel, rue des Singes, qui n'est pas encore démoli, et les coalisa contre les comédiens pour leur faire obtenir cinq pour cent sur les recettes du Théâtre-Français. Si Beaumarchais avait vécu sous Louis XIII, Boileau ne serait pas venu dire à Louis XIV ces épouvantables paroles : — *Sire, donnez un peu de bouillon à Corneille qui meurt !*

« ... Ces deux hommes, malgré l'éclat de leur esprit et à cause de celui de leur richesse, ne sont que les chefs de file de ces négociants d'idées qu'on appelle aujourd'hui des écrivains. Ces entrepreneurs de livres, ces auteurs librai-

res ont fait de notre littérature une métairie aussi lucrative, mais aussi poudreuse, aussi crottée qu'un champ de betteraves ou de colza... »

(Betterave ou colza, nos colzas nous sont chers.)

« ... Moi comme tout autre, je voudrais trafiquer du talent que je puis avoir, le peser au poids de l'or, pourtant je ne mentirai jamais afin d'en augmenter le prix, fût-il destiné à me procurer le nécessaire; mais sans falsifier les œuvres de mon esprit, je tâcherai de les vendre le mieux que je pourrai... »

Si, par un de ces escamotages des *Mille et une Nuits* qui ferait passer son âme dans le corps d'un pauvre auteur ne vivant que de sa plume, M. de Custine pouvait connaître, pendant une seule journée, la misère, et rouler dans les abîmes qu'elle ouvre sous les pieds à chaque pas; il admirerait, sans la discuter, la force de ceux qui peuvent surnager sans y périr, eux ou leurs vertus!

« ... Rousseau nous a montré un homme de lettres qui aimait mieux rester pauvre que de s'enrichir du produit de ses œuvres. Ce génie d'action vaut mieux que tous les prestiges d'un beau style. Le talent de Rousseau a eu jusqu'à présent plus d'imitateurs que sa fierté; mais qui sait ce que le temps nous réserve? La richesse se passe si bien de gloire, qu'il faut espérer que la gloire finira par se passer de richesse. Mais la gloire mercenaire qui promet tant et se contente de si peu, n'est qu'une ombre, une caricature de la vraie gloire. Celle-ci accompagne la haute renommée, l'autre retarde le règne du génie en usurpant la charge et la place. Tant que je verrai les œuvres de la pensée arriver à leur rang sur la liste des produits de la société, comme une étoffe brodée à la vapeur ou comme un peloton de laine filé à la mécanique, je dirai : Les hommes d'esprit n'ont pas trouvé leur sphère, ils sont des marchands, menteurs comme tous les autres marchands, car tout commerce dégénère en mensonge, et les mensonges des marchands de vérités devraient être punis plus sévèrement que la fraude d'une mesure; les talents trompeurs volent non-seulement la bourse, ils faussent l'intelligence, etc. »

Hélas! quel auteur calomnié ne voudrait voir un cadi turc clouant par l'oreille un journaliste à sa table pour punir les mensonges sur lesquels il appuie sa critique afin de satisfaire sa haine d'eunuque contre celui qui possède une muse ou une musette. L'auteur commencera par répondre à M. de Custine que Rousseau, dans ses Confessions, déclare fort au long les négociations très-tiraillées à la suite desquelles il obtint de Marc-Michel Rey d'Amsterdam six cents francs de rente viagère, dont moitié réversible sur Thérèse. Il fera observer, en outre, que, dans cette époque, les manuscrits ne se vendaient pas ce qu'ils se vendent aujourd'hui, que le prix des livres était plus élevé, le nombre des lecteurs extrêmement restreint. Le président de Montesquieu n'a pas vu promptement la seconde édition de l'Esprit des Lois. Buffon eût été ruiné par ses publications si le roi n'avait mis à ses ordres l'imprimerie royale. Aucun livre de haut style ne se peut imprimer sans d'immenses frais de corrections, et ces corrections, que les gens médiocres se dispensent de faire, coûtent très-cher. M. de Chateaubriand en fait beaucoup, comme feu Bernardin de Saint-Pierre, comme Voltaire, comme tous ceux qui se battent avec la langue française. Rousseau nous a révélé les travaux de patience admirable par lesquels il suppléait au procédé typographique de l'*épreuve*, en répétant la nuit ses phrases jusqu'à ce qu'elles satisfissent ses oreilles et les recopiant jusqu'à ce qu'elles eussent une tournure qui plût à son œil. Comme M. de Custine, l'auteur admire l'indigence de Rousseau, parce que l'indigence est, dans ce cas, la poésie de l'orgueil; mais il ne croit pas que Rousseau se serait enrichi par le produit de ses livres. Diderot, qui tirait tout le parti possible des siens, et qui jouissait d'une égale célébrité, eût été tout aussi pauvre sans la succession de son père. Enfin Rousseau s'était résigné à vivre avec une cuisinière, et tout le monde n'a pas le caractère jeté dans le moule du cynisme. Abordons cette question, non pas en travers, par la réponse assez logique des différences de tempérament; mais d'une façon absolue. Certes, pour les grands hommes nés pauvres, la vie n'a que deux faces : ou la mendicité, comme Homère, Cervantes et autres, ou

l'insouciance de la Fontaine, de Machiavel et de Spinosa, ou le cynisme de Jean-Jacques, ce qui est le même système. Ou le parti pris par les Calderon, les Lope de Véga, Diderot, Raynal, Mirabeau, Walter Scott, lord Byron, Victor Hugo, Lamartine, *etutti quanti*, de vendre leurs poésies au marché. Cette page dithyrambique eût été mieux sous toute autre plume que celle de M. le marquis de Custine, à qui sa fortune héréditaire permet de dédaigner celle qu'il pourrait conquérir avec sa plume; mais est-elle fondée? Racine a regretté de toucher ses droits d'auteur, il aurait voulu être assez riche pour ne point vendre sa muse; mais lui comme Boileau, comme la plupart des auteurs, étaient comblés des faveurs pécuniaires du roi, qui leur payait d'une valeur de cent mille francs d'aujourd'hui les quelques lignes historiques écrites par eux sur son règne. Disons-le hardiment. Les grands écrivains doivent être les pensionnaires de leurs Pays. Le sacerdoce dont parle M. de Custine exige une vie toute arrangée, sans préoccupations matérielles ni soucis. Que voulez-vous? les Pays pensent aujourd'hui qu'ils auraient trop de pensionnaires. Les bureaucrates, chargés par le Pays de donner la pâture à de trop nombreux oiseaux, n'ont aucune méthode pour distinguer les rossignols parmi les pierrots insolents qui fondent sur le grain en venant se percher sur l'épaule du pouvoir et lui disant d'agréables flatterries. A toutes les époques, les rois éclairés ou heureux dans leur choix, les grands seigneurs, enfin la haute intelligence du siècle représentée par de magnifiques existences devenues fabuleuses, mettaient les hommes de génie à même de produire leurs œuvres sans soucis ni contrainte. Il y a de beaux exemples de cette égalité accordée au talent, comme aussi se rencontraient des âmes mesquines qui voulaient un protectorat à bon marché, des cœurs jaloux qui abritaient leurs vengeances sous le manteau d'une pauvre bienfaisance? Cervantes et le duc de Lerme, Corneille et les trésoriers des finances qui l'ont laissé dans le besoin, sont là pour le prouver. Les madame de la Sablière et d'Hervart, ces deux sœurs de charité qui prenaient soin de La Fontaine dont elles partagent la gloire, ne sont pas communes. Philippe II, ce roi si terrible, accordait aux artistes une exemption de toutes les charges civiques, patriotiques et financières: il y a loin de son ordonnance aux tourments qu'inflige la garde nationale à quelques écrivains célèbres, et aux cent mille écus accordés par la chambre pour encourager... (Écoutez!)

Les arts!

Les sciences!

Les lettres!

François I[er] envoyait à Raphaël cent mille écus dans un bassin d'or sans lui rien demander : le peintre répondait par la Transfiguration, un des quelques tableaux peints en entier par lui, que la cour de Rome ne voulut pas livrer et qui eût bien soldé le compte. Le poëte envié par Charles IX pouvait puiser dans l'épargne royale. D'ailleurs, on sait que ces munificences entraîneraient aujourd'hui l'asservissement de la pensée qui s'exerçait autrefois sur des sujets inoffensifs au pouvoir. Encore y avait-il autrefois des princes et des protections pour toutes les révoltes de la pensée : Luther comptait des souverains parmi ses défenseurs. Frédéric le Grand était l'ami des philosophes du dix-huitième siècle. Qui, parmi les souverains d'aujourd'hui, aurait la générosité de Napoléon, tant accusé de comprimer les œuvres de l'esprit, et qui sachant son ennemi Chénier embarrassé dans ses finances, *pour un mobilier imprudemment acheté*, lui fit parvenir cent mille francs en lui laissant ignorer de quelle main ils venaient? Aujourd'hui le plus touchant récit de la plus touchante des infortunes littéraires obtiendrait une aumône de cinq cents francs. Est-ce un bureaucrate qui peut avoir le large esprit d'un protecteur des arts, des sciences et des lettres? Il ne s'enquiert pas des belles intelligences en proie à la misère, il pense aux gens médiocres qui lui adressent une demande sur papier Tellière, dont le prix ne se trouve pas toujours dans la poche d'un poëte aux abois. N'est-ce pas acheter un licou trop cher? Aujourd'hui l'on ne paye que les services militaires de la presse : on maquignonne des affaires, on n'élève pas des œuvres d'art. Certes, parmi la conscription des écrivains enrôlés depuis 1830, on peut dire que, hors trois hommes, MM. Thiers, Barthélemy, Mignet, le pouvoir n'a enrichi que des médiocrités.

Ainsi donc, la propriété littéraire est une nécessité nouvelle. M. le marquis de Custine a des yeux bien complaisants s'il aperçoit les produits de l'intelligence cotés à la bourse comme ceux de l'industrie; c'est précisément parce que les

livres ne sont pas admis comme des colzas ou des cotons que les auteurs sont volés de leur vivant, et dépouillés après leur mort par l'absurde loi de la Convention. Le peu de faveur qui s'attache à la propriété littéraire se conçoit quand le pouvoir considère sa constitution comme la perte d'un moyen corrupteur, et quand des esprits aussi distingués que l'est celui de M. de Custine l'attaquent dans son essence, le sentiment d'honneur. La littérature française est déjà bien assez appauvrie, elle est assez menacée de mort par la contrefaçon qui enlève à l'écrivain le fruit de ses veilles, par le Vaudeville qui met en coupe réglée les bois qu'elle a semés, sans que dans ses foyers on lui reproche les restes du festin dont elle vit. S'il se publie encore des livres en France, qui doit ses plus belles conquêtes à sa langue et à sa haute littérature, c'est qu'une main de papier, deux plumes d'oie et un godet d'encre valent encore entre cinq cents et mille francs, et qu'à ce prix il y a des auteurs qui peuvent avoir du pain.

Ceci n'est pas une digression, mais une explication positivement littéraire. Les fragments de l'œuvre entreprise par l'auteur subissent alors les lois capricieuses du goût et de la convenance des marchands. Tel journal a demandé un morceau qui ne soit ni trop long, ni trop court, qui puisse entrer dans tant de colonnes et de tel prix. L'auteur va dans son magasin, dit : J'ai la *Maison Nucingen !* Il se trouve que la *Maison Nucingen*, qui convient pour la longueur, pour la largeur, pour le prix, parle de choses trop épineuses qui ne cadrent point avec la politique du journal. La *Maison Nucingen* demeure sur les bras de l'auteur. Eh bien, prenez *la Torpille?* « *La Torpille* est une grisette, et l'on a déjà crié pour la *Vieille Fille*. Nos lecteurs, qui lisent les horreurs de la *Gazette des tribunaux* et les infamies des annonces, ont hurlé pour les seins trop volumineux de mademoiselle Cormon et pour la comique fraude d'une grisette normande qui se dit grosse afin de se faire donner, par des âmes pieuses et par un vieux libertin, la somme nécessaire pour un petit voyage à Paris. Donnez-nous quelque chose entre le sermon et la littérature, quelque chose qui fasse des colonnes et pas de scandale, qui soit dramatique sans péril, comique sans drôlerie; guillotinez un homme, ne peignez ni fournisseur impuissant, ni banquier trop hardi, cela n'existe pas. » Que faire de ces tableaux retournés dans l'atelier? on les expose dans les deux premiers volumes venus. Il faut subir les exigences de la librairie. La librairie vient, elle veut deux volumes ni plus ni moins, ou un bout de conte pour mettre à ceci plus d'ampleur. Elle a ses habitudes de format, elle tient à ses marges. Elle abhorre aujourd'hui ces délicieux in-dix-huit nommés *Adolphe, Paul et Virginie,* etc. Eh bien, vous qui riez de cet état de choses, ou vous qui pleurez, croyez-vous que l'art y perde? L'art se plie à tout, il se loge partout, il se blottit dans les angles, dans les culs de four, dans les segments de voûte; il peut briller en toutes choses, quelque forme qu'on lui donne. Autrefois il en était ainsi. Un jour, le prieur des dominicains de Milan vient trouver un grand mécanicien, un grand auteur, un grand peintre nommé Léonard, et lui dit : J'ai, au bout de mon réfectoire, un pan de muraille trop long pour son peu de hauteur; vous devriez voir à y faire quelque chose. Léonard y mit la fameuse Cène, la reine des fresques. Ainsi, quant à la manière bizarre ou peu ordonnée dont l'auteur publie son œuvre, c'est la faute des circonstances actuelles et non la sienne. Que les auteurs soient bien tranquilles, quoique la France ait un livre dans ses nouvelles armes, personne parmi les autorités constituées ne prendra leurs intérêts en main, ils ne donneront pas lieu demain à quelque congrès. Si l'auteur se permet de laver ici le linge sale de la librairie, de la littérature et du journalisme en pleine place publique, il le fait moins pour lui que pour bien des misères qu'il connaît, pour des gens qui l'ont injurié; mais l'injure leur donnait de quoi vivre, il la leur a pardonnée en gémissant de savoir d'aussi belles intelligences réduites à d'aussi laides actions. Les destinées de la littérature française sont fatalement liées aujourd'hui à la librairie et au journalisme : le journal expire sous le fisc, la librairie est quasimorte sous la contrefaçon. Les écrivains accusés par M. de Custine subissent les malheurs et les exigences de ces deux nécessités. Au moment où la littérature française a trouvé ce qui a manqué au dix-huitième siècle, et ce que le dix-huitième siècle lui a procuré peut-être, une masse énorme de lecteurs et d'acheteurs; la Belgique lui a enlevé les marchés de l'Europe, elle lui enlève jusqu'à la France, où vous trouvez les éditions belges dans les bibliothèques des mil-

lionnaires. L'auteur a par trois fois élevé la voix à ce sujet, il y reviendra sans cesse! S'il tâche d'être railleur et gai quand il ne s'agit que de lui, certes il essayera d'être grave dans les affaires de la république des lettres. S'il avait les dix millions et l'hôtel de Beaumarchais, cette plaie n'existerait plus : les auteurs français pourraient la fermer; mais ils ne se réuniront jamais comme au temps où l'auteur de *Figaro* les a convoqués. Dans ce temps, la république des lettres obéissait à des convenances aujourd'hui foulées aux pieds.

Aucun écrivain ne doit s'enorgueillir de ses talents, quand il en a. Le talent est comme la noblesse, un don du hasard qu'il faut se faire pardonner. Mais on peut tirer quelque relief des difficultés vaincues qui ont manqué vaincre Goëthe lui-même, et tant d'autres. Or, l'auteur ne veut pas laisser ignorer que, non-seulement il ne rencontre, en édifiant son œuvre, ni aide, ni secours; mais encore qu'il a trouvé de rebutants obstacles dans les instruments, chez les ouvriers, dans la matière et dans la façon, partout.

Ce dire naïf explique déjà beaucoup, mais ce n'est pas tout. La Touraine a un proverbe ancien que Rabelais et Verville disent tout crûment, et qui peut, à cause de la pruderie du temps présent, être traduit par : *On n'a pas toutes les muses à la fois.* Les artistes, sous peine de ne rien faire, sont obligés de commencer plusieurs choses pour en achever une de ci, de là. L'une des plus belles élégies d'André de Chénier peint admirablement l'atelier qu'il portait dans son cerveau. Qui n'a mille sujets dans ses portefeuilles, les uns commencés, les autres presque finis? Cet état confus où reste le grand ou le petit domaine de chaque écrivain aidera l'auteur dans la démonstration de son innocence, car il n'a pas que les feuilletons sur le dos, il a aussi d'honnêtes gens qui s'intéressent à lui, plus qu'il ne le croyait. Pendant qu'il dort, les chevaux de poste lui apportent, de toute la célérité de leurs jambes, une lettre où, du fond de l'Allemagne, un inconnu l'interpelle en lui demandant de quel droit il a laissé les Illusions Perdues inachevées? une autre où un notaire de province lui reproche ne ne pas peindre les notaires comme des Grandisson et des Apollon du Belvédère, attendu qu'il y en a de très-honnêtes et très-jolis garçons; enfin mille réclamations aussi graves et qui dérangent les plans qu'un pauvre auteur a pu former pour son repos et pour son économie domestique. Si les Illusions Perdues restent une jambe en avant comme ces murs de Paris qui avancent leurs pierres par intervalles égaux, en attendant qu'elles se marient à d'autres, il n'y avait de place que pour un volume et non pour deux; l'auteur l'a dit dans la préface de ce livre, et rien ne démontre mieux l'inutilité des préfaces pour les lecteurs, et leur utilité pour les libraires quand ils tiennent à grossir le dos d'un volume. On peut les écrire sans danger. Si vous trouvez ici beaucoup d'employés et peu de femmes supérieures, cette faute est explicable par les raisons sus-énoncées : les employés étaient prêts, accommodés, finis, et la femme supérieure est encore à peindre. Si vous voyez la *Maison Nucingen* séparée de son tableau correspondant, *César Birotteau*, (sans comparaison avec Léonard, messieurs les critiques) le réfectoire de *l'Estafette* n'avait de place que pour une boutique de parfumeur. Enfin, si *la Torpille*, cette histoire que peut-être un jour vous trouverez touchante entre toutes, est tronquée, et finit brusquement, prenez-vous-en aux libraires, qui déplorent déjà cinq feuilles de trop, attendu que les volumes n'en doivent avoir que vingt-cinq, et que les cabinets littéraires n'ont pas assez d'argent au mois de septembre pour acheter plusieurs volumes; il achètent des tonneaux pour la vendange, et ont bien raison! *Le lire* ne doit aller qu'après *le boire*. Le jour où les écrivains français n'auront d'autre protection et d'autre fortune que le produit de leurs œuvres en libre circulation sous le pavillon du droit des gens, et que l'égide de la charte qui leur permet de payer des contributions ou de se déguiser en patrouilles, ils seront assez riches pour ne pas regretter le temps où les fermiers généraux faisaient la fortune de Voltaire dès sa jeunesse, et assez libres dans leurs allures pour publier leurs ouvrages en entier et non par fragments. Comment d'ailleurs Buffon a-t-il publié son œuvre? Par fragments.

L'auteur s'attend à d'autres reproches, parmi lesquels sera celui d'immoralité; mais il a déjà nettement expliqué qu'il a pour idée fixe de décrire la société dans son entier, telle qu'elle est : avec ses parties vertueuses, honorables, grandes, honteuses, avec le gâchis de ses rangs mêlés, avec sa confusion de principes, ses besoins

nouveaux et ses vieilles contradictions. Le courage lui manque à dire encore qu'il est plus historien que romancier, d'autant que la critique le lui reprocherait comme s'il s'adressait une louange à lui-même. Il peut seulement ajouter qu'à une époque comme celle-ci, où tout s'analyse et s'examine, où il n'y a plus de foi ni pour le prêtre ni pour le poëte, où l'on abjure aujourd'hui ce qu'on chantait hier, la poésie est impossible. Il a cru qu'il n'y avait plus d'autre merveilleux que la description de la grande maladie sociale, elle ne pouvait être dépeinte qu'avec la société, le malade étant la maladie.

Reste l'objection du notaire ! L'auteur n'a pas plus de haine contre le notaire que contre les différents états dont la réunion compose la Société. Il connaît de bons et de spirituels notaires, comme il connaît d'adorables vieilles filles, des marchands estimables et quasi grands seigneurs, surtout depuis qu'ils passent du comptoir à la pairie. L'auteur pratique de vertueuses bourgeoises, des femmes nobles qui n'ont aucun péché mignon sur la conscience. Mais que faire d'un notaire vertueux et joli garçon dans un roman? Vertueux et joli garçon, ce ne serait pas littéraire, les deux qualités se contrarient. Le notaire vertueux ne pourrait en aucune manière occuper le parterre à qui les gens de justice, huissiers, notaires, avocats, juges, ont toujours été sacrifiés. Il y a des états malheureux au théâtre. Le notaire est toujours un figurant qui porte une perruque, un rabat, et qui ne dit pas grand'chose, absolument comme quelques notaires : il y a des gens d'esprit et des sots dans toutes les professions. L'auteur a essayé de relever le notaire, en montrant que les notaires, loin d'être ces figurants muets, effacés, sont tout aussi ridicules, tout aussi vicieux que les propriétaires, les juges, les financiers et les mille originaux copiés par les romanciers. Il est d'ailleurs enchanté d'avoir frappé sur certains points douloureux. Indiquer les désastres produits par le changement des mœurs est la seule mission des livres. Mais, pour faire la paix avec un corps qui pourrait être appelé à griffonner des contrats pour lui, l'auteur s'engage si formellement à peindre en pied et en costume, un beau notaire, un magnifique notaire, un vrai notaire, un notaire aimable, un notaire ni trop vieux ni trop jeune, un notaire marié qui pourrait avoir des bonnes fortunes, un notaire qui ait l'affection, l'estime, l'argent de ses clients comme autrefois, enfin un notaire qui satisfera les notaires, et qui nécessitera l'acquisition de l'ouvrage où il sera pourtraict par toutes les études de notaires. Ce sera, la chose advenant, le seul succès pécuniaire de l'auteur. Vu la difficulté de l'œuvre, le prix en sera un peu plus élevé que celui des commandes ordinaires. L'auteur est sûr qu'aucun notaire du royaume ne regrettera son argent. Oui, le plus ignare en littérature des notaires de village, comme le plus difficile en poésie des élégants notaires de Paris, le plus brutal comme le plus émollient, le plus retors comme le plus naïf, en lisant ce livre où sera ce benoît portrait, dira, comme une femme qui enfin trouve un admirateur selon son cœur : — Il m'a bien compris !

Cependant si les autres états réclamaient, si les avoués, les huissiers, les filles, les marchands, les banquiers, si tous ceux qui ont des droits à l'estime publique, ce qui comprend l'immense majorité des Français, envoyaient de pareilles réclamations, il serait impossible à l'auteur d'y satisfaire : les pages de son œuvre ressembleraient trop aux épitaphes du Père-Lachaise où vous trouveriez plus facilement un honnête homme parmi ceux qui s'y promènent qu'un coquin dans les tombeaux.

Aux Jardies, 15 septembre 1838.



DÉDICACE.

A

Madame la comtesse Sérafina San-Séverino,

NÉE PORCIA.

« Obligé de tout lire pour tâcher de ne rien « répéter, je feuilletais, il y a quelques jours, « les trois cents contes plus ou moins drôlatiques « de *Il Bandello,* écrivain du seizième siècle, « peu connu en France, et publié dernièrement « en entier à Florence dans l'édition compacte « des conteurs italiens : votre nom, de même « que celui du comte, a aussi vivement frappé « mes yeux que si c'était vous-même, madame. « Je parcourais pour la première fois *Il Ban-* « *dello* dans le texte original, et j'ai trouvé, « non sans surprise, chaque conte, ne fût-il « que de cinq pages, dédié par une lettre fa- « milière aux rois, aux reines, aux plus illus- « tres personnages du temps, parmi lesquels se « remarquent les nobles du Milanais, du Pié- « mont, patrie de *Il Bandello,* de Florence et de « Gênes. C'est les *Dolcini* de Mantoue, les *San-* « *Severino* de Créma, les *Visconti* de Milan, les « *Guidoboni* de Tortone, les *Sforza,* les *Doria,* « les *Frégose,* les *Dante Alighieri* (il en existait « encore un), les *Fracastor,* la reine Marguerite « de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de « Bohême, Maximilien, archiduc d'Autriche, les « *Medicis,* les *Sauli, Pallavicini, Bentivoglio* de « Bologne, *Soderini, Colonna, Scaliger,* les *Car-* « *done* d'Espagne. En France : les Marigny, Anne « de Polignac, princesse de Marsillac et com- « tesse de Larochefoucault, le cardinal d'Arma- « gnac, l'évêque de Cahors, enfin toute la « grande compagnie du temps, heureuse et « flattée de sa correspondance avec le succes- « seur de Boccace. J'ai vu aussi combien *Il Ban-* « *dello* avait de noblesse dans le caractère : s'il a « orné son œuvre de ces noms illustres, il n'a « pas trahi la cause de ses amitiés privées. Après « la *signora Gallerana,* comtesse de Bergame, « vient le médecin à qui il a dédié son conte de

« *Roméo et Juliette ;* après *la signora molto magnifica Hippolyta Visconti ed Atellana,* vient le simple capitaine de cavalerie légère, *Livio Liviano;* après le duc d'Orléans, un prédicateur; après une *Riario,* vient *messer magnifico Girolamo Ungaro, mercante lucchese,* un homme vertueux auquel il raconte comment *un gentiluomo Navarese sposa una che era sua sorella et figliuola, non lo sapendo,* sujet qui lui avait été envoyé par la reine de Navarre. J'ai pensé que je pouvais, comme *Il Bandello,* mettre un de mes récits sous la protection d'*una virtuosa, gentilissima, illustrissima contessa Serafina San-Severino,* et lui adresser des vérités que l'on prendrait pour des flatteries à propos du titre que porte cet ouvrage; mais je préfère vous avouer combien je suis fier d'attester ici et ailleurs, qu'aujourd'hui, comme au seizième siècle, les écrivains, à quelque étage que les mette pour un moment la mode, sont consolés des calomnies, des injures, des critiques amères, par de belles et nobles amitiés dont les suffrages aident à vaincre les ennuis de la vie littéraire. Paris, cette cervelle du monde, vous a tant plu par l'agitation continuelle de ses esprits, il a été si bien compris par la délicatesse vénitienne de votre intelligence; vous avez tant aimé ce riche salon de Gérard que nous avons perdu et où se voyaient, comme dans l'œuvre de *Il Bandello,* les illustrations européennes de ce quart de siècle; puis les fêtes brillantes, les inaugurations enchantées que fait cette grande et dangereuse sirène, vous ont tant émerveillée, vous avez si naïvement dit vos impressions, que vous prendrez sans doute sous votre protection la peinture d'un monde que vous n'avez pas dû connaître. J'aurais voulu avoir quelque belle poésie à vous offrir, à vous, qui avez autant de poésie dans l'âme et au cœur que votre personne en exprime; mais si un pauvre prosateur ne peut donner que ce qu'il a, peut-être rachètera-t-il à vos yeux la modicité du présent par les hommages respectueux d'une de ces profondes et sincères admirations que vous inspirez. »

DE BALZAC.

Milan, mai 1838.

LA MAISON NUCINGEN.

Vous savez combien sont minces les cloisons qui séparent les cabinets particuliers dans les plus élégants cabarets de Paris. Chez Véry, par exemple, le plus grand salon est coupé en deux par une cloison qui s'ôte et se remet à volonté. La scène n'était pas là, mais dans un bon endroit qu'il ne me convient pas de nommer; nous étions deux, et je dirai comme le Prudhomme de Henri Monnier : « Je ne voudrais pas la compromettre. » Nous caressions les friandises d'un dîner exquis à plusieurs titres, dans un petit salon où nous parlions à voix basse, après avoir reconnu le peu d'épaisseur de la cloison. Nous avions atteint le rôti sans avoir eu de voisins dans la pièce contiguë à la nôtre, où nous n'entendions que les petillements du feu; huit heures sonnèrent, il se fit un grand bruit de pieds; il y eut des paroles échangées, les garçons apportèrent des bougies : il nous fut démontré que le salon voisin était occupé. En reconnaissant les voix, je sus à quels personnages nous avions affaire.

C'étaient quatre des plus hardis cormorans éclos dans l'écume qui couronne les flots incessamment renouvelés de la génération présente; aimables garçons dont l'existence est problématique, à qui l'on ne connaît ni rentes ni domaines, et qui vivent bien. Ces spirituels *condottieri* de l'industrie moderne, devenue la plus cruelle des guerres, laissent les inquiétudes à leurs créanciers, gardent les plaisirs pour eux, et n'ont de souci que de leur costume; d'ailleurs braves à fumer, comme Jean Bart, leur cigare sur une tonne de poudre, peut-être pour ne pas faillir à leur rôle; plus moqueurs que les petits journaux, moqueurs à se moquer d'eux-mêmes; perspicaces et incrédules, fureteurs d'affaires, avides et prodigues, envieux d'autrui, mais contents d'eux-mêmes; profonds politiques par saillies, analysant tout, devinant tout, et n'ayant pas encore pu se faire jour dans le monde où ils voudraient se produire.

Un seul des quatre est parvenu, mais seulement au pied de l'échelle. Ce n'est rien que d'avoir de l'argent, un parvenu ne sait tout ce qui lui manque alors qu'après six mois de flatteries. Peu parleur, froid, gourmé, sans esprit, Andoche Finot, ancien journaliste, a eu le cœur de se mettre à plat ventre devant ceux qui pouvaient le servir, et la finesse d'être insolent avec ceux dont il n'avait plus besoin. Semblable à l'un des grotesques du ballet de Gustave, il est marquis par derrière et vilain par devant. Ce prélat industriel entretient un caudataire : Alfred Blondet, rédacteur de journal, homme de beaucoup d'esprit, mais sans conduite, décousu, brillant, capable, paresseux, se sachant exploité, se laissant faire, perfide comme il est bon, par caprices; un de ces hommes que l'on aime et que l'on n'estime pas; d'ailleurs fin comme une soubrette de comédie, incapable de refuser sa plume à qui la lui demande, et son cœur à qui le lui emprunte; enfin le plus séduisant de ces hommes-filles de qui le plus fantasque de nos gens d'esprit a dit :

« — Je les aime mieux en souliers de satin qu'en bottes. »

Le troisième, nommé Couture, se soutient par la spéculation : il tente affaire sur affaire, le succès de l'une couvre l'insuccès de l'autre; il vit à fleur d'eau par la force nerveuse de son jeu, par une coupe roide et audacieuse; il nage de ci, de là, cherchant dans l'immense mer des intérêts parisiens un îlot assez contestable pour pouvoir s'y loger. Évidemment, il n'est pas à sa place.

Quant au dernier, le plus extraordinaire des quatre, son nom suffira : Bixiou! non le Bixiou de 1825, mais celui de 1836, le misanthrope bouffon à qui l'on connaît le plus de verve et de mordant, un diable enragé d'avoir dépensé tant d'esprit en pure perte, furieux de ne pas avoir ramassé son épave dans la dernière révolution, donnant son coup de pied à chacun en vrai Pierrot des Funambules, sachant son époque et les aventures scandaleuses sur le bout de son doigt, les ornant de ses inventions drôlatiques, sautant sur toutes les épaules comme un clown, et tâchant d'y laisser une marque à la façon du bourreau.

Après avoir satisfait aux premières exigences de la gourmandise, nos voisins arrivèrent où nous en étions, au dessert. Grâce à notre coite tenue, ils se crurent seuls. A la fumée des cigares, à l'aide du vin de Champagne, à travers les amusements gastronomiques du dessert, il s'entama donc une intime conversation empreinte de cet esprit glacial qui roidit les sentiments les plus élastiques, arrête les inspirations les plus généreuses, et donne au rire quelque chose d'aigu, pleine de cette ironie qui change la gaieté en ricanement, et accuse l'épuisement d'âmes livrées à elles-mêmes, sans autre but que la satisfaction de l'égoïsme, fruit de la paix où nous vivons. Ce pamphlet contre l'homme que Diderot n'osa publier, le *Neveu de Rameau,* ce livre débraillé tout exprès pour montrer des plaies, est seul comparable à ce pamphlet dit sans aucune arrière-pensée, où le mot ne respecta même point ce que le penseur discute encore, où l'on ne construisit qu'avec des ruines, où l'on nia tout, où l'on n'admira que ce que le scepticisme adopte : l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent. Après avoir tiraillé dans le cercle des personnes de connaissance, la médisance se mit à fusiller les amis intimes. Un signe suffit pour expliquer le désir que j'avais de rester et d'écouter au moment où Bixiou prit la parole, comme on va le voir. Nous entendîmes alors une de ces terribles improvisations qui lui ont valu sa réputation auprès de quelques esprits blasés; et quoique souvent interrompue, prise et reprise, elle fut sténographiée par ma mémoire. Opinions et forme, tout y est en dehors des conditions littéraires; mais c'est ce que cela fut : un pot-pourri de choses sinistres qui peint notre temps, auquel l'on ne devrait raconter que de semblables histoires, et dont je laisse d'ailleurs la responsabilité au narrateur principal. La pantomime, les gestes, en rapport avec les fréquents changements de voix par lesquels Bixiou peignait les interlocuteurs mis en scène, devaient être parfaits, car ses trois auditeurs laissaient échapper des exclamations approbatives et des interjections de contentement.

— Et Rastignac t'a refusé? dit Blondet à Finot.

— Net!

— Mais l'as-tu menacé des journaux? demanda Bixiou.

— Il s'est mis à rire, répondit Finot.

— Rastignac est l'héritier direct de feu de Marsay, il fera son chemin en politique comme dans le monde, dit Blondet.

— Mais comment a-t-il fait sa fortune? demanda Couture. Il était en 1819 avec l'illustre Bianchon, dans une misérable pension du quartier latin; sa famille mangeait des hannetons rôtis et buvait le vin du cru, pour pouvoir lui envoyer cent francs par mois; le domaine de son père ne valait pas mille écus; il avait deux sœurs et un frère sur les bras, et maintenant...

— Maintenant, il a quarante mille livres de rentes, reprit Finot; chacune de ses sœurs a été richement dotée, noblement mariée, et il a laissé l'usufruit du domaine à sa mère...

— En 1830, dit Blondet, je l'ai vu sans le sou.

— En 1830, dit Bixiou.

— Eh bien, reprit Finot, aujourd'hui nous le voyons en passe de devenir ministre, pair de France, et tout ce qu'il voudra être! Il a depuis six ans fini convenablement avec Delphine, il ne se mariera qu'à bonnes enseignes, et il peut épouser une fille noble, lui! Le gars a eu le bon esprit de s'attacher à une femme riche.

— Mes amis, tenez-lui compte des circonstances atténuantes, dit Blondet, il est tombé dans les pattes d'un homme habile en sortant des griffes de la misère.

— Tu connais bien Nucingen, dit Bixiou. Dans les premiers temps Delphine et Rastignac le trouvaient *bon*. Une femme semblait être pour lui, dans sa maison, un joujou, un ornement. Et voilà ce qui, pour moi, rend cet homme carré de base comme de hauteur : Nucingen ne se cache pas pour dire que sa femme est la représentation de sa fortune, *une chose* indispensable, mais secondaire dans la vie à haute pression des hommes politiques et des grands financiers. Il a dit, devant moi, que Bonaparte avait été bête comme un bourgeois dans ses pre-

mières relations avec Joséphine, et, qu'après avoir eu le courage de la prendre comme un marchepied, il avait été ridicule en voulant faire d'elle une compagne.

— Tout homme supérieur doit avoir les opinions de l'Orient sur les femmes, dit Blondet.

— Le baron a fondu les doctrines orientales et occidentales en une charmante doctrine parisienne. Il avait en horreur de Marsay qui n'était pas maniable, mais Rastignac lui a plu beaucoup et il l'a exploité sans que Rastignac s'en doutât : il lui a laissé toutes les charges de son ménage, Rastignac a endossé tous les caprices de Delphine, il la menait au bois, il l'accompagnait au spectacle. Ce grand politique d'aujourd'hui a longtemps passé sa vie à lire et à écrire de jolis billets. Dans les commencements, il était grondé pour des riens, il s'égayait avec elle quand elle était gaie, s'attristait quand elle était triste, il supportait le poids de ses migraines, de ses confidences, il lui donnait tout son temps, ses heures, sa précieuse jeunesse pour combler le vide de l'oisiveté de cette jolie Parisienne. Delphine et lui tenaient de grands conseils sur les parures qui allaient le mieux, il essuyait le feu des colères et la bordée des boutades ; tandis que, par compensation, elle se faisait charmante pour le baron. Le baron riait à part lui, quand il voyait Rastignac pliant sous le poids de ses charges, il avait l'*air de soupçonner quelque chose,* et reliait les deux amants par une peur commune.

— Je conçois qu'une femme riche l'ait fait vivre et vivre honorablement, mais où a-t-il pris sa fortune? demanda Couture. Une fortune aussi considérable se prend quelque part, et personne ne l'a jamais accusé d'avoir inventé une bonne affaire.

— Il a hérité, dit Finot.

— De qui? dit Blondet.

— Des sots qu'il a rencontrés, reprit Couture.

— Il n'a pas tout pris, mes petits amours, dit Bixiou :

... Remettez-vous d'une alarme aussi chaude :
Nous vivons dans un temps très-ami de la fraude.

Je vais vous raconter l'origine de sa fortune. D'abord, hommage au talent! Notre ami n'est pas un gars, comme dit Finot, mais un gentleman qui sait le jeu, qui connaît les cartes et que la galerie respecte. Rastignac a tout l'esprit qu'il faut avoir dans un moment donné, comme un militaire qui ne place son courage qu'à quatre-vingt-dix jours, trois signatures et des garanties. Il paraîtra cassant, brise-raison, sans suite dans les idées, sans constance dans ses projets, sans opinion fixe; mais s'il se présente une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpillera pas comme Blondet que voilà, et qui discute alors pour le compte du voisin ; il se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut charger, et il charge à fond de train. Avec la valeur de Murat, il enfonce les carrés, les actionnaires, les fondateurs et toute la boutique; quand la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciante, il redevient l'homme du Midi, le voluptueux, le diseur de riens, l'inoccupé Rastignac, qui peut se lever à midi parce qu'il ne s'est pas couché au moment de la crise.

— Voilà qui va bien, mais arrive donc à sa fortune, dit Finot.

— Bixiou ne nous fera qu'une charge, reprit Blondet. La fortune de Rastignac, c'est Delphine de Nucingen, femme remarquable, et qui joint l'audace à la prévision.

— T'a-t-elle prêté de l'argent? demanda Bixiou.

Un rire général éclata.

— Vous vous trompez sur elle, dit Couture à Blondet, son esprit consiste à dire des mots plus ou moins piquants, à aimer Rastignac avec une fidélité gênante, à lui obéir aveuglément, une femme tout à fait italienne.

— Argent à part, dit aigrement Andoche Finot.

— Allons, allons, reprit Bixiou d'une voix pateline, après ce que nous venons de dire, osez-vous encore reprocher à ce pauvre Rastignac d'avoir vécu aux dépens de la maison Nucingen, d'avoir été mis dans ses meubles ni plus ni moins que Ninette par notre ami des Lupeaulx ? vous tomberiez dans la vulgarité de la rue Saint-Denis. D'abord, abstraitement parlant, comme dit Royer-Collard, la question peut soutenir *la critique de la raison pure,* quant à celle de la raison impure...

— Le voilà lancé! dit Finot à Blondet.

— Mais, s'écria Blondet, il a raison. La question est très-ancienne, elle fut le grand mot du fameux duel à mort entre la Chateigneraie et Jarnac. Jarnac était accusé d'être en de bons termes avec sa belle-mère, qui fournissait au faste du trop aimé gendre. Quand un fait est aussi vrai, il ne doit pas être dit. Par dévouement pour le roi Henri II, qui s'était permis cette médisance, la Chataigneraie la prit sur son compte; de là ce duel qui a enrichi la langue française de l'expresion : *coup de Jarnac*.

— Ha! l'expression vient de si loin, elle est donc noble! dit Finot.

— Tu pouvais ignorer cela en ta qualité d'ancien journaliste, dit Blondet.

— Il est des femmes, reprit gravement Bixiou, il est aussi des hommes qui peuvent scinder leur existence, et n'en donner qu'une partie (remarquez que je vous phrase mon opinion d'après la formule

humanitaire). Pour ces personnes, tout intérêt matériel est en dehors des sentiments; elles donnent leur vie, leur temps, leur honneur à une femme, et trouvent qu'il n'est pas comme il faut de gaspiller entre soi du papier de soie où l'on grave : *La loi punit de mort le contrefacteur*. Par réciprocité, ils n'acceptent rien d'une femme. Oui, tout devient déshonorant s'il y a fusion des intérêts comme il y a fusion des âmes. Cette doctrine se professe, elle s'applique rarement.

— Hé! dit Blondet, quelles vétilles! le maréchal de Richelieu, qui se connaissait en galanterie, fit une pension de mille louis à madame Lapopelinière, après l'aventure de la plaque de cheminée. Agnès Sorel apporta tout naïvement au roi Charles VII sa fortune, et le roi la prit. Jacques Cœur a entretenu la couronne de France, qui s'est laissée faire, et a été ingrate comme une femme.

— Messieurs, dit Bixiou, l'amour qui ne comporte pas une indissoluble amitié, me semble un libertinage momentané. Qu'est-ce qu'un entier abandon où l'on se réserve quelque chose? Entre ces deux doctrines, aussi opposées et aussi profondément immorales l'une que l'autre, il n'y a pas de réconciliation possible. Selon moi, les gens qui craignent une liaison aussi complète ont sans doute la croyance qu'elle peut finir, et adieu l'illusion : la passion qui ne se croit pas éternelle est hideuse. (Ceci est du Fénelon tout pur.) Aussi, ceux à qui le monde est connu, les observateurs, les gens comme il faut, les hommes bien gantés et bien cravatés, qui ne rougissent pas d'épouser une femme pour sa fortune, proclament-ils comme indispensable une complète scission des intérêts et des sentiments. Les autres sont des fous qui aiment, qui se croient seuls dans le monde avec leur maîtresse! Pour eux, les millions sont de la boue; le gant, le camélia porté par l'idole vaut des millions! Si vous ne retrouvez jamais chez eux le vil métal dissipé, vous trouvez des débris de fleurs cachés dans de jolies boîtes de cèdre! Ils ne se distinguent plus l'un de l'autre. Pour eux, il n'y a plus de *moi*. Toi, voilà leur verbe incarné. Que voulez-vous? Empêcherez-vous cette maladie secrète du cœur? Il y a des niais qui aiment sans aucune espèce de calcul, et il y a des sages qui calculent en aimant.

— Bixiou me semble sublime! s'écria Blondet. Qu'en dit Finot?

— Partout ailleurs, répondit Finot en se posant dans sa cravate, je dirais comme les gentlemen; mais ici je pense...

— Comme les infâmes mauvais sujets avec lesquels tu as l'honneur d'être, reprit Bixiou.

— Ma foi oui, dit Finot.

— Et toi? dit Bixiou à Couture.

— Niaiseries! s'écria Couture. Une femme qui ne fait pas de son corps un marchepied pour faire arriver plus vite l'homme qu'elle distingue, est une femme qui n'a de cœur que pour elle.

— Et toi, Blondet?

— Moi, je pratique.

— Hé bien, reprit Bixiou de sa voix la plus mordante, Rastignac n'était pas de votre avis. Prendre et ne pas rendre est horrible et même un peu léger; mais prendre pour avoir le droit d'imiter le Seigneur, en rendant le centuple, est un acte chevaleresque. Ainsi pensait Rastignac. Rastignac était profondément humilié de sa communauté d'intérêts avec Delphine de Nucingen. Je puis parler de ses regrets, je l'ai vu les larmes aux yeux déplorant sa position. Oui, il en pleurait véritablement et après souper! Hé bien, selon vous...

— Ah çà, tu te moques de nous, dit Finot.

— Pas le moins du monde. Il s'agit de Rastignac, dont la douleur serait selon vous une preuve de sa corruption, car alors il aimait beaucoup moins Delphine! Mais que voulez-vous? le pauvre garçon avait cette épine au cœur : c'est un gentilhomme profondément dépravé, voyez-vous, et nous sommes de vertueux artistes. Donc, Rastignac voulait enrichir Delphine, lui pauvre, elle riche. Le croirez-vous! il y est parvenu. Rastignac, qui se serait battu comme Jarnac, passa dès lors à l'opinion de Henri II, en vertu de son grand mot : Il n'y a pas de vertu absolue, mais des circonstances. Ceci tient à l'histoire de sa fortune.

— Tu devrais bien nous entamer ton conte au lieu de nous induire à nous calomnier nous-mêmes, dit Blondet avec une gracieuse bonhomie.

— Ha! ha! mon petit, lui dit Bixiou en lui donnant le baptême d'une petite tape sur l'occiput, tu te rattrapes au vin de Champagne.

— Hé, par le saint nom de l'actionnaire, dit Couture, raconte-nous ton histoire.

— J'y étais d'un cran, repartit Bixiou; mais avec ton juron, tu me mets au dénoûment.

— Il y a donc des actionnaires dans l'histoire? demanda Finot.

— Richissimes comme les tiens, lui répondit Bixiou.

— Il me semble, dit Finot d'un ton gourmé, que tu dois des égards à un bon enfant chez qui tu trouves dans l'occasion un billet de cinq cents.

— Garçon! cria Bixiou.

— Que veux-tu au garçon? lui dit Blondet.

— Faire rendre à Finot ses cinq cents francs, afin de dégager ma langue et déchirer ma reconnaissance.

— Dis ton histoire, reprit Finot en feignant de rire.

— Vous êtes témoins, dit Bixiou, que je n'appartiens pas à cet impertinent qui croit que mon

silence ne vaut que cinq cents francs ! tu ne seras jamais ministre si tu ne sais pas jauger les consciences. Eh bien, oui, dit-il d'une voix câline, mon bon Finot, je dirai l'histoire sans personnalités, et nous serons quittes.

— Il va nous démontrer, dit en souriant Blondet, que Nucingen a fait la fortune de Rastignac.

— Tu n'en es pas si loin que tu le penses, reprit Bixiou. Vous ne connaissez pas ce qu'est Nucingen, financièrement parlant?

— Tu ne sais seulement pas, dit Blondet, un mot de ses débuts?

— Je ne l'ai connu que chez lui, dit Bixiou, mais nous pourrions nous être vus autrefois sur la grand'route.

— La prospérité de la maison Nucingen est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre époque, reprit Blondet. En 1804, Nucingen était peu connu. Les banquiers d'alors auraient tremblé de savoir sur la place cent mille écus de ses acceptations. Ce grand financier sent son infériorité. Comment se faire connaître ? Il suspend ses payements. Bon ! Son nom, restreint à Strasbourg et au quartier Poissonnière, retentit sur toutes les places ! il désintéresse son monde avec des valeurs mortes, et reprend ses payements. Aussitôt son papier se fait dans toute la France. Par une circonstance inouïe, les valeurs revivent, reprennent faveur, donnent des bénéfices. Le Nucingen est très-recherché. 1815 arrive, mon gars réunit ses capitaux, achète des fonds à la bataille de Waterloo, suspend ses payements au moment de la crise, liquide avec des actions dans les mines de Wortschin qu'il s'était procurées à vingt pour cent au-dessous de la valeur à laquelle il les émettait lui-même! oui, messieurs! Il prend à Reims cent cinquante mille bouteilles de vin de Champagne pour se couvrir dans la faillite Gendebien, autant à Durberghe en vins de Bordeaux ; ces trois cent mille bouteilles *acceptées,* acceptées, mon cher, à trente sous, il les a fait boire aux alliés, à six francs, au Palais-Royal. Le papier de la maison Nucingen et son nom deviennent européens. Il s'est élevé sur l'abîme où d'autres auraient sombré : deux fois sa liquidation a produit d'immenses avantages à ses créanciers, il a voulu les rouer, impossible! Il passe pour le plus honnête homme du monde. A sa troisième suspension, son papier se fera en Asie, au Mexique, en Australasie, chez les sauvages. Ouvrard est le seul qui l'ait deviné : « Quand Nucingen lâche son or, disait-il, croyez qu'il saisit des diamants ! »

— Son compère du Tillet le vaut bien, dit Finot. Songez donc que du Tillet est un homme qui, en fait de naissance, n'en a que ce qui nous est indispensable pour exister, et que ce gars, qui n'avait pas un liard en 1814, est devenu ce que vous le voyez; mais ce qu'aucun de nous (je ne parle pas de toi, Couture) n'a su faire, il a eu des amis au lieu d'avoir des ennemis; il a si bien caché ses antécédents, qu'il a fallu fouiller des égouts pour le trouver commis chez un parfumeur de la rue Saint-Honoré, pas plus tard qu'en 1814.

— Ta ! ta! ta ! reprit Bixiou, ne comparez jamais à Nucingen un petit *carotteur* comme du Tillet, un chacal qui réussit par son odorat, qui devine les cadavres et arrive le premier pour avoir le meilleur os. Voyez-les d'ailleurs? L'un a la mine aiguë des chats, il est maigre, élancé. L'autre est cubique, il est gras, il est lourd comme un sac, immobile comme un diplomate; il a la main épaisse et un regard de loup-cervier qui ne s'anime jamais ; sa profondeur n'est pas en avant, mais en arrière : il est impénétrable, on ne le voit jamais venir, tandis que la finesse de du Tillet ressemble, comme le disait Napoléon de je ne sais qui, à du coton filé trop fin, il casse.

— Je ne vois à Nucingen d'autre avantage sur du Tillet que d'avoir le bon sens de deviner qu'un financier ne doit être que baron, tandis que du Tillet veut se faire nommer comte en Italie, dit Blondet.

— Blondet, un mot, mon enfant, reprit Couture. D'abord Nucingen a osé dire qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme ; mais pour le bien connaître il faut être dans les affaires. Chez lui, la banque est un très-petit département, il y a les fournitures du gouvernement, les vins, les laines, les indigos, enfin tout ce qui donne matière à un gain quelconque. Son génie embrasse tout : il vendrait des députés au ministère, et les Grecs aux Turcs. Pour lui le commerce est, dirait Cousin, la totalité des variétés, l'unité des spécialités. La banque envisagée ainsi devient toute une politique, elle exige une tête puissante, et porte alors un homme bien trempé à se mettre au-dessus des lois de la probité dans lesquelles il se trouve à l'étroit.

— Tu as raison, mon fils, dit Blondet. Mais nous seuls, nous comprenons que c'est alors la guerre portée dans le monde de l'argent. Le banquier est un conquérant qui sacrifie des masses pour arriver à des résultats cachés ; ses soldats sont les intérêts des particuliers, il a ses stratagèmes à combiner, ses embuscades à tendre, ses partisans à lancer, ses villes à prendre. La plupart de ces hommes sont si contigus à la politique, qu'ils finissent par s'en mêler, et leurs fortunes y succombent. La maison Necker s'y est perdue, le fameux Samuel Bernard s'y est presque ruiné. Dans chaque siècle, il se trouve un banquier de fortune colossale qui ne laisse ni

fortune ni successeur. Les frères Pâris, qui contribuèrent à abattre Law, et Law lui-même auprès de qui tous ceux qui inventent des sociétés par actions sont des pygmées, Bouret, Baujon, tous ont disparu sans se faire représenter par une famille. La banque est comme le Temps, elle dévore ses enfants. Pour pouvoir subsister, le banquier doit devenir noble, fonder une dynastie comme les prêteurs de Charles Quint, les Fugger, créés princes de Babenhausen, et qui existent encore... dans l'almanach de Gotha. La banque cherche la noblesse par instinct de conservation, et sans le savoir peut-être. Jacques Cœur a fait une grande maison noble, celle de Noirmoutier, éteinte sous Louis XIII. Quelle énergie chez cet homme, ruiné pour avoir fait un roi légitime! Il est mort prince d'une île de l'Archipel où il a bâti une magnifique cathédrale.

— Ah! si vous faites des cours d'histoire, nous sortons du temps actuel où le trône est destitué du droit de conférer la noblesse, où l'on fait des barons et des comtes à huis clos, quelle pitié! dit Finot.

— Tu regrettes la savonnette à vilain, dit Bixiou, tu as raison. Je reviens à nos moutons. Connaissez-vous Beaudenord? — Non, non, non. Bien. Voyez comme tout passe! Le pauvre garçon était la fleur du dandysme il y a dix ans. Mais il a été si bien absorbé, que vous ne le connaissez pas plus que Finot ne connaissait tout à l'heure l'origine du coup de Jarnac (c'est pour la phrase et non pour te taquiner que je dis cela, Finot!). A la vérité, il appartenait au faubourg Saint-Germain. Eh bien, Beaudenord est le premier pigeon que je vais vous mettre en scène. D'abord, il se nommait Godefroid de Beaudenord. Ni Finot, ni Blondet, ni Couture, ni moi, nous ne méconnaîtrons un pareil avantage. Le gars ne souffrait point dans son amour-propre en entendant appeler ses gens au sortir d'un bal, quand trente jolies femmes encapuchonnées et flanquées de leurs maris et de leurs adorateurs, attendaient leurs voitures. Puis il jouissait de tous les membres que Dieu a donnés à l'homme : sain et entier, ni taie sur un œil, ni faux toupet, ni faux mollets; ses jambes ne rentraient point en dedans, ne sortaient point en dehors; genoux sans engorgement, épine dorsale droite, main blanche et jolie, cheveux noirs; teint ni rose comme celui d'un garçon épicier, ni trop brun comme celui d'un Calabrois; taille mince, enfin, chose essentielle! Beaudenord n'était pas trop joli homme, comme le sont ceux de nos amis qui ont l'air de faire état de leur beauté, de ne pas avoir autre chose; mais ne revenons pas là-dessus, nous l'avons dit, c'est infâme! Il tirait bien le pistolet, montait fort agréablement à cheval; il s'était battu pour une vétille, et n'avait pas tué son adversaire. Savez-vous que pour faire connaître de quoi se compose un bonheur entier, pur, sans mélange, au dix-neuvième siècle, à Paris, et un bonheur de jeune homme de vingt-six ans, il faut entrer dans les infiniment petites choses de la vie? Son bottier avait attrapé son pied et le chaussait bien, son tailleur aimait à l'habiller. Godefroid ne grasseyait pas, ne gasconnait pas, ne normandisait pas, il parlait purement et correctement, et mettait fort bien sa cravate, comme Finot. Cousin par alliance du marquis d'Aiglemont, son tuteur (il était orphelin de père et de mère, autre bonheur), il pouvait aller et allait chez les banquiers, sans que le faubourg Saint-Germain lui reprochât de les hanter, car heureusement un jeune homme a le droit de faire du plaisir son unique loi, de courir où l'on s'amuse, et de fuir les recoins sombres où fleurit le chagrin. Enfin il avait été vacciné (tu me comprends, Blondet). Malgré toutes ces vertus, il aurait pu se trouver très-malheureux. Hé! hé! le bonheur a le malheur de paraître signifier quelque chose d'absolu; apparence qui induit tant de niais à demander : «Qu'est-ce que le bonheur?» Une femme de beaucoup d'esprit disait: « Le bonheur est où on le met.»

— Elle proclamait une immense vérité, dit Blondet.

— Et morale, ajouta Finot.

— Archi-morale! LE BONHEUR, comme LA VERTU, comme LE MAL, exprime quelque chose de relatif, répondit Blondet. Ainsi La Fontaine espérait que, par la suite des temps, les damnés s'habitueraient à leur position, et finiraient par être dans l'enfer comme les poissons dans l'eau.

— Les épiciers connaissent tous les mots de La Fontaine! dit Bixiou.

— Le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Paris, n'est pas le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Blois, dit Blondet, sans entendre l'interruption. Ceux qui partent de là pour déblatérer contre l'instabilité des opinions sont des fourbes ou des ignorants. La médecine moderne, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, de 1799 à 1837, passé de l'état conjectural à l'état de science positive, et ce par l'influence de la grande école analyste de Paris, a démontré que, dans une certaine période, l'homme s'est complétement renouvelé...

—A la manière du couteau de Jeannot, et vous le croyez toujours le même, reprit Bixiou. Il y a donc plusieurs losanges dans cet habit d'Arlequin que nous nommons le bonheur; eh bien, le costume de mon Godefroid n'y avait ni trous ni taches. Un jeune homme de vingt-six ans, qui serait heureux en amour, c'est-à-dire aimé, non à cause de sa florissante jeunesse, non pour son esprit, non pour sa tournure, mais irrésistiblement, pas même à cause de l'amour en lui-même, mais quand même cet

amour serait abstrait, pour revenir au mot de Royer-Collard, ce susdit jeune homme pourrait fort bien ne pas avoir un liard dans la bourse que l'objet aimant lui aurait brodée, il pourrait devoir son loyer à son propriétaire, ses bottes à ce bottier déjà nommé, ses habits au tailleur qui finirait par se désaffectionner; il pourrait être pauvre! La misère gâte le bonheur du jeune homme qui n'a pas nos opinions transcendantes sur la fusion des intérêts. Je ne sais rien de plus fatigant que d'être moralement très-heureux et matériellement très-malheureux. N'est-ce pas avoir une jambe glacée comme la mienne par le vent coulis de la porte, et l'autre grillée par la braise du feu. J'espère être bien compris, il y a de l'écho dans la poche de ton gilet, Blondet? Entre nous, laissons le cœur, il gâte l'esprit. Poursuivons! Godefroid de Beaudenord avait donc l'estime de ses fournisseurs, car ses fournisseurs avaient assez régulièrement sa monnaie. La femme de beaucoup d'esprit déjà citée, et qu'on ne peut pas nommer parce que, malgré sa pléthore, elle vit...

— Qui est-ce?

— La vicomtesse de Chamilly! Elle disait qu'un jeune homme devait demeurer dans un entre-sol, n'avoir chez lui rien qui sentît le ménage, ni cuisinière, ni cuisine, être servi par un vieux domestique, et n'annoncer aucune prétention à la stabilité. Selon elle, tout autre établissement était de mauvais goût. Godefroid de Beaudenord, fidèle à ce programme, logeait quai Malaquais, dans un entre-sol; néanmoins il avait été forcé d'avoir une petite similitude avec les gens mariés, en mettant dans sa chambre un lit d'ailleurs si étroit qu'il y tenait peu. Une Anglaise, entrée par hasard chez lui, n'y aurait pu rien trouver d'*improper*. Finot, tu te feras expliquer la grande loi de l'*improper* qui régit l'Angleterre! Mais puisque nous sommes liés par un billet de mille, je vais t'en donner une idée, car je suis allé en Angleterre, moi! (Bas à l'oreille de Blondet : Je lui donne de l'esprit pour plus de deux mille francs.) En Angleterre, tu te lies extrêmement avec une femme, pendant la nuit, au bal ou ailleurs; tu la rencontres le lendemain dans la rue, et tu as l'air de la reconnaître : *improper!* Tu trouves à dîner, sous le frac de ton voisin de gauche, un homme charmant, de l'esprit, nulle morgue, du laisser aller; il n'a rien d'anglais; suivant les lois de l'ancienne compagnie française, si accorte, si aimable, tu lui parles : *improper*. Vous abordez au bal une jolie femme afin de la faire danser : *improper*. Vous vous échauffez, vous discutez, vous riez, vous répandez votre cœur, votre âme, votre esprit dans votre conversation; vous y exprimez des sentiments; vous jouez quand vous êtes au jeu, vous causez en causant et vous mangez en mangeant : *improper! improper! improper!* Un des hommes les plus spirituels et les plus profonds de cette époque, Stendahl, a très-bien caractérisé l'*improper* en disant qu'il est tel lord de la Grande-Bretagne, qui, seul, n'ose pas se croiser les jambes devant son feu, de peur d'être *improper*. Une dame anglaise, fût-elle de la secte furieuse des *saints* (protestants renforcés qui laisseraient mourir toute leur famille de faim, si elle était *improper*), ne sera pas *improper* en faisant le diable à trois dans sa chambre à coucher, et se regardera comme perdue si elle reçoit un ami dans cette même chambre. Grâce à l'*improper*, on trouvera quelque jour Londres et ses habitants pétrifiés.

— Quand on pense qu'il est en France des niais qui veulent y importer les solennelles bêtises que les Anglais font chez eux avec ce beau sang-froid que vous leur connaissez, dit Blondet, il y a de quoi faire frémir quiconque a vu l'Angleterre et se souvient des gracieuses et charmantes mœurs françaises. Dans les derniers temps, Walter Scott, qui n'a pas osé peindre les femmes comme elles sont de peur d'être *improper*, se repentait d'avoir fait la belle figure d'*Effie* dans la Prison d'Edimbourg.

—Veux-tu ne pas être *improper* en Angleterre? dit Bixiou à Finot.

— Hé bien? dit Finot.

—Va voir aux Tuileries une espèce de pompier en marbre intitulé Thémistocle par le statuaire, et tâche de marcher comme la statue du commandeur, tu ne seras jamais *improper*. C'est par une application rigoureuse de la grande loi de l'*improper* que le bonheur de Godefroid se compléta. Voici l'histoire. Il avait un tigre, et non pas un groom, comme l'écrivent des gens qui ne savent rien du monde. Son tigre était un petit Irlandais, nommé Paddy, Joby, Toby (à volonté), trois pieds de haut, vingt pouces de large, figure de belette, des nerfs d'acier faits au gin, agile comme un écureuil, menant avec une habileté qui ne s'est jamais trouvée en défaut ni à Londres ni à Paris, un œil de lézard, fin comme le mien, montant à cheval comme le vieux Franconi, les cheveux blonds comme ceux d'une vierge de Rubens, les joues roses, dissimulé comme un prince, instruit comme un avoué retiré, âgé de dix ans, enfin une vraie fleur de perversité, jouant et jurant, aimant les confitures et le punch, insulteur comme un feuilleton, hardi et chipeur comme un gamin de Paris. Il était l'honneur et le profit d'un célèbre lord anglais, auquel il avait déjà fait gagner sept cent mille francs aux courses. Le lord l'aimait beaucoup : son tigre était une curiosité, personne à Londres n'avait un tigre aussi petit; sur un cheval de course, Joby avait l'air

d'un faucon. Eh bien, il le renvoya, non pour gourmandise, ni pour vol, ni pour meurtre, ni pour criminelle conversation, ni pour défaut de tenue, ni pour insolence envers milady, non pour avoir troué les poches de la première femme de milady, non pour s'être laissé corrompre par les adversaires de milord, aux courses; non pour s'être amusé le dimanche, enfin pour aucun fait reprochable; Toby eût fait toutes ces choses, il aurait même parlé à milord sans être interrogé, milord lui aurait encore pardonné ce crime domestique. Milord aurait supporté bien des choses de Toby, tant milord y tenait. Son tigre menait une voiture à deux roues et à deux chevaux l'un devant l'autre, en selle sur le second, les jambes ne dépassant pas les brancards, ayant l'air enfin d'une de ces têtes d'anges que les peintres italiens sèment autour du Père éternel. Un journaliste anglais fit une délicieuse description de ce petit ange, il le trouva trop joli pour un tigre, il offrit de parier que Paddy était une tigresse apprivoisée. La description menaçait de s'envenimer et de devenir *improper* au premier chef, car le superlatif de l'*improper* est d'être pendu. Milord fut beaucoup loué de sa circonspection par milady. Toby ne put trouver de place nulle part, après s'être vu contester son état civil dans la zoologie britannique. En ce temps, Godefroid florissait à l'ambassade de France à Londres, où il apprit l'aventure de Toby, Joby, Paddy; Godefroid s'empara du tigre qu'il trouva pleurant auprès d'un pot de confitures, car l'enfant avait déjà perdu les guinées par lesquelles milord avait doré son malheur. A son retour, Godefroid de Beaudenord importa donc chez nous le plus charmant tigre de l'Angleterre, il fut connu par son tigre comme Couture s'est fait remarquer par ses gilets; aussi entra-t-il facilement dans la confédération du club dit aujourd'hui de Grammont. Il n'inquiétait aucune ambition après avoir renoncé à la carrière diplomatique, il n'avait pas un esprit dangereux, il fut bien reçu de tout le monde. Nous autres, nous serions offensés dans notre amour-propre en ne rencontrant que des visages riants; nous nous plaisons à voir la grimace amère de l'Envieux. Godefroid n'aimait pas être haï. A chacun son goût! Arrivons au solide, à la vie matérielle! Son appartement, où j'ai léché plus d'un déjeuner, se recommandait par un cabinet de toilette mystérieux, bien orné, plein de choses confortables, à cheminée, à baignoire; sortie sur un petit escalier, portes battantes assourdies, serrures faciles, gonds discrets, fenêtres à carreaux dépolis, à rideaux impassibles. Si la chambre offrait et devait offrir le plus beau désordre que puisse souhaiter le peintre d'aquarelle le plus exigeant, si tout y respirait l'allure bohémienne d'une vie de jeune homme élégant, le cabinet de toilette était comme un sanctuaire : blanc, propre, rangé, chaud, point de vent coulis, tapis fait pour y sauter pieds nus, en chemise et effrayée. Là est la signature du garçon vraiment petit-maître et sachant la vie! car là, pendant quelques minutes, il peut paraître ou sot ou grand dans les petits détails de l'existence qui révèlent le caractère. La comtesse déjà citée est sortie furieuse d'un cabinet de toilette, et n'y est jamais revenue, elle n'y avait rien trouvé d'*improper*. Godefroid y avait une petite armoire pleine...

— De camisoles! dit Finot.

— Allons, te voilà, gros Turcaret, je ne te formerai jamais! Mais non, de gâteaux, de fruits, jolis petits flacons de vin de Malaga, de Lunel, un en cas à la Louis XIV, tout ce qui peut amuser des estomacs délicats et bien appris, des estomacs de seize quartiers. Un vieux malicieux domestique, très-fort en l'art vétérinaire, servait les chevaux et pansait Godefroid, car il avait été à feu M. Beaudenord, et portait à Godefroid une affection invétérée, cette lèpre du cœur dont les caisses d'épargne ont fini par guérir les domestiques. Tout bonheur matériel repose sur des chiffres. Vous, à qui la vie parisienne est connue jusque dans ses exostoses, vous devinez qu'il lui fallait environ dix-sept mille livres de rentes, car il avait dix-sept francs d'impositions et mille écus de fantaisies. Eh bien, mes chers enfants, le jour où il se leva majeur, le marquis d'Aiglemont lui présenta des comptes de tutelle comme nous ne serions pas capables d'en rendre à nos neveux, et lui remit une inscription de dix-huit mille livres de rente sur le grand-livre, reste de l'opulence paternelle étrillée par la grande réduction républicaine, et grêlée par les arriérés de l'empire. Ce vertueux tuteur le mit à la tête d'une trentaine de mille francs d'économies placées dans la maison Nucingen, en lui disant avec toute la grâce d'un grand seigneur et le laisser aller d'un soldat de l'empire qu'il lui avait ménagé cette somme pour ses folies de jeune homme. « Si tu m'écoutes, Godefroid, ajouta-t-il, au lieu de les dépenser sottement comme tant d'autres, fais des folies utiles, accepte une place d'attaché d'ambassade à Turin, de là va à Naples, de Naples reviens à Londres, et pour ton argent tu te seras amusé, instruit. Plus tard, si tu veux prendre une carrière, tu n'auras perdu ni ton temps ni ton argent. » Feu d'Aiglemont valait mieux que sa réputation, on ne peut pas en dire autant de nous.

— Un jeune homme qui débute à vingt et un ans avec dix-huit mille francs de rentes, est un garçon ruiné, dit Couture.

— S'il n'est pas avare, ou très-supérieur, dit Blondet.

— Godefroid séjourna dans quatre capitales de l'Italie, reprit Bixiou. Il vit l'Allemagne et l'Angleterre, un peu Saint-Pétersbourg, parcourut la Hollande ; mais il se sépara desdits trente mille francs en vivant comme s'il avait trente mille livres de rente. Il trouva partout *le suprême de volaille, l'aspic,* et *les vins de France,* entendit parler français à tout le monde, enfin il ne sut pas sortir de Paris. Il aurait bien voulu se dépraver le cœur, se le cuirasser, perdre ses illusions, apprendre à tout écouter sans rougir, à parler sans rien dire, à pénétrer les secrets intérêts des puissances... Bah ! il eut bien de la peine à se munir de quatre langues, c'est-à-dire à s'approvisionner de quatre mots contre une idée ; il revint veuf de plusieurs douairières ennuyeuses, appelées *bonnes fortunes* à l'étranger, timide et peu formé, bon garçon, plein de confiance, incapable de dire du mal des gens qui lui faisaient l'honneur de l'admettre chez eux, ayant trop de bonne foi pour être diplomate, enfin ce que nous appelons un loyal garçon.

— Bref un *moutard* qui tenait ses dix-huit mille livres de rentes à la disposition des premières actions venues, dit Couture.

— Ce diable de Couture a tellement l'habitude d'anticiper les dividendes, qu'il anticipe le dénoûment de mon histoire. Où en étais-je? Au retour de Beaudenord. Quand il fut installé quai Malaquais, il arriva que mille francs au-dessus de ses besoins furent insuffisants pour sa part de loge aux Italiens et à l'Opéra. Quand il perdait vingt-cinq ou trente louis au jeu dans un pari, naturellement il payait ; puis il les dépensait en cas de gain, ce qui nous arriverait si nous étions assez bêtes pour nous laisser prendre à parier. Beaudenord, gêné dans ses dix-huit mille livres de rente, sentit la nécessité de créer ce que nous appelons aujourd'hui *le fonds de roulement.* Il tenait beaucoup *à ne pas s'enfoncer lui-même,* il alla consulter son tuteur : « Mon cher enfant, lui dit d'Aiglemont, les rentes arrivent au pair, vends tes rentes, j'ai vendu les miennes et celles de ma femme. Nucingen a tous mes capitaux et m'en donne six pour cent ; fais comme moi, tu auras un pour cent de plus, et ce un pour cent te permettra d'être tout à fait à ton aise. » En trois jours, notre Godefroid fut à son aise ; ses revenus étant dans un équilibre parfait avec son superflu, son bonheur matériel fut complet. S'il était possible d'interroger tous les jeunes gens de Paris d'un seul regard, comme il paraît que la chose se fera lors du jugement dernier pour les milliards de générations qui auront pataugé sur tous les globes, en gardes nationaux ou en sauvages, et de leur demander si le bonheur d'un jeune homme de vingt-six ans ne consiste pas :

A pouvoir sortir à cheval, en tilbury, ou en cabriolet avec un tigre gros comme le poing, frais et rose comme Toby, Joby, Paddy ;

A avoir, le soir, pour douze francs, un coupé de louage très-convenable ;

A se montrer élégamment tenu suivant les lois vestimentales qui régissent huit heures, midi, quatre heures et le soir ;

A être bien reçu dans toutes les ambassades, et y recueillir les fleurs éphémères d'amitiés cosmopolites et superficielles ;

A être d'une beauté supportable, et à bien porter son nom, son habit et sa tête ;

A loger dans un charmant petit entre-sol arrangé comme je vous ai dit que l'était l'entre-sol quai Malaquais ;

A pouvoir inviter des amis à vous accompagner au Rocher de Cancale sans avoir interrogé préalablement son gousset, et n'être arrêté dans aucun de ses mouvements raisonnables par ce mot : Ah ! et de l'argent?

A pouvoir renouveler les bouffettes roses qui embellissent les oreilles de ses trois chevaux pur sang, et avoir toujours une coiffe neuve à son chapeau ;

Tous, nous-mêmes, gens supérieurs, tous répondraient que ce bonheur est incomplet, que c'est la Madeleine sans autel, qu'il faut aimer et être aimé, ou aimer sans être aimé, ou être aimé sans aimer, ou pouvoir aimer à tort et à travers. Arrivons au bonheur moral. Quand, en janvier 1825, il se trouva bien assis dans ses jouissances, après avoir pris pied et langue dans les différentes sociétés parisiennes où il lui plut d'aller, il sentit la nécessité de se mettre à l'abri d'une ombrelle, d'avoir à se plaindre d'une femme comme il faut, de ne pas mâchonner la queue d'une rose achetée dix sous à madame Prévost, à l'instar des petits jeunes gens qui gloussent dans les corridors de l'Opéra, comme des poulets en épinette ; enfin il résolut de rapporter ses sentiments, ses idées, ses affections à une femme, *une femme!* La FEMME ! AH ! Il conçut d'abord la pensée saugrenue d'avoir une passion malheureuse, il tourna pendant quelque temps autour de sa belle cousine, madame d'Aiglemont, sans s'apercevoir qu'un diplomate avait déjà dansé la valse de Faust avec elle. L'année 25 se passa en essais, en recherches, en coquetteries inutiles ; l'objet aimant ne se trouva pas. Les passions sont extrêmement rares, faute de s'entendre. Dans cette époque, il s'est élevé tout autant de barricades dans les mœurs que dans les rues ! En vérité, mes frères, je vous le dis, l'*improper* nous gagne ! Comme on nous fait le reproche d'aller sur les brisées des peintres en portraits, des commissaires-priseurs et des marchandes de modes, je ne vous ferai pas subir la description de la per-

sonne en laquelle Godefroid reconnut sa femelle. Age, dix-neuf ans; taille, un mètre cinquante centimètres; cheveux blonds, sourcils *idem*, yeux bleus, front moyen, nez courbé, bouche petite, menton court et relevé, visage ovale; signes particuliers : néant. Tel, le passe-port de l'objet aimé. Ne soyez pas plus difficile que la police, les maires de toutes les villes et communes de France, que les gendarmes et autres autorités constituées. D'ailleurs, c'est le bloc de la Vénus de Médicis, parole d'honneur. La première fois que Godefroid alla chez madame de Nucingen, qui l'avait invité à l'un de ces bals par lesquels elle acquit, à bon compte, une certaine réputation, il y aperçut, dans un quadrille, la personne à aimer et fut émerveillé par cette taille d'un mètre cinquante centimètres. Ces cheveux blonds ruisselaient en cascades bouillonnantes sur une petite tête ingénue et fraîche comme celle d'une naïade qui aurait mis le nez à la fenêtre cristalline de sa source, pour voir les fleurs du printemps. (Ceci est notre nouveau style, des phrases qui filent comme notre macaroni tout à l'heure.) L'*idem* des sourcils, n'en déplaise à la préfecture de police, aurait pu demander six vers à l'aimable Parny; ce poëte badin les eût fort agréablement comparés à l'arc de Cupidon, en faisant observer que le trait était au-dessous, mais un trait sans force, épointé, car il y règne encore aujourd'hui la moutonne douceur que les devants de cheminée attribuent à madame de la Vallière, au moment où elle signe sa tendresse par-devant Dieu, faute d'avoir pu la signer par-devant notaire. Vous connaissez l'effet des cheveux blonds et des yeux bleus, combinés avec une danse molle, voluptueuse et décente? une jeune personne ne vous frappe pas alors audacieusement au cœur, comme ces brunes qui par leur regard ont l'air de vous dire, en mendiant espagnol : La bourse ou la vie! cinq francs, ou je te méprise. Ces beautés insolentes (et quelque peu dangereuses!) peuvent plaire à beaucoup d'hommes; mais, selon moi, la blonde qui a le bonheur de paraître excessivement tendre et complaisante, sans perdre ses droits de remontrance, de taquinage, de discours immodérés, de jalousie à faux et tout ce qui rend la femme adorable, sera toujours plus sûre de se marier que la brune ardente. Le bois est cher. Isaure, blanche comme une Alsacienne (elle avait vu le jour à Strasbourg et parlait l'allemand avec un petit accent français fort agréable), dansait à merveille. Ses pieds, dont l'employé de police n'avait fait aucune mention, et qui cependant pouvaient trouver leur place sous la rubrique *signes particuliers*, étaient remarquables par leur petitesse, par ce jeu particulier que les vieux maîtres ont nommé *flic-fllac*, et comparable au débit agréable de mademoiselle Mars, car toutes les muses sont frères, le danseur et le poëte ont également les pieds sur terre. Les pieds d'Isaure conversaient avec une netteté, une précision, une légèreté, une rapidité de très-bon augure pour les choses du cœur. — « Elle a du *flic-flac!* » était le suprême éloge de Marcel, le seul maître de danse qui ait mérité le nom de grand. On a dit le grand Marcel comme le grand Frédéric, et du temps de Frédéric!

— A-t-il composé des ballets? demanda Finot.

— Oui, quelque chose comme *les Quatre Éléments, l'Europe galante*.

— Quel temps, dit Couture, que le temps où les grands seigneurs habillaient les danseuses!

— Et les déshabillaient, dit Finot.

— *Improper!* reprit Bixiou. Isaure ne s'élevait pas sur ses pointes, elle restait terre à terre, se balançait sans secousses, ni plus ni moins voluptueusement que doit se balancer une jeune personne. Marcel disait avec une profonde philosophie que chaque état avait sa danse : une femme mariée pouvait danser autrement qu'une jeune personne, un robin autrement qu'un financier, et un militaire autrement qu'un page; il allait même jusqu'à prétendre qu'un fantassin devait danser autrement qu'un cavalier, et de là il partait pour analyser toute la société. Toutes ces belles nuances sont bien loin de nous.

— Ah! dit Blondet, tu mets le doigt sur un grand malheur. Si Marcel eût été compris, la révolution française n'aurait pas eu lieu.

— Godefroid, reprit Bixiou, n'avait pas eu l'avantage de parcourir l'Europe, sans observer à fond les danses étrangères. Sans cette profonde connaissance en chorégraphie, qualifiée de futile, peut-être n'eût-il pas aimé cette jeune personne; mais des trois cents invités qui se pressaient dans les beaux salons de la rue Saint-Lazare, il fut le seul à comprendre l'amour inédit que trahissait une danse aussi bavarde. On remarqua bien la manière d'Isaure d'Aldrigger; mais, dans ce siècle où chacun s'écrie : Glissons, n'appuyons pas! l'un dit : Voilà une jeune fille qui danse fameusement bien (c'était un clerc de notaire)! L'autre : Voilà une jeune personne qui danse à ravir (c'était une dame en turban)! La troisième, une femme de trente ans : Voilà une petite personne qui ne danse pas mal! Revenons au grand Marcel, et disons en parodiant son plus fameux mot : Que de choses dans un avant-deux!

— Et allons un peu plus vite! dit Blondet, tu marivaudes.

— Isaure, reprit Bixiou, avait une simple robe de crêpe blanc ornée de rubans verts, un camélia dans ses cheveux, un camélia à sa ceinture, un

autre camélia dans le bas de sa robe, et un camélia...

— Allons, voilà les trois cents chèvres de Sancho!

— C'est toute la littérature, mon cher! Clarisse est un chef-d'œuvre, il a quatorze volumes, le plus obtus vaudevilliste te le racontera dans un acte. Pourvu que je t'amuse, de quoi te plains-tu? Cette toilette était d'un effet délicieux, est-ce que tu n'aimes pas le camélia, veux-tu des dahlias? Non. Eh bien, un marron, tiens! « N'est-ce pas joli à épouser? » dit Rastignac à Beaudenord en lui montrant la petite aux camélias blancs, purs et sans une feuille de moins. Rastignac était un des intimes de Godefroid. — « Eh bien! j'y pensais, lui répondit à l'oreille Godefroid. J'étais occupé à me dire qu'au lieu de trembler à tout moment dans son bonheur, de jeter à grand'peine un mot dans une oreille inattentive, de regarder aux Italiens s'il y a une fleur rouge ou blanche dans une coiffure, s'il y a au bois une main gantée sur le panneau d'une voiture, comme cela se fait à Milan, au Corso;

« Qu'au lieu de voler une bouchée de baba derrière une porte, comme un laquais qui achève une bouteille, d'user son intelligence pour donner et recevoir une lettre, comme un facteur;

« Qu'au lieu de recevoir des tendresses infinies en deux lignes, avoir cinq volumes in-folio à lire aujourd'hui, demain une livraison de deux feuilles, ce qui est fatigant;

« Qu'au lieu de se traîner dans les ornières et derrière les haies, il vaudrait mieux se laisser aller à l'adorable passion enviée par J.-J. Rousseau, aimer tout bonnement une jeune personne comme Isaure, avec l'intention d'en faire sa femme, si, durant l'échange des sentiments, les cœurs se conviennent, enfin être Werther heureux! » — « C'est un ridicule tout comme un autre, dit Rastignac sans rire. A ta place, peut-être me plongerais-je dans les délices infinies de cet ascétisme; il est neuf, original et peu coûteux. Ta *Monna Lisa* est suave, mais sotte comme une musique de ballet, je t'en préviens. » La manière dont Rastignac dit cette dernière phrase fit croire à Beaudenord que son ami avait intérêt à le désenchanter, et il le crut son rival en sa qualité d'ancien diplomate. Les vocations manquées déteignent sur toute l'existence. Godefroid s'amouracha si bien de mademoiselle Isaure d'Aldrigger, que Rastignac alla trouver une grande fille qui causait dans un salon de jeu, et lui dit à l'oreille : « Malvina, votre sœur vient de ramener dans son filet un poisson qui pèse dix-huit mille livres de rente, il a un nom, une certaine assiette dans le monde et de la tenue. Surveillez-les. S'ils filent le parfait amour, ayez soin d'être la confidente d'Isaure, pour ne pas lui laisser répondre un mot sans l'avoir corrigé. » Vers deux heures du matin, le valet de chambre vint dire à une petite bergère des Alpes, de quarante ans, coquette comme la Zerline de l'opéra de *Don Juan*, et auprès de laquelle se tenait Isaure: « La voiture de madame la baronne est avancée. » Godefroid vit alors sa beauté de ballade allemande entraîner sa mère fantastique dans le salon de partance, où ces deux dames furent suivies par Malvina. Godefroid, qui feignit, l'enfant! d'aller savoir dans quel pot de confitures s'était blotti Joby, eut le bonheur d'apercevoir Isaure et Malvina embobelinant leur sémillante maman dans sa pelisse, et se rendant ces petits soins de toilette exigés par un voyage nocturne dans Paris. Les deux sœurs l'examinèrent du coin de l'œil en chattes bien apprises, qui lorgnent une souris sans avoir l'air d'y faire attention. Il éprouva quelque satisfaction en voyant le ton, la mise, les manières du grand Alsacien en livrée, bien ganté, qui vint apporter de gros souliers fourrés à ses trois maîtresses. Jamais deux sœurs ne furent plus dissemblables que l'étaient Isaure et Malvina. L'aînée grande et brune, Isaure petite et mince; celle-ci les traits fins et délicats; l'autre des formes vigoureuses et prononcées; Isaure était la femme qui règne par son défaut de force, et qu'un lycéen se croit obligé de protéger; Malvina était la femme « d'*Avez-vous vu dans Barcelone?* » A côté d'elle, Isaure faisait l'effet d'une miniature auprès d'un portrait à l'huile.

— Elle est riche! dit Godefroid à Rastignac en rentrant dans le bal. — Qui? — Cette jeune personne. — Ah! Isaure d'Aldrigger. Mais oui. La mère est veuve, son mari a eu Nucingen dans ses bureaux. Veux-tu la revoir? tourne un compliment à ma belle-sœur, madame de Restaud qui donne un bal après-demain, la baronne d'Aldrigger et ses deux filles y seront, tu seras invité. Pendant trois jours dans la chambre obscure de son cerveau, Godefroid vit *son* Isaure et les camélias blancs, et les airs de tête, comme lorsqu'après avoir contemplé longtemps un objet fortement éclairé, nous le retrouvons les yeux fermés sous une forme moindre, radieux et coloré, qui petille au centre des ténèbres.

— Bixiou, tu tombes dans le phénomène, massenous des tableaux.

— Voilà! reprit Bixiou en se posant comme un garçon de café, voilà, messieurs, le tableau demandé! Attention, Finot! il faut tirer sur ta bouche comme un cocher de coucou sur celle de sa rosse! Madame Théodora-Marguerite-Wilhelmine Adolphus (de la maison Adolphus et compagnie, de Manheim), veuve du baron d'Aldrigger, n'était pas une bonne grosse Allemande, compacte et

réfléchie, blanche, à visage doré comme la mousse d'un pot de bière, enrichie de toutes les vertus patriarcales dont la Germanie est, romancièrement parlant, en possession. Elle avait les joues encore fraîches, colorées aux pommettes comme celles d'une poupée de Nuremberg, des tire-bouchons très-éveillés aux tempes, les yeux agaçants, pas le moindre cheveu blanc, une taille mince, et dont les prétentions étaient mises en relief par des robes à corset; elle avait au front et aux tempes quelques rides involontaires qu'elle aurait bien voulu, comme Ninon, exiler à ses talons; mais les rides persistaient à dessiner leurs zigzags aux endroits les plus visibles; le tour du nez se fanait, et le bout rougissait, ce qui était d'autant plus gênant qu'il s'harmoniait à la couleur des pommettes. En qualité d'unique héritière, gâtée par ses parents, gâtée par son mari, gâtée par la ville de Strasbourg, et toujours gâtée par ses deux filles qui l'adoraient, la baronne se permettait le rose, la jupe courte, le nœud à la pointe du corset qui lui dessinait la taille. Quand un Parisien la voit passant sur le boulevard, il sourit, la condamne sans admettre les circonstances atténuantes : le moqueur est toujours un être superficiel et conséquemment cruel; le drôle ne tient aucun compte de la part qui revient à la société dans le ridicule dont il rit.

— Ce que je trouve de beau dans Bixiou, dit Blondet, c'est qu'il est complet; quand il ne raille pas les autres, il se moque de lui-même.

— Blondet, je te revaudrai cela, dit Bixiou. Si cette petite baronne était évaporée, insouciante, égoïste, incapable de calcul, la responsabilité de ses défauts revenait à la maison Adolphus et compagnie de Manheim, à l'amour aveugle du baron d'Aldrigger. La baronne était douce comme un agneau, elle avait le cœur tendre, facile à émouvoir, mais malheureusement l'émotion durait peu et conséquemment se renouvelait souvent. Quand le baron mourut, elle faillit le suivre, tant sa douleur fut violente et vraie; le lendemain, à déjeuner, on lui servit des petits pois qu'elle aimait, et ces délicieux petits pois calmèrent la crise. Elle était si aveuglément aimée par ses deux filles, par ses gens, que toute la maison fut heureuse d'une circonstance qui leur permettait de dérober à la baronne le spectacle douloureux du convoi. Isaure et Malvina, ses deux filles, lui cachèrent leurs larmes, et l'occupèrent à choisir ses habits de deuil, à les commander pendant que l'on chantait le *Requiem*. Quand un cercueil est placé sous ce grand catafalque noir et blanc, taché de cire, qui a servi à trois mille cadavres de gens comme il faut avant d'être réformé, selon l'estimation d'un croque-mort philosophe que j'ai consulté sur ce point, entre deux *verres de petit blanc;* quand un bas clergé très-indifférent braille le *Dies iræ*, quand le haut clergé non moins indifférent dit l'office, savez-vous ce que disent les amis vêtus de noir, assis ou debout dans l'église? (Voilà le tableau demandé.) Tenez, les voyez-vous? — Combien croyez-vous que laisse M. d'Aldrigger? disait Desroches à Taillefer, qui nous a fait faire avant sa mort la plus belle orgie connue...

— Est-ce que Desroches était avoué dans ce temps-là?

— Il venait de traiter, dit Couture. Et c'était hardi pour le fils d'une veuve qui tenait un estaminet au Palais-Royal.

— Desroches!

— Oui, dit Bixiou, Desroches a roulé comme nous sur les fumiers du *Jobisme*. Ennuyé de porter des habits trop étroits et à manches trop courtes, il avait dévoré le Droit par désespoir, et venait d'acheter un titre nu. Il était avoué sans le sou, sans clientèle, sans autres amis que nous, et devait payer les intérêts d'une charge et d'un cautionnement.

— Il me faisait alors l'effet d'un tigre sorti du Jardin des Plantes, dit Couture. Maigre, à cheveux roux, les yeux couleur tabac d'Espagne, un teint aigre, l'air froid et flegmatique, mais âpre à la veuve, tranchant sur l'orphelin, travailleur, la terreur de ses clercs qui ne devaient pas perdre leur temps, instruit, retors, double, d'une élocution mielleuse, ne s'emportant jamais, haineux à la manière de l'homme judiciaire.

— A Paris, dit Blondet, l'avoué n'a que deux nuances : il y a l'avoué honnête homme qui demeure dans les termes de la loi, pousse les procès, ne court pas les affaires, ne néglige rien, conseille ses clients avec loyauté, les fait transiger sur les points douteux, un Derville enfin. Puis il y a l'avoué famélique à qui tout est bon pourvu que les frais soient assurés, qui ferait battre, non pas des montagnes, il les vend, mais des planètes, qui se charge du triomphe d'un coquin sur un honnête homme, quand par hasard l'honnête homme ne s'est pas mis en règle. Quand un de ces avoués-là fait un tour de maître Gonin un peu trop fort, la chambre le force à vendre. Desroches, notre ami Desroches, a compris ce métier assez pauvrement fait par de pauvres hères : il a acheté des causes aux gens qui tremblaient de les perdre et les a gagnées; il s'est rué sur la chicane en homme déterminé à sortir de la misère. Il a eu raison, car il a trouvé des protecteurs dans les hommes politiques dont il a sauvé les affaires embarrassées en manœuvrant avec habileté, comme pour notre cher des Lupeaulx, dont il a sauvé la position compromise. Voyons, Bixiou, pourquoi se trouvait-il dans l'église?

— D'Aldrigger laisse sept ou huit cent mille francs! répondit Taillefer à Desroches. — Ah! bah! il n'y a qu'une personne qui connaisse *leur* fortune, dit Werbrust qui était ami du défunt. — Qui? — Ce gros malin de Nucingen; il ira jusqu'au cimetière; d'Aldrigger a été son patron, et par reconnaissance il faisait valoir les fonds du bonhomme. — Sa veuve va trouver une bien grande différence! — Comment l'entendez-vous? — Mais d'Aldrigger aimait tant sa femme! Ne riez donc pas, on nous regarde. — Tiens, voilà du Tillet, il est bien en retard, il arrive à l'Épître. — Il épousera sans doute l'aînée. — Est-ce possible? dit Desroches, il est plus que jamais engagé avec madame Roguin. — Lui engagé, vous ne le connaissez pas! — Savez-vous la position de Nucingen et de du Tillet? demanda Desroches. — La voici, dit Taillefer : Nucingen n'est pas homme à dévorer le capital de son ancien patron. — Heu! heu! fit Werbrust. Il fait diablement humide dans les églises, heu! heu! — Hé bien! Nucingen sait que du Tillet a une immense fortune, il veut le marier à Malvina; du Tillet se défie de Nucingen, et pour qui voit le jeu, cette partie est amusante. — Comment, dit Werbrust, déjà bonne à marier! Comme nous vieillissons vite! —Malvina d'Aldrigger a vingt ans, mon cher. Le bonhomme s'est marié en 1800; il nous a donné d'assez belles fêtes à Strasbourg pour son mariage et pour la naissance de Malvina. C'était en 1801, à la paix d'Amiens, et nous sommes en 1821, papa Werbrust. Dans ce temps-là l'on ossianisait tout, il a nommé sa fille Malvina. Six ans après, sous l'empire, il y a eu pendant quelque temps une fureur pour les choses chevaleresques, c'était : *Partant pour la Syrie*, un tas de bêtises. Il a nommé sa seconde fille Isaure, elle a quatorze ans. Voilà deux filles à marier. — Ces femmes n'auront pas le sou dans dix ans, dit Werbrust à Desroches. — Il y a, répondit Taillefer, le valet de chambre de d'Aldrigger, ce vieux qui beugle au fond de l'église, il a vu élever ces deux demoiselles, il est capable de tout pour leur conserver de quoi vivre. (Les chantres : *Dies iræ!* Les enfants de chœur : *Dies illa!*) Taillefer : — Adieu, Werbrust; en entendant le *dies iræ*, je pense trop à mon pauvre fils. — Je m'en vais aussi, il fait trop humide, dit Werbrust. (*In favilla.*) (Les pauvres à la porte : Quelques sous, mes chers messieurs!) (Le suisse : Pan! pan! *pour les besoins de l'église*. Les chantres : *Amen!* Un ami : — De quoi est-il mort? Un curieux farceur : — D'un vaisseau rompu dans le talon. Un passant : — Savez-vous quel est le personnage qui s'est laissé mourir? — M. le président de Montesquieu. Le sacristain aux pauvres : —Allez-vous-en donc, on a des pauvres payés!)

— Quelle verve! dit Couture.

(En effet il nous semblait entendre tout le mouvement qui se fait dans une église, car Bixiou imita par un remuement de pieds le bruit des gens qui s'en vont avec le corps.)

— Il y a des poëtes, des romanciers, des écrivains qui disent beaucoup de belles choses sur les mœurs parisiennes, reprit Bixiou, mais voilà la vérité sur les enterrements. Sur cent personnes qui rendent les derniers devoirs à un pauvre diable de mort, quatre-vingt-dix-neuf parlent d'affaires, et pour observer quelque pauvre petite vraie douleur, il faut des circonstances impossibles. Encore, y a-t-il une douleur sans égoïsme! heu! heu! Il n'y a rien de moins respecté que la mort; peut-être est-ce ce qu'il y a de moins respectable, c'est si commun! Quand le service fut fini, Nucingen et du Tillet accompagnèrent le défunt au cimetière; le vieux valet de chambre allait à pied, le cocher menait la voiture derrière le corbillard. — *Hé pien! ma ponne ami*, dit Nucingen à du Tillet en tournant le boulevard, *location est pelle pire episer Malfina : fous serez le brudecdir teu zette baufre famille han plires, visse saurez eine famille, ine indérir; vous drouferez eine mison doute mondée, et Malfina cerdes est ine frais tressor.*

— Il me semble entendre parler ce vieux Robert Macaire de Nucingen! dit Finot.

— Une charmante personne, reprit Ferdinand du Tillet avec feu, mais sans s'échauffer. Elle peut paraître laide à ceux qui ne la connaissent pas, mais, je l'avoue, elle a de l'âme. — *Et tu quir, c'est le pon, mon cher, il aura ti téfuement et te l'indelligence. Tans nodre chin de médier, in ne sait ni ki fit, ni ki mire; c'est in crant ponhire ki te pufoir se confire au quir te sa femme. Che droguerais bienne Telphine qui, fous le safez, m'a abordé plis d'eine million gondre Malfina qui n'a pas ine daute aussi grante.* — Mais qu'a-t-elle? — *Che ne sais pas au chiste*, dit le baron de Nucingen, *mais il a keke chausse.* — Elle a une mère qui aime bien le rose! dit du Tillet. Après le dîner, le baron de Nucingen apprit à la Wilhelmine-Adolphus qu'il lui restait à peine quatre cent mille francs chez lui. La fille des Adolphus de Manheim, réduite à vingt-quatre mille livres de rente, se perdit dans des calculs qui se brouillaient dans sa tête. — Comment! disait-elle à Malvina, comment! j'ai toujours eu six mille francs pour nous chez la couturière! mais où ton père prenait-il de l'argent? Nous n'aurons rien avec vingt-quatre mille francs, nous sommes dans la misère. Ah! si mon père me voyait ainsi déchue, il en mourrait, s'il n'était pas mort déjà! Pauvre Wilhelmine! Et elle se mit à pleurer. Malvina, ne sachant comment consoler sa mère, lui représenta

qu'elle était encore jeune et jolie, le rose lui seyait toujours, elle irait à l'Opéra, aux Bouffons dans la loge de madame de Nucingen. Elle endormit sa mère dans un rêve de fêtes, de bals, de musique, de belles toilettes et de succès, qui commença sous les rideaux d'un lit en soie bleue, dans une chambre élégante, contiguë à celle où, deux nuits auparavant, avait expiré M. Jean-Baptiste baron d'Aldrigger, dont voici l'histoire en trois mots. En son vivant, ce respectable Alsacien, banquier à Strasbourg, s'était enrichi d'environ trois millions. En 1800, à l'âge de trente-six ans, à l'apogée d'une fortune faite pendant la révolution, il avait épousé, par ambition et par inclination, l'héritière des Adolphus de Manheim, jeune fille adorée de toute une famille dont elle recueillit la fortune dans l'espace de dix années. D'Aldrigger fut alors baronifié par S. M. l'empereur et roi, car sa fortune se doubla ; mais il se passionna pour le grand homme qui l'avait titré; donc, entre 1814 et 1815, il se ruina pour avoir pris au sérieux le soleil d'Austerlitz. L'honnête Alsacien ne suspendit pas ses payements, ne désintéressa pas ses créanciers avec les valeurs qu'il regardait comme mauvaises; il paya tout à bureau ouvert, se retira de la banque, et mérita le mot de son ancien premier commis, Nucingen : « Honnête homme, mais bête! » Tout compte fait, il lui resta cinq cent mille francs et des recouvrements sur l'empire qui n'existait plus. — *Foilà ze que z'est qué t'afoir drop cri anne Néppolion,* dit-il en voyant le résultat de sa liquidation. Lorsqu'on a été les premiers d'une ville, le moyen d'y rester amoindri! le banquier de l'Alsace fit comme font tous les provinciaux ruinés, il vint à Paris, il y porta courageusement des bretelles tricolores sur lesquelles étaient brodées les aigles impériales, et s'y concentra dans la société bonapartiste. Il remit ses valeurs au baron qui lui donna huit pour cent du tout, en acceptant ses créances impériales à soixante pour cent seulement de perte, ce qui fut cause que d'Aldrigger serra la main de Nucingen, en lui disant : — *J'édais pien sir te de droufer le quir d'in Elsacien!* Nucingen se fit intégralement payer par notre ami des Lupeaulx. Quoique bien étrillé, l'Alsacien eut un revenu industriel de quarante-quatre mille francs. Son chagrin se compliqua du *spleen* dont sont saisis les gens habitués à vivre par le jeu des affaires quand ils en sont sevrés, le banquier se donna pour tâche de se sacrifier, noble cœur! à sa femme, dont la fortune venait d'être dévorée, et qu'elle avait laissé prendre avec la facilité d'une fille à qui les affaires d'argent étaient tout à fait inconnues. Sa femme retrouva donc les jouissances auxquelles elle était habituée, le vide que pouvait lui causer la société de Strasbourg fut comblé par les plaisirs de Paris : la maison Nucingen tenait déjà comme elle tient encore le haut bout de la société financière, et le baron habile mit son honneur à bien traiter le baron honnête. Cette belle vertu faisait bien chez lui. Chaque hiver écornait le capital, mais le baron n'osait faire le moindre reproche à la perle des Adolphus. Sa tendresse fut la plus ingénieuse et la plus inintelligente qu'il y eût en ce monde. Brave homme, mais bête! Il mourut, en se demandant : « Que deviendront-elles sans moi? » Puis, dans un moment où il fut seul avec son vieux valet de chambre Wirth, le bonhomme, entre deux étouffements, lui recommanda sa femme et ses deux filles, comme si ce Caleb d'Alsace était le seul être raisonnable qu'il y eût dans la maison. Six ans après, en 1826, Isaure était âgée de vingt ans et Malvina n'était pas mariée. En allant dans le monde Malvina avait fini par remarquer combien les relations y sont superficielles, combien tout y est examiné, défini. Semblable à la plupart des filles dites *bien élevées,* Malvina ignorait le mécanisme de la vie, l'importance de la fortune, la difficulté de l'acquérir, le prix des choses; aussi, pendant ces six années, chaque enseignement avait-il été une blessure. Les quatre cent mille francs laissés à la maison Nucingen furent portés au crédit de la baronne, car la succession de son mari lui redevait douze cent mille francs; et dans les moments de gêne, la bergère des Alpes y puisait comme dans une caisse inépuisable. Au moment où notre pigeon s'avançait vers sa colombe, Nucingen, connaissant le caractère de son ancienne patronne, avait dû s'ouvrir à Malvina sur la situation financière où elle se trouvait : il n'y avait plus que trois cent mille francs chez lui, les vingt-quatre mille livres de rente se trouvaient donc réduites à dix-huit mille. Wirth avait maintenu la position pendant six ans! Après la confidence du banquier, les chevaux furent réformés, la voiture fut vendue et le cocher congédié par Malvina, à l'insu de sa mère; le mobilier de l'hôtel, qui comptait dix années d'existence, ne put être renouvelé, mais tout s'était fané en même temps. Pour ceux qui aiment l'harmonie, il n'y avait que demi-mal. La baronne, cette fleur si bien conservée, avait pris l'aspect d'une rose froide et grippée qui reste unique dans un buisson au milieu de novembre. Moi qui vous parle, j'ai vu cette opulence se dégrader par teintes, par demi-tons! Effroyable! parole d'honneur. Ç'a été mon dernier chagrin, après je me suis dit : C'est bête de prendre tant d'intérêt aux autres! Pendant que j'étais employé, j'avais la sottise de m'intéresser à toutes les maisons où je dînais, je les défendais en cas de médisance, je ne les calomniais pas, je... Oh j'étais un enfant! Quand sa fille lui eut expliqué sa position, la ci-devant perle s'écria : —

Mes pauvres enfants! qui donc me fera mes robes? Je ne pourrai donc plus avoir de bonnets frais? ni recevoir, ni aller dans le monde!

— A quoi pensez-vous que se reconnaisse l'amour chez un homme? dit Bixiou en s'interrompant, il s'agit de savoir si Beaudenord était vraiment amoureux de cette petite blonde!

— Il néglige ses affaires, répondit Couture.

— Il met trois chemises par jour, dit Finot.

— Une question préalable? dit Blondet, un homme supérieur peut-il et doit-il être amoureux?

— Mes amis, reprit Bixiou d'un air sentimental, gardons-nous comme d'une bête venimeuse de l'homme qui, se sentant pris d'amour pour une femme, fait claquer ses doigts ou jette son cigare en disant : — Bah! il y en a d'autres dans le monde! mais le gouvernement peut l'employer dans le ministère des affaires étrangères. Blondet, je te fais observer que Godefroid avait quitté la diplomatie.

— Hé bien, il a été absorbé, l'amour est la seule chance qu'aient les sots pour se grandir.

— Blondet, Blondet, pourquoi donc sommes-nous si pauvres?

— Et pourquoi Finot est-il riche? reprit Blondet. Je te le dirai, va mon fils, nous nous entendons. Allons, voilà Finot qui me verse à boire comme si j'avais monté son bois. Mais à la fin d'un dîner, on doit *siroter* le vin. Eh bien?

— Tu l'as dit, l'absorbé Godefroid fit ample connaissance avec la grande Malvina, la légère baronne et la petite danseuse. Il tomba dans le servantisme le plus minutieux et le plus astringent. Ces restes d'une opulence cadavéreuse ne l'effrayèrent pas. Ah bah! il s'habitua par degrés à toutes ces guenilles : jamais le lampas vert à ornements blancs du salon ne devait lui paraître ni passé, ni vieux, ni taché, ni bon à remplacer; les rideaux, la table à thé, les chinoiseries étalées sur la cheminée, le lustre rococo, le tapis façon cachemire qui montrait la corde, le piano, le petit service fleureté, les serviettes frangées et aussi trouées à l'espagnole, le salon de Perse qui précédait la chambre à coucher bleue de la baronne, avec ses accessoires, tout était saint et sacré. Les femmes stupides et chez qui la beauté brille de manière à laisser dans l'ombre l'esprit, le cœur, l'âme, peuvent seules inspirer de pareils oublis, car une femme d'esprit n'abuse jamais de ses avantages. Beaudenord, il me l'a dit, aimait le vieux et solennel Wirth! Ce vieux drôle avait pour lui le respect d'un croyant catholique pour l'Eucharistie, car l'honnête Wirth était un Gaspard allemand, un de ces buveurs de bière qui enveloppent leur finesse de bonhomie, comme un cardinal moyen âge, son poignard dans sa manche. Wirth voyant un mari pour Isaure, entourait Godefroid des ambages et circonlocutions arabesques de sa bonhomie alsacienne, la glu la plus adhérente de toutes les matières collantes. Madame d'Aldrigger, cette mère profondément *improper,* trouvait l'amour la chose la plus naturelle. Quand Isaure et Malvina sortaient ensemble et allaient aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, où elles devaient rencontrer des jeunes gens de leur société, la mère leur disait : — «Amusez-vous bien, mes chères filles!» Leurs amis, les seuls qui pussent les calomnier, les défendaient, car l'excessive liberté que chacun avait dans le salon des d'Aldrigger, en faisait un endroit unique à Paris. Avec des millions on aurait obtenu difficilement de pareilles soirées où l'on parlait de tout avec esprit, où la mise soignée n'était pas de rigueur, où l'on était à son aise. Les deux sœurs écrivaient à qui leur plaisait, recevaient tranquillement des lettres, à côté de leur mère, sans que jamais la baronne eut l'idée de leur demander de quoi il s'agissait; l'adorable mère donnait à ses filles tous les bénéfices de son égoïsme, la passion la plus aimable du monde, en ce sens que les égoïstes, ne voulant pas être gênés, ne gênent personne, et n'embarrassent point la vie de ceux qui les entourent par les ronces du conseil, par les épines de la remontrance, ni par les taquinages de guêpe que se permettent les amitiés excessives qui veulent tout savoir, tout contrôler...

— Tu me vas au cœur, dit Blondet. Mais mon cher, tu ne racontes pas, tu *blagues...*

— Blondet, si tu n'étais pas gris tu me ferais de la peine! De nous quatre, il est le seul homme sérieusement littéraire; à cause de lui, je vous fais l'honneur de vous traiter en gourmets, je vous distille goutte à goutte mon histoire, et il me critique! Mes amis, la plus grande marque de stérilité spirituelle est l'entassement des faits. L'art consiste à bâtir un palais sur la pointe d'une aiguille, et le mythe de mon idée est dans la baguette des fées qui peut faire de la plaine des Sablons, un *Interlachen,* en dix secondes, le temps de vider ce verre! Voulez-vous que je vous fasse un récit qui aille comme un boulet de canon, un rapport général en chef? Nous causons, nous rions, ce journaliste bibliophobe à jeun veut quand il est ivre que je donne à ma langue la sotte allure d'un livre (il feignit de pleurer). Malheur à l'imagination française et aux aiguilles de sa plaisanterie! *Dies iræ.* Pleurons Candide, et vive la *Critique de la raison pure!* la *symbolique,* et les systèmes en cinq volumes compactes, imprimés par des Allemands qui ne les savaient pas à Paris depuis 1750, en quelques mots fins, les diamants de l'intelligence. Blondet mène le convoi de son suicide, lui qui fait les derniers mots de tous

les grands hommes qui nous meurent sans rien dire !

— Va ton train, dit Finot.

— J'ai voulu vous expliquer en quoi consiste le bonheur d'un homme qui n'est pas actionnaire, eh bien! ne voyez-vous pas maintenant à quel prix Godefroid se procura le bonheur le plus étendu que puisse rêver un jeune homme. Il étudiait Isaure pour être sûr d'être compris; les choses qui se comprennent doivent être similaires, et il n'y a de pareils à eux-mêmes que le néant et l'infini; le néant est la bêtise, le génie est l'infini. Les deux amants s'écrivaient les plus stupides lettres du monde, en se renvoyant sur du papier parfumé des mots à la mode : *ange! harpe éolienne! avec toi je serai complet! il y a un cœur dans ma poitrine d'homme! faible femme! pauvre moi!* etc. Godefroid restait à peine dix minutes dans un salon, il causait sans aucune prétention avec les femmes, elles le trouvèrent alors très-spirituel, il était de ceux qui n'ont d'autre esprit que celui qu'on leur prête. Enfin, Joby, ses chevaux, ses voitures devinrent des choses secondaires dans son existence. Il n'était heureux qu'enfoncé dans sa bonne bergère en face de la baronne, au coin de cette cheminée de marbre vert antique, occupé à voir Isaure, à prendre du thé en causant avec le petit cercle d'amis qui venaient tous les soirs entre onze heures et minuit, rue Joubert, et où on pouvait toujours jouer à la bouillotte sans crainte, j'y ai toujours gagné. Quand Isaure avait avancé son joli petit pied chaussé d'un soulier de satin noir et que Godefroid l'avait longtemps regardé, il restait le dernier et disait à Isaure : — Donne-moi ton soulier... Isaure levait le pied, le posait sur une chaise, ôtait son soulier, le lui donnait en lui jetant un regard, un de ces regards! enfin vous comprenez. Godefroid finit par découvrir un grand mystère chez Malvina, la fille aînée. Quand du Tillet frappait à la porte, la rougeur vive qui colorait les joues de Malvina, disait : Ferdinand! En le regardant, ses yeux s'allumaient comme un brasier sur lequel afflue un courant d'air; elle trahissait un bonheur infini quand Ferdinand l'emmenait pour faire un *aparté* près d'une console ou d'une croisée. Comme c'est rare et beau, une femme assez amoureuse pour devenir naïve et laisser lire dans son cœur! Mon Dieu, c'est aussi rare à Paris, que la fleur qui chante l'est aux Indes. Malgré cette amitié commencée depuis le jour où les d'Aldrigger apparurent chez les Nucingen, Ferdinand n'épousait pas Malvina. L'ami du Tillet n'avait pas paru jaloux de la cour assidue que Desroches faisait à Malvina, car pour achever de payer sa charge avec une dot qui ne paraissait pas être moindre de cinquante mille écus, il avait feint l'amour, lui homme de palais! Quoique profondément humiliée de l'insouciance de du Tillet, Malvina l'aimait trop pour lui fermer la porte. Chez cette fille, tout âme, tout sentiment, tout expansion, tantôt la fierté cédait à l'amour, tantôt l'amour offensé laissait la fierté prendre le dessus. Calme et froid, notre ami Ferdinand acceptait cette tendresse, il la respirait avec les tranquilles délices du tigre léchant le sang qui lui teint la gueule. Il en venait chercher les preuves; il ne passait pas deux jours sans se montrer rue Joubert; le drôle possédait alors environ quinze cent mille francs, la question de fortune devait être peu de chose à ses yeux, et il avait résisté non-seulement à Malvina, mais aux barons de Nucingen et de Rastignac, qui, tous deux, lui avaient fait faire soixante-quinze lieues par jour, à quatre francs de guides, postillon en avant, et sans fil! dans les labyrinthes de leur finesse. Godefroid ne put s'empêcher de parler à sa future belle-sœur de la situation ridicule où elle était entre un banquier et un avoué. — Vous voulez me sermonner au sujet de Ferdinand, et savoir le secret qu'il y a entre nous, dit-elle avec franchise, cher Godefroid ; n'y revenez jamais, ne croyez à rien de vulgaire : ni sa naissance, ni ses antécédents, ni sa fortune n'y sont pour quelque chose. Cependant, à quelques jours de là, Malvina le prit à part, et lui dit : — Je ne crois pas M. Desroches honnête homme (ce que c'est que l'instinct de l'amour!), il voudrait m'épouser, et fait la cour à la fille d'un épicier. Je voudrais bien savoir si je suis un pis aller, si le mariage est pour lui une affaire d'argent. Malgré la profondeur de son esprit, Desroches ne pouvait deviner du Tillet, et il craignait de lui voir épouser Malvina. Donc, le gars s'était ménagé une retraite, sa position était intolérable, il gagnait à peine, tous frais faits, les intérêts de sa dette. Les femmes ne comprennent rien à ces situations-là. Pour elles, le cœur est toujours millionnaire!

— Mais comme ni Desroches, ni du Tillet ne sont mariés, dit Finot, explique-nous le secret de Ferdinand?

— Le secret, le voici. Règle générale : une jeune personne qui a donné une seule fois son soulier, le refusât-elle pendant dix ans, n'est jamais épousée par celui à qui...

— Bêtise! dit Blondet en interrompant. Le secret, le voici : Règle générale, ne vous mariez pas sergent, quand vous pouvez devenir duc de Dantzick et maréchal de France.

— La mère de Desroches avait une amie, reprit Bixiou, une femme de droguiste, lequel droguiste s'était retiré gras d'une fortune. Ces droguistes ont des idées bien saugrenues : pour donner à sa fille

ıne bonne éducation, il l'avait mise dans un pen-ionnat, il comptait la bien marier, par la raison leux cent mille francs, en bel et bon argent qui ne entait pas la drogue. Monsieur et madame Matifat taient venus habiter la rue du Cherche-Midi, le quartier le plus opposé à la rue des Lombards, où ls avaient fait fortune. Moi, je les ai connus les latifat! Durant mon temps de galère ministérielle, ù j'étais serré pendant huit heures de jour entre es niais à vingt-deux carats, j'ai vu des originaux ui m'ont convaincu que l'ombre a des aspérités, t que dans la plus grande platitude il y a des an-les! Oui, mon cher, tel bourgeois est à tel autre e que Raphaël est à Natoire. Madame veuve Des-oches avait moyenné de longue main ce mariage à on fils, malgré l'obstacle énorme que présentait n certain Cochin, fils de l'associé commanditaire les Matifat, jeune employé au ministère des finan-ces. Aux yeux de monsieur et madame Matifat, l'é-at d'avoué paraissait offrir des garanties pour le onheur d'une femme. Desroches s'était prêté aux lans de sa mère afin d'avoir un pis aller, il mé-ageait les droguistes de la rue du Cherche-Midi. 'our vous faire comprendre un autre genre de onheur, il faudrait vous peindre ces deux négo-iants mâle et femelle, jouissant d'un jardinet, lo-és à un beau rez-de-chaussée, s'amusant à regarder n jet d'eau, mince et long comme un épi, qui llait perpétuellement et s'élançait d'une petite ta-le ronde en pierre de liais, située au milieu d'un assin de six pieds de diamètre, se levant de bon natin pour voir si les fleurs de leur jardin avaient oussé, désœuvrés et inquiets, s'habillant pour s'habiller, s'ennuyant au spectacle, et toujours en-tre Paris et Luzarches où ils avaient une maison le campagne et où j'ai dîné. Blondet, un jour ils ont voulu me faire poser, je leur ai raconté une histoire depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, une aventure à tiroirs! J'en étais à l'introduction le mon vingt-neuvième personnage, quand le père Matifat, qui en qualité de maître de maison, tenait encore bon, a ronflé comme les autres, après avoir clignoté pendant cinq minutes. Le lendemain, tous m'ont fait des compliments. Ces épiciers avaient pour société monsieur et madame Cochin, Adolphe Cochin, madame Desroches, un petit Popinot, dro-guiste en exercice, qui leur donnait des nouvelles de la rue des Lombards. Madame Matifat aimait les arts, elle achetait des lithographies, des lithocro-mies, des dessins coloriés, tout ce qu'il y avait de meilleur marché. M. Matifat se distrayait en exa-minant les entreprises nouvelles et en essayant de jouer quelques capitaux, afin de ressentir des émo-tions. Un seul mot vous fera comprendre la pro-fondeur de mon Matifat. Le bonhomme souhaitait ainsi le bonsoir à ses nièces : « Va te coucher, mes nièces! » Il avait peur de les affliger en leur disant *vous*. Leur fille était une jeune personne sans ma-nières, ayant l'air d'une femme de chambre de bonne maison, jouant tant bien que mal une sonate, ayant une jolie écriture anglaise, sachant le fran-çais et l'orthographe, enfin une complète éducation bourgeoise. Elle était assez impatiente d'être ma-riée, afin de quitter la maison paternelle, où elle s'ennuyait comme un officier au quart de nuit, ex-cepté que le quart durait toute la journée. Desro-ches ou Cochin fils, un notaire ou un garde du corps, un faux lord anglais, tout mari lui était bon. Comme évidemment elle ne savait rien de la vie, j'en ai eu pitié, j'ai voulu lui en révéler le grand mystère. Bah! les Matifat m'ont fermé leur porte : les bourgeois et moi nous ne nous comprendrons jamais. En quarante-huit heures, Godefroid de Beaudenord, l'ex-diplomate, devina les Matifat et leur intrigante corruption. Par hasard, Rastignac se trouvait chez la légère baronne à causer au coin du feu pendant que Godefroid faisait son rapport à Malvina. Quelques mots frappèrent son oreille, il devina de quoi il s'agissait, surtout à l'air aigre-ment satisfait de Malvina. Rastignac resta, lui, jusqu'à deux heures du matin, et l'on dit qu'il est égoïste! Beaudenord partit quand la baronne alla se coucher. « Chère enfant, dit-il à Malvina d'un ton bonhomme et paternel quand ils furent seuls, souvenez-vous qu'un pauvre garçon lourd de som-meil a pris du thé pour rester éveillé jusqu'à deux heures du matin, afin de pouvoir vous dire solen-nellement : Mariez-vous. Ne faites pas la difficile, ne vous occupez pas de vos sentiments, ne pensez pas à l'ignoble calcul des hommes qui ont un pied ici, un pied chez les Matifat, ne réfléchissez à rien. Mariez-vous! Pour une fille, se marier, c'est s'im-poser à un homme qui prend l'engagement de la faire vivre dans une position plus ou moins heu-reuse, mais où la question matérielle est assurée. Je connais le monde : jeunes filles, mamans et grand'mères sont toutes hypocrites en déman-chant sur le sentiment quand il s'agit de mariage. Aucune ne pense à autre chose qu'à un bel état. Quand sa fille est bien mariée, une mère dit qu'elle a fait une excellente affaire. » Et il lui developpa sa théorie sur le mariage, qui, selon lui, est une so-ciété de commerce instituée pour supporter la vie. « Je ne vous demande pas votre secret, ajouta-t-il, je le sais, les hommes disent tout entre eux, comme vous autres quand vous sortez après le dîner. Eh bien, voici mon dernier mot : mariez-vous. Si vous ne vous mariez pas, souvenez-vous que je vous ai suppliée ici, ce soir, de vous marier! » Rastignac parlait avec un certain accent qui commandait, non

pas l'attention, mais la réflexion. Son insistance était de nature à surprendre, et Malvina fut si bien frappée au vif de l'intelligence où Rastignac avait voulu atteindre, qu'elle y songeait encore le lendemain, et cherchait inutilement la cause de cet avis.

— Je ne vois, dans toutes ces toupies que tu lances, rien qui ressemble à l'origine de la fortune de Rastignac, et tu nous prends pour des Matifat multipliés par six bouteilles de vin de Champagne, s'écria Finot.

— Nous y sommes, s'écria Bixiou. Vous avez suivi le cours de tous les petits ruisseaux qui ont fait les vingt mille livres de rentes auxquelles nous portons envie! Rastignac tenait alors entre ses mains le fil de toutes ces existences.

— Desroches, les Matifat, Beaudenord, les d'Aldrigger, d'Aiglemont!

— Et de cent autres.

— Voyons comment! s'écria Couture.

— Blondet vous a dit en gros les deux premières liquidations de Nucingen, voici la troisième en détail. Dès la paix de 1815, Nucingen avait compris ce que nous ne comprenons qu'aujourd'hui : que l'argent n'est une puissance que quand il est en quantités disproportionnées. Il jalousait secrètement les frères Rotschild. Il possédait cinq millions, il en voulait dix! Avec dix millions, il savait pouvoir en gagner trente, et n'en aurait eu que quinze avec cinq. Il avait donc résolu d'opérer une troisième liquidation, il songeait à payer ses créanciers avec des valeurs fictives, en gardant leur argent. Sur la place, une conception de ce genre ne se présente pas sous une expression aussi mathématique. Une pareille liquidation consiste à donner un petit pâté pour un louis d'or à de grands enfants qui, comme les petits enfants d'autrefois, préfèrent le pâté à la pièce, sans savoir qu'avec la pièce ils peuvent avoir deux cents pâtés.

— Qu'est-ce que tu dis donc là, Bixiou? s'écria Couture, mais rien n'est plus loyal, il ne se passe pas de semaine aujourd'hui que l'on ne présente des pâtés au public en lui demandant un louis, est-il forcé de donner son argent? n'a-t-il pas le droit de s'éclairer?

— Vous l'aimeriez mieux contraint d'être actionnaire, dit Blondet.

— Non, dit Finot, où serait le talent?

— C'est bien fort pour Finot, dit Bixiou.

— Qui lui a donné ce mot-là? demanda Couture.

— Enfin, reprit Bixiou, Nucingen avait eu deux fois le bonheur de donner, sans le vouloir, un pâté qui s'était trouvé valoir mille francs, il avait réfléchi à ce malheureux bonheur, de pareils bonheurs finissent par tuer un homme, et il attendait depuis dix ans l'occasion de ne pas se tromper, de créer des valeurs qui auraient l'air de valoir quelque chose et qui...

— Mais, dit Couture, en expliquant ainsi la Banque, aucun commerce n'est possible. Plus d'un loyal banquier a persuadé, sous l'approbation d'un loyal gouvernement, aux plus fins boursiers de prendre des fonds qui devaient, dans un temps donné, se trouver dépréciés. Vous avez vu mieux que cela! émettre des valeurs pour payer les intérêts de certains fonds, afin d'en maintenir le cours et s'en défaire. Ces opérations ont plus ou moins d'analogie avec la liquidation à la Nucingen.

— En petit, dit Blondet, l'affaire peut paraître singulière; mais en grand, haute finance. Il y a des actes arbitraires qui sont criminels d'individu à individu, lesquels arrivent à rien quand ils sont étendus à une multitude quelconque, comme une goutte d'acide prussique devient innocente dans un baquet d'eau. Vous tuez un homme, on vous guillotine. Mais, avec une conviction gouvernementale quelconque, vous tuez cinq cents hommes, on respecte le crime politique. Vous prenez cinq mille francs dans mon secrétaire, vous allez au bagne. Mais avec le piment d'un gain à faire, habilement mis dans la gueule de mille boursiers, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite, émises, comme dit Couture, pour payer les intérêts de ces mêmes rentes, personne ne peut se plaindre. Voilà les vrais principes de l'âge d'or où nous vivons!

— La mise en scène d'une machine aussi immense, reprit Bixiou, exigeait bien des polichinelles. D'abord la maison Nucingen avait sciemment et à dessein employé ses cinq millions dans une affaire en Amérique, dont les profits devaient revenir toujours trop tard. Elle s'était dégarnie avec préméditation, car toute liquidation doit être motivée. Elle avait en fonds particuliers et en valeurs émises environ six millions, et parmi les fonds particuliers étaient les trois cent mille de la baronne d'Aldrigger, les quatre cent mille de Beaudenord, un million à d'Aiglemont, trois cent mille à Matifat, un demi-million à Charles Grandet, le mari de mademoiselle d'Aubrion, etc. En créant lui-même une entreprise industrielle par actions, avec lesquelles il se proposait de désintéresser ses créanciers au moyen de manœuvres plus ou moins habiles, Nucingen aurait pu être suspecté, mais il s'y prit avec plus de finesse : il fit créer par un autre cette machine destinée à jouer le rôle du Mississipi dans le système de Law, car le propre de Nucingen est de faire servir les plus habiles gens de la place à ses projets, sans les leur communiquer. Nucingen laissa donc échapper devant du Tillet l'idée pyramidale et victorieuse de combiner une entreprise par actions en

constituant un capital assez fort pour pouvoir servir de très-gros intérêts aux actionnaires pendant les premiers temps. Essayée pour la première fois, en un moment où des capitaux niais abondaient, cette combinaison devait produire une hausse sur les actions, et par conséquent un bénéfice pour le banquier qui les émettrait. Songez que ceci est du 1826. Quoique frappé de cette idée aussi féconde qu'ingénieuse, du Tillet pensa naturellement que si l'entreprise ne réussissait pas, il y aurait un blâme quelconque; il suggéra de mettre en avant un directeur visible de cette machine commerciale. Vous connaissez aujourd'hui le secret de la maison Claparon fondée par du Tillet, une de ses plus belles inventions!...

— Oui, dit Blondet, l'éditeur responsable en finance, l'agent provocateur, le bouc émissaire; mais aujourd'hui nous sommes plus forts, nous mettons : S'adresser à *l'administration de la chose*, telle rue, tel numéro, et le public trouve des employés en casquettes vertes, jolis comme des recors.

— Nucingen avait appuyé la maison Charles Claparon de tout son crédit, on pouvait jeter sans crainte sur quelques places un million de papier Claparon. Du Tillet proposa de mettre sa maison Claparon en avant. Adopté. En 1825, l'actionnaire n'était pas gâté dans les conceptions industrielles, le *fonds de roulement* était inconnu, les gérants ne s'obligeaient pas à ne point émettre leurs actions bénéficiaires, ils ne déposaient rien à la banque, ils ne garantissaient rien; on ne daignait pas expliquer la commandite en disant à l'actionnaire qu'on avait la bonté de ne pas lui demander plus de mille, de cinq cents, ou même de deux cent cinquante francs, et que l'expérience *in œre publico* ne durerait que sept ans, cinq ans, ou même trois ans, et qu'ainsi le dénoûment ne se fera pas longtemps attendre. C'était l'enfance de l'art! On n'avait même pas fait intervenir la publicité de ces gigantesques annonces par lesquelles on stimule les imaginations, en demandant de l'argent à tout le monde...

— Cela arrive quand personne n'en veut donner, dit Couture.

— Enfin la concurrence dans ces sortes d'entreprises n'existait pas, reprit Bixiou. Les fabricants de papier mâché, d'impressions sur indiennes, les lamineurs de zinc, les théâtres, les journaux ne se ruaient pas comme des chiens à la curée de l'actionnaire expirant. Nos belles affaires par actions, si naïvement publiées, se traitaient honteusement dans le silence et dans l'ombre de la Bourse. Les loups-cerviers exécutaient, financièrement parlant, l'air de la calomnie du Barbier de Séville; ils allaient *piano, piano*, et n'exploitaient le patient, l'actionnaire, qu'à domicile, à la Bourse, ou dans le monde, par une rumeur plus ou moins habilement créée.

—Mais, quoique nous soyons entre nous et que nous puissions tout dire, je reviens là-dessus, dit Couture.

— Vous êtes orfévre, M. Josse?

— Oui, je suis orfévre, reprit Couture. Je soutiens que la nouvelle méthode est infiniment moins traîtresse, plus loyale, moins assassine. La publicité permet la réflexion et l'examen. Si quelque actionnaire est gobé, il est venu de propos délibéré, on ne lui a pas vendu *chat en poche*. L'industrie...

— Allons, voilà l'industrie! s'écria Bixiou.

— L'industrie y gagne, dit Couture sans prendre garde à l'interruption. Tout gouvernement qui se mêle du commerce et ne le laisse pas libre, entreprend une coûteuse sottise : il arrive ou au *maximum* ou au monopole. Selon moi, rien n'est plus conforme aux principes sur la liberté du commerce que les sociétés par actions! Y toucher, c'est vouloir répondre du capital et des bénéfices, ce qui est stupide, car les bénéfices sont en proportion avec les risques! Qu'importe à l'État la manière dont s'obtient le mouvement rotatoire de l'argent, pourvu qu'il soit dans une activité perpétuelle! Qu'importe qui est riche, qui est pauvre, s'il y a toujours la même quantité de riches imposables! D'ailleurs, voilà vingt ans que les sociétés par actions, les commandites, primes sous toutes les formes, sont en usage dans le pays le plus commercial du monde, en Angleterre, où tout se conteste, où les chambres pondent mille ou douze cents lois par session, et où jamais un membre du parlement ne s'est levé pour parler contre la méthode...

— Curative des coffres pleins, et par les végétaux! dit Bixiou, *les carottes!*

— Voyons? dit Couture enflammé... Vous avez dix mille francs, vous prenez dix actions de chacune *mille* dans dix entreprises différentes. Vous êtes volé neuf fois... (Cela n'est pas, le public est plus fort que qui que ce soit! mais je le suppose.) une seule affaire réussit! (par hasard, d'accord! on ne l'a pas fait exprès, allez! blaguez!) Eh bien! le *ponte* assez sage pour diviser ainsi ses masses, rencontre un superbe placement, comme l'ont trouvé ceux qui ont pris les actions des mines de Wortschin. Messieurs, avouons entre nous que les gens qui crient sont des hypocrites au désespoir de n'avoir ni l'idée d'une affaire, ni la puissance de la proclamer, ni l'adresse de l'exploiter. La preuve ne se fera pas attendre. Avant peu, vous verrez l'aristocratie, les gens de cour, les ministériels descendre en colonnes serrées dans la Spéculation, et avancer des mains plus crochues que les nôtres et avoir des idées plus tortueuses, sans avoir notre supériorité. Quelle tête il faut pour fonder une affaire à une époque où l'avidité de l'actionnaire est égale à celle de l'inventeur! Quel grand magnétiseur doit être

l'homme qui crée un Claparon, qui trouve des expédients nouveaux !

— Est-il beau, Couture, est-il beau! dit Bixiou à Blondet, il va demander qu'on lui élève des statues comme à un bienfaiteur de l'humanité.

— Il faudrait l'amener à conclure que l'argent des sots est de droit divin le patrimoine des gens d'esprit, dit Blondet.

— Messieurs, reprit Couture, rions ici pour tout le sérieux que nous garderons ailleurs quand nous entendrons parler des respectables bêtises que consacrent les lois faites à l'improviste.

— Il a raison. Quel temps, messieurs, dit Blondet, qu'un temps où dès que le feu de l'intelligence apparaît, on l'éteint vite par l'application d'une loi de circonstance, et alors les législateurs communaux renferment le feu dans la machine, et quand la machine saute, arrivent les pleurs et les grincements de dents! Un temps où il ne se fait que des lois fiscales et pénales! Le grand mot de ce qui se passe, le voulez-vous? *Il n'y a plus de religion dans l'État!*

— Ah, dit Bixiou, bravo Blondet, tu as mis le doigt sur la plaie de la France, la fiscalité qui a plus ôté de conquêtes à notre pays que les vexations de la guerre. Dans le ministère où j'ai fait huit ans de galères, accouplé avec des bourgeois, il y avait un employé, homme de talent, qui avait résolu de changer tout le système des finances. Ah, bien! nous l'avons joliment dégommé. La France eût été trop heureuse, elle se serait amusée à reconquérir l'Europe, nous avons agi pour le repos des nations. Je l'ai tué par une caricature!

— Quand je dis le mot *religion*, je n'entends pas dire une capucinade, j'entends le mot en grand politique, reprit Blondet.

— Explique-toi, dit Finot.

— Voici, reprit Blondet. On a beaucoup parlé des affaires de Lyon, de la république canonnée dans les rues, personne n'a dit la vérité. La république s'était emparée de l'émeute comme un insurgé s'empare d'un fusil. La vérité, je vous la donne pour drôle et profonde. Le commerce de Lyon est un commerce sans âme, qui ne fait pas fabriquer une aune de soie sans qu'elle soit commandée et que le payement soit sûr. Quand la commande s'arrête, l'ouvrier meurt de faim, il gagne à peine de quoi vivre en travaillant, les forçats sont plus heureux que lui. Après la révolution de juillet, la misère est arrivée à ce point que les CANUTS ont arboré le drapeau : *Du pain ou la mort!* une de ces proclamations que le gouvernement aurait dû étudier, elle était produite par la cherté de la vie à Lyon. Lyon veut bâtir des théâtres et devenir une capitale, de là des octrois insensés. Les républicains ont flairé cette révolte à propos de pain, et ils ont organisé les *Canuts* qui se sont battus en partie double. Lyon a eu ses trois jours, mais tout est rentré dans l'ordre, et le Canut dans son taudis. Le Canut, probe jusque-là, rendant en étoffe la soie qu'on lui pesait en bottes, a mis la probité à la porte en songeant que les négociants le victimaient, et a mis de l'huile à ses doigts : il a rendu poids pour poids, mais il a vendu la soie représentée par l'huile, et le commerce des soieries françaises a été infesté d'*étoffes graissées*, ce qui aurait pu entraîner la perte de Lyon, et celle d'une branche de commerce français. Les fabricants et le gouvernement, au lieu de supprimer la cause du mal, ont fait, comme certains médecins, rentrer le mal par un violent topique; il fallait envoyer un homme habile, un de ces gens qu'on appelle immoraux, un abbé Terray, mais l'on a vu le côté militaire! Les troubles ont donc produit les gros de Naples à quarante sous l'aune. Ces gros de Naples sont aujourd'hui vendus, on peut le dire, et les fabricants ont sans doute inventé je ne sais quel moyen de contrôle. Ce système de fabrication sans prévoyance devait arriver dans un pays où RICHARD LENOIR, un des plus grands citoyens que la France ait eus, est ruiné pour avoir fait travailler six mille ouvriers sans commande, les avoir nourris, et avoir rencontré des ministres assez stupides pour le laisser succomber à la révolution que 1814 a faite dans le prix des tissus. Voilà le seul cas où le négociant mérite une statue. Eh bien, cet homme est aujourd'hui l'objet d'une souscription sans souscripteurs, tandis que l'on a donné un million aux enfants du général Foy. Lyon est conséquent, il connaît la France, elle est sans aucun sentiment religieux. L'histoire de Richard Lenoir est une de ces fautes que Fouché trouvait pires qu'un crime.

— Si dans la manière dont les affaires se présentent, reprit Couture en se remettant au point où il était avant l'interruption, il y a une teinte de charlatanisme, mot devenu flétrissant et mis à cheval sur le mur mitoyen du juste et de l'injuste, car je demande où commence, où finit le charlatanisme, ce qu'est le charlatanisme? Faites-moi l'amitié de me dire qui n'est pas charlatan? Voyons? un peu de bonne foi, l'ingrédient social le plus rare! Le commerce qui consisterait à aller chercher la nuit ce qu'on vendrait dans la journée serait un non-sens. Un marchand d'allumettes a l'instinct de l'accaparement. Accaparer la marchandise est la pensée du boutiquier de la rue Saint-Denis *dit* le plus vertueux, comme du spéculateur *dit* le plus effronté. Quand les magasins sont pleins, il y a nécessité de vendre. Pour vendre, il faut allumer le chaland, de là l'enseigne du moyen âge et aujourd'hui le prospectus! Entre appeler la pratique et la forcer d'entrer, de consommer, je ne vois pas la

férence d'un cheveu ! Il peut arriver, il doit river, il arrive souvent que des marchands attrant des marchandises avariées, car le vendeur mpe incessamment l'acheteur. Eh bien, consul- les plus honnêtes gens de Paris, les notables mmerçants enfin, tous vous raconteront triomalement la rouerie qu'ils ont alors inventée pour ouler leur marchandise, quand on la leur avait nduc mauvaise. La rue Saint-Denis ne nous vend 'une robe de soie graissée, elle ne peut que cela! ondet vous a fait voir les affaires de Lyon dans rs causes et leurs suites; moi, je vais à l'applition de ma théorie par une anecdote. Un ouvrier laine, ambitieux et criblé d'enfants par une mme trop aimée, croit à la république. Mon gars hète de la laine rouge, et fabrique ces casquettes laine tricotée que vous avez pu voir sur la tête plusieurs gamins de Paris, et vous allez savoir urquoi. La république est vaincue. Après l'affaire Saint-Méry, les casquettes étaient invendables. iand un ouvrier se trouve dans son ménage avec mme, enfants et dix mille casquettes en laine uge dont les chapeliers ne veulent plus, il lui sse par la tête autant d'idées qu'il en peut venir à 1 banquier bourré de dix millions d'actions à plar dans une affaire dont il se défie. Savez-vous ce i'a fait l'ouvrier, ce Law faubourien, ce Nucinn des casquettes ? Il a été trouver un dandy d'esminet, un de ces farceurs qui font le désespoir s sergents de ville dans les bals champêtres aux rrières; il l'a prié de jouer le rôle d'un capitaine néricain pacotilleur, logé hôtel Meurice, et d'aller *ésirer* dix mille casquettes en laine rouge, chez n riche chapelier qui en avait encore *une* dans sa ontre. Le chapelier flaire une affaire avec l'Amérique, accourt chez l'ouvrier, et se rue au comptant ir les casquettes. Plus de capitaine américain, ais beaucoup de casquettes. Attaquer la liberté ommerciale à cause de ces inconvénients, ce serait taquer la justice sous prétexte qu'il y a des délits i'elle ne punit pas, ou accuser la société d'être al organisée à cause des malheurs qu'elle engenre! Des casquettes et de la rue Saint-Denis, aux ctions et à la banque, concluez!

— Couture, une couronne! dit Blondet en lui iettant sa serviette tortillée sur sa tête. Je vais lus loin, messieurs. S'il y a vice dans la théorie ctuelle, à qui la faute? à la loi! à la loi prise dans on système entier, à la législation! à ces grands ommes d'arrondissement que la province envoie ouffis d'idées morales, idées indispensables dans conduite de la vie à moins de se battre avec la ustice, mais stupides dès qu'elles empêchent un omme de s'élever à la hauteur où doit se tenir le égislateur. Que les lois interdisent aux passions tel ou tel développement (le jeu, la loterie, les Ninons de la borne, tout ce que vous voudrez), elles n'extirperont jamais les passions. Tuer les passions, ce serait tuer la société, qui, si elle ne les engendre pas, du moins les développe. Ainsi vous entravez par des restrictions l'envie de jouer qui gît au fond de tous les cœurs, chez la jeune fille, chez l'homme de province, comme chez le diplomate, car tout le monde souhaite une fortune *gratis*, le jeu s'exerce aussitôt en d'autres sphères. Vous supprimez stupidement la loterie, les cuisinières n'en volent pas moins leurs maîtres, elles portent leurs vols à une caisse d'épargne, et la mise est pour elles de deux cent cinquante francs au lieu d'être de quarante sous, car les actions industrielles, les commandites, deviennent la loterie, le jeu sans tapis, mais avec un râteau invisible et un refait calculé. Les jeux sont fermés! la loterie n'existe plus, voilà la France bien plus morale, crient les imbéciles, comme s'ils avaient supprimé les *pontes!* On joue toujours, seulement le bénéfice n'est plus à l'État qui remplace un impôt payé avec plaisir par un impôt gênant sans diminuer les suicides, car le joueur ne meurt pas, mais bien sa victime! Je ne vous parle pas des capitaux à l'étranger, perdus pour la France, ni des loteries de Francfort, contre le colportage desquelles la convention avait décerné la peine de mort, et auquel se livraient les procureurs syndics! Voilà le sens de la niaise philanthropie du législateur. L'encouragement donné aux caisses d'épargne est une grosse sottise politique. Supposez une inquiétude quelconque sur la marche des affaires, le gouvernement aura créé la *queue de l'argent*, comme on a créé dans la révolution la *queue du pain*. Autant de caisses, autant d'émeutes, et si dans un coin trois gamins arborent un seul drapeau, voilà une révolution. Un grand politique doit être un scélérat abstrait, sans quoi les sociétés sont mal menées. Un politique honnête homme est une machine à vapeur qui sentirait, ou un pilote qui ferait l'amour en tenant la barre : le bateau sombre. Un premier ministre qui prend cent millions et rend la France grande et heureuse, n'est-il pas préférable à un ministre enterré aux frais de l'État, mais qui a ruiné son pays? Entre Richelieu, Mazarin, Potemkin, riches tous de trois cents millions, et le vertueux Robert-Lindet, qui n'a su tirer parti ni des assignats, ni des biens nationaux, ou les vertueux imbéciles qui ont perdu Louis XVI, hésiteriez-vous? Va ton train, Bixiou.

— Je ne vous expliquerai pas, reprit Bixiou, la nature de l'entreprise inventée par le génie financier de Nucingen, ce serait d'autant plus inconvenant qu'elle existe encore aujourd'hui, ses actions sont cotées à la bourse; les combinaisons étaient

si réelles, l'objet de l'entreprise si vivace, que, créées au capital nominal de mille francs, établies par une ordonnance royale, descendues à trois cents francs, elles ont remonté à sept cents francs, et arriveront au pair après avoir traversé les orages des années 27, 30 et 32. La crise financière de 1827 les fit fléchir, la révolution de juillet les abattit, mais l'affaire a des réalités dans le ventre (car Nucingen ne saurait inventer une mauvaise affaire). Enfin, comme plusieurs maisons de banque du premier ordre y ont participé, il ne serait pas parlementaire d'entrer dans plus de détails. Le capital nominal fut de vingt millions, capital réel dix-huit, deux millions appartenaient aux fondateurs et aux banquiers chargés de l'émission des actions. Tout fut calculé pour faire arriver dans les six premiers mois l'action à gagner deux cents francs, par la distribution d'un faux dividende. Donc vingt pour cent sur vingt millions. En tout quatre millions. L'intérêt de du Tillet fut de cinq cent mille francs. Dans le vocabulaire financier, ce gâteau s'appelle *part à goinfre!* Nucingen se proposait d'opérer avec ses trois millions cinq cent mille francs, trois millions faits avec une main de papier rose et une pierre lithographique, de jolies petites actions à placer, précieusement conservées dans son cabinet. Les actions réelles allaient servir à fonder l'affaire, acheter un magnifique hôtel et commencer les opérations. Nucingen avait encore des actions dans je ne sais quelles mines de plomb argentifère, dans des mines de houille et dans deux canaux, actions bénéficiaires accordées pour la mise en scène de ces quatre entreprises en pleine activité, supérieurement montées et en faveur, au moyen du dividende pris sur le capital. Nucingen pouvait compter sur un *agio* si les actions montaient, mais le baron le négligea dans ses calculs, il le laissait à fleur d'eau, sur la place, afin d'attirer les poissons! Il avait donc massé ses valeurs, comme Napoléon ses troupiers, afin de liquider durant la crise qui se dessinait et qui révolutionna, en 26 et 27, les places européennes. S'il avait eu son prince de Wagram, il aurait pu dire comme Napoléon du haut du Santon : Examinez bien la place, tel jour, à telle heure, il y aura là des fonds répandus! Mais à qui pouvait-il se confier? Du Tillet ne soupçonnait pas son compérage involontaire. Les deux premières liquidations avaient démontré à notre puissant baron la nécessité de s'attacher un homme qui pût lui servir de piston pour agir sur le créancier. Nucingen n'avait point de neveu, n'osait prendre de confident, il lui fallait un homme dévoué, un Claparon intelligent, doué de bonnes manières, un véritable diplomate, un homme digne d'être ministre et digne de lui. Pareilles liaisons ne se forment ni en un jour, ni en un an. Rastignac avait alors été si bien entortillé par le baron que, comme le prince de la Paix qui était autant aimé par le roi que par la reine d'Espagne, il croyait avoir conquis dans Nucingen une précieuse dupe. Après avoir ri d'un homme dont la portée lui fut longtemps inconnue, il avait fini par lui vouer un culte grave et sérieux en reconnaissant en lui la force qu'il croyait posséder seul. Dès son début à Paris, Rastignac fut conduit à mépriser la société tout entière. Dès 1820, il pensait, comme le baron, qu'il n'y avait que des apparences d'honnête homme, il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. S'il admettait des exceptions, il condamnait la masse : il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux. Cette science fut l'affaire d'un moment, elle fut acquise au sommet du Père-Lachaise, le jour où il conduisit un pauvre honnête homme, le père de sa Delphine, mort dupe de la société, des sentiments les plus vrais, et abandonné par ses filles et ses gendres. Il résolut de jouer tout ce monde, et de s'y tenir en grand costume de vertu, de probité, de belles manières. L'égoïsme l'arma de pied en cap. Quand il trouva Nucingen revêtu de la même armure, il l'estima comme au moyen âge, dans un tournoi, un chevalier damasquiné de la tête aux pieds, monté sur un barbe, eût estimé son adversaire houzé, monté comme lui. Mais il s'amollit pendant quelque temps dans les délices de Capoue. L'amitié d'une femme comme Delphine de Nucingen est de nature à faire abjurer tout égoïsme. Après avoir été trompée une première fois dans ses affections, en rencontrant une mécanique de Birmingham comme était feu de Marsay, elle dut éprouver, pour un homme jeune et plein des religions de la province, un attachement sans bornes. Sa tendresse a réagi sur Rastignac. Quand Nucingen eut passé à l'ami de sa femme le harnais que l'exploitant met à l'exploité, ce qui arriva précisément au moment où il méditait sa troisième liquidation, il lui confia sa position, en lui montrant comme une obligation de son intimité, comme une réparation, le rôle de compère à prendre et à jouer. Le baron jugea dangereux de l'initier à son plan, Rastignac crut au malheur, et le baron lui laissa croire qu'il sauvait la boutique. Mais quand un écheveau a tant de fils, il s'y fait des nœuds. Rastignac trembla pour la fortune de Delphine : il stipula l'indépendance de la baronne, en exigeant une séparation de biens, en se jurant à lui-même de solder son compte avec elle en lui triplant sa fortune. Comme il ne parlait pas de lui-même, Nucingen le supplia d'accepter, en cas de réussite complète, vingt-cinq actions de mille francs cha-

ie dans les mines de plomb argentifère, que stignac prit pour ne pas l'offenser! Nucingen it seriné Rastignac la veille de la soirée où il it dit à Malvina de se marier. A l'aspect des it familles heureuses qui allaient et venaient is Paris, tranquilles sur leur fortune, les Godeid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglent, etc., il lui prit un frisson comme à un jeune iéral qui pour la première fois contemple une née avant la bataille. La pauvre petite Isaure et defroid, jouant à l'amour, lui représentaient is et Galatée sous le rocher que le gros Polyphème faire tomber sur eux.

— Ce singe de Bixiou, dit Blondet, il a presque talent.

— Ah! je ne marivaude donc plus, dit Bixiou. puis deux mois, Godefroid se livrait à tous les tits bonheurs d'un homme qui se marie. On resnble alors à ces oiseaux qui font leurs nids au intemps, vont et viennent, ramassent des brins paille, les portent dans leur bec, et cotonnent le micile de leurs œufs. Il avait loué rue de la inche un petit hôtel de mille écus, commode, nvenable, ni trop grand, ni trop petit; il allait is les matins voir travailler les ouvriers, surveil- les peintures. Il y avait introduit le *comfort*, seule bonne chose qu'il y ait en Angleterre: carifère pour maintenir une température égale dans maison; mobilier bien choisi, ni trop brillant, trop élégant; couleurs fraîches et douces à l'œil, ores intérieurs et extérieurs à toutes les croisées; genterie, voitures neuves; il avait fait arranger curie, la sellerie, les remises où Toby, Joby, ddy se démenait et frétillait comme une marotte déchaînée, en paraissant très-heureux de voir qu'il y aurait des femmes au logis et une *dy!* Cette passion de l'homme qui se met en méige, qui choisit des pendules, vient chez sa future s poches pleines d'échantillons d'étoffes, la conilte sur l'ameublement de la chambre à coucher, ii va, vient, trotte, quand il va, vient et trotte iimé par l'amour, est une des choses qui réjouisnt le plus un cœur honnête et surtout les foursseurs. Et comme rien ne plait davantage au onde que le mariage d'un joli jeune homme de ngt-sept ans avec une charmante personne de ingt ans qui danse bien, Godefroid, embarrassé our la corbeille, invita Rastignac et madame de ucingen à déjeuner, pour les consulter sur cette faire majeure; il eut l'excellente idée de prier son ousin d'Aiglemont et sa femme, et madame de erisy. Les femmes du monde aiment assez à se issiper une fois par hasard chez les garçons, à y éjeuner.

— C'est leur école buissonnière, dit Blondet.

— On devait aller voir rue de la Planche le petit hôtel des futurs époux, reprit Bixiou, les femmes sont pour ces petites expéditions comme les ogres pour la chair fraîche, elles rafraîchissent leur présent de cette jeune joie qui n'est pas encore flétrie par la jouissance. Le couvert fut mis dans un petit salon qui, pour l'enterrement de la vie de garçon, fut paré comme un cheval de cortége. Le déjeuner fut commandé de manière à offrir ces jolis petits plats que les femmes aiment à manger, croquer, sucer le matin, temps où elles ont un effroyable appétit, sans vouloir l'avouer, car il semble qu'elles se compromettent en disant: J'ai faim! — Et pourquoi tout seul? dit Godefroid en voyant arriver Rastignac. — Madame de Nucingen est triste, je te conterai tout cela, répondit Rastignac qui avait une tenue d'homme contrarié. — De la brouille? s'écria Godefroid. — Non, dit Rastignac. A quatre heures, les femmes envolées au bois de Boulogne, Rastignac resta dans le salon, et il regarda mélancoliquement par la fenêtre Toby, Joby, Paddy, qui se tenait audacieusement devant le cheval attelé au tilbury, les bras croisés comme Napoléon; il ne pouvait pas le tenir en bride autrement que par sa voix clairette, et le cheval craignait Joby, Toby. — Hé bien, qu'as-tu, mon cher ami? dit Godefroid à Rastignac, tu es sombre, inquiet, ta gaieté n'est pas franche. Le bonheur incomplet te tiraille l'âme! Il est en effet bien triste de ne pas être marié à la mairie et à l'église avec la femme que l'on aime. — As-tu du courage, mon cher, pour entendre ce que j'ai à te dire, et sauras-tu reconnaître à quel point il faut s'attacher à quelqu'un pour commettre l'indiscrétion dont je vais me rendre coupable? lui dit Rastignac de ce ton qui ressemble à un coup de fouet. — Quoi? dit Godefroid en pâlissant. — J'étais triste de ta joie, et je n'ai pas le cœur, en voyant tous ces apprêts, ce bonheur en fleur, de garder un secret pareil. — Dis donc en trois mots. — Jure-moi sur l'honneur que tu seras en ceci muet comme une tombe. — Comme une tombe. — Que si l'un de tes proches était intéressé dans ce secret, il ne le saurait pas. — Pas. — Hé bien, Nucingen est parti cette nuit pour Bruxelles; il faut déposer, si l'on ne peut pas liquider. Sa femme vient de demander ce matin même au Palais sa séparation de biens. Tu peux encore sauver ta fortune. — Comment? dit Godefroid en se sentant un sang de glace dans les veines. — Écris tout simplement au baron de Nucingen une lettre antidatée de quinze jours, par laquelle tu lui donnes l'ordre de t'employer tous tes fonds en actions (et il lui nomma la société Claparon). Tu as quinze jours, un mois, trois mois peut-être pour les vendre au-dessus du prix actuel, elles gagneront encore. — Mais d'Aiglemont qui déjeunait

avec nous, d'Aiglemont qui a chez Nucingen un million! — Écoute, je ne sais pas s'il y a assez de ces actions pour le couvrir, et puis, je ne suis pas son ami, je ne puis pas trahir les secrets de Nucingen, tu ne dois pas lui en parler, si tu dis un mot tu me réponds des conséquences. Godefroid resta pendant dix minutes dans la plus parfaite immobilité. — Acceptes-tu, oui ou non? lui dit impitoyablement Rastignac. Godefroid prit une plume et de l'encre, il écrivit et signa la lettre que lui dicta Rastignac. — Mon pauvre cousin! s'écria-t-il. — Chacun pour soi, dit Rastignac. Et d'un de chambré! ajouta-t-il en quittant Godefroid. Pendant que Rastignac manœuvrait dans Paris, voilà quel aspect présentait la Bourse. J'ai un ami de province, une bête qui me demandait en passant à la Bourse, entre quatre et cinq heures, pourquoi ce rassemblement de causeurs qui vont et viennent, ce qu'ils peuvent se dire, et pourquoi se promener après l'irrévocable fixation du cours des effets publics. Mon ami, lui dis-je, ils ont mangé, ils digèrent; pendant la digestion, ils font des cancans sur le voisin, sans cela pas de sécurité commerciale à Paris. Là se lancent les affaires, et il y a tel homme, Palma, par exemple, dont l'autorité est semblable à celle d'*Arago* à l'Académie royale des sciences. Il dit que la spéculation se fasse, et la spéculation est faite.

— Quel homme, messieurs, dit Blondet, que ce juif qui possède une instruction non pas universitaire, mais universelle. Chez lui, l'universalité n'exclut pas la profondeur; ce qu'il sait, il le sait à fond; son génie est intuitif en affaires; c'est le grand référendaire des loups-cerviers qui dominent la place de Paris, et qui ne font une entreprise que quand Palma l'a examinée. Il est grave, il écoute, il étudie, il réfléchit, et dit à son interlocuteur qui, vu son attention, le croit empaumé: — Cela ne me va pas. Ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est qu'après avoir été dix ans l'associé de Werbrust, il ne s'est jamais élevé de nuages entre eux.

— Ça n'arrive qu'entre gens très-forts ou très-faibles; tout ce qui est entre les deux se dispute et ne tarde pas à se séparer ennemis, dit Couture.

— Vous comprenez, dit Bixiou, que Nucingen avait savamment et d'une main habile, lancé sous les colonnes de la Bourse un petit obus qui éclata sur les quatre heures. — Savez-vous une nouvelle grave? dit du Tillet à Werbrust en l'attirant dans un coin. Nucingen est à Bruxelles, sa femme a présenté au tribunal une demande en séparation de biens. — Êtes-vous son compère pour une liquidation? dit Werbrust en souriant. — Pas de bêtises, Werbrust, dit du Tillet, vous connaissez les gens qui ont de son papier, écoutez-moi, nous avons une affaire à combiner. Les actions de notre société gagnent vingt pour cent, elles gagneront vingt-cinq fin du mois, vous savez pourquoi, on distribue le dividende. — Finaud! dit Werbrust, allez, allez votre train, vous êtes un diable qui avez les griffes longues et pointues. — Mais laissez-moi donc dire, nous n'aurons pas le temps d'opérer, je viens de trouver mon idée en apprenant la nouvelle, et j'ai positivement vu madame de Nucingen dans les larmes, elle a peur pour sa fortune. — Pauvre petite! dit Werbrust d'un air ironique. — Hé bien? — Hé bien, il y a chez moi mille actions de mille francs que Nucingen m'a remises à placer, comprenez-vous? — Bon! — Achetons à dix pour cent de remise, du papier de la maison Nucingen pour un million, nous gagnerons quinze pour cent d'un million, car nous serons créanciers et débiteurs, la confusion s'opérera! mais agissons finement, les détenteurs pourraient croire que nous manœuvrons dans les intérêts de Nucingen. Werbrust comprit et serra la main de du Tillet en lui jetant le regard d'une femme qui fait une niche à sa voisine. — Hé bien, vous savez la nouvelle, leur dit Martin Falleix, la maison Nucingen suspend? — Bah! répondit Werbrust, n'ébruitez donc pas cela, laissez les gens qui ont de son papier faire leurs affaires. — Savez-vous la cause du désastre? dit Claparon en intervenant. — Toi, tu ne sais rien, lui dit du Tillet, il n'y aura pas le moindre désastre, il y aura un payement intégral. Nucingen recommencera les affaires et trouvera des fonds tant qu'il en voudra chez moi. Je sais la cause de la suspension: il a disposé de tous ses capitaux en faveur du Mexique, qui lui retourne des métaux, des canons espagnols si sottement fondus qu'il s'y trouve de l'or, des cloches, des argenteries d'église, toutes les démolitions de la monarchie espagnole dans les Indes. Le retour de ces valeurs tarde, il est gêné, voilà tout. — C'est vrai, dit Werbrust, je prends son papier à vingt pour cent d'escompte. La nouvelle circulait avec la rapidité du feu sur une meule de paille. Les choses les plus contradictoires se disaient; mais il y avait une telle confiance en la maison Nucingen, toujours à cause des deux précédentes liquidations, que personne n'offrait de papier Nucingen. — Il faut que Palma nous donne un coup de main, dit Werbrust. Palma était l'oracle des Keller, gorgés de valeurs Nucingen, un mot d'alarme dit par lui suffisait. Werbrust obtint de Palma qu'il donnât un coup de cloche. Le lendemain, l'alarme régnait à la Bourse: les Keller conseillés par Palma cédèrent leurs valeurs à quinze pour cent d'escompte, et ils firent autorité à la Bourse, on les savait très-fins. Taillefer donna dès lors trois cent mille francs à vingt pour cent, Martin Falleix deux cent mille à dix

our cent. Gigonnet devina le coup! Il chauffa la paique afin de se procurer du papier Nucingen pour agner quelques deux ou trois pour cent en le cédant Werbrust. Il avise, dans un coin de la Bourse, le auvre Matifat, qui avait trois cent mille francs chez ucingen. Le droguiste, pâle et blême, ne vit pas ans frémir le terrible Gigonnet, l'escompteur de on ancien quartier, venir à lui pour le scier en eux. — Ça va mal, la crise se dessine, Nucingen rrange! mais ça ne vous regarde pas, père Matifat, ous êtes retiré des affaires. — Hé bien, vous vous rompez, Gigonnet, je suis pincé de trois cent mille rancs avec lesquels je voulais opérer sur les rentes 'Espagne. — Ils sont sauvés, les rentes d'Espagne ous auraient tout dévoré, tandis que je vous donerai quelque chose de votre compte chez Nucingen, omme cinquante pour cent. — J'aime mieux voir enir la liquidation, répondit Matifat, jamais un anquier n'a donné moins de cinquante pour cent? h! s'il ne s'agissait que de six pour cent, dit l'anien droguiste. — Hé bien, voulez-vous à quinze? it Gigonnet. — Vous me paraissez bien pressé, dit latifat. — Bonsoir, dit Gigonnet. — Voulez-vous à ix? — Soit, dit Gigonnet. Deux millions étaient achetés le soir et balancés chez Nucingen par du 'illet, pour le compte de ces trois associés fortuits, ui le lendemain touchèrent leur prime. La vieille, olie, petite baronne d'Aldrigger déjeunait avec ses eux filles et Godefroid, lorsque Rastignac vint d'un ir diplomatique engager la conversation sur la rise financière. Le baron de Nucingen avait une ive affection pour la famille d'Aldrigger, il s'était arangé, en cas de malheur, pour couvrir le compte le la baronne, par ses meilleures valeurs, des acions dans les mines de plomb argentifère; mais our la sûreté de la baronne, elle devait le prier l'employer ainsi les fonds. — Ce pauvre Nucingen, lit la baronne, et que lui arrive-t-il donc? — Il est n Belgique, sa femme demande une séparation de iens; mais il est allé chercher des ressources chez es Arstkée et Fluerens. — Mon Dieu, cela me rapelle mon pauvre mari! Cher monsieur de Rastignac, comme cela doit vous faire mal, à vous si ttaché à cette maison-là! — Pourvu que tous les ndifférents soient à l'abri, ses amis seront récomensés plus tard, il s'en tirera, c'est un homme haile. — Un honnête homme, dit la baronne. Au out de neuf jours, la liquidation du passif de la maison Nucingen était opérée, sans autres procédés que les lettres par lesquelles chacun demandait 'emploi de son argent en valeurs désignées et sans autres formalités de la part des maisons de banque que la remise des valeurs Nucingen contre les actions qui prenaient faveur. Pendant que du Tillet, Werbrust, Claparon, Gigonnet et quelques gens, qui se croyaient fins, faisaient revenir de l'étranger avec un pour cent de prime le papier de la maison Nucingen, car ils gagnaient encore à l'échanger contre les actions en hausse, la rumeur était d'autant plus grande sur la place de Paris, que personne n'avait plus rien à craindre. On babillait sur Nucingen, on l'examinait, on le jugeait, on trouvait moyen de le calomnier! Son luxe, ses entreprises, quand un homme en fait autant, il se coule, etc. Quelques maisons furent très-étonnées de recevoir des lettres de Genève, de Bâle, de Milan, de Naples, de Gênes, de Marseille, de Londres, dans lesquelles leurs correspondants annonçaient, non sans étonnement, qu'on leur offrait un pour cent de prime du papier de Nucingen dont elles leur mandaient la faillite. — Il se passe quelque chose, dirent les loups-cerviers. Le tribunal avait prononcé la séparation des biens entre Nucingen et sa femme. La question se compliqua bien plus encore: les journaux annoncèrent le retour de M. le baron de Nucingen, lequel avait été s'entendre avec un célèbre industriel de la Belgique, pour l'exploitation d'anciennes mines de charbon de terre, alors en souffrance, les fosses des bois de Bossut. Le baron reparut à la Bourse, sans seulement prendre la peine de démentir les rumeurs calomnieuses qui avaient circulé sur sa maison, il dédaigna de réclamer par la voie des journaux, il acheta pour deux millions un magnifique domaine aux portes de Paris. Six semaines après, le journal de Bordeaux annonça l'entrée en rivière de deux vaisseaux chargés, pour le compte de la maison Nucingen, de métaux dont la valeur était de sept millions. Palma, Werbrust et du Tillet comprirent que le tour était fait, mais ils furent les seuls à le comprendre. Ces écoliers étudièrent la mise en scène de ce *puff* financier, reconnurent qu'il était préparé depuis onze mois, et proclamèrent Nucingen le plus grand financier européen. Rastignac n'y comprit rien, mais il y avait gagné trois cent mille francs que Nucingen lui avait laissé tondre sur les brebis parisiennes, et avec lesquels il a doté ses deux sœurs. D'Aiglemont, averti par son cousin Beaudenord, était venu supplier Rastignac d'accepter dix pour cent de son million, s'il lui faisait obtenir l'emploi du million en actions sur un canal qui est encore à faire, car Nucingen a si bien roulé le gouvernement dans cette affaire-là que les concessionnaires du canal ont intérêt à ne pas le finir. Charles Grandet l'a imploré pour échanger son argent contre des actions. Enfin, Rastignac a joué pendant dix jours le rôle de Law supplié par les plus jolies duchesses de leur donner des actions, et aujourd'hui le gars peut avoir quinze ou vingt mille livres de rente en actions dans les mines de plomb argentifère.

— Si tout le monde gagne, qui donc a perdu? dit Finot.

— Conclusion, reprit Bixiou. Alléchés par le second faux dividende qu'ils touchèrent quelques mois après l'échange de leur argent contre les actions, le marquis d'Aiglemont et Beaudenord les gardèrent (je vous les pose pour tous les autres), ils avaient trois pour cent de plus de leurs capitaux, ils chantèrent les louanges de Nucingen, et le défendirent au moment même où il fut soupçonné de suspendre ses payements, Godefroid épousa sa chère Isaure, et reçut pour cent mille francs d'actions dans les mines. A l'occasion de ce mariage, les Nucingen donnèrent un bal dont la magnificence surpassa l'idée qu'on s'en faisait. Delphine offrit à la jeune mariée une charmante parure en rubis. Isaure dansa, non plus en jeune fille, mais en femme heureuse. La petite baronne fut plus que jamais la petite bergère des Alpes. Malvina, la femme d'*Avez-vous vu dans Barcelone?* entendit, au milieu de ce bal, du Tillet lui conseiller sèchement d'être madame Desroches. Desroches, chauffé par les Nucingen, par Rastignac, essaya de traiter les affaires d'intérêt; mais aux premiers mots d'actions des mines données en dot, il rompit, et se retourna vers les Matifat. Rue du Cherche-Midi, l'avoué trouva les damnées actions sur les canaux dont Gigonnet avait bourré Matifat au lieu de lui donner de l'argent. Vois-tu Deroscles rencontrant le râteau de Nucingen sur les deux dots qu'il avait couchées en joue? Les catastrophes ne se firent pas attendre. La société Claparon fit trop d'affaires, il y eut engorgement, elle cessa de servir les intérêts et de donner des dividendes, quoique ses opérations fussent excellentes. Ce malheur se combina avec les événements de 1827, 1830 et 1832. De douze cent cinquante francs, les actions tombèrent à quatre cents francs, quoiqu'elles valussent intrinsèquement six cents francs. Nucingen, qui connaissait leur prix intrinsèque, racheta. La petite baronne d'Aldrigger avait vendu ses actions dans les mines qui ne rapportaient rien, et Godefroid vendit celles de sa femme par la même raison, et comme la baronne, il avait échangé les mines contre les actions de la société Claparon. Leurs dettes les forcèrent à vendre en pleine baisse. De ce qui leur représentait sept cent mille francs, ils en eurent deux cent trente mille, avec lesquels ils firent leur lessive, et le reste fut prudemment placé dans le trois pour cent à 75. Godefroid, si heureux garçon, sans soucis, qui n'avait qu'à se laisser vivre, se vit chargé d'une petite femme incapable de supporter l'infortune, bête comme une oie, car au bout de six mois il s'était aperçu du changement de l'objet aimé en volatile, et chargé d'une belle-mère sans pain qui rêve toilettes. Les deux familles se sont réunies pour pouvoir exister. Godefroid fut obligé d'en venir à faire agir toutes ses protections refroidies pour avoir une place de mille écus au ministère des finances. Les amis?... aux Eaux. Les parents?... étonnés, promettant: « *Comment, mon cher, mais comptez sur moi! Pauvre garçon!* » Oublié un quart d'heure après. Il dut sa place à l'influence de Nucingen et de Vandenesse. Ces gens si estimables et si malheureux logent aujourd'hui rue de Mont-Thabor, à un troisième étage au-dessus de l'entre-sol. L'arrière-petite perle des Adolphus, Malvina, ne possède rien, elle donne des leçons de piano pour ne pas être à charge à son beau-frère. Noire, grande, mince, sèche, elle ressemble à une momie échappée de chez Passalacqua et qui court à pied dans Paris. En 1830, Beaudenord a perdu sa place, et sa femme lui a donné un quatrième enfant. Huit maîtres et deux domestiques (Wirth et sa femme)! argent: huit mille livres de rentes. Les mines donnent aujourd'hui des dividendes si considérables que l'action de mille francs vaut mille francs de rente. Rastignac et madame de Nucingen ont acheté les actions vendues par Godefroid et par la baronne. Nucingen a été créé pair de France par la révolution de juillet, et grand officier de la Légion d'honneur. Quoiqu'il n'ait pas liquidé après 1830, il a, dit-on, seize à dix-huit millions de fortune. Sûr des ordonnances de juillet, il avait vendu tous ses fonds et replacé hardiment quand le trois pour cent fut à 45, et il a fait croire au château que c'était par dévouement. Dernièrement, en passant rue de Rivoli pour aller au bois de Boulogne, il aperçut sous les arcades la baronne d'Aldrigger; elle avait une capote verte doublée de rose, une robe à fleurs, une mantille, enfin elle était toujours et plus que jamais bergère des Alpes, car elle n'a pas plus compris les causes de son malheur que les causes de son opulence, elle s'appuyait sur la pauvre Malvina, modèle des dévouements héroïques, et qui avait l'air d'être la vieille mère, tandis que la baronne avait l'air d'être la jeune fille. Wirth les suivait un parapluie à la main. « Foilà tes chens, dit le baron à un nouveau ministre avec lequel il allait se promener, tont il m'a été imbossible de faire la forteine. La purrasque à principes est passée, reblacez tonc ce baufre Peautenord. » Beaudenord est rentré aux finances par les soins de Nucingen que les d'Aldrigger vantent comme un héros d'amitié, car il invite toujours la petite bergère des Alpes et ses filles. Il est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment il a, par trois fois et sans effraction, voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui. Personne n'a de reproches à lui faire. Qui viendrait dire que la haute banque est parfois un

coupe-gorge, commettrait la plus insigne calomnie. Si les effets haussent et baissent, si les valeurs augmentent et se détériorent, ce flux et reflux est produit par un mouvement naturel, atmosphérique, en rapport avec l'influence de la lune, et M. Arago est coupable de ne donner aucune théorie scientifique sur cet important phénomène. Il résulte seulement de ceci une vérité pécuniaire que je n'ai vue écrite nulle part.

— Laquelle?

— Le débiteur est plus fort que le créancier.

— Oh! dit Blondet, moi je vois dans ce que nous avons dit la paraphrase d'un mot de Montesquieu, dans lequel il a concentré l'Esprit des Lois.

— Quoi? dit Finot.

— Les lois sont des toiles d'araignée à travers lesquelles passent les grosses mouches.

— Où veux-tu donc en venir? dit Finot à Blondet.

— Au gouvernement absolu, le seul où les entreprises de l'esprit contre la loi puissent être réprimées! Oui, l'arbitraire sauve les peuples en venant au secours de la justice, car le droit de grâce n'a pas d'envers, le roi peut gracier le banqueroutier frauduleux, il ne rend rien à l'actionnaire. La légalité tue la société moderne.

— Fais comprendre cela à des électeurs, dit Bixiou.

— Il y a quelqu'un qui s'en est chargé.

— Qui?

— Le temps. Comme l'a dit l'evêque de Léon, si la liberté est ancienne, le pouvoir absolu est éternel: toute nation saine d'esprit y reviendra sous une forme ou sous une autre.

— Tiens, il y avait du monde à côté, dit Finot en nous entendant sortir.

— Il y a toujours du monde à côté, répondit Bixiou qui me parut aviné.

Paris, novembre 1837.

ENVOI

A Madame Zulma Carraud,

A FRAPESLE.

N'est-ce pas à vous, madame, dont la haute et probe intelligence est comme un trésor pour vos amis, à vous, qui êtes à la fois pour moi tout un public judicieux, et la plus indulgente des sœurs, que je dois dédier cette œuvre? Daignez l'accepter comme témoignage d'une amitié dont je suis fier.

DE BALZAC.

Aux Jardies, août 1838.

LA TORPILLE.

DÉDICACE

A SON ALTESSE

Le prince Alfonso Serafino di Porcia,

A MILAN.

Permettez-moi de mettre votre nom en tête d'une œuvre essentiellement parisienne et méditée chez vous ces jours derniers. N'est-il pas naturel de vous offrir les fleurs de rhétorique poussées dans votre jardin, arrosées des regrets qui m'ont fait connaître la nostalgie, et que vous avez adoucis, quand j'errais sous les *boschetti,* dont les ormes me rappelaient les Champs-Élysées. Peut-être rachèterai-je ainsi le crime d'avoir rêvé Paris en face du Dôme, d'avoir aspiré à nos rues si boueuses sur les dalles si propres et si élégantes de Porta Renza. Quand j'aurai quelques livres à publier qui pourront être dédiés à des Milanaises, j'aurai le bonheur de trouver des noms déjà chers à vos vieux conteurs italiens parmi ceux des personnes que nous aimons, et au souvenir desquelles je vous prie de rappeler

Votre sincèrement affectionné,

De Balzac.

LA TORPILLE.

LE BAL DE L'OPÉRA.

En 1824, au dernier bal de l'Opéra, plusieurs ıasques furent frappés de la beauté d'un jeune ɔmme qui se promenait dans la salle, dans les cordors et dans le foyer, avec l'allure des gens en ıête d'une femme attardée, ou que des circonances imprévues retiennent au logis. Le secret de ·tte démarche, tour à tour indolente et pressée, 'est connu que des vieilles femmes et de quelques aneurs émérites : dans cet immense rendez-vous, foule observe peu la foule, les intérêts sont pasonnés, le désœuvrement s'ennuie.

Le jeune dandy était si bien absorbé par son inıiète recherche, qu'il ne s'apercevait pas de son ıccès. Les exclamations railleusement admiratives : certains masques, les étonnements sérieux, les ıordants lazzi, les plus douces paroles, il ne les ıtendait, il ne les voyait point. Quoique sa beauté classât parmi ces personnages exceptionnels qui ennent au bal de l'Opéra pour y avoir une avenıre, et qui l'attendent comme on attendait un ɔup heureux à la roulette quand Frascati vivait, paraissait bourgeoisement sûr de sa soirée, il deıit être le héros d'un de ces mystères à trois perɔnnages qui composent tout le bal masqué de l'Oéra, et connus seulement de ceux qui y jouent ur rôle; car pour les jeunes femmes qui viennent pour pouvoir dire : J'ai vu; pour les gens de pronce, pour les jeunes gens inexpérimentés, pour les étrangers, l'Opéra doit être alors le palais de la fatigue et de l'ennui. Pour eux, cette foule noire, lente et pressée, qui va, vient, serpente, tourne, retourne, monte, descend, et ne peut être comparée qu'à des fourmis sur leur tas de bois, n'est pas plus compréhensible que la Bourse pour un paysan bas-breton qui ignore l'existence du grand-livre.

A de rares exceptions près, à Paris, les hommes ne se masquent point : un homme en domino paraît ridicule. En ceci le génie de la nation éclate : les gens qui veulent cacher leur bonheur peuvent aller au bal de l'Opéra sans y venir, les masques absolument forcés d'y entrer en sortent aussitôt, car une des choses les plus amusantes est l'encombrement que produit à la porte, dès l'ouverture du bal, les masses ascendantes et descendantes; ainsi, les hommes masqués sont des maris jaloux qui viennent espionner leurs femmes, ou des maris en bonne fortune qui ne veulent pas être espionnés par elles, deux situations également moquables. Le jeune homme était suivi, sans qu'il le sût, par un masque assassin, gros et court, roulant sur luimême comme un tonneau. Pour tout habitué de l'Opéra, ce domino trahissait un administrateur, un agent de change, un banquier, un notaire, un bourgeois quelconque en soupçon de son infidèle, car, dans la très-haute société, personne ne court après d'humiliants témoignages. Déjà plusieurs masques s'étaient montré en riant ce monstrueux personnage, d'autres l'avaient apostrophé, quelques

jeunes gens s'en étaient moqués; sa carrure et son maintien annonçaient un dédain marqué pour ces traits sans portée : il allait où le menait le jeune homme, comme va un sanglier poursuivi qui ne se soucie ni des balles qui sifflent à ses oreilles, ni des chiens qui aboient après lui. Quoiqu'au premier abord le plaisir et l'inquiétude aient pris la même livrée, l'illustre robe noire vénitienne, et que tout soit confus au bal de l'Opéra, les différents cercles dont se compose la société parisienne se retrouvent, se reconnaissent et s'observent : il y a des notions si précises pour quelques initiés, que ce grimoire d'intérêts est lisible comme un roman qui serait amusant. Pour les habitués, cet homme ne pouvait donc pas être en bonne fortune, il eût infailliblement porté quelque marque convenue, rouge, blanche ou verte, qui signale des bonheurs apprêtés de longue main.

S'agissait-il d'une vengeance? En le voyant suivre de si près un amant, quelques désœuvrés revenaient au beau visage sur lequel le plaisir avait mis sa divine auréole. Le jeune homme intéressait : plus il allait, plus il réveillait de curiosités. Tout en lui signalait les habitudes d'une vie élégante. Suivant une fatale loi de cette époque, il n'y avait aucune différence ni physique ni morale entre le plus distingué, le mieux élevé des fils d'un duc et pair, et lui que naguère la misère étreignait de ses mains de fer au milieu de Paris. Sa beauté, sa jeunesse pouvaient masquer de profonds abîmes, comme chez beaucoup de jeunes gens qui veulent jouer un rôle à Paris sans posséder le capital nécessaire à leurs prétentions, et qui chaque jour risquent le tout pour le tout en sacrifiant au Dieu le plus courtisé de cette cité royale, le Hasard. Sa mise, ses manières étaient donc irréprochables, il foulait le parquet classique du foyer en habitué de l'Opéra, car il y a là, comme dans toutes les zones de Paris, une façon d'être qui révèle ce que vous êtes, ce que vous faites, d'où vous venez et ce que vous voulez.

— Le beau jeune homme! Ici l'on peut se retourner pour le voir, dit un masque en qui les habitués du bal reconnaissaient une femme comme il faut.

— Vous ne vous le rappelez pas? lui répondit son cavalier, il est vrai qu'il est bien changé! Madame du Châtelet vous l'a présenté...

— Eh! c'est le petit apothicaire dont elle s'était amourachée : il s'est formé.

— Sa physionomie, reprend le baron du Châtelet, annonce une pensée mûrie au feu des plus vives contrariétés, les misères de la vie littéraire y ont laissé leurs empreintes, il a été journaliste, il a écrit, il a fait des dettes, il a ruiné sa famille, il...

— Ah, il a écrit!

— Oui, mais reprit l'envieux, il a, dit-on, assez de talent pour ne pas avoir d'amis, et pas assez de succès pour avoir des ennemis. Sa médiocrité coulait entre deux eaux. Je le croyais tombé trop au fond pour jamais pouvoir remonter, et je ne comprends pas comment il peut reparaître dans le monde.

— Il a de belles mains et un air de prince, dit le masque, certes quelque femme comme il faut a passé par là. Ma cousine, qui l'avait deviné, n'a pas su le débarbouiller. Dites-moi quelque chose de sa vie qui puisse me permettre de l'intriguer.

Ce couple qui suivait le jeune homme en chuchotant fut alors particulièrement observé par le masque aux épaules carrées.

— Cher monsieur Chardon, dit le baron du Châtelet en prenant le dandy par le bras, je vous présente une personne qui veut renouer connaissance avec vous...

—Cher baron Châtelet, répondit le jeune homme, cette personne m'a appris combien était ridicule le nom que vous me donnez. Une ordonnance du roi m'a rendu celui de mes ancêtres maternels, les Rubempré. Quoique les journaux aient annoncé ce fait, il concerne un si pauvre personnage que je ne rougis point de le rappeler à mes amis, à mes ennemis et aux indifférents : vous vous classerez où vous voudrez, mais je suis certain que vous ne désapprouverez point une mesure qui me fut conseillée par la baronne quand elle n'était encore que madame de Bargeton.

— Puisque vous m'avez reconnue, je ne puis plus vous intriguer, et ne saurais vous exprimer à quel point vous m'intriguez, lui dit à voix basse la marquise d'Espard tout étonnée de l'impertinence et de l'aplomb acquis par l'homme qu'elle avait jadis méprisé.

— Permettez-moi donc, madame, de conserver la seule chance que j'aie d'occuper votre pensée en restant dans ma pénombre mystérieuse, dit-il avec le sourire d'un homme qui ne veut pas compromettre un bonheur sûr.

La marquise ne put réprimer un petit mouvement sec en se sentant, suivant une expression anglaise, *coupée* par la précision de Lucien.

— Je vous fais mon compliment sur votre changement de position, dit le haut fonctionnaire.

— Et je le reçois comme vous me l'adressez, répliqua Lucien en saluant la marquise avec une grâce infinie.

— Le fat! dit à voix basse le baron à madame d'Espard, il a des ancêtres!

— Chez les jeunes gens, la fatuité, quand elle

ombe sur nous, annonce presque toujours un onheur très-haut situé, car, entre vous autres, lle annonce la mauvaise fortune. Aussi voudrais-je onnaître celle de nos amies qui a pris ce bel oiseau ous sa protection, peut-être aurais-je alors la posibilité de m'amuser ce soir. Mon billet anonyme st peut-être une méchanceté préparée par quelque vale, car il y est question de lui : son impertience lui aura été dictée. Espionnez-le, je vais rendre le bras du duc de Navarreins, vous saurez ien me retrouver.

Au moment où madame d'Espard allait aborder on parent, le masque mystérieux se plaça entre le et le duc pour lui dire à l'oreille : — Lucien ous aime, il est l'auteur du billet, votre cavalier t son plus grand ennemi, pouvait-il s'expliquer evant lui ? Puis il s'éloigna, la laissant en proie à ne double surprise. La marquise ne savait personne au monde capable de jouer le rôle de ce masue, elle craignait un piége, elle alla s'asseoir et cacha. Le baron Châtelet, à qui Lucien avait reanché son *du* ambitieux avec une affectation qui ntait une vengeance longtemps rêvée, suivit à stance ce merveilleux dandy et rencontra bientôt n jeune homme auquel il crut pouvoir parler à eur ouvert.

— Eh bien, Rastignac, avez-vous vu Lucien ? a fait peau neuve.

— Si j'étais aussi joli garçon, je serais encore us riche que lui, répondit le jeune élégant d'un n léger mais fin qui exprimait une raillerie atque.

— Non, lui dit à l'oreille le gros masque en lui ndant mille railleries pour une par la manière nt il accentua le monosyllabe.

Rastignac, qui n'était pas homme à dévorer une sulte, resta comme frappé de la foudre, et se ssa mener dans l'embrasure d'une fenêtre par e main de fer qu'il lui fut impossible de secouer.

— Jeune coq sorti du poulailler de maman Vauer, vous à qui le cœur a manqué pour saisir les llions du papa Taillefer quand le plus fort de uvrage était fait, sachez, pour votre sûreté pernnelle, que si vous ne vous comportez pas avec cien comme avec un frère que vous aimeriez, us êtes dans nos mains sans que nous soyons dans vôtres. Silence et dévouement, ou j'entre dans tre jeu pour renverser vos quilles. Lucien de Rumpré est protégé par le plus grand pouvoir d'aurd'hui, l'Église. Choisissez entre la vie ou la ort. Votre réponse ?

Rastignac eut le vertige comme un homme qui réveille à côté d'une lionne ; il eut peur, mais s témoins : les hommes les plus courageux s'andonnent alors à la peur.

— Il n'y a que *lui* pour oser..., se dit-il à lui-même.

Le masque lui serra la main pour l'empêcher de finir sa phrase : — Agissez comme si c'était *lui !* dit-il.

Rastignac se conduisit alors comme un millionnaire sur la grande route en se voyant mis en joue par un brigand : il capitula.

— Mon cher baron, dit-il à Châtelet vers lequel il revint, si vous tenez à votre position, traitez Lucien de Rubempré comme un haut personnage.

Le masque laissa échapper un imperceptible geste de satisfaction, et se remit sur la trace de Lucien.

— Mon cher, répondit le baron justement étonné, vous avez bien rapidement changé d'opinion sur son compte.

— Aussi rapidement que ceux qui sont au centre et votent avec la droite, répondit Rastignac à ce député, dont la voix manquait depuis peu de jours au ministère.

— Est-ce qu'il y a des opinions aujourd'hui ? il n'y a plus que des intérêts, répliqua des Lupeaulx qui les écoutait. De quoi s'agit-il ?

— Du sieur de Rubempré que Rastignac veut me donner pour un personnage, dit le député au secrétaire général.

— Mon cher baron, lui répondit des Lupeaulx d'un air grave, M. de Rubempré est un jeune homme du plus grand mérite et bien appuyé. Je me croirais très-heureux de renouer connaissance avec lui.

— Le voilà qui va tomber dans le guêpier des roués de l'époque, les journalistes, dit Rastignac.

Les trois interlocuteurs se tournèrent vers un coin où se tenaient quelques beaux esprits, des hommes plus ou moins célèbres, et plusieurs élégants. Ces messieurs mettaient en commun leurs observations, leurs bons mots et leurs médisances, en essayant de s'amuser ou en attendant quelque amusement. Dans cette troupe si bizarrement composée se trouvaient des gens avec qui Lucien avait eu des relations mêlées de procédés ostensiblement bons et de mauvais services cachés.

— Eh bien, Lucien, mon enfant, mon cher amour, nous voilà rempaillé, rafistolé. D'où venons-nous ? nous avons donc remonté sur notre bête ? bravo, mon gars ! lui dit Blondet en quittant le bras de Finot pour prendre familièrement Lucien par la taille et le serrer contre son cœur.

Andoche Finot était le propriétaire du journal où Lucien avait travaillé gratis et dont Blondet faisait la fortune par sa collaboration, comme il devait faire celle de l'homme par la sagesse de ses conseils et la profondeur de ses vues. Finot et Blondet personnifiaient Bertrand et Raton, à cette différence près que le chat de La Fontaine finit par s'aperce-

voir de sa duperie, et que, tout en se sachant dupé, Blondet servait toujours Finot. Ce brillant condottiere de plume devait en effet être continuellement esclave. Finot cachait une volonté brutale sous des dehors lourds, sous les pavots d'une bêtise impertinente, frottée d'esprit comme le pain d'un manœuvre est frotté d'ail, il savait engranger ce qu'il glanait, les idées et les écus, à travers les champs de la vie dissipée que mènent les gens de lettres et les gens d'affaires politiques. Blondet, pour son malheur, avait mis sa force à la solde de ses vices et de sa paresse, il était toujours surpris par le besoin; il appartenait au pauvre clan des gens éminents qui peuvent tout pour la fortune d'autrui sans rien pouvoir pour la leur, des Aladins qui se laissent emprunter leur lampe. Ces admirables conseillers ont l'esprit perspicace et juste quand il n'est pas tiraillé par l'intérêt personnel; chez eux, c'est la tête et non le bras qui agit; de là le décousu de leurs mœurs, et de là le blâme dont les accablent les esprits inférieurs. Blondet partageait sa bourse avec le camarade qu'il avait blessé la veille; il dînait, trinquait, couchait avec celui qu'il égorgeait le lendemain; ses amusants paradoxes justifiaient tout; il acceptait le monde entier comme une plaisanterie, il ne voulait pas être pris au sérieux. Jeune, aimé, presque célèbre, heureux, il ne s'occupait pas, comme Finot, d'acquérir la fortune nécessaire à l'homme âgé.

Le courage le plus difficile est peut-être celui dont Lucien avait besoin en ce moment pour couper Blondet comme il venait de couper madame d'Espard et Châtelet. Malheureusement, chez lui, les jouissances de la vanité gênaient l'exercice de l'orgueil, qui certes est le principe de beaucoup de grandes choses. Sa vanité avait triomphé dans sa précédente rencontre, il s'était montré riche, heureux et dédaigneux avec deux personnes qui jadis l'avaient dédaigné pauvre et misérable; mais un poëte pouvait-il, comme un diplomate vieilli, rompre en visière à deux soi-disant amis qui l'avaient accueilli dans sa misère, chez lesquels il avait couché durant les jours de détresse? Finot, Blondet et lui s'étaient avilis de compagnie, ils avaient roulé dans des orgies rarement payées. Comme ces soldats qui ne savent pas placer leur courage, Lucien fit alors ce que font bien des gens de Paris, il compromit de nouveau son caractère en acceptant une poignée de main de Finot, en ne se refusant pas à la caresse de Blondet. Quiconque a trempé dans le journalisme, ou y trempe encore, est dans la nécessité cruelle de saluer des hommes qu'il méprise, de sourire à son meilleur ennemi, de pactiser avec les plus fétides bassesses, de se salir les doigts en voulant payer ses agresseurs avec leur monnaie. On s'habitue à voir faire le mal, à le laisser passer, on commence par l'approuver, on finit par le commettre. A la longue, l'âme sans cesse maculée par de honteuses et continuelles transactions s'amoindrit, le ressort des pensées nobles se rouille, les gonds de la banalité s'usent et tournent d'eux-mêmes; les Alcestes deviennent des Philintes, les caractères se détrempent, les talents s'abâtardissent, la foi dans les belles œuvres s'envole; tel qui voulait s'enorgueillir de ses pages, se dépense en de tristes articles que sa conscience lui signale tôt ou tard comme autant de mauvaises actions. On était venu pour être un grand écrivain, on se trouve un impuissant folliculaire. Comme une fille repentie qui rencontre deux prostituées en exercice, Lucien ne sut rien répondre au patelinage de Blondet dont l'esprit exerçait d'ailleurs sur lui d'irrésistibles séductions, et qui conservait l'ascendant du corrupteur sur l'élève.

— Avez-vous hérité d'un oncle? lui dit Finot d'un air railleur.

— Vous savez bien, mes maîtres, qu'il y a souvent de bons coups dans notre métier, lui répondit Lucien sur le même ton.

— Vous en avez attrapé un? reprit Andoche Finot avec la suffisante impertinence que déploie l'exploitant envers son exploité.

— Un qui peut me permettre de rembourser tous mes amis, répliqua Lucien dont la vanité, blessée par la supériorité qu'affectait le rédacteur en chef, lui rendit l'esprit de sa nouvelle position.

— Finot, te voilà devancé par ce garçon-là, je te l'ai prédit. Lucien a du talent, tu ne l'as pas ménagé, tu l'as roué; repens-toi, gros butor, reprit Blondet, qui, fin comme le musc, vit plus d'un secret dans l'accent, dans le geste, dans l'air de Lucien, et sut, tout en l'adoucissant, resserrer par ces paroles la gourmette de la bride. A genoux devant une supériorité que tu n'auras jamais, quoique tu sois Finot! Admets monsieur, et sur-le-champ, au nombre des hommes forts à qui l'avenir appartient, il est des nôtres! Spirituel et beau, ne doit-il pas arriver par tes *quibuscumque viis?* Le voilà dans sa bonne armure de Milan, avec sa puissante dague à moitié tirée, et son pennon arboré! Tudieu, Lucien, où as-tu volé ce joli gilet? il n'y a que l'amour pour broder ces étoffes. Avons-nous un domicile? Dans ce moment, j'ai besoin de savoir les adresses de mes amis, je ne sais où coucher. Finot m'a mis à la porte pour ce soir, sous le vulgaire prétexte d'une bonne fortune.

— Mon cher, répondit Lucien, j'ai mis en pratique un axiome avec lequel on est sûr de vivre tranquille : *Fuge, late, tace!* Je vous laisse.

— Mais je ne te laisse pas que tu ne t'acquittes

envers moi d'une dette sacrée, ce petit souper, hein?

— Quoi? reprit Lucien avec un geste d'impatience.

— Tu ne t'en souviens pas? Voilà où je reconnais la prospérité d'un ami : il n'a plus de mémoire.

— Il sait ce qu'il nous doit, je suis garant de son cœur, reprit Finot en saisissant la plaisanterie.

— Rastignac, dit Blondet en prenant le jeune élégant par le bras au moment où il arrivait en haut du foyer auprès de la colonne où se tenaient les soi-disant amis, il s'agit d'un souper, vous serez des nôtres... A moins que monsieur, reprit-il sérieusement en montrant Lucien, ne persiste à nier une dette d'honneur : il le peut!

— M. de Rubempré en est incapable, dit Rastignac qui pensait à autre chose qu'à une mystification.

— Voilà Bixiou, s'écria Blondet, il en sera, rien de complet sans lui : sans lui, le vin de Champagne m'empâte la langue et je trouve tout fade, même le piment de mes épigrammes.

— Mes amis, dit Bixiou, je vois que vous êtes réunis autour de la merveille du jour; notre cher Lucien recommence les Métamorphoses d'Ovide. De même que les dieux se changeaient en de singuliers légumes et autres pour séduire des femmes, il a changé le chardon en gentilhomme pour séduire, quoi? Louis XVIII. Mon petit Lucien, dit-il en le prenant par un bouton de son habit, un écrivain libéral qui passe aux ultras mérite un joli charivari. A leur place, dit l'impitoyable railleur en montrant Finot et Blondet, je t'entamerais dans leur petit journal, tu leur rapporterais une centaine de francs, dix colonnes de bons mots.

— Bixiou, dit Blondet, un Amphitryon est sacré vingt-quatre heures auparavant et douze heures après la fête : notre illustre ami nous donne à souper, pour célébrer ses adieux à notre infâme corporation.

— Comment, comment, reprit Bixiou, mais quoi de plus nécessaire que de sauver un grand nom de l'oubli, que de doter l'indigente aristocratie d'un homme de talent? Lucien, tu as l'estime de la presse dont tu étais le plus bel ornement, et nous te soutiendrons. Finot, un entre filets aux premiers Paris! Blondet, une tartine insidieuse à la quatrième page de ton journal! Portons notre ami sur le pavois de papier timbré qui fait et défait les réputations.

— Et peut-être les trônes, ajouta Finot.

— Le voilà, dit Blondet. Oui, tout son esprit, c'est de dire : Tue, quand un plaisant a dit légèrement : Assomme!

— Si tu veux à souper, reprit Lucien à Blondet pour se défaire de cette troupe qui menaçait de se grossir, il me semble que tu n'avais pas besoin d'employer l'hyperbole et la parabole avec un ancien ami, comme si c'était un niais. A demain soir, chez Lointier, dit-il vivement en voyant venir une femme, et il s'élança vers elle.

— Oh! oh! oh! dit Bixiou sur trois tons et d'un air railleur en paraissant reconnaître le masque au-devant duquel allait Lucien, ceci mérite confirmation. Il suivit le joli couple, le devança, l'examina, revint, et dit, à la grande satisfaction de tous ces envieux intéressés à savoir d'où provenait le changement de fortune de Lucien : — Mes amis, vous connaissez de longue main la bonne fortune du sire de Rubempré, c'est l'ancien rat de des Lupeaulx.

— Qui? la Torpille, dit Blondet.

En entendant ce nom, le masque aux formes athlétiques laissa échapper un mouvement qui, bien que concentré, fut surpris par Rastignac.

L'une des perversités maintenant oubliées, mais en usage au commencement de ce siècle, était le luxe des rats. Un rat, mot déjà vieilli, s'appliquait à une enfant de dix à onze ans, comparse à quelque théâtre, surtout à l'Opéra, que les débauchés formaient pour le vice et l'infamie. Un rat était une espèce de page infernal, un gamin femelle à qui se pardonnaient les bons tours; le rat pouvait tout prendre, il fallait s'en défier comme d'un animal dangereux, il introduisait dans la vie un élément de gaieté comme jadis les Scapin, les Sganarelle et les Frontin dans l'ancienne comédie. Un rat était trop cher, il ne rapportait ni honneur, ni profit, ni plaisir; la mode des rats passa si bien, qu'aujourd'hui peu de personnes savent ce détail intime de la vie élégante avant la Restauration.

— Quelle perte irréparable fait l'élite de la littérature, de la science, de l'art et de la politique! dit Blondet. La Torpille est la seule fille de joie en qui se rencontre l'étoffe d'une belle courtisane. L'instruction ne l'avait pas gâtée, elle ne sait ni lire ni écrire, elle nous aurait compris. Nous aurions doté notre époque d'une de ces magnifiques figures aspasiennes sans lesquelles il n'y a pas de grand siècle. Voyez comme la Dubarry va bien au dix-huitième siècle, Ninon de l'Enclos au dix-septième, Marion de Lorme au seizième, Impéria au quinzième, Flora à la république romaine, qu'elle fit son héritière, et qui put payer sa dette avec sa succession. Que serait Horace sans Lydie, Tibulle sans Délie, Catulle sans Lesbie, Properce sans Cynthie, Démétrius sans Lamie, qui fait aujourd'hui sa gloire? Et sans toutes ces reines, que serait l'empire des Césars? Laïs, Rhodope sont la Grèce et l'Égypte; et toutes sont la poésie des siècles où elles ont vécu. Cette poésie manque à Napoléon, la veuve de sa

grande armée est une plaisanterie de caserne Maintenant, en France, où c'est à qui trônera, certes, il y a un trône vacant! A nous tous, nous pouvions faire une reine. Moi j'aurais donné une tante à la Torpille, car sa mère est trop authentiquement morte au champ du déshonneur, du Tillet lui aurait payé un hôtel, Couture une voiture, Rastignac des laquais, des Lupeaulx un cuisinier, Finot des chapeaux, Bixiou lui aurait fait ses mots; l'aristocratie serait venue s'amuser chez elle, où nous aurions appelé les artistes sous peine d'articles mortifères; elle aurait été magnifique d'impertinence, écrasante de luxe; elle aurait eu des opinions, on aurait lu chez elle un chef-d'œuvre dramatique défendu; elle n'aurait pas été libérale, une courtisane est essentiellement monarchique. Ah! quelle perte! elle devait embrasser tout son siècle, elle aime avec un petit jeune homme! Lucien en fera quelque chien de chasse!

— Aucune des puissances femelles que tu nommes n'a barboté dans la rue, dit Finot, et ce joli rat a roulé dans la fange.

— Comme la graine d'un lis dans son terreau, reprit Blondet, elle s'y est embellie, elle y a fleuri. De là vient sa supériorité. Ne faut-il pas avoir tout connu pour créer le rire et la joie qui tiennent à tout?

— Il a raison, dit un feuilletoniste nommé Vernou qui jusqu'alors avait observé sans parler, la Torpille sait rire et faire rire. Cette science des grands auteurs et des grands acteurs appartient à ceux qui ont pénétré toutes les profondeurs sociales. Cette fille, à dix-huit ans, a déjà connu la plus haute opulence, la plus basse misère, les hommes à tous les étages. Elle a comme une baguette magique avec laquelle elle déchaîne les appétits brutaux si violemment comprimés chez les hommes qui ont encore du cœur en s'occupant de politique ou de science, de littérature ou d'art. Il n'y a pas de femme dans Paris qui puisse dire comme elle à l'animal: Sors! Et l'animal quitte sa loge, et il se roule dans les excès; elle vous met à table jusqu'au menton, elle vous aide à boire, à fumer, elle est le sel chanté par Rabelais et qui, jeté sur la matière, l'anime et l'élève jusqu'aux merveilleuses régions de l'art: sa robe déploie des magnificences inouïes, ses doigts laissent tomber à temps leurs pierreries, comme sa bouche les sourires; elle donne à toute chose l'esprit de la circonstance; son jargon petille de traits piquants; elle a le secret des onomatopées les mieux colorées et les plus colorantes; elle ...!

— Tu perds cent sous de feuilleton, dit Bixiou en l'interrompant, la Torpille est infiniment mieux que tout cela: vous avez tous été plus ou moins ses amants, nul de vous ne peut dire qu'elle a été sa maîtresse; elle peut toujours vous avoir, vous ne l'aurez jamais. Vous forcez sa porte, vous avez un service à lui demander...

— Oh! elle est plus généreuse qu'un chef de brigands qui fait bien ses affaires, et plus dévouée que le meilleur camarade de collége, dit Blondet: on peut lui confier sa bourse et son secret. Mais ce qui me la faisait élire pour reine, c'est son indifférence bourbonnienne pour le favori tombé.

— Elle est comme sa mère: beaucoup trop chère, dit des Lupeaulx qui survint. La belle Hollandaise aurait mangé les revenus de l'archevêque de Tolède.

— Trop chère, comme Raphaël, comme Rubens, comme Titien, comme Boulle, comme tous les artistes de génie, dit Blondet.

— Jamais Esther n'a eu cette apparence de femme comme il faut, dit alors Rastignac en montrant le masque à qui Lucien donnait le bras. Je parie pour la duchesse de Chaulieu.

— Il n'y a pas de doute, reprit du Châtelet, et la fortune de M. de Rubempré s'explique.

—Ah! l'Église sait choisir ses lévites; quel joli secrétaire d'ambassade il fera! dit des Lupeaulx.

— D'autant plus, reprit Rastignac, que Lucien est homme de talent. Ces messieurs en ont eu plus d'une preuve, ajouta-t-il en regardant Blondet et Finot.

— Oui, le gars est délié, il ira loin, dit Blondet.

— Eh bien, répliqua Bixiou en regardant des Lupeaulx, j'en appelle à monsieur le secrétaire général et maître des requêtes, ce masque est la Torpille, je gage un souper...

— Je tiens le pari, dit Châtelet intéressé à savoir la vérité.

— Allons, des Lupeaulx, dit Finot, voyez à reconnaître les oreilles de votre ancien rat.

— Il n'y a pas besoin de commettre un crime de lèse-masque, reprit Bixiou, la Torpille et Lucien vont revenir jusqu'à nous en remontant le foyer, je m'engage à vous prouver alors que c'est elle.

— Il est donc revenu sur l'eau, notre ami Lucien! dit un semi-journaliste nommé Couture qui se joignit au groupe, je le croyais retourné dans l'Angoumois pour le reste de ses jours. A-t-il découvert quelque secret contre les Anglais?

— Il a fait ce que tu ne feras pas de sitôt, répondit Rastignac, il a tout payé.

Le masque hocha la tête en signe d'assentiment.

— En se rangeant à son âge, un homme se dérange bien, il n'a plus d'audace, il devient rentier, reprit Couture.

— Oh! celui-là sera toujours grand seigneur, et il y aura toujours en lui une indépendance d'idées

qui le mettra au-dessus de bien des hommes soi-disant supérieurs, répondit Rastignac.

En ce moment tous examinaient, comme des maquignons examinent un cheval à vendre, le délicieux objet du pari. Ces juges vieillis dans la connaissance des dépravations parisiennes, tous d'un esprit supérieur et chacun à des titres différents, également corrompus, également corrupteurs, tous voués à des ambitions effrénées, habitués à tout supposer, à tout deviner, avaient les yeux ardemment fixés sur une femme masquée, une femme qui ne pouvait être déchiffrée que par eux. Eux et quelques habitués du bal de l'Opéra savaient seuls reconnaître sous le long linceul du domino noir, sous son capuchon, sous son collet tombant qui rendent les femmes méconnaissables, la rondeur des formes, les particularités du maintien et de la démarche, le mouvement de la taille, le port de la tête, les choses les moins saisissables aux yeux vulgaires et les plus faciles à voir pour eux. Malgré cette enveloppe informe, ils purent donc reconnaître le plus émouvant des spectacles, celui que présente à l'œil une femme animée par un véritable amour. Que ce fût la Torpille ou la duchesse, le premier ou le dernier échelon de l'échelle sociale, cette créature était une admirable création, l'éclair des rêves heureux. Ces vieux jeunes gens, aussi bien que ces jeunes vieillards, éprouvèrent une sensation si vive qu'ils envièrent à Lucien le privilége sublime de cette métamorphose de la femme en déesse. Le masque était là comme s'il eût été seul avec Lucien, il n'y avait plus pour cette femme dix mille personnes, une atmosphère lourde et pleine de poussière; non, elle était sous la voûte céleste des amours, comme les madones de Raphaël sont sous leur ovale filet d'or. Elle ne sentait point les coudoiements. La flamme de son regard partait par les deux trous du masque et se ralliait aux yeux de Lucien. Le frémissement de son corps semblait avoir pour principe le mouvement même de son ami. D'où vient cette flamme qui rayonne autour d'une femme amoureuse et la signale entre toutes? d'où vient cette légèreté de sylphide qui change les lois de la pesanteur? Est-ce l'âme qui s'échappe? Le bonheur a-t-il des vertus physiques? L'ingénuité d'une vierge, les grâces de l'enfance se trahissent sous le domino. Quoique séparés, ces deux êtres ressemblaient à ces groupes de Flore et Zéphire savamment enlacés par les plus habiles statuaires, mais à un groupe marchant; mais c'était plus que de la sculpture, le plus grand des arts: Lucien et le masque rappelaient ces anges occupés de fleurs ou d'oiseaux, et que le pinceau de Gian-Bellini a mis sous les images de la virginité mère; ils appartenaient à la fantaisie, qui est au-dessus de l'art comme la cause est au-dessus de l'effet. Quand cette femme, qui oubliait tout, fut à un pas du groupe, Bixiou cria : Esther? L'infortunée tourna vivement la tête comme une personne qui s'entend appeler, reconnut le malicieux personnage et baissa la tête comme un agonisant qui a rendu le dernier soupir. Un rire strident partit, et le groupe fondit au milieu de la foule comme une troupe de mulots effrayés, qui du bord d'un chemin rentrent dans leurs trous. Rastignac seul ne s'en alla pas plus loin qu'il ne le devait pour ne pas avoir l'air de fuir les regards étincelants de Lucien, il put admirer deux douleurs également profondes quoique voilées: d'abord la pauvre Torpille abattue comme par un coup de foudre, puis le masque incompréhensible, le seul du groupe qui fût resté. Esther dit un mot à l'oreille de Lucien au moment où ses genoux fléchirent, et Lucien disparut avec elle en la soutenant. Rastignac les suivit du regard en demeurant abîmé dans ses réflexions.

— D'où lui vient ce nom de Torpille? lui dit une voix sombre qui l'atteignit aux entrailles, car elle n'était plus déguisée.

— C'est bien lui qui s'est encore échappé...

— Tais-toi, ou je t'égorge, répondit le masque en prenant une autre voix. Je suis content de toi, tu as tenu ta parole, aussi as-tu plus d'un bras à ton service. Sois muet comme la tombe, et avant de te taire, réponds à ma demande.

— Eh bien, cette fille est si attrayante qu'elle aurait engourdi l'empereur Napoléon, et qu'elle engourdirait quelqu'un de plus difficile à séduire : toi! répondit Rastignac en s'éloignant.

— Un instant, dit le masque. Je vais te montrer que tu dois ne m'avoir jamais vu.

L'homme se démasqua, et Rastignac hésita pendant un moment en ne trouvant rien du hideux personnage qu'il avait jadis connu dans la maison Vauquer.

—Le diable vous a permis de tout changer en vous, moins vos yeux qu'on ne saurait oublier, lui dit-il.

La main de fer lui serra le bras pour lui recommander un silence éternel. A trois heures du matin, des Lupeaulx et Finot trouvèrent l'élégant Rastignac à la même place, appuyé sur la colonne où l'avait laissé le terrible masque. Rastignac s'était confessé à lui-même : il avait été le prêtre et le pénitent, le juge et l'accusé. Il se laissa emmener à déjeuner, et revint chez lui parfaitement gris, mais taciturne.

LA FILLE REPENTIE.

Bien digne de son nom, la rue des Orties et ses

rues adjacentes déparent le Palais-Royal et la rue de Rivoli. Cette partie du plus brillant quartier de Paris conservera longtemps la souillure qu'y ont laissée les monticules produits par les immondices du vieux Paris, et sur lesquels il y eut autrefois des moulins. Ces rues étroites, sombres et boueuses, où s'exercent des industries peu soigneuses de leurs dehors, prend à la nuit une physionomie mystérieuse et pleine de contrastes. En venant des endroits lumineux de la rue Saint-Honoré, de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue de Richelieu, où se presse une foule incessante, où reluisent les chefs-d'œuvre de l'industrie, de la mode et des arts, tout homme à qui le Paris du soir est inconnu serait saisi d'une terreur triste en tombant dans le lacis de petites rues qui cercle cette lueur reflétée jusque sur le ciel. Une ombre épaisse succède à des torrents de gaz, de loin en loin un pâle réverbère jette sa lueur incertaine et fumeuse qui n'éclaire plus certaines impasses noires. Les passants vont vite et sont rares. Les boutiques sont fermées, celles qui sont ouvertes ont un mauvais caractère : c'est un cabaret malpropre et sans lumière, une boutique de lingère qui vend de l'eau de Cologne. Un froid malsain pose sur vos épaules son manteau moite. Il passe peu de voitures. Il y a des coins sinistres parmi lesquels se distingue la rue des Orties, le débouché du passage Saint-Guillaume, et quelques tournants de rues. Le conseil de la ville n'a pu rien faire encore pour laver cette grande léproserie, car la prostitution a depuis longtemps établi là son quartier général. Peut-être est-ce un bonheur pour le monde parisien que de laisser à ces ruelles leur aspect ordurier; qui les traverse le jour ne peut se figurer ce qu'elles deviennent à la nuit; elles sont sillonnées par des êtres bizarres qui ne sont d'aucun monde : des formes à demi nues et blanches meublent les murs, l'ombre est animée; il se coule entre la muraille et le passant des toilettes qui marchent et qui parlent; des portes se mettent à rire aux éclats; il tombe dans l'oreille de ces paroles que Rabelais prétend s'être gelées et qui fondent, des ritournelles sortent d'entre les pavés. Le bruit n'est pas vague, il signifie quelque chose : quand il est rauque, c'est une voix; mais s'il ressemble à un chant, il n'a plus rien d'humain, il approche du sifflement. Il part souvent des coups de sifflet. Enfin les talons de botte ont je ne sais quoi de provoquant et de moqueur. Cet ensemble de choses donne le vertige. Les conditions atmosphériques y sont changées : on y a chaud en hiver et froid en été; mais quelque temps qu'il fasse, cette nature étrange offre toujours le même spectacle. Le monde fantastique d'Hoffmann est là. Le caissier le plus mathématique n'y trouve rien de réel après avoir repassé les détroits qui mènent aux rues vraies où il y a des passants, des boutiques et des quinquets.

Plus dédaigneuse, plus honteuse que les reines et que les rois du temps passé qui n'ont pas craint de s'occuper des courtisanes, l'administration ou la politique moderne n'ose plus envisager en face cette plaie des capitales. Certes, les mesures doivent changer avec les temps, et celles qui tiennent aux individus et à leur liberté sont délicates; mais peut-être devrait-on se montrer large et hardi sur les combinaisons purement matérielles, comme l'air, la lumière, les locaux. Le moraliste, l'artiste et le sage administrateur regretteront les anciennes galeries de bois du Palais-Royal où se parquaient ces brebis qui viendront toujours où vont les promeneurs, et il vaut mieux que les promeneurs aillent où elles sont. Qu'est-il arrivé? Aujourd'hui les parties les plus brillantes des boulevards, cette promenade enchantée, sont interdites le soir à la famille : la police n'a pas su profiter des ressources offertes, sous ce rapport, par quelques passages pour sauver la voie publique.

La grisette brisée par un mot au bal de l'Opéra, demeurait rue des Orties, dans une maison d'ignoble apparence. Accolée au mur d'une immense maison, cette construction mal plâtrée, sans profondeur et d'une hauteur prodigieuse, tirait son jour de la rue, et ressemblait à un bâton de perroquet : elle avait un appartement de deux pièces à chaque étage. Elle était desservie par un petit escalier mince plaqué contre la muraille et singulièrement éclairé par des châssis qui dessinaient extérieurement la rampe et où chaque palier était indiqué par un plomb, l'une des plus horribles particularités de Paris. La boutique et l'entre-sol appartenaient à un ferblantier, le propriétaire demeurait au premier, une vieille rentière habitait le second, les trois autres étages étaient occupés par des grisettes très-décentes qui trouvaient chez le propriétaire et la portière une considération et des complaisances nécessitées par la difficulté de louer une maison si singulièrement bâtie et située. La destination de ce quartier s'explique par l'existence d'une assez grande quantité de maisons semblables à celles-ci, dont le Commerce ne veut pas, et qui ne peuvent être exploitées que par des industries désavouées, précaires ou sans dignité.

A trois heures après midi, la portière, qui avait vu mademoiselle Esther ramenée mourante par un jeune homme, à deux heures du matin, venait de tenir conseil avec la voisine logée à l'étage supérieur, laquelle, avant de monter en voiture pour se rendre à quelque partie de plaisir, lui avait témoigné son inquiétude sur Esther : elle ne l'avait pas entendue remuer, Esther dormait sans doute encore; mais ce sommeil semblait suspect. Seule dans sa loge, la portière regrettait de ne pouvoir

aller s'enquérir de ce qui se passait au quatrième étage, où se trouvait le logement de mademoiselle Esther. Au moment où elle se décidait à confier au fils du ferblantier la garde de sa loge, espèce de niche pratiquée dans un enfoncement du mur, à l'entre-sol, un fiacre s'arrêta. Un homme enveloppé dans un manteau de la tête aux pieds, avec une évidente intention de cacher son costume ou sa qualité, en sortit et demanda mademoiselle Esther. La portière fut alors entièrement rassurée; le silence et la tranquillité de la recluse lui semblèrent parfaitement expliqués. Lorsque le visiteur monta les degrés au-dessus de la loge, la portière remarqua les boucles d'argent qui décoraient ses souliers, elle crut avoir aperçu la frange noire d'une ceinture de soutane; elle descendit et questionna le cocher, qui répon dit sans parler : la portière comprit encore.

Le prêtre frappa, ne reçut aucune réponse, entendit de légers soupirs, et força la porte d'un coup d'épaule, avec une vigueur que lui donnait sans doute la charité, mais qui chez tout autre aurait paru de l'habitude. Il se précipita dans la seconde pièce, et vit, devant une sainte Vierge en plâtre colorié, la pauvre Esther agenouillée, ou mieux, tombée sur elle-même, les mains jointes. La grisette expirait. Un réchaud de charbon consumé disait l'histoire de cette terrible matinée. Le capuchon et le mantelet du domino se trouvaient à terre. Le lit n'était pas défait. La pauvre créature, atteinte au cœur d'une blessure mortelle, avait tout disposé sans doute à son retour de l'Opéra. Une mèche de chandelle, figée dans la mare que contenait la bobèche du chandelier, apprenait combien Esther avait été absorbée par ses dernières réflexions. Un mouchoir trempé de larmes prouvait la sincérité de ce désespoir de Madeleine, dont la pose classique était celle de la courtisane irréligieuse. Ce repentir absolu fit sourire le prêtre. Inhabile à mourir, Esther avait laissé sa porte ouverte, sans calculer que l'air des deux pièces voulait une plus grande quantité de charbon pour devenir irrespirable; la vapeur l'avait seulement étourdie. L'air frais venu de l'escalier la rendit par degrés au sentiment de ses maux. Le prêtre demeura debout, perdu dans une sombre méditation, sans être touché de la divine beauté de cette fille, examinant ses premiers mouvements comme si c'eût été quelque animal. Ses yeux allaient de ce corps affaissé à des objets indifférents avec une apparente indifférence. Il regarda le bizarre mobilier de cette chambre, dont le carreau rouge, frotté, froid, était mal caché par un méchant tapis qui montrait la corde. Une couchette en bois peint, d'un vieux modèle, enveloppée de rideaux en calicot jaune à rosaces rouges; un seul fauteuil et deux chaises également en bois peint et couvertes du même calicot qui avait aussi fourni les draperies de la fenêtre; un papier à fond gris moucheté de fleurs, mais noirci par le temps et gras; une table à ouvrage en acajou, la cheminée encombrée d'ustensiles de cuisine de la plus vile espèce, deux falourdes entamées, un chambranle en pierre sur lequel étaient çà et là quelques verroteries mêlées à des bijoux, à des ciseaux; une pelote salie, des gants blancs et parfumés, un délicieux chapeau jeté sur le pot à l'eau, un châle de Ternaux qui bouchait la fenêtre, une robe élégante pendue à un clou, un petit canapé sec, sans coussins; d'ignobles socques cassés et des souliers mignons, des brodequins à faire envie à une reine, des assiettes de porcelaine commune ébréchées où se voyaient les restes du dernier repas, et encombrées de couverts en maillechort, l'argenterie du pauvre à Paris; un corbillon plein de pommes de terre et de linge à blanchir, un frais bonnet de gaze là-dessus; une mauvaise armoire à glace ouverte et déserte sur les tablettes de laquelle se voyaient des reconnaissances du Mont-de-Piété : tel était l'ensemble de choses lugubres et joyeuses, misérables et riches, qui frappait le regard. Ces vestiges de luxe dans ces tessons, ce ménage si bien approprié à la vie bohémienne de cette fille abattue dans ses linges défaits comme un cheval mort dans son harnais, sous son brancard cassé, empêtré dans ses guides, ce spectacle étrange faisait-il penser le prêtre? Se disait-il qu'au moins cette créature égarée devait être désintéressée pour accoupler une telle pauvreté avec l'amour d'un jeune homme riche? Attribuait-il le désordre du mobilier au désordre de la vie? Eprouvait-il de la pitié, de l'effroi? Sa charité s'émouvait-elle? Qui l'eût vu les bras croisés, le front soucieux, les lèvres crispées, l'œil âpre, l'aurait cru préoccupé de sentiments sombres, haineux, de réflexions qui se contrariaient, de projets sinistres. Il était certes insensible aux jolies rondeurs d'un sein presque écrasé sous le poids du buste fléchi, et aux formes délicieuses de la Vénus accroupie qui paraissaient sous le noir de la jupe, tant la mourante était rigoureusement ramassée sous elle-même. L'abandon de cette tête, qui vue par derrière offrait au regard la nuque blanche, molle et flexible, les belles épaules d'une nature hardiment développée, ne l'émouvait point, il ne relevait pas Esther, il ne semblait pas entendre les aspirations déchirantes par lesquelles se trahissait son retour à la vie. Il fallut un sanglot horrible et le regard effrayant que lui lança cette fille pour qu'il daignât la relever et la porter sur le lit avec une facilité qui révélait une force prodigieuse.

— Lucien! dit-elle en murmurant.

— L'amour revient, la femme n'est pas loin, dit le prêtre avec une sorte d'amertume.

La victime des dépravations parisiennes aperçut alors le costume de son libérateur, et dit, avec le sourire de l'enfant quand il met la main sur une chose enviée : — Je ne mourrai donc pas sans m'être réconciliée avec le Ciel.

— Vous pourrez expier vos fautes, dit le prêtre en lui mouillant le front avec de l'eau, et lui faisant respirer une burette de vinaigre qu'il trouva dans un coin.

— Je sens que la vie, au lieu de m'abandonner, afflue en moi, dit-elle après avoir reçu les soins du prêtre et en lui exprimant sa gratitude par des gestes pleins de naturel, attrayante pantomime que les Grâces auraient déployée pour séduire, et qui justifiait déjà le surnom de cette étrange fille.

— Vous sentez-vous mieux? demanda l'ecclésiastique en lui donnant un verre d'eau sucrée à boire.

Cet homme semblait au fait de ces singuliers ménages : il y connaissait tout, il était là comme chez lui, privilége qui n'appartient qu'aux rois, aux filles et aux voleurs.

— Quand vous serez tout à fait bien, reprit-il, vous me direz les raisons qui vous ont portée à commettre votre dernier crime, ce suicide commencé.

— Mon histoire est bien simple, mon père, répondit-elle. Il y a trois mois, je vivais dans le désordre où je suis née. J'étais la dernière des créatures et la plus infâme, maintenant je suis seulement la plus malheureuse de toutes. Permettez-moi de ne rien vous raconter de ma pauvre mère, morte assassinée...

— Par un officier, dans une maison suspecte, dit le prêtre en l'interrompant. Je connais votre origine, et sais que si une personne de votre sexe peut jamais être excusée de mener une vie honteuse, c'est vous à qui les bons exemples ont manqué...

— Hélas! je n'ai pas été baptisée, et n'ai reçu les enseignements d'aucune religion.

— Tout est donc encore réparable, reprit le prêtre, pourvu que votre foi, votre repentir, soient sincères et sans arrière-pensée.

— Lucien et Dieu remplissent mon cœur, dit-elle avec une touchante ingénuité.

— Vous auriez pu dire Dieu et Lucien, répliqua le prêtre en souriant. Vous me rappelez l'objet de ma visite : n'omettez rien de ce qui concerne ce jeune homme.

— Vous venez pour lui? demanda-t-elle avec une expression amoureuse qui eût attendri tout autre prêtre. Oh! il s'est douté du coup.

— Non, répondit-il, ce n'est pas de votre mort, mais de votre vie que l'on s'inquiète. Allons, expliquez-moi vos relations.

— En un mot, dit-elle en tremblant au ton brusque de l'ecclésiastique, mais en femme que la brutalité ne surprenait plus, Lucien est Lucien, le plus beau jeune homme et le meilleur des êtres vivants ; mais si vous le connaissez, mon amour doit vous sembler bien naturel. Je l'ai rencontré par hasard, il y a trois mois, à l'Ambigu-Comique, où j'étais allée un jour de sortie, car nous avions un jour par semaine. Le lendemain vous comprenez bien que je me suis affranchie sans permission. L'amour était entré dans mon cœur et m'avait si bien changée, qu'en revenant du théâtre je ne me reconnaissais plus moi-même; je me faisais horreur. Jamais Lucien n'a pu rien savoir. Au lieu de lui dire où j'étais, je lui ai donné l'adresse de ce logement où demeurait alors une de mes amies, qui a eu la complaisance de me le céder. Je vous jure ma parole sacrée...

— Il ne faut point jurer.

— Est-ce donc jurer que de donner sa parole sacrée? Eh bien, depuis ce jour j'ai travaillé dans cette chambre, comme une perdue, à faire des chemises à vingt-huit sous de façon, afin de vivre d'un travail honnête. Pendant un mois, je n'ai mangé que des pommes de terre pour rester sage et digne de Lucien, qui m'aime et me respecte comme la plus vertueuse des vertueuses. J'ai fait ma déclaration en forme à la police, pour reprendre mes droits, et je suis soumise à deux ans de surveillance. Eux qui sont si faciles pour vous inscrire sur les registres d'infamie, deviennent d'une excessive difficulté pour vous en rayer. Tout ce que je demandais au Ciel était de protéger ma résolution. J'aurai dix-huit ans au mois d'avril : à cet âge, il y a de la ressource. Il me semble, à moi, que je ne suis née qu'il y a trois mois... Je priais le bon Dieu tous les matins, et lui demandais de permettre que jamais Lucien ne connût ma vie. J'ai acheté cette Vierge que vous voyez, je la priais à ma manière, vu que je ne sais point de prières ; je ne sais ni lire, ni écrire ; je ne suis jamais entrée dans une église, je n'ai jamais vu le bon Dieu qu'aux processions...

— Que dites-vous donc à la Vierge?

— Je lui parle comme je parle à Lucien, avec ces élans d'âme qui le font pleurer...

— Ah ! il pleure...

— De joie, dit-elle vivement. Pauvre chat, nous nous entendons si bien que nous avons une même âme ! Il est si gentil, si caressant, si doux de cœur, d'esprit, de manières. Il dit qu'il est poëte, moi je dis qu'il est dieu... Pardon ! mais vous autres prêtres vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, et il

i'y a d'ailleurs que nous qui connaissons assez les iommes pour apprécier un Lucien : c'est aussi rare qu'une femme sans péché. Quand on le rencontre, on ne peut plus aimer que lui : voilà. Mais à un pareil être il faut sa pareille. Je voulais donc être digne d'être aimée par lui. De là est venu mon malheur. Hier, à l'Opéra, j'ai été reconnue par des eunes gens qui n'ont pas plus de cœur qu'il n'y a le pitié chez les tigres : encore m'entendrais-je avec un tigre! Le voile d'innocence que j'avais est tombé, eurs rires m'ont fendu la tête et le cœur! Ne croyez pas m'avoir sauvée, je mourrai de chagrin.

— Votre voile d'innocence! dit le prêtre, vous vez donc traité Lucien avec la dernière rigueur?

— Oh! mon père, comment vous qui le connaissez, me faites-vous une semblable question? épondit-elle en lui jetant un sourire superbe. On ne résiste pas à un dieu.

— Ne blasphémez pas, dit l'ecclésiastique d'une oix douce, personne ne peut ressembler à Dieu, exagération va mal au véritable amour, vous n'aviez pas pour votre idole un amour pur et vrai. Si ous aviez éprouvé le changement que vous vous antez d'avoir subi, vous eussiez acquis les vertus qui sont l'apanage de l'adolescence, vous auriez onnu les délices de la chasteté, les délicatesses de a pudeur, ces deux gloires de la jeune fille. Vous l'aimez pas.

Esther fit un geste d'effroi que vit le prêtre, t qui n'ébranla point son impassibilité de confesseur.

— Oui, vous l'aimez pour vous et non pour lui, pour les plaisirs temporels qui vous charment, et non pour l'amour en lui-même. Si vous vous en êtes emparée ainsi, vous n'aviez pas ce tremblement sacré qu'inspire un être sur qui Dieu a mis le cachet les plus adorables perfections. Avez-vous songé que ous le dégradiez par votre impureté passée, que ous alliez corrompre un enfant par ces épouvantables délices qui vous ont mérité votre surnom glorieux d'infamie. Vous avez été inconséquente vec vous-même et avec votre passion d'un jour...

— D'un jour! répéta-t-elle en levant les yeux.

— De quel nom appeler un amour qui n'est pas éternel, qui ne nous unit pas, jusque dans l'avenir du chrétien, avec celui que nous aimons?

— Ah! je veux être catholique, cria-t-elle d'un on sourd et violent.

— Est-ce une fille qui n'a reçu ni le baptême de l'Église, ni celui de la science, qui ne sait ni lire, ni écrire, ni prier, qui ne peut faire un pas sans que les pavés ne se lèvent pour l'accuser, remarquable seulement par le fugitif privilége d'une beauté que a maladie enlèvera demain peut-être; est-ce cette créature avilie, dégradée, et qui connaissait sa dégradation : ignorante et moins aimante, vous eussiez été plus excusable; est-ce la proie future du suicide et de l'enfer, qui pouvait être la femme de Lucien de Rubempré?

Chaque phrase était un coup de poignard qui entrait à fond de cœur. A chaque phrase, les sanglots croissants, les larmes abondantes de la fille au désespoir, attestaient la force avec laquelle la lumière entrait à la fois dans son intelligence pure comme celle d'un sauvage, dans son âme enfin réveillée, dans sa nature sur laquelle la dépravation avait mis une couche de glace boueuse qui fondait alors au soleil de la foi.

— Pourquoi ne suis-je pas morte! était la seule idée qu'elle exprimait au milieu des torrents d'idées qui ruisselaient dans sa cervelle en la ravageant.

— Ma fille, dit le terrible juge, il est un amour qui ne s'avoue point devant les hommes, et dont les anges écoutent les confidences en souriant de plaisir.

— Lequel?

— L'amour sans espoir quand il inspire la vie, quand il y met le principe des dévouements, quand il ennoblit tous les actes par la pensée d'arriver à une perfection idéale. Oui, les anges approuvent cet amour, il mène à la connaissance de Dieu. Se perfectionner sans cesse pour se rendre digne de celui qu'on aime, lui faire mille sacrifices secrets, l'adorer de loin, donner son sang goutte à goutte, lui immoler son amour-propre, ne plus avoir ni orgueil, ni colère avec lui, lui dérober jusqu'à la connaissance des jalousies atroces qu'il échauffe au cœur, lui donner tout ce qu'il souhaite, fût-ce à notre détriment, aimer ce qu'il aime, avoir toujours le visage tourné vers lui pour le suivre sans qu'il le sache; cet amour, la religion vous l'eût pardonné, il n'offensait ni les lois humaines, ni les lois divines, et conduisait dans une autre voie que celle de vos sales voluptés...

En entendant cet horrible arrêt exprimé par un mot, et quel mot, et de quel accent fut-il accompagné! Esther fut en proie à une défiance assez légitime. Ce mot fut comme un coup de tonnerre qui trahit un orage près de fondre. Elle regarda ce prêtre, et il lui prit le saisissement d'entrailles qui tord le plus courageux en face d'un danger imminent et soudain. Aucun regard n'aurait pu lire ce qui se passait alors en cet homme; mais pour les plus hardis il y aurait eu plus à frémir qu'à espérer, à l'aspect de ses yeux jadis clairs et jaunes comme ceux des tigres, et sur lesquels les austérités et les privations avaient mis un voile semblable à celui qui se trouve sur les horizons au milieu de la canicule : la terre est chaude et lumineuse, on le voit, mais le

brouillard la rend indistincte, vaporeuse, elle est presque invisible. Une gravité tout espagnole, des plis profonds que les mille cicatrices d'une horrible petite vérole rendaient hideux, et semblables à des ornières déchirées, sillonnaient sa figure olivâtre et cuite par le soleil. La dureté de cette physionomie ressortait d'autant mieux, qu'elle était encadrée par la sèche perruque du prêtre qui ne se soucie plus de sa personne, une perruque pelée, d'un noir rouge à la lumière. Son buste d'athlète, ses mains de vieux soldat, sa carrure, ses fortes épaules appartenaient à ces cariatides que les architectes du moyen âge ont employées dans quelques palais italiens, et que rappellent imparfaitement celles du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les personnes les moins clairvoyantes eussent pensé que les passions les plus chaudes, ou des accidents peu communs, avaient jeté cet homme dans le sein de l'Église : certes, les plus étonnants coups de foudre avaient pu seuls le changer.

Les femmes qui ont mené la vie alors si violemment répudiée par Esther, arrivent à une indifférence absolue sur les formes extérieures de l'homme. Elles ressemblent au critique littéraire d'aujourd'hui, qui sous quelques rapports peut leur être comparé et qui arrive à une profonde insouciance des formules d'art : il a tant lu d'ouvrages, il en voit tant passer, il s'est tant accoutumé aux pages écrites, il a subi tant de dénoûments, il a vu tant de drames, il a tant fait d'articles sans dire ce qu'il pensait, en trahissant si souvent la cause de l'art en faveur de ses amitiés et de ses inimitiés, qu'il arrive au dégoût de toute chose et continue néanmoins à juger. Il faut un miracle pour qu'il produise une œuvre, de même que l'amour pur et noble exige un autre miracle pour éclore dans le cœur d'une courtisane. Le ton et les manières de ce prêtre, qui semblait échappé d'une toile de Zurbaran, parurent si hostiles à cette pauvre fille à qui la forme importait peu, qu'elle se crut moins l'objet d'une sollicitude, que le sujet nécessaire d'un plan. Sans pouvoir distinguer entre le patelinage de l'intérêt personnel et l'onction de la charité, car il faut bien être sur ses gardes pour reconnaître la fausse monnaie que donne un ami, elle se sentit comme entre les griffes d'un oiseau monstrueux et féroce qui tombait sur elle après avoir plané longtemps, et, dans son effroi, elle dit ces paroles d'une voix alarmée : — Je croyais les prêtres chargés de nous consoler, et vous m'assassinez !

A ce cri de l'innocence, l'ecclésiastique laissa échapper un geste, et fit une pause. Il se recueillit avant de répondre. Pendant cet instant, ces deux personnages, si singulièrement réunis, s'examinèrent à la dérobée. Le prêtre comprit la fille, sans que la fille pût comprendre le prêtre ; il renonça sans doute à quelque dessein qui menaçait la pauvre Esther, et revint à ses idées premières.

— Nous sommes les médecins des âmes, dit-il d'une voix douce, et nous savons quels remèdes conviennent.

— Il faut pardonner beaucoup à la misère, dit Esther qui, croyant s'être trompée, se coula à bas de son lit, se prosterna aux pieds de cet homme, baisa sa soutane avec une profonde humilité, et releva vers lui ses yeux baignés de larmes, en ajoutant : — Je croyais avoir beaucoup fait...

— Écoutez, mon enfant, votre fatale réputation a plongé dans le deuil la famille de Lucien ; on craint, et avec quelque justesse, que vous ne l'entraîniez dans la dissipation, dans un monde de folies...

— C'est vrai, c'est moi qui l'ai amené au bal pour l'intriguer.

— Vous êtes assez belle pour qu'il veuille triompher en vous aux yeux du monde, vous montrer avec orgueil et faire de vous comme un cheval de parade. S'il ne dépensait que son argent !... mais il dépensera son temps, sa force, il perdra le goût des belles destinées qu'on veut lui faire : au lieu d'être un jour ambassadeur, riche, admiré, glorieux, il aura été comme tant de gens débauchés qui ont noyé leurs talents dans la boue de Paris, l'amant d'une femme impure. Quant à vous, vous auriez repris plus tard votre première vie, après être un moment montée dans une sphère élégante : vous n'avez point en vous cette force que donne une bonne éducation, pour résister au vice et penser à l'avenir. Vous n'auriez pas mieux rompu avec vos compagnes que vous n'avez rompu avec les gens qui vous ont fait honte à l'Opéra, ce matin. Les vrais amis de Lucien, alarmés de l'amour que vous lui inspirez, ont suivi ses pas, ont tout appris ; pleins d'épouvante, ils m'ont envoyé vers vous, pour sonder vos dispositions et décider de votre sort ; mais s'ils sont assez puissants pour débarrasser la voie de ce jeune homme d'une pierre d'achoppement, ils sont miséricordieux. Sachez-le, ma fille : une personne aimée de Lucien a des droits à leur respect, comme un vrai chrétien adore la fange où, par hasard, rayonne la lumière divine. Je suis venu pour être l'organe de la pensée bienfaisante ; mais si je vous eusse trouvée entièrement perverse, et armée d'effronterie, d'astuce, corrompue jusqu'à la moelle, sourde à la voix du repentir, je vous eusse abandonnée à leur colère. Cette libération civile et politique, si difficile à obtenir, que la police a raison de tant retarder dans l'intérêt de la société même, et que je vous ai entendue souhaiter avec l'ardeur des vrais repentirs, la voici, dit le prêtre, en tirant de

a ceinture un papier de forme administrative. On ous a vue hier, cette lettre d'avis est datée d'au-ourd'hui, vous voyez combien sont puissants les ;ens que Lucien intéresse.

A la vue de ce papier, les tremblements convul-ifs que cause un bonheur inespéré agitèrent si ingé-uument Esther, qu'elle eut sur les lèvres un sou-ire fixe qui ressemblait à celui des insensées. Le prêtre s'arrêta, la regarda pour voir si, privée de 'horrible force que les gens corrompus tirent de eur corruption même, et revenue à sa frêle et déli-ate nature primitive, elle résisterait à tant d'im-pressions. Courtisane trompeuse, Esther eût joué la comédie, mais redevenue innocente et vraie, elle pouvait mourir, comme un aveugle opéré peut re-perdre la vue en se trouvant frappé par un jour trop vif. Cet homme voyait en ce moment la nature hu-maine à fond, et il restait dans un calme terrible par sa fixité : c'était une Alpe froide, blanche et voisine du ciel, inaltérable et sourcilleuse, aux flancs le granit, et cependant bienfaisante.

Les filles sont des êtres essentiellement mobiles qui passent sans raison de la défiance la plus hébé-tée à une confiance absolue; elles sont, sous ce rapport, au-dessous de l'animal; elles sont extrêmes en tout, dans leurs joies, dans leurs désespoirs, dans leur religion, dans leur irréligion; aussi de-viendraient-elles presque toutes folles, si la morta-lité qui leur est particulière ne les décimait, et s'il n'y avait d'heureux hasards pour quelques-unes d'entre elles. Pour pénétrer jusqu'au fond des mi-sères de cette horrible vie, il faudrait avoir vu jusqu'où la créature peut aller dans la folie, sans y rester, en voyant dans quelle violente extase était la Torpille aux genoux de ce prêtre. Elle regardait le papier libérateur avec une expression que Dante a oubliée, et qui surpassait les inventions de son enfer. Mais la réaction vint avec les larmes. La Torpille se releva, jeta ses bras autour du cou de cet homme, pencha la tête sur son sein, y versa des pleurs, baisa la rude étoffe qui couvrait son cœur, et sembla vouloir y pénétrer. Elle saisit cet homme, lui couvrit les mains de baisers, employa, mais dans une sainte effusion de reconnaissance, les chatteries de ses caresses, lui prodigua les noms les plus doux, lui dit, au travers de ses phrases sucrées, mille et mille fois : *Donnez-le-moi?* avec autant d'intonations différentes. Elle l'enveloppa de ses tendresses, le couvrit de ses regards avec une rapidité qui le saisit sans défense, elle finit par engourdir sa colère! Le prêtre connut comment elle avait mérité son surnom, il comprit combien il était difficile de résister à cette charmante créature, il devina tout à coup l'amour de Lucien et ce qui avait séduit un poëte.

Une passion semblable cache, entre mille attraits, un hameçon lancéolé pour les âmes élevées des artistes. Ces passions, inexplicables pour la foule, sont parfaitement expliquées par cette soif du beau idéal qui distingue les êtres créateurs. N'est-ce pas ressembler un peu aux anges chargés de ramener les coupables à des sentiments meilleurs? n'est-ce pas créer que de purifier un pareil être? Quel allè-chement que de mettre d'accord la beauté morale et la beauté physique! Quelle jouissance d'orgueil si l'on réussit! Quelle belle tâche que celle qui n'a d'autre instrument que l'amour! Ces alliances, illus-trées d'ailleurs par l'exemple d'Aristote, de Socrate, de Platon, d'Alcibiade, de Céthégus, de Pompée, et si monstrueuses aux yeux du vulgaire, sont fon-dées sur le sentiment qui a porté Louis XIV à bâtir Versailles, qui jette les hommes dans toutes les entreprises fameuses : convertir les miasmes d'un marais en un monceau de parfums entouré d'eaux vives; mettre un lac sur une colline, comme le prince de Conti à Nointel; ou les vues de la Suisse à Cassan, comme le fermier général Bergeret. Enfin c'est l'art qui fait irruption dans la morale.

Le prêtre, honteux d'avoir cédé à cette tendresse, repoussa vivement Esther, qui s'assit honteuse aussi, car il lui dit : — Vous êtes toujours courtisane! Et il remit froidement la lettre dans sa ceinture.

Esther ne cessa de regarder l'endroit de la cein-ture où était le papier, comme un enfant qui n'a qu'un désir en tête.

— Mon enfant, votre mère était juive, et vous n'avez pas été baptisée, mais vous n'avez pas non plus été menée à la synagogue, vous êtes dans les limbes religieuses où sont les petits enfants...

— Les petits enfants! répéta-t-elle d'une voix attendrie.

— Comme vous êtes dans les cartons de la police un chiffre en dehors des êtres sociaux, dit en con-tinuant le prêtre impassible. Si l'amour, vu par une échappée, vous a fait croire il y a trois mois que vous naissiez, vous devez sentir que depuis ce jour vous êtes vraiment en enfance; il faut donc vous conduire comme si vous étiez un enfant; vous de-vez changer entièrement, et je me charge de vous rendre méconnaissable : vous oublierez Lucien.

La pauvre fille eut le cœur brisé par cette parole; elle leva les yeux sur le prêtre et fit un signe néga-tif, elle fut incapable de parler, en retrouvant encore le bourreau dans son sauveur.

— Vous renoncerez à le voir, du moins, reprit-il. Je vous conduirai dans une maison religieuse où les jeunes filles des meilleures familles reçoivent leur éducation; vous y deviendrez catholique, vous y serez instruite dans la pratique des exercices chrétiens, vous y apprendrez la religion; vous pour-

rez en sortir une jeune fille accomplie, chaste, pure, bien élevée, si... Cet homme leva le doigt et fit une pause. Si, reprit-il, vous vous sentez la force de laisser ici la Torpille.

— Ah! cria la pauvre enfant pour qui chaque parole avait été comme la note d'une musique au son de laquelle les portes du paradis se fussent lentement ouvertes. Ah! s'il était possible de verser ici tout mon sang et d'en prendre un nouveau!...

— Écoutez-moi.

Elle se tut.

— Votre avenir dépend de la puissance de votre oubli. Songez à l'étendue de vos obligations : une parole, un geste, qui décélerait la Torpille tue la femme de Lucien; un mot dit en rêve, une pensée involontaire, un regard immodeste, un mouvement d'impatience, un souvenir de dérèglement, une omission, un signe de tête qui révélerait ce que vous savez ou ce qui a été su pour votre malheur...

— Allez! allez, mon père, dit la fille avec une exaltation de sainte, marcher avec des souliers de fer rouge et sourire, vivre vêtue d'un corset armé de pointes, et conserver la grâce d'une danseuse, manger du pain saupoudré de cendre, boire de l'absinthe, tout sera doux, facile!

Elle retomba sur ses genoux, elle baisa les souliers du prêtre, elle y fondit en larmes et les mouilla, elle étreignit ses jambes et s'y colla, murmurant des mots insensés au travers des pleurs que lui causait la joie; ses beaux et admirables cheveux blonds ruisselèrent et firent comme un tapis sous les pieds de ce messager céleste, qu'elle trouva sombre et dur quand en se relevant elle le regarda.

— En quoi vous ai-je offensé? dit-elle tout effrayée. J'ai entendu parler d'une femme comme moi qui avait lavé de parfums les pieds de Jésus-Christ. Hélas, la vertu m'a faite si pauvre que je n'ai plus que mes larmes à vous offrir.

— Ne m'avez-vous pas entendu? répondit-il d'une voix cruelle, je vous dis qu'il faut pouvoir sortir de la maison où je vous conduirai, si bien changée au physique et au moral, que nul de ceux ou de celles qui vous ont connue ne puisse vous crier : Esther! et vous faire retourner la tête. Hier l'amour ne vous avait pas donné la force de si bien enterrer la fille de joie qu'elle ne reparût jamais, elle reparaît encore dans une adoration qui ne va qu'à Dieu.

— Ne vous a-t-il pas envoyé vers moi? dit-elle.

— Si, durant votre éducation, vous étiez aperçue de Lucien, tout serait perdu, reprit-il, songez-y bien.

— Qui le consolera? dit-elle.

— De quoi le consoliez-vous? demanda le prêtre d'une voix où, pour la première fois de cette scène, il y eut un tremblement nerveux.

— Je ne sais pas, il est souvent venu triste.

— Triste, reprit le prêtre, il vous a dit pourquoi?

— Jamais, répondit-elle.

— Il était triste d'aimer une fille comme vous, s'écria-t-il.

— Hélas, il devait l'être, reprit-elle avec une humilité profonde, je suis la créature la plus méprisable de mon sexe, et ne pouvais trouver grâce à ses yeux que par la force de mon amour.

— Cet amour doit vous donner le courage de m'obéir aveuglément. Si je vous conduisais immédiatement dans la maison où se fera votre éducation, ici tout le monde dirait à Lucien que vous vous êtes en allée aujourd'hui dimanche avec un prêtre, il pourrait être sur votre voie. Dans huit jours, la portière ne me voyant pas revenir m'aura pris pour ce que je ne suis pas. Donc, un soir, comme d'aujourd'hui en huit, à sept heures, vous sortirez furtivement et vous monterez dans un fiacre qui vous attendra en haut de la rue des Moulins. Pendant ces huit jours évitez Lucien, trouvez des prétextes, faites-lui défendre la porte, et quand il viendra, montez chez une amie. Je saurai si vous l'avez revu, et dans ce cas, tout est fini, je ne reviendrai même pas. Ces huit jours vous sont nécessaires pour vous faire un trousseau décent, et pour quitter votre mine de prostituée, dit-il en déposant une bourse sur la cheminée. Il y a dans votre air, dans vos vêtements, ce je ne sais quoi si bien connu des Parisiens qui dit ce que vous êtes. N'avez-vous jamais rencontré par les rues, sur les boulevards, une modeste et vertueuse jeune personne marchant en compagnie de sa mère?...

— Oh! oui, pour mon malheur. La vue d'une mère et de sa fille est un de nos plus grands supplices, elle réveille des remords cachés dans les replis de nos cœurs et qui nous dévorent!... Je ne sais que trop ce qui me manque.

— Eh bien, vous savez comment vous devez être dimanche prochain, dit le prêtre en se levant.

— Oh! dit-elle, apprenez-moi une vraie prière avant de partir, afin que je puisse prier Dieu.

Ce fut une chose touchante que de voir ce prêtre faire répéter à cette fille l'*Ave Maria* et le *Pater noster*, en français.

— C'est bien beau, dit Esther quand elle eut une fois répété sans faute ces deux magnifiques et populaires expressions de la foi catholique.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-elle au prêtre quand il lui dit adieu.

— Carlos Herrera, je suis Espagnol et banni de mon pays.

Esther lui pril la main et la baisa. Ce n'était plus ne courtisane, mais un ange qui se relevait d'une hute.

LA PENSIONNAIRE.

Dans une maison célèbre par l'éducation aristoratique et religieuse qui s'y donne, au commencenent du mois de mars de cette année, un lundi natin, les pensionnaires aperçurent leur jolie roupe augmentée d'une nouvelle venue dont la eauté triompha sans contestation, non-seulement e ses compagnes, mais des beautés particulières ui se trouvaient parfaites chez chacune d'elles. En rance, il est extrêmement rare, pour ne pas dire npossible, de rencontrer les trente fameuses perections décrites en vers persans, sculptés, dit-on, ans le sérail, et qui sont nécessaires à une femme our être entièrement belle. En France, s'il y a peu 'ensemble, il y a de ravissants détails. Quant à ensemble imposant que la statuaire cherche à endre, et qu'elle a rendu dans quelques composiions rares, comme la Diane et la Callipyge, il est e privilége de la Grèce et de l'Asie Mineure. Esther enait de ce berceau du genre humain, la patrie de a beauté : sa mère était juive. Les juifs, quoique i souvent dégradés par leur contact avec les autres euples, offrent des filons où s'est conservé le type ublime des beautés asiatiques. Quand ils ne sont as d'une laideur repoussante, ils présentent le nagnifique caractère des figures arméniennes. Esher eût remporté le prix au sérail, elle possédait es trente beautés harmonieusement fondues. Loin le porter atteinte au fini des formes, à la fraîcheur le l'enveloppe, son étrange vie lui avait communiqué le je ne sais quoi de la femme : ce n'est plus le issu lisse et serré des fruits verts, et ce n'est pas ncore le ton chaud de leur maturité, il y a de la leur encore. Quelques jours de plus passés dans la lissolution, elle serait arrivée à l'embonpoint. Cette richesse de santé, cette perfection de l'animal chez une créature à qui la volupté tenait lieu de la pensée doit être un fait éminent aux yeux des physiologistes. Par une circonstance rare, pour ne pas dire impossible chez les très-jeunes filles, ses mains, d'une incomparable noblesse, étaient molles, transparentes et blanches, comme les mains d'une femme en couches de son second enfant. Elle avait exactement le pied et les cheveux si justement célèbres de la duchesse de Berri, des cheveux qu'aucune main de coiffeur ne pouvait tenir tant ils étaient abondants, et si longs, qu'en tombant à terre ils y formaient des anneaux, car Esther possédait cette moyenne taille qui permet de faire d'une femme une sorte de joujou, de la prendre, quitter, reprendre et porter sans fatigue. Sa peau fine comme du papier de Chine, et d'une chaude couleur d'ambre nuancée par des veines rouges, était luisante sans sécheresse, douce sans moiteur. Nerveuse à l'excès, mais délicate en apparence, Esther attirait soudain l'attention par un trait remarquable dans les figures que le dessin de Raphaël a le plus artistement coupées, car Raphaël est le peintre qui a le mieux rendu, le plus étudié la beauté juive. Ce trait merveilleux était produit par la profondeur de l'arcade sous laquelle l'œil roulait comme dégagé de son cadre, et dont la courbe ressemblait par sa netteté à l'arête d'une voûte. Quand la jeunesse revêt de ses teintes pures et diaphanes ce bel arc surmonté de sourcils à racines perdues, quand la lumière, en se glissant dans le sillon circulaire de dessous, y reste d'un rose clair, il y a là des trésors de tendresse à contenter un amant, des beautés à désespérer la peinture. C'est le dernier terme de la nature que ces plis lumineux où l'ombre a des teintes dorées, que ce tissu qui a la consistance d'un nerf et la flexibilité de la plus délicate membrane. L'œil au repos est à dedans comme un œuf miraculeux dans un nid de brins de soie. Mais plus tard cette merveille devient d'une horrible mélancolie quand les passions ont charbonné ces contours si déliés, quand les douleurs ont ridé ce réseau de fibrilles. L'origine d'Esther se trahissait dans cette coupe orientale de ses yeux à paupières turques et dont la couleur était un gris d'ardoise qui prenait aux lumières la teinte bleue des ailes noires du corbeau. L'excessive tendresse de son regard pouvait seule en adoucir l'éclat. Il n'y a que les races venues des déserts qui possèdent dans l'œil le pouvoir de la fascination sur tous, car une femme fascine toujours quelqu'un. Leurs yeux retiennent sans doute quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé. La nature, dans sa prévoyance, a-t-elle donc armé leurs rétines de quelque tapis réflecteur pour leur permettre de soutenir le mirage des sables, les torrents du soleil et l'ardent cobalt de l'éther? Ou les êtres humains prennent-ils comme les autres quelque chose aux milieux dans lesquels ils se développent et gardent-ils pendant des siècles les qualités qu'ils en tirent? Cette grande solution du problème des races est peut-être dans la question elle-même. Les instincts sont des faits vivants dont la cause gît dans une nécessité subie : les variétés animales sont le résultat de l'exercice de ces instincts. Pour se convaincre de cette vérité si fort cherchée, il suffit d'étendre aux troupeaux d'hommes l'observation récemment faite sur les troupeaux de moutons espagnols et anglais qui, dans les prairies de plaine

où l'herbe abonde, paissent serrés les uns contre les autres, et se dispersent sur les montagnes où l'herbe est rare. Arrachez à leur pays ces deux espèces de moutons, transportez-les en Suisse et en France : le mouton de montagne y paîtra séparé quoique dans une prairie basse et touffue, le mouton de plaine y paîtra l'un contre l'autre, quoique sur une Alpe. Plusieurs générations réforment à peine les instincts acquis et transmis. A cent ans de distance, l'esprit de la montagne reparaît dans un agneau réfractaire, comme après dix-huit cents ans de bannissement l'Orient brillait dans les yeux et dans la figure d'Esther. Ce regard n'exerçait point de fascination terrible, il jetait une douce chaleur, il attendrissait sans étonner, et les plus dures volontés se fondaient sous sa flamme. Esther avait vaincu la haine, elle avait étonné les dépravés de Paris, enfin ce regard et la douceur de sa peau suave lui avaient mérité le surnom terrible qui venait de lui faire prendre sa mesure dans la tombe. Tout était en harmonie avec ces caractères de la péri des sables ardents. Elle avait le front ferme et d'un dessin fier. Son nez, comme celui des Arabes, était fin, mince, à narines ovales, bien placées, retroussées sur les bords. Sa bouche rouge et fraîche était une rose qu'aucune flétrisure ne déparait, les orgies n'y avaient point laissé de traces. Le menton, modelé comme si quelque sculpteur amoureux en eût poli le contour, avait la blancheur du lait. Une seule chose à laquelle elle n'avait pu remédier trahissait la courtisane tombée trop bas : ses ongles déchirés qui voulaient du temps pour reprendre une forme élégante, tant ils avaient été déformés par les soins les plus vulgaires du ménage.

Les jeunes pensionnaires commencèrent par jalouser ces miracles de beauté, mais elles finirent par les admirer. La première semaine ne se passa point sans qu'elles se fussent attachées à la naïve Esther, car elles s'intéressèrent aux secrets malheurs d'une fille de dix-huit ans qui ne savait ni lire, ni écrire, à qui toute science, toute instruction était nouvelle, et qui allait procurer à l'archevêque la gloire de la conversion d'une juive au catholicisme, au couvent la fête de son baptême; elles lui pardonnèrent sa beauté en se trouvant supérieures à elle par l'éducation. Esther eut bientôt pris les manières, la douceur de voix, le port et les attitudes de ces filles si distinguées. Elle retrouva sa nature première. Le changement devint si complet qu'à sa première visite, Herrera fut surpris, lui que rien au monde ne paraissait devoir surprendre. Les supérieures le complimentèrent sur sa pupille. Elles n'avaient jamais, dans leur carrière d'enseignement, rencontré naturel plus aimable, douceur plus chrétienne, modestie plus vraie, ni si grand désir d'apprendre. Lorsqu'une fille a souffert les maux qui avaient accablé la pauvre pensionnaire et qu'elle attend une récompense comme celle que l'Espagnol offrait à Esther, il est difficile qu'elle ne réalise pas ces miracles des premiers jours de l'Église, que les jésuites renouvelèrent au Paraguay.

— Elle est édifiante, dit la supérieure en la baisant au front. Mot essentiellement catholique qui dit tout.

Pendant les récréations, Esther questionnait avec mesure ses compagnes sur les choses du monde les plus simples, et qui pour elle étaient comme les premiers étonnements de la vie pour un enfant. Quand elle sut qu'elle serait habillée tout en blanc le jour de son baptême et de sa première communion, qu'elle aurait un bandeau de satin blanc, des rubans blancs, des souliers blancs, des gants blancs, qu'elle serait coiffée de nœuds blancs, elle fondit en larmes au milieu de ses compagnes étonnées. C'était le contraire de la scène de Jephté sur la montagne. La courtisane eut peur d'être comprise, elle rejeta cette horrible mélancolie sur la joie que ce spectacle lui causait par avance. Comme il y a certes aussi loin des mœurs qu'elle quittait aux mœurs qu'elle prenait qu'il y a de distance entre l'état sauvage et la civilisation, elle avait la grâce et la naïveté, la profondeur qui distinguent la merveilleuse héroïne des Puritains d'Amérique. Elle avait aussi, sans le savoir elle-même, un amour au cœur qui la rongeait, un amour étrange, un désir plus violent chez elle qui savait tout, qu'il ne l'est chez une vierge qui ne sait rien, quoique ces deux désirs eussent la même cause et la même fin.

Pendant les premiers mois, la nouveauté d'une vie recluse, les surprises de l'enseignement, les travaux qu'on lui apprenait, les pratiques de la religion, la ferveur d'une sainte résolution, la douceur des affections qu'elle inspirait, enfin l'exercice des facultés de l'intelligence réveillée, tout lui servit à comprimer ses souvenirs, même les efforts de la nouvelle mémoire qu'elle se faisait, car elle avait autant à désapprendre qu'à apprendre. Il existe en nous plusieurs mémoires : le corps, l'esprit ont chacun la leur, et la nostalgie, par exemple, est une maladie de la mémoire physique. Pendant le troisième mois, la violence de cette âme vierge, qui tendait à pleines ailes vers le paradis, fut donc, non pas domptée, mais entravée par une sourde résistance dont Esther ne connaissait pas la cause elle-même : elle était comme les moutons d'Écosse, elle voulait paître à l'écart, elle ne pouvait vaincre les instincts développés par la débauche. Les rues boueuses du Paris qu'elle avait abjuré la rappelaient-elles? Les chaînes de ses horribles habitudes

ompues tenaient-elles à elle par des scellements ubliés, et les sentait-elle comme, selon les médeins, les vieux soldats souffrent encore dans les nembres qu'ils n'ont plus? Les vices et leurs excès vaient-ils si bien pénétré jusqu'à sa moelle, que es eaux saintes n'atteignaient pas encore le démon aché là? La vue de celui pour qui s'accomplissaient ant d'efforts angéliques, était-elle nécessaire à elle à qui Dieu devait pardonner de mêler l'amour umain à l'amour sacré: l'un l'avait conduite à l'aure? Se faisait-il en elle un déplacement de la force itale, et qui entraînait des souffrances nécessaires? 'out est doute et ténèbres dans une situation que i science a dédaigné d'examiner en trouvant le ujet trop immoral et trop compromettant, comme i le médecin et l'écrivain, le prêtre et le politique 'étaient pas au-dessus du soupçon. Cependant un iédecin arrêté par la mort a eu le courage de comiencer des études laissées incomplètes. Peut-être i noire mélancolie à laquelle Esther fut en proie, t qui obscurcissait sa vie heureuse, participait-elle e toutes ces causes. Incapable de les deviner, elle ouffrait comme souffrent les malades qui ne conaissent ni la médecine, ni la chirurgie. Le fait st bizarre : une nourriture abondante et saine subituée à une détestable nourriture inflammatoire e la sustentait pas. Une vie pure et régulière, artagée en travaux modérés exprès et en récréaons, mise à la place d'une vie désordonnée où les laisirs étaient aussi horribles que les peines, ette vie la brisait. Le repos le plus frais, les nuits s plus calmes qui remplaçaient des fatigues écraintes et les agitations les plus cruelles, lui donaient une fièvre dont les symptômes échappaient u doigt et à l'œil de l'infirmière. Enfin le bien, bonheur succédant au mal et à l'infortune, la séırité à l'inquiétude étaient aussi funestes à Esther ue ses misères l'eussent été à ses jeunes compaıes. Implantée dans la corruption, elle s'y était éveloppée. Sa patrie infernale exerçait encore son npire, malgré les ordres souverains d'une volonté bsolue. Ce qu'elle haïssait était sa vie, ce qu'elle mait la tuait : elle avait une si ardente foi que sa iété réjouissait comme la vue d'une source vive; le aimait à prier, elle avait ouvert son âme aux artés de la vraie religion qu'elle recevait sans efrts, sans doutes. Le prêtre qui la dirigeait était ans le ravissement; mais son corps contrariait à ut moment son âme.

On prit des carpes à un étang bourbeux pour s mettre dans un bassin de marbre et dans de elles eaux claires, afin de satisfaire un désir de adame de Maintenon qui les nourrissait des bribes e la table royale. Les carpes dépérissaient. Les nimaux peuvent être dévoués, mais l'homme ne leur communiquera jamais la lèpre de la flatterie. Un courtisan remarqua cette muette opposition dans Versailles. « Elles sont comme moi, répliqua cette reine inédite, elles regrettent leurs vases obscures. » Ce mot est toute l'histoire d'Esther.

Par moments, elle était poussée à courir dans les magnifiques jardins du couvent, elle allait affairée d'arbre en arbre, elle se jetait désespérément aux coins obscurs en y cherchant, quoi? elle ne le savait pas, mais elle succombait au démon, elle coquetait avec les arbres, elle leur disait des paroles qu'elle ne prononçait point. Elle se coulait parfois le long des murs, le soir, comme une couleuvre, sans châle, les épaules nues. Souvent à la chapelle durant les offices, elle restait les yeux fixés sur le crucifix, et chacun l'admirait, les larmes la gagnaient; mais elle pleurait de rage : au lieu des images sacrées qu'elle voulait voir, les nuits flamboyantes où elle conduisait l'orgie comme Habeneck conduit au Conservatoire une symphonie de Beethoven, ces nuits rieuses et lascives, coupées de mouvements nerveux, de rires inextinguibles, se dressaient échevelées, furieuses, brutales. Elle était au dehors suave comme une vierge qui ne tient à la terre que par sa forme féminine, au dedans s'agitait une impériale Messaline. Elle seule était dans le secret de ce combat du démon contre l'ange. Quand la supérieure la grondait d'être plus artistement coiffée que la règle ne le voulait, elle changeait sa coiffure avec une adorable et prompte obéissance, elle était prête à couper ses cheveux, si sa mère le lui eût ordonné. Cette nostalgie avait une grâce touchante dans une fille qui aimait mieux périr que de retourner aux pays impurs. Elle pâlit, changea, maigrit. La supérieure modéra l'enseignement, et prit cette intéressante créature auprès d'elle pour la questionner. Esther était heureuse, elle se plaisait infiniment avec ses compagnes; elle ne se sentait attaquée en aucune partie vitale, mais sa vitalité était essentiellement attaquée. Elle ne regrettait rien, elle ne désirait rien. La supérieure, étonnée des réponses de sa pensionnaire, ne savait que penser en la voyant en proie à une langueur dévorante. Le médecin fut appelé lorsque l'état de la jeune pensionnaire parut grave, mais ce médecin ignorait la vie antérieure d'Esther, et ne pouvait la soupçonner; il trouva la vie partout, la souffrance nulle part. La malade répondit à ses questions de manière à renverser ses hypothèses. Restait une manière d'éclaircir les doutes du savant qui s'attachait à une affreuse idée : Esther refusa très-obstinément de se prêter à l'examen du médecin. La supérieure en appela, dans ce danger, à l'abbé Herrera. L'Espagnol vint, vit l'état désespéré d'Esther et causa pendant un moment à l'écart avec le

docteur. Après cette confidence, l'homme de Science déclara à l'homme de Foi que le seul remède était un voyage en Italie. L'abbé ne voulut pas que ce voyage se fît avant le baptême et la première communion d'Esther.

— Combien faut-il de temps encore? demanda le médecin.

— Un mois, répondit la supérieure.

— Elle sera morte, répliqua le docteur.

— Oui, mais en état de grâce et sauvée, dit l'abbé.

La question religieuse domine en Espagne les questions politiques, civiles et vitales; le médecin ne répliqua rien à l'Espagnol, et se tourna vers la supérieure. Le terrible abbé le prit alors par le bras.

— Pas un mot, monsieur! dit-il.

Le médecin, quoique religieux et monarchique jeta sur Esther un regard plein de pitié tendre. Cette fille était belle comme un lis penché sur sa tige.

— A la grâce de Dieu, donc! s'écria-t-il en sortant.

Le jour même de cette consultation, Esther fut emmenée par son protecteur au Rocher de Cancale. Le désir de la sauver avait suggéré le plus étrange expédient à ce prêtre, il essaya deux excès: un excellent dîner qui pouvait rappeler à la pauvre fille ses orgies, l'Opéra qui lui présenterait quelques images mondaines. Il fallut son écrasante autorité pour décider la jeune sainte à ces profanations. Herrera se déguisa si complétement en militaire qu'Esther eut peine à le reconnaître, il eut soin de faire prendre un voile à sa compagne, et la plaça dans une loge où elle pût être cachée aux regards. Ce palliatif, sans danger pour une innocence aussi sérieusement reconquise, fut promptement épuisé. La pensionnaire éprouva du dégoût pour les dîners de son protecteur, une répugnance religieuse pour le théâtre, et retomba dans sa mélancolie.

— Elle meurt d'amour pour Lucien, se dit Herrera qui voulut sonder la profondeur de cette âme et savoir tout ce qu'on en pouvait exiger.

Il vint donc un moment où cette pauvre fille n'était plus soutenue que par sa force morale, et où le corps allait céder. Le prêtre calcula ce moment avec l'affreuse sagacité pratique apportée autrefois par les bourreaux dans leur art de donner la question. Il trouva sa pupille au jardin, assise sur un banc, le long d'une treille que caressait le soleil de septembre; elle paraissait avoir froid et s'y réchauffer, ses camarades regardaient avec intérêt sa pâleur d'herbe flétrie, ses yeux de gazelle mourante, sa pose mélancolique. Elle se leva pour aller au-devant de l'Espagnol par un mouvement qui montra combien elle avait peu de vie, et, disons-le, peu de goût pour la vie. Cette pauvre bohémienne, cette fauve hirondelle blessée excita pour la seconde fois la pitié de Carlos Herrera. Ce sombre ministre, que Dieu ne devait employer qu'à l'accomplissement de ses vengeances, accueillit la malade par un sourire qui exprimait autant d'amertume que de douceur, autant de vengeance que de charité. Instruite à la méditation, à des retours sur elle-même depuis quelques mois de vie quasi-monastique, Esther éprouva pour la seconde fois un sentiment de défiance à la vue de son protecteur, mais, comme à la première, elle fut aussitôt rassurée par sa parole.

— Eh bien! ma chère enfant, disait-il, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de Lucien?

— Je vous avais promis, répondit-elle en tressaillant de la tête aux pieds par un mouvement convulsif, je vous avais juré de ne point prononcer ce nom.

— Vous n'avez cependant pas cessé de penser à lui.

— Là, monsieur, est ma seule faute. A toute heure je pense à lui, et quand vous vous êtes montré, je me disais à moi-même ce nom.

— L'absence vous tue?

Elle inclina la tête.

— Le revoir...

— Ce serait vivre.

— Pensez-vous à lui d'âme seulement?

— Ah! monsieur, l'amour ne se partage point.

— Fille de la race maudite! j'ai fait tout pour te sauver, je te rends à ta destinée: tu le reverras!

— Pourquoi donc injuriez-vous mon bonheur? Ne puis-je aimer Lucien et pratiquer la vertu que j'aime autant que je l'aime? Ne suis-je pas prête à mourir ici pour elle comme je serais prête à mourir pour lui? Ne vais-je pas expirer pour ces deux fanatismes, pour la vertu qui me rendait digne de lui, pour lui qui m'a jeté dans les bras de la vertu? Oui, prête à mourir sans le revoir, prête à vivre en le revoyant. Dieu me jugera.

Ses couleurs étaient revenues, sa pâleur avait pris une teinte dorée: elle eut encore une fois sa grâce.

— Le lendemain du jour où vous vous serez lavée dans les eaux du baptême, vous reverrez Lucien, et si vous croyez pouvoir vivre vertueuse en vivant pour lui, vous ne vous séparerez plus.

Le prêtre fut obligé de relever Esther; ses genoux avaient plié sous elle, elle était tombée comme si la terre eût manqué sous ses pieds; il l'assit sur le banc, et quand elle retrouva la parole, elle lui dit:

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Voulez-vous dérober à Monseigneur le triomphe de votre baptême et de votre conversion? Vous êtes trop près de Lucien pour n'être pas bien loin de Dieu.

— Oui, je ne pensais plus à rien!

— Vous ne serez jamais d'aucune religion! dit le prêtre avec un mouvement de profonde ironie.

— Dieu est bon, reprit-elle, il lit dans mon cœur.

Herrera, vaincu par la délicieuse naïveté qui éclatait dans la voix, le regard, les gestes et l'attitude d'Esther, l'embrassa sur le front pour la première fois.

— Les libertins t'avaient bien nommée : tu séduiras Dieu le père. Encore quelques jours, il le faut; après, vous serez libres tous deux.

— Tous deux, répéta-t-elle avec une joie extatique.

Cette scène, vue à distance, frappa les pensionnaires et les supérieures, qui crurent avoir assisté à quelque opération magique, en comparant Esther à elle-même; elle était changée, elle vivait; elle reparut dans sa vraie nature d'amour, gentille, coquette, agaçante, gaie, elle ressuscita!

Herrera demeurait rue Cassette, près de Saint-Sulpice, église à laquelle il s'était attaché. Cette église, d'un style dur et sec, allait à cet Espagnol qui appartenait à une congrégation de jésuites de la Navarre, et qui avait rendu, dans l'intérêt de son ordre, des services à la cause constitutionnelle, en sachant que le prix de ce dévouement serait une sentence d'exil au rétablissement du Rey netto. Ce trait annonce une âme supérieure. Aussi, son ordre l'avait-il vivement recommandé à Rome et à Paris. Cet homme était un profond politique, également assuré d'un chapeau de cardinal à Rome en cas de bannissement, d'un archevêché en Espagne si le duc d'Angoulême avait échoué dans son entreprise. Personne ne savait la raison de son séjour en France, où il s'était arrêté en allant à la cour du saint-père. Il avait pour Lucien de Rubempré, son héritier déclaré, une affection qui faisait présumer qu'il attendait la promotion de ce jeune homme à quelque poste diplomatique en Italie, pour continuer son voyage. L'ordonnance du roi relative au changement de nom de Lucien était due à son influence. Il vivait comme vivent traditionnellement les prêtres de son ordre, fort obscurément. Il accomplissait ses devoirs religieux à Saint-Sulpice, ne sortait que pour affaires, toujours le soir et en voiture. La journée était remplie pour lui par la sieste espagnole, qui place le sommeil entre les deux repas, et prend ainsi tout le temps pendant lequel Paris est tumultueux et affairé. Le cigare espagnol jouait aussi son rôle et consumait autant de temps que de tabac. La paresse est un masque aussi bien que la gravité, qui est encore de la paresse. Herrera demeurait dans une aile de la maison, au second étage, et Lucien occupait l'autre aile. Ces deux appartements étaient à la fois séparés et réunis par un grand appartement de réception dont la magnificence antique convenait également au grave ecclésiastique et au jeune poëte. La cour de cette maison était sombre. De grands arbres touffus ombrageaient le jardin : le silence et la discrétion se rencontrent dans les habitations choisies par les prêtres. Le logement d'Herrera sera décrit en deux mots : une cellule. Celui de Lucien, brillant de luxe et muni des recherches du comfort, réunissait tout ce qu'exige la vie élégante d'un dandy, poëte, écrivain, ambitieux, vicieux, à la fois orgueilleux et vaniteux, plein de négligence et souhaitant l'ordre, un de ces génies incomplets qui ont quelque puissance pour désirer, pour concevoir, ce qui est peut-être la même chose, et n'ont aucune force pour exécuter. A eux deux, Lucien et Herrera formaient un grand homme. Là sans doute était le secret de leur union.

Les vieux politiques sentent souvent le besoin d'une jolie machine, d'un acteur jeune et passionné pour accomplir leurs projets. Richelieu chercha trop tard une blanche et belle figure à moustaches pour la jeter aux femmes qu'il devait amuser; mais il ne put être compris par de jeunes étourdis; aussi fut-il obligé de bannir la mère de son maître, et d'épouvanter la reine, après avoir essayé de plaire lui-même à l'une et à l'autre, sans être de taille à aimer des reines. Quoi qu'on fasse, il faut toujours, dans une vie ambitieuse, se heurter contre une femme, au moment où l'on s'attend le moins à pareille rencontre. Quelque puissant que soit un grand politique, il lui faut une femme à opposer à la femme, de même que les Hollandais ne peuvent user le diamant qu'avec le diamant. Rome, au moment de sa puissance, obéissait à cette nécessité. Voyez aussi comme la vie de Mazarin, cardinal italien, fut autrement dominatrice que celle de Richelieu, cardinal français. Richelieu trouve une opposition chez les grands seigneurs, il y met la hache, il meurt à la fleur de son pouvoir, usé par ce duel où il n'avait qu'un capucin pour second. Mazarin est repoussé par la bourgeoisie et par la noblesse réunies, armées, parfois victorieuses, et qui font fuir la royauté. Le serviteur d'Anne d'Autriche n'ôta la tête à personne, vainquit la France entière, et forma Louis XIV qui acheva l'œuvre de Richelieu en étranglant la noblesse avec des lacets dorés dans le grand sérail de Versailles. Madame de Pompadour morte, Choiseul est perdu.

Herrera s'était pénétré sans doute de ces hautes doctrines, et se rendant justice à lui-même plus tôt

que ne l'avait fait Richelieu, il avait choisi dans Lucien un Cinq-Mars, mais un Cinq-Mars fidèle. Personne ne pouvait mesurer l'ambition de cet Espagnol, comme on ne pouvait prévoir quelle serait sa fin : il était ambitieux pour deux.

Sept mois après son apparition à l'Opéra, qui l'avait fatalement rejeté dans un monde que l'abbé ne voulait plus lui voir fréquenter, Lucien avait trois beaux chevaux dans son écurie, un coupé pour le soir, un cabriolet, un tilbury pour le matin, il mangeait en ville. Les prévisions d'Herrera s'étaient réalisées : la dissipation s'était emparée de son élève, il ne s'y était point opposé, il jugeait nécessaire de faire diversion à l'amour insensé que ce jeune homme avait au cœur pour Esther. Mais Lucien avait dépensé quarante mille francs environ, et chaque folie l'avait ramené plus vivement à la Torpille, il la cherchait avec obstination, et ne la trouvant pas, elle devenait pour lui ce qu'est le gibier pour le chasseur. Herrera pouvait-il connaître la nature de l'amour d'un poëte? Une fois que ce sentiment a gagné chez un de ces grands petits hommes la tête comme il a embrasé le cœur et pénétré les sens, ce poëte devient aussi supérieur à l'humanité par l'amour, qu'il l'est par la puissance de sa fantaisie. Devant à un caprice de la génération intellectuelle la faculté rare d'exprimer la nature par des images où il empreint à la fois le sentiment et l'idée, il donne à son amour les ailes de son esprit : il sent et il peint, il agit et médite, il multiplie ses sensations par la pensée, il triple la félicité présente par l'aspiration de l'avenir et par les souvenances du passé; il y mêle les exquises jouissances d'âme qui le rendent le prince des artistes; sa passion devient un grand poëme où souvent les proportions humaines sont dépassées ; il met sa maîtresse beaucoup plus haut que les femmes ne veulent être logées, il change, comme le sublime chevalier de la Manche, une fille des champs en princesse, il use pour lui de la baguette avec laquelle il touche toute chose pour la faire merveilleuse, et il agrandit ainsi les voluptés par l'adorable monde de l'idéal. Aussi cet amour est-il un modèle de passion : il est excessif en tout, dans ses espérances, dans ses désespoirs, dans ses colères, dans ses mélancolies, dans ses joies; il vole, il bondit, il rampe, il ne ressemble à aucune des agitations qu'éprouve le commun des hommes, il est à l'amour bourgeois ce qu'est l'éternel torrent des Alpes aux ruisseaux des plaines. Ces beaux génies sont si rarement compris qu'ils se dépensent en faux espoirs, ils se consument à la recherche de leurs idéales maîtresses, ils meurent presque toujours comme de beaux insectes, parés à plaisir pour les fêtes de l'amour par la plus poétique des natures et qui sont écrasés vierges sous le pied d'un passant; mais, autre danger, lorsqu'ils rencontrent la forme qui répond à leur esprit, et qui souvent est une boulangère, ils font comme Raphaël, ils font comme le bel insecte, ils meurent auprès de la *Fornarina*. Lucien en était là. Sa nature poétique, nécessairement extrême en tout, en bien comme en mal, avait deviné l'ange dans la fille plutôt frottée de corruption que corrompue : il la voyait toujours blanche, ailée, pure et mystérieuse, comme elle s'était faite pour lui, devinant qu'il la voulait ainsi.

Vers le mois de septembre, Lucien perdit toute sa vivacité, il ne sortait plus, dînait avec Herrera, demeurait pensif, travaillait, lisait la collection des traités diplomatiques, restait assis à la turque sur un divan et fumait trois ou quatre houkas par jour. Son groom était plus occupé à nettoyer les tuyaux de ce bel instrument et à les parfumer qu'à lisser le poil des chevaux et à les harnacher de roses pour les courses au bois. Le jour où l'Espagnol vit le front de Lucien pâli, où il aperçut les traces de la maladie dans les folies de l'amour comprimé, il voulut aller au fond de ce cœur d'homme sur lequel il asseyait son ambition.

Par une belle soirée où Lucien, assis dans un fauteuil, contemplait machinalement le coucher du soleil, à travers les arbres du jardin, en y jetant le voile de sa fumée de parfums par des souffles égaux et prolongés, comme les font les penseurs préoccupés, il fut tiré de sa rêverie par un profond soupir, il se retourna et vit l'abbé debout, les bras croisés.

— Tu étais là? dit le poëte.

— Depuis longtemps, répondit le prêtre. Mes pensées ont suivi l'étendue des tiennes...

Lucien comprit ce mot.

— Eh! je ne me suis jamais donné pour une nature de bronze comme est la tienne; la vie est pour moi tour à tour un paradis et un enfer. Mais, quand par hasard elle n'est ni l'un ni l'autre, elle m'ennuie, et je m'ennuie...

— Comment peut-on s'ennuyer quand on a tant de magnifiques espérances devant soi...?

— Quand on ne croit pas à ces espérances, ou quand elles sont trop voilées...

— Pas de bêtises, dit le prêtre. Il est bien plus digne de toi et de moi de m'ouvrir ton cœur. Il y a entre nous ce qu'il ne devait jamais y avoir, un secret. Ce secret dure depuis neuf mois, tu aimes une femme.

— Après...?

— Une fille immonde, nommée la Torpille...

— Eh bien!

— Mon enfant, je t'avais permis de prendre une maîtresse, mais une femme de la cour, jeune, belle,

nfluente, au moins comtesse. Je t'avais choisi madame d'Espard, afin d'en faire sans scrupule un instrument de fortune; elle ne t'aurait jamais perverti e cœur, elle te l'aurait laissé libre... Aimer une prostituée de la dernière espèce, quand on n'a pas, comme les rois, le pouvoir de l'anoblir, est une faute énorme.

— Suis-je le premier qui ait renoncé à l'ambition pour suivre la pente d'un amour effréné?

— Bon! fit le prêtre en ramassant le *bochettino* du houka que Lucien avait laissé tomber par terre, et le lui rendant. Ne peut-on réunir l'ambition et l'amour? Enfant, tu as dans le vieil Herrera une mère dont le dévouement est absolu...

— Je le sais, mon vieux, dit Lucien en lui prenant la main et la lui secouant.

— Tu as voulu les joujoux de la richesse, tu les as. Tu veux briller, je te dirige dans la voie du pouvoir, je baise des mains bien sales pour te faire avancer, et tu avanceras. Encore quelque temps, il ne te manquera rien de ce qui plaît aux hommes et aux femmes : efféminé par tes caprices, tu es viril par ton esprit, j'ai tout conçu de toi, je te pardonne tout. Tu n'as qu'à parler pour satisfaire tes passions d'un jour. J'ai agrandi ta vie en y mettant ce qui la fait accepter par le monde, le cachet de la politique et de la domination. Tu seras aussi grand que tu es petit; mais il ne faut pas briser le balancier avec lequel nous battons monnaie. Petit, je te permets tout, moins les fautes, qui tueraient ton avenir. Quand je t'ouvre les salons du faubourg Saint-Germain, je te défends les ruisseaux. Lucien, je serai comme une barre de fer dans ton intérêt, je souffrirai tout de toi, pour toi. Ainsi donc, j'ai converti ton manque de touche au jeu de la vie en une finesse de joueur habile...

Lucien leva la tête par un mouvement d'une brusquerie furieuse.

— J'ai enlevé la Torpille!

— Toi! s'écria Lucien, qui, dans une rage animale, se leva, jeta le bochettino d'or et de pierreries à la face du prêtre, et le poussa si violemment qu'il renversa cet athlète.

— Moi, dit l'Espagnol en se relevant et en gardant sa gravité terrible.

La perruque noire était tombée. Un crâne poli comme une tête de mort rendit à cet homme sa vraie physionomie, elle était épouvantable. Lucien était sur son divan, les bras pendants, accablé, le regardant d'un air stupide.

— Je l'ai enlevée, reprit-il.

— Qu'en as-tu fait? Tu l'as enlevée le lendemain du bal masqué...

— Oui, le lendemain du jour où j'ai vu insulter un être qui t'appartenait par des drôles à qui je ne voudrais pas donner mon pied dans...

— Des drôles, reprit Lucien en l'interrompant, dis des monstres auprès de qui ceux que l'on guillotine sont des anges. Sais-tu ce que la pauvre Torpille a fait pour trois d'entre eux? Il y en a un qui a été pendant deux mois son amant : elle était pauvre et cherchait son pain dans le ruisseau; lui n'avait pas le sou, il était comme moi, quand tu m'as rencontré, bien près de la rivière; mon gars se relevait la nuit, il allait à l'armoire où étaient les restes du dîner de cette fille, et il les mangeait; elle a fini par découvrir ce manége; elle a compris cette honte, elle a eu soin de laisser beaucoup de restes, elle était bien heureuse; elle n'a dit cela qu'à moi, dans son fiacre, au retour de l'Opéra. Le second avait volé, mais avant qu'on ne pût s'apercevoir du vol, elle a pu lui prêter la somme qu'il n'a jamais rendue. Quant au troisième, elle a fait sa fortune en jouant une comédie où éclate le génie de Figaro, elle a passé pour sa femme et s'est faite la maîtresse d'un homme tout-puissant qui la croyait la plus candide des bourgeoises. A l'un la vie, à l'autre l'honneur, au dernier la fortune qui est aujourd'hui tout cela! Voilà comme elle a été récompensée par eux.

— Veux-tu qu'ils meurent? dit Herrera qui avait une larme dans les yeux.

— Allons, te voilà bien! Je te connais...

— Non, apprends tout, poëte rageur, dit le prêtre, la Torpille n'existe plus...

Lucien s'élança sur Herrera si vigoureusement, pour le prendre à la gorge, que tout autre homme eût été renversé; mais le bras de l'Espagnol maintint le poëte.

— Écoute donc, dit-il froidement. J'en ai fait une femme chaste, pure, bien élevée, religieuse, une femme comme il faut; elle est dans le chemin de l'instruction. Elle peut, elle doit devenir, sous l'empire de ton amour, une Ninon, une Marion Delorme, une Dubarry, comme le disait ce journaliste à l'Opéra. Tu l'avoueras pour ta maîtresse ou tu resteras derrière le rideau de ta création, comme tu voudras! L'un ou l'autre parti t'apportera profit ou orgueil, plaisir et progrès; mais si tu es aussi grand politique que grand poëte, Esther ne sera que cela pour toi. Bois, mais dégrise-toi. Si je n'avais pas pris les rênes de ta passion, où en serais-tu aujourd'hui? Tu aurais roulé avec la Torpille dans la fange des misères d'où je t'ai tiré. Tiens, lis, dit Herrera aussi simplement que Talma dans *Manlius* qu'il n'avait jamais vu.

Un papier tomba sur les genoux du poëte, et le tira de l'extatique surprise où l'avait plongé cette terrifiante réponse, il le prit et lut la première lettre écrite par mademoiselle Esther.

A M. l'abbé Carlos Herrera.

« Mon cher protecteur, ne croirez-vous pas que chez moi la reconnaissance passe avant l'amour, en voyant que c'est à vous rendre grâce que j'emploie, pour la première fois, la faculté d'exprimer mes pensées, au lieu de la consacrer à peindre un amour dont Lucien doit douter ; mais je vous dirai à vous, homme divin, ce que je n'oserai lui dire à lui, qui, pour mon bonheur, tient encore à la terre : la cérémonie d'hier a versé les trésors de la grâce en moi, je remets donc ma destinée en vos mains. Dussé-je mourir en restant loin de mon bien-aimé, je mourrai purifiée comme la Madeleine, et mon âme deviendra pour lui la rivale de son ange gardien. Oublierai-je jamais la fête d'hier? comment vouloir abdiquer le trône glorieux où je suis montée? Hier, j'ai lavé toutes mes souillures dans l'eau du baptême, et j'ai reçu le corps sacré de notre Sauveur ; je suis devenue l'un de ses tabernacles. En ce moment, j'ai entendu les chants des anges, je n'étais plus une femme, je naissais à une vie de lumière, au milieu des acclamations de la terre, admirée par le monde, dans un nuage d'encens et de prières qui enivrait, et parée comme une vierge pour un époux céleste. En me trouvant, ce que je n'espérais jamais, digne de Lucien, j'ai abjuré tout amour impur, et ne veux pas marcher dans d'autres voies que celles de la vertu. Si mon corps est plus faible que mon âme, qu'il périsse. Soyez l'arbitre de ma destinée, et si je meurs, dites à Lucien que je suis morte pour lui en naissant à Dieu.

« Ce dimanche soir. »

Lucien leva sur l'abbé ses yeux mouillés de larmes.

— Tu connais l'appartement de la petite Caroline Bellefeuille, rue Taitbout, reprit l'Espagnol, elle était dans un effroyable besoin, elle allait être saisie, j'ai fait acheter son domicile en bloc, elle en est sortie avec ses nippes. Esther, cet ange qui voulait monter au ciel, y est descendue et t'attend !

En ce moment Lucien entendit dans la cour ses chevaux qui piaffaient, il n'eut pas la force d'exprimer son admiration pour un caractère que lui seul pouvait apprécier ; il se jeta dans les bras de l'homme qu'il avait outragé, il répara tout par un seul regard et par la muette effusion de ses sentiments, puis il franchit les escaliers, jeta l'adresse d'Esther à l'oreille de son groom, et les chevaux partirent, comme si la passion de leur maître eût animé leurs jambes.

Le lendemain un homme, qu'à son habillement les passants pouvaient prendre pour un gendarme déguisé, se promenait, rue Taitbout, en face d'une maison, comme s'il attendait la sortie de quelqu'un ; son pas était celui des hommes agités : vous rencontrez souvent de ces promeneurs passionnés dans Paris, de vrais gendarmes qui guettent un garde national réfractaire, des recors qui prennent leurs mesures pour une arrestation, des créanciers méditant une avanie à leur débiteur qui s'est claquemuré, des amants ou des maris jaloux et soupçonneux, des amis en faction pour compte d'amis ; mais vous rencontrerez bien rarement une face éclairée par les sauvages et rudes pensées qui animaient celle du sombre athlète allant et venant sous les fenêtres de mademoiselle Esther avec la précipitation occupée d'un ours en cage. A midi, une croisée s'ouvrit ; la main d'une femme de chambre poussa les volets rembourrés de coussins. Quelques instants après, Esther en déshabillé vint respirer l'air ; elle était appuyée sur Lucien. Qui les eût vus les aurait pris pour l'original d'une suave vignette anglaise. Esther rencontra tout d'abord les yeux de basilic du prêtre espagnol, et la pauvre créature, atteinte comme de la peste, jeta un cri d'effroi.

— Voilà le terrible prêtre ! dit-elle en le montrant à Lucien.

— Lui ! dit-il, il n'est pas plus prêtre que toi...

— Qu'est-il donc alors ? dit-elle effrayée.

— Eh ! c'est un vieux Lascar qui ne croit ni à Dieu ni au diable.

Aux Jardies, août 1838.

LES RIVALITÉS

EN PROVINCE.

LES RIVALITÉS

EN PROVINCE.

I.

LES DEUX SALONS.

En 1822, malgré les bénéfices que la restauration ıpportait aux maisons nobles, la fortune du marıis d'Esgrignon n'avait pas augmenté. La terre, ı, pour se servir de son expression, le marquisat Esgrignon, indivis entre sa sœur mademoiselle rmande d'Esgrignon et lui, rendait environ dix ille livres. Outre ce lambeau de son ancienne opunce, M. d'Esgrignon possédait sa maison de ville, ais il l'occupait tout entière, et n'en tirait aucun venu. De tous les nobles atteints par les lois ré olutionnaires, aucun ne fut plus maltraité. Au eu de s'être trouvée réunie un jour à la couronne npériale, faute d'acquéreurs, sa forêt d'Esgrinon, située dans un pays riche, avait fait la forıne des trois familles qui se l'étaient partagée. a majeure portion de ses revenus consistait en *roits domaniaux* résultant, comme chez quelques randes familles, de *la mouvance* de ses fiefs dont ı vendait le plus possible de terres, afin de grossir s *lods et ventes.* Les familles qui se trouvèrent ans ce cas, furent ruinées sans aucun espoir de tour. L'ordonnance par laquelle Louis XVIII restuait aux émigrés les biens non vendus ne pouvait ur rien rendre, et la loi sur l'indemnité ne devait as les indemniser. On sait que leurs droits supprimés furent plus tard rétablis, au profit de l'État, sous le même nom de *Domaines.*

Le marquis appartint à cette fraction du parti royaliste qui ne conclut aucune transaction avec ceux qu'il nommait, non pas les révolutionnaires, mais les révoltés, plus parlementairement appelés libéraux ou constitutionnels. Ces royalistes, surnommés *ultras* par l'opposition, eurent pour chefs et pour héros les courageux orateurs de la droite, qui tentèrent, comme M. de Polignac, dès la première séance royale, de protester contre la charte de Louis XVIII, en la regardant comme un mauvais édit arraché par la nécessité du moment et sur lequel la royauté devait revenir. Ainsi, loin de s'associer à la rénovation de mœurs que voulut opérer Louis XVIII, le marquis resta tranquille, au port d'armes des *purs* de la droite, espérant la restitution de son immense fortune et n'admettant même pas la pensée de cette *indemnité* qui préoccupait alors le ministère de M. de Villèle et qui devait consolider le trône en éteignant la fatale distinction, maintenue malgré les lois, entre les propriétés. D'ailleurs, les miracles de la restauration de 1814, ceux du retour de Napoléon en 1815, les prodiges de la nouvelle fuite de la maison de Bourbon et de son second retour, cette phase quasi fabuleuse de l'histoire contemporaine, surprit le marquis à soixante-sept ans; âge auquel les plus fiers caractères de notre temps, moins abattus qu'usés par les événe-

ments de la révolution et de l'empire, avaient, au fond des provinces, converti leur activité en idées passionnées, inébranlables, et s'étaient retranchés dans l'énervante et douce habitude de la vie qu'on y mène. N'est-ce pas le plus grand malheur qui puisse affliger un parti, que d'être représenté par des vieillards, quand déjà ses idées sont taxées de vieillesse? D'ailleurs, lorsqu'en 1817 le trône légitime parut solidement assis, le marquis se demanda ce qu'un septuagénaire irait faire à la cour? Quelle charge, quel emploi pouvait-il exercer? Le noble et fier marquis d'Esgrignon se contenta donc, et devait se contenter du triomphe de la monarchie et de la religion, en attendant les résultats de cette victoire inespérée, disputée, et qui fut simplement un armistice. Il continua donc à trôner dans son salon, si bien nommé le Cabinet des Antiques, surnom de douce moquerie, qui sous la restauration devait s'envenimer, alors que les vaincus se trouvèrent les vainqueurs.

Cette ville, en effet, ne fut pas plus préservée que la plupart des villes de province des haines et des rivalités engendrées par l'esprit de parti. La maison d'Esgrignon s'était fait un ennemi dangereux en la personne de l'ancien fournisseur du Croisier, autrefois repoussé par mademoiselle Armande qu'il avait demandée en mariage. Ce refus blessant n'avait pas été adouci : l'hôtel d'Esgrignon eut toujours sa porte fermée pour lui. Ce n'était rien encore. Du Croisier avait épousé, contre l'attente générale, une vieille fille riche auprès de laquelle il avait eu pour rival l'enfant gâté de l'aristocratie de la ville, un certain chevalier de Valois. Non-seulement ce mariage avait engendré l'une de ces guerres à toutes armes comme on s'en fait en province, mais il avait encore accéléré cette séparation entre la haute et la petite aristocratie, entre les éléments bourgeois et les éléments nobles réunis un moment sous la pression de la grande autorité napoléonienne; division subite dont la nation a tant souffert! En France, ce qu'il y a de plus national, c'est la vanité : la masse des vanités blessées y a donné cette soif de l'égalité que, plus tard, les plus ardents novateurs trouveront impossible. Les royalistes piquaient au cœur les libéraux dans les endroits les plus sensibles. En province surtout, les deux partis se prêtaient réciproquement des horreurs et se calomniaient honteusement. On commettait en politique les actions les plus noires pour attirer à soi l'opinion publique, pour capter les voix de ce parterre imbécile qui jette ses bras aux gens assez habiles pour les armer. Ces luttes s'y formulaient en quelques individus, et ces individus, qui se haïssaient comme ennemis politiques, devenaient aussitôt ennemis particuliers. En province, il était difficile de ne pas se prendre corps à corps, à propos des questions ou des intérêts qui, dans la capitale, apparaissaient sous leurs formes générales, théoriques et qui dès lors grandissaient assez les champions pour que M. Laffitte, par exemple, ou Casimir Périer pussent respecter l'homme dans M. de Villèle ou dans M. de Peyronnet. M. Laffitte, qui faisait tirer sur les ministres, les aurait cachés dans son hôtel, s'ils y étaient venus le 29 juillet 1830. Benjamin Constant envoyait son livre sur la Religion à M. de Chateaubriand en l'accompagnant d'une lettre flatteuse où il avoue avoir reçu quelque bien du ministre de Louis XVIII. A Paris les hommes sont des systèmes, en province les systèmes deviennent des hommes : des hommes à passions incessantes, toujours en présence, s'épiant dans leur intérieur, épiloguant leurs discours, s'observant comme deux duellistes prêts à s'enfoncer six pouces de lame au côté à la moindre distraction et tâchant de se donner des distractions, enfin occupés à leur jeu, comme des joueurs sans pitié. Les épigrammes, les calomnies y atteignent l'homme, sous prétexte d'atteindre le parti. Dans cette guerre faite courtoisement et sans fiel au Cabinet des Antiques, mais poussée à l'hôtel du Croisier jusqu'à l'emploi des armes empoisonnées des sauvages, la fine raillerie, les avantages de l'esprit étaient du côté des nobles. Or, de toutes les blessures, celles que font la langue et l'œil, la moquerie et le dédain, sont incurables. Le chevalier de Valois, du moment où il se retrancha sur le Mont-Sacré de l'aristocratie, en abandonnant les salons mixtes, dirigea ses bons mots sur le salon du Croisier, il attisa le feu de la guerre sans savoir jusqu'où l'esprit de vengeance pouvait mener le salon du Croisier contre le Cabinet des Antiques. Il n'entrait que des *purs* à l'hôtel d'Esgrignon, de loyaux gentilshommes et des femmes sûres les unes des autres; il ne s'y commettait aucune indiscrétion : les discours, les idées bonnes ou mauvaises, justes ou fausses, belles ou ridicules, ne donnaient point prise à la plaisanterie, il fallait s'attaquer aux actions pour ridiculiser les nobles; tandis que les intermédiaires, les gens administratifs, ceux qui courtisaient ces hautes puissances, leur rapportaient de l'autre camp des faits et des propos qui prêtaient beaucoup à rire. Cette infériorité vivement sentie redoublait encore chez les adhérents de du Croisier leur soif de vengeance. Du Croisier était, en 1822, à la tête de l'industrie du département, comme le marquis d'Esgrignon était à la tête de la noblesse; ainsi chacun d'eux représentait un parti. Au lieu de se dire, sans feintise, homme de la gauche pure, du Croisier avait ostensiblement adopté les opinions que formulèrent un jour les 221. Il pouvait ainsi

;unir chez lui les magistrats, l'administration, la nance du département. Le salon de du Croisier, uissance au moins égale à celle du Cabinet des ntiques, plus nombreux, plus jeune, plus actif, muait le département, tandis que l'autre demeuit tranquille et comme annexé au pouvoir que son rti gêna souvent, car il en favorisa les fautes, il i exigea même quelques-unes qui furent fatales. es libéraux de la gauche, qui n'avaient jamais pu ire élire un de leurs candidats dans les colléges de : département rebelle aux commandements de pposition, savaient qu'après sa nomination, du roisier siégerait au centre gauche le plus près posble de la gauche pure : ses correspondants à ris étaient les frères Keller, banquiers, dont l'un rillait parmi les dix-neuf de la gauche, phalange lustrée par tous les journaux de l'opposition. insi l'opposition constitutionnelle était toujours rête à reporter au dernier moment ses voix visiement accordées à un candidat postiche, sur du roisier s'il gagnait assez de voix royalistes pour tenir la majorité. Chaque élection où les royastes repoussaient du Croisier, candidat royaliste nstitutionnel, dont la conduite était admirableent devinée, analysée, jugée par les sommités yalistes qui relevaient de M. d'Esgrignon, augmenit encore la haine de l'homme et de son parti : ce ui anime le plus les factions les unes contre les itres, c'est l'inutilité d'un piége péniblement tendu. ujourd'hui, nous sommes déjà si loin de ce temps, ue ces éclaircissements sont indispensables.

Au moment où cette histoire commence, les stilités semblaient assoupies. Le salon du Croicr et le Cabinet des Antiques, après avoir reconnu un et l'autre leur fort et leur faible, attendaient ins doute les effets du hasard, la véritable Proviance des partis. Les esprits ordinaires se contenient de ce calme apparent; mais ceux qui vivaient lus intimement avec du Croisier savaient que chez i, comme chez tous les hommes en qui la vie ne éside plus qu'à la tête, la passion de la vengeance st implacable quand surtout elle s'appuie sur mbition politique. En ce moment, du Croisier, ui jadis blanchissait, rougissait au nom des d'Esgrinon et du chevalier de Valois, qui tressaillait en rononçant ou entendant prononcer le mot de Cabiet des Antiques, affectait la gravité d'un sauvage : souriait à ses ennemis, haïs, observés d'heure en eure plus profondément. Il semblait avoir pris le arti de vivre tranquillement, comme s'il eût déssspéré de la vicoire. Un de ceux qui partageaient ette rage froidie, était le président du tribunal, I. du Ronceret, fils d'un hobereau qui avait préendu aux honneurs du Cabinet des Antiques sans voir pu les obtenir.

La petite fortune des d'Esgrignon, soigneusement administrée par le notaire Chesnel, suffisait difficilement à l'entretien de la maison où ce digne gentilhomme vivait noblement, mais sans le moindre faste. Quoique le précepteur du comte Victurnien d'Esgrignon, fils unique et l'espoir de la maison, fût un ancien oratorien donné par monseigneur l'évêque, et qu'il habitât la maison, encore lui fallait-il quelques appointements. Les gages d'une cuisinière, ceux d'une femme de chambre pour mademoiselle Armande, du vieux valet de chambre de monsieur le marquis et de deux autres domestiques, la nourriture de quatre maîtres, les frais d'une éducation pour laquelle on ne négligeait rien, absorbaient entièrement les revenus, malgré l'économie de mademoiselle Armande, malgré la sage administration de Chesnel, malgré l'affection des domestiques. Le vieux notaire ne pouvait faire aucune réparation dans le château dévasté où le marquis ne voulait revenir qu'au moment où tout serait rétabli comme avant les troubles. Il attendait la fin des baux pour trouver une augmentation de revenus due soit aux nouvelles méthodes d'agriculture, soit à l'abaissement des valeurs monétaires, et qui allait porter ses fruits à l'expiration de contrats passés en 1809. Le marquis n'était point initié aux détails de ménage ni à l'administration de ses biens : pour lui, Chesnel était toujours son intendant; et c'eût été pour lui comme un coup de foudre que la révélation des excessives précautions employées afin de *joindre les deux bouts de l'année,* suivant l'expression des ménagères. Ce noble et beau débris de l'ancienne noblesse inspirait une si vive admiration, un si religieux respect de ses idées, que les étrangers eux-mêmes contribuaient à entretenir les erreurs dans lesquelles on le laissait vivre. Ainsi, la grandeur de la maison d'Esgrignon, à laquelle personne ne pensait dans le royaume, ni à la cour, ni dans l'État, et qui, passé les portes de la ville et quelques localités du département, était tout à fait inconnue; cette grandeur obscurcie par les troubles revivait aux yeux du marquis et de ses adhérents dans tout son éclat : la maison d'Esgrignon allait reprendre un nouveau degré de splendeur en la personne de Victurnien, au moment où les nobles spoliés rentreraient dans leurs biens, où il pourrait apparaître à la cour pour entrer au service du roi, par suite y épouser, comme jadis faisaient les d'Esgrignon, une Montmorency, une Rohan, une de Lorges, une Fezenzac, une Bouillon, enfin une fille qui réunirait toutes les distinctions de la noblesse, de la richesse, de la beauté, de l'esprit et du caractère. Les personnes qui venaient faire leur partie le soir, le chevalier de Valois, les Troisville, les Laroche-Guyon, les Casteran (prononcez Cateran), le duc de Gordon

considéraient le grand marquis comme un immense personnage. Il n'y avait rien de mensonger dans cette croyance; elle eût été juste si l'on avait pu effacer les quarante dernières années de l'histoire de France. Mais les consécrations les plus respectables, les plus vraies du droit, comme Louis XVIII avait essayé de les inscrire en datant la charte de la vingt et unième année de son règne, n'existent que ratifiées par un consentement universel. Il manquait aux d'Esgrignon le fond de la langue politique actuelle, l'argent, ce grand relief de l'aristocratie moderne; il leur manquait aussi la continuation de *l'historique,* cette renommée qui se prend à la cour aussi bien que sur les champs de bataille, dans les salons de la diplomatie comme à la tribune, à l'aide d'un livre comme à l'aide d'une aventure, et qui est comme une sainte ampoule versée sur la tête de chaque génération nouvelle. Une famille noble, inactive, oubliée et ruinée est une fille sotte, laide, pauvre et sage, les quatre points cardinaux du malheur. Parmi tout ce monde une seule personne n'épousait point en entier ces illusions; cette personne était l'ancien intendant, le vieux notaire Chesnel. Quoique son dévouement, assez prouvé par cette histoire, fût absolu envers cette grande famille, alors réduite à trois personnes; quoiqu'il acceptât toutes ces idées, qu'il y crût et les trouvât de bon aloi; cet homme avait trop de sens, il faisait trop bien les affaires de la plupart des familles du département pour ne pas suivre l'immense mouvement des esprits, pour ne pas reconnaître le grand changement produit par l'industrie et par les mœurs modernes. Le notaire voyait la révolution passée de l'action dévorante de 1793 qui avait armé les hommes, les femmes, les enfants, dressé des échafauds et coupé des têtes, à l'action tranquille des idées qui consacraient les événements; après le défrichis et les semailles, venait la récolte. Pour lui, la révolution avait composé l'esprit de la génération nouvelle; il en touchait les faits au fond de mille plaies, et les trouvait irrévocablement accomplis. Cette tête de roi coupée, cette reine suppliciée, ce partage des biens nobles, constituaient à ses yeux des engagements qui liaient trop d'intérêts pour que les intéressés en laissassent attaquer les résultats. Il y voyait clair. Son fanatisme pour les d'Esgrignon était entier sans être aveugle, et le rendait ainsi bien plus beau. La foi qui fait voir à un jeune moine les anges du paradis est bien inférieure à la puissance du vieux moine qui les lui montre : l'ancien intendant ressemblait au vieux moine, il aurait donné sa vie pour défendre une châsse vermoulue. Chaque fois qu'il essayait d'expliquer, avec mille ménagements, à son ancien maître *les nouveautés,* en employant tantôt une forme railleuse, tantôt en affectant la surprise ou la douleur, il rencontrait sur les lèvres du marquis le sourire du prophète, et dans son âme la conviction que ces folies passeraient comme toutes les autres. Personne n'a remarqué combien les événements ont aidé ces nobles champions des ruines à persister dans leurs croyances. Que pouvait répondre Chesnel quand le vieux marquis faisait un geste imposant et disait : — Dieu a balayé Bonaparte, ses armées et ses nouveaux grands vassaux, ses trônes et ses vastes conceptions : Dieu nous délivrera du reste.

Chesnel baissait tristement la tête, sans oser répliquer : — Dieu ne balayera pas la France!

Ils étaient beaux tous deux : l'un en se redressant contre le torrent des faits, comme un antique morceau de granit moussu droit dans un abîme alpestre; l'autre en observant le cours des eaux et pensant à les utiliser.

Le bon et vénérable notaire gémissait en remarquant quels ravages irréparables ces croyances faisaient dans l'esprit, les mœurs et les idées du comte Victurnien d'Esgrignon. Ce jeune héritier, enfant unique, idolâtré par sa tante, mademoiselle Armande d'Esgrignon, idolâtré par son père, était, dans toute l'acception du mot, un enfant gâté, qui justifiait d'ailleurs les illusions paternelles et maternelles, car sa tante était vraiment une mère pour lui. Mais quelque tendre et prévoyante que soit une fille, il lui manquera toujours je ne sais quoi de la maternité. La seconde vue d'une mère ne s'acquiert point. Une tante, aussi chastement unie à son nourrisson que l'était mademoiselle Armande à Victurnien, peut l'aimer autant que l'aimerait la mère, être aussi attentive, aussi bonne, aussi délicate, aussi indulgente qu'une mère; mais elle ne sera pas sévère avec les ménagements et les à-propos de la mère; mais son cœur n'aura pas ces avertissements soudains, ces hallucinations inquiètes des mères, chez qui, quoique rompues, les attaches nerveuses ou morales par lesquelles l'enfant tient à elles, vibrent encore, et qui, toujours en communication avec lui, reçoivent les secousses de toute peine, tressaillent à tout bonheur comme à un événement de leur propre vie. Si la nature a considéré la femme comme un terrain neutre, physiquement parlant, elle ne lui a pas défendu en certains cas de s'identifier complétement à son œuvre : quand la maternité morale se joint à la maternité naturelle, vous voyez alors ces admirables phénomènes, inexpliqués plutôt qu'inexplicables, qui constituent les préférences maternelles. La catastrophe de cette histoire prouve donc encore une fois cette vérité connue : une mère ne se remplace pas. En effet, une mère prévoit le mal, longtemps avant qu'une fille comme mademoiselle Armande ne l'admette quand il est fait : la maternité factice d'une fille

nporte des adorations trop aveugles pour qu'elle isse réprimander un beau garçon. La pratique de vie, l'expérience des affaires avaient donné au ›ux notaire une défiance observatrice et perspicace i le faisait arriver au pressentiment maternel. iis il était si peu de chose dans cette maison! nple soldat, fidèle à son poste et prêt à mourir, n avis ne pouvait être écouté même au fort de l'o- ge; à moins que le hasard ne le plaçât bien, mme, dans l'Antiquaire, le mendiant du roi au rd de la mer, quand le lord et sa fille y sont sur- is par la marée.

Du Croisier avait aperçu la possibilité d'une hor- ɔle vengeance dans les contre-sens de l'éducation nnée à ce jeune noble; il espérait, suivant une lle expression de l'auteur qui vient d'être cité, yer l'agneau dans le lait de la mère. Cette espé- nce lui avait inspiré sa résignation taciturne et is sur les lèvres son sourire de sauvage.

II.

UNE MAUVAISE ÉDUCATION.

Le dogme de sa suprématie universelle fut incul- ıé au comte Victurnien dès qu'une idée put lui trer dans la cervelle. Hors le roi, tous les seigneurs ı royaume étaient ses égaux; au-dessous de la ›blesse, il n'y avait pour lui que des inférieurs, des ›ns avec lesquels il n'avait rien de commun, envers squels il n'était tenu à rien, des ennemis vaincus, ›nquis, dont il ne fallait faire aucun compte, dont s opinions devaient être indifférentes à un gentil- ›mme, et qui tous lui devaient du respect. Ces ›inions, Victurnien les poussa malheureusement à ›xtrême, excité par la logique rigoureuse qui con- ıit les enfants et les jeunes gens aux dernières ›nséquences du bien comme du mal. Il fut d'ail- urs confirmé dans ses croyances par ses avantages ctérieurs. Enfant d'une beauté merveilleuse, il de- nt le jeune homme le plus accompli qu'un père uisse désirer pour fils. De taille moyenne, mais ien fait, il était mince, délicat en apparence, mais erveux; il avait les yeux bleus étincelants des 'Esgrignon, leur nez courbé finement modelé, l'o- ale parfait de leur visage, leurs cheveux blonds ›ndrés, leur blancheur de teint, leur élégante dé- ıarche, leurs extrémités gracieuses, des doigts ffilés et retroussés, la distinction de ces attaches du ied et du poignet, lignes heureuses et déliées qui ıdiquent la race chez les hommes comme chez les hevaux. Puis il était adroit, leste à tous les exer- cices du corps; il tirait admirablement le pistolet, faisait des armes comme un Saint-Georges, montait à cheval comme un paladin; il avait de la grâce dans ses mouvements. Il flattait enfin toutes les va- nités que portent les parents dans l'extérieur de leurs enfants, et qui sont fondées sur une idée juste, sur l'influence excessive de la beauté, privilége sem- blable à celui de la noblesse, qui ne se peut acqué- rir et qui partout est reconnu, qui vaut souvent plus que la fortune et que le talent, qui n'a besoin que d'être montré pour triompher et à qui on ne de- mande que d'exister. Mais outre ces deux grands priviléges, la noblesse et la beauté, le hasard avait doué Victurnien d'Esgrignon d'un esprit vif, ardent, d'une merveilleuse aptitude à tout comprendre, d'une belle mémoire. Son instruction avait été dès lors parfaite. Il était beaucoup plus savant que ne le sont ordinairement les jeunes nobles de province qui deviennent des chasseurs, des fumeurs et des propriétaires très-distingués, mais qui traitent assez cavalièrement les sciences et les lettres, les arts et la poésie. Ces dons de la nature et cette éducation devaient suffire à réaliser un jour les ambitions du marquis d'Esgrignon : il voyait son fils maréchal de France, si Victurnien voulait être militaire; ambas- sadeur, si la diplomatie le tentait; ministre, si l'ad- ministration lui souriait : tout lui appartenait dans l'État. Enfin, pensée flatteuse pour un père : le comte n'eût pas été un d'Esgrignon, il eût percé par son pro- pre mérite. Cette heureuse enfance, cette adolescence dorée, n'avait jamais rencontré d'opposition à ses désirs. Victurnien était le roi du logis, personne n'y bridait les volontés de ce petit prince, qui naturel- lement était devenu égoïste comme un prince, en- tier comme le plus fougueux cardinal du moyen âge, impertinent et audacieux, vices que chacun divinisait en y voyant les qualités essentielles au noble.

Le chevalier de Valois, homme de ce bon temps où les mousquetaires gris désolaient les théâtres de Paris, se battaient avec le guet et les huissiers, fai- saient mille tours de page et trouvaient un sourire sur les lèvres du roi, pourvu que les choses fussent drôles; ce charmant séducteur, ancien héros de ruelles, contribua beaucoup au malheureux dénoû- ment de cette histoire. Cet aimable vieillard, qui ne trouvait personne pour le comprendre, fut très- heureux de rencontrer cette adorable figure de Fau- blas en herbe, qui lui rappelait sa jeunesse. N'ap- préciant guère la différence des temps, il jeta les principes des roués encyclopédistes dans cette jeune âme, en narrant les anecdotes du règne de Louis XV, en glorifiant les mœurs de 1756, racontant les or- gies des petites maisons, et les folies faites pour les courtisanes, et les excellents tours joués aux

créanciers, enfin toute la morale qui a défrayé le comique de Dancourt et de Beaumarchais. Malheureusement cette corruption était cachée sous une excessive élégance, et parée d'un esprit voltairien. Si le chevalier allait trop loin parfois, il mettait comme correctif les lois de la bonne compagnie auxquelles un gentilhomme doit toujours obéir. Victurnien ne comprenait de tous ces discours que ce qui flattait ses passions. Il voyait d'ailleurs son vieux père riant de compagnie avec le chevalier. Les deux vieillards regardaient l'orgueil inné d'un d'Esgrignon comme une barrière assez forte contre toutes les choses inconvenantes, personne au logis n'imaginait qu'un d'Estrignon pût s'en permettre de contraires à l'honneur. L'HONNEUR, ce grand principe monarchique, était planté dans tous les cœurs de cette famille comme un phare; il éclairait les moindres actions, il animait les moindres pensées des d'Estrignon. Ce bel enseignement qui seul aurait dû faire subsister la noblesse : « un d'Estrignon ne doit pas se permettre telle ou telle chose, il a un nom qui rend l'avenir solidaire du passé, » était comme un refrain avec lequel le vieux marquis, mademoiselle Armande, Chesnel et tous les habitués de l'hôtel avaient bercé l'enfance de Victurnien. Ainsi, le bon et le mauvais se trouvaient en présence et en forces égales dans cette jeune âme.

Quand Victurnien eut dix-huit ans, qu'il se produisit dans la ville, il remarqua dans le monde extérieur de légères oppositions avec le monde intérieur de l'hôtel d'Esgrignon; mais il n'en chercha point les causes : les causes étaient à Paris. Il ne savait pas encore que les personnes si hardies en pensée et en discours, le soir chez son père, et qui n'y cachaient rien ni de leurs espérances, ni de leurs croyances, étaient réservées et circonspectes en présence des gens en qui elles voyaient des ennemis, mais avec lesquels elles étaient obligées parfois de frayer à cause de leurs intérêts. Son père avait conquis son franc parler. Personne ne songeait à contredire un vieillard de soixante-dix ans. D'ailleurs tout le monde passait volontiers, à un homme aussi violemment dépouillé, sa fidélité à l'ancien ordre de choses : on respectait la majesté des ruines en lui. Trompé par les apparences, Victurnien se conduisit de manière à se mettre à dos toute la bourgeoisie de la ville. Il eut, à la chasse, des difficultés, poussées un peu trop loin par son impétuosité, qui se terminèrent par des procès graves, étouffés à prix d'argent par Chesnel, et dont on n'osait parler au marquis. Jugez de son étonnement, quand M. d'Esgrignon aurait appris que son fils était poursuivi pour avoir chassé sur ses terres, dans ses domaines, dans ses forêts! On craignait trop ce qui pouvait s'ensuivre pour l'initier à ces misères, disait Chesnel. Le jeune comte se permit en ville quelques autres escapades, traitées d'amourettes par le chevalier, mais qui finirent par coûter à Chesnel des dots donnés à de jeunes filles séduites par d'imprudentes promesses de mariage : autres procès, nommés dans le Code, *détournements de mineures*, et qui, par suite de la brutalité de la nouvelle justice, eussent conduit on ne sait où le jeune comte, sans la prudente intervention de Chesnel. Ces victoires sur la justice bourgeoise, enhardissaient Victurnien. Habitué à se tirer de ces mauvais pas, le jeune comte ne reculait point devant une plaisanterie, il regardait les tribunaux comme des épouvantails à peuple qui n'avaient point prise sur lui. Ce qu'il eût blâmé chez tout autre, était un excusable amusement pour lui. Cette conduite, ce caractère, cette pente à mépriser les lois nouvelles pour n'obéir qu'aux maximes du Code noble, furent étudiés, analysés, éprouvés par quelques personnes habiles appartenant au parti du Croisier. Le président du Ronceret se prêtait admirablement, aussi bien que le procureur du roi, à toutes les conciliations compatibles avec les devoirs de la magistrature. Il s'y prêtait même par calcul au delà des bornes, heureux de faire crier le parti libéral à propos d'une concession trop large : il excitait ainsi les passions contre la maison d'Esgrignon en paraissant la servir. Ce traître avait l'arrière-pensée de se montrer incorruptible à temps, quand il serait appuyé sur un fait grave, et soutenu par l'opinion publique. Les mauvaises dispositions du comte furent perfidement encouragées par deux ou trois jeunes gens de ceux qui lui composèrent une suite, qui captèrent ses bonnes grâces en lui faisant la cour, qui le flattèrent et obéirent à ses idées en essayant de confirmer sa croyance dans la suprématie du noble à une époque où le noble n'aurait pu conserver son pouvoir qu'en usant pendant un demi-siècle d'une prudence extrême. Du Croisier espérait réduire les d'Esgrignon à la dernière misère, voir leur château abattu, leurs terres mises à l'enchère et vendues en détail, par suite de leur faiblesse pour ce jeune étourdi dont les folies devaient tout compromettre. Il n'allait pas plus loin; il ne croyait pas, comme le président du Ronceret, que Victurnien donnerait autrement prise à la justice. La vengeance de ces deux hommes était d'ailleurs bien secondée par l'excessif amour-propre de Victurnien et par son amour pour le plaisir. Le fils du président du Ronceret, jeune homme de dix-sept ans, à qui le rôle d'agent provocateur allait à merveille, était un des compagnons et le plus perfide courtisan du comte. Du Croisier soldait cet espion d'un nouveau genre, le dressait admirable-

ent à la chasse des vertus de ce noble et bel en-
nt; il le dirigeait moqueusement dans l'art de
imuler les mauvaises dispositions de sa proie. Fé-
cien du Ronceret était précisément une nature en-
ieuse et spirituelle, un jeune sophiste à qui souriait
ne semblable mystification, et qui y trouvait ce
aut amusement qui manque en province aux gens
'esprit.

De dix-huit à vingt et un ans, Victurnien coûta
rès de quatre-vingt mille francs au pauvre notaire,
ins que ni mademoiselle Armande, ni le marquis
i fussent informés. Les procès étouffés entraient
our plus de moitié dans cette somme, et les profu-
ons du jeune homme avaient employé le reste. En
ffet, des dix mille livres de rente du marquis, cinq
iille étaient nécessaires à la tenue de la maison;
entretien de mademoiselle Armande, quelque par-
monie qu'elle apportât à ses dépenses person-
elles, celui du marquis employaient plus de deux
iille francs, la pension du bel héritier présomptif
'allait donc pas à cent louis. Qu'étaient deux mille
ancs, pour paraître convenablement? La toilette
eule emportait cette rente. Victurnien faisait venir
n linge, ses habits, ses gants, sa parfumerie de
aris. Victurnien avait voulu un joli cheval anglais
monter, un cheval de tilbury et un tilbury, parce
ue M. du Croisier avait un cheval anglais et un
lbury. La noblesse devait-elle se laisser écraser par
i bourgeoisie? Puis le jeune comte avait voulu un
room à la livrée de sa maison. Flatté de donner le
n à la ville, au département, à la jeunesse, il était
ntré dans le monde des fantaisies et du luxe qui
ont si bien aux jeunes gens beaux et spirituels.
hesnel fournissait à tout, non sans user, comme
s anciens parlements, du droit de remontrance,
iais avec une douceur angélique.

— Quel dommage qu'un aussi bon homme soit
ussi ennuyeux! se disait Victurnien, à chaque fois
ue le notaire appliquait une somme sur quelque
laie saignante.

Veuf et sans enfants, Chesnel avait adopté le fils
e son ancien maître au fond de son cœur. Il jouis-
ait de le voir traversant la grande rue de la ville,
erché sur le double coussin de son tilbury, fouet
n main, une rose à la boutonnière, joli, bien mis,
nvié par tous. Lorsque, dans un besoin pressant,
ne perte au jeu chez les Troisville, chez le duc de
ordon, à la préfecture ou chez le receveur général,
'icturnien venait, la voix câline, le regard inquiet,
e geste patelin, trouver sa Providence, le vieux no-
aire, dans sa modeste maison de la rue du Bercail,
l avait ville gagnée en se montrant.

—Hé bien! qu'avez-vous, monsieur le comte, que
ous est-il arrivé? demandait le vieillard d'une voix
ltérée.

Dans les grandes occasions, Victurnien s'asseyait, prenait un air mélancolique et rêveur, il se faisait questionner en faisant des minauderies. Après avoir donné les plus grandes anxiétés au bonhomme, qui commençait à redouter les suites d'une dissipation aussi soutenue, il avouait une peccadille soldée par un billet de mille francs. Chesnel, outre son étude, possédait environ douze mille livres de rentes. Ce fonds n'était pas inépuisable. Les quatre-vingt mille francs dévorés étaient ses économies réservées pour le temps où le marquis enverrait son fils à Paris, ou pour faciliter quelque beau mariage. Clairvoyant quand Victurnien n'était pas là, Chesnel perdait une à une les illusions que caressaient le marquis et sa sœur : il désirait marier cet enfant à quelque noble fille, sage et prudente, en lui reconnaissant un manque total d'esprit de conduite. Il se demandait comment un jeune homme pouvait penser si bien et se conduire si mal, en lui voyant faire le lendemain le contraire de ce qu'il lui avait promis la veille. Mais il n'y a jamais rien de bon à attendre des jeunes gens qui avouent leurs fautes, se repentent, et les recommencent. Les hommes à grands caractères n'avouent leurs fautes qu'à eux-mêmes, ils s'en punissent eux-mêmes : les faibles retombent dans l'ornière, en trouvant le bord trop difficile à côtoyer. Victurnien, chez qui de semblables tuteurs avaient, de concert avec ses compagnons et ses habitudes, assoupli le ressort de l'orgueil secret des grands hommes, était arrivé soudain à la faiblesse des voluptueux, dans le moment de sa vie où, pour s'exercer, sa force aurait eu besoin du régime de contrariétés et de misères qui forma les Frédéric II, les Napoléon, les prince Eugène. Chesnel apercevait chez Victurnien cette indomptable fureur pour les jouissances qui doit être l'apanage des hommes doués de grandes facultés et qui sentent la nécessité d'en contre-balancer le fatigant exercice par d'égales compensations en plaisirs, mais qui mènent aux abîmes les gens habiles seulement pour les voluptés. Le bonhomme s'épouvantait par moments, mais, par moments aussi, les profondes saillies et l'esprit étendu qui rendaient ce jeune homme si remarquable le rassuraient. Il se disait ce que disait le marquis quand le bruit de quelque escapade arrivait à son oreille : Il faut que jeunesse se passe! Quand Chesnel se plaignait au chevalier de Valois de la propension du jeune comte à faire des dettes, le chevalier de Valois l'écoutait en massant une prise de tabac d'un air moqueur.

— Expliquez-moi donc ce qu'est la dette publique, mon cher Chesnel, lui répondait-il. Hé diantre! si la France a des dettes, pourquoi Victurnien n'en aurait-il pas? Aujourd'hui comme toujours,

les princes ont des dettes, tous les gentilshommes ont des dettes. Voudriez-vous, par hasard, que Victurnien vous apportât des économies? Vous savez ce que fit notre grand Richelieu, non pas le cardinal, c'était un misérable qui tuait la noblesse, mais le maréchal, quand son petit-fils, le prince de Chinon, lui montra qu'il n'avait pas dépensé à l'université l'argent de ses menus plaisirs?...

— Non, monsieur le chevalier.

— Hé bien! il jeta la bourse par la fenêtre, à un balayeur des cours, en disant à son fils : Tu ne veux donc pas apprendre à être prince?...

Chesnel baissait la tête, sans mot dire. Puis le soir, avant de s'endormir, l'honnête vieillard pensait que ces doctrines étaient funestes dans l'époque où la police correctionnelle existait pour tout le monde; il y voyait en germe la ruine de la grande maison d'Esgrignon.

III.

PRÉPARATIFS D'UN VOYAGE A LA COUR.

Sans ces explications, il eût été difficile de comprendre une scène qui eut lieu vers la fin du mois d'octobre de l'année 1822, dans le salon, dit le Cabinet des Antiques, un soir, après le jeu, quand les nobles habitués, les vieilles comtesses, les jeunes marquises, les simples baronnes, eurent soldé leurs comptes. Le vieux gentilhomme se promenait dans la longueur de son salon, où mademoiselle d'Esgrignon allait éteignant elle-même les bougies aux tables de jeu, et il ne se promenait pas seul, il était avec le chevalier de Valois. Ces deux débris du siècle précédent causaient de Victurnien : le chevalier avait été chargé de faire à son sujet des ouvertures au marquis.

— Oui, marquis, disait le chevalier, votre fils perd ici son temps et sa jeunesse, vous devez enfin l'envoyer à la cour.

— J'ai toujours songé que, si mon grand âge m'interdisait d'aller à la cour, où, entre nous soit dit, je ne sais pas ce que je ferais en voyant ce qui s'y passe et au milieu des gens nouveaux que reçoit le roi, j'enverrais du moins mon fils présenter nos hommages à Sa Majesté. Le roi doit donner quelque chose au comte, quelque chose comme un régiment, un emploi dans sa maison, enfin, le mettre à même de gagner ses éperons. Mon oncle l'archevêque a souffert un cruel martyre, j'ai guerroyé sans déserter le camp comme ceux qui ont cru de leur devoir de suivre les princes : selon moi, le roi était en France, sa noblesse devait l'entourer... Eh bien! personne ne songe à nous, tandis que Henri IV aurait écrit déjà aux d'Esgrignon. Enfin nous sommes quelque chose de mieux que les Troisville, et voici deux Troisville, nommés pairs de France, un autre est député de la noblesse (il prenait les grands colléges électoraux pour les assemblées de son Ordre). Vraiment on ne pense pas plus à nous que si nous n'existions pas... J'attendais le voyage que les princes devaient faire par ici; mais si les princes ne viennent pas à nous, il faut aller à eux...

— Je suis enchanté de savoir que vous pensez, dit habilement le chevalier, à produire notre cher Victurnien dans le monde, car cette ville est un trou dans lequel il ne doit pas enterrer ses talents. Tout ce qu'il peut y rencontrer c'est *quéque* Normande, *ben* sotte, *ben* mal apprise et riche. *Qué qu'il* en ferait?... sa femme! Ah! bon Dieu!

— J'espère bien qu'il ne se mariera qu'après être parvenu à quelque charge du royaume, dit le vieux marquis. Mais il y a des difficultés graves.

Voici les seules difficultés que le marquis apercevait à l'entrée de la carrière pour son fils.

— Mon fils, reprit-il après une pause marquée par un soupir, le comte d'Esgrignon ne peut pas se présenter comme un va-nu-pieds, il faut l'équiper! Hélas! nous n'avons plus, comme il y a deux siècles, nos gentilshommes de suite... Ah! chevalier, cette démolition de fond en comble, elle me trouve toujours au lendemain du premier coup de marteau donné par monsieur de Mirabeau. Aujourd'hui, il ne s'agit plus que d'avoir de l'argent, c'est tout ce que je vois de clair dans les bienfaits de la restauration. Le roi ne vous demande pas si vous descendez des Valois, ou si vous êtes un des conquérants de la Gaule, il vous demande si vous payez mille francs d'impôts. Je ne saurais donc envoyer le comte à la cour sans quelques vingt mille écus...

— Oui, avec cette bagatelle, il pourra se montrer galamment, dit le chevalier.

— Hé bien! dit mademoiselle Armande, j'ai prié Chesnel de venir ce soir. Croiriez-vous, chevalier, que, depuis le jour où Chesnel m'a proposé d'épouser ce misérable du Croisier...

— Ah! c'était bien indigne, mademoiselle, s'écria le chevalier.

— Impardonnable, dit le marquis.

— Hé bien! reprit mademoiselle Armande, mon frère n'a jamais pu se décider à demander quoi que ce soit à Chesnel!

— A votre ancien domestique? reprit le chevalier. Ah! marquis, mais vous feriez à Chesnel un honneur... un honneur dont il serait reconnaissant jusqu'à son dernier soupir.

—Non, répondit le vieux gentilhomme, je ne
'ouve pas cela digne...

—Il s'agit bien de *digne,* la chose est nécessaire,
eprit le chevalier en faisant un léger haut-le-
orps.

—Jamais! s'écria le marquis en ripostant par un
este qui décida le chevalier à risquer un grand
oup pour éclairer le vieillard.

—Hé bien, dit M. de Valois, si vous ne le savez
as, je vous dirai, moi, que Chesnel a déjà donné
uelque chose à votre fils, quelque chose comme...

—Mon fils est incapable d'avoir accepté quoi que
: soit de Chesnel, s'écria le vieillard en se re-
ressant et interrompant le chevalier. Il a pu vous
emander, à vous, vingt-cinq louis...

—Quelque chose comme cent mille livres, disait
chevalier en continuant.

—Mon fils doit cent mille livres à Chesnel! s'é-
'ia le vieillard en donnant les signes d'une pro-
nde douleur. Ah! s'il n'était pas fils unique, il
artirait ce soir pour les îles avec un brevet de ca-
taine!

—Oui, notre adorable Victurnien a mangé cent
ille livres, mon cher marquis, reprit le chevalier
n secouant les grains de tabac tombés sur son gi-
t, c'est peu, je le sais! car à son âge, moi...! Enfin,
issons nos souvenirs, marquis. Le comte est en
'ovince; toute proportion gardée, ce n'est pas mal,
ira loin : je lui vois les dérangements des hom-
es qui, plus tard, accomplissent de grandes
ioses...

—Et il dort là-haut sans avoir rien dit à son père?
écria le marquis.

—Il dort avec l'innocence d'un enfant qui n'a
ncore fait le malheur que de cinq à six petites
ourgeoises, répondit le chevalier.

—Mais il appelle sur lui la lettre de cachet.

—*Ils* ont supprimé les lettres de cachet, dit le
ievalier. Quand on a essayé de créer une justice
ceptionnelle, vous savez comme on a crié. Nous
avons pu maintenir les cours prévôtales que M. *de*
onaparte appelait *Commissions militaires!*

—Hé bien! qu'allons-nous devenir quand nous
irons des enfants fous, ou trop mauvais sujets?
t le marquis, nous ne pourrons donc plus les en-
rmer.

Le chevalier regarda le père au désespoir et n'osa
i répondre : — Nous serons forcés de les bien
ever...

—Et vous ne m'avez rien dit de cela, mademoi-
lle d'Esgrignon! reprit le marquis en interpellant
sœur.

Ces paroles dénotaient toujours une irritation,
r il l'appelait ordinairement *ma sœur.*

— Mais, monsieur, quand un jeune homme vif et bouillant reste oisif dans une ville comme celle-ci, que voulez-vous qu'il fasse? dit mademoiselle d'Esgrignon qui ne comprenait pas la colère de son frère.

— Hé, diantre! des dettes, reprit le chevalier, il joue, il a de petites aventures, il chasse, tout cela coûte horriblement aujourd'hui.

— Allons, reprit le marquis, il est temps de l'envoyer au roi... Je passerai la matinée demain à écrire à nos parents.

— Je connais quelque peu les ducs d'Avaray, de Blacas, de...

— Mon cher chevalier, il n'est pas besoin de tant de façons pour présenter un d'Esgrignon à la cour, dit le marquis en l'interrompant. Cent mille livres! se dit-il, ce Chesnel est bien hardi... Voilà les effets de ces maudits troubles : mons Chesnel protége mon fils... et il faut que je lui demande... Non, ma sœur, vous ferez cette affaire. Chesnel prendra ses sûretés sur nos biens pour le tout. Puis lavez la tête à ce jeune étourdi, car il finirait par se ruiner.

Le chevalier et mademoiselle d'Esgrignon trouvaient simples et naturelles ces paroles, si comiques pour tout autre qui les aurait entendues. Ces deux personnages furent même très-émus de l'expression presque douloureuse qui se peignit sur les traits du vieillard. En ce moment, M. d'Esgrignon était sous le poids de quelque prévision sinistre : il devinait presque son époque. Il alla s'asseoir sur une bergère, au coin du feu, oubliant Chesnel qui devait venir, et auquel il ne voulait rien demander.

Le marquis d'Esgrignon avait alors la physionomie que les imaginations un peu poétiques lui voudraient. C'était une tête presque chauve, des cheveux d'une éclatante blancheur et soyeux placés à l'arrière de la tête, retombant par mèches plates et lisses, bouclées aux extrémités, un beau front plein de noblesse, ce front que l'on admire dans la tête de Louis XV, dans celle de Beaumarchais et dans celle du maréchal de Richelieu, il n'offre ni l'ampleur carrée du front du maréchal de Saxe, ni le cercle petit, dur, serré, trop plein de Voltaire; enfin un front gracieusement convexe, finement modelé, à tempes molles et dorées; puis des yeux brillants, pleins de ce courage et de ce feu que l'âge n'abat point; le nez des Condé, et cette bouche aimable de laquelle il ne sort que des paroles spirituelles ou bonnes, comme en disait toujours le comte d'Artois; les joues plus en talus que niaisement rondes, le corps sec, les jambes fines et la main potelée. Il avait le cou serré par une cravate mise comme la mettaient les marquis représentés dans toutes les gravures qui ornent les ouvrages du dernier siècle, et que vous voyez à Saint-Preux comme à Lovelace, aux héros du bourgeois Diderot comme

à ceux de l'élégant Montesquieu (voir les premières éditions des *Lettres persanes*). Le marquis portait toujours un grand gilet blanc brodé, sur lequel brillait le ruban de commandeur de saint Louis; un habit bleu à grandes basques, à grands pans retroussés et fleurdelisés, singulier costume qu'avait adopté le roi; mais le marquis n'avait point abandonné la culotte française, ni les bas de soie blancs, ni les boucles; dès six heures du soir, il était en grande tenue. Ce vieux noble ne lisait que *la Quotidienne* et *la Gazette de France*, deux journaux que les feuilles constitutionnelles accusaient d'obscurantisme, de mille énormités monarchiques et religieuses, et que le marquis, lui, trouvait pleines d'hérésies et d'idées révolutionnaires. Quelque exagérés que soient les organes d'une opinion, ils sont toujours au-dessous des *purs* de leur parti; de même que le peintre de ce grand et magnifique personnage sera certes taxé d'avoir outre-passé le vrai, tandis qu'il adoucit quelques tons trop crus, éteint des parties trop ardentes chez son modèle.

Le marquis d'Esgrignon avait mis ses coudes sur ses genoux, et se tenait la tête dans ses mains. Pendant tout le temps qu'il médita, mademoiselle Armande et le chevalier se regardèrent sans se communiquer leurs idées. Le marquis souffrait-il de devoir l'avenir de son fils à son ancien intendant? Doutait-il de l'accueil qu'on ferait au jeune comte? Regrettait-il de n'avoir rien préparé pour son entrée dans le monde brillant de la cour, en demeurant au fond de sa province où l'avait retenu sa pauvreté, car comment aurait-il paru à la cour? Il soupira fortement en relevant la tête. Ce soupir était un de ceux que rendait alors la véritable et loyale aristocratie, celle des gentilshommes de province alors si négligés, comme la plupart de ceux qui avaient saisi leur épée et résisté pendant l'orage.

— Qu'a-t-on fait pour les Montauran, pour les Ferdinand qui sont morts ou qui ne se sont jamais soumis? se dit-il à voix basse. A ceux qui ont lutté le plus courageusement, on a donné de misérables pensions, quelque lieutenance de roi dans une forteresse à la frontière.

Évidemment il doutait. Mademoiselle d'Esgrignon essayait de rassurer son frère sur l'avenir de ce voyage, quand on entendit sur le petit pavé sec de la rue, le long des fenêtres du salon, un pas qui annonçait Chesnel. Le notaire se montra bientôt à la porte que Joséphin, le vieux valet de chambre du comte, ouvrit sans annoncer.

— Chesnel, mon garçon...

Le notaire avait soixante-neuf ans, une tête chenue; un visage carré, vénérable, des culottes d'une ampleur qui eussent mérité de Sterne une description épique; des bas drapés, des souliers à agrafes d'argent, un habit en façon de chasuble, et un grand gilet de tuteur.

—... Tu as été bien outrecuidant de prêter de l'argent au comte d'Esgrignon! tu mériterais que je te le rendisse à l'instant et que nous ne te vissions jamais, car tu as donné des ailes à ses vices.

Il y eut un moment de silence comme à la cour quand le roi réprimande publiquement un courtisan. Le vieux notaire avait une attitude humble et contrite.

— Chesnel, cet enfant m'inquiète, reprit le marquis avec bonté, je veux l'envoyer à Paris, pour y servir le roi. Tu t'entendras avec ma sœur pour qu'il y paraisse convenablement... Nous réglerons cela.

Et le marquis se retira gravement, en saluant Chesnel par un geste familier.

— Je remercie monsieur le marquis de ses bontés, dit le vieillard qui restait debout.

Mademoiselle Armande se leva pour accompagner son frère; elle avait sonné, le valet de chambre était à la porte, un flambeau à la main, pour aller coucher son maître.

— Asseyez-vous, Chesnel, dit la vieille fille en revenant.

Par ses délicatesses de femme, mademoiselle Armande ôtait toute rudesse au commerce du marquis avec son ancien intendant; quoique sous cette rudesse, Chesnel devinât une affection magnifique, L'attachement du marquis à son ancien domestique constituait une passion semblable à celle que le maître a pour son chien, et qui le porterait à se battre avec qui donnerait un coup de pied à sa bête: il la regarde comme une partie intégrante de son existence, comme une chose qui sans être tout à fait lui, le représente dans ce qu'il a de plus cher, les sentiments.

— Il était temps de faire quitter cette ville à votre neveu, mademoiselle, dit sentencieusement le notaire.

— Oui, répondit-elle. S'est-il permis quelque nouvelle escapade?

— Non, mademoiselle.

— Eh bien, pourquoi l'accusez-vous?

— Mademoiselle, je ne l'accuse pas... Non, je ne l'accuse pas! Je suis bien loin de l'accuser. Je ne l'accuserai jamais, quoi qu'il fasse!

La conversation tomba. Le chevalier de Valois, qui était un être éminemment compréhensif, se mit à bâiller comme un homme talonné par le sommeil; il s'excusa gracieusement de quitter le salon et sortit ayant envie de dormir autant que de s'aller noyer: le démon de la curiosité lui écarquillait les

yeux, et de sa main délicate et invisible ôtait le coton que le chevalier avait dans les oreilles.

— Hé bien! Chesnel, y a-t-il quelque chose de nouveau? dit mademoiselle Armande inquiète.

— Oui, reprit Chesnel, il s'agit de ces choses dont il est impossible de parler à M. le marquis : il tomberait foudroyé par une apoplexie.

— Dites donc; reprit-elle en penchant sa belle tête sur le dos de sa bergère, et laissant aller ses bras le long de sa taille, comme une personne qui attend le coup de la mort sans se défendre.

— Mademoiselle Armande, monsieur le comte, qui a tant d'esprit, est le jouet de petites gens en train d'épier une grande vengeance : ils nous voudraient ruinés, humiliés! Le président du tribunal, M. du Ronceret a, comme vous savez, les plus hautes prétentions nobiliaires...

— Son grand-père était procureur, dit mademoiselle Armande.

— Je le sais, dit le notaire. Aussi ne l'avez-vous pas reçu chez vous; il ne va pas non plus chez MM. de Troisville ni chez le duc de Gordon; il est un des piliers du salon du Croisier... Monsieur Félicien du Ronceret, avec qui votre neveu peut frayer sans trop se compromettre : il lui faut des compagnons! eh bien! ce jeune homme est le conseiller de toutes ses folies, lui et deux ou trois autres qui sont du parti de votre ennemi, de l'ennemi de M. de Valois, de celui qui ne respire que vengeance contre vous et contre toute la noblesse; ils espèrent vous ruiner par votre neveu, le voir tomber dans la boue. Cette conspiration est menée par ce sycophante qui fait le royaliste; sa pauvre femme ignore tout, vous la connaissez, je l'aurais su plus tôt si elle avait des oreilles pour entendre le mal. Pendant quelque temps, ces jeunes fous n'étaient pas dans le secret, ils n'y mettaient personne; mais, à force de rire, les meneurs se sont compromis, les niais ont compris, et depuis les dernières aventures du comte, ils se sont échappés à dire quelques mots quand ils étaient ivres. Ces mots m'ont été rapportés par des personnes chagrines de voir un si beau, un si noble et si charmant jeune homme se perdre ainsi. Dans ce moment, on le plaint, dans quelques jours il sera... je n'ose...

— Méprisé, dites, Chesnel! s'écria douloureusement mademoiselle Armande.

— Hélas! Comment voulez-vous empêcher les meilleures gens de la ville, qui ne savent que faire du matin jusqu'au soir, de contrôler les actions de leur prochain? Ainsi, les pertes de M. le comte au jeu ont été calculées. Voilà, depuis deux mois, trente mille francs d'envolés! chacun se demande où il les prend. Quand on en parle devant moi, je vous les rappelle à l'ordre! Ah! mais!... Croyez-vous, leur disais-je, ce matin, si l'on a pris les droits utiles et les terres de la maison d'Esgrignon, qu'on a mis la main sur les trésors? Le jeune comte a le droit de se conduire à sa guise, et tant qu'il ne vous devra pas un sou, vous n'avez pas à dire un mot.

Mademoiselle Armande tendit sa main sur laquelle le vieux notaire mit un respectueux baiser.

— Bon Chesnel!... Mon ami, comment nous trouverez-vous des fonds pour ce voyage? Victurnien ne peut aller à la cour sans s'y tenir à son rang.

— Oh, mademoiselle, j'ai emprunté sur ma petite ferme du Jard.

— Comment, vous n'aviez plus rien? Mon Dieu! s'écria-t-elle, comment ferons-nous pour vous récompenser?

— En acceptant les cent mille francs que je tiens à votre disposition. Vous comprenez que l'emprunt a été secrètement mené pour ne pas vous déconsidérer, car, aux yeux de la ville, je suis de la maison!

Quelques larmes vinrent aux yeux de mademoiselle Armande, et Chesnel, les voyant, prit un pli de la robe de cette noble fille et le baisa.

— Ce ne sera rien, reprit-il, il faut que les jeunes gens jetent leur gourme. Le commerce des beaux salons de Paris changera le cours des idées du jeune homme. Et ici, vraiment, vos vieux amis sont les plus nobles cœurs, les plus dignes personnes du monde, mais ils ne sont pas amusants. Monsieur le comte pour pouvoir se désennuyer est obligé de descendre, et il finirait par s'encanailler...

Le lendemain, la vieille voiture de voyage de la maison d'Esgrignon vit le jour, et fut envoyée chez le sellier pour être mise en état. Le jeune comte fut solennellement averti par son père, après le déjeuner, des intentions formées à son égard : il irait à la cour demander du service au roi; en voyageant, il devait se déterminer pour une carrière quelconque. La marine ou l'armée de terre, les ministères ou les ambassades, la maison du roi; il n'avait qu'à choisir, tout lui serait ouvert. Le roi saurait sans doute gré aux d'Esgrignon de ne lui avoir rien demandé, d'avoir réservé les bonnes grâces du trône pour l'héritier de la maison.

Depuis ses folies, le jeune d'Esgrignon avait entrevu le monde vrai. Il s'agissait pour lui de quitter la province et la maison paternelle, il écouta donc gravement ce que son respectable père lui disait, sans lui répondre que l'on n'entrait ni dans la marine ni dans l'armée comme jadis, que pour devenir sous-lieutenant de cavalerie, sans passer par les écoles spéciales, il fallait servir dans les pages; que les fils des familles les plus illustres allaient à Saint-Cyr et à l'école polytechnique, ni plus ni moins que les fils des roturiers, après des concours publics où les gentilshommes couraient la chance d'avoir le

dessous. En éclairant son père, il pouvait ne pas avoir les fonds nécessaires pour un séjour à Paris; il laissa donc croire au marquis et à sa tante Armande qu'il aurait à monter dans les carrosses du roi, à paraître au rang que s'attribuaient les d'Esgrignon au temps actuel, et à frayer avec les plus grands seigneurs. Marri de ne donner à son fils qu'un domestique pour l'accompagner, le marquis lui offrit son vieux valet Joséphin, un homme de confiance, qui aurait soin de lui, qui veillerait fidèlement à ses affaires, et dont le pauvre père se défaisait, espérant le remplacer auprès de lui par un jeune domestique.

— Souvenez-vous, mon fils, lui dit-il, que vous êtes un Carol, que votre sang est un sang pur de toute mésalliance, que votre écusson est sans tache, qu'il vous permet d'aller partout la tête haute, et de prétendre à des reines. Rendez grâce à votre père, comme moi je fis au mien : nous devons à l'honneur de nos ancêtres, saintement conservé, de pouvoir regarder tout en face, et de n'avoir à plier le genou que devant une maîtresse ou le roi et Dieu. Voilà le plus grand de vos priviléges!

Le bon Chesnel avait assisté au déjeuner, il ne s'était pas mêlé des recommandations héraldiques, ni des lettres aux puissances du jour; mais il avait écrit à l'un de ses vieux amis, un des plus anciens notaires de Paris. La paternité factice et réelle que Chesnel portait à Victurnien serait incomprise, si l'on omettait de donner cette lettre, comparable peut-être au discours de Dédale à Icare. Ne faut-il pas remonter jusqu'à la mythologie pour trouver des comparaisons dignes de cet homme antique?

« Mon cher et respectable Sorbier.

« Je me souviens, avec délices, d'avoir fait mes « premières armes dans notre honorable carrière « chez ton père, où tu m'as aimé, quoique pauvre « petit clerc que j'étais. C'est à ces souvenirs de clé- « ricature, si doux à nos cœurs, que je m'adresse « pour réclamer de toi le seul service que je t'aurai « demandé dans le cours de notre longue vie, tra- « versée par ces catastrophes politiques auxquelles » j'ai dû peut-être l'honneur de devenir ton collègue. « Ce service, je te le demande, mon ami, sur le bord « de la tombe, au nom de mes cheveux blancs, qui « tomberaient de douleur si tu n'obtempérais pas à « mes prières. Sorbier, il ne s'agit ni de moi, ni des « miens. J'ai perdu la pauvre madame Chesnel et « n'ai pas d'enfants. Hélas! il s'agit de plus que ma « famille, si j'en avais une, il s'agit du fils unique « de monsieur le marquis d'Esgrignon, dont j'ai eu « l'honneur d'être l'intendant au sortir de l'étude « où son père m'avait envoyé à ses frais dans l'in- « tention de me faire faire fortune. Cette maison où « j'ai été nourri, a subi tous les malheurs de la ré- « volution. J'ai pu lui sauver quelque bien, mais « qu'est-ce en comparaison de l'opulence éteinte? « Sorbier, je ne saurais te dire à quel point je suis « attaché à cette grande maison que j'ai vue près de « choir dans l'abîme des temps : la proscription, « la confiscation, la vieillesse et point d'enfants! « Que de malheurs! Monsieur le marquis s'est ma- « rié, sa femme est morte en couches du jeune « comte, il ne reste aujourd'hui de bien vivant que « ce noble, cher et précieux enfant. Les destinées « de cette maison résident en ce jeune homme, il « a fait quelques dettes en s'amusant ici, car, que « devenir en province, avec cent misérables louis? « Oui, mon ami, cent louis, voilà où en est la mai- « son d'Esgrignon. Dans cette extrémité, son père « a senti la nécessité de l'envoyer à Paris y réclamer « à la cour la faveur du roi. Paris est un lieu bien « dangereux pour la jeunesse. Il faut la dose de rai- « son qui nous fait notaires pour y vivre sagement. « Je serais d'ailleurs au désespoir de savoir ce pau- « vre enfant vivant des privations que nous avons « connues. Te souviens-tu du plaisir avec lequel tu « as partagé mon petit pain, au parterre du Théâtre « Français, quand nous y sommes restés un jour et « une nuit pour voir la représentation du *Mariage* « *de Figaro?* aveugles que nous étions!... Nous « étions heureux et pauvres, mais un noble ne sau- « rait être heureux dans l'indigence; car l'indigence « d'un noble est une chose contre nature. Ah! Sor- « bier, quand on a eu le bonheur d'avoir, de sa « main, arrêté dans sa chute l'un des plus beaux « arbres généalogiques du royaume, il est si natu- « rel de s'y attacher, de l'aimer, de l'arroser, de « vouloir le voir refleuri, que tu ne t'étonneras « point des précautions que je prends, et de m'en- « tendre réclamer le concours de tes lumières pour « faire arriver à bien notre jeune homme. La mai- « son d'Esgrignon a destiné la somme de cent mille « francs aux frais du voyage entrepris par monsieur « le comte. Tu le verras, il n'y a pas à Paris de « jeune homme qui puisse lui être comparé! Tu « t'intéresseras à lui comme à un fils unique. En- « fin je suis certain que madame Sorbier, oui, ma- « dame Sorbier n'hésitera pas à te seconder dans la « tutelle morale dont je t'investis. La pension de « M. le comte Victurnien est fixée à trois mille francs « par mois; mais tu commenceras par lui en remet- « tre dix mille pour ses premiers frais. Ainsi la fa- « mille a pourvu à deux ans de séjour, hors le cas « d'un voyage à l'étranger, et pour lequel nous ver- « rions alors à prendre d'autres mesures. Associe- « toi, mon vieil ami, à cette œuvre, et tiens les

« cordons de la bourse un peu serrés. Sans admo-« nester monsieur le comte, soumets-lui des consi-« dérations, retiens-le autant que tu pourras, et fais « en sorte qu'il n'anticipe point d'un mois sur l'au-« tre, sans de valables raisons, car il ne faudrait « pas le désespérer dans une circonstance où l'hon-« neur serait engagé. Informe-toi de ses démarches, « de ce qu'il fait, des gens qu'il fréquentera; sur-« veille ses liaisons. Monsieur le chevalier de Valois « m'a dit qu'une danseuse de l'Opéra coûtait souvent « moins cher que les femmes de la cour. Prends des « informations sur ce point, et retourne-moi ta « réponse. Madame Sorbier pourrait, si tu es trop « occupé, savoir ce que deviendra le jeune homme, « où il ira. Peut-être, l'idée de se faire l'ange gar-« dien d'un aussi charmant et aussi noble jeune « homme lui sourira-t-elle! Dieu lui saurait gré « d'avoir accepté cette sainte mission. Son cœur « tressaillera peut-être en apprenant combien M. le « comte Victurnien court de dangers dans Paris; « vous le verrez : il est aussi beau que jeune, aussi « spirituel que confiant. S'il se liait à quelque mau-« vaise femme, madame Sorbier pourrait mieux « que toi l'avertir de tous les dangers qu'il courrait. « Il est accompagné d'un vieux domestique qui « pourra te dire bien des choses : sonde Joséphin à « qui j'ai dit de te consulter dans les conjonctures « délicates. Mais pourquoi t'en dirais-je davantage? « nous avons été clercs et malins, rappelle-toi nos « escapades, et aie pour cette affaire quelques re-« tours de jeunesse, mon vieil ami. Les cent mille « francs te seront remis en un bon sur le trésor, « par un monsieur de notre ville, qui se rend à « Paris, etc. »

Si le vieux couple eût suivi les instructions de Chesnel, il eût été obligé de payer trois espions pour surveiller le comte d'Esgrignon. Cependant il y avait dans le choix du dépositaire une ample sagesse. Un banquier donne des fonds tant qu'il en a dans sa caisse à celui qui se trouve crédité chez lui, tandis qu'à chaque fois le jeune comte serait obligé d'aller faire une visite au notaire qui, certes, userait du droit de remontrance. Victurnien pensa trahir sa joie en apprenant qu'il aurait trois mille francs par mois : il ne savait rien de Paris, il croyait pouvoir y mener un train de prince.

Le jeune comte partit le surlendemain accompagné des bénédictions de tous les habitués du Cabinet des Antiques, embrassé par les douairières, comblé de vœux, suivi hors de la ville par son vieux père, par sa sœur et par Chesnel qui, tous trois, avaient les yeux pleins de larmes. Ce départ subit défraya pendant plusieurs soirées les entretiens de toute la ville, il remua surtout les cœurs haineux du salon de du Croisier. Après avoir juré la perte des d'Esgrignon, l'ancien fournisseur, le président et leurs adhérents, voyaient leur proie leur échapper : leur vengeance était fondée sur les vices de cet étourdi, désormais hors de leur portée.

IV.

DÉBUT DE VICTURNIEN.

Une pente naturelle à l'esprit humain, qui fait souvent une débauchée de la fille d'une dévote, une dévote de la fille d'une femme légère, la loi des contraires qui peut-être est *la résultante* de la loi des similaires, entraînait Victurnien vers Paris par un désir auquel il aurait succombé tôt ou tard. Cet enfant, élevé dans une vieille maison de province, entouré de figures douces et tranquilles qui lui souriaient, de gens graves affectionnés à leurs maîtres et en harmonie avec les couleurs antiques de cette demeure, ne voyant que des amis respectables, lesquels, excepté le chevalier séculaire, avaient des manières posées, des paroles décentes et sentencieuses, caressé par des femmes à jupes grises, à mitaines brodées, habitant un intérieur décoré par un vieux luxe qui n'inspirait que les moins folles pensées, instruit par un abbé sans fausse religion et plein de cette aménité des vieillards assis sur ces deux siècles et qui apportent dans le nôtre les roses séchées de leur expérience et la fleur fanée des coutumes de leur jeunesse, Victurnien, que tout aurait dû façonner à des habitudes sérieuses, à qui tout conseillait de continuer la gloire d'une maison historique, en prenant sa vie comme une grande et belle chose, Victurnien était emporté par les plus dangereuses idées. Il ne voyait dans sa noblesse qu'un marchepied qui l'élevait au-dessus des autres hommes; car, en frappant cette idole encensée au logis paternel, il en avait senti le creux. Il était devenu le plus horrible des êtres sociaux et le plus commun à rencontrer, un égoïste conséquent, amené par la religion aristocratique du *moi*, à suivre ses fantaisies adorées par les premiers qui eurent soin de son enfance, et par les premiers compagnons de ses folies de jeunesse, habitué à n'estimer toute chose que par le plaisir qu'elle lui rapportait; et, ce qui devait le perdre, à voir de bonnes âmes réparer ses sottises. Son éducation, quelque belle et pieuse qu'elle fût, avait le défaut de l'avoir trop isolé, de lui avoir trop caché le train de la vie à son époque, qui, certes, n'est pas le train d'une vieille province : car sa vraie destinée le menait plus haut. Il avait contracté l'habitude de

ne pas évaluer le fait à sa valeur sociale, mais relative; il trouvait ses actions bonnes en raison de leur utilité. Comme les despotes il faisait la loi pour la circonstance, système qui est aux actions du vice ce que l'art est aux œuvres. Il avait un coup d'œil perçant et rapide; il voyait bien et juste, il agissait mal. Il y avait en lui je ne sais quoi d'incomplet qui ne s'explique pas, et qui se rencontre en beaucoup de jeunes gens : une pensée active, soudaine en ses manifestations, un esprit prodigieux ; mais dès que le corps parlait, la cervelle était obscurcie et n'existait plus. Il eût fait l'étonnement des sages, il était capable de surprendre les fous. Son désir, sa fantaisie, comme un grain d'orage, couvraient aussitôt les espaces clairs et lucides de son cerveau, puis après les dissipations contre lesquelles il se trouvait sans force, il tombait en des abattements de tête, de cœur et de corps, des prostrations complètes où il était imbécile à demi. Caractère à traîner un homme dans la boue quand il est livré à lui-même, et à le conduire au sommet de l'État quand il est soutenu par la main d'un ami sans pitié. Ni Chesnel, ni le père, ni la tante, n'avaient pu pénétrer cette âme qui tenait par tant de coins à la poésie, et qui avait une épouvantable faiblesse à son centre.

Quand Victurnien fut à quelques lieues de sa ville natale, il n'éprouva pas le moindre regret, il ne pensa plus à son vieux père qui le chérissait comme dix générations, ni à sa tante dont le dévouement était presque insensé; il aspirait à Paris avec une violence fatale; il s'y était toujours transporté par la pensée comme dans le monde de la féerie, et y avait mis la scène de tous ses rêves et de ses désirs; il croyait y primer comme dans la ville et le département où régnait le nom de son père. Plein, non d'orgueil, mais de vanité, ses jouissances s'y agrandissaient de toute la grandeur de Paris. Il franchit la distance avec rapidité. Sa voiture comme sa pensée ne mit aucune transition entre l'horizon borné de sa province et le monde énorme de la capitale. Il descendit rue de Richelieu, dans un hôtel près du boulevard, et se hâta de prendre possession de Paris comme un cheval affamé se rue sur une prairie. Il eut bientôt distingué la différence des deux pays. Surpris plus qu'intimidé par ce changement, il reconnut, avec la promptitude de son esprit, combien il était peu de chose au milieu de cette encyclopédie babylonienne, et combien il serait fou de se mettre en travers du torrent des idées et des mœurs nouvelles. Un seul fait lui suffit. La veille, il avait remis la lettre de son père au duc de Lenoncourt, un des seigneurs français le plus en faveur auprès du roi; il l'avait trouvé dans son magnifique hôtel, au milieu des splendeurs aristocratiques ; le lendemain, il le rencontra sur le boulevard, à pied, un parapluie à la main, flânant, sans aucune distinction, sans son cordon bleu qui jadis ne le quittait jamais! Ce duc et pair, premier gentilhomme de la chambre du roi, n'avait pu, malgré sa haute politesse, retenir un sourire en lisant la lettre du marquis, son parent. Ce sourire avait dit à Victurnien qu'il y avait plus de soixante lieues entre le Cabinet des Antiques et les Tuileries : il y avait une distance de plusieurs siècles!

A chaque époque, le trône et la cour se sont entourés de familles favorites sans aucune ressemblance ni de nom ni de caractère avec celles des autres règnes : dans cette sphère, il semble que ce soit le fait et non l'individu qui se perpétue. Si l'histoire n'était là pour prouver cette observation, elle serait incroyable. La cour de Louis XVIII mettait en relief des hommes presque étrangers à ceux qui ornaient celle de Louis XV. Si vous comparez la cour de Henri IV à celle de Louis XIV, vous n'y retrouvez pas cinq maisons subsistantes. Ainsi, les d'Esgrignon, tout-puissants sous Henri IV, quasi princiers sous les Valois, n'avaient aucune chance à la cour de Louis XVIII, qui ne songeait seulement pas à eux. Aujourd'hui des noms aussi illustres que celui des maisons souveraines, comme les Foix-Grailly, faute d'argent, la seule puissance de ce temps, sont dans une obscurité qui équivaut à l'extinction. Aussitôt que Victurnien eut jugé ce monde, et il ne le jugea que sous ce rapport en se sentant blessé par l'égalité parisienne, ce monstre qui acheva sous la restauration de dévorer le dernier morceau de l'état social, il voulut reconquérir sa place avec les armes dangereuses quoique émoussées que le siècle laissait à la noblesse : il imita les allures de ceux à qui Paris accordait sa coûteuse attention. Il sentit la nécessité d'avoir des chevaux, de belles voitures, tous les accessoires du luxe moderne. Comme le lui dit de Marsay, le premier dandy qu'il trouva dans le premier salon où il fut introduit, il fallait *se mettre à la hauteur*. Pour son malheur, il tomba dans le monde des roués parisiens, des de Marsay, des Ronquerolles, des Maxime de Trailles, des des Lupeaulx, des Rastignac, des Vandenesse, des Adjuda-Pinto, des Beaudenord, qu'il trouva chez la marquise d'Espard, chez les duchesses de Grandlieu, de Carigliano, chez les marquises d'Aiglemont et de Listomère, chez madame de Serisy, à l'Opéra, aux ambassades, partout où le mena son nom de bel aloi et sa fortune apparente. A Paris, un nom de haute noblesse reconnu et adopté par le faubourg Saint-Germain qui sait ses provinces sur le bout du doigt, ce nom est un passeport qui ouvre les portes les plus difficiles à tourner sur leurs gonds pour les inconnus et pour les héros de la société secondaire. Victurnien trouva tous ses

parents aimables et accueillants dès qu'il ne se produisit pas en solliciteur : il avait vu sur-le-champ que le moyen de ne rien avoir était de demander quelque chose. A Paris si le premier mouvement est de se montrer protecteur, le second, beaucoup plus durable, est de mépriser le protégé.

Sa fierté, sa vanité, son orgueil, tous ses bons comme ses mauvais sentiments, le portèrent à prendre, au contraire, une attitude agressive. Les ducs de Lenoncourt, de Navarreins, de Grandlieu, le prince de Blamont-Chauvry, se firent alors un plaisir de le présenter au roi. Victurnien vint aux Tuileries dans un magnifique équipage aux armes de sa maison. Sa présentation lui démontra que le peuple donnait trop de soucis au roi pour qu'il pensât à sa noblesse, et il devina tout à coup l'ilotisme auquel la restauration, bardée de ses vieillards éligibles, et de ses vieux courtisans, avait condamné la jeunesse noble. Il comprit qu'il n'y avait pour lui de place convenable ni à la cour, ni dans l'État, ni dans l'armée, enfin nulle part. Il s'élança dans le monde des plaisirs. Produit à l'Élysée-Bourbon, chez la duchesse d'Angoulême, au pavillon Marsan, il rencontra partout les témoignages de politesse superficielle dus à l'héritier d'une vieille famille dont on se souvint quand on vit l'héritier. C'était encore beaucoup qu'un souvenir. Dans la distinction dont on honorait Victurnien, il y avait la pairie et un beau mariage. Mais sa vanité l'empêcha de déclarer sa position, et il resta sous les armes de sa fausse opulence. Il fut d'ailleurs si complimenté de sa tenue, si heureux de son premier succès, qu'une honte éprouvée par bien des jeunes gens, la honte d'abdiquer, lui conseilla de garder son attitude. Il prit un petit appartement dans la rue du Bac, avec une écurie, une remise et tous les accompagnements de la vie élégante à laquelle il se trouva tout d'abord condamné. Cette mise en scène exigea cinquante mille francs, qu'il obtint, contre toutes les prévisions du sage Chesnel, par un concours de circonstances imprévues. La lettre de Chesnel arriva bien à l'étude de son ami ; mais son ami était décédé. En voyant une lettre d'affaires, madame Sorbier, veuve très-peu poétique, la remit au successeur du défunt. Le jeune notaire dit au jeune comte que le mandat sur le trésor serait nul, s'il était à l'ordre de son prédécesseur, il écrivit en réponse à l'épître, si longuement méditée par le vieux notaire de province, une lettre en quatre lignes, pour toucher, non pas Chesnel, mais la somme. Chesnel fit le mandat au nom du jeune notaire. Celui-ci, peu susceptible d'épouser la sentimentalité de son correspondant, enchanté de se mettre aux ordres du comte d'Esgrignon, donna tout ce que lui demanda Victurnien. Ceux qui connaissent la vie de Paris savent qu'il ne faut pas beaucoup de meubles, de voitures, de chevaux et d'élégance pour employer cinquante mille francs; mais ils doivent considérer que Victurnien eut immédiatement pour une vingtaine de mille francs de dettes chez ses fournisseurs, qui ne voulurent d'abord pas de son argent, car sa fortune fut promptement grossie par l'opinion publique et par Joséphin, espèce de Chesnel en livrée.

Un mois après son arrivée, Victurnien fut obligé d'aller reprendre une dizaine de mille francs chez son notaire. Il avait simplement joué au whist chez les ducs de Navarreins, de Lenoncourt, au Cercle. Après avoir d'abord gagné quelques milliers de francs, il en eut bientôt perdu cinq ou six mille, il sentit la nécessité de se faire une bourse de jeu. Le monde l'attirait, en souriant, sur les premières banquettes de son théâtre. Les banquettes que les marquis d'autrefois occupaient sur la scène existent toujours à Paris : les noms changent, mais non les choses. Victurnien avait l'esprit qui plaît au monde et qui permet aux jeunes gens de grande famille de se mettre au niveau de toute élévation. Non-seulement il fut aussitôt admis comme un personnage dans la bande de la belle jeunesse; mais il y fut envié. Quand il se vit l'objet de l'envie, il éprouva une satisfaction enivrante, peu faite pour lui inspirer des réformes. Il fut, sous ce rapport, insensé. Il ne voulut pas penser aux moyens, il puisa dans ses sacs comme s'ils devaient toujours se remplir, et se défendit à lui-même de réfléchir à ce qu'il adviendrait de ce système. Or, dans ce monde dissipé, dans ce tourbillon de fêtes, on admet les acteurs en scène sous leurs brillants costumes, sans s'enquérir des moyens : il n'y a rien de plus mauvais goût que de les discuter. Chacun doit perpétuer sa richesse comme la nature perpétue la sienne, en secret. On cause de votre détresse quand elle échoit; on s'inquiète en raillant de la fortune de ceux que l'on ne connaît pas; mais un jeune homme comme Victurnien, appuyé par les puissances du faubourg Saint-Germain, et à qui ses protecteurs eux-mêmes accordaient une fortune territoriale supérieure à celle qu'il avait, ne fût-ce que pour se débarrasser de lui, tout cela très-finement, très-élégamment, par un mot, par une phrase, enfin un comte à marier, joli homme, bien pensant, spirituel, dont le père possédait encore les terres de son vieux marquisat, son château héréditaire, ce jeune homme est admirablement accueilli dans toutes les maisons où il y a de jeunes femmes ennuyées, des mères accompagnées de filles à marier et de belles danseuses sans dot.

Victurnien retrouva dans la société du faubourg Saint-Germain où l'on se comptait avec le plus de réserve, le double du chevalier de Valois dans la

personne du vidame de Pamiers. Le vidame était un chevalier de Valois élevé à la dixième puissance, accompagné de tous les prestiges de la fortune, et des avantages d'une haute position. Ce cher vidame était l'entrepôt de toutes les confidences, la gazette du faubourg; discret néanmoins, et, comme toutes les gazettes, ne disant que ce que l'on peut publier. Victurnien entendit encore professer les doctrines transcendantes du chevalier. Le vidame lui dit, sans le moindre détour, d'avoir des femmes comme il faut, et lui raconta ce qu'il faisait à son âge. Ce que le vidame de Pamiers se permettait alors, est si loin des mœurs modernes où l'âme et la passion jouent un si grand rôle, qu'il est inutile de le raconter à des gens qui ne le croiraient pas. Mais cet excellent vidame fit mieux, il dit en forme de conclusion à Victurnien : — Je vous donne à dîner demain au cabaret. Après l'Opéra où nous irons digérer, je vous mènerai dans une maison où vous trouverez des personnes qui ont le plus grand désir de vous voir.

Le vidame lui donna un délicieux dîner au Rocher de Cancale, où il trouva trois invités seulement : de Marsay, Rastignac et Blondet. Blondet était un écrivain qui tenait à la haute société par sa liaison avec une charmante jeune femme, arrivée de la province de Victurnien, une demoiselle de Troisville, mariée au comte de Montcornet, un des généraux de Napoléon. Le vidame professait une profonde mésestime pour les dîners où les convives dépassaient le nombre six. Selon lui, il était impossible de bien manger et de bien causer, il n'y avait plus ni conversation, ni cuisine, ni vins goûtés en connaissance de cause.

— Je ne vous ai pas appris encore où je vous mènerai ce soir, cher enfant, dit-il en prenant Victurnien par les mains et les lui tapotant. Vous irez chez la duchesse de Grandlieu, où seront en petit comité toutes les jeunes jolies femmes qui ont des prétentions à l'esprit. La littérature, l'art, la poésie, enfin les talents y sont en honneur. C'est un de nos anciens bureaux d'esprit, mais vernissé de morale monarchique, la livrée de ce temps-ci.

— C'est quelquefois ennuyeux et fatigant comme une paire de bottes neuves, mais il s'y trouve des femmes à qui l'on ne peut parler que là, dit de Marsay.

— Si tous les poëtes qui viennent y décrotter leurs muses ressemblaient à notre compagnon, dit Rastignac en frappant familièrement sur l'épaule de Blondet, on s'amuserait! mais l'ode, la ballade, les méditations à petits sentiments, les romans à grandes marges, infestent un peu trop l'esprit et les canapés.

— Pourvu qu'ils ne gâtent pas les femmes et corrompent les jeunes filles, dit de Marsay, je ne les hais pas.

— Messieurs, dit en souriant Blondet, vous empiétez sur mon champ littéraire.

— Tais-toi, tu nous as volé la plus charmante femme du monde, heureux drôle! s'écria Rastignac, nous pouvons bien te prendre tes moins brillantes idées.

— Oui, il est heureux, dit le vidame en prenant Blondet par l'oreille et la lui tortillant, mais Victurnien sera peut-être plus heureux ce soir...

— Déjà, s'écria de Marsay. Le voici depuis un mois ici, à peine a-t-il eu le temps de secouer la poudre de son vieux père, d'essuyer la saumure où sa tante l'avait conservé; à peine a-t-il un cheval anglais un peu propre, un tilbury à la mode, un groom...

— Non, non, il n'a pas de groom, dit Rastignac en interrompant de Marsay, il y a une manière de petit paysan qu'il a amené *de son endroit* et que Buisson, le tailleur qui comprend le mieux les habits de livrée, déclarait inhabile à porter une veste...

— Le fait est que vous auriez dû, dit gravement le vidame, vous modeler sur Beaudenord qui a, sur vous tous, mes petits amis, l'avantage de posséder le vrai tigre anglais...

— Voilà donc, messieurs, où en sont les gentilshommes en France ?... s'écria Victurnien. Pour eux la grande question est d'avoir un tigre, un cheval anglais, et des babioles...

— Ouais, dit Blondet, *le bon sens de monsieur parfois m'épouvante!* Eh bien, oui, jeune moraliste, vous en êtes là... Vous n'avez même plus, comme le cher vidame, la gloire des profusions qui l'ont rendu célèbre il y a cinquante ans! Nous faisions de la débauche au troisième étage rue Montorgueil... Il n'y a plus de guerre avec le cardinal, ni de camp du drap d'or; enfin, un d'Esgrignon soupe avec le sieur Blondet, qui, dans dix ans, peut s'asseoir à côté de lui, parmi les pairs du royaume. Après cela, croyez en vous, si vous pouvez!

— Eh bien, dit Rastignac, nous sommes passés du Fait à l'Idée, de la force brutale à la force intellectuelle, nous parlons...

— Ne parlons pas de nos désastres, dit le vidame, j'ai résolu de mourir gaiement. Si notre ami n'a pas encore de tigre, il est de la race des lions, il n'en a pas besoin...

— Il ne peut s'en passer, dit Blondet, il est trop jeune et trop nouvellement arrivé.

— Quoique, reprit de Marsay, son élégance soit encore toute neuve, nous l'adoptons, il est digne de nous, il comprend son époque, il a de l'esprit, il

t noble, il est gentil, nous l'aimerons... Avec qui emménage-t-il ce soir ?...

— Avec tout un sérail, dit le vidame.

— Peste, qu'est-ce donc, reprit de Marsay, pour ue le vidame nous tienne rigueur en tenant parole 'infante? J'aurais bien du malheur si je ne la connissais pas...

— J'ai pourtant été fat comme lui, dit le vidame montrant de Marsay.

Après le dîner, qui fut très-aimable et sur un ton utenu de charmante médisance et de jolie corrupton, Rastignac et de Marsay accompagnèrent le dame et Victurnien à l'Opéra pour pouvoir les ivre chez la duchesse de Grandlieu. Ces deux ués y allèrent à l'heure calculée où devait finir la cture d'une tragédie, ce qu'ils regardaient comme chose la plus malsaine à prendre entre onze heures minuit. Ils venaient pour espionner Victurnien le gêner par leur présence : véritable malice d'élier, aigrie par le fiel des gens du monde.

Victurnien avait cette effronterie de page qui aide aucoup à l'aisance; aussi, en observant le nouveau nu faire son entrée, Rastignac s'étonna-t-il de sa ompte intention aux belles manières du moment.

— Ce petit d'Esgrignon ira loin, n'est-ce pas? t il à son compagnon.

— C'est selon, répondit de Marsay, mais il va en.

V.

LA BELLE MAUFRIGNEUSE.

Le vidame présenta le jeune comte à l'une des ıchesses les plus aimables, les plus légères de tte époque, et dont les aventures ne firent explo- on que cinq ans après. Dans tout l'éclat de sa oire, soupçonnée déjà de quelques légèretés, ais sans aucune preuve, elle obtenait alors le re- ef que prête à une femme comme à un homme la lomnie parisienne. La calomnie n'atteint jamais s médiocrités, qui enragent de vivre en paix. ette femme était enfin la duchesse de Maufrigneuse, ne demoiselle d'Uxelles, dont le beau-père existait ncore et qui ne fut princesse de Cadignan que plus rd. Amie de la duchesse de Langeais, amie de la comtesse de Beauséant, deux splendeurs dispa- ues, elle était intime avec la marquise d'Espard, qui elle disputait en ce moment la royauté fra- le de la mode. Une parenté considérable la pro- gea pendant longtemps; mais elle appartenait à genre de femmes qui dévoreraient les revenus de la terre et ceux de la lune si l'on pouvait les percevoir, sans qu'on sache à quoi, où, ni comment. Son caractère ne faisait que se dessiner, de Marsay seul l'avait approfondi. En voyant le vidame amener Victurnien à cette délicieuse personne, ce redouté dandy se pencha vers l'oreille de Rastignac :

— Mon cher, il sera... *uist!... sifflé* comme un *polichinelle* par un cocher de fiacre.

Mot horriblement vulgaire, mais qui prédisait admirablement les événements de cette passion.

La duchesse de Maufrigneuse s'était affolée de Victurnien, après l'avoir sérieusement étudié. Un amoureux qui eût vu le regard angélique par lequel elle remercia le vidame de Pamiers, eût été jaloux d'une semblable expression d'amitié. Les femmes sont comme des chevaux lâchés dans un steppe quand elles se trouvent, comme la duchesse en présence du vidame, sur un terrain sans danger; elles sont naturelles alors; elles aiment peut-être à donner ainsi des échantillons de leurs tendresses secrètes. Ce fut un regard discret, d'œil à œil, sans répétition possible dans aucune glace, et que personne ne surprit.

— Comme elle s'est préparée! dit Rastignac à de Marsay. Quelle toilette de vierge, quelle grâce de cygne dans son col de neige, quels regards de Madone inviolée, quelle robe blanche, quelle ceinture de petite fille! Qui dirait?

— Mais elle est ainsi, par cela même!

Les deux jeunes gens échangèrent un sourire, madame de Maufrigneuse surprit ce sourire et devina le discours, elle lança aux deux roués une de ces œillades que les Françaises ne connaissaient pas avant la paix, et qui ont été importées par les Anglaises avec les formes de leur argenterie, leurs harnais, leurs chevaux et leurs piles de glace britannique qui rafraîchissent un salon quand il s'y trouve une certaine quantité de *ladies*. Les deux jeunes gens devinrent sérieux comme des commis qui attendent une gratification au bout de la remontrance que leur fait un directeur.

En s'amourachant de Victurnien, la duchesse s'était résolue à jouer ce rôle d'Agnès romantique que plusieurs femmes imitèrent pour le malheur de la jeunesse d'aujourd'hui. Madame de Maufrigneuse venait de s'improviser ange, comme elle méditait de tourner à la littérature et à la science vers quarante ans au lieu de tourner à la dévotion : elle tenait à ne ressembler à personne, elle se créait des rôles et des robes, des bonnets et des opinions, des toilettes et des façons d'agir originales. Après son mariage, quand elle était encore quasi jeune fille, elle avait joué la femme instruite et presque perverse, elle s'était permis des reparties compromettantes auprès des gens superficiels, mais

qui prouvaient son ignorance aux vrais connaisseurs. Comme l'époque de ce mariage lui défendait de cacher six mois et qu'elle atteignait à l'âge de vingt-six ans, elle avait inventé de se faire immaculée: elle paraissait à peine tenir à la terre; elle agitait ses grandes manches, comme si c'eût été des ailes; son regard prenait la fuite au ciel à propos d'un mot, d'une idée, d'un regard un peu trop vifs. La madone de Piola, ce grand peintre génois, assassiné par jalousie au moment où il était en train de donner une seconde édition de Raphaël; cette madone, la plus chaste de toutes et qui se voit à peine sous sa vitre, dans une petite rue de Gênes; cette céleste madone était une Messaline, comparée à la duchesse de Maufrigneuse. Toutes les femmes se demandaient comment la jeune étourdie était devenue, en une seule toilette, la séraphique beauté voilée qui semblait, suivant une expression à la mode, avoir une âme blanche comme la dernière tombée de neige sur la plus haute des Alpes, comment elle avait si promptement résolu le problème jésuitique, de si bien montrer une gorge plus blanche que son âme, en la cachant sous la gaze; comment elle pouvait être si immatérielle en coulant son regard de côté d'une façon si assassine : elle avait l'air de tout promettre par ce coup d'œil presque lascif, quand par un soupir ascétique plein d'espérances pour une meilleure vie, sa bouche vous disait qu'elle ne tiendrait rien. Des jeunes gens naïfs, il y en avait quelques-uns à cette époque dans la garde royale, se demandaient si, même dans les dernières intimités, on tutoyait cette espèce de Dame Blanche, vapeur sidérale tombée de la voie lactée. Ce système qui triompha pendant quelques années, fut très-profitable aux femmes qui avaient leur élégante poitrine doublée d'une philosophie forte, et qui cachaient de grandes exigences sous ces petites manières de sacristie. Pas une de ces créatures célestes n'ignorait ce que pouvait leur rapporter en amour l'envie qui prenait à tout homme bien né de les rappeler sur la terre. Cette mode leur permettait de rester calmes dans leur empyrée semi-catholique et semi-ossianique; elles pouvaient ignorer tous les détails vulgaires de la vie, ce qui accommodait bien des questions. L'application de ce système deviné par de Marsay explique son dernier mot à Rastignac qu'il vit presque jaloux de Victurnien.

— Mon petit, lui dit de Marsay, reste où tu es : la duchesse est une femme trop chère.

Rastignac laissa partir de Marsay sans lui en demander davantage: il savait son Paris: il savait que la plus précieuse, la plus noble, que la femme la plus désintéressée du monde, à qui l'on ne saurait faire accepter autre chose qu'un bouquet, devient aussi ruineuse pour un jeune homme que ces filles d'Opéra d'autrefois, qui sont passées à l'état mythologique par les mœurs actuelles des théâtres; lesquelles ont fait des danseuses et des actrices quelque chose d'amusant comme une déclaration des droits de la femme, et qui se promènent le matin, en mères de famille vertueuses et respectables, avant de montrer leurs jambes le soir en pantalon collant dans un rôle d'homme. Le bon Chesnel, au fond de son cabinet de province, avait bien deviné l'un des écueils sur lesquels le jeune comte pouvait se briser.

La poétique auréole chaussée par madame de Maufrigneuse, éblouit Victurnien : il fut cadenassé dans la première heure, attaché à cette ceinture de petite fille, accroché à ces boucles tournées par la main des fées; il crut à ce fatras de virginités en mousseline, à cette suave expression délibérée comme une loi dans les deux chambres; et il suffit que celui qui doit croire aux mensonges d'une femme y croie; le reste du monde a la valeur des personnages d'une tapisserie pour deux amants. La duchesse était, sans compliment, une des dix plus jolies femmes de Paris, avouées, reconnues; car, vous savez qu'il y a dans le monde amoureux autant de *plus jolies femmes de Paris,* que de *plus beaux livres de l'époque* dans la littérature.

A l'âge de Victurnien, la conversation qu'il eut avec la duchesse peut se soutenir sans trop de fatigue: il était assez jeune et assez peu au fait de la vie parisienne pour ne pas avoir besoin d'être sur ses gardes, ni de veiller sur ses moindres mots et sur ses regards. Ce sentimentalisme religieux, qui se traduit chez chaque interlocuteur en arrière-pensées très-drôlatiques, exclut la douce familiarité, l'abandon spirituel des anciennes causeries françaises: on s'y aime entre deux nuages. Victurnien avait précisément assez d'innocence départementale pour demeurer dans une extase fort convenable et non jouée qui plut à la duchesse, car les femmes ne sont pas plus dupes des comédies que jouent les hommes que des leurs. Madame de Maufrigneuse estima, non sans effroi, l'erreur du jeune comte à six bons mois d'amour pur. Elle était si délicieuse à voir en colombe, étouffant la lueur de ses regards sous les franges dorées de ses cils, que la marquise d'Espard, en venant lui dire adieu, commença par lui souffler : « Bien ! très-bien ! ma chère ! » à l'oreille, et la laissa voyager sur la carte du moderne pays de Tendre, qui n'est pas une conception aussi ridicule que le pensent quelques personnes, car elle se regrave de siècle en siècle avec d'autres noms et mène toujours à la même capitale.

En une heure de tête-à-tête public, dans un coin, sur un divan, la duchesse amena d'Esgrignon aux générosités scipionesques, aux dévouements amadi-

ns, aux abnégations du moyen âge qui commen-t alors à montrer ses dagues, ses mâchecoulis, ses tes, ses hauberts, ses souliers à la poulaine, et it son attirail romantique. Elle fut d'ailleurs ad-rable d'idées inexprimées, et fourrées dans le ur de Victurnien comme des aiguilles dans une lote, une à une, de façon distraite et discrète. Elle merveilleuse de réticences, charmante d'hypo-sie, prodigue de promesses subtiles qui fondaient 'examen comme de la glace au soleil, après avoir raîchi l'espoir; enfin, très-perfide de désirs con-s et inspirés. Cette belle rencontre finit par le nœud ılant d'une invitation à venir la voir, passé avec manières chattemites que la littérature ne pein-ı jamais.

— Vous m'oublierez! vous verrez tant de femmes ıpressées de vous faire la cour au lieu de vous airer; mais vous me reviendrez désabusé. Vien-ez-vous, auparavant? Non. Comme vous voudrez. i je dis tout naïvement que vos visites me feraient isir... Les gens qui ont de l'âme sont si rares je vous en crois. Allons, adieu, l'on finirait causer de nous si nous causions davantage.

— Madame de Maufrigneuse y a été franchement soir, dit la duchesse de Grandlieu, quand il n'y t plus que six personnes chez elle : le marquis de rines, des Lupeaulx, un maître des requêtes en eur auprès de la duchesse, Vandenesse, la vi-ntesse de Grandlieu et madame de Serisy.

— D'Esgrignon et Maufrigneuse sont deux noms i devaient s'accrocher, répondit madame de Se-y qui avait la prétention de dire des mots.

— Depuis quelques jours elle s'est mise au vert ns le platonisme, dit le marquis de Berines.

— Elle ruinera ce pauvre innocent, dit Vande-sse.

— Comment l'entendez-vous? reprit la vicom-se.

— Oh! moralement et financièrement, ça ne t pas de doute, dit des Lupeaulx en se levant.

Ce mot cruel eut de cruelles réalités pour le jeune nte d'Esgrignon.

Le lendemain matin il écrivit à sa tante une let- où il lui peignait ses débuts dans le monde vé du faubourg Saint-Germain, sous les vives ıleurs que jette le prisme de l'amour. Il expliqua ccueil qu'il recevait partout, de manière à satis-re l'orgueil de son père. Le marquis se fit lire ux fois cette longue lettre, et se frotta les mains entendant le récit du dîner donné par le vidame Pamiers, une vieille connaissance à lui, et de la ésentation de son fils à la duchesse. Il y eut fête soir-là dans le Cabinet des Antiques : on s'y en-tint des succès du jeune comte; on fut si discret madame de Maufrigneuse, que le chevalier de Valois fut le seul homme à qui l'on se confia. Cette lettre était sans *post-scriptum* financier, sans la conclusion désagréable relative au nerf de la guerre que tout jeune homme ajoute en pareil cas. Mademoiselle Armande communiqua la lettre à Chesnel. Chesnel fut heureux sans élever la moindre objection. Il était clair, comme le disaient M. de Valois et le marquis, qu'un jeune homme aimé par la duchesse de Maufrigneuse allait être un des héros de la cour, où, comme autrefois, on parvenait par les femmes. Le jeune comte n'avait pas mal choisi. Les douairières racontèrent toutes les histoires galantes des Maufrigneuse, depuis Louis XIII jusqu'à Louis XVI; elles firent grâce des règnes antérieurs. Enfin elles furent enchantées. On loua beaucoup madame Maufrigneuse, c'était bien à elle de s'intéresser à Victurnien. Le cénacle du Cabinet des Antiques eût été digne d'être écouté par un auteur dramatique qui aurait voulu faire de la vraie comédie. Victurnien reçut des lettres charmantes de son père, de sa tante, du chevalier de Valois, qui se rappelait au souvenir du vidame, avec lequel il avait été à Spa, lors du voyage qu'il y fit en 1778 la princesse Goritza. Chesnel écrivit aussi. Dans toutes les pages éclatait l'adulation à laquelle on avait habitué ce malheureux enfant. Mademoiselle Armande semblait être de moitié dans les plaisirs de madame de Maufrigneuse.

Le jeune comte, heureux de l'approbation de sa famille, entra vigoureusement dans le sentier périlleux et coûteux du dandysme : il eut cinq chevaux, il fut modéré, de Marsay en avait quatorze. Il rendit au vidame, à de Marsay, à Rastignac, à Blondet le dîner reçu, et qui lui coûta cinq cents francs. Il fut fêté par ces messieurs, sur la même échelle, grandement. Il joua au whist, le jeu à la mode. Il organisa son oisiveté de manière à être occupé. Victurnien alla tous les matins de midi à trois heures chez la duchesse; de là il la retrouvait au bois de Boulogne, lui à cheval, elle en voiture. S'ils faisaient quelques parties à cheval, elles avaient lieu par de belles matinées. Dans la soirée, le monde, les bals, les fêtes, les spectacles se partageaient ses heures. Il brillait partout, car partout il jetait les perles de son esprit, il jugeait par des mots profonds, les hommes, les choses, les événements : c'était un arbre à fruit qui ne donnait que des fleurs. Il mena cette lassante vie où l'on dissipe plus d'âme encore peut-être que d'argent, où s'enterrent les plus beaux talents, où meurent les plus incorruptibles probités, où s'amollissent les volontés les mieux trempées. La duchesse, cette créature si blanche, si frêle, si ange, se plaisait à la vie dissipée des garçons : elle aimait à voir les premières représentations, elle aimait le drôle, l'imprévu.

Elle ne connaissait pas le cabaret : d'Esgrignon lui arrangea une charmante partie au Rocher de Cancale avec la société des aimables roués qu'elle pratiquait en les moralisant, et qui fut d'une gaieté, d'un spirituel, d'un amusant égal au prix du souper. Cette partie en amena d'autres. Pendant le second mois de cette passion angélique, car madame de Maufrigneuse restait un ange que les corruptions de la terre n'atteignaient point : un ange aux Variétés devant ces farces à demi obscènes et populacières qui la faisaient rire, un ange au milieu du feu croisé des délicieuses plaisanteries et des chroniques scandaleuses qui se disaient aux parties fines, un ange au Vaudeville en loge grillée, un ange en remarquant les poses des danseuses de l'Opéra et les critiquant avec la science d'un vieillard du coin de la reine, un ange à la Porte-Saint-Martin, un ange aux petits théâtres du boulevard, un ange au bal masqué où elle s'amusait comme un écolier; un ange qui voulait que l'amour vécût de privations, d'héroïsme, de sacrifices, et qui faisait changer à d'Esgrignon un cheval dont la robe lui déplaisait, qui le voulait dans la tenue d'un lord anglais riche d'un million de rentes, elle était un ange au jeu. Certes aucune bourgeoise n'aurait su dire angéliquement comme elle à d'Esgrignon : Mettez pour moi ! elle était si angéliquement folle quand elle faisait une folie, que c'était à vendre son âme au diable pour entretenir cet ange en joie et en santé terrestres.

Après son premier hiver, le jeune comte avait pris chez le jeune notaire, le successeur du vénérable ami de Chesnel et qui se gardait bien d'user du droit de remontrances, la bagatelle de trente mille francs au delà de la somme envoyée par Chesnel. Un refus extrêmement poli du notaire apprit ce débet à Victurnien qui se choqua d'autant plus du refus, qu'il avait perdu six mille francs au Cercle et qu'il les lui fallait pour y retourner. Après s'être formalisé du refus de ce notaire qui avait eu pour trente mille francs de confiance en lui, tout en écrivant à Chesnel, mais qui faisait sonner haut cette prétendue confiance devant le jeune favori de la belle duchesse, d'Esgrignon fut obligé de lui demander comment il devait s'y prendre : il s'agissait d'une dette d'honneur.

— Tirez quelques lettres de change sur le banquier de votre père ; portez-les à son correspondant qui les escomptera sans doute, puis écrivez à votre famille d'en remettre les fonds chez ce banquier.

Dans la détresse où il était, le jeune comte entendit une voix intérieure qui lui jeta le nom de du Croisier, dont il ignorait complétement les dispositions envers l'aristocratie aux genoux de laquelle il l'avait vu. Il lui écrivit donc la lettre la plus dégagée, par laquelle il lui apprenait qu'il tirait sur lui une lettre de change de dix mille francs, dont les fonds lui seraient remis au reçu de sa lettre par M. Chesnel ou mademoiselle Armande d'Esgrignon. Puis il écrivit deux lettres attendrissantes à Chesnel et à sa tante. Quand il s'agit de se précipiter dans les abîmes, les jeunes gens font preuve d'une adresse, d'une habileté singulière, ils ont du bonheur : il trouva dans la matinée le nom, l'adresse des banquiers parisiens en relation avec du Croisier, les Keller que de Marsay lui indiqua. De Marsay savait tout à Paris. Les Keller remirent à d'Esgrignon sous escompte, sans mot dire, le montant de la lettre de change : ils devaient à du Croisier. Cette dette de jeu n'était rien en comparaison de l'état des choses au logis : il pleuvait des mémoires à verse chez Victurnien.

— Tiens, tu t'occupes de ça ! dit un matin Rastignac à d'Esgrignon en riant. Tu les mets en ordre, mon cher. Je ne te croyais pas si bourgeois.

— Mon cher, il faut bien y penser, j'en ai là pour vingt et quelques mille francs.

De Marsay, qui venait chercher d'Esgrignon pour une course au clocher, sortit de sa poche un élégant petit portefeuille, y prit vingt mille francs, et les lui présenta.

— Voilà, dit-il, la meilleure manière de ne pas les perdre, je suis aujourd'hui doublement enchanté de les avoir gagnés hier à lord Dudley.

Cette grâce toute française séduisit au dernier point d'Esgrignon qui crut à l'amitié, qui ne paya point ses mémoires et se servit de cet argent pour ses plaisirs. De Marsay, suivant une expression de la langue dandystique, voyait avec un indicible plaisir d'Esgrignon *s'enfoncer*, il prenait plaisir à s'appuyer le bras sur son épaule avec toutes les chatteries de l'amitié pour y peser et le faire disparaître plus tôt. Il était jaloux de l'éclat avec lequel s'affichait la duchesse pour d'Esgrignon, quand elle avait réclamé le huis clos pour lui. C'était, d'ailleurs, un de ces rudes goguenards qui se plaisent dans le mal comme les femmes turques dans le bain ; aussi, quand il eut remporté le prix de la course, et que les parieurs furent réunis chez un aubergiste où ils déjeunèrent, et où l'on trouva quelques bonnes bouteilles de vin, de Marsay dit-il en riant à d'Esgrignon :

— Ces mémoires dont tu t'inquiètes ne sont pas à toi.

— Et s'en inquiéterait-il ? répliqua Rastignac.

— Et à qui appartiendraient-ils donc ? demanda d'Esgrignon.

— Tu ne sais donc pas la position de la duchesse ? dit de Marsay en remontant à cheval.

— Non, répondit d'Esgrignon intrigué.

— Hé bien ! mon cher, repartit de Marsay, trente mille francs chez Victorine, dix mille francs chez Houbigant, un petit compte chez Herbault, chez

tier, chez Nourtier, chez les Latour, en tout
t mille francs.

— Un ange! dit d'Esgrignon.

— Voilà le compte de ses ailes, s'écria bouffon-
nent Rastignac.

— Elle doit tout cela, mon cher, répondit de
rsay, précisément parce qu'elle est un ange; mais
ıs avons tous rencontré des anges dans ces situa-
ıs-là, dit-il en regardant Rastignac. Les femmes
t sublimes en ceci qu'elles n'entendent rien à
gent, elles ne s'en mêlent pas, cela ne les re-
de point, elles sont priées au *banquet de la vie,*
nme dit je ne sais quel poëte crevé à l'hôpital...

— Comment savez-vous cela, tandis que je ne le
; pas? répondit naïvement d'Esgrignon.

— Tu seras le dernier à le savoir, comme elle
ait la dernière à apprendre que tu as des dettes.

— Je lui croyais deux cent mille livres de rente!
d'Esgrignon.

— Son mari, reprit de Marsay, est séparé d'elle
it dans son gouvernement militaire, parce qu'il
uelques petites dettes aussi, mon cher duc! D'où
ıez-vous? Ne savez-vous pas faire les comptes de
amis? Elle s'est mariée avec soixante mille livres
rente, sa maison est depuis huit ans montée sur
pied de deux cent mille livres de rente. Il est
ir qu'en ce moment, ses terres sont toutes hypo-
quées au delà de leur valeur, il faudra quelque
ıu matin fondre la cloche, et l'ange sera mis en
te par..., faut-il le dire? Par des huissiers qui
aient l'impudeur de saisir un ange comme un de
ıs.

— Pauvre ange!

— Eh! mon cher, il en coûte fort cher de rester
ıs le paradis, il faut se blanchir le teint et les
es tous les matins, dit Rastignac.

Comme il était passé par la tête de d'Esgrignon
vouer ses embarras à cet ange, il lui passa comme
frisson en pensant qu'il devait déjà soixante mille
ncs et qu'il avait pour dix mille francs de mé-
ires à venir. Il revint assez triste. Sa préoccu-
ion mal déguisée fut remarquée par ses amis.

Il fut consolé promptement. Son valet de chambre
remit deux lettres. D'abord une lettre de Chesnel,
i sentait le rance de la fidélité grondeuse et des
rases rubriquées de probité; il la respecta, la
da pour le soir. Puis une seconde lettre où il lut
ec un plaisir infini les phrases cicéroniennes par
quelles du Croisier, à genoux devant lui comme
anarelle devant Géronte, le suppliait à l'avenir de
épargner l'affront de faire déposer à l'avance
rgent des lettres de change qu'il daignerait tirer
r lui. Cette lettre finissait par une phrase, qui
ssemblait si bien à une caisse ouverte et pleine
écus au service de la noble maison d'Esgrignon,
que Victurnien fit le geste de Sganarelle, de Mas-
carille et de tous ceux qui sentent des démangeai-
sons de conscience au bout des doigts. En se sachant
un crédit illimité chez les Keller, il décacheta gaie-
ment la lettre de Chesnel, il s'attendait aux quatre
pages pleines, à la remontrance débordant à pleins
bords, il voyait déjà les mots habituels de prudence,
honneur, esprit de conduite, etc., etc. Il eut le ver-
tige en lisant ces mots :

« Monsieur le comte,

« Il ne me reste, de toute ma fortune, que deux
« cent mille francs, je vous prie de ne pas aller au
« delà, si vous faites l'honneur de les prendre au
« plus dévoué des serviteurs de votre famille et qui
« vous présente ses respects.

« CHESNEL. »

— C'est un homme de Plutarque, se dit Victur-
nien en jetant la lettre sur sa table.

Il éprouva du dépit, il se sentait petit devant tant
de grandeur.

— Allons, il faut se réformer, se dit-il.

Au lieu de dîner au café où il dépensait, à chaque
dîner, entre cinquante et cent francs, il fit l'écono-
mie de dîner avec la duchesse de Maufrigneuse à
laquelle il raconta l'aventure de la lettre.

— Je voudrais voir cet homme-là, dit-elle en fai-
sant briller ses yeux comme deux étoiles fixes.

— Qu'en feriez-vous?

— Mais je le chargerais de mes affaires.

Elle était divinement mise, elle voulut faire hon-
neur de sa toilette à Victurnien, qui fut fasciné par
la légèreté avec laquelle elle traitait ses affaires, ou
plus exactement ses dettes. Les deux amants allè-
rent aux Italiens. Jamais cette belle et séduisante
femme ne parut plus séraphique ni plus éthérée.
Personne dans la salle n'aurait pu croire aux dettes
dont de Marsay venait de donner le chiffre le matin
même à d'Esgrignon. La duchesse parlait de la fa-
çon la plus dégagée. Aucun des soucis de la terre
n'atteignait à ce front sublime, plein des fiertés fé-
minines les mieux situées. L'air rêveur semblait
être un reflet de l'amour terrestre noblement étouffé.
La plupart des hommes pariaient que le beau Vic-
turnien en était pour ses frais, contre des femmes
sûres de la défaite de leur rivale, et qui l'admiraient
comme Michel-Ange admirait Raphaël, *in petto!*
Victurnien l'aimait, selon celle-ci, à cause de ses
cheveux, elle avait la plus belle chevelure blonde
de France. Selon celle-là son principal mérite était
sa blancheur; car elle n'était pas bien faite, mais
bien habillée. Selon d'autres, le jeune comte l'ai-

mait pour son pied, la seule chose qu'elle eût de bien, elle avait la figure plate. Mais ce qui peint étonnamment les mœurs actuelles de Paris : d'un côté, les hommes disaient que la duchesse fournissait au luxe de Victurnien ; de l'autre, les femmes donnaient à entendre que Victurnien payait, comme disait Rastignac, les ailes de cet ange. En revenant, Victurnien, à qui les dettes de la duchesse pesaient bien plus que les siennes, eut vingt fois sur les lèvres une interrogation pour entamer ce chapitre, vingt fois elle expira devant l'attitude angélique de cette créature, divine à la lueur des lanternes de son coupé, séduisante de ces voluptés qui, chez elle, semblaient toujours arrachées violemment à sa pureté de madone. La duchesse ne commettait pas la faute de parler de sa vertu, de son état d'ange, comme les femmes de province qui l'ont imitée : elle était bien plus habile, elle y faisait penser celui pour qui elle commettait d'aussi immenses sacrifices. Elle donnait, après six mois, l'air d'un péché capital au plus innocent baisement de main, elle pratiquait l'extorquement des bonnes grâces avec un art si consommé, qu'il était impossible de ne pas la croire plus ange avant qu'après. Il n'y a que les Parisiennes assez fortes pour toujours donner un nouvel attrait à la lune et romantiser les étoiles, pour toujours rouler dans le même sac à charbon et en sortir toujours plus blanches. Là, est le dernier degré de la civilisation intellectuelle et parisienne. Les femmes au delà du Rhin ou de la Manche croient à ces sornettes quand elles les débitent. Aussi beaucoup de personnes ont-elles voulu diminuer le mérite de la duchesse, en prétendant qu'elle était la première dupe de ses sortiléges. Infâme calomnie! La duchesse ne croyait à rien qu'à elle-même.

VI.

UN CRIME.

Au commencement de l'hiver de 1823-24, Victurnien avait chez les Keller un débet de deux cent mille francs dont ni Chesnel, ni mademoiselle Armande ne savaient rien. Pour mieux cacher la source où il puisait, il s'était fait envoyer de temps à autre deux mille écus par Chesnel ; il écrivait des lettres mensongères à son pauvre père et à sa tante, qui vivaient heureux, abusés comme la plupart des gens heureux. Une seule personne était dans le secret de l'horrible catastrophe que l'entraînement fascinateur de la vie parisienne avait préparée à cette grande et noble famille. Du Croisier, en passant le soir devant le Cabinet des Antiques, se frottait les mains de joie ; il espérait arriver à ses fins. Ses fins n'étaient plus la ruine, mais le déshonneur de la maison d'Esgrignon, il avait eu l'instinct de sa vengeance, il la flairait; il en fut sûr dès qu'il sut au jeune comte des dettes sous le poids desquelles cette jeune âme devait succomber. Il commença par assassiner celui de ses ennemis qui lui était le plus antipathique, le vénérable Chesnel.

Ce bon vieillard habitait rue du Bercail une maison à toits très-élevés, à petite cour pavée, le long des murs de laquelle montaient des rosiers jusqu'au premier étage. Derrière, était un jardinet de province, entouré de murs humides et sombres, divisé en plates-bandes par des bords en buis. La porte, grise et proprette, avait cette barrière à claire-voie armée de sonnettes, qui dit autant que les panonceaux : Là demeure un notaire. Il était cinq heures et demie du soir, moment où le vieillard digérait son dîner. Chesnel était dans son vieux fauteuil de cuir noir, devant son feu; il avait chaussé l'armure de carton peint, figurant une botte, avec laquelle il préservait ses jambes du feu, car il avait l'habitude d'appuyer ses pieds sur la barre et de tisonner en *boassant*, car il mangeait toujours trop : il aimait la bonne chère, et sans ce petit défaut, il eût été plus parfait qu'il n'est permis à un homme de l'être. Le bonhomme venait de prendre sa tasse de café, sa vieille gouvernante s'était retirée en emportant le plateau qui servait depuis vingt ans ; il attendait ses clercs avant de sortir pour aller faire sa partie. Il pensait, ne demandez pas à qui, ni à quoi? Rarement une journée s'écoulait sans qu'il se fût dit : Où est-il? que fait-il? Il le croyait en Italie avec la belle Maufrigneuse. Une des plus douces jouissances des hommes qui possèdent une fortune acquise et non transmise, est le souvenir des peines qu'elle a coûtées ; aussi cet homme, dont les sentiments se résumaient par un attachement unique, aimait-il à penser que ses terres si bien choisies, si bien cultivées, si péniblement achetées, grossiraient les domaines de la maison d'Esgrignon. A l'aise dans son vieux fauteuil, il se carrait dans ses espérances, il regardait tour à tour l'édifice bâti par ses pincettes avec des charbons ardents et l'édifice de la maison d'Esgrignon rétabli par ses soins. Il s'applaudissait du sens qu'il avait donné à sa vie, en imaginant le jeune comte heureux. Chesnel ne manquait pas d'esprit, son âme n'agissait pas seule dans ce grand dévouement. Il avait son orgueil. Il ressemblait à ces nobles qui rebâtissent des piliers dans les cathédrales en y inscrivant leurs noms : il s'inscrivait dans la mémoire de la maison d'Esgrignon, on y parlerait du vieux Chesnel.

En ce moment, sa vieille gouvernante entra, en

onnant les marques d'un effarouchement excessif.

— Est-ce le feu, Brigitte? dit Chesnel.

— C'est quelque chose comme ça, répondit-elle. 'oici monsieur du Croisier qui veut vous parler...

— Monsieur du Croisier! répéta le vieillard atteint isqu'au cœur par la lame froide du soupçon, et il iissa tomber ses pincettes. Monsieur du Croisier :i! pensa-t-il, notre ennemi capital.

Du Croisier entrait alors avec l'allure d'un chat ui sent du lait dans un office. Il prit le fauteuil que ii avança le notaire, s'y assit tout doucettement, et résenta un compte de deux cent vingt-sept mille 'ancs, intérêts compris, formant le total de l'argent vancé à monsieur Victurnien, en lettres de change rées sur du Croisier et acquittées. Chesnel les mania ne à une, en demandant le secret à l'ennemi de ı famille. L'ennemi promit de se taire s'il était ayé dans les vingt-quatre heures. Le bonhomme vait les yeux troublés, il retenait mal ses larmes : ne pouvait payer qu'en hypothéquant ses biens pour reste de leur valeur. Du Croisier lui proposa de les ii vendre. Cette vente fut signée et consommée en eux jours, car le pauvre Chesnel ne put supporter l'i-ée de savoir l'enfant de la maison, détenu pour dettes endant cinq ans. Deux jours après, il ne resta plus u notaire que son étude, ses recouvrements et sa aison; il se promena, dépouillé de ses biens, sous les ımbris en chêne noir de son cabinet, regardant les olives de châtaignier à filets sculptés, regardant sa reille par la fenêtre, ne pensant plus à ses fermes i à sa campagne, non.

— Que deviendra-t-il? Il faut le rappeler, le ma-er à une riche héritière! se disait-il les yeux trou-lés, la tête pesante.

Il ne savait comment aborder mademoiselle Ar-ıande, ni en quels termes lui apprendre cette nou-elle. Lui, qui venait de solder le compte des dettes u nom de la famille, tremblait d'avoir à parler de es choses. En allant de la rue du Bercail à l'hôtel 'Esgrignon, le bon vieux notaire était palpitant omme une jeune fille qui vient de quitter la mai-on paternelle pour n'y revenir que mère désolée. Mademoiselle Armande venait de recevoir une de es lettres charmantes d'hypocrisie, où son neveu araissait l'homme du monde le plus heureux. Il rait été aux eaux et en Italie avec madame de Mau-igneuse, et envoyait le journal de son voyage à sa ınte. L'amour respirait dans toutes ses phrases. 'antôt une ravissante description de Venise et 'enchanteresses appréciations des chefs-d'œuvre e l'art italien; tantôt des pages divines sur le ôme de Milan, sur Florence; puis la peinture des pennins opposée à celle des Alpes, fascinaient la auvre tante qui voyait, planant à travers tout, un nge dont la tendresse prêtait à ces belles choses un air enflammé. Mademoiselle Armande savourait cette lettre comme le devait une fille sage, mûrie au feu des passions contraintes, comprimées, victime des désirs offerts en holocauste sur l'autel domestique avec une joie constante. Elle n'avait pas l'air ange comme la duchesse; non, elle ressemblait alors à ces statuettes droites, minces, élancées, de couleur jaune, que les merveilleux artistes des cathédrales ont mises dans quelques angles, et au pied desquelles l'humidité permet au liseron de croître et de les couronner par un beau jour d'une belle cloche bleue. En ce moment, la clochette s'épanouissait aux yeux de cette sainte : mademoiselle Armande aimait fantastiquement ce beau couple, car elle ne trouvait pas condamnable l'amour d'une femme mariée pour Victurnien, elle l'eût blâmé dans toute autre, mais le crime ici aurait été de ne pas aimer son neveu. Les tantes, les mères et les sœurs ont cette jurisprudence pour leurs neveux, leurs fils et leurs frères. Elle se voyait donc au milieu des palais bâtis par les fées sur les deux lignes du grand canal, elle était dans la gondole de Victurnien qui lui disait combien il avait été heureux de sentir dans sa main la belle main de la duchesse, et d'être aimé en voyageant au sein de cette amoureuse reine des mers italiennes. En ce moment d'angélique béatitude, apparut au bout de l'allée Chesnel!... le sable criait sous ses pieds, comme celui qui tombe du sablier de la Mort et qu'elle broie avec ses pieds sans chaussure. Ce bruit et la vue de Chesnel donnèrent à la vieille fille cette cruelle émotion que cause le rappel des sens envoyés par l'âme dans les pays imaginaires.

— Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle comme frappée d'un coup au cœur.

— Tout est perdu! dit Chesnel, monsieur le comte déshonorera la maison, si nous n'y mettons ordre.

Il montra les lettres de change, il peignit quelles tortures il avait subies depuis deux jours, en peu de mots, simples, mais énergiques, touchants.

— Le malheureux, il nous trompe! s'écria mademoiselle Armande, dont le cœur se dilata sous l'affluence du sang qui y abonda par vagues.

En ce moment, le marquis se montra. Le vieillard revenait de faire sa promenade en lisant la lettre que son fils lui avait écrite à son retour en lui dépeignant son voyage sous le point de vue aristocratique. Victurnien avait été reçu par les plus grandes familles italiennes, à Gênes, à Turin, à Milan, à Florence, à Venise, à Rome, à Naples; il avait dû leur flatteur accueil à son nom et aussi à la duchesse peut-être. Enfin il s'y était montré magnifiquement, et comme devait se produire un d'Esgrignon.

— Tu auras fait des tiennes, Chesnel, dit-il au vieux notaire.

Mademoiselle Armande fit un signe à Chesnel, signe ardent et terrible, également bien compris par tous deux. Ce pauvre père, cette fleur d'honneur féodal devait mourir avec ses illusions. Un pacte de silence et de dévouement entre le noble notaire et la noble fille fut conclu par une simple inclination de tête.

— Ah! Chesnel, ce n'est pas tout à fait comme ça que les d'Esgrignon ont été en Italie vers le quinzième siècle, quand le maréchal Trivulce, au service de France, servait sous un d'Esgrignon, qui avait Bayard sous ses ordres : autre temps, autres plaisirs. La duchesse de Maufrigneuse vaut bien la marquise de Pescaire.

Le vieillard se balançait d'un air fat comme s'il avait eu la marquise de Pescaire et comme s'il possédait la duchesse moderne. Quand les deux affligés furent seuls, assis sur le même banc, réunis dans une même pensée, ils se dirent pendant longtemps l'un à l'autre des paroles vagues, insignifiantes, en regardant ce père heureux qui s'en allait en gesticulant comme s'il se parlait à lui-même.

— Que va-t-il devenir? disait mademoiselle Armande.

— M. du Croisier a donné l'ordre à MM. Keller de ne plus remettre de sommes sans titres, répondait Chesnel.

— Il a des dettes, reprit mademoiselle Armande.

— Je le crains.

— S'il n'a plus de ressources, que fera-t-il?

— Je n'ose me répondre à moi-même.

— Mais il faut l'arracher à cette vie, l'amener ici, car il arrivera à manquer de tout.

— Et à manquer à tout, répéta lugubrement Chesnel.

Mademoiselle Armande ne comprit pas.

— Comment le soustraire à cette femme, à cette duchesse, qui peut-être l'entraîne? dit-elle.

— Il fera des crimes pour rester auprès d'elle, dit Chesnel en essayant d'arriver par des transitions supportables à une idée insupportable.

— Des crimes! répéta mademoiselle Armande. Ah! Chesnel, cette idée ne peut venir qu'à vous, ajouta-t-elle en lui jetant un regard accablant, le regard par laquelle la femme peut foudroyer les dieux. Les gentilshommes ne commettent d'autres crimes que ceux dits de haute trahison et on leur coupe la tête sur un drap noir comme aux rois.

— Les temps sont bien changés, dit Chesnel en branlant sa tête de laquelle Victurnien fait tomber les derniers cheveux. Le roi martyr n'est pas mort comme Charles Ier.

Cette réflexion calma le magnifique courroux de la fille noble, elle eut le frisson, sans croire à l'idée de Chesnel.

— Nous prendrons un parti demain, dit-elle, il y faut bien réfléchir. Nous avons nos biens en cas de malheur.

— Oui, reprit Chesnel, vous êtes indivis avec M. le marquis, la plus forte part vous appartient, vous pouvez les hypothéquer sans lui rien dire.

Pendant la soirée, les joueurs et les joueuses de whist, de reversi, de boston, de trictrac, remarquèrent quelque agitation dans les traits ordinairement si calmes et si purs de mademoiselle Armande.

— Pauvre enfant sublime, dit la vieille marquise de Casteran, elle doit souffrir encore : une femme ne sait jamais à quoi elle s'engage en faisant les sacrifices qu'elle a faits à sa maison.

Il fut décidé le lendemain avec Chesnel que mademoiselle Armande irait à Paris arracher son neveu à sa perdition. Si quelqu'un pouvait opérer l'enlèvement de Victurnien, n'était-ce pas la femme qui avait pour lui des entrailles maternelles? Mademoiselle Armande était décidée à aller trouver la duchesse de Maufrigneuse et à lui tout déclarer. Mais il fallut un prétexte pour justifier ce voyage aux yeux du marquis et de la ville. Mademoiselle Armande risqua toutes ses pudeurs, son honneur de fille vertueuse en laissant croire à quelque maladie cachée qui exigeait une consultation de médecins habiles et renommés. Dieu sait si l'on en causa. Mademoiselle Armande voyait un bien autre honneur que le sien au jeu! Elle partit. Chesnel lui apporta son dernier sac de louis, elle le prit, sans même y faire attention, comme elle prenait sa capote blanche et ses mitaines à filet.

— Généreuse fille! Quelle grâce! dit Chesnel en la mettant en voiture, elle et sa femme de chambre qui ressemblait à une sœur grise.

Du Croisier avait calculé sa vengeance comme les gens de province calculent tout. Vous ne trouvez au monde que les sauvages, les paysans et les gens de province pour étudier à fond leurs affaires dans tous les sens. Aussi, quand ils arrivent de la pensée au fait, trouvez-vous les choses complètes. Les diplomates sont des enfants auprès de ces trois classes de mammifères, qui ont le temps devant eux, cet élément qui manque aux gens obligés de penser à plusieurs choses, obligés de tout conduire, de tout préparer dans les grandes affaires humaines. Du Croisier avait-il si bien sondé le cœur du pauvre Victurnien, qu'il eût prévu la facilité avec laquelle il se prêterait à sa vengeance, ou bien profita-t-il d'un hasard épié durant plusieurs années? il y a certes un détail qui prouve une certaine habileté

ans la manière dont il prépara le coup. Qui l'avertis-ait? étaient-ce les Keller, était-ce le fils du président lu Roncerel qui achevait son droit à Paris? Du Croi-ier écrivit à Victurnien une lettre pour lui annon-er qu'il avait défendu aux Keller de lui avancer ucune somme désormais, au moment où il savait ı duchesse de Maufrigneuse dans les derniers em-arras, et où le comte d'Esgrignon était dévoré par ne misère aussi effroyable que savamment dégui-ée, car ce malheureux jeune homme déployait son sprit à feindre l'opulence! Cette lettre qui disait à ı victime que les Keller ne lui remettraient rien ans des valeurs, laissait entre les formules d'un espect exagéré et la signature un espace assez con-idérable. En coupant ce fragment de lettre, il était acile d'en faire un effet pour une somme considé-able. Cette infernale lettre allait jusque sur le erso du second feuillet, elle était sous enveloppe, e revers se trouvait blanc.

Quand cette lettre arriva, Victurnien roulait dans es abîmes du désespoir. Après dix-huit mois pas-és dans la vie la plus heureuse, la plus sensuelle, ı moins penseuse, la plus luxueuse, il se trouvait ace à face avec une inexorable misère, une impos-ibilité absolue d'avoir de l'argent. Son voyage ne 'était pas achevé sans quelques tiraillements pécu-iaires : il avait extorqué très-difficilement des som-nes à des banquiers, et ces sommes, représentées ar des lettres de change, allaient se dresser devant ui dans toute leur rigueur, avec les sommations mplacables de la banque et de la jurisprudence ommerciale. A travers ses dernières jouissances, l avait senti la pointe de l'épée du commandeur. u milieu de ses soupers, il avait entendu, comme lon Juan, le bruit lourd de la Statue qui montait es escaliers. Il avait éprouvé ces frissons indicibles ue donne le *sirocco* des dettes; mais il comptait ur un hasard. Il avait toujours gagné à la loterie lepuis cinq ans, il avait toujours vu sa bourse se emplir, et il se disait qu'après Chesnel était venu lu Croisier, qu'après du Croisier arriverait une autre nine d'or. D'ailleurs, il gagnait de fortes sommes u jeu. Le jeu l'avait sauvé déjà de plusieurs mau-ais pas. Souvent, dans un fol espoir, il allait per-lre au salon des Étrangers le gain qu'il faisait au ercle ou dans le monde au whist. Sa vie, depuis leux mois, ressemblait à l'immortel finale du *Don uan* de Mozart; musique qui doit faire frissonner ertains jeunes gens parvenus à la situation où était 'icturnien. Oui, si quelque chose peut prouver l'im-nense pouvoir de la musique, n'est-ce pas cette su-lime traduction du désordre, des embarras qui nais-sent dans une vie exclusivement voluptueuse, cette peinture effrayante du parti pris de s'étourdir sur les dettes, sur les duels, sur les tromperies, sur les mauvaises chances? Mozart est, dans ce morceau, le rival heureux de Molière. Ce terrible finale ardent, vigoureux, désespéré, joyeux, plein de fantômes horribles et de joyeuses femmes, marqué par une tentative allumée par les vins du souper, par une défense enragée; tout cet infernal poëme, Victurnien le jouait à lui seul! Et il se voyait seul, abandonné, sans amis, devant une pierre où était écrit, comme au bout d'un livre enchanteur, le mot FIN. Oui tout allait finir pour lui : il voyait par avance le regard froid et railleur, le sourire par lequel ses compagnons accueilleraient le récit de son désastre; il savait que nul d'entre eux, qui hasardaient des sommes importantes sur les tapis verts que Paris dresse à la bourse, dans les salons, dans les cercles, partout, n'en distrairait un billet de banque pour sauver un ami. Chesnel devait être ruiné. Victurnien avait dévoré Chesnel! Toutes les furies étaient dans son cœur et se le partageaient quand il souriait à la duchesse, aux Italiens, dans cette loge où leur bonheur faisait envie à toute la salle. Enfin, pour expliquer jusqu'où il roulait dans l'abîme du doute, du désespoir et de l'incrédulité, lui qui aimait la vie jusqu'à devenir lâche pour la conserver, cet ange la lui faisait si belle! eh bien! il regardait ses pistolets, il allait jusqu'à concevoir le suicide, lui, ce voluptueux mauvais sujet, indigne de son nom. Lui, qui n'aurait pas souffert l'apparence d'une injure, il s'adressait ces horribles remontrances que l'on ne peut entendre que de soi-même.

Il laissa la lettre de du Croisier ouverte sur son lit, car il était neuf heures quand Joséphin la lui remit. Il avait dormi au retour de l'Opéra, quoique ses meubles fussent saisis; mais il avait passé par le voluptueux réduit où la duchesse et lui se retrouvaient pour quelques heures après les fêtes de la cour, après les bals les plus éclatants, les soirées les plus ardentes. C'était une mansarde vulgaire en apparence, mais que les péris de l'Inde avaient décorée, et où madame de Maufrigneuse était obligée en entrant de baisser sa tête chargée de plumes ou de fleurs. A la veille de périr, le comte avait voulu dire adieu à ce nid élégant bâti par lui qui en avait fait une poésie digne de son ange. Désormais les œufs enchantés, brisés par le malheur, n'écloraient plus en blanches colombes, en bengalis brillants, en flamants roses, en mille oiseaux fantastiques qui voltigent encore au-dessus de nos têtes pendant les derniers jours de la vie. Hélas! dans trois jours il fallait fuir, les poursuites pour des lettres de change données à des usuriers étaient arrivées au dernier terme. Il lui passa par la cervelle une atroce idée : Fuir avec la duchesse, aller vivre dans un coin ignoré, au fond de l'Amérique du Nord ou du Sud, et fuir avec une fortune en laissant les créanciers

nez à nez avec leurs titres. Pour réaliser ce plan, il suffisait de couper ce bas de lettre signée du Croisier, d'en faire un effet et de le porter chez les Keller. Ce fut un combat affreux, où il y eut des larmes répandues et où l'honneur de la race triompha, mais sous condition : Victurnien voulut être sûr de la duchesse, il subordonna l'exécution de son plan à l'assentiment qu'elle donnerait à leur fuite.

Il vint à son hôtel, rue du Faubourg-Saint-Honoré, la trouva dans un de ses négligés coquets qui lui coûtaient autant de soins que d'argent et qui lui permettaient de commencer son rôle d'ange dès onze heures du matin. La duchesse était à demi pensive : les mêmes inquiétudes la dévoraient; mais elle les supportait avec courage. Parmi les organisations diverses que les physiologistes ont remarquées chez les femmes, il en est une qui a je ne sais quoi de terrible, et qui comporte une vigueur d'âme, une lucidité d'aperçus, une promptitude de décision, une insouciance, ou plutôt un parti pris sur certaines choses dont s'effrayerait un homme. Ces facultés sont cachées sous les dehors de la faiblesse la plus gracieuse. Ces femmes, seules entre les femmes, offrent la réunion ou plutôt le combat de deux êtres que Buffon ne reconnaissait exister que chez l'homme. Les autres femmes sont entièrement femmes, elles sont entièrement tendres, entièrement mères, entièrement dévouées, entièrement nulles ou ennuyeuses; leurs nerfs sont d'accord avec leur sang et le sang avec le cœur; mais les femmes comme la duchesse peuvent arriver à tout ce que la sensibilité a de plus élevé et faire preuve de la plus égoïste insensibilité. L'une des gloires de Molière est d'avoir admirablement peint, d'un seul côté seulement, ces natures de femmes dans la plus grande figure qu'il ait taillée en plein marbre : Célimène! Célimène qui représente la femme aristocratique, comme Figaro, cette seconde édition de Panurge, représente le peuple. Ainsi accablée sous le poids de dettes énormes, la duchesse s'était ordonné à elle-même, absolument comme Napoléon oubliait et reprenait à volonté le fardeau de ses pensées, de ne songer à cette avalanche de soucis qu'à un seul moment et pour prendre un parti définitif. Elle avait la faculté de se séparer d'elle-même et de contempler le désastre à quelques pas au lieu de se laisser enterrer dessous. C'était, certes, grand, mais horrible dans une femme. Ainsi, entre l'heure de son réveil où elle avait retrouvé toutes ses idées, et celui où elle s'était mise à sa toilette, elle avait contemplé le danger dans toute son étendue : la possibilité d'une chute épouvantable. Elle méditait : la fuite en pays étranger, ou aller au roi et lui déclarer cette dette, ou séduire un riche banquier et payer en jouant à la bourse avec l'or qu'il lui donnerait, car il serait assez spirituel pour n'apporter que des bénéfices, et ne jamais parler de pertes, ce qui gazerait tout. Ces divers moyens, cette catastrophe, tout avait été délibéré froidement, avec calme, sans trépidation. De même qu'un naturaliste prend le plus splendide des lépidoptères, et le fiche sur du coton avec une épingle, madame de Maufrigneuse avait ôté son amour de son cœur pour penser à la nécessité du moment, prête à reprendre sa belle passion sur sa ouate immaculée quand elle aurait sauvé sa couronne de duchesse. Point de ces hésitations que Richelieu ne confiait qu'au père Joseph, que Napoléon cachait à tout le monde, elle s'était dit : Ou ceci ou cela. Elle était au coin de son feu, commandant sa toilette pour aller au bois, si le temps le permettait, quand Victurnien entra.

Le comte, malgré son esprit et ses capacités étouffées, était, lui, comme aurait dû être cette femme : il avait des palpitations au cœur, il suait dans son harnois de dandy, il n'osait encore porter une main sur la pierre qui, retirée, allait faire crouler la pyramide de leur mutuelle existence. Il lui en coûtait tant d'avoir une certitude : les hommes les plus forts aiment à se tromper eux-mêmes sur certaines choses où la vérité connue les humilierait, les offenserait d'eux à eux. Victurnien força sa propre incertitude à venir sur le terrain en lâchant une phrase compromettante.

— Qu'avez-vous? avait été le premier mot de madame de Maufrigneuse à l'aspect de Victurnien.

— Mais, ma chère Diane, je suis dans un si grand embarras qu'un homme au fond de l'eau et à sa dernière gorgée est heureux en comparaison de moi.

— Bah! fit-elle, des misères, vous êtes un enfant! voyons, dites...

— Je suis perdu de dettes, et arrivé au pied du mur.

—N'est-ce que cela? dit-elle en souriant. Toutes les affaires d'argent s'arrangent d'une manière ou de l'autre... Il n'y a d'irréparable que les désastres du cœur...

Victurnien, mis à l'aise par cette compréhension subite de sa position, déroula la brillante tapisserie de sa vie pendant ces dix-huit mois, mais à l'envers, et avec talent d'ailleurs, avec esprit; il déploya dans son récit cette poésie du moment qui ne manque à personne dans les grandes crises. La duchesse écoutait comme elle savait écouter : le coude appuyé sur son genou levé très-haut, car elle avait le pied sur un tabouret; ses doigts groupés autour de son joli menton, les yeux attachés aux yeux du comte, fixes, mais des myriades de sentiments passaient sous leur bleu comme des lueurs d'orage entre deux nuées; le front calme, la bouche sérieuse d'attention, sérieuse d'amour, les lèvres nouées

aux lèvres de Victurnien quoique séparées... Être écouté ainsi, voyez-vous! c'est à croire que l'amour divin était dans ce cœur; aussi quand le comte eut proposé la fuite à cette âme attachée à son âme, fut-il obligé de s'écrier : Vous êtes un ange!... car elle avait déjà répondu sans avoir encore parlé.

— Bien, bien, dit la duchesse, qui, au lieu d'être livrée à l'amour qu'elle exprimait, était livrée à de profondes combinaisons qu'elle gardait pour elle. Il ne s'agit pas de cela, mon ami.

L'*ange* n'était plus que *cela!*

— Pensons à vous. Oui, nous partirons, le plus tôt sera le mieux; arrangez tout, je vous suivrai. C'est beau de laisser là Paris et le monde. Je vais faire mes préparatifs de manière à ce qu'on ne puisse rien soupçonner.

Ce mot : *Je vous suivrai!* fut dit comme mademoiselle Mars le dirait pour faire tressaillir trois mille spectateurs. Quand une duchesse de Maufrigneuse offre dans une pareille phrase un pareil sacrifice à l'amour, elle a payé sa dette : il est impossible de lui parler de détails ignobles. Victurnien put d'autant mieux lui cacher les moyens qu'il comptait employer, que Diane de Maufrigneuse se garda bien de le questionner. Elle resta conviée, comme le disait de Marsay, au banquet couronné de roses que devait lui apprêter Victurnien.

Victurnien ne voulut pas s'en aller sans que cette promesse fût scellée, il avait besoin de puiser du courage dans son bonheur pour se résoudre à une action, qui serait, se disait-il, mal interprétée; mais il compta, ce fut sa raison déterminante, sur sa tante et sur son père pour étouffer l'affaire, il comptait même encore trouver Chesnel avec une transaction. D'ailleurs, *cette affaire* était le seul moyen de faire un emprunt sur les terres de la famille.

Avec trois cent mille francs, ils iraient vivre heureux, cachés, dans un palais à Venise, ils y oublieraient l'univers! Ils se racontèrent leur roman par avance!

Le lendemain, Victurnien fit un mandat de trois cent mille francs, et le porta chez les Keller. Les Keller payèrent, ils avaient, en ce moment, des fonds à du Croisier; mais ils le prévinrent par une lettre qu'il ne tirât plus sur eux, sans avis. Du Croisier, très-étonné, demanda son compte. On le lui envoya. Ce compte lui expliqua tout : sa vengeance était échue.

VII

CHESNEL AU SECOURS DES D'ESGRIGNON.

Quand Victurnien eut *son* argent, il le porta chez madame de Maufrigneuse, qui serra dans son secrétaire les billets de banque et qui voulut dire adieu au monde en voyant une dernière fois l'Opéra. Victurnien l'accompagna, mais il était rêveur, distrait, inquiet, il commençait à réfléchir. Il pensait que sa place dans la loge de la duchesse pouvait lui coûter cher, et qu'il ferait mieux, maintenant qu'il avait mis les trois cent mille francs en sûreté, de courir la poste et de tomber aux pieds de Chesnel en lui avouant son embarras. Mais la duchesse lui jeta un adorable regard où éclatait le désir de faire encore quelques adieux à leur nid.

Le lendemain, à trois heures, le comte était à l'hôtel de Maufrigneuse, et venait prendre les ordres de la duchesse pour partir au milieu de la nuit.

— Pourquoi partirions-nous? dit-elle. J'ai bien pensé à ce projet. La marquise de Beauséant, madame de Langeais ont disparu; ce sera bien vulgaire; nous ferons tête à l'orage, c'est beaucoup plus beau. Je suis sûre du succès.

Victurnien eut un éblouissement; il lui sembla que sa peau se dissolvait, et que son sang coulait de tous côtés.

— Qu'avez-vous?

Pour la première fois Victurnien eut un accès de colère, la colère des gens faibles et poétiques, orage mêlé de pluie, d'éclairs, mais sans tonnerre. Il traita mal cet ange, sur la foi duquel il avait hasardé plus que sa vie, l'honneur de sa maison!

— Voilà donc, dit-elle, ce que nous trouvons après dix-huit mois de tendresse. Vous me faites mal, bien mal! allez-vous-en! Je ne veux pas vous voir. J'ai cru que vous m'aimiez, vous ne m'aimez pas!

Elle pencha sa tête, la mit dans sa main, et demeura froide, immobile, implacable, comme doivent être les anges qui ne partagent aucun des sentiments humains. Victurnien oublia dans quel danger il était. Il venait de maltraiter la créature la plus angélique du monde, il voulait sa grâce, il se mit aux pieds de Diane de Maufrigneuse et les baisa : il l'implora, il pleura. Le malheureux resta là deux heures faisant mille folies, il rencontra toujours un visage froid, et deux yeux où roulaient des larmes par moments, de grosses larmes silencieuses, aussitôt essuyées, afin d'empêcher l'indigne amant de les recueillir. La duchesse jouait une de ces douleurs qui rendent les femmes augustes et sacrées. Deux autres heures succédèrent à ces deux premières heures, il obtint la main de Diane, et la trouva froide, sans âme. Cette belle main, pleine de trésors, ressemblait à du bois souple : elle n'exprimait rien, il l'avait saisie, elle n'était pas donnée. Il ne vivait plus, il ne pensait plus, il n'aurait pas vu

le soleil... Que faire? que résoudre? quel parti prendre? Dans ces sortes d'occasions, pour conserver son sang-froid, un homme doit être constitué comme ce forçat qui, après avoir volé pendant toute la nuit les médailles d'or de la bibliothèque royale, venant au matin prier son honnête homme de frère de les fondre, et s'entendant dire : Que faut-il faire? lui répond : Fais-moi du café! Mais Victurnien tomba dans une stupeur hébétée, dont les ténèbres enveloppèrent son esprit. Sur ces brumes grises passaient, comme ces figures que Raphaël a mises sur des fonds noirs, les images des voluptés auxquelles il fallait dire adieu. La duchesse était inexorable, elle jouait avec un bout d'écharpe en lançant des regards irrités sur Victurnien, elle coquetait avec ses souvenirs mondains, elle parlait à Victurnien de ses rivaux comme si cette colère la décidait à remplacer par l'un d'eux un homme capable de démentir en un moment dix-huit mois d'amour.

« Ce ne serait pas ce cher charmant petit Vandenesse, fidèle à madame de Mortsauf, qui se permettrait une pareille scène. Il aimait, celui-là! De Marsay était un de ces hommes forts qui gardaient toutes leurs délicatesses pour les femmes!... Montriveau avait brisé sous son pied la duchesse de Langeais : ce n'était pas mesquin comme une querelle, il y avait du plaisir à être brisée ainsi! Les hommes petits, minces et fluets aimaient à tourmenter les femmes. Ils ne pouvaient régner que sur ces pauvres, faibles créatures, etc... »

C'était un déluge d'épigrammes qui passaient en sifflant comme des balles. Diane lançait trois flèches dans un mot; elle humiliait, elle piquait, elle blessait comme dix sauvages voulant faire souffrir leur ennemi lié à un poteau.

Le comte lui cria dans un accès d'impatience : — Mais vous êtes folle! Et il sortit, Dieu sait en quel état! Il conduisait son cheval comme s'il n'eût jamais mené : il accrochait des voitures, il alla donner contre une borne dans la place Louis XV, il allait sans savoir où. Son cheval, ne se sentant pas tenu, s'enfuit par le quai d'Orsay à son écurie. En tournant par la rue de l'Université, le cabriolet fut arrêté par Joséphin.

— Monsieur, dit le vieillard d'un air effaré, vous ne pouvez pas rentrer chez vous, la garde est venue pour vous arrêter...

Victurnien mit le compte de cette arrestation sur le mandat et non sur ses véritables lettres de change.

— Je suis perdu! s'écria-t-il.

— Non, monsieur le comte, poussez en avant, allez à l'hôtel du Bon Lafontaine, rue de Grenelle, vous trouverez mademoiselle Armande qui est arrivée, les chevaux sont mis, elle vous attend et vous emmène...

Victurnien saisit cette branche offerte à portée de sa main dans ce naufrage : il courut à cet hôtel, y trouva, y embrassa sa tante qui pleurait comme une Magdeleine : on eût dit qu'elle était complice des fautes de son neveu. Tous deux montèrent en voiture et quelques instants après, ils étaient hors Paris, sur la route de Brest. Victurnien anéanti demeurait dans un profond silence. Quand la tante et le neveu se parlèrent, ils furent l'un et l'autre victimes du fatal quiproquo qui avait jeté, sans réflexion, Victurnien dans les bras de mademoiselle Armande : le neveu pensait à son faux, la tante pensait aux dettes et aux lettres de change.

— Vous savez tout, ma tante...

— Oui, mon pauvre enfant, mais nous sommes là. Dans ce moment-ci, je ne te gronderai pas, reprends courage.

— Il faudra me cacher...

— Peut-être...

— Si je pouvais entrer chez Chesnel sans être vu en calculant notre arrivée au milieu de la nuit...

— Ce sera mieux, nous serons plus libres de tout cacher à mon frère. Pauvre ange, comme il souffre! dit-elle en le caressant.

— Oh, maintenant, je comprends le déshonneur, il a refroidi mon amour.

— Malheureux enfant! tant de bonheur et tant de misère.

Mademoiselle Armande tenait la tête brûlante de son neveu sur sa poitrine, elle baisait ce front en sueur malgré le froid, comme les saintes femmes durent baiser le front du Christ en le mettant dans son suaire.

Le calcul de Victurnien était excellent. L'enfant prodigue fut nuitamment introduit dans cette paisible maison de la rue du Bercail où le vieux Chesnel avait la veille traité de son étude avec le premier clerc de M. Lepressoir, le notaire des libéraux, comme il était le notaire de l'aristocratie. Ce jeune homme appartenait à une famille assez riche pour pouvoir donner à Chesnel une somme importante en à-compte, cent mille francs.

— Avec cent mille francs, se disait le vieux notaire en se frottant les mains, on éteint bien des créances. Le jeune homme a des dettes usuraires, nous le cacherons ici, j'irai là-bas, moi, faire capituler ces chiens-là.

Chesnel, l'honnête Chesnel, le vertueux Chesnel, le digne Chesnel appelait *des chiens* les créanciers de son enfant d'amour, le comte Victurnien.

Le futur notaire quittait la rue du Bercail, lorsque la calèche de mademoiselle Armande y entrait.

a curiosité naturelle à tout jeune homme qui eût u, dans cette ville à cette heure, une calèche veir à la porte du vieux notaire, était suffisamment veillée pour faire rester le premier clerc dans l'enoncement d'une porte. Le jeune homme aperçut nademoiselle Armande que le vieux Chesnel vint ecevoir, une lumière à la main. A l'aspect de Victurnien, au premier mot que lui dit à l'oreille mademoiselle Armande, le bonhomme comprit tout, il egarda dans la rue, la trouva silencieuse et tranuille, il fit un signe, le jeune comte s'élança ! 'out fut perdu, la retraite de Victurnien était conue du successeur de Chesnel.

— Ah ! monsieur le comte ! s'écria l'ex-notaire uand Victurnien fut installé dans une chambre qui onnait dans le cabinet de Chesnel, et où l'on ne ouvait pénétrer qu'en passant sur le corps du bonomme.

— Oui, monsieur, je suis au fond d'un abîme ù il faudra périr...

— Non, non, dit le bonhomme en regardant riomphalement mademoiselle Armande et le comte. 'ai vendu mon étude, il y avait bien longtemps ue je travaillais et que je pensais à me retirer. J'auai demain, à midi, cent mille francs ! Mademoielle, dit-il, vous êtes fatiguée, remontez en voiure, et rentrez chez vous, vous coucher. A demain.

— Il est en sûreté, répondit-elle en montrant 'icturnien.

— Oui, dit le vieillard.

Elle embrassa son neveu, lui laissa quelques larnes sur le front et partit.

— Mon bon Chesnel, à quoi serviront vos cent nille francs dans la situation où je me trouve? dit e comte à son vieil ami quand ils se mirent à cauer d'affaires. Vous ne connaissez pas toute l'étenlue de mes malheurs.

Victurnien expliqua son affaire. Chesnel resta oudroyé. Sans la force de son dévouement, il aurait succombé sous ce coup. Deux ruisseaux de armes coulèrent de ses deux yeux, qu'on aurait crus lesséchés. Il redevint enfant pour quelques instants. 'endant quelques instants il fut insensé comme un iomme qui verrait brûler sa maison, et à travers ine fenêtre, flamber le berceau de ses enfants, et eurs cheveux siffler en se consumant. Il se leva, il embla grandir, il leva ses vieilles mains, il les agita ar des gestes désespérés et fous.

— Que votre père meure sans jamais rien savoir ! 'est assez d'être faussaire, ne soyez point parricide! uir? Non, ils vous condamneront par contumace ! Ialheureux enfant, pourquoi n'avez-vous pas conrefait ma signature à moi ? Moi, j'aurais payé ! Moi ! e n'aurais pas porté le titre chez le procureur du roi ! Moi je ne puis rien ! vous m'avez acculé dans le dernier trou de l'enfer. Du Croisier ! Que devenir ? Que faire? Si vous aviez tué quelqu'un, cela s'excuse encore; mais un faux ! un faux ! Et le temps ! le temps qui s'envole ! dit-il en montrant sa vieille pendule par un geste menaçant. Il faut un faux passe-port, maintenant, car le crime attire le crime ! il faut !... il faut sauver la maison !... cria-t-il.

— Mais, s'écria Victurnien, l'argent est chez madame de Maufrigneuse...

— Ah ! s'écria Chesnel. Eh bien ! il y a quelque espoir bien faible ! Il faut aller attendrir du Croisier, l'acheter; il aura, s'il le veut, tous les biens de la maison !... J'y vais, je vais le réveiller, lui offrir tout !... D'ailleurs, ce n'est pas vous qui aurez fait le faux ! ce sera moi. J'irai aux galères. Eh bien ! j'ai passé l'âge des galères ; je n'irai qu'en prison.

— Mais j'ai écrit le mandat...

— Imbécile ! Pardon, monsieur le comte. Il fallait le faire écrire par Joséphin ! s'écria le vieux notaire enragé. C'est un bon garçon, il aurait eu tout sur le dos... C'est fini, le monde croule, reprit le vieillard affaissé qui s'assit. Du Croisier est un tigre ! gardons-nous de le réveiller. Quelle heure est-il? Où est le mandat? A Paris, on le rachèterait chez les Keller : ils s'y prêteraient ! Ah, c'est une affaire où tout est péril, une seule fausse démarche nous perd. En tout cas, il faut l'argent ! Allons, personne ne vous sait ici, vivez enterré dans la cave, s'il le faut. Moi je vais à Paris !... j'y cours... j'entends à une lieue la malle-poste de Brest !

En un moment, le vieillard retrouva les facultés de sa jeunesse, son agilité, sa vigueur : il se fit un paquet de voyage, prit de l'argent, mit un pain de six livres dans la petite chambre, y enferma son enfant d'adoption, en lui disant : « Pas de bruit, restez là jusqu'à mon retour, sans lumière la nuit, ou sinon vous allez au bagne ! M'entendez-vous, monsieur le comte? oui, au bagne, si, dans une ville comme la nôtre, on vous sait là. » Puis il sortit de chez lui, après avoir ordonné à sa gouvernante de le dire malade, de ne recevoir personne, de renvoyer tout le monde, et de remettre toute espèce d'affaire à trois jours. Il alla séduire le directeur de la poste, lui raconta un roman, car il eut le génie d'un romancier habile, il obtint, au cas où il y aurait une place, d'être pris sans passe-port, et il se fit promettre le secret sur ce départ précipité. La malle arriva heureusement vide. Chesnel était le lendemain dans la nuit à Paris. Dès le matin, à neuf heures, il avait audience chez Keller, il y apprit à neuf heures que le fatal mandat était retourné depuis cinq jours à du Croisier ; mais il ne leur avait rien dit de compromettant. Avant de quitter les banquiers, il leur demanda si, en rétablissant les fonds,

ils pouvaient faire revenir cette pièce. François Keller répondit qu'elle était entre les mains de du Croisier, qui était maître de la garder ou de la renvoyer.

Le vieillard au désespoir alla chez la duchesse, qui ne recevait personne. Le bonhomme, qui sentait le prix du temps, s'assit dans l'antichambre, écrivit quelques lignes, et les fit parvenir à madame de Maufrigneuse, en séduisant, en fascinant, en intéressant, en commandant les domestiques les plus insolents, les plus inaccessibles du monde. La duchesse, au grand étonnement de sa maison, reçut le vieil homme en culottes noires, en bas drapés, en souliers agrafés, dans sa chambre, elle au lit.

—Qu'y a-t-il, monsieur? dit-elle en se posant dans son désordre, que veut-il de moi, l'ingrat?

—Il y a, madame, s'écria le bonhomme, que vous avez cent mille écus à nous, qui sont le résultat d'un faux qui nous mène aux galères, que nous allons avoir besoin de tout votre crédit auprès du roi, si les choses tournent mal...

Aux premiers mots qui lui firent comprendre l'affaire, la duchesse, honteuse de sa conduite avec un amant aussi passionné, craignant d'être soupçonnée de complicité, voulant montrer qu'elle avait conservé l'argent sans y toucher, oublia toute convenance, et ne compta pas d'ailleurs ce notaire pour un homme; elle jeta son édredon par un mouvement violent, s'élança vers son secrétaire en passant devant le notaire comme un de ces anges qui traversent les vignettes de Lamartine, se remit confuse au lit, après avoir tendu les cent mille écus à Chesnel.

— Vous êtes un ange! madame, dit-il, mais ce ne sera pas tout, je compte sur votre appui pour nous sauver.

— Vous sauver! j'y réussirai ou je périrai! il faut bien aimer pour ne pas reculer devant un crime. Pour quelle femme a-t-on fait pareille chose? Pauvre enfant! Allez, ne perdez pas de temps, comptez sur moi comme sur vous-même.

— Madame la duchesse, madame la duchesse!

Le vieux notaire ne put rien dire que ces deux mots, il était saisi, il pleurait, il lui prit envie de danser, mais il eut peur de devenir fou, il se contint.

— Nous le sauverons! dit-il en s'en allant.

Chesnel prit une place dans une diligence qui partait deux heures après sa visite à la duchesse. Il paya les postillons de manière à faire aller la lourde voiture aussi vite que la malle: il rencontra deux voyageurs aussi pressés que lui, qui s'accordèrent avec lui pour faire leurs repas en voiture. Sa route fut comme dévorée. Le notaire rentra rue du Bercail après quarante-huit heures d'absence, quelque temps avant minuit. Hélas! il aperçut des gendarmes à sa porte: il était trop tard! Au moment où il atteignit le seuil, il vit dans sa cour le jeune comte arrêté. Certes, s'il en avait eu le pouvoir, il aurait tué tous les gens de justice et les soldats; mais il ne put que se jeter au cou de Victurnien.

— Il faut vous tuer, si je ne réussis pas à étouffer l'affaire, lui dit-il à l'oreille.

Victurnien était dans un tel état de stupeur, qu'il regarda le notaire sans le comprendre.

— Se tuer! lui répéta-t-il.

— Oui, si vous n'en aviez pas le courage, comptez sur moi... Je vous pendrai de mes mains, lui dit-il en lui serrant la main.

Chesnel courut à l'hôtel du Croisier dans le Val-Noble. Dans cette soirée, les parties avaient fini fort tard, l'arrestation du jeune comte avait longuement occupé les intimes de du Croisier. En entrant, le pauvre notaire se heurta avec un juge d'instruction, qui allait sans doute instruire l'affaire.

— Ah! monsieur Camusot, s'écria le bonhomme, nous allons avoir bien besoin de vous... Je ne veux vous dire qu'un mot.

Il l'entraîna dans un coin sombre, le long du mur, et s'approcha de son oreille.

— Le crédit de la duchesse de Maufrigneuse, celui des ducs de Navarreins, de Lenoncourt, le garde des sceaux, le chancelier, le roi, tout vous est acquis si vous êtes pour nous. J'arrive de Paris, je sais tout, je compte sur vous et je vous garderai le secret.

Chesnel, qui aurait fait intervenir le Père Éternel s'il en avait eu le pouvoir, laissa le juge stupéfait, et, sans attendre la réponse, il s'élança comme un faon dans la cour de du Croisier.

— Ouvrez de par le roi, cria-t-il au domestique qui fermait le vestibule.

Il venait de faire arriver le roi auprès d'un petit juge ambitieux, il avait gardé ce mot sur ses lèvres, il se brouillait, il délirait. On ouvrit, le notaire s'élança comme la foudre dans l'antichambre.

— Mon garçon, dit-il au domestique, cent écus pour toi si tu peux réveiller madame du Croisier, lui dire que je suis en péril, et me l'envoyer dans un quart d'heure.

Chesnel devint calme et froid en ouvrant la porte du brillant salon où du Croisier se promenait seul à grands pas. Ces deux hommes se mesurèrent pendant un moment par un regard qui avait en profondeur vingt ans de haine et d'inimitié. L'un avait le pied sur le cœur de la maison d'Esgrignon, l'autre s'avançait avec la force d'un lion pour la lui arracher.

— Monsieur, dit Chesnel, je vous salue humblement. Votre plainte est sans doute déposée.

— Oui, monsieur.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Aucun autre acte que le mandat d'arrêt n'est fait?

— Je le pense, répliqua du Croisier.

— Je viens traiter.

— La justice est saisie, la vindicte publique aura son cours, rien ne peut l'arrêter.

— Ne nous occupons pas de cela, je suis à vos ordres, à vos pieds.

Le vieux Chesnel tomba sur ses genoux, et tendit ses mains suppliantes à du Croisier.

— Que vous faut-il? Voulez-vous *nos* biens, *notre* château? prenez tout, retirez la plainte, ne *nous* laissez que la vie et l'honneur. Outre tout ce que j'offre, je serai votre serviteur, vous disposerez de moi.

Du Croisier laissa le vieillard à genoux et s'assit dans un fauteuil.

— Vous n'êtes pas vindicatif, vous êtes bon, vous ne nous en voulez pas assez pour ne pas vous prêter à un arrangement, disait le vieillard. Avant le jour, il serait libre!

— Toute la ville sait son arrestation, dit du Croisier qui savourait sa vengeance.

— C'est un grand malheur, mais il n'y aura ni jugement ni preuves, nous arrangerons bien tout.

Du Croisier réfléchissait. Chesnel, le croyant aux prises avec l'intérêt, eut l'espoir de le tenir par ce grand mobile des actions humaines. En ce moment suprême, madame du Croisier se montra.

— Venez, madame, aidez-moi à fléchir votre cher mari, dit Chesnel toujours à genoux.

Madame du Croisier releva le vieillard en manifestant la plus profonde surprise. Chesnel lui raconta l'affaire. Quand la noble fille des Cormon connut ce dont il s'agissait, elle se tourna les larmes aux yeux vers du Croisier.

— Ah! monsieur, pouvez-vous hésiter! les d'Esgrignon, l'honneur de la province, lui dit-elle.

— Il s'agit bien de cela, s'écria du Croisier se levant et reprenant sa promenade agitée, monsieur Chesnel, il s'agit de la France! il s'agit du pays, il s'agit du peuple, il s'agit d'apprendre à messieurs vos nobles qu'il y a une justice, des lois, une bourgeoisie, une petite noblesse qui les vaut, qui les tient! On ne fourrage pas dix champs de blé pour avoir un lièvre, on ne porte pas le déshonneur dans les familles en séduisant de pauvres filles, on ne doit pas mépriser des gens qui nous valent, on ne se moque pas de nous pendant dix ans! Enfin, les petites gens qui ont de l'honneur valent les grandes gens qui se déshonorent. La cour d'assises luit pour tout le monde.

Ce fut l'horrible énumération des vengeances gauloises contre les Francs abattus, et qui effraya Chesnel aussi bien que madame du Croisier consternés. La femme acquérait une horrible connaissance du caractère de son mari. Ce fut une lueur qui lui éclairait le passé, comme l'avenir. Il était impossible de faire capituler ce colosse.

— Quoi, monsieur, vous ne pardonneriez pas? Vous n'êtes donc pas chrétien? dit madame du Croisier.

— Je pardonne comme Dieu pardonne, madame, à des conditions.

— Quelles sont-elles? dit Chesnel qui crut apercevoir un rayon d'espérance.

— Les élections approchent, je veux les voix dont vous disposez.

— Vous les aurez, dit Chesnel.

— Je veux, reprit du Croisier, être reçu ma femme et moi familièrement, tous les soirs, avec amitié, par M. le marquis d'Esgrignon et par les siens.

— Je ne sais pas comment nous l'y amènerons, mais vous serez reçu...

— Je veux une hypothèque de quatre cent mille francs fondée sur une transaction écrite au sujet de cette affaire, afin de toujours tenir un canon chargé sur votre cœur...

— Nous consentons encore, dit Chesnel, mais elle sera entre mains tierces et rendue à la famille après votre élection et le payement.

— Non, mais après le mariage de ma petite-nièce, mademoiselle Duval, la fille d'un maître de forges, qui réunira peut-être un jour quatre millions, car elle sera instituée mon héritière au contrat, celle de ma femme; et enfin la famille de son père l'avantagera, j'en réponds. Vous la ferez épouser à votre jeune comte...

— Jamais! cria Chesnel.

— Jamais, reprit l'orgueilleux du Croisier enivré de son triomphe. Bonsoir.

Il s'en alla, se plaisant à tout annuler au nom de son orgueil froissé, après avoir joui de l'humiliation de Chesnel, avoir balancé les destinées de la superbe maison en qui se résumait l'aristocratie de la province, et imprimé la marque de son pied sur les entrailles des d'Esgrignon. Il remonta dans sa chambre, en oubliant sa femme, qu'il laissait avec Chesnel. Dans l'ivresse du triomphe, il ne voyait rien contre sa victoire : il croyait fermement que les cent mille écus, objet du faux, étaient dissipés; pour les trouver, la maison d'Esgrignon avait besoin de vendre ou d'hypothéquer ses biens; à ses yeux, la cour d'assises était inévitable. Les affaires de faux sont toujours arrangeables, quand la somme surprise est restituée. Les victimes de ce crime sont ordinairement des gens riches qui ne se soucient pas d'être la cause du déshonneur d'un homme impru-

dent. Mais du Croisier ne voulait renoncer à ses droits qu'à bon escient : il se couchait en pensant au magnifique accomplissement de ses espérances, soit par la cour d'assises, soit par ce mariage, et il jouissait d'entendre la voix de Chesnel se lamentant avec madame du Croisier.

Profondément religieuse et catholique, royaliste et attachée à la noblesse, madame du Croisier partageait les idées de Chesnel à l'égard des d'Esgrignon; aussi tous ses sentiments venaient-ils d'être cruellement froissés; mais elle hésitait entre deux religions, entre les commandements que l'Église a tracés aux épouses et ses devoirs envers le trône et l'autel. Elle trouvait son mari blâmable, et n'osait le blâmer, elle aurait voulu pouvoir sauver les d'Esgrignon et ne voulait rien faire contre les intérêts de son mari. Cette bonne royaliste venait d'entendre hurler le libéralisme qui, dans l'opinion de son directeur, souhaitait la ruine du catholicisme. Pour elle le côté gauche était 1793 avec l'émeute et l'échafaud.

— Que dirait votre oncle, ce saint qui nous écoute? s'écria Chesnel.

Madame du Croisier ne répondit que par deux grosses larmes qui coulèrent sur ses joues.

— Vous avez été déjà la cause de la mort d'un pauvre garçon et du deuil éternel de sa mère, reprit Chesnel en voyant combien il frappait juste, voulez-vous assassiner mademoiselle Armande qui ne survivrait pas huit jours à l'infamie de sa maison?

— Mon ami, assez! assez! je suis capable de tout pour étouffer une semblable affaire, mais je ne connais monsieur du Croisier tout entier que depuis quelques instants... (à vous je puis l'avouer). Il n'y a pas de ressources.

— S'il y en avait? dit Chesnel.

— Je donnerais la moitié de mon sang pour qu'il y en eût, répondit-elle, mais...

Elle hocha la tête d'une façon désespérée.

Semblable au premier consul qui, vaincu dans les champs de Marengo jusqu'à cinq heures du soir, à six heures obtint la victoire par l'attaque désespérée de Desaix et par la terrible charge de Kellermann, Chesnel aperçut les éléments du triomphe au milieu des ruines. Il fallait être Chesnel, il fallait être vieux notaire, vieil intendant, avoir été petit clerc de maître Sorbier père, il fallait les illuminations soudaines du désespoir, pour être aussi grand que Napoléon, plus grand même : cette bataille n'était pas Marengo, mais Waterloo, et Chesnel voulait vaincre les Prussiens en les voyant arrivés.

— Madame, vous de qui j'ai fait les affaires pendant vingt ans, vous l'honneur de la bourgeoisie, comme les d'Esgrignon sont l'honneur de la noblesse de cette province, il dépend maintenant de vous seule de sauver la maison d'Esgrignon. Maintenant répondez : laisserez-vous déshonorer les Cormon, les d'Esgrignon, le pauvre Chesnel? Voulez-vous tuer mademoiselle Armande qui pleure? voulez-vous racheter vos torts en réjouissant l'abbé de Sponde dans son cercueil?

— Que faut-il faire? s'écria madame du Croisier.

— Eh bien! voici les cent mille écus, dit-il en tirant de sa poche les paquets de billets de banque. Acceptez-les et tout sera fini...

— S'il ne s'agit que de cela, reprit-elle, et s'il n'en peut rien résulter de mauvais pour mon mari...

— Rien que de bon, dit Chesnel. Vous lui évitez les vengeances éternelles de l'enfer au prix d'un léger désappointement ici-bas...

— Il ne sera pas compromis?...

— En rien, c'est moi, c'est votre vieux notaire qui vous le jure sur les saints Évangiles...

Chesnel n'avait plus que son salut éternel à offrir à la maison d'Esgrignon, et il le risqua en commettant un horrible mensonge : il fallait abuser madame du Croisier ou périr. Aussitôt il rédigea lui-même et dicta à madame du Croisier un reçu de cent mille écus daté de cinq jours avant la fatale lettre de change, à une époque où il se rappela une absence faite par du Croisier, qui était allé dans les biens de sa femme y ordonner des améliorations.

— Vous me jurez, dit Chesnel quand madame du Croisier eut les cent mille écus et quand il tint cette pièce, de déclarer devant le juge d'instruction que vous avez reçu cette somme au jour dit...

— Mais ce sera un mensonge...

— Officieux, dit Chesnel.

— Je ne saurais le faire sans l'avis de mon directeur, monsieur Couturier.

— Eh bien, dit Chesnel, ne vous conduisez dans cette affaire que par ses conseils.

— Je vous le promets.

— Ne remettez la somme à M. du Croisier qu'après avoir comparu devant le juge d'instruction.

— Oui, dit-elle. Hélas! que Dieu me prête la force de comparaître devant la justice humaine et d'y soutenir un mensonge!

Après avoir baisé la main de madame du Croisier, Chesnel se dressa majestueusement comme un des prophètes peints par Raphaël au Vatican.

— L'âme de votre oncle tressaille de joie; vous aurez à jamais effacé le tort d'avoir épousé l'ennemi du trône et de l'autel.

Ces paroles frappèrent vivement l'âme timorée de madame du Croisier. Chesnel pensa soudain à s'assurer de l'abbé Couturier, le directeur de la conscience de madame du Croisier. Il savait quelle opiniâtreté mettent les gens dévots dans le triomphe

leurs idées, une fois qu'ils se sont avancés pour .r parti, il voulut engager le plus promptement pos- le l'Église dans cette lutte en la mettant de son .é; il alla donc à l'hôtel d'Esgrignon, réveilla ma- moiselle Armande, lui apprit les événements de la it, et la lança sur la route de l'évêché pour ame- r le prélat lui-même sur le champ de bataille

— Mon Dieu ! sauve donc la maison d'Esgrignon! cria Chesnel abattu en rentrant chez lui à pas lents. iffaire devient maintenant une lutte judiciaire. us sommes en présence d'hommes qui ont des ssions et des intérêts, nous pouvons tout obtenir :ux. Ce du Croisier a profité de l'absence du pro- reur du roi qui nous est dévoué, mais qui, de- is l'ouverture des chambres, est à Paris. Qu'ont- donc fait pour empaumer le premier substitut i a donné suite à la plainte sans avoir consulté n chef? Demain matin, il faudra pénétrer ce mys- 'e, étudier le terrain, et peut-être, après avoir isi les fils de cette trame, retournerai-je à Paris n de mettre en jeu les hautes puissances par la iin de madame de Maufrigneuse.

Tels étaient les raisonnements du pauvre vieil ılète qui voyait juste. Il se coucha quasi mort sous poids de tant d'émotions et de tant de fatigues. ·anmoins, avant de s'endormir, il jeta sur les ma- ;trats qui composaient le tribunal, un coup d'œil rutateur qui embrassait les pensées secrètes de ırs ambitions, afin de voir quelles étaient ses ances dans cette lutte, et comment ils pouvaient re influencés. Le long examen des consciences que Chesnel veut être abrégé, mais, tout en lui don- .nt une forme succincte, il fournira peut-être un bleau de la magistrature de province.

VIII

UN TRIBUNAL DE PROVINCE.

La province est le séminaire des ambitions judi- aires. Les juges et les gens du roi forcés de com- encer là leur carrière voient tous Paris à leur dé- ıt, tous aspirent à briller sur ce vaste théâtre où élèvent les grandes causes politiques, où la magis- ature est liée aux intérêts palpitants de la so- été; mais ce paradis des gens de justice admet peu élus, et les neuf dixièmes des magistrats de pro- nce doivent, tôt ou tard, s'y caser pour toujours. insi tout tribunal, toute cour royale de province ffrent deux partis bien tranchés, celui des ambi- ons lassées d'espérer, contentées par l'excessive considération accordée aux magistrats en province par le rôle qu'ils y jouent, ou endormies par une vie tranquille; puis celui des jeunes gens auxquels l'envie de parvenir, que nulle déception n'a tempé- rée, donne une sorte de fanatisme pour leur sacer- doce.

A cette époque, le royalisme animait les jeunes magistrats contre les ennemis des Bourbons. Cha- cun d'eux rêvait réquisitoires, appelait de tous ses vœux un de ces procès politiques qui mettaient le zèle en relief, attiraient l'attention du ministère et faisaient avancer les gens du roi. Qui, parmi eux, ne jalousait la Cour dans le ressort de laquelle écla- tait une conspiration bonapartiste? Qui ne souhai- tait trouver un Caron, un Berton, une levée de bou- cliers? Ces ardentes ambitions, stimulées par la grande lutte des partis, appuyées sur la raison d'É- tat et sur la nécessité de monarchiser la France, étaient lucides, prévoyantes, perspicaces; elles fai- saient avec rigueur la police, espionnaient les popu- lations et les poussaient dans la voie de l'obéissance d'où elles ne doivent pas sortir. La Justice alors fa- natisée par la foi monarchique réparait les torts des anciens parlements, et marchait d'accord avec la Religion, trop ostensiblement peut-être. Elle fut alors plus zélée qu'habile, elle pécha moins par ma- chiavélisme que par la sincérité de ses vues qui pa- rurent hostiles aux intérêts généraux du pays, qu'elle essayait de mettre à l'abri des révolutions. Mais, prise dans son ensemble, la justice contenait encore trop d'éléments bourgeois, elle était encore trop accessible aux passions mesquines du libéra- lisme, elle devait devenir tôt ou tard constitution- nelle et se ranger du côté de la bourgeoisie au jour d'une lutte. Dans ce grand corps, comme dans l'ad- ministration, il y eut de l'hypocrisie, ou pour mieux dire, un esprit d'imitation qui porte la France à toujours se modeler sur la Cour, et à la tromper ainsi très-innocemment.

Ces deux sortes de physionomies judiciaires exis- taient au tribunal où s'allait décider le sort du jeune d'Esgrignon. Monsieur le président du Ronceret, un vieux juge nommé Blondet y représentaient ces ma- gistrats, résignés à n'être que ce qu'ils sont et casés pour toujours dans leur ville. Le parti jeune et am- bitieux comptait monsieur Camusot, le juge d'in- struction et monsieur de Grandville, le fils cadet d'un magistrat de Paris, nommé juge suppléant, envoyé là pour apprendre le métier, en attendant la première occasion d'entrer dans le ressort de la cour royale de Paris.

Mis à l'abri de toute destitution par l'inamovibi- lité judiciaire et ne se voyant pas accueilli suivant l'importance qu'il se donnait par l'aristocratie, le président du Ronceret avait pris parti pour la

bourgeoisie en donnant à son désappointement le vernis de l'indépendance, sans savoir que ses opinions le condamnaient à rester président toute sa vie. Une fois engagé dans cette voie, il fut conduit par la logique des choses, à mettre son espérance d'avancement dans le triomphe de du Croisier et du côté gauche. Il ne plaisait pas plus à la préfecture qu'à la cour royale. Forcé de garder des ménagements avec le pouvoir, il était suspect aux libéraux. Il n'avait ainsi de place dans aucun parti. Obligé de laisser la candidature électorale à du Croisier, il se voyait sans influence et jouant un rôle secondaire. La fausseté de sa position réagissait sur son caractère, il était aigre et mécontent. Fatigué de son ambiguïté politique, il avait résolu secrètement de se mettre à la tête du parti libéral et de dominer ainsi du Croisier. Sa conduite dans l'affaire du comte d'Esgrignon fut son premier pas dans la carrière. Il représentait admirablement déjà cette bourgeoisie qui, plus tard, devait offrir plus d'une épreuve de ce type, et qui offusque de ses petites passions les grands intérêts du pays, quinteuse en politique, aujourd'hui pour et demain contre le pouvoir, qui compromet tout et ne sauve rien, désespérée du mal qu'elle a fait et continuant à l'engendrer, ne voulant pas reconnaître sa petitesse, et tracassant le pouvoir en s'en disant la servante, humble et arrogante, demandant au peuple une subordination qu'elle refuse à la royauté, inquiète des supériorités qu'elle désire mettre à son niveau, comme si la grandeur pouvait être petite, comme si le pouvoir existait sans force.

Ce président était un grand homme mince et sec, à front fuyant, à cheveux grêles et châtains, aux yeux vairons, à teint couperosé, aux lèvres serrées. Sa voix éteinte faisait entendre le sifflement gras de l'asthme. Il avait pour femme une grande créature solennelle et dégingandée qui s'affublait des modes les plus ridicules, et se parait excessivement. La présidente se donnait des airs de reine, elle portait des couleurs vives, et n'allait jamais au bal sans orner sa tête de ces turbans chers aux Anglaises, et que la province cultive avec amour. Riches tous deux de quatre ou cinq mille livres de rente, ils réunissaient avec le traitement de la présidence, une douzaine de mille francs. Malgré leur pente à l'avarice, ils recevaient un jour par semaine afin de satisfaire leur vanité. Fidèle aux vieilles mœurs de la ville où du Croisier introduisait le luxe moderne, monsieur et madame du Ronceret n'avaient fait aucun changement, depuis leur mariage, à l'antique maison où ils demeuraient, et qui appartenait à madame. Cette maison avait une façade sur la cour et l'autre sur un petit jardin; elle présentait sur la rue un vieux pignon triangulaire et grisâtre, percé d'une croisée à chaque étage. La cour et le jardin étaient encaissés par une haute muraille, le long de laquelle s'étendaient dans le jardin une allée de marronniers, et les communs dans la cour. Du côté de la rue, longeant le jardin, il y avait une vieille grille en fer dévorée de rouille, et sur la cour, entre deux panneaux de murs, était une grande porte cochère terminée par une immense coquille. Cette coquille se retrouvait au-dessus de la porte de la façade. Tout était sombre, étouffé, sans air. La muraille mitoyenne offrait des jours grillés comme des fenêtres de prison. Les fleurs avaient l'air de se déplaire dans les petits carrés de ce jardinet, où les passants pouvaient voir par la grille ce qui s'y faisait. Au rez-de-chaussée, après une grande antichambre éclairée sur le jardin, se trouvait le salon dont une des fenêtres donnait sur la rue, et qui avait un perron à porte vitrée sur le jardin. La salle à manger était de l'autre côté de l'antichambre et d'une grandeur égale à celle du salon. Ces trois pièces était en harmonie avec cet ensemble mélancolique. Les plafonds étaient tous coupés par deux de ces lourdes solives peintes, ornées au milieu de quelques maigres losanges à rosaces sculptées qui brisent le regard. Les peintures, de tons criards, étaient vieilles et enfumées. Le salon, décoré de grands rideaux en soie rouge mangée par le soleil, était garni d'un meuble de bois peint en blanc et couvert en vieille tapisserie de Beauvais à couleurs effacées. Sur la cheminée, une pendule du temps de Louis XV se voyait entre des girandoles extravagantes dont les bougies jaunes ne s'allumaient qu'aux jours où la présidente dépouillait de son enveloppe verte un vieux lustre à pendeloques de cristal de roche. Trois tables de jeu à tapis vert râpé, un trictrac suffisaient aux joies de la compagnie à laquelle madame du Ronceret accordait du cidre, des échaudés, des marrons, des verres d'eau sucrée et de l'orgeat fait chez elle. Depuis quelque temps, elle avait adopté tous les quinze jours un thé enjolivé de pâtisseries assez piteuses. Par chaque trimestre les du Ronceret donnaient un grand dîner à trois services, tambouriné dans la ville, servi dans une détestable vaisselle, mais confectionné avec la science qui distingue les cuisinières de province. Ce repas gargantuesque durait six heures. Le président essayait alors de lutter par une abondance d'avare avec l'élégance de du Croisier.

Ainsi la vie et ses accessoires concordaient chez le président à son caractère et sa fausse position. Il se déplaisait chez lui sans savoir pourquoi; mais il n'osait y faire aucune dépense pour y changer l'état des choses, il était trop heureux de mettre

ous les ans sept ou huit mille francs de côté pour ouvoir établir richement son fils Félicien qui 'avait voulu devenir ni magistrat, ni avocat, ni dministrateur, et dont la fainéantise le désespé-ait. Le président était sur ce point en rivalité avec on vice-président M. Blondet, vieux juge qui de-uis longtemps avait lié son fils avec la famille landureau. Ces riches marchands de toiles avaient ne fille unique à laquelle le président souhaitait de arier Félicien. Comme le mariage de Joseph Blon-et dépendait de sa nomination aux fonctions de ige suppléant, que le vieux Blondet espérait obte-ir en donnant sa démission, le président du Ron-eret contrariait sourdement les démarches du juge faisait travailler les Blandureau secrètement. ussi, sans l'affaire du jeune comte d'Esgrignon, eut-être les Blondet auraient-ils été supplantés par astucieux président, dont la fortune était bien su-érieure à celle de son compétiteur.

La victime des manœuvres de ce président ma-iavélique, monsieur Blondet, une de ces curieuses gures enfouies en province comme de vieilles mé-ailles dans une crypte, avait alors environ soixante-ept ans; il portait bien son âge, il était de haute ille, et son encolure rappelait les chanoines du on temps. Son visage, percé par les mille trous e la petite vérole qui lui avait déformé le nez en lui tournant en vrille, ne manquait pas de phy-onomie, il était coloré très-également d'une teinte uge, et animé par deux petits yeux vifs, habi-ellement sardoniques et par un certain mouve-ent satirique de ses lèvres violacées.

Avocat avant la révolution, il avait été fait accu-teur public; mais il fut le plus doux de ces ter-bles fonctionnaires. Le bonhomme Blondet, on ppelait ainsi, avait amorti l'action révolutionnaire acquiesçant à tout et n'exécutant rien. Forcé emprisonner quelques nobles, il avait mis tant de nteur à leur procès, qu'il leur fit atteindre au neuf ermidor avec une adresse qui lui avait concilié estime générale. Certes, le bonhomme Blondet rait dû être le président du tribunal; mais, lors la réorganisation des tribunaux, il fut écarté par apoléon dont l'éloignement pour les républicains paraissait dans les moindres détails du gouverne-ent. La qualification d'ancien accusateur public, scrite en marge du nom de Blondet, fit deman-r par l'empereur à Cambacérès s'il n'y avait pas ns le pays quelque rejeton d'une vieille famille rlementaire à mettre à sa place. Du Ronceret, nt le père avait été conseiller au parlement, fut nc nommé. Malgré la répugnance de l'empereur, rchichancelier, dans l'intérêt de la justice, main-t Blondet juge, en disant que le vieil avocat était des plus forts jurisconsultes de France.

Le talent du juge, ses connaissances dans l'ancien droit et plus tard dans la nouvelle législation eussent dû le mener fort loin; mais, semblable en ceci à quelques grands esprits, il méprisait prodigieusement ses connaissances judiciaires et s'occupait presque exclusivement d'une science étrangère à sa profession, et pour laquelle il réservait ses prétentions, son temps et ses capacités. Le bonhomme aimait passionnément l'horticulture, il était en correspondance avec les plus célèbres amateurs, il avait l'ambition de créer de nouvelles espèces, il s'intéressait aux découvertes de la botanique, il vivait enfin dans le monde des fleurs. Comme tous les fleuristes, il avait sa prédilection pour une plante choisie entre toutes. Sa favorite était les *Pelargonium*. Le tribunal et ses procès, sa vie réelle, n'étaient donc rien auprès de la vie fantastique et pleine d'émotions que menait le vieillard, de plus en plus épris de ses sultanes. Les soins à donner à son jardin, et les douces habitudes de l'horticulteur clouèrent le bonhomme Blondet dans sa serre. Sans cette passion, il eût été nommé député sous l'empire, il eût sans doute brillé dans le corps législatif. Son mariage fut une autre raison de sa vie obscure. A l'age de quarante ans, il fit la folie d'épouser une jeune fille de dix-huit ans, de laquelle il eut dans la première année de son mariage un fils nommé Joseph. Trois ans après, madame Blondet, alors la plus jolie femme de la ville, inspira au préfet du département une passion qui ne se termina que par sa mort. Elle eut du préfet, au su de toute la ville et du vieux Blondet lui-même, un second fils nommé Alfred. Madame Blondet, qui aurait pu stimuler l'ambition de son mari, qui aurait pu l'emporter sur les fleurs, favorisa le goût du juge pour la botanique, et ne voulut pas plus quitter la ville que le préfet ne voulut changer de préfecture tant que vécut sa maîtresse.

Incapable de soutenir à son âge une lutte avec une jeune femme, le magistrat se consola dans sa serre, et prit une très-jolie servante pour soigner son sérail de beautés incessamment diversifiées. Pendant que le juge dépotait, repiquait, arrosait, marcottait, greffait, mariait et panachait ses fleurs, madame Blondet dépensait son bien en toilettes et en modes pour briller dans les salons de la préfecture. Un seul intérêt, l'éducation d'Alfred, qui certes appartenait encore à sa passion, pouvait l'arracher aux soins de cette belle affection, que la ville finit par admirer. Cet enfant de l'amour était aussi joli, aussi spirituel que Joseph était lourd et laid. Le vieux juge aveuglé par l'amour paternel aimait autant Joseph que sa femme chérissait Alfred. Pendant douze ans, monsieur Blondet fut d'une résignation parfaite, il ferma les yeux sur les amours

de sa femme en conservant une attitude noble et digne, à la façon des grands seigneurs du dix-huitième siècle ; mais, comme tous les gens de goûts tranquilles, il nourrissait une haine profonde contre son fils cadet. En 1818, à la mort de sa femme, il expulsa l'intrus, en l'envoyant faire son droit à Paris sans autre secours qu'une pension de douze cents francs, à laquelle aucun cri de détresse ne lui fit ajouter une obole. Sans la protection de son véritable père, Alfred Blondet eût été perdu.

La maison du juge est une des plus jolies de la ville. Située presque en face de la préfecture, elle a sur la rue principale une petite cour proprette, séparée de la chaussée par une vieille grille de fer contenue entre deux pilastres en brique. Entre chacun de ces pilastres et la maison voisine, se trouvent deux autres grilles assises sur de petits murs également en brique et à hauteur d'appui. Cette cour, large de dix et longue de vingt toises, est divisée en deux massifs de fleurs par le pavé de brique qui mène de la grille à la porte de la maison. Ces deux massifs, renouvelés avec soin, offrent à l'admiration publique leurs triomphants bouquets en toute saison. Du bas de ces deux monceaux de fleurs, s'élance sur le pan des murs des deux maisons voisines un magnifique manteau de plantes grimpantes. Les pilastres sont enveloppés de chèvrefeuilles et ornés de deux vases en terre cuite, où des cactus acclimatés présentent aux regards étonnés des ignorants leurs monstrueuses feuilles hérissées de leurs piquantes défenses, qui semblent dues à une maladie botanique. La maison, bâtie en brique, dont les fenêtres offrent une marge cintrée également en brique, montre sa façade simple, égayée par des persiennes d'un vert vif. Sa porte vitrée permet de voir, par un long corridor au bout duquel est une autre porte vitrée, l'allée principale d'un jardin d'environ deux arpents. Les massifs de ces enclos s'aperçoivent souvent par les croisées du salon et de la salle à manger, qui se correspondent comme celles du corridor. Du côté de la rue, la brique a pris depuis deux siècles une teinte de rouille et de mousse entremêlée de tons verdâtres en harmonie avec la fraîcheur des massifs et de leurs arbustes. Il est impossible au voyageur qui traverse la ville de ne pas aimer cette maison si gracieusement encaissée, fleurie, moussue jusque sur ses toits que décorent deux pigeons en poterie.

Outre cette vieille maison à laquelle rien n'avait été changé depuis un siècle, le juge possédait environ quatre mille livres de rente en terres. Sa vengeance, assez légitime, consistait à faire passer cette maison, les terres et son siége, à son fils Joseph. La ville entière connaissait ses intentions. Il avait fait un testament en faveur de ce fils, par lequel il l'avantageait de tout ce que le code permet à un père de donner à l'un de ses enfants, au détriment de l'autre. De plus, le bonhomme thésaurisait depuis quinze ans pour laisser à ce niais la somme nécessaire pour rembourser à son frère Alfred la portion qu'on ne pouvait lui ôter.

Chassé de la maison paternelle, Alfred Blondet avait su conquérir une position distinguée à Paris ; mais elle était plus morale que positive. Sa paresse, son laisser aller, son insouciance avaient désespéré son véritable père qui, destitué dans une des réactions ministérielles si fréquentes sous la restauration, était mort presque ruiné, doutant de l'avenir d'un enfant doué par la nature des plus brillantes qualités. Alfred Blondet était soutenu par l'amitié d'une demoiselle de Troisville, mariée au comte de Montcornet, et qu'il avait connue avant son mariage. Sa mère vivait encore au moment où les Troisville revinrent d'émigration. Madame Blondet tenait à cette famille par des liens éloignés, mais suffisants pour y introduire Alfred. La pauvre femme pressentait l'avenir de son fils, elle le voyait orphelin, pensée qui lui rendait la mort doublement amère. Elle lui cherchait des protecteurs. Elle sut lier Alfred avec l'aînée des demoiselles de Troisville à laquelle il plut infiniment, mais qui ne pouvait l'épouser. Cette liaison fut semblable à celle de Paul et Virginie. Madame Blondet essaya de donner de la durée à cette mutuelle affection qui devait passer comme passent ordinairement ces enfantillages, qui sont comme les *dînettes* de l'amour, en montrant à son fils un appui dans la famille Troisville. Quand, déjà mourante, madame Blondet apprit le mariage de mademoiselle de Troisville avec le général Montcornet, elle vint la prier solennellement de ne jamais abandonner Alfred et de le patroner dans le monde parisien où la fortune du général l'appelait à briller. Heureusement pour lui, Alfred se protégea lui-même. A vingt ans, il débuta comme un maître dans le monde littéraire. Son succès ne fut pas moindre dans la société choisie où le lança son père qui d'abord put fournir aux profusions du jeune homme. Cette célébrité précoce, la belle tenue d'Alfred resserrèrent peut-être les liens de l'amitié qui l'unissait à la comtesse. Peut-être madame de Montcornet, qui avait du sang russe dans les veines, sa mère étant fille de la princesse Sherbellof, eût-elle renié son ami d'enfance pauvre et luttant avec tout son esprit contre les obstacles de la vie parisienne et littéraire ; mais quand vinrent les tiraillements de la vie aventureuse d'Alfred, leur attachement était inaltérable de part et d'autre. En ce moment, Blondet, que le jeune d'Esgrignon avait trouvé devant lui à son

remier souper, passait pour un des flambeaux du ɔurnalisme. On lui accordait une grande supério- ité dans le monde politique, et il dominait sa éputation. Le bonhomme Blondet ignorait com- létement la puissance que le gouvernement con- titutionnel avait donnée aux journaux ; personne e s'avisait de l'entretenir d'un fils dont il ne vou- ıit pas entendre parler ; il ne savait donc rien de et enfant maudit.

L'intégrité du juge égalait sa passion pour les eurs, il ne connaissait que le droit. Il recevait les laideurs, les écoutait, causait avec eux et leur ıontrait ses fleurs ; il acceptait d'eux des graines récieuses, mais sur le siége, il devenait le juge le lus impartial du monde. Sa manière de procéder tait si connue, que les plaideurs ne le venaient lus voir que pour lui remettre des pièces qui pou- aient éclairer sa religion. Personne ne cherchait à : tromper. Son savoir, ses lumières et son insou- iance pour ses talents réels le rendaient tellement ıdispensable à du Ronceret que, sans ses raisons ıatrimoniales, le président aurait encore secrète- ıent contrarié par tous les moyens possibles la emande du vieux juge en faveur de son fils ; car si : savant vieillard quittait le tribunal, le président tait hors d'état de prononcer un jugement. Le onhomme Blondet ne savait pas qu'en quelques eures, son fils Alfred pouvait accomplir ses désirs. vivait avec une simplicité digne des héros de lutarque. Le soir il examinait les procès, le matin soignait ses fleurs, et pendant le jour il jugeait. a jolie servante, devenue mûre et ridée comme ne pomme à Pâques, avait soin de la maison, ɜnue selon les us et coutumes d'une avarice rigou- ɜuse. Mademoiselle Cadot avait toujours sur elle ɜs clefs des armoires et du fruitier ; elle était infa- gable : elle allait elle-même au marché, faisait les ppartements et la cuisine, et ne manquait jamais 'entendre sa messe le matin. Pour donner une lée de la vie intérieure de ce ménage, il suffira de ire que le père et le fils ne mangeaient jamais que es fruits gâtés, par suite de l'habitude qu'avait ıademoiselle Cadot de toujours donner au dessert ɜs plus avancés ; que l'on ignorait la jouissance u pain frais et qu'on y observait les jeûnes ordon- és par l'Église. Le jardinier était rationné comme n soldat, et constamment observé par cette vieille 'alidé, traitée avec tant de déférence, qu'elle di- ait avec ses maîtres. Aussi trottait-elle conti- uellement de la salle à la cuisine pendant les ɜpas.

Le mariage de Joseph Blondet avec mademoiselle Blandureau avait été soumis par le père et la mère le cette héritière à la nomination de ce pauvre vocat sans cause à la place de juge suppléant. Dans le désir de rendre son fils capable d'exercer ses fonctions, le père se tuait de lui marteler la cervelle à coup de leçons pour en faire un routinier. Le fils Blondet passait presque toutes ses soirées dans la maison de sa prétendue où, depuis son retour de Paris, Félicien du Ronceret avait été admis, sans que ni le vieux ni le jeune Blondet en conçussent la moindre crainte.

Les principes économiques qui présidaient à cette vie mesurée avec une exactitude digne du Peseur d'or de Gérard Dow, et où il n'entrait ni un grain de sel de trop ni un profit de moins, cédaient cependant aux exigences de la serre et du jardinage. Le jardin était la folie de Monsieur, disait mademoiselle Cadot, qui ne considérait pas son aveugle amour pour Joseph comme une folie, elle partageait à l'égard de cet enfant la prédilection du père : elle le choyait, lui reprisait ses bas, et aurait voulu voir employer à son usage l'argent mis à l'horticulture. Ce jardin merveilleusement tenu par un seul jardinier, avait des allées sablées en sable de rivière, sans cesse ratissées, et de chaque côté desquelles ondoyaient les plates-bandes pleines des fleurs les plus rares. Là, tous les parfums, toutes les couleurs, des myriades de petits pots exposés au soleil, des lézards sur les murs, des serfouettes, des binettes enrégimentées, enfin l'attirail de choses innocentes et l'ensemble des productions gracieuses qui justifient cette charmante passion. Au bout de sa serre, le juge avait établi un vaste amphithéâtre où sur des gradins siégeaient cinq ou six mille pots de *pelargonium*, magnifique et célèbre assemblée que la ville et plusieurs personnes des départements circonvoisins venaient voir à sa floraison. A son passage par cette ville, l'impératrice Marie-Louise avait honoré cette curieuse serre de sa visite, et fut si fort frappée de ce spectacle qu'elle en parla à Napoléon, et l'empereur donna la croix au vieux juge. Comme le savant horticulteur n'allait dans aucune société, hormis la maison Blandureau, il ignorait les démarches faites à la sourdine par le président. Ceux qui avaient pu pénétrer les intentions de du Ronceret, le redoutaient trop pour avertir les inoffensifs Blondet.

Quant à monsieur de Grandville, jeune homme puissamment protégé par son père, il s'occupait beaucoup plus de plaire aux femmes de la société la plus élevée où son nom l'avait fait admettre, que des affaires excessivement simples d'un tribunal de province. Promis à une haute fortune, il était courtisé par les mères, et menait une vie de plaisirs. Il faisait son tribunal par acquit de conscience, comme on fait ses devoirs au collége, il opinait du bonnet, en disant à tout : — Oui, cher président. Mais, sous cet apparent laisser aller, il cachait un

esprit supérieur. Dans une occasion importante, en dehors des affaires secondaires, il eût déployé les grandes facultés qui, plus tard, le firent remarquer sur un théâtre digne de lui. Son esprit parisien, habitué à traiter largement les idées, lui permettait de faire rapidement ce qui occupait longtemps le vieux Blondet et le président, auxquels il résumait souvent les questions difficiles à résoudre. Dans les conjonctures délicates, le président et le vice-président consultaient leur juge suppléant; ils lui confiaient les délibérés épineux et s'émerveillaient toujours de sa promptitude à leur apporter une besogne où le vieux Blondet ne trouvait rien à reprendre. Aimé de l'aristocratie la plus hargneuse, jeune et riche, le juge suppléant vivait en dehors des intrigues et des petitesses départementales, il était de toutes les parties de campagne, gambadait avec les jeunes personnes, courtisait les mères, dansait au bal, et jouait comme un financier. Enfin, il s'acquittait à merveille de son rôle de magistrat fashionable, sans néanmoins compromettre sa dignité qu'il savait faire intervenir à propos, en homme d'esprit. Il plaisait infiniment par la manière franche avec laquelle il avait adopté les mœurs de la province sans les critiquer; aussi s'efforçait-on de lui rendre supportable le temps de son exil.

Le procureur du roi, magistrat du plus grand talent, mais jeté dans la politique, imposait au président. Sans son absence, l'affaire de Victurnien n'eût pas eu lieu. Sa dextérité, son habitude des affaires auraient tout prévenu. Le président et du Croisier avaient profité de sa présence à la chambre des députés, dont il était un des plus remarquables orateurs ministériels, pour ourdir leurs trames, en estimant, avec une certaine habileté, qu'une fois la justice saisie et l'affaire ébruitée, il n'y aurait plus aucun remède. En effet en aucun tribunal, à cette époque, le parquet n'eût accueilli sans un long examen, et sans peut-être en référer au procureur général, une plainte en faux contre le fils aîné de l'une des plus nobles familles du royaume. En pareille circonstance, les gens de justice, de concert avec le pouvoir, eussent essayé mille transactions pour étouffer une plainte qui pouvait envoyer un jeune homme imprudent aux galères. Ils eussent agi peut-être de même pour une famille libérale considérée, à moins qu'elle ne fût trop ouvertement ennemie du trône et de l'autel. L'accueil de la plainte de du Croisier et l'arrestation du jeune comte n'avaient donc pas eu lieu facilement. Voici comment le président et du Croisier s'y étaient pris pour arriver à leurs fins.

Monsieur Sauvager, jeune avocat royaliste, arrivé au grade judiciaire de premier substitut à force de servilisme ministériel, régnait au parquet en l'absence de son chef. Il dépendait de lui de lancer un réquisitoire en admettant la plainte de du Croisier. Sauvager, homme de rien et sans aucune espèce de fortune, vivait de sa place. Aussi le pouvoir comptait-il entièrement sur un homme qui attendait tout de lui. Le président exploita cette situation. Dès que la pièce arguée de faux fut entre les mains de du Croisier, le soir même, madame la présidente du Ronceret, soufflée par son mari, eut une longue conversation avec monsieur Sauvager, auquel elle fit observer combien la carrière de la *magistrature debout* était incertaine: un caprice ministériel, une seule faute y tuait l'avenir d'un homme.

— Soyez homme de conscience, donnez vos conclusions contre le pouvoir quand il a tort, vous êtes perdu. Vous pouvez, lui dit-elle, profiter en ce moment de votre position pour faire un beau mariage qui vous mettra pour toujours à l'abri des mauvaises chances, en vous donnant une fortune au moyen de laquelle vous pourrez vous caser dans la magistrature *assise*. L'occasion est belle. Monsieur du Croisier n'aura jamais d'enfants, tout le monde sait le pourquoi. Sa fortune et celle de sa femme iront à sa nièce, mademoiselle Duval. Monsieur Duval est un maître de forges dont la bourse a déjà quelque volume, et son père, qui vit encore, a du bien. Le père et le fils ont à eux deux un million, ils le doubleront aidé par du Croisier, maintenant lié avec la haute banque et les gros industriels de Paris. Monsieur et madame Duval jeune donneront, certes, leur fille à l'homme qui sera présenté par son oncle du Croisier, en considération des deux fortunes qu'il doit laisser à sa nièce, car du Croisier fera sans doute avantager au contrat mademoiselle Duval de toute la fortune de sa femme, qui n'a pas d'héritiers. Vous connaissez la haine de du Croisier pour les d'Esgrignon, rendez-lui service, soyez son homme, accueillez une plainte en faux qu'il va vous déposer contre le jeune d'Esgrignon, poursuivez le comte immédiatement, sans consulter le procureur du roi. Puis, priez Dieu que pour avoir été magistrat impartial contre le gré du pouvoir, le ministre vous destitue, votre fortune est faite! Vous aurez une charmante femme et trente mille livres de rente en dot, sans compter quatre millions d'espérance dans une dizaine d'années.

En deux soirées, le premier substitut avait été gagné.

Le président et monsieur Sauvager avaient tenu l'affaire secrète pour le vieux juge et pour le jeune suppléant. Sûr de l'impartialité de Blondet, en présence des faits, le président avait la majorité

ns compter Camusot. Mais tout manquait par la ·fection imprévue du juge d'instruction. Le prési-nt voulait un jugement de mise en accusation ·ant que le procureur du roi ne fût averti. Camusot allait-il pas le prévenir?

IX

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Maintenant, en expliquant la vie intérieure du ge d'instruction Camusot, peut-être apercevra-n les raisons qui permettaient à Chesnel de consi-rer ce jeune magistrat comme acquis aux d'Es-ignon, et qui lui avaient donné la hardiesse de le borner en pleine rue.

Camusot, fils aîné d'un riche marchand de soie-s de la rue des Bourdonnais, objet de l'ambition sa famille, avait été destiné par elle à la magis-ture. En épousant sa femme, il avait épousé la otection d'un huissier du cabinet du roi, protec-n sourde mais efficace, qui lui avait déjà valu sa mination de juge et, plus tard, celle de juge d'in-uction. Il n'avait pas eu plus de mille écus de nte constitués par ses père et mère à son contrat, demoiselle Thirion ne lui avait pas apporté plus vingt mille francs de dot, c'était donc un pauvre énage que le sien, car les appointements d'un ge en province ne s'élèvent pas au-dessus de inze cents francs. Cependant les juges d'instruc-n ont un supplément d'environ mille francs à son des dépenses et des travaux extraordinaires leurs fonctions. Malgré les fatigues qu'elles don-nt, ces places sont assez enviées; mais elles sont vocables; aussi madame Camusot venait-elle de nder son mari pour avoir découvert sa pensée président.

Marie-Cécile-Amélie Thirion, depuis trois ans de riage, s'était aperçue de la bénédiction de Dieu r la régularité de deux accouchements heureux, e fille et un garçon. Elle suppliait Dieu de ne s la tant bénir. Encore quelques bénédictions, et gêne deviendrait misère. La fortune de monsieur madame Camusot devait se faire longtemps atten-. D'ailleurs cette riche succession ne pouvait pas nner plus de huit ou dix mille francs de rente à cun des quatre héritiers. Puis, quand se réalise-t ce que tous les faiseurs de mariage appellent *des pérances*, le juge n'aurait-il pas des enfants à éta-r? Chacun concevra donc la situation d'une petite mme pleine de sens et de résolution, comme était dame Camusot. Elle avait trop bien senti l'importance d'un faux pas fait par son mari dans sa carrière, pour ne pas se mêler des affaires judiciaires.

Enfant unique d'un ancien serviteur du roi Louis XVIII, un valet qui l'avait suivi en Italie, en Courlande, en Angleterre, et que le roi avait récompensé par la seule place qu'il pût remplir, celle d'huissier de son cabinet par quartier, Amélie avait reçu chez elle comme un reflet de la cour. Son père lui dépeignait les grands seigneurs, les ministres, les personnages qu'il annonçait, introduisait, et voyait passer et repasser. Élevée comme à la porte des Tuileries, cette jeune femme avait donc pris une teinture des maximes qui s'y pratiquent, et adopté le dogme de l'obéissance absolue au pouvoir. Aussi avait-elle sagement jugé qu'en se rangeant du côté des d'Esgrignon, son mari plairait à madame la duchesse de Maufrigneuse, à deux puissantes familles desquelles son père s'appuierait, en un moment opportun, auprès du roi. A la première occasion, Camusot pouvait être nommé juge à Paris. Cette promotion rêvée, désirée à tout moment, apportait six mille francs d'appointements, les douceurs d'un logement chez son père ou chez les Camusot, et tous les avantages des deux fortunes paternelles. Si l'adage : *loin des yeux, loin du cœur*, est vrai pour la plupart des femmes, il est vrai surtout en fait de sentiments de famille et de protections ministérielles ou royales. De tout temps les gens qui servent personnellement les rois font très-bien leurs affaires : on s'intéresse à un homme, fût-ce un valet, en le voyant tous les jours.

Madame Camusot, qui se considérait comme de passage, avait pris une petite maison dans la rue du Cygne; la ville n'était pas assez passante pour que l'industrie des appartements garnis s'y exerçât, et ce ménage n'était pas assez riche pour vivre dans un hôtel, comme monsieur de Grandville. La Parisienne avait donc été obligée d'accepter les meubles du pays. La modicité de ses revenus l'avait obligée à prendre une maison remarquablement laide, mais qui ne manquait pas d'une certaine naïveté de détails. Appuyée à la maison voisine de manière à présenter sa façade à la cour, elle n'avait à chaque étage qu'une fenêtre sur la rue. La cour, bordée dans sa largeur par deux murailles ornées de rosiers et d'alaternes, avait au fond, en face de la maison, un hangar assis sur deux arcades en briques. Une petite porte bâtarde donnait entrée à cette sombre maison, encore assombrie par un grand noyer planté au milieu de la cour. Au rez-de-chaussée, où l'on montait par un perron à doubles marches et à balustrades en fer très-ouvragé, mais rongé par la rouille, se trouvait sur la rue, une salle à manger, et de l'autre côté la cuisine. Le fond

du corridor qui séparait ces deux chambres était occupé par un escalier en bois. Le premier étage ne se composait que de deux pièces, dont l'une servait de cabinet au magistrat, et l'autre de chambre à coucher. Le second étage en mansarde contenait également deux chambres, une pour la cuisinière et l'autre pour la femme de chambre qui gardait avec elle les enfants. Aucune pièce de la maison n'avait de plafond, toutes présentaient ces solives blanchies à la chaux, dont les entre-deux sont plafonnés en bourre. Les deux chambres du premier étage et la salle d'en bas avaient de ces lambris à formes contournées, où s'est exercée la patience des menuisiers du dernier siècle. Ces boiseries, peintes en gris sale, étaient du plus triste aspect. Le cabinet du juge était celui d'un avocat de province : un grand bureau et un fauteuil d'acajou, la bibliothèque de l'étudiant en droit, et ses meubles mesquins apportés de Paris. La chambre de madame était indigène : elle avait des ornements bleus et blancs, un tapis, un de ces mobiliers hétéroclites qui semblent à la mode et qui sont tout simplement les meubles dont les formes n'ont pas été adoptées à Paris. Quant à la salle du rez-de-chaussée, elle était ce qu'est une salle en province, nue, froide, à papiers de tenture humides et passés.

C'était dans cette chambre mesquine, sans autre vue que celle de ce noyer, de ces murs à feuillages noirs et de la rue presque déserte, que passait toutes ses journées une petite femme assez vive et légère, habituée aux plaisirs, au mouvement de Paris, seule, la plupart du temps, ou recevant des visites ennuyeuses et sottes qui lui faisaient préférer sa solitude à des caquetages vides, où le moindre trait d'esprit auquel elle se laissait aller, donnait lieu à d'interminables commentaires et envenimait sa situation. Occupée de ses enfants, moins par goût que pour mettre un intérêt dans sa vie presque solitaire, elle ne pouvait exercer sa pensée que sur les intrigues qui se nouaient autour d'elle, sur les menées des gens de province, sur leurs ambitions enfermées dans des cercles étroits, aussi pénétrait-elle promptement des mystères auxquels ne songeait pas son mari. Son hangar plein de bois, où souvent sa femme de chambre faisait des savonnages, n'était pas ce qui frappait ses regards quand, assise à la fenêtre de sa chambre, elle tenait à la main quelque broderie interrompue; elle contemplait Paris, où tout est plaisir, où tout est plein de vie, elle en rêvait les fêtes et pleurait d'être dans cette froide prison de province. Elle se désolait d'être dans un pays paisible, où jamais il n'arriverait ni conspiration, ni grande affaire. Elle se voyait pour longtemps sous l'ombre de ce noyer.

Madame Camusot était une petite femme, grasse, fraîche, blonde, ornée d'un front très-busqué, d'une bouche rentrée, d'un menton relevé, traits que la jeunesse rendait supportables, mais qui devaient lui donner de bonne heure un air vieux. Ses yeux vifs et spirituels, mais qui exprimaient un peu trop son innocente envie de parvenir, et la jalousie que lui causait son infériorité présente, allumaient comme deux lumières dans sa figure commune, et la relevaient. Elle usait de beaucoup d'industrie pour sa toilette, elle inventait des garnitures, elle se les brodait, elle méditait ses atours avec sa femme de chambre venue avec elle de Paris, et maintenait ainsi la réputation des Parisiennes en province. Sa causticité la rendait redoutable, elle n'était pas aimée.

Avec cet esprit fin et investigateur qui distingue les femmes inoccupées, obligées d'employer leur journée, elle avait fini par découvrir les opinions secrètes du président, aussi conseillait-elle depuis quelque temps à Camusot de lui déclarer la guerre. L'affaire du jeune comte était une excellente occasion. Avant de venir en soirée chez monsieur du Croisier, elle n'avait pas eu de peine à démontrer à son mari, qu'en cette affaire, le substitut allait contre les intentions de ses chefs. Le rôle de Camusot était de se faire un marchepied de ce procès criminel, en favorisant la maison d'Esgrignon, bien autrement puissante que le parti du Croisier.

— Sauvager n'épousera jamais mademoiselle Duval qu'on lui aura montrée en perspective, il sera la dupe des Machiavels du Val-Noble, auxquels il va sacrifier sa position. Camusot, cette affaire si malheureuse pour les d'Esgrignon et si perfidement entamée par le président au profit de du Croisier, ne sera favorable qu'à toi.

Cette rusée Parisienne avait également deviné les manœuvres secrètes du président auprès des Blandureau, et les motifs qu'il avait pour déjouer les efforts du vieux Blondet; mais elle ne voyait aucun profit à éclairer le fils ou le père sur le péril de leur situation ; elle jouissait de cette comédie commencée, sans se douter de quelle importance pouvait être le secret surpris par elle de la demande faite aux Blandureau par le successeur de Chesnel en faveur de Félicien du Ronceret. Dans le cas où la position de son mari serait menacée par le président, elle devait devenir dangereuse en éveillant l'attention de l'horticulteur sur le rapt projeté de la fleur qu'il voulait transplanter chez lui.

Sans pénétrer, comme madame Camusot, les moyens par lesquels du Croisier et le président avaient gagné le premier substitut, Chesnel, en examinant ces diverses existences et ces intérêts groupés autour des fleurs de lis du tribunal, compta sur le procureur du roi, sur Camusot et sur monsieur

le Grandville. Deux juges pour les d'Esgrignon paralysaient tout. Enfin, le notaire connaissait trop bien les désirs du vieux Blondet pour ne pas savoir que si son impartialité pouvait fléchir, ce serait pour l'œuvre de toute sa vie, pour la nomination de son fils à la place de juge suppléant. Ainsi Chesnel s'endormit plein d'espérance en se promettant d'aller voir monsieur Blondet, et de lui offrir de réaliser es espérances qu'il caressait depuis si longtemps, en l'éclairant sur les perfidies du président du Ronceret. Après avoir gagné le vieux juge, il irait parlementer avec le juge d'instruction auquel il espérait pouvoir prouver, sinon l'innocence, au moins l'imprudence de Victurnien, et réduire l'affaire à une simple étourderie de jeune homme.

X

BATAILLE JUDICIAIRE.

Chesnel ne dormit ni paisiblement ni longtemps. Avant le jour, sa gouvernante l'éveilla pour lui présenter le plus séduisant personnage de cette histoire, le plus adorable jeune homme du monde, madame de Maufrigneuse, venue seule en calèche, t habillée en homme.

— J'arrive pour le sauver ou pour périr avec lui, dit-elle au notaire qui croyait rêver. J'ai cent mille francs que le roi m'a donnés sur sa cassette pour acheter l'innocence de Victurnien, si son adversaire st corruptible. Si nous échouons, j'ai du poison pour le soustraire à tout, même à l'accusation. Mais nous n'échouerons pas. Le procureur du roi que j'ai fait avertir de ce qui se passe me suit; il n'a pu venir avec moi, il a voulu prendre les ordres du garde des sceaux.

Chesnel rendit scène pour scène à la duchesse : il s'enveloppa de sa robe de chambre et tomba à ses pieds, qu'il baisa, non sans demander pardon de l'oubli que la joie lui faisait commettre.

— Sauvés! nous sommes sauvés, criait-il tout en donnant des ordres à Brigitte pour qu'elle préparât ce dont pouvait avoir besoin la duchesse après une nuit passée à courir la poste.

Il fit un appel au courage de la belle Diane, en lui démontrant la nécessité d'aller chez le juge d'instruction au petit jour, afin que personne ne fût dans le secret de cette démarche, et ne pût même présumer que la duchesse de Maufrigneuse fût venue.

— N'ai-je pas un passe-port en règle? dit-elle en lui montrant une feuille où elle était désignée comme monsieur le vicomte Félix de Vandenesse, maître des requêtes et secrétaire particulier du roi. Ne sais-je pas bien jouer mon rôle d'homme? reprit-elle en rehaussant les faces de sa perruque à la Titus et agitant sa cravache. Postillon, en avant, dit-elle en grossissant sa voix. Faut-il que je jure, que je sacre, que je fume? Je fumerais, jurerais, sacrerais pour sauver ce malheureux enfant.

— Ah! madame la duchesse, vous êtes un ange! s'écria Chesnel les larmes aux yeux. Boutonnez votre redingote, enveloppez-vous jusqu'au nez dans votre manteau, prenez mon bras, et courons chez monsieur Camusot, avant que personne ne puisse nous rencontrer.

— Je verrai un homme qui s'appelle Camusot? dit-elle.

— Et qui a le nez de son nom, répondit Chesnel.

Quoiqu'il eût la mort au cœur, le vieux notaire jugea nécessaire d'obéir à tous les caprices de la duchesse, de rire quand elle rirait, de pleurer avec elle; mais il gémit de la légèreté d'une femme qui, tout en accomplissant une grande chose, y trouvait néanmoins matière à plaisanter. Que n'aurait-il pas fait pour sauver le jeune homme? Pendant que Chesnel s'habilla, madame de Maufrigneuse dégusta la tasse de café à la crème que Brigitte lui servit, et convint de la supériorité des cuisinières de province sur les chefs de Paris, qui dédaignaient ces menus détails si importants pour les gourmets. Grâce aux prévoyances que nécessitaient les goûts de son maître pour la bonne chère, Brigitte avait pu offrir à la duchesse une délicieuse collation. Chesnel et son gentil compagnon se dirigèrent vers la maison de monsieur et madame Camusot.

— Ah! il y a une madame Camusot, dit la duchesse, l'affaire pourra donc s'arranger.

— Et d'autant mieux, lui répondit Chesnel, que madame s'ennuie assez visiblement d'être parmi nous autres provinciaux, elle est de Paris.

— Ainsi nous ne devons pas avoir de secret pour elle.

— Vous serez juge de ce qu'il faudra taire ou révéler, dit humblement Chesnel. Je crois qu'elle sera très-flattée de donner l'hospitalité à la duchesse de Maufrigneuse. Pour ne rien compromettre, il vous faudra sans doute rester chez elle jusqu'à la nuit, à moins que vous n'y trouviez des inconvénients.

— Est-elle bien, madame Camusot? demanda la duchesse d'un air fat.

— Elle est un peu la reine chez elle, répondit le notaire.

— Elle doit alors se mêler des affaires du palais, reprit la duchesse. Il n'y a qu'en France, cher monsieur Chesnel, que l'on voit les femmes si bien épouser leurs maris qu'elles en épousent les fonctions,

le commerce ou les travaux. En Italie, en Angleterre, en Espagne, les femmes se font un point d'honneur de laisser leurs maris se débattre avec leurs affaires; elles veulent les ignorer, de même que la moitié de nos bourgeoises françaises veulent être au fait des affaires de la communauté. N'est-ce pas ainsi que vous appelez cela, judiciairement? D'une jalousie incroyable en fait de politique conjugale, elles veulent tout savoir; aussi dans les moindres difficultés de la vie en France, sentez-vous la main de la femme; elle conseille, elle prévoit, elle guide, elle éclaire son mari. La plupart des hommes ne s'en trouvent pas mal, en vérité. En Angleterre, un homme marié pourrait être mis vingt-quatre heures en prison pour dettes, sa femme à son retour lui ferait une scène de jalousie.

— Nous sommes arrivés sans avoir fait la moindre rencontre, dit Chesnel. Madame la duchesse, vous devez avoir d'autant plus d'empire ici, que le père de madame Camusot est un huissier du cabinet du roi, nommé Thirion.

— Et le roi n'y a pas songé, il ne pense à rien, s'écria-t-elle. Thirion nous a introduits, le duc de Lenoncourt, monsieur de Vandenesse et moi! Nous sommes les maîtres céans. Combinez bien tout avec le mari, pendant que je vais parler à la femme.

La femme de chambre qui lavait, débarbouillait, habillait les deux enfants, introduisit les deux étrangers dans la petite salle, sans feu.

— Allez porter cette carte à votre maîtresse, dit la duchesse à l'oreille de la femme de chambre, et ne la laissez lire qu'à elle. Si vous êtes discrète, on vous récompensera, ma petite.

La femme de chambre demeura comme frappée de la foudre en entendant cette voix de femme et voyant cette délicieuse figure de jeune homme.

— Éveillez monsieur Camusot, lui dit Chesnel, et dites que je l'attends pour une affaire importante.

La femme de chambre monta. Quelques instants après, madame Camusot s'élança en peignoir à travers les escaliers, et introduisit le bel étranger après avoir poussé Camusot, en chemise, dans son cabinet avec tous ses vêtements, en lui ordonnant de s'habiller et de l'y attendre. Ce coup de théâtre avait été produit par la carte où était gravé :

MADAME LA DUCHESSE DE MAUFRIGNEUSE.

La fille de l'huissier du cabinet du roi avait tout compris.

— Eh bien, monsieur Chesnel, ne dirait-on pas que le tonnerre vient de tomber ici? s'écria la femme de chambre à voix basse, monsieur s'habille dans son cabinet, vous pouvez y monter.

— Silence sur tout ceci, répondit le notaire en montant chez le juge.

Chesnel, en se sentant appuyé par une grande dame qui avait l'assentiment verbal du roi aux mesures à prendre pour sauver le comte d'Esgrignon, prit un air d'autorité qui le servit auprès de Camusot beaucoup mieux que l'air humble avec lequel il l'aurait entretenu, s'il eût été seul et sans secours.

— Monsieur, lui dit-il, mes paroles hier au soir ont pu vous étonner, mais elles sont sérieuses. La maison d'Esgrignon compte sur vous pour bien instruire une affaire d'où elle doit sortir sans tache.

— Monsieur, répondit le juge, je ne relèverai point ce qu'il y a de blessant pour moi et d'attentatoire à la justice dans vos paroles, car, jusqu'à un certain point, votre position près de la maison d'Esgrignon l'excuse. Mais...

—Monsieur, pardonnez-moi de vous interrompre, dit Chesnel. Je viens vous dire des choses que vos supérieurs pensent et n'osent pas avouer, mais que les gens d'esprit devinent, et vous êtes homme d'esprit. A supposer que le jeune homme eût agi imprudemment, croyez-vous que le roi, que la cour, que le ministère fussent flattés de voir un nom comme celui des d'Esgrignon traîné à la cour d'assises? Est-il dans l'intérêt non-seulement du royaume, mais du pays, que les maisons historiques tombent? L'égalité, aujourd'hui le grand mot de l'opposition, ne trouve-t-elle pas une garantie dans l'existence d'une haute aristocratie consacrée par le temps? Eh bien, non-seulement il n'y a pas eu la moindre imprudence, mais nous sommes des innocents tombés dans un piége.

— Je suis curieux de savoir comment! dit le juge.

— Monsieur, reprit Chesnel, pendant deux ans, le sieur du Croisier a constamment laissé tirer sur lui pour de fortes sommes par monsieur le comte d'Esgrignon. Nous produirons des traites pour plus de cent mille écus, constamment acquittées par lui, et dont les sommes ont été remises par moi... saisissez bien ceci!... soit avant, soit après l'échéance. Monsieur le comte d'Esgrignon est en mesure de présenter un reçu de la somme tirée par lui, antérieur à l'effet argué de faux? ne reconnaîtrez-vous pas alors dans la plainte une œuvre de haine et de parti? n'est-ce pas une odieuse calomnie que cette accusation portée par les adversaires les plus dangereux du trône et de l'autel contre l'héritier d'une vieille famille? Il n'y a pas eu plus de faux dans cette affaire qu'il ne s'en est fait dans mon étude. Mandez par devers vous madame du Croisier, laquelle ignorait hier la plainte en faux, elle vous déclarera que je lui ai porté les fonds, et qu'elle les a

;ardés pour les remettre à son mari absent qui ne es lui réclame pas. Interrogez du Croisier à ce su- et, il vous dira qu'il ignore ma remise à madame du :roisier.

— Monsieur, répondit le juge d'instruction, vous iouvez émettre de pareilles assertions dans le salon e monsieur d'Esgrignon ou chez des gens qui ne onnaissent pas les affaires, on y ajoutera foi ; mais in juge d'instruction, à moins d'être imbécile, ne roira pas qu'une femme aussi soumise à son mari ue l'est madame du Croisier, conserve en ce mo- nent dans son secrétaire cent mille écus sans en ien dire à son mari, ni qu'un vieux notaire n'ait as instruit monsieur du Croisier de cette remise, son retour en ville.

— Le vieux notaire était allé à Paris, monsieur, our arrêter le cours des dissipations du jeune omme.

— Je n'ai pas encore interrogé le comte d'Esgri- non, reprit le juge, ses réponses éclaireront ma eligion.

— Il est au secret? demanda le notaire.

— Oui, répondit le juge.

— Monsieur, s'écria Chesnel qui vit le danger, instruction peut être conduite pour ou contre nous; nais vous choisirez ou de constater, d'après la dé- osition de madame du Croisier, la remise des va- urs antérieurement à l'effet, ou d'interroger un auvre jeune homme inculpé qui, dans son trouble, eut ne se souvenir de rien et se compromettre. ous chercherez le plus croyable ou de l'oubli d'une mme ignorante en affaires, ou d'un faux commis ar un d'Esgrignon.

— Il ne s'agit pas de tout cela, reprit le juge, il agit de savoir si monsieur le comte d'Esgrignon a onverti le bas d'une lettre que lui adressait du Croi- er en une lettre de change.

— Eh ! il le pouvait, s'écria tout à coup ma- ame Camusot qui entra vivement, suivie du bel connu. Monsieur Chesnel avait remis les fonds... Elle se pencha vers son mari.

— Tu seras juge suppléant à Paris à la première cance, tu sers le roi lui-même dans cette affaire, n ai la certitude, on ne t'oubliera pas, lui dit-elle l'oreille. Tu vois dans ce jeune homme la duchesse Maufrigneuse, tâche de ne jamais dire que tu ies vue, et fais tout pour le jeune comte, hardiment.

— Messieurs, dit le juge, quand l'instruction se- it conduite dans le sens favorable à l'innocence i jeune comte, puis-je répondre du jugement à tervenir ? Monsieur Chesnel et toi, ma bonne, us connaissez les dispositions de monsieur le pré- lent.

— Ta, ta, ta, dit madame Camusot, va voir toi- ême ce matin monsieur de Grandville, et apprends-lui l'arrestation du jeune comte, vous serez déjà deux contre deux, j'en réponds. Le baron de Grand- ville est de Paris, lui ! Il connait la situation des af- faires...

En ce moment, mademoiselle Cadot fit entendre sa voix à la porte, en disant qu'elle apportait une lettre pressée. Le juge sortit et rentra, lisant ces mots :

Monsieur le vice-président du tribunal prie mon- sieur Camusot de siéger à l'audience de ce jour et des jours suivants, pour que le tribunal soit au complet pendant l'absence de monsieur le président. Il lui fait ses compliments.

— Plus d'instruction de l'affaire d'Esgrignon ! s'écria madame Camusot. Ne te l'avais-je pas dit, mon ami, qu'ils te joueraient quelque mauvais tour? Le président est allé te calomnier auprès du procu- reur général et du président de la cour. Avant que tu puisses instruire l'affaire, tu seras changé. Est-ce clair?

— Vous resterez, monsieur, dit la duchesse, le procureur du roi arrivera, je l'espère, à temps.

— Quand le procureur du roi viendra, dit avec feu la petite dame Camusot, il doit trouver tout fini. Oui, mon cher, oui, dit-elle en regardant son mari stupéfait. Ah ! vieil hypocrite de président, tu joues au plus fin avec nous, tu t'en souviendras ! Tu veux nous servir un plat de ton métier, tu en auras deux apprêtés par la main de ta servante, Cécile-Amélie Thirion. Pauvre bonhomme Blondet ! il est heureux pour lui que le président soit en voyage pour nous faire destituer, son grand dadais de fils épousera mademoiselle Blandureau. Je vais aller retourner ses semis. Toi, Camusot, va chez monsieur de Grand- ville, pendant que madame la duchesse et moi nous irons trouver le vieux Blondet. Arrangez-vous pour sabrer l'audience, tu auras ainsi le temps de faire ton instruction, et surtout, attends-toi à entendre dire par toute la ville que je me suis promenée ce matin avec un amant.

Madame Camusot donna le bras à la duchesse, et l'emmena par les endroits déserts de la ville pour arriver sans mauvaise rencontre à la porte du vieux juge. Chesnel alla pendant ce temps conférer avec le jeune comte à la prison, où Camusot le fit intro- duire en secret. Les cuisinières, les domestiques, et autres gens levés de bonne heure en province, qui virent madame Camusot et la duchesse dans des chemins détournés, prirent le jeune homme pour un amant venu de Paris. Comme elle l'avait prévu, le soir, la nouvelle de ses déportements avait déjà cir- culé dans la ville, et occasionna plus d'une médi- sance.

Madame de Camusot et son amant prétendu trouvèrent le vieux Blondet dans sa serre, il salua la femme de son collègue et de son compagnon en jetant sur ce charmant jeune homme un regard inquiet et scrutateur.

—J'ai l'honneur de vous présenter un des cousins de mon mari, dit-elle à monsieur Blondet, en lui montrant la duchesse, un des horticulteurs les plus distingués de Paris, qui revient de Bretagne, et ne peut passer que cette journée avec nous. Monsieur a entendu parler de vos fleurs et de vos arbustes, et j'ai pris la liberté de venir de grand matin.

— Ah! monsieur est horticulteur, dit le vieux juge.

La duchesse s'inclina sans parler.

— Voici, dit le juge, mon cafier et mon arbre à thé.

— Pourquoi donc, dit madame Camusot, monsieur le président est-il parti? Je gage que son absence concerne monsieur Camusot.

—Précisément. Voici, monsieur, le cactus le plus original qui existe, dit-il en montrant dans un pot une plante qui avait l'air d'un rotin couvert de lèpre, il vient de la Nouvelle-Hollande. Vous êtes bien jeune, monsieur, pour être horticulteur.

— Quittez vos fleurs, mon cher monsieur Blondet, dit madame Camusot, il s'agit de vous, de vos espérances, du mariage de votre fils avec mademoiselle Blandureau. Vous êtes la dupe du président.

— Bah! dit le juge d'un air incrédule.

— Oui, reprit-elle. Si vous cultiviez un peu plus le monde, et un peu moins vos fleurs, vous sauriez que la dot et les espérances que vous avez plantées, arrosées, binées, sarclées, sont sur le point d'être cueillies par des mains rusées.

— Madame!...

— Ah! personne en ville n'aura le courage de rompre en visière au président en vous avertissant. Moi — qui ne suis pas de la ville, et qui, grâce à ce brave jeune homme, irai bientôt à Paris! — je vous apprends que le successeur de Chesnel a formellement demandé la main de Claire Blandureau pour le petit du Ronceret, à qui ses père et mère donnent cinquante mille écus. Quant à Félicien, il promet de se faire recevoir avocat pour être nommé juge.

Le vieux juge laissa tomber le pot qu'il avait à la main pour le montrer à la duchesse.

— Ah! mon cactus! ah! mon fils! Mademoiselle Blandureau, la fleur du cactus est cassée!

— Non, tout peut s'arranger, lui dit madame Camusot en riant. Si vous voulez voir votre fils juge dans un mois d'ici, nous allons vous dire comment il faut vous y prendre...

— Monsieur, passez-là, vous verrez mes pélargonium, un spectacle magique à la floraison. Pourquoi, dit-il à madame Camusot, me parlez-vous de ces affaires devant votre cousin?

— Tout dépend de lui, riposta madame Camusot. La nomination de votre fils est à jamais perdue, si vous dites un mot de ce jeune homme

—Bah!

— Ce jeune homme est une fleur.

— Ah!

—C'est la duchesse de Maufrigneuse, envoyée par le roi pour sauver le jeune d'Esgrignon, arrêté hier par suite d'une plainte en faux portée par du Croisier. Madame la duchesse a la parole du garde des sceaux, il ratifiera les promesses qu'elle nous fera...

— Mon cactus est sauvé!... allez, j'écoute.

— Consultez-vous avec Camusot et le baron de Grandville, pour étouffer l'affaire au plus tôt, et votre fils sera nommé. Sa nomination arrivera alors assez à temps pour vous permettre de déjouer les intrigues des du Ronceret auprès des Blandureau. Votre fils sera mieux que juge suppléant, il aura la succession de monsieur Camusot dans l'année. Le procureur du roi arrive aujourd'hui, monsieur Sauvager sera sans doute forcé de donner sa démission, à cause de sa conduite dans cette affaire. Mon mari vous montrera des pièces au Palais qui établissent l'innocence du comte, et qui prouvent que le faux est un guet-apens tendu par du Croisier.

Le vieux juge entra dans le cirque olympique de ses six mille pélargonium, et y salua la duchesse.

— Monsieur, dit-il, si ce que vous voulez est légal, cela pourra se faire.

— Monsieur, répondit la duchesse, remettez votre démission demain à monsieur Chesnel, je vous promets de vous faire envoyer dans la semaine la nomination de votre fils, mais ne la donnez qu'après avoir entendu monsieur le procureur du roi vous confirmer mes paroles. Vous vous comprenez mieux entre vous autres gens de justice. Seulement faites-lui savoir que la duchesse de Maufrigneuse vous a engagé sa parole. Silence sur mon voyage ici, dit-elle.

Le vieux juge lui baisa la main, et se mit à cueillir sans pitié les plus belles fleurs qu'il lui offrit.

— Y pensez-vous! donnez-les à madame, lui dit la duchesse, il n'est pas naturel de voir des fleurs à un homme qui donne le bras à une jolie femme.

— Avant d'aller au Palais, lui dit madame Camusot, allez vous informer chez le successeur de Chesnel des propositions faites par lui au nom de monsieur et de madame du Ronceret.

Le vieux juge, ébahi de la duplicité du président, resta planté sur ses jambes, à sa grille, en regardant les deux femmes qui se sauvèrent par les chemins détournés. Il voyait crouler l'édifice si pé-

iblement bâti durant dix années pour son enfant ıéri. Est-ce possible? Il soupçonna quelque ruse . courut chez le successeur de Chesnel.

A neuf heures et demie, avant l'audience, le vice-résident Blondet, le juge Camusot et le jeune ba-›n de Grandville se trouvèrent avec une remarqua-le exactitude dans la chambre du conseil, dont le ieux juge ferma la porte avec soin en voyant entrer amusot et le baron qui vinrent ensemble.

— Hé bien! monsieur le vice-président, dit le une baron de Grandville, monsieur Sauvager a equis un mandat contre un comte d'Esgrignon, ıns consulter le procureur du roi, pour servir la assion d'un du Croisier, un ennemi du gouverne-ıent du roi. C'est un vrai sens-dessus-dessous. Le résident, de son côté, part pour arrêter l'instruc-on! Et nous ne savons rien de ce procès? Voulait-ı par hasard nous forcer la main?

— Voici le premier mot que j'entends sur cette ffaire, dit le vieux juge, furieux de la démarche ite par le président chez les Blandureau, et avouée ar le successeur de Chesnel, l'homme des du Ron-eret qui venait d'être victime d'une ruse inventée ar le vieux juge pour savoir la vérité.

— Heureusement que nous vous en parlons, mon her maître, dit Camusot à Blondet, autrement ous auriez pu renoncer à asseoir jamais votre fils ır les fleurs de lis, et à le marier à mademoiselle landureau.

— Mais il ne s'agit pas de mon fils, ni de son ıariage, dit le juge, il s'agit du jeune comte d'Es-rignon. Est-il ou n'est-il pas coupable?

— Il paraît, dit monsieur de Grandville, que les onds auraient été remis à madame du Croisier par hesnel, il ne s'agit que d'une irrégularité dont on fait un crime. Le jeune homme aurait, suivant la lainte, fait servir un bas de lettre où était la si-nature de du Croisier pour la convertir en un effet ur les Keller, une imprudence.

— Mais si du Croisier avait encaissé la somme, it Blondet, pourquoi s'est-il plaint?

— Il ne sait pas encore que la somme a été re-ıise à sa femme, ou il feint de ne pas le savoir, dit amusot.

—Vengeance de gens de province, dit le baron e Grandville.

— Ça m'a l'air d'être un faux, dit le vieux londet.

— Vous croyez! dit le jeune baron. Mais d'abord l n'y aurait pas imitation de signature, en suppo-ant que le jeune comte n'ait pas eu le droit de tirer ur du Croisier. Or il a eu ce droit par le versement lont Chesnel l'avisait.

— Eh bien! où voyez-vous un faux? dit le vieux uge.

— Ah! il est clair, en tenant la version de du Croisier pour vraie, que la signature a été détournée de sa destination pour toucher la somme au mépris d'une défense faite par du Croisier à ses banquiers.

— Ceci, messieurs, dit Blondet, me paraît une misère, une vétille. Vous aviez la somme, je devais peut-être attendre un titre de vous; mais j'étais dans un besoin urgent, j'ai... Votre plainte est de la passion, de la vengeance! Pour qu'il y ait faux, il faut l'intention de soustraire une somme, de se faire attribuer un profit quelconque auquel on n'aurait pas droit. Il n'y a eu de faux ni dans les termes de la loi romaine, ni dans l'esprit de la jurisprudence actuelle. Le faux entraîne une intention de voler, et ici, où est le vol? Dans quel temps vivons-nous, messieurs? Le président nous quitte pour faire manquer une instruction qui devrait être finie! Je ne connais monsieur le président que d'aujourd'hui, mais je lui payerai l'arriéré de mon erreur, il minutera désormais ses jugements lui-même. Vous devez mettre à ceci la plus grande célérité, monsieur Camusot.

— Oui : mon avis, dit M. de Grandville, est au lieu d'une mise en liberté sous caution, de tirer de là ce jeune homme immédiatement. Tout dépend des interrogations à poser à du Croisier et à sa femme. Vous pouvez les mander pendant l'audience, monsieur Camusot, recevoir leurs dépositions avant quatre heures et faire votre rapport cette nuit : nous jugerons l'affaire demain avant l'audience.

— Pendant que les avocats plaideront, nous conviendrons de la marche à suivre, dit Blondet à Camusot.

Les trois juges entrèrent en séance après avoir revêtu leurs robes.

A midi, monseigneur et mademoiselle Armande étaient arrivés à l'hôtel d'Esgrignon, où se trouvaient déjà Chesnel et monsieur Couturier. Après une conférence assez courte entre le directeur de madame du Croisier et le prélat, le prêtre alla sur-le-champ chez sa pénitente.

A onze heures du matin, du Croisier reçut un mandat de comparution qui le mandait entre une heure et deux, dans le cabinet du juge d'instruction. Il y vint, en proie à des soupçons légitimes. Le président, incapable de prévoir l'arrivée de la duchesse de Maufrigneuse, celle du procureur du roi, ni la confédération subite des trois juges, avait oublié de tracer à du Croisier un plan de conduite au cas où l'instruction commencerait. Ni l'un ni l'autre ne crurent à tant de célérité. Du Croisier s'empressa d'obéir au mandat, afin de connaître les dispositions de monsieur Camusot. Il fut donc obligé de répondre.

Le juge lui adressa sommairement les six interrogations suivantes.

L'effet argué de faux, ne portait-il pas une signature vraie?

Avait-il eu, avant cet effet, des affaires avec monsieur le comte d'Esgrignon?

Monsieur le comte d'Esgrignon n'avait-il pas tiré sur lui des lettres de change avec ou sans avis?

N'avait-il pas écrit une lettre par laquelle il autorisait monsieur d'Esgrignon à toujours faire fond sur lui?

Chesnel n'avait-il pas plusieurs fois déjà soldé ces comptes?

N'avait-il pas été absent à cette époque?

Ces questions furent résolues affirmativement par du Croisier, car malgré ses explications verbeuses, le juge le ramenait toujours à l'alternative d'un oui ou d'un non. Quand les demandes et les réponses furent consignées au procès-verbal, le juge termina par une foudroyante interrogation.

Savait-il que l'argent de l'effet argué de faux était déposé chez lui, suivant une déclaration de Chesnel et une lettre d'avis du notaire du comte d'Esgrignon, cinq jours avant la date de l'effet?

Cette dernière question épouvanta du Croisier. Il demanda ce que signifiait un pareil interrogatoire, et s'il était, lui, le coupable, et monsieur le comte d'Esgrignon le plaignant? Il fit observer que si les fonds étaient chez lui, il n'eût pas rendu de plainte.

— La justice s'éclaire, dit le juge en le renvoyant, non sans avoir constaté cette dernière observation de du Croisier.

— Mais, monsieur, les fonds...

— Les fonds sont chez vous, dit le juge.

Chesnel également cité comparut pour expliquer l'affaire. La véracité de ses assertions fut corroborée par la déposition de madame du Croisier. Le juge avait déjà interrogé le comte d'Esgrignon qui, soufflé par Chesnel, avait produit la premiere lettre par laquelle du Croisier lui écrivait de tirer sur lui, sans lui faire l'injure de déposer les fonds d'avance. Puis il produisit une lettre écrite par Chesnel, par laquelle le notaire le prévenait du versement des cent mille écus chez monsieur du Croisier.

Avec de pareils éléments, l'innocence du jeune comte devait triompher devant le tribunal.

Quand du Croisier revint du Palais chez lui, son visage était blanc de colère, et sur ses lèvres frissonnait la légère écume d'une rage concentrée. Il trouva sa femme assise dans son salon, au coin de la cheminée, et lui faisant des pantoufles en tapisserie; elle trembla quand elle leva les yeux sur lui, mais elle avait pris son parti.

— Madame, s'écria du Croisier en balbutiant, quelle déposition avez-vous faite devant le juge? Vous m'avez déshonoré, perdu, trahi.

— Je vous ai sauvé, monsieur, répondit-elle. Si vous avez l'honneur de vous allier un jour aux d'Esgrignon, par le mariage de votre nièce avec le jeune comte, vous le devrez à ma conduite d'aujourd'hui.

— Miracle! l'ânesse de Balaam a parlé! s'écria-t-il, je ne m'étonnerai plus de rien. Et où sont les cent mille écus que monsieur Camusot dit être chez moi?

— Les voici, répondit-elle en tirant le paquet des billets de banque de dessous le coussin de sa bergère. Je n'ai point commis de péché mortel en déclarant que monsieur Chesnel me les avait remis.

— En mon absence?

— Vous n'étiez pas là.

— Vous me le jurez par votre salut éternel?

— Je le jure, dit-elle d'une voix calme.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit, demanda-t-il?

— J'ai eu tort en ceci, répondit sa femme; mais ma faute tourne à votre avantage. Votre nièce sera quelque jour marquise d'Esgrignon, et peut-être serez-vous député, si vous vous conduisez bien dans cette déplorable affaire. Vous avez été trop loin, sachez revenir.

Du Croisier se promena dans son salon en proie à une horrible agitation. Sa femme attendait, dans une agitation égale, le résultat de cette promenade. Enfin du Croisier sonna. Le valet de chambre parut.

— Je ne recevrai personne ce soir, fermez la grande porte. A tous ceux qui viendront vous direz que madame et moi nous sommes à la campagne. Nous partirons aussitôt après le dîner, que vous avancerez d'une demi-heure.

Dans la soirée, tous les salons, les petits marchands, les pauvres, les mendiants, la noblesse, le commerce, toute la ville enfin parlait de la grande nouvelle : l'arrestation du comte d'Esgrignon soupçonné d'avoir commis un faux. Le comte d'Esgrignon irait en cour d'assises, il serait condamné, marqué. La plupart des personnes à qui l'honneur de la maison d'Esgrignon était cher, niaient le fait.

Quand il fit nuit, Chesnel vint prendre chez madame Camusot le jeune inconnu qu'il conduisit à l'hôtel d'Esgrignon, où mademoiselle Armande l'attendait. La pauvre fille mena chez elle la belle Maufrigneuse, à laquelle elle donna son appartement. Monseigneur l'évêque occupait celui de Victurnien.

Quand la noble Armande se vit seule avec la duchesse, elle lui jeta le plus déplorable regard.

— Vous deviez bien votre secours au pauvre en-

ant qui s'est perdu pour vous, madame, dit-elle, un nfant à qui tout le monde ici se sacrifie.

La duchesse avait déjà jeté son coup d'œil de emme sur la chambre de mademoiselle d'Esgrignon, t y avait vu l'image de la vie de cette sublime ille : vous eussiez dit la cellule d'une religieuse, à oir cette pièce, nue, froide et sans luxe. La duhesse émue en contemplant le passé, le présent et avenir de cette existence, en reconnaissant le conraste inouï qu'y produisait sa présence, ne put reenir des larmes qui roulèrent sur ses joues et lui ervirent de réponse.

— Ah ! j'ai tort, pardonnez-moi, madame la duhesse! reprit la chrétienne qui triompha de la inte de Victurnien, vous ignoriez notre misère, non neveu était incapable de vous l'avouer; et, en ous voyant, tout se conçoit, même le crime!

Mademoiselle Armande, sèche et maigre, pâle, nais belle comme une de ces figures effilées et évères que les peintres allemands ont seuls su faire, ut aussi les yeux mouillés.

— Rassurez-vous, cher ange, dit enfin la duhesse, il est sauvé.

— Oui, mais l'honneur! mais son avenir! Chesnel me l'a dit : le roi sait la vérité.

— Nous songerons à réparer le mal, dit madame e Maufrigneuse.

Mademoiselle Armande descendit au salon, et rouva le Cabinet des Antiques au grand complet. utant pour fêter monseigneur que pour entourer e marquis d'Esgrignon, chacun des habitués était enu. Chesnel, posté dans l'antichambre, recomnandait à chaque arrivant le plus profond silence ur la grande affaire, afin que le vénérable marquis i'en sût jamais rien. Le loyal Franc était capable le tuer son fils ou de tuer du Croisier : dans cette irconstance, il lui aurait fallu un criminel d'un ôté ou de l'autre. Par un singulier hasard, le marquis, heureux du retour de son fils à Paris, parla lus qu'à l'ordinaire de Victurnien. Victurnien llait être placé bientôt par le roi, le roi s'occupait nfin des d'Esgrignon. Chacun, la mort dans l'âme, xaltait la bonne conduite de Victurnien. Mademoiselle Armande préparait les voies à la soudaine pparition de son neveu, en disant à son frère que Victurnien viendrait sans doute les voir et qu'il deait être en route.

— Bah ! dit le marquis debout devant sa cheminée, s'il fait bien ses affaires là où il est, il doit y rester, et ne pas songer à la joie que son vieux père aurait à le voir. Le service du roi avant tout.

La plupart de ceux qui entendirent cette phrase frissonnèrent. Le procès pouvait livrer l'épaule d'un d'Esgrignon au fer du bourreau! Il y eut un moment d'affreux silence! La vieille marquise de Casteran ne put retenir une larme qu'elle versa sur son rouge en détournant la tête.

XI

LA MÉSALLIANCE.

Le lendemain, à midi, par un temps superbe, toute la population en rumeur était dispersée par groupes dans la rue qui traversait la ville, et il n'y était question que de la grande affaire. Le jeune comte était-il ou n'était-il pas en prison? En ce moment, on aperçut le tilbury bien connu du comte d'Esgrignon descendant par le haut de la rue Saint-Blaise, et venant de la préfecture. Ce tilbury était mené par le comte accompagné d'un charmant jeune homme inconnu, tous deux gais, riant, causant, ayant des roses du Bengale à la boutonnière. Ce fut un de ces coups de théâtre qu'il est impossible de décrire.

A dix heures, un jugement de non-lieu, parfaitement motivé, avait rendu la liberté au jeune comte. Du Croisier y fut foudroyé par un attendu qui réservait au comte d'Esgrignon ses droits pour le poursuivre en calomnie.

Le vieux Chesnel remontait, comme par hasard, la Grande-Rue, et disait, à qui voulait l'entendre, que du Croisier avait tendu le plus infâme des piéges à l'honneur de la maison d'Esgrignon, et que, s'il n'était pas poursuivi comme calomniateur, il devait cette condescendance à la noblesse de sentiment qui animait les d'Esgrignon.

Le soir de cette fameuse journée, après le coucher du marquis d'Esgrignon, le jeune comte, mademoiselle Armande et le beau petit page qui allait repartir, se trouvèrent seuls avec le chevalier, à qui l'on ne put cacher le sexe de ce charmant cavalier, et qui fut le seul dans la ville, hormis les trois juges et madame Camusot, de qui la présence de la duchesse fut connue.

—La maison d'Esgrignon est sauvée, dit Chesnel, mais elle ne se relèvera pas de ce choc d'ici à cent ans. Il faut maintenant payer les dettes, et vous ne pouvez plus, monsieur le comte, faire autre chose que vous marier avec une héritière.

— Et la prendre où elle sera, dit la duchesse.

— Une seconde mésalliance! s'écria mademoiselle Armande.

La duchesse se mit à rire.

— Il vaut mieux se marier que de mourir, ditelle en sortant de la poche de son gilet un petit flacon donné par l'apothicairerie du château des Tuileries.

Mademoiselle Armande fit un geste d'effroi, le vieux Chesnel prit la main de la belle Maufrigneuse et la lui baisa sans permission.

— Vous êtes donc fous, ici? reprit la duchesse ; vous voulez donc rester au quinzième siècle quand nous sommes au dix-neuvième? Mes chers enfants, il n'y a plus de noblesse, il n'y a plus que de l'aristocratie. Les guerres de Napoléon ont tué les parchemins comme le canon avait déjà tué la féodalité. Vous serez bien plus nobles que vous ne l'êtes quand vous aurez de l'argent. Épousez qui vous voudrez, Victurnien, vous anoblirez votre femme, voilà le plus solide des priviléges qui restent à la noblesse française. M. de Talleyrand n'a-t-il pas épousé madame Grandt sans se compromettre? Souvenez-vous de Louis XIV marié à la veuve Scarron !

— Il ne l'avait pas épousée pour son argent, dit mademoiselle Armande.

— C'était une d'Aubigné, dit le chevalier.

— Recevriez-vous la comtesse d'Esgrignon, si c'était la nièce d'un du Croisier? dit Chesnel.

— Peut-être, répondit la duchesse, mais le roi, sans aucun doute, la verrait avec plaisir. Vous ne savez donc pas ce qui se passe ? dit-elle en voyant l'étonnement peint sur tous les visages. Victurnien est venu à Paris, il sait comment y vont les choses. Nous étions plus puissants sous Napoléon. Victurnien, épousez mademoiselle Duval, épousez qui vous voudrez, elle sera marquise d'Esgrignon, comme je suis duchesse de Maufrigneuse.

— Tout est perdu, même l'honneur, dit le chevalier.

— Adieu, Victurnien, dit la duchesse en l'embrassant au front, nous ne nous verrons plus. Car ce que vous avez de mieux à faire est de vivre sur vos terres, l'air de Paris ne vous vaut rien.

— Diane, cria le jeune comte au désespoir,

— Monsieur, vous vous oubliez étrangement, dit froidement la duchesse en quittant son rôle d'homme et de maîtresse, et redevenant non-seulement ange, mais encore duchesse, non-seulement duchesse, mais la Célimène de Molière.

Elle salua dignement ces quatre personnages, et obtint du chevalier la dernière larme d'admiration qu'il eût au service du beau sexe.

— Comme elle ressemble à la princesse Goritza ! s'écria-t-il à voix basse.

Elle avait disparu, Le fouet du postillon disait à Victurnien que le beau roman de son amour était fini. En danger, Diane avait encore pu voir en lui son amant ; mais sauvé, la duchesse le méprisait comme un homme faible qu'il était.

Six mois après, Camusot fut nommé juge suppléant à Paris, et plus tard juge d'instruction. Le baron de Grandville devint avocat général. Le bonhomme Blondet passa conseiller à la cour royale dans le ressort de laquelle était le tribunal; il y resta le temps nécessaire pour prendre sa retraite, et revint habiter sa jolie petite maison. Son fils aîné eut un siége au tribunal pour le reste de ses jours, sans aucune chance d'avancement, et fut l'époux de mademoiselle Blandureau qui s'ennuie aujourd'hui dans cette maison de briques et de fleurs, comme une carpe dans un bassin de marbre. Enfin, l'avocat général, le conseiller, le juge d'instruction reçurent la croix de la Légion d'honneur. Quant au premier substitut du procureur du roi, monsieur Sauvager fut envoyé en Corse au grand contentement de du Croisier, qui certes ne voulait pas lui donner sa nièce.

Du Croisier, stimulé par le président du Ronceret, appela du jugement de non-lieu rendu par le tribunal à la chambre des mises en accusation de la cour royale et perdit. Dans tout le département, les libéraux soutinrent que le petit d'Esgrignon avait fait un faux. Les royalistes, de leur côté, racontèrent les horribles trames que la vengeance avait fait ourdir à *l'infâme du Croisier*. Un duel eut lieu entre du Croisier et Victurnien. Le hasard des armes fut pour l'ancien fournisseur, qui blessa dangereusement le jeune comte et maintint ses dires. La lutte entre les deux partis fut encore envenimée par cette affaire que les libéraux remettaient sur le tapis à tout propos. Du Croisier, toujours repoussé aux élections, ne voyait aucune chance de faire épouser sa nièce au jeune comte, surtout après son duel.

Un mois après l'arrêt de la cour Royale, Chesnel, épuisé par cette lutte horrible où ses forces morales et physiques furent ébranlées, mourut dans son triomphe comme un vieux chien fidèle qui a reçu les défenses d'un marcassin dans le ventre. Il mourut aussi heureux qu'il pouvait l'être, en laissant la Maison quasi ruinée et le jeune homme dans la misère, perdu d'ennui, sans aucune chance d'établissement. Cette cruelle pensée, jointe à son abattement, l'acheva sans doute. Au milieu de tant de ruines, accablé par tant de chagrins, il reçut une grande consolation : le vieux marquis, sollicité par sa sœur, lui rendit toute son amitié. Ce grand personnage vint dans la petite maison de la rue du Bercail, il s'assit au chevet du lit de son vieux serviteur dont tous les sacrifices lui étaient inconnus. Chesnel se dressa sur son séant, et récita le cantique de Siméon. Le marquis lui permit de se faire enterrer dans la chapelle du château, le corps en travers, et au bas de la fosse où ce quasi dernier d'Esgrignon devait reposer lui-même.

Ainsi mourut l'un des derniers représentants de cette belle et grande domesticité, mot que l'on prend souvent en mauvaise part, et auquel nous

lonnons ici sa signification réelle en lui faisant ›xprimer l'attachement féodal du serviteur au naître. Ce sentiment, qui n'existait plus qu'au ond de la province et chez quelques vieux servieurs de la royauté, honorait également et la nolesse qui inspirait de semblables affections et la ›ourgeoisie qui les concevait. Ce noble et magnifijue dévouement est impossible aujourd'hui. Les naisons nobles n'ont plus de serviteurs, de même ju'il n'y a plus de roi de France, ni de pairs hérélitaires, ni de biens immuablement fixés dans les naisons historiques pour en perpétuer les splenleurs nationales.

Chesnel n'était pas seulement un de ces grands ıommes inconnus de la vie privée, il était aussi ıne grande chose. La continuité de ses sacrifices ne ui donne-t-elle pas je ne sais quoi de grave et de ublime qui dépasse l'héroïsme de la bienfaisance, ui est toujours un effort momentané. La vertu de Chesnel appartient essentiellement aux classes plaées entre les misères du peuple et les grandeurs le l'aristocratie, et qui peuvent unir ainsi les molestes vertus du bourgeois aux sublimes pensées lu noble, en les éclairant aux flambeaux d'une soide instruction.

Victurnien, jugé défavorablement à la cour, n'y ›ouvait plus trouver ni fille riche, ni emploi. Le oi se refusa constamment à donner la pairie aux l'Esgrignon, seule faveur qui pût tirer Victurnien le la misère. Du vivant de son père, il était imposible de le marier avec une héritière bourgeoise, il lut vivre mesquinement dans la maison paternelle vec les souvenirs de ses deux années de splendeur ›arisienne et d'amour aristocratique. Il était triste t morne. Il végétait entre son père au désespoir ui attribuait à une maladie de langueur l'état où l voyait son fils, entre sa tante dévorée de chagrin. Chesnel n'était plus là. Le marquis mourut en 1830, près avoir vu le roi Charles X passer à Nonanourt, et où il alla, suivi de la noblesse valide du *Cabinet des Antiques*, lui rendre ses devoirs et se joindre au maigre cortége de la monarchie vaincue.

— Les Gaulois ont vaincu ! fut son dernier mot.

Le triomphe de du Croisier fut alors complet. Le nouveau marquis d'Esgrignon, huit jours après la mort de son vieux père, accepta mademoiselle Duval pour femme : elle avait deux millions de dot. Du Croisier et sa femme lui assurèrent leur fortune au contrat. Du Croisier dit, pendant la cérémonie du mariage, que la maison d'Esgrignon était la plus honorable de toutes les maisons nobles de France. Le marquis d'Esgrignon devait réunir un jour plus de cent mille écus de rente. Vous le voyez tous les hivers à Paris, où il mène la joyeuse vie des garçons, n'ayant plus des grands seigneurs d'autrefois que son indifférence pour sa femme, de laquelle il n'a nul souci.

« Quant à mademoiselle d'Esgrignon, disait Alfred Blondet à qui l'on doit les détails de cette aventure, si elle ne ressemble plus à la céleste figure entrevue pendant mon enfance, elle est certes, à soixante-sept ans, la plus douloureuse et la plus intéressante figure du Cabinet des Antiques où elle trône encore. Je l'ai vue au dernier voyage que je fis dans mon pays, pour aller chercher les papiers nécessaires à mon mariage. Quand mon père apprit qui j'épousais, il demeura stupéfait, il ne retrouva la parole qu'au moment où je lui dis que j'étais préfet.

— Tu es né préfet! me répondit-il en souriant.

En faisant un tour par la ville, je rencontrai mademoiselle Armande qui m'apparut plus grande que jamais! Il m'a semblé voir Marius sur les ruines de Carthage. Ne survit-elle pas à ses religions, à ses croyances détruites? D'une maigreur effrayante, elle ne conserve, de son ancienne beauté, que des yeux d'un éclat surnaturel. Elle est habituellement triste, muette, et ne croit plus qu'en Dieu. Quand je l'ai vue allant à la messe, son livre à la main, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'elle demande à Dieu de la retirer de ce monde. »

Aux Jardies, septembre 1838.

GAMBARA.

DÉDICACE.

A M. LE COMTE

Auguste-Benjamin de Belloy.

Mon cher comte,

C'est au coin du feu, dans une mystérieuse, ne splendide retraite qui n'existe plus, mais ui vivra dans notre souvenir, et d'où nos yeux écouvraient Paris, depuis les collines de Belleue jusqu'à celles de Belleville, depuis Montaartre jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, ue, par une matinée arrosée de thé, à travers s mille idées qui naissent et s'éteignent comme es fusées dans votre étincelante conversation, ous avez, prodigue d'esprit, jeté sous ma plume e personnage digne d'Hoffman, ce porteur de résors inconnus, ce pèlerin assis à la porte du 'aradis, ayant des oreilles pour écouter les chants des anges, et n'ayant plus de langue pour les répéter, agitant sur les touches d'ivoire des doigts brisés par les contractions de l'inspiration divine, et croyant exprimer la musique du ciel à des auditeurs stupéfaits. Vous avez créé GAMBARA, je ne l'ai qu'habillé. Laissez-moi rendre à César ce qui appartient à César, en regrettant que vous ne saisissiez pas la plume à une époque où les gentilshommes doivent s'en servir aussi bien que de leur épée, afin de sauver leur pays. Vous pouvez ne pas penser à vous; mais vous nous devez vos talents.

Votre sincère ami,

DE BALZAC.

Aux Jardies, février 1839.

GAMBARA.

I

LA RENCONTRE DU COMPOSITEUR.

Le premier jour de l'an mil huit cent trente et vidait ses cornets de dragées, quatre heures son- ient, il y avait foule au Palais-Royal, et les restau- nts commençaient à s'emplir; en ce moment un upé s'arrêta devant le perron; il en sortit un jeune mme de fière mine, étranger sans doute; autre- ent il n'aurait eu ni le chasseur à plumes aristo- atiques, ni les armoiries que les héros de juillet ursuivaient encore. L'étranger entra dans le Pa- s-Royal et suivit la foule sous les galeries, sans tonner de la lenteur à laquelle l'affluence des cu- eux condamnait sa démarche, car il semblait ha- ué à l'allure noble qu'on appelle ironiquement pas d'ambassadeur: mais sa dignité sentait un u le théâtre : quoique sa figure fût belle et grave, n chapeau, d'où s'échappait une touffe de che- ux noirs bouclés, inclinait peut-être un peu trop r l'oreille droite, et démentait sa gravité par un r tant soit peu mauvais sujet; ses yeux distraits à demi fermés laissaient tomber un regard dé- igneux sur la foule.

— Voilà un jeune homme qui est fort beau, dit voix basse une grisette en se rangeant pour le lais- r passer.

— Et qui le sait trop, répondit tout haut sa mpagne qui était laide.

Après un tour de galerie, le jeune homme re- garda tour à tour le ciel et sa montre, fit un geste d'impatience, entra dans un bureau de tabac, y al- luma un cigare, se posa devant une glace, et jeta un regard sur son costume, un peu plus riche que ne le permettent en France les lois du goût. Il ra- justa son col et son gilet de velours noir sur lequel se croisait plusieurs fois une de ces grosses chaînes d'or fabriquées à Gênes; puis, après avoir jeté par un seul mouvement sur son épaule gauche son man- teau doublé de velours en le drapant avec élégance, il reprit sa promenade sans se laisser distraire par les œillades bourgeoises qu'il recevait. Quand les boutiques commencèrent à s'illuminer et que la nuit lui parut assez noire, il se dirigea vers la place du Palais-Royal en homme qui craignait d'être reconnu, car il côtoya la place jusqu'à la fontaine, pour ga- gner à l'abri des fiacres l'entrée de la rue Froid- manteau, rue sale, obscure et mal hantée; une sorte d'égout que la police tolère auprès du Palais- Royal assaini, de même qu'un majordome italien laisserait un valet négligent entasser dans un coin de l'escalier les balayures de l'appartement. Le jeune homme hésitait. On eût dit d'une bourgeoise endimanchée allongeant le cou devant un ruisseau grossi par une averse. Cependant l'heure était bien choisie pour satisfaire quelque honteuse fantaisie: plus tôt on pouvait être surpris, plus tard on pou- vait être devancé.

S'être laissé convier par un de ces regards qui encouragent sans être provoquants; avoir suivi pendant une heure, pendant un jour peut-être, une

femme jeune et belle ; l'avoir divinisée dans sa pensée et avoir donné à sa légèreté mille interprétations avantageuses ; s'être repris à croire aux sympathies soudaines, irrésistibles ; avoir imaginé sous le feu d'une excitation passagère une aventure dans un siècle où les romans s'écrivent précisément parce qu'ils n'arrivent plus : avoir rêvé balcons, guitares, stratagèmes, verrous ; s'être drapé dans le manteau d'Almaviva ; après avoir écrit un poëme dans sa fantaisie, s'arrêter à la porte d'un mauvais lieu ; puis, pour tout dénoûment, voir dans la retenue de sa Rosine une précaution imposée par un règlement de police, n'est-ce pas une déception par laquelle ont passé bien des hommes qui n'en conviendront pas? car les sentiments les plus naturels sont ceux qu'on avoue avec le plus de répugnance, et la fatuité est un de ces sentiments-là ! Quand la leçon ne va pas plus loin, un Parisien en profite ou l'oublie, et le mal n'est pas grand : mais il n'en devait pas être ainsi pour le Milanais, qui commençait à craindre de payer un peu cher son éducation parisienne.

Ce promeneur était un noble Milanais banni de sa patrie, où quelques équipées libérales l'avaient rendu suspect au gouvernement autrichien. Le comte Andrea Marcosini s'était vu accueillir à Paris avec cet empressement tout français qu'y rencontreront toujours un esprit aimable, un nom sonore accompagnés de deux cent mille livres de rente et d'un charmant extérieur. Pour lui l'exil devait être un voyage de plaisir. Ses biens furent simplement séquestrés, et ses amis l'informèrent qu'après une absence de deux ans au plus, il pourrait sans danger reparaître dans sa patrie. Après avoir fait rimer *crudeli affanni* avec *i miei tiranni* dans une douzaine de sonnets, et soutenu de sa bourse les malheureux Italiens réfugiés, le comte Andrea, qui avait le malheur d'être poëte, se crut libéré de ses idées patriotiques. Depuis son arrivée, il se livrait donc sans arrière-pensée aux plaisirs de tout genre que Paris offre gratis à quiconque est assez riche pour les acheter. Ses talents et sa beauté lui avaient valu bien des succès auprès des femmes qu'il aimait collectivement autant qu'il convenait à son âge, mais parmi lesquelles il n'en distinguait encore aucune. Ce goût était d'ailleurs subordonné en lui à ceux de la musique et de la poésie qu'il cultivait depuis l'enfance, et où il lui paraissait plus difficile et plus glorieux de réussir qu'en galanterie, puisque la nature lui épargnait les difficultés que les hommes aiment à vaincre. Homme complexe comme tant d'autres, il se laissait facilement séduire par les douceurs du luxe sans lequel il n'aurait pu vivre, de même qu'il tenait beaucoup aux distinctions sociales que ses opinions repoussaient. Aussi ses théories d'artiste, de penseur, de poëte, étaient-elles souvent en contradiction avec ses goûts, avec ses sentiments, avec ses habitudes de gentilhomme millionnaire ; mais il se consolait de ces non-sens en les retrouvant chez beaucoup de Parisiens, libéraux par intérêt, aristocrates par nature.

Il ne s'était donc pas surpris sans une vive inquiétude, le 31 décembre 1830, à pied, par un de nos dégels, attaché aux pas d'une femme dont le costume annonçait une misère profonde, radicale, ancienne, invétérée, qui n'était pas plus belle que tant d'autres qu'il voyait chaque soir aux Bouffons, à l'Opéra, dans le monde, et certainement moins jeune que madame de Manerville, de laquelle il avait obtenu un rendez-vous pour ce jour même, et qui l'attendait peut-être encore. Mais il y avait dans le regard à la fois tendre et farouche, profond et rapide, que les yeux noirs de cette femme lui dardaient à la dérobée, tant de douleurs et tant de voluptés étouffées ! Mais elle avait rougi avec tant de feu, quand, au sortir d'un magasin où elle était demeurée un quart d'heure, ses yeux s'étaient rencontrés avec ceux du Milanais, qui l'avait attendue à quelques pas ! Il y avait enfin tant de mais et de si que le comte, envahi par une de ces tentations furieuses pour lesquelles il n'est de nom dans aucune langue, même dans celle de l'orgie, s'était mis à sa poursuite, chassant enfin à la grisette comme un vieux Parisien. Chemin faisant, soit qu'il se trouvât suivre ou devancer cette femme, il l'examinait dans tous les détails de sa personne ou de sa mise, afin de déloger le désir absurde et fou qui s'était barricadé dans sa cervelle. Il trouva bientôt à cette revue un plaisir plus ardent que celui qu'il avait goûté la veille en contemplant, sous les ondes d'un bain parfumé, les formes irréprochables d'une personne aimée. Parfois baissant la tête, l'inconnue lui jetait le regard oblique d'une chèvre attachée près de la terre, et se voyant toujours poursuivie, elle hâtait le pas comme si elle eût voulu fuir. Néanmoins, quand un embarras de voitures ou tout autre accident ramenait Andrea près d'elle, le noble la voyait fléchir sous son regard, sans que rien dans ses traits exprimât le dépit. Ces signes certains d'une émotion combattue donnèrent le dernier coup d'éperon aux rêves désordonnés qui l'emportaient, et il galopa jusqu'à la rue Froidmanteau, où, après bien des détours, l'inconnue entra brusquement, croyant avoir dérobé sa trace à l'étranger, bien surpris de ce manége.

Il faisait nuit. Deux femmes tatouées de rouge, qui buvaient du cassis sur le comptoir d'un épicier, virent la jeune femme et l'appelèrent. L'inconnue

rrêta sur le seuil de la porte, répondit par quel-
es mots pleins de douceur au compliment cordial
i lui fut adressé, et reprit sa course. Andrea, qui
archait derrière elle, la vit disparaître dans une
s plus sombres allées de cette rue dont le nom lui
ait inconnu. L'aspect repoussant de la maison où
nait d'entrer l'héroïne de son roman lui causa
mme une nausée. En reculant d'un pas pour
xaminer, il trouva près de lui un homme de mau-
ise mine et lui demanda des renseignements.
homme appuya sa main droite sur un bâton
ueux, posa la gauche sur sa hanche, et répondit
r un seul mot : — Farceur !

Mais en toisant l'Italien, sur qui tombait la lueur
réverbère, sa figure prit une expression pate-
e. — Ah ! pardon, monsieur, reprit-il en chan-
ant tout à coup de ton, il y a aussi un restaurant,
e sorte de table d'hôte où la cuisine est fort
uvaise, et où l'on met du fromage dans la soupe.
ut-être monsieur cherche-t-il cette gargote, car
est facile de voir au costume que monsieur est
lien ; les Italiens aiment beaucoup le velours et
fromage. Si monsieur veut que je lui indique un
eilleur restaurant, j'ai à deux pas d'ici une tante
i aime beaucoup les étrangers.

Andrea releva son manteau jusqu'à ses mousta-
es et s'élança hors de la rue, poussé par le dégoût
e lui causa cet incommode personnage dont l'ha-
llement et les gestes étaient en harmonie avec la
aison ignoble où venait d'entrer l'inconnue. Il
trouva avec délices les mille recherches de son
partement, et alla passer la soirée chez la mar-
ise d'Espard pour tâcher de laver la souillure de
tte fantaisie qui l'avait si tyranniquement dominé
ndant une partie de la journée. Cependant lors-
'il fut couché, par le recueillement de la nuit,
retrouva sa vision du jour, mais plus lucide et
us animée. L'inconnue marchait encore devant
i. Parfois, en traversant les ruisseaux, elle décou-
ait encore sa jambe ronde. Ses hanches nerveuses
essaillaient à chacun de ses pas. Andrea voulait
nouveau lui parler et n'osait, lui, Marcosini,
ble Milanais ! Puis il la voyait entrant dans cette
ée obscure qui la lui avait dérobée, et il se repro-
ait alors de ne l'y avoir point suivie.

— Car enfin, se disait-il, si elle m'évitait et vou-
t me faire perdre ses traces, elle m'aime. Chez
femmes de cette sorte, la résistance est une
euve d'amour. Si j'avais poussé plus loin cette
enture, j'aurais fini peut-être par y rencontrer le
goût, et je dormirais tranquille.

Le comte avait l'habitude d'analyser ses sensa-
ons les plus vives, comme font involontairement
hommes qui ont autant d'esprit que de cœur,
il s'étonnait de revoir l'inconnue de la rue Froid-
manteau, non dans la pompe idéale des visions, mais dans la nudité de ses réalités affligeantes. Et néanmoins, si sa fantaisie avait dépouillé cette femme de la livrée de la misère, elle la lui aurait gâtée. Il la voulait, il la désirait, il l'aimait avec ses bas crottés, avec ses souliers éculés, avec son chapeau de paille de riz ! il la voulait dans cette maison même où il l'avait vue entrer !

— Suis-je donc épris du vice ? se disait-il tout effrayé. Je n'en suis pas encore là, j'ai vingt-trois ans et n'ai rien d'un vieillard blasé.

L'énergie même du caprice dont il se voyait le jouet le rassurait un peu. Cette singulière lutte, cette réflexion et cet amour à la course peuvent à juste titre surprendre quelques personnes habituées au train de Paris ; mais elles doivent remarquer que le comte Andrea Marcosini n'était pas Français. Élevé entre deux abbés qui, d'après la consigne donnée par un père dévot, ne le lâchaient point, il n'avait pas aimé une cousine à onze ans, ni séduit à douze la femme de chambre de sa mère ; il n'avait pas hanté ces colléges où l'enseignement le plus perfectionné n'est pas celui que vend l'État ; enfin il n'habitait Paris que depuis trois ans : il était donc encore accessible à ces impressions soudaines et profondes contre lesquelles l'éducation et les mœurs françaises forment une égide si puissante. Dans les pays méridionaux, de grandes passions naissent souvent d'un coup d'œil. Un gentilhomme gascon qui, tempérant beaucoup de sensibilité par beaucoup de réflexion, s'était approprié mille petites recettes contre les soudaines apoplexies de son esprit et de son cœur, avait conseillé au comte de se livrer au moins une fois par mois à quelque orgie magistrale pour conjurer ces orages de l'âme qui, sans de telles précautions, éclatent souvent mal à propos. Andrea se rappela le conseil.

— Eh bien ! pensa-t-il, je commencerai demain, premier janvier.

Cette avant-scène explique pourquoi le comte Andrea Marcosini louvoyait si timidement pour entrer dans la rue Froidmanteau. L'homme élégant embarrassait l'amoureux, il hésita longtemps ; mais après avoir fait un dernier appel à son courage, l'amoureux marcha d'un pas assez ferme jusqu'à la maison qu'il reconnut sans peine. Là il s'arrêta encore. Cette femme était-elle bien ce qu'il imaginait ? N'allait-il pas faire quelque fausse démarche ? Il se souvint alors de la table d'hôte italienne, et s'empressa de saisir un moyen terme qui servait à la fois son désir et sa répugnance. Il entra pour dîner, et se glissa dans l'allée au fond de laquelle il trouva, non sans tâtonner longtemps, les marches humides et grasses d'un escalier qu'un grand seigneur italien devait prendre pour une échelle. At-

tiré vers le premier étage par une petite lampe posée à terre et par une forte odeur de cuisine, il poussa la porte entr'ouverte et vit une salle brune de crasse et de fumée où trottait une Léonarde occupée à parer une table de vingt couverts. Aucun des convives ne s'y trouvait encore. Après un coup d'œil jeté sur cette chambre mal éclairée, et dont le papier tombait en lambeaux, le noble alla s'asseoir près d'un poêle qui fumait et ronflait dans un coin. Amené par le bruit que fit le comte en entrant et déposant son manteau, le maître-d'hôtel se montra brusquement. Figurez-vous un cuisinier maigre, sec, d'une grande taille, doué d'un nez fortement démesuré, et jetant autour de lui, par moments et avec une vivacité fébrile, un regard qui voulait paraître prudent. A l'aspect d'Andrea, dont toute la tenue annonçait une grande aisance, *il signor* Giardini s'inclina respectueusement. Le comte manifesta son désir de prendre habituellement ses repas en compagnie de quelques compatriotes, paya d'avance un certain nombre de cachets, et sut donner à la conversation une tournure familière afin d'arriver promptement à son but. A peine eut-il parlé de son inconnue, que le signor Giardini fit un geste grotesque et regarda son convive d'un air malicieux en laissant errer un sourire sur ses lèvres.

— *Basta!* s'écria-t-il, *capisco!* Votre seigneurie est conduite ici par deux appétits. La signora Gambara n'aura point perdu son temps, si elle est parvenue à intéresser un seigneur aussi généreux que vous paraissez l'être. En peu de mots, je vous apprendrai tout ce que nous savons ici sur cette pauvre femme, vraiment bien digne de pitié. Son mari est né, je crois, à Crémone, et arrive d'Allemagne; il voulait faire prendre une nouvelle musique et de nouveaux instruments chez les *Tedeschi!* N'est-ce pas à faire pitié? dit Giardini en haussant les épaules. Il signor Gambara, qui se croit un grand compositeur, ne me paraît pas fort sur tout le reste. Galant homme d'ailleurs, plein de sens et d'esprit, quelquefois fort aimable, surtout quand il a bu quelques verres de vin, cas rare, vu sa profonde misère, il s'occupe nuit et jour à composer des opéras et des symphonies imaginaires, au lieu de chercher à gagner honnêtement sa vie. Sa pauvre femme est réduite à travailler pour toute sorte de monde, le monde de la rue! Que voulez-vous? elle aime son mari comme un père et le soigne comme un enfant. Beaucoup de jeunes gens ont dîné chez moi pour lui faire leur cour, mais pas un n'a réussi, dit-il en appuyant sur le dernier mot. La signora Marianna est sage, mon cher monsieur, trop sage pour son malheur! Les hommes ne donnent rien pour rien aujourd'hui. La pauvre femme mourra à la peine. Vous croyez que son mari la récompense de ce dévouement. Bah! monsieur ne lui accorde pas un sourire. Leur cuisine se fait chez le boulanger, car, non-seulement ce diable d'homme ne gagne pas un sou, mais encore il dépense tout le fruit du travail de sa femme en instruments qu'il taille, qu'il allonge, qu'il raccourcit, qu'il démonte et remonte jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus rendre que des sons à faire fuir des chats, alors il est content. Et pourtant vous verrez en lui le plus doux, le meilleur de tous les hommes, et nullement paresseux; il travaille toujours. Que vous dirai-je? il est fou et ne connaît pas son état. Je l'ai vu, limant et forgeant ses instruments, manger du pain noir avec un appétit qui me faisait envie à moi-même, à moi, monsieur, qui ai la meilleure table de Paris. Oui, Excellence, avant un quart d'heure vous saurez quel homme je suis. J'ai introduit dans la cuisine italienne des raffinements qui vous surprendront. Excellence, je suis Napolitain, c'est-à-dire né cuisinier. Mais à quoi sert l'instinct sans la science? la science! j'ai passé trente ans à l'acquérir, et voyez où elle m'a conduit. Mon histoire est celle de tous les hommes de talent! Mes essais, mes expériences ont ruiné trois restaurants successivement fondés à Naples, à Parme et à Rome. Aujourd'hui, que je suis encore réduit à faire métier de mon art, je me laisse aller le plus souvent à ma passion dominante. Je sers à ces pauvres réfugiés quelques-uns de mes ragoûts de prédilection. Je me ruine ainsi! Sottise, direz-vous? je le sais; mais que voulez-vous? le talent m'emporte, et je ne puis résister à confectionner un mets qui me sourit. Ils s'en aperçoivent toujours, les gaillards. Ils savent bien, je vous le jure, qui de ma femme ou de moi a servi la batterie. Qu'arrive-t-il? de soixante et quelques convives que je voyais chaque jour à ma table, à l'époque où j'ai fondé ce misérable restaurant, je n'en reçois plus aujourd'hui qu'une vingtaine environ à qui je fais crédit pour la plupart du temps. Les Piémontais, les Savoyards sont partis; mais les connaisseurs, les gens de goût, les vrais Italiens me sont restés. Aussi, pour eux, n'est-il sacrifice que je ne fasse! je leur donne bien souvent pour vingt-cinq sous par tête un dîner qui me revient au double.

La parole du signor Giardini sentait tant la naïve rouerie napolitaine, que le comte charmé se crut encore à Gérolamo.

— Puisqu'il en est ainsi, mon cher hôte, dit-il familièrement au cuisinier, puisque le hasard et votre confiance m'ont mis dans le secret de vos sacrifices journaliers, permettez-moi de doubler la somme.

En achevant ces mots, Andrea faisait tourner sur le poêle une pièce de quarante francs, sur laquelle le signor Giardini lui rendit religieusement

leux francs cinquante centimes, non sans quelques façons discrètes qui le réjouirent fort.

— Dans quelques minutes, reprit Giardini, vous llez voir votre *donnina*. Je vous placerai près du nari, et si vous voulez être dans ses bonnes grâces, arlez musique. Je les ai invités tous deux. A cause lu nouvel an, je régale mes hôtes d'un mets dans a confection duquel je crois m'être surpassé...

La voix du signor Giardini fut couverte par les ruyantes félicitations des convives qui vinrent deux deux, un à un, assez capricieusement, suivant la outume des tables d'hôte. Giardini affectait de se enir près du comte, et faisait le cicerone en lui ndiquant quels étaient ses habitués. Il tâchait d'anener par ses lazzi un sourire sur les lèvres d'un omme en qui son instinct de Napolitain lui indiuait un riche protecteur à exploiter.

— Celui-ci, dit-il, est un pauvre compositeur, ui voudrait passer de la romance à l'opéra et ne eut. Il se plaint des directeurs, des marchands de nusique, de tout le monde, excepté de lui-même, t, certes, il n'a pas de plus cruel ennemi. Vous oyez quel teint fleuri, quel contentement de lui, ombien peu d'efforts dans ses traits, si bien disosés pour la romance. Celui qui l'accompagne, et ui a l'air d'un marchand d'allumettes, est une des lus grandes célébrités musicales : Gigelmi, le plus rand chef d'orchestre italien connu, mais il est ourd, et finit malheureusement sa vie, privé de e qui la lui embellissait. Oh ! voici notre grand)ttoboni, le plus naïf vieillard que la terre ait porté, nais il est soupçonné d'être le plus enragé de ceux ui veulent la régénération de l'Italie. Je me denande comment l'on peut bannir un si aimable ieillard.

Ici Giardini regarda le comte, qui, se sentant ondé du côté politique, se retrancha dans une imnobilité tout italienne.

— Un homme obligé de faire la cuisine à tout e monde doit s'interdire d'avoir une opinion poliique, Excellence, dit le cuisinier en continuant. Iais tout le monde, à l'aspect de ce brave homme, ui a plus l'air d'un mouton que d'un lion, eût dit e que je pense, devant l'ambassadeur d'Autriche ui-même. D'ailleurs nous sommes dans un moment ù la liberté n'est plus proscrite et va recommencer a tournée ! Ils le croient du moins, dit-il en s'approchant de l'oreille du comte, et pourquoi conrarierai-je leurs espérances ! car moi, je ne hais pas 'absolutisme, Excellence ! Tout grand talent est abolutiste ! Hé bien, quoique plein de génie, Ottooni se donne des peines inouïes pour l'instruction le l'Italie : il compose des petits livres pour éclaier l'intelligence des enfants et des gens du peuple, l les fait passer très-habilement en Italie, il prend tous les moyens de refaire un moral à notre pauvre patrie, qui préfère la jouissance à la liberté, peut-être avec raison !

Le comte gardait une attitude si impassible que le cuisinier ne put rien découvrir de ses véritables opinions politiques.

— Ottoboni, reprit-il, est un saint homme, il est très-secourable, tous les réfugiés l'aiment, car, Excellence, un libéral peut avoir des vertus ! Oh ! oh ! fit Giardini, voilà un journaliste, dit-il en désignant un homme qui avait le costume ridicule que l'on donnait autrefois aux poëtes logés dans les greniers, car son habit était râpé, ses bottes crevassées, son chapeau gras, et sa redingote dans un état de vétusté déplorable. Excellence, ce pauvre homme est plein de talent et incorruptible. Il s'est trompé sur son époque : il dit la vérité à tout le monde, personne ne peut le souffrir. Il rend compte des théâtres dans deux journaux obscurs, quoiqu'il soit assez instruit pour écrire dans les grands journaux. Pauvre homme ! Les autres ne valent pas la peine de vous être indiqués, et Votre Excellence les devinera, dit-il en s'apercevant à l'aspect de la femme du compositeur que le comte ne l'écoutait plus.

En voyant Andrea, la signora Marianna tressaillit et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur.

— Le voici, dit Giardini à voix basse en serrant le bras du comte et lui montrant un homme d'une grande taille. Voyez comme il est pâle et grave le pauvre homme. Aujourd'hui le dada n'a pas trotté à son idée.

La préoccupation amoureuse d'Andrea fut troublée par un charme saisissant qui signalait Gambara à l'attention de tout véritable artiste.

Le compositeur avait atteint sa quarantième année ; mais quoique son front large et chauve fût sillonné de quelques plis parallèles et peu profonds, malgré ses tempes creuses où quelques veines nuançaient de bleu le tissu transparent d'une peau lisse, malgré la profondeur des orbites où s'encadraient ses yeux noirs pourvus de larges paupières aux cils clairs, la partie inférieure de son visage lui donnait tous les semblants de la jeunesse par la tranquillité des lignes et par la mollesse des contours. Le premier coup d'œil disait à l'observateur que chez cet homme la passion avait été étouffée au profit de l'intelligence qui seule s'était vieillie dans quelque grande lutte.

Andrea jeta rapidement un regard à Marianna qui l'épiait. A l'aspect de cette belle tête italienne dont les proportions exactes et la splendide coloration révélaient une de ces organisations où toutes les forces humaines sont harmoniquement balancées, il mesura l'abîme qui séparait ces deux êtres

unis par le hasard. Heureux du présage qu'il voyait dans cette dissemblance entre les deux époux, il ne songeait point à se défendre d'un sentiment qui devait élever une barrière entre la belle Marianna et lui. Il ressentait déjà pour cet homme, dont elle était l'unique bien, une sorte de pitié respectueuse en devinant la digne et sereine infortune qu'accusait le regard doux et mélancolique de Gambara. Après s'être attendu à rencontrer dans cet homme un de ces personnages grotesques si souvent mis en scène par les conteurs allemands et par les poëtes de *libretti*, il trouvait un homme simple et réservé dont les manières et la tenue, exemptes de toute étrangeté, ne manquaient pas de noblesse. Sans offrir la moindre apparence de luxe, son costume était plus convenable que ne le comportait sa profonde misère, et son linge attestait la tendresse qui veillait sur les moindres détails de sa vie.

Andrea leva des yeux humides sur Marianna, qui ne rougit point et laissa échapper un demi-sourire où perçait peut-être l'orgueil que lui inspira ce muet hommage. Trop sérieusement épris pour ne pas épier le moindre indice de retour, le comte se crut aimé en se voyant si bien compris. Dès lors il s'occupa de la conquête du mari plutôt que de celle de la femme, en dirigeant toutes ses batteries contre le pauvre Gambara, qui, ne se doutant de rien, avalait sans les goûter les *bocconi* du signor Giardini. Le comte entama la conversation sur un sujet banal; mais, dès les premiers mots, il tint cette intelligence, prétendue aveugle peut-être sur un point, pour fort clairvoyante sur tous les autres, et vit qu'il s'agissait moins de caresser la fantaisie de ce malicieux bonhomme que de tâcher de comprendre ses idées.

Les convives, gens affamés dont l'esprit se réveillait à l'aspect d'un repas bon ou mauvais, laissaient percer les dispositions les plus hostiles au pauvre Gambara, et n'attendaient que le potage pour donner l'essor à leurs plaisanteries. Un réfugié, dont les œillades fréquentes trahissaient de prétentieux projets sur Marianna, et qui croyait se placer bien avant dans le cœur de l'Italienne en cherchant à répandre le ridicule sur son mari, commença le feu pour mettre le nouveau venu au fait des mœurs de la table d'hôte.

— Voici bien du temps que nous n'entendons plus parler de l'opéra de Mahomet, s'écria-t-il en souriant à Marianna, serait-ce que tout entier aux soins domestiques, absorbé par les douceurs du pot au feu, Paolo Gambara négligerait un talent surhumain, laisserait refroidir son génie et attiédir son imagination?

Gambara connaissait tous les convives, il se sentait placé dans une sphère si supérieure qu'il ne prenait plus la peine de repousser leurs attaques, il ne répondit point.

— Il n'est pas donné à tout le monde, reprit le journaliste, d'avoir assez d'intelligence pour comprendre les élucubrations musicales de monsieur, et là sans doute est la raison qui empêche notre divin maestro de se produire aux bons Parisiens.

— Cependant, dit le compositeur de romances qui n'avait encore ouvert la bouche que pour y engloutir tout ce qui se présentait, je connais des gens à talent qui font un certain cas du jugement des Parisiens. J'ai quelque réputation en musique, ajouta-t-il d'un air modeste, je ne la dois qu'à mes petits airs de vaudeville et au succès qu'obtiennent mes contredanses dans les salons; mais je compte faire bientôt exécuter une messe composée pour l'anniversaire de la mort de Beethoven, et je crois que je serai mieux compris à Paris que partout ailleurs. Monsieur me fera-t-il l'honneur d'y assister? dit-il en s'adressant à Andrea.

— Merci, répondit le comte, je ne me sens pas doué des organes nécessaires à l'appréciation des chants français. Mais si vous étiez mort, monsieur, et que Beethoven eût fait la messe, je ne manquerais pas d'aller l'entendre.

Cette plaisanterie fit cesser l'escarmouche de ceux qui voulaient mettre Gambara sur la voie de ses lubies, afin de divertir le nouveau venu. Andrea sentait déjà quelque répugnance à donner une folie si noble et si touchante en spectacle à tant de vulgaires sagesses. Il poursuivit sans arrière-pensée un entretien à bâtons rompus, pendant lequel le nez du signor Giardini s'interposa souvent à deux répliques. A chaque fois qu'il échappait à Gambara quelque plaisanterie de bon ton ou quelque aperçu paradoxal, le cuisinier avançait la tête, jetait au musicien un regard de pitié, un regard d'intelligence au comte, et lui disait à l'oreille: — *È matto!* Un moment vint où le cuisinier interrompit le cours de ces observations judicieuses, pour s'occuper du second service auquel il attachait la plus grande importance. Pendant son absence, qui dura peu, Gambara se pencha vers l'oreille d'Andrea.

— Ce bon Giardini, lui dit-il à demi-voix, nous a menacés aujourd'hui d'un plat de son métier que je vous engage à respecter, quoique sa femme en ait surveillé la préparation. Le brave homme a la manie des innovations en cuisine. Il s'est ruiné en essais dont le dernier l'a forcé à partir de Rome sans passe-port, circonstance sur laquelle il se tait. Après avoir acheté un restaurant en réputation, il fut chargé d'un gala que donnait un cardinal nouvellement promu et dont la maison n'était pas encore montée. Giardini crut avoir trouvé une occasion de se distinguer, il y parvint: le soir même, accusé

l'avoir voulu empoisonner tout le conclave, il fut :ontraint de quitter Rome et l'Italie sans faire ses nalles. Ce malheur lui a porté le dernier coup, et naintenant...

Gambara se posa un doigt au milieu de son front, :t secoua la tête.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, il est bon homme. Ia femme assure que nous lui avons beaucoup d'o-)ligations.

Giardini parut portant avec précaution un plat ju'il posa au milieu de la table, après quoi il revint nodestement se placer auprès d'Andrea, qui fut ervi le premier. Dès qu'il eut goûté ce mets, le :omte trouva un intervalle infranchissable entre la)remière et la seconde bouchée. Son embarras fut ;rand, il tenait fort à ne point mécontenter le cuisi-iier qui l'observait attentivement. Si le restaurateur rançais se soucie peu de voir dédaigner un mets lont le payement est assuré, il ne faut pas croire ju'il en soit de même d'un restaurateur italien à jui souvent l'éloge ne suffit pas. Pour gagner du emps, Andrea complimenta chaleureusement Giar-lini, mais il se pencha vers l'oreille du cuisinier, ui glissa sous la table une pièce d'or, et le pria l'aller acheter quelques bouteilles de vin de Cham-)agne en le laissant libre de s'attribuer tout l'hon-ieur de cette libéralité. Quand le cuisinier reparut, outes les assiettes étaient vides, et la salle retentis-;ait des louanges du maître-d'hôtel. Le vin de Champagne étouffa bientôt les têtes italiennes, et la :onversation, jusqu'alors contenue par la présence l'un étranger, sauta par-dessus les bornes d'une ·éserve soupçonneuse pour se répandre çà et là dans es champs immenses des théories politiques et artis-iques. Andrea, qui ne connaissait d'autres ivresses jue celles de l'amour et de la poésie, se rendit bien-tôt maître de l'attention générale, et conduisit habilement la discussion sur le terrain des ques-tions musicales.

— Veuillez m'apprendre, monsieur, dit-il au faiseur de contredanses, comment le Napoléon des petits airs s'abaisse à détrôner Palestrina, Pergolèse, Mozart, pauvres gens qui vont plier bagage aux approches de cette foudroyante messe de mort?

— Monsieur, dit le compositeur, un musicien est toujours embarrassé de répondre quand sa réponse exige le concours de cent exécutants habiles. Mo-zart, Haydn et Beethoven, sans orchestre, étaient peu de chose.

— Peu de chose, reprit le comte, mais tout le monde sait que l'auteur immortel de *Don Juan* et du *Requiem* s'appelle Mozart, et j'ai le malheur d'ignorer celui du fécond inventeur des contre-danses qui ont tant de vogue dans les salons.

— La musique existe indépendamment de l'exé-cution, dit le chef d'orchestre, qui, malgré sa sur-dité, avait saisi quelques mots de la discussion. En ouvrant la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, un homme de musique est bientôt transporté dans le monde de la fantaisie sur les ailes d'or du thème en *sol naturel*, répété en *mi* par les cors; il voit toute une nature tour à tour éclairée par d'éblouis-santes gerbes de lumières, assombrie par des nua-ges de mélancolie, égayée par des chants divins.

— Beethoven est dépassé par la nouvelle école, dit dédaigneusement le compositeur de romances.

— Il n'est pas encore compris, dit le comte, com-ment serait-il dépassé?

Ici Gambara but un grand verre de vin de Cham-pagne, et accompagna sa libation d'un demi-sourire approbateur.

— Beethoven, reprit le comte, a reculé les bornes de la musique instrumentale, et personne ne l'a suivi.

Gambara réclama par un mouvement de tête.

— Ses ouvrages sont surtout remarquables par la simplicité du plan, et par la manière dont ce plan est suivi, reprit le comte. Chez la plupart des compositeurs, les parties d'orchestre folles et dés-ordonnées ne s'entrelacent que pour produire l'effet du moment, elles ne concourent pas toujours à l'ensemble du morceau par la régularité de leur marche. Chez Beethoven, les effets sont pour ainsi dire distribués d'avance. Semblables aux différents régiments qui contribuent par des mouvements réguliers au gain de la bataille, les parties d'or-chestre des symphonies de Beethoven suivent les ordres donnés dans l'intérêt général, et sont subor-données à des plans admirablement bien conçus. Il y a parité sous ce rapport chez un génie d'un autre genre. Dans les magnifiques compositions histori-ques de Walter Scott, le personnage le plus en dehors de l'action vient, à un moment donné, par des fils tissus dans la trame de l'intrigue, se ratta-cher au dénoûment.

— *È vero!* dit Gambara à qui le bon sens sem-blait revenir en sens inverse de sa sobriété.

Voulant pousser l'épreuve plus loin, Andrea ou-blia pour un moment toutes ses sympathies, il se prit à battre en brèche la réputation européenne de Rossini, et fit à l'école italienne ce procès qu'elle gagne chaque soir depuis trente ans sur plus de quarante théâtres en Europe. Il avait fort à faire assurément. Les premiers mots qu'il prononça éle-vèrent autour de lui une sourde rumeur d'impro-bation; mais ni les interruptions fréquentes, ni les exclamations, ni les froncements de sourcils, ni les regards de pitié n'arrêtèrent l'admirateur forcené de Rossini.

— Comparez, dit-il, les productions sublimes de

l'auteur dont je viens de parler, avec ce qu'on est convenu d'appeler musique italienne : quelle inertie de pensées ! quelle lâcheté de style ! Ces tournures uniformes, cette banalité de cadences, ces éternelles fioritures jetées au hasard, n'importe la situation, ce monotone *crescendo* que Rossini a mis en vogue et qui est aujourd'hui partie intégrante de toute composition ; enfin ces rossignolades formant une sorte de musique bavarde, caillette, parfumée, qui n'a de mérite que par le plus ou moins de facilité du chanteur et la légèreté de sa vocalisation. L'école italienne a perdu de vue la haute mission de l'art. Au lieu d'élever la foule jusqu'à elle, elle est descendue jusqu'à la foule ; elle n'a conquis sa vogue qu'en acceptant des suffrages de toutes mains, en s'adressant aux intelligences vulgaires qui sont en majorité. Cette vogue est un escamotage de carrefour. Enfin, les compositions de Rossini en qui cette musique est personnifiée, ainsi que celles des maîtres qui procèdent plus ou moins de lui, me semblent dignes tout au plus d'amasser dans les rues le peuple autour d'un orgue de Barbarie, et d'accompagner les entrechats de Polichinelle. J'aime encore mieux la musique française, et c'est tout dire. Vive la musique allemande !... Quand elle sait chanter, ajouta-t-il à voix basse.

Cette sortie résuma une longue thèse dans laquelle Andrea s'était soutenu pendant plus d'un quart d'heure dans les plus hautes régions de la métaphysique, avec l'aisance d'un somnambule qui marche sur les toits. Vivement intéressé par ces subtilités, Gambara n'avait pas perdu un mot de toute la discussion ; il prit la parole aussitôt qu'Andrea parut l'avoir abandonnée, et il se fit alors un mouvement d'attention parmi tous les convives, dont plusieurs se disposaient à quitter la place.

—Vous attaquez bien vivement l'école italienne, reprit Gambara fort animé par le vin de Champagne, ce qui d'ailleurs m'est assez indifférent. Grâce à Dieu, je suis en dehors de ces pauvretés harmoniques ! Mais un homme du monde montre peu de reconnaissance pour cette terre classique de qui l'Allemagne et la France tinrent leurs premières leçons. Pendant que les compositions de Carissimi, Cavalli, Scarlati, Rossi s'exécutaient dans toute l'Italie, les violonistes de l'Opéra de Paris avaient le singulier privilége de jouer du violon avec des gants. Lulli, qui étendit l'empire de l'harmonie, le premier classa les dissonances, ne trouva, à son arrivée en France, qu'un cuisinier et un maçon qui eussent des voix et l'intelligence suffisante pour exécuter sa musique : il fit un ténor du premier, et métamorphosa le second en basse-taille. Dans ce temps-là, l'Allemagne, à l'exception de Sébastien Bach, ignorait la musique. Mais, monsieur, dit Gambara du ton humble d'un homme qui craint de voir ses paroles accueillies par le dédain ou par la malveillance, quoique jeune, vous avez longtemps étudié ces hautes questions de l'art, sans quoi vous ne les exposeriez pas avec tant de clarté.

Ce mot fit sourire une partie de l'auditoire, qui n'avait rien compris aux distinctions établies par Andrea ; Giardini, persuadé que le comte n'avait débité que des phrases sans suite, le poussa légèrement en riant sous cape d'une mystification dont il aimait à le croire complice.

— Il y a dans tout ce que vous venez de nous dire beaucoup de choses qui me paraissent fort sensées, dit Gambara en poursuivant, mais prenez garde ! Votre plaidoyer, en flétrissant le sensualisme italien, me paraît incliner vers l'idéalisme allemand, qui n'est pas une moins funeste hérésie. Si les hommes d'imagination et de sens, tels que vous, ne désertent un camp que pour passer à l'autre, s'ils ne savent pas rester neutres entre les deux excès, nous subirons éternellement l'ironie des sophistes qui nient le progrès, et qui comparent le génie de l'homme à cette nappe, laquelle, trop courte pour couvrir entièrement la table du signor Giardini, n'en pare une des extrémités qu'aux dépens de l'autre.

Giardini bondit sur sa chaise comme si un taon l'eût piqué. Mais une réflexion soudaine le rendit à sa dignité d'amphitryon, il leva les yeux au ciel, et poussa de nouveau le comte, qui commençait à croire son hôte plus fou que Gambara. La façon grave et religieuse dont l'artiste parlait de l'art l'intéressait au plus haut point. Placé entre ces deux folies, dont l'une était si noble et l'autre si vulgaire, et qui se bafouaient mutuellement au grand divertissement de la foule, il y eut un moment où il se vit ballotté entre le sublime et la parodie, ces deux farces de toute création humaine. Rompant alors la chaîne des transitions incroyables qui l'avaient amené dans ce bouge enfumé, il se crut le jouet de quelque hallucination étrange, et ne regarda plus Gambara et Giardini que comme deux abstractions.

Cependant, à un dernier lazzi du chef d'orchestre qui répondit à Gambara, les convives s'étaient retirés en riant aux éclats. Giardini s'en alla préparer le café qu'il voulait offrir à l'élite de ses hôtes. Sa femme enlevait le couvert. Le comte, placé près du poêle, entre Marianna et Gambara, était précisément dans la situation que le fou trouvait si désirable : il avait à gauche le sensualisme, et l'idéalisme à droite. Gambara, rencontrant pour la première fois un homme qui ne lui riait point au nez, ne tarda pas à sortir des généralités pour parler de lui-même, de sa vie, de ses travaux et de la régénération musicale dont il se croyait le Messie.

— Écoutez, vous qui ne m'avez point insulté jus-
qu'ici! je veux vous raconter ma vie, non pour faire parade d'une constance qui ne vient point de moi, mais pour la plus grande gloire de celui qui a mis en moi sa force. Vous semblez bon et pieux; si vous ne croyez point en moi, au moins vous me plaindrez : la pitié est de l'homme, la foi vient de Dieu.

Andrea, rougissant, ramena sous sa chaise un pied qui effleurait celui de la belle Marianna, et concentra son attention sur elle, tout en écoutant Gambara.

II

VIE DU SIGNOR PAOLO GAMBARA.

— Je suis né à Crémone d'un facteur d'instruments, assez bon exécutant, mais plus fort compositeur, reprit le musicien. J'ai donc pu connaître de bonne heure les lois de la construction musicale, dans sa double expression matérielle et spirituelle, et faire en enfant curieux des remarques qui plus tard se sont représentées dans l'esprit de l'homme fait. Les Français nous chassèrent, mon père et moi, de notre maison. Nous fûmes ruinés par la guerre. Dès l'âge de dix ans, j'ai donc commencé la vie errante à laquelle ont été condamnés presque tous les hommes qui roulèrent dans leur tête des innovations d'art, de science ou de politique. Le sort ou les dispositions de leur esprit, qui ne cadrent point avec les compartiments où se tiennent les bourgeois, les entraînent providentiellement sur les points où ils doivent recevoir leurs enseignements. Sollicité par ma passion pour la musique, j'allais de théâtre en théâtre par toute l'Italie en vivant de peu, comme on vit là. Tantôt je faisais la basse dans un orchestre, tantôt je me trouvais sur le théâtre dans les chœurs, ou sous le théâtre avec les machinistes; j'étudiais ainsi la musique dans tous ses effets, interrogeant l'instrument et la voix humaine, me demandant en quoi ils diffèrent, en quoi ils s'accordent, écoutant les partitions et appliquant les lois que mon père m'avait apprises. Souvent je voyageais en raccommodant des instruments. C'était une vie sans pain, dans un pays où brille toujours le soleil, où l'art est partout, mais où il n'y a d'argent nulle part pour l'artiste, depuis que Rome n'est plus que de nom seulement la reine du monde chrétien. Tantôt bien accueilli, tantôt chassé pour ma misère, je ne perdais point courage; j'écoutais les voix intérieures qui m'annonçaient la gloire! La musique me paraissait être dans l'enfance. Cette opinion, je l'ai conservée. Tout ce qui nous reste du monde musical antérieur au dix-septième siècle m'a prouvé que les anciens auteurs n'ont connu que la mélodie; ils ignoraient l'harmonie et ses immenses ressources. La musique est tout à la fois une science et un art : les racines qu'elle a dans la physique et les mathématiques en font une science; elle devient un art par l'inspiration qui emploie à son insu les théorèmes de la science. Elle tient à la physique par l'essence même de la substance qu'elle emploie, car le son est de l'air modifié; l'air est composé de principes, lesquels trouvent sans doute en nous des principes analogues qui leur répondent, sympathisent et s'agrandissent par le pouvoir de la pensée. Ainsi l'air doit contenir autant de particules d'élasticités différentes, et capables d'autant de vibrations de durées diverses qu'il y a de tons dans les corps sonores; et ces particules perçues par notre oreille, mises en œuvre par le musicien, répondent à des idées suivant nos organisations. Selon moi, la nature du son est identique à celle de la lumière. Le son est la lumière sous une autre forme : l'une et l'autre procèdent par des vibrations qui aboutissent à l'homme et qu'il transforme en pensées dans ses centres nerveux. La musique, de même que la peinture, emploie des corps qui ont la faculté de dégager telle ou telle propriété de la substance-mère, pour en composer des tableaux; en musique, les instruments font l'office des couleurs qu'emploie le peintre. Du moment où tout son produit par un corps sonore est toujours accompagné de sa tierce majeure et de sa quinte, qu'il affecte des grains de poussière placés sur un parchemin tendu, de manière à y tracer des figures d'une construction géométrique toujours les mêmes, suivant les différents volumes du son, régulières quand on fait un accord, mais sans formes exactes quand on produit des dissonances, je dis que la musique est un art tissu dans les entrailles mêmes de la nature; elle a ses lois physiques et mathématiques. Les lois physiques sont peu connues, les lois mathématiques le sont davantage; depuis qu'on a commencé à étudier leurs relations, on a créé l'harmonie, à laquelle nous avons dû Haydn, Mozart, Beethoven et Rossini, beaux génies qui certes ont produit une musique plus perfectionnée que celle de leurs devanciers, gens dont d'ailleurs le génie est incontestable. Les vieux maîtres chantaient au lieu de disposer de l'art et de la science, noble alliance qui permet de fondre en un tout les belles mélodies et la puissante harmonie. Or, si la découverte des lois mathématiques a donné ces quatre grands musiciens, où n'irions-nous pas si nous trouvions les lois physiques en vertu desquelles (saisissez bien ceci) nous

rassemblons, en plus ou moins grande quantité, suivant des proportions à rechercher, une certaine substance éthérée, répandue dans l'air, et qui nous donne la musique aussi bien que la lumière, les phénomènes de la végétation aussi bien que ceux de la zoologie! Comprenez-vous? Ces lois nouvelles armeraient le compositeur de pouvoirs nouveaux en lui offrant des instruments supérieurs aux instruments actuels, et peut-être une harmonie grandiose comparée à celle qui régit aujourd'hui la musique. Si chaque son modifié répond à une puissance, il faut la connaître pour marier toutes ces forces d'après leurs véritables lois, car les compositeurs travaillent sur des substances qui leur sont inconnues. Pourquoi l'instrument de métal et l'instrument de bois, le basson et le cor, se ressemblent-ils si peu tout en employant les mêmes substances, c'est-à-dire les gaz constituants de l'air? Leurs dissemblances procèdent d'une décomposition quelconque de ces gaz, ou d'une appréhension des principes qui leur sont propres et qu'ils renvoient modifiés, en vertu de facultés inconnues. Si nous connaissions ces facultés, ou la science ou l'art y gagnerait, et ce qui étend la science étend l'art. Eh bien, ces découvertes, je les ai flairées et je les ai faites. Oui, dit Gambara en s'animant, jusqu'ici l'homme a plutôt noté les effets que les causes! S'il pénétrait les causes, la musique deviendrait le plus grand de tous les arts. N'est-il pas celui qui pénètre le plus avant dans l'âme? Vous ne voyez que ce que la peinture vous montre, vous n'entendez que ce que le poëte vous dit; mais la musique va bien au delà! Ne forme-t-elle pas votre pensée, ne réveille-t-elle pas les souvenirs engourdis? Voici mille âmes dans une salle : un motif s'élance du gosier de la Pasta, dont l'exécution répond bien aux pensées qui brillaient dans l'âme de Rossini quand il écrivit son air. La phrase de Rossini transmise dans ces âmes y développe autant de poëmes différents : à celui-ci se montre une femme longtemps rêvée, à celui-là je ne sais quelle rive le long de laquelle il a cheminé, dont il revoit les saules traînants, l'onde claire et les espérances qui dansaient sous les berceaux feuillus; cette femme se rappelle les mille sentiments qui la torturèrent pendant une heure de jalousie; l'une pense aux vœux non satisfaits de son cœur et se peint avec les riches couleurs du rêve un être idéal à qui elle se livre en éprouvant les délices de la femme caressant sa chimère dans la mosaïque romaine; l'autre songe que le soir même elle réalisera quelque désir, et se plonge par avance dans le torrent des voluptés, en en recevant les ondes bondissantes sur sa poitrine en feu. La musique seule a la puisance de nous faire rentrer en nous-mêmes; les autres arts nous donnent des plaisirs excentriques. Mais je m'égare!... Telles furent mes premières idées, bien vagues, car un inventeur ne fait d'abord qu'entrevoir une sorte d'aurore. Je portais donc ces glorieuses idées au fond de mon bissac, elles me faisaient manger gaiement la croûte séchée que je trempais souvent dans l'eau des fontaines. Je travaillais, je composais des airs, et après les avoir exécutés sur un instrument quelconque, je reprenais mes courses à travers l'Italie. Enfin, à l'âge de vingt-deux ans, je vins habiter Venise, où je goûtai pour la première fois le calme, et me trouvai dans une situation supportable. J'y fis la connaissance d'un vieux noble vénitien à qui mes idées plurent, qui m'encouragea dans mes recherches, et me fit employer au théâtre de la Fenice. La vie était à bon marché, le logement coûtait peu. J'occupais un appartement dans ce palais Capello, d'où sortit un soir la fameuse Bianca, qui devint grande-duchesse de Toscane. Je me figurais que ma gloire inconnue partirait de là pour se faire aussi couronner quelque jour. Je passais les soirées au théâtre, et les journées au travail. J'eus un désastre. La représentation d'un opéra dans la partition duquel j'avais essayé ma musique fit *fiasco*. On ne comprit rien à ma musique des Martyrs. Donnez du Beethoven aux Italiens, ils n'y sont plus. Personne n'avait la patience d'attendre un effet préparé par des motifs différents que donnait chaque instrument, et qui devaient se rallier dans un grand ensemble. J'avais fondé quelques espérances sur l'opéra des Martyrs, car nous nous escomptons toujours le succès, nous autres amants de la bleue déesse! Quand on se croit destiné à produire de grandes choses, il est difficile de ne pas les laisser pressentir; le boisseau a toujours des fentes par où passe la lumière. Dans cette maison se trouvait la famille de ma femme, et l'espoir d'avoir la main de Marianna, qui me souriait souvent de sa fenêtre, avait beaucoup contribué à mes efforts. Je tombai dans une noire mélancolie en mesurant la profondeur de l'abîme où j'étais tombé, car j'entrevoyais clairement une vie de misère, une lutte constante où devait périr l'amour. Marianna fit comme le génie : elle sauta les pieds joints par-dessus toutes les difficultés. Je ne vous dirai pas le peu de bonheur qui dora le commencement de mes infortunes. Épouvanté de ma chute, je jugeai que l'Italie, peu compréhensive et endormie dans les flonflons de la routine, n'était point disposée à recevoir les innovations que je méditais; je songeai donc à l'Allemagne.

En voyageant dans ce pays, où j'allai par la Hongrie, j'écoutais les mille voix de la nature, et je m'efforçais de reproduire ces sublimes harmonies à l'aide d'instruments que je composais ou modifiais dans ce but. Ces essais comportaient des frais énor-

es qui eurent bientôt absorbé notre épargne. Ce t cependant notre plus beau temps, car je fus précié en Allemagne. Je ne connais rien de plus and dans ma vie que cette époque. Je ne saurais en comparer aux sensations tumultueuses qui 'assaillaient près de Marianna, dont la beauté re-tit alors un éclat et une puissance céleste. Faut-il dire? je fus heureux. Pendant ces heures de fai-esse, plus d'une fois je fis parler à ma passion le ngage des harmonies terrestres. Il m'arriva de mposer quelques-unes de ces mélodies qui res-mblent à des figures géométriques et que l'on ise beaucoup dans le monde où vous vivez. Aus-ôt que j'eus du succès, je rencontrai d'invinci-es obstacles multipliés par mes confrères, tous eins de mauvaise foi ou d'ineptie. J'avais entendu rler de la France comme d'un pays où les inno-tions étaient favorablement accueillies, je voulus aller; ma femme trouva quelques ressources, et us arrivâmes à Paris. Jusqu'alors on ne m'avait int ri au nez; mais dans cette affreuse ville il me llut supporter ce nouveau genre de supplice, au-uel la misère vint bientôt ajouter ses poignantes ngoisses. Réduits à nous loger dans ce quartier in-ct, nous vivons depuis plusieurs mois du seul avail de Marianna, qui a mis son aiguille au ser-ce des malheureuses prostituées qui font de cette e leur galerie. Marianna assure qu'elle a rencon-é chez ces pauvres femmes des égards et de la gé-érosité, ce que j'attribue à l'ascendant d'une vertu pure que le vice lui-même est contraint de la res-ecter.

— Espérez, lui dit Andrea. Peut-être êtes-vous rivé au terme de vos épreuves. En attendant que es efforts unis aux vôtres aient mis vos travaux à lumière, permettez à un compatriote, à un ar-iste comme vous, de vous offrir quelques avances ur l'infaillible succès de votre partition.

— Tout ce qui rentre dans les conditions de la e matérielle est du ressort de ma femme, lui ré-ondit Gambara, elle décidera de ce que nous pou-ons accepter sans rougir d'un galant homme tel ue vous paraissez l'être. Pour moi, qui de long-mps ne me suis laissé aller à de si longues confi-ences, je vous demande la permission de vous uitter. Je vois une mélodie qui m'invite: elle passe danse devant moi, nue et frissonnante comme ne belle fille qui demande à son amant les vête-ents qu'il tient cachés. Adieu, il faut que j'aille abiller une maîtresse, je vous laisse ma femme.

Il s'échappa comme un homme qui se reprochait 'avoir perdu un temps précieux, et Marianna em-arrassée voulut le suivre. Andrea n'osait la rete-ir. Giardini vint à leur secours à tous deux.

— Vous avez entendu, signorina, dit-il. Votre mari vous a laissé plus d'une affaire à régler avec le seigneur comte.

Marianna se rassit, mais sans lever les yeux sur Andrea, qui hésitait à lui parler.

— La confiance du signor Gambara, dit Andrea d'une voix émue, ne me vaudra-t-elle pas celle de sa femme? La belle Marianna refusera-t-elle de me faire connaître l'histoire de sa vie?

— Ma vie, répondit Marianna, ma vie est celle des lierres. Si vous voulez connaître l'histoire de mon cœur, il faut me croire aussi exempte d'or-gueil que dépourvue de modestie pour m'en de-mander le récit après ce que vous venez d'entendre.

— Et à qui le demanderais-je? s'écria le comte, chez qui la passion éteignait déjà tout esprit.

— A vous-même, répliqua Marianna. Ou vous m'avez déjà comprise, ou vous ne me comprendrez jamais. Essayez de vous interroger.

— J'y consens, mais vous m'écouterez. Cette main que je vous ai prise, vous la laisserez dans la mienne aussi longtemps que mon récit sera fidèle.

— J'écoute, dit Marianna.

— La vie d'une femme commence à sa première passion, dit Andrea; ma chère Marianna a com-mencé à vivre seulement du jour où elle a vu pour la première fois Paolo Gambara. Il lui fallait une passion profonde à savourer, il lui fallait surtout quelque intéressante faiblesse à protéger, à soutenir. La belle organisation de femme dont elle est douée appelle peut-être moins encore l'amour que la ma-ternité. Vous soupirez, Marianna? J'ai touché une des plaies vives de votre cœur. C'était un beau rôle à prendre pour vous, si jeune, que celui de pro-tectrice d'une belle intelligence égarée. Vous vous disiez: Il sera mon génie, moi je serai sa raison, à nous deux nous ferons cet être presque divin qu'on appelle un ange, cette sublime créature qui jouit et comprend, sans que la sagesse étouffe l'amour. Puis, dans le premier élan de la jeunesse, vous avez entendu ces mille voix de la nature que le poëte voulait reproduire. L'enthousiasme vous saisissait quand il étalait devant vous ces trésors de poésie dont il cherchait en vain la formule dans le langage sublime mais borné de la musique, et vous l'admi-riez pendant qu'une exaltation délirante l'emportait loin de vous, mais vous aimiez à croire que toute cette énergie déviée serait enfin ramenée à l'amour. Vous ignoriez l'empire tyrannique et jaloux que la pensée exerce sur les cerveaux qui s'éprennent d'a-mour pour elle. Gambara s'était donné, avant de vous connaître, à l'orgueilleuse et entière maîtresse à qui vous l'avez disputé en vain jusqu'à ce jour. Un seul instant vous avez entrevu le bonheur. Re-tombé des hauteurs où son esprit planait sans cesse, il s'étonna de trouver la réalité si douce,

vous avez pu croire que sa folie s'endormirait dans les bras de l'amour. Mais bientôt la musique reprit sa proie. Le mirage éblouissant qui vous avait tout à coup transportée au milieu des délices d'une passion partagée rendit plus morne et plus aride la voie solitaire où vous vous étiez engagée. Dans le récit que votre mari vient de nous faire, comme dans le contraste frappant de vos traits et des siens, j'ai entrevu les secrètes angoisses de votre vie, les douloureux mystères de cette union mal assortie dans laquelle vous avez pris le lot des souffrances. Si votre conduite fut toujours aussi héroïque, si votre énergie ne se démentit pas une fois dans l'exercice de vos devoirs pénibles, peut-être dans le silence de vos nuits solitaires, ce cœur dont les battements soulèvent en ce moment votre poitrine murmura-t-il plus d'une fois! Votre plus cruel supplice fut la grandeur même de votre époux : moins noble, moins pur, vous eussiez pu l'abandonner ; mais ses vertus soutenaient les vôtres : entre votre héroïsme et le sien vous vous demandiez qui céderait le dernier. Vous poursuiviez la réelle grandeur de votre tâche, comme il poursuivait sa chimère. Si le seul amour du devoir vous eût soutenue et guidée, peut-être le triomphe vous eût-il semblé plus facile ; il vous eût suffi de tuer votre cœur et de transporter votre vie dans le monde des abstractions, la religion eût absorbé le reste, et vous eussiez vécu dans une idée, comme les saintes femmes qui éteignent au pied de l'autel les instincts de la nature. Mais le charme répandu sur toute la personne de votre Paul, l'élévation de son esprit, les rares et touchants témoignages de sa tendresse, vous rejetaient sans cesse hors de ce monde idéal, où la vertu voulait vous retenir, ils exaltaient en vous des forces sans cesse épuisées à lutter contre le fantôme de l'amour. Vous ne doutiez point encore! les moindres lueurs de l'espérance vous entraînaient à la poursuite de votre douce chimère. Enfin les déceptions de tant d'années vous ont fait perdre patience, elle eût depuis longtemps échappé à un ange. Aujourd'hui cette apparence si longtemps pousuivie est une ombre et non un corps. Une folie qui touche au génie de si près doit être incurable en ce monde. Frappée de cette pensée, vous avez songé à toute votre jeunesse, sinon perdue, au moins sacrifiée ; vous avez alors amèrement reconnu l'erreur de la nature qui vous avait donné un père quand vous appeliez un époux. Vous vous êtes demandé si vous n'aviez pas outre-passé les devoirs de l'épouse en vous gardant tout entière à cet homme qui se réservait à la science. Marianna, laissez-moi votre main, tout ce que j'ai dit est vrai. Et vous avez jeté les yeux autour de vous ; mais vous étiez alors à Paris, et non en Italie, où l'on sait si bien aimer.

— Oh ! laissez-moi achever ce récit, s'écria Marianna, j'aime mieux dire moi-même ces choses. Je serai franche, je sens maintenant que je parle à mon meilleur ami. Oui, j'étais à Paris, quand se passait en moi tout ce que vous venez de m'expliquer si clairement ; mais quand je vous vis, j'étais sauvée, en n'ayant rencontré nulle part l'amour rêvé depuis mon enfance : mon costume et mon aspect me soustrayaient aux regards des hommes comme vous. Quelques jeunes gens à qui leur situation ne permettait pas de m'insulter me devinrent plus odieux encore par la légèreté avec laquelle ils me traitaient : les uns bafouaient mon mari comme un vieillard ridicule, d'autres cherchaient bassement à gagner ses bonnes grâces pour le trahir ; tous parlaient de m'en séparer, aucun ne comprenait le culte que j'ai voué à cette âme, qui n'est si loin de nous que parce qu'elle est près du ciel, à cet ami, à ce frère que je veux toujours servir. Vous seul avez compris le lien qui m'attache à lui, n'est-ce pas? Dites-moi que vous vous êtes pris pour mon Paul d'un intérêt sincère et sans arrière-pensée...

— J'accepte ces éloges, interrompit Andrea ; mais n'allez pas plus loin, ne me forcez pas de vous démentir. Je vous aime, Marianna, comme on aime dans ce beau pays où nous sommes nés l'un et l'autre ; je vous aime de toute mon âme et de toutes mes forces, mais avant de vous offrir cet amour, je veux me rendre digne du vôtre. Je tenterai un dernier effort pour vous rendre l'homme que vous aimez depuis l'enfance, l'homme que vous aimerez toujours. En attendant le succès ou la défaite, acceptez sans rougir l'aisance que je veux lui donner. Demain nous irons ensemble choisir un logement pour lui. M'estimez-vous assez pour m'associer aux fonctions de votre tutelle?

Marianna, étonnée de cette générosité, tendit la main au comte, qui sortit en s'efforçant d'échapper aux civilités du signor Giardini et de sa femme.

III

OPÉRA DE MAHOMET.

Le lendemain, le comte fut introduit par Giardini dans l'appartement des deux époux. Quoique l'esprit élevé de son amant lui fût déjà connu, car il est certaines âmes qui se pénètrent promptement, Marianna était trop bonne femme de ménage pour ne pas laisser percer l'embarras qu'elle éprouvait à recevoir un si grand seigneur dans une si pauvre

ambre. Tout y était fort propre; elle avait passé matinée entière à épousseter son étrange mobi- r, œuvre du signor Giardini, qui l'avait construit ses moments de loisir avec les débris des instru- ents rebutés par Gambara. Andrea n'avait jamais n vu de si extravagant. Pour se maintenir dans e gravité convenable, il cessa de regarder un lit otesque pratiqué par le malicieux cuisinier dans caisse d'un vieux clavecin, et reporta ses yeux r le lit de Marianna, étroite couchette dont l'uni- e matelas était couvert d'une mousseline blan- e, aspect qui lui inspira des pensées tout à la fois stes et douces. Il voulut parler de ses projets et l'emploi de la matinée, mais l'enthousiaste Gam- ra, croyant avoir enfin rencontré un bénévole diteur, s'empara du comte et le contraignit d'é- uter l'opéra qu'il avait écrit pour Paris.

— Et d'abord, monsieur, dit Gambara, permet- -moi de vous apprendre en deux mots le sujet. , les gens qui reçoivent les impressions musicales les développent pas en eux-mêmes, comme la re- ion nous enseigne à développer par la prière les tes saints; il est donc bien difficile de leur faire mprendre qu'il existe dans la nature une musique rnelle, une mélodie suave, une harmonie par- te, troublée seulement par les révolutions indé- ndantes de la volonté divine, comme les passions sont de la volonté des hommes. Je devais donc uver un cadre immense où pussent tenir les effets les causes, car ma musique a pour but d'offrir e peinture de la vie des nations prise à son point vue le plus élevé. Mon opéra dont j'ai composé *libretto*, car un poëte n'eût rien compris au sujet, brasse la vie de Mahomet, personnage en qui les gies de l'antique sabéisme et la poésie orientale la religion juive se sont résumées, pour produire des plus grands poëmes humains, la domination Arabes. Certes, Mahomet a emprunté des Juifs lée du gouvernement absolu, et des religions storales ou sabéiques le mouvement progressif i a créé le brillant empire des califes. Sa destinée it écrite dans sa naissance même; il eut pour re un païen et pour mère une juive. Ah, pour être nd musicien, mon cher comte, il faut être aussi s-savant. Sans instruction, point de couleur lo- e, point d'idées dans la musique. Le composi- ır qui chante pour chanter est un artisan et non artiste. Ce magnifique opéra continue la grande ıvre que j'avais entreprise. Mon premier opéra ppelait LES MARTYRS, et j'en dois faire un troi- me de LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE. Vous saisissez la auté de cette triple composition et ses ressources diverses : *les Martyrs*, *Mahomet*, *la Jérusalem!* Dieu de l'Occident, celui de l'Orient, et la lutte leurs religions autour d'un tombeau. Mais ne parlons pas de mes grandeurs à jamais perdues! Voici le sommaire de mon opéra. Le premier acte offre Mahomet facteur chez Cadhige, riche veuve chez laquelle l'a placé son oncle; il est amoureux et ambitieux; chassé de la Mecque, il s'enfuit à Médine, et date son ère de sa fuite (*l'hégire*). Le second montre Mahomet prophète et fondant une religion guerrière. Le troisième présente Mahomet dégoûté de tout, ayant épuisé la vie, et dérobant le secret de sa mort pour devenir un dieu, dernier effort de l'orgueil humain. Vous allez juger de ma manière d'exprimer par des sons un grand fait que la poésie ne saurait rendre qu'imparfaitement par des mots.

Gambara se mit à son piano d'un air recueilli, et sa femme lui apporta les volumineux papiers de sa partition qu'il n'ouvrit point.

— Tout l'opéra, dit-il, repose sur une basse comme sur un riche terrain. Mahomet devait avoir une majestueuse voix de basse, et sa première femme avait nécessairement une voix de contralto : elle était vieille, elle avait vingt ans. Attention, voici l'ouverture! Elle commence (*ut mineur*) par un *andante* (*trois temps*). Entendez-vous la mélancolie de l'ambitieux que ne satisfait pas l'amour? A travers ses plaintes, par une transition au ton relatif (*mi bémol*, *allegro quatre temps*) percent les cris de l'amoureux épileptique, ses fureurs et quelques motifs guerriers, car le sabre tout-puissant des califes commence à luire à ses yeux. Les beautés de la femme unique lui donnent le sentiment de cette pluralité d'amour qui nous frappe tant dans *Don Juan*. En entendant ces motifs, n'entrevoyez-vous pas le paradis de Mahomet? Mais voici : (*la bémol majeur, six-huit*), un *cantabile* capable d'épanouir l'âme la plus rebelle à la musique : Cadhige a compris Mahomet! Elle annonce au peuple les entrevues du prophète avec l'ange Gabriel (*maëstoso sostenuto en fa mineur*). Les magistrats, les prêtres, le pouvoir et la religion, qui se sentent attaqués par le novateur, comme Socrate et Jésus-Christ attaquaient des pouvoirs et des religions expirantes ou usées, poursuivent Mahomet et le chassent de la Mecque (*strette en ut majeur*). Arrive ma belle dominante (*sol quatre temps*) : l'Arabie écoute le prophète, les cavaliers arrivent (*sol majeur, mi bémol, si bémol, sol mineur! toujours quatre temps*). L'avalanche d'hommes grossit! Le faux prophète a commencé sur une peuplade ce qu'il va faire sur le monde (*sol, sol*). Il promet une domination universelle aux Arabes, on le croit parce qu'il est inspiré. Le crescendo commence (*par cette même dominante*). Voici quelques fanfares (*en ut majeur*), des cuivres plaqués sur l'harmonie qui se détachent et se font jour pour exprimer les premiers triomphes. Médine est conquise au prophète et l'on mar-

che sur la Mecque (*explosion en ut majeur*). Les puissances de l'orchestre se développent comme un incendie, tout instrument parle, voici des torrents d'harmonie. Tout à coup le *tutti* est interrompu par un gracieux motif (*une tierce mineure*). Écoutez le dernier cantilène de l'amour dévoué! La femme qui a soutenu le grand homme meurt en lui cachant son désespoir, elle meurt dans le triomphe de celui chez qui l'amour est devenu trop immense pour s'arrêter à une femme, elle l'adore assez pour se sacrifier à la grandeur qui la tue! Quel amour de feu! Voici le désert qui envahit le monde (*l'ut majeur reprend*). Les forces de l'orchestre reviennent et se résument dans une terrible quinte partie de la basse fondamentale qui expire. Mahomet s'ennuie, il a tout épuisé! le voilà qui veut mourir dieu! L'Arabie l'adore et prie, et nous retombons dans mon premier thème de mélancolie (*par l'ut mineur*) au lever du rideau.

— Ne trouvez-vous pas, dit Gambara en cessant de jouer et se retournant vers le comte, dans cette musique vive, heurtée, bizarre, mélancolique et toujours grande, l'expression de la vie d'un épileptique enragé de plaisir, ne sachant ni lire ni écrire, faisant de chacun de ses défauts un degré pour le marchepied de ses grandeurs, tournant ses fautes et ses malheurs en triomphes? N'avez-vous pas eu l'idée de sa séduction exercée sur un peuple avide et amoureux, dans cette ouverture, échantillon de l'opéra?

D'abord calme et sévère, le visage du maëstro sur lequel Andrea avait cherché à deviner les idées qu'il exprimait d'une voix inspirée et qu'un amalgame indigeste de notes ne permettait pas d'entrevoir, s'était animée par degrés et avait fini par prendre une expression passionnée qui réagit sur Marianna et sur le cuisinier. Marianna, trop vivement affectée par les passages où elle reconnaissait sa propre situation, n'avait pu cacher l'expression de son regard à Andrea.

Gambara s'essuya le front, lança son regard avec tant de force vers le plafond, qu'il sembla le percer et s'élever jusqu'aux cieux. — Vous avez vu le péristyle, dit-il, nous entrons maintenant dans le palais. L'opéra commence.

Premier acte. Mahomet seul, sur le devant de la scène, commence par un air (*fa naturel, quatre temps*) interrompu par un chœur de chameliers qui sont auprès d'un puits dans le fond du théâtre (*ils font une opposition dans le rhythme. Douze-huit*). Quelle majestueuse douleur! elle attendrira les femmes les plus évaporées en pénétrant leurs entrailles si elles n'ont pas de cœur. N'est-ce pas la mélodie du génie contraint?

Au grand étonnement d'Andrea, car Marianna y était habituée, Gambara contractait si violemment son gosier, qu'il n'en sortait que des sons étouffés assez semblables à ceux que lance un chien de garde enroué. La légère écume qui vint blanchir les lèvres du compositeur fit frémir Andrea.

— Sa femme arrive (*la mineur*). Quel duo magnifique! Dans ce morceau j'exprime comment Mahomet a la volonté, comment sa femme a l'intelligence. Cadhige y annonce qu'elle va se dévouer à une œuvre qui lui ravira l'amour de son jeune mari. Mahomet veut conquérir le monde, elle l'a deviné, elle l'a secondé en persuadant au peuple de la Mecque que les attaques d'épilepsie de son mari sont les effets de son commerce avec les anges. Chœur des premiers disciples de Mahomet qui viennent lui promettre leurs secours (*ut dièse mineur, sotto voce*). Mahomet sort pour aller trouver l'ange Gabriel (*récitatif en fa majeur*). Sa femme encourage le chœur. (*Air coupé par les accompagnements du chœur. Des bouffées de voix soutiennent le chant large et majestueux de Cadhige. La majeur.*) Abdallah, le père d'Aiesha, seule fille que Mahomet ait trouvée vierge et dont par cette raison le prophète changea le nom en celui d'Aboubecker (*père de la pucelle*), s'avance avec Aiesha, et se détache du chœur (*par des phrases qui dominent le reste des voix et qui soutiennent l'air de Cadhige en s'y joignant, en contre-point*). Omar, père d'Hafsa, autre fille que doit posséder Mahomet, imite l'exemple d'Aboubecker, et vient avec sa fille former un quintetto. La vierge Aiesha est un primo soprano, Hafsa fait le second soprano. Aboubecker est une basse-taille, Omar est un baryton. Mahomet reparaît inspiré. Il chante son premier air de bravoure qui commerce le finale (*mi majeur*), il promet l'empire du monde à ses premiers croyants. Le prophète aperçoit les deux filles, et par une transition douce (*de si majeur en sol majeur*) il leur adresse des phrases amoureuses. Ali, cousin de Mahomet, et Khaled, son plus grand général, deux ténors, arrivent et annoncent la persécution : les magistrats, les soldats, les seigneurs ont proscrit le prophète (*récitatif*). Mahomet s'écrie dans une invocation (*en ut*) que l'ange Gabriel est avec lui et montre un pigeon qui s'envole. Le chœur des croyants répond par des accents de dévouement sur une modulation (*en si majeur*). Les soldats, les magistrats, les grands arrivent (*tempo di marcia; quatre temps en si majeur*). Lutte entre les deux chœurs (*stretto en mi majeur*). Mahomet (*par une succession de septièmes diminuées descendante*) cède à l'orage et s'enfuit. La couleur sombre et farouche de ce finale est nuancée par les motifs des trois femmes qui présagent à Mahomet son triomphe et dont les phrases se trouveront développées au troisième

, dans la scène où Mahomet savoure les délices sa grandeur.

In ce moment des pleurs vinrent aux yeux de nbara, qui, après un moment d'émotion, s'écria : Deuxième acte !

— Voici la religion instituée. Les Arabes gardent ente de leur prophète qui consulte Dieu. (*Chœur a mineur.*) Mahomet paraît (*prière en fa*). Quelle lante et majestueuse harmonie plaquée sous ce nt où j'ai peut-être reculé les bornes de la mélo- Ne fallait-il pas exprimer les merveilles de ce nd mouvement d'hommes qui a créé une musi- , une architecture, une poésie, un costume et mœurs? En l'entendant, vous vous promenez les arcades du Généralife, sous les voûtes sculp- de l'Alhambra ! Les fioritures de l'air peignent élicieuse architecture moresque et les poésies de e religion galante et guerrière qui devait s'op- er à la guerrière et galante chevalerie des chré- s. Quelques cuivres se réveillent à l'orchestre et oncent les premiers triomphes (*par une cadence pue*). Les Arabes l'adorent (*mi bémol majeur*). vée de Khaled, d'Amrou et d'Ali par un *tempo marcia*. Les armées des croyants ont pris des s et soumis les trois Arabies ! Quel pompeux tatif ! Mahomet les récompense en leur donnant illes. (Ici, dit-il d'un air piteux, il y a un de ces bles ballets qui coupent le fil des plus belles édies musicales !) Mais Mahomet (*si mineur*) ve l'opéra par sa grande prophétie qui com- ce chez ce pauvre monsieur de Voltaire par ce :

Le temps de l'Arabie est à la fin venu.

le est interrompue par le chœur des Arabes nphants (*douze-huit accéléré*). Les clairons, les res reparaissent avec les tribus qui arrivent en e. Fête générale où toutes les voix concourent e après l'autre, et où Mahomet proclame sa po- mie. Au milieu de cette gloire la femme qui a servi Mahomet se détache par un air magnifique *majeur*).

— Et moi, dit-elle, moi, ne serais-je donc plus ée?

— Il faut nous séparer; tu es une femme et je un prophète ; je puis avoir des esclaves, mais d'égal !

coutez ce duo (*sol dièse mineur*) ! Quels déchi- ents ! La femme comprend la grandeur qu'elle evée de ses mains, elle aime assez Mahomet pour acrifier à sa gloire, elle l'adore comme un Dieu le juger, et sans un murmure. Pauvre femme, première dupe et la première victime ! Quel thème pour le final (*si majeur*) que cette douleur, brodée en couleurs si brunes sur le fond des acclamations du chœur, et mariée aux accents de Mahomet abandonnant sa femme comme un instrument inutile, mais faisant voir qu'il ne l'oubliera jamais ! Quelles triomphantes girandoles, quelles fusées de chants joyeux et perlés élancent les deux jeunes voix (*primo et secondo soprano*) d'Aiesha et d'Hafsa, soutenues par Ali et sa femme, par Omar et Abou-becker ! Pleurez, réjouissez-vous ! Triomphes et larmes ! Voilà la vie.

Marianna ne put retenir ses pleurs. Andrea fut tellement ému, que ses yeux s'humectèrent légèrement. Le cuisinier napolitain qu'ébranla la communication magnétique des idées exprimées par les spasmes de la voix de Gambara, s'unit à cette émotion. Le musicien se retourna, vit ce groupe et sourit.

— Vous me comprenez enfin ! s'écria-t-il.

Jamais triomphateur mené pompeusement au Capitole, dans les rayons pourpres de la gloire, aux acclamations de tout un peuple, n'eut pareille expression en sentant poser la couronne sur sa tête. Le visage du musicien étincelait comme celui d'un saint martyr. Personne ne dissipa son erreur. Un horrible sourire effleura les lèvres de sa femme. Le comte fut épouvanté par la naïveté de cette folie.

Troisième acte ! dit l'heureux compositeur en se rasseyant au piano. (*Andantino solo.*) Mahomet malheureux dans son sérail, entouré de femmes. Quatuor de houris (*en la majeur*). Quelles pompes ! quels chants de rossignols heureux ! Modulations (*fa dièse mineur*). Le thème se représente (*sur la dominante mi pour reprendre en la majeur*). Les voluptés se groupent et se dessinent afin de produire leur opposition au sombre finale du premier acte. Après les danses, Mahomet se lève et chante un grand air de bravoure (*fa mineur*), pour regretter l'amour unique et dévoué de sa première femme en s'avouant vaincu par la polygamie. Jamais musicien n'a eu pareil thème. L'orchestre et le chœur des femmes expriment les joies des houris, tandis que Mahomet revient à la mélancolie qui a ouvert l'opéra.

— Où est Beethoven, s'écria Gambara, pour que je sois bien compris dans ce retour prodigieux de tout l'opéra sur lui-même ? Comme tout s'est appuyé sur la basse ! Beethoven n'a pas construit autrement sa symphonie en ut. Mais son mouvement héroïque est purement instrumental, au lieu qu'ici mon mouvement héroïque est appuyé par un sextuor des plus belles voix humaines, et par un chœur des croyants qui veillent à la porte de la maison sainte. J'ai toutes les richesses de la mélodie et de l'harmonie, un orchestre et des voix ! Entendez l'expression de toutes

les existences humaines, riches ou pauvres : *la lutte, le triomphe et l'ennui !* Ali arrive, l'Alcoran triomphe sur tous les points (*duo en ré mineur*). Mahomet se confie à ses deux beaux-pères, il est las de tout, il veut abdiquer le pouvoir et mourir inconnu pour consolider son œuvre. Magnifique sextuor (*si bémol majeur*). Il fait ses adieux (*solo en fa naturel*). Ses deux beaux-pères institués ses vicaires (*califes*) appellent le peuple. Grande marche triomphale. Prière générale des Arabes agenouillés devant la maison sainte (*kasba*) d'où s'envole le pigeon (*même tonalité*). La prière faite par soixante voix, et commandée par les femmes (*en si bémol*), couronne cette œuvre gigantesque où la vie des nations et de l'homme est exprimée. Vous avez eu toutes les émotions humaines et divines.

Andrea contemplait Gambara dans un étonnement stupide. Si d'abord il avait été saisi par l'horrible ironie que présentait cet homme en exprimant les sentiments de la femme de Mahomet sans les reconnaître chez Marianna, la folie du mari fut éclipsée par celle du compositeur. Il n'y avait pas l'apparence d'une idée poétique ou musicale dans l'étourdissante cacophonie qui frappait les oreilles : les principes de l'harmonie, les premières règles de la composition étaient totalement étrangères à cette informe création. Au lieu de la musique savamment enchaînée que nommait Gambara, ses doigts produisaient une succession de quintes, de septièmes et d'octaves, de tierces majeures, et des marches de quarte sans sixte à la basse, réunion de sons discordants jetés au hasard qui semblait combinée pour déchirer les oreilles les moins délicates. Il est difficile d'exprimer cette bizarre exécution, car il faudrait des mots nouveaux pour cette musique nouvelle. Péniblement affecté de la folie de ce brave homme, Andrea rougissait et regardait à la dérobée Marianna, qui, pâle et les yeux baissés, ne pouvait retenir ses larmes. Au milieu de son brouhaha de notes, Gambara avait lancé de temps en temps des exclamations qui décelaient le ravissement de son âme : il s'était pâmé d'aise, il avait souri à son piano, l'avait regardé avec colère, lui avait tiré la langue, expression à l'usage des inspirés ; enfin il paraissait enivré de la poésie dont sa tête était pleine et qu'il s'était vainement efforcé de traduire. Les étranges discordances qui hurlaient sous ses doigts avaient évidemment résonné dans son oreille comme de célestes harmonies. Certes, au regard inspiré de ses yeux bleus ouverts sur un autre monde, à la rose lueur qui colorait ses joues, et surtout à cette sérénité divine que l'extase répandait sur ses traits si nobles et si fiers, un sourd aurait cru assister à l'improvisation de quelque grand artiste. Cette illusion eût été d'autant plus naturelle que l'exécution de cette musique insensée exigeait une habileté merveilleuse pour se rompre à un pareil doigté. Gambara avait dû travailler pendant plusieurs années. Ses mains n'étaient pas d'ailleurs seules occupées, la complication des pédales imposait à tout son corps une perpétuelle agitation ; aussi la sueur ruisselait-elle sur son visage pendant qu'il travaillait à enfler un crescendo de tous les faibles moyens que l'ingrat instrument mettait à son service : il avait trépigné, soufflé, hurlé ; ses doigts avaient égalé en prestesse la double langue d'un serpent ; enfin, au dernier hurlement du piano, il s'était jeté en arrière et avait laissé tomber sa tête sur le dos de son fauteuil.

— Par Bacchus ! je suis tout étourdi, s'écria le comte en sortant, un enfant dansant sur un clavier ferait de meilleure musique.

— Assurément, le hasard n'éviterait pas l'accord de deux notes avec autant d'adresse que ce diable d'homme l'a fait pendant une heure, dit Giardini.

— Comment l'admirable régularité des traits de Marianna ne s'altère-t-elle point à l'audition continuelle de ces effroyables discordances ? se demanda le comte. Marianna est menacée d'enlaidir.

— Seigneur, il faut l'arracher à ce danger ! s'écria Giardini.

— Oui, dit Andrea, j'y ai songé. Mais, pour reconnaître si mes projets ne reposent point sur une fausse base, j'ai besoin d'appuyer mes soupçons sur une expérience. Je reviendrai pour examiner les instruments qu'il a inventés. Ainsi demain, après le dîner, nous ferons un médianoche, et j'enverrai moi-même le vin et les friandises nécessaires.

Le cuisinier s'inclina. La journée suivante fut employée par le comte à faire arranger l'appartement qu'il destinait au pauvre ménage de l'artiste. Le soir il vint et trouva, selon ses instructions, ses vins et ses gâteaux servis avec une espèce d'apprêt par Marianna et par le cuisinier. Gambara lui montra triomphalement les petits tambours sur lesquels étaient des grains de poudre à l'aide desquels il faisait ses observations sur les différentes natures des sons émis par les instruments.

— Voyez-vous, lui dit-il, par quels moyens simples j'arrive à prouver une grande proposition. L'acoustique me révèle ainsi des actions analogues de son sur tous les objets qu'il affecte. Toutes les harmonies partent d'un centre commun et conservent entre elles d'intimes relations ; ou plutôt l'harmonie, une comme la lumière, est décomposée par nos arts comme le rayon par le prisme.

Puis il lui présentait l'un après l'autre des instruments construits d'après ses lois, en expliquant les changements qu'il introduisait dans leur contexture. Enfin il lui annonça, non sans emphase,

il couronnerait cette séance préliminaire, bonne
t au plus à satisfaire la curiosité de l'œil, en lui
ant entendre un instrument qui pouvait rem-
:er un orchestre entier, et qu'il nommait *Pan-
monicon.*

— Si c'est celui qui est dans cette cage et qui
ıs attire les plaintes du voisinage quand vous y
vaillez, dit Giardini, vous n'en jouerez pas long-
ıps, le commissaire de police viendra bientôt.
ensez-vous?

— Si ce pauvre fou reste, dit Gambara à l'oreille
comte, il me sera impossible de jouer.

Le comte éloigna le cuisinier en lui promettant
: récompense, s'il voulait guetter au dehors afin
mpêcher les patrouilles ou les voisins d'interve-
. Le cuisinier, qui ne s'était pas épargné en ver-
t à boire à Gambara, consentit. Sans être ivre, le
npositeur était dans cette situation où toutes les
ces intellectuelles sont surexcitées, où les pa-
s d'une chambre deviennent lumineuses, où les
nsardes n'ont plus de toits, où l'âme voltige dans
nonde des esprits. Marianna dégagea, non sans
ne, de ses couvertures un instrument aussi grand
un piano à queue, mais ayant un buffet supé-
ır de plus. Cet instrument bizarre offrait, outre
buffet et sa table, les pavillons de quelques in-
ments à vent et les becs aigus de quelques
aux.

— Jouez-moi, je vous prie, cette prière que vous
es être si belle et qui termine votre opéra, dit le
nte.

Au grand étonnement de Marianna et d'Andrea,
mbara commença par plusieurs accords qui dé-
èrent un grand maître. A leur étonnement suc-
la d'abord une admiration mêlée de surprise,
is une complète extase au milieu de laquelle ils
blièrent et le lieu et l'homme. Les effets d'or-
:stre n'eussent pas été si grandioses que le furent
sons des instruments à vent qui rappelaient
rgue et s'unirent merveilleusement aux richesses
rmoniques des instruments à cordes; mais l'état
parfait dans lequel se trouvait cette singulière
chine arrêtait les développements du composi-
ır, dont la pensée parut alors plus grande. Souvent
perfection dans les œuvres d'art empêche l'âme
les agrandir. N'est-ce pas le procès gagné par
squisse contre le tableau fini, au tribunal de ceux
i achèvent l'œuvre par la pensée, au lieu de l'ac-
pter toute faite? La musique la plus pure et la
ıs suave que le comte eût jamais entendue s'é-
'a sous les doigts de Gambara comme un nuage
ıcens au-dessus d'un autel. Sa voix redevint
ıne. Loin de nuire à cette riche mélodie, son or-
ne l'expliqua, la fortifia, la dirigea, comme la
ix atone et chevrotante d'un habile lecteur, comme
l'était Andrieux, étendait le sens d'une sublime scène de Corneille ou de Racine en y ajoutant une poésie intime. Cette musique digne des anges accusait les trésors cachés dans cet immense opéra, qui ne pouvait jamais être compris, tant que cet homme persisterait à s'expliquer dans son état de raison. Également partagés entre la musique et la surprise que leur causait cet instrument aux cent voix, dans lequel un étranger aurait pu croire que le facteur avait caché des jeunes filles invisibles, tant les sons avaient par moments d'analogie avec la voix humaine, le comte et Marianna n'osaient se communiquer leurs idées ni par le regard ni par la parole. Le visage de Marianna était éclairé par une magnifique lueur d'espérance qui lui rendit les splendeurs de la jeunesse. Cette renaissance de sa beauté, qui s'unissait à la lumineuse apparition du génie de son mari, nuança d'un nuage de chagrin les délices que cette heure mystérieuse donnait au comte.

— Vous êtes notre bon génie, lui dit Marianna. Je suis tentée de croire que vous l'inspirez, car moi, qui ne le quitte point, je n'ai jamais entendu pareille chose.

— Et les adieux de Cadhige! s'écria Gambara, qui chanta la cavatine à laquelle il avait donné la veille l'épithète de sublime, et qui fit pleurer les deux amants, tant elle exprimait bien le dévouement le plus élevé de l'amour.

— Qui a pu vous dicter ces chants? lui demanda le comte.

— L'esprit! s'écria Gambara. Quand il apparaît, tout me semble en feu. Je vois les mélodies face à face, belles et fraîches, colorées comme des fleurs; elles rayonnent, elles retentissent, et j'écoute, mais il faut un temps infini pour les reproduire.

— Encore! dit Marianna.

Gambara, qui n'éprouvait aucune fatigue, joua sans efforts ni grimaces; il exécuta son ouverture avec un si grand talent et découvrit des richesses musicales si nouvelles, que le comte ébloui finit par croire à une magie semblable à celle que déploient Paganini et Listz, exécution qui, certes, change toutes les conditions de la musique en en faisant une poésie au-dessus des créations musicales.

— Eh bien, Votre Excellence le guérira-t-elle? demanda le cuisinier quand Andrea descendit.

— Je le saurai bientôt, répondit le comte. L'intelligence de cet homme a deux fenêtres, l'une fermée sur le monde, l'autre ouverte sur le ciel : la première est la musique, la seconde est la poésie; jusqu'à ce jour il s'est obstiné à rester devant la fenêtre bouchée, il faut le conduire à l'autre. Vous le premier m'avez mis sur la voie, Giardini, en me disant que votre hôte raisonne plus juste dès qu'il a bu quelques verres de vin.

— Oui, s'écria le cuisinier, et je devine le plan de Votre Excellence.

— S'il est encore temps de faire tonner la poésie à ses oreilles, au milieu des accords d'une belle musique, il faut le mettre en état d'entendre et de juger. Or, l'ivresse peut seule venir à mon secours. M'aiderez-vous à le griser, mon cher? cela ne vous fera-t-il pas de mal à vous-même?

— Comment l'entend Votre Excellence?

Andrea s'en alla sans répondre, mais en riant de la perspicacité qui restait à ce fou.

Le lendemain, il vint chercher Marianna, qui avait passé la matinée à se composer une toilette simple mais convenable, et qui avait dévoré toutes ses économies. Ce changement eût dissipé l'illusion d'un homme blasé, mais chez le comte, le caprice était devenu passion. Dépouillée de sa poétique misère et transformée en simple bourgeoise, Marianna le fit rêver au mariage, il lui donna la main pour monter dans un fiacre et lui fit part de son projet. Elle approuva tout, heureuse de trouver son amant encore plus grand, plus généreux, plus désintéressé qu'elle ne l'espérait. Elle arriva dans un appartement où Andrea s'était plu à rappeler son souvenir à son amie par quelques-unes de ces recherches qui séduisent les femmes les plus vertueuses.

— Je ne vous parlerai de mon amour qu'au moment où vous désespérerez de votre Paul, dit le comte à Marianna en revenant rue Froidmanteau. Vous serez témoin de la sincérité de mes efforts; s'ils sont efficaces, peut-être ne saurai-je pas me résigner à mon rôle d'ami, mais alors je vous fuirai, Marianna. Si je me sens assez de courage pour travailler à votre bonheur, je n'aurai pas assez de force pour le contempler.

— Ne parlez pas ainsi, les générosités ont leur péril aussi, répondit-elle en retenant mal ses larmes. Mais quoi, vous me quittez déjà!

— Oui, dit Andrea, soyez heureuse sans distraction.

S'il fallait croire le cuisinier, le changement d'hygiène fut favorable aux deux époux. Tous les soirs après boire, Gambara paraissait moins absorbé, causait davantage et plus posément; il parlait enfin de lire les journaux. Andrea ne put s'empêcher de frémir en voyant la rapidité inespérée de son succès. Quoique ses angoisses lui révélassent la force de son amour, elles ne le firent point chanceler dans sa vertueuse résolution. Il vint un jour reconnaître les progrès de cette singulière guérison. Si l'état de son malade lui causa d'abord quelque joie, elle fut troublée par la beauté de Marianna, à qui l'aisance avait rendu tout son éclat. Il revint dès lors chaque soir engager des conversations douces et sérieuses où il apportait les clartés d'une opposition mesurée aux singulières théories de Gambara. Il profitait de la merveilleuse lucidité dont l'esprit de ce dernier jouissait sur tous les points qui n'avoisinaient pas de trop près sa folie, pour lui faire admettre sur les diverses branches de l'art des principes également applicables plus tard à la musique. Tout allait bien tant que les fumées du vin échauffaient le cerveau du malade; mais dès qu'il avait complétement recouvré, ou plutôt reperdu sa raison, il retombait dans sa manie. Néanmoins, il se laissait déjà plus facilement distraire par l'impression des objets extérieurs, et déjà son intelligence se dispersait sur un plus grand nombre de points à la fois.

Andrea, qui prenait un intérêt d'artiste à cette œuvre semi-médicale, crut enfin pouvoir frapper un grand coup. Il résolut de donner à son hôtel un repas, auquel Giardini fut admis par la fantaisie qu'il eut de ne point séparer le drame et la parodie, le jour de la première représentation de *Robert le Diable*, dont il avait entendu la répétition, et qui lui parut propre à dessiller les yeux de son malade.

Dès le second service, Gambara déjà ivre se plaisanta lui-même avec beaucoup de grâce, et Giardini avoua que ses innovations culinaires ne valaient pas le diable. Andrea n'avait rien négligé pour opérer ce double miracle. L'Orvieto, le Montefiascone, amenés avec les précautions infinies qu'exige leur transport, le Lacryma-Christi, le Giro, tous les vins chauds de la patrie faisaient monter aux cerveaux des convives la double ivresse de la vigne et du souvenir. Au dessert, le musicien et le cuisinier abjurèrent gaiement leurs erreurs: l'un fredonnait une cavatine de Rossini, l'autre entassait sur son assiette des morceaux qu'il arrosait de marasquin de Zara, en faveur de la cuisine française. Le comte profita de l'heureuse disposition de Gambara, qui se laissa conduire à l'Opéra avec la douceur d'un agneau.

IV

OPINION DE GAMBARA IVRE.

Aux premières notes de l'introduction, l'ivresse de Gambara parut se dissiper pour faire place à cette excitation fébrile qui parfois mettait en harmonie son jugement et son imagination, dont le désaccord habituel causait sans doute sa folie. La pensée dominante de ce grand drame musical lui apparut dans son éclatante simplicité, comme un éclair qui sillonna la nuit profonde où il vivait. A ses yeux dessillés, cette musique dessina les horizons immenses d'un monde où il se trouvait jeté pour la première fois, tout en y reconnaissant des

cidents déjà vus en rêve. Il se crut transporté ns les campagnes de son pays, où commence la lle Italie et que Napoléon nommait si judicieuse- ent le glacis des Alpes. Reporté par le souvenir temps où sa raison jeune et vive n'avait pas en- re été troublée par l'extase de sa trop riche ima- ation, il écouta dans une religieuse attitude et ns vouloir dire un seul mot. Aussi le comte res- cta-t-il le travail intérieur qui se faisait dans cette e. Jusqu'à minuit et demi Gambara resta si pro- ndément immobile, que les habitués de l'Opéra rent le prendre pour ce qu'il était, un homme ivre.

Au retour, Andrea se mit à attaquer l'œuvre de yerbeer, afin de réveiller Gambara, qui restait ngé dans un de ces demi-sommeils que connais- it les buveurs.

— Qu'y a-t-il donc de si magnétique dans cette cohérente partition, pour qu'elle vous mette dans position d'un somnambule? dit Andrea en arri- nt chez lui. Le sujet de Robert le Diable est loin ns doute d'être dénué d'intérêt; Holtei l'a déve- ppé avec un rare bonheur dans un drame très- n écrit et rempli de situations fortes et attachan- ; mais les auteurs français ont trouvé le moyen puiser la fable la plus ridicule du monde. Ja- is l'absurdité des libretti de Vesari, de Schika- der, n'égala celle du poëme de Robert le Diable, i cauchemar dramatique qui oppresse les spec- eurs sans faire naître d'émotions fortes. Meyer- er a fait au diable une trop belle part. Bertram et ce représentent la lutte du bien et du mal, le n et le mauvais principe. Cet antagonisme offrait contraste le plus heureux au compositeur. Les lodies les plus suaves placées à côté des chants es et durs, étaient une conséquence naturelle de forme du *libretto,* mais dans la partition de l'au- r allemand les démons chantent mieux que les nts. Les inspirations célestes démentent souvent r origine, et si le compositeur quitte un instant formes infernales, il se hâte d'y revenir, bientôt igué de l'effort qu'il a fait pour les abandonner. mélodie, ce fil d'or qui ne doit jamais se rompre ns un tableau musical, disparaît souvent dans uvre de Meyerbeer. Le sentiment n'y est pour n, le cœur n'y joue aucun rôle; aussi ne rencon- -t-on jamais de ces motifs heureux, de ces chants ïfs qui ébranlent toutes les sympathies et laissent au nd de l'âme une douce impression. L'harmonie seule gne souverainement. Ces accords dissonants, loin émouvoir l'auditeur, n'excitent dans son âme qu'un ntiment analogue à celui que l'on éprouverait à la e d'un saltimbanque suspendu sur un fil, et se ba- nçant entre la vie et la mort. Des chants gracieux ne ennent jamais calmer ces crispations fatigantes. On rait que le compositeur n'a eu d'autre but que de se montrer bizarre, fantastique; il saisit avec em- pressement l'occasion de produire un effet baroque, sans s'inquiéter de la vérité, de l'unité musicale, ni de l'incapacité des voix écrasées sous ce déchaîne- ment instrumental.

— Taisez-vous, mon ami, dit Gambara, je suis encore sous le charme de cet admirable chant des enfers que les porte-voix rendent encore plus terri- ble, instrumentation neuve! Les cadences rompues qui donnent tant d'énergie au chant de Robert, la cavatine du quatrième acte, le finale du premier, me tiennent encore sous la fascination d'un pouvoir surnaturel! Non, la déclamation de Gluck lui-même ne fut jamais d'un si prodigieux effet, et je suis étonné de tant de science.

— Signor maëstro, reprit Andrea en souriant, permettez-moi de vous contredire. Gluck avant d'é- crire réfléchissait longtemps. Il calculait toutes les chances et arrêtait un plan qui pouvait être modifié plus tard par ses inspirations de détail, mais qui ne lui permettait jamais de se fourvoyer en chemin. De là cette accentuation énergique, cette déclama- tion palpitante de vérité. Je conviens avec vous que la science règne en souveraine dans l'opéra de Meyerbeer, mais cette science devient un défaut lorsqu'elle s'isole de l'inspiration, et je crois avoir aperçu dans cette œuvre le pénible travail d'un esprit fin qui a trié sa musique dans des milliers de motifs des opéras tombés ou oubliés, pour se les approprier en les étendant, les modifiant ou les concentrant. Mais il est arrivé ce qui arrive à tous les faiseurs de *centons*, l'abus des bonnes choses. Cet habile vendangeur de notes prodigue des disso- nances qui, trop fréquentes, finissent par blesser l'oreille et l'accoutument à ces grands effets que le compositeur doit ménager beaucoup, pour en tirer un plus grand parti lorsque la situation les réclame. Ces transitions *enharmoniques* se répètent à satiété, et l'abus de la *cadence plagale* lui ôte une grande partie de sa solennité religieuse. Je sais bien que chaque compositeur a ses formes particulières aux- quelles il revient malgré lui, mais il est essentiel de veiller sur soi et d'éviter ce défaut. Un tableau dont le coloris n'offrirait que du bleu ou du rouge serait loin de la vérité et fatiguerait la vue. Ainsi le rhythme presque toujours le même dans la partition de Robert jette de la monotonie sur l'ensemble de l'ouvrage. Quant à l'effet des porte-voix dont vous parliez tantôt, il est depuis longtemps connu en Allemagne, et ce que Meyerbeer nous donne pour du neuf a été toujours employé par Mozart, qui fai- fait chanter de cette sorte le chœur des diables de *Don Juan.*

Andrea essaya, tout en faisant de nouvelles liba- tions, de faire revenir Gambara par ses contradic-

tions au vrai sentiment musical, en lui démontrant que sa prétendue mission en ce monde ne consistait pas à régénérer un art hors de ses facultés, mais bien à chercher sous une autre forme, qui n'était autre que la poésie, l'expression de sa pensée.

— Vous n'avez rien compris, cher comte, à cet immense drame musical, dit négligemment Gambara qui se mit devant le piano d'Andrea, fit résonner les touches, écouta le son, s'assit et parut penser pendant quelques instants, comme pour résumer ses propres idées. Et d'abord sachez qu'une oreille intelligente comme la mienne a reconnu le travail de sertisseur dont vous parlez. Oui, cette musique est choisie avec amour, mais dans les trésors d'une imagination riche et féconde où la science a pressé les idées pour en extraire l'essence musicale. Je vais vous expliquer ce travail, ajouta-t-il.

Il se leva brusquement, alla mettre les bougies dans la pièce voisine, et avant de se rasseoir, il but un plein verre de vin de Giro, vin de Sardaigne qui recèle autant de feu que les vieux vins de Tokai en allument.

— Voyez-vous, dit Gambara, cette musique n'est faite ni pour les incrédules ni pour ceux qui n'aiment point. Si vous n'avez pas éprouvé dans votre vie les vigoureuses atteintes d'un esprit mauvais qui dérange le but quand vous le visez, qui donne une fin triste aux plus belles espérances; en un mot, si vous n'avez jamais aperçu la queue du diable frétiller en ce monde, l'opéra de Robert sera pour vous ce qu'est l'Apocalypse pour ceux qui croient que tout finit avec eux. Si, malheureux et persécuté, vous comprenez le génie du mal, ce grand singe qui détruit à tout moment l'œuvre de Dieu, si vous l'imaginez ayant non pas aimé, mais violé une femme presque divine, et remportant de cet amour les joies de la paternité, au point de mieux aimer son fils éternellement malheureux avec lui, que de le savoir éternellement heureux avec Dieu; si vous imaginez enfin l'âme de la mère planant sur la tête de son fils pour l'arracher aux horribles séductions paternelles, vous n'aurez encore qu'une faible idée de cet immense poëme auquel il manque peu de chose pour rivaliser avec le Don Juan de Mozart; Don Juan est au-dessus par sa perfection, je l'accorde. Robert le Diable représente des idées, Don Juan excite des sensations : Don Juan est encore la seule œuvre musicale où l'harmonie et la mélodie soient en proportions exactes; là seulement est le secret de sa supériorité sur Robert, car Robert est plus abondant. Mais à quoi sert cette comparaison si ces deux œuvres sont belles de leurs beautés propres? Pour moi, qui gémis sous les coups réitérés du démon, Robert m'a parlé plus énergiquement à l'âme, et je l'ai trouvé vaste et concentré tout à la fois. Vraiment, grâce à vous, je viens d'habiter le beau pays des rêves où nos sens se trouvent agrandis, où l'univers se déploie dans des proportions gigantesques par rapport à l'homme.

Il se fit un moment de silence.

— Je tressaille encore, dit le malheureux artiste, aux quatre mesures de timbales qui m'ont atteint dans les entrailles et qui ouvrent cette courte, cette brusque introduction où le solo de trombone, les flûtes, le hautbois et la clarinette jettent dans l'âme une couleur fantastique. Cet andante en ut mineur fait pressentir le thème de l'invocation des âmes dans l'abbaye, et vous agrandit la scène par l'annonce d'une lutte toute spirituelle. J'ai frissonné!

Gambara frappa les touches d'une main sûre, il étendit magistralement le thème de Meyerbeer par une sorte de décharge d'âme à la manière de Listz. Ce ne fut plus un piano, ce fut l'orchestre tout entier, le génie de la musique évoqué.

— Voilà le style de Mozart, s'écria-t-il. Voyez comme cet Allemand manie les accords, et par quelles savantes modulations il fait passer l'épouvante pour arriver à la dominante d'ut. J'entends l'enfer! La toile se lève. Que vois-je? le seul spectacle à qui nous donnions le nom d'infernal, une orgie de chevaliers, en Sicile. Voilà dans ce chœur en fa toutes les passions humaines déchaînées par un allégro bachique. Tous les fils par lesquels le diable nous mène se remuent! Voilà bien l'espèce de joie qui saisit les hommes quand ils dansent sur un abîme, ils se donnent eux-mêmes le vertige. Quel mouvement dans ce chœur. Sur ce chœur, la réalité de la vie, la vie naïve et bourgeoise se détache en sol mineur par un chant plein de simplicité, celui de Raimbaut. Il me rafraîchit un moment l'âme, ce bon homme qui exprime la verte et plantureuse Normandie, en venant la rappeler à Robert au milieu de l'ivresse. Ainsi, la douceur de la patrie aimée nuance d'un filet brillant ce sombre début. Puis vient cette merveilleuse ballade en ut majeur, accompagnée du chœur en ut mineur, et qui dit si bien le sujet. — *Je suis Robert!* éclate aussitôt. La fureur du prince offensé par son vassal n'est déjà plus une fureur naturelle; mais elle va se calmer, car les souvenirs de l'enfance arrivent avec Alice par cet allégro en la majeur plein de mouvement et de grâce. Entendez-vous les cris de l'innocence qui, en entrant dans ce drame infernal, y entre persécutée?

— *Non, non!* chanta Gambara qui sut faire chanter son pulmonique piano. La patrie et ses émotions sont venues! l'enfance et ses souvenirs ont refleuri dans le cœur de Robert; mais voici l'ombre de la mère qui se lève accompagnée des suaves idées religieuses! La religion anime cette

lle romance en mi majeur, et dans laquelle se
ouve une merveilleuse progression harmonique et
élodique sur les paroles :

Car dans les cieux comme sur la terre,
Sa mère va prier pour lui.

lutte commence entre les puissances inconnues
le seul homme qui ait dans ses veines le feu de
nfer pour lui résister. Et pour que vous le sa-
iez bien, voici l'entrée de Bertram, sous laquelle
grand musicien a plaqué en ritournelle à l'orches-
un rappel de la ballade de Raimbaut. Que d'art!
elle liaison de toutes les parties, quelle puissance
construction! Le diable est là-dessous, il se ca-
e, il frétille. Avec l'épouvante d'Alice, qui re-
nnaît le diable du saint Michel de son village, le
nbat des deux principes est posé. Le thème mu-
al va se développer, et par quelles phases va-
es! Voici l'antagonisme nécessaire à tout opéra
tement accusé par un beau récitatif, comme
ıck en faisait, entre Bertram et Robert :

Tu ne sauras jamais à quel excès je t'aime !

Cet ut mineur diabolique, cette terrible basse de
rtram entame son jeu de sape qui détruira tous
efforts de cet homme à tempérament violent.
, pour moi, tout est effrayant : le crime aura-
l le criminel? le bourreau aura-t-il sa proie? le
lheur dévorera-t-il le génie de l'artiste? la mala-
tuera-t-elle le malade? l'ange gardien préser-
'a-t-il le chrétien? Voici le finale, la scène de jeu
Bertram tourmente son fils en lui causant les
ıs terribles émotions. Robert dépouillé, colère,
sant tout, voulant tout tuer, tout mettre à feu
à sang, lui semble bien son fils, il est ressem-
nt ainsi. Quelle atroce gaieté dans le *je ris de tes*
ıps de Bertram! Comme la barcarole vénitienne
ance bien ce finale! par quelles transitions har-
s cette scélérate paternité rentre en scène pour
nener Robert au jeu! Ce début est accablant pour
ıx qui développent les thèmes au fond de leur
ur en leur donnant l'étendue que le musicien
r a commandé de communiquer.
Il n'y avait que l'amour à opposer à cette grande
nphonie chantée où vous ne surprenez ni mono-
ie, ni l'emploi d'un même moyen : elle est une
variée, caractère de tout ce qui est grand et na-
el. Je respire, j'arrive dans la sphère élevée
ne cour galante; j'entends les jolies phrases fraî-
s et légèrement mélancoliques d'Isabelle, et le
œur de femmes en deux parties et en imitation
i sent un peu les teintes moresques de l'Espagne.
En cet endroit, la terrible musique s'adoucit par des teintes molles, comme une tempête qui se calme, pour arriver à ce duo fleureté, coquet, bien modulé qui ne ressemble à rien de la musique précédente. Après les tumultes du camp des héros chercheurs d'aventures, vient la peinture de l'amour. Merci, poëte, mon cœur n'eût pas résisté plus longtemps. Si je ne cueillais pas là les marguerites d'un opéra-comique français, si je n'entendais pas la douce plaisanterie de la femme qui aime et console, je ne soutiendrais pas la terrible note grave sur laquelle apparaît Bertram, répondant à son fils ce : *Si je le permets!* quand il promet à sa princesse adorée de triompher sous les armes qu'elle lui donne. A l'espoir du joueur corrigé par l'amour, l'amour de la plus belle femme, car l'avez-vous vue cette Sicilienne ravissante, et son œil de faucon sûr de sa proie? (quels interprètes a trouvés le musicien!) à l'espoir de l'homme, l'enfer oppose le sien par ce cri sublime : *A toi, Robert de Normandie!* N'admirez-vous pas la sombre et profonde horreur empreinte dans ces longues et belles notes écrites pour *dans la forêt prochaine?* Il y a là tous les enchantements de la Jérusalem délivrée, comme on en retrouve la chevalerie dans ce chœur à mouvement espagnol et dans le *tempo di marcia.* Que d'originalité dans cet allégro, modulation des quatre timbales accordées (*ut ré, ut sol*)! combien de grâces dans l'appel au tournoi! Le mouvement de la vie héroïque du temps est là tout entier, l'âme s'y associe; je lis un roman de chevalerie et un poëme. L'exposition est finie! il semble que les ressources de la musique soient épuisées, vous n'avez rien entendu de semblable, et cependant tout est homogène. Vous avez aperçu la vie humaine dans sa seule et unique expression : Serai-je heureux ou malheureux? disent les philosophes. Serai-je damné ou sauvé? disent les chrétiens.

Ici Gambara s'arrêta sur la dernière note du chœur, il la développa mélancoliquement, et se leva pour aller boire un autre grand verre de vin de Giro. Cette liqueur semi-africaine ralluma l'incandescence de sa face, que l'exécution passionnée et merveilleuse de l'opéra de Meyerbeer avait fait légèrement pâlir.

— Pour que rien ne manque à cette composition, reprit-il, le grand artiste nous a largement donné le seul duo bouffe que pût se permettre un démon : la séduction d'un pauvre trouvère. Il a mis la plaisanterie à côté de l'horreur, une plaisanterie où s'abîme la seule réalité qui se montre dans la sublime fantaisie de son œuvre : les amours purs et tranquilles d'Alice et de Raimbaut. Leur vie sera troublée par une vengeance anticipée. Les âmes grandes peuvent seules sentir la noblesse qui anime ces airs

bouffes, vous n'y trouvez ni le papillotage trop abondant de notre musique italienne, ni le commun des ponts-neufs français. C'est quelque chose de la majesté de l'Olympe, il y a le rire amer d'une divinité, opposé à la surprise d'un trouvère qui se donjuanise. Sans cette grandeur, nous serions revenus trop brusquement à la couleur générale de l'opéra, empreinte dans cette horrible rage en septièmes diminuées qui se résout en une valse infernale et nous met enfin face à face avec les démons. Avec quelle vigueur le couplet de Bertram se détache en si mineur sur le chœur des enfers en nous peignant la paternité mêlée à ces chants démoniaques par un désespoir affreux! Quelle ravissante transition que l'arrivée d'Alice sur la ritournelle en si bémol! J'entends encore ces chants angéliques de fraîcheur, n'est-ce pas le rossignol après l'orage? La grande pensée de l'ensemble se retrouve ainsi dans les détails, car que pourrait-on opposer à cette agitation des démons grouillants dans leur trou, si ce n'est l'air merveilleux d'Alice :

Quand j'ai quitté la Normandie!

Le fil d'or de la mélodie court toujours le long de la puissante harmonie comme un espoir céleste, elle la brode, et avec quelle profonde habileté! Jamais le génie ne lâche la science qui le guide. Ici le chant d'Alice se trouve en si bémol et se rattache au fa dièse, la dominante du chœur infernal. Entendez-vous le *tremolo* de l'orchestre, on demande Robert dans le cénacle des démons. Bertram rentre sur la scène, et là se trouve le point culminant de l'intérêt musical! un récitatif comparable à ce que les grands maîtres ont inventé de plus grandiose, la chaude lutte en mi bémol où éclatent les deux athlètes : le ciel et l'enfer. L'un par : *Oui, tu me connais!* sur une septième diminuée; l'autre par son fa sublime : *Le ciel est avec moi.* L'enfer et la croix sont en présence. Viennent les menaces de Bertram à Alice, le plus violent pathétique du monde, le génie du mal s'étalant avec complaisance et s'appuyant comme toujours sur l'intérêt personnel. L'arrivée de Robert, qui nous donne le magnifique trio en la bémol sans accompagnement, établit un premier engagement entre les deux forces rivales et l'homme. Voyez comme il se produit nettement, dit Gambara en resserrant cette scène par une exécution passionnée qui saisit Andrea. Toute cette avalanche de musique, depuis les quatre temps de timbale, a roulé vers ce combat des trois voix. La magie du mal triomphe! Alice s'enfuit et vous entendez le duo en ré entre Bertram et Robert. Le diable lui enfonce ses griffes au cœur, il le lui déchire pour se le mieux approprier, il se sert de tout : honneur, espoir, jouissances éternelles et infinies, il fait tout briller à ses yeux, il le met, comme Jésus, sur le pinacle du temple et lui montre tous les joyaux de la terre, l'écrin du mal, il le pique au jeu du courage, et les beaux sentiments de l'homme éclatent dans ce cri :

Des chevaliers de ma patrie
L'honneur toujours fut le soutien!

Enfin, pour couronner l'œuvre, voilà le thème qui a si fatalement ouvert l'opéra, le voilà, ce chant principal, dans la magnifique évocation des âmes :

Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous?

Glorieusement parcourue, la carrière musicale est glorieusement terminée par l'*allegro vivace* de la bacchanale en ré mineur. Voici bien le triomphe de l'enfer! Roule, musique, enveloppe-nous de tes plis redoublés, roule et séduis! Les puissances infernales ont saisi leur proie, elles la tiennent, elles dansent. Ce beau génie destiné à vaincre, à régner, le voilà perdu! les démons sont joyeux, la misère étouffera le génie, la passion perdra le chevalier.

Ici Gambara développa la bacchanale pour son propre compte, en improvisant d'ingénieuses variations et s'accompagnant d'une voix mélancolique comme pour exprimer les intimes souffrances qu'il avait ressenties.

— Entendez-vous les plaintes célestes de l'amour négligé? Isabelle appelle Robert au milieu du grand chœur des chevaliers allant au tournoi, et où reparaissent les motifs du second acte, afin de bien faire comprendre que le troisième acte s'est accompli dans une sphère surnaturelle. La vie réelle reprend. Ce chœur s'apaise à l'approche des enchantements de l'enfer qu'apporte Robert avec le talisman, les prodiges du troisième acte vont se continuer. Ici vient le duo du viol où le rhythme indique bien la brutalité des désirs d'un homme qui peut tout, et où la princesse, par des gémissements plaintifs, essaye de rappeler son amant à la raison. Là, le musicien s'était mis dans une situation difficile à vaincre, et il a vaincu par le plus délicieux morceau de l'opéra. Quelle adorable mélodie dans la cavatine de *Grâce pour toi!* Les femmes en ont bien saisi le sens, elles se voyaient toutes étreintes, et saisies sur la scène. Ce morceau seul ferait la fortune de l'opéra, car elles croyaient être toutes aux prises avec quelque violent chevalier. Jamais il n'y a eu de musique plus passionnée ni

us dramatique. Le monde entier se déchaîne alors ntre le réprouvé !

On peut reprocher à ce finale sa ressemblance ec celui de Don Juan, mais il y a dans la situation tte énorme différence qu'il y éclate une noble oyance en Isabelle, un amour vrai qui sauvera obert ; il repousse dédaigneusement la puissance fernale qui lui est confiée, tandis que don Juan rsiste dans ses incrédulités. Ce reproche est d'ailurs commun à tous les compositeurs qui depuis ozart ont fait des finales. Le finale de Don Juan t une de ces formes classiques trouvées pour toujrs.

Enfin la religion se lève toute-puissante avec sa ix qui domine les mondes, qui appelle tous les alheurs pour les consoler, tous les repentirs pour ; réconcilier. La salle entière s'est émue aux acnts de ce chœur :

> Malheureux ou coupables,
> Hâtez-vous d'accourir !

Dans l'horrible tumulte des passions déchaînées, voix sainte n'eût pas été entendue ; mais en ce oment critique, elle peut tonner la divine Église tholique, elle se lève brillante de clartés. Là, i été étonné de trouver après tant de trésors harnoniques une veine nouvelle où le compositeur a ncontré le morceau capital de : *Gloire à la Providnce !* écrit dans la manière de Handel. Arrive Rort, éperdu, déchirant l'âme avec son : *Si je pouvais ier*. Poussé par l'arrêt des enfers, Bertram pourit son fils et tente un dernier effort. Alice vient faire paraître la mère, vous entendez alors le grand trio rs lequel a marché l'opéra : le triomphe de l'âme r la matière, de l'esprit du bien sur l'esprit du al. Les chants religieux dissipent les chants innaux, le bonheur se montre splendide ; mais ici musique a faibli : j'ai vu une cathédrale au lieu entendre le concert des anges heureux, quelque vine prière des âmes délivrées applaudissant à nion de Robert et d'Isabelle. Nous ne devions s rester sous le poids des enchantements de nfer, nous devions sortir avec une espérance au eur. A moi, musicien catholique, il me fallait une itre prière de Mosé. J'aurais voulu savoir comcnt l'Allemagne aurait lutté contre l'Italie, ce ie Meyerbeer aurait fait pour rivaliser avec Rosni. Cependant, malgré ce léger défaut, l'auteur eut dire qu'après cinq heures d'une musique aussi ibstantielle, un Parisien préfère une décoration à 1 chef-d'œuvre musical ! Vous avez entendu les clamations adressées à cette œuvre, elle aura eux cents représentations ! Si les Français ont comris cette musique...

— C'est parce qu'elle offre des idées, dit le comte.

— Non, c'est parce qu'elle présente avec autorité l'image des luttes où tant de gens expirent, et parce que toutes les existences individuelles peuvent s'y rattacher par le souvenir. Aussi, moi, malheureux, aurais-je été satisfait d'entendre ce cri des voix célestes que j'ai tant de fois rêvé.

Aussitôt Gambara tomba dans une extase musicale, et improvisa la plus mélodieuse et la plus harmonieuse cavatine que jamais Andrea devait entendre, un chant divin divinement chanté dont le thème avait une grâce comparable à celle de l'*O filii et filiæ,* mais plein d'agréments que le génie musical le plus élevé pouvait seul trouver. Le comte resta plongé dans l'admiration la plus vive : les nuages se dissipaient, le bleu du ciel s'entr'ouvrait, des figures d'anges apparaissaient et levaient les voiles qui cachent le sanctuaire, la lumière du ciel tombait à torrents. Bientôt le silence régna. Le comte, étonné de ne plus rien entendre, contempla Gambara, qui, les yeux fixes et dans l'attitude des thériakis, balbutiait le mot *Dieu !* Le comte attendit que le compositeur descendît des pays enchantés où il était monté sur les ailes diaprées de l'inspiration, et résolut de l'éclairer avec la lumière qu'il en rapporterait.

— Eh bien, lui dit-il en lui offrant un autre verre plein et trinquant avec lui, vous voyez que cet Allemand a fait selon vous un sublime opéra sans s'occuper de théorie, tandis que les musiciens qui écrivent des grammaires peuvent, comme les critiques littéraires, être de détestables compositeurs.

— Vous n'aimez donc pas ma musique ?

— Je ne dis pas cela, mais si au lieu de viser à exprimer des idées, et si au lieu de pousser à l'extrême le principe musical, ce qui vous fait dépasser le but, vous vouliez simplement réveiller en nous des sensations, vous seriez mieux compris, si toutefois vous ne vous êtes pas trompé sur votre vocation. Vous êtes un grand poëte.

— Quoi ! dit Gambara, vingt-cinq ans d'études seraient inutiles ! Il me faudrait étudier la langue imparfaite des hommes, quand je tiens la clef du *verbe céleste !* Ah ! si vous aviez raison, je mourrais...

— Vous, non. Vous êtes grand et fort, vous recommenceriez votre vie, et moi je vous soutiendrais. Nous offririons la noble et rare alliance d'un homme riche et d'un artiste qui se comprennent l'un l'autre.

— Êtes-vous sincère ? dit Gambara frappé d'une soudaine stupeur.

— Je vous l'ai déjà dit, vous êtes plus poëte que musicien.

— Poëte ! poëte ! Cela vaut mieux que rien. Dites-

moi la vérité, qui prisez-vous le plus de Mozart ou d'Homère?

— Je les admire à l'égal l'un de l'autre.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur.

— Hum! encore un mot. Que vous semble de Meyerbeer et de Byron?

— Vous les avez jugés en les rapprochant ainsi.

La voiture du comte était prête, le compositeur et son noble médecin franchirent rapidement les marches de l'escalier, et arrivèrent en peu d'instants chez Marianna. En entrant, Gambara se jeta dans les bras de sa femme, qui recula d'un pas en détournant la tête, le mari fit également un pas en arrière, et se pencha sur le comte.

— Ah! monsieur, dit-il d'une voix sourde, au moins fallait-il me laisser ma folie. Puis il baissa la tête et tomba.

— Qu'avez-vous fait? Il est ivre mort, s'écria Marianna en jetant sur le corps un regard où la pitié combattait le dégoût.

Le comte aidé par son valet releva Gambara, qui fut posé sur son lit. Andrea sortit, le cœur plein d'une horrible joie. Le lendemain, il laissa passer l'heure ordinaire de sa visite, il commençait à craindre d'avoir été dupe de lui-même, et d'avoir vendu un peu cher l'aisance et la sagesse à ce pauvre ménage, dont il avait troublé la paix.

Giardini parut enfin, porteur d'un mot de Marianna.

« Venez, écrivait-elle, le mal n'est pas aussi grand « que vous l'auriez voulu, cruel! »

— Excellence, dit le cuisinier pendant qu'Andrea faisait sa toilette, vous nous avez traités magnifiquement hier au soir, mais convenez qu'à part les vins qui étaient excellents, votre maître d'hôtel ne nous a pas servi un plat digne de figurer sur la table d'un vrai gourmet. Vous ne nierez pas non plus, je suppose, que le mets qui vous fut servi chez moi le jour où vous me fîtes l'honneur de vous asseoir à ma table ne renfermât la quintessence de tous ceux qui salissaient hier votre magnifique vaisselle. Aussi ce matin me suis-je éveillé en songeant à la promesse que vous m'avez faite d'une place de chef, et je me regarde comme attaché maintenant à votre maison.

— La même pensée m'est venue il y a quelques jours, répondit Andrea. J'ai parlé de vous au secrétaire de l'ambassade d'Autriche, et vous pouvez désormais passer les Alpes quand bon vous semblera. J'ai un château en Croatie où je vais rarement, là vous cumulerez les fonctions de concierge, de sommelier et de maître d'hôtel, à deux cents écus d'appointements. Ce traitement sera aussi celui de votre femme, à qui le surplus du service est réservé. Vous pourrez vous livrer à des expériences *in animâ vili*, c'est-à-dire sur l'estomac de mes vassaux. Voici un bon sur mon banquier pour vos frais de voyage.

Giardini baisa la main du comte, suivant la coutume napolitaine.

— Excellence, lui dit-il, j'accepte le bon sans accepter la place, ce serait me déshonorer que d'abandonner mon art, en déclinant le jugement des plus fins gourmets qui, décidément, sont à Paris.

Quand Andrea parut chez Gambara, celui-ci se leva et vint à sa rencontre.

— Mon généreux ami, dit-il de l'air le plus ouvert, ou vous avez abusé hier de la faiblesse de mes organes, pour vous jouer de moi, ou votre cerveau n'est pas plus que le mien à l'épreuve des vapeurs natales de nos bons vins du Latium. Je veux m'arrêter à cette dernière supposition, j'aime mieux douter de votre estomac que de votre cœur. Quoi qu'il en soit, je renonce à jamais à l'usage du vin, dont l'abus m'a entraîné hier au soir dans de bien coupables folies. Quand je pense que j'ai failli... (il jeta un regard d'effroi sur Marianna). Quant au misérable opéra que vous m'avez fait entendre, j'y ai bien songé, c'est toujours de la musique faite par les moyens ordinaires, c'est toujours des montagnes de notes entassées, *verba et voces;* c'est la lie de l'ambroisie que je bois à longs traits en rendant la musique céleste que j'entends! Ce sont des phrases hachées dont j'ai reconnu l'origine. Le morceau de : *Gloire à la Providence!* ressemble un peu trop à un morceau de Handel, le chœur des chevaliers allant au combat est parent de la Dame Blanche; enfin si l'opéra plaît tant, c'est que la musique est de tout le monde, aussi doit-elle être populaire. Je vous quitte, mon cher ami, j'ai depuis ce matin dans ma tête quelques idées qui ne demandent qu'à remonter vers Dieu sur les ailes de la musique; mais je voulais vous voir et vous parler. Adieu, je vais demander mon pardon à la muse. Nous dînerons ce soir ensemble, mais point de vin, pour moi du moins. Oh! j'y suis décidé.

— J'en désespère, dit Andrea en rougissant.

— Ah! vous me rendez ma conscience! s'écria Marianna, je n'osais plus l'interroger. Mon ami! mon ami, ce n'est pas notre faute, il ne veut pas guérir.

CONCLUSION.

Six ans après, en janvier 1837, la plupart des artistes qui avaient le malheur de gâter leurs instruments à vent ou à cordes, les apportaient rue

roidmanteau dans une infâme et horrible maison ù demeurait au cinquième étage un vieil Italien ommé Gambara. Depuis cinq ans, cet artiste avait é laissé à lui-même et abandonné par sa femme. Il i était survenu bien des malheurs. Un instrument ır lequel il comptait pour faire fortune, et qu'il ommait le *Panharmonicon*, avait été vendu par ıtorité de justice sur la place du Châtelet, ainsi ı'une charge de papier réglé, barbouillé de notes e musique. Le lendemain de la vente ces partitions vaient enveloppé à la Halle du beurre, du poisson, es fruits. Ainsi, trois grands opéras dont parlait ce auvre homme, mais qu'un ancien cuisinier napoıain, devenu simple regrattier, disait être un amas e sottises, avaient été disséminés dans Paris et dévrés par les éventaires des revendeuses. N'importe, propriétaire de la maison avait été payé de ses yers, et les huissiers de leurs frais. Au dire du eux regrattier napolitain qui vendait aux filles de rue Froidmanteau les débris des repas les plus mptueux faits en ville, la signora Gambara avait ivi en Italie un grand seigneur milanais, et pernne ne pouvait savoir ce qu'elle était devenue. ıtiguée de quinze années de misère, elle ruinait eut-être ce comte par un luxe exorbitant, car ils doraient l'un l'autre si bien que dans le cours de vie le Napolitain n'avait pas eu l'exemple d'une mblable passion.

Vers la fin de ce même mois de janvier, un soir ıe Giardini le regrattier causait, avec une fille qui enait chercher à souper, de cette divine Marianna, pure et si belle, si noblement dévouée, *et qui cependant avait fini comme toutes les autres*, la fille, regrattier et sa femme aperçurent dans la rue une mme maigre, au visage noirci, poudreux, un quelette nerveux et ambulant qui regardait les uméros et cherchait à reconnaître une maison.

— *Ecco la Marianna*, dit en italien le regrater.

Marianna reconnut le restaurateur napolitain iardini dans le pauvre revendeur, sans s'expliuer par quels malheurs il était arrivé à tenir une isérable boutique de *regrat*. Elle entra, s'assit, ır elle venait de Fontainebleau; elle avait fait quaorze lieues dans la journée, et avait mendié son ain depuis Turin jusqu'à Paris. Elle effraya cet ffroyable trio! De sa beauté merveilleuse, il ne lui estait plus que deux beaux yeux malades et éteints. a seule chose qu'elle trouvât fidèle était le maleur. Elle fut bien accueillie par le vieux et habile accommodeur d'instruments qui la vit entrer avec n indicible plaisir.

— Te voilà donc, ma pauvre Marianna! lui dit-il vec bonté. Pendant ton absence, *ils* m'ont vendu ıon instrument et mes opéras!

Il était difficile de tuer le veau gras pour le retour de la Samaritaine, mais Giardini donna un restant de saumon, la fille paya le vin, Gambara offrit son pain, la signora Giardini mit la nappe, et ces infortunes si diverses soupèrent dans le grenier du compositeur. Interrogée sur ses aventures, Marianna refusa de répondre, et leva seulement ses beaux yeux vers le ciel en disant à voix basse à Giardini : — *Marié avec une danseuse!*

— Comment allez-vous faire pour vivre? dit la fille. La route vous a tuée et...

— Et vieillie, dit Marianna. Non, ce n'est ni la fatigue, ni la misère, mais le chagrin.

— Ah çà! pourquoi n'avez-vous rien envoyé à votre homme? lui demanda la fille.

Marianna ne lui jeta qu'un coup d'œil, et la fille en fut atteinte au cœur.

— Elle est fière, excusez du peu! s'écria-t-elle. A quoi ça lui sert-il? dit-elle à l'oreille de Giardini.

Dans cette année, les artistes furent pleins de précaution pour leurs instruments, les raccommodages ne suffirent pas à défrayer ce pauvre ménage; la femme ne gagna pas non plus grand'chose avec son aiguille, et les deux époux durent se résigner à utiliser leurs talents dans la plus basse de toutes les sphères. Tous deux sortaient le soir à la brune et allaient aux Champs-Élysées y chanter des duos que Gambara, le pauvre homme! accompagnait sur une méchante guitare. En chemin, sa femme, qui pour ces expéditions mettait sur sa tête un méchant voile de mousseline, conduisait son mari chez un épicier du faubourg Saint-Honoré, lui faisait boire quelques petits verres d'eau-de-vie et le grisait; autrement, il eût fait de mauvaise musique. Tous deux se plaçaient devant le beau monde assis sur des chaises, et l'un des plus grands génies de ce temps, l'Orphée inconnu de la musique moderne, exécutait des fragments de ses partitions, et ces morceaux étaient si remarquables qu'ils arrachaient quelques sous à l'indolence parisienne. Quand un dilettante des Bouffons, assis là par hasard, ne reconnaissait pas de quel opéra ces morceaux étaient tirés, il interrogeait la femme habillée en prêtresse grecque qui lui tendait un rond à bouteille en vieux moiré métallique où elle recueillait les aumônes.

— Ma chère, où prenez-vous cette musique?

— Dans l'opéra de *Mahomet*, répondait Marianna.

Comme Rossini a composé un *Mahomet II*, le dilettante disait alors à la femme qui l'accompagnait : — Quel dommage que l'on ne veuille pas nous donner aux Italiens les opéras de Rossini que nous ne connaissons pas! car voilà, certes, de la belle musique.

Gambara souriait.

Il y a quelques jours, il s'agissait de payer la misérable somme de trente-six francs pour le loyer des greniers où demeure le pauvre couple résigné. L'épicier n'avait pas voulu faire crédit de l'eau-de-vie avec laquelle la femme grisait son mari pour le faire bien jouer. Il fut alors si détestable que les oreilles de la population riche furent ingrates, et le rond de moiré métallique revint vide. Il était neuf heures du soir, une belle Italienne, la *principessa* Massimilla di Varese, eut pitié de ces pauvres gens, elle leur donna quarante francs et les questionna en reconnaissant au remercîment de la femme qu'elle était Vénitienne. Le prince Emilio leur demanda l'histoire de leurs malheurs. Marianna la dit sans aucune plainte contre le ciel ni contre les hommes.

— Madame, dit en terminant Gambara qui n'était pas gris, nous sommes victimes de notre propre supériorité. Ma musique est belle, mais quand la musique passe de la sensation à l'idée, elle ne peut avoir que des gens de génie pour auditeurs, car eux seuls ont la puissance de la développer. Mon malheur vient d'avoir écouté les concerts des anges et d'avoir cru que les hommes pouvaient les comprendre. Il en arrive autant aux femmes quand chez elles l'amour prend des formes divines, les hommes ne les comprennent plus.

Cette phrase valait les quarante francs qu'avait donnés la Massimilla ; aussi tira-t-elle de sa bourse une autre pièce d'or en disant à Marianna qu'elle écrirait à Andrea Marcosini.

— Ne lui écrivez pas, madame, dit Marianna, et que Dieu vous conserve toujours belle.

En voyant la pièce d'or, le vieux Gambara pleura. Puis il lui vint une réminiscence de ses anciens travaux scientifiques, et le pauvre compositeur dit en essuyant ses larmes une phrase que la circonstance rendit touchante : L'eau est un corps brûlé.

LE CURÉ DE VILLAGE.

LE CURÉ DE VILLAGE.

I

A Limoges, le palais épiscopal est assis sur une olline qui borde la Vienne. Ses jardins, que sou-ennent de fortes murailles couronnées de balus-'ades, descendent par étages en obéissant aux hutes naturelles du terrain. L'élévation de cette olline est telle que, sur la rive opposée, le faubourg aint-Étienne semble couché aux pieds de la der-ière terrasse. De là, selon la direction que pren-ent les promeneurs, la rivière se découvre, soit n enfilade, soit en travers, au milieu d'un riche anorama. Vers l'ouest, après les jardins de l'évê-hé, la Vienne se jette sur la ville par une élégante ourbure que borde le faubourg Saint-Martial. Au elà de ce faubourg, à une faible distance, est une olie maison de campagne, nommée le Cluseau, ont les massifs se voient des terrasses les plus vancées, et qui, par un effet de la perspective, se narient aux clochers du faubourg. En face du Clu-eau, se trouve une île échancrée, pleine d'arbres t de peupliers. A l'est, le lointain est occupé par les collines en amphithéâtre. La magie du site et a riche simplicité du bâtiment font de ce palais le nonument le plus remarquable de cette ville, où es constructions ne brillent ni par le choix des natériaux ni par l'architecture.

En 1828, par une belle soirée d'automne, deux grands vicaires, familiarisés depuis longtemps avec es aspects qui recommandent ces jardins à l'attention des faiseurs de voyages pittoresques, descendaient de terrasse en terrasse sans faire attention aux couleurs rouges, aux tons orangés, aux teintes violâtres que le couchant jetait sur les vieilles murailles et sur les balustrades des rampes, sur les maisons du faubourg et sur les eaux de la rivière. En proie tous deux à quelque triste préoccupation, ils cherchaient l'évêque alors assis à l'angle de la dernière terrasse sous un berceau de vigne, où il était venu achever son dessert, en s'abandonnant aux charmes de la soirée. Les peupliers de l'île semblaient en ce moment diviser les eaux avec les ombres allongées de leurs têtes déjà jaunies, auxquelles le soleil donnait l'apparence d'un feuillage d'or. Les lueurs du couchant diversement réfléchies par les masses de différents verts produisaient un magnifique mélange de tons pleins de mélancolie. Au fond de cette vallée, une nappe de bouillons pailletés frissonnait dans la Vienne sous la légère brise du soir, et faisait ressortir les plans bruns que présentaient les toits du faubourg Saint-Étienne. Les clochers et les faîtes du faubourg Saint-Martial, baignés de lumière, se mêlaient au pampre des treilles.

Le doux murmure d'une ville de province à demi cachée dans l'arc rentrant de la rivière, la douceur de l'air, tout contribuait à plonger le prélat dans la quiétude exigée par tous les auteurs qui ont écrit sur la digestion : ses yeux étaient machinalement attachés sur la rive droite de la rivière, à l'endroit

où les grandes ombres des peupliers de l'île y atteignaient, du côté du faubourg Saint-Étienne, les murs d'un clos; mais quand sa petite félicité du moment fut troublée par l'affaire que ses grands vicaires lui rappelèrent, ses regards s'emplirent de pensées dont il garda les secrets pour lui. Les deux prêtres attribuèrent cette distraction à l'ennui, tandis qu'au contraire le prélat croyait voir dans les sables de la Vienne, le mot d'une énigime alors cherchée par toute la ville.

— Monseigneur, dit l'un deux en abordant l'évêque, tout est inutile, et nous aurons la douleur de voir mourir ce malheureux en impie; il vociférera les plus horribles imprécations contre la religion, il accablera d'injures le pauvre abbé Pascal, il crachera sur le crucifix, il reniera tout, même l'enfer.

— Il épouvantera le peuple, dit l'autre grand vicaire. Ce grand scandale et l'horreur qu'il inspirera cacheront notre défaite et notre impuissance. Aussi disais-je, en venant, à monsieur de Grancour, que ce spectacle rejettera plus d'un pécheur dans le sein de l'Église.

Troublé par ces paroles, l'évêque posa sur une table de bois rustique la grappe de raisin jaune qu'il picotait, et s'essuya les doigts en faisant signe de s'asseoir à ses deux grands vicaires.

— L'abbé Pascal s'y est mal pris, dit-il enfin.

— Il est malade de la dernière scène qu'il a subie à la prison, dit l'abbé de Grancour; sans son indisposition, nous l'eussions amené pour expliquer les difficultés qui rendent impossibles toutes les tentatives que monseigneur ordonnerait de faire.

— Le condamné chante à tue-tête des chansons obscènes aussitôt qu'il aperçoit l'un de nous, et couvre de sa voix les paroles qu'on veut lui faire entendre, dit un jeune prêtre assis auprès de l'évêque.

Ce jeune homme, doué d'une charmante physionomie, tenait son bras droit accoudé sur la table, sa main blanche tombait nonchalamment sur les grappes de raisin dont il choisissait les grains les plus roux, avec l'aisance et la familiarité d'un commensal ou d'un favori. A la fois commensal et favori du prélat, ce jeune homme était le frère cadet du baron de Rastignac, que des liens de famille et d'affection attachaient à l'évêque de Limoges. Au fait des raisons de fortune qui vouaient ce jeune homme à l'Église, l'évêque l'avait pris comme secrétaire particulier, pour lui donner le temps d'attendre une occasion d'avancement. L'abbé Gabriel portait un nom qui par avance le destinait aux plus hautes dignités de l'Église.

— Y as-tu donc été, mon fils? lui dit l'évêque.

— Oui, monseigneur. Dès que je me suis montré, ce drôle a vomi contre vous et moi les plus dégoûtantes injures; il se conduit de manière à rendre impossible la présence d'un prêtre auprès de lui. Monseigneur veut-il me permettre de lui donner un conseil?

— Écoutons la sagesse que Dieu met quelquefois dans la bouche des enfants, dit l'évêque en souriant.

— N'a-t-il pas fait parler l'ânesse de Balaam? répondit vivement le jeune abbé de Rastignac.

— Selon certains commentateurs, elle n'a trop su ce qu'elle disait, répliqua l'évêque en riant.

Les deux grands vicaires sourirent : d'abord la plaisanterie était de monseigneur, puis elle raillait doucement le jeune abbé que jalousaient les dignitaires et les ambitieux groupés autour du prélat.

— Mon avis, dit le jeune abbé, serait de prier monsieur de Grandville, le procureur général, de surseoir à l'exécution. Quand le condamné saura qu'il doit quelques jours de retard à notre intercession, il feindra peut-être de nous écouter, et s'il nous écoute!...

— Il persistera dans sa conduite en voyant les bénéfices qu'elle lui donne, dit l'évêque en interrompant son favori. Messieurs, reprit-il après un moment de silence, la ville connaît-elle ces détails?

— Quelle est la maison où l'on n'en parle pas? dit l'abbé de Grancour. L'état où son dernier effort a mis le bon abbé Pascal est en ce moment le sujet de toutes les conversations.

— Il doit être exécuté?... demanda l'évêque.

— Demain, jour de marché, répondit monsieur de Grancour.

— Messieurs, la religion ne saurait avoir le dessous, s'écria l'évêque. Plus l'attention est excitée par cette affaire, plus je tiens à obtenir un triomphe éclatant. L'Église se trouve en des conjonctures difficiles. Nous sommes obligés à faire des miracles dans une ville industrielle où l'esprit de sédition contre les doctrines religieuses et monarchiques a poussé des racines profondes, où le système d'examen né du protestantisme et qui s'appelle aujourd'hui libéralisme, quitte à prendre demain un autre nom, s'étend à toutes choses. Allez, messieurs, chez monsieur de Grandville, il est tout à nous, dites-lui que nous réclamons un sursis de quelques jours. J'irai voir ce malheureux.

— Vous! monseigneur, dit l'abbé de Rastignac. Si vous échouez, n'aurez-vous pas compromis trop de choses? Vous ne devez y aller que sûr du succès.

— Si monseigneur me permet de donner mon opinion, dit le second grand vicaire, je crois pouvoir offrir un moyen d'assurer le triomphe de la religion en cette triste circonstance.

Le prélat répondit par un signe d'assentiment assez froid. Ce grand vicaire, nommé Dutheil, appar-

nait à la minime portion du clergé français qui ›nche vers quelques concessions, qui voudrait as- cier l'Église aux intérêts populaires pour lui faire conquérir ainsi son ancienne influence sur les asses qu'elle relierait alors à la monarchie. Soit ıe l'abbé Dutheil eût reconnu l'impossibilité d'é- ıirer la cour de Rome et le haut clergé, soit qu'il ıt sacrifié ses opinions à celles de ses supérieurs, il ait demeuré dans les termes de la plus rigoureuse thodoxie, tout en sachant que la seule manifesta- ›n de ses principes lui avait à jamais fermé le che- in de l'épiscopat. Ce prêtre éminent offrait la réu- on d'une grande modestie chrétienne et d'un grand ractère. Sans orgueil ni ambition, il restait à son ›ste en y accomplissant ses devoirs au milieu des rils. Les libéraux de la ville ignoraient les motifs : sa conduite, ils s'appuyaient de ses opinions et comptaient comme un patriote, mot qui signifie volutionnaire dans la langue catholique. Aimé par s inférieurs qui n'osaient proclamer son mérite, ais redouté par ses égaux qui l'observaient, il gê- ıit l'évêque.

Ses vertus et son savoir, enviés peut-être, empê- ıaient toute persécution : il était impossible de se aindre de lui, quoiqu'il critiquât les maladresses ›litiques par lesquelles le trône et le clergé se com- ›mettaient mutuellement, il en signalait les ré- ıltats à l'avance et sans succès, comme la pauvre ıssandre, également maudite avant et après la ıute de sa patrie. L'abbé Dutheil était de ces erres condamnées à rester dans l'angle de l'édi- ›e, comme une fondation sur laquelle tout repose. ı reconnaissait son utilité, mais on le laissait à sa ace obscure, comme la plupart des solides esprits ›nt l'avénement au pouvoir est l'effroi des médio- ›ités. Si, comme l'abbé de Lamennais, il eût pris la ume, il eût sans doute été comme lui foudroyé ır la cour de Rome.

— Si quelqu'un peut avoir de l'empire sur cette ne rebelle et la ramener à Dieu, c'est le curé du llage où il est né, monsieur Bonnet.

— Un de vos protégés, dit l'évêque.

— Monseigneur, monsieur le curé Bonnet est un ɜ ces hommes qui se protégent eux-mêmes par urs vertus militantes et par leurs travaux évangé- ques.

Cette réponse si modeste et si simple fut accueil- e par un froid silence. Elle parlait pour les gens ıéconnus; les trois prêtres voulurent y voir un de es humbles mais irréprochables sarcasmes habile- ıent limés qui distinguent les ecclésiastiques, ha- ›itués, en disant ce qu'ils veulent dire, à observer ɜs règles les plus sévères. Il n'en était rien : l'abbé)utheil ne songeait jamais à lui.

— J'entends parler d'Aristide depuis trop de temps, répondit en souriant l'évêque. Si je laissais cette lumière sous le boisseau, il y aurait de ma part ou injustice ou prévention. Vos libéraux van- tent votre monsieur Bonnet comme s'il appartenait à leur parti, je veux enfin juger moi-même cet apôtre rural. Allez, messieurs, chez le procureur général demander de ma part un sursis; j'attendrai sa reponse avant d'envoyer à Montégnac notre cher abbé Gabriel, qui nous ramènera ce saint homme. Nous mettrons sa béatitude à même de faire des miracles.

En entendant ce propos de prélat gentilhomme, l'abbé Dutheil rougit, mais il ne voulut pas relever ce qu'il offrait de désobligeant pour lui. Les deux grands vicaires saluèrent en silence et laissèrent l'évêque avec son favori.

— Les secrets de la confession que nous sollici- tons sont sans doute enterrés là, dit l'évêque à l'abbé de Rastignac en lui montrant les ombres des peupliers qui atteignaient une maison isolée, sise entre l'île et le faubourg Saint-Étienne.

— Je l'ai toujours pensé, répondit le jeune prêtre. Je ne suis pas juge, je ne veux pas être espion ; mais si j'eusse été magistrat, je saurais le nom de la femme qui tremble à tout bruit, à toute parole, et dont néanmoins le front doit rester calme et pur, sous peine d'accompagner à l'échafaud le condamné. Elle n'a cependant rien à craindre : j'ai vu l'homme, il emportera dans l'ombre le secret de ses ardentes amours.

— Petit rusé, dit l'évêque en tortillant l'oreille de son secrétaire et en lui montrant entre l'île et le faubourg Saint-Étienne l'espace qu'une dernière rou- geur du couchant illuminait et sur lequel les yeux du jeune prêtre étaient fixés. La justice aurait dû fouiller là, n'est-ce pas ?

— Je suis allé voir le criminel pour essayer sur lui l'effet de mes soupçons, mais il est gardé par des espions : en parlant haut j'eusse compromis la personne pour laquelle il meurt.

— Taisons-nous, dit l'évêque, nous ne sommes pas les hommes de la justice humaine. C'est assez d'une tête. D'ailleurs ce secret nous reviendra tôt ou tard.

L'histoire d'un crime qui, depuis six mois, occupe le Limousin, expliquera ces paroles. La perspicacité que l'habitude des méditations donne aux prêtres, paraîtra dès lors supérieure à celle du parquet et de la police. A force de contempler du haut de leurs terrasses le théâtre du crime, le prélat et son secrétaire avaient, à la vérité, fini par pénétrer des détails encore ignorés, malgré les investigations de l'instruction, et les débats de la cour d'assises.

II

La ville de Limoges était en ce moment agitée par le drame violent d'une exécution en province, spectacle rare auquel prêtaient un intérêt extraordinaire et le crime et le criminel.

Un ouvrier porcelainier avait assassiné, dans le faubourg Saint-Étienne, un vieillard qui habitait la maison isolée que se montraient l'évêque et son favori.

Le vieillard, nommé Pingret, était célèbre par son avarice. Il vivait avec une seule servante, une campagnarde à laquelle il faisait faire ses labours. il soignait lui-même ses espaliers, taillait ses arbres, récoltait ses fruits, et les envoyait vendre en ville, ainsi que des primeurs à la culture desquelles il excellait. Sa nièce, sa seule héritière, mariée à un petit rentier de la ville, monsieur des Vanneaulx, avait maintes fois prié son oncle de prendre un homme pour garder sa maison, en lui démontrant qu'il y gagnerait les produits de plusieurs carrés plantés d'arbres en plein vent, où il semait lui-même des grenailles, mais il s'y était constamment refusé. Cette contradiction chez un avare avait donné matière à bien des causeries conjecturales dans les maisons où les des Vanneaulx passaient la soirée : bien des réflexions entrecoupèrent les parties de boston, quelques esprits matois avaient conclu en présumant un trésor enfoui dans les luzernes.

— Si j'étais à la place de madame des Vanneaulx, disait un agréable rieur, je ne tourmenterais point mon oncle : si on l'assassine! eh bien! on l'assassinera. J'hériterais.

Madame des Vanneaulx voulait faire garder son oncle, comme les entrepreneurs du Théâtre-Italien prient leur ténor à recettes de se bien couvrir le gosier, et lui donnent leur manteau quand il a oublié le sien. Elle avait offert au petit Pingret un superbe chien de basse-cour, le vieillard le lui avait renvoyé par Jeanne Malassis, sa servante, qui dit à madame des Vanneaulx : — Votre oncle ne veut point d'une bouche de plus à la maison. L'événement prouva combien les craintes de la nièce étaient fondées. Son oncle fut assassiné, pendant une nuit noire, au milieu d'un carré de luzerne où il ajoutait sans doute quelques louis à un pot plein d'or. La servante, réveillée par la lutte, avait eu le courage de venir au secours du vieil avare. Le meurtrier se trouva dans l'obligation de la tuer pour supprimer son témoignage.

Ce double meurtre fut naturellement accompagné de circonstances bizarres qui donnèrent autant de chances à l'accusation qu'à la défense.

La justice fit enfoncer les portes. On vit bientôt dans les quatre carrés, quatre trous vides, et jonchés alentour par les débris de pots pleins d'or la veille. Dans deux des trous mal rebouchés, les corps du père Pingret et de Jeanne Malassis avaient été ensevelis avec leurs habits. La pauvre fille était accourue pieds nus, en chemise. Pendant que le procureur du roi, le commissaire de police et le juge d'instruction recueillaient les éléments de la procédure, l'infortuné des Vanneaulx recueillait les débris des pots, et calculait la somme volée d'après leur contenance. Les magistrats reconnurent la justesse des calculs, en estimant les trésors envolés à mille pièces par pot : étaient-elles de quarante-huit ou de quarante, de vingt-quatre ou de vingt francs?

Les gens de justice ne trouvèrent ni encre ni plume pour verbaliser dans cette maison nue, délabrée, froide et sinistre. Les héritiers aperçurent alors les choses négatives qui sont chez tous les avares. L'effroi du petit vieillard pour la dépense éclatait sur les toits non réparés qui ouvraient leurs flancs à la lumière, à la pluie et à la neige; dans les lézardes vertes qui sillonnaient les murs, dans les portes pourries près de tomber, et les vitres en papier non huilé. Partout des fenêtres sans rideaux, des cheminées sans glaces ni chenets, dont l'âtre propre était garni d'une bûche et de petits bois presque vernis par la sueur du tuyau; puis des chaises boiteuses, deux couchettes maigres et plates, des pots fêlés, des assiettes rattachées, des fauteuils manchots : à son lit, des rideaux que le temps avait brodés de ses mains hardies, un secrétaire mangé par les vers où il serrait ses graines, du linge épaissi par les reprises et les coutures; enfin, un tas de haillons qui ne vivaient que soutenus par l'esprit du maître, et qui, lui mort, tombèrent en loques, en poudre, en dissolution chimique, en ruines, en je ne sais quoi sans nom, dès que les mains brutales des héritiers furieux ou des gens officiels y touchèrent. Ces choses disparurent effrayées d'une vente publique. La grande majorité de la capitale du Limousin s'intéressa longtemps à ces braves des Vanneaulx qui avaient deux enfants; mais quand la justice eut trouvé l'auteur présumé du crime, ce personnage absorba l'attention, il devint un héros et les des Vanneaulx restèrent dans l'ombre de ce tableau dramatique.

Le prévenu, nommé Jean-François Tascheron, était fils d'un petit fermier chargé de famille, qui habitait le bourg de Montégnac. Douze ans avant ce crime, devenu célèbre en Limousin, le canton de Montégnac se recommandait par ses mauvaises mœurs. Le parquet de Limoges disait proverbialement que sur 100 condamnés du département, 50 appartenaient à l'arrondissement d'où dépendait

ntégnac. Depuis 1816, deux ans après l'envoi du é Bonnet, Montégnac perdit sa triste réputation, ses habitants cessèrent d'envoyer leur contingent : assises. Ce changement fut attribué générale- nt à l'influence que monsieur Bonnet exerça sur te commune, jadis le foyer des mauvais sujets désolaient le département. Le crime de Jean- nçois Tascheron avait donc rendu tout à coup à ntégnac son ancienne renommée.

Par un insigne effet du hasard, la famille Tasche- était presque la seule du pays qui jadis conser- ces vieilles mœurs exemplaires et ces habitudes gieuses que les observateurs voient aujourd'hui paraître de plus en plus dans les campagnes. : avait donc offert un point d'appui au curé, qui urellement la portait dans son cœur. Cette fa- le, remarquable par sa probité, par son union, son amour du travail, n'avait donné que de bons mples à Jean-François. Amené à Limoges par nbition louable de gagner honorablement une tune dans l'industrie, ce garçon avait quitté le irg au milieu des regrets de ses parents et de ses is qui le chérissaient. Durant deux années d'ap- ntissage, sa conduite fut digne d'éloges : aucun angement sensible n'avait annoncé le crime hor- le par lequel finissait sa vie. Jean-François Tas- :ron passait à étudier et à s'instruire le temps que autres ouvriers donnent à la débauche ou au baret. Les perquisitions les plus minutieuses de justice de province, qui a beaucoup de temps à :, n'avaient apporté aucune lumière sur les se- ts de son existence intime.

Soigneusement questionnée, l'hôtesse de la mai- : maison garnie où demeurait Jean-François n'a- t jamais logé de jeune homme dont les mœurs sent aussi pures, dit-elle. Il était d'un caractère nable et doux, quasi gai. Environ une année int de commettre ce crime, son humeur avait ingé, il avait découché plusieurs fois par mois, souvent quelques nuits de suite; dans quelle par- de la ville? elle l'ignorait; seulement, elle pensa isieurs fois, à l'état des souliers, que son locataire venait de la campagne; mais, quoiqu'il sortît de ville, au lieu de prendre des souliers ferrés, il se vait d'escarpins; avant de partir, il se faisait la rbe, se parfumait et mettait du linge blanc. La stice avait étendu ses perquisitions jusque dans maisons suspectes et chez les femmes de mau- ise vie; mais Jean-François Tascheron leur était connu. La justice avait été chercher des rensei- ements dans la classe des ouvrières et des griset- :, mais aucune des filles dont la conduite était gère n'avait eu de relations avec l'inculpé. Un ime sans motif est inconcevable, surtout chez un une homme à qui sa tendance vers l'instruction et son ambition devaient faire accorder un sens et des idées supérieurs à ceux des autres ouvriers. Le parquet et le tribunal attribuèrent à la passion du jeu l'assassinat commis par Tascheron. Après de minutieuses recherches, il fut démontré que le prévenu n'avait jamais joué.

Jean-François se renfermait dans un système complet de dénégation qui, en présence du jury, devait tomber devant les preuves, mais qui dénotait l'intervention d'une personne pleine de connaissances judiciaires, ou d'un esprit supérieur. Les preuves, dont voici les principales, étaient, comme dans tous les assassinats, à la fois graves et légères :

L'absence de Tascheron pendant la nuit du crime, sans qu'il voulût dire où il était : il ne daignait pas forger un alibi;

Un fragment de sa blouse déchirée à son insu par la pauvre servante dans la lutte, emporté par le vent, retrouvé dans un arbre;

Sa présence le soir autour de la maison, remarquée par des passants, par des gens du faubourg, lesquels ne s'en seraient pas souvenus sans la circonstance du crime;

Une fausse clef fabriquée par lui-même pour entrer par la porte qui donnait sur la campagne, et assez habilement enterrée dans un des trous, à deux pieds en contre-bas, mais que fouilla par hasard M. des Vanneaulx. La justice finit par trouver qui avait fourni le fer, qui prêta l'étau, qui donna la lime. Cette clef fut le premier indice, elle mit sur la voie de Tascheron. Une heure plus tard, il eût été parti pour l'Amérique.

Enfin, malgré le soin avec lequel les marques des pas avaient été effacées dans les terres labourées et sur la boue du chemin, le commissaire de police avait trouvé des empreintes d'escarpins qui furent décrites et conservées. Quand on fit des perquisitions chez Tascheron, les escarpins s'adaptaient parfaitement à ces traces. Cette fatale coïncidence concordait avec l'observation de la curieuse hôtesse.

L'instruction attribua le crime à une influence étrangère et non à une résolution personnelle; elle crut à une complicité démontrée par l'impossibilité d'emporter les sommes enfouies. Quelque fort que soit un homme, il ne porte pas très-loin 25,000 fr. en or. Si chaque pot contenait cette somme, les quatre pots avaient nécessité quatre voyages. Or, une circonstance singulière déterminait l'heure à laquelle le crime fut commis. Dans l'effroi que les cris de son maître avaient dû lui causer, Jeanne Malassis, en se levant, avait renversé la table de nuit sur laquelle était sa montre.

Cette montre, le seul cadeau que lui eût fait l'a-

vare en cinq ans, avait eu son grand ressort brisé par le choc et indiquait une heure après minuit. Vers la mi-avril, époque du crime, le jour arrive entre quatre et cinq heures du matin. A quelque distance que les sommes eussent été transportées, Tascheron n'avait pu, dans le cercle des hypothèses parcouru par le juge d'instruction et le parquet, opérer seul cet enlèvement. Le soin avec lequel Tascheron avait ratissé les traces des pas en négligeant celles des siens révélait d'ailleurs une mystérieuse assistance. Forcée d'inventer, la justice attribuait ce crime à une frénésie d'amour. L'objet de cette passion ne se trouvant pas dans la classe inférieure, elle jetait les yeux plus haut.

Le vieillard avait été tué à coups de bêche. Ainsi son assassinat n'avait pas été prémédité, mais fortuit. Les deux amants avaient pu s'entendre pour voler, et non pour assassiner. L'amoureux Tascheron et l'avare Pingret, deux passions implacables s'étaient trouvées sur le même terrain, attirées toutes deux par les ténèbres épaisses de la nuit. Pour obtenir quelque lueur sur cette sombre donnée, la justice avait employé contre une sœur très-aimée de Jean-François la ressource de l'arrestation et de la mise au secret, espérant pénétrer par elle les mystères de la vie privée du frère. Denise Tascheron s'était renfermée dans un système de dénégation dicté par la prudence, et qui la fit soupçonner d'être instruite des causes du crime, quoiqu'elle ne sût rien. Cette détention avait flétri sa vie. Le prévenu montrait un caractère bien rare chez les gens du peuple : il avait dérouté les plus habiles *moutons* avec lesquels il s'était trouvé, sans avoir reconnu leur caractère. Pour les esprits distingués de la magistrature, Jean-François était donc un criminel par passion et non par parti pris, comme la plupart des assassins ordinaires qui passent tous par la police correctionnelle et par le bagne avant d'en venir à leur dernier coup.

D'actives recherches, longues parce qu'elles durent être prudentes, se firent dans le sens de cette idée. L'invariable discrétion du criminel laissa toujours la police sans éléments. Une fois le roman assez plausible de cette passion pour une femme du monde admis, plus d'une interrogation captieuse fut lancée à Jean-François; mais sa discrétion avait triomphé de toutes les tortures morales que l'habileté du juge d'instruction lui imposa. Quand, par un dernier effort, le magistrat dit à Tascheron que la personne pour laquelle il avait commis le crime était connue et arrêtée, il n'avait pas même changé de visage, il s'était contenté de répondre ironiquement : — Je serais bien aise de la voir.

L'attitude de l'accusé aux assises justifia la fabulation adoptée par la ville d'après les conjectures de la justice. Plus d'une fois, son œil plongea dans l'assemblée de femmes privilégiées qui vinrent savourer les mille émotions de ce drame réel. Chaque fois que le regard de cet homme embrassait cet élégant parterre par un rayon clair, mais impénétrable, il y produisait de violentes secousses, tant on y craignait de paraître sa complice, aux yeux inquisiteurs du parquet et de la cour. Les inutiles efforts de l'instruction reçurent alors leur publicité, et révélèrent les précautions prises pour assurer un plein succès à ce crime nécessaire. Quelques mois avant la fatale nuit, Jean-François s'était muni d'un passe-port pour l'Amérique du Nord. Ainsi le projet de quitter la France avait été formé, donc la femme était mariée, et le crime avait sans doute eu pour but d'entretenir l'aisance de cette inconnue.

La justice ne trouva sur les registres aucun passe-port pour cette destination au nom d'aucune femme. Au cas où la complice se fût procuré son passe-port à Paris, les registres avaient été consultés, mais en vain, comme dans les préfectures environnantes. Les moindres détails de l'affaire mettaient en lumière les profondes réflexions d'une maîtresse femme. Si les dames limousines les plus vertueuses attribuaient l'usage, assez inexplicable dans la vie ordinaire, d'escarpins pour aller dans la boue et dans les terres, à la nécessité d'épier le vieux Pingret; les hommes les moins fats étaient enchantés d'expliquer combien les escarpins étaient utiles pour marcher dans une maison, y traverser les corridors, y monter par les croisées sans bruit. Donc, Jean-François et sa maîtresse (jeune, belle, romanesque, chacun en tirait un superbe portrait) avaient évidemment médité d'ajouter, par un faux, *et son épouse*, sur le passe-port.

Quand un des jurés demanda pourquoi Tascheron avait pris un passe-port pour l'Amérique, il répondit qu'il voulait y établir une manufacture de porcelaines. Ainsi, sans compromettre son système de défense, il couvrait encore sa complice, en permettant à chacun d'attribuer son crime à la nécessité d'avoir des fonds pour accomplir son ambitieux projet.

Pendant les débats et jusqu'à leur issue, il se tint sans forfanterie, comme sans hypocrisie. Le talent de son avocat l'éblouissait sur le résultat, il croyait échapper à la mort; par moments, l'avocat général remarquait sur son visage une espérance qui tenait à un bonheur plus grand que celui de vivre. Les antécédents de la vie de cet homme, âgé de vingt-trois ans, contredisaient si bien les actions par lesquelles elle se terminait; les preuves accablantes dans l'hypothèse de l'accusation devenaient si faibles dans le roman de la défense, que cette tête fut disputée avec des chances favorables par

avocat. Le succès fut douteux pour le parquet omme pour le barreau, jusqu'au moment de la éclaration du jury, laquelle fut affirmative à la iajorité de sept contre cinq.

L'adjonction de la cour fut nécessaire pour obenir la condamnation. Cette lutte acharnée donna ès lors, comme il arrive presque toujours dans ces ortes d'affaires, naissance à deux opinions diamé- ralement opposées sur la culpabilité du héros : les ns voyaient un innocent opprimé, les autres un riminel justement condamné. Denise, qui, après voir déjoué les ruses de la justice, ne se permit pas ux débats une réponse sans avoir longtemps songé ce qu'elle devait dire, excita le plus vif intérêt. lle devint une figure comparable, dans un autre ens, à Jeanie Deans, dont elle possédait la grâce et modestie, la religion et la beauté.

Lorsque sa condamnation fut prononcée, Taschein tomba dans une fureur assez naturelle chez un omme plein de force et de vie, mais que les maistrats, les avocats, les jurés et l'auditoire n'ont resque jamais remarquée chez les criminels justeient condamnés.

Depuis l'accès de rage par lequel il avait accueilli condamnation et qui eût pu être fatal à quelques ersonnes de la cour ou de l'auditoire, sans la préence des gendarmes, le criminel menaçait indisnctement avec la rage d'une bête féroce tous ceux ui l'approchaient. Le geôlier avait été forcé de lui iettre la camisole, autant pour l'empêcher d'atnter à sa vie que pour éviter les effets de sa furie. uoique maintenu par ce moyen victorieux de tous les espèces de violences, le désespoir de Taschein s'exhalait en mouvements convulsifs qui épouantaient ses gardiens, en paroles, en regards, qu'au ioyen âge on eût attribués à la possession.

Il se vantait de rendre son supplice impossible, ı annonçant une défense désespérée. L'aumônier e la prison, l'abbé Pascal, ne manquait pas du ılent particulier nécessaire pour se faire écouter es prisonniers; il avait religieusement affronté s transports de cet homme, il avait lancé queles paroles à travers les orages de cette puissante ature en convulsion; mais la dernière lutte de ette paternité spirituelle avec l'ouragan de ces assions déchaînées, avait abattu le pauvre abbé ascal.

La pieuse résignation des gens qui marchent à la iort est un des triomphes que se réserve l'Église, et ui manque rarement son effet sur la foule : leur reentir atteste trop la puissance des idées religieuses our que, tout intérêt chrétien mis à part, bien qu'il oit la principale vue de l'Église, le clergé ne soit as navré de l'insuccès dans ces éclatantes occaons. En 1828, la circonstance était aggravée par l'esprit de parti qui envenimait les plus petits détails de la vie politique. Le parti libéral se réjouissait de voir échouer, dans une scène aussi publique, le parti prêtre, expression inventée par un royaliste passé aux constitutionnels et entraîné par eux au delà de ses intentions.

Les partis commettent en masse des actions infâmes, qui couvriraient un homme d'opprobre; aussi, quand un homme les résume aux yeux de la foule, devient-il Robespierre, Jeffries, Laubardemont, espèces d'autels expiatoires où tous les complices attachent des *ex-voto* secrets. Les libéraux tenaient donc pour l'innocence de Tascheron, moins par certitude que pour contrarier les pouvoirs ecclésiastique et judiciaire.

Jean-François Tascheron était jeune, les femmes s'apitoyaient sur cette vie pleine d'amour qui allait être tranchée. *Le Dernier jour d'un condamné*, sombre élégie, inutile plaidoyer contre la peine de mort, ce grand soutien de la société, et qui avait paru depuis peu comme exprès pour la circonstance, était à l'ordre du jour dans toutes les conversations. Enfin, qui ne se montrait du doigt cette invisible inconnue, debout, les pieds dans le sang, élevée sur les planches de l'échafaud comme sur un piédestal, déchirée par d'horribles douleurs, et condamnée au calme le plus parfait dans son ménage : une Médée limousine, à blanche poitrine doublée d'un cœur d'acier, au front impénétrable? Peut-être était-elle chez celui-ci ou chez celui-là, sœur ou cousine, ou femme ou fille d'un tel ou d'une telle. Quelle frayeur au sein des familles! car, suivant un mot sublime de Napoléon, c'est surtout dans le domaine de l'imagination que la puissance de l'inconnu est incommensurable.

Quant aux cent mille francs volés aux sieur et dame des Vanneaulx, et qu'aucune recherche de police n'avait su retrouver, le silence des accusés mettait au désespoir les des Vanneaulx, frustrés d'une partie de leur héritage.

— Non-seulement il est assassin, mais il est encore sans délicatesse, disaient-ils sérieusement sans connaître la fameuse complainte Fualdès, en apprenant l'insuccès de l'abbé Pascal et voyant tout perdu par l'exécution. A quoi lui servira notre fortune, là où il va? Un assassinat, cela se conçoit; mais le vol inutile est inconcevable. Dans quel temps vivons-nous pour que des gens de la société s'intéressent à un pareil brigand? il n'a rien pour lui.

— Il a peu d'honneur, disait madame des Vanneaulx.

— Cependant si la restitution compromet sa bonne amie, disait une vieille fille.

— Nous lui garderions le secret! s'écriait le sieur des Vanneaulx.

— Vous seriez coupable de non révélation, répondait un avocat.

— Oh! le gueux, fut la conclusion du sieur des Vanneaulx.

Ces événements, pressés, tordus dans les salons, dans les ménages, commentés de mille manières, épluchés par les plus habiles langues de la ville, donnaient un cruel intérêt à l'exécution annoncée pour le lendemain. Quelle serait à ses derniers moments l'attitude du criminel? parlerait-il? se démentirait-il? qui gagnerait le pari? Irez-vous? n'irez-vous pas? Comment y aller? La disposition des localités, qui évite aux criminels les angoisses d'un long trajet, restreint à Limoges le nombre des spectateurs élégants. Le palais de justice où est la prison, occupe l'angle de la rue du Palais et de la rue du Pont-Hérisson. La rue du Palais est continuée en droite ligne par la courte rue de Monte-à-Regret qui conduit à la place d'Aîne ou des Arènes où se font les exécutions, et qui sans doute doit son nom à cette circonstance. Il y a donc peu de chemin, conséquemment peu de maisons, peu de fenêtres. Quelle personne de la société voudrait se mêler à la foule populaire qui remplirait la place d'Aîne?

On doit comprendre l'intérêt nouveau qu'allaient exciter dans Limoges le voyage de l'abbé de Rastignac et le sursis accordé par M. de Grandville.

III

L'abbé Gabriel, à qui l'évêque avait donné sa voiture de voyage, partit vers trois heures du matin pour Montégnac, distant d'environ neuf lieues de Limoges et situé dans le Limousin qui longe les montagnes de la Corrèze et avoisine la Creuse. M. de Grandville jouait au whist chez le préfet, il fallut attendre son retour, sa décision ne fut connue à l'évêché que vers minuit. L'abbé de Rastignac laissa donc la capitale du Limousin en proie à toutes les passions soulevées par le spectacle promis pour le lendemain, et qui devait manquer.

Après avoir voir voyagé durant trois heures dans des plaines, alternativement caillouteuses et poudreuses, où les perdrix allaient en paix par compagnies, et faisaient entendre le bruit sourd et pesant de leurs ailes en s'envolant à l'approche de la voiture, l'abbé Gabriel, comme tous les voyageurs qui ont passé par là, vit poindre avec un certain plaisir les toits du bourg. A l'entrée de Montégnac est un de ces curieux relais de poste qui ne se voient qu'en France. Son indication consiste en une planche en chêne sur laquelle un prétendu postillon a gravé ces mots : *Pauste o chevos*, noircis à l'encre, et attachée par quatre clous au-dessus d'une misérable écurie sans cheval. La porte, presque toujours ouverte, a pour seuil une planche enfoncée sur champ, pour garantir des inondations pluviales le sol de l'écurie, plus bas que celui du chemin. Le désolé voyageur aperçoit des harnais blancs, usés, raccommodés, prêts à céder au premier effort des chevaux. Les chevaux sont au labour, au pré, toujours ailleurs que dans l'écurie. Si par hasard ils sont dans l'écurie, ils mangent; s'ils ont mangé, le postillon est chez sa tante ou chez sa cousine, il rentre des foins, ou il dort; personne ne sait où il est, il faut attendre qu'on l'ait été chercher, il ne vient qu'après avoir fini sa besogne; quand il est arrivé, il se passe un temps infini avant qu'il ait trouvé une veste ou son fouet et bricolé ses chevaux. Sur le pas de la maison, une bonne grosse femme s'impatiente plus que le voyageur et se donne plus de mouvement que ne s'en donneront les chevaux afin d'éteindre l'impatience de ce voyageur inespéré : elle vous représente la maîtresse de poste dont le mari est aux champs.

Le favori de monseigneur laissa sa voiture devant une écurie de ce genre, dont les murs ressemblaient à une carte de géographie, et dont la toiture en chaume, fleurie comme un parterre, cédait sous le poids des joubarbes. Après avoir prié la maîtresse de tout préparer pour son départ qui aura lieu dans une heure, il demanda le chemin du presbytère. La bonne femme lui montra entre deux maisons une ruelle qui menait à l'église, le presbytère était auprès. Pendant que le jeune abbé montait ce sentier plein de pierres et encaissé par des haies, la maîtresse de poste questionnait le postillon. Depuis Limoges, chaque postillon arrivant avait dit à son confrère partant les conjectures de l'évêché promulguées par le postillon de la capitale. Ainsi, tandis qu'à Limoges les habitants se levaient en s'entretenant de l'exécution de l'assassin du père Pingret, sur toute la route, les gens de la campagne annonçaient la grâce de l'innocent obtenue par l'évêque, et jasaient sur les prétendues erreurs de la justice humaine. Quand plus tard Jean-François serait exécuté, peut-être devait-il être regardé comme un martyr.

Après avoir fait quelques pas en gravissant ce sentier rougi par les feuilles de l'automne, noir de mûrons et de prunelles, l'abbé Gabriel se retourna par le mouvement machinal qui nous porte tous à prendre connaissance des lieux où nous allons pour la première fois, espèce de curiosité physique innée que partagent les chevaux et les chiens.

Comme la plupart des villages du monde, Montégnac n'avait qu'une seule rue, par où passait la

ite. Mais il y avait un haut et un bas Montégnac, isés chacun par des ruelles tombant à angle droit la rue : une rangée de maisons assises sur la upe de la montagne, présentait le gai spectacle jardins étagés ; leur entrée sur la rue nécessitait sieurs degrés ; les unes avaient leurs escaliers en re, d'autres en cailloux, et de ci de là quelques illes femmes assises, filant ou gardant les ents, animaient la scène, entretenaient la converion entre le haut et le bas Montégnac en se part à travers la rue ordinairement paisible, et se voyaient assez rapidement des nouvelles d'un it à l'autre du bourg ; les jardins, pleins d'ar-s fruitiers, de choux, d'oignons, de légumes, ient tous des ruches le long de leurs terrasses. is une autre rangée de maisons à jardins inclinés la rivière, dont le cours était marqué par de gnifiques chènevières et par ceux d'entre les ar-s fruitiers qui aiment les terres humides, s'édait parallèlement de niveau avec le sol ; quel-es-unes, comme celle de la poste, se trouvaient is un creux et favorisaient ainsi l'industrie de lques tisserands ; presque toutes ombragées par noyers, l'arbre des terres fortes. De ce côté, is le bout opposé à celui de la grande plaine, it une habitation plus vaste et plus soignée que autres, autour de laquelle se groupaient d'autres isons également bien tenues. Ce hameau, séparé bourg par ses jardins, s'appelait déjà *les Tas-rons*, nom qu'il conserve aujourd'hui. La comme était peu de chose par elle-même ; mais il en pendait une centaine de métairies éparses.

Ce spectacle ne parut pas extraordinaire au jeune bé quand il embrassa par un coup d'œil ce graux paysage : il ignorait l'état de ce pays avant rivée du curé Bonnet. Il fit quelques pas de plus montant le sentier, et revit bientôt, à une cenne de toises au-dessus des jardins dépendant des isons du haut Montégnac, l'église et le presbye, qu'il avait aperçus les premiers de loin, conément mêlés aux ruines imposantes et envelop-es par des plantes grimpantes du vieux castel de ntégnac, une des résidences de la maison de Na-reins au douzième siècle.

Le presbytère, d'abord bâti pour un garde prinal ou pour un intendant, s'annonçait par une igue et haute terrasse plantée de tilleuls, d'où la e planait sur le pays. L'escalier de cette terrasse les murs qui la soutenaient etaient d'une ancienté constatée par les ravages du temps. Les pierres l'escalier, déplacées par la force imperceptible is continue de la végétation, laissaient passer de utes herbes et des plantes sauvages ; la mousse ite qui s'attache aux pierres avait appliqué son is vert-dragon sur la hauteur de chaque marche. Les nombreuses familles des pariétaires, la camomille, les cheveux de Vénus sortaient par touffes abondantes et variées entre les barbacanes de la muraille, lézardée malgré son épaisseur.

La nature y avait jeté la plus élégante tapisserie de fougères découpées, de gueules de loup violacées à pistils d'or, de vipérines bleues, de cryptogames brunes, si bien que la pierre semblait être un accessoire, et trouait cette fraîche tapisserie à de rares intervalles. Sur cette terrasse, le buis dessinait les figures géométriques d'un jardin d'agrément, encadré par la maison du curé, au-dessus de laquelle le roc formait une marche blanchâtre ornée d'arbres souffrants, et penchés comme un plumage. Ce presbytère, construit en cailloux et en mortier, avait un étage surmonté d'un énorme toit en pente à deux pignons, sous lequel s'étendaient deux greniers sans doute vides, vu le délabrement des lucarnes. Le rez-de-chaussée se composait de deux chambres séparées par un corridor, au fond duquel était un escalier de bois par lequel on montait au premier étage, également composé de deux chambres. Une petite cuisine était adossée à ce bâtiment du côté de la cour où se voyaient une écurie et une étable parfaitement désertes, inutiles, abandonnées. Le jardin potager séparait la maison de l'église. Une galerie en ruines allait du presbytère à la sacristie.

Quand le jeune abbé vit les quatre croisées à vitrages en plomb, les murs bruns et moussus, la porte de ce presbytère en bois brut fendillé comme un paquet d'allumettes, loin d'être saisi par l'adorable naïveté de ces détails, par la grâce des végétations qui garnissaient les toits, les appuis en bois pourri des fenêtres, et les lézardes d'où s'échappaient de folles plantes grimpantes, par les cordons de vigne dont les pampres vrillés et les grappillons entraient par les fenêtres comme pour y apporter de riantes idées, il se trouva très-heureux d'être évêque en perspective, plutôt que curé de village.

Cette maison toujours ouverte semblait appartenir à tous. L'abbé Gabriel entra dans la salle qui communiquait avec la cuisine, et y vit un pauvre mobilier : une table à quatre colonnes torses en vieux chêne, un fauteuil en tapisserie, des chaises tout en bois, un vieux bahut pour buffet. Personne dans la cuisine, excepté un chat, qui révélât une femme au logis. L'autre pièce servait de salon. En y jetant un coup d'œil, il aperçut des fauteuils en bois au naturel et en tapisserie, la boiserie et les solives du plafond étaient en châtaignier et d'un noir d'ébène. Il y avait une horloge dans sa caisse verte à fleurs peintes, une table couverte d'un tapis vert usé, quelques chaises, et sur la cheminée deux flambeaux entre lesquels était un enfant Jésus en cire sous sa cage de verre. La cheminée, revêtue de

bois à moulures grossières, était cachée par un devant en papier dont le sujet représentait le bon Pasteur avec sa brebis sur l'épaule, sans doute le cadeau de la fille du maire ou du juge de paix, pour reconnaître les soins donnés à son éducation. Le piteux état de la maison faisait peine à voir : les murs, jadis blanchis à la chaux, étaient décolorés par places, teints à hauteur d'homme par les frottements ; l'escalier à gros balustres et à marches en bois, quoique proprement tenu, paraissait devoir trembler sous le pied. Au fond, en face de la porte d'entrée, une autre porte ouverte donnant sur le jardin potager permit à l'abbé de Rastignac de mesurer le peu de largeur de ce jardin, encaissé comme par un mur de fortification taillé dans la pierre blanchâtre et friable de la montagne que tapissaient de riches espaliers, de longues treilles mal entretenues, et dont toutes les feuilles étaient dévorées de lèpre. Il revint sur ses pas, se promena dans les allées du premier jardin, d'où se découvrit à ses yeux, pardessus le village, le magnifique spectacle de la vallée, véritable oasis située au bord des vastes plaines qui, voilées par les légères brumes du matin, ressemblaient à une mer calme. En arrière, on apercevait d'un côté les vastes repoussoirs de la forêt bronzée, et de l'autre l'église et les ruines du château perchées sur le roc et qui se détachaient vivement sur l'océan des plaines. En faisant crier sous ses pas le sable des petites allées en étoile, en rond, en losange, l'abbé Gabriel regarda tour à tour le village où les habitants réunis par groupes l'examinaient déjà, puis cette vallée fraîche avec ses chemins épineux, sa rivière bordée de saules si bien opposée à l'infini des plaines ; il fut alors saisi par des sensations qui changèrent la nature de ses idées : il admira le calme de ces lieux, il fut soumis à l'influence de cet air pur, à la paix inspirée par la révélation d'une vie ramenée à la simplicité biblique ; il entrevit confusément les beautés de cette cure où il rentra pour en examiner les détails avec une curiosité sérieuse. Une petite fille, sans doute chargée de garder la maison, mais occupée à picoter les fruits dans le jardin, entendit sur les grands carreaux qui dallaient les deux salles basses, les pas d'un homme chaussé de souliers craquants. Elle vint. Étonnée d'être surprise un fruit à la main, un autre entre ses dents, elle ne répondit rien aux questions de ce beau, jeune, mignon abbé. La pauvre petite n'avait jamais cru qu'il pût exister un abbé semblable, éclatant de linge en batiste, tiré à quatre épingles, vêtu de beau drap noir, sans aucune tache ni un pli.

— Monsieur Bonnet, dit-elle enfin, monsieur Bonnet dit la messe, et mademoiselle Ursule est à l'église.

L'abbé Gabriel n'avait pas vu la galerie par laquelle le presbytère communiquait à l'église, il regagna le sentier pour y entrer par la porte principale. Cette espèce de porche en auvent regardait le village, on y parvenait par des degrés en pierres disjointes et usées qui dominaient une place ravinée par les eaux et ornée de ces gros ormes dont la plantation fut ordonnée par le protestant Sully.

L'église, une des plus pauvres églises de France, où il y en a de bien pauvres, ressemblait à ces énormes granges qui ont au-dessus de leur porte un toit avancé soutenu par des piliers de bois ou de briques. Bâtie en cailloux et en mortier, comme la maison du curé, flanquée d'un clocher carré, sans flèche et couvert en grosses tuiles rondes, cette église avait pour ornements extérieurs les plus riches créations de la sculpture, mais enrichies de lumières et d'ombres, fouillées, massées et colorées par la nature, qui s'y entend aussi bien que Michel-Ange. Des deux côtés, le lierre embrassait les murailles de ses tiges nerveuses en dessinant à travers son feuillage autant de veines qu'il s'en trouve sur un écorché. Ce manteau, jeté par le temps pour couvrir les blessures qu'il avait faites, était diapré par les fleurs d'automne nées dans les crevasses, et donnait asile à des oiseaux qui chantaient.

La fenêtre en rosace, au-dessus de l'auvent du porche, était enveloppée de campanules bleues comme la première page d'un missel richement peint. Le flanc qui communiquait avec la cure, à l'exposition du nord, était moins fleuri, la muraille s'y voyait grise et rouge par grandes places où s'étalaient des mousses ; mais l'autre flanc et le chevet entourés par le cimetière offraient des floraisons abondantes et variées. Quelques arbres, entre autres un amandier, un des emblèmes de l'espérance, s'étaient logés dans les lézardes. Deux pins gigantesques adossés au chevet servaient de paratonnerres. Le cimetière, bordé d'un petit mur en ruines que ses propres décombres maintenaient à hauteur d'appui, avait pour ornement une croix en fer montée sur un socle, garnie de buis bénit à Pâques par une de ces touchantes pensées chrétiennes oubliées dans les villes. Le curé des pauvres villages est le seul prêtre qui vienne dire à ses morts au jour de la résurrection pascale : Vous revivrez heureux ! — Çà et là quelques croix pourries jalonnaient les éminences couvertes d'herbes.

L'intérieur s'harmonisait parfaitement au négligé poétique de cet humble extérieur, dont le luxe était fourni par le temps, charitable une fois. Au dedans, l'œil s'attachait d'abord à la toiture, intérieurement doublée en châtaignier, auquel l'âge avait donné les plus riches tons des vieux bois de l'Europe, et que soutenaient, à des distances égales, de nerveux

upports appuyés sur des poutres transversales. Les uatre murs blanchis à la chaux n'avaient aucun rnement. La misère rendait cette paroisse iconolaste sans le savoir. L'église, carrelée et garnie de ancs, était éclairée par quatre croisées latérales n ogive, à vitrages en plomb. L'autel, en forme e tombeau, avait pour ornement un grand crucifix u-dessus d'un pauvre tabernacle en noyer décoré e quelques moulures propres et luisantes, huit ambeaux à cierges économiques en bois peint en lanc, puis deux vases en porcelaine pleins de eurs artificielles, dont n'aurait pas voulu le porer d'un agent de change, et dont Dieu se contenit.

La lampe du sanctuaire était une veilleuse placée ans un ancien bénitier portatif en cuivre argenté, ıspendu par des cordes en soie qui venaient de uelque château démoli. Les fonts baptismaux aient en bois comme la chaire et une espèce de ıge pour les marguilliers, les praticiens du bourg. n autel de la Vierge offrait à l'admiration publique eux lithographies coloriées, encadrées dans un ıéchant petit cadre doré. Il était peint en blanc, écoré de fleurs artificielles plantées dans des vases ɔurnés en bois doré, et recouvert par une nappe ɛstonnée de méchantes dentelles rousses. Au fond e l'église, une longue croisée voilée par un grand ideau en calicot rouge, produisait un effet magiue. Ce riche manteau de pourpre jetait une teinte ose sur les murs blanchis à la chaux; il semblait u'une pensée divine rayonnât de l'autel et embrasit cette pauvre nef pour la réchauffer.

Le couloir qui conduisait à la sacristie offrait sur ne de ses parois le patron du village, un grand aint Jean-Baptiste avec son mouton sculptés en ois et horriblement peints. Malgré tant de pauvreté, cette église ne manquait pas des douces harıonies qui plaisent aux belles âmes, et que les couɛurs mettent si bien en relief. Les teintes brunes t riches du bois relevaient admirablement le blanc ur des murailles, et se mariaient sans discordance la pourpre triomphante jetée sur le chevet. Cette évère trinité de couleur rappelait la grande pensée atholique.

A l'aspect de cette pauvre maison de Dieu, si le remier sentiment était la surprise, il était suivi l'une admiration mêlée de pitié : n'exprimait-elle as la misère du pays? ne s'accordait-elle pas à la implicité naïve du presbytère? Elle était d'ailleurs ropre, bien tenue; on y respirait comme un arfum de vertus champêtres, rien n'y trahissait 'abandon. Quoique rustique et simple, elle était abitée par la prière, elle avait une âme, on le entait sans s'expliquer comment.

L'abbé Gabriel se glissa doucement pour ne point troubler le recueillement de deux groupes placés en haut des bancs, auprès du maître-autel, qui était séparé de la nef, à l'endroit où pendait la lampe, par une balustrade assez grossière, toujours en bois de châtaignier, garnie de la nappe destinée à la communion. De chaque côté de la nef, une vingtaine de paysans et de paysannes, plongés dans la prière la plus fervente, ne firent aucune attention à l'étranger quand il monta le chemin étroit qui divisait les deux rangées de bancs.

Arrivé sous la lampe, endroit d'où il pouvait voir les deux petites nefs qui figuraient la croix, et dont l'une conduisait à la sacristie, l'autre au cimetière, l'abbé Gabriel aperçut du côté du cimetière une famille vêtue de noir et agenouillée sur le carreau : ces deux parties de l'église n'avaient pas de bancs.

Le jeune abbé se prosterna sur la marche de la balustrade qui séparait le chœur de la nef, et se mit à prier, en examinant par un regard oblique ce spectacle qui lui fut bientôt expliqué. L'évangile était dit. Le curé quitta sa chasuble et descendit de l'autel pour venir à la balustrade. Le jeune abbé, qui prévit ce mouvement, s'adossa au mur avant que monsieur Bonnet ne pût le voir. Dix heures sonnaient.

— Mes frères, dit le curé d'une voix émue, en ce moment même, un enfant de cette paroisse va payer la dette à la justice humaine en subissant le dernier supplice : nous offrons le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme. Unissons nos prières afin d'obtenir de Dieu qu'il ne l'abandonne pas dans ses derniers moments, et que son repentir lui mérite dans le ciel la grâce qui lui a été refusée ici-bas. La perte de ce malheureux enfant, un de ceux sur lesquels nous avions le plus compté pour donner de bons exemples, ne peut être attribuée qu'à la méconnaissance des principes religieux...

IV

Le curé fut interrompu par des sanglots qui partaient du groupe formé par la famille en deuil, et dans lequel le jeune prêtre, à ce surcroît d'affliction, reconnut les Tascheron, sans les avoir jamais vus.

D'abord étaient collés contre la muraille deux vieillards au moins septuagénaires, deux figures à rides profondes et immobiles, bistrées comme un bronze florentin. Ces deux personnages, stoïquement debout comme des statues dans leurs vieux vêtements rapetassés, devaient être le grand-père et la grand'mère du condamné. Leurs yeux rougis et

vitreux semblaient pleurer du sang, leurs bras tremblaient tant que les bâtons sur lesquels ils s'appuyaient rendaient un léger bruit sur le carreau.

Après eux, le père et la mère, les visages cachés dans leurs mouchoirs, fondaient en larmes.

Autour de ces quatre chefs de la famille se tenaient à genoux deux sœurs mariées accompagnées de leurs maris. Puis, trois fils stupides de douleur.

Cinq petits enfants agenouillés, dont le plus âgé n'avait que sept ans, ne comprenaient sans doute point ce dont il s'agissait; ils regardaient avec la curiosité torpide en apparence qui distingue le paysan, mais qui est l'observation des choses physiques poussée au plus haut degré.

Enfin, la pauvre fille emprisonnée par un désir de la justice, la dernière venue, cette Denise, martyre de son amour fraternel, écoutait d'un air qui tenait à la fois de l'égarement et de l'incrédulité. Pour elle, son frère ne pouvait pas mourir. Elle représentait admirablement celle des trois Marie qui ne croyait pas à la mort du Christ, tout en partageant son agonie.

Les autres habitants s'associaient à l'affliction de cette famille respectable et considérée dans le pays, par une sincère et pieuse commisération qui donnait à tous les visages la même expression. Cette expression devint presque de l'effroi quand les quelques phrases du curé firent comprendre qu'en ce moment le couteau tombait sur la tête de ce jeune homme que tous connaissaient, avaient vu naître, et qui leur avait paru dans son enfance incapable de commettre un crime. Les sanglots qui interrompirent la simple et courte allocution que le prêtre devait faire à ses ouailles, le troublèrent à un point qu'il la cessa promptement en les invitant à prier avec ferveur.

Cette petite assemblée de gens de la campagne pleurant et priant pour celui qu'ils supposaient supplicié, dans une grande place, devant des milliers de gens venus de toutes parts pour agrandir encore le supplice par une honte immense; ce faible contre-poids de sympathies et de prières, opposé à cette multitude de curiosités féroces et de justes malédictions, était de nature à émouvoir, surtout dans cette pauvre église. L'abbé Gabriel fut tenté d'aller dire aux Tascheron : « Votre fils, votre frère a obtenu un sursis. » Mais il eut peur de troubler la messe; il savait d'ailleurs que ce sursis n'empêcherait pas l'exécution. Au lieu de suivre l'office, il fut irrésistiblement entraîné à observer le pasteur de qui l'on attendait le miracle de la conversion du criminel.

De petite taille et débile en apparence, M. Bonnet frappait tout d'abord par le visage passionné qu'on suppose à l'apôtre : une figure presque triangulaire commencée par un large front sillonné de plis, achevée, des tempes à la pointe du menton, par les deux lignes maigres que dessinaient ses joues creuses. Dans cette figure endolorie par un teint jaune comme la cire d'un cierge, éclataient deux yeux d'un bleu lumineux de foi, brûlants d'espérance vive; elle était partagée par un nez long, mince et droit, à narines bien coupées, sous lequel parlait encore, même fermée, une bouche large, à lèvres prononcées, et d'où il sortait une de ces voix qui vont au cœur. La chevelure châtaine, rare, fine et lisse sur la tête, annonçait un tempérament pauvre, soutenu seulement par un régime sobre. La volonté faisait toute sa force. Telles étaient ses distinctions.

En descendant de l'autel, le curé rencontra le regard de l'abbé Gabriel; il le reconnut, et quand le secrétaire de l'évêché se présenta dans la sacristie, Ursule, à laquelle son maître avait donné déjà ses ordres, y était seule et invita le jeune abbé à la suivre.

— Monsieur, dit Ursule, femme d'un âge canonique, en emmenant l'abbé de Rastignac par la galerie dans le jardin, M. le curé m'a dit de vous demander si vous aviez déjeuné. Comme vous avez dû partir de grand matin de Limoges pour être ici à dix heures, je vais tout préparer pour le déjeuner. M. l'abbé ne trouvera pas ici la table de monseigneur; mais nous ferons de notre mieux. M. Bonnet ne va pas tarder à revenir, il est allé consoler ces pauvres gens... les Tascheron... Voici la journée où leur fils éprouve un bien terrible accident...

— Mais, dit enfin l'abbé Gabriel, où est la maison de ces braves gens, je dois emmener M. Bonnet à l'instant à Limoges d'après l'ordre de monseigneur. Ce malheureux ne sera pas exécuté aujourd'hui, monseigneur a obtenu un sursis...

— Ah! dit Ursule à qui la langue démangeait d'avoir à répandre cette nouvelle, monsieur a bien le temps d'aller leur porter cette consolation pendant que je vais apprêter le déjeuner; la maison aux Tascheron est au bout du village. Suivez le sentier qui passe au bas de la terrasse, il vous y conduira.

Quand Ursule eut perdu de vue l'abbé Gabriel, elle descendit répandre la nouvelle dans le village, en y allant chercher les choses nécessaires au déjeuner.

Le curé avait brusquement appris à l'église une résolution désespérée inspirée aux Tascheron par le rejet du pourvoi en cassation. Ces braves gens quittaient le pays, et devaient, dans cette matinée, recevoir le prix de leurs biens vendus à l'avance. La vente avait exigé des délais et des formalités imprévus par eux, ils étaient donc restés dans le pays depuis la condamnation de Jean-François. Chaque jour avait été pour ces honnêtes gens un calice d'a-

nertume à boire. Ce projet, accompli si mystérieusement, ne transpira que la veille du jour où l'exécution devait avoir lieu. Les Tascheron crurent pouvoir quitter le pays avant cette fatale journée; mais l'acquéreur de leurs biens était un homme étranger au canton, un Corrézien à qui leurs motifs étaient indifférents, et qui d'ailleurs avait éprouvé des retards dans la rentrée de ses fonds. Ainsi la famille était obligée de subir son malheur jusqu'au bout.

Le sentiment qui dictait cette expatriation était si violent dans ces âmes simples, peu habituées à des transactions avec la conscience, que le grand-père et la grand'mère, les filles et leurs maris, le père et la mère, tout ce qui portait le nom de Tascheron ou leur était allié de près, quittait le pays. Cette émigration peinait la commune. Le maire était venu prier le curé d'essayer de retenir les Tascheron. Selon la loi nouvelle, le père n'est plus responsable du fils, le crime du père n'entache plus la famille.

Mais il est encore des coins de province où règne ce qu'on nomme le préjugé, où la famille souffre du crime d'un de ses enfants, ou d'un de ses pères. Cette croyance rendait le pays inhabitable aux Tascheron. Leur profonde religion les avait amenés à l'église le matin : était-il possible de laisser dire, sans y participer, la messe offerte à Dieu pour lui demander d'inspirer à leur fils un repentir qui le rendit à la vie éternelle, et d'ailleurs ne doivent-ils pas faire leurs adieux à l'autel de leur village? Mais leur projet était consommé. Quand le curé, qui les suivit, entra dans leur principale maison, il trouva les sacs préparés pour le voyage. L'acquéreur attendait ses vendeurs, avec leur argent. Le notaire dressait les quittances. Dans la cour, derrière la maison, une carriole attelée devait conduire à Limoges les vieillards avec l'argent, et la mère de Jean-François. Le reste de la famille comptait partir à pied, nuitamment.

Au moment où le jeune abbé entra dans la salle basse où se trouvaient réunis tous ces personnages, le curé de Montégnac avait épuisé les ressources de son éloquence.

Les deux vieillards, insensibles à force de douleur, étaient accroupis dans un coin sur leurs sacs, en regardant leur vieille maison héréditaire, ses meubles et l'acquéreur, et se regardant tour à tour comme pour se dire : Avons-nous jamais cru que pareil événement pût arriver? Ces vieillards qui, depuis longtemps, avaient résigné leur autorité à leur fils, le père du criminel, étaient comme de vieux rois après leur abdication, redescendus au rôle passif des sujets et des enfants.

Tascheron était debout, il écoutait le pasteur auquel il répondait à voix basse par des monosyllabes. Cet homme, âgé d'environ quarante-huit ans, avait cette belle figure que Titien a trouvée pour tous ses apôtres : une figure de foi, de probité sérieuse et réfléchie, un profil sévère, un nez coupé en angle droit, des yeux bleus, un front noble, des traits réguliers, des cheveux noirs et crépus, résistants, plantés avec cette symétrie qui donne du charme à ces figures brunies par les travaux en plein air. Il était facile de voir que les raisonnements du curé se brisaient devant une inflexible volonté.

Denise était appuyée contre la mette au pain, regardant le notaire qui se servait de ce meuble comme d'une table à écrire, et à qui l'on avait donné le fauteuil de la grand'mère.

L'acquéreur était assis sur une chaise à côté du tabellion.

Les deux sœurs mariées mettaient la nappe sur la table et servaient le dernier repas que les ancêtres allaient offrir et faire dans leur maison, dans leur pays, avant d'aller sous des cieux inconnus. Les hommes étaient à demi assis sur un grand lit de serge verte.

La mère, occupée à la cheminée, y battait une omelette Les petits enfants encombraient la porte, devant laquelle était la famille de l'acquéreur.

Le repas était apprêté pour le notaire, pour l'acquéreur, pour les enfants et les hommes. Le père et la mère, Denise et ses sœurs avaient le cœur trop serré pour satisfaire leur faim. Il y avait une haute et cruelle résignation dans ces devoirs de l'hospitalité champêtre accomplis. Les Tascheron, ces hommes antiques, finissaient comme on commence, en faisant les honneurs du logis.

Ce tableau sans emphase, et néanmoins plein de solennité, frappa les regards du secrétaire de l'évêché quand il vint apprendre au curé de Montégnac les intentions de ce prélat.

— Le fils de ce brave homme vit encore, dit Gabriel au curé.

A cette parole, comprise par tous au milieu du silence, les deux vieillards se dressèrent sur leurs pieds, comme si la trompette du jugement dernier eût sonné; la mère laissa tomber sa poêle dans le feu; Denise jeta un cri de joie.

— Jean-François a sa grâce! cria tout à coup le village entier qui se rua vers la maison des Tascheron. C'est monseigneur l'évêque qui...

— Mes amis, Jean-François n'a pas obtenu sa grâce, répondit le jeune abbé voyant que le coup était porté; mais l'état de son âme a tellement inquiété monseigneur, qu'il a fait retarder le dernier jour de votre fils pour au moins le sauver dans l'éternité.

— Il vit donc! s'écria Denise.

Le jeune abbé prit à part le curé pour lui expliquer la situation périlleuse où l'impiété de son paroissien mettait la religion, et ce que l'évêque attendait de lui.

— Monseigneur exige ma mort, répondit le curé. J'ai déjà refusé à cette famille affligée d'aller assister ce malheureux enfant. Cette conférence et le spectacle qui m'attendrait me briseraient comme un verre. A chacun son œuvre. La faiblesse de mes organes, ou plutôt la trop grande mobilité de mon organisation nerveuse m'interdit d'exercer ces fonctions pénibles de notre ministère. Je suis resté simple curé de village pour être utile à mes semblables dans la sphère où je peux accomplir une vie chrétienne. Je me suis bien consulté pour satisfaire cette vertueuse famille et mes devoirs de pasteur envers ce pauvre enfant.

A la seule pensée de monter avec lui sur la charrette des criminels, à la seule idée d'assister aux fatals apprêts, je sens un frisson de mort dans mes veines. On ne saurait exiger cela d'une mère : pensez, monsieur, qu'il est né dans le sein de ma pauvre église!

— Ainsi, dit l'abbé Gabriel, vous refusez d'obéir à monseigneur?

— Monseigneur ignore l'état de ma santé, il ne sait pas que chez moi la nature s'oppose..., dit monsieur Bonnet en regardant le jeune abbé.

— Il y a des moments où, comme Belzunce à Marseille, nous devons affronter des morts certaines, lui répliqua l'abbé Gabriel en l'interrompant.

En ce moment, le curé sentit sa soutane tirée par une main, il entendit des pleurs, se retourna, et vit toute la famille agenouillée : vieux et jeunes, petits et grands, hommes et femmes, tous tendaient des mains suppliantes, il y eut un seul cri quand il leur montra sa face ardente.

— Sauvez au moins son âme!

La vieille grand'mère avait tiré le bas de la soutane, et l'avait mouillée de ses larmes.

— J'obéirai, monsieur.

Cette parole dite, le curé fut forcé de s'asseoir, tant il tremblait sur ses jambes. Le jeune secrétaire expliqua dans quel état de frénésie était Jean-François.

— Croyez-vous, dit l'abbé Gabriel en terminant, que la vue de sa jeune sœur puisse le faire chanceler?

— Oui, certes, répondit le curé. Denise, vous vous accompagnerez.

— Et moi aussi, dit la mère.

— Non, s'écria le père. Cet enfant n'existe plus, vous le savez. Aucun de nous ne le verra.

— Ne vous opposez pas à son salut, dit le jeune abbé, vous seriez responsable de son âme en nous refusant les moyens de l'attendrir. En ce moment, sa mort peut devenir encore plus préjudiciable que sa vie.

— Elle ira, dit le père. Ce sera sa punition pour s'être opposée à toutes les corrections que je voulais infliger à son garçon!

V

L'abbé Gabriel et M. Bonnet revinrent au presbytère, où Denise et sa mère furent invitées à se trouver au moment du départ des ecclésiastiques pour Limoges. En cheminant le long de ce sentier qui suivait les contours du haut Montégnac, le jeune homme put examiner, moins superficiellement qu'à l'église, le curé si fort vanté par le vicaire général. Il fut influencé promptement en sa faveur par des manières simples et pleines de dignité, par cette voix pleine de magie, par des paroles en harmonie avec la voix. Le curé n'avait été qu'une seule fois à l'évêché depuis que le prélat avait pris Gabriel de Rastignac pour secrétaire, à peine avait-il entrevu ce favori destiné à l'épiscopat; mais il savait quelle était son influence; néanmoins il se conduisit avec une aménité digne, où se trahissait l'indépendance souveraine que l'Église accorde aux curés dans leurs paroisses. Les sentiments du jeune abbé, loin d'animer sa figure, y imprimèrent un air sévère; elle demeura plus froide, elle glaçait. Un homme capable de changer le moral d'une population devait être doué d'un esprit d'observation quelconque, être plus ou moins physionomiste. Mais quand le curé n'eût possédé que la science du bien, il venait de prouver une sensibilité rare; il fut donc frappé de la froideur par laquelle le secrétaire de l'évêque accueillait ses avances et ses aménités. Forcé de l'attribuer à quelque mécontentement secret, il cherchait en lui-même où et comment il avait pu le blesser, en quoi sa conduite était reprochable aux yeux de ses supérieurs. Il y eut un moment de silence gênant que l'abbé de Rastignac rompit par une interrogation pleine de morgue aristocratique.

— Vous avez une bien pauvre église, monsieur le curé?

— Elle est trop petite, répondit monsieur Bonnet. Aux grandes fêtes, les vieillards mettent des bancs sous le porche, les jeunes gens sont debout en cercle sur la place; mais il règne un tel silence, que ceux du dehors peuvent entendre ma voix.

Gabriel garda le silence pendant quelques instants.

— Mais comment la laissez-vous dans un pareil
ıt de nudité? reprit-il.

— Hélas! monsieur, je n'ai pas le courage d'y penser des sommes qui peuvent secourir les pauɛs. Les pauvres sont l'église. D'ailleurs, je ne aindrais pas la visite de monseigneur, par un jour Fête-Dieu! les pauvres rendent alors ce qu'ils t à l'église! N'avez-vous pas vu, monsieur, les ɔus qui sont de distance en distance dans les urs? ils servent à y fixer une espèce de treillage fil de fer où les femmes attachent des bouquets : glise est alors en entier revêtue de fleurs qui resıt fleuries jusqu'au soir. Ma pauvre église que us trouvez si nue est parée comme une mariée, e embaume, le sol est jonché de feuillages au miu desquels on laisse, pour le passage du saint crement, un chemin de roses effeuillées. Dans tte journée, je ne craindrais pas les pompes de int-Pierre de Rome. Le saint-père a son or, moi i mes fleurs! à chacun son miracle. Ah! mon-ɛur, le bourg de Montégnac est pauvre, mais il t catholique. Autrefois on y dépouillait les pasnts, aujourd'hui le voyageur peut y laisser mber un sac plein d'écus, il le trouverait chez oi.

— Un tel résultat fait votre éloge, répondit Gaiel.

— Il ne s'agit point de moi, répondit le curé non ns rougir, atteint par cette épigramme ciselée, ais de la parole de Dieu, du pain sacrée...

— Du pain un peu bis, reprit en souriant l'abbé ıbriel.

— Le pain blanc ne convient qu'aux estomacs ches, répondit modestement le curé.

Le jeune abbé prit alors les mains de monsieur ɔnnet, et les lui serra cordialement : Pardonnezoi, monsieur le curé, lui dit-il en se réconciliant ec lui tout à coup par un regard de ses beaux ɛux bleus qui alla jusqu'au fond de l'âme du curé. onseigneur m'a recommandé d'éprouver votre ıtience et votre modestie, mais je ne saurais aller us loin. Je vois déjà que les éloges des libéraux ɔnt des calomnies.

Le déjeuner était prêt : des œufs frais, du beurre, ı miel et des fruits, de la crème et du café, servis ır Ursule, au milieu de bouquets de fleurs, sur ne nappe blanche, sur la table antique, dans ɛtte vieille salle à manger.

— Vous vous plaisez beaucoup ici? demanda le ɛune abbé.

— Oui, monsieur. Si Dieu le permet, je mourrai ıré de Montégnac. J'aurais voulu que mon exemle fût suivi par des hommes distingués qui ont ru faire mieux en devenant philanthropes. La phiınthropie moderne est le malheur des sociétés, les principes de la religion catholique peuvent seuls guérir les maladies qui travaillent le corps social. Au lieu de décrire la maladie et d'étendre ses ravages par des plaintes élégiaques, chacun aurait dû mettre la main à l'œuvre, entrer en simple ouvrier dans la vigne du Seigneur. Ma tâche est loin d'être achevée ici, monsieur : il ne suffit pas de moraliser les gens que j'ai trouvés dans un état affreux de sentiments, je veux mourir au milieu d'une génération entièrement convaincue.

— Vous avez fait votre devoir, dit encore sèchement le jeune homme qui se sentit mordu au cœur par la jalousie.

— Oui, monsieur, répondit modestement le prêtre après lui avoir jeté un fin regard comme pour lui demander : Est-ce encore une épreuve? Je souhaite à toute heure, ajouta-t-il, que chacun fasse le sien dans le royaume.

Sa phrase avait une signification profonde; elle fut accompagné par une accentuation qui prouvait qu'à la fin de 1828, ce prêtre, aussi grand par la pensée que par l'humilité de sa conduite, et qui subordonnait ses pensées à celles de ses supérieurs, voyait clair dans les destinées de la monarchie et de l'Église.

Quand les deux pauvres femmes désolées furent venues, le jeune abbé, très-impatient de revenir à Limoges, les laissa au presbytère et alla voir si les chevaux étaient mis. Quelques instants après, il revint annoncer que tout était prêt pour le départ. Tous quatre partirent aux yeux de la population entière de Montégnac, groupée sur le chemin, devant la poste. La mère et la sœur du condamné gardèrent le silence. Les deux prêtres, voyant des écueils dans beaucoup de sujets, ne pouvaient ni paraître indifférents, ni s'égayer. En cherchant quelque terrain neutre, ils traversèrent la plaine, dont l'aspect influa sur la durée de leur silence mélancolique.

— Par quelles raisons avez-vous embrassé l'état ecclésiastique? demanda tout à coup l'abbé Gabriel au curé Bonnet par une étourdie curiosité qui le prit quand la voiture déboucha sur la grande route.

— Je n'ai point vu d'état dans la prêtrise, répondit-il simplement. Je ne comprends pas qu'on devienne prêtre par des raisons autres que les indéfinissables puissances de la vocation. Je sais que plusieurs hommes se sont faits les ouvriers de la vigne du Seigneur après avoir usé leur cœur au service des passions. Les uns ont aimé sans espoir, les autres ont été trahis. Ceux-ci ont perdu la fleur de leur vie en ensevelissant une épouse chérie, une maîtresse adorée; ceux-là sont dégoûtés de la vie sociale à une époque où l'incertain plane sur toutes

choses, même sur les sentiments, où le doute se joue des plus douces incertitudes en les appelant des croyances. Plusieurs abandonnent la politique à une époque où le pouvoir doit sembler une expiation quand on regarde l'obéissance comme un hasard de la fatalité. Beaucoup quittent une société sans drapeaux, où les contraires s'unissent pour détrôner le bien. Je ne suppose pas qu'on se donne à Dieu par une pensée cupide. Quelques hommes peuvent voir dans la prêtrise un moyen de régénérer notre patrie; mais selon mes faibles lumières, le prêtre patriote est un non-sens. Le prêtre ne doit appartenir qu'à Dieu. Je n'ai pas voulu offrir à notre Père, qui cependant accepte tout, les débris de mon cœur et les restes de ma volonté, je me suis donné tout entier.

Dans une des touchantes théories des religions païennes, la victime destinée à leurs faux dieux allait au temple couronnée de fleurs. Cette coutume m'a toujours attendri. Un sacrifice n'est rien sans la grâce. Ma vie est donc simple et sans le plus petit roman. Cependant, si vous voulez une confession entière, je vous dirai tout. Ma famille est au-dessus de l'aisance, elle est presque riche. Mon père, seul artisan de sa fortune, est un homme dur, inflexible; il traite d'ailleurs sa femme et ses enfants comme il se traite lui-même. Je n'ai jamais surpris sur ses lèvres le moindre sourire; sa main de fer, son visage de bronze, son activité sombre et brusque à la fois, nous comprimaient tous, femme, enfants, commis et domestiques, sous un despotisme étrange. J'aurais pu, je parle pour moi seul, m'accommoder de cette vie si ce pouvoir eût produit une compression égale, mais il était quinteux et vacillant. Nous ignorions toujours si nous faisions bien ou si nous étions en faute. L'horrible attente qui en résultait est insupportable dans la vie domestique. On préfère alors être dans la rue que chez soi. Si j'eusse été seul au logis, j'aurais encore tout souffert de mon père sans murmure; mais mon cœur était déchiré par les douleurs acérées qui ne laissaient pas de relâche à une mère ardemment aimée, dont les pleurs surpris me causaient des rages pendant lesquelles je ne me connaissais plus.

Le temps de mon séjour au collége, où les enfants sont en proie à tant de misères et de travaux, fut pour moi comme un âge d'or. Je craignais les jours de congé. Ma mère était elle-même heureuse de me venir voir. Quand j'eus fait mes humanités, que je dus rentrer sous le toit paternel et devenir commis de mon père, il me fut impossible d'y rester plus de quelques mois : ma raison, égarée par la force de l'adolescence, pouvait succomber. Par une triste soirée d'automne, en me promenant seul avec ma mère le long du boulevard Bourdon, un des plus tristes lieux de Paris, je déchargeai mon cœur dans le sien, et lui dis que je ne voyais de vie possible pour moi que dans l'Église. Mes goûts, mes idées, mes amours même devaient être contrariés tant que vivrait mon père. Sous la soutane du prêtre, il serait forcé de me respecter, je pourrais ainsi devenir le protecteur de ma famille en certaines occasions. Elle pleura beaucoup. En ce moment mon frère aîné, devenu depuis général et mort à Leipsig, s'engageait comme simple soldat, poussé hors du logis par les raisons qui décidaient ma vocation. Je lui indiquai, comme moyen de salut pour elle, de choisir un gendre plein de caractère, de marier ma sœur dès qu'elle serait en âge d'être établie, et de s'appuyer sur cette famille. Sous le prétexte d'échapper à la conscription, sans rien coûter à mon père, et en déclarant aussi ma vocation, j'entrai donc en 1808, à l'âge de 19 ans, au séminaire de Saint-Sulpice.

Dans ces vieux bâtiments célèbres, je trouvai la paix et le bonheur, que troublèrent seulement les souffrances présumées de ma sœur et de ma mère. Leurs douleurs domestiques s'accroissaient sans doute : car lorsqu'elles me voyaient, elles me confirmaient dans ma résolution. Initié peut-être par mes douleurs aux secrets de la charité, comme l'a définie le grand saint Paul dans son adorable épître, je voulus panser les plaies du pauvre dans un coin de terre ignoré, puis prouver par mon exemple, si Dieu daignait bénir mes efforts, que la religion catholique, prise dans ses œuvres humaines, est la seule vraie, la seule bonne et belle puissance civilisatrice. Pendant les derniers jours de mon diaconat, la grâce m'a sans doute éclairé. J'ai pleinement pardonné à mon père, en qui j'ai vu l'instrument de ma destinée. Malgré une longue et tendre lettre où j'expliquais les choses en y montrant le doigt de Dieu imprimé partout, ma mère pleura bien des larmes en voyant tomber mes cheveux sous les ciseaux de l'Église. Elle savait, elle, à combien de plaisirs je renonçais, sans connaître à quelles gloires secrètes j'aspirais. Les femmes sont si tendres ! Quand j'appartins à Dieu, je ressentis un calme sans bornes, je ne me sentais ni besoins, ni vanités, ni soucis des biens qui inquiètent tant les hommes. Je pensais que la Providence devait prendre soin de moi comme d'une chose à elle. J'entrais dans un monde d'où la crainte est bannie, où l'avenir est certain, et où toute chose est œuvre divine, même la pensée. Cette quiétude est un des bienfaits de la grâce. Ma mère ne concevait pas qu'on pût épouser une église; néanmoins, en me voyant le front serein, l'air heureux, elle fut heureuse. Après avoir été ordonné, je vins voir en Limousin un de mes parents pater-

ıels qui, par hasard, me parla de l'état dans lequel ;tait le canton de Montégnac. Une pensée jaillie ıvec l'éclat de la lumière me dit intérieurement : Voilà ta vigne! Et j'y suis venu. Ainsi, monsieur, non histoire est, vous le voyez, bien simple et sans ntérêt.

En ce moment, aux feux du soleil couchant, Linoges apparut. A cet aspect, les deux femmes ne ıurent retenir leurs larmes.

VI

Le jeune homme que ces deux tendresses difféentes allaient chercher, et qui excitait tant d'ingéıues curiosités, tant de sympathies hypocrites, ;isait sur un grabat de la prison, dans la chambre lestinée aux condamnés à mort. Un espion veillait la porte pour saisir les paroles qui pouvaient lui chapper, soit dans le sommeil, soit dans ses accès e fureur, tant la justice tenait à épuiser tous les ıoyens humains pour arriver à connaître le comlice de Jean-François Tascheron, et retrouver les ommes volées. Les des Vanneaulx avaient intéressé a police, et la police épiait ce silence absolu. Quand 'homme commis à la garde morale du prisonnier e regardait par une meurtrière faite exprès, il le rouvait toujours dans la même attitude, enseveli ans sa camisole, la tête attachée par un bandage n cuir, depuis qu'il avait essayé de déchirer l'étoffe t les ligatures avec ses dents. Jean-François regarait le plancher d'un œil fixe et désespéré, ardent t comme rougi par l'affluence d'une vie que de erribles pensées soulevaient; c'était une vivante culpture du Prométhée antique. La pensée de son onheur perdu lui dévorait le cœur. Quand le prourcur général était venu le voir, il n'avait pu s'emècher de témoigner la surprise qu'inspirait un aractère aussi continu. A la vue de tout être vivant ui s'introduisait dans sa prison, Jean-François ntrait dans une rage qui dépassait alors les bornes onnues par les médecins en ces sortes d'affections. lès qu'il entendait tourner la clef dans la serrure u tirer les verrous de la porte garnie en fer, une égère écume lui blanchissait les lèvres.

Jean-François avait alors vingt-cinq ans, il était etit, mais bien fait. Ses cheveux crépus et durs, lantés assez bas, annonçaient une grande énergie. on front, quoique déprimé, ne manquait pas de râce. Ses yeux, d'un jaune clair et lumineux, se rouvaient trop rapprochés vers la naissance du nez, léfaut qui lui donnait une ressemblance avec les iseaux de proie. Il avait le visage rond et d'un coloris brun qui distingue les habitants du centre de la France. Un trait de sa physionomie confirmait une assertion de Lavater sur les gens destinés au meurtre : il avait les dents de devant croisées. Néanmoins sa figure offrait les caractères de la probité, d'une douce naïveté de mœurs. Il n'avait point semblé extraordinaire qu'une femme eût pu l'aimer avec passion. Sa bouche fraîche, ornée de dents d'une blancheur éclatante, était gracieuse. Le rouge des lèvres se faisait remarquer par cette teinte de minium qui annonce une férocité contenue, et qui trouve chez beaucoup d'êtres un champ libre dans les ardeurs du plaisir. Son maintien n'accusait aucune des mauvaises habitudes des ouvriers. Aux yeux des femmes qui suivirent les débats, il parut évident qu'une femme avait assoupli ces fibres accoutumées au travail, ennobli la contenance de cet homme des champs, et donné de la grâce à sa personne. Les femmes reconnaissent les traces de l'amour chez un homme, aussi bien que les hommes voient chez une femme si, selon un mot de la conversation, l'amour a passé par là.

Dans la soirée même de ce jour, quelques moments avant le coucher du soleil, Jean-François entendit le mouvement des verrous et le bruit de la serrure. Il tourna violemment la tête et lança le terrible grognement sourd par lequel commençait sa rage; mais il trembla violemment quand, dans le jour adouci du couchant, les têtes aimées de sa sœur et de sa mère se dessinèrent, et derrière elles le visage du curé de Montégnac.

— Les barbares! voilà ce qu'ils me réservaient, dit-il en fermant les yeux.

Denise se défiait de tout dans une prison. L'espion s'était sans doute caché pour revenir. Elle se précipita sur son frère, pencha son visage en larmes sur le sien, et lui dit à l'oreille : On nous écoutera peut-être.

— Autrement on ne vous aurait pas envoyées, répondit-il à haute voix. J'ai depuis longtemps demandé comme une grâce de ne voir personne de ma famille.

— Comme ils l'ont arrangé, dit la mère au curé. Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant!

Elle tomba sur le pied du grabat, en cachant sa tête dans la soutane du prêtre qui se tint debout auprès d'elle.

— Je ne saurais le voir ainsi lié, garrotté, mis dans ce sac...

— Si Jean veut me promettre d'être sage, dit le curé, de ne point attenter à sa vie, et de se bien conduire pendant que nous serons avec lui, j'obtiendrai qu'il soit délié. Mais la moindre infraction à sa promesse retomberait sur moi.

— J'ai tant besoin de me mouvoir à ma fantaisie,

mon cher monsieur Bonnet, dit le condamné dont les yeux se mouillèrent de larmes, que je vous donne ma parole de vous satisfaire.

Le curé sortit, le geôlier entra, la camisole fut ôtée.

— Vous ne me tuerez pas ce soir, lui dit le porte-clefs.

Jean ne répondit rien.

— Pauvre frère! dit Denise en apportant un panier que l'on avait soigneusement visité, voici quelques-unes des choses que tu aimes, on te nourrit sans doute pour l'amour de Dieu!

Elle lui montra des fruits cueillis aussitôt qu'elle sut pouvoir entrer pour le voir dans sa prison, une galette faite pour le dernier repas, et que sa mère avait aussitôt soustraite. Cette attention, qui lui rappelait son jeune temps; puis sa famille, la voix et les gestes de sa sœur, la présence de sa mère, celle du curé, tout détermina chez Jean une réaction : il fondit en larmes.

— Ah! Denise, dit-il, je n'ai pas fait un seul repas depuis six mois. J'ai mangé poussé par la faim, voilà tout!

La mère et la fille sortirent, allèrent et vinrent. Animées par cet esprit qui porte les ménagères à procurer aux hommes leur bien-être, elles finirent par servir un souper à leur pauvre enfant. Elles furent aidées : il y avait ordre de les seconder en tout ce qui serait compatible avec la sûreté du condamné. Les des Vanneaulx avaient eu le triste courage de contribuer au bien-être de celui dont ils attendaient encore leur héritage. Jean eut donc ainsi un dernier reflet des joies de la famille, joies attristées par la teinte sévère que leur donnait la circonstance.

— Mon pourvoi est rejeté, dit-il à M. Bonnet.

— Oui, mon enfant. Il ne te reste plus qu'à faire une fin digne d'un chrétien. Cette vie n'est rien en comparaison de ce qui t'attend; il faut songer à ton bonheur éternel. Tu peux t'acquitter avec les hommes en leur laissant la vie, mais Dieu ne se contente pas d'aussi peu de chose.

— Laisser ma vie! Ah! vous ne savez pas tout ce qu'il me faut quitter...

Denise le regarda comme pour lui dire que, jusque dans les choses religieuses, il fallait de la prudence.

— Ne parlons point de cela, reprit-il en mangeant des fruits avec une avidité qui dénotait un feu intérieur d'une grande intensité. Quand dois-je...?

— Non, rien de ceci encore devant moi, dit la mère.

— Mais je serais plus tranquille, dit-il tout bas au curé.

— Toujours son même caractère, s'écria monsieur Bonnet qui se pencha vers lui pour lui dire à l'oreille : — Si vous vous réconciliez cette nuit avec Dieu, et si votre repentir me permet de vous absoudre, ce sera demain. Nous avons obtenu déjà beaucoup en vous calmant, répéta-t-il à haute voix.

En entendant ces derniers mots, les lèvres de Jean pâlirent, ses yeux se tournèrent par une violente contraction, et il passa sur sa face un frisson d'orage.

— Comment suis-je calme? se demanda-t-il.

Heureusement il rencontra les yeux pleins de larmes de sa Denise, et il reprit de l'empire sur lui.

— Eh bien, il n'y a que vous que je puisse entendre, dit-il au curé. Ils ont bien su par où l'on devait me prendre.

Et il se jeta la tête sur le sein de sa mère.

— Écoute-le, mon fils, dit-elle en pleurant, il risque sa vie, ce cher monsieur Bonnet, en s'engageant à te conduire... Elle hésita, et dit : A la vie éternelle! Puis elle baisa la tête de Jean et la garda sur son cœur.

— Il m'accompagnera? demanda Jean.

Le curé prit sur lui d'incliner la tête.

— Eh bien, je l'écouterai, je ferai tout ce qu'il voudra.

— Tu me le promets, dit Denise, car ton âme à sauver, voilà ce que nous voyons tous. Et puis, veux-tu qu'on dise, dans tout Limoges et dans le pays, qu'un Tascheron n'a pas su faire une belle mort? Enfin, pense donc que tout ce que tu perds ici, tu peux le retrouver dans le ciel, où se revoient les âmes pardonnées.

Cet effort surhumain dessécha le gosier de cette héroïque fille. Elle fit comme sa mère, elle se tut. Mais elle avait triomphé. Le criminel, jusqu'alors furieux de se voir arracher son bonheur par la justice, tressaillit à la sublime idée catholique si naïvement exprimée par sa sœur.

Toutes les femmes, même une jeune paysanne comme Denise, savent trouver ces délicatesses. N'aiment-elles pas toutes à éterniser l'amour? Elle avait touché deux cordes bien sensibles. L'orgueil réveillé appela les autres vertus glacées par tant de misère et frappées par le désespoir. Jean prit la main de sa sœur, il la baisa et la mit sur son cœur d'une manière profondément justificative; il l'appuya tout à la fois doucement et avec force.

— Allons, dit-il, il faut renoncer à tout : voilà le dernier battement et la dernière pensée. Recueille-les, Denise! ajouta-t-il en lui jetant un de ces regards par lesquels, dans les grandes circonstances, l'homme essaye d'imprimer son âme dans une autre âme.

Cette parole, cette pensée étaient tout un testa-ent. Tous ces legs inexprimés qui doivent être issi fidèlement transmis, la mère, la sœur, Jean et prêtre les comprirent si bien que tous se cachè-nt les uns des autres pour ne pas se montrer leurs rmes et se garder le secret sur leurs idées. Ce peu mots étaient l'agonie d'une passion, l'adieu d'une ne qui pressentait son changement. Aussi le curé, incu par la majesté de toutes les grandes choses imaines, même criminelles, jugea-t-il de cette pas-on inconnue par l'étendue de la faute ; il leva les ux comme pour invoquer la grâce de Dieu. Là, révélaient les touchantes consolations et les ten-esses infinies de la religion catholique si humaine, douce de la main qui relève l'homme, si absolue, éthérée de celle qu'elle tend au ciel. Denise ve-ait d'indiquer mystérieusement au curé l'endroit ır où le rocher céderait, la cassure par où se écipiteraient les eaux du repentir. Tout à coup mené par les souvenirs qu'il évoquait ainsi, Jean ta le cri glacial de l'hyène surprise par les chas-urs.

— Non, non ! s'écria-t-il en tombant à genoux, je eux vivre. Ma mère, prenez ma place, donnez-moi os habits, je saurai m'évader ! Grâce ! grâce ! allez oir le roi... Dites-lui...

Il s'arrêta, laissa passer un rugissement horrible, t s'accrocha violemment à la soutane du curé.

— Partez, dit à voix basse monsieur Bonnet aux eux femmes accablées.

Jean entendit cette parole ; il releva la tête, re-arda sa mère, sa sœur, leur baisa les pieds.

— Disons-nous adieu, ne revenez plus, laissez-ioi seul avec monsieur Bonnet, ne vous inquiétez lus de moi, leur dit-il en serrant sa mère et sa œur par une étreinte où il semblait vouloir mettre oute sa vie.

— Comment ne meurt-on pas de cela? dit Denise sa mère en atteignant au guichet.

Il était environ sept heures du soir quand cette éparation eut lieu, et lorsque Jean demeura seul vec l'ami de sa famille, le curé de Montégnac. A la orte de la prison, les deux femmes trouvèrent 'abbé de Rastignac qui leur demanda des nouvelles u prisonnier.

— Il se réconciliera sans doute avec Dieu, dit Denise. Si le repentir n'est pas encore venu, il est bien proche.

L'évêque apprit, quelques instants après, que le clergé triompherait en cette occasion, et que le con-damné marcherait au supplice dans les sentiments religieux les plus édifiants. L'évêque, auprès de qui se trouvait le procureur général, manifesta le désir de voir le curé.

VII

Monsieur Bonnet ne vint pas à l'évêché avant mi-nuit. L'abbé Gabriel, qui faisait souvent le voyage de l'évêché à la geôle, jugea nécessaire de venir chercher le curé dans la voiture de l'évêque. Le pau-vre curé était dans un état d'abattement qui ne lui permettait pas de se servir de ses jambes. La per-spective de sa rude journée du lendemain et les com-bats secrets dont il avait été témoin, le spectacle du complet repentir qui avait enfin foudroyé son ouaille longtemps rebelle quand le grand calcul de l'éternité lui fut démontré, tout s'était réuni pour briser monsieur Bonnet, dont la nature nerveuse, électrique, se mettait facilement à l'unisson des malheurs d'autrui. Les âmes qui ressemblent à cette belle âme épousent si vivement les impressions, les misères, les passions, les souffrances de ceux aux-quels elles s'intéressent, qu'elles les ressentent en ef-fet, mais d'une manière horrible, en ce qu'elles peu-vent en mesurer l'étendue qui échappe aux gens aveuglés par l'intérêt du cœur ou par le paroxysme des douleurs. Sous ce rapport, un prêtre comme monsieur Bonnet est un artiste qui sent au lieu d'être un artiste qui juge.

Quand le curé se trouva dans le salon de l'évêque entre les deux grands vicaires, l'abbé de Rastignac et M. de Grandville, le procureur général, il crut entrevoir qu'on attendait quelque nouvelle chose de lui.

— Monsieur le curé, dit l'évêque, avez-vous ob-tenu quelques aveux que vous puissiez confier à la justice pour l'éclairer sans manquer à vos devoirs?

— Monseigneur, pour donner l'absolution à ce pauvre enfant égaré, je n'ai pas seulement attendu que son repentir fût aussi sincère et aussi entier que Dieu puisse le désirer, j'ai encore exigé que la restitution de l'argent eût lieu.

— Cette restitution, dit le procureur général, m'amenait chez monseigneur, elle se fera de ma-nière à donner des lumières sur les parties obscu-res de ce procès. Il y a certainement des complices.

— Les intérêts de la justice humaine, reprit le curé, ne me regardent point. J'ignore où, com-ment se fera la restitution, mais elle aura lieu. En m'appelant auprès d'un de mes paroissiens, mon-seigneur m'a replacé dans les conditions absolues qui donnent aux curés, dans l'étendue de leur pa-roisse, les droits qu'exerce monseigneur dans son diocèse, sauf les cas de discipline et d'obéissance ecclésiastique.

— Bien, dit l'évêque, il ne s'agit pas de cela, mais d'obtenir du condamné des aveux volontaires en face de la justice.

— Ma mission est d'acquérir une âme à Dieu, répondit monsieur Bonnet.

Monsieur de Grancour, l'un des vicaires généraux, haussa légèrement les épaules, mais l'abbé Dutheil hocha la tête en signe de haute approbation.

— Tascheron veut sauver quelqu'un que la restitution ferait connaître, dit le procureur général.

— Monsieur, dit le curé, je ne sais absolument rien qui puisse ni démentir ni autoriser votre soupçon. Le secret de la confession est d'ailleurs inviolable.

— La restitution aura donc lieu? dit l'homme de la justice.

— Oui, dit l'homme de Dieu.

— Cela me suffit, dit le procureur général qui se fia sur l'habileté de la police pour saisir des renseignements, comme si les passions et l'intérêt personnel n'étaient pas plus habiles que toutes les polices.

Le lendemain, jour de marché, Jean-François Tascheron fut conduit au supplice, comme le désiraient les âmes pieuses et politiques de la ville. Exemple de modestie et de piété, il baisait avec ardeur un crucifix que lui tendait M. Bonnet d'une main défaillante. On examina beaucoup le malheureux; ses regards étaient espionnés par tous les yeux. Les arrêterait-il sur quelqu'un dans la foule ou sur une maison? sa discrétion fut complète, inviolable. Il mourut bien, en chrétien repentant et absous.

Le pauvre curé de Montégnac fut emporté sans connaissance au pied de l'échafaud, quoiqu'il n'eût pas aperçu la fatale machine.

Pendant la nuit, la veille, à trois lieues de Limoges, en pleine route, et dans un endroit désert, Denise, quoique épuisée de fatigue et de douleur, supplia son père de la laisser revenir à Limoges avec Louis-Marie Tascheron, l'un de ses frères.

— Que veux-tu faire encore dans cette ville? répondit brusquement le père en plissant son front et contractant ses sourcils.

— Mon père, lui dit-elle à l'oreille, non-seulement nous devons payer l'avocat qui l'a défendu, mais encore il faut restituer l'argent.

— C'est juste, dit l'homme probe en mettant la main dans un sac de cuir qu'il avait sur lui.

— Non, non, fit Denise, il n'est plus votre fils. Ce n'est pas à ceux qui l'ont maudit, mais à ceux qui l'ont béni, de récompenser l'avocat.

— Nous vous attendrons au Havre, dit le père.

Denise et son frère rentrèrent en ville, avant le jour, sans être vus. Quand, plus tard, la police apprit leur retour, elle ne put jamais savoir où ils s'étaient cachés.

Denise et son frère montèrent vers les quatre heures à la haute ville en se coulant le long des murs. La pauvre fille n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer des regards qui eussent vu tomber la tête de son frère. Après avoir été chercher le curé Bonnet, qui, malgré sa faiblesse, consentit à servir de père et de tuteur à Denise en cette circonstance, ils se rendirent chez l'avocat.

— Vous avez gagné vous-même l'argent que vous allez lui donner, lui dit le curé.

— Non, monsieur, dit-elle. Aurais-je pu légitimement en gagner assez pour payer les paroles que j'ai entendu prononcer devant le jury?

Ils étaient arrivés rue de la Comédie, à la porte de l'avocat, rentré depuis un moment du palais.

— Bonjour, mes pauvres enfants, dit-il en saluant M. Bonnet, à quoi puis-je vous être utile? Vous voulez peut-être me charger de réclamer le corps de votre frère?

— Non, monsieur, dit Denise en pleurant à cette idée qui ne lui était pas venue, non, je viens pour nous acquitter envers vous, autant que l'argent peut acquitter une dette éternelle.

— Asseyez-vous donc, dit l'avocat en remarquant alors que Denise et le curé restaient debout.

Denise se retourna pour prendre dans son corset deux billets de cinq cents francs, attachés avec une épingle à sa chemise, et s'assit en les présentant au défenseur de son frère. Le curé jetait sur l'avocat un regard étincelant qui se mouilla bientôt.

— Gardez, dit l'avocat, gardez cet argent pour vous, ma pauvre fille, les riches ne payent pas aussi généreusement une cause perdue.

— Monsieur, dit Denise, il m'est impossible de vous obéir.

— L'argent ne vient pas de vous? demanda vivement l'avocat.

— Pardonnez-moi, répondit-elle en regardant M. Bonnet, pour savoir si Dieu ne s'offensait pas de ce mensonge.

Le curé tenait les yeux baissés.

— Eh bien, dit l'avocat en gardant un billet de cinq cents francs et tendant l'autre au curé, je partage avec les pauvres. Maintenant, Denise, échangez ceci qui est à moi, dit-il en lui présentant l'autre billet, contre votre cordon de velours et votre croix d'or, je la suspendrai à ma cheminée en souvenir du plus pur et du meilleur cœur de jeune fille que je verrai sans doute dans ma vie d'avocat.

—Je vous la donnerai sans vous la vendre, s'écria Denise en passant sa jeannette au-dessus de sa tête et la lui offrant.

— Eh bien, monsieur, dit le curé, j'accepte les cinq cents francs pour servir à l'exhumation et au transport de ce pauvre enfant dans le cimetière de Montégnac. Dieu sans doute lui a pardonné. Jean pourra se lever avec tout mon troupeau au grand jour où les justes et les repentis seront appelés à la droite du Père.

— D'accord, dit l'avocat.

Il prit la main de Denise, et l'attira vers lui pour baiser au front. Mais ce mouvement avait un .re but.

— Mon enfant, lui dit-il, personne n'a de billets cinq cents francs à Montégnac. Cet argent vous ·té donné, vous ne me direz pas par qui, je ne ıs le demande pas. Mais écoutez-moi : s'il vous te quelque chose à faire dans cette ville relative-nt à votre pauvre frère, prenez garde! Mon-ur Bonnet, vous et votre frère, vous serez sur-llés par des espions. Votre famille est partie, on sait. Quand on vous verra ici, vous serez entourés ıs que vous puissiez vous en douter.

— Hélas! dit-elle, je n'ai plus rien à faire ici.

— Elle est prudente, se dit l'avocat en la re-ıduisant. Elle est avertie, ainsi qu'elle s'en tire.

Dans les premiers jours du mois d'octobre, qui ent aussi chauds que des jours d'été, l'évêque ıit donné à dîner aux autorités de la ville, et ·mi les invités se trouvaient le procureur du roi le procureur général. Quelques discussions ani-rent la soirée et la prolongèrent jusqu'à une ıre indue. On joua au whist et au trictrac, le qu'affectionnent les évêques et les curés. Vers ze heures du soir, le procureur du roi se trouvait · les terrasses supérieures. Du coin où il était, il ·rçut une lumière dans l'île, qui, par un certain r, avait attiré l'attention de l'abbé Gabriel et de ·êque. Cette lueur lui rappela le crime mystérieux nmis par Tascheron. Puis, ne trouvant aucune son pour qu'on fît du feu sur la Vienne à cette ıre, l'idée secrète qui avait frappé l'évêque et son rétaire le frappa d'une lueur aussi subite, que ait celle de l'immense foyer qui brillait dans le ıtain.

— Nous avons tous été de grands sots, s'écria-, mais nous tenons les complices.

l remonta dans le salon, chercha monsieur de ındville, lui dit quelques mots à l'oreille, et tous ıx disparurent. Gabriel de Rastignac les suivit · politesse, il épia leur sortie, les vit se dirigeant s la terresse, et remarqua le feu au bord de l'île.

— Elle est perdue, pensa-t-il.

Les envoyés de la justice arrivèrent trop tard. nise et l'un de ses frères, à qui Jean avait ap-s à plonger, étaient bien au bord de la Vienne, ın endroit indiqué par Jean; mais Louis-Marie scheron avait déjà plongé quatre fois, et chaque s il avait ramené vingt mille francs en or. La pre-ère somme était contenue dans un foulard noué · les quatre bouts. Ce mouchoir, aussitôt tordu ur en exprimer l'eau, avait été jeté dans un grand ı de bois sec allumé d'avance. Denise ne quitta le feu qu'après avoir vu l'enveloppe entièrement consumée. La seconde enveloppe était un châle, et la troisième un mouchoir de batiste. Au moment où elle jetait au feu la quatrième enveloppe, les gendarmes, accompagnés d'un commissaire de police, saisirent cette pièce importante, et Denise la laissa prendre sans manifester la moindre émotion.

C'était un mouchoir sur lequel, malgré son séjour dans l'eau, il y avait quelques traces de sang. Questionnée aussitôt sur ce qu'elle venait de faire, elle dit avoir retiré de l'eau l'or du vol d'après les indications de son frère. Le commissaire lui demanda pourquoi elle brûlait les enveloppes, elle répondit qu'elle accomplissait une des conditions imposées par son frère. Quand on demanda de quelle nature étaient les enveloppes, elle répondit hardiment et sans aucun mensonge : — Un foulard, un mouchoir de batiste et un châle.

Le mouchoir saisi appartenait à son frère. Cette pêche et ses circonstances firent grand bruit dans la ville de Limoges. Ce châle confirma la croyance où l'on était que Tascheron avait commis son crime par amour.

— Il y a peut-être dans Limoges un mari qui trouvera chez lui un foulard de moins, dit au procureur général la femme la plus spirituelle de la ville, mais il sera forcé de se taire. Les erreurs de toilette deviennent si compromettantes que je vais vérifier dès ce soir ma garde-robe.

— Quels sont les jolis petits pieds dont la trace a été si bien effacée? dit monsieur de Grandville.

— Bah! peut-être ceux d'une femme laide.

— Elle a payé chèrement son bonheur, dit une autre.

— Savez-vous ce que prouve cette affaire? s'écria le procureur général. Elle montre tout ce que les femmes ont perdu à la révolution qui a confondu les rangs sociaux. De pareilles passions ne se rencontrent plus que chez les hommes qui voient une énorme distance entre eux et leurs maîtresses.

— Vous donnez à l'amour bien des vanités, dit-elle.

— Tout est vanité, reprit la voix grave de l'abbé Dutheil.

Dans un autre salon de Limoges, il se passait une scène presque comique. Les amis des des Vanneaulx venaient les féliciter sur la restitution de leur héritage.

— Eh bien, on aurait dû faire grâce à ce pauvre homme, disait Mme des Vanneaulx, l'intérêt ne l'avait pas conduit là, mais l'amour; car il n'était ni vicieux ni méchant.

— Il a été plein de délicatesse, dit le sieur des Vanneaulx, *et si je savais où est sa famille, je les obligerais.* C'est de braves gens ces Tascheron.



BÉATRIX

OU LES AMOURS FORCÉS.

BÉATRIX
OU LES AMOURS FORCÉS.

PREMIÈRE PARTIE

MOEURS D'AUTREFOIS

I

UNE VILLE DE BRETAGNE.

La France, et la Bretagne particulièrement, pos-
ède encore aujourd'hui quelques villes complète-
nent en dehors du mouvement social qui donne au
lix-neuvième siècle sa physionomie. Faute de com-
nunications vives et soutenues avec Paris, à peine
iées par un mauvais chemin avec la sous-préfecture
ou le chef-lieu dont elles dépendent, ces villes en-
endent ou regardent passer la civilisation nouvelle
comme un spectacle; elles s'en étonnent sans y ap-
plaudir; soit qu'elles la craignent ou s'en moquent,
elles restent fidèles aux mœurs du siècle dont elles
ont gardé plus spécialement l'empreinte. Qui vou-
drait voyager en archéologue moral, et observer les
hommes au lieu d'observer les pierres, pourrait re-
trouver une image du siècle de Louis XV dans
quelque village de la Provence, celle du siècle de
Louis XIV au fond du Poitou, celle de siècles en-
core plus anciens au fond de la Bretagne.

La plupart de ces villes sont déchues de quelque splendeur dont les historiens, plus occupés des faits et des dates que des mœurs, ne parlent point, mais dont le souvenir vit encore dans les mémoires, comme en Bretagne, où le caractère national admet peu l'oubli de ce qui touche au pays. Beaucoup de ces villes ont été les capitales d'un petit État féodal ou d'un duché conquis par la couronne, partagé par des héritiers, faute d'une lignée masculine; et dès lors, déshéritées de leur activité, ces têtes sont devenues des bras. Ce bras, privé d'aliments, se dessèche et végète. Mais depuis trente ans ils commencent à s'effacer et deviennent rares ces portraits des anciens âges. L'industrie moderne, en travaillant pour les masses, va détruisant les œuvres de l'art antique dont les travaux étaient tout personnels pour le consommateur comme pour l'artisan. Nous avons des *produits* et plus d'*œuvres*. Les monuments sont pour la moitié dans ces phénomènes rétrospectifs, et les monuments sont pour l'industrie des carrières de moellons, des mines à salpêtre, des magasins à coton. Encore quelques années, ces cités originales seront transformées et ne se verront plus que dans cette iconographie littéraire.

Une des villes où se trouve le plus correctement la physionomie des siècles féodaux est Guérande. Ce nom seul réveillera mille souvenirs dans la mémoire des peintres, des artistes, des penseurs qui peuvent avoir été jusqu'à la côte où gît ce magnifique joyau de féodalité, si fièrement posé pour commander les relais de la mer et les dunes, et qui est comme le sommet d'un triangle aux coins duquel se trouvent deux autres bijoux non moins

curieux, le Croisic et le bourg de Batz. Après Guérande, il n'est plus que Vitré, situé au centre de la Bretagne, et Avignon, dans le midi, qui conservent au milieu de notre époque l'intacte configuration qu'elles avaient au moyen âge. Encore aujourd'hui, Guérande est enceinte de ses puissantes murailles; ses larges douves sont pleines d'eau, ses créneaux sont entiers, ses meurtrières ne sont pas encombrées d'arbustes, le lierre n'a pas jeté de manteau sur ses tours carrées ou rondes. Elle a trois portes, où se voient les anneaux des herses, et vous n'y entrez qu'en passant sur un pont-levis de bois ferré qui ne se relève plus, mais qui pourrait encore se lever. La mairie a été blâmée d'avoir, en 1820, planté des peupliers le long des douves pour y ombrager la promenade. Elle a répondu que, depuis cent ans, du côté des dunes, la longue et belle esplanade des fortifications qui semblent achevées d'hier, avait été convertie en un mail, ombragé d'ormes sous lesquels se plaisaient les habitants.

Là, les maisons n'ont point subi de changement, elles n'ont ni augmenté ni diminué; nulle d'elles n'a senti sur sa façade le marteau de l'architecte, le pinceau du badigeonneur, ni faibli sous le poids d'un étage ajouté. Toutes ont leur caractère primitif. Quelques-unes reposent sur des piliers de bois qui forment des galeries sous lesquelles les passants circulent, et dont les planchers plient sans rompre. Les maisons des marchands sont petites et basses, à façades couvertes en ardoises clouées. Les bois, maintenant pourris, sont entrés pour beaucoup dans les matériaux : ils sont sculptés aux fenêtres, aux appuis. Ces vieilleries résistent au temps, et présentent au peintre les tons bruns et les figures effacées que leur brosse affectionne.

Les rues sont ce qu'elles étaient il y a quatre cents ans. Seulement, comme la population n'est plus aussi abondante, comme le mouvement social y est moins vif, un voyageur curieux d'examiner cette ville, aussi belle qu'une antique armure complète, pourra suivre non sans mélancolie une rue presque déserte où les croisées de pierre sont bouchées en pisé pour éviter l'impôt; cette rue aboutit à une poterne condamnée par un mur en maçonnerie et au-dessus de laquelle croît un bouquet d'arbustes élégamment posé par les mains de la nature bretonne, l'une des plus luxuriantes, des plus plantureuses végétations de la France. Un peintre, un poëte, resteront assis, occupés à savourer le silence profond qui règne sous la voûte encore neuve de cette poterne, où la vie de cette cité paisible n'envoie aucun bruit, où la riche campagne apparaît dans toute sa magnificence à travers les meurtrières occupées jadis par les archers, les arbalétriers, et qui ressemblent à ces vitraux à points de vue ménagés dans quelque belvédère.

Il est impossible de se promener là sans penser à chaque pas aux usages, aux mœurs des temps passés; toutes les pierres vous en parlent; enfin, les idées du moyen âge y sont encore à l'état de superstition. Si, par hasard, il passe un gendarme à chapeau bordé, sa présence est un anachronisme contre lequel votre pensée proteste; mais rien n'est plus rare que d'y rencontrer un être ou une chose du temps présent. Il y a même peu de chose du vêtement actuel : ce que les habitants en admettent s'approprie en quelque sorte à leurs mœurs immobiles, à leur physionomie stationnaire. La place publique est pleine de costumes bretons que viennent dessiner les artistes, et qui ont un relief incroyable. La blancheur des toiles que portent les *Paludiers*, nom des gens qui cultivent le sel dans les marais salants, contraste vigoureusement avec les couleurs bleues et brunes des *Paysans*, avec les parures originales et saintement conservées des femmes. Ces deux classes et celle des marins à jaquette, à petit chapeau de cuir verni, sont aussi distinctes entre elles que l'étaient les castes de l'Inde, et reconnaissent encore les distances qui séparent la bourgeoisie, la noblesse et le clergé. Là tout est encore tranché, là le niveau révolutionnaire a trouvé les masses trop raboteuses et trop dures pour y passer : il s'y serait ébréché sinon brisé. Le caractère d'immutabilité que la nature a donné à ses espèces zoologiques se retrouve là chez les hommes. Enfin, même après la révolution de 1830, Guérande est encore une ville à part, essentiellement bretonne, catholique fervente, silencieuse, recueillie, où les idées nouvelles ont peu d'accès.

Sa position géographique explique ce phénomène. Cette jolie cité commande des marais salants, dont le sel se nomme dans toute la Bretagne sel de Guérande, et auquel beaucoup de Bretons attribuent la bonté de leur beurre et des sardines. Elle ne se relie à la France moderne que par deux chemins, celui qui mène à l'arrondissement dont elle dépend et celui qui conduit à Saint-Nazaire. Le chemin de l'arrondissement établit la communication par terre, et celui de Saint-Nazaire la communication maritime avec Nantes. Le chemin par terre n'est fréquenté que par l'administration. La voie la plus rapide, la plus usitée, est celle de Saint-Nazaire. Or, entre ce bourg et Guérande il se trouve une distance d'au moins six lieues que la poste ne dessert pas, et pour cause : il n'y a pas trois voyageurs à voiture par année. Saint-Nazaire est séparé de Paimbœuf par l'embouchure de la Loire, qui a quatre lieues de largeur. La barre de la Loire rend

issez capricieuse la navigation des bateaux à vapeur; nais, pour surcroît d'empêchements, il n'existait en 1829 aucun débarcadère à la pointe de Saint-Nazaire, ornée des roches gluantes, des récifs granitiques, des pierres colossales qui servent de fortifications naturelles à son port, à la douane et à sa pittoresque église. Les voyageurs étaient obligés alors de se jeter dans des barques avec leurs paquets quand la mer était agitée, ou, quand il faisait beau, d'aller à travers les écueils jusqu'à la jetée que le génie militaire construisait alors. Ces obstacles, peu faits pour encourager les amateurs, existent peut-être encore; l'administration est lente dans ses œuvres, et les habitants de ce territoire que vous verrez découpé comme une dent sur la carte de France, et compris entre Saint-Nazaire, le bourg de Batz et le Croisic, s'accommodent entièrement de ces difficultés, qui défendent l'approche de leur pays aux étrangers.

Jetée au bout du continent, Guérande ne mène donc à rien, et personne ne vient à elle; heureuse d'être ignorée, elle ne se soucie que d'elle-même. Le mouvement des produits immenses des marais salants, qui ne payent pas moins d'un million au fisc, est au Croisic, ville péninsulaire dont les communications avec Guérande sont établies sur des sables mouvants où s'efface pendant la nuit le chemin tracé le jour, et par des barques indispensables pour traverser le bras de mer qui sert de port au Croisic et fait irruption dans les sables. Cette charmante petite ville est donc l'Herculanum de la féodalité, moins le linceul de lave; elle est debout sans vivre, elle n'a point d'autres raisons d'être que de n'avoir pas été démolie.

Si vous arrivez à Guérande par le Croisic après avoir traversé le paysage des marais salants, vous éprouverez une vive émotion à la vue de cette immense fortification encore toute neuve. Le pittoresque de sa position et les grâces naïves de ses environs quand on y arrive par Saint-Nazaire ne séduisent pas moins. Tout à l'entour, le pays est ravissant, les haies sont pleines de fleurs, de chèvrefeuilles, de buis, de rosiers, de belles plantes. Vous diriez d'un jardin anglais dessiné par un grand artiste. Cette riche nature, si coite, si peu pratiquée, qui offre la grâce d'un bouquet de violettes et de muguet dans un fourré de forêt, a pour cadre un désert d'Afrique bordé par l'Océan, mais un désert sans un arbre, sans une herbe, sans un oiseau, où, par les jours de soleil, les paludiers, vêtus de blanc, clair-semés dans les tristes marécages où se cultive le sel, font croire à des Arabes couverts de leurs bernous. Aussi Guérande, avec son joli paysage en terre ferme, avec son désert, borné à droite par le Croisic, à gauche par le bourg de Batz, ne ressemble-t-elle à rien de ce que les voyageurs voient en France. Ces deux natures si opposées, unies par la dernière image de la vie féodale, ont je ne sais quoi de saisissant. La ville produit sur l'âme l'effet que produit un calmant sur le corps. Elle est silencieuse autant que Venise. Il n'y a pas d'autre voiture publique que celle d'un messager qui conduit dans une patache les voyageurs, les marchandises et peut-être les lettres de Saint-Nazaire à Guérande et réciproquement. Bernus, le voiturier, était en 1829 le factotum de cette grande communauté. Il va comme il veut, tout le pays le connaît, il fait les commissions de chacun. L'arrivée d'une voiture, soit quelque femme qui passe à Guérande par la voie de terre pour gagner le Croisic, soit quelques vieux malades qui vont prendre les bains de mer, lesquels dans les roches de cette presqu'île ont des vertus supérieures à ceux de Boulogne, de Dieppe et des Sables, est un immense événement. Les paysans y viennent à cheval; la plupart apportent les denrées dans des sacs; ils y sont conduits surtout, de même que les paludiers, par la nécessité d'y acheter les bijoux particuliers à leur caste, et qui se donnent à toutes les fiancées bretonnes, ainsi que la toile blanche et le drap de leurs costumes. A dix lieues à la ronde, Guérande est toujours Guérande, la ville illustre où se signa le traité fameux dans l'histoire, la clef de la côte, et qui accuse, non moins que le bourg de Batz, une splendeur aujourd'hui perdue dans la nuit des temps.

Tout artiste, tout bourgeois même, qui passe à Guérande y éprouve, comme ceux qui séjournent à Venise, un désir bientôt oublié d'y finir leurs jours dans la paix, dans le silence, en se promenant par les beaux temps sur le mail qui enveloppe la ville du côté de la mer, d'une porte à l'autre. Parfois l'image de cette ville revient frapper à la porte du souvenir : elle entre coiffée de ses tours, parée de sa ceinture; elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ses jolis chemins épineux et pleins de bouquets noués au hasard; elle vous occupe et vous appelle comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange et qui s'est logée dans un coin du cœur.

II

L'HOTEL DU GUAISNIC.

Auprès de l'église de Guérande se voit une maison qui est dans la ville ce que la ville est dans le

pays, une image exacte du passé, le symbole d'une grande chose détruite, une poésie. Cette maison appartient à la plus noble famille du pays, aux du Guaisnic, qui du temps des du Guesclin leur étaient aussi supérieurs en fortune et en antiquité que les Troyens l'étaient aux Romains. Les *Guaisglain* (également orthographiés jadis *du Glacquin*), dont on a fait Guesclin, sont issus des Guaisnic. Les Guaisnic sont vieux comme le granit de la Bretagne. Ils ne sont ni Francs ni Gaulois : ils sont Bretons, ou, pour être plus exact, Celtes. Ils ont dû jadis être druides, avoir cueilli le gui des forêts sacrées et sacrifié des hommes sur les dolmens.

Il est inutile de dire ce qu'ils furent. Aujourd'hui, cette race, égale aux Rohan, sans avoir daigné se faire princière, qui existait puissante avant qu'il ne fût question des ancêtres de Hugues Capet, cette famille, pure de tout alliage, possède environ deux mille livres de rente, sa maison de Guérande et son petit castel de Guaisnic. Toutes les terres qui dépendent de la baronnie du Guaisnic, la première de Bretagne, sont engagées aux fermiers, et rapportent environ soixante mille livres, malgré l'imperfection des cultures. Les du Guaisnic sont d'ailleurs toujours les propriétaires de leurs terres; mais comme ils n'en peuvent rendre le capital, consigné depuis deux cents ans entre leurs mains par les tenanciers actuels, ils n'en touchent point les revenus. Ils sont dans la situation de la couronne de France avec ses *engagistes* avant 1789. Où et quand les barons trouveront-ils le million que leurs fermiers leur ont remis? Avant 1789, la mouvance des fiefs soumis au castel du Guaisnic, perché sur une montagne, valait encore cinquante mille livres; mais en un vote l'assemblée nationale supprima l'impôt des *lods et ventes* perçu par les seigneurs. Dans cette situation, cette famille n'est plus rien pour personne en France; elle serait un sujet de moquerie à Paris, elle est toute la Bretagne à Guérande. À Guérande le baron du Guaisnic est un des grands barons de France, un des hommes au-dessus desquels il n'est qu'un seul homme, le roi de France, jadis élu pour maître. Aujourd'hui le nom de du Guaisnic, plein de signifiances bretonnes et dont vous trouverez les racines expliquées dans LES CHOUANS OU LA BRETAGNE EN 1800, a subi l'altération qui défigure celui de du Guaisqlain. Le percepteur des contributions écrit, comme tout le monde, Guénic.

Au bout d'une ruelle silencieuse, humide et sombre, formée par les murailles à pignon des maisons voisines, se voit le cintre d'une porte bâtarde assez large et assez haute pour le passage d'un cavalier, circonstance qui déjà vous annonce qu'au temps où cette construction fut terminée les voitures n'existaient pas. Ce cintre, supporté par deux jambages, est tout en granit. La porte, en chêne fendillé comme l'écorce des arbres qui fournirent le bois, est pleine de clous énormes, lesquels dessinent des figures géométriques. Le cintre est creux, il offre l'écusson des du Guaisnic aussi net, aussi propre que si le sculpteur venait de l'achever.

Cet écu ravirait un amateur de l'art héraldique par une simplicité qui prouve la fierté, l'antiquité de la famille. Il était comme au jour où les croisés du monde chrétien inventèrent ces symboles pour se reconnaître : les Guaisnic ne l'ont jamais écartelé, il est toujours semblable à lui-même comme celui de la maison de France que les connaisseurs retrouvent en abîme ou écartelé, semé dans les armes des plus vieilles familles. Le voici tel que vous pouvez encore le voir à Guérande : *de gueules à la main au naturel gonfalonnée d'hermine, à l'épée d'argent en pal*, avec ce terrible mot pour devise : FAC! N'est-ce pas une grande et belle chose? Le tortil de la couronne baronniale surmonte ce simple écu dont les lignes verticales employées en sculpture pour représenter le gueules, brillent encore. L'artiste a donné je ne sais quelle tournure fière et chevaleresque à la main. Avec quel nerf elle tient cette épée dont la famille s'est encore servie hier! En vérité, si vous alliez à Guérande après avoir lu cette histoire, il vous serait impossible de ne pas tressaillir en voyant ce blason. Oui, le républicain le plus absolu serait attendri par la fidélité, la noblesse, la grandeur cachées au fond de cette ruelle. Les du Guaisnic ont bien fait hier, ils sont prêts à bien faire demain. Faire est le grand mot de la chevalerie. — Tu as bien fait à la bataille, disait toujours le connétable par excellence, ce grand du Guesclin qui mit pour un temps l'Anglais hors de France. La profondeur de la sculpture, préservée de toute intempérie par la forte marge que produit la saillie ronde du cintre, est en harmonie avec la profondeur morale de la devise dans l'âme de cette famille. Pour qui connaît les du Guaisnic, cette particularité devient touchante.

La porte ouverte laisse voir une cour assez vaste à droite de laquelle sont les écuries, à gauche la cuisine. L'hôtel est en pierre de taille, depuis les caves jusqu'au grenier. La façade sur la cour est ornée d'un perron à double rampe, dont la tribune est couverte de vestiges de sculptures effacées par la main du temps, mais où l'œil de l'antiquaire distinguerait encore au centre la main tenant l'épée dont les masses principales subsistent. Sous cette jolie tribune, encadrée par des nervures cassées en quelques endroits, et comme vernies par l'usage à quelques places, est une petite loge autrefois occupée par un chien de garde. Les rampes en pierre

ont disjointes, il y pousse des herbes, quelques etites fleurs et des mousses aux fentes, comme ans les marches de l'escalier que les siècles ont éplacées sans leur ôter de la solidité. La porte dut tre d'un joli caractère. Autant que le reste des essins permet d'en juger, elle fut travaillée par un rtiste élevé dans la grande école vénitienne du reizième siècle. On y retrouve je ne sais quel méange du byzantin et du moresque. Elle est couonnée par une saillie circulaire chargée de végéations, un petit jardin rose, jaune, brun ou bleu elon les saisons.

La porte en chêne clouté donne entrée dans une aste salle au bout de laquelle est une autre porte vec un perron pareil qui descend au jardin. Cette alle est merveilleuse de conservation. Ses boiseries hauteur d'appui sont en châtaignier. Un magnique cuir espagnol animé de figures en relief, mais ù les dorures sont émiettées et rougies, couvre les iurs. Le plafond est composé de planches artisteient jointes, peintes et dorées; l'or s'y voit à eine, il est dans le même état que celui du cuir e Cordoue; mais quelques fleurs rouges, quelques euillages verts se voient encore distinctement. Il st à croire qu'un nettoyage ferait reparaître des eintures semblables à celles qui décorent les planhers de la maison de Tristan à Tours, et qui prouleraient que ces planchers ont été refaits ou restaués sous le règne de Louis XI. La cheminée est norme, en pierre sculptée, munie de chenets giantesques, en fer forgé d'un travail précieux. Il eut y tenir une voie de bois. Les meubles de cette alle sont tous en bois de chêne et portent au-dessus e leurs dossiers l'écusson de la famille. Il y a trois usils anglais également bons pour la chasse et our la guerre, trois sabres, deux carniers, les stensiles du chasseur et du pêcheur accrochés à es clous.

A côté, se trouve une salle à manger qui comnunique avec la cuisine par une porte pratiquée ans une tourelle d'angle. Cette tourelle correspond, ans le dessin de la façade sur la cour, à une autre ollée à l'autre angle et où se trouve un escalier en olimaçon qui monte aux deux étages supérieurs.

La salle à manger est tendue de tapisseries qui emontent au quatorzième siècle, le style et l'orhographe des inscriptions écrites dans les bandeoles sous chaque personnage en font foi; mais omme elles sont dans le langage naïf des fabliaux, l est impossible de les transcrire aujourd'hui. Ces apisseries, bien conservées dans les endroits où la umière pénètre peu, sont encadrées de bandes en hêne sculpté devenu noir comme l'ébène. Le plaond est à solives saillantes, enrichi de feuillages lifférents à chaque solive, dont les entre-deux sont couverts d'une planche peinte où court une guirlande de fleurs en or sur fond bleu. Deux vieux dressoirs à buffets sont en face l'un de l'autre. Sur leurs planches frottées avec une obstination bretonne par Mariotte la cuisinière, se voient, comme au temps où les rois étaient tout aussi pauvres en 1200 que les du Guaisnic en 1830, quatre vieux gobelets, une vieille soupière bosselée et deux salières en argent; puis force assiettes d'étain, force pots en grès bleu et gris à dessins arabesques et aux armes des du Guaisnic, recouverts d'un couvercle à charnière en étain. La cheminée a été modernisée. Son état prouve que la famille se tient dans cette pièce depuis le dernier siècle. Elle est en pierre sculptée, dans le goût du siècle de Louis XV, ornée d'une glace encadrée dans un trumeau à baguettes perlées et dorées. Cette antithèse, indifférente à la famille, chagrinerait un poëte. Sur la tablette couverte de velours rouge, il y a au milieu un cartel en écaille incrusté de cuivre, et de chaque côté deux flambeaux d'argent d'un modèle étrange. Une large table carrée à colonnes torses occupe le milieu de cette salle. Les chaises sont en bois tourné, garnies de tapisserie. Sur une table ronde à un seul pied figurant un cep de vigne et placée devant la croisée qui donne sur le jardin, se voit une lampe bizarre. Elle consiste dans un globe de verre commun un peu moins gros qu'un œuf d'autruche, fixé dans un chandelier par une queue de verre; il sort d'un trou supérieur une mèche plate maintenue dans une espèce d'anche en cuivre et dont la trame pliée comme un ténia dans un bocal, boit l'huile de noix que contient le globe. La fenêtre qui donne sur le jardin, comme celle qui donne sur la cour, et qui toutes deux se correspondent, est croisée de pierre et à vitrages hexagones sertis en plomb, drapée de rideaux à baldaquins et à gros glands en une vieille étoffe de soie rouge à reflets jaunes, nommée jadis brocatelle ou petit brocart.

A chaque étage de la maison, qui en a deux, il ne se trouve que ces deux pièces. Le premier sert d'habitation au chef de la famille. Le second était destiné jadis aux enfants. Les hôtes logeaient dans les chambres sous le toit. Les domestiques habitaient au-dessus des cuisines et des écuries. Le toit pointu, garni de plomb à ses angles, est percé sur la cour et sur le jardin d'une magnifique croisée en ogive qui s'élève presque aussi haut que le faîte, à consoles minces et fines dont les sculptures sont rongées par les vapeurs salines de l'atmosphère. Au-dessus du tympan brodé de cette croisée à quatre croisillons en pierre, grince encore la girouette du noble.

N'oublions pas un détail précieux et plein de naïveté qui n'est pas sans mérite aux yeux des ar-

chéologues. La tourelle où tourne l'escalier orne l'angle d'un grand mur à pignon dans lequel il n'existe aucune croisée. L'escalier descend par une petite porte en ogive jusque sur un terrain sablé qui sépare la maison, du mur de clôture auquel sont adossées les écuries. Cette tourelle est répétée vers le jardin par une autre à cinq pans terminée en cul-de-four et qui supporte un clocheton au lieu d'être coiffée, comme sa sœur, d'une poivrière. Ainsi ces gracieux architectes savaient-ils varier leur symétrie. A la hauteur du premier étage seulement, ces deux tourelles sont réunies par une galerie en pierre que soutiennent des espèces de proues à visages humains. Cette galerie extérieure est ornée d'une balustrade travaillée avec une élégance, une finesse merveilleuses. Puis, du haut du pignon, sous lequel il existe un seul croisillon oblong, pend un ornement en pierre représentant un dais semblable à ceux qui couronnent les statues des saints dans les portails d'église. Les deux tourelles sont percées d'une jolie porte à cintre aigu donnant sur cette terrasse. Tel est le parti que l'architecture du treizième siècle tirait de la muraille nue et froide que présente aujourd'hui le pan coupé d'une maison. Voyez-vous une femme se promenant au matin sur cette galerie, et voyant par-dessus Guérande le soleil illuminer l'or des sables et miroiter une nappe de l'Océan? N'admirez-vous pas cette muraille à pointe fleuretée, et meublée à ses deux angles de deux tourelles quasi cannelées, dont l'une est brusquement arrondie en nid d'hirondelle, et dont l'autre offre sa jolie porte à cintre gothique et décoré de la main tenant une épée?

L'autre pignon de l'hôtel du Guaisnic tient à la maison voisine. L'harmonie que cherchaient si soigneusement les maçons de ce temps est conservée dans la façade de la cour par la tourelle semblable à celle où monte *la vis,* tel est le nom donné jadis à un escalier, et qui sert de communication entre la salle à manger et la cuisine; mais elle s'arrête au premier étage, et son couronnement est un petit dôme à jour sous lequel s'élève une noire statue de saint Calyste.

Le jardin est luxueux pour une ville enceinte, il a un demi-arpent environ; ses murs sont garnis d'espaliers, il est divisé en carrés de légumes, bordés de quenouilles que cultive un domestique mâle nommé Gasselin, lequel panse les chevaux. Au bout de ce jardin est une tonnelle sous laquelle est un banc. Au milieu s'élève un gnomon. Les allées sont sablées. Sur le jardin, la façade n'a pas de tourelle pour correspondre à celle qui monte le long du pignon. Elle rachète ce défaut par une colonnette tournée en vis depuis le bas jusqu'en haut, et qui devait jadis supporter la bannière de la famille, car elle est terminée par une espèce de grosse crapaudine en fer rouillé de laquelle il s'élève de maigres herbes. Ce détail, en harmonie avec les vestiges de sculpture, prouve que ce logis fut construit par un architecte vénitien. Cette hampe élégante est comme une signature qui trahit Venise, la chevalerie, la finesse du treizième siècle.

Quant aux dispositions et au mobilier des étages supérieurs, ils ne peuvent que se présumer d'après la description de ce rez-de-chaussée, d'après la physionomie et les mœurs de la famille. Depuis cinquante ans, les du Guaisnic n'ont jamais reçu personne ailleurs que dans les deux pièces où respirait, comme dans cette cour et dans les accessoires extérieurs de ce logis, l'esprit, la grâce, la naïveté de la vieille et noble Bretagne. Sans la topographie et la description de la ville, sans la peinture minutieuse de cet hôtel, les surprenantes figures de cette famille eussent été peut-être moins comprises. Aussi les cadres devaient-ils passer avant les portraits, car chacun pensera que les choses ont dominé les êtres. Il est des monuments dont l'influence est visible sur les personnes qui vivent alentour. Il est difficile d'être irréligieux à l'ombre d'une cathédrale comme celle de Bourges. Quand partout l'âme est rappelée à sa destinée par des images, il est moins facile d'y faillir. Telle était l'opinion de nos aïeux, abandonnée par une génération qui n'a plus ni signes ni distinctions, et dont les mœurs changent tous les dix ans. Ne vous attendez-vous pas à trouver le baron du Guaisnic une épée au poing, ou tout ici serait mensonge?

III

LE BARON.

En 1836, au moment où s'ouvre cette scène, dans les premiers jours du mois d'août, la famille du Guénic était encore composée de M. et de Mme du Guénic, de Mlle du Guénic, sœur aînée du baron, et d'un fils unique âgé de vingt et un ans, nommé Gaudebert-Calyste-Louis, suivant un vieil usage de la famille. Le père se nommait Gaudebert-Calyste-Charles. On ne variait que le dernier patron. Saint Gaudebert et saint Calyste devaient toujours protéger les Guénic.

Le baron du Guénic avait quitté Guérande dès que la Vendée et la Bretagne prirent les armes, et il avait fait la guerre avec Charette, avec Cathelineau, Larochejaquelein, d'Elbée, Bonchamps et le prince de Talmont. Avant de partir, il avait vendu

ous ses biens à sa sœur aînée, mademoiselle Zéphine du Guénic, par un trait de prudence unique ans les annales révolutionnaires. Après la mort de ous les chefs vendéens, le baron, qu'un miracle eul avait préservé de finir comme eux, ne s'était as soumis à Napoléon. Il avait guerroyé jusu'en 1802, année où, après avoir failli se laisser rendre, il revint à Guérande, puis de Guérande u Croisic, d'où il gagna l'Irlande, fidèle à la vieille aine des Bretons pour l'Angleterre. Les gens de uérande feignirent d'ignorer l'existence du baron : n'y eut pas en vingt ans une seule indiscrétion. ademoiselle du Guénic touchait les revenus et les isait passer à son frère par des pêcheurs. Monsieur u Guénic revint en 1813 à Guérande aussi simplement que s'il était allé passer une saison à Nantes. endant son séjour à Dublin, le vieux Breton s'était ris, malgré ses cinquante ans, d'une charmante landaise, fille d'une des plus nobles et des plus auvres maisons de ce malheureux royaume. Miss unny O'Brien avait alors vingt et un ans. Le baron u Guénic vint chercher les papiers nécessaires à n mariage, retourna se marier et revint dix mois rès, au commencement de 1814, avec sa femme, ui lui donna Calyste le jour même de l'entrée de ouis XVIII à Calais, circonstance qui explique son rénom de Louis.

Le vieux et loyal Breton avait en ce moment ixante et treize ans; mais la guerre de partisan ite à la république, mais ses souffrances pendant nq traversées sur les chasse-marées, mais sa vie à ublin avaient pesé sur sa tête : il paraissait avoir us d'un siècle. Aussi jamais, à aucune époque, ucun Guénic ne fut-il plus en harmonie avec la étusté de ce logis, bâti dans le temps où il y avait ne cour à Guérande.

Monsieur du Guénic était un vieillard de haute aille, droit, sec, nerveux et maigre. Son visage vale était ridé par des milliers de plis qui formaient des franges arquées au dessus des pommettes, u-dessus des sourcils, et donnaient à sa figure une essemblance avec les vieillards que le pinceau de an Ostade, de Rembrandt, de Miéris, de Gérard ow a tant caressés et qui veulent une loupe pour re admirés. Sa physionomie était comme enfouie ous ces nombreux sillons, produits par sa vie en lein air, par l'habitude d'observer la campagne ous le soleil, au lever comme au déclin du jour. éanmoins il restait encore à l'observateur les formes impérissables de la figure humaine, et qui disent encore quelque chose à l'âme, même quand œil n'y voit plus qu'une tête morte. Les fermes ontours de la face, le dessin du front, le sérieux es lignes, la droiture du nez, les linéaments de la harpente que des blessures seules peuvent altérer, annonçaient une intrépidité sans calcul, une foi sans bornes, une obéissance sans discussion, une fidélité sans transaction, un amour sans inconstance. En lui, le granit breton s'était fait homme. Le baron n'avait plus de dents. Ses lèvres, jadis rouges mais alors violacées, n'étant plus soutenues que par les dures gencives sur lesquelles il pouvait manger du pain que sa femme avait soin d'amollir en le mettant dans une serviette humide, rentraient dans la bouche en dessinant toutefois un rictus menaçant et fier. Son menton voulait rejoindre le nez, mais on voyait dans le caractère de ce nez, courbe et bossué au milieu, les signes de son énergie et de sa résistance bretonnes. Sa peau, marbrée de taches rouges qui paraissaient à travers ses rides, annonçait un tempérament sanguin, violent, fait pour des fatigues qui sans doute avaient préservé le baron de mainte apoplexie. Cette tête était couronnée d'une chevelure blanche comme de l'argent, qui retombait en boucles sur les épaules.

La figure, alors éteinte en partie, vivait sur l'éclat de deux yeux noirs qui brillaient au fond de leurs orbites brunes et jetaient les dernières flammes d'une âme généreuse et loyale. Les sourcils et les cils étaient tombés. La peau, devenue rude, ne pouvait se déplisser, et la difficulté de se raser obligeait le vieillard à laisser pousser sa barbe en éventail. Un peintre eût admiré par-dessus tout, dans ce vieux lion de Bretagne, aux larges épaules, à la nerveuse poitrine, d'admirables mains de soldat : des mains comme devaient être celles de du Guesclin, des mains larges, épaisses, poilues; des mains qui avaient embrassé la poignée du sabre pour ne la quitter, comme fit Jeanne d'Arc, qu'au jour où l'étendard royal flotterait dans la cathédrale de Reims; des mains qui souvent avaient été mises en sang par les épines des halliers dans le Bocage, qui avaient manié la rame dans le Marais pour aller surprendre les Bleus, ou en pleine mer pour favoriser l'arrivée de George; les mains du partisan, du canonnier, du simple soldat, du chef; des mains alors blanches quoique les Bourbons de la branche aînée fussent en exil; mais en y regardant bien on aurait vu quelques marques récentes qui vous eussent dit que le baron avait naguère rejoint MADAME dans la Vendée : aujourd'hui le fait peut s'avouer. Ces mains étaient le vivant commentaire de la devise à laquelle aucun Guénic n'avait failli : *Fac!*

Le front attirait l'attention par des teintes dorées aux tempes qui contrastaient avec le ton brun de ce petit front dur et serré que la chute des cheveux avait assez agrandi pour donner encore plus de majesté à cette belle ruine.

Cette physionomie, un peu matérielle d'ailleurs

(et comment eût-elle pu être autrement?) offrait, comme toutes les figures bretonnes groupées autour du baron, des apparences sauvages, un calme brut qui ressemblait à l'impassibilité des Hurons, je ne sais quoi de stupide, dû peut être au repos absolu qui suit les fatigues excessives et laisse alors reparaître l'animal tout seul. La pensée y était rare. Elle semblait y être un effort, elle avait son siége plus au cœur que dans la tête, elle aboutissait plus au fait qu'à l'idée. Mais, en examinant ce beau vieillard avec une attention soutenue, vous deviniez les mystères de cette opposition réelle à l'esprit de son siècle. Il avait des religions, des sentiments pour ainsi dire innés qui le dispensaient de méditer. Ses devoirs, il les avait appris avec la vie. Les institutions, la religion, pensaient pour lui. Il devait donc réserver son esprit, lui et les siens, pour agir, sans le dissiper sur aucune des choses jugées inutiles, mais dont s'occupaient les autres. Il sortait sa pensée de son cœur, comme son épée du fourreau, éblouissante de candeur, comme était dans son écusson la main gonfalonnée d'hermine. Une fois ce secret deviné, tout s'expliquait. On comprenait la profondeur des résolutions dues à des pensées nettes, distinctes, franches, immaculées comme l'hermine. On comprenait cette vente faite à sa sœur avant la guerre, et qui répondait à tout, à la mort, à la confiscation, à l'exil. La beauté du caractère des deux vieillards, car la sœur ne vivait que pour et par le frère, ne peut même plus être comprise dans son étendue, par les mœurs égoïstes que nous font l'incertitude et l'inconstance de notre époque. Un archange chargé de lire dans leurs cœurs n'y aurait pas découvert une seule pensée empreinte de personnalité. En 1816, quand le curé de Guérande insinua au baron du Guénic d'aller à Paris et d'y réclamer sa récompense, la vieille sœur, avare pour la maison et non pour elle, s'écria : Fi donc! mon frère a-t-il besoin d'aller tendre la main comme un gueux?

— On croirait que j'ai servi le roi par intérêt! dit le vieillard. D'ailleurs, c'est à lui de se souvenir. Et puis, ce pauvre roi, il est bien embarrassé avec tous ceux qui le harcèlent; il donnerait la France par morceaux, on lui demanderait encore quelque chose.

Ce loyal serviteur, qui portait tant d'intérêt à Louis XVIII, eut le grade de colonel, la croix de Saint-Louis et une pension de six cents francs que la révolution de juillet venait de supprimer.

— Le roi s'est souvenu! dit-il en recevant ses brevets.

Personne ne dissipa son erreur. Le travail avait été fait par le duc de Feltre, d'après les états des armées vendéennes, où il avait trouvé le nom de du Guénic avec quelques autres noms bretons en *ic*.

Nous devons avouer que le baron du Guénic était entièrement illettré, mais illettré comme un paysan : il savait lire, écrire et quelque peu compter; il connaissait l'art militaire et le blason ; mais après son livre de prières, il n'avait pas lu trois volumes dans sa vie.

Le costume, qui ne saurait être indifférent, était invariable, et consistait en gros souliers, en bas drapés, en une culotte de velours verdâtre, un gilet de drap, et une redingote à collet à laquelle était attachée une croix de Saint-Louis.

Une admirable sérénité siégeait sur ce visage que, depuis un an, un sommeil avant-coureur de la mort semblait préparer au repos éternel. Ces somnolences constantes, plus fréquentes de jour en jour, n'inquiétaient ni sa femme, ni sa sœur aveugle, ni ses amis, dont les connaissances médicales n'étaient pas grandes. Pour eux, ces pauses sublimes d'une âme sans reproche mais fatiguée, s'expliquaient naturellement : le baron avait fait son devoir ; tout était dans ce mot.

Dans ce pauvre asile, les intérêts majeurs étaient les destinées de la branche dépossédée. L'avenir des Bourbons exilés et celui de la religion catholique, l'influence des nouveautés politiques sur la Bretagne, occupaient exclusivement la famille du baron. Il n'y avait d'autre intérêt mêlé à ceux-là que l'attachement de tous pour le fils unique, pour Calyste, l'héritier, le seul espoir du grand nom des du Guénic.

Le vieux Vendéen, le vieux chouan, avait eu quelques années auparavant, comme un retour de jeunesse pour habituer ce fils aux exercices violents qui conviennent à un gentilhomme appelé d'un moment à l'autre à guerroyer. Dès que Calyste avait eu seize ans, son père l'accompagna dans les marais et dans les bois, lui montrant dans les plaisirs de la chasse les rudiments de la guerre, prêchant d'exemple, dur à la fatigue, inébranlable sur sa selle, sûr de son coup, quel que fût le gibier, à courre, au vol, intrépide à franchir les obstacles, conviant son fils au danger comme s'il avait eu dix enfants à risquer. Aussi, quand la duchesse de Berry vint en France pour conquérir le royaume, le père emmena-t-il son fils, afin de lui faire pratiquer la devise de ses armes. Le baron partit pendant une nuit, sans prévenir sa femme, qui l'eût peut-être attendri, menant son unique enfant au feu comme à une fête, et suivi de Gasselin, son seul vassal, qui détala joyeusement. Les trois hommes de la famille furent absents pendant huit mois, sans donner de leurs nouvelles à la baronne, qui ne lisait jamais la *Quotidienne,* sans trembler de ligne en ligne, à sa vieille belle-sœur, héroïquement droite, et dont le front ne sourcillait pas. Les trois fusils accrochés dans la

ande salle avaient donc récemment servi. Le ron jugea cette prise d'armes inutile; il avait itté la campagne avant l'affaire de la Penissière, ns quoi peut-être la maison du Guénic eût-elle é finie. Ce dernier effort, ces lueurs d'une énergie tout avaient causé l'affaissement dans lequel était ce moment le baron. Ce nouvel exil de la famille Bourbon, aussi miraculeusement chassée que raculeusement rétablie, lui causait une mélanie amère.

Quand, par une nuit affreuse, le père, le fils et serviteur arrivèrent chez eux après avoir pris ngé de Madame, et surprirent leurs amis, la bame et la vieille mademoiselle du Guénic, qui recnnut, par l'exercice d'un sens dont sont doués us les aveugles, le pas des trois hommes dans la elle, le baron regarda le cercle formé par ses is inquiets autour de la petite table éclairée par te lampe antique, et dit d'une voix chevrotante, ndant que Gasselin remettait les trois fusils et sabres à leurs places, un mot de naïveté féole :

— Les autres barons n'ont pas fait leur devoir.

Puis il embrassa sa femme, sa sœur, il s'assit ns son vieux fauteuil, et commanda le souper ur son fils, pour Gasselin et lui. Gasselin, qui tait mis au-devant de Calyste, avait reçu dans paule un coup de sabre, chose si simple que les mmes l'en remercièrent à peine. Le baron, ses tes, ne proférèrent ni malédictions ni injures ntre les vainqueurs. Ce silence est un des traits du ractère breton. En quarante ans, jamais personne surprit un mot de mépris sur les lèvres du baron ntre ses adversaires. A eux de faire leur devoir, mme il faisait le sien. Ce silence profond est l'ince des volontés immuables.

Vers six heures du soir, au moment où commence tte scène, le baron, qui avait, selon sa vieille habude, fini de dîner à quatre heures, venait de ndormir en entendant lire la *Quotidienne*. Sa e s'était posée sur le dossier de son fauteuil au in de la cheminée, du côté du jardin. Cette pause rmet de peindre Fanny O'Brien et la vieille Zéirine du Guénic.

IV

LES DEUX FEMMES.

Auprès de ce tronc noueux de l'arbre antique et vant la cheminée, la baronne, assise sur une des eilles chaises, offrait le type de ces adorables éatures qui n'existent qu'en Angleterre, en Ecosse ou en Irlande. Là seulement naissent ces filles pétries de lait, à chevelure dorée dont les boucles sont tournées par la main des anges, car la lumière du ciel semble ruisseler dans leurs spirales avec l'air qui s'y joue.

Fanny O'Brien était une de ces sylphides, forte de tendresse, invincible dans le malheur, douce comme la musique de sa voix, pure comme le bleu de ses yeux, d'une beauté fine, élégante, jolie et douée de cette chair soyeuse à la main, caressante au regard, que ni le pinceau ni la parole ne peuvent peindre. Belle encore à quarante-deux ans, bien des hommes eussent regardé comme un bonheur de l'épouser, à l'aspect des splendeurs de cet août, chaudement coloré, plein de fleurs et de fruits, rafraîchi par de célestes rosées.

La baronne tenait le journal d'une main frappée de fossettes, à doigts retroussés, et dont les ongles étaient taillés carrément comme dans les statues antiques. Étendue à demi, sans mauvaise grâce ni affectation, sur sa chaise, les pieds en avant pour les chauffer, elle était vêtue d'une robe de velours noir, car le vent avait fraîchi depuis quelques jours. Le corsage montant moulait des épaules d'un contour magnifique et une riche poitrine que la nourriture d'un fils unique n'avait pu déformer. Elle était coiffée de cheveux qui descendaient en *ringlets* le long de ses joues et les accompagnaient suivant la mode anglaise. Tordue simplement au-dessus de sa tête et retenue par un peigne d'écaille, cette chevelure, au lieu d'avoir une couleur indécise, scintillait au jour comme des filigranes d'or bruni. La baronne faisait tresser les cheveux follets qui se jouaient sur sa nuque et qui sont un signe de race. Cette natte mignonne, perdue dans la masse de ses cheveux soigneusement relevés, permettait à l'œil de suivre avec plaisir la ligne onduleuse par laquelle son col se rattachait à ses belles épaules. Ce petit détail prouvait le soin qu'elle apportait toujours à sa toilette. Elle tenait à réjouir les regards de ce vieillard; charmante et délicieuse attention! Quand vous verrez une femme déployer dans la vie intérieure la coquetterie que les femmes puisent dans un seul sentiment, tenir à charmer leur ménage, croyez-le, elle est aussi noble mère que noble épouse, elle est la joie et la fleur du ménage, elle a compris ses obligations de femme, elle a dans l'âme et dans la tendresse les élégances de son extérieur, elle fait le bien en secret, elle sait adorer sans calcul, elle aime ses proches comme Dieu, pour eux mêmes.

Aussi semblait il qu'une vierge du paradis eût récompensé la chaste jeunesse, la vie sainte de cette femme auprès de ce noble vieillard en l'entourant d'une sorte d'auréole qui la préservait des

outrages du temps. Les altérations de sa beauté, Platon les eût célébrées peut-être comme autant de grâces nouvelles. Son teint si blanc jadis avait pris ces tons chauds et nacrés que les peintres adorent. Son front large et bien taillé recevait avec amour la lumière qui s'y jouait en de luisants satinés. Sa prunelle, d'un bleu de turquoise, brillait sous un sourcil pâle et velouté, d'une extrême douceur. Ses paupières molles et ses tempes attendries invitaient à je ne sais quelle attendrissante mélancolie. Au-dessous, le tour des yeux était d'un blanc pâle, semé de fibrilles bleuâtres comme à la naissance du nez. Ce nez, d'un contour aquilin, mince, avait je ne sais quoi de royal qui rappelait l'origine de cette noble fille. Sa bouche, pure et bien coupée, était embellie par un sourire aisé que dictait une inépuisable aménité. Ses dents étaient blanches, petites; elle n'en avait perdu aucune. Elle avait pris un embonpoint léger, mais ses hanches délicates, sa taille svelte, n'en souffraient point. L'automne de sa beauté présentait donc quelques vives fleurs de printemps oubliées et les ardentes richesses de l'été. Ses bras s'étaient noblement arrondis, sa peau tendue avait un grain plus fin et s'était lustrée, les contours avaient acquis leur plénitude. Enfin sa physionomie ouverte, sereine et faiblement rosée, la pureté de ses yeux bleus, qu'un regard trop vif eût blessés, exprimaient tout son caractère, la douceur, la tendresse infinie des anges.

A l'autre coin de la cheminée et dans un fauteuil, la vieille sœur octogénaire, semblable en tout point, sauf le costume, à son frère, écoutait la lecture du journal en tricotant des bas, opération pour laquelle la vue est inutile. Elle avait les yeux couverts d'une taie et s'était obstinément refusée à subir l'opération, malgré les instances de sa belle-sœur. Le secret de son obstination, elle seule le savait : elle se rejetait sur son défaut de courage, mais elle ne voulait pas qu'il se dépensât dix louis pour elle. Cette somme eût été de moins dans la maison. Cependant elle aurait bien voulu voir son frère. Ces deux vieillards faisaient admirablement ressortir la beauté de la baronne. Quelle femme n'eût semblé jeune et jolie entre monsieur du Guénic et sa sœur?

Mademoiselle Zéphirine, privée de la vue, ignorait les changements que ses quatre-vingts ans avaient apportés dans sa physionomie. Son visage pâle et creusé, que l'immobilité des yeux blancs et sans regard faisait ressembler à celui d'une morte, que trois ou quatre dents saillantes rendaient presque menaçant, où la profonde orbite des yeux était cerclée de teintes rouges, où quelques signes de virilité, déjà blanchis, perçaient dans le menton et aux environs de la bouche, ce froid mais calme visage était encadré par un petit béguin d'indienne brune, piqué comme une courtepointe, garni d'une ruche en percale et noué sous le menton par des cordons toujours un peu roux.

Mademoiselle du Guénic portait, à la lettre, un cotillon de gros drap, sous lequel était une jupe de piqué, vrai matelas où il y avait des doubles louis cousus, et auquel étaient adaptées des poches. Elle avait par-dessus le vrai casaquin de la Bretagne, en drap pareil à celui du cotillon, orné d'une collerette à mille plis dont le blanchissage était l'objet de la seule dispute qu'elle eût avec sa belle-sœur; elle n'en voulait changer que tous les huit jours. Des grosses manches ouatées de son casaquin sortaient deux bras desséchés, mais nerveux, au bout desquels s'agitaient ses mains, dont la couleur un peu rousse faisait paraître les bras blancs comme du bois de peuplier. Ces mains crochues, par suite de la contraction que l'habitude de tricoter leur avait fait prendre, étaient comme un métier à bas incessamment monté : le phénomène eût été de les voir arrêtées.

De temps en temps, mademoiselle du Guénic prenait une longue aiguille à tricoter fichée dans sa robe pour passer entre son beguin et ses cheveux et fourgonnait ses cheveux entièrement blancs et cachés. Un étranger eût ri de voir l'insouciance avec laquelle elle repiquait l'aiguille sans la moindre crainte de se blesser. Elle était droite comme un clocher. Sa prestance de colonne pouvait passer pour une de ces coquetteries de vieillard qui prouvent que l'orgueil est une passion nécessaire à la vie. Elle avait le sourire gai. Elle aussi avait fait son devoir.

Au moment où Fanny vit le baron endormi et cessa la lecture du journal, un rayon de soleil allait d'une fenêtre à l'autre, et partageait en deux, par une bande d'or, l'atmosphère de cette vieille salle; il en faisait resplendir les meubles presque noirs; la lumière bordait les sculptures du plancher, papillotait dans les bahuts, étendait une nappe luisante sur la table de chêne, égayait cet intérieur brun et doux, comme la voix de Fanny jetait dans l'âme de la vieille octogénaire une musique aussi lumineuse, aussi gaie que ce rayon.

Bientôt les rayons du soleil prirent ces couleurs rougeâtres qui, par d'insensibles dégradations, arrivent aux tons mélancoliques du crépuscule. La baronne tomba dans une méditation grave, dans un de ces silences absolus que sa vieille belle-sœur observait depuis une quinzaine de jours en cherchant à se les expliquer, sans avoir adressé la moindre question à la baronne; mais elle n'en étudiait pas moins les causes de cette préoccupation, à la

anière des aveugles qui lisent comme dans un ˈre noir où les lettres sont blanches, et dans l'âme ·squels tout son retentit comme dans un écho dinatoire.

La vieille aveugle, sur qui l'heure noire n'avait us de prise, continuait à tricoter, et le silence ·vint si profond que l'on put entendre le bruit des guilles d'acier quand elles se rencontraient.

— Vous venez de laisser tomber le journal, ma eur, et cependant vous ne dormez pas, dit la vieille un air fin.

La nuit était venue, Mariotte vint allumer la mpe, la plaça sur une table carrée devant le feu; ɪis elle alla chercher sa quenouille, son peloton : fil, une petite escabelle, et se mit dans l'embraıre de la croisée qui donnait sur la cour, occupée filer comme tous les soirs. Gasselin tournait encore ıns les communs : il visitait les chevaux du baron de Calyste, il voyait si tout allait bien dans l'écue, il donnait aux deux beaux chiens de chasse ur pâtée du soir. Les aboiements joyeux des eux bêtes furent le dernier bruit qui réveilla les :hos cachés dans les murailles noires de cette eille maison.

Un mot sur ces deux domestiques.

Gasselin était un de ces petits Bretons courts, ɔais, trapus, à chevelure noire, à figure bistrée, lencieux, lents, têtus comme des mules, mais llant toujours dans la voie qui leur a été tracée. Il vait quarante-deux ans, il était depuis vingt-cinq ns dans la maison; mademoiselle l'avait pris à uinze ans en apprenant le mariage et le retour proable du baron. Il se considérait comme faisant artie de la famille; il avait joué avec Calyste, il imait les chevaux, les chiens de la maison, il leur arlait et les caressait comme s'ils lui eussent apartenu. Il portait une veste bleue en toile de fil, à etites poches ballottant sur les hanches, un gilet t un pantalon de même étoffe pour toutes les saisons, les bas bleus et de gros souliers ferrés. Quand il aisait trop froid ou par des temps de pluie, il avait a peau de bique en usage dans son pays.

Mariotte avait également passé quarante ans, elle était en femme ce qu'était Gasselin en homme. Jamais attelage ne fut mieux accouplé : même teint, même taille, mêmes petits yeux vifs et noirs; on ne comprenait pas comment ils n'étaient pas mariés; peut-être y aurait-il eu inceste : ils semblaient être presque frère et sœur.

Mariotte avait trente écus de gages et Gasselin cent livres; mais mille écus de gages ailleurs ne leur auraient pas fait quitter la maison du Guénic. Tous deux étaient sous les ordres de la vieille demoiselle qui, depuis la guerre de Vendée jusqu'au retour de son frère, avait eu l'habitude de gouverner la maison. Aussi, quand elle sut que le baron allait amener une maîtresse au logis, avait-elle été très-émue en croyant qu'il lui faudrait abandonner le sceptre du ménage et abdiquer en faveur de la baronne du Guénic, de laquelle elle serait la première sujette.

Mademoiselle Zéphirine avait été bien agréablement surprise en trouvant dans miss Fanny O'Brien une fille née pour un haut rang, à qui les soins minutieux d'un ménage pauvre répugnaient excessivement, et qui, semblable à toutes les belles âmes, eût préféré du pain sec, cuit par le boulanger, au meilleur repas dont elle eût été obligée de s'inquiéter; capable d'accomplir les devoirs les plus pénibles de la maternité, forte contre toute privation nécessaire, mais sans courage pour des occupations vulgaires. Quand le baron pria sa sœur, au nom de sa timide femme, de régir leur ménage, la vieille baisa la baronne comme une sœur; elle en fit sa fille, elle l'adora, tout heureuse de pouvoir continuer à veiller au gouvernement de la maison, tenue avec une rigueur et des coutumes d'économie incroyables dont elle ne se relâchait que dans les grandes occasions, telles que les couches, la nourriture de sa belle-sœur, et tout ce qui concernait Calyste, l'enfant adoré par toute la maison. Quoique les deux domestiques fussent habitués à ce régime sévère et qu'il n'y eût rien à leur dire, qu'ils eussent pour les intérêts de leurs maîtres plus de soin que pour les leurs, mademoiselle Zéphirine voyait toujours à tout. Son attention n'étant pas distraite, elle était fille à savoir, sans y monter, la grosseur du tas de noix dans le grenier, et ce qu'il restait d'avoine dans le coffre de l'écurie sans y plonger son bras nerveux. Elle avait au bout d'un cordon attaché à la ceinture de son casaquin un sifflet de contre-maître avec lequel elle appelait Mariotte par un et Gasselin par deux coups.

Le grand bonheur de Gasselin consistait à cultiver le jardin et à y faire venir de beaux fruits et de bons légumes. Il avait si peu d'ouvrage que, sans cette culture, il se serait ennuyé. Quand il avait pansé ses chevaux, le matin il frottait les planchers et nettoyait les deux pièces du rez-de-chaussée. Il avait peu de chose à *faire après ses maîtres*. Aussi n'eussiez-vous pas vu dans le jardin une mauvaise herbe ni le moindre insecte nuisible. Quelquefois on surprenait Gasselin immobile, tête nue en plein soleil, guettant un mulot ou la terrible larve du hanneton; puis il accourait avec la joie d'un enfant montrer l'animal surpris. C'était un plaisir pour lui d'aller, les jours maigres, chercher le poisson au Croisic, où il le payait moins cher qu'à Guérande.

Ainsi, jamais famille ne fut plus unie, mieux entendue ni plus cohérente que cette sainte et noble

famille. Maîtres et domestiques semblaient avoir été faits les uns pour les autres. Depuis vingt-cinq ans il n'y avait eu ni troubles ni discordes ; les seuls chagrins avaient été les petites indispositions de l'enfant. Les seules terreurs furent causées par les événements de 1814 et par ceux de 1830. Si les mêmes choses s'y faisaient invariablement aux mêmes heures, si les mets étaient soumis à la régularité des saisons, cette monotonie, semblable à celle de la nature que varient les alternatives d'ombres, de pluie et de soleil, était richement soutenue par l'affection qui rayonnait dans tous les cœurs, et d'autant plus féconde et bienfaisante qu'elle émanait des lois naturelles.

Quand le crépuscule cessa, Gasselin entra dans la salle et demanda respectueusement à son maître si l'on avait besoin de lui.

— Tu peux sortir ou t'aller coucher après la prière, dit le baron en se réveillant, à moins que madame ou sa sœur...

Les deux femmes firent un signe d'acquiescement. Gasselin se mit à genoux en voyant ses maîtres tous levés pour s'agenouiller sur leurs siéges. Mariotte se mit également en prières sur son escabelle. La vieille demoiselle du Guénic dit la prière à haute voix. Quand elle fut finie, on entendit frapper à la porte de la ruelle. Gasselin alla ouvrir.

— Ce sera sans doute monsieur le curé ; il vient presque toujours le premier, dit Mariotte.

En effet, chacun reconnut le curé de Guérande au bruit de ses pas sur les marches sonores du perron.

V

TROIS SILHOUETTES BRETONNES.

Le curé salua respectueusement les trois personnages, en adressant au baron et aux deux dames de ces phrases pleines d'onctueuse aménité que savent trouver les prêtres. Au bonsoir distrait que lui dit la maîtresse du logis, il répondit par un regard d'inquisition ecclésiastique :

— Seriez-vous inquiète ou indisposée, madame la baronne? demanda-t-il.

— Merci, non, dit-elle.

Monsieur Grimont, homme de cinquante ans, de moyenne taille, enseveli dans sa soutane, d'où sortaient deux gros souliers à boucles d'argent, offrait au-dessus de son rabat un visage grassouillet, d'une teinte généralement blanche, mais doré. Il avait la main potelée. Sa figure tout abbatiale, tenait à la fois du bourgmestre hollandais par la placidité de teint et les tons de chair, et du paysan breton par sa chevelure plate et noire, par la vivacité de ses yeux bruns que contenait néanmoins le décorum du sacerdoce. Sa gaieté, semblable à celle des gens de qui la conscience est calme et pure comme un miroir, admettait la plaisanterie. Son air n'avait rien d'inquiet ni de revêche, comme celui des pauvres curés de qui l'existence ou le pouvoir sont contestés, et qui, au lieu d'être, selon le mot sublime de Napoléon, les chefs moraux de la population et des juges de paix naturels, sont traités en ennemis par leurs paroissiens. A voir monsieur Grimont marchant dans Guérande, le plus incrédule voyageur aurait reconnu le souverain de cette ville catholique ; mais ce souverain abaissait sa supériorité spirituelle devant la suprématie féodale des du Guénic. Il était dans cette salle comme un chapelain chez son seigneur. A l'église, en donnant la bénédiction, sa main s'étendait toujours en premier sur la chapelle appartenant aux du Guénic, et où leur main armée et leur devise étaient sculptées à la clef de la voûte.

— Je croyais voir mademoiselle de Pen-Hoël arrivée, dit le curé, qui s'assit en prenant la main de la baronne et la baisant. Elle se dérange. Est-ce que la mode de la dissipation se gagnerait? Car, je le vois, monsieur le chevalier est encore ce soir aux Touches.

— Ne dites rien de ses visites devant mademoiselle de Pen-Hoël, s'écria doucement la vieille fille.

— Ah ! mademoiselle, répondit Mariotte, pouvez vous empêcher toute la ville de jaser?

— Et que dit-on ? demanda la baronne.

— Les jeunes filles, les commères, enfin tout le monde le croit amoureux de mademoiselle des Touches.

— Un garçon tourné comme Calyste fait son métier en se faisant aimer, dit le baron.

— Voici mademoiselle de Pen-Hoël, dit Mariotte en coupant la parole au baron.

Le sable de la cour criait en effet sous les pas discrets de cette personne qu'accompagnait un petit domestique armé d'une lanterne. En voyant le domestique, Mariotte transporta son établissement dans la grande salle, afin de pouvoir jaser avec lui à la lueur de la chandelle de résine qu'elle brûlait aux dépens de la riche et avare demoiselle, en économisant ainsi celle de ses maîtres.

Cette demoiselle était une sèche et mince fille jaune, comme le parchemin d'un *olim*, ridée comme un lac froncé par le vent, à yeux gris, à grandes dents saillantes, à mains d'homme, assez petite, un peu déjetée et peut-être bossue. Vêtue dans le goût de son amie, mademoiselle du Guénic, elle

ıuvait une énorme quantité de linges et de jupes ınd elle voulait trouver l'une des deux ouvertures sa robe par où elle atteignait ses poches, et le ıs étrange cliquetis de clefs, de monnaie retentis-t alors sous ces étoffes. Elle avait toujours d'un ́é toute la ferraille des bonnes ménagères, et l'autre sa tabatière d'argent, son dé, son tricot, ıres ustensiles sonores. Au lieu du béguin mate-sé de mademoiselle du Guénic, elle portait un ıpeau vert avec lequel elle devait aller voir ses lons; il avait passé, comme eux, du vert au ınd; et quant à sa forme, après vingt ans, la mode ramenée à Paris sous le nom de *bibi*. Ce chapeau confectionnait sous ses yeux par les mains de nièces avec du florence vert acheté à Guérande une carcasse qu'elle demandait à Nantes. Ses ıces lui faisaient également ses robes, taillées sur ; patrons immuables. Cette vieille fille avait en-re la canne à petit bec dont se servaient les femmes commencement du règne de Marie-Antoinette. e était de la plus haute noblesse de Bretagne. ; armes portaient les hermines des anciens ducs. elle et sa sœur finissait l'illustre maison bre-ıne des Pen-Hoël. Sa sœur cadette avait épousé Kergarouët, qui, malgré la désapprobation du ys, joignait le nom de Pen-Hoël au sien et se fai-t appeler le vicomte de Kergarouët-Pen-Hoël.

— Le ciel l'a puni, disait la vieille demoiselle : il ı que des filles, et le nom de Kergarouët-Pen-Hoël ıeindra.

Mademoiselle de Pen-Hoël possédait environ sept lle livres de rente en fonds de terre. Majeure puis trente-six ans, elle administrait elle-même ; biens, allait les visiter à cheval comme un homme déployait en toute chose le caractère ferme qui remarque chez la plupart des bossus. Elle était ıne avarice admirée à dix lieues à la ronde, et i n'y rencontrait aucune désapprobation. Elle ait avec elle une seule femme et ce petit domes-ıue. Toute sa dépense, non compris ses impôts, montait pas à plus de mille francs par an. Aussi ıit-elle l'objet des cajoleries des Kergarouët-Pen-ıël, qui passaient les hivers à Nantes et les étés leur terre située au-dessus d'Ingrande. On la savait sposée à donner sa fortune et ses économies à lle de ses nièces qui lui plairait. Tous les trois ois, une des quatre demoiselles de Kergarouët, ınt la plus jeune avait douze et l'aînée vingt ans, ınait passer quelques jours chez elle.

Amie de Zéphirine du Guénic, mademoiselle de ən-Hoël, élevée dans l'adoration des grandeurs retonnes des du Guénic, avait, dès la naissance e Calyste et le mariage de sa sœur avec le vicomte e Kergarouët, formé le projet de transmettre ses iens au chevalier en le mariant à l'une de ses niè-ces. Elle pensait à racheter quelques-unes des meilleures terres des du Guénic en remboursant les fermiers *engagistes*. Quand l'avarice se propose un but, elle cesse d'être un vice, elle est le moyen d'une vertu; ses privations excessives deviennent de continuelles offrandes; elle a enfin la grandeur de l'intention cachée sous ses petitesses. Peut-être Zéphirine était-elle dans le secret de son amie Jacqueline. Peut-être la baronne, dont tout l'esprit était employé dans son amour pour son fils et dans sa tendresse pour le père, avait-elle deviné quelque chose en voyant avec quelle malicieuse persévérance mademoiselle de Pen-Hoël amenait avec elle chaque jour Charlotte de Kergarouët, sa favorite, âgée de quinze ans. Le curé Grimont était certes dans la confidence, il aidait la vieille fille à bien placer son argent. Mais mademoiselle de Pen-Hoël aurait-elle eu trois cent mille francs en or, somme à laquelle étaient évaluées ses économies, eût-elle eu dix fois plus de terre qu'elle n'en possédait, les du Guénic étaient incapables d'une attention qui pût faire croire à la vieille fille qu'on pensât à sa fortune.

Par un sentiment de fierté bretonne admirable, mademoiselle Jacqueline de Pen-Hoël était heureuse de la suprématie affectée par sa vieille amie Zéphirine et par les du Guénic. Elle se montrait toujours honorée de la visite que daignaient lui faire la fille des rois d'Irlande et Zéphirine. Elle allait jusqu'à cacher avec soin l'espèce de sacrifice qu'elle faisait tous les soirs en permettant à son petit domestique de brûler chez les du Guénic un *oribus*, nom de cette chandelle couleur de pain d'épice qui se consume dans certaines parties de l'Ouest. Ainsi cette vieille et riche fille était la noblesse, la fierté, la grandeur en personne. Au moment où vous lisez son portrait, une indiscrétion de l'abbé Grimont a fait savoir que dans la soirée où le vieux baron, le jeune chevalier et Gasselin décampèrent munis de leurs sabres et de leurs canardières pour rejoindre *Madame* en Vendée, à la grande terreur de Fanny, à la grande joie des Bretons, mademoiselle de Pen-Hoël avait remis au baron une somme de dix mille livres en or, immense sacrifice corroboré de dix mille autres livres, produit d'une dîme récoltée par le curé, que le vieux partisan fut chargé d'offrir à la mère de Henri au nom des Pen-Hoël et de la paroisse de Guérande.

Cependant, elle traitait Calyste en femme qui se croyait des droits sur lui; ses projets l'autorisaient à le surveiller, non qu'elle apportât des idées étroites en matière de galanterie : elle avait l'indulgence des vieilles femmes de l'ancien régime, mais elle avait en horreur les mœurs révolutionnaires. Calyste, qui peut-être aurait gagné dans son esprit par des aventures avec des Bretonnes, eût perdu

considérablement s'il eût donné dans ce qu'elle appelait les nouveautés. Mademoiselle de Pen-Hoël eût déterré quelque argent pour apaiser une fille séduite; elle aurait cru Calyste un dissipateur en lui voyant mener un tilbury, en l'entendant parler d'aller à Paris. Si elle l'avait surpris lisant des revues ou des journaux impies, on ne sait ce dont elle aurait été capable. Pour elle, les idées nouvelles, c'étaient les assolements de terres renversées, la ruine sous le nom d'améliorations et de méthodes, enfin les biens hypothéqués tôt ou tard par suite d'essais. Pour elle, la sagesse et le vrai moyen de faire fortune, enfin la belle administration consistait à amasser dans ses greniers ses blés noirs, ses seigles, ses chanvres; à attendre la hausse, au risque de passer pour accapareuse, et à se coucher sur ses sacs avec obstination. Par un singulier hasard, elle avait souvent rencontré des marchés heureux qui confirmaient ses principes. Elle passait pour malicieuse; elle était néanmoins sans esprit; mais elle avait un ordre de Hollandais, une prudence de chatte, une persistance de prêtre, qui, dans un pays aussi routinier, équivalait à la pensée la plus profonde.

— Aurons-nous ce soir monsieur du Halga? demanda la vieille fille en ôtant ses mitaines de laine tricotée, après l'échange des compliments habituels.

— Oui, mademoiselle, je l'ai vu promenant sa chienne sur le mail, répondit le curé.

— Ah! notre *mouche* sera donc animée ce soir? répondit-elle. Hier nous n'étions que quatre.

A ce mot de *mouche*, le curé se leva pour aller prendre dans le tiroir d'un des bahuts un petit panier rond en fin osier, des jetons d'ivoire devenus jaunes comme du tabac turc par un usage de vingt années, et un jeu de cartes aussi gras que celui des douaniers de Saint-Nazaire qui n'en changent que tous les quinze jours. L'abbé revint disposer lui-même sur la table les jetons nécessaires à chaque joueur, mit la corbeille à côté de la lampe au milieu de la table avec un empressement enfantin et les manières d'un homme habitué à faire ce petit service.

Un coup frappé fortement à la manière des militaires, retentit dans les profondeurs silencieuses de ce vieux manoir. Le petit domestique de mademoiselle de Pen-Hoël alla galamment ouvrir. Bientôt le long corps sec, et méthodiquement vêtu selon le temps, du chevalier du Halga, ancien capitaine de pavillon de l'amiral Kergarouët, se dessina en noir dans la pénombre qui régnait encore sur le perron.

— Arrivez, chevalier! cria mademoiselle de Pen-Hoël.

— L'autel est dressé, dit le curé.

Le chevalier était un homme de petite santé, qui portait de la flanelle pour ses rhumatismes, u bonnet de soie noir pour préserver sa tête du brouil lard, un spencer pour garantir son précieux bust des vents soudains qui fraîchissent l'atmosphère d Guérande. Il allait toujours armé d'un jonc à pomm d'or pour chasser les chiens qui faisaient intempes tivement la cour à sa chienne favorite. Cet homme minutieux comme une petite-maîtresse, se déran geant devant les moindres obstacles, parlant ba pour ménager un reste de voix, avait été l'un de plus intrépides, des plus savants hommes de l'an cienne marine; il avait été honoré de l'estime d bailli du Suffren, de l'amitié du comte d'Estaing Sa belle conduite comme capitaine de pavillon d l'amiral de Kergarouët, était décrite en caractère visibles sur son visage couturé de blessures.

A le voir, personne n'eût reconnu la voix qu dominait la tempête, l'œil qui planait sur la mer le courage indompté du marin breton. Le chevalie ne fumait, ne jurait pas; il avait la douceur et l tranquillité d'une fille; il s'occupait de sa chienn Thisbé, de ses petits caprices avec la sollicitud d'une vieille femme, et donnait ainsi la plus haut idée de sa galanterie défunte. Il ne parlait jamai des actes surprenants qui avaient étonné le baill de Suffren. Quoiqu'il eût une attitude d'invalide et marchât comme s'il eût craint à chaque pas d'écraser des œufs, qu'il se plaignît de la fraîcheur de la brise, de l'ardeur du soleil, de l'humidité du brouillard, il montrait des dents blanches enchâssées dans des gencives rouges qui rassuraient sur sa maladie, un peu coûteuse d'ailleurs: elle consistait à faire quatre repas d'une ampleur monastique. Sa charpente, comme celle du baron, était ossue et d'une force indestructible, couverte d'un parchemin collé sur les os comme la peau d'un cheval arabe sur ses nerfs, qui semblent reluire au soleil. Son teint avait gardé une couleur de bistre, due à ses voyages aux Indes, desquels il n'avait rapporté ni une idée ni une histoire. Il avait émigré, perdu sa fortune; puis retrouvé la croix de Saint-Louis et une pension de deux mille francs légitimement due à ses services, et payée par la caisse des Invalides de la marine. La légère hypocondrie qui lui faisait inventer mille maux imaginaires s'expliquait facilement par ses souffrances pendant l'émigration. Il avait servi dans la marine russe jusqu'au jour où l'empereur Alexandre voulut l'employer contre la France; il donna sa démission et alla vivre à Odessa, près du duc de Richelieu, avec lequel il revint, et qui fit liquider la pension due à ce vieux débris glorieux de l'ancienne marine bretonne. Pendant toute la restauration, le chevalier du Halga avait été maire de Guérande.

Le curé, le chevalier, mademoiselle de Pen-

oël avaient depuis vingt ans l'habitude de passer urs soirées à l'hôtel du Guénic, où venaient également quelques personnages nobles de la ville et la contrée. Chacun devine aisément que les uénic étaient les chefs du petit Faubourg Saint-ermain de l'arrondissement, où ne pénétrait icun des membres de l'administration envoyée ir le nouveau gouvernement. Depuis six ans le iré toussait à l'endroit critique du *Domine, salim fac regem*. La politique en était toujours là ins Guérande.

VI

SOIRÉE NORMALE.

La mouche est un jeu qui se joue avec cinq cars et avec une retourne. La retourne détermine itout. Chaque joueur est libre, à chaque coup, encourir les chances ou de s'abstenir. En s'abstent, il ne perd que l'enjeu du coup, car chacun et une faible somme. En jouant, chaque joueur t tenu de faire une levée, et les levées se payent prorata de la mise : s'il y a cinq sous au panier, levée vaut un sou. Le joueur qui ne fait pas de vée est mis à la mouche : il doit tout l'enjeu et le et au panier pour le coup suivant. On inscrit les ouches dues, qui se mettent l'une après l'autre panier par ordre de capital, le plus gros passant 'ant le plus faible. Ceux qui renoncent à jouer onnent leurs cartes pendant le coup, mais ils sont nsidérés comme nuls. Les cartes du talon s'éiangent, comme à l'écarté, mais par ordre de priauté. Chacun prend autant de cartes qu'il en ut, en sorte que le premier en carte et le second euvent absorber le talon à eux deux. La retourne ipartient à celui qui donne. Il est une carte qui nporte toutes les autres, nommée Mistigris, et qui t le valet de trèfle. Ce jeu, d'une excessive simicité, ne manque pas d'intérêt. La cupidité naturlle à l'homme peut s'y développer aussi bien que s finesses diplomatiques et les jeux de physionoie.

A l'hôtel du Guénic, chacun des joueurs prenait ingt jetons et répondait de cinq sous, ce qui porit la somme totale de l'enjeu à cinq liards par oup, somme majeure aux yeux de ces personnes. était possible de gagner, en supposant beaucoup e bonheur, vingt-cinq sous, capital que personne, armi les joueurs habituels, ne dépensait dans sa urnée. Aussi mademoiselle de Pen-Hoël apportaitle à ce jeu, dont l'innocence n'est surpassée dans la nomenclature de l'académie que par celui de la Bataille, une passion égale à celle des chasseurs dans une grande partie de chasse. Mademoiselle Zéphirine, qui était de moitié dans le jeu de la baronne, n'attachait pas une importance moindre à la mouche. Avancer un liard pour risquer d'en avoir cinq, de coup en coup, constituait pour la vieille thésauriseuse une opération financière immense, à laquelle elle mettait autant d'action intérieure que le plus avide spéculateur en met pendant la tenue de la bourse à la hausse et à la baisse des rentes.

Par une convention diplomatique, en date de septembre 1819, après une soirée où mademoiselle de Pen-Hoël perdit trente-sept sous, le jeu cessait dès qu'une personne en manifestait le désir après avoir dissipé dix sous. La politesse ne permettait pas de causer à un joueur le petit chagrin de voir jouer la mouche sans qu'il y prît part. Mais toutes les passions ont leur jésuitisme. Le chevalier et le baron, ces deux vieux politiques, avaient trouvé moyen d'éluder la charte. Quand tous les joueurs désiraient vivement de prolonger une émouvante partie, le hardi chevalier du Halga, l'un de ces garçons prodigues et riches des dépenses qu'ils n'ont pas à faire, offrait toujours dix jetons à mademoiselle de Pen-Hoël ou à Zéphirine quand l'une d'elles ou toutes deux avaient perdu leurs cinq sous, à la condition de ne les lui rendre qu'en cas de gain; mais il n'offrait rien au baron, à la baronne ni au curé. Un vieux chevalier, garçon, ne pouvait se permettre cette galanterie qu'envers des demoiselles. Le baron offrait aussi les dix jetons aux deux vieilles filles, sous prétexte de continuer la partie, et toujours les deux avares acceptaient, non sans se faire prier, selon les us et coutumes des filles. Mais pour s'abandonner à cette prodigalité, le baron et le chevalier devaient avoir gagné, sans quoi cette offre eût pris le caractère d'une offense.

La mouche était brillante quand une demoiselle de Kergarouët tout court était en transit chez sa tante, car là les Kergarouët n'avaient jamais pu se faire nommer Kergarouët Pen-Hoël par personne, pas même par les domestiques, lesquels avaient à cet égard des ordres formels. La tante montrait à sa nièce la mouche à faire chez les du Guénic comme un plaisir insigne. La petite avait ordre d'être aimable, chose assez facile quand elle voyait le beau Calyste, de qui raffolaient les quatre demoiselles de Kergarouët. Ces jeunes personnes, élevées en pleine civilisation moderne, tenaient peu à cinq sous : elles faisaient mouche sur mouche; il y avait alors des listes de mouches dues dont le total s'élevait quelquefois à cinquante sous, et qui étaient échelonnées depuis deux sous et demi jusqu'à dix sous. C'étaient des soirées de grandes émotions pour

la vieille aveugle. Les levées s'appellent des *mains* à Guérande ; la baronne faisait sur le pied de sa belle-sœur un nombre de pressions égal au nombre de mains qui, d'après son jeu, étaient sûres. Jouer ou ne pas jouer, selon les occasions où le panier était plein, entraînait des discussions intérieures où la cupidité était aux prises avec la peur. Les plaisanteries éternelles et qui se disaient mille fois par an, mais toujours nouvelles, roulaient sur l'attelage à donner au panier quand il était trop chargé. On parlait d'atteler des bœufs, des éléphants, des chevaux, des ânes, des chiens. Après vingt ans, personne ne s'apercevait des redites. La proposition excitait toujours le même sourire. Il en était de même des mots que le chagrin de voir prendre un panier plein dictait à ceux qui l'avaient engraissé sans en rien prendre.

Les cartes se donnaient avec une lenteur automatique. On causait en poitrinant. Ces dignes et nobles personnes avaient l'adorable petitesse de se défier les unes des autres au jeu. Mademoiselle de Pen-Hoël accusait presque toujours le curé de tricherie quand il prenait un panier.

« Il est singulier, disait alors le curé, que je ne triche jamais quand je fais une mouche. »

Personne ne lâchait sa carte sur le tapis en reprenant celle de son voisin sans des calculs profonds, sans des regards fins et des mots plus ou moins astucieux, sans des remarques ingénieuses et fines. Les coups étaient, pensez-le bien, entrecoupés de narrations sur les événements arrivés en ville, ou par des discussions sur les affaires politiques. Souvent les joueurs restaient un grand quart d'heure, les cartes appuyées en éventail sur leur estomac, occupés à causer. Si par suite de ces interruptions il se trouvait un jeton de moins au panier, tout le monde prétendait avoir mis son jeton. Presque toujours le chevalier complétait l'enjeu, accusé par tous de penser à ses cloches aux oreilles, à sa tête, à ses farfadets, et d'oublier sa mise. Quand le chevalier, ce bon et brave chevalier, avait remis un jeton, la vieille Zéphirine ou la malicieuse bossue était prise de remords ; elle imaginait alors que peut-être était-ce elle qui n'avait pas mis, elle croyait, elle doutait, mais enfin le chevalier était bien assez riche pour supporter ce petit malheur. Souvent le baron ne savait plus où il en était quand on parlait des infortunes de la maison royale.

Quelquefois il arrivait un résultat toujours surprenant pour ces personnes qui toutes comptaient sur le même gain. Après un certain nombre de parties, chacun avait gagné ses jetons après les avoir risqués, et s'en allait, l'heure étant trop avancée, sans perte ni gain, mais non sans émotion. Dans ces cruelles soirées, il s'élevait des plaintes sur la mouche : la mouche n'avait pas été piquante ; les joueurs accusaient la mouche comme les nègres battent la lune dans l'eau quand le temps est contraire. La soirée passait pour pâle. On avait bien travaillé pour pas grand'chose. Quand, à sa première visite, le vicomte et la vicomtesse de Kergarouët parlèrent de whist et de boston comme de jeux plus intéressants que la mouche et furent encouragés à les montrer par la baronne, que la mouche ennuyait excessivement, la société de l'hôtel du Guénic s'y prêta, non sans se récrier sur ces innovations ; mais il lui fut impossible de faire comprendre ces jeux, qui, les Kergarouët partis, furent traités de casse-tête, de travaux algébriques, de difficultés inouïes. Chacun préférait sa chère mouche, sa petite et agréable mouche. La mouche triompha des jeux modernes comme triomphaient partout les choses anciennes sur les nouvelles, en Bretagne.

Pendant que le curé donnait les cartes, la baronne faisait au chevalier du Halga des questions pareilles à celles de la veille sur sa santé. Le chevalier tenait à honneur d'avoir des maux nouveaux. Si les demandes se ressemblaient, le capitaine de pavillon avait un avantage singulier dans ses réponses. Aujourd'hui les fausses côtes l'avaient inquiété. Chose remarquable, ce digne chevalier ne se plaignait jamais de ses blessures. Tout ce qui était sérieux, il s'y attendait, il le connaissait; mais les choses fantastiques, les douleurs de tête, les chiens qui lui mangeaient l'estomac, les cloches qui bourdonnaient à ses oreilles, et mille autres farfadets l'inquiétaient horriblement.

— Hier c'étaient des inquiétudes dans les jambes, dit le curé d'un air grave.

— Ça saute ! répondit le chevalier.

— Des jambes aux fausses côtes ? demanda mademoiselle Zéphirine.

— Ça ne s'est pas arrêté en chemin? dit mademoiselle de Pen-Hoël en souriant.

Le chevalier s'inclina gravement en faisant un geste négatif passablement drôle, par lequel il eût prouvé à un observateur que dans sa jeunesse il avait été spirituel et avait aimé ; que sa vie fossile à Guérande cachait bien des souvenirs ; que, lorsqu'il était stupidement planté sur ses deux jambes de héron au soleil, au mail, regardant la mer et les ébats de sa chienne, il revivait peut-être dans le passé.

— Voilà le vieux duc de Lenoncourt mort, dit le baron en se rappelant la nouvelle où sa femme en était restée de *la Quotidienne*. Allons, le premier gentilhomme de la chambre du roi n'a pas tardé de rejoindre son maître. J'irai bientôt aussi...

— Mon ami, mon ami ! lui dit sa femme en frap

ut doucement sur la peau ossue et calleuse de son
ri.

— Laissez-le dire, ma sœur, dit Zéphirine; tant
è je serai dessus, il ne sera pas dessous : il est
on cadet.

Un gai sourire erra sur les lèvres de la vieille
e. Quand le baron avait laissé échapper une ré-
xion de ce genre, les joueurs et les gens en visite
regardaient avec émotion, inquiets de la tristesse
roi de Guérande. Les personnages venus pour le
ir se disaient en s'en allant : — Monsieur du
énic était triste. Avez-vous vu comme il dort?
le lendemain tout Guérande causait de cet évé-
ment. Le baron du Guénic baisse! Cette phrase
vrait les conversations dans tous les ménages.

— Thisbé va bien? demanda mademoiselle de
n-Hoël au chevalier dès que les cartes furent
nnées.

— Cette pauvre petite est comme moi, répondit
chevalier : elle a des maux de nerfs; elle relève
nstamment une de ses pattes en courant : tenez,
nme ça!

Pour imiter sa chienne et crisper l'un de ses bras
le levant, le chevalier laissa voir son jeu à sa
sine la bossue, qui voulait savoir s'il avait de
out ou le Mistigris. C'était une première finesse
aquelle il succomba.

— Oh! dit la baronne, le bout du nez de mon-
ur le curé blanchit; il a Mistigris!

Le plaisir d'avoir Mistigris était si vif, chez le
ré comme chez les autres joueurs, que le pauvre
être ne savait pas le cacher; et comme il y a tou-
rs dans la figure humaine une place où les se-
ts mouvements du cœur se trahissent, ces per-
nnes habituées à s'observer avaient fini, après
elques années, par découvrir l'endroit faible
ez le curé. Le bout de son nez blanchissait. On
gardait bien alors de jouer contre lui.

— Vous avez eu du monde aujourd'hui chez
us? dit le chevalier à mademoiselle de Pen-Hoël.

— Oui, l'un des cousins de mon beau-frère. Il
a surpris en m'annonçant le mariage de madame
comtesse de Kergarouët, une demoiselle de Fon-
ne...

— Une fille à *Grand-Jacques!* s'écria le baron.
Il prit le panier.

— La comtesse est son héritière, elle a épousé
ancien ambassadeur. Il m'a raconté les plus sin-
lières choses sur notre voisine mademoiselle des
uches, mais si singulières que je ne veux pas les
oire. Calyste ne serait pas si assidu chez elle; il a
en assez de bon sens pour s'apercevoir de pareil-
monstruosités.

— Monstruosités! dit le baron réveillé par ce
t.

La baronne et le curé se jetèrent un coup d'œil d'intelligence. Les cartes étaient données, la vieille fille avait Mistigris, elle ne voulut pas continuer cette conversation, heureuse de cacher sa joie à la faveur de la stupéfaction générale causée par son mot.

— C'est à vous à jeter une carte, monsieur le baron dit-elle en poitrinant.

— Mon neveu n'est pas de ces jeunes gens qui aiment les monstruosités, dit Zéphirine en fourgonnant sa tête.

— Mistigris! s'écria mademoiselle de Pen-Hoël, qui ne répondit pas à son amie.

Le curé paraissait instruit de toute l'affaire de Calyste et de mademoiselle des Touches : il n'entra pas en lice.

— Que fait-elle d'extraordinaire, mademoiselle des Touches? demanda le baron.

— Elle fume...

— C'est très-sain, dit le chevalier.

— Ses terres? demanda le baron.

— Ses terres, reprit la vieille fille, elle les mange.

— Tout le monde y a été, tout le monde doit la mouche, j'ai le roi, la dame, le valet d'atout, Mistigris et un roi, dit la baronne. A nous le panier, ma sœur.

Ce coup, gagné sans qu'on jouât, atterra mademoiselle de Pen-Hoël, qui cessa de s'occuper de Calyste et de mademoiselle des Touches.

A neuf heures il ne resta plus dans la salle que la baronne et le curé. Les quatre vieillards étaient allés se coucher. Le chevalier accompagna, selon son habitude, mademoiselle de Pen-Hoël jusques à sa maison, située sur la place de Guérande, en faisant des réflexions sur la finesse du dernier coup, sur leur plus ou moins de bonheur, ou sur le plaisir toujours nouveau avec lequel mademoiselle Zéphirine engouffrait son gain dans sa poche, car la vieille aveugle ne réprimait plus sur son visage l'expression de ses sentiments. La préoccupation de madame du Guénic fit les frais de cette conversation; le chevalier avait remarqué les distractions de sa charmante Irlandaise. Sur le pas de sa porte, quand son petit domestique fut monté, la vieille fille répondait confidentiellement aux suppositions faites par le chevalier du Halga sur l'air extraordinaire de la baronne, ce mot gros d'intérêt : « J'en sais la cause. »

Jugez, d'après cette soirée, du vacarme que devaient produire dans les intérieurs de Guérande l'arrivée, le séjour, le départ ou seulement le passage d'un étranger.

VII

CALYSTE.

Quand aucun bruit ne retentit plus ni dans la chambre du baron ni dans celle de sa sœur, madame du Guénic regarda le curé, qui jouait pensivement avec des jetons.

— J'ai deviné que vous avez enfin partagé mes inquiétudes sur Calyste, lui dit-elle.

— Avez-vous vu l'air pincé qu'avait mademoiselle de Pen-Hoël ce soir? demanda le curé.

— Oui, répondit la baronne.

— Elle a, je le sais, reprit le curé, les meilleures intentions pour notre cher Calyste, qu'elle admire et chérit comme s'il était son fils. Sa conduite en Vendée aux côtés de son père, les louanges que *Madame* a faites de son dévouement ont augmenté l'affection que mademoiselle lui porte. Elle assurera, par donation entre vifs, toute sa fortune à celle de ses nièces que Calyste épousera. Je sais que vous avez en Irlande un parti beaucoup plus riche pour votre cher Calyste, mais il vaut mieux avoir deux cordes qu'une à son arc. Au cas où votre famille ne se chargerait pas de l'établissement de Calyste, la fortune de mademoiselle de Pen-Hoël n'est pas à dédaigner. Vous trouverez toujours pour ce cher enfant un parti de sept mille livres de rente; mais vous ne trouverez pas les économies de quarante ans, des terres administrées, bâties, réparées comme le sont celles de mademoiselle de Pen-Hoël. Cette femme impie, mademoiselle des Touches, est venue gâter bien des choses! On a fini par avoir de ses nouvelles.

— Hé bien? dit la mère.

— Oh! une gaupe, une gourgandine! s'écria le curé; une femme de mœurs équivoques, occupée de théâtre, hantant les comédiens, les comédiennes, mangeant sa fortune avec des folliculaires, des peintres, des musiciens, la société du diable, enfin! Elle prend, pour écrire ses livres, un faux nom sous lequel elle est, dit-on, plus connue que sous celui de Félicité des Touches. Une vraie baladine qui, depuis sa première communion, n'est entrée dans une église que pour y voir des statues ou des tableaux! Elle a dépensé, dit-on, sa fortune à décorer les Touches de la plus inconvenante façon. Il s'y boit pendant son séjour plus de vins fins que dans tout Guérande durant une année. Les demoiselles Bougniol ont logé l'année dernière des hommes à barbe de bouc, soupçonnés d'être républicains, qui venaient de chez elle et qui chantaient des chansons impies à faire rougir et pleurer ces vertueuses filles. Voilà la femme qu'adore en c moment monsieur le chevalier. Elle voudrait avoi ce soir un de ces infâmes livres où les athées d'au jourd'hui se moquent de tout, le chevalier vien drait seller son cheval lui-même et partirait a grand galop le lui chercher à Nantes. Je ne sais s Calyste en ferait autant pour l'Église. Enfin, ell n'est pas royaliste. Il faudrait aller faire le coup d fusil pour la bonne cause, si mademoiselle des Tou ches ou le sieur Camille Maupin, car tel est so nom, je me le rappelle maintenant, voulait garde Calyste près de lui, le chevalier laisserait aller so vieux père tout seul.

— Non, dit la baronne.

— Je ne voudrais pas le mettre à l'épreuve vous pourriez trop en souffrir, répondit le curé Tout Guérande est sens dessus dessous de la pas sion du chevalier pour cet être amphibie qui n'es ni homme ni femme, qui fume comme un hussard écrit comme un folliculaire, et dans ce moment-c loge chez elle le plus vénéneux de tous les écri vains, selon le directeur de la poste, un libéral qu lit les journaux. Il en est question à Nantes. C matin, ce cousin des Kergarouët qui voudrait fair épouser à Charlotte un homme de soixante mill livres de rente, est venu voir mademoiselle d Pen-Hoël et lui a tourné l'esprit avec des narré sur mademoiselle des Touches qui ont duré sep heures. Voici dix heures moins un quart qui son nent au clocher, et Calyste ne rentre pas; il est au Touches; peut être n'en reviendra-t-il qu'au matin

La baronne écoutait le curé, qui substituait l monologue au dialogue sans s'en apercevoir; il re gardait son ouaille, sur la figure de laquelle se li saient des sentiments inquiets. La baronne rougis sait et tremblait. Quand l'abbé Grimont vit roule des larmes dans les beaux yeux de cette mère at terrée il fut attendri.

— Je verrai demain mademoiselle de Pen-Hoël rassurez-vous, dit-il d'une voix consolante. Le ma n'est peut-être pas aussi grand qu'on le dit; je saura la vérité; d'ailleurs mademoiselle a confiance e moi. Puis Calyste est notre élève et ne se laisse pas ensorceler par le démon. Il ne voudra pas trou bler la paix dont jouit sa famille ni déranger l plans que nous formons pour son avenir. Ainsi, r pleurez pas, tout n'est pas perdu, madame; un faute n'est pas le vice.

— Vous ne m'apprenez que des détails, dit baronne. N'ai-je pas été la première à m'apercevo du changement de Calyste? Une mère sent bien v vement la douleur de n'être plus qu'en second dan le cœur de son fils, ou le chagrin de ne pas y êt seule. Cette phase de la vie de l'homme est un d maux de la maternité; mais, tout en m'y attendan

ne croyais pas que ce serait sitôt. Enfin, j'aurais
ɔulu qu'au moins il mît dans son cœur une noble
belle créature et non une histrionne, une bala-
ine, une femme de théâtre, un auteur habitué à
indre des sentiments, une mauvaise femme qui le
ompera et le rendra malheureux. Elle a eu des
entures...

— Avec plusieurs hommes, dit l'abbé Grimont.
ette impie est pourtant née en Bretagne! Elle dés-
onore son pays. Je ferai dimanche un prône à son
jet.

— Gardez-vous-en bien, dit la baronne. Les pa-
diers, les paysans seraient capables de se porter
ıx Touches. Calyste est digne de son nom, il est
eton, il pourrait arriver quelque malheur s'il y
ait ; il la défendrait comme une honnête femme.

— Voici dix heures, je vous souhaite une bonne
iit, dit l'abbé Grimont en allumant l'oribus de
n falot, dont les vitres étaient claires et le métal
incelant, ce qui révélait les soins minutieux de sa
uvernante pour toutes les choses au logis. Qui
'eût dit, madame, reprit-il, qu'un jeune homme
urri par vous, élevé par moi dans les idées chré-
nnes, un fervent catholique, un enfant qui vivait
mme un agneau sans tache, irait se souiller dans
e pareille Babylone!

— Est-ce donc bien sûr? dit la mère. Mais com-
ent une femme n'aimerait-elle pas Calyste?

— Il n'en faut pas d'autres preuves que le séjour
cette baladine aux Touches. Voilà, depuis vingt-
atre ans qu'elle est majeure, le temps le plus
ıg qu'elle y reste. Ses apparitions, heureusement
ur nous, duraient peu.

— Une femme de quarante ans! dit la baronne.
i entendu dire en Irlande qu'une femme de ce
nre est la maîtresse la plus dangereuse pour un
ne homme.

— En ceci je suis un ignorant, répondit le curé;
mourrai même dans mon ignorance.

—Hélas! et moi aussi, dit naïvement la baronne.
voudrais maintenant avoir aimé d'amour, pour
server, consoler Calyste.

Le curé ne traversa pas seul la petite cour pro-
ette; la baronne l'accompagna jusqu'à la porte,
pérant entendre le pas de Calyste dans Guérande.
e n'entendit que le bruit lourd de la prudente
marche du curé, qui finit par s'affaiblir dans le
ntain, et qui cessa lorsque, dans le silence de la
le, la baronne eut entendu la porte du presbytère
fermer. La pauvre mère rentra désolée en appre-
nt que la ville était au fait de ce qu'elle croyait
e seule à savoir. Elle s'assit, raviva la mèche de
lampe en la coupant avec de vieux ciseaux, et
rit la tapisserie à la main qu'elle faisait, en at-
dant son fils. La baronne se flattait ainsi de
forcer son fils à revenir plus tôt, à passer moins de temps chez mademoiselle des Touches. Ce calcul de la jalousie maternelle était inutile.

De jour en jour les visites de Calyste aux Touches devenaient plus fréquentes ; chaque soir il revenait plus tard ; enfin la veille le chevalier n'était rentré qu'à minuit. La baronne, perdue dans sa méditation maternelle, tirait ses points avec l'activité des personnes qui pensent en faisant quelque ouvrage manuel. Qui l'eût vue ainsi penchée à la lueur de cette lampe, sous les lambris quatre fois centenaires de cette salle, aurait admiré ce sublime portrait. Fanny avait une telle transparence de chair qu'on aurait pu lire ses pensées sur son front. Tantôt, piquée des curiosités qui viennent aux femmes pures, elle se demandait quels secrets diaboliques possédaient ces filles de Baal pour autant charmer les hommes, et leur faire oublier mère, famille, pays, intérêt. Tantôt elle allait jusqu'à vouloir rencontrer cette femme, afin de la juger sainement. Elle mesurait l'étendue des ravages que l'esprit novateur du siècle, peint comme si dangereux pour les jeunes âmes par le curé, devait faire sur son unique enfant, jusqu'alors aussi candide, aussi pur qu'une fille innocente, et dont il avait la beauté fraîche.

Calyste, ce magnifique rejeton de la plus vieille race bretonne et du sang irlandais le plus noble, avait été soigneusement élevé par sa mère. Jusqu'au moment où la baronne le remit au curé de Guérande, elle était certaine qu'aucun mot impur, qu'aucune idée mauvaise n'avait souillé les oreilles ni l'entendement de son fils. La mère, après l'avoir nourri de son lait, lui avoir ainsi donné deux fois son sang, put le présenter dans une candeur de vierge au pasteur qui, par vénération pour cette famille, avait promis de lui donner une éducation complète et chrétienne. Calyste eut l'enseignement du séminaire où l'abbé Grimont avait fait ses études. La baronne y avait joint l'anglais. On trouva, non sans peine, un maître de mathématiques parmi les employés de Saint-Nazaire. Calyste ignorait nécessairement la littérature moderne, la marche et les progrès actuels des sciences. Son instruction avait été bornée à la géographie et à l'histoire circonspectes des pensionnats de demoiselles, au latin et au grec des séminaires, à la littérature des langues mortes et à un choix restreint d'auteurs français. Quand, à seize ans, il commença ce que l'abbé Grimont nommait sa philosophie, il n'était pas moins pur qu'au moment où Fanny l'avait remis au curé. L'Église fut aussi maternelle que la mère. Sans être dévot ni ridicule, l'adoré jeune homme était un fervent catholique. A ce fils si beau, si candide, la baronne voulait arranger une vie heureuse, obscure.

Elle attendait quelque bien, deux ou trois mille livres sterling, d'une vieille tante. Cette somme, jointe à la fortune actuelle des du Guénic, pourrait lui permettre de trouver pour Calyste une femme qui lui apporterait douze ou quinze mille livres de revenu. Charlotte de Kergarouët avec la fortune de sa tante, une riche Irlandaise ou toute autre héritière lui semblait indifférente ; elle ignorait l'amour ; elle voyait, comme toutes les personnes groupées autour d'elle, un moyen de fortune dans le mariage. La passion était inconnue à ces âmes catholiques, à ces vieilles gens exclusivement occupées de leur salut, de Dieu, du roi, de leurs fortunes. Personne ne s'étonnera donc de la gravité des pensées qui servaient d'accompagnement aux sentiments blessés dans le cœur de cette mère qui vivait autant par les intérêts que par la tendresse de son fils. Si le jeune ménage pouvait écouter la sagesse, à la seconde génération, les du Guénic, en vivant de privations et en économisant comme on sait économiser en province, pouvaient racheter leurs terres et acquérir le lustre de la richesse. La baronne souhaitait une longue vieillesse pour s'endormir dans cette aurore de bien-être. Mademoiselle du Guénic avait compris et adopté ces idées et ce plan, que menaçait alors mademoiselle des Touches.

La baronne entendit sonner minuit avec effroi ; Calyste ne venait pas : elle conçut des terreurs affreuses pendant une heure, car elle entendit le coup d'une heure au clocher.

« Y restera-t-il? se dit-elle. Ce serait la première fois; pauvre enfant ! »

En ce moment le pas de Calyste retentit dans la ruelle. La pauvre mère, dans le cœur de laquelle la joie succédait à l'inquiétude, vola de la salle à la porte, et ouvrit à son fils.

— Oh ! s'écria Calyste d'un air chagrin, ma mère chérie, pourquoi m'attendre? J'ai le passepartout et un briquet.

— Tu sais bien, mon enfant, qu'il m'est impossible de dormir quand tu es dehors, dit-elle en l'embrassant.

Quand la baronne fut dans la salle, elle regarda son fils pour deviner, d'après l'expression de son visage, les événements de la soirée; mais il lui causa, comme toujours, cette émotion que l'habitude n'affaiblissait pas, que ressentent toutes les mères aimantes à la vue du chef-d'œuvre humain qu'elles ont fait, et qui leur trouble la vue pour un moment.

Hormis les yeux noirs pleins d'énergie et de soleil qu'il tenait de son père, Calyste avait les beaux cheveux blonds, le nez aquilin, la bouche adorable, les doigts retroussés, le teint suave, la délicatesse, la blancheur de sa mère. Quoiqu'il ressemblât assez à une fille déguisée en homme, il était d'une force herculéenne. Ses nerfs avaient la souplesse et la vigueur de ressorts en acier, et la singularité de ses yeux noirs n'était pas sans charme. Sa barbe n'avait pas encore poussé, ce qui, dit-on, annonce une grande longévité. Le chevalier était vêtu d'une redingote courte en velours noir, pareil à la robe de sa mère, et garnie de boutons d'argent; il avait un foulard bleu, de jolies guêtres et un pantalon de coutil grisâtre. Son front de neige semblait porter les traces d'une grande fatigue, et n'accusait cependant que le poids de pensées tristes. Incapable de soupçonner les peines qui dévoraient le cœur de Calyste, la mère attribuait au bonheur cette altération passagère. Néanmoins Calyste était beau comme un dieu grec, mais beau sans fatuité. D'abord il était habitué à voir sa mère; puis il se souciait fort peu d'une beauté qu'il savait inutile.

Ces belles joues si pures, pensa-t-elle, où le sang jeune et riche rayonnait en mille réseaux, étaient donc à une autre femme, maîtresse également de ce front de jeune fille! Sa passion pouvait y amener mille désordres et ternir ces beaux yeux, humides comme ceux des enfants. Cette amère pensée serra le cœur de la baronne et troubla son plaisir.

Il doit paraître extraordinaire à ceux qui savent calculer que, dans une famille de six personnes obligée de vivre avec deux mille livres de rente, le fils eût une redingote et la mère une robe de velours ; mais Fanny O'Brien avait des tantes et des parents riches à Londres, qui se rappelaient au souvenir de la Bretonne par des présents. Plusieurs de ses sœurs, richement mariées, s'intéressaient assez vivement à Calyste pour penser à lui trouver une héritière en le sachant noble et beau autant que Fanny, leur favorite exilée, était belle et noble.

— Vous êtes resté plus tard qu'hier aux Touches, mon bien-aimé, dit-elle d'une voix émue.

— Oui, mère, répondit-il sans donner la moindre explication.

La sécheresse de cette réponse attira des nuages sur le front de la baronne, qui remit l'explication au lendemain. Quand les mères conçoivent les inquiétudes que ressentait en ce moment la baronne, elles tremblent presque devant leurs fils, elles sentent instinctivement les effets de la grande émancipation de l'amour, elles comprennent tout ce que ce sentiment va leur emporter ; mais elles ont en même temps quelque joie de savoir leur fils heureux ; il y a comme une bataille dans leur cœur. Quoique le résultat soit leur fils grandi, devenu supérieur, les véritables mères n'aiment pas cette tacite abdication, elles aiment mieux leurs enfants petits et protégés. Peut-être entre là le secret

le la prédilection des mères pour leurs enfants faibles, disgraciés ou malheureux.

— Tu es fatigué, cher enfant ; couche-toi, dit-elle en retenant ses larmes.

Une mère qui ne sait pas tout ce que fait son fils croit tout perdu, quand une mère aime autant et est aussi aimée que Fanny. Peut-être toute autre mère aurait-elle tremblé d'ailleurs autant que madame du Guénic. La patience de vingt années pouvait être rendue inutile, et ce chef-d'œuvre humain de l'éducation noble, sage et religieuse, Calyste, pouvait être détruit ; le bonheur de sa vie, si bien préparé, pouvait être à jamais ruiné. Les plans sages que ses parents et leurs amis formaient pour l'avenir, un amour mal placé les allait déranger.

VIII

INQUIÉTUDES AUGMENTÉES.

Le lendemain Calyste dormit jusqu'à midi ; sa mère défendit de l'éveiller, et Mariotte servit à l'enfant gâté son déjeuner au lit. Les règles inflexibles et quasi conventuelles qui régissaient les heures des repas cédaient aux caprices du chevalier. Aussi, quand on voulait arracher à mademoiselle du Guénic son trousseau de clefs pour donner en dehors des repas quelque chose qui eût nécessité des explications interminables, n'y avait-il d'autre moyen que de prétexter une fantaisie de Calyste.

Vers une heure, le baron, sa femme et mademoiselle étaient réunis dans la salle, car ils dînaient à trois heures. La baronne avait repris *la Quotidienne* et l'achevait à son mari, toujours un peu plus éveillé avant ses repas. Au moment où madame du Guénic allait terminer le journal, elle entendit au second le bruit des pas de son fils, et le laissa tomber en disant : — Calyste va sans doute encore dîner aux Touches, il vient de s'habiller.

— S'il s'amuse, cet enfant, dit la vieille en prenant un sifflet d'argent dans sa poche et sifflant.

Mariotte passa par la tourelle et déboucha par la porte de communication que cachait une portière en étoffe de soie pareille à celle des rideaux.

— Plaît-il ? dit-elle. Avez-vous besoin de quelque chose?

— Le chevalier dîne aux Touches, supprimez *la lubine*.

— Mais nous n'en savons rien encore, dit l'Irlandaise.

— Vous en paraissez fâchée, ma sœur, je le devine à votre accent, dit l'aveugle.

— Monsieur Grimont a fini par apprendre des choses graves sur mademoiselle des Touches, qui, depuis un an, a bien changé notre cher Calyste !

— En quoi ? demanda le baron.

— Mais il lit toutes sortes de livres.

— Ah ! ah ! fit le baron, voilà donc pourquoi il néglige la chasse et son cheval ?

— Elle a des mœurs répréhensibles et porte un nom d'homme, reprit madame du Guénic.

— Un nom de guerre ! dit le vieillard. Je me nommais *l'Intimé*, le comte de Fontaine, *Grand Jacques*, le marquis de Montauran, *le Gars*. J'étais l'ami de *Ferdinand*, qui ne s'est pas plus soumis que moi !... C'était le bon temps : on se tirait des coups de fusil, et l'on s'amusait tout de même, par-ci par-là.

Ce souvenir de guerre qui remplaçait l'inquiétude paternelle attrista pour un moment Fanny. La confidence du curé, le manque de confiance chez son fils, l'avaient empêchée de dormir, elle !

— Quand monsieur le chevalier aimerait mademoiselle des Touches, où serait le malheur? dit Mariotte. Elle a trente mille écus de rente, et elle est belle.

— Que dis-tu donc là, Mariotte? s'écria le vieillard. Un du Guénic épouser une des Touches ! Ils n'étaient pas encore nos écuyers au temps où Duguesclin regardait notre alliance comme un insigne honneur.

— Une fille qui porte un nom d'homme, Camille Maupin ! dit la baronne.

— Les Maupins sont anciens, dit le vieillard : ils sont de Normandie et portent *de gueules à trois merlettes au un*... Il s'arrêta. Mais elle ne peut pas être des Touches et Maupin.

— Elle se nomme Maupin au théâtre.

— Une des Touches ne saurait être comédienne, dit le vieillard. Si vous ne m'étiez pas connue, Fanny, je vous croirais folle.

— Elle écrit des pièces, des livres, dit encore la baronne.

— Des livres? dit le vieillard en regardant sa femme d'un air aussi surpris que si on lui avait parlé d'un miracle. J'ai ouï dire que mademoiselle Scudéry et madame de Sévigné avaient écrit : ce n'est pas ce qu'elles ont fait de mieux ; mais il a fallu, pour de tels prodiges, Louis XIV et sa cour.

— Vous dînerez aux Touches, n'est-ce pas, monsieur? dit Mariotte à Calyste, qui se montra.

— Probablement.

Mariotte n'était pas curieuse : elle faisait partie de la famille ; elle s'en alla sans vouloir entendre la question que madame du Guénic allait adresser à Calyste.

— Vous allez encore aux Touches, mon Calyste? (Comme elle appuya sur ce mot : *mon* Calyste!) Et les Touches ne sont pas une honnête et décente maison. La maîtresse mène une folle vie, elle corrompra notre Calyste. Camille Maupin lui a fait lire bien des volumes! elle a eu bien des aventures! Et vous saviez tout cela, méchant enfant, et nous n'en avons rien dit à nos vieux amis.

— Le chevalier est discret, répondit le père : une vertu du vieux temps.

— Trop discret, dit la jalouse Irlandaise en voyant la rougeur qui couvrait le front de son fils.

— Ma chère mère, dit Calyste en se mettant aux genoux de la baronne, je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire de publier mes défaites. Mademoiselle des Touches, ou si voulez Camille Maupin, a rejeté mon amour il y a dix-huit mois, à son dernier séjour ici. Elle s'est alors doucement moquée de moi : elle pourrait être ma mère, disait-elle. Elle m'a dit une infinité de plaisanteries qui m'ont accablé, car elle a de l'esprit comme un ange. Aussi, quand elle m'a vu pleurant à chaudes larmes, m'a-t-elle consolé en m'offrant son amitié de la manière la plus noble. Elle a autant de cœur que de talent; elle est généreuse comme nous. Je suis maintenant comme son enfant, et quand j'ai appris qu'elle en aimait un autre, je me suis résigné. Ne répétez pas les calomnies qui courent sur elle ; elle est artiste, elle a du génie, et mène une de ces existences exceptionnelles que l'on ne saurait juger comme les existences ordinaires.

— Mon enfant, dit la religieuse Fanny, rien ne peut dispenser une femme de se conduire comme le veut l'Église. Elle manque à ses devoirs envers Dieu, envers la société ; elle abjure les douces religions de son sexe. Une femme commet déjà des péchés en allant au théâtre, mais écrire les impiétés que répètent les acteurs, courir le monde, tantôt avec un ennemi du pape, tantôt avec un musicien ! Ah ! vous aurez de la peine, Calyste, à me persuader que ces actions soient des actes de foi, d'espérance ou de charité. Sa fortune lui a été donnée par Dieu pour faire le bien : à quoi lui sert la sienne?

Calyste se releva soudain, il regarda sa mère et lui dit : — Ma mère, Félicité est mon amie, et je ne saurais entendre parler d'elle ainsi, car je donnerais ma vie pour elle.

— Mon beau neveu a dit là bien des mots que je ne comprends pas, s'écria doucement la vieille aveugle en se tournant vers lui.

— Où les a-t-il appris? dit la mère : aux Touches.

— Mais, ma mère chérie, elle m'a trouvé ignorant comme une carpe.

— Tu savais les choses essentielles en connaissant bien les devoirs que nous enseigne la religion, répondit la baronne, et je crains qu'elle ne détruise tes nobles et saintes croyances.

La vieille fille se leva, étendit solennellement les mains vers son frère, qui sommeillait déjà; puis, d'une voix qui venait du cœur : — Calyste, dit-elle, ton père n'a jamais ouvert de livres; il parle breton, il a combattu dans le danger pour le roi et pour Dieu. Les gens instruits avaient fait le mal, et ceux qui n'étaient pas ignorants comme nous avaient quitté leur patrie! Apprends si tu veux !

Elle se rassit et se remit à tricoter avec une activité surnaturelle. Calyste fut frappé de ce discours à la Phocion.

— Enfin, mon ange, j'ai le pressentiment de quelque malheur pour toi dans cette maison, dit la mère d'une voix altérée et roulant des larmes.

— Qui fait pleurer Fanny? s'écria le vieillard, réveillé en sursaut par le son de voix de sa femme. Il regarda sa sœur, son fils et la baronne. — Qu'y a-t-il?

— Rien, mon ami, répondit la baronne.

— Maman, répondit Calyste à l'oreille de sa mère et à voix basse, il m'est impossible de m'expliquer en ce moment, mais ce soir nous causerons. Quand vous saurez tout, vous bénirez mademoiselle des Touches.

— Les mères n'aiment pas à maudire, répondit la baronne, et je ne maudirais pas la femme qui aimerait bien mon Calyste.

Le jeune homme dit adieu à son vieux père et sortit. Le baron et sa femme se levèrent pour le regarder passer dans la cour, ouvrir la porte et disparaître. La baronne ne reprit pas le journal : elle était émue. Dans cette vie si tranquille, si unie, la courte discussion qui venait d'avoir lieu équivalait à une querelle chez une autre famille.

Quoique calmée, l'inquiétude de la mère n'était d'ailleurs pas dissipée. Où cette amitié qui pouvait réclamer la vie de Calyste et la mettre en péril l'allait-elle mener? Comment la baronne aurait-elle à bénir mademoiselle des Touches? Ces deux questions étaient aussi graves pour une âme simple que pour des diplomates la révolution la plus furieuse. Camille Maupin était une révolution pour cette famille.

— J'ai bien peur, dit-elle en reprenant le journal, que cette femme ne nous le gâte.

— Ma chère Fanny, dit le vieux baron d'un air égrillard, vous êtes trop ange pour concevoir ces choses-là; mademoiselle des Touches est, dit-on, noire comme un corbeau, forte comme un Turc ; elle a quarante ans, notre cher Calyste devait s'adresser à elle. Il fera quelques petits mensonges bien honorables pour cacher son bonheur. Laissez-

e s'amuser à sa première tromperie d'amour.

— Si c'était une autre femme...

— Mais, chère Fanny, si cette femme était une ainte, elle n'accueillerait pas votre fils.

La baronne reprit le journal.

— J'irai la voir, moi, dit le vieillard, je vous en endrai bon compte.

Ce mot ne peut avoir de saveur que par souvenir. près la biographie de Camille Maupin, figurez-ous le vieux baron aux prises avec cette femme lustre.

La ville de Guérande, qui, depuis deux mois, oyait Calyste, sa fleur et son orgueil, aller tous les ours, le soir ou le matin, souvent soir et matin, aux 'ouches, pensait que mademoiselle Félicité des 'ouches était passionnément éprise de ce bel en-ant et pratiquait envers lui des sortiléges. Plus 'une jeune fille et d'une jeune femme se deman-aient quels priviléges étaient ceux des vieilles emmes pour exercer sur un ange un empire si ab-olu. Aussi quand Calyste traversa la grand'rue pour sortir par la porte du Croisic, plus d'un regard s'attacha-t-il sur lui.

Il devient maintenant nécessaire d'expliquer les rumeurs qui planaient sur le personnage que Calyste allait voir, et qui, grossies par les commérages bretons, envenimées par l'ignorance publique, étaient arrivées jusqu'au curé. Le receveur des contributions, le juge de paix, le chef de la douane de Saint-Nazaire, et autres gens lettrés du canton, n'avaient pas rassuré l'abbé Grimont en lui disant la vie bizarre, inqualifiable de la femme artiste cachée sous le nom de Camille Maupin. Elle ne mangeait pas encore de petits enfants, elle ne tuait pas des esclaves comme Cléopâtre, elle ne faisait pas jeter un homme à la rivière comme on en accuse faussement l'héroïne de la tour de Nesle, mais pour l'abbé Grimont, cette monstrueuse créature tenait de la sirène et de l'athée ; elle formait une combinaison immorale de la femme et du philosophe, et manquait enfin à toutes les lois sociales inventées pour contenir ou utiliser les infirmités du beau sexe.

DEUXIÈME PARTIE.

MOEURS D'AUJOURD'HUI.

IX

NFANCE DE MADEMOISELLE DES TOUCHES.

De même que Clara Gazul est le pseudonyme emelle d'un homme d'esprit, George Sand le pseu-onyme masculin d'une femme de génie, Camille laupin fut le masque sous lequel se cacha pendant ongtemps une charmante fille, très-bien née, une retonne de Guérande, nommée Félicité des Tou-hes, la femme qui causait de si vives inquiétudes la baronne du Guénic et au bon curé de Gué-ande. Sa famille n'a rien de commun avec les des 'ouches de Touraine auxquels appartient l'ambas-adeur du Régent, encore plus fameux aujourd'hui ar son nom littéraire que par ses talents diploma-iques.

Camille Maupin, l'une des quelques femmes élèbres du dix-neuvième siècle, passa longtemps pour un auteur réel à cause de la virilité de son début. Tout le monde connaît aujourd'hui les deux volumes de pièces non susceptibles de représentation, écrites à la manière de Shakspeare ou de Lope de Véga, publiées en 1822 et qui firent une sorte de révolution littéraire quand la grande question des romantiques et des classiques palpitait dans les journaux, dans les cercles et à l'Académie. Depuis, Camille Maupin a donné plusieurs pièces de théâtre et un roman qui n'ont point démenti le succès obtenu par sa première publication, maintenant un peu trop oubliée.

Expliquer par quel enchaînement de circonstances s'est accomplie l'incarnation masculine d'une jeune fille, comment Félicité des Touches s'est faite homme et auteur; pourquoi, plus heureuse que madame de Staël, elle est restée libre et se trouve ainsi plus excusable de sa célébrité, ne sera-ce pas satisfaire beaucoup de curiosités et justifier l'une de ces monstruosités morales qui s'élèvent dans l'hu-

manité comme des monuments, et dont la gloire est favorisée par la rareté, car en vingt siècles à peine compte-t-on vingt grandes femmes. Aussi, quoiqu'elle ne soit ici qu'un personnage secondaire, comme elle eut une grande influence sur Calyste et joue un rôle dans l'histoire littéraire de notre temps, personne ne regrettera de s'être arrêté devant cette figure un peu plus de temps que ne le veut la poétique moderne.

Mademoiselle Félicité des Touches s'est trouvée orpheline en 1793. Ses biens échappèrent ainsi aux confiscations qu'auraient sans doute encourues son père et son frère. Le premier mourut au 10 août, tué sur le seuil du palais, parmi les défenseurs du roi, auprès duquel l'appelait son grade de major aux gardes de la porte. Son frère, jeune garde du corps, fut massacré aux Carmes. Mademoiselle des Touches avait deux ans quand sa mère mourut, quelques jours après cette seconde catastrophe, tuée par le chagrin. En mourant, madame des Touches confia sa fille à sa sœur, une religieuse de Chelles.

Madame de Faucombe, la religieuse, emmena prudemment l'orpheline à Faucombe, terre considérable située près de Nantes, appartenant à madame des Touches, et où la religieuse s'établit avec trois sœurs de son couvent. La populace de Nantes vint pendant les derniers jours de la Terreur démolir le château, saisir les religieuses et mademoiselle des Touches, qui furent jetées en prison, accusées par une rumeur calomnieuse d'avoir reçu des émissaires de Pitt et Cobourg. Le 9 thermidor les délivra. La tante de Félicité mourut de frayeur. Deux des sœurs quittèrent la France, la troisième confia la petite des Touches à son plus proche parent, à monsieur de Faucombe, son grand-oncle maternel, qui habitait Nantes, et rejoignit ses compagnes en exil.

Monsieur de Faucombe, vieillard de soixante ans, avait épousé une jeune femme à laquelle il laissait le gouvernement de ses affaires. Il ne s'occupait plus que d'archéologie, une passion ou, pour parler plus correctement, une de ces manies qui aident les vieillards à se croire vivants. L'éducation de sa pupille fut entièrement livrée au hasard. Peu surveillée par une jeune femme adonnée aux plaisirs de l'époque impériale, Félicité s'éleva toute seule, en garçon. Elle tenait compagnie à monsieur de Faucombe dans sa bibliothèque et y lisait tout ce qu'il lui plaisait de lire. Elle connut donc la vie en théorie, et n'eut aucune innocence d'esprit, tout en restant pure de cœur. Son instruction devint surprenante, excitée par la passion de la lecture et servie par une belle mémoire. Aussi fut-elle à dix-huit ans savante comme devraient l'être, avant d'écrire, les jeunes auteurs d'aujourd'hui. Ces prodigieuses lectures continrent ses passions beaucoup mieux que la vie de couvent, où s'enflamment les imaginations de jeune fille.

Ce cerveau bourré de connaissances ni digérées ni classées, et qui dominait ce cœur enfant, cette dépravation de l'intelligence sans empire sur la pureté du cœur, eût étonné des philosophes ou des observateurs; mais personne à Nantes ne put soupçonner la valeur de mademoiselle des Touches. Le résultat fut en sens inverse de la cause. Félicité n'avait aucune pente au mal. Elle concevait tout par la pensée et s'abstenait du fait. Elle enchantait le vieux Faucombe, qu'elle aidait dans ses travaux. Elle écrivit trois de ses ouvrages, que le bon gentilhomme crut de lui, car sa paternité spirituelle ne fut pas moins aveugle que l'autre. De si grands travaux, en désaccord avec les développements de la jeune fille, eurent leur effet. Félicité tomba malade, son sang s'était échauffé, la poitrine paraissait menacée d'inflammation. Les médecins ordonnèrent l'exercice du cheval et les distractions du monde. Mademoiselle des Touches devint une très-habile écuyère et se rétablit en peu de mois.

A dix-huit ans, elle apparut dans le monde, y produisit une si grande sensation qu'à Nantes personne ne la nommait autrement que la belle mademoiselle des Touches; mais les adorations qu'elle excita la trouvèrent insensible. Elle y était venue par un de ces sentiments impérissables chez une femme, quelle que soit sa supériorité. Froissée par sa tante et ses cousines, qui se moquèrent de ses travaux et la persiflèrent sur son éloignement, en la supposant inhabile à plaire, elle avait voulu se montrer coquette et légère, femme en un mot. Félicité, qui s'attendait à un échange quelconque d'idées, à des séductions en harmonie avec l'élévation de son intelligence et l'étendue de ses connaissances, éprouva du dégoût en entendant les lieux communs de la conversation, les sottises de la galanterie, et fut surtout choquée par l'aristocratie des militaires, auxquels tout cédait alors. Naturellement, elle avait négligé les arts d'agrément. En se sentant inférieure à des poupées qui jouaient du piano, faisaient les agréables en chantant des romances, elle voulut être musicienne. Elle rentra dans sa profonde retraite et se mit à étudier avec obstination sous la direction du meilleur maître de la ville. Elle était riche, elle fit venir Steibelt pour se perfectionner, au grand étonnement de la ville. On y parle encore de cette conduite princière. Le séjour de ce maître lui coûta douze mille francs. Elle est, depuis, devenue musicienne consommée. Plus tard, à Paris, elle se fit enseigner l'harmonie, le contre-point, et a composé la musique de deux opéras, qui ont eu le plus grand succès, sans que le public ait jamais été

mis dans sa confidence. Ces opéras appartiennent ostensiblement à Conti, l'un des artistes les plus éminents de notre époque, mais cette circonstance tient à l'histoire de son cœur et s'expliquera plus tard.

La médiocrité du monde de province l'ennuyait si fortement, elle avait dans l'imagination des idées si grandioses qu'elle déserta les salons après y avoir reparu pour éclipser les femmes par l'éclat de sa beauté, jouir de son triomphe sur les musiciennes, étonner les gens d'esprit; puis, après avoir démontré sa puissance à ses deux cousines et désespéré deux amants, elle revint à ses livres, à son piano, aux œuvres de Beethoven et au vieux Faucombe.

En 1812, elle eut vingt et un ans, et l'archéologue lui rendit ses comptes de tutelle. Ainsi, dès cette année, elle prit la direction de sa fortune, composée de quinze mille livres de rente que donnaient les Touches, le bien de son père; des douze mille francs que rapportaient alors les terres de Faucombe, mais dont elle augmenta le revenu d'un tiers en changeant les baux, et d'un capital de trois cent mille francs économisé par son tuteur. De la vie de province Félicité ne prit que l'entente de la fortune et cette pente à la sagesse administrative qui peut-être y rétablit la balance dans le mouvement ascensionnel des capitaux vers Paris. Elle reprit ses trois cent mille francs à la maison où l'archéologue les faisait valoir, et les plaça sur le grand-livre au moment des désastres de la retraite de Moscou. A vingt et un ans, une fille de ce vouloir était l'égale d'un homme de trente ans. Son esprit avait pris une énorme étendue et des habitudes de critique qui lui permettaient de juger sainement les hommes, les arts, les choses et la politique. Elle eut trente mille francs de rente de plus. Toutes ses dépenses acquittées, il lui restait cinquante mille francs par an à placer. Dès ce moment elle eut l'intention de quitter Nantes, mais le vieux Faucombe tomba malade de la maladie dont il devait mourir. Elle était comme la femme de ce vieillard, et le soigna pendant dix-huit mois avec le dévouement d'un ange gardien; elle lui ferma les yeux au moment où Napoléon luttait avec l'Europe sur le cadavre de la France. Elle remit donc son départ pour Paris à la fin de cette lutte.

Royaliste, elle courut assister au retour des Bourbons à Paris. Elle y fut accueillie par les Grandlieu, avec lesquels elle avait des liens de parenté, mais les catastrophes du vingt mars arrivèrent, et tout pour elle fut en suspens. Elle put voir de près cette dernière image de l'empire, admirer la grande armée de César qui vint au Champ-de-Mars, comme à un grand cirque, saluer l'empereur avant d'aller mourir à Waterloo. L'âme grande et noble de Félicité fut saisie de ce spectacle magique. Les commotions politiques, la féerie de cette pièce de théâtre en trois mois que l'histoire a nommée LES CENT JOURS, l'occupèrent et la préservèrent de toute passion au milieu d'un bouleversement qui dispersa la société royaliste où elle avait débuté. Les Grandlieu avaient suivi les Bourbons à Gand, laissant leur hôtel à mademoiselle des Touches. Félicité, qui ne voulait pas de position subalterne, acheta, pour soixante mille francs, un des plus beaux hôtels de la rue du Mont-Blanc, où elle demeure encore à Paris, où elle s'installa quand les Bourbons revinrent en 1815, et dont aujourd'hui le jardin vaut deux millions.

Habituée à se conduire elle-même, Félicité se familiarisa de bonne heure avec l'action qui semble exclusivement départie aux hommes. En 1816, elle eut vingt-cinq ans. Elle ignorait le mariage, elle ne le concevait que par la pensée, le jugeait dans ses causes au lieu de le voir dans ses effets, et n'en apercevait que les inconvénients. Son esprit supérieur se refusait à l'abdication par laquelle la femme mariée commence la vie; elle sentait vivement le prix de l'indépendance et n'éprouvait que du dégoût pour les soins de la maternité. Il est nécessaire de donner ces détails pour justifier les anomalies qui distinguent Camille Maupin. Elle n'a connu ni père ni mère, son tuteur fut un vieil archéologue; elle fut sa maîtresse dès l'enfance; le hasard l'a jetée dans le domaine de la science et de l'imagination, dans le monde littéraire, au lieu de la maintenir dans l'éducation futile donnée aux femmes, dans les enseignements maternels sur la toilette, sur la décence hypocrite, sur les grâces chasseresses du sexe. Aussi, longtemps avant qu'elle devînt célèbre, voyait-on du premier coup d'œil qu'elle n'avait jamais joué à la poupée. Vers la fin de 1817, Félicité des Touches aperçut, non pas des flétrissures, mais un commencement de fatigue dans sa personne. Elle comprit que sa beauté allait s'altérer par le fait de son indifférence obstinée, mais elle voulait demeurer belle, car alors elle tenait à sa beauté. La science lui notifia l'arrêt porté par la nature sur ses créations, qui dépérissent autant par la méconnaissance que par l'abus de ses lois. Le visage macéré de sa tante lui apparut et la fit frémir. Placée entre le mariage et la passion, elle voulut rester libre; mais elle ne fut plus aussi indifférente aux hommages qui l'entouraient.

Elle est, au moment où cette histoire commence, à peu près comme elle était en 1817. Dix-huit ans ont passé sur elle en la respectant. A quarante ans, elle peut dire n'en avoir que vingt-cinq. Aussi la peindre en 1836 est-ce la représenter en 1817. Les femmes qui ont étudié la vie, et qui savent quelles conditions résistent aux outrages du temps, comprendront comment et pourquoi Félicité des Tou-

ches jouit d'un si grand privilége, en étudiant le portrait de cette femme célèbre qui réclame les tons les plus brillants de la palette et la plus riche bordure.

X

PORTRAIT.

La Bretagne offre un singulier problème à résoudre dans la prédominance de la chevelure brune, des yeux bruns et du teint bruni chez une contrée voisine de l'Angleterre, où les conditions atmosphériques sont si peu différentes. Ce problème tient-il à la grande question des races, à des influences physiques inobservées? Les savants rechercheront peut-être un jour la cause de cette singularité qui cesse dans la province voisine, la Normandie. Jusqu'à la solution, ce fait bizarre est sous nos yeux : les blondes sont rares parmi les Bretonnes, qui presque toutes ont les yeux vifs des méridionaux ; mais, au lieu d'offrir la taille élevée et les lignes serpentines de l'Italie ou de l'Espagne, elles sont généralement petites, ramassées, bien prises, fermes, hormis les exceptions de la classe élevée, qui se croise par ses alliances aristocratiques.

Mademoiselle des Touches, vraie Bretonne de race, est d'une taille ordinaire; elle n'a pas cinq pieds, mais on les lui donne. Cette erreur provient du caractère de sa figure, qui la grandit. Elle a ce teint olivâtre au jour et blanc aux lumières, qui distingue les belles Italiennes : vous diriez de l'ivoire animé; le jour glisse sur cette peau comme sur un corps poli : il y brille; une émotion violente est nécessaire pour que de faibles rougeurs s'y infusent au milieu des joues, mais elles disparaissent aussitot. Cette particularité prête à son visage une impassibilité de sauvage.

Ce visage, plus rond qu'ovale, ressemble à celui de quelque belle Isis des bas-reliefs éginétiques. Vous diriez la pureté des têtes de sphinx, polies par le feu des déserts, caressées par la flamme du soleil égyptien. Ainsi, la couleur du teint est en harmonie avec la correction de cette tête. Les cheveux, noirs et abondants, descendent en nattes le long du col comme la coiffe à double bandelette rayée des statues de Memphis, et continuent admirablement la sévérité générale de la forme. Le front est plein, large, renflé aux tempes, illuminé par des méplats où s'arrête la lumière, coupé, comme celui de la Diane chasseresse : un front puissant et volontaire, silencieux et calme.

L'arc des sourcils, tracé vigoureusement et ferme de contour, s'étend sur deux yeux dont la flamme scintille par moments comme celle d'une étoile fixe. Le blanc de l'œil n'est ni bleuâtre, ni semé de fils rouges, ni d'un blanc pur : il a la consistance de la corne, mais il est d'un ton chaud, agatisé. La prunelle est brune et bordée d'un cercle orange : du bronze entouré d'or, mais de l'or vivant, du bronze animé, calmes et fulgurants tour à tour. Cette prunelle a de la profondeur. Elle n'est pas doublée, comme dans certains yeux, par une espèce de tain qui renvoie la lumière et les fait ressembler aux yeux des tigres ou des chats ; elle n'a pas cette inflexibilité terrible qui donne le frisson aux gens sensibles ; mais cette profondeur a son infini, comme l'éclat des yeux à miroir a son absolu. Le regard de l'observateur peut se perdre dans cette âme qui se concentre et se retire avec autant de rapidité qu'elle jaillit de ces yeux veloutés. Dans un moment de passion, l'œil de Camille Maupin est sublime, l'or de son regard allume le blanc jaune, et tout flambe ; mais au repos, il est terne ; la torpeur de la méditation lui donne même parfois l'apparence de la niaiserie. Quand la lumière de l'âme y manque, les lignes du visage s'attristent également. Les cils sont courts, mais fournis et noirs comme des queues d'hermine. Les paupières sont brunes et semées de fibrilles rouges qui leur donnent à la fois de la grâce et de la force, deux qualités difficiles à réunir chez la femme. Le tour des yeux n'a pas la moindre flétrissure ni la moindre ride. Là encore vous retrouverez le granit de la statue égyptienne adouci par le temps. Seulement, la saillie des pommettes, quoique douce, est plus accusée que chez les autres femmes et complète l'ensemble de force exprimé par la figure.

Le nez, mince et droit, est coupé de narines obliques assez passionnément dilatées pour laisser voir le rose lumineux de leur délicate doublure. Ce nez continue bien le front, auquel il s'unit par une ligne délicieuse ; il est parfaitement blanc à sa naissance comme au bout, et ce bout est doué d'une sorte de mobilité qui fait merveille dans les moments où Camille s'indigne, se courrouce, se révolte, car là surtout, comme l'a remarqué Talma, se peint la colère ou l'ironie chez les grandes âmes. L'immobilité des narines accuse une sorte de sécheresse. Jamais le nez d'un avare n'a vacillé : il est contracté comme la bouche; tout est clos dans son visage comme chez lui.

La bouche, arquée à ses coins, est d'un rouge vif; le sang y abonde : il y fournit ce minium vivant et penseur qui donne tant de séductions à cette bouche, et peut rassurer l'amant que la gravité majestueuse du visage effrayerait. La lèvre supérieure est mince; le sillon qui l'unit au nez y des-

cend assez bas, comme dans un arc, ce qui donne un accent particulier à son dédain. Camille a peu de chose à faire pour exprimer sa colère. Cette jolie lèvre est bordée par la forte marge rouge de la lèvre inférieure, admirable de bonté, pleine d'amour, que Phidias semble avoir posée comme le bord d'une grenade ouverte, dont elle a la couleur. Le menton se relève fermement; il est un peu gras, mais il exprime la résolution et termine bien ce profil royal sinon divin. Il est nécessaire de dire que le dessous du nez est légèrement estompé par un duvet plein de grâce. La nature aurait fait une faute si elle n'avait pas jeté là cette suave fumée. L'oreille a des enroulements délicats, signe de bien des délicatesses cachées.

Le buste est large. Le corsage est mince et suffisamment orné. Les hanches ont peu de saillie, mais elles sont gracieuses. Au lieu de se creuser à la nuque, le col y forme un contour renflé qui lie les épaules à la tête sans sinuosité, caractère le plus évident de la force. Ce col présente par moments des plis d'une magnificence athlétique. L'attache des bras semble appartenir à une femme colossale; elle est d'un superbe contour; les bras sont vigoureusement modelés, terminés par un poignet d'une délicatesse anglaise, par des mains mignonnes, pleines de fossettes, grasses, enjolivées d'ongles roses taillés en amande et côtelés sur les bords.

L'attitude ferme et froide de cette tête est corrigée par la mobilité des lèvres, par leur changeante expression, par le mouvement artiste des narines; mais malgré ces promesses irritantes et assez cachées aux profanes, le calme de cette physionomie a je ne sais quoi de provoquant. Cette figure est plus mélancolique et sérieuse que gracieuse; elle est frappée par la tristesse d'une méditation constante. Aussi mademoiselle des Touches écoute-t-elle plus qu'elle ne parle. Elle effraye par son silence et par ce regard profond d'une profonde fixité.

Personne, parmi les gens vraiment instruits, n'a pu la voir sans penser à la vraie Cléopâtre, à cette petite brune qui faillit changer la face du monde. Chacun tremble de rencontrer dans cette femme les corruptions étranges d'une âme diabolique. La froideur de l'analyse, le positif de l'idée n'éclairent-ils pas ses passions? Ne juge-t-elle pas au lieu de sentir? ou, phénomène encore plus terrible, ne sent-elle pas et ne juge-t-elle pas à la fois? Pouvant tout par son cerveau, doit-elle s'arrêter là où s'arrêtent les autres femmes? Cette force intellectuelle laisse-t-elle le cœur faible? A-t-elle de la grâce? Descend-elle aux riens touchants par lesquels les femmes intéressent un homme aimé? Ne brise-t-elle pas un sentiment, quand il ne répond pas à l'infini, qu'elle embrasse et contemple? Qui peut combler les deux précipices de ses yeux? On a peur de trouver en elle je ne sais quoi d'indompté. La femme forte ne doit être qu'un symbole : elle effraye à voir en réalité. Camille Maupin est un peu, mais vivante, cette Isis de Schiller, cachée au fond du temple, et aux pieds de laquelle les prêtres trouvaient expirants les hardis lutteurs qui l'avaient consultée. Les aventures tenues pour vraies par le monde, et que Camille ne désavoue point, confirment les questions suggérées par son aspect. Mais peut-être aime-t-elle cette calomnie. La nature de sa beauté n'a pas été sans influence sur sa renommée; elle l'a servie, de même que sa fortune et sa position l'ont maintenue au milieu du monde.

Quand un statuaire voudra faire une admirable statue de la Bretagne, il peut copier mademoiselle des Touches. Ce tempérament sanguin-bilieux est le seul qui puisse repousser l'action du temps. La pulpe incessamment nourrie de cette peau comme vernissée est la seule arme que la nature ait donnée aux femmes pour résister aux rides, prévenues d'ailleurs chez Camille par l'impassibilité de la figure.

XI

BIOGRAPHIE DE CAMILLE MAUPIN.

En 1817, mademoiselle des Touches ouvrit sa maison aux artistes, aux auteurs en renom, aux savants, aux publicistes, vers lesquels les besoins de ses instincts la portaient. Elle eut un salon semblable à celui de Gérard, où l'aristocratie se mêlait aux gens illustres, où vinrent les femmes. La parenté de mademoiselle des Touches et sa fortune, augmentée de la succession de sa tante la religieuse, la protégèrent dans l'entreprise insensée d'avoir une maison. Son indépendance fut une raison de son succès. Beaucoup de mères ambitieuses conçurent l'espoir de lui faire épouser leurs fils dont la fortune était en désaccord avec la beauté de leurs écussons. Quelques pairs de France, alléchés par quatre-vingt mille livres de rente, séduits par cette maison magnifiquement montée, y amenèrent leurs parentes les plus revêches et les plus difficiles. Le monde diplomatique, qui recherche les amusements de l'esprit, y vint et s'y plut. Mademoiselle des Touches, entourée de tant d'intérêts, put donc étudier les différentes comédies que la passion, l'avarice, l'ambition font jouer à tous les hommes, même les plus élevés. Elle vit de bonne heure le monde comme il est, et fut assez heureuse pour ne pas éprouver promptement

cet amour entier qui hérite de l'esprit, des facultés de la femme et l'empêche alors de juger sainement. Ordinairement la femme sent, jouit et juge successivement; de là trois âges distincts, dont le dernier coïncide avec la triste époque de la vieillesse. Pour mademoiselle des Touches, l'ordre fut renversé. Sa jeunesse fut enveloppée des neiges de la science et des froideurs de la réflexion. Cette transposition explique encore la bizarrerie de son existence et la nature de son talent. Elle observait les hommes à l'âge où les femmes ne peuvent en voir qu'un. Elle méprisait ce qu'elles admirent, elle surprenait des mensonges dans les flatteries qu'elles acceptent comme des vérités, elle riait de ce qui les rend graves. Ce contre-sens dura longtemps, mais il eut une fin terrible : elle devait trouver en elle, jeune et frais, le premier amour, à la porte de l'enfer des femmes, si poliment nommé *le certain âge.*

Sa première liaison fut si secrète que personne ne la connut. Félicité, comme toutes les femmes livrées au bon sens du cœur, fut portée à conclure de la beauté du corps à celle de l'âme. Elle fut éprise d'une figure, et connut toute la sottise d'un homme à bonnes fortunes qui ne vit qu'une femme en elle. Elle fut quelque temps à se remettre de son dégoût et de ce mariage insensé. Sa douleur, un homme la devina, la consola sans arrière-pensée, ou du moins sut cacher ses projets. Félicité crut avoir trouvé la noblesse de cœur et l'esprit qui manquaient au dandy.

Cet homme possède un des esprits les plus originaux de ce temps. Lui-même écrivait sous un pseudonyme, et ses premiers écrits annoncèrent un adorateur de l'Italie. Félicité devait voyager sous peine de perpétuer la seule ignorance qui lui restât. Cet homme, sceptique et moqueur, emmena Félicité pour connaître la patrie des arts. Ce célèbre inconnu peut passer pour le maître et le créateur de Camille Maupin. Il mit en ordre les immenses connaissances de Félicité, les augmenta par l'étude des chefs-d'œuvre qui meublent l'Italie, lui donna ce ton ingénieux et fin, épigrammatique et profond qui est le caractère de son talent, à lui, toujours un peu bizarre dans la forme, mais que Camille Maupin modifia par la délicatesse de sentiment et le tour ingénieux naturels aux femmes. Il lui donna le goût des œuvres de la littérature anglaise et allemande et lui fit apprendre ces deux langues en voyage. A Rome, en 1820, mademoiselle des Touches fut quittée pour une Italienne. Sans ce malheur, peut-être n'eût-elle jamais été célèbre. Napoléon a surnommé l'infortune la sage-femme du génie. Cet événement inspira pour toujours à mademoiselle des Touches ce mépris de l'humanité qui la rend si forte. Félicité mourut et Camille naquit.

Elle revint à Paris avec Conti, le grand musicien, pour lequel elle fit deux livrets d'opéra; mais elle n'avait plus d'illusions, elle devint à l'insu du monde une sorte de don Juan femelle sans dettes ni conquêtes. Encouragée par le succès, elle donna ses deux volumes de pièces de théâtre, qui, du premier coup, placèrent Camille Maupin parmi les plus illustres anonymes. Elle raconta dans un petit roman admirable, un des chefs-d'œuvre de l'époque, sa passion trompée Ce livre, d'un dangereux exemple, fut mis à côté d'Adolphe, triste lamentation dont la contre-partie se trouvait dans l'œuvre de Camille. La délicatesse de sa métamorphose littéraire est encore incomprise. Quelques esprits fins y voient seuls cette générosité qui livre un homme à la critique et sauve la femme de la gloire en lui permettant de demeurer obscure. Malgré son désir, sa célébrité s'augmenta chaque jour, autant par l'influence de son salon que par ses reparties, par la justesse de ses jugements, par la solidité de ses connaissances. Elle faisait autorité : ses mots étaient redits; elle ne put se démettre des fonctions dont l'investissait le monde parisien. Elle devint une exception admise. Le monde plia sous son talent et sous sa fortune; il reconnut, sanctionna son indépendance; les femmes admirèrent son esprit et les hommes sa beauté. Sa conduite est d'ailleurs soumise à toutes les convenances sociales. Ses amitiés paraissent être purement platoniques. Elle n'a rien de la femme auteur. Elle est charmante comme une femme du monde, à propos faible, oisive, coquette, occupée de toilette, enchantée des niaiseries qui séduisent les femmes et les poëtes. Elle a très-bien compris qu'après madame de Staël il n'y avait plus de place dans ce siècle pour une Sapho, et que Ninon ne saurait exister dans Paris sans grands seigneurs, sans cour voluptueuse. Elle est la Ninon de l'intelligence, elle adore l'art et les artistes, elle va du poëte au musicien, du statuaire au prosateur. Elle est d'une noblesse, d'une générosité qui va jusqu'à la duperie, tant elle est pleine de pitié pour le malheur, pleine de dédain pour les gens heureux. Elle vit depuis 1830 dans un cercle choisi, avec des amis éprouvés qui s'aiment tendrement et s'estiment. Aussi loin du fracas de madame de Staël que des luttes politiques, elle se moque très-bien de Camille Maupin, ce cadet de George Sand qu'elle appelle son frère Caïn, car cette gloire récente a fait oublier la sienne. Mademoiselle des Touches admire son heureuse rivale avec un angélique laisser aller, sans éprouver de jalousie ni garder d'arrière-pensée.

Jusqu'au moment où commence cette histoire, elle eut l'existence la plus heureuse qu'une femme assez forte pour se protéger elle-même puisse imaginer. De 1817 à 1834 elle était venue cinq ou six

fois aux Touches. Son premier voyage eut lieu après sa première déception, en 1818. Sa maison des Touches était inhabitable; elle renvoya son homme d'affaires à Guérande et en prit le logement. Elle n'avait alors aucun soupçon de sa gloire à venir, elle était triste, elle ne vit personne, elle voulait en quelque sorte se contempler elle-même après ce grand désastre. Elle écrivit à Paris ses intentions à l'une de ses amies relativement au mobilier nécessaire pour arranger les Touches. Le mobilier descendit par un bateau jusqu'à Nantes et fut apporté par un petit bâtiment au Croisic, et de là transporté, non sans difficulté, à travers les sables jusqu'aux Touches. Elle avait fait venir des ouvriers de Paris et s'était casée aux Touches, dont l'ensemble lui plut extraordinairement. Elle voulut pouvoir méditer là sur les événements de la vie, comme dans une chartreuse privée.

Au commencement de l'hiver, elle repartit pour Paris. La petite ville de Guérande fut alors soulevée par une curiosité diabolique : il n'y était bruit que du luxe asiatique de mademoiselle des Touches. Le notaire, son homme d'affaires, donna des permissions pour aller voir les Touches. On y vint du bourg de Batz, du Croisic, de Savenay. Cette curiosité rapporta, en deux ans, dix-sept francs à la famille du concierge et au jardinier. Mademoiselle ne revint aux Touches que deux ans après, à son retour d'Italie, et y vint par le Croisic. On fut quelque temps sans la savoir à Guérande, où elle était avec Conti le compositeur. Les apparitions qu'elle y fit successivement excitèrent peu la curiosité de la petite ville de Guérande, où son régisseur et tout au plus le notaire furent dans le secret de la gloire de Camille Maupin.

En ce moment cependant la contagion des idées nouvelles avait fait quelques progrès dans Guérande; plusieurs personnes y connaissaient la double existence de mademoiselle des Touches. Le receveur de la poste recevait des lettres adressées à Camille Maupin, aux Touches. Enfin, le voile se déchira. Dans un pays essentiellement catholique, arriéré, plein de préjugés, la vie étrange de cette fille illustre devait causer les rumeurs qui effrayaient le curé, ne pouvait jamais être comprise, et parut monstrueuse à tous les esprits. Félicité n'était pas seule aux Touches, elle y avait un hôte. Cet hôte était Claude Vignon, écrivain dédaigneux et superbe, qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une immense supériorité.

Félicité, qui depuis sept ans avait reçu cet écrivain comme elle recevait cent autres auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressort, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, avait conçu pour lui la passion la plus violente. L'amour est si contagieux qu'elle lui avait fait partager le sien; elle venait de l'arracher aux séductions du ministère, elle l'avait emporté de Paris aux Touches comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier, pour en finir peut-être en l'étudiant, car sa passion lui faisait peur. Camille avait frémi d'elle-même en se surprenant à penser au mariage; elle était dans les plus violentes convulsions qui pussent agiter une âme aussi forte que la sienne, en se trouvant la dupe de son esprit et voyant la vie éclairée trop tard par le soleil de l'amour, brillant comme il brille dans les cœurs à vingt ans. Voici maintenant la chartreuse où Camille se livrait à ses mélancolies.

XII

LES TOUCHES.

A quelques cents pas de Guérande, le sol de la Bretagne cesse; les marais salants, les dunes commencent. On descend dans le désert des sables, que la mer a laissés comme une marge entre elle et la terre, par un chemin raviné qui n'a jamais vu de voitures. Ce désert contient des sables infertiles, les mares, de formes inégales, bordées de crêtes boueuses, où se cultive le sel, et le petit bras de mer qui sépare du continent l'île du Croisic. Quoique géographiquement le Croisic soit une presqu'île, comme elle ne se rattache à la Bretagne que par les grèves qui la lient au bourg de Batz, sables arides et mouvants qui ne sauraient se franchir facilement, elle peut passer pour une île.

A l'endroit où le chemin du Croisic à Guérande s'embranche sur la route de la terre ferme, se trouve une maison de campagne entourée d'un grand jardin remarquable par des pins tortueux et tourmentés, les uns en parasol, les autres, pauvres de branchages, montrant leurs troncs rougeâtres aux places où l'écorce est détachée. Ces arbres, victimes des ouragans, venus malgré vent et marée, pour eux le mot est juste, préparent l'âme au spectacle triste et bizarre des marais salants, et des dunes qui ressemblent à une mer figée.

La maison, assez bien bâtie en chaînes de granit dont les intervalles sont remplis de pierres schisteuses et de mortier, est sans aucune architecture. Elle offre à l'œil une muraille sèche, régulièrement percée par les baies des fenêtres. Les fenêtres sont à grandes vitres au premier étage, et au rez-de-chaussée en petits carreaux. Au-dessus du premier

sont des greniers qui s'étendent sous un énorme toit élevé, pointu, à deux pignons, et qui a deux grandes lucarnes en pierre sur chaque face. Sous le triangle de chaque pignon une croisée en pierre ouvre son œil de cyclope à l'ouest sur la mer, à l'est sur Guérande. Une façade de la maison regarde le chemin de Guérande et l'autre le désert au bout duquel s'élèvent le Croisic et, par delà cette petite ville, la pleine mer. Un ruisseau s'échappe par une ouverture de la muraille du parc, que longe le chemin du Croisic, le traverse et va se perdre dans les sables ou dans le plus petit lac d'eau salée cerclé par les dunes, par les marais, et produit par l'irruption du bras de mer. Une route de quelques toises, pratiquée dans cette brèche du terrain, conduit du chemin à cette maison. On y entre par une grand' porte. La cour est entourée de bâtiments ruraux assez modestes, qui sont une écurie, une remise, une maison de jardinier près de laquelle est une basse-cour avec ses dépendances, plus à l'usage du concierge que du maître.

Les tons grisâtres de cette maison s'harmonient admirablement avec le paysage qu'elle domine. Son parc est l'oasis de ce désert à l'entrée duquel le voyageur trouve une hutte en boue où veillent les douaniers. Cette maison sans terres, ou dont les terres sont situées sur le territoire de Guérande, a dans les marais un revenu de dix mille livres de rente et le reste en métairies disséminées en terre ferme. Tel est le fief des Touches, auquel la révolution a retiré ses revenus féodaux. Aujourd'hui les Touches sont un bien; mais ses *paludiers* continuent à dire *le château;* ils diraient *le seigneur* si le fief n'était tombé en quenouille.

Quand mademoiselle des Touches voulut restaurer les Touches, elle se garda bien, en grande artiste, de rien changer à cet extérieur désolé qui donne un air de prison à ce bâtiment solitaire. Seulement la porte d'entrée fut enjolivée de deux colonnes en briques soutenant une galerie par-dessous laquelle peut passer une voiture. La cour fut plantée.

La distribution du rez-de-chaussée est celle de la plupart des maisons de campagne construites il y a cent ans, car évidemment cette maison avait été bâtie sur les ruines de quelque petit castel perché là comme un anneau qui rattachait le Croisic et le bourg de Batz à Guérande, et qui seigneurisait les marais. Un péristyle avait été ménagé au bas de l'escalier. D'abord une grande antichambre planchéiée, dans laquelle Félicité mit un billard, puis un immense salon à six croisées, dont deux percées au bas du mur de pignon, forment des portes, descendent au jardin par une dizaine de marches et correspondent dans l'ordonnance du salon aux portes qui mènent l'une au billard et l'autre à la salle à manger. La cuisine, située à l'autre bout, communique à la salle à manger par une office. L'escalier sépare le billard de la cuisine, laquelle avait une porte sur le péristyle, que mademoiselle des Touches fit aussitôt condamner en en ouvrant une autre sur la cour. La hauteur d'étage, la grandeur des pièces ont permis à Camille de déployer une noble simplicité dans le rez-de-chaussée. Elle s'est bien gardée d'y mettre des choses précieuses. Le salon, entièrement peint en gris, est meublé d'un vieux meuble en acajou et en soie verte : des rideaux de calicot blanc avec une bordure verte aux fenêtres, deux consoles, une table ronde. Au milieu, un tapis à grands carreaux. Sur la vaste cheminée à glace énorme, une pendule qui représentait le char du soleil, entre deux candélabres du style impérial. Le billard a des rideaux de calicot gris avec des bordures vertes, et deux divans. Le meuble de la salle à manger se compose de quatre grands buffets d'acajou, d'une table, de douze chaises d'acajou garnies en étoffes de crin, et des magnifiques gravures d'Audran encadrées dans des cadres en acajou. Au milieu du plafond descend une lanterne élégante comme il y en avait dans les escaliers des grands hôtels et où il tient deux lampes. Tous les plafonds sont à solives saillantes; elle les a fait peindre en couleur de bois. Le vieil escalier, qui est en bois à gros balustres, a, depuis le haut jusqu'en bas, un tapis vert.

Le premier étage avait deux appartements séparés par l'escalier. Elle a pris pour elle celui qui a vue sur les marais, sur la mer, sur les dunes, et l'a distribué en un petit salon, une grande chambre à coucher, deux cabinets, un pour la toilette, l'autre pour le travail. Dans l'autre partie de la maison, elle a trouvé de quoi faire deux logements ayant chacun une antichambre et un cabinet. Les domestiques ont leurs chambres dans les combles. Les deux appartements à donner n'ont eu d'abord que le strict nécessaire. Le luxe artiste qu'elle avait demandé à Paris fut réservé pour son appartement. Elle voulut avoir dans cette sombre et mélancolique habitation, devant ce sombre et mélancolique paysage, les créations les plus fantastiques de l'art.

Son petit salon est tendu de belles tapisseries des Gobelins, encadrées des plus merveilleux cadres sculptés. Aux fenêtres se drapent les étoffes les plus lourdes du vieux temps, un magnifique brocart à doubles reflets, or et rouge, jaune et vert, qui foisonne en plis vigoureux, orné de franges royales, de glands dignes des plus splendides dais de l'église. Ce salon est rempli par un bahut que lui trouva son homme d'affaires et qui vaut aujourd'hui sept ou huit mille francs; par une table en ébène

sculptée, à secrétaire aux mille tiroirs, incrustée d'arabesques en ivoire, et venue de Venise; par les plus beaux meubles gothiques; puis des tableaux, des statuettes, tout ce qu'un peintre de ses amis put choisir de mieux chez les marchands de curiosités qui, en 1818, ne se doutaient pas du prix qu'acquerraient plus tard leurs trésors. Elle a mis sur ses tables de beaux vases de Japon aux dessins fantasques. Le tapis est un tapis de Perse entré par les dunes en contrebande.

Sa chambre est dans le goût du siècle de Louis XV et d'une parfaite exactitude. C'est bien le lit de bois sculpté, peint en blanc, à dossiers cintrés, surmontés d'amours se jetant des fleurs, rembourrés, garnis de soie brochée, avec le ciel orné de quatre bouquets de plumes; la tenture de la chambre en vraie perse, agencée avec des ganses de soie, des cordes et des nœuds; la garniture de cheminée en rocaille; la pendule d'or moulu, entre deux grands vases en vert craquelé, montés de cuivres dorés; la glace encadrée dans le même goût; la toilette Pompadour avec ses dentelles et sa glace; puis ces meubles si contournés, ces duchesses, la chaise longue, le petit canapé sec, la chauffeuse à dossier matelassé, le paravent de laque, les rideaux de soie pareille à celle du lit et du meuble, doublée de satin rose et drapée par des cordes à puits en soie, le tapis de la Savonnerie, enfin toutes les choses élégantes, riches, somptueuses, délicates, au milieu desquelles aimaient à rire les jolies femmes du dix-huitième siècle.

Le cabinet, entièrement moderne, oppose aux galanteries du siècle de Louis XV un charmant mobilier d'acajou. Sa bibliothèque est pleine. Il ressemble à un boudoir, il a un divan; les charmantes futilités de la femme l'encombrent, y occupent le regard d'œuvres modernes : des tableaux, des statuettes, tous les colifichets à la mode. Les curieux y voient avec une surprise inquiète un narghilé, une cravache, un hamac, une pipe, un fusil de chasse, une blouse, du tabac, un sac de soldat, bizarre assemblage qui peint Félicité.

Toute grande âme en venant là sera saisie par les beautés spéciales du paysage qui déploie ses savanes après le parc, dernière végétation du continent. Ce morne désert, ces tristes carrés d'eau saumâtre, divisés par les petits chemins blancs sur lesquels se promène le paludier, vêtu tout en blanc, pour ratisser, recueillir le sel et le mettre en *mulons;* cet espace que les exhalaisons salines défendent aux oiseaux de traverser, qui étouffent tous les efforts de la botanique; ces sables où l'œil n'est consolé que par une petite herbe dure, persistante, à fleurs rosées; ce lac d'eau marine; les sables des dunes et la vue du Croisic, miniature de ville arrêtée comme Venise en pleine mer; enfin, l'immense Océan qui borde partout les récifs de granit de ses franges mousseuses, élèvent la pensée tout en l'attristant, effet que produit à la longue tout ce qui est sublime, et qui fait éprouver le regret de choses inconnues, entrevues. Aussi ces sauvages harmonies ne conviennent-elles qu'aux grands esprits et aux grandes douleurs. Ce spectacle, où parfois les rayons du soleil réfléchis par les eaux, par les sables, blanchissent le bourg de Batz et ruissellent sur les toits du Croisic, en répandant un éclat impitoyable, occupe Camille des jours entiers; elle se tourne rarement vers les délicieuses vues fraîches, vers les bosquets et les haies fleuries qui enveloppent Guérande, comme une mariée, de fleurs, de rubans, de voiles et de festons.

XIII

DEUX AMOURS.

Dès que Calyste vit poindre les girouettes des deux pignons au-dessus des ajoncs du grand chemin et les têtes tortues des pins, il trouva l'air plus léger. Guérande lui semblait une prison, sa vie était aux Touches. Qui ne comprendrait les attraits qui s'y trouvaient pour un jeune homme candide! L'amour, pareil à celui de Chérubin, qui l'avait fait tomber aux pieds d'une personne qui devint une grande chose pour lui avant d'être une femme, devait survivre aux indifférences de Félicité. Cet amour est plus le besoin d'aimer que l'amour. Puis là brillaient d'autant plus les merveilles de la civilisation moderne qu'elles contrastaient avec tout Guérande, où la pauvreté des du Guénic était une splendeur. Là se déployèrent aux regards ravis de ce jeune ignorant, qui ne connaissait que les genêts de la Bretagne et de la Vendée, les richesses parisiennes d'un monde nouveau, de même qu'il y entendit un langage inconnu, sonore. Calyste écouta les accents poétiques de la plus belle musique, vit les œuvres de la plus prodigue peinture, où le talent est devenu si commun que tous les yeux, tous les cœurs fatigués de talent appellent à grands cris le génie. Il y lut ces œuvres d'imagination, ces étonnantes créations de la littérature moderne, qui produisirent tout leur effet sur un cœur neuf. Il y satisfaisait le goût du merveilleux, si puissant à son âge, et cette naïve admiration, le premier amour de l'adolescence, qui s'irrite tant de la critique. Il est si naturel que la flamme monte. Il écouta cette jolie moquerie parisienne, cette élégante satire qui

lui révéla l'esprit français et réveilla chez lui mille idées.

Pour lui, mademoiselle des Touches était la mère de son intelligence, une mère qu'il pouvait aimer sans crime. Elle était si bonne pour lui, car une femme est toujours adorable pour un homme à qui elle inspire de l'amour, encore qu'elle ne le partage pas. En ce moment Félicité lui donnait des leçons de musique. Pour lui, ces grands appartements du rez-de-chaussée encore étendus par les habiles dispositions des prairies et des massifs du parc; cette cage d'escalier meublée des chefs-d'œuvre de la patience italienne, de bois sculptés, de mosaïques vénitiennes et florentines, de bas-reliefs en ivoire, en marbre, de curiosités commandées par les fées du moyen âge; cet appartement intime, si coquet, si voluptueusement artiste, étaient vivifiés, animés par une lumière, un esprit, un air surnaturels, étranges, indéfinissables. Le monde moderne avec ses poésies s'opposait vivement au monde morne et patriarcal de Guérande, en mettant deux systèmes en présence : d'un côté les mille effets de l'art, de l'autre l'unité de la sauvage Bretagne.

Personne alors ne demandera pourquoi le pauvre enfant, ennuyé comme sa mère des finesses de la mouche, tressaillait toujours en entrant dans cette maison, en y sonnant, en traversant la cour. Il est à remarquer que ces pressentiments n'agitent plus les hommes faits, rompus aux inconvénients de la vie, que rien ne surprend plus, et qui s'attendent à tout. En ouvrant la porte, Calyste entendit les sons du piano; il crut que Camille Maupin était au salon, mais lorsqu'il entra au billard, la musique n'arriva plus à son oreille. Camille jouait sans doute sur le petit piano droit qui lui venait d'Angleterre, rapporté par Conti et placé dans son salon d'en haut. En montant l'escalier, où l'épais tapis étouffait entièrement le bruit des pas, Calyste alla de plus en plus lentement. Il reconnut quelque chose d'extraordinaire dans cette musique. Félicité jouait pour elle seule, elle s'entretenait avec elle-même. Au lieu d'entrer, le jeune homme s'assit sur un banc gothique, garni de velours vert, qui se trouvait le long du palier sous une fenêtre artistement encadrée de bois sculptés, colorés en biou de noix et vernis. Rien de plus mystérieusement mélancolique que l'improvisation de Camille : vous eussiez dit d'une âme criant quelque *De profundis* à Dieu du fond de la tombe. Le jeune amant y reconnut la prière de l'amour au désespoir, la tendresse de la plainte soumise, les gémissements de l'affliction. Camille avait étendu, varié, modifié l'introduction à la cavatine de *Grâce pour toi, Grâce pour moi,* qui est presque tout le quatrième acte de *Robert le Diable.* Elle chanta tout à coup ce morceau d'une manière déchirante, et s'interrompit. Calyste entra et vit la raison de cette interruption. La pauvre Camille Maupin, la belle Félicité lui montra sans coquetterie un visage baigné de larmes, prit son mouchoir, les essuya et lui dit simplement : Bonjour.

Elle était ravissante. Elle avait fait une toilette du matin délicieuse : elle avait sur la tête une de ces résilles en velours rouge alors à la mode et de laquelle s'échappaient ses luisantes grappes de cheveux noirs; elle avait une redingote très-courte qui formait une tunique grecque moderne, un pantalon de batiste à manchettes brodées et les plus jolies pantoufles turques, rouge et or.

— Qu'avez-vous? lui dit Calyste.

— Il n'est pas revenu, répondit-elle en se tenant debout à la croisée et regardant les sables, le bras de mer et les marais.

Cette réponse de Félicité : « Il n'est pas revenu,» expliquait sa toilette : elle attendait Claude Vignon, elle était inquiète, elle avait fait des frais inutiles. Un homme de trente ans aurait vu cela; Calyste ne vit que sa douleur.

— Vous êtes inquiète? lui demanda-t-il.

— Oui.

Calyste sortit vivement.

— Hé bien! où allez-vous?

— Le chercher, répondit-il.

— Cher enfant! dit-elle en le prenant par la main, le retenant auprès d'elle et lui jetant un de ces regards mouillés qui sont pour les jeunes âmes la plus belle des récompenses. Êtes-vous fou? Où voulez-vous le trouver sur cette côte?

— Je le trouverai.

— Votre mère aurait des angoisses mortelles. D'ailleurs, restez, allons, je le veux! dit-elle en le faisant asseoir sur le divan. Ne vous attendrissez pas sur moi : les larmes que vous voyez sont de ces larmes qui nous plaisent. Il est en nous une faculté que n'ont point les hommes, celle de nous abandonner à notre nature nerveuse en poussant les sentiments à l'extrême. En nous figurant certaines situations et nous y laissant aller, nous arrivons ainsi aux larmes et quelquefois à des états graves, à des désordres. Nos fantaisies à nous ne sont pas des jeux de l'esprit, mais du cœur. Vous êtes venu à propos : la solitude ne me vaut rien. Je ne suis pas la dupe du désir qu'il a eu de visiter sans moi le Croisic et ses roches, le bourg de Batz et ses sables, les marais salants. Je savais qu'il y mettrait plusieurs jours au lieu d'un. Il a voulu nous laisser seuls, il est jaloux, ou plutôt il joue la jalousie. Vous êtes jeune, vous êtes beau.

— Que ne me le disiez-vous? Faut-il ne plus venir? dit Calyste en retenant une larme qui toucha vivement Félicité.

— Vous êtes un ange! s'écria-t-elle.

Puis elle chanta gaiement le *Restez* de Mathilde dans *Guillaume Tell,* pour ôter toute gravité à cette magnifique réponse de princesse à son sujet.

— Il a voulu, reprit-elle, me faire croire ainsi à plus d'amour qu'il n'en a pour moi. Il sait bien qu'il est aimé, mais il est humilié peut-être de se trouver inférieur à moi en ceci. Peut-être aussi lui est-il venu des soupçons et veut-il nous surprendre. Mais quand il ne serait coupable que d'aller chercher les plaisirs de cette sauvage promenade sans moi, de ne m'avoir pas associée à ses courses, aux idées que lui inspireront ces spectacles, et de me donner de mortelles inquiétudes, n'est-ce pas assez? Je ne suis pas plus aimée par ce grand cerveau que je ne l'ai été par le musicien, par l'homme d'esprit, par le militaire! Sterne a raison : les noms signifient quelque chose, et le mien est la plus sauvage raillerie! Je mourrai sans trouver chez un homme l'amour que j'ai dans le cœur, la poésie que j'ai dans l'âme.

Elle demeura les bras pendants, la tête appuyée sur son coussin, les yeux stupides de réflexion, fixés sur une rosace de son tapis. Les douleurs des esprits supérieurs ont je ne sais quoi de grandiose et d'imposant; elles révèlent d'immenses étendues d'âme que la pensée étend encore. Ces âmes partagent les priviléges de la royauté, dont les affections tiennent à tout un peuple et qui frappent alors tout un monde.

— Pourquoi m'avez-vous...? dit Calyste, qui ne put achever.

La belle main de Camille Maupin s'était posée brûlante sur la sienne et l'avait éloquemment interrompu.

— La nature a interrompu pour moi ses lois en m'accordant encore cinq à six ans de jeunesse; je vous ai repoussé par égoïsme. Tôt ou tard l'âge nous aurait séparés. J'ai treize ans de plus que lui, c'est déjà bien assez.

— Vous serez encore belle à soixante ans! s'écria héroïquement Calyste.

— Dieu vous entende! répondit-elle en souriant. D'ailleurs, cher enfant, je l'aime, lui, malgré son insensibilité, son manque d'imagination, sa lâche insouciance et l'envie qui le dévore. Je crois qu'il y a des grandeurs sous ces haillons, j'espère galvaniser ce cœur, le sauver de lui-même, me l'attacher. Hélas! j'ai l'esprit clairvoyant et le cœur aveugle.

Elle fut épouvantable de clarté sur elle-même, sur sa passion. Elle souffrait et analysait sa souffrance, comme Cuvier, Dupuytren expliquaient à leurs amis la marche fatale de leur maladie et le progrès que faisait en eux la mort. Camille Maupin se connaissait en passion aussi bien que ces deux savants se connaissaient en anatomie.

— Je suis venue ici pour le bien juger; il s'ennuie déjà; Paris lui manque, je le lui ai dit; il a la nostalgie de la critique; il n'a ni auteur à plumer, ni système à creuser, ni poëte à désespérer, et il n'ose pas se livrer ici à quelque débauche au sein de laquelle il pût déposer le fardeau de sa pensée, car mon amour n'est pas assez enivrant pour lui détendre le cerveau. Je ne l'enivre pas, enfin! Grisez-vous ce soir avec lui, je me dirai malade et resterai dans ma chambre : je saurai si je ne me trompe point.

Calyste devint rouge comme une cerise et rouge du menton au front; ses oreilles se bordèrent de feu.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, et moi qui déprave sans y songer ton innocence de jeune fille! Pardonne-moi, Calyste. Quand tu aimeras, tu sauras qu'on est capable de mettre le feu à la Seine pour donner le moindre plaisir à *l'objet aimé,* comme disent les tireuses de cartes. Il y a des natures superbes et conséquentes qui s'écrient à un certain âge: « Si je recommençais la vie, je ferais de même! » Moi qui ne me crois pas faible, je m'écrie : « Je serais une femme comme votre mère, Calyste! » Avoir un Calyste, quel bonheur! Eussé-je pris le plus sot des hommes, j'aurais été femme humble et soumise. Et cependant je n'ai pas commis de faute envers la société: je n'ai fait de tort qu'à moi-même. Hélas! cher enfant, la femme ne peut plus aller seule dans la société que dans ce qu'on appelle l'état primitif. Les affections qui ne sont pas en harmonie avec les lois sociales ou naturelles, les affections qui ne sont pas obligées enfin nous fuient. Souffrir pour souffrir, autant être utile. Que m'importent les enfants de mes cousines Faucombe, qui ne sont pas Faucombe, et que je n'ai pas vues depuis vingt ans, qui ont d'ailleurs épousé des négociants? Vous êtes un fils qui ne m'avez pas coûté les ennuis de la maternité! Je vous laisserai ma fortune.

— Vous n'avez rien voulu de moi, dit Calyste, je la rendrais à vos héritiers.

— Enfant! dit Camille d'un son de voix profond en laissant voir des larmes dans ses yeux. Rien ne me sauvera-t-il donc de moi-même?

— Vous avez une histoire à me dire et une lettre à me..., dit le généreux enfant pour faire diversion à ce chagrin. Il n'acheva pas, elle lui coupa la parole.

— Vous avez raison, il faut être honnête fille avant tout; il était trop tard hier, il paraît que nous aurons bien du temps à nous aujourd'hui, dit-elle avec amertume. Pour acquitter ma promesse, je

vais me mettre de manière à plonger sur le chemin qui mène à la falaise.

Calyste lui disposa comme elle le voulait un fauteuil gothique et ouvrit la croisée à vitraux. Camille Maupin, qui partageait le goût oriental de l'illustre écrivain de son sexe, alla prendre un magnifique narghilé de Perse que lui avait donné un ambassadeur à Constantinople ; elle en chargea la cheminée de patchouli, nettoya le *bocchettino*, parfuma le tuyau de plume qu'elle y adaptait, et dont elle ne se servait jamais qu'une fois, mit le feu aux feuilles odorantes, plaça le vase à long col, émaillé bleu et or, de ce bel instrument de plaisir, à quelques pas d'elle, et sonna pour demander du thé.

— Si vous voulez des cigarettes... j'oublie toujours que vous ne fumez pas. Une pureté comme la vôtre est si rare. Il me semble que, pour caresser le duvet satiné de vos joues, il faut la main d'une Ève sortie des mains de Dieu.

Calyste rougit et se posa sur un tabouret ; il ne vit pas la profonde émotion qui fit rougir Camille.

XIV

LA MARQUISE BÉATRIX.

— La personne de qui j'ai reçu cette lettre hier, et qui sera peut-être demain ici, est la marquise de Rochegude, la belle-sœur de madame d'Ajuda-Pinto, dit Félicité. Après avoir marié sa fille aînée à un grand seigneur portugais établi pour toujours en France, le vieux Rochegude, dont la maison n'est pas aussi vieille que la vôtre, a voulu apparenter son fils à la haute noblesse, afin de pouvoir lui faire avoir la pairie, qu'il n'avait pu obtenir pour lui-même. La comtesse de Montcornet lui a signalé dans le département de l'Orne une mademoiselle Béatrix-Maximilienne-Rose de Casteran, fille cadette du marquis de Casteran, qui voulait marier ses deux filles sans dot, afin de réserver toute sa fortune au comte de Casteran, son fils. Les Casteran sont, à ce qu'il paraît, de la côte d'Adam. Béatrix, née, élevée au château de Casteran, avait alors, le mariage s'est fait en 1828, une vingtaine d'années. Elle s'était fait remarquer déjà par ce que vous autres provinciaux nommez originalité, et qui n'est simplement que de la supériorité dans les idées, de l'exaltation, un sentiment pour le beau, un certain entraînement pour les œuvres de l'art. Croyez-en une pauvre femme qui s'est laissée aller à ces pentes ; il n'y a rien de plus dangereux pour une femme ; en les suivant on arrive où vous me voyez et où est arrivée la marquise, à des abîmes. Les hommes ont seuls le bâton avec lequel on se soutient le long de ces précipices, une force qui nous manque et qui fait de nous des monstres quand nous la possédons. Sa vieille grand'mère, la douairière de Casteran, la vit avec plaisir épouser un homme auquel elle devait être supérieure en noblesse et en idées. Les Rochegude firent très-bien les choses. Béatrix n'eut qu'à se louer d'eux, de même que les Rochegude durent être satisfaits des Casteran, qui, liés aux Gordon, aux d'Esgrignon, aux Troisville, aux Navarreins, obtinrent la pairie pour leur gendre dans cette dernière grande fournée de pairs que fit Charles X, et dont la révolution de juillet a prononcé l'annulation. Le vieux Rochegude est mort, son fils a eu dès lors toute sa fortune. Rochegude est assez sot ; il a pris l'ignorance de sa femme pour de l'indifférence : il a classé sa femme parmi les femmes lymphatiques : elle est blonde. Il est parti de là pour rester dans la plus entière sécurité, pour vivre en garçon et pour compter sur le caractère de la marquise, sur sa fierté, sur son orgueil, sur une manière de vivre grandiose qui entoure une femme à Paris de mille barrières. Vous saurez ce que je veux dire quand vous y irez. Ceux qui comptaient profiter de son insouciante tranquillité lui disaient : « Vous êtes bien heureux, vous avez une femme indifférente de cœur, qui n'aura que des passions de tête. Elle est contente de briller : ses fantaisies sont purement artistiques : sa jalousie, ses vœux seront satisfaits si elle se fait un salon, où elle réunira tous les beaux esprits : elle fera des débauches de musique, des orgies de littérature. » Et le mari de gober ces plaisanteries par lesquelles à Paris on mystifie les niais. Cependant Rochegude n'est pas un sot ordinaire : il a de la vanité, de l'orgueil autant qu'un homme d'esprit, avec cette différence que les gens d'esprit se frottent de modestie et se font chats : ils vous caressent pour être caressés. Rochegude a un bon gros amour-propre rouge et frais, qui s'admire en public, qui sourit toujours, une vanité qui se nourrit à grand bruit au râtelier en tirant son fourrage. Il a ces défauts qui ne sont connus que des gens à même de les juger dans l'intimité. Il devait être insupportable dès qu'il se croirait menacé dans ses foyers ; il a cette jalousie louche et mesquine, brutale quand elle est surprise, lâche pendant six mois et meurtrière le septième. Il croyait tromper sa femme et il la redoutait, deux causes de tyrannie quand il s'apercevait que la marquise lui faisait la charité de paraître indifférente.

Je vous analyse ce caractère afin d'expliquer la conduite de Beatrix. La marquise a eu pour moi la plus vive admiration ; mais de l'admiration à la

jalousie, il n'y a qu'un pas. J'ai l'un des salons les plus remarquables de Paris : elle voulait s'en faire un, elle voulait me prendre mon monde. Je ne sais pas garder ceux qui me quittent. Elle a eu les gens superficiels qui sont amis de tout le monde par oisiveté, dont le but est de sortir d'un salon dès qu'ils y sont entrés; mais elle n'a pas eu le temps de fonder une société. Dans ce temps-là, je l'ai crue dévorée du désir d'une célébrité quelconque. Néanmoins, elle a de la grandeur d'âme, une fierté royale, des idées, une facilité merveilleuse à concevoir et à comprendre tout; elle parlera métaphysique et musique, théologie et peinture. Vous la verrez femme ce que nous l'avons vue jeune mariée; mais il y a chez elle un peu d'affectation : elle a trop l'air de savoir les choses difficiles, le chinois ou l'hébreu, de se douter des hiéroglyphes ou de pouvoir expliquer les papyrus qui enveloppent les momies.

Béatrix est une de ces blondes auprès desquelles la blonde Ève paraîtrait une négresse. Elle est mince et droite comme un cierge, et blanche comme une hostie; elle a une figure longue et pointue, un teint assez journalier, aujourd'hui couleur percale, demain bis et taché sous la peau de mille points, comme si le sang avait charrié de la poussière pendant la nuit; son front est magnifique mais un peu trop audacieux; ses prunelles sont vert de mer pâle et nagent dans le blanc sous des sourcils faibles, sous des paupières paresseuses; elle a souvent les yeux cernés; son nez, qui décrit un quart de cercle, est pincé des narines et plein de finesse, mais impertinent; elle a la bouche autrichienne, la lèvre supérieure plus forte que l'inférieure, qui tombe d'une façon dédaigneuse; ses joues pâles ne se colorent que par une émotion très-vive. Elle a une des plus belles tailles que j'aie vues, un col d'une étincelante blancheur; le corsage n'a pas été aussi heureux que les épaules, les bras sont restés maigres; mais elle a une tournure et des manières dégagées qui rachètent ce qu'elle peut avoir de défectueux, et mettent admirablement en relief ses beautés. La nature lui a donné cet air de princesse qui ne s'acquiert point, qui lui sied et révèle soudain la femme noble, en harmonie d'ailleurs avec le plus joli pied du monde, avec cette abondante chevelure d'ange que le pinceau de Girodet a tant cultivée et qui ressemble à des flots de lumière. Sans être irréprochablement belle ni jolie, elle produit quand elle le veut des impressions ineffaçables. Elle n'a qu'à se mettre en velours cerise, avec des bouillons de dentelles, et se coiffer avec des roses rouges, elle est divine. Si elle pouvait, par un artifice quelconque, porter le costume du temps où les femmes avaient des corsets pointus à échelles de rubans, s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes en brocart à plis soutenus et puissants, où elles s'entouraient de fraises godronnées, cachaient leurs bras dans des manches à crevés, à sabots de dentelles, d'où la main sortait comme le pistil d'un calice, et rejetaient les mille boucles de leur chevelure au delà d'un chignon ficelé de pierreries, Béatrix lutterait avec avantage contre les beautés idéales que vous voyez vêtues ainsi. Et Félicité montrait à Calyste une belle copie du tableau de Miéris, où se voit une femme en satin blanc, debout, tenant un papier et chantant avec un seigneur brabançon, pendant qu'un nègre verse un verre à patte de vieux vin d'Espagne, et qu'une vieille femme de charge arrange des biscuits. Les blondes, reprit-elle, ont sur les femmes brunes l'avantage d'une précieuse diversité : il y a cent manières d'être blonde et il n'y en a qu'une d'être brune. Les blondes sont plus femmes que nous autres : nous ressemblons trop aux hommes. Eh bien! dit-elle, n'allez-vous pas tomber amoureux de Béatrix sur le portrait que je vous en fais, absolument comme je ne sais quel prince des *Mille et un Jours?* Tu arriverais encore trop tard, mon pauvre enfant!

« Tu arriverais encore trop tard, mon pauvre enfant! » Ces paroles furent dites avec intention par Félicité à Calyste, car l'admiration peinte sur le visage du jeune homme n'était pas excitée par la peinture, mais par le peintre dont *le faire* lui plaisait. En parlant, Félicité déployait les ressources de son éloquente physionomie.

— Malgré son état de blonde, continua-t-elle, Béatrix n'a pas la finesse de sa couleur; elle a de la sévérité dans les lignes, elle est élégante et dure, ella a la figure d'un dessin sec, et l'on dirait que dans son âme il y a des ardeurs méridionales; c'est un ange qui flambe et se dessèche; enfin ses yeux ont soif. Ce qu'elle a de mieux est le profil; de face, sa figure a l'air d'avoir été prise entre deux portes. Vous verrez si je me suis trompée.

Voici ce qui nous a rendues amies intimes. Pendant trois ans, de 1828 à 1831, Béatrix en jouissant des dernières fêtes de la restauration, en voyageant à travers les salons, en allant à la cour, en ornant les bals costumés de l'Élysée-Bourbon, jugeait les hommes, les choses, les événements et la vie, de toute la hauteur de sa pensée. Elle eut l'esprit occupé. Ce premier moment d'étourdissement causé par le monde empêcha son cœur de se réveiller, et il fut encore engourdi par les premières malices du mariage, l'enfant, les couches, et tous ces soins de maternité que je n'aime point; je ne suis point femme de ce côté-là; les enfants me sont insupportables : ils donnent mille chagrins, des inquiétudes constantes.

Béatrix alla, de 1830 à 1831, passer la tourmente à la terre de son mari et s'y ennuya comme un saint dans sa stalle au paradis. A son retour à Paris, la marquise jugea peut-être avec justesse que la révolution, en apparence purement politique aux yeux de certaines gens, allait être une révolution morale. Le monde auquel elle appartenait n'ayant pu se reconstituer pendant le triomphe inespéré des quinze années de la restauration, s'en irait en miettes sous les coups de bélier mis en œuvre par la bourgeoisie. Cette grande parole de M. Lainé : — Les rois s'en vont ! — elle l'avait entendue. Cette opinion, je le crois, n'a pas été sans influence sur sa conduite. Elle prit une part intellectuelle aux nouvelles doctrines qui pullulèrent, durant trois ans, après juillet, comme des moucherons au soleil, et qui ravagèrent plusieurs têtes femelles; mais, comme tous les nobles, en trouvant ces nouveautés superbes, elle voulait sauver la noblesse. Ne voyant plus de place pour les supériorités personnelles, voyant la haute noblesse recommencer l'opposition muette qu'elle avait faite à Napoléon, ce qui était son seul rôle sous l'empire de l'action et des faits, mais ce qui, dans une époque morale, équivaut à donner sa démission, elle préféra le bonheur à ce mutisme.

Quand nous respirâmes un peu, la marquise trouva chez moi, l'homme avec qui je croyais finir ma vie, Gennaro Conti, le grand compositeur, d'origine napolitaine, mais né à Marseille. Conti a beaucoup d'esprit, il a du talent comme compositeur, quoiqu'il ne puisse jamais arriver au premier rang, mais, sans Meyerbeer et Rossini, peut-être eût-il passé pour un homme de génie. Il a sur eux un avantage : il est un chanteur extraordinaire. Il est en musique vocale ce qu'est Paganini sur le violon, Listz sur le piano, Taglioni dans la danse, et ce qu'était enfin le fameux Garat qu'il rappelle à ceux qui l'ont entendu. Ce n'est pas une voix, mon ami, c'est une âme. Quand ce chant répond à certaines idées, à des dispositions difficiles à peindre, et où se trouve parfois une femme, elle est perdue en entendant Gennaro. La marquise conçut pour lui la plus folle passion et m'enleva son amour. Le trait est excessivement provincial, mais de bonne guerre. Elle conquit mon estime et mon amitié par la manière dont elle s'y prit avec moi. Je lui paraissais femme à défendre mon bien ; elle ne savait pas que pour moi la chose au monde la plus ridicule dans cette position est l'objet même de la lutte. Elle vint chez moi. Cette femme si fière était tant éprise qu'elle me livra son secret et me rendit l'arbitre de sa destinée. Elle fut adorable : elle resta femme et marquise à mes yeux. Je vous dirai, mon ami, que les femmes sont parfois mauvaises, mais elles ont des grandeurs secrètes que jamais les hommes ne sauront apprécier. Ainsi, comme je puis faire mon testament de femme au bord de la vieillesse qui me guette, je vous dirai que j'avais aimé Conti, mais que je le connaissais. C'est une nature charmante en apparence, et détestable au fond. Il est charlatan dans les choses du cœur. Il se rencontre des hommes, comme Nathan, dont je vous ai déjà parlé, qui sont charlatans d'extérieur et de bonne foi, qui se mentent à eux-mêmes, qui, montés sur leurs échasses, croient être sur leurs pieds et font leurs jongleries avec une sorte d'innocence ; ils sont nés comédiens, vantards, extravagants de forme comme un vase chinois ; leur vanité est dans leur sang ; ils riront peut-être d'eux-mêmes ; leur personnalité est d'ailleurs généreuse, et, comme l'éclat des vêtements royaux de Murat, elle attire le danger. Mais la fourberie de Conti ne sera jamais connue que de sa maîtresse.

Cet artiste a dans son art la célèbre jalousie italienne qui porta le Carlone à assassiner Piola, qui valut un coup de stylet à Paësiello; mais cette envie terrible est cachée sous la camaraderie la plus gracieuse : il n'a pas le courage de son vice ; il sourit à Meyerbeer, et le complimente quand il voudrait le déchirer. Il sent sa faiblesse et se donne les apparences de la force; puis il est d'une vanité qui lui fait jouer les sentiments les plus éloignés de son cœur. Il se donne pour un artiste qui reçoit ses inspirations du ciel. Pour lui l'art est quelque chose de saint et de sacré. Il est fanatique, il est sublime de moquerie avec les gens du monde ; il est d'une éloquence qui semble partir d'une conviction profonde. C'est un voyant, un démon, un dieu, un ange. Enfin, quoique prévenu, Calyste, vous serez sa dupe. Cet homme méridional, cet artiste bouillant, a l'âme froide comme une corde à puits. Écoutez-le. L'artiste est un missionnaire, l'art est une religion, elle a ses prêtres et ses martyrs. Il est sublime, il arrive au pathos le plus échevelé que jamais professeur de philosophie allemande ait dégurgité à son auditoire. Il ne croit à rien. En vous enlevant au ciel par un chant qui semble un fluide mystérieux et qui verse l'amour, il jette sur vous un regard extatique, mais il surveille votre admiration ; il se demande : Suis je bien un dieu pour eux? et souvent il se dit en lui-même : J'ai mangé trop de macaroni. Vous vous croyez aimée et vous ne savez pourquoi; mais je le savais, il avait vu la veille une femme, il l'aimait avec caprice et m'insultait de son faux amour. Enfin, il est insatiable d'applaudissements, il singe tout et se joue de tout, il feint la joie aussi bien que la douleur; mais il réussit admirablement; il plaît, on l'aime, et il peut être admiré quand il veut. Je l'ai laissé haïssant sa voix ; il lui devait plus de succès

qu'à son talent de compositeur, et il préfère être homme de génie comme Rossini à être un exécutant comme Rubini. J'avais fait la faute de m'attacher à lui, j'étais résignée à parer cette idole jusqu'au bout. Conti, comme beaucoup d'artistes, est friand, il aime ses aises, ses jouissances; il est coquet, recherché, bien mis. J'aimais cette nature faible et astucieuse; j'étais enviée et je souriais parfois de pitié. J'estimais son courage : il est brave, et je ne le crois pas hypocrite. En voyage, dans une circonstance, je l'ai vu à l'épreuve, et il a su risquer une vie qu'il aime. Néanmoins, à Paris, je l'ai vu commettre ce que je nomme des lâchetés de pensée. Eh bien! mon ami, je savais toutes ces choses; je dis à la pauvre marquise : « Vous ne savez dans quel abîme vous mettez le pied. Vous ne me croirez pas, mais vous êtes le Thésée d'une pauvre Andromède. S'il vous aime, tant mieux ; j'en doute! »

Gennaro fut au septième ciel de l'orgueil. Je n'étais pas marquise, je ne suis pas née Casteran, je fus oubliée en un jour. Je me donnai le sauvage plaisir d'aller au fond de cette nature. Sûre du dénoûment, je voulus observer les détours que ferait Conti. Mon pauvre enfant, je vis en une semaine des horreurs de sentiment, des pantalonnades infâmes; je ne veux rien vous en dire; vous verrez cet homme ici, seulement; comme il sait que je le connais, il me hait aujourd'hui. S'il pouvait me poignarder avec quelque sécurité, je n'existerais pas deux secondes. Je n'ai jamais dit un mot à Béatrix. La dernière et constante insulte de Gennaro est de croire que je suis capable de communiquer mon triste savoir à la marquise. Il est devenu sans cesse inquiet, rêveur; il ne croit aux bons sentiments de personne, il joue encore avec moi le personnage d'un homme malheureux de n'être plus aimé. Vous trouverez en lui les cordialités les plus pénétrantes, il est caressant, il est chevaleresque : toute femme est une madone. Il faut vivre longtemps avec lui pour avoir le secret de cette fausse bonhomie et connaître le stylet invisible de ses mystifications. Son air convaincu trompera Dieu; vous serez enlacé par ses manières chattes, et vous ne croirez jamais à la profonde et rapide arithmétique de sa pensée intime; laissons-le! Je poussai l'indifférence jusqu'à les recevoir chez moi. Cette circonstance fut cause que le monde le plus perspicace, le monde parisien ne sut rien de cette affection. Quoique Gennaro fût ivre d'orgueil, il avait besoin sans doute de se poser devant Béatrix, et il fut d'une admirable dissimulation. Il me surprit : je m'attendais à le voir demander un éclat. Mais ce fut la marquise qui se compromit après un an de bonheur, soumis à toutes les vicissitudes, à tous les hasards de la vie parisienne. A la fin de l'avant-dernier hiver, elle n'avait pas vu Gennaro depuis plusieurs jours; je l'avais invité à dîner chez moi, où elle devait venir aussitôt après son dîner. Rochegude ne se doutait de rien, mais elle le connaissait si bien qu'elle aurait préféré, me disait-elle souvent, les plus grandes misères à la vie qui l'attendait auprès de cet homme dans le cas où il aurait le droit de la mépriser ou de la tourmenter. J'avais choisi le jour de la soirée de son amie la comtesse de Montcornet. Après avoir vu le café servi à son mari, Béatrix quitta le salon pour aller s'habiller, quoiqu'elle ne commençât jamais sa toilette de si bonne heure. — Votre coiffeur n'est pas venu, lui fit observer de Rochegude quand il sut le motif de la retraite de sa femme. — Thérèse me coiffera, répondit-elle. — Mais où allez-vous donc? vous n'allez pas chez madame de Montcornet à huit heures? — Non, dit-elle; mais j'entendrai le premier acte aux Italiens.

L'interrogant bailli du Huron dans Voltaire est muet en comparaison de tels hommes quand ils sont oisifs. Béatrix s'enfuit pour ne pas être questionnée davantage, et n'entendit pas son mari qui lui répondait : — Eh bien! nous irons ensemble! — Il n'y mettait aucune malice; il n'avait aucune raison de soupçonner sa femme : elle avait tant de liberté; il s'efforçait de ne la gêner en rien, il y mettait de l'amour-propre. La conduite de Béatrix n'offrait d'ailleurs pas la moindre prise à la critique la plus sévère. Le marquis comptait aller je ne sais où, chez sa maîtresse peut-être; il s'était habillé avant le dîner; il n'avait qu'à prendre ses gants et son chapeau, lorsqu'il entendit rouler la voiture de sa femme dans la cour sous la marquise du perron. Il passa chez elle et la trouva prête, mais dans le dernier étonnement de le voir.

— « Où allez-vous? lui demanda-t-elle.—Ne vous ai-je pas dit que je vous accompagnais aux Italiens? » La marquise réprima les mouvements extérieurs d'une violente contrariété, mais ses joues prirent une teinte de rose vif, comme si elle eût mis du rouge. — « Eh bien, partons, » dit-elle. Rochegude la suivit sans prendre garde à l'émotion trahie par la voix de sa femme, que dévorait la colère la plus concentrée. « Aux Italiens! dit le mari. — Non, s'écria Béatrix, chez mademoiselle des Touches. J'ai quelques mots à lui dire, » reprit-elle quand la portière fut fermée. La voiture partit. « Mais si vous le vouliez, reprit Béatrix, je vous conduirais d'abord aux Italiens et j'irais chez elle après. — Non, répondit le marquis; si vous n'avez que quelques mots à lui dire, j'attendrai dans la voiture; il est sept heures et demie. »

Si Béatrix avait dit à son mari : « Allez aux Ita-

liens et laissez-moi tranquille ! » il aurait paisiblement obéi ; mais, comme toute femme d'esprit, elle eut peur d'éveiller ses soupçons, en se sentant coupable, et se résigna. Quand elle voulut quitter les Italiens pour venir chez moi, son mari l'accompagna. Elle entra rouge de colère et d'impatience. Elle vint à moi et me dit de l'air le plus tranquille du monde à l'oreille : — Ma chère Félicité, je partirai demain soir avec Conti pour l'Italie ; priez-le de faire ses préparatifs et d'être avec une voiture et un passe-port ici.

Elle partit avec son mari. Les passions violentes veulent à tout prix leur liberté. Béatrix souffrait depuis un an de sa contrainte ; elle se regardait comme unie à Gennaro ; rien ne me surprit. A sa place, avec mon caractère, j'en eusse fait autant. Cet éclat, elle le résolut en se voyant contrariée de la manière la plus innocente ; elle prévint le malheur par un malheur plus grand. Conti fut d'un bonheur qui me navra, car sa vanité seule était en jeu. « C'est être aimé, cela ! me dit-il au milieu de ses transports. Combien peu de femmes sauraient perdre ainsi toute leur vie, leur fortune, leur considération ! — Oui, elle vous aime, lui dis-je, mais vous ne l'aimez pas ! » Il devint furieux et me fit une scène ; il pérora, me querella, me peignit son amour en disant qu'il n'avait jamais cru qu'il lui serait possible d'aimer autant.

Je fus impassible, et lui prêtai l'argent dont il pouvait avoir besoin pour ce voyage qui le prenait au dépourvu.

Béatrix laissa pour Rochegude une lettre et partit le lendemain soir en Italie. Elle y est restée dix-huit mois ; elle m'a plusieurs fois écrit ; ses lettres étaient ravissantes d'amitié ; la pauvre enfant s'était attachée à moi comme à la seule femme qui la comprenne. Elle m'adore, dit-elle. Le besoin d'argent a fait faire un opéra français à Gennaro, qui n'a pas trouvé en Italie les ressources pécuniaires qu'ont les compositeurs à Paris. Voici la lettre de Béatrix ; vous pourrez maintenant la comprendre, si à votre âge les choses du cœur se comprennent déjà.

Elle lui tendit la lettre. En ce moment Claude Vignon entra.

XV

CLAUDE VIGNON.

Cette apparition inattendue rendit pendant un moment Calyste et Félicité silencieux, elle par surprise, lui par inquiétude vague. Le front immense, haut et large de ce jeune homme chauve à trente ans, semblait obscurci de nuages. Sa bouche ferme et judicieuse exprimait une froide ironie. Claude Vignon est d'ailleurs imposant, malgré les dégradations précoces d'un visage autrefois magnifique et devenu livide. Entre dix huit et vingt ans, il a ressemblé presque au divin Raphaël : mais son nez, ce trait de la face humaine qui change le plus, s'est taillé en pointe, mais sa physionomie s'est tassée pour ainsi dire sous une dépression mystérieuse ; les contours ont acquis une plénitude d'une mauvaise couleur ; les tons de plomb dominent. Les yeux, d'un bleu pâle qui brillait jadis, ont été voilés par la fatigue, ternis par une tristesse morne. La débauche a estompé le dessus des sourcils d'une teinte noirâtre. Les tempes ont perdu de leur fraîcheur ; le menton, d'une incomparable distinction, s'est doublé. Sa voix, déjà peu sonore, a faibli sans être ni éteinte ni enrouée, et cependant elle est entre l'enrouement et l'extinction. L'impassibilité de cette belle tête, la fixité de ce regard couvrent une irrésolution, une faiblesse qui trahit un sourire spirituel et moqueur ; mais cette faiblesse frappe sur l'action et non sur la pensée, car il y a les traces d'une compréhension encyclopédique sur ce front et dans les habitudes de la personne. C'est un détail qui peut expliquer les bizarreries du caractère. L'homme est d'une haute taille, légèrement voûté déjà, comme tous ceux qui portent un monde d'idées. Jamais ces grands longs corps n'ont été remarquables par une énergie continue, par une activité créatrice. Charlemagne, Narsès, Bélisaire et Constantin sont, en ce genre, des exceptions excessivement remarquées. Certes, Claude Vignon offre des mystères à deviner. D'abord il est très enfant, il tombe avec la facilité d'une courtisane dans les excès, et sa pensée demeure inaltérable quoiqu'inhabile à gouverner la vie extérieure. Il se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel et abandonne sa forme avec une insouciance diogénique. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre, il méprise les matérialités ; mais, atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans être ravi des beautés, et, à force de discuter les moyens, il demeure les bras pendants, sans résultat. C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, et son harem de livres l'a dégoûté de l'œuvre. Indifférent à toutes choses, il est obligé, par le poids même de sa tête, de tomber dans la débauche pour abdiquer pendant quelques instants le fatal pouvoir de son omnipotente analyse. Il est trop préoccupé par l'envers du génie. Vous pouvez maintenant concevoir que Camille Maupin essayât de le mettre à l'endroit, car il

peut être aussi grand politique que grand écrivain; c'est un Machiavel inédit. Comme Étienne Lousteau le feuilletonniste, comme Nathan, le célèbre auteur dramatique, comme Blondel, autre journaliste, il est sorti du sein de la bourgeoisie, à laquelle on doit la plupart des grands hommes.

« Par où donc êtes-vous venu? lui dit mademoiselle des Touches, surprise et rougissant de bonheur.

— Par la porte, dit sèchement Claude Vignon.

— Mais, s'écria-t-elle en haussant les épaules, je sais bien que vous n'êtes pas homme à entrer par une fenêtre.

— L'escalade est une espèce de croix d'honneur pour les femmes aimées.

— Assez, dit Félicité.

— Je vous dérange? dit Claude Vignon.

— Monsieur, dit le naïf Calyste, cette lettre...

— Gardez-la, je ne demande rien, *à nos âges ces choses-là se comprennent,* ajouta-t-il d'un air moqueur.

— Mais, monsieur!... dit Calyste indigné.

— Calmez-vous, jeune homme, je ne demande rien.

— Mon cher Calyste!...

— Cher? dit Vignon.

— Claude plaisante, dit Camille, et il a tort, avec un jeune homme qui ne connaît rien aux railleries parisiennes.

— Je ne savais pas être plaisant, répliqua Vignon d'un air grave.

— Par quel chemin êtes-vous venu? car voilà deux heures que je ne cesse de regarder dans la direction du Croisic.

— Vous ne regardiez pas toujours, répondit Vignon.

— Vous êtes insupportable dans vos railleries.

— Je raille?

Calyste se leva.

— Vous n'êtes pas assez mal ici pour vous en aller, lui dit Vignon.

— Au contraire, dit le bouillant jeune homme, à qui Camille Maupin tendit sa main qu'il baisa au lieu de la serrer, en y laissant une larme brûlante.

— Je voudrais être ce petit jeune homme, dit le critique en s'asseyant et prenant le bout du houka. Comme il aimera!

— Trop, car alors il ne sera pas aimé, dit mademoiselle des Touches. Madame de Rochegude arrive ici.

— Bon! fit Claude; avec Conti?

— Seule.

— Il y a de la brouille?

— Non.

— Jouez-moi une sonate de Beethoven, je ne connais rien de la musique qu'il a écrite pour le piano.

Et il se mit à charger de tabac turc la cheminée du houka, en examinant Camille beaucoup plus qu'elle ne le croyait. Une pensée horrible l'occupait: il se croyait pris pour dupe par une femme de bonne foi, situation neuve.

XVI

LA LETTRE DE BÉATRIX.

Calyste en s'en allant ne pensait plus à Béatrix de Rochegude ni à sa lettre; il était furieux contre Claude Vignon, il se courrouçait de ce qu'il prenait pour de l'indélicatesse, il plaignait la pauvre Félicité. Comment être aimé de cette sublime femme et ne pas l'adorer à genoux? ne pas la croire sur la foi d'un regard ou d'un sourire? Après avoir été le témoin privilégié des douleurs que causait l'attente à Félicité, l'avoir vue tournant la tête vers le Croisic, il s'était senti l'envie de déchirer ce spectre pâle et froid, ignorant, comme le lui avait dit Félicité, les mystifications de pensée auxquelles excellent les railleurs de la presse périodique. Pour lui, l'amour était une religion humaine.

En l'apercevant dans la cour, sa mère ne put retenir une exclamation de joie, et aussitôt la vieille mademoiselle du Guénic siffla Mariotte.

— Mariotte, voici l'enfant, mets la lubine.

— Je l'ai vu, mademoiselle.

La mère, un peu inquiète de la tristesse qui siégeait sur le front de Calyste, sans se douter qu'elle était causée par le prétendu mauvais traitement de Vignon envers Félicité, se mit à sa tapisserie; la vieille tante prit son tricot; le baron donna son fauteuil à son fils et se promena dans la salle avant d'aller faire un tour au jardin comme pour se dérouiller les jambes. Jamais tableau flamand ou hollandais n'a représenté d'intérieur d'un ton plus brun, meublé de figures plus harmonieusement suaves. Ce beau jeune homme vêtu de velours noir, cette mère encore si belle et les deux vieillards encadrés dans cette salle antique, exprimaient les plus touchantes harmonies domestiques. Fanny aurait bien voulu questionner Calyste, mais il avait tiré de sa poche cette lettre de Béatrix, qui peut-être allait détruire tout le bonheur dont jouissait cette noble famille. En la dépliant, la vive imagination de Calyste lui montra la marquise vêtue comme la lui avait fantastiquement dépeinte Camille Maupin.

LETTRE DE BÉATRIX A FÉLICITÉ.

Gênes, 1er juillet.

« Je ne vous ai pas écrit depuis notre séjour à Florence, chère amie; mais Venise et Rome ont absorbé mon temps, et vous le savez, le bonheur tient de la place dans la vie. Nous n'en sommes ni l'une ni l'autre à une lettre de plus ou de moins. Je suis un peu fatiguée. J'ai voulu tout voir, et quand on n'a pas l'âme facile à blaser, la répétition des jouissances cause de la lassitude. Notre ami a eu de beaux triomphes à la Scala, à la Fénice, et ces jours derniers à Saint-Charles. Trois opéras italiens en dix-huit mois! vous ne direz pas que l'amour le rend paresseux. Nous avons été partout accueillis à merveille, mais j'eusse préféré le silence et la solitude. N'est-ce pas la seule manière d'être qui convienne à des femmes en opposition directe avec le monde? Je croyais qu'il en serait ainsi. L'amour, ma chère, est un maître plus exigeant que le mariage; mais il est si doux de lui obéir!

Après avoir fait toute ma religion de l'amour, je ne savais pas qu'il faudrait revoir le monde, même par échappées. Les soins dont il m'a entourée étaient autant de blessures : je n'y étais plus sur un pied d'égalité avec les femmes les plus élevées. Gennaro n'a pas compris ces finesses; mais il était si heureux que j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas immoler de petites vanités à une aussi grande chose que la vie d'un artiste. Nous ne vivons que par l'amour, les hommes vivent par l'amour et par l'action. Autrement ils ne seraient pas hommes. Cependant il existe pour nous autres femmes de grands désavantages dans la position où je me suis mise, et vous les aviez évités. Vous étiez restée grande en face du monde, qui n'avait aucun droit sur vous. Vous aviez votre libre arbitre et je n'ai plus le mien. Je ne parle de ceci que relativement aux choses du cœur et non aux choses sociales dont j'ai fait un entier sacrifice. Vous pouviez être coquette et volontaire, vous pouviez avoir toutes les grâces de la femme qui aime, et vous aviez conservé le privilége des caprices, même dans l'intérêt de votre amour et de l'homme qui vous plaisait. Enfin, aujourd'hui, vous avez encore votre propre aveu; moi, je n'ai plus la liberté du cœur, que je trouve délicieuse à exercer en amour, quand même l amour est éternel. Je n'ai pas ce droit de quereller en riant auquel nous tenons tant; n'est-ce pas la sonde avec laquelle nous interrogeons le cœur. Je n'ai pas une menace à faire, je dois tirer tous mes attraits d'une obéissance et d'une douceur illimitée, je dois imposer par la grandeur de mon amour : j'aimerais mieux mourir que de quitter Gennaro, car mon pardon est dans la sainteté de ma passion. Entre la dignité sociale et ma petite dignité qui est un secret pour ma conscience et moi, je n'ai pas hésité. Si j'ai quelques mélancolies semblables à ces nuages qui passent sur les cieux les plus purs, et auxquelles nous autres femmes nous aimons à nous livrer, je les tais : elles ressembleraient à des regrets. Mon Dieu, j'ai si bien aperçu l'étendue de mes obligations, que je me suis armée d'une indulgence entière; mais jusqu'à présent Gennaro n'a pas effarouché la plus susceptible jalousie.

Enfin, je n'aperçois point par où ce cher beau génie pourrait faillir. Je ressemble un peu, cher ange, à ces dévots qui discutent avec leur Dieu : n'est-ce pas à vous que je dois mon bonheur? Aussi, ne pouvez-vous pas douter que je ne pense souvent à vous. J'ai vu l'Italie, enfin! comme vous l'avez vue, comme on doit la voir, éclairée dans notre âme par l'amour comme elle l'est par son beau soleil et par ses chefs-d'œuvre. Je plains ceux qui sont incessamment remués par les adorations qu'elle réclame à chaque pas, de ne pas avoir une main à serrer, un cœur où jeter l'exubérance des émotions qui s'y calment en s'y agrandissant. Ces dix-huit mois sont pour moi toute ma vie, et mon souvenir y fera de riches moissons. N'avez-vous pas fait comme moi le projet de demeurer à Chiavari, d'acheter un palais à Venise, une maisonnette à Sorrente, à Florence une villa? Toutes les femmes aimantes ne craignent-elles pas le monde? Mais moi, jetée pour toujours en dehors de lui, ne devais-je pas souhaiter de m'ensevelir dans un beau paysage, dans un monceau de fleurs, en face d'une jolie mer ou d'une vallée qui vaille la mer, comme celle qu'on voit de Fiesole? Mais, hélas! nous sommes de pauvres artistes : l'argent ramène à Paris les deux bohémiens.

Mon cher Gennaro ne veut pas que je m'aperçoive d'avoir quitté mon luxe et vient faire répéter à Paris une œuvre nouvelle, un grand opéra. Vous comprenez aussi bien que moi, mon bel ange, que je ne saurais mettre le pied dans Paris. Au prix de mon amour, je ne voudrais pas rencontrer un de ces regards de femme ou d'homme qui me feraient concevoir l'assassinat. Oui, je hacherais en morceaux celle ou celui qui m'honorerait de sa pitié, me couvrirait de sa bonne grâce, comme cette adorable Châteauneuf qui, sous Henri III, je crois, a poussé son cheval et foulé aux pieds le prévôt de Paris pour un crime de ce genre. Aussi, je vous écris pour vous dire que je ne tarderai pas à venir vous trouver aux Touches, y attendre, dans cette chartreuse, notre Gennaro. Vous voyez comme je suis hardie avec ma bienfaitrice et ma sœur? Mais c'est que la

grandeur des obligations ne me mènera pas, comme certains cœurs, à l'ingratitude. Vous m'avez tant parlé des difficultés de la route que je vais essayer d'arriver au Croisic. Cette idée m'est venue en apprenant ici qu'il y avait un petit navire danois déjà chargé de marbre qui va y prendre du sel en retournant dans la Baltique. J'évite par cette voie la fatigue et les dépenses du voyage par la poste. Je sais que vous n'êtes pas seule et j'en suis bien heureuse : j'avais des remords à travers mes félicités. Vous êtes la seule personne auprès de laquelle je pouvais être seule et sans Conti, et ne sera-ce pour vous aussi un plaisir que d'avoir auprès de vous une femme qui comprendra votre bonheur sans être jalouse? Allons, à bientôt : le vent est favorable, et je pars en vous envoyant un baiser. »

XVII

UNE PREMIÈRE CONFIDENCE.

— Hé bien, elle aime aussi, celle-là ! se dit Calyste en repliant d'un air triste la lettre de Béatrix qu'il venait de lire.

Cette tristesse jaillit sur le cœur de la mère comme si quelque lueur lui eût éclairé un abîme. Le baron venait de sortir. Fanny alla pousser le verrou de la tourelle et revint se poser au dossier du fauteuil où était son enfant, comme est la sœur de Didon dans le tableau de Guérin ; elle lui baisa le front en lui disant : — Qu'as-tu, mon Calyste, qui t'attriste? Tu m'as promis de m'expliquer tes assiduités aux Touches ; je dois, dis-tu, en bénir la maîtresse?

— Oui, certes, dit-il; elle m'a démontré, ma mère chérie, l'insuffisance de mon éducation à une époque où les nobles doivent conquérir une valeur personnelle pour rendre la vie à leur nom. J'étais aussi loin de mon siècle que Guérande est loin de Paris. Elle a été un peu la mère de mon intelligence.

— Ce n'est pas pour cela que je la bénirai, dit la baronne, qui avait les yeux pleins de larmes.

— Maman ! s'écria Calyste, sur le front de qui tombèrent ces larmes chaudes, deux perles de maternité endolorie, maman, ne pleurez pas, car tout à l'heure je voulais, pour lui rendre service, parcourir le pays depuis la berge aux douaniers jusqu'au bourg de Batz, et elle m'a dit : « Dans quelle inquiétude serait votre mère ! »

— Elle a dit cela? Je puis pardonner bien des choses, dit Fanny.

— Félicité ne veut que mon bien, reprit Calyste ; elle retient souvent de ces paroles vives et douteuses qu'ont les artistes, pour ne pas ébranler en moi une foi qu'elle ne sait pas être inébranlable. Elle m'a raconté la vie à Paris de quelques jeunes gens de la haute noblesse, venant de leur province comme je puis en sortir, quittant une famille sans fortune, et y conquérant par la puissance de leur volonté, de leur intelligence, une grande fortune. Je puis faire ce qu'a fait le baron de Rastignac, au ministère aujourd'hui. Elle me donne des leçons de piano, elle m'apprend l'italien, elle m'initie à mille secrets sociaux dont personne ne se doute à Guérande. Elle n'a pu me donner les trésors de l'amour, elle me donne ceux de sa vaste intelligence, de son esprit, de son génie. Elle ne veut pas être un plaisir, mais une lumière; elle ne heurte pas une religion, elle a foi dans la noblesse, elle aime la Bretagne, elle...

— Elle a changé notre Calyste, dit la vieille aveugle en l'interrompant, car je ne comprends rien à ces paroles. Tu as une maison solide, mon beau neveu, de vieux parents qui t'adorent, de bons vieux domestiques; tu peux épouser une bonne petite Bretonne, une fille religieuse et accomplie, qui te rendra bien heureux, et tu peux réserver tes ambitions pour ton fils aîné, qui sera trois fois plus riche que tu ne l'es si tu sais vivre tranquille, économiquement, à l'ombre, dans la paix du Seigneur, pour dégager les terres de notre maison. C'est simple comme un cœur breton. Tu ne seras pas si promptement, mais plus solidement, un riche gentilhomme.

— Ta tante a raison, mon ange; elle s'est occupée de ton bonheur avec autant de sollicitude que moi. Si je ne réussis pas à te marier avec miss Margaret, la fille de ton oncle lord Fitz-William, il est à peu près sûr que mademoiselle de Pen-Hoël donnera son héritage à celle de ses nièces que tu choisiras.

— D'ailleurs, on trouvera quelques écus ici, dit la vieille tante à voix basse et d'un air mystérieux.

— Me marier à mon âge! dit-il en jetant à sa mère un de ces regards qui font mollir la raison des mères, et qui semblent dire : « Serais-je donc sans belles et folles amours? Ne pourrais-je trembler, palpiter, craindre, sous d'implacables regards et les amollir? Faut-il ne pas connaître la beauté libre, la fantaisie de l'âme, les nuages qui courent sous l'azur du bonheur et que le souffle du plaisir dissipe? N'irais-je pas dans les petits chemins détournés, humides de rosée? Ne prendrais je pas, comme le duc de Lorraine, un charbon ardent dans la paume de ma main? N'escaladerais-je pas d'échelle de soie? ne me suspendrais-je pas à un vieux treillis pourri sans

le faire plier? ne me cacherais-je pas dans une armoire? Ne connaîtrais-je du cœur de la femme que la soumission conjugale, de l'amour que sa flamme de lampe égale? Vivrais-je sans éprouver ces rages de cœur qui grandissent la puissance de l'homme? Serais-je un moine conjugal? Non! j'ai mordu la pomme parisienne de la civilisation. Ne voyez-vous pas que je serai consumé sans avoir adoré la divinité que je vois partout, dans les feuillages verts, dans toutes les femmes belles, nobles, élégantes, et que de ces femmes il n'en est qu'une à Guérande, et c'est vous! Ces beaux oiseaux bleus de mes rêves, ils viennent de Paris; c'est la royale duchesse que j'ai vue dans les landes, les bruyères et les genêts, et dont l'aspect me mettait tout le sang au cœur! »

La baronne vit toutes ces pensées plus claires, plus belles, plus vives que l'art ne les fait à celui qui les lit; elle les embrassa rapides, toutes jetées par ce regard comme les flèches d'un carquois qui se renverse. Sans avoir jamais lu Beaumarchais, elle pensa, avec toutes les femmes, que ce serait un crime de marier Chérubin.

— Oh! mon cher enfant! dit-elle en le prenant dans ses bras, le serrant et baisant ses beaux cheveux qui étaient encore à elle, marie-toi quand tu voudras, mais sois heureux! Mon rôle n'est pas de te tourmenter.

Mariotte vint mettre le couvert. Gasselin était sorti pour promener le cheval de Calyste, qui depuis deux mois ne le montait plus.

Ces trois femmes, la mère, la tante et Mariotte, s'entendaient, avec cette ruse naturelle aux femmes, pour fêter Calyste quand il dînait au logis. La pauvreté bretonne, armée des souvenirs et des habitudes de l'enfance, essayait de lutter avec la civilisation parisienne, si fidèlement représentée à deux pas de Guérande, aux Touches. Mariotte essayait de le dégoûter des préparations savantes de la cuisine de Camille Maupin, comme sa mère et sa tante rivalisaient de soins auprès de lui pour l'enserrer dans les rets de leur ineffable tendresse, et rendre toute comparaison impossible.

— Ah! vous avez une lubine, monsieur Calyste, et des bécassines et des crêpes qui ne peuvent se faire qu'ici, dit Mariotte d'un air sournois et triomphant en se mirant dans la nappe blanche, une vraie tombée de neige.

Après le dîner, quand sa vieille tante se fut remise à tricoter, quand le curé de Guérande et le chevalier du Halga revinrent alléchés par leur partie de *mouche*, Calyste sortit pour retourner aux Touches, prétextant la lettre de Béatrix à rendre.

XVIII

UN MOMENT DE BONHEUR.

Claude Vignon et mademoiselle des Touches étaient encore à table. Le grand critique avait une pente à la gourmandise, et ce vice était caressé par Félicité, qui savait combien une femme se rend indispensable par ces complaisances. La salle à manger, complétée depuis un mois par des additions importantes, annonçait avec quelle souplesse et quelle promptitude une femme épouse le caractère, embrasse l'état, les passions et les goûts de l'homme qu'elle aime. La table offrait le riche et brillant aspect que le luxe moderne a imprimé au service, aidé par les perfectionnements de l'industrie. La pauvre et noble famille de la maison du Guénic ignorait à quel adversaire elle avait affaire et quelle fortune était nécessaire pour jouter avec l'argenterie réformée à Paris et apportée par mademoiselle des Touches, avec ses porcelaines jugées encore bonnes pour la campagne, avec son beau linge, son vermeil, les colifichets de sa table, et la science de son cuisinier. Calyste refusa de prendre des liqueurs contenues dans un de ces magnifiques cabarets en bois précieux.

— Voici votre lettre, dit-il avec une innocente ostentation en regardant Claude, qui dégustait un verre de liqueur des îles.

— Eh bien, qu'en dites-vous? lui demanda mademoiselle des Touches en jetant la lettre à travers la table à Vignon, qui se mit à la lire en prenant et déposant tour à tour son petit verre.

— Mais, que les femmes de Paris sont bienheureuses : elles ont toutes des hommes de génie à adorer et qui les aiment.

— Hé bien! vous êtes encore de votre village, dit en riant Félicité. Comment, vous n'avez pas vu qu'elle l'aime déjà moins, et que...

— C'est évident! dit Claude Vignon, qui n'avait encore parcouru que le premier feuillet. Observe-t-on quoi que ce soit de sa situation quand on aime véritablement? est-on aussi subtil? calcule-t-on? distingue-t-on? La chère Béatrix est attachée par la fierté à la fierté de Conti; elle y restera longtemps.

— Pauvre femme!

Calyste avait les yeux fixés sur la table; il n'y voyait plus rien. La belle femme dans le costume fantastique dessiné le matin par Félicité lui était apparue brillante de lumière; elle lui souriait, elle agitait son éventail, et l'autre main, sortant d'un sabot de dentelle et de velours nacarat, tombait blanche et pure sur les plis bouffants de sa robe splendide.

— Ce serait bien votre affaire, dit Claude Vignon en souriant d'un air sardonique à Calyste.

Calyste fut blessé du mot *affaire*.

— Ne donnez pas à ce cher enfant l'idée d'une intrigue pareille ; vous ne savez pas combien ces plaisanteries sont dangereuses. Je connais Béatrix, elle a trop de grandiose dans le caractère pour changer, et d'ailleurs Conti serait là.

— Ah ! dit railleusement Claude Vignon, un petit mouvement de jalousie.

— Le croiriez-vous? dit fièrement Camille.

— Vous êtes plus perspicace que ne le serait une mère.

— Mais cela est-il possible? dit Camille en montrant Calyste.

— Cependant, reprit Vignon, ils seraient bien assortis. Elle a dix ans de plus que lui, et c'est lui qui semble être la jeune fille.

— Une jeune fille, monsieur, qui a déjà vu le feu deux fois dans la Vendée ; et s'il s'était seulement trouvé vingt mille jeunes filles semblables !...

— Je faisais votre éloge, dit Vignon, ce qui est bien plus facile que de vous faire la barbe !

— J'ai une épée qui la fait à ceux qui l'ont trop longue, répondit Calyste.

— Et moi je fais très-bien l'épigramme, dit en souriant Vignon ; nous sommes Français, l'affaire peut s'arranger... »

Mademoiselle des Touches jeta sur Calyste un regard suppliant qui le calma soudain.

— Pourquoi, dit Félicité pour briser ce débat, les jeunes gens comme mon Calyste commencent-ils par aimer des femmes d'un certain âge?

— Je ne sais pas de sentiment qui soit plus naïf ni plus généreux, répondit Vignon ; il est la conséquence des adorables qualités de la jeunesse. D'ailleurs, vous êtes jeune et belle et le serez encore vingt ans : on peut s'expliquer devant vous, ajouta-t-il en jetant un regard fin à mademoiselle des Touches. D'abord les semi-douairières auxquelles s'adressent les jeunes gens aiment mieux que n'aiment les jeunes femmes. Un jeune homme ressemble trop à une femme pour qu'une jeune lui plaise. Une telle passion frise trop la fable de Narcisse. Puis la raison qui fait que le cœur des jeunes femmes ne peut être compris que par des hommes très-habiles sous l'apparence de la passion, est la même, à part les différences des esprits, qui rend une femme d'un certain âge plus apparente à plaire à un enfant. Le jeune homme sent admirablement qu'il peut se faire aimer, et les vanités de la femme sont admirablement flattées de sa conquête. Enfin l'automne de la femme a d'admirables attraits. N'est-ce donc rien que ces regards à la fois hardis et réservés, languissants à propos, trempés des dernières lueurs de l'amour? cette savante élégance de paroles ? ce front plein de sentiments abondants, où la lumière se plaît? cette chevelure si bien ménagée, si soignée, où d'étroites raies de chair blanche sont admirablement dessinées? Les brunes elles-mêmes prennent alors les teintes blondes, les couleurs d'ambre de la maturité. Puis elles révèlent dans leurs sourires et déploient dans leurs paroles la science du monde ; elles savent causer ; elles vous livrent le monde entier pour vous faire sourire ; elles ont des dignités, des fiertés sublimes ; elles ont des cris de désespoir à fendre l'âme, des adieux à l'amour qu'elles savent inutiles et qui ravivent les passions ; elles se font jeunes ; elles ont des dévouements absolus ; elles vous écoutent, elles vous aiment enfin ; elles sont comme ces avocats qui plaident tout dans leurs causes sans ennuyer le tribunal ; on ne connaît l'amour que par elles, et je ne crois pas qu'on puisse jamais les oublier, pas plus qu'on n'oublie ce qui est grand, sublime. Une jeune femme a mille distractions, et ces femmes-là n'en ont aucune ; elles n'ont plus ni amour-propre, ni vanité, ni petitesse. Enfin, leur amour, c'est la Loire à son embouchure : il est immense, il est grossi de toutes les déceptions, de tous les affluents de la vie, et voilà pourquoi... ma fille est muette, dit-il en voyant l'attitude extatique, heureuse de mademoiselle des Touches, qui serrait avec force la main de Calyste pour le remercier d'avoir été l'occasion d'un pareil moment, d'un éloge si pompeux, d'une déclaration qui paraissait sincère.

Pendant le reste de la soirée, Claude Vignon et Félicité furent étincelants d'esprit, racontèrent des anecdotes et peignirent le monde parisien à Calyste, qui s'éprit de Claude, car c'est surtout sur les gens de cœur que l'esprit exerce ses séductions.

A la fin de la soirée, Claude dit : Je ne serais pas étonné de voir débarquer demain la marquise de Rochegude et Conti, qui sans doute l'accompagne. Quand j'ai quitté le Croisic, les marins avaient reconnu un petit bâtiment danois, suédois ou norwégien.

Ce soir madame du Guénic attendit encore jusqu'à une heure du matin son fils, sans pouvoir comprendre ce qu'il faisait aux Touches, puisque Félicité ne l'aimait pas.

— Mais il les gêne, se disait cette adorable mère.

— Qu'avez-vous donc tant dit? lui demanda-t-elle.

— Oh ! ma mère, je n'ai jamais passé de soirée plus délicieuse ! Le génie est une bien grande, bien sublime chose !... Oh ! que je voudrais avoir du

génie ! Avec du génie on doit pouvoir choisir parmi les femmes celle qu'on aime ! elle est à vous.

— Mais tu es beau, mon Calyste.

— La beauté n'est bien placée que chez vous. Et puis Claude Vignon est beau ; les hommes de génie ont des fronts lumineux, des yeux d'où jaillissent des éclairs... Et moi, malheureux, je ne sais rien qu'aimer.

— On dit que cela suffit, mon ange, dit-elle en le baisant au front.

— Bien vrai ?

— On me l'a dit ; je ne l'ai jamais éprouvé.

Ce fut au tour de Calyste à baiser saintement la main de sa mère.

— Je t'aimerai pour tous ceux qui t'auraient adorée.

— Cher enfant ! c'est un peu ton devoir ; tu as hérité de tous mes sentiments. Ne sois donc pas imprudent : tâche de n'aimer que de nobles femmes s'il faut que tu aimes.

Quel est le jeune homme, plein d'amour débordant et de vie contenue, qui n'aurait eu l'idée victorieuse d'aller au Croisic voir débarquer madame de Rochegude, afin de pouvoir l'examiner incognito ? Calyste surprit étrangement sa mère et son père, qui ne savaient rien de l'arrivée de la belle marquise, en partant dès le matin sans vouloir déjeuner. Dieu sait avec quelle agilité le Breton levait le pied ! Il semblait qu'une force inconnue l'aidât, il se sentait léger, il se coula le long des murs des Touches pour n'être pas vu. Cet adorable enfant avait honte de son ardeur et peut-être une crainte horrible d'être plaisanté. Félicité, Claude Vignon étaient si perspicaces ! Dans ces cas-là d'ailleurs, les jeunes gens croient que leurs fronts sont diaphanes. Il suivit les détours du chemin à travers le dédale des marais salants, gagna les sables et les franchit comme d'un bond malgré l'ardeur du soleil qui y petillait. Il arriva au pied de la berge consolidée par un empierrement, au sommet de laquelle est une maison où les voyageurs trouvent un abri contre les orages, les vents de mer, la pluie et les ouragans.

De là se découvrent la pleine mer et la ville du Croisic. De là Calyste vit bientôt arriver deux barques pleines d'effets, de paquets, de coffres, sacs de nuit et caisses dont la forme et les dispositions annonçaient à un naturel du pays les choses extraordinaires qui ne pouvaient appartenir qu'à des voyageurs de distinction. Dans l'une des barques était une jeune femme, en chapeau de paille à voile vert, accompagnée d'un homme. Leur barque aborda la première. Calyste de tressaillir ; mais à leur aspect il reconnut un domestique et une femme de chambre et n'osa les questionner. — Venez-vous au Croisic, monsieur Calyste ? demandèrent les marins qui le connaissaient et auxquels il répondit par un signe de tête négatif, assez honteux d'avoir été nommé.

Calyste fut charmé à la vue d'une caisse couverte en toile goudronnée sur laquelle il lisait : *Madame la marquise de Rochegude*. Ce nom brillait à ses yeux comme un talisman, il y sentait je ne sais quoi de fatal ; il savait, sans en pouvoir douter, qu'il aimerait cette femme ; et les plus petites choses qui la concernaient l'occupaient déjà, l'intéressaient et piquaient sa curiosité. Pourquoi ? Béatrix avait hérité de l'amour que dédaignait Camille. Calyste regarda faire le débarquement, tout en jetant de temps en temps les yeux sur le Croisic, espérant voir une barque sortir du port, venir à ce promontoire où mugissait la mer, et lui montrer cette Béatrix déjà devenue dans sa pensée ce qu'était Béatrice pour Dante, une éternelle statue de marbre aux mains de laquelle il suspendrait ses fleurs et ses couronnes. Il demeurait les bras croisés, perdu dans les méditations de l'attente. Un fait digne de remarque et qui cependant n'a point été remarqué, c'est comme nous soumettons souvent nos sentiments à une volonté, combien nous prenons une sorte d'engagement avec nous-mêmes, et comme nous nous créons notre sort ; le hasard n'y a certes pas autant de part que nous le croyons.

— Je ne vois point les chevaux, dit la femme de chambre assise sur une malle.

— Et moi je ne vois pas de chemin frayé, dit le domestique.

— Il est cependant venu des chevaux ici, dit la femme de chambre en montrant les preuves de leur séjour. Monsieur, dit-elle en s'adressant à Calyste, est-ce bien là la route qui mène à Guérande ?

— Oui, répondit-il. Qui donc attendez-vous ?

— On nous a dit qu'on viendrait nous chercher des Touches. Si l'on tardait, je ne sais pas comment madame la marquise s'habillerait, dit-elle au domestique. Vous devriez aller chez mademoiselle des Touches. Quel pays de sauvages !

Calyste eut un vague soupçon de la fausseté de sa position.

— Votre maîtresse va donc aux Touches ? demanda-t-il.

— Mademoiselle est venue ce matin à sept heures la chercher, répondit-elle. Ah ! voici des chevaux...

Calyste se précipita vers Guérande avec la vitesse et la légèreté d'un chamois, en faisant un crochet de lièvre pour ne pas être reconnu par les gens des Touches ; mais il en rencontra deux dans le chemin étroit des marais par où il passa.

— Entrerai-je, n'entrerai-je pas ? pensait-il en voyant poindre les pins des Touches.

Il eut peur, il rentra penaud et contrit à Guérande et se promena sur le mail, où il continua sa délibération.

— Elle ne se doute point de mon agitation! se disait-il.

Calyste aperçut de loin sur le mail le chevalier du Halga qui se promenait avec mademoiselle de Pen-Hoël; il entendit prononcer son nom, il se cacha. Le chevalier et la vieille fille, se croyant seuls sur le mail, y parlaient à haute voix.

— Si vous voulez arracher Calyste aux séductions des Touches, disait le chevalier, faites venir Charlotte de Kergarouët, et gardez-la trois ou quatre mois. Si elle n'a pas été coquette avec Calyste, c'est qu'elle ne reste jamais assez longtemps ici. Mais en se voyant tous les jours, ces deux enfants finiront par se prendre de belle passion et vous les marierez l'hiver prochain. Si vous dites deux mots de vos intentions à Charlotte, elle en aura bientôt dit quatre à Calyste, et une jeune fille de seize ans aura certes raison d'une femme de quarante et quelques années.

Les deux vieilles gens se retournèrent pour revenir sur leurs pas et Calyste n'entendit plus rien; mais il avait compris l'intention de mademoiselle de Pen-Hoël, et dans la situation d'âme où il était, rien ne devait être plus fatal. Est-ce au milieu des espérances d'un amour préconçu qu'un jeune homme accepte pour femme une jeune fille imposée? Calyste, à qui Charlotte de Kergarouët était indifférente, se sentit disposé à la rebuter. Il était inaccessible aux considérations de fortune, il avait depuis son enfance accoutumé sa vie à la médiocrité de la maison paternelle, et d'ailleurs il ignorait les secrètes richesses de mademoiselle de Pen-Hoël, en lui voyant mener une vie aussi pauvre que celle des du Guénic. Enfin, un jeune homme élevé comme l'était Calyste, ne devait faire cas que des sentiments, et sa pensée tout entière appartenait à la marquise. Devant le portrait que lui avait dessiné Camille, qu'était la petite Charlotte, la compagne de son enfance qu'il traitait comme une sœur? Il ne revint au logis que vers cinq heures. Quand il entra dans la salle, sa mère lui tendit avec un sourire triste une lettre de mademoiselle des Touches.

« Mon cher Calyste, la belle marquise de Rochegude est venue, nous comptons sur vous pour fêter son arrivée. Claude, toujours railleur, prétend que vous serez *Beatrice*, et qu'elle sera *Dante*. Il y va de l'honneur de la Bretagne et des du Guénic de bien recevoir une Casteran. A bientôt donc.

« Votre ami,

« CAMILLE MAUPIN.

« Venez sans cérémonie, comme vous serez, autrement nous serions ridicules. »

Calyste montra la lettre à sa mère et partit.

— Que sont les Casteran? demanda-t-elle au baron.

— Une vieille famille de Normandie, alliée à Guillaume le Conquérant, répondit-il. Ils ont dans leur écusson une pièce des armes de Guillaume.

— Et les Rochegude?

— Je ne connais pas ce nom, il faudrait voir leur blason, dit-il.

La baronne fut un peu moins inquiète en apprenant que la marquise Béatrix de Rochegude appartenait à une vieille maison; mais elle éprouva toujours une sorte d'effroi de savoir son fils exposé à de nouvelles séductions.

Calyste éprouvait en marchant des mouvements nerveux à la fois violents et doux; il avait la gorge serrée, le cœur gonflé, le cerveau troublé; la fièvre le dévorait; il voulait ralentir sa marche, une force supérieure la précipitait toujours. Cette impétuosité des sens excitée par un vague espoir, tous les jeunes gens l'ont connue : un feu subtil flambe intérieurement et fait rayonner autour d'eux comme ces nimbes peints autour des divins personnages dans les tableaux religieux, et à travers lesquels ils voient la nature embrasée et la femme radieuse. Ne sont-ils pas alors, comme les saints, pleins de foi, d'espérance, d'ardeur, de pureté, de candeur?

Le jeune Breton trouva la compagnie dans le petit salon de l'appartement de mademoiselle des Touches; il était alors environ six heures; le soleil en tombant répandait par la fenêtre ses teintes rouges brisées dans les arbres; l'air était calme; il y avait dans le salon cette pénombre que les femmes aiment tant.

— Voici le député de la Bretagne, dit en souriant Camille Maupin à son amie en lui montrant Calyste quand il souleva la portière en tapisserie, il est exact comme un roi.

— Vous avez reconnu son pas? dit Claude Vignon à mademoiselle des Touches.

Calyste s'inclina devant la marquise, qui le salua par un geste de tête; il ne l'avait pas regardée; il prit la main que lui tendait Claude Vignon.

— Voici le grand homme dont nous vous avons tant parlé, Gennaro Conti, lui dit Camille sans répondre à Vignon, en montrant à Calyste un homme de moyenne taille, mince et fluet, aux cheveux châtains, aux yeux presque rouges, au teint blanc et marqué de taches de rousseur, ayant tout à fait la tête si connue de lord Byron que la peinture en serait superflue, mais mieux portée peut-être. Conti était assez fier de cette ressemblance.

— Je suis enchanté, pour un jour que je passe

aux Touches, de rencontrer monsieur, dit Gennaro.

— C'était à moi de dire cela de vous, répondit Calyste avec assez d'aisance.

— Il est beau comme un ange, dit la marquise à Félicité.

Placé entre le divan et les deux hommes, Calyste entendit confusément cette parole, quoique dite en murmurant et à l'oreille. Il s'assit dans un fauteuil et jeta sur la marquise quelques regards à la dérobée. Dans la douce lueur du couchant, il aperçut alors, jetée sur le divan comme si quelque statuaire l'y eût posée, une forme blanche et serpentine qui lui causa des éblouissements. Sans le savoir, Félicité, par sa description, avait bien servi son amie.

Béatrix était bien supérieure au portrait peu flatté fait la veille par Camille. N'était-ce pas un peu pour le convive que Béatrix avait mis dans sa royale chevelure des touffes de bluets qui faisaient valoir le ton pâle de ses boucles crêpées, arrangées pour accompagner sa figure en badinant le long des joues? Le tour de ses yeux, cernés par la fatigue, était semblable à la nacre la plus pure, la plus chatoyante; et son teint avait l'éclat de ses yeux. Sous la blancheur de sa peau, aussi fine que la pellicule satinée d'un œuf, la vie étincelait dans un sang bleuâtre. La délicatesse des traits était inouïe. Le front paraissait être diaphane. Cette tête suave et douce, admirablement posée sur un long col d'un dessein merveilleux, se prêtait aux expressions les plus diverses. La taille, à prendre entre les mains, avait un laisser aller ravissant. La robe de mousseline blanche semée de fleurs bleues, les grandes manches, le corsage à pointe et sans ceinture, les souliers à cothurnes croisés sur un bas de fil d'Écosse accusaient une admirable science de toilette. Deux boucles d'oreilles en filigrane d'argent, miracle d'orfévrerie génoise qui allait sans doute être à la mode, étaient parfaitement en harmonie avec le flou délicieux de cette blonde chevelure étoilée de bluets.

En un seul coup d'œil, l'avide regard de Calyste appréhenda ces beautés et les grava dans son âme. La blonde Béatrix et la bonne Félicité eussent rappelé ces constrastes de Keepsake si fort cherchés par les graveurs et les dessinateurs anglais. C'était la force et la faiblesse dans tous leurs développements, une parfaite antithèse. Ces deux femmes ne pouvaient jamais être rivales, elles avaient chacune leur empire. C'était une délicate pervenche ou un lis auprès d'un somptueux et brillant pavot rouge, une turquoise près d'un rubis. En un moment Calyste fut saisi d'un amour qui couronna l'œuvre secrète de ses espérances, de ses craintes, de ses incertitudes. Mademoiselle des Touches avait charmé les sens, Béatrix enflammait le cœur et la pensée. Le jeune Breton jeta sur Conti le regard envieux, haineux, sombre et craintif de la rivalité qu'il n'avait jamais eu pour Claude Vignon. Calyste employa toute son énergie à se contenir. Ce furieux ouragan s'apaisait dès que les yeux de Béatrix s'abaissaient sur lui et que sa douce parole se faisait entendre. Déjà la pauvre enfant la redoutait à l'égal de Dieu.

— Calyste, donnez le bras à la marquise, dit mademoiselle des Touches en prenant Conti à sa droite, Vignon à sa gauche, et se rangeant pour laisser passer le jeune couple.

Descendre ainsi le vieil escalier des Touches était pour Calyste comme une première bataille : le cœur lui faillit, il ne trouvait rien à dire, une petite sueur emperlait son front et lui mouillait le dos, son bras tremblait et tremblait si fort qu'à la dernière marche la marquise lui dit : Qu'avez-vous?

— Mais, répondit-il d'une voix étranglée, je n'ai jamais vu de ma vie une femme aussi belle que vous, excepté ma mère, et je ne suis pas maître de mes émotions.

— Mais vous avez ici Camille Maupin.

— Ah! quelle différence! dit naïvement Calyste.

— Bien, Calyste, lui souffla Félicité dans l'oreille, quand je vous le disais que vous m'oublieriez comme si je n'avais pas existé. Mettez-vous là, près d'elle, à sa droite, et Vignon à sa gauche. Quant à toi, Gennaro, je te garde, ajouta-t-elle en riant, nous surveillerons ses coquetteries.

L'accent particulier que mit Camille à ce mot frappa Claude, qui lui jeta ce regard sournois et quasi distrait par lequel se trahit en lui l'observation. Il ne cessa d'examiner mademoiselle des Touches pendant tout le dîner.

— Des coquetteries, répondit la marquise en se dégantant et montrant ses magnifiques mains, il y a de quoi. J'ai d'un côté, dit-elle en montrant Claude, un poëte et de l'autre la poésie.

Gennaro Conti jeta sur Calyste un regard plein de flatteries. Aux lumières, Béatrix parut encore plus belle : les blanches clartés des bougies produisaient des luisants satinés sur son front, allumaient des paillettes dans ses yeux de gazelle et passaient à travers ses boucles soyeuses en les brillantant et y faisant resplendir quelques fils d'or. Elle rejeta son écharpe de gaze en arrière par un geste gracieux. Calyste eut mille peines à paraître manger, il éprouvait des mouvements nerveux qui lui ôtaient la faim. Comme chez tous les jeunes gens, la nature était en proie aux convulsions qui précèdent le premier amour et le gravent si profondément dans l'âme.

A cet âge, l'ardeur du cœur contenue par l'ardeur morale, amène un combat intérieur qui explique la longue hésitation respectueuse, les profondes méditations de tendresse, l'absence de tout calcul, attraits particuliers aux jeunes gens dont le cœur et la vie sont purs. En étudiant, quoiqu'à la dérobée, afin de ne pas éveiller les soupçons du jaloux Gennaro, les détails qui rendaient la marquise de Rochegude si noblement belle, Calyste fut bientôt opprimé par la majesté de la femme aimée, il se sentit rapetissé par la hauteur de certains regards, par l'attitude imposante de ce visage où débordaient les sentiments aristocratiques, par une certaine fierté que les femmes expriment par un léger mouvement, par des airs de tête, par d'admirables lenteurs de geste, et qui sont des effets moins plastiques, moins étudiés qu'on ne le pense. Ces mignons détails de leur changeante physionomie correspondent aux délicatesses, aux mille agitations de leurs âmes, il y a du sentiment dans toutes ces expressions. La fausse situation où se trouvait Béatrix lui commandait de veiller sur elle-même, de se rendre imposante sans être ridicule, et les femmes du grand monde savent toutes atteindre à ce but, l'écueil des femmes vulgaires.

Aux regards de Félicité, Béatrix devina l'adoration intérieure qu'elle inspirait à son voisin, et qu'il était indigne d'elle d'encourager ; elle jeta donc sur Calyste en temps opportun un ou deux regards répressifs qui tombèrent sur lui comme des avalanches de neige. L'infortuné se plaignait à mademoiselle des Touches par un regard où les larmes gardées sur le cœur avec une énergie surhumaine se devinaient. Félicité lui demanda d'une voix amicale pourquoi il ne mangeait rien. Calyste se bourra par ordre et eut l'air de prendre part à la conversation. Être importun au lieu de plaire, cette idée insoutenable lui martelait la cervelle. Il devint d'autant plus honteux qu'il aperçut derrière la chaise de la marquise le domestique qu'il avait vu le matin sur la jetée. Contrit ou heureux, madame de Rochegude ne fit aucune attention à son voisin.

Mademoiselle des Touches l'ayant mise sur son voyage d'Italie, elle trouva moyen de raconter spirituellement la passion à brûle-pourpoint dont l'avait honoré un diplomate russe à Florence, en se moquant des petits jeunes gens qui se jetaient autour des femmes comme des sauterelles vers la verdure. Elle fit rire Claude Vignon, Gennaro, Félicité elle-même, quoique ces traits moqueurs atteignissent au cœur de Calyste, qui, au travers du bourdonnement qui retentissait à ses oreilles et dans sa cervelle, n'entendit que des mots. Il ne se jurait pas à lui-même, comme certains entêtés, de plaire à cette femme à tout prix, il n'avait point de colère, il souffrait. Quand il aperçut chez Béatrix une intention de l'immoler aux pieds de Gennaro, il se dit : Que je lui serve à quelque chose ! et il se laissa maltraiter avec une douceur d'agneau.

— Vous qui admirez tant la poésie, dit Claude Vignon à la marquise, comment l'accueillez-vous aussi mal? Ces naïves admirations, si jolies dans leur expression, sans arrière-pensée et si dévouées, n'est-ce pas la poésie du cœur? Avouez-le : elles vous laissent un sentiment de plaisir et de bien-être.

— Certes, dit-elle, mais nous serions bien malheureuses et surtout bien indignes si nous cédions à toutes les passions que nous inspirons.

— Si vous ne choisissiez pas, dit Conti, nous ne serions pas si fiers d'être aimés.

— Quand serai-je choisi, distingué par une femme? se demanda Calyste, qui réprima difficilement une émotion cruelle. Il rougit alors comme un malade sur la plaie duquel un doigt s'est par mégarde appuyé.

Mademoiselle des Touches, frappée de l'expression qui se peignit sur la figure de Calyste, tâcha de le consoler par un regard plein de sympathie. Ce regard, Claude Vignon le surprit. Dès ce moment, il devint d'une gaieté qu'il répandit en sarcasmes : il soutint à Béatrix que la plupart des femmes se trompaient en aimant, qu'elles aimaient pour des raisons très-souvent inconnues aux hommes et à elles-mêmes, qu'elles voulaient quelquefois se tromper, que la plus noble d'entre elles était encore artificieuse.

— Gardez votre esprit critique pour les livres et ne l'employez pas à flétrir nos sentiments, dit Camille en lui lançant un regard impérieux.

Mais le dîner cessa d'être gai : les moqueries de Claude Vignon avaient rendu les deux femmes pensives. Calyste sentait une souffrance horrible au milieu du bonheur que lui causait la vue de Béatrix. Conti cherchait dans les yeux de la marquise à deviner ses pensées.

Quand le dîner fut fini, mademoiselle des Touches prit le bras de Calyste et donna les deux autres hommes à la marquise. Elle les laissa aller en avant afin de pouvoir dire au jeune Breton : — Mon cher enfant, si la marquise vous aime, elle jettera Conti par les fenêtres ; mais vous vous conduisez en ce moment de manière à resserrer leurs liens. Quand elle serait ravie de vos adorations, elle doit n'y faire aucune attention. Possédez-vous.

— Elle a été dure pour moi, elle ne m'aimera point, dit Calyste, et si elle ne m'aime pas, j'en mourrai.

— Mourir, vous ! mon cher Calyste ! dit Camille,

vous êtes un enfant. Vous ne seriez donc pas mort pour moi ?

— Vous vous êtes faite mon amie, répondit-il.

XIX

LES DEUX AMOURS.

Après les causeries qu'engendre toujours le café, Vignon pria Conti de chanter un morceau. Mademoiselle des Touches se mit au piano. Camille et Gennaro chantèrent le *Dunque il mio bene tu mia sarai*, le dernier duo de Roméo et Juliette de Zingarelli, l'une des pages les plus pathétiques de la musique moderne. Le passage de *Di tanti palpiti* exprime l'amour dans toute sa grandeur. Calyste, assis dans le fauteuil où Félicité lui avait raconté l'histoire de la marquise, écoutait religieusement. Béatrix et Vignon étaient chacun d'un côté du piano. La voix sublime de Conti savait se marier à celle de Félicité. Tous deux avaient souvent chanté ce morceau, ils en connaissaient les ressources et s'entendaient à merveille pour les faire valoir. Ce fut, en ce moment, ce que le musicien a voulu créer, un poëme de mélancolie divine, les adieux de deux cygnes à la vie.

Quand le duo fut terminé, chacun était en proie à des sensations qui ne s'expriment point par de vulgaires applaudissements. Béatrix, ne voyant point Calyste, tourna la tête, comme pour savoir quel effet cette musique lui faisait éprouver, moins par intérêt pour lui que pour la satisfaction de Conti. Elle aperçut dans l'ombre de l'embrasure un visage blanc couvert de grosses larmes. A cet aspect, comme si quelque vive douleur l'eût atteinte, elle détourna promptement la tête et regarda Gennaro. Non-seulement la musique s'était dressée devant Calyste, l'avait touché de sa baguette divine, l'avait lancé dans la création et lui en avait dépouillé les voiles, mais encore il était abasourdi du génie de Conti. Malgré ce que Camille Maupin lui avait dit de son caractère, il lui croyait alors une belle âme, un cœur plein d'amour. Comment lutter avec un pareil artiste? Comment une femme ne l'adorerait-elle pas toujours ? Ce chant entrait dans l'âme comme une autre âme. Le pauvre enfant était autant accablé par la poésie que par le désespoir. il se trouvait être si peu de chose ! Cette accusation ingénue de son néant se lisait mêlée à son admiration. Il ne s'aperçut pas du geste de Béatrix, qui, ramenée vers Calyste par la contagion des sentiments vrais, le montra par un signe à mademoiselle des Touches.

— Oh ! l'adorable cœur ! dit Félicité. Conti, vous ne recueillerez jamais d'applaudissements qui vaillent l'hommage de cet enfant. Chantons alors un trio : Béatrix, ma chère, venez.

Quand la marquise, Camille et Conti se mirent au piano, Calyste se leva doucement à leur insu, se jeta sur un des sofas de la chambre à coucher dont la porte était ouverte, et y demeura plongé dans son désespoir.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit Claude, qui se coula silencieusement auprès de Calyste et lui prit la main. Vous aimez, vous vous croyez dédaigné; mais il n'en est rien. Dans quelques jours vous aurez le champ libre ici, vous y régnerez et vous serez aimé par plus d'une personne si vous savez vous bien conduire, vous serez comme un sultan.

— Que me dites-vous? s'écria Calyste en se levant et entraînant par un geste Claude dans la bibliothèque. Qui m'aime ici?

— Camille, répondit Claude.

— Camille m'aimerait ? demanda Calyste. Eh bien, vous?

— Moi, reprit Claude, moi...

Il ne continua pas, il s'assit, s'appuya la tête avec une profonde mélancolie sur un coussin, et dit après un moment de silence : « Je suis ennuyé de la vie et n'ai pas le courage de la quitter. Je voudrais m'être trompé dans ce que je viens de vous dire, mais depuis quelques jours plus d'une clarté vive a lui ; je ne me suis pas promené dans les roches du Croisic pour mon plaisir ; l'amertume de mes paroles, à mon retour, quand je vous ai trouvé causant avec Camille, prenait sa source au fond de mon amour-propre blessé. Je m'expliquerai tantôt avec Camille. Deux esprits aussi clairvoyants que le sien et le mien, ne sauraient se tromper. Entre deux duellistes de profession, le combat n'est pas de longue durée. Aussi puis-je d'avance vous annoncer mon départ. Oui, je quitterai les Touches, demain peut-être, avec Conti. Certes, il s'y passera, quand nous n'y serons plus, d'étranges, de terribles choses peut-être, et j'aurai le regret de ne pas assister à ces débats de passion si rares en France et si dramatiques. Vous êtes bien jeune pour une lutte si dangereuse ; vous m'intéressez. Sans l'amer chagrin que m'inspirent les femmes, je resterais pour vous aider à jouer cette partie : elle est difficile, vous pouvez la perdre, vous avez affaire à deux femmes extraordinaires, et vous êtes déjà trop amoureux de l'une pour vous aider de l'autre. Peut-être, comme une chose frêle et délicate, serez vous brisé entre ces deux écueils, entraîné par les torrents de la passion. Prenez garde ! »

La stupéfaction de Calyste en entendant ces paroles permit à Claude Vignon de les dire et de quitter le jeune Breton, qui demeura comme un voyageur à qui, dans les Alpes, un guide a démontré la profondeur d'un abîme en y jetant une pierre. Apprendre de la bouche même de Claude que lui, Calyste, était aimé de Camille, au moment où il se sentait amoureux de Béatrix pour toute sa vie! Il y avait dans cette situation un poids trop fort pour une jeune âme si naïve. Pressé par un regret immense qui l'accablait dans le passé, tué dans le présent par la difficulté de sa position entre Béatrix, qu'il aimait, entre Camille, qu'il n'aimait plus, et par laquelle Claude le disait aimé, le pauvre enfant se désespérait, il demeurait indécis, perdu dans ses pensées; il cherchait inutilement les raisons qu'avait eues Félicité de rejeter ses prières et de courir à Paris y chercher Claude Vignon. Par moments la voix de Béatrix arrivait pure et fraîche à ses oreilles et lui causait ces émotions violentes qu'il avait évitées en quittant le petit salon.

Qu'allait-il devenir? Reviendrait-il aux Touches? En se sachant aimé de Camille, comment pourrait-il y adorer Béatrix? Il ne trouvait aucune solution à ces difficultés. Insensiblement, le silence régna dans la maison. Il entendit, sans y faire attention, le bruit de plusieurs portes qui se fermaient. Puis, tout à coup, il compta les douze coups de minuit à la pendule de la chambre voisine où la voix de Camille et celle de Claude le réveillèrent de l'engourdissante contemplation de son avenir, où brillait une lumière au milieu des ténèbres. Avant qu'il se montrât, il put écouter ces terribles paroles prononcées par Vignon :

— Vous êtes arrivée à Paris éperdument amoureuse de Calyste; mais vous étiez épouvantée des suites d'une semblable passion à votre âge : elle vous menait dans un abîme, dans un enfer, au suicide peut-être! L'amour ne subsiste qu'en se croyant éternel, et vous aperceviez à quelques pas, dans votre vie, une séparation horrible : la vieillesse terminant bientôt un poëme sublime. Vous vous êtes souvenue d'Adolphe, épouvantable dénoûment des amours de madame de Staël et de Benjamin Constant, bien plus en rapport d'âge que vous ne l'êtes avec Calyste. Vous m'avez alors pris comme on prend des fascines pour élever des retranchements entre les ennemis et soi. Mais, si vous vouliez me faire aimer les Touches, c'était pour y passer vos jours dans l'adoration secrète de votre dieu. Pour accomplir vo're plan, à la fois ignoble et sublime, vous deviez chercher un homme vulgaire. Vous m'avez cru simple, facile à abuser, comme un homme de génie. Il paraît que je suis seulement un homme d'esprit, car je vous ai devinée. Quand, hier, je vous ai fait l'éloge des femmes de votre âge, en vous expliquant pourquoi Calyste vous aimait, croyez-vous que j'aie pris pour moi vos regards ravis, brillants, enchantés? N'avais-je pas déjà lu dans votre âme? Les yeux étaient tournés sur moi, le cœur battait pour Calyste. Vous n'avez jamais été aimée, ma pauvre Maupin, et vous ne le serez jamais après vous être refusé le beau fruit que le hasard vous a offert aux portes de l'enfer des femmes.

— Pourquoi l'amour m'a-t-il fui? dit-elle d'une voix altérée.

— Mais vous n'êtes pas aimable; vous n'avez pas d'enfance au cœur; votre force éloigne les gens très-forts qui prévoient une lutte. Votre puissance peut plaire à de jeunes âmes qui, semblables à celle de Calyste, aiment à être protégées, mais à la longue, elle fatigue. Vous êtes grande et sublime : subissez les inconvénients de ces deux qualités : elles ennuient.

— Quel arrêt! s'écria Camille. Ne puis-je être femme? Suis-je une monstruosité?

— Peut-être, dit Claude.

— Nous verrons! s'écria la femme piquée au vif.

— Adieu, ma chère, demain je pars. Je ne vous en veux pas, Camille : je vous trouve la plus grande des femmes; mais si je continuais à vous servir de paravent ou d'écran, vous me mépriseriez singulièrement. Nous pouvons nous quitter sans chagrin ni remords : nous n'avons ni bonheur à regretter ni espérances déjouées. Il m'aurait suffi de cette tromperie au commencement de ma carrière pour me faire fuir les femmes. Aujourd'hui elle met dans mon âme un désenchantement qui me plonge à jamais dans une solitude épouvantable, car j'y trouverai le désert sans la foi des solitaires, qui la peuplent d'images sacrées. Voilà, mon cher Camille, où nous mène la supériorité de l'esprit : nous pouvons chanter l'hymne horrible qu'Alfred de Vigny met dans la bouche de Moïse parlant à Dieu :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire!

En ce moment Calyste parut.

— Je ne veux pas vous laisser ignorer que je suis là, dit-il.

Mademoiselle des Touches exprima la plus vive crainte, car une rougeur subite colora son visage impassible, qui demeura d'un ton de feu pendant toute cette scène et la rendit plus belle qu'en aucun moment de sa vie.

— Nous vous avions cru parti, Calyste, dit Claude; mais peut-être serez-vous plus à votre aise aux Touches en connaissant Félicité tout entière. Son silence annonce que je ne me suis point trompé sur le rôle qu'elle me destinait. Elle vous aime, comme

je vous le disais, mais elle vous aime pour vous et non pour elle, sentiment héroïque et dont peu de femmes sont capables. Votre passion pour Béatrix la fera souffrir et la rendra heureuse tout à la fois.

Des larmes vinrent aux yeux de mademoiselle des Touches, qui n'osait regarder ni le terrible Claude Vignon ni Calyste. Elle était effrayée d'avoir été comprise; elle ne croyait pas qu'il fût possible à un homme, quelle que fût sa portée, de deviner une délicatesse si cruelle, un héroïsme aussi élevé que l'était le sien. En la voyant si humiliée de voir ses grandeurs dévoilées, Calyste partagea l'émotion de cette femme qu'il avait mise si haut, Calyste se jeta, par un mouvement irrésistible, aux pieds de Camille, et lui baisa les mains en y cachant son visage couvert de pleurs.

— Claude, dit-elle, ne m'abandonnez pas! Que deviendrais-je?

— Qu'avez-vous à craindre? répondit le critique. Calyste aime déjà la marquise comme un fou. Certes, vous ne sauriez trouver une barrière plus forte entre vous et lui que cet amour excité par vous-même. Hier, il y avait du danger pour vous et pour lui, mais aujourd'hui tout sera bonheur maternel, dit-il en lui lançant un regard railleur. Vous serez fière de ses triomphes.

Mademoiselle des Touches regarda Calyste, qui, sur ce mot, avait relevé la tête par un mouvement brusque. Claude Vignon, pour toute vengeance, prenait plaisir à voir la confusion de Calyste et de Félicité.

— Vous l'avez poussé vers madame de Rochegude. Il est maintenant sous le charme, vous avez creusé vous-même votre tombe, tandis que si vous vous étiez confiée à moi, vous eussiez évité les malheurs qui vous attendent.

— Des malheurs! s'écria Camille Maupin en prenant la tête de Calyste et l'élevant jusqu'à elle, et la baisant dans les cheveux et y versant d'abondantes larmes. Non, Calyste, vous oublierez tout ce que vous venez d'entendre, vous ne me compterez pour rien !

Elle se leva, se dressa devant ces deux hommes et les terrassa par les éclairs que lancèrent ses yeux, où vint toute son âme.

— Pendant que Claude me parlait, dit-elle, j'ai conçu la beauté, la grandeur d'un amour sans espoir! N'est-ce pas le seul sentiment qui nous rapproche de Dieu? Ne m'aime pas, Calyste, moi je t'aimerai!

Ce cri fut le cri le plus sauvage que jamais un aigle blessé ait poussé dans son aire. Claude fléchit le genou, prit la main de Félicité et la lui baisa.

— Quittez-nous, mon ami, dit mademoiselle des Touches au jeune homme: votre mère pourrait être inquiète.

Calyste revint à Guérande à pas lents en se retournant pour voir la lumière qui brillait aux croisées de l'appartement occupé par Béatrix. Il fut surpris lui-même de ressentir une faible compassion pour Camille; il lui en voulait presque d'avoir été privé de quinze mois de bonheur. Puis parfois il éprouvait en lui-même les tressaillements que Camille venait de lui causer, il sentait dans ses cheveux les larmes qu'elle y avait laissées, il souffrait de sa souffrance, et il croyait entendre les gémissements que poussait sans doute cette grande femme, tant désirée quelques jours auparavant. Il raconta les étranges événements de cette soirée à sa mère, qui crut assister à un rêve, qui le gronda tendrement, mais se réjouit au fond de l'amour de son fils pour madame de Rochegude. Béatrix était jeune, elle n'était pas libre, elle ne pouvait donc renverser aucun des projets médités pour le bonheur de Calyste.

TROISIÈME PARTIE.

LA RIVALITÉ.

XX

TROIS FEMMES POUR UNE.

Le lendemain matin Calyste dit à Gasselin d'aller se mettre en sentinelle sur le chemin de Guérande à Saint-Nazaire, et de le prévenir du passage de la voiture de mademoiselle des Touches en comptant les personnes qui s'y trouveraient. Gasselin revint au moment où toute la famille était réunie et déjeunait.

— Qu'arrive-t-il? dit mademoiselle du Guénic, Gasselin court comme s'il y avait le feu dans Guérande.

— Il aura pris le mulot, dit Mariotte qui apportait le lait, le café, les rôties.

— Il vient de la ville et non du jardin, répondit mademoiselle du Guénic.

— Mais le mulot a son trou derrière le mur, du côté de la place, dit Mariotte.

— Monsieur le chevalier, ils étaient cinq, quatre dedans et le cocher.

— Deux dames au fond? dit Calyste.

— Et deux messieurs devant, reprit Gasselin.

— Selle le cheval de mon père, cours après, arrive à Saint-Nazaire au moment où le bateau part pour Paimbœuf, et si les deux hommes s'embarquent, accours me le dire à bride abattue.

Gasselin sortit.

— Mon neveu, vous avez le diable au corps, dit la vieille Zéphyrine.

— Laissez-le donc s'amuser, ma sœur, s'écria le baron, il était triste comme un hibou, le voilà gai comme un pinson.

— Vous lui avez peut-être dit que notre chère Charlotte arrive, s'écria la vieille fille en se tournant vers sa belle-sœur.

— Non, répondit la baronne.

— Je croyais qu'il voulait aller au-devant d'elle, dit malicieusement mademoiselle du Guénic.

— Si Charlotte reste trois mois chez sa tante, il a bien le temps de la voir, répondit la baronne.

— Oh! ma sœur, que s'est-il donc passé depuis hier, demanda la vieille fille. Vous étiez si heureuse de savoir que mademoiselle de Pen-Hoël allait ce matin chercher sa nièce.

— Elle veut me faire épouser Charlotte pour m'arracher à la perdition, ma tante, dit Calyste en riant et lançant à sa mère un coup d'œil d'intelligence; j'étais sur le mail quand elle parlait à monsieur du Halga, mais elle n'a pas pensé que ce serait une bien plus grande perdition pour moi que de me marier à mon âge.

— Il est écrit là-haut, s'écria la vieille fille en interrompant Calyste, que je ne mourrai ni tranquille ni heureuse. J'aurais voulu voir notre famille continuée et quelques-unes de nos terres rachetées, il n'en sera rien. Peux-tu, mon beau neveu, mettre quelque chose en balance avec de tels devoirs?

— Mais, dit le baron, est-ce que mademoiselle des Touches empêchera Calyste de se marier quand il le faudra? Je dois l'aller voir.

— Je puis vous assurer, mon père, que Félicité ne sera jamais un obstacle à mon mariage.

— Je n'y vois plus clair, dit la vieille aveugle, qui ne savait rien de la subite passion de son neveu pour la marquise de Rochegude.

La mère garda le secret à son fils, car en cette matière le silence est instinctif chez toutes les femmes. La vieille fille tomba dans une profonde méditation, écoutant de toutes ses forces, épiant les voix et le bruit pour pouvoir deviner le mystère qu'on lui cachait. Gasselin arriva bientôt et dit à son jeune maître qu'il n'avait pas eu besoin d'aller à Saint-Nazaire pour savoir que mademoiselle des Touches et son amie reviendraient seules, il l'avait appris en ville chez Bernus, le messager qui s'était chargé des paquets des deux messieurs.

— Seules! s'écria Calyste. Selle mon cheval.

Au ton de son jeune maître, Gasselin crut qu'il y avait quelque chose de grave : il alla seller les deux chevaux, chargea les pistolets sans rien dire à personne, et s'habilla pour suivre Calyste. Calyste était si content de savoir Claude et Gennaro partis, qu'il ne songeait pas à la rencontre qu'il allait faire à Saint-Nazaire; il ne pensait qu'au plaisir d'accom-

pagner la marquise, il prenait les mains de son vieux père et les lui serrait tendrement, il embrassait sa mère. il serrait sa vieille tante par la taille.

— Enfin, dit la vieille Zéphyrine, je l'aime mieux ainsi que triste.

— Où vas-tu, chevalier? lui dit son père.

— A Saint-Nazaire.

— Peste! Et à quand le mariage, dit le baron, qui le crut empressé de revoir Charlotte de Kergarouët. Il me tarde d'être grand-père, il est temps.

Quand Gasselin se montra dans l'intention assez évidente d'accompagner Calyste, le jeune homme pensa qu'il pourrait revenir dans la voiture de Camille avec Béatrix en laissant son cheval à Gasselin; il lui frappa sur l'épaule en lui disant : — Tu as eu de l'esprit.

— Je le crois bien, répondit Gasselin.

— Mon garçon, dit le père en venant avec Fanny jusqu'à la tribune du perron, ménage les chevaux, ils auront douze lieues à faire.

Calyste partit après avoir échangé le plus pénétrant regard avec sa mère.

— Cher trésor, dit-elle en lui voyant courber la tête sous le cintre de la porte d'entrée.

— Que Dieu le conduise! répondit le baron, nous ne le referions pas!

Ce mot assez dans le ton grivois des gentilshommes de province fit frissonner la baronne.

— Mon neveu n'aime pas assez Charlotte pour aller au-devant d'elle, dit la vieille fille à Mariotte, qui ôtait le couvert.

— Il est arrivé une grande dame, une marquise aux Touches; il court après, c'est de son âge, dit Mariotte.

— Elles nous le tueront, dit mademoiselle du Guénic.

— Ça ne le tuera pas, mademoiselle, au contraire, répondit Mariotte, qui paraissait heureuse du bonheur de Calyste.

Calyste allait d'un train à crever son cheval, lorsque Gasselin demanda fort heureusement à son maître s'il voulait arriver avant le départ du bateau, ce qui n'était nullement son dessein; il ne désirait se faire voir ni à Conti ni à Claude. Le jeune homme ralentit alors le pas de son cheval et se mit à regarder complaisamment les doubles raies tracées par les roues de la calèche sur les parties sablonneuses de la route. Cette seule pensée : Elle a passé par là, elle reviendra par là, ses regards se sont arrêtés sur ces bois, sur ces arbres! le mettait en joie.

— Le charmant chemin! dit-il à Gasselin.

— Ah! monsieur, la Bretagne est le plus beau pays du monde, répondit le domestique. Y a-t-il autre part des fleurs dans les haies, des chemins frais qui tournent comme celui-là?

— Dans aucun pays, Gasselin.

— Voilà la voiture à Bernus, dit Gasselin.

— Mademoiselle de Pen-Hoël et sa nièce y seront; cachons-nous, dit Calyste.

— Ici, monsieur? Êtes-vous fou? Nous sommes dans les sables.

La voiture, qui montait en effet une côte assez sablonneuse au-dessus de Saint-Nazaire, apparut aux regards de Calyste dans la naïve simplicité de sa construction bretonne. Au grand étonnement de Calyste, la voiture était pleine. Le conducteur dit à Gasselin : Nous avons laissé mademoiselle de Pen-Hoël et sa nièce qui se tourmentent, toutes les places étaient prises par la douane.

En effet, la voiture était remplie d'employés qui sans doute allaient relever ceux des marais salants. Quand Calyste arriva sur la petite esplanade qui tourne autour de l'église de Saint-Nazaire, et d'où l'on découvre Paimbœuf et la majestueuse embouchure de la Loire luttant avec la mer, il y trouva Camille et la marquise agitant leurs mouchoirs pour dire un dernier adieu aux deux passagers qu'emportait le bateau à vapeur. Béatrix était ravissante ainsi : le visage adouci pas le reflet d'un chapeau de paille de riz sur lequel étaient jetés des coquelicots, et noué par un ruban couleur ponceau, en robe de mousseline à fleurs, avançant son petit pied fluet chaussé d'une guêtre verte, s'appuyant sur sa frêle ombrelle et montrant sa belle main bien gantée. Rien n'est plus poétique aux yeux qu'une femme en haut d'un rocher, comme une statue sur son piédestal. Conti put alors voir Calyste abordant Camille.

J'ai pensé, dit le jeune homme à mademoiselle des Touches, que vous reviendriez seules.

— Vous avez bien fait, Calyste, répondit-elle en lui serrant la main.

Béatrix se retourna, regarda son jeune amant et lui lança le plus impérieux coup d'œil de son répertoire. Un sourire que la marquise surprit sur les éloquentes lèvres de Camille lui fit comprendre la vulgarité de ce moyen, digne d'une bourgeoise. Madame de Rochegude dit alors à Calyste en souriant : — N'est-ce pas une légère impertinence de croire que je pouvais ennuyer Camille en route?

— Ma chère, un homme pour deux veuves n'est pas de trop, dit mademoiselle des Touches en prenant le bras de Calyste et laissant Béatrix occupée à regarder le bateau.

En ce moment, Calyste entendit dans la rue en pente qui descend à ce qu'il faut appeler le port de Saint-Nazaire, la voix de mademoiselle de Pen-Hoël, de Charlotte et de Gasselin babillant tous trois comme des pies. La vieille fille questionnait Gasselin et voulait savoir pourquoi son maître et lui se

trouvaient à Saint-Nazaire, où la voiture de mademoiselle des Touches faisait esclandre. Avant que le jeune homme eût pu se retirer, il avait été vu de Charlotte, qui s'écria : — Voilà Calyste!

— Allez leur proposer ma voiture, dit Camille qui savait que madame de Kergarouët, sa fille et mademoiselle de Pen-Hoël n'avaient pas eu de places, leur femme de chambre se mettra près de mon cocher.

Calyste ne pouvait se dispenser de descendre de son poste et d'obéir à Camille. Madame de Kergarouët ne voulut pas comprendre les réticences de sa sœur aînée, qui se défendit de profiter de ce qu'elle nommait la cariole du diable, dès qu'elle sut qu'elle voyageait avec la marquise de Rochegude et la célèbre Camille Maupin. A Nantes, on était sous une latitude un peu plus civilisée qu'à Guérande; on y admirait Camille, elle était là comme la muse de la Bretagne et l'honneur du pays; elle y excitait autant de curiosité que de jalousie, et l'absolution donnée à Paris par le grand monde, par la mode, était consacrée par la grande fortune de mademoiselle des Touches, et peut-être par ses anciens succès à Nantes, qui se flattait d'avoir été le berceau de Camille Maupin. Aussi la vicomtesse, folle de curiosité, entraîna-t-elle sa vieille sœur sans prêter l'oreille à ses jérémiades.

— Bonjour, Calyste, dit la petite Kergarouët.

— Bonjour, Charlotte, répondit Calyste sans lui offrir le bras.

Tous deux interdits, l'une de tant de froideur, lui de sa cruauté, remontèrent le ravin creux qu'on appelle une rue à Saint-Nazaire, et suivirent en silence les deux sœurs. En un moment, la petite fille de seize ans vit s'écrouler le château en Espagne bâti, meublé par ses romanesques espérances. Elle et Calyste avaient si souvent joué ensemble pendant leur enfance, elle était si liée avec lui qu'elle croyait son avenir inattaquable. Elle accourait emporté par un bonheur étourdi, comme un oiseau fond sur un champ de blé. Elle fut arrêtée dans son vol sans pouvoir imaginer l'obstacle.

— Qu'as-tu, Calyste, lui demanda-t-elle en lui prenant la main.

— Rien, répondit le jeune homme en se dégageant avec un horrible empressement, en pensant aux projets de sa tante et de mademoiselle de Pen-Hoël.

Des larmes mouillèrent les yeux de Charlotte, elle regarda sans haine le beau Calyste; mais elle allait éprouver son premier mouvement de jalousie à l'aspect des deux belles Parisiennes, en soupçonnant la cause des froideurs de Calyste, et sentir les effroyables rages de la rivalité.

Charlotte de Kergarouët était d'une taille ordinaire; elle avait une vulgaire fraîcheur, une petite figure ronde, éveillée par deux yeux noirs qui jouaient l'esprit, des cheveux bruns abondants, une taille ronde, un dos plat, des bras maigres, le parler bref et décidé des filles de province qui ne veulent pas avoir l'air de petites niaises. Elle était l'enfant gâté de la famille à cause de la prédilection de sa tante pour elle. Elle gardait en ce moment sur elle le manteau de mérinos écossais à grands carreaux, doublé de soie verte, qu'elle avait sur le bateau à vapeur. Sa robe de voyage en stoff assez commun, à corsage fait chastement en guimpe, orné d'une collerette à mille plis, allait lui paraître horrible à l'aspect des fraîches toilettes de Béatrix et de Camille. Elle devait souffrir d'avoir des bas blancs, salis dans les roches, dans les barques où elle avait sauté, et de méchants souliers en peau, choisis exprès pour ne rien gâter de beau en voyage, selon les us et coutumes des gens de province.

Quant à la vicomtesse de Kergarouët, elle était le type de la provinciale. Grande, sèche, flétrie, pleine de prétentions cachées qui se montraient après avoir été blessées; parlant beaucoup et attrapant à force de parler quelques idées, comme on carambole au billard, qui lui donnaient une réputation d'esprit; essayant d'humilier les Parisiens par la prétendue bonhomie de la sagesse départementale et par un faux bonheur incessamment mis en avant; s'abaissant pour se faire relever et furieuse d'être laissée à genoux; pêchant, selon l'expression anglaise, les compliments à la ligne et n'en prenant pas toujours; ayant une toilette à la fois exagérée et peu soignée; prenant le manque d'affabilité pour de l'impertinence, et croyant embarrasser beaucoup les gens en ne leur accordant aucune attention; refusant ce qu'elle désirait pour se le faire offrir deux fois et avoir l'air d'être priée au delà des bornes, occupée de ce dont on ne parle plus et fort étonnée de ne pas être au courant de la mode; enfin se tenant difficilement une heure sans faire arriver Nantes et les tigres de Nantes, et les affaires de la haute société de Nantes, et se plaignant de Nantes, et critiquant Nantes, et prenant pour des personnalités les phrases arrachées par la complaisance à ceux qui, distraits, abondaient dans son sens. Ses manières, son langage, ses idées avaient plus ou moins déteint sur ses quatre filles. Connaître Camille Maupin et madame de Rochegude, il y avait là pour elle un avenir et le fonds de cent conversations; aussi marchait elle vers l'église comme si elle eût voulu l'emporter d'assaut, agitant son mouchoir qu'elle déplia pour en montrer les coins lourds de broderie domestique et garnis d'une dentelle invalide. Elle avait une démarche passablement cavalière, qui, pour une femme

de quarante-sept ans, était sans conséquence.

— Monsieur le chevalier, dit-elle à Camille et à Béatrix en montrant Calyste qui venait piteusement avec Charlotte, nous a fait part de votre aimable proposition, mais nous craignons, ma sœur, ma fille et moi, de vous gêner.

— Oui, nous gênerions ces dames, dit la vieille fille avec aigreur.

Camille et Béatrix échangèrent un regard oblique, surpris par Calyste, et ce regard suffit pour anéantir tous ses souvenirs d'enfance, ses croyances aux Kergarouët et pour briser à jamais les projets conçus par les deux familles.

— Nous pouvons très-bien tenir cinq dans la voiture, répondit mademoiselle des Touches, et quand nous serions horriblement gênées, ce qui n'est pas possible à cause de la finesse de vos tailles, je serais bien dédommagée par le plaisir de rendre service aux amis de Calyste. Votre femme de chambre, madame, trouvera place, et vos paquets, si vous en avez, peuvent tenir derrière la calèche, car je n'ai pas amené de domestique.

La vicomtesse se confondit en remercîments et gronda sa sœur Pen-Hoël d'avoir voulu si promptement sa nièce auprès d'elle qu'elle ne lui avait pas permis de venir dans sa voiture par le chemin de terre; mais il est vrai que la route de poste était non-seulement longue, mais coûteuse; elle devait revenir promptement à Nantes où elle laissait trois autres petites chattes qui l'attendaient avec impatience, dit-elle en caressant le cou de sa fille. Charlotte eut alors un petit air de victime en levant les yeux vers sa mère, qui fit supposer que la vicomtesse ennuyait prodigieusement ses quatre filles.

— Vous êtes une heureuse mère, et vous devez... dit Camille qui s'arrêta pensant que la marquise avait dû se priver de son fils en suivant Conti.

— Oh! reprit la vicomtesse, si je passe ma vie à la campagne et à Nantes, j'ai la consolation d'être adorée par mes enfants. Avez-vous des enfants? demanda-t-elle à Camille.

— Je me nomme mademoiselle des Touches, répondit Camille. Madame est la marquise de Rochegude.

— Il faut vous plaindre alors de ne pas connaître le plus grand bonheur qu'il y ait pour nous autres pauvres femmes, n'est-ce pas, madame? dit la vicomtesse pour réparer sa faute. Mais vous avez tant de dédommagements!

Il vint une larme chaude dans les yeux de Béatrix qui se tourna brusquement, et alla jusqu'au grossier parapet du rocher où Calyste la suivit.

— Madame, dit Camille à l'oreille de la vicomtesse, ignorez-vous que la marquise est séparée de son mari, qu'elle n'a pas vu son fils depuis dix-huit mois, et qu'elle ne sait pas quand elle le verra.

— Bah! dit madame de Kergarouët, cette pauvre dame! Est-ce judiciairement?

— Non, par goût, dit Camille.

— Hé bien! je comprends cela! répondit intrépidement la vicomtesse.

La vieille Pen-Hoël, au désespoir d'être dans le camp ennemi, s'était retranchée à quatre pas avec sa chère Charlotte.

Calyste se baissa, saisit la main de la marquise et la baisa en y laissant une larme; il prit le moment où personne ne pouvait les voir. Béatrix se retourna, les yeux séchés par la colère; elle ne put rien dire en retrouvant ses pleurs sur la belle figure de cet ange aussi douloureusement atteint qu'elle pouvait l'être.

— Mon Dieu, Calyste, lui dit Camille à l'oreille en le voyant revenir avec madame de Rochegude, vous auriez *cela* pour belle-mère, et cette petite bécasse pour femme!

— Parce que sa tante a six cent mille francs, dit ironiquement Calyste.

Le groupe entier se mit en marche vers l'auberge, et la vicomtesse se crut obligée de faire à Camille une satire sur les sauvages de Saint-Nazaire.

— J'aime la Bretagne, madame, répondit gravement Félicité, je suis née à Guérande.

Calyste ne pouvait s'empêcher d'admirer mademoiselle des Touches, qui, par le son de sa voix, la tranquillité de ses regards et le calme de ses manières, le mettait à l'aise, malgré les terribles déclarations de la scène qui avait eu lieu pendant la nuit. Elle paraissait néanmoins un peu fatiguée, ses traits annonçaient une insomnie; ils étaient comme grossis, mais le front dominait l'orage intérieur par une placidité cruelle.

— Quelles reines, dit-il à Charlotte en lui montrant la marquise et Camille, et donnant le bras à la jeune fille au grand contentement de mademoiselle de Pen-Hoël.

— Quelle idée a eue ta mère, dit la vieille fille en donnant aussi son bras sec à sa nièce, de se mettre de la compagnie de cette réprouvée.

— Oh! ma tante! une femme qui est la gloire de la Bretagne!

— La honte! petite. Ne vas-tu pas la cajoler aussi?

— Mademoiselle Charlotte a raison, vous n'êtes pas juste, dit Calyste.

— Oh! vous, répondit mademoiselle de Pen-Hoël, elle vous a ensorcelé.

— Je lui porte, dit Calyste, la même amitié que j'ai pour vous.

— Depuis quand les du Guénic mentent-ils? dit la vieille fille.

— Depuis que les Pen-Hoël sont sourdes, répliqua Calyste.

— Tu n'en es pas amoureux ? demanda la vieille fille enchantée.

— Je l'ai été, je ne le suis plus, répondit-il.

— Méchant enfant, pourquoi nous as-tu donné tant de souci? Je savais bien que l'amour est une sottise : il n'y a de solide que le mariage, lui dit-elle en regardant Charlotte.

Charlotte, un peu rassurée, espéra pouvoir reconquérir ses avantages en s'appuyant sur tous les souvenirs de l'enfance, et serra le bras de Calyste, qui se promit alors de s'expliquer nettement avec la petite héritière.

— Ah! les belles parties de mouche que nous ferons, Calyste, dit-elle, et comme nous rirons !

Les chevaux étaient mis ; Camille fit passer au fond de la voiture la vicomtesse, sa sœur et Charlotte, puis elle se plaça sur le devant avec la marquise. Calyste, obligé de renoncer au plaisir qu'il se promettait, accompagna la voiture à cheval, et les chevaux fatigués allèrent assez lentement pour qu'il pût regarder Béatrix. L'histoire a perdu les conversations étranges des cinq personnes que le hasard avait si singulièrement réunies dans cette voiture; car il est impossible d'admettre les cent et quelques versions qui courent à Nantes sur les récits, les répliques, les mots que la vicomtesse tient de la célèbre Camille Maupin *lui-même*. Elle s'est bien gardée de répéter ni de comprendre les réponses de mademoiselle des Touches à toutes les demandes saugrenues que les auteurs entendent si souvent, et par lesquelles on leur fait cruellement expier leurs rares plaisirs.

— Comment avez-vous fait vos ouvrages?

— Comme vous faites du filet.

— Où prenez-vous ces observations si profondes et ces tableaux si séduisants?

— Où vous prenez les choses spirituelles que vous dites, madame. Il n'y a rien de si facile que d'écrire, et si vous vouliez...

— Ah! le tout est de vouloir; je ne l'aurais cru ! Quelle est celle de vos compositions que vous préférez?

— Il est bien difficile d'avoir des prédilections pour ces petites chattes.

— Vous êtes blasée sur les compliments, et l'on ne sait que vous dire de nouveau.

— Croyez, madame, que je suis sensible à la forme que vous donnez aux vôtres.

La vicomtesse ne voulut pas avoir l'air de négliger la marquise, et dit en la regardant d'un air fin :

— Je n'oublierai jamais ce voyage fait entre l'Esprit et la Beauté.

— Vous me flattez, madame, dit la marquise en riant. Il n'est pas naturel de remarquer l'esprit auprès du génie, et je n'ai pas encore dit grand'chose.

Charlotte, qui sentait vivement les ridicules de sa mère, la regarda comme pour l'arrêter, mais la vicomtesse continua bravement à lutter avec les deux rieuses parisiennes.

Le jeune homme trottait d'un trot lent et abandonné le long de la calèche; il ne pouvait voir que les deux femmes assises sur le devant, et son regard les embrassait tour à tour en trahissant des pensées assez douloureuses. Forcée de se laisser voir, Béatrix évita constamment de jeter les yeux sur le jeune homme, par une manœuvre désespérante pour les gens qui aiment. Elle tenait son châle croisé sous ses mains croisées et paraissait en proie à une méditation profonde. A un endroit où la route est ombragée, humide et verte comme un délicieux sentier de forêt, où le bruit de la calèche s'entendait à peine, où les feuilles effleuraient les capotes, où le vent apportait des odeurs balsamiques, Camille fit remarquer ce lieu plein d'harmonies, et appuya sa main sur le genou de Béatrix en lui montrant Calyste :

— Comme il monte bien à cheval ? lui dit-elle.

— Calyste ? reprit la vicomtesse. C'est un charmant cavalier.

— Oh! Calyste est bien gentil, dit Charlotte.

— Calyste, dit la vieille fille, c'est l'honneur de Guérande !

— Il y a tant d'Anglais qui lui ressemblent, répondit indolemment la marquise sans achever sa phrase.

— Sa mère est Irlandaise, une O'Brien, dit la vieille Pen-Hoël, qui se crut attaquée personnellement dans son enfant chéri.

Camille et la marquise entrèrent dans Guérande avec mademoiselle de Pen-Hoël, avec la vicomtesse de Kergarouët et sa fille, au grand étonnement de toute la ville ébahie. Elles laissèrent leurs compagnes de voyage à l'entrée de la ruelle du Guénic, où peu s'en fallut qu'il ne se formât un attroupement. Calyste avait pressé le pas de son cheval pour aller prévenir sa tante et sa mère de l'arrivée de cette compagnie attendue à dîner. Le repas avait été retardé conventionnellement jusqu'à quatre heures. Le chevalier revint pour donner le bras aux dames, puis il baisa la main de Camille en espérant pouvoir prendre celle de la marquise, qui tint résolûment ses bras croisées et à laquelle il jeta les plus vives prières dans un regard inutilement mouillé.

— Petit niais! lui dit Camille en lui effleurant l'oreille par un modeste baiser plein d'amitié.

— C'est vrai, se dit en lui-même Calyste, pendant que la calèche tournait; j'oublie les recom-

mandations de ma mère, et je les oublierai, je crois, toujours.

XXI

DIPLOMATIE FÉMININE.

Mademoiselle de Pen-Hoël, la vicomtesse de Kergarouët et Charlotte trouvèrent la table mise et furent traitées avec cordialité, sinon avec luxe par les du Guénic. La vieille Zéphyrine avait indiqué dans les profondeurs de la cave des vins fins, et Mariotte s'était surpassée en ses plats bretons. La vicomtesse, enchantée d'avoir fait le voyage avec l'illustre Camille Maupin, essaya d'expliquer la littérature moderne et la place qu'y tenait Camille; mais il en fut du monde littéraire comme du whist : ni les du Guénic, ni le curé qui survint, ni le chevalier du Halga n'y comprirent rien. L'abbé Grimont et le vieux marin prirent part aux liqueurs du dessert. Dès que Mariotte, aidée par Gasselin et par la femme de chambre de la vicomtesse, eut ôté le couvert, il y eut un cri d'enthousiasme pour se livrer à la mouche. La joie régnait dans la maison. Tous croyaient Calyste libre et le voyaient marié dans peu de temps à la petite Charlotte. Calyste restait silencieux : pour la première fois de sa vie, il établissait des comparaisons entre la vicomtesse, sa fille et les deux femmes élégantes, spirituelles, pleines de goût, qui, pendant ce moment, devaient bien se moquer de deux provinciales, à s'en rapporter au premier regard qu'elles avaient échangé. Fanny, qui connaissait le secret de Calyste, observait la tristesse de son fils sur qui les coquetteries de Charlotte ou les attaques de la vicomtesse avaient peu de prise. Évidemment son cher enfant s'ennuyait; le corps était dans cette salle où jadis il se serait amusé des plaisanteries de la mouche, mais l'esprit se promenait aux Touches. Comment l'envoyer chez Camille? se demandait la mère qui sympathisait avec son fils, qui aimait et s'ennuyait avec lui. Sa tendresse émue lui donna de l'esprit.

— Tu meurs d'envie d'aller aux Touches la voir, dit Fanny à l'oreille de Calyste.

L'enfant répondit par un sourire et par une rougeur qui firent tressaillir cette adorable mère jusque dans les derniers replis de son cœur.

— Madame, dit-elle à la vicomtesse, vous serez bien mal demain dans la voiture du messager, et forcée de partir de bonne heure; ne vaudrait-il pas mieux que vous prissiez la voiture de mademoiselle des Touches? Va, Calyste, dit-elle en regardant son fils, arranger cette affaire aux Touches, mais reviens-nous promptement.

— Il ne me faut pas dix minutes, s'écria Calyste, qui embrassa follement sa mère sur le perron, où elle le suivit.

Calyste courut avec la légèreté d'un faon, et se trouva dans le péristyle des Touches quand Camille et Béatrix sortaient du grand salon après leur dîner. Il eut l'esprit d'offrir le bras à Félicité.

— Vous avez abandonné pour nous la vicomtesse et sa fille, dit-elle en lui pressant le bras, nous sommes à même de reconnaître l'étendue de ce sacrifice.

— Charlotte de Kergarouët est-elle parente du vieil amiral de Kergarouët dont la veuve a épousé Charles de Vandenesse? demanda madame de Rochegude à Camille.

— Sa petite-nièce, répondit Camille.

— C'est une charmante jeune personne, dit Béatrix en se posant dans un fauteuil gothique, ce sera bien l'affaire de monsieur du Guénic.

— Ce mariage ne se fera jamais, dit vivement Camille.

Abattu par l'air froid et calme de la marquise, qui montrait la petite Bretonne comme la seule créature qui pût s'appareiller avec lui, Calyste resta sans voix ni esprit.

— Et pourquoi, Camille? dit madame de Rochegude.

— Ma chère, reprit Camille en voyant le désespoir de Calyste, je n'ai pas conseillé à Conti de se marier, et je crois avoir été charmante pour lui, vous n'êtes pas généreuse.

Béatrix regarda son amie avec une surprise mêlée de soupçons indéfinissables. Calyste comprit à peu près le dévouement de Camille en voyant se mêler à ses joues cette faible rougeur qui chez elle annonce ses émotions les plus violentes, il vint assez gauchement auprès d'elle, lui prit la main et la baisa. Camille se mit négligemment au piano, comme une femme sûre de la loyauté de son amie et de l'amour de l'adorateur qu'elle s'attribuait, en leur tournant le dos et les laissant presque seuls. Elle improvisa des variations sur quelques thèmes choisis à son insu par son esprit, car ils furent d'une mélancolie excessive. La marquise paraissait écouter, mais elle observait Calyste, qui, trop jeune et trop naïf pour jouer le rôle que lui donnait Camille, était en extase devant la véritable idole. Après une heure, pendant laquelle mademoiselle des Touches se laissa naturellement aller à sa jalousie, Béatrix se retira chez elle.

Camille fit aussitôt passer Calyste dans sa chambre, afin de ne pas être écoutée, car les femmes ont un admirable instinct de défiance.

— Mon enfant, lui dit-elle, ayez l'air de m'aimer, ou vous êtes perdu. Vous êtes un enfant, vous ne connaissez rien aux femmes, vous ne savez qu'aimer. Aimer et se faire aimer sont deux choses bien différentes. Vous allez tomber en d'horribles souffrances! Je vous veux heureux. Si vous contrariez non pas l'orgueil, mais l'entêtement de Béatrix, elle est capable de s'envoler à quelques lieues de Paris, auprès de Conti. Que deviendrez-vous alors?

— Je l'aimerai, répondit Calyste.

— Vous ne la verrez plus?

— Oh si! dit-il.

— Et comment?

— Je la suivrai.

— Mais tu es aussi pauvre que Job, mon enfant.

— Mon père, Gasselin et moi, nous avons été en Vendée avec cent cinquante francs pendant trois mois, marchant jour et nuit.

— Calyste, dit mademoiselle des Touches, écoutez-moi bien. Je vois que vous avez trop de candeur pour feindre, je ne veux pas corrompre un aussi beau naturel que le vôtre, je prendrai tout sur moi. Vous serez aimé de Béatrix.

— Est-ce possible! dit-il en joignant les mains.

— Oui, répondit Camille, mais il faut vaincre chez elle les engagements qu'elle a pris avec elle-même. Je mentirai pour vous, seulement ne dérangez rien dans l'œuvre assez ardue que je vais entreprendre. La marquise possède une finesse aristocratique, elle est spirituellement défiante, jamais chasseur ne rencontrera de proie plus difficile à prendre; ainsi, mon pauvre garçon, le chasseur doit écouter son chien. Me promettez-vous une obéissance aveugle? Je serai votre Fox, dit-elle en se donnant le nom du meilleur lévrier de Calyste.

— Oui, répondit le jeune homme, que dois-je faire?

— Très-peu de chose, reprit Camille. Vous viendrez ici tous les jours à midi. Je serai, comme une maîtresse impatiente, à celle des croisées du corridor d'où l'on aperçoit le chemin de Guérande, pour vous voir arriver. Je me sauverai dans ma chambre afin de n'être pas vue et de ne pas vous donner la mesure d'une passion qui vous est à charge; mais vous m'apercevrez quelquefois et me ferez un signe avec votre mouchoir. Vous aurez dans la cour et en montant l'escalier un petit air assez ennuyé. Ça ne te coûtera pas de dissimulation, mon enfant? dit-elle en se jetant la tête sur son sein, n'est-ce pas? Tu n'iras pas vite, tu regarderas par la fenêtre de l'escalier qui donne sur le jardin en y cherchant Béatrix. Quand elle y sera, elle s'y promènera, sois tranquille; si elle t'aperçoit, tu te précipiteras très-lentement dans le petit salon et de là dans ma chambre. Si tu me vois à la croisée espionnant tes trahisons, tu te rejetteras vivement en arrière pour que je ne te surprenne pas mendiant un regard de Béatrix. Une fois dans ma chambre, tu seras mon prisonnier, nous y resterons ensemble jusqu'à quatre heures. Vous emploierez ce temps à lire, et moi à fumer; vous vous ennuierez bien de ne pas la voir, mais je vous trouverai des livres attachants. Vous n'avez rien lu de George Sand; j'enverrai cette nuit un de mes gens acheter ses œuvres à Nantes, et celles de quelques autres auteurs que vous ne connaissez pas. Je sortirai la première, et vous ne quitterez votre livre, vous ne viendrez dans mon petit salon qu'au moment où vous y entendrez Béatrix causant avec moi. Toutes les fois que vous verrez un livre de musique ouvert sur le piano, vous me demanderez à rester à dîner. Je vous permets d'être avec moi grossier si vous le pouvez; tout ira bien.

— Je sais, Camille, que vous avez pour moi la plus rare des affections, et qui me fait regretter d'avoir vu Béatrix, dit-il avec une charmante bonne foi; mais qu'espérez-vous?

— En huit jours Béatrix sera folle de vous.

— Mon Dieu, serait ce possible! dit-il en tombant à genoux et joignant les mains devant Camille attendrie, heureuse de lui donner une joie à ses propres dépens.

— Ecoutez-moi bien, dit-elle. Si vous avez avec la marquise, non une conversation suivie, mais si vous échangez seulement quelques mots, enfin si vous la laissez vous interroger, si vous manquez au rôle muet que je vous donne, et qui certes est facile à jouer, sachez-le bien, dit-elle d'un ton grave, vous la perdrez à jamais.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, Camille, s'écria Calyste en la regardant avec une adorable naïveté.

— Si tu comprenais, tu ne serais plus l'enfant sublime, le noble et beau Calyste, répondit-elle en lui prenant la main et en la lui baisant.

Calyste fit alors ce qu'il n'avait jamais fait, il prit Camille par la taille et la baisa au cou mignonnement, sans amour, mais avec tendresse et comme il embrassait sa mère. Mademoiselle des Touches ne put retenir un torrent de larmes.

— Allez-vous-en, mon enfant, et dites à votre vicomtesse que ma voiture est à ses ordres.

Calyste voulut rester, mais il fut contraint d'obéir au geste impératif et impérieux de Camille. Il revint tout joyeux : il était sûr d'être aimé sous huit jours par la belle Rochegude. Les joueurs de mouche retrouvèrent en lui le Calyste perdu depuis deux mois. Charlotte s'attribua le mérite de ce changement, mademoiselle de Pen-Hoël fut char-

mante d'agaceries avec Calyste, l'abbé Grimont cherchait à lire dans les yeux de la baronne la raison du calme qu'il y voyait. Le chevalier du Halga se frottait les mains. Les deux vieilles filles avaient la vivacité de deux lézards. La vicomtesse devait cent sous de mouches accumulées. La cupidité de Zéphyrine était si vivement intéressée qu'elle regretta de ne pas voir les cartes, et décocha quelques paroles vives à sa belle-sœur, à qui le bonheur de Calyste causait des distractions, et qui par moments l'interrogeait sans pouvoir rien comprendre à ses réponses. La partie dura jusqu'à onze heures. Il y eut deux défections : le baron et le chevalier s'endormirent dans leurs fauteuils respectifs.

Mariotte avait fait des galettes de blé noir ; la baronne alla chercher sa boîte à thé. L'illustre maison du Guénic servit avant le départ des Kergarouët et de mademoiselle de Pen-Hoël une collation composée de beurre frais, de fruits, de crème, et pour laquelle apparut la théière d'argent et les porcelaines d'Angleterre envoyées à la baronne par une de ses tantes. Cette apparence de splendeur moderne dans cette vieille salle, la grâce exquise de la baronne, élevée, en bonne Irlandaise, à faire servir le thé, cette grande affaire des Anglaises, avait je ne sais quoi de charmant. Le luxe le plus effréné n'aurait pas obtenu l'effet simple, modeste et noble que produisait ce sentiment d'hospitalité joyeuse.

Quand il n'y eut plus dans cette salle que la baronne et son fils, elle regarda Calyste d'un air curieux.

— Que t'est-il arrivé ce soir aux Touches? lui dit-elle.

Calyste raconta l'espoir que Camille lui avait mis au cœur et ses bizarres instructions.

— La pauvre femme! s'écria l'Irlandaise en joignant les mains et plaignant pour la première fois mademoiselle des Touches.

Quelques moments après le départ de Calyste, Béatrix, qui l'avait entendu partir des Touches, revint chez son amie, qu'elle trouva les yeux humides, à demi renversée sur un sofa.

— Qu'as-tu, Félicité? lui demanda la marquise.

— J'ai quarante ans et j'aime! ma chère, dit avec un horrible accent de rage mademoiselle des Touches, dont les yeux devinrent secs et brillants. Si tu savais, Béatrix, quelles larmes je verse sur les jours perdus de ma jeunesse ! Être aimée par pitié! savoir qu'on ne doit son bonheur qu'à des travaux pénibles, à des finesses de chatte, à des piéges tendus à l'innocence et aux vertus d'un enfant, n'est-ce pas infâme? Heureusement on trouve alors une espèce d'absolution dans l'infini de la passion, dans l'énergie du bonheur, dans la certitude d'être à jamais au-dessus de toutes les femmes en gravant son souvenir dans un jeune cœur par des plaisirs ineffaçables, par un dévouement insensé. Oui, s'il me le demandait, je me jetterais dans la mer sur un seul de ses signes. Par moments, je me surprends à souhaiter qu'il le veuille, ce serait une offrande et non un suicide. Ah! Béatrix, tu m'as donné une rude tâche en venant ici ! Je sais qu'il est difficile de l'emporter sur toi ; mais tu aimes Conti, tu es noble et généreuse, et tu ne me tromperas pas, tu m'aideras au contraire à conserver mon Calyste. Je m'attendais à l'impression que tu fais sur lui, mais je n'ai pas commis la faute de paraître jalouse, ce serait attiser le mal. Au contraire, je t'ai annoncée en te peignant avec de si vives couleurs que tu ne pusses jamais réaliser le portrait, et par malheur tu es embellie !

Cette violente élégie, où le vrai se mêlait à la tromperie, abusa complétement madame de Rochegude. Claude Vignon avait dit à Conti les motifs de son départ; Béatrix en fut naturellement instruite, elle déployait donc de la générosité en marquant de la froideur à Calyste ; mais en ce moment il s'éleva dans son âme ce mouvement de joie qui frétille au fond du cœur de toutes les femmes quand elles se savent aimées. L'amour qu'elles inspirent à un homme comporte des éloges sans hypocrisie, et qu'il est difficile de ne pas savourer. Elle s'assit auprès de son amie et lui fit de petites cajoleries.

— Tu n'as pas un cheveu blanc, lui dit-elle, tu n'as pas une ride, tes tempes sont encore fraîches, tandis que je connais plus d'une femme de trente ans chargée de cacher les siennes. Tiens, ma chère, dit-elle en soulevant ses boucles, vois ce que m'a coûté mon voyage d'Italie !

La marquise montra l'imperceptible flétrissure qui fatiguait là le grain de sa peau si tendre. Elle releva ses manchettes et fit voir une pareille flétrissure à ses poignets, où la transparence du tissu déjà froissé laissait voir le réseau de ses vaisseaux grossis.

— N'est-ce pas, comme l'a dit un écrivain à la piste de nos misères, les deux endroits qui ne mentent point chez nous? dit-elle. Il faut avoir bien souffert pour reconnaître la vérité de sa cruelle observation. Heureusement la plupart des hommes n'y connaissent rien et ne lisent pas.

— Ta lettre m'a tout dit, répondit Camille, le bonheur ignore la fatuité, tu t'y vantais trop d'être heureuse. La vérité, surtout en amour, est sourde, muette et aveugle, reprit Camille. Aussi, te sachant bien des raisons d'abandonner Conti, redoutai-je ton séjour ici. Ma chère, Calyste est un ange, il est aussi bon qu'il est beau ; le pauvre innocent ne résisterait pas à un seul de tes regards, il t'admire trop

pour ne pas t'aimer à un seul encouragement; ton dédain me le conservera. Je te l'avoue avec la lâcheté de la passion vraie : me l'arracher, ce serait me tuer. ADOLPHE ne nous a dit que les douleurs d'Adolphe, mais celles de la femme?... il ne les a pas assez observées pour nous les peindre, et quelle femme oserait les révéler! Elles déshonoreraient notre sexe, elles en humilieraient les vertus, elles en étendraient les vices! Ah! si je les mesure par mes craintes, ces souffrances ressemblent à celles de l'enfer. Moi, dans ce cas, mon thème est fait.

— Et qu'as-tu décidé? demanda Béatrix avec une vivacité qui fit tressaillir Camille.

Là les deux amies se regardèrent avec l'attention de deux inquisiteurs d'État vénitiens, par un coup d'œil rapide où leurs âmes se heurtèrent et firent feu comme deux cailloux. La marquise baissa les yeux.

—Après l'homme, il n'y a plus que Dieu, répondit gravement la femme célèbre. Dieu, c'est l'inconnu. Je m'y jetterai comme dans un abîme. Calyste vient de me jurer qu'il ne t'admirait que comme on admire un tableau; mais tu es à vingt-huit ans dans toute la magnificence de la beauté! La lutte vient donc de commencer entre lui et moi par un mensonge. Je sais heureusement comment m'y prendre pour me défendre.

— Comment feras-tu?

— Là est mon secret, ma chère; laisse-moi les bénéfices de mon âge. Si Claude Vignon m'a brutalement jetée dans l'abîme, moi, qui m'étais élevée jusque dans un lieu que je croyais inaccessible, je cueillerai du moins toutes les fleurs pâles, étiolées, mais délicieuses qui croissent au fond des précipices.

La marquise fut pétrie comme une cire par mademoiselle des Touches, qui goûtait un sauvage plaisir à l'envelopper de ses ruses. Camille renvoya son amie piquée de curiosité, flottant entre la jalousie et sa générosité, mais certainement occupée du beau Calyste.

—Elle sera ravie de me tromper, se dit Camille en lui donnant le baiser du bonsoir.

Puis quand elle fut seule, l'auteur fit place à la femme, elle fondit en larmes; elle chargea de tabac lessivé dans l'opium la cheminée de son houka et passa la plus grande partie de la nuit à fumer, engourdissant ainsi les douleurs de son amour et voyant à travers les nuages de fumée la délicieuse tête de Calyste.

—Quel beau livre à écrire que celui dans lequel je raconterais mes douleurs! se dit-elle, mais il est fait; Sapho vivait avant moi, Sapho était jeune. Belle et touchante héroïne, vraiment, qu'une femme de quarante ans! Fume ton houka, ma pauvre Camille, tu n'as pas même la ressource de faire une poésie de ton malheur; il est au comble!

Elle ne se coucha qu'au jour, en entremêlant ainsi de larmes, d'accents de rage et de résolutions sublimes la longue méditation où parfois elle étudia les mystères de la religion catholique, ce à quoi, dans sa vie d'artiste insoucieuse et d'écrivain incrédule, elle n'avait jamais songé.

Le lendemain Calyste, à qui sa mère avait dit de suivre exactement les conseils de Camille, vint à midi, monta mystérieusement dans la chambre de mademoiselle des Touches, où il trouva des livres. Félicité resta dans un fauteuil à une fenêtre, occupée à fumer, en contemplant tour à tour le sauvage pays, les marais, la mer et Calyste, avec qui elle échangea quelques paroles sur Béatrix. Il y eut un moment où, voyant la marquise se promenant dans le jardin, elle alla détacher, en se faisant voir de son amie, les embrasses des rideaux et les étala pour intercepter le jour, en laissant passer néanmoins une bande de lumière qui rayonnait sur le livre de Calyste.

—Aujourd'hui, mon enfant, je te prierai de rester à dîner, dit-elle en lui mettant ses cheveux en désordre, et tu me refuseras en regardant la marquise : tu n'auras pas de peine à lui faire comprendre combien tu regrettes de ne pas rester.

Vers quatre heures, Camille sortit et alla jouer l'atroce comédie de son faux bonheur auprès de la marquise, qu'elle amena dans son salon. Calyste sortit de la chambre, il comprit en ce moment la honte de sa position. Le regard qu'il jeta sur Béatrix et attendu par Félicité fut encore plus expressif qu'elle ne le croyait. Béatrix avait fait une charmante toilette.

— Comme vous vous êtes coquettement mise, ma mignonne! dit Camille quand Calyste fut parti.

Ce manége dura six jours, et il fut accompagné, sans que Calyste le sût, des conversations les plus habiles de Camille avec son amie. Il y eut entre ces deux femmes un duel sans trêve où elles firent assaut de ruses, de feintes, de fausses générosités, d'aveux mensongers, de confidences astucieuses; où l'une cachait, où l'autre mettait à nu son amour, et où cependant le fer aigu, rougi des traîtresses paroles de Camille, atteignait au fond du cœur de son amie et y piquait quelques-uns de ces mauvais sentiments que les femmes honnêtes répriment avec tant de peine. Béatrix avait fini par s'offenser des défiances que manifestait Camille, elle les trouvait peu honorables et pour l'une et pour l'autre, elle était enchantée de savoir à ce grand écrivain les petitesses de son sexe, elle voulut avoir le plaisir de lui montrer où cessait sa supériorité et comment elle pouvait être humiliée.

—Ma chère, que vas-tu lui dire aujourd'hui?

demanda-t-elle en regardant méchamment son amie au moment où l'amant prétendu demandait à rester. Lundi nous avions à causer ensemble, mardi le dîner ne valait rien, mercredi tu ne voulais pas t'attirer la colère de la baronne, jeudi tu t'allais promener avec moi, hier tu lui as dit adieu quand il ouvrait la bouche, eh bien! je veux qu'il reste aujourd'hui, ce pauvre garçon.

— Déjà! ma petite, dit avec une mordante ironie Camille à Béatrix.

La marquise rougit.

Restez, monsieur du Guénic, dit mademoiselle des Touches à Calyste en prenant des airs de reine et de femme piquée.

Béatrix devint froide et dure; elle fut cassante, épigrammatique, et maltraita Calyste, que sa prétendue maîtresse envoya jouer la mouche avec mademoiselle de Kergarouët.

— Elle n'est pas dangereuse, dit en souriant Béatrix.

Les jeunes gens amoureux sont comme les affamés, les préparatifs du cuisinier ne les rassasient pas, et ils pensent trop au dénoûment pour comprendre les moyens. Calyste, en revenant des Touches à Guérande, avait l'âme pleine de Béatrix, il ignorait la profonde habileté féminine que déployait Félicité pour, en termes consacrés, avancer ses affaires. Pendant cette semaine, la marquise n'avait écrit qu'une lettre à Conti. Toute la vie de Calyste était concentrée dans l'instant si court pendant lequel il voyait la marquise. Cette goutte d'eau, loin d'étancher sa soif, ne faisait que la redoubler. Ce mot magique : — Tu seras aimé! dit par Camille et approuvé par sa mère, était le talisman à l'aide duquel il contenait la fougue de sa passion. Il dévorait le temps, il ne dormait plus, il trompait l'insomnie en lisant, et il apportait chaque soir des charretées de livres, selon l'expression de Mariotte. Sa tante maudissait mademoiselle des Touches; mais la baronne, qui plusieurs fois était montée chez son fils en y apercevant de la lumière, avait le secret de ces veillées. Quoiqu'elle fût restée aux timidités de la jeune fille ignorante, et que pour elle l'amour eût tenu ses livres fermés, Fanny s'élevait par sa tendresse maternelle jusqu'à certaines idées, mais la plupart des abîmes de ce sentiment étaient obscurs et couverts de nuages; elle s'effrayait donc beaucoup de l'état dans lequel elle voyait son fils, elle s'épouvantait du désir unique, incompris qui le dévorait. Calyste n'avait plus qu'une pensée, il semblait toujours voir Béatrix devant lui. Le soir, pendant la partie, ses distractions ressemblaient au sommeil de son père. En le trouvant si différent de ce qu'il était quand il croyait aimer Camille, la baronne reconnaissait avec une sorte de terreur les symptômes qui signalent le véritable amour, inconnu dans ce vieux manoir. Une irritabilité fébrile, une absorption constante rendaient Calyste hébété. Souvent il restait des heures entières à regarder une figure de la tapisserie. Elle lui avait conseillé le matin de ne plus aller aux Touches et de laisser ces deux femmes.

— Ne plus aller aux Touches! s'était écrié Calyste.

— Vas-y; ne te fâche pas, mon bien-aimé, répondit-elle en l'embrassant sur ces yeux qui lui avaient lancé des flammes.

Dans ces circonstances, Calyste faillit perdre le fruit des savantes manœuvres de Camille par la furie bretonne de son amour, dont il ne fut plus le maître. Il se jura, malgré ses promesses à Félicité, de voir Béatrix et de lui parler. Il voulait lire dans ses yeux, y noyer son regard, examiner les légers détails de sa toilette, en aspirer les parfums, écouter la musique de sa voix, suivre l'élégante décomposition de ses mouvements, embrasser par un coup d'œil cette taille, enfin la contempler, comme un grand général étudie le champ où se livrera quelque bataille décisive; il le voulait comme veulent les amants; il était en proie à un désir qui lui fermait les oreilles, qui lui obscurcissait l'intelligence, qui le jetait dans un état maladif où il ne reconnaissait plus ni obstacles ni distances, où il ne sentait même plus son corps. Il imagina alors d'aller aux Touches avant l'heure convenue, espérant y rencontrer Béatrix dans le jardin. Il avait su qu'elle s'y promenait le matin en attendant le déjeuner.

Mademoiselle des Touches et la marquise avaient été voir pendant la matinée les marais salants et le bassin bordé de sable fin où la mer pénètre et qui ressemble à un lac au milieu des dunes; elles étaient revenues au logis et devisaient en tournant dans les petites allées jaunes du boulingrin.

— Si ce paysage vous intéresse, lui dit Camille, il faut aller avec Calyste faire le tour du Croisic. Il y a là des roches admirables, des cascades de granit, de petites baies ornées de cuves naturelles, des choses surprenantes de caprices, et puis la mer avec ses milliers de fragments de marbre, un monde d'amusements. Vous verrez des femmes faisant du bois, c'est-à-dire collant des bouses de vaches le long des murs pour les dessécher et les entasser comme les mottes à Paris. Puis l'hiver on se chauffe de ce bois-là.

— Vous risquez donc Calyste! dit en riant la marquise et d'un ton qui prouvait que, la veille, Camille en boudant Béatrix l'avait contrainte à s'occuper de Calyste.

— Ah! ma chère, quand vous connaîtrez l'âme angélique d'un pareil enfant, vous me compren-

drez. Chez lui, la beauté n'est rien, il faut pénétrer dans ce cœur pur, dans cette naïveté surprise à chaque pas fait dans le royaume de l'amour. Quelle foi! quelle candeur! quelle grâce! Les anciens avaient raison dans le culte qu'ils rendaient à la sainte beauté. Je ne sais quel voyageur nous a dit que les chevaux en liberté prennent le plus beau d'entre eux pour chef. La beauté, ma chère, est le génie des choses, elle est l'enseigne que la nature a mise à ses créations les plus parfaites, elle est le plus vrai des symboles, comme elle est le plus grand des hasards. A-t-on jamais figuré les anges difformes? ne réunissent-ils pas la grâce à la force? Qui nous a fait rester des heures entières devant certains tableaux en Italie, où le génie a cherché pendant des années à réaliser un de ces hasards de la nature? Allons, la main sur la conscience, n'était-ce pas l'idéal de la beauté que nous unissions aux grandeurs morales? Eh bien! Calyste est un de ces rêves réalisés, il a le courage du lion qui demeure tranquille sans soupçonner sa royauté. Quand il se sent à l'aise, il est spirituel, et j'aime sa timidité de jeune fille. Mon âme se repose dans son cœur de toutes les corruptions, de toutes les idées de la science, de la littérature, du monde, de la politique, de tous ces inutiles accessoires sous lesquels nous étouffons de bonne heure. Je suis ce que je n'ai jamais été, enfant! Je suis sûre de lui, mais j'aime à faire la jalouse, il en est heureux. D'ailleurs cela fait partie de mon secret.

Béatrix marchait pensive et silencieuse. Camille endurait un martyre inexprimable et lançait sur elle des regards obliques qui ressemblaient à des flammes.

— Ah! ma chère, tu es heureuse, toi! dit Béatrix en appuyant sa main sur le bras de Camille en femme fatiguée de quelque résistance secrète.

— Oui, bien heureuse! répondit avec une sauvage amertume la pauvre Félicité.

Les deux femmes tombèrent sur un banc épuisées toutes deux. Jamais aucune créature de son sexe ne fut soumise à de plus véritables séductions et à un plus pénétrant machiavélisme que ne l'était la marquise depuis une semaine.

— Mais moi! moi, voir les infidélités de Conti, les dévorer...

— Toi! Et pourquoi ne le quittes-tu pas? dit Camille en apercevant l'heure favorable où elle pouvait frapper un coup décisif.

— Le puis-je?

— Oh! pauvre enfant!

Toutes deux regardèrent un groupe d'arbres d'un air hébété.

— Je vais aller hâter le déjeuner, dit Camille, cette course m'a donné de l'appétit.

— Notre conversation m'a ôté le mien, dit Béatrix.

Béatrix, en toilette du matin, se dessinait comme une forme blanche sur les masses vertes du feuillage. Calyste, qui s'était coulé par le salon dans le jardin, prit une allée où il chemina lentement, sûr de rencontrer Béatrix, qu'il avait vue. La marquise tressaillit en l'apercevant.

— Eh quoi, madame, vous ai-je déplu hier? dit Calyste après quelques phrases banales échangées.

— Mais vous ne me plaisez ni ne me déplaisez, dit-elle d'un ton doux.

Le ton, l'air, la grâce admirable de la marquise encourageaient Calyste.

— Je vous suis indifférent, dit-il avec une voix troublée par les larmes qui lui vinrent aux yeux.

— Ne devons-nous pas être indifférents l'un à l'autre? répondit la marquise. Nous avons l'un et l'autre un attachement vrai...

— Hé! dit vivement Calyste, j'aimais Camille, mais je ne l'aime plus.

— Et que faites-vous donc tous les jours pendant la matinée? dit-elle avec un sourire assez perfide. Je ne suppose pas que, malgré sa passion pour le tabac, Camille vous préfère un cigare, et que, malgré votre admiration pour les femmes auteurs, vous passiez quatre heures à lire des romans.

— Vous le savez, dit ingénument le naïf Breton, dont la figure était illuminée par le bonheur de voir son idole.

Calyste! cria violemment Camille en apparaissant, le prenant par le bras et l'entraînant à quelques pas. Est-ce là ce que vous m'aviez promis?...

La marquise put entendre ce reproche de mademoiselle des Touches, qui disparut en grondant et emmenant Calyste. Elle demeura stupéfaite de l'aveu de Calyste, sans y rien comprendre. Madame de Rochegude n'était pas aussi forte que Claude Vignon. La vérité du rôle horrible et sublime joué par Camille est une de ces infâmes grandeurs que les femmes n'admettent qu'à la dernière extrémité. Là se brisent leurs cœurs, là cessent leurs sentiments de femmes, là commence pour elles une abnégation qui les plonge dans l'enfer et les mène au ciel.

XXII

CORRESPONDANCE.

Pendant le déjeuner, auquel Calyste fut convié, la marquise, dont les sentiments étaient nobles et

fiers, avait déjà fait un retour sur elle-même, en étouffant les germes d'amour qui croissaient dans son cœur. Elle fut non pas froide et dure pour Calyste, mais d'une douceur indifférente qui le navra. Félicité mit sur le tapis la proposition d'aller le surlendemain faire une excursion dans le paysage original compris entre les Touches, le Croisic et le bourg de Batz. Elle pria Calyste d'employer la journée du lendemain à se procurer une barque et des matelots en cas de promenade sur mer. Elle se chargeait des vivres, des chevaux et de tout ce qu'il fallait avoir à sa disposition pour ôter toute fatigue à cette partie de plaisir. Béatrix brisa net en disant qu'elle ne s'exposerait pas à courir ainsi le pays. La figure de Calyste, qui peignait une vive joie, se couvrit soudain d'un voile.

— Et que craignez-vous, ma chère? dit Camille.

— Ma position est trop délicate pour que je compromette, non pas ma réputation, mais mon bonheur, dit-elle avec emphase en regardant le jeune Breton. Vous connaissez la jalousie de Conti; s'il savait...

— Et qui le lui dira?

— Ne reviendra-t-il pas me chercher?

Ce mot fit pâlir Calyste. Malgré les instances de Félicité, malgré celles du jeune Breton, madame de Rochegude fut inflexible, et montra ce que Camille appelait son entêtement. Calyste, malgré les espérances que lui donna Félicité, quitta les Touches en proie à un de ces chagrins d'amoureux dont la violence arrive à la folie. Revenu à l'hôtel du Guénic, il ne sortit de sa chambre que pour dîner, et y remonta quelque temps après. A dix heures, sa mère inquiète vint le voir, et le trouva griffonnant, au milieu d'une grande quantité de papiers biffés et déchirés. Il écrivait à Béatrix, il se défiait de Camille. L'air qu'avait eu la marquise pendant leur entrevue au jardin, l'avait singulièrement encouragé. Jamais première lettre d'amour n'a été, comme on pourrait le croire, un jet brûlant de l'âme. Chez tous les jeunes gens que n'a pas atteints la corruption, une pareille lettre est accompagnée de bouillonnements trop abondants, trop multipliés, pour ne pas être l'élixir de plusieurs lettres essayées, rejetées, recomposées. Voici celle à laquelle s'arrêta Calyste et qu'il lut à sa pauvre mère étonnée. Pour elle, cette vieille maison était comme en feu, l'amour de son fils y flambait comme la lumière d'un incendie.

CALYSTE A BÉATRIX.

« Madame, je vous aimais quand vous n'étiez pour moi qu'un rêve; jugez quelle force a prise mon amour en vous apercevant. Le rêve a été surpassé par la réalité. Mon chagrin est de n'avoir rien à vous dire que vous ne sachiez en vous disant combien vous êtes belle; mais peut-être vos beautés n'ont-elles jamais éveillé chez personne autant de sentiments qu'elles en excitent en moi. Vous êtes belle de plus d'une façon, et je vous ai tant étudiée en pensant à vous jour et nuit, que j'ai pénétré les mystères de votre personne, les secrets de votre cœur et vos délicatesses méconnues. Avez-vous jamais été comprise, adorée comme vous méritez de l'être? Sachez-le donc! Il n'y a pas un de vos traits qui ne soit interprété dans mon cœur : votre fierté répond à la mienne, la noblesse de vos regards, la grâce de votre maintien, la distinction de vos mouvements, tout en vous est en harmonie avec des pensées, avec des vœux cachés au fond de votre âme, et c'est en les devinant que je me suis cru digne de vous. Si je n'étais pas devenu depuis quelques jours un autre vous-même, vous parlerais-je de moi? Me lire, ce sera de l'égoïsme, il s'agit ici bien plus de vous que de Calyste. Pour vous écrire, Béatrix, j'ai fait taire mes vingt ans, j'ai entrepris sur moi, j'ai vieilli ma pensée, ou peut-être l'avez-vous vieillie par une semaine des plus horribles souffrances, d'ailleurs innocemment causées par vous. Ne me croyez pas un de ces amants vulgaires desquels vous vous êtes moquée avec tant de raison. Le beau mérite d'aimer une jeune, une belle, une spirituelle, une noble femme! Hélas! je ne pense même pas à vous mériter. Que suis-je pour vous? Un enfant attiré par l'éclat de la beauté, par les grandeurs morales comme un insecte par la lumière. Vous ne pouvez pas faire autrement que de marcher sur les fleurs de mon âme, tout mon bonheur sera de vous les voir fouler aux pieds. Un dévouement absolu, la foi sans bornes, un amour insensé, toutes ces richesses d'un cœur aimant et vrai, ne sont rien; elles servent à aimer et ne font pas qu'on soit aimé. Par moments, je ne comprends pas qu'un fanatisme aussi ardent n'échauffe pas l'idole, et quand je rencontre votre œil sévère et froid je me sens glacé. C'est votre dédain qui agit et non mon adoration. Pourquoi? Vous ne sauriez me haïr autant que je vous aime, et le sentiment le plus faible ne peut l'emporter sur le plus fort. J'aimais Félicité de toutes les puissances de mon cœur; je l'ai oubliée en un jour, en un moment, en vous voyant. Elle était l'erreur, vous êtes la vérité. Vous avez, sans le savoir, détruit mon bonheur, et vous ne me devez rien en échange. J'aimais Camille sans espoir et vous ne me donnez aucune espérance, rien n'est changé que la divinité. J'étais idolâtre; je suis chrétien, voilà tout; seulement vous m'avez appris qu'aimer est le premier de tous les bonheurs; être aimé ne vient qu'après. Selon Camille, ce n'était pas aimer que d'aimer pour

quelques jours : l'amour qui ne s'accroît pas de jour en jour est une passion misérable ; pour s'accroître, il doit ne pas voir sa fin ; elle apercevait le coucher de notre soleil. A votre aspect, j'ai compris ces discours que je combattais de toute ma jeunesse, de toute la fougue de mes désirs, avec l'austérité despotique de mes vingt ans. Cette grande et sublime Camille mêlait alors ses larmes aux miennes. Je puis donc vous aimer sur la terre et dans les cieux, comme on aime Dieu. Si vous m'aimiez, vous n'auriez pas à m'opposer les raisons par lesquelles Camille terrassait mes efforts. Nous sommes jeunes tous deux, nous pouvons voler des mêmes ailes, sous le même ciel, sans craindre l'orage que redoutait cet aigle. Mais que vous dis-je là? Je suis emporté bien loin au delà de la modestie de mes vœux! Vous ne croirez plus à la soumission, à la patience, à la muette adoration que je viens vous prier de ne pas blesser inutilement. Je sais, Béatrix, que vous ne pouvez m'aimer sans perdre de votre propre estime; aussi ne vous demandé-je aucun retour. Camille disait naguère qu'il y avait une fatalité innée dans les noms, à propos du sien. Cette fatalité, je l'ai pressentie pour moi dans le vôtre quand, sur la jetée de Guérande, il a frappé mes yeux au bord de l'Océan. Vous passerez dans ma vie comme Béatrix a passé dans la vie de Dante. Mon cœur servira de piédestal à quelque statue blanche, vindicative, jalouse et oppressive. Il vous est défendu de m'aimer; vous souffririez mille morts, vous seriez trahie, humiliée, malheureuse : il est en vous un orgueil de démon qui vous lie à la colonne que vous avez embrassée; vous y périrez en secouant le temple, comme fit Samson.

« Ces choses, je ne les ai pas devinées, mon amour est trop aveugle; mais Camille me les a dites. Ici, ce n'est pas mon esprit qui vous parle, c'est le sien; moi je n'ai plus d'esprit dès qu'il s'agit de vous, il s'élève de mon cœur des bouillons de sang qui obscurcissent de leurs vagues mon intelligence, qui m'ôtent mes forces, qui paralysent ma langue, qui brisent mes genoux et les font plier. Je ne puis que vous adorer, quoi que vous fassiez. Camille appelle votre résolution de l'entêtement, moi, je vous défends, et je la crois dictée par la vertu. Vous n'en êtes que plus belle à mes yeux. Je connais ma destinée : l'orgueil de la Bretagne est à la hauteur de la femme qui s'est fait une vertu du sien. Ainsi, chère Béatrix, soyez bonne et consolante pour moi. Quand les victimes étaient désignées, on les couronnait de fleurs; vous me devez les bouquets de la pitié, les mélodies du sacrifice. Ne suis-je pas la preuve de votre grandeur? et ne vous élèverez-vous pas de la hauteur de mon amour dédaigné, malgré sa sincérité, malgré son ardeur immortelle. Demandez à Camille comment je me suis conduit depuis le jour où elle m'a dit qu'elle aimait Claude Vignon Je suis resté muet, j'ai souffert en silence. Eh bien! pour vous, je trouverai plus de force encore, si vous ne me désespérez pas, si vous appréciez mon héroïsme. Une seule louange de vous me ferait supporter les douleurs du martyre. Si vous persistez dans ce froid silence, dans ce mortel dédain, vous donneriez à penser que je suis à craindre. Ah! soyez avec moi tout ce que vous êtes, charmante, gaie, spirituelle, aimante. Parlez de Gennaro comme Camille me parlait de Claude. Je n'ai pas d'autre génie que celui de l'amour, je n'ai rien qui me rende redoutable, et je serai devant vous comme si je ne vous aimais pas. Rejetterez-vous la prière d'un amour si humble? d'un pauvre enfant qui demande pour toute grâce à sa lumière de l'éclairer, à son soleil de le réchauffer? Celui que vous aimez vous verra toujours; le pauvre Calyste a peu de jours pour lui, vous en serez bientôt quitte. Ainsi, je viendrai demain aux Touches, n'est-ce pas? vous ne refuserez pas mon bras pour aller visiter les bords du Croisic et le bourg de Batz. Si vous ne veniez pas, ce serait une réponse, et Calyste l'entendrait. »

Il y avait encore quatre autres pages d'une écriture fine et serrée où Calyste expliquait la terrible menace que ce dernier mot contenait, en racontant sa jeunesse et sa vie; mais il y procédait par phrases exclamatives; il y avait beaucoup de ces points prodigués par la littérature moderne dans les passages dangereux, comme des planches offertes à l'imagination du lecteur pour lui faire franchir les abîmes. Cette peinture naïve serait une répétition dans le récit; si elle ne toucha pas madame de Rochegude, elle intéresserait médiocrement les amateurs d'émotions fortes, elle fit pleurer la mère qui dit à son fils :

— Tu n'as donc pas été heureux?

Ce terrible poëme de sentiments tombés comme un orage dans le cœur de Calyste et qui devait aller en tourbillonnant dans une autre âme, effraya la baronne : elle lisait une lettre d'amour pour la première fois de sa vie. Calyste était debout dans un terrible embarras, il ne savait comment remettre sa lettre. Le chevalier du Halga se trouvait encore dans la salle où se jouaient les dernières *remises* d'une mouche animée. Charlotte de Kergarouët, au désespoir de l'indifférence de Calyste, essayait de plaire aux grands parents pour assurer par eux son mariage. Calyste suivit sa mère et reparut dans la salle en gardant dans sa poche sa lettre qui lui brûlait le cœur : il s'agitait, il allait et venait comme un papillon entré par mégarde dans une chambre. Enfin la mère et le fils attirèrent le chevalier du Halga dans la grande salle, d'où ils renvoyèrent le

petit domestique de mademoiselle de Pen-Hoël et Mariotte.

— Qu'ont-ils à demander au chevalier? dit la vieille Zéphyrine à la vieille Pen-Hoël.

— Calyste me fait l'effet d'être fou! répondit-elle. Il n'a pas plus d'égards pour Charlotte que si c'était une paludière.

La baronne avait très-bien imaginé que, vers l'an 1780, le chevalier du Halga devait avoir navigué dans les parages de la galanterie, et elle avait dit à Calyste de le consulter.

— Quel est le meilleur moyen de faire parvenir secrètement une lettre à sa maîtresse? dit Calyste à l'oreille du chevalier.

— On met la lettre dans la main de sa femme de chambre en l'accompagnant de quelques louis, car tôt ou tard une femme de chambre est dans le secret, et il vaut mieux l'y mettre tout d'abord, répondit le chevalier, dont la figure laissa échapper un sourire; mais il vaut mieux la remettre soi-même.

— Des louis! s'était écriée la baronne.

Calyste rentra, prit son chapeau, puis il courut aux Touches, et y produisit comme une apparition dans le petit salon où il entendait les voix de Béatrix et de Camille. Toutes les deux étaient sur le divan et paraissaient être en parfaite intelligence. Calyste, avec cette soudaineté d'esprit que donne l'amour, se jeta très-étourdiment sur le divan à côté de la marquise en lui prenant la main et y mettant sa lettre, sans que Félicité, quelque attentive qu'elle fût, pût s'en apercevoir. Le cœur de Calyste fut chatouillé par une émotion aiguë et douce tout à la fois en se sentant la main pressée par celle de Béatrix, qui, sans interrompre sa phrase ni paraître décontenancée, prenait la lettre en la roulant.

— Vous vous jetez sur les femmes comme si c'étaient des divans, dit-elle en riant.

— Il n'en est cependant pas à la doctrine des Turcs, répliqua Félicité. Calyste se leva, prit la main de Camille et la lui baisa, puis il alla au piano, en fit résonner follement toutes les notes d'un coup en passant le doigt dessus. Cette vivacité de joie occupa Camille qui lui dit de venir lui parler.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle à l'oreille.

— Rien, répondit-il.

— Il y a quelque chose entre eux, se dit mademoiselle des Touches.

La marquise fut impénétrable, et Camille essaya de faire causer Calyste en espérant qu'il se trahirait, mais l'enfant prétexta l'inquiétude où serait sa mère, et quitta les Touches à onze heures, non sans avoir essuyé le feu d'un regard perçant de Camille, à qui cette phrase était dite pour la première fois.

Après les agitations d'une nuit pleine de Béatrix et avoir pendant la matinée été vingt fois dans Guérande au-devant de la réponse qui ne venait pas, la femme de chambre de la marquise entra dans l'hôtel du Guénic et remit à Calyste cette réponse qu'il alla lire au fond du jardin sous la tonnelle.

BÉATRIX A CALYSTE.

« Vous êtes un noble enfant, mais vous êtes un enfant. Vous vous devez à Camille, qui vous adore. Vous ne trouveriez en moi ni les perfections qui la distinguent ni le bonheur qu'elle vous prodigue. Quoi que vous puissiez penser, elle est jeune et je suis vieille; elle a le cœur plein de trésors et le mien est vide; elle a pour vous un dévouement que vous n'appréciez pas assez; elle est sans égoïsme, elle ne vit qu'en vous, et moi je serais remplie de doute, je vous entraînerais dans une vie ennuyée, sans noblesse, une vie gâtée par ma faute. Camille est libre, elle va et vient comme elle veut; moi je suis esclave de bien des manières. Enfin vous oubliez que j'aime et que je suis aimée. La situation où je suis devrait me défendre de tout hommage. M'aimer ou me dire qu'on m'aime est, chez un homme, une insulte, car une nouvelle faute me mettrait au niveau des plus mauvaises créatures de mon sexe. Vous qui êtes jeune et plein de délicatesse, comment m'obligez-vous à vous dire ces choses, qui ne sortent du cœur qu'en le déchirant? J'ai préféré l'éclat d'un malheur irréparable à la honte d'une constante tromperie, ma propre perte à celle de la probité; mais aux yeux de beaucoup de personnes à l'estime desquelles je tiens, je suis encore grande : en changeant, je tomberais de quelques degrés de plus; le monde est encore indulgent pour celles dont la constance couvre de son manteau l'irrégularité du bonheur. Je n'ai ni dédain ni colère, je vous réponds avec franchise et simplicité. Vous êtes jeune, vous ignorez le monde, vous êtes emporté par la fantaisie, et vous êtes incapable, comme tous les gens dont la vie est pure, de faire les réflexions que suggère le malheur. J'irai plus loin. Je serais la femme du monde la plus humiliée, et je cacherais d'épouvantables misères, je serais trahie, enfin je serais abandonnée, et, Dieu merci, rien de tout cela n'est possible, mais, par une vengeance du ciel, il en serait ainsi, personne au monde ne me verrait plus. Oui, je me sentirais le courage de tuer un homme qui me parlerait d'amour, si, dans la situation où je serais, un homme pouvait encore arriver à moi!

« Vous avez là le fond de ma pensée. Aussi peut-être ai-je à vous remercier de m'avoir écrit. Après votre lettre et ma réponse, je puis être à mon aise auprès de vous, aux Touches, comme je suis dans mon caractère et comme vous le demandez. Je ne vous parle pas du ridicule amer qui me poursuivrait

ıns le cas où mes yeux cesseraient d'exprimer les ntiments dont vous vous plaignez. Un second vol fait Camille serait une preuve d'impuissance à laquelle ne femme ne se résout pas deux fois. Quand je vous mcrais follement, fussé-je aveugle, si j'oubliais ut, je verrais toujours Camille! Son amour pour ous est une de ces barrières trop hautes pour être anchies par aucune puissance, même par les ailes un ange, il n'y a qu'un démon qui ne recule pas evant ces infâmes trahisons. Il y a là, mon enfant, n monde de raisons que les femmes nobles et décates se réservent et auxquelles vous n'entendez en, vous autres hommes. Enfin vous avez une ıère qui vous a montré ce que doit être une femme ans la vie, elle est pure et sans tache, elle remlit sa destinée noblement; ce que je sais d'elle a nouillé mes yeux de larmes, et du fond de mon œur, il s'est élevé des mouvements d'envie. J'auıis pu être ainsi! Calyste, ainsi doit être votre emme, et telle doit être sa vie. Je ne vous renverrai lus méchamment, comme j'ai fait, à cette petite harlotte qui vous ennuierait promptement; mais quelque divine jeune fille digne de vous. Si j'étais vous, je vous ferais manquer votre vie. Il y aurait hez vous manque de foi, de constance, ou vous uriez alors l'intention de me vouer toute votre xistence : je suis franche, je la prendrais, je vous mmènerais je ne sais où, loin du monde, je vous endrais fort malheureux; je suis jalouse, je vois les monstres dans une goutte d'eau, je suis au désspoir de misères dont beaucoup de femmes s'arangent; il est même des pensées inexorables qui viendraient de moi, non de vous, et qui me blesseaient à mort. Un homme qui n'est pas à la dixième nnée de bonheur aussi respectueux et aussi délicat que la veille du jour où il mendiait une faveur me emble un infâme et m'avilit à mes propres yeux; e ne crois pas aux Amadis et aux Cyrus de mes rêes, un amant est une fable, et je ne vois en vous que la fatuité d'un désir à qui sa fin est inconnue.

« Je n'ai pas quarante ans, je n'ai point l'expérience qui domine la fierté, je n'ai pas cet amour qui rend humble, enfin je suis une femme dont le caractère est encore trop jeune pour ne pas être détestable. Je ne puis répondre de mon humeur, et je sais que chez moi la grâce est tout extérieure. Peut-être n'ai-je pas assez souffert encore pour avoir les indulgentes manières et la tendresse acquise que nous devons à de cruelles tromperies. Le bonheur a son mpertinence, et je suis très-impertinente. Camille sera toujours pour vous une esclave dévouée, et moi je serais un tyran déraisonnable. D'ailleurs, Camille n'a-t-elle pas été mise auprès de vous par votre bon ange pour vous permettre d'atteindre au moment où vous commencerez la vie que vous êtes destiné à mener, et à laquelle vous ne devez pas faillir? Je la connais. Félicité! sa tendresse est inépuisable; elle n'a peut-être pas toutes les grâces de notre sexe, mais elle a cette force féconde, ce génie de la constance et cette intrépidité noble qui fait tout accepter. Elle vous mariera, tout en souffrant d'horribles douleurs; elle saura vous choisir une Béatrix libre, si c'est Béatrix qui répond à vos idées sur la femme et à vos rêves; elle vous aplanira toutes les difficultés de votre avenir. La vente d'un demi-arpent de terre à Paris dégagera vos propriétés en Bretagne; elle fera de vous son héritier; elle a déjà fait de vous un fils d'adoption. Ne trahissez donc pas un amour infini. L'admiration que vous inspire la pauvre Béatrix est une de ces peccadilles pour lesquelles les femmes de l'âge de Camille sont pleines d'indulgence. Quand elles sont sûres d'être aimées, elles pardonnent à la constance une infidélité, c'est même chez elles un de leurs plus vifs plaisirs que de triompher de la jeunesse de leurs rivales. Camille est au-dessus des autres femmes, ceci ne s'adresse point à elle, je ne le dis que pour rassurer votre conscience. Camille, que j'ai bien étudiée, est à mes yeux une des plus grandes figures de notre temps. Elle est spirituelle et noble, elle est généreuse et simple. J'ai vu le fond de son cœur, il y a de sûrs trésors, c'est pour elle que Dante a fait sa belle strophe qui finit par *Senza brama sicura richezza*. Je lui disais tout à l'heure qu'elle me paraissait démontrer l'une des vérités les moins observées dans le monde, c'est la difficulté d'appareiller les choses sublimes et qui explique bien des malheurs. Ce malheur, mon cher enfant, elle vous l'évitera; Camille vous trouvera, dût-elle en mourir, une créature avec laquelle vous puissiez être heureux en ménage. Je vous tends une main amie, et compte non pas sur votre cœur, mais sur votre esprit pour nous trouver maintenant ensemble comme un frère et une sœur, et terminer là notre correspondance qui, des Touches à Guérande, est chose au moins bizarre.

« BÉATRIX DE CASTÉRAN. »

Émue au dernier point par les détails et par la marche des amours de son fils avec la belle Rochegude, la baronne ne put rester dans la salle où elle faisait sa tapisserie en regardant Calyste à chaque point; elle quitta son fauteuil et vint auprès de lui d'une manière à la fois humble et hardie; la mère eut en ce moment la grâce d'une courtisane qui veut obtenir une concession.

— Eh bien? dit-elle en tremblant, mais sans positivement demander la lettre.

Calyste lui montra le papier et le lui lut. Ces

deux belles âmes, si simples, si naïves, ne virent dans cette astucieuse et perfide réponse aucune des malices et des piéges qu'y avait mis la marquise.

— C'est une noble et grande femme! dit la baronne dont les yeux étaient humides. Je prierai Dieu pour elle. Je ne croyais pas qu'une mère pût abandonner son mari, son enfant, et conserver tant de vertus! Elle est digne de pardon.

— N'ai-je pas raison de l'adorer? dit Calyste.

— Mais où cet amour te mènera-t-il? s'écria la baronne. Ah! mon enfant! combien les femmes sont dangereuses, les mauvaises sont moins à craindre. Épouse Charlotte de Kergaronët, dégage les deux tiers des terres de ta famille. En vendant quelques fermes, mademoiselle de Pen-Hoël obtiendra ce grand résultat, et cette bonne fille s'occupera de faire valoir tes biens, tu peux laisser à tes enfants un beau nom, une belle fortune...

— Oublier Béatrix, dit Calyste d'une voix sourde et les yeux fixés en terre.

Il laissa la baronne et remonta chez lui pour répondre à la marquise.

Madame du Guénic avait la lettre de madame de Rochegude gravée dans le cœur; elle voulut savoir à quoi s'en tenir sur les espérances de Calyste. Vers cette heure, le chevalier du Halga promenait sa chienne sur le mail : la baronne, sûre de l'y trouver, mit un chapeau, son châle et sortit. Voir la baronne du Guénic dans Guérande ailleurs qu'à l'église ou dans les deux jolis chemins affectionnés pour la promenade les jours de fête, quand elle y accompagnait son mari et mademoiselle de Pen-Hoël, était un événement si remarquable, que dans toute la ville, deux heures après, chacun s'abordait en se disant : — Madame du Guénic est sortie aujourd'hui, l'avez-vous vue? Aussi bientôt cette nouvelle arriva-t-elle aux oreilles de mademoiselle de Pen-Hoël, qui dit à sa nièce : — Il se passe quelque chose de bien extraordinaire chez les du Guénic.

— Calyste est amoureux fou de la belle marquise de Rochegude, dit Charlotte, je devrais quitter Guérande et retourner à Nantes.

En ce moment le chevalier du Halga, surpris d'être abordé par la baronne, avait détaché la laisse de Thisbé, reconnaissant l'impossibilité de se partager.

— Chevalier, dit la baronne, vous avez pratiqué la galanterie?

Le chevalier du Halga se redressa par un mouvement passablement fat. Madame du Guénic, sans rien dire de son fils ni de la marquise, expliqua la lettre d'amour en demandant quel pouvait être le sens d'une pareille réponse. Le chevalier tenait le nez au vent et se caressait le menton, il écoutait, il faisait de petites grimaces, enfin il regarda fixement la baronne et lui dit : Quand les chevaux de race doivent franchir des barrières, ils viennent les reconnaître et les flairer. Calyste sera le plus heureux coquin du monde.

— Chut! dit la baronne.

— Je suis muet. Autrefois, je n'avais que cela pour moi, dit le vieux chevalier. Le temps est beau, le vent est nord-est. Tudieu! comme *la Belle-Poule* vous pinçait ce vent-là, le jour... Mais, dit-il en s'interrompant, mes oreilles sonnent, et je sens des douleurs dans les fausses côtes, le temps changera. Vous savez que le combat de *la Belle-Poule* a été si célèbre que les femmes ont porté des bonnets à la Belle-Poule. Madame de Kergarouët est venue la première à l'Opéra avec cette coiffure. Vous êtes coiffée en conquête, lui ai-je dit, et le mot fut répété dans toutes les loges.

La baronne écouta complaisamment le vieillard, qui, fidèle aux lois de la galanterie, reconduisit la baronne jusqu'à sa ruelle en négligeant Thisbé. Le secret de la naissance de Thisbé échappa au chevalier. Thisbé était petite-fille de la délicieuse Thisbé, chienne de madame l'amirale de Kergarouët, première femme du comte de Kergarouët. Thisbé avait dix-huit ans.

La baronne monta lestement chez Calyste, légère de joie comme si elle aimait pour son compte. Calyste n'était pas chez lui, mais Fanny aperçut une lettre pliée sur la table, adressée à madame de Rochegude et non cachetée. Une invincible curiosité poussa cette mère inquiète à lire la réponse de son fils. Cette indiscrétion fut cruellement punie. Elle ressentit une horrible douleur en entrevoyant le précipice où l'amour faisait tomber Calyste.

CALYSTE A BÉATRIX.

«Et que m'importe la race des du Guénic par le temps où nous vivons, chère Béatrix? Mon nom est Béatrix, mon bonheur son bonheur, sa vie ma vie, et toute ma fortune est dans son cœur. Nos terres sont engagées depuis deux siècles, elles peuvent rester ainsi pendant deux autres siècles; nos fermiers les gardent, personne ne peut les prendre. Vous voir, vous aimer, voilà ma religion. Me marier! Cette idée m'a bouleversé le cœur. Y a-t-il deux Béatrix? Je ne me marierai qu'avec vous, j'attendrai, je suis jeune, vous serez toujours belle. Ma mère est une sainte, je ne dois pas la juger. Elle n'a pas aimé! Je sais maintenant combien elle a perdu, quels sacrifices elle a faits. Vous m'avez appris, Béatrix, à mieux aimer ma mère; elle est avec vous dans mon cœur; il n'y aura jamais qu'elle : voilà votre seule rivale. N'est-ce pas vous

lire que vous y régnez sans partage? Ainsi vos raisons n'ont aucune force sur mon esprit. Quant à Camille, elle vous dira, vous n'avez qu'un signe à me faire, elle-même que je ne l'aime pas; elle est la mère de mon intelligence, rien de moins, rien de plus. Dès que je vous ai vue, elle est devenue ma sœur, mon amie ou mon ami, tout ce qu'il vous plaira, mais nous n'avons pas d'autres droits que ceux de l'amitié l'un sur l'autre. Je l'ai prise pour une femme jusqu'à ce que je vous aie vue. Mais vous m'avez démontré que Camille est un garçon : elle nage, elle chasse, elle monte à cheval, elle fume, elle boit, elle écrit, elle analyse un cœur et un livre, elle n'a pas la moindre faiblesse, elle marche dans sa force, elle n'a ni vos mouvements déliés, ni votre pas qui ressemble au vol d'un oiseau, ni votre voix d'amour, ni vos regards fins, ni votre allure gracieuse, elle est Camille Maupin et pas autre chose; elle n'a rien de la femme et vous en avez toutes les choses que j'en aime; il m'a semblé dès le premier jour que je vous ai vue, que vous étiez à moi. Vous rirez de ce sentiment, mais il n'a fait que s'accroître, il me semblerait monstrueux que nous fussions séparés; vous êtes mon âme, ma vie, et je ne saurais vivre où vous ne seriez pas. Laissez-vous aimer! nous fuirons, nous nous en irons bien loin du monde, dans un pays où vous ne rencontrerez personne, et où vous pourrez n'avoir que moi et Dieu dans le cœur. Ma mère, qui vous aime, viendra quelque jour vivre auprès de nous. L'Irlande a des châteaux, et la famille de ma mère m'en prêtera bien un. Mon Dieu, partons! Une barque, des matelots, et nous y serions cependant sans que personne sache où nous aurions fui. Vous n'avez pas aimé, je le sens en relisant votre lettre, et j'y crois deviner que, s'il n'existait aucune des raisons dont vous parlez, vous m'aimeriez d'amour. Béatrix, le saint amour efface le passé. Peut-on penser à autre chose qu'à vous en vous voyant? Ah! je vous aime tant que je vous voudrais mille fois infâme afin de vous montrer la puissance de mon amour en vous adorant comme la plus sainte des créatures. Vous appelez mon amour une injure pour vous. Oh! Béatrix, tu ne le crois pas; l'amour d'un noble enfant, ne m'appelez-vous pas ainsi? honorerait une reine. Ainsi demain nous irons en amants le long des roches et de la mer, et vous marcherez sur les sables d'or de la vieille Bretagne pour me les consacrer de nouveau! Donnez-moi ce jour de bonheur, et cette aumône sera pour Calyste une éternelle richesse. »

La baronne laissa tomber la lettre sans l'achever, elle s'agenouilla sur une chaise et fit à Dieu une oraison mentale en lui demandant de conserver à son fils l'entendement; d'écarter de lui toute folie, toute erreur, et de le retirer de la voie où elle le voyait.

— Que fais-tu là, ma mère? dit Calyste.

— Je prie Dieu pour toi, dit-elle en lui montrant ses yeux pleins de larmes. Je viens de commettre la faute de lire cette lettre. Mon Calyste est fou!

— De la plus douce des folies, dit le jeune homme en embrassant sa mère.

— Je voudrais voir cette femme, mon enfant.

— Eh bien, maman, dit Calyste, nous nous embarquerons demain pour aller au Croisic : sois sur la jetée.

Il cacha sa lettre et partit pour les Touches. Ce qui, par-dessus toute chose, épouvantait la baronne, était de voir le sentiment arriver, par la force de son instinct, à la seconde vue d'une expérience consommée. Calyste venait d'écrire à Béatrix comme si le chevalier du Halga l'avait conseillé.

XXIII

UN DUEL ENTRE FEMMES.

Peut-être une des plus grandes jouissances que puissent éprouver les petits esprits ou les êtres inférieurs est-elle de jouer les grandes âmes et de les prendre à quelque piége. Béatrix savait être bien au-dessous de Camille Maupin. Cette infériorité n'existait pas seulement dans cet ensemble de choses morales appelé talent, mais encore dans les choses du cœur nommées passions. Au moment où Calyste arrivait aux Touches avec l'impétuosité d'un premier amour, porté sur les ailes de l'espérance, la marquise éprouvait une joie vive de se savoir aimée par cet adorable jeune homme. Elle n'allait pas jusqu'à vouloir être complice de ce sentiment; elle mettait son héroïsme à comprimer ce *capriccio*, disent les Italiens, et croyait alors égaler son amie; elle était heureuse d'avoir à lui faire un sacrifice; enfin, les vanités particulières à la femme française et qui constituent cette célèbre coquetterie d'où elle tire sa supériorité se trouvaient caressées et pleinement satisfaites chez elle : livrée à d'immenses séductions, elle y résistait. Ainsi sa noblesse et ses vertus lui chantaient à l'oreille un doux concert de louanges.

Ces deux femmes, en apparence indolentes, étaient à demi couchées sur le divan de ce petit salon plein d'harmonies, au milieu d'un monde de fleurs et la fenêtre ouverte, car le vent du nord avait cessé. Une dissolvante brise du sud pailletait

le lac d'eau salée que leurs yeux pouvaient voir, et le soleil faisait briller les sables. Leurs âmes étaient aussi profondément agitées que la nature était calme, mais non moins ardentes. Broyée dans les rouages de la machine qu'elle mettait en mouvement, Camille était forcée de veiller sur elle-même, à cause de la prodigieuse finesse de l'amicale ennemie qu'elle avait mise dans sa cage; mais pour ne pas donner son secret, elle se livrait à des contemplations intimes de la nature, elle trompait ses souffrances en cherchant un sens au mouvement des mondes, et trouvait Dieu dans le sublime désert du ciel. Une fois Dieu reconnu par l'incrédule, il se jette dans le catholicisme absolu qui, vu comme système, est complet. Camille avait montré le matin à la marquise un front encore baigné par les lueurs de ses recherches pendant une nuit passée à gémir. Calyste était toujours debout devant elle, comme une image céleste.

Ce beau jeune homme à qui elle se dévouait, elle le regardait comme un ange gardien. N'était-ce pas lui qui la guidait vers les hautes régions où cessent les souffrances? Cependant l'air triomphant de Béatrix inquiétait Camille. Une femme n'a pas sur une autre un pareil avantage sans le laisser deviner, tout en se défendant. Rien n'était plus bizarre que le combat moral et sourd de ces deux amies, se cachant l'une à l'autre un secret, et se croyant réciproquement créancières de tous les sacrifices faits par une grandeur inconnue. Calyste arriva tenant sa lettre entre sa main et son gant, prêt à la glisser dans la main de Béatrix. Camille, à qui le changement des manières de son amie n'avait pas échappé, parut ne pas l'examiner et l'examina dans une glace au moment où Calyste allait faire son entrée. Là se trouve un écueil pour toutes les femmes. Les plus spirituelles comme les plus sottes, les plus franches comme les plus astucieuses, ne sont plus maîtresses de leur secret; en ce moment il éclate aux yeux d'une autre femme. Trop de réserve ou trop d'abandon, un regard libre et lumineux, ou l'abaissement mystérieux des paupières, tout trahit alors le sentiment le plus difficile à cacher; car l'indifférence a quelque chose de si complétement froid qu'elle ne peut jamais être simulée. Les femmes ont le génie des nuances, elles en usent trop pour ne pas les connaître toutes, et dans ces occasions leurs yeux embrassent une rivale des pieds à la tête; elles devinent le plus léger mouvement d'un pied sous la robe, la plus imperceptible convulsion dans la taille, et savent la signification de ce qui, pour un homme, paraît insignifiant. Deux femmes en observation jouent une des plus admirables scènes de comédie qui se puissent voir.

— Calyste a commis quelque sottise! pensa Camille, remarquant chez l'un et l'autre l'air indéfinissable des gens qui s'entendent.

Il n'y avait plus ni roideur ni fausse indifférence chez la marquise; elle regardait Calyste comme une chose à elle. Calyste fut alors explicite; il rougit en vrai coupable, en homme heureux. Il venait arrêter les arrangements à prendre pour le lendemain.

— Vous venez donc décidément, ma chère? dit Camille.

— Oui, dit Béatrix.

— Comment le savez-vous? demanda mademoiselle des Touches à Calyste.

— Je venais le savoir, répondit-il à un regard que lui lança madame de Rochegude, qui ne voulait pas que son amie eût la moindre lumière sur la correspondance.

— Ils s'entendent déjà, dit Camille qui vit ce regard par la puissance circulaire de son œil. Tout est fini, je n'ai plus qu'à disparaître.

Sous le poids de cette pensée, elle eut un espèce de décomposition de visage qui fit frémir Béatrix.

— Qu'as-tu, ma chère? dit-elle.

— Rien. Vous dites donc, Calyste, que vous enverrez mes chevaux et les vôtres pour que nous puissions les trouver au delà du Croisic, et revenir à cheval par le bourg de Batz. Nous déjeunerons au Croisic, et dînerons aux Touches. Vous vous chargez des bateliers. Nous partirons à huit heures et demie du matin. Quels beaux spectacles! dit-elle. Vous verrez Cambremer, un homme qui fait pénitence sur un roc pour avoir tué volontairement son fils. Oh! vous êtes dans un pays primitif où les hommes n'éprouvent pas des sentiments ordinaires. Calyste vous dira cette histoire.

Elle alla dans sa chambre, elle étouffait. Calyste donna sa lettre et suivit Camille.

— Calyste, vous êtes aimé, je le crois, mais vous me cachez quelque chose.

— Aimé! dit-il en tombant sur un fauteuil.

Camille mit la tête à la porte : Béatrix avait disparu. Ce fait était bizarre. Une femme ne quitte pas une chambre où est celui qu'elle aime en ayant la certitude de le revoir, sans avoir à faire mieux. Mademoiselle des Touches dit : — Aurait-elle une lettre de Calyste? Mais elle le crut incapable de cette hardiesse.

— Si tu m'as désobéi, tout sera perdu par ta faute, lui dit-elle d'un air grave. Va-t'en préparer tes joies de demain.

Elle fit un geste auquel Calyste ne résista pas; il y a des douleurs muettes d'une éloquence despotique. En allant au Croisic voir les bateliers, en traversant les sables et les marais, Calyste eut des craintes : la phrase de Camille était augurale et

empreinte de quelque chose de fatal qui trahissait la seconde vue de la maternité. Quand il revint quatre heures après, fatigué, comptant dîner aux Touches, il trouva la femme de chambre de Camille en sentinelle sur la porte, l'attendant pour lui dire que sa maîtresse et la marquise ne pourraient pas le recevoir ce soir. Quand Calyste surpris voulut questionner la femme de chambre, elle ferma la porte et se sauva. Six heures sonnaient au clocher de Guérande. Calyste rentra chez lui, se fit faire à dîner et joua la mouche en proie à une sombre méditation. Ces alternatives de bonheur et de malheur, l'anéantissement de ses espérances succédant à la presque certitude d'être aimé, brisaient cette jeune âme qui s'envolait à pleines ailes vers le ciel et arrivait si haut que la chute devait être horrible.

— Qu'as-tu, mon Calyste? lui dit sa mère à l'oreille.

— Rien, répondit-il en montrant des yeux d'où la lumière de l'âme et le feu de l'amour s'étaient retirés.

Ce n'est pas l'espérance, mais le désespoir qui donne la mesure de nos ambitions. On se livre en secret aux beaux poëmes de l'espérance, tandis que la douleur se montre sans voile.

— Calyste, vous n'êtes pas gentil, dit Charlotte après avoir essayé vainement sur lui ces petites agaceries de provinciale qui dégénèrent toujours en taquinages.

— Je suis fatigué, dit-il en se levant et souhaitant le bonsoir à la compagnie.

— Calyste est bien changé, dit mademoiselle de Pen-Hoël.

— Nous n'avons pas de belles robes garnies de dentelles, nous n'agitons pas nos manches comme ça, nous ne nous posons pas ainsi, nous ne savons pas regarder de côté, tourner la tête, dit Charlotte en imitant et chargeant les airs, la pose et les regards de la marquise. Nous n'avons pas une voix qui part de la tête, ni cette petite toux intéressante *heu! heu!* qui semble être le soupir d'une ombre, nous avons le malheur d'avoir une santé robuste et d'aimer nos amis sans coquetterie; quand nous les regardons, nous n'avons pas l'air de les piquer d'un dard ou de les examiner par un coup d'œil hypocrite. Nous ne savons pas pencher la tête en saule pleureur et paraître aimable en la relevant ainsi!

Mademoiselle de Pen-Hoël ne put s'empêcher de rire en voyant les gestes de sa nièce; mais ni le chevalier ni le baron ne comprenaient cette satire de la province contre Paris.

— La marquise de Rochegude est cependant belle, dit la vieille fille.

— Mon ami, dit la baronne à son mari, je sais qu'elle va demain au Croisic; nous irons nous y promener; je voudrais bien la rencontrer.

Pendant que Calyste se creusait la tête afin de deviner ce qui pouvait lui avoir fait fermer la porte des Touches, il se passait entre les deux amies une petite scène qui devait influer sur les événements du lendemain.

La lettre de Calyste avait apporté dans le cœur de madame de Rochegude des émotions inconnues. Les femmes ne sont pas toujours l'objet d'un amour aussi jeune, aussi naïf, aussi sincère et absolu que l'était celui de cet enfant. Béatrix avait plus aimé qu'elle n'avait été aimée; elle avait été l'esclave, elle éprouvait un désir inexplicable d'être à son tour le tyran. Au milieu de sa joie, en lisant et relisant la lettre de Calyste, elle fut traversée par la pointe d'une idée cruelle. Que faisaient donc ensemble Calyste et Camille depuis le lendemain du départ de Claude Vignon? Si Calyste n'aimait pas Camille et que Camille le sût, à quoi donc employaient-ils leurs matinées? La mémoire de l'esprit rapprocha malicieusement de cette remarque les discours de Camille; il semblait qu'un diable souriant fît apparaître dans un miroir magique le portrait de cette héroïque fille avec certains gestes et certains regards qui achevèrent d'éclairer Béatrix. Au lieu de lui être égale, elle était écrasée par Félicité; loin de la jouer, elle était jouée par elle; elle n'était qu'un plaisir que Camille voulait donner à son enfant aimé d'un amour extraordinaire et sans vulgarité. Pour une femme comme Béatrix, cette découverte fut un coup de foudre. Elle repassa minutieusement l'histoire de cette semaine.

En un moment, le rôle de Camille et le sien se déroulèrent dans toute leur étendue; elle se trouva singulièrement ravalée. Dans son accès de haine jalouse, elle crut apercevoir chez Camille une intention de vengeance contre Conti. Tout le passé de ces deux ans agissait peut-être sur ces deux semaines. Une fois sur la pente des défiances, des suppositions et de la colère, Béatrix ne s'arrêta point: elle se promenait dans son appartement, poussée par d'impétueux mouvements d'âme, et s'asseyait tour à tour en essayant de prendre un parti; mais elle resta jusqu'à l'heure du dîner en proie à l'indécision et ne descendit que pour se mettre à table, sans s'être habillée. En voyant entrer sa rivale, Camille devina tout. Béatrix, sans toilette, avait un air froid et une taciturnité de physionomie qui, pour une observatrice de la force de Maupin, expliquaient l'hostilité d'un cœur aigri. Camille sortit et donna sur-le-champ l'ordre qui devait si fort étonner Calyste; elle pensa que si le naïf Breton arrivait avec son amour insensé au milieu de la querelle, il ne reverrait peut-être jamais Béatrix

en compromettant l'avenir par quelque sotte franchise, elle voulut être sans témoin pour ce duel. Camille connaissait la sécheresse de cette âme, les petitesses de ce grand orgueil, auquel elle avait si justement appliqué le mot d'entêtement. Le dîner fut sombre. Chacune de ces deux femmes avait trop d'esprit et de bon goût pour s'expliquer devant les domestiques ou se faire écouter par eux aux portes. Camille fut douce et bonne, elle se sentait si supérieure; la marquise fut dure et mordante, elle se savait jouée comme un enfant; mais il y eut pendant le dîner un combat de regards, de gestes, de demi-mots, auquel les gens ne devaient rien comprendre et qui annonçait un orage. Quand il fallut remonter, Camille offrit malicieusement son bras à Béatrix qui le refusa, feignit de ne pas voir le mouvement et s'élança seule dans l'escalier.

Quand le café fut servi, mademoiselle des Touches dit à son valet de chambre un : Laissez-nous! qui fut le signal du combat.

— Les romans que vous faites, ma chère, sont un peu plus dangereux que ceux que vous écrivez, dit la marquise.

— Ils ont cependant un grand avantage.

— Lequel?

— Ils sont inédits, mon ange.

— Celui dans lequel vous me mettez fera-t-il un livre?

— Je n'ai pas de vocation pour le langage des sphinx : vous en avez l'esprit et la beauté, mais ne me proposez pas d'énigmes; parlez clairement, ma chère Béatrix.

— Quand pour rendre les hommes heureux, les amuser, leur plaire et dissiper leurs ennuis, nous demandons au diable de nous aider...

— Les hommes nous le reprochent plus tard, dit Camille en quittant sa cigarette.

— Ils oublient l'amour qui nous emportait et qui justifiait tout, en attribuant nos excès à un esprit de licence; mais ils font leur métier d'hommes, ils sont ingrats et injustes, reprit Béatrix. Les femmes entre elles ont vis-à-vis d'eux une attitude fière, noble et, disons-le, vertueuse; on voit bien que vous avez quelque chose de l'homme, ma chère, vous vous conduisez comme eux, rien ne vous arrête, et si vous n'avez pas toute leur force vous avez leurs mœurs. Je n'ai pas lieu, ma chère, d'être contente de vous, et je suis trop franche pour le cacher. Personne ne me fera peut-être au cœur une blessure aussi profonde que celle dont je souffre. Si vous n'êtes pas toujours femme en amour, vous la redevenez en vengeance. Il fallait une femme de génie pour trouver l'endroit le plus sensible de nos délicatesses : je veux parler de Calyste et des *roueries*, ma chère (voilà le vrai mot), que vous avez employées contre moi. Jusqu'où, vous, Camille Maupin, êtes-vous descendue, et dans quelle intention?

— Toujours de plus en plus sphinx! dit Camille en souriant.

— Vous avez voulu que je me jetasse à la tête de Calyste; je suis encore trop jeune pour avoir de telles façons. Pour moi l'amour est l'amour avec ses atroces jalousies et ses volontés absolues. Je ne suis pas auteur, il m'est impossible de voir des idées dans des sentiments...

— Vous aimez sottement? dit Camille. Vous vous calomniez, ma chère, vous êtes assez froide pour rendre votre tête juge de votre cœur.

Cette épigramme fit rougir la marquise; elle lança sur Camille un regard plein de haine, un regard venimeux, et trouva sans les chercher les flèches les plus acérées de son carquois. Camille écouta froidement et en fumant des cigarettes cette tirade furieuse qui petillait d'injures si mordantes qu'il est impossible de la rapporter. Béatrix, irritée par le calme de son adversaire, chercha d'horribles personnalités dans l'âge auquel atteignait mademoiselle des Touches.

— Est-ce tout? dit Camille en poussant un nuage de fumée. Aimez-vous Calyste?

— Non, certes.

— Tant mieux, répondit Camille. Moi je l'aime, et beaucoup trop pour mon repos; peut-être a-t-il pour vous un caprice, vous êtes la plus délicieuse blonde du monde, et moi je suis noire comme une taupe; vous êtes svelte, élancée, et moi j'ai trop de dignité dans la taille; enfin vous êtes jeune! voilà le grand mot, et vous ne me l'avez pas épargné. Vous avez abusé de vos avantages de femme contre moi, ni plus ni moins qu'un petit journal abuse de la plaisanterie. J'ai tout fait pour empêcher ce qui arrive, dit-elle en levant les yeux au plafond. Quelque peu femme que je sois, je le suis encore assez, ma chère, pour qu'une rivale ait besoin de moi pour l'emporter sur moi...

La marquise fut atteinte au cœur par ce mot cruel, dit de la façon la plus innocente.

— Vous me prenez pour une femme bien niaise en croyant de moi ce que Calyste veut vous en faire croire. Je ne suis ni si grande ni si petite; je suis femme et très-femme. Quittez vos grands airs et donnez-moi la main, dit Camille en s'emparant de la main de Béatrix. Vous n'aimez pas Calyste; eh bien! soyez dure, froide et sévère avec lui demain, et il finira par se soumettre; mais il est breton, s'il persiste à vous faire la cour, vous irez dans une petite maison de campagne que je possède à six

ieues de Paris, où vous trouverez toutes les aises le la vie. Que Calyste me calomnie, eh mon Dieu! 'amour le plus pur ment dix fois par jour, ces impostures accusent sa force.

Il y eut dans la physionomie de Camille un air le superbe froideur qui rendit la marquise inquiète t craintive. Elle ne savait que répondre. Camille ui porta le dernier coup.

—Je suis plus confiante et moins aigre que vous, e ne vous suppose pas l'intention de couvrir par ine récrimination une attaque qui compromettrait na vie; vous me connaissez, je ne survivrai pas à a perte de Calyste, et je dois le perdre tôt ou tard. e ne comprends rien à ce que vous me dites de moi, ar je me suis assez franchement expliquée avec vous ès le début. Calyste m'aime, d'ailleurs, je le sais.

— Voilà ce qu'il répondait à une lettre où je ne ui parlais que de vous, dit Béatrix en tendant la ettre de Calyste.

Camille la prit et la lut, mais en la lisant ses eux s'emplirent de larmes, elle pleura comme leurent toutes les femmes dans leurs vives douleurs.

— Mon Dieu, dit-elle, il l'aime! Je mourrai donc ans avoir été ni comprise, ni aimée.

Elle resta quelques moments la tête appuyée sur 'épaule de Béatrix, car sa douleur était véritable, lle éprouvait dans ses entrailles le coup terrible u'y avait reçu la baronne du Guénic à la lecture e cette lettre.

— L'aimes-tu? dit-elle en se dressant et regarant Béatrix. As-tu pour lui cette adoration infinie ui triomphe de toutes les douleurs et qui survit au népris, à la trahison, à la certitude de n'être plus amais aimée? L'aimes-tu pour lui-même et pour e plaisir de l'aimer?

— Chère amie, dit la marquise attendrie, eh bien, ois tranquille, je partirai demain.

— Ne pars pas, il t'aime, je le vois! Et je l'aime ant que je serais au désespoir de le voir souffrant, nalheureux. J'avais formé bien des projets pour ui; mais s'il t'aime, tout est fini.

— Je l'aime, Camille, dit alors la marquise avec ine adorable naïveté, mais en rougissant.

— Tu l'aimes, et tu peux lui résister! s'écria Camille. Ah! tu ne l'aimes pas.

—Je ne saurais dire ce qu'il a éveillé en moi, mais ertes il m'a rendue vertueuse, dit Béatrix. Je rougis d'être ce que je suis. Pour lui, je voudrais être ure, belle, libre; et ne pouvant être à lui qu'à demi, e ne veux pas d'une destinée incomplète.

— Tête froide! dit Camille avec une sorte d'horreur, aimer et calculer!

— Tout ce que vous voudrez, mais je ne veux bas flétrir sa vie, être à son cou comme une pierre, et devenir un regret éternel. Si je ne puis être sa femme, je ne serai pas sa maîtresse. Il m'a, vous ne vous moquerez pas de moi? non! Eh bien son adorable amour m'a purifiée.

Camille jeta sur Béatrix le plus fauve, le plus farouche regard que jamais femme jalouse ait jeté sur sa rivale.

— Sur ce terrain, dit-elle, je croyais être seule. Béatrix, ce mot nous sépare à jamais, nous ne sommes plus amies. Nous commençons un combat horrible. Maintenant, je te le dis : tu succomberas ou tu fuiras...

Félicité se précipita dans sa chambre après avoir montré le visage d'une lionne en fureur à Béatrix stupéfaite.

— Viendrez-vous au Croisic demain? dit Camille en soulevant la portière.

— Certes! répondit orgueilleusement la marquise; je ne fuirai pas et je ne succomberai pas.

— Je joue cartes sur table, j'écrirai à Conti, répondit Camille.

Béatrix devint aussi blanche que la gaze de son écharpe.

— Chacune de nous joue sa vie, répondit Béatrix qui ne savait plus que résoudre.

Les violentes passions que cette scène avait soulevées entre ces deux femmes, se calmèrent pendant la nuit. Toutes deux se raisonnèrent et revinrent au sentiment des perfides temporisations qui séduisent la plupart des femmes, système excellent d'elles aux hommes, mauvais entre elles. Ce fut au milieu de cette dernière tempête que mademoiselle des Touches entendit la grande voix qui triomphe des plus intrépides. Béatrix, elle, écouta les conseils de la jurisprudence mondaine, elle eut peur du mépris de la société. La tromperie de Félicité, mêlée des accents de la plus atroce jalousie, eut donc un plein succès. La faute de Calyste fut réparée, mais une nouvelle indiscrétion pouvait le perdre à jamais.

XXIV

PROMENADE AU CROISIC.

On arrivait à la fin du mois d'août, le ciel était d'une pureté magnifique. A l'horizon, l'Océan avait, comme dans les mers méridionales, une teinte d'argent en fusion, et près du rivage papillotaient de petites vagues. Il y avait une espèce de fumée brillante produite par l'excès de la chaleur. Les rayons du soleil tombaient d'aplomb sur les sables et y pro-

duisaient une atmosphère au moins égale à celle des tropiques. Aussi le sel fleurissait-il en petits œillets blancs à la surface des mares. Les courageux paludiers, vêtus de blanc précisément pour résister à l'action du soleil, étaient dès le matin tous à leur poste, armés de leurs longs râteaux, appuyés sur les petits murs de boue qui séparent chaque propriété, regardant le travail de cette chimie naturelle à eux connue dès leur enfance. Quelques-uns avaient avec eux leurs petits gars et leurs femmes. Les dragons verts appelés douaniers fumaient leurs pipes tranquillement. Le baron et la baronne avaient pris le prétexte de venir voir comment allait la récolte de sel, et ils étaient sur la jetée admirant ce silencieux paysage où la mer faisait seul entendre le mugissement de ses vagues en temps égaux. La ceinture verte de la terre cultivée produisait un effet magique.

— Hé bien, mes amis, j'aurai vu l'Océan et les marais de Guérande encore une fois avant de mourir, dit le baron à des paludiers qui se groupèrent à l'entrée des marais pour le saluer.

— Est-ce que les du Guénic meurent! dit un paludier.

En ce moment, la caravane partie des Touches arriva dans le petit chemin. La marquise allait seule en avant, Calyste et Camille suivaient en se donnant le bras. A vingt pas en arrière venait Gasselin.

— Voilà ma mère et mon père, dit le jeune homme à Camille.

La marquise s'arrêta; madame du Guénic éprouva la plus violente répulsion en voyant Béatrix, qui cependant était merveilleusement mise : un chapeau d'Italie orné de bluets et à grands bords, ses cheveux crêpés dessous, une robe d'une étoffe écrue de couleur grisâtre, une ceinture bleue à longs bouts flottants, enfin un air de princesse déguisée en bergère.

— Elle n'a pas de cœur, se dit la baronne.

— Mademoiselle, dit Calyste à Camille, voici madame du Guénic et mon père. Puis il dit au baron et à la baronne : — Mademoiselle des Touches et madame la marquise de Rochegude, née de Castéran, mon père.

Le baron salua mademoiselle des Touches, qui fit un salut humble et plein de reconnaissance à la baronne.

— Celle-là, pensa Fanny, aime vraiment mon fils, elle semble me remercier d'avoir mis Calyste au monde.

— Vous venez voir, comme je le fais, si la récolte sera bonne, mais vous avez de meilleures raisons que moi d'être curieuse, dit le baron à Camille, car vous avez là du bien, mademoiselle.

— Mademoiselle est la plus riche de tous les propriétaires, dit un de ses paludiers, et que Dieu la conserve, elle est *bonne dame.*

Les deux compagnies se saluèrent et se quittèrent.

— On ne donnerait pas plus de trente ans à mademoiselle des Touches, dit le bonhomme à sa femme. Elle est bien belle. Et Calyste préfère cette haridelle de marquise parisienne à cette excellente fille de Bretagne?

— Hélas! oui, dit la baronne.

Une barque attendait au pied de la jetée, où l'embarquement se fit sans gaieté. La marquise était froide et digne. Camille avait grondé Calyste sur son manque de foi, en lui expliquant l'état dans lequel étaient ses affaires de cœur. Calyste, en proie à un désespoir morne, jetait sur Béatrix des regards où l'amour et la haine se combattaient. Il ne fut pas dit une parole pendant le court trajet de la jetée de Guérande à l'extrémité du port du Croisic, endroit où se charge le sel que des femmes apportent dans de grandes terrines placées sur leurs têtes, et qu'elles tiennent de façon à ressembler à des cariatides. Ces femmes vont pieds-nus, n'ont qu'une jupe assez courte, et beaucoup d'entre elles laissent insoucieusement voltiger les mouchoirs qui couvrent leurs bustes; plusieurs n'ont que leurs chemises. Le petit navire danois achevait sa cargaison. Le débarquement de ces deux belles personnes excita la curiosité; mais Camille s'élança vivement vers les rochers, en laissant Calyste et Béatrix ensemble. Gasselin mit entre son maître et lui une distance d'au moins deux cents pas.

Du côté de la mer, la presqu'île du Croisic est bordée de roches granitiques dont les formes sont si singulièrement capricieuses qu'elles ne peuvent être appréciées que par les voyageurs qui ont été mis à même d'établir des comparaisons entre ces grands spectacles de la nature sauvage. Peut-être les roches du Croisic ont-elles sur les choses de ce genre la supériorité accordée au chemin de la grande Chartreuse sur les autres vallées étroites. Ni les côtes de la Corse où le granit offre des récifs bien bizarres, ni celles de la Sardaigne où la nature s'est livrée à des effets grandioses et terribles, ni les roches basaltiques des mers du Nord n'ont un caractère aussi complet. La fantaisie s'est amusée à composer là d'interminables arabesques où les figures les plus bizarres s'enroulent et se déroulent. Toutes les formes y sont. L'imagination est peut-être fatiguée de cette immense galerie de monstruosités où, par les temps de fureur, la mer se glisse et a fini par polir toutes les aspérités. Vous rencontrez sous une voûte naturelle et d'une hardiesse imitée de loin par Brunelleschi une cuve polie comme une baignoire de marbre et sablée par un sable uni, fin, blanc, où l'on peut se baigner sans

rainte dans quatre pieds d'eau tiède. Vous allez dmirant de petites anses, fraîches, abritées par les portiques grossièrement taillés mais majestueux. ,es accidents sont innombrables, rien de ce que 'imagination la plus dévergondée pourrait inventer ou vouloir n'y manque. Il existe même, chose i rare sur les bords de l'Océan que peut-être est ce a seule exception, un endroit où il est venu un ;ros *buisson* de la plante qui a fait créer ce mot. Ce buis, la plus grande curiosité du Croisic où les irbres ne peuvent pas venir, se trouve à une lieue environ du port, à la pointe la plus avancée de la côte. Sur un des promontoires, formés par le granit, qui s'élèvent au-dessus de la mer à une hauteur où es vagues n'arrivent jamais, même dans les temps es plus furieux, et à l'exposition du midi, les caprices déluviens ont pratiqué une marge creuse d'environ quatre pieds de saillie. Dans cette fente, le hasard, peut-être l'homme, a mis assez de terre végétale pour qu'un buis ras et fourni, semé par les oiseaux, y ait poussé. La forme des racines indique au moins trois cents ans d'existence. Au-dessous la roche est cassée net. La commotion dont es traces sont écrites en caractères ineffaçables sur notre globe, a emporté les morceaux du granit je ne sais où. La mer arrive au pied de cette lame sans rencontrer de récifs ou d'écueils, elle a plus de cinq cents pieds de profondeur; mais à l'entour, des roches à fleur d'eau que les bouillonnements de 'écume indiquent fortement, décrivent comme un grand cirque. Il faut un peu de courage et de résolution pour aller jusqu'à la cime de ce petit Gibraltar dont la tête est presque ronde et d'où quelque coup de vent peut précipiter les curieux. Cette sentinelle gigantesque ressemble à ces lanternes de vieux châteaux d'où l'on pouvait prévoir les attaques en embrassant tout le pays : de là, se voient e clocher et les arides cultures du Croisic, les sables et les dunes qui menacent la terre cultivée et qui ont envahi le territoire du bourg de Batz. Quelques vieillards prétendent que, dans un temps fort reculé, il se trouvait un château fort en cet endroit. Les pêcheurs de sardines ont donné un nom à ce rocher qui se voit de loin en mer, mais il faut pardonner l'oubli de ce mot breton, aussi difficile à prononcer qu'à retenir.

Calyste menait Béatrix vers ce point d'où le coup d'œil est superbe et où les décorations du granit surpassent tous les étonnements qu'il a pu causer le long de la route sablonneuse qui côtoie la mer. Il est inutile d'expliquer pourquoi Camille s'était sauvée en avant. Comme une bête sauvage blessée, elle aimait la solitude ; elle se perdait dans les grottes, reparaissait sur les pics, chassait les crabes de leurs trous ou surprennait en flagrant délit leurs mœurs originales. Pour ne pas être gênée par ses habits de femme, elle avait mis des pantalons à manchettes brodées, une blouse courte et un chapeau de castor, et pour soutien elle avait une cravache. Elle était ainsi cent fois plus belle que Béatrix. Elle avait un petit châle de soie rouge de Chine croisé sur son buste comme on le met aux enfants. Pendant quelque temps, Béatrix et Calyste la virent voltigeant sur les cimes ou sur les abîmes comme un feu follet, essayant de donner le change à ses souffrances; mais elle arriva la première à la roche au buis et s'assit dans une des anfractuosités à l'ombre, occupée à méditer. Que pouvait faire une femme comme elle de sa vieillesse, après avoir bu la coupe de la gloire que tous les grands talents, trop avides pour détailler les stupides jouissances de l'amour-propre, vident d'une gorgée? Elle a depuis avoué que là l'une de ces réflexions suggérées par un rien, par un de ces accidents qui sont une sottise peut-être pour des gens vulgaires et qui présentent un abîme de réflexions aux grandes âmes, l'avait décidée à l'acte singulier par lequel elle devait en finir avec la vie sociale.

Elle tira de sa poche une petite boîte où elle avait mis, en cas de soif, des pastilles à la fraise; elle en prit plusieurs, les savoura, mais tout en les savourant, elle ne put s'empêcher de remarquer que les fraises elles-mêmes n'existaient plus, et revivaient cependant dans leurs qualités. Elle conclut de là qu'il en pouvait être ainsi de nous. La mer lui offrait alors une image de l'infini. Nul grand esprit ne peut se tirer de l'infini, en admettant l'immortalité de l'âme, sans conclure à quelque avenir religieux. Cette idée la poursuivit quand elle respira son flacon d'eau de Portugal. Son manége pour faire tomber Béatrix en partage à Calyste lui parut alors bien mesquin : elle sentit mourir la femme en elle, et se dégager la noble et angélique créature voilée jusqu'alors par la chair. Son immense esprit, son savoir, ses connaissances, ses fausses amours l'avaient conduite face à face, avec quoi? qui le lui eût dit! avec la mère féconde. la consolatrice des affligés, l'Église romaine, si douce aux repentirs, si poétique avec les poëtes, si naïve avec les enfants, si profonde et si mystérieuse pour les esprits inquiets et sauvages, qu'ils peuvent toujours y creuser en satisfaisant leurs insatiables curiosités. Elle jeta les yeux sur les détours que Calyste lui avait fait faire, et les comparait aux chemins tortueux des rochers. Calyste était toujours à ses yeux le beau messager du ciel, un divin conducteur! Elle étouffa l'amour par l'amour.

Après avoir marché pendant quelque temps en silence, Calyste ne put s'empêcher, sur une exclamation de Béatrix relative à la beauté de l'Océan

qui diffère beaucoup de la Méditerranée, de comparer, comme pureté, comme étendue, comme agitation, comme profondeur, comme éternité, cette mer à son amour.

— Elle est bornée par un rocher, dit en riant Béatrix.

— Quand vous me parlez ainsi, répondit-il en lui lançant un regard divin, je vous vois, je vous entends et puis avoir la patience des anges; mais quand je suis seul, vous auriez pitié de moi si vous pouviez me voir, et ma mère pleure de mon chagrin.

— Écoutez, Calyste, il faut en finir, dit la marquise en regagnant le chemin sablé. Peut-être avons-nous atteint le seul lieu propice à dire ces choses, car jamais de ma vie je n'ai vu la nature plus en harmonie avec mes pensées. J'ai vu l'Italie, où tout parle d'émotions amoureuses, j'ai vu la Suisse, où tout est frais et exprime un vrai bonheur, un bonheur laborieux, où la verdure, les eaux tranquilles, les lignes les plus riantes sont opprimées par les Alpes couronnées de neige, mais je n'ai rien vu qui peigne mieux l'ardente aridité de ma vie que cette petite plaine desséchée par les vents de mer, corrodée par les vapeurs marines, où lutte une triste agriculture en face de l'immense Océan, en face des bouquets de la Bretagne d'où s'élèvent les tours de votre Guérande. Eh bien ! Calyste, voilà Béatrix. Je vous aime, mais je ne serai jamais à vous d'aucune manière; vous ne savez pas à quel point je suis dure pour moi-même. Non, vous ne verrez pas votre idole, si je suis une idole amoindrie, elle ne tombera pas de la hauteur où vous la mettez. J'ai maintenant en horreur une passion que désavouent le monde et la religion, je ne veux plus être humiliée ni cacher mon bonheur : je reste attachée où je suis, et j'y mourrai...

— Et si vous étiez abandonnée? dit Calyste.

— Eh bien ! j'irai mendier ma grâce, je m'humilierai devant l'homme que j'ai offensé, mais je ne courrai jamais le risque de me jeter dans un bonheur que je sais devoir finir.

— Finir ! s'écria Calyste.

La marquise interrompit le dithyrambe auquel allait se livrer son amant en répétant : — Fini ! d'un ton qui lui imposa silence.

Cette contradiction émut chez le jeune homme une de ces muettes fureurs internes que connaissent seuls ceux qui ont aimé sans espoir. Béatrix et lui firent environ trois cents pas dans un profond silence, ne regardant plus ni la mer, ni les roches, ni les champs désolés du Croisic.

— Je vous rendrais si heureuse ! dit Calyste.

— Tous les hommes commencent par nous promettre le bonheur, et ils nous lèguent l'infamie, l'abandon, le dégoût. Je n'ai rien à reprocher à celui à qui je dois être fidèle; il ne m'a rien promis, je suis allée à lui, mais le seul moyen qui me reste d'amoindrir ma faute est de la rendre éternelle.

— Dites, madame, que vous ne m'aimez pas; car moi qui vous aime, je sais moi-même que l'amour ne discute pas, il ne voit que lui-même, il n'est pas un sacrifice que je ne fasse. Ordonnez? je ferai l'impossible. Celui qui jadis a méprisé sa maîtresse pour avoir jeté son gant entre les lions en lui recommandant d'aller le reprendre, il n'aimait pas! il méconnaissait votre droit de nous éprouver pour être sûres de notre amour et ne rendre les armes qu'à des grandeurs surhumaines. Je vous sacrifierais ma famille, mon nom, mes fiertés.

— Assez ; je le crois, dit-elle d'une voix émue; mais j'ai fait assez de fautes, ne me tentez pas.

Ils étaient en ce moment au pied de la roche au buis, et Calyste éprouva les plus enivrantes félicités à soutenir la marquise en gravissant ce rocher où elle voulut aller jusqu'à la cime. Ce fut pour ce pauvre enfant comme une extrême faveur de serrer cette taille, de sentir cette femme un peu tremblante : elle avait besoin de lui ! Ce plaisir inespéré lui tourna la tête : il ne vit plus rien, et il saisit Béatrix par la ceinture.

— Eh bien ! dit-elle d'un air imposant.

— Ne serez-vous jamais à moi? lui demanda-t-il d'une voix étouffée par un orage de sang.

— Jamais, mon ami, répondit-elle. Je ne puis être pour vous que Béatrix, un rêve! N'est-ce pas une douce chose? nous n'aurons ni amertume, ni chagrin, ni repentir!

— Et vous retournerez à Conti?

— Il le faut bien.

— Tu ne seras donc jamais à personne? dit Calyste en poussant la marquise avec une violence frénétique et la jetant dans la mer. Il resta là pour écouter sa chute et se précipiter après elle; mais il n'entendit qu'une clameur sourde, l'éclat d'une déchirure d'étoffe et le bruit grave d'un corps tombant sur la terre au-dessous de lui.

Au lieu de tomber la tête en bas, Béatrix avait chaviré; elle était renversée dans le buis; mais elle aurait roulé néanmoins au fond de la mer si sa robe ne s'était accrochée à une pointe, et n'avait en se déchirant amorti le poids du corps sur le buisson.

Mademoiselle des Touches, qui vit cette scène, ne put crier, son saisissement fut tel qu'elle ne put que faire signe à Gasselin d'accourir. Calyste se pencha par une sorte de curiosité féroce, il vit la situation de Béatrix et frémit : elle paraissait prier, elle croyait mourir, elle sentait le buis céder. Avec l'habileté soudaine que donne l'amour et l'agilité surnaturelle que la jeunesse trouve dans le danger, il se laissa couler de neuf pieds de hauteur, en se tenant à

quelques aspérités, et put atteindre la marge du rocher et relever à temps la marquise en la prenant dans ses bras, au risque de tomber tous les deux à la mer. Quand il tint Béatrix, elle était sans connaissance.

— Ouvrez les yeux, pardonnez-moi, disait Calyste, ou nous mourrons ensemble.

— Mourir! dit-elle en ouvrant les yeux et dénouant ses lèvres pâles.

Calyste salua ce mot par un baiser. En ce moment, les souliers ferrés de Gasselin se firent entendre au-dessus de leurs têtes: il était suivi de Camille, avec laquelle il examinait les moyens de sauver les deux amants.

— Il n'en est qu'un seul, mademoiselle, dit Gasselin; je vais m'y couler, ils remonteront sur mes épaules et vous leur donnerez la main.

— Et toi? dit Camille.

Le domestique parut surpris d'être compté pour quelque chose.

— Il vaut mieux aller chercher une échelle au Croisic, dit Camille.

— Elle est malicieuse tout de même, dit Gasselin en descendant.

Béatrix demanda d'une voix faible à être couchée: elle se sentait défaillir. Calyste la coucha entre le granit et le buis, sur le terreau frais.

— Je vous ai vu, Calyste! dit Camille. Que Béatrix meure ou soit sauvée, ceci ne doit être jamais qu'un accident.

— Elle me haïra, dit-il les yeux mouillés.

— Elle t'adorera, répondit Camille. Nous voilà revenus de notre promenade; il faut la transporter aux Touches. Que serais-tu donc devenu si elle était morte? lui dit-elle.

— Je l'aurais suivie.

— Et ta mère?... Puis après une pause: Et moi? dit-elle faiblement.

Calyste resta pâle, le dos appuyé au granit, immobile, silencieux. Gasselin revint promptement d'une des petites fermes éparses dans les champs, et courait avec une échelle qu'il y avait trouvée. Béatrix avait repris quelques forces. Quand Gasselin eut placé l'échelle, la marquise put, aidée par Gasselin qui pria Calyste de passer le châle rouge de Camille sous les bras de Béatrix et de lui en apporter le bout, arriver sur la plate-forme ronde où Gasselin la prit dans ses bras comme un enfant, et la descendit sur la plage.

— Je n'aurais pas dit non à la mort, mais les souffrances! dit-elle à mademoiselle des Touches d'une voix faible.

La faiblesse et le brisement dont se plaignait Béatrix engagèrent Camille à la faire porter à la ferme où Gasselin avait emprunté l'échelle. Calyste, Gasselin et Camille se dépouillèrent des vêtements qu'ils pouvaient quitter, firent un matelas sur l'échelle, y placèrent Béatrix et la portèrent comme sur une civière. Les fermiers offrirent leur lit, Gasselin courut à l'endroit où attendaient les chevaux, en prit un, alla chercher le chirurgien du Croisic, et recommanda aux bateliers de venir à l'anse la plus voisine de la ferme. Calyste, assis sur une escabelle, répondait par des mouvements de tête et par de rares monosyllabes à Camille dont l'inquiétude était excitée et par l'état de Béatrix, et par celui de Calyste. Après une saignée, Béatrix se trouva mieux. Elle put parler, consentit à s'embarquer, et vers cinq heures du soir, elle fut transportée de la jetée de Guérande aux Touches, où le médecin de la ville l'attendait. Le bruit de cet événement s'était répandu dans ce pays solitaire et presque sans habitants visibles avec une rapidité visible.

Calyste passa la nuit aux Touches, au pied du lit de Béatrix et en compagnie de Camille. Le médecin avait promis que le lendemain la marquise n'aurait plus qu'une courbature. A travers le désespoir de Calyste éclatait une joie profonde : il était au pied du lit de Béatrix, il la regardait sommeillant ou s'éveillant; il pouvait étudier son visage pâle et ses moindres mouvements. Camille souriait avec amertume en reconnaissant chez Calyste les symptômes d'une de ces passions qui teignent à jamais l'âme et les facultés d'un homme en se mêlant à sa vie, dans une époque où nulle pensée, nul soin ne contrarient ce cruel travail intérieur. Jamais Calyste ne devait voir la femme vraie qui était en Béatrix. Avec quelle naïveté le jeune Breton laissait lire ses plus secrètes pensées! Il s'imaginait que cette femme était sienne en se trouvant ainsi dans sa chambre, et en l'admirant. Il épiait avec une attention extatique les plus légers mouvements de Béatrix, il éclatait dans sa contenance une si jolie curiosité, son bonheur se révélait si naïvement, qu'il y eut un moment où les deux femmes se regardèrent en souriant. Quand Calyste vit les beaux yeux verts de mer de la malade exprimer un mélange de confusion, d'amour et de raillerie, il rougit et détourna la tête.

— Ne vous ai-je pas dit, Calyste, que, vous autres hommes, vous nous promettiez le bonheur et finissiez par nous jeter dans un précipice?

En entendant cette plaisanterie, dite d'un ton charmant et qui annonçait quelque changement dans le cœur de Béatrix, Calyste se mit à genoux; il prit une de ses mains moites et la baisa d'une façon très-soumise.

— Vous avez le droit de repousser à jamais mon amour, et moi je n'ai plus le droit de vous dire un seul mot.

— Ah! s'écria Camille en voyant l'expression

peinte sur le visage de Béatrix, et la comparant à celle qu'avaient obtenue les efforts de sa diplomatie, l'amour aura toujours plus d'esprit à lui seul que tout le monde! Prenez votre calmant, ma chère amie, et dormez.

Cette nuit, passée par Calyste auprès de mademoiselle des Touches, qui lut d'un côté des livres de mythologie mystique pendant que Calyste lisait *Indiana*, le premier ouvrage de la célèbre rivale de Camille, et où se trouvait l'image captivante pour lui d'un jeune homme aimant avec idolâtrie et dévouement, avec une tranquillité mystérieuse et pour toute sa vie, une femme placée dans la situation fausse où était Béatrix, livre qui fut d'un fatal exemple pour lui ! Cette nuit laissa des traces ineffaçables dans le cœur de ce pauvre jeune homme, à qui Félicité fit comprendre qu'à moins d'être un monstre, une femme ne pouvait être qu'heureuse et flattée dans toutes ses vanités d'avoir été l'objet d'un culte.

— Vous ne m'auriez pas jetée à l'eau, moi ! dit la pauvre Camille en essuyant une larme.

XXV

CONTI.

Vers le matin, Calyste accablé s'était endormi dans son fauteuil. Ce fut au tour de la marquise à contempler ce charmant enfant, pâli par ses émotions et par sa première veille d'amour ; elle l'entendit murmurant son nom dans son sommeil.

— Il aime en dormant ! dit-elle à Camille.

— Il faut l'envoyer se coucher chez lui, dit Félicité qui le réveilla.

Personne n'était inquiet à l'hôtel du Guénic, mademoiselle des Touches avait écrit un mot à la baronne. Calyste revint dîner aux Touches, il trouva Béatrix levée, pâle, faible et lasse ; mais il n'y avait plus la moindre dureté dans sa parole, ni la moindre dureté dans ses regards. Dès cette soirée douce et remplie de musique par Camille, qui se mit au piano pour laisser Calyste prendre et serrer les mains de Béatrix sans que ni l'un ni l'autre pussent parler, il n'y eut plus le moindre orage aux Touches. Félicité s'effaça complétement.

Les femmes froides, frêles, dures et minces comme est madame de Rochegude, ces femmes dont le cou offre une attache osseuse qui leur donne une vague ressemblance avec la race féline, ont l'âme de la couleur pâle de leurs yeux clairs, gris ou verts ; aussi, pour fondre, pour vitrifier ces cailloux, faut-il des coups de foudre. Pour Béatrix, la rage d'amour et l'attentat de Calyste avaient été ce coup de tonnerre auquel rien ne résiste et qui change les natures les plus rebelles. Béatrix se sentait intérieurement mortifiée ; l'amour pur et vrai lui baignait le cœur de ses molles et fluides ardeurs. Elle vivait dans une douce et tiède atmosphère de sentiments inconnus où elle se trouvait agrandie, élevée ; elle entrait dans les cieux où la Bretagne met la femme. Elle savourait les adorations respectueuses de cet enfant, dont le bonheur lui coutait peu de chose : un geste, un regard, une parole satisfaisaient Calyste, et ce haut prix donné par le cœur à ces riens la touchait excessivement. Son gant effleuré pouvait devenir pour cet ange, plus que toute sa personne n'était pour celui par qui elle aurait dû être adorée ! Quel contraste ! Quelle femme aurait pu résister à cette constante déification ? Elle était sûre d'être obéie et comprise ; elle eût dit à Calyste de risquer sa vie pour le moindre de ses caprices, il n'eût même pas réfléchi. Aussi Béatrix prit-elle je ne sais quoi de noble et d'imposant, elle vit l'amour du côté de ses grandeurs, elle y chercha comme un point d'appui pour demeurer la plus magnifique de toutes les femmes aux yeux de Calyste, sur qui elle voulut avoir un empire absolu, éternel. Ses coquetteries furent alors d'autant plus tenaces, qu'elle se sentait plus faible. Elle joua la malade pendant toute une semaine avec une charmante hypocrisie. Combien de fois ne fit-elle pas le tour du tapis vert qui s'étendait devant la façade des Touches sur le jardin, appuyée sur le bras de Calyste, et rendant alors à Camille toutes les souffrances qu'elle lui avait données pendant la première semaine de son séjour.

— Ah ! ma chère, tu lui fais faire le grand tour ! dit-elle à la marquise, confuse du mot de Félicité.

Avant la promenade au Croisic, un soir, ces deux femmes devisaient sur l'amour et riaient des différentes manières dont les hommes s'y prenaient pour faire leurs déclarations, en s'avouant à elles-mêmes que les plus habiles et naturellement les moins aimants ne s'amusaient pas à se promener dans le labyrinthe de la sensiblerie, et avaient raison, en sorte que les gens qui aiment le mieux étaient pendant un certain temps les plus maltraités. Ils s'y prennent comme la Fontaine pour aller à l'Académie, dit alors Camille. Son mot rappelait cette conversation à la marquise en lui reprochant son machiavélisme.

Madame de Rochegude avait une puissance absolue pour contenir Calyste dans les bornes où elle voulait qu'il se tînt ; elle savait lui rappeler d'un geste ou d'un regard son horrible violence au bord de la mer. Les yeux de ce pauvre martyr se remplissaient alors de larmes, il se taisait et dévorait ses raisonnements, ses vœux, ses souffran-

s, avec un héroïsme qui certes eût touché toute tre femme. Elle l'amena par son infernale coelterie à un si grand désespoir qu'il vînt un jour jeter dans les bras de Camille en lui demandant nseil.

Béatrix, armée de la lettre de Calyste, en avait trait le passage où il disait qu'aimer était le preer bonheur, qu'être aimé venait après, et le lui ppelait pour restreindre sa passion à cette idolâe respectueuse qui lui plaisait : elle aimait tant se laisser caresser l'âme par ces doux concerts de nanges et d'adorations que la nature suggère aux mes gens ; il y a tant d'art sans recherches, tant séductions innocentes dans leurs cris, dans leurs ières, dans leurs exclamations, dans leurs appels ux-mêmes, dans les hypothèques qu'ils donnent r l'avenir, que Béatrix se gardait bien de réponc. Elle l'avait dit, elle doutait ! Il ne s'agissait pas core du bonheur, mais de la permission d'aimer e demandait toujours cet enfant, qui s'obstinait vouloir prendre la place du côté le plus fort.

— J'ai voulu te guérir en te la faisant prompteent connaître, répondit mademoiselle des Toues, et tu as tout brisé dans ton impatience. Il y a x jours, tu étais son maître, aujourd'hui tu es sclave, mon pauvre garçon. Ainsi, tu n'auras janis la force d'exécuter mes ordres !

— Que faut-il faire?

— Lui chercher querelle à propos de sa rigueur. ie femme est toujours emportée par le discours. is qu'elle te maltraite, et ne reviens plus aux uches qu'elle ne t'y rappelle.

Il est un moment, dans toutes les maladies violen-, où le patient accepte les plus cruels remèdes se soumet aux opérations les plus horribles. Cate en était arrivé là, et il écouta le conseil de mille : il resta deux jours au logis, mais le isième il grattait à la porte de Béatrix en l'avertisnt que Camille et lui l'attendaient pour déjeuner.

— Encore un moyen de perdu, lui dit Camille le voyant arriver.

Béatrix s'était souvent arrêtée pendant ces deux irs à la fenêtre d'où se voyait le chemin de Guéade. Quand Camille l'y surprenait, elle se disait cupée de l'effet produit par les ajoncs du chemin nt les fleurs d'or étaient illuminées par le soleil septembre. Camille eut ainsi le secret de Béatrix, n'avait plus qu'un mot à dire pour que Calyste heureux, mais elle ne le disait pas; elle était core trop femme pour cela. Béatrix fit attendre ez longtemps Camille et Calyste. Avec tout autre e lui, ce retard eût été significatif, car la toite de la marquise accusait le désir de fasciner Cate et d'empêcher une nouvelle absence. Après le euner, elle alla se promener dans le jardin, et ravit de joie cet enfant qu'elle ravissait d'amour en lui exprimant le désir de revoir avec lui cette roche où elle avait failli périr.

— Allons-y seuls? demanda Calyste d'une voix troublée.

— Si je refusais, répondit-elle, ce serait vous donner à penser que vous êtes dangereux. Hélas! je vous l'ai dit mille fois; je suis à un autre et ne puis être qu'à lui ; je l'ai choisi sans savoir ce qu'était l'amour. La faute est double ; double est la punition!

Quand elle parlait ainsi, les yeux à demi mouillés par le peu de larmes que ces sortes de femmes répandent, Calyste éprouvait une compassion qui adoucissait son ardente fureur; il l'adorait alors comme une madone. Il ne faut pas plus demander aux différents caractères de se ressembler dans l'expression des sentiments, qu'il ne faut exiger les mêmes fruits d'arbres différents. Béatrix était en ce moment violemment combattue ; elle hésitait entre elle-même et Calyste, entre le monde où elle espérait rentrer un jour, et le bonheur complet ; entre se perdre à jamais par une seconde passion impardonnable et le pardon social. Elle commençait à écouter, sans aucune fâcherie, même jouée, les discours d'un amour aveugle ; elle se laissait caresser par les douces mains de la Pitié. Déjà plusieurs fois elle avait été émue aux larmes en écoutant Calyste lui promettant de l'amour pour tout ce qu'elle perdrait aux yeux du monde et la plaignant d'être attachée à un aussi mauvais génie, à un homme aussi faux que Conti. Plus d'une fois elle n'avait pas fermé la bouche à Calyste quand il lui contait les misères et les souffrances qui l'avaient accablée en Italie, en ne se voyant pas seule dans le cœur de Conti. Camille avait, à ce sujet, fait plus d'une leçon à Calyste, et Calyste en profitait.

— Moi, lui disait-il, je vous aimerai absolument, vous ne trouverez pas chez moi les triomphes de l'art, les jouissances que donne une foule émue par les merveilles du talent; mon seul talent sera de vous aimer, mes seules jouissances seront les vôtres, l'admiration d'aucune femme ne me paraîtra mériter de récompense; vous n'aurez pas à redouter d'odieuses rivalités; vous êtes méconnue, et là où on vous accepte, moi je voudrais me faire accepter tous les jours.

Elle écoutait ces paroles la tête baissée, en le laissant baiser ses mains, en avouant silencieusement, mais de bonne grâce, qu'elle était peut-être un ange méconnu.

— Je suis trop humiliée, répondait-elle, mon passé dépouille l'avenir de toute sécurité.

Ce fut une belle matinée pour Calyste que celle où, en venant aux Touches à sept heures du matin,

il aperçut entre deux ajoncs, une fenêtre aux Touches, et à cette fenêtre Béatrix avec le même chapeau de paille qu'elle avait le jour de la première excursion. Il eut comme un éblouissement. Ces petites choses de la passion agrandissent le monde. Peut-être n'y a-t-il que les Françaises qui possèdent les secrets de ces coups de théâtre, elles les doivent aux grâces de leur esprit, elles savent en mettre dans le sentiment autant qu'il peut en accepter, sans perdre de sa force. Ah! combien elle pesait peu sur le bras de Calyste! Tous deux sortirent par la porte du jardin qui donne sur les sables. Béatrix trouva les sables jolis, elle aperçut alors ces petites plantes dures à fleurs roses, qui y croissent, elle en cueillit plusieurs, et les partagea d'une façon significative avec Calyste, pour qui ces deux fleurs et ce feuillage devaient être une éternelle, une sinistre image.

« Nous y joindrons du buis, dit-elle en souriant. »

Elle resta quelque temps sur la jetée où Calyste, en attendant la barque, lui raconta son enfantillage le jour de son arrivée.

— Là, disait-il, votre nom a brillé comme une lumière!

— J'ai su votre escapade, dit-elle, et voilà ce qui m'a rendue sévère le premier jour.

Pendant cette promenade, elle eut ce ton légèrement plaisant de la femme qui aime, elle en eut la tendresse et le laisser aller. Calyste pouvait se croire aimé; mais quand, en allant le long des rochers sur le sable, ils descendirent dans une de ces charmantes criques où les vagues ont apporté les plus extraordinaires mosaïques, composées des marbres les plus étrangers, et qu'ils y eurent joué comme des enfants en cherchant les plus beaux échantillons, Calyste, au comble de l'ivresse, lui proposa nettement de s'enfuir en Irlande; elle reprit un air digne et mystérieux, lui demanda son bras et ils continuèrent leur chemin vers la roche qu'elle avait surnommée sa roche Tarpéienne.

— Mon ami, lui dit-elle en gravissant à pas lents ce magnifique bloc de granit dont elle devait se faire un piédestal, je n'ai pas le courage de vous cacher tout ce que vous êtes pour moi. Depuis dix ans, je n'ai pas eu de bonheur comparable à celui que nous venons de goûter en faisant la chasse aux coquillages dans ces roches à fleur d'eau, en échangeant ces cailloux dont je me ferai faire un collier qui sera plus précieux pour moi que s'il était composé des plus beaux diamants. Je viens d'être petite fille, enfant, telle que j'étais à quatorze ou seize ans, et alors digne de vous. L'amour que j'ai eu le bonheur de vous inspirer m'a relevée à mes propres yeux. Entendez ce mot dans toute sa magie. Vous avez fait de moi la femme la plus orgueilleuse, la plus heureuse de son sexe, et vous vivrez peut-être plus longtemps dans mon souvenir que moi dans le vôtre. Ainsi le veut la nature. Vous avez compris mon cœur.

En ce moment, elle était arrivée au faîte du rocher d'où se voyait l'immense Océan d'un côté, la Bretagne de l'autre avec ses îles d'or, ses tours féodales et ses bouquets d'ajonc. Jamais une femme ne fut sur un plus beau théâtre pour faire un aussi grand aveu.

— Mais, dit-elle, je ne m'appartiens pas, je suis plus liée par ma volonté que je ne l'étais par la loi. Soyez donc puni de mon malheur, et contentez-vous de savoir que nous en souffrirons ensemble. Dante n'a jamais revu Béatrix, Pétrarque n'a jamais possédé sa Laure, ces désastres n'atteignent que de grandes âmes. Ah! si je suis abandonnée, si je tombe de mille degrés de plus dans la honte et dans l'infamie, si ta Béatrix est cruellement méconnue par le monde qui lui sera horrible, si elle est la dernière des femmes!... alors, enfant adoré, dit-elle en lui prenant la main, tu sauras qu'elle est la première de toutes, qu'elle pourra s'élever jusqu'aux cieux appuyée sur toi; mais alors, ami, dit-elle en lui jetant un regard sublime, quand tu voudras la précipiter, ne manque pas ton coup: après ton amour, la mort.

Calyste tenait Béatrix par la taille, il la serra sur son cœur. Pour confirmer ses douces paroles elle déposa sur le front de Calyste le plus chaste et le plus timide de tous les baisers. Puis ils redescendirent et revinrent lentement, causant comme des gens qui se sont parfaitement entendus et compris, elle croyant avoir la paix, lui ne doutant plus de son bonheur, et se trompant l'un et l'autre. Calyste, d'après les observations de Camille, espérait que Conti serait enchanté de cette occasion de quitter Béatrix. La marquise elle, s'abandonnait au vague de sa position, attendant un hasard; Calyste était trop ingénu, trop aimant pour inventer le hasard. Ils arrivèrent tous deux dans la situation d'âme la plus douce, la plus délicieuse, et rentrèrent aux Touches par la porte du jardin dont Calyste avait pris la clef. Il était environ six heures du soir. Les enivrantes senteurs, la tiède atmosphère, les couleurs jaunâtres des rayons du soir, tout s'accordait avec leurs dispositions et leurs discours attendris. Leur pas était égal et harmonieux comme est la démarche des amants, leur mouvement accusait l'union de leur pensée. Il régnait aux Touches un si grand silence que le bruit de la porte en s'ouvrant et se fermant y retentit et dut se faire entendre dans tout le jardin. Comme Calyste et Béatrix s'étaient tout dit et que leur promenade pleine d'émotions

s avait lassés, ils venaient doucement et sans rien dire. Tout à coup, au tournant d'une allée, Béatrix éprouva le plus horrible saisissement, l'effroi communicatif que cause la vue d'un reptile, et qui glaça Calyste avant qu'il en vît la cause. Sur un banc, sous un frêne à rameaux pleureurs, Conti causait avec Camille Maupin. Le tremblement intérieur et convulsif de la marquise était plus franc qu'elle ne le voulait : Calyste apprit alors combien il était cher à cette femme, qui venait d'élever une barrière entre elle et lui. En un moment, un drame tragique se déroula dans toute son étendue au fond des cœurs.

— Vous ne m'attendiez peut-être pas sitôt! dit l'artiste à Béatrix en lui offrant le bras.

La marquise ne put s'empêcher de quitter le bras de Calyste et de prendre celui de Conti. Cette ignoble transition impérieusement commandée accabla Calyste qui s'alla jeter sur le banc à côté de Camille après avoir échangé le plus froid salut avec son rival. Il éprouvait une foule de sensations contraires : en apprenant combien il était aimé de Béatrix, il avait voulu par un mouvement se jeter sur l'artiste en lui disant que Béatrix était à lui; mais la convulsion intérieure de cette pauvre femme en trahissant tout ce qu'elle souffrait, car elle avait payé là le prix de toutes ses fautes en un moment, l'avait si profondément ému qu'il en était resté stupide, frappé comme elle par une implacable nécessité. Ces deux mouvements contraires produisirent en lui le plus violent des orages auxquels il avait été soumis depuis qu'il aimait Béatrix. Madame de Rochegude et Conti se promenèrent autour du tapis vert en causant. Chaque fois qu'elle et Conti passaient devant le banc où gisait Calyste auprès de Camille, la marquise regardait sa rivale et lui jetait un de ces regards terribles par lesquels les femmes savent tout dire; elle évitait les yeux de Calyste et paraissait écouter Conti, qui semblait badiner.

— Que peuvent-ils se dire? dit Calyste à Camille.

— Cher enfant! tu ne connais pas encore les épouvantables droits que laisse à un homme sur une femme un amour quand il est éteint! Béatrix n'a pas pu lui refuser sa main. Il la raille sans doute sur ses amours, il a dû les deviner à votre attitude et à la manière dont vous vous êtes présentés à ses regards.

— Il la raille! dit l'impétueux jeune homme.

— Calme-toi, dit Camille, ou tu perdrais les chances favorables qui te restent. S'il froisse un peu trop l'amour-propre de Béatrix, elle le foulera comme un ver à ses pieds! Mais il est astucieux et saura s'y prendre avec talent. Il ne supposera pas que la fière madame de Rochegude ait pu le trahir, il y aurait trop de dépravation à aimer un homme à cause de sa beauté! Il te peindra sans doute à elle-même comme un enfant saisi par la vanité d'avoir une marquise, et de se rendre l'arbitre des destinées de deux femmes. Enfin, il fera tonner l'artillerie piquante des suppositions les plus injurieuses; Béatrix est forcée d'opposer de menteuses dénégations dont il va profiter pour rester le maître.

— Ah! dit Calyste, il ne l'aime pas. Moi, je la laisserais libre! l'amour comporte un choix fait à tout moment, confirmé de jour en jour. Le lendemain approuve la veille et grossit le trésor de nos plaisirs. Quelques jours plus tard, il ne nous trouvait plus. Qui donc l'a ramené?

— Une plaisanterie de journaliste, dit Camille. L'opéra sur le succès duquel il comptait est tombé, mais à plat. Ce mot : « Il est dur de perdre à la fois sa réputation et sa maîtresse! » dit au foyer par Claude Vignon, peut-être, l'a sans doute atteint dans toutes ses vanités. L'amour basé sur des sentiments petits est impitoyable. Je l'ai questionné, mais qui peut connaître une nature si fausse et si trompeuse? Il a paru fatigué de sa misère et de son amour, dégoûté de la vie. Il a regretté d'être lié si publiquement avec la marquise et m'a fait un poëme de mélancolie en me parlant de son ancien bonheur, un peu trop spirituel pour être vrai. Sans doute il espérait me surprendre.

— Eh bien? dit Calyste en regardant Béatrix et Conti qui venaient, et n'écoutant plus.

Camille, par prudence, s'était tenue sur la défensive, elle n'avait trahi ni le secret de Calyste ni celui de Béatrix. L'artiste était homme à jouer tout le monde, et mademoiselle des Touches engageait Calyste à se défier de lui.

— Cher enfant, lui dit-elle, voici pour toi le moment le plus critique; il faut une prudence, une habileté qui te manquent, et tu vas te laisser jouer par l'homme le plus rusé du monde, car ici je ne puis rien pour toi.

La cloche annonça le dîner. Conti vint offrir son bras à Camille, Béatrix prit celui de Calyste. Camille laissa passer la première la marquise, qui put en regardant Calyste lui recommander une discrétion absolue par un regard et en mettant un doigt sur ses lèvres. Conti fut d'une excessive gaieté pendant le dîner. Peut-être était-ce une manière de sonder madame de Rochegude, qui joua mal son rôle. Coquette, elle eût pu tromper Conti; mais aimante, elle fut devinée. Le rusé musicien, loin de la gêner, ne parut pas s'apercevoir de son embarras. Il mit au dessert la conversation sur les femmes et vanta la noblesse de leurs sentiments. Telle femme prête

à nous abandonner dans la prospérité nous sacrifie tout dans le malheur. Les femmes ont sur les hommes l'avantage de la constance, il faut les avoir bien blessées pour les détacher d'un premier amant, elles y tiennent comme à leur honneur, un second amour est honteux, etc. Il fut d'une moralité parfaite, il encensait l'autel où saignait un cœur percé de mille coups. Camille et Béatrix comprenaient seules l'âpreté des épigrammes acérées qu'il décochait d'éloge en éloge. Par moments toutes deux rougissaient, mais elles étaient forcées de se contenir.

Avec ce tact prodigieux qu'ont les femmes, elles se donnèrent le bras pour remonter chez Camille. Elles passèrent d'un commun accord et mues par le même motif par le grand salon, où il n'y avait pas de lumière et où elles pouvaient être seules un moment.

— Il m'est impossible de me laisser marcher sur le corps par Conti, de lui donner raison sur moi, dit Béatrix à voix basse. Le forçat est toujours sous la domination de son compagnon de chaîne. Je suis perdue, il faudra retourner au bagne de l'amour. Et c'est vous qui m'y avez rejetée! Ah! vous l'avez fait venir un jour trop tard ou un jour trop tôt! je reconnais là votre infernal talent d'auteur, la vengeance est complète!

— J'ai pu vous dire que j'écrirais à Conti, mais le faire! j'en suis incapable, s'écria Camille. Tu souffres, je te pardonne.

— Que deviendra Calyste! dit la marquise avec une admirable naïveté d'amour-propre.

— Conti vous emmène? demanda Camille.

— Ah! vous croyez triompher? s'écria Béatrix. Ce fut avec rage et sa belle figure décomposée, que la marquise dit ces affreuses paroles à Camille, qui essaya de cacher son bonheur par une fausse expression de tristesse; mais l'éclat de ses yeux démentait la contraction de son masque, et Béatrix se connaissait en grimaces! Aussi quand elles se virent aux lumières en s'asseyant sur ce divan où, depuis trois semaines, il s'était joué tant de comédies, et où la tragédie intime de tant de passions contrariées avait commencé, ces deux femmes s'observèrent-elles pour la dernière fois : elles se virent séparées par une haine profonde.

— Calyste te reste, dit Béatrix en voyant les yeux de son amie, mais je suis établie dans son cœur, et nulle femme ne m'en chassera.

Camille répondit avec un inimitable accent d'ironie et qui atteignit la marquise au cœur par les célèbres paroles de la nièce de Mazarin, à Louis XIV :

— Tu règnes, tu l'aimes et tu pars!

Ni l'une ni l'autre, durant cette scène, qui fut très-vive, ne s'apercevait de l'absence de Calyste et de Conti. L'artiste était resté à table avec son rival en le sommant de lui tenir compagnie et d'achever une bouteille de vin de Champagne.

— Nous avons à causer, dit l'artiste pour prévenir tout refus de la part de Calyste.

Dans leur situation respective, le jeune Breton était forcé d'obéir à cette sommation.

— Mon cher, dit le musicien d'une voix câline au moment où le pauvre enfant eut bu deux verres de vin, nous sommes deux bons garçons, nous pouvons parler à cœur ouvert. Je ne suis pas venu par défiance. Béatrix m'aime, dit-il en faisant un geste plein de fatuité. Moi je ne l'aime plus, je n'accours pas pour l'emmener, mais pour rompre avec elle et lui laisser les honneurs de cette rupture. Vous êtes jeune, vous ne savez pas combien il est utile de paraître victime quand on se sent le bourreau. Les jeunes gens jettent feu et flamme, ils quittent une femme avec éclat, ils la méprisent souvent et s'en font haïr; mais les hommes sages se font renvoyer et prennent un petit air humilié qui laisse aux femmes des regrets et le doux sentiment de leur supériorité. La défaveur de la divinité n'est pas irréparable, tandis qu'une abjuration est sans remède. Vous ne savez pas encore, heureusement pour vous, combien nous sommes gênés dans notre existence par les promesses insensées que les femmes ont la sottise d'accepter quand la politesse nous oblige à en faire. On se jure d'être éternellement l'un à l'autre. Si l'on a quelque aventure avec une femme, on ne manque pas de lui dire poliment qu'on voudrait passer sa vie avec elle, on a l'air d'attendre la mort d'un mari très-impatiemment, en désirant qu'il jouisse de la plus parfaite santé. Que le mari meure, il y a des provinciales ou des entêtées assez niaises ou assez goguenardes pour accourir en vous disant : Me voici, je suis libre! Personne de nous n'est libre. Ce boulet mort se réveille et tombe au milieu du plus beau de vos triomphes ou de vos bonheurs. J'ai vu que vous aimeriez Béatrix, je la laissais d'ailleurs dans une situation où, sans rien perdre de sa majesté sacrée, elle devait coqueter avec vous, ne fût-ce que pour taquiner cet ange de Camille Maupin. Eh bien! mon très-cher, aimez-la, vous me rendrez service, je la voudrais atroce pour moi. J'ai peur de son orgueil et de sa vertu. Peut-être malgré ma bonne volonté nous faudra-t-il du temps! Dans ces sortes d'occasions, c'est à qui ne commencera pas. Là, tout à l'heure, en tournant autour du gazon, j'ai voulu lui dire que je savais tout et la féliciter sur son bonheur. Ah! bien, elle s'est fâchée. Je suis en ce moment amoureux fou de la plus belle, de la plus jeune de nos cantatrices, de mademoiselle Falcon de l'Opéra, et je veux l'épouser! Oui, j'en suis là.

Le bonheur répandait son auréole sur le visage

u candide Calyste, il avoua son amour, et c'était out ce que Conti voulait savoir. Il n'est pas d'homme u monde, quelque blasé, quelque déplacé qu'il uisse être, dont l'amour ne se rallume au moment ù il le voit menacé par un rival. On veut bien uitter une femme, mais on ne veut pas être quitté ar elle, et quand les amants en arrivent à cette xtrémité, femmes et hommes s'efforcent de conserer la priorité, tant la blessure faite à l'amour-prore est profonde. Peut-être s'agit-il de tout ce qu'a éé la société dans ce sentiment qui tient bien oins à l'amour-propre qu'à la vie elle-même, atquée dans son avenir. C'est en quelque sorte le ipital et non la rente qui se trouve menacé. Quesonné par l'artiste, Calyste raconta tout ce qui s'éit passé pendant ces trois semaines aux Touches, il fut enchanté de Conti, qui dissimulait sa rage ous une charmante bonhomie.

— Remontons, dit-il. Les femmes sont défiantes, les ne s'expliqueraient pas comment nous restons isemble sans nous prendre aux cheveux. Je vous rvirai sur les deux toits, mon cher enfant. Je vais re insupportable, grossier, jaloux avec la maruise, je la soupçonnerai perpétuellement de me ahir, il n'y a rien de mieux pour déterminer une mme à la trahison; vous serez heureux et je serai bre. Jouez ce soir le rôle d'un amoureux contrarié, oi je ferai l'homme soupçonneux et jaloux, plainez cet ange d'appartenir à un homme sans délicasse, pleurez, vous pouvez pleurer, vous êtes jeune; oi, je ne puis plus pleurer, c'est un grand avange de moins!

Calyste et Conti remontèrent. Le musicien, sollité par son jeune rival de chanter un morceau, hanta le plus grand chef-d'œuvre musical qui xiste pour les exécutants, le fameux *Pria che punti l'aurora,* que Rubini lui-même n'entame mais sans trembler, et qui fut souvent le triomphe e Conti. Jamais il ne fut plus extraordinaire qu'en e moment. Calyste était en extase; mais au preier mot de cette cavatine, l'artiste lança sur la arquise un regard qui donnait aux paroles une gnification cruelle et qui fut entendue. Ce comandement, Camille, qui accompagnait, le devina, le regarda Calyste et pensa que l'enfant était ombé dans quelque piége malgré ses avis. Elle en it la certitude quand il vint dire adieu à Béatrix n lui baisant la main et en la lui serrant avec un etit air confiant et rusé.

Quand Calyste atteignit Guérande, la femme de hambre et les gens chargeaient la voiture de voyage e Conti, qui, *dès l'aurore,* comme il l'avait dit, mmenait jusqu'à la poste de Savenay Béatrix avec s chevaux de Camille. Les ténèbres permirent à adame de Rochegude de regarder Guérande, dont les tours, blanchies par le jour, brillaient au milieu du crépuscule, et de se livrer à sa profonde tristesse. Le respect humain brisait le seul amour véritable que cette femme pouvait et devait concevoir dans toute sa vie. La femme du monde obéissait aux lois du monde, elle immolait l'amour aux convenances, comme certaines femmes l'immolent à la religion ou au devoir. Souvent l'orgueil s'élève jusqu'à la vertu. Vue ainsi, cette horrible histoire est celle de bien des femmes.

Le lendemain, Calyste vint aux Touches vers midi. Quand il arriva sur le chemin au point d'où l'on voyait la fenêtre où la veille il avait aperçu Béatrix, il y distingua Camille, qui accourut à sa rencontre. Elle lui dit au bas de l'escalier ce mot cruel : Partie!

— Béatrix? répondit Calyste foudroyé.

— Vous avez été la dupe de Conti, vous ne m'avez rien dit, je n'ai pu rien faire.

Elle emmena le pauvre enfant dans son petit salon, il se jeta sur le divan à la place où il avait si souvent vu la marquise, et y fondit en larmes. Félicité ne lui dit rien, elle fuma son houka, sachant qu'il n'y a rien à opposer aux premiers accès de ces douleurs, toujours sourdes et muettes. Calyste, ne sachant prendre aucun parti, resta pendant toute la journée dans un engourdissement profond. Un instant avant le dîner, Camille essaya de lui dire quelques paroles après l'avoir prié de l'écouter.

— Mon ami, tu m'as causé de plus violentes souffrances, et je n'avais pas, comme toi, pour me guérir une belle vie devant moi. Pour moi, la terre n'a plus de printemps, l'âme n'a plus d'amour. Aussi pour trouver des consolations dois-je aller plus haut! Ici, la veille du jour où vint Béatrix, je t'ai fait son portrait, je n'ai pas voulu te la flétrir, tu m'aurais crue jalouse. Écoute aujourd'hui la vérité. Madame de Rochegude n'est rien moins que digne de toi. L'éclat de sa chute n'était pas nécessaire, elle n'eût rien été sans ce tapage, elle l'a fait froidement pour se donner un rôle, elle est de ces femmes qui préfèrent l'éclat d'une faute à la tranquillité du bonheur, elles insultent la société pour en obtenir la fatale aumône d'une médisance, elles veulent faire parler d'elles à tout prix. Elle était rongée de vanité. Sa fortune, son esprit n'avaient pu lui donner la royauté féminine qu'elle cherchait à conquérir en trônant dans un salon; elle a cru pouvoir obtenir la célébrité de la duchesse de Langeais et de la vicomtesse de Beauséant; mais le monde est juste, il n'accorde les honneurs de son intérêt qu'aux sentiments vrais, elle a joué la comédie, elle est jugée à sa juste valeur. Sa fuite n'était autorisée par aucune contrariété. L'épée de

Damoclès ne brillait pas au milieu de ses fêtes, et d'ailleurs il est très-facile à Paris d'être heureuse à l'écart quand on aime bien et sincèrement; aimante et tendre, elle n'eût pas suivi cette nuit Conti.

Camille parla longtemps et très-éloquemment, mais ce dernier effort fut inutile, elle se tut à un geste par lequel Calyste exprima son entière croyance en Béatrix. Elle le força de descendre et d'assister à son dîner, car il lui fut impossible de manger. Il n'y a que pendant l'extrême jeunesse que ces contractions intérieures ont lieu. Plus tard, les organes ont pris leurs habitudes et se sont comme endurcis. La réaction du moral sur le physique n'est assez forte pour déterminer une maladie mortelle que si le système a conservé sa primitive délicatesse. Un homme résiste à un chagrin violent qui tue un jeune homme, moins par la faiblesse de l'affection que par la force des organes. Aussi mademoiselle des Touches fut-elle tout d'abord effrayée de l'attitude calme et résignée que prit Calyste après sa première effusion de larmes. Avant de la quitter, il voulut voir la chambre de Béatrix, et alla se plonger la tête sur l'oreiller où la sienne avait reposé.

— Je fais des folies, dit-il en donnant une poignée de main à Camille et la quittant avec une profonde mélancolie.

Il revint chez lui, trouva la compagnie ordinaire occupée à faire la mouche, et resta pendant toute la soirée auprès de sa mère. Le curé, le chevalier du Halga, mademoiselle de Pen-Hoël savaient le départ de madame de Rochegude, tous en étaient heureux; Calyste allait leur revenir. Aussi tous l'observaient-ils presque sournoisement en le voyant un peu taciturne. Personne ne pouvait imaginer la fin de ce premier amour dans un cœur aussi naïf, aussi vrai que celui de Calyste.

XXVI.

LE JEUNE MALADE.

Pendant quelques jours Calyste alla régulièrement aux Touches, il tournait autour du gazon où il s'était quelquefois promené donnant le bras à Béatrix. Souvent il poussait jusqu'au Croisic et gagnait la roche d'où il avait essayé de la précipiter dans la mer, il restait quelques heures couché sur le buis, car en étudiant les points d'appui qui se trouvaient à cette cassure, il s'était appris à y descendre et à remonter. Ses courses solitaires, son silence et sa sobriété finirent par inquiéter sa mère. Après une quinzaine de jours pendant lesquels dura ce manége assez semblable à celui d'un animal dans une cage, la cage de cet amoureux au désespoir était, selon l'expression de la Fontaine, *les lieux honorés* par les pas de Béatrix, Calyste cessa de passer le petit bras de mer, il ne se sentit plus que la force de se traîner jusqu'au chemin de Guérande à l'endroit d'où il avait aperçu Béatrix à la croisée.

La famille, heureuse du départ des Parisiens, pour employer le mot de la province, n'apercevait rien de funeste ni de maladif chez Calyste. Les deux vieilles filles et le curé, poursuivant leur plan, avaient retenu Charlotte de Kergarouët, qui, le soir, faisait ses agaceries à Calyste; mais elle n'en obtenait que des conseils pour jouer la mouche. Pendant toute la soirée, Calyste restait entre sa mère et sa fiancée bretonne, observé par le curé, par la tante de Charlotte, qui devisaient sur son plus ou moins d'abattement en s'en retournant chez eux. Ils prenaient l'indifférence de ce malheureux enfant pour une soumission à leurs projets.

Par une soirée où Calyste fatigué s'était couché de bonne heure, chacun laissa ses cartes sur la table et tous se regardèrent au moment où le jeune homme ferma la porte de sa chambre. On avait écouté le bruit de ses pas avec anxiété.

— Calyste a quelque chose, dit la baronne en s'essuyant les yeux.

— Il n'a rien, répondit mademoiselle de Pen-Hoël, il faut le marier promptement.

— Vous croyez que cela le divertira? dit le chevalier.

Charlotte regarda sournoisement monsieur du Halga, qu'elle trouva ce soir de très-mauvais ton, immoral, dépravé, sans religion, et ridicule avec sa chienne, malgré les observations de sa tante, qui défendit le vieux marin.

— Je lui parlerai demain matin, dit le baron, que l'on croyait endormi, je ne voudrais pas m'en aller de ce monde sans avoir vu mon petit-fils, un du Guénic blanc et rose.

— Il ne dit pas un mot, dit la vieille Zéphirine, on ne sait ce qu'il a, jamais il n'a moins mangé; de quoi vit-il? s'il se nourrit aux Touches, la cuisine du diable ne lui profite guère.

— Il est amoureux, dit le chevalier en risquant cette opinion avec une excessive timidité.

— Allons! vieux roquentin, vous n'avez pas mis au panier, dit mademoiselle de Pen-Hoël. Quand vous pensez à votre jeune temps, vous oubliez tout.

— Venez déjeuner avec nous demain matin, dit la vieille Zéphirine à Charlotte et à Jacqueline, mon frère raisonnera son fils, et nous conviendrons de tout. Un clou chasse l'autre!

— Pas chez les Bretons, dit le chevalier.

Le lendemain Calyste vit venir Charlotte, mise

ès le matin avec une recherche extraordinaire, au noment où le baron achevait, dans la salle à man-;er, un discours matrimonial auquel il ne savait que répondre : il connaissait l'ignorance de sa tante, le son père, de sa mère et de leurs amis ; il récol-ait les fruits de l'arbre de science, il se trouvait lans l'isolement et ne parlait plus la langue domes-ique ; aussi demanda-t-il seulement quelques jours ı son père qui se frotta les mains de joie et rendit a vie à la baronne en lui disant à l'oreille la bonne nouvelle. Le déjeuner fut gai. Charlotte, à qui le baron avait fait un signe, fut sémillante. Dans toute a ville filtra par Gasselin la nouvelle d'un accord entre les du Guénic et les Kergarouët.

Après le déjeuner, Calyste sortit par le perron de a grande salle et alla dans le jardin, où le suivit Charlotte; il lui donna le bras et l'emmena sous la onnelle au fond. Les grands parents étaient à la enêtre et les regardaient avec une espèce d'atten-lrissement. Charlotte se retourna vers la jolie fa-;ade, assez inquiète du silence de son promis, et profita de cette circonstance pour entamer la con-versation en disant à Calyste : — Ils nous exami-nent !

— Ils ne nous entendent pas, répondit-il.

— Oui, mais ils nous voient.

— Asseyons-nous, Charlotte, répliqua doucement Calyste en la prenant par la main.

— Est-il vrai qu'autrefois votre bannière flottait sur cette colonne tordue? demanda Charlotte en contemplant la maison comme la sienne. Comme on serait heureux là ! Vous ferez quelques changements, n'est-ce pas, Calyste?

— Je n'en aurai pas le temps, ma chère Char-lotte, dit le jeune homme en lui prenant les mains et les lui baisant. Je vais vous confier mon secret. J'aime trop une personne que vous avez vue et qui m'aime, pour pouvoir faire le bonheur d'une autre femme, et je sais que depuis notre enfance on nous avait destinés l'un à l'autre.

— Mais elle est mariée, Calyste ! dit Charlotte.

— J'attendrai, répondit le jeune homme.

— Et moi aussi, dit Charlotte les yeux pleins de larmes. Vous ne sauriez aimer longtemps cette femme.

— Mariez-vous, ma chère Charlotte, reprit Calyste. Avec la fortune que vous destine votre tante et qui est énorme en Bretagne, vous pourrez choisir mieux que moi... Vous trouverez un homme titré. Je ne vous ai pas prise à part pour vous apprendre ce que vous savez, mais pour vous conjurer, au nom de notre amitié d'enfance, de prendre sur vous la rupture et de me refuser. Dites que vous ne voulez point d'un homme dont le cœur n'est pas libre. Vous ne savez pas combien la vie me pèse ! Je ne puis supporter aucune lutte, je suis affaibli. Sans le chagrin que ma mort causerait à ma mère et à ma tante, je me serais déjà jeté à la mer. Ne parlez pas de ceci. Adieu, Charlotte !

Il prit la jeune fille par le front, l'embrassa sur les cheveux, sortit par l'allée qui aboutissait au pignon, et se sauva chez Camille où il resta jusqu'au milieu de la nuit. En revenant à une heure du matin, il trouva sa mère occupée à sa tapisserie et l'attendant. Il entra doucement, lui serra la main et lui dit : — Charlotte est-elle partie?

— Elle part demain avec sa tante, au désespoir toutes deux. Viens en Irlande, mon Calyste, dit-elle.

— Combien de fois ai-je pensé à y aller ! dit-il.

— Ah ! s'écria la baronne.

— Avec Béatrix, ajouta-t-il.

Quelques jours après le départ de Charlotte, Calyste accompagnait le chevalier du Halga pendant sa promenade au mail, il s'y asseyait au soleil sur un banc d'où ses yeux embrassaient le paysage de-puis les girouettes des Touches jusqu'aux récifs que lui indiquaient ces lames mousseuses qui se jouent au-dessus des écueils à la marée. Calyste en ce mo-ment avait maigri, ses forces diminuaient, il com-mençait à ressentir quelques petits frissons réguliers qui dénotaient la fièvre. Il était pâle ; ses yeux cer-nés avaient l'éclat que communique une pensée fixe aux solitaires, ou l'ardeur du combat aux hardis lutteurs de notre civilisation actuelle.

Le chevalier était la seule personne avec laquelle il échangeait quelques idées, il avait deviné dans ce vieillard un apôtre de sa religion, et reconnu chez lui les vestiges de l'amour.

— Avez-vous aimé plusieurs femmes dans votre vie? lui demanda-t-il la seconde fois qu'ils firent, selon l'expression du marin, *voile de conserve* au mail.

— Une seule, répondit monsieur du Halga.

— Était-elle libre?

— Non, fit le chevalier. Ah ! j'ai bien souffert, elle était la femme de mon meilleur ami, de mon protecteur, de mon chef; mais nous nous aimions tant !

— Elle vous aimait? dit Calyste.

— Passionnément, répondit le chevalier avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire.

— Vous avez été heureux !

— Jusqu'à sa mort, elle est morte à quarante-neuf ans, en émigration à Saint-Pétersbourg; elle a été tuée par le climat ! Elle doit avoir bien froid dans son cercueil !

Le chevalier s'essuya les yeux. Calyste lui prit les mains, les lui serra.

— Je tiens plus à cette chienne, dit-il en mon-trant Thisbé, qu'à ma vie, elle est en tout point

semblable à celle qu'elle caressait de ses belles mains, et qu'elle prenait sur ses genoux! Je ne regarde jamais Thisbé sans voir ses mains!

— Avez-vous vu madame de Rochegude? dit Calyste au chevalier.

— Non, répondit le chevalier. Il y a maintenant cinquante-huit ans que je n'ai fait attention à aucune femme, excepté votre mère, qui a quelque chose dans le teint de madame l'amirale.

Trois jours après, le chevalier dit sur le mail à Calyste :

— Mon enfant, j'ai pour tout bien cent quarante louis, et quand vous saurez où est madame de Rochegude, vous viendrez les prendre chez moi pour aller la voir.

Calyste remercia le vieillard, dont il enviait l'existence; mais de jour en jour il devint plus morose, il paraissait n'aimer personne, il semblait que tout le monde le blessait, il ne restait doux et bon que pour sa mère. La baronne suivait avec une inquiétude croissante les progrès de cette folie, elle seule obtenait à force de prières que Calyste prît quelque nourriture. Vers le commencement du mois d'octobre il cessa d'aller au mail en compagnie du chevalier, qui venait inutilement le chercher pour la promenade en lui faisant des agaceries de vieillard : — Nous parlerons de madame de Rochegude, disait-il, et je vous raconterai ma première aventure.

— Votre fils est bien malade, dit à la baronne le chevalier du Halga le jour où ses instances furent inutiles.

Calyste répondait à toutes les questions qu'il allait bien, mais il ne sortait plus de la maison, il demeurait dans le jardin, se chauffait au pâle et tiède soleil de l'automne, sur le banc, seul avec sa pensée, et fuyait toute compagnie.

Depuis le jour où Calyste ne vint plus aux Touches, Félicité pria le curé de Guérande de passer chez elle. L'assiduité de l'abbé Grimont, que l'on vit aller aux Touches tous les jours et qui parfois y dîna, devint une grande nouvelle : il en fut question dans tout le pays, et même à Nantes. Néanmoins il ne manqua jamais une soirée à l'hôtel du Guénic, où régnait la désolation. Maîtres et gens, tous étaient affligés de l'obstination de Calyste, sans le croire en danger; il ne venait dans l'esprit d'aucune de ces personnes que ce pauvre jeune homme pût mourir d'amour. Le chevalier n'avait aucune notion d'une pareille chose dans ses voyages ou dans ses souvenirs. Tous attribuaient la maigreur de Calyste au défaut de nourriture. Sa mère se mit à ses genoux en le suppliant de manger. Calyste s'efforça de vaincre sa répugnance pour plaire à sa mère. La nourriture prise à contre-cœur accéléra sa petite fièvre lente.

Dans les derniers jours d'octobre, l'enfant chéri ne remontait plus se coucher au second, il avait son lit dans la salle basse, et il y restait la plupart du temps au milieu de sa famille, qui avait fait venir le médecin de Guérande. Le médecin essaya de couper la fièvre avec de la quinine. La fièvre céda pour quelques jours. Le médecin avait ordonné de faire faire de l'exercice à Calyste et de le distraire. Le baron retrouva quelque force et sortit de son apathie, il devint jeune quand son fils se faisait vieux. Il emmena Calyste, Gasselin et ses deux beaux chiens de chasse. Calyste obéit à son père, et pendant quelques jours tous trois chassèrent : ils allèrent en forêt, ils visitèrent leurs amis dans les châteaux voisins; mais Calyste n'avait aucune gaieté, jamais il ne souriait, il était entièrement passif. Le baron, vaincu par la fatigue, retomba dans une horrible lassitude et fut obligé de revenir au logis, ramenant Calyste dans le même état. Quelques jours après leur retour, le père et le fils furent si dangereusement malades qu'on fut obligé d'envoyer chercher, sur la demande même du médecin de Guérande, les deux plus fameux docteurs de Nantes. Le baron avait été comme foudroyé par le changement visible de Calyste. Doué de cette effroyable lucidité que la nature donne aux moribonds, il tremblait comme un enfant de voir sa race s'éteindre; il ne disait mot, il joignait les mains, priait Dieu sur son fauteuil, où le clouait sa faiblesse. Il était tourné vers le lit occupé par Calyste et le regardant sans cesse. Au moindre mouvement que faisait son enfant, il éprouvait une vive commotion comme si le flambeau de sa vie en était agité. La baronne ne quittait plus cette salle, où la vieille Zéphirine tricotait au coin de la cheminée, avec une inquiétude horrible : on lui demandait du bois, car le père et le fils avaient également froid; on attaquait ses provisions; aussi avait-elle pris le parti de livrer ses clefs, n'étant plus assez agile pour suivre Mariotte; mais elle voulait tout savoir, elle questionnait à voix basse Mariotte et sa belle-sœur à tout moment, elle les prenait à part afin de connaître l'état de son frère et de son neveu. Quand un soir, pendant un assoupissement de Calyste et de son père, la vieille demoiselle de Pen-Hoël lui eut dit que sans doute il fallait se résigner à voir mourir le baron dont la figure était devenue blanche et prenait des tons de cire, elle laissa tomber son tricot, fouilla dans sa poche, en sortit un vieux chapelet de bois noir, et se mit à le dire avec une ferveur qui rendit à sa figure antique et desséchée une splendeur si vigoureuse que l'autre vieille fille imita son amie, et tous, à un signe du curé, se joignirent à l'élévation mentale de mademoiselle du Guénic.

— J'ai prié Dieu la première, dit la baronne en

se souvenant de la fatale lettre écrite par Calyste, il ne m'a pas exaucée.

— Peut-être ferions-nous bien, dit le curé Grimont, de prier mademoiselle des Touches de venir voir Calyste.

— Elle! s'écria la vieille Zéphirine, l'auteur de tous nos maux, elle qui l'a diverti de sa famille, qui nous l'a enlevé, qui lui a fait lire des livres impies, qui lui a appris un langage hérétique! Qu'elle soit maudite, et puisse Dieu ne lui pardonner jamais! Elle a brisé les du Guénic.

—Elle les relèvera peut-être, dit le curé d'une voix douce. C'est une sainte et une vertueuse personne, je suis son garant! Elle n'a que de bonnes intentions pour lui! Puisse-t-elle être à même de les réaliser!

— Je vous supplie de m'avertir le jour où elle mettra les pieds ici, pour en sortir! s'écria la vieille. Elle a tué le père et le fils. Croyez-vous que je n'entende pas la voix faible de Calyste! à peine a-t-il la force de parler.

Ce fut en ce moment que les trois médecins entrèrent. Ils fatiguèrent Calyste de questions; mais quant au père l'examen dura peu; leur conviction fut complète en un moment : ils étaient surpris qu'il vécût encore. Le médecin de Guérande annonça tranquillement à la baronne que, relativement à Calyste, il fallait probablement aller à Paris consulter les hommes les plus expérimentés de la science, car il en coûterait plus de cent louis pour leur déplacement.

— On meurt de quelque chose, mais l'amour, ce n'est rien, dit mademoiselle de Pen-Hoël.

— Hélas! quelle que soit la cause, Calyste meurt, dit la baronne; je reconnais les symptômes de la consomption, la plus fatale des maladies.

—Calyste meurt, dit le baron en ouvrant les yeux, d'où sortirent deux grosses larmes qui cheminèrent lentement, retardées par les plis nombreux de son visage, et restèrent au bas de ses joues, les deux seules larmes qu'il eût sans doute versées de toute sa vie. Il se dressa sur ses jambes, il fit quelques pas vers le lit de son fils, lui prit les mains, le regarda.

— Que voulez-vous, mon père? lui dit-il.

— Que tu vives.

— Je ne saurais vivre sans Béatrix, répondit-il au vieillard, qui tomba sur son fauteuil.

— Où trouver cent louis pour faire venir les médecins de Paris? il est encore temps, dit le baron.

—Cent louis! s'écria Zéphirine. Le sauverait-on?

Sans attendre la réponse de sa belle-sœur, la vieille fille passa ses mains par l'ouverture de ses poches et défit son jupon de dessous, qui rendit un son lourd en tombant. Elle connaissait si bien les places où elle avait cousu ses louis, qu'elle les décousait avec une promptitude qui tenait de la magie, et les pièces d'or tombaient une à une sur sa jupe en sonnant. La vieille de Pen-Hoël la regardait faire en manifestant un étonnement stupide.

— Mais ils vous voient! dit-elle à l'oreille de son amie.

—Trente-sept! répondit Zéphirine en continuant son compte.

— Tout le monde saura votre compte!

— Quarante-deux!

— Des doubles louis, tout neufs, où les avez-vous eus, vous qui n'y voyez pas clair?

— Je les tâtais? Voici cent quatre louis! cria Zéphirine. Sera-ce assez?

— Que vous arrive-t-il? demanda le chevalier du Halga, qui survint et ne put s'expliquer l'attitude de sa vieille amie tendant sa jupe pleine de louis.

En deux mots mademoiselle de Pen-Hoël lui expliqua l'affaire.

— Je l'ai su, dit-il, et je venais vous apporter cent quarante louis que je tenais à la disposition de Calyste, il le sait bien.

Le chevalier tira de sa poche deux rouleaux et les montra. Mariotte, en voyant ces richesses, dit à Gasselin de fermer la porte.

— L'or ne lui rendra pas la santé, dit la baronne en pleurs.

— Mais il lui servira à courir après la marquise, répondit le chevalier. Allons, Calyste!

Calyste se dressa sur son séant et s'écria joyeusement : En route!

— Il vivra donc, dit le baron d'une voix douloureuse, je puis mourir. Allez chercher le curé.

Ce mot répandit l'épouvante, et Calyste, en voyant son père, ne put retenir ses larmes. Le curé, qui savait l'arrêt porté par les médecins, était allé chercher mademoiselle des Touches.

XXVII.

MORT ET MARIAGE.

A la nouvelle de l'état désespéré dans lequel était le baron, il y eut une foule dans la ruelle : les paysans, les paludiers et les gens de Guérande s'agenouillèrent dans la cour pendant que l'abbé Grimont l'administrait. Toute la ville était émue de savoir le père mourant auprès de son fils malade. On regardait comme une calamité publique l'extinction de cette vieille race bretonne.

Cette cérémonie frappa Calyste. Sa douleur fit

taire pendant un moment son amour, il demeura, durant l'agonie du vieux et héroïque défenseur de la monarchie, agenouillé, regardant les progrès de la mort et pleurant. Le vieillard expira dans son fauteuil, en présence de toute sa famille assemblée.

— Je meurs fidèle au roi et à la religion. Mon Dieu, pour prix de mes efforts, faites que Calyste vive! dit-il.

— Je vivrai, mon père, et je vous obéirai, répondit le jeune homme.

— Si tu veux me rendre la mort aussi douce que Fanny m'a faite ma vie, jure-moi de te marier.

— Je vous le promets, mon père.

Ce fut un touchant spectacle que de voir Calyste, ou plutôt l'ombre de Calyste, appuyé sur le vieux chevalier du Halga, un spectre conduisant une ombre, suivant le cercueil du baron et menant le deuil. L'église et la petite place qui se trouve devant le portail furent pleines de gens accourus de plus de dix lieues à la ronde.

La baronne et Zéphirine furent plongées dans une vive douleur en voyant que, malgré ses efforts pour obéir à son père, Calyste était dans une stupeur de funeste augure. Le jour où la famille prit le deuil, la baronne avait conduit son fils sur le banc au fond du jardin, et le questionnait; il répondait avec douceur et soumission, mais ses réponses étaient désespérantes.

— Ma mère, disait-il, il n'y a plus de vie en moi; ce que je mange ne me nourrit pas; l'air, en entrant dans ma poitrine, ne me rafraîchit pas le sang; le soleil me semble froid, et quand il illumine pour toi la façade de notre maison, comme en ce moment, là où tu vois les sculptures inondées de lueurs, moi je vois des formes enveloppées d'un brouillard. Si Béatrix était ici, tout redeviendrait brillant. Il n'est qu'une seule chose au monde qui ait sa couleur et sa forme, c'est cette fleur et ce feuillage, dit-il en tirant de son sein le bouquet flétri que lui avait laissé la marquise.

La baronne n'osa plus rien demander à son fils, ses réponses accusaient plus de folie que son silence n'annonçait de douleur. Cependant Calyste tressaillit en apercevant mademoiselle des Touches à travers les croisées qui se correspondaient; Félicité lui rappelait Béatrix. Ce fut donc à Camille que ces deux femmes désolées durent le seul mouvement de joie qui brilla au milieu de leur deuil.

— Eh bien, Calyste, dit mademoiselle des Touches en l'apercevant, la voiture est prête, nous allons chercher Béatrix ensemble, venez!

La figure maigre et pâle de ce jeune homme en deuil fut aussitôt nuancée par une rougeur, et un sourire anima ses traits.

— Nous le sauverons, dit mademoiselle des Touches à la mère, qui lui serra la main et pleura de joie.

Mademoiselle des Touches, la baronne du Guénic et Calyste partirent en poste pour Paris huit jours après la mort du baron, laissant le soin des affaires à la vieille Zéphirine. La tendresse de Félicité pour Calyste avait préparé le plus bel avenir à ce pauvre enfant. Alliée à la famille de Grandlieu, où se trouvaient deux charmantes filles à marier, les deux plus célèbres fleurs du faubourg Saint-Germain, elle avait écrit à la duchesse de Grandlieu l'histoire de Calyste, en lui annonçant qu'elle vendait sa maison de la rue du Mont-Blanc, dont quelques spéculateurs offraient deux millions cinq cent mille francs. Son homme d'affaires venait de lui remplacer pour sept cent mille francs cette habitation par l'un des plus beaux hôtels de la rue de Grenelle. Elle consacrait sur le reste du prix un million au rachat des terres de la maison du Guénic, et disposait de toute sa fortune en faveur de celle des deux demoiselles de Grandlieu qui guérirait Calyste de sa passion pour madame de Rochegude. Pendant le voyage, Félicité mit la baronne au fait de ce qu'elle avait fait à Paris.

On meublait alors l'hôtel qu'elle destinait à Calyste, au cas où ses projets réussiraient. Tous trois descendirent alors à l'hôtel de Grandlieu, où la baronne fut reçue avec toute la distinction que lui méritait son nom de femme et de fille. Mademoiselle des Touches conseilla naturellement à Calyste de voir Paris pendant qu'elle y chercherait à savoir où se trouvait en ce moment Béatrix, et elle le livra aux séductions de toute espèce qui l'y attendaient. La duchesse, ses deux filles et leurs amis firent à Calyste les honneurs de Paris au moment où la saison des fêtes allait commencer. Le mouvement de Paris donna de violentes distractions au jeune Breton. Il trouva dans Clémentine de Grandlieu, qui certes était alors la plus belle et la plus charmante fille de la société parisienne, une vague ressemblance avec madame de Rochegude et il prêta dès lors à ses coquetteries une attention que nulle autre femme n'aurait obtenue de lui. Clémentine de Grandlieu joua d'autant mieux son rôle que Calyste lui plut infiniment, et les choses furent si bien menées que, pendant l'hiver de 1837, le jeune baron du Guénic, qui avait repris ses couleurs et sa fleur de jeunesse, entendit sans répugnance sa mère lui rappeler la promesse faite à son père mourant, et parler de son mariage avec mademoiselle Clémentine de Grandlieu. Mais tout en obéissant à sa promesse, il cachait une indifférence secrète que connaissait la baronne, et qu'elle espérait voir se dissiper par les plaisirs d'un heureux ménage.

Le jour où la famille Grandlieu siégeait avec la

ronne accompagnée en cette circonstance de ses rents venus d'Angleterre, dans le grand salon à ôtel de Grandlieu, et que l'on allait lire le contrat, lyste, sur le front de qui chacun pouvait voir elques nuages, refusa nettement d'accepter les antages que lui faisait mademoiselle des Tou-es. Il comptait encore sur le dévouement de Fé-ité, qu'il croyait à la recherche de Béatrix. En moment, et au milieu de la stupéfaction des ux familles, Clémentine entra vêtue de manière à ppeler la marquise de Rochegude et remit la let-suivante à Calyste.

CAMILLE A CALYSTE.

Calyste, avant d'entrer dans ma cellule de vice, il m'est permis de jeter un regard sur le onde que je vais quitter pour m'élancer dans le onde de la prière, et ce regard est entièrement à us, qui, dans ces derniers temps, avez été pour oi tout le monde. Ma voix arrivera, si mes calculs m'ont point trompée, au milieu d'une cérémo-e à laquelle il m'était impossible d'assister. Le ır où vous serez devant un autel, donnant votre ain à une jeune et charmante fille qui pourra us aimer à la face du ciel et de la terre, moi je rai dans une maison religieuse à Nantes devant autel et pour toujours à celui qui ne trompe et trahit personne. Je ne viens pas vous attrister, ais vous prier de n'entraver par aucune fausse dé-atesse le bien que j'ai voulu vous faire dès que vous vis. Ne me contestez pas des droits aussi èrement conquis. Si l'amour est une souffrance! ! je vous ai bien aimé, Calyste; mais n'ayez au-n remords: les seuls plaisirs que j'aie goûtés dans a vie je vous les dois, et les douleurs viennent de oi-même. Récompensez-moi donc de toutes ces uleurs passées en me donnant une joie éternelle. rmettez à la pauvre Camille, qui n'est plus, d'être ur quelque chose dans le bonheur matériel dont us jouirez tous les jours. Laissez-moi, cher, être ıelque chose comme un parfum dans les fleurs de tre vie, m'y mêler à jamais sans vous être impor-ne. Je vous devrai sans doute le bonheur de la vie ernelle; ne voulez-vous pas que je m'acquitte en-rs vous par le don de quelques biens fragiles et ssagers? Manquerez-vous de générosité? Ne voyez s en ceci le dernier mensonge d'un amour dédai-ıé; non, Calyste, le monde sans vous n'était plus en pour moi, vous m'en avez fait la plus affreuse s solitudes, et vous avez amené l'incrédule Camille aupin, l'auteur de livres et de pièces que je vais lennellement désavouer, vous avez jeté cette fille ıdacieuse et perverse pieds et poings liés devant ieu. Je suis aujourd'hui ce que j'aurais dû être, un enfant plein d'innocence. Oui, j'ai lavé ma robe dans les pleurs du repentir, et je puis arriver aux autels présentée par un ange, par mon bien-aimé Calyste! Avec quelle douceur je vous donne ce nom que ma résolution a sanctifié! Je vous aime sans aucun intérêt propre, comme une mère aime son fils, comme l'Église aime un enfant; je pourrai prier pour vous et pour les vôtres, sans y mêler aucun autre désir que celui de votre bonheur. Si vous pouviez connaître la tranquillité sublime dans laquelle je vis, après m'être élevée par la pensée au-dessus des petits intérêts mondains, et combien est douce la pensée d'avoir fait son devoir, selon votre noble devise, vous entreriez d'un pas ferme et sans regarder en arrière ni autour de vous dans votre belle vie! Aussi vous écrivé-je surtout pour vous prier d'être fidèle à vous-même et aux vôtres. Cher, la société dans laquelle vous devez vivre ne saurait exister sans la religion du devoir, et vous le méconnaîtriez, comme je l'ai méconnue, en vous laissant aller à la passion, à la fantaisie, ainsi que je l'ai fait. La femme n'est égale à l'homme qu'en faisant de sa vie une continuelle offrande, comme celle de l'homme est une perpétuelle action. Or, ma vie a été comme un long accès d'égoïsme. Aussi, peut-être, Dieu vous a-t-il mis, vers le soir, à la porte de ma maison comme un messager chargé de ma punition et de ma grâce. Écoutez cet aveu d'une femme pour qui la gloire a été comme un phare dont la lueur lui a montré le vrai chemin. Soyez grand, immolez votre fantaisie à vos devoirs de chef, d'époux et de père! Relevez la bannière abattue des vieux du Guénic, montrez dans ce siècle sans religion, sans principes, le gentilhomme dans toute sa gloire et dans toute sa splendeur. Cher enfant de mon âme, laissez-moi jouer un peu le rôle d'une mère. Fanny ne sera plus jalouse d'une fille morte au monde, et dont vous n'apercevrez plus que les mains toujours levées au ciel. Eh bien! sachez qu'aujourd'hui la noblesse a plus que jamais besoin de la fortune. Calyste, faites de la mienne un bel usage. Ce n'est pas un don, mais un fidéi commis. »

— Signons, dit-il.

L'abbé Grimont, à qui revenait l'honneur de la conversion de cette femme célèbre, fut nommé vicaire du diocèse.

Calyste, riche et marié à la plus belle femme de Paris, conserve un fond de tristesse que rien n'a dissipé, pas même la naissance d'un fils, né à Guérande en 1838, à la grande joie de Zéphirine du Guénic. Béatrix vit toujours au fond de son cœur, et il est impossible de prévoir ce que causerait de désastres dans ce jeune ménage une recontre de Calyste et de madame de Rochegude.



ENVOI.



A SARAH.

MADAME.

Par un temps pur, aux rives de la Méditerra-ée où s'étendait jadis l'élégant empire de votre om, parfois la mer laisse voir sous la gaze de es eaux une fleur marine, chef-d'œuvre de la na-ure : la dentelle de ses filets teints de pourpre, de istre, de rose, de violet ou d'or, la fraîcheur de ses ligranes vivants, le velours du tissu, tout se flétrit ès que la curiosité l'attire et l'expose sur la grève. e même le soleil de la publicité pourrait offenser otre pieuse modestie. Aussi dois-je, en vous dédiant ette œuvre, taire un nom qui certes en serait l'or-ueil; mais à la faveur de ce demi-silence vos nagnifiques mains pourront la bénir, votre front sublime pourra s'y pencher en rêvant, vos yeux, pleins d'amour maternel, pourront lui sourire, vous serez ici tout à la fois présente et voilée. Comme cette perle de la Flore marine, vous resterez sur le sable uni, fin, blanc et pur, où s'épanouit votre belle vie, cachée par une onde, diaphane seulement pour quelques yeux amis et discrets.

J'aurais voulu vous offrir une œuvre en harmonie avec vos perfections, mais si c'était chose impossible, je savais, comme consolation, répondre à l'un de vos instincts en vous donnant quelque chose à protéger.

Aux Jardies, décembre 1838.

DE BALZAC.

UN

GRAND HOMME DE PROVINCE

A PARIS.

PRÉFACE.

Un grand homme de province a Paris est la suite [d]e Illusions perdues, l'introduction de cette scène, [la] plus longue peut-être de toutes celles qui com[po]seront les ÉTUDES DE MOEURS. L'auteur [ép]rouve encore une fois le déplaisir d'annoncer que [ce] tableau n'est pas fini. Il reste une troisième [pa]rtie de Illusions Perdues. Le départ du héros, [so]n séjour à Paris sont en quelque sorte les deux [pr]emières journées d'une trilogie que complétera [le] retour en province. Cette dernière partie aura [po]ur titre *les Souffrances de l'inventeur,* et paraîtra [de] manière à ne pas laisser refroidir l'intérêt que [le]s personnages de ce drame ont pu faire naître. [L]es principaux acteurs se retrouveront d'ailleurs [a]u dénoûment avec la ponctualité classique en [u]sage dans l'ancien théâtre, ayant tous perdu assez [d']illusions pour que le titre commun aux trois par[ti]es de l'œuvre soit justifié.

L'auteur a-t-il rempli les promesses de l'avertis[se]ment qui précède *Illusions perdues?* on en jugera. [L]es journalistes ne pouvaient pas plus que les [au]tres professions échapper à la juridiction de la [co]médie. Pour eux, peut-être eût-il fallu quelque [no]uvel Aristophane et non la plume d'un écrivain peu satirique; mais ils inspirent à la littérature une si grande crainte, que ni le Théâtre, ni l'Iambe, ni le Roman, ni le Poëme comique n'ont osé les traîner au tribunal où le ridicule *castigat ridendo mores.* Une seule fois monsieur Scribe essaya cette tâche dans sa petite pièce du Charlatanisme, qui fut moins un tableau qu'un portrait. Le plaisir que causa cette spirituelle ébauche fit concevoir à l'auteur le mérite d'une peinture plus ample. Une autre fois, monsieur de Latouche aborda la question des mœurs littéraires, mais il attaquait moins le journalisme qu'une de ces coalitions formées au profit d'un système, et dont la durée est subordonnée à l'obscurité des talents enrégimentés : une fois célèbres, les coalisés ne peuvent plus s'entendre : disciplinés pendant le combat, les Pégases se battent au râtelier de la gloire. Cet homme d'esprit ne fit d'ailleurs qu'un article épigrammatique, et néanmoins suffisant, il a eu la gloire de doter la langue d'un mot qui restera, celui de *Camaraderie,* devenu depuis le titre d'une comédie en cinq actes. Ainsi donc, l'auteur a le mérite d'une action d'autant plus courageuse qu'elle a effrayé plus de monde. Comment, par un temps où chacun va

cherchant des sujets neufs, aucune plume n'ose-t-elle s'exercer sur les mœurs horriblement comiques de la presse, les seules originales de notre siècle? L'auteur manquerait cependant à la justice, s'il oubliait de mentionner la magnifique préface d'un livre magnifique, MADEMOISELLE DE MAUPIN, où monsieur Théophile Gautier est entré, fouet en main, éperonné, botté comme Louis XIV à son fameux lit de justice, au plein cœur du journalisme. Cette œuvre de verve comique, disons mieux, cet acte de courage a prouvé le danger de l'entreprise. Le livre, une des plus artistes, des plus verdoyantes, des plus pimpantes, des plus vigoureuses compositions de notre époque, d'une allure si vive, d'une tournure si contraire au commun de nos livres, a-t-il eu tout son succès? en a-t-on suffisamment parlé? L'un des rares articles qui le fustigèrent fut plutôt dirigé contre la parcimonie du libraire qui refusait des exemplaires au journal, que contre le jeune et audacieux auteur. Le public ignore combien de maux accablent la littérature dans sa transformation commerciale. Depuis l'époque à laquelle est pris le sujet de cette scène, les malheurs que l'auteur a voulu peindre se sont aggravés. Autrefois, le journalisme imposait la librairie en nature : il lui demandait une certaine quantité d'exemplaires qui, d'après le nombre des feuilles périodiques, n'allait pas à moins d'*une centaine*, en outre du payement des articles après lesquels courait indéfiniment le libraire, sans pouvoir souvent les voir paraître, et qui, multiplié par le total des journaux, faisait une somme considérable. Aujourd'hui ce double impôt s'est augmenté du prix exorbitant des annonces, qui coûtent autant que la fabrication même du livre. Or, comme rien n'est changé aux habitudes financières de certaines critiques, il en est deux ou trois, pas davantage, qui peuvent être partiales ou haineuses, mais qui sont désintéressées, il s'ensuit que les journaux sont funestes à l'existence des écrivains modernes. Croyez-vous que de nobles esprits, que beaucoup d'âmes indignées aient applaudi à la préface de monsieur Théophile Gautier? Le monde a-t-il honoré, célébré la comique poésie avec laquelle ce poëte a dépeint la profonde corruption, l'immoralité de ces sycophantes qui se plaignent de la corruption, de l'immoralité du pouvoir? Quelle épouvantable chose que la tiédeur des honnêtes gens, ils s'occupent de leurs blessures et traitent en ennemis les médecins! Le monde regarde cette délicieuse arabesque comme dangereuse, quand il ne craint pas d'exposer aux regards quelque Léda de Gérard, quelque Bacchante de Girodet, qui est cependant en peinture ce qu'est le livre en poésie.

Les mœurs du Journal constituent un de ces sujets immenses qui veulent plus d'un livre et plus d'une préface. Ici, l'auteur a peint les commencements de la maladie, arrivée aujourd'hui à tous ses développements. En 1821, le Journal était dans sa robe d'innocence, comparé à ce qu'il est en 1839. Mais si l'auteur n'a pu embrasser la plaie dans toute son étendue, il l'a, du moins, abordée sans terreur. Il a usé des bénéfices de sa position. Il appartient au très-petit nombre de ceux qui n'ont point de remercîments à faire au journalisme : il ne lui a jamais rien demandé, il a fait son chemin sans s'appuyer sur ce bâton pestiféré; l'un de ses avantages est d'avoir constamment méprisé cette hypocrite tyrannie, de n'avoir imploré d'aucune plume aucun article, de n'avoir jamais immolé dans d'inutiles réclames d'immortels écrivains pour en faire le piédestal d'un livre qui, par le temps actuel, n'a pas six semaines à vivre. Il a enfin le droit, chèrement acheté, de regarder en face ce cancer qui dévorera peut-être le pays. Probablement, à propos de ceci, plusieurs diront que l'auteur simule des blessures pour attirer sur lui quelque intérêt, et que pour lui tout est douceur. Eh bien, hier encore, à son sujet, la calomnie et la diffamation étaient telles que la police correctionnelle, saisie par un de ses libraires d'un article où l'on attaquait une opération utile à la littérature contemporaine, un effort de la librairie française qui regimbe contre la Belgique, déployait toute la rigueur des lois à l'encontre d'un petit journal. Les magistrats ont appris quelle est l'impuissance de la presse. Le libraire a prouvé l'existence de quatre éditions, imprimées toutes en caractères et dans des imprimeries différentes, du *Médecin de campagne*, livre qui ne compte pas une seule approbation dans quelque journal que ce soit, tandis que l'auteur attend encore une seconde édition d'*Eugénie Grandet*, celle de ses œuvres avec laquelle les critiques essayent d'étouffer les autres par des louanges exagérées. Le journal a tout dit

ır l'auteur. L'auteur a supporté, dans un procès ssez connu, tout ce que pouvaient les auteurs con- e un des leurs ; ainsi, quelle blessure nouvelle lui ɜrait-on après avoir attaqué sans succès sa per- ɔnne, son caractère, sa bonne comme sa mauvaise ɔrtune, ses mœurs et ses prétendus ridicules? u'on ne croie pas cependant que la passion, un ésir de vengeance ou quelque sentiment mauvais ait inspiré dans l'exécution de l'œuvre présente. avait le droit de faire des portraits, il s'est tenu ans les généralités. Le journalisme joue d'ailleurs n si grand rôle dans l'histoire des mœurs contem- oraines, qu'il aurait peut-être été taxé plus tard e pusillanimité, s'il avait omis cette scène du rand drame qui se joue en France. A beaucoup de ɛcteurs, ce tableau pourra paraître chargé; mais u'on le sache, tout est d'une réalité désespérante, t tout néanmoins a été adouci dans ce livre dont ı portée est d'ailleurs restreinte par la nature du ujet. Il ne s'agit ici que de l'influence dépravante u journal sur des âmes jeunes et poétiques, des ifficultés qui attendent les débutants et qui gisent lus dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel. on-seulement le journal tue beaucoup de jeunesse t de talents, mais il sait enterrer ses morts dans le lus profond secret, il ne jette jamais de fleurs sur ɜurs tombes, il ne verse de larmes que sur ses dé- ınts abonnés. Répétons-le ! le sujet a l'étendue de époque elle-même. Le Turcaret de Lesage, le hilinte et le Tartufe de Molière, le Figaro de eaumarchais et le Scapin du vieux théâtre, tous es types s'y trouveraient agrandis de la grandeur e notre siècle où le souverain est partout, excepté ur le trône, où chacun traite en son nom, veut se aire centre sur un point de la circonférence, ou roi ans un coin obscur. Quelle belle peinture serait elle de ces hommes médiocres, engraissés de tra- hisons, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances qu'ils ont faites par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes, et dont la voix aboie en mesure ! L'auteur a dû négliger bien des détails, renoncer à plusieurs personnages : l'œuvre eût dépassé les bornes, et d'ailleurs, sa po- sition lui ordonnait d'éviter les personnalités. Mais ce livre empêchât-il seulement un jeune poëte, une belle âme, vivant au fond de la province, au milieu d'une famille aimée, de venir augmenter le nombre des damnés de l'enfer parisien qui se battent à coups d'encrier, se jettent à la tête leurs œuvres avortées, et s'arrachent la fourche pour faner à l'envi l'un de l'autre les fleurs les plus délicates, ce livre aurait fait une bonne action. N'est-ce pas beaucoup pour un livre, aujourd'hui que les livres naissent, vivent et meurent comme ces insectes de l'Hypanis, dont les mœurs ont fourni peut-être le premier de tous les articles de journaux à je ne sais quel Grec. Cette œuvre conservera-t-elle quel- ques illusions à des gens heureux? l'auteur en doute : la jeunesse a contre elle la jeunesse; le talent de province a contre lui la vie de pro- vince dont la monotonie fait aspirer tout homme d'imagination aux dangers de la vie parisienne. Il en est de Paris pour eux comme de la bataille pour les soldats, tous se flattent le matin d'être en vie le soir, les morts ne se comptent que le lendemain. Les Lucien sont comme les fumeurs qui, dans une mine à mofettes, allument leur pipe, malgré les défenses. Les abîmes ont leur magnétisme. Au moins apprendra-t-on ici que la constance et la rectitude sont encore plus nécessaires peut-être que le talent pour conquérir une noble et pure renommée.

Paris, avril 1839.

UN

GRAND HOMME DE PROVINCE

A PARIS.

I

A MADAME SÉCHARD FILS, PLACE DU MURIER,
A ANGOULÊME.

Paris, septembre 1821.

Ma chère Ève, les sœurs ont le triste privilége :pouser plus de chagrins que de joies en partaınt l'existence de frères voués à l'art, et je com-:nce à craindre de te devenir bien à charge. ıi-je pas abusé déjà de vous tous, qui vous êtes :rifiés pour moi? Ce souvenir de mon passé, si npli par les joies de la famille, m'a soutenu ıtre la solitude de mon présent. Avec quelle ralité d'aigle revenant à son nid, n'ai-je pas trarsé la distance qui nous sépare pour me retrou-: dans une sphère d'affections vraies, après avoir rouvé les premières misères et les premières dé-ɔtions du monde parisien! Vos lumières ont-elles :illé? Les tisons de votre foyer ont-ils roulé? ez-vous entendu des bruissements dans vos eilles? Ma mère a-t-elle dit : « Lucien pense à us? » David a-t-il répondu : « Il se débat avec hommes et les choses? »

Mon Ève, je n'écris cette lettre qu'à toi seule. A seule, j'oserai confier le bien et le mal qui m'andront, en rougissant de l'un et de l'autre, car ici le bien est aussi rare que devrait l'être le mal. Tu vas apprendre beaucoup de choses en peu de mots : madame de Bargeton a eu honte de moi, m'a renié, congédié, répudié le neuvième jour de mon arrivée. En me voyant, elle a détourné la tête, et moi, pour la suivre dans le monde où elle voulait me lancer, j'avais dépensé dix-sept cent soixante francs, sur les deux mille emportés d'Angoulême et si péniblement trouvés. A quoi? diras-tu. Ma pauvre sœur, Paris est un étrange gouffre : on y trouve à dîner pour dix-huit sous, et le plus simple dîner d'un *restaurat* élégant coûte cinquante francs; il y a des gilets et des pantalons à quatre francs et quarante sous, les tailleurs à la mode ne vous les font pas à moins de cent francs. On donne un sou pour passer les ruisseaux des rues quand il pleut. Enfin la moindre course en voiture vaut trente-deux sous.

Après avoir habité le beau quartier, je suis aujourd'hui hôtel de Cluny, rue de Cluny, dans l'une des plus pauvres et des plus sombres petites rues de Paris, serrée entre trois églises et les vieux bâtiments de la Sorbonne. J'occupe une chambre garnie au quatrième étage de cet hôtel, et, quoique bien sale et dénuée, je la paye encore quinze francs par mois. Je déjeune d'un petit pain de deux sous et d'un sou de lait, mais je dîne très-bien pour vingt-deux sous au *restaurat* d'un nommé Flico-

teaux, lequel est situé sur la place même de la Sorbonne. Jusqu'à l'hiver ma dépense n'excédera pas soixante francs par mois, tout compris, du moins je l'espère. Ainsi mes deux cent quarante francs suffiront aux quatre premiers mois. D'ici-là, j'aurai sans doute vendu *l'Archer de Charles IX*, et *les Marguerites*. N'ayez donc aucune inquiétude à mon sujet. Si le présent est froid, nu, mesquin, l'avenir est bleu, riche et splendide.

La plupart des grands hommes ont éprouvé les vicissitudes qui m'affectent sans m'accabler. Plaute, un grand poëte comique, a été garçon de moulin. Machiavel écrivait *le Prince* le soir, après avoir été confondu parmi les ouvriers pendant la journée. Enfin le grand Cervantès, qui avait perdu le bras à la bataille de Lépante en contribuant au gain de cette fameuse journée, appelé *vieux et ignoble manchot* par les écrivailleurs de son temps, mit, faute de libraire, dix ans d'intervalle entre la première et la seconde partie de son sublime Don Quichotte. Nous n'en sommes pas là, aujourd'hui. Les chagrins et la misère ne peuvent atteindre que les talents inconnus, mais quand ils se sont fait jour, les écrivains deviennent riches, et je serai riche. Je vis, d'ailleurs, par la pensée, je passe la moitié de la journée à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où j'acquiers l'instruction qui me manque, et sans laquelle je n'irais pas loin. Aujourd'hui, je me trouve donc presque heureux. En quelques jours, je me suis conformé joyeusement à ma position. Je me livre, dès le jour, à un travail que j'aime ; la vie matérielle est assurée, je médite beaucoup, j'étudie, je ne vois pas où je puis être maintenant blessé, après avoir renoncé au monde où ma vanité pouvait souffrir à tout moment. Les hommes illustres d'une époque sont tenus de vivre à l'écart. Ne sont-ils pas les oiseaux de la forêt? ils chantent, ils charment la nature et nul ne doit les apercevoir. Ainsi ferai-je, si tant est que je puisse réaliser les plans ambitieux de mon esprit.

Je ne regrette pas madame de Bargeton. Une femme qui se conduit ainsi ne mérite pas un souvenir. Je ne regrette pas non plus d'avoir quitté Angoulême. Cette femme avait raison de me jeter dans Paris, en m'y abandonnant à mes propres forces. Ce pays est celui des écrivains, des penseurs, des poëtes. Là seulement se cultive la gloire, et je connais les belles récoltes qu'elle produit aujourd'hui. Là seulement les écrivains peuvent trouver, dans les musées et dans les collections, les vivantes œuvres des génies du temps passé qui réchauffent les imaginations et les stimulent. Là seulement d'immenses bibliothèques sans cesse ouvertes offrent à leur esprit des renseignements et une pâture. Enfin, à Paris il y a dans l'air et dans les moindres détails un esprit qui se respire et s'empreint dans les créations littéraires. On apprend plus de choses en conversant au café, au théâtre pendant une demi-heure, qu'en province en dix ans. Ici, vraiment, tout est spectacle, comparaison et instruction. Un excessif bon marché, une cherté excessive, voilà Paris, où toute abeille rencontre son alvéole, où tout esprit s'assimile ce qui lui est propre. Si donc je souffre en ce moment, je ne me repens de rien. Au contraire, un bel avenir se déploie et réjouit mon âme un moment endolorie. Adieu, ma chère sœur, ne t'attends pas à recevoir régulièrement mes lettres : une des particularités de Paris, est qu'on ne sait réellement pas comment le temps passe. La vie y est d'une effrayante rapidité. J'embrasse ma mère, David, et toi plus tendrement que jamais. Adieu donc, ton frère qui t'aime.

LUCIEN.

II

FLICOTEAUX.

Cette lettre, mise à la poste le premier jour du mois de septembre, explique la situation d'un jeune homme qui vint grossir le nombre des habitués au restaurant du célèbre Flicoteaux, et qui, pendant quelques jours, excita, comme tout nouveau venu, leur curiosité.

Flicoteaux est un nom inscrit dans bien des mémoires. Il est peu d'étudiants logés au quartier latin pendant les douze premières années de la restauration qui n'aient fréquenté ce temple de la faim et de la misère. Le dîner, composé de trois plats, coûtait dix-huit sous, avec un carafon de vin ou une bouteille de bière, et vingt-deux sous avec une bouteille de vin. Ce qui, sans doute, a empêché cet ami de la jeunesse de faire une fortune colossale, est un article de son programme imprimé en grosses lettres dans les affiches de ses concurrents et ainsi conçu :

PAIN A DISCRÉTION,

c'est-à-dire jusqu'à l'indiscrétion. Bien des gloires ont eu Flicoteaux pour père nourricier. Certes le cœur de plus d'un homme célèbre doit éprouver les jouissances de mille souvenirs indicibles à l'aspect de la devanture à petits carreaux donnant sur la place de la Sorbonne et sur la rue Neuve de

ıchelieu, que Flicoteaux II ou III avait encore espectée, avant les journées de Juillet, en leur ıissant ces teintes brunes, cet air ancien et respecable qui annonçait un profond dédain pour le harlatanisme des dehors, espèce d'annonce faite our les yeux aux dépens du ventre par presque ous les restaurateurs d'aujourd'hui. Au lieu de ces ıs de gibiers empaillés destinés à ne pas cuire, au eu de ces poissons fantastiques qui justifient le ıot du saltimbanque : J'ai vu une belle carpe, je ompte l'acheter dans huit jours; au lieu de ces rimeurs, qu'il faudrait appeler postmeurs, exposées en de fallacieux étalages pour les plaisirs des ıporaux et de leurs *payses*, l'honnête Flicoteaux xposait des saladiers ornés de maint raccommoage où des tas de pruneaux cuits réjouissaient le egard du consommateur, sûr que ce mot, trop rodigué sur d'autres affiches, *dessert*, n'était pas ne charte. Les pains de six livres, coupés en quare tronçons, rassuraient sur la promesse du pain à iscrétion. Tel était le luxe d'un établissement que, e son temps, Molière eût célébré, tant était drôtique l'épigramme du nom. Flicoteaux subsiste, il ivra tant que les étudiants voudront vivre. On y ıange, rien de moins, rien de plus; mais on y ıange comme on travaille, avec une activité somre ou joyeuse, selon les caractères ou les circonances.

Cet établissement célèbre consiste en deux salles isposées en équerre, longues, étroites et basses, clairées l'une sur la place de la Sorbonne, l'autre ır la rue Neuve de Richelieu; toutes deux meulées de tables venues de quelque réfectoire abbaal, leur longueur a quelque chose de monastique, les couverts y sont préparés avec les serviettes es abonnés passées dans des coulants de moiré ıétallique numérotés. Flicoteaux Ier ne changeait s nappes que tous les dimanches; mais Flicoaux II les a changées, dit-on, deux fois par seıaine dès que la concurrence a menacé sa dynase. C'est un atelier avec ses ustensiles, et non la ılle de festin avec son élégance et ses plaisirs. Chaun en sort promptement. Au dedans, les mouveıents intérieurs sont rapides. Les garçons y vont t viennent sans flâner, ils sont tous occupés, tous écessaires. Les mets sont peu variés. La pomme e terre y est éternelle. Il n'y aurait pas une pomme e terre en Irlande, elle manquerait partout, qu'il en trouverait chez Flicoteaux. Elle s'y produit epuis trente ans sous cette couleur blonde affecionnée par Titien, semée de verdure hachée, et ouit d'un privilége envié par les femmes : telle ous l'avez vue en 1814, telle vous la retrouverez n 1840. Les côtelettes de mouton, le filet de bœuf ont à la carte de cet établissement, ce que les coqs de bruyère, les filets d'esturgeon sont à celle de Véry, des mets extraordinaires qui exigent la commande dès le matin. La femelle du bœuf y domine, et son fils y foisonne sous les aspects les plus ingénieux. Quand le merlan, les maquereaux donnent sur les côtes de l'Océan, ils rebondissent chez Flicoteaux. Là, tout est en rapport avec les vicissitudes de l'agriculture et les caprices des saisons françaises. On y apprend des choses dont ne se doutent pas les riches, les oisifs, indifférents aux phases de la nature. L'étudiant parqué dans le quartier latin y a la connaissance la plus exacte des temps : il sait quand les haricots et les petits pois réussissent, quand la Halle regorge de choux, quelle salade y abonde, si la betterave a manqué. Une vieille calomnie, répétée au moment où Lucien y venait, consistait à attribuer l'apparition des biftecks à quelque mortalité sur les chevaux.

Peu de restaurants parisiens offrent un aussi beau spectacle. Là vous ne trouvez que jeunesse et foi, que misère gaiement supportée, quoique cependant les visages ardents et graves, sombres et inquiets, n'y manquent pas. Les costumes sont généralement négligés. Aussi remarque-t-on ceux qui viennent bien mis. Chacun sait que cette tenue extraordinaire signifie : maîtresse attendue, partie de spectacle ou visite dans les sphères supérieures. Il s'y est, dit-on, formé quelques amitiés entre plusieurs habitués devenus plus tard célèbres, et cette scène offre une preuve de cette assertion. Néanmoins, excepté les jeunes gens du même pays réunis au même bout de table, généralement les dîneurs ont une gravité qui se déride difficilement, peut-être à cause de la catholicité du vin qui s'oppose à toute expansion. Ceux qui ont cultivé Flicoteaux peuvent se rappeler plusieurs personnages sombres et mystérieux, enveloppés dans les brumes de la plus froide misère, qui ont pu dîner là pendant deux ans, et disparaître sans qu'aucune lumière ait éclairé ces farfadets parisiens aux yeux des plus curieux habitués. Les amitiés s'ébauchaient chez Flicoteaux, elles se scellaient dans les cafés voisins aux flammes d'un punch liquoreux, ou à la chaleur d'une demi-tasse de café.

Pendant les premiers jours de son installation à l'hôtel de Cluny, Lucien Chardon de Rubempré, comme tout néophyte, eut des allures timides et régulières. Après la triste épreuve de la vie élégante qui venait d'absorber ses capitaux, il s'était jeté dans le travail avec cette première ardeur que dissipent si vite les difficultés et les amusements que Paris offre à toutes les existences, aux plus luxueuses comme aux plus pauvres, et qui, pour être domptés, exigent la sauvage énergie du vrai talent ou le sombre vouloir de l'ambition.

Lucien tombait chez Flicoteaux vers quatre heures et demie, après avoir remarqué l'avantage d'y arriver des premiers. Les mets étaient alors plus variés, celui qu'on préférait s'y trouvait encore. Comme tous les esprits poétiques, Lucien avait affectionné une place où il se mettait constamment, et son choix annonçait assez de discernement. Dès le premier jour de son entrée chez Flicoteaux, il avait distingué, près du comptoir, une table où les physionomies des dîneurs, autant que leurs discours saisis à la volée, lui dénotèrent des compagnons littéraires. D'ailleurs, une sorte d'instinct lui faisait deviner qu'en se plaçant près du comptoir, il pourrait parlementer avec les maîtres du restaurant; à la longue la connaissance s'établirait, et au jour des détresses financières, il obtiendrait sans doute un crédit nécessaire. Il s'était donc assis à une petit table carrée à côté du comptoir, où il ne vit que deux couverts ornés de deux serviettes blanches sans coulant, et destinées probablement aux allants et venants. Le vis-à-vis de Lucien était un maigre et pâle jeune homme, vraisemblablement aussi pauvre que lui, dont le beau visage déjà flétri annonçait que des espérances envolées avaient fatigué son front et laissé dans son âme des sillons où les graines ensemencées ne germaient point. Lucien se sentit poussé vers lui tout d'abord par ces vestiges de poésie et par un irrésistible élan de sympathie.

Ce jeune homme, le premier avec lequel le grand homme d'Angoulême put échanger quelques paroles, au bout d'une semaine de petits soins, de paroles et d'observations échangées, se nommait Étienne Lousteau. Comme Lucien, Étienne avait quitté sa province, une ville du Berry, depuis deux ans. Son geste animé, son regard brillant, sa parole brève par moments, trahissaient une amère connaissance de la vie littéraire. Étienne était venu de Sancerre, sa tragédie en poche, attiré par l'ambition qui poignait Lucien : la gloire, le pouvoir et l'argent. Ce jeune homme, qui dîna d'abord quelques jours de suite assez régulièrement, ne se montra bientôt plus que de loin en loin. Après cinq ou six jours d'absence, en le retrouvant une fois, Lucien espérait le revoir le lendemain; mais le lendemain sa place était prise par un inconnu. Quand, entre jeunes gens, on s'est vu la veille, l'amitié de la conversation d'hier se reflète sur celle d'aujourd'hui; mais ces intervalles obligeaient Lucien à rompre chaque fois la glace, et retardait d'autant leur intimité, qui, durant plus d'un mois, fit peu de progrès. Après avoir interrogé la dame du comptoir, Lucien apprit que son ami futur était rédacteur d'un petit journal, où il faisait des articles et rendait compte des livres et des pièces jouées à l'Ambigu-Comique, à la Gaieté, au Panorama-Dramatique. Ce jeune homme devint tout à coup un personnage aux yeux de Lucien, qui compta bien engager la conversation avec lui d'une manière un peu plus intime, et faire quelques sacrifices pour obtenir une amitié si nécessaire à un débutant. Le journaliste resta quinze jours absent. Lucien ne savait pas encore qu'Étienne ne dînait chez Flicoteaux que quand il était sans argent, ce qui lui donnait cet air sombre et désenchanté, cette froideur à laquelle Lucien opposait de flatteurs sourires et de douces paroles. Le désir du poëte de province exigeait de mûres réflexions, car ce journaliste inconnu lui paraissait mener une vie coûteuse, mélangée de petits verres, de tasses de café, de bols de punch, de spectacles, de soupers. Or, pendant les premiers jours de son installation dans le quartier, la conduite du grand homme de province fut celle d'un pauvre enfant étourdi par sa première expérience de la vie parisienne. Aussi, après avoir étudié le prix des consommations et soupesé sa bourse, Lucien n'osa-t-il prendre les allures d'Étienne, en craignant de recommencer les bévues dont il se repentait encore. Toujours sous le joug des saintes religions de la province, il avait à ses côtés deux anges gardiens, sa sœur et David Séchard son beau-frère, l'imprimeur d'Angoulême. Quoique éloignés et vivant à cent lieues de lui, ces deux amis se dressaient à la moindre pensée mauvaise, et lui rappelaient les espérances mises en lui, le bonheur dont il était comptable à sa vieille mère, et toutes les promesses de son génie. Il passait ses matinées à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à étudier l'histoire. Ses premières recherches lui avaient fait apercevoir d'effroyables erreurs dans son roman de *l'Archer de Charles IX*. La bibliothèque fermée, il venait dans sa chambre humide et froide, corriger son ouvrage, y recoudre, y supprimer des chapitres entiers. Après avoir dîné chez Flicoteaux, il descendait au passage du Commerce, lisait au cabinet littéraire de Blosse toute la littérature contemporaine, les journaux, les revues, les livres de poésies pour se mettre au courant du mouvement de l'intelligence. Puis, il regagnait son misérable hôtel vers minuit sans avoir usé de bois ni de lumière. Ces lectures changeaient si énormément ses idées, qu'il revit son recueil de sonnets sur les fleurs, ses chères *Marguerites*, et les retravailla si bien qu'il n'y eut pas cent vers de conservés. Ainsi, d'abord, Lucien mena la vie innocente et pure des pauvres enfants de la province, qui trouvent du luxe chez Flicoteaux en le comparant à l'ordinaire de la maison paternelle; qui se récréent par de lentes promenades sous les allées du Luxembourg en y regardant les jolies femmes d'un œil oblique et le cœur gros de sang; qui ne sortent pas du quartier,

s'adonnent saintement au travail en songeant à ur avenir.

Mais Lucien était né poëte. Soumis bientôt à immenses désirs, il se trouva sans force contre les ductions des affiches de spectacle. Le Théâtre-ançais, le Vaudeville, les Variétés, l'Opéra-Coique, où il allait au parterre, lui enlevèrent une ixantaine de francs. Quel étudiant pouvait résister bonheur de voir Talma dans les rôles qu'il a ilstrés ! Le théâtre, ce premier amour de tous les prits poétiques, fascina Lucien. Les acteurs et actrices lui semblaient des personnages impots, il ne croyait pas à la possibilité de franchir rampe et de les voir familièrement. Ces auteurs ses plaisirs étaient pour lui des êtres merveilleux nt les journaux s'occupaient comme des grands érêts de l'État. Être auteur dramatique ! se faire ier ! Quel rêve caressé ! Ce rêve, quelques audaux, comme Casimir Delavigne, le réalisaient ! s fécondes pensées, ces moments de croyance en i suivis de désespoir agitèrent Lucien et le mainrent dans la sainte voie du travail et de l'éconoe, malgré les grondements sourds de plus d'un atique désir. Par excès de sagesse, il s'était dédu de pénétrer dans le Palais-Royal, dont on lui ait parlé comme d'un lieu de perdition. Pour y oir mis le pied pendant une seule journée, il avait pensé cinquante francs chez Véry, et près de cinq ts francs en habits. Aussi quand il cédait à la tation de voir Fleury, Talma, les deux Baptiste, Michot, n'allait-il pas plus loin que l'obscure gaie où l'on faisait queue dès cinq heures et demie, où les retardataires étaient obligés d'acheter pour sous une place auprès du bureau, car souvent rès être resté là pendant deux heures, ces mots : *n'y a plus de billets !* retentissaient à l'oreille de is d'un étudiant désappointé. Après le spectacle, cien revenait les yeux baissés, ne regardant point ns les rues adjacentes meublées de séductions à nuit. Peut-être lui arriva-t-il quelques-unes de aventures d'une excessive simplicité, mais qui nnent une place immense dans les jeunes imagitions timorées.

Effrayé de la baisse de ses capitaux, un jour où ompta ses écus, Lucien eut des sueurs froides songeant à la nécessité de s'enquérir d'un libraire le chercher quelques travaux payés. Lousteau, ce ne journaliste dont il s'était fait, à lui seul, un i, ne venait point ; il jetait les yeux autour de , attendait un hasard qui ne se présentait pas. A ris, il n'y a de hasard que pour les gens extrêment répandus. Le nombre des relations augnte les chances du succès en tout genre : le had aussi est du côté des gros bataillons. En homme sprit et de pensée, Lucien ne voulut pas se laisser arriver au moment où il n'aurait plus que quelques écus, il résolut enfin d'affronter les libraires.

III

DEUX VARIÉTÉS DE LIBRAIRE.

Par une assez froide matinée de ce mois de septembre, Lucien descendit la rue de la Harpe, ses deux manuscrits sous le bras ; il chemina jusqu'au quai des Augustins, se promena le long du trottoir en regardant alternativement l'eau de la Seine et les boutiques des libraires, comme si son bon génie lui conseillait de se jeter à l'eau plutôt que de se jeter dans la littérature.

Après des hésitations poignantes, après un examen approfondi des figures plus ou moins tendres, récréatives, refrognées, joyeuses ou tristes qu'il observait à travers les vitres ou sur le seuil des portes, il avisa une maison devant laquelle des commis empressés emballaient des livres. Il s'y faisait des expéditions, les murs étaient couverts d'affiches.

EN VENTE :

LE SOLITAIRE, PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT,

TROISIÈME ÉDITION.

LÉONIDE, PAR VICTOR DUCANGE,

*Cinq volumes in-*12 *imprimés sur papier fin.*

Prix , 12 francs.

INSTRUCTIONS MORALES, PAR KÉRATRY.

— Ils sont heureux ceux-là ! se disait Lucien.

L'affiche, création neuve et originale d'un libraire devenu fameux, florissait alors pour la première fois sur les murs. Paris fut bientôt bariolé par les imitateurs de ce procédé d'annonce, la source actuelle d'un des revenus publics. Enfin le cœur gonflé de sang et d'inquiétude, Lucien, si grand naguère à Angoulême et à Paris si petit, se coula le long des maisons et rassembla son courage pour entrer dans cette boutique encombrée de commis, de chalands, de libraires, et peut-être d'auteurs, pensa Lucien.

— Je voudrais parler à monsieur Vidal ou à monsieur Porchon, dit-il à un commis.

Il avait lu sur l'enseigne en grosses lettres :

VIDAL ET PORCHON,

LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,

Pour la France et l'Étranger.

— Ces messieurs sont tous deux en affaires, lui répondit un commis affairé.

— J'attendrai.

On le laissa dans la boutique où il examina les ballots, il resta deux heures occupé à regarder les titres, à ouvrir les livres, à lire des pages çà et là. Lucien finit par s'appuyer l'épaule à un vitrage garni de petits rideaux verts, derrière lequel il soupçonna que se tenait ou Vidal ou Porchon, et il entendit la conversation suivante.

— Voulez-vous m'en prendre cinq cents exemplaires? je vous les passe alors à quatre francs et vous donne double treizième.

— A quel prix ça les mettrait-il?

— A seize sous de moins.

— Trois francs quatre sous, dit Vidal ou Porchon à celui qui offrait ses livres.

— Oui, répondit le vendeur.

— En compte? demanda l'acheteur.

— Vieux farceur, et vous me régleriez dans dix-huit mois, en billets à un an?

— Non, réglés immédiatement, répondit Vidal ou Porchon.

— A quel terme? neuf mois, demanda le libraire ou l'auteur, qui offrait son livre.

— Non, mon cher, un an, répondit l'un des deux libraires-commissionnaires.

Il y eut un moment de silence.

— Vous m'égorgez! s'écria l'inconnu.

— Mais, aurons-nous placé dans un an cinq cents exemplaires de *Léonide?* répondit le libraire-commissionnaire à l'éditeur de Victor Ducange. Si les livres allaient au gré des éditeurs, nous serions millionnaires, mon cher maître, mais ils vont au gré du public. On donne les romans de Walter Scott à dix-huit sous le volume, trois livres douze sous l'exemplaire, et vous voulez que je vende vos bouquins plus cher! Si vous voulez que je vous pousse ce roman-là, faites-moi des avantages. — Vidal!

Un gros homme quitta la caisse et vint, une plume passée entre son oreille et sa tête.

— Dans ton dernier voyage, combien as-tu placé de Ducange? lui demanda Porchon.

— J'ai *fait deux cents Petit vieillard de Calais*, mais il a fallu, pour les placer, déprécier deux autres ouvrages sur lesquels on ne nous faisait pas d'aussi fortes remises, et qui sont devenus de fort jolis *rossignols*.

Plus tard Lucien apprit que ce sobriquet de *rossignols* était donné par les libraires aux ouvrages qui restent perchés sur les casiers, dans les profondes solitudes de leurs magasins.

— Tu sais, d'ailleurs, reprit Vidal, que Picard prépare des romans, on nous promet vingt pour cent de remise sur le prix ordinaire de librairie, afin d'organiser un succès.

— Hé bien! à un an, répondit piteusement l'éditeur foudroyé par la dernière observation confidentielle de Vidal à Porchon.

— Est-ce dit? demanda nettement Porchon à l'inconnu.

— Oui.

Le libraire sortit.

Quand il fut dehors, Lucien entendit Porchon dire à Vidal : — Nous en avons trois cents de demandés, nous lui allongerons son règlement, nous vendrons les *Léonide* cent sous à l'unité, nous nous les ferons régler à six mois, et...

— Et, dit Vidal, voilà quinze cents francs de gagnés.

— Oh! j'ai bien vu qu'il était gêné.

— Il s'enfonce! il paye quatre mille francs à Ducange pour deux mille exemplaires.

Lucien arrêta Vidal en bouchant la petite porte de cette cage.

— Messieurs, dit-il aux deux associés, j'ai l'honneur de vous saluer.

Les libraires le saluèrent à peine.

— Je suis auteur d'un roman sur l'histoire de France, à la manière de Walter Scott et qui a pour titre *l'Archer de Charles IX,* je vous propose d'en faire l'acquisition.

Porchon jeta sur Lucien un regard sans chaleur en posant sa plume sur son pupitre.

Vidal le regarda d'un air brutal, et lui répondit : — Monsieur, nous ne sommes pas libraires-éditeurs, nous sommes libraires-commissionnaires. Quand nous faisons des livres pour notre compte, ils constituent des opérations que nous entreprenons alors avec des *noms faits.* Nous n'achetons d'ailleurs que des livres sérieux, des histoires, des résumés.

— Mais mon livre est très-sérieux, il s'agit de peindre sous son vrai jour la lutte des catholiques qui tenaient pour le gouvernement absolu, et des protestants qui voulaient établir la république.

— Monsieur Vidal! cria un commis.

Vidal s'esquiva.

— Je ne vous dis pas, monsieur, que votre livre ne soit pas un chef-d'œuvre, reprit Porchon en faisant un geste assez impoli, mais nous ne nous oc-

cupons que des livres fabriqués. Allez voir ceux qui achètent des manuscrits, le père Doguereau, rue du Coq, auprès du Louvre. Il est un de ceux qui font le roman. Si vous aviez parlé plus tôt, vous venez de voir Pollet, le concurrent de Doguereau, et des Galeries de Bois.

— Monsieur, j'ai un recueil de poésie...

— Monsieur Porchon, cria-t-on.

— De la poésie! s'écria Porchon en colère. Et pour qui me prenez-vous? ajouta-t-il en lui riant au nez et disparaissant dans son arrière-boutique.

Lucien traversa le Pont-Neuf en proie à mille réflexions. Ce qu'il avait compris de cet argot commercial lui fit deviner que, pour ces libraires, les livres étaient comme des bonnets de coton pour des bonnetiers, une marchandise à vendre cher, à acheter bon marché.

— Je me suis trompé, se dit-il frappé néanmoins du brutal et matériel aspect que prenait la littérature.

Il avisa rue du Coq une boutique modeste devant laquelle il avait déjà passé, sur laquelle étaient peints en lettres jaunes, sur un fond vert, ces mots :

DOGUEREAU, LIBRAIRE.

Il se souvint d'avoir vu ces mots répétés au bas du frontispice de plusieurs des romans qu'il avait lus au cabinet littéraire de Blosse. Il entra non sans cette trépidation intérieure que cause à tous les hommes d'imagination la certitude d'une lutte. Il trouva dans la boutique un singulier vieillard, l'une des figures originales de la librairie sous l'empire. Doguereau portait un habit noir à grandes basques carrées, et la mode taillait alors les fracs en queue de morue. Il avait un gilet d'étoffe commune à carreaux de diverses couleurs d'où pendaient, à l'endroit du gousset, une chaîne d'acier et une clef de cuivre qui jouaient sur une vaste culotte noire. La montre devait avoir la grosseur d'un oignon. Ce costume était complété par des bas drapés, couleur gris de fer, et par des souliers ornés de boucles en argent. Le vieillard avait la tête nue, décorée de cheveux grisonnants, et assez poétiquement épars. Le père Doguereau, comme l'avait surnommé Porchon, tenait par l'habit, la culotte et les souliers au professeur de belles-lettres, et au marchand par le gilet, la montre et les bas. Sa physionomie ne démentait point cette singulière alliance. Il avait l'air magistral, dogmatique, la figure creusée du maître de rhétorique, et les yeux vifs, la bouche soupçonneuse, l'inquiétude vague du libraire.

— Monsieur Doguereau, dit Lucien.

— C'est moi, monsieur...

— Je suis auteur d'un roman, dit Lucien.

— Vous êtes bien jeune, dit le libraire.

— Mais, monsieur, mon âge ne fait rien à l'affaire.

— C'est juste, dit le vieux libraire en prenant le manuscrit. Ah, diantre! *L'Archer de Charles IX*, un bon titre. Voyons, jeune homme, dites-moi votre sujet en deux mots?

— Monsieur, une œuvre historique dans le genre de Walter Scott, où le caractère de la lutte entre les protestants et les catholiques est présenté comme un combat entre deux systèmes de gouvernement, et où le trône était sérieusement menacé. J'ai pris parti pour les catholiques.

— Hé, mais, jeune homme, voilà des idées! Eh bien, je lirai votre ouvrage, je vous le promets. J'aurais mieux aimé un roman dans le genre de madame Radcliffe; mais si vous êtes travailleur, si vous avez un peu de style, de la conception, des idées, l'art de la mise en scène, je ne demande pas mieux que de vous être utile. Que nous faut-il? de bons manuscrits.

— Quand pourrai-je venir?

— Je vais ce soir à la campagne, je serai de retour après-demain, j'aurai lu votre ouvrage, et s'il me va, nous pourrons traiter le jour même.

Lucien, le voyant si bon homme, eut la fatale idée de sortir le manuscrit des *Marguerites*.

— Monsieur, j'ai fait aussi un recueil de vers...

— Ah! vous êtes poëte, je ne veux plus de votre roman, dit le vieillard en lui tendant le manuscrit. Les rimailleurs échouent quand ils veulent faire de la prose. En prose, il n'y a pas de chevilles, il faut absolument dire quelque chose.

— Mais, monsieur, Walter Scott a fait des vers aussi...

— C'est vrai, dit Doguereau qui se radoucit, devina la pénurie du jeune homme, et garda le manuscrit. Où demeurez-vous? j'irai vous voir.

Lucien donna son adresse, sans soupçonner chez ce vieillard la moindre arrière-pensée, il ne reconnaissait pas en lui le libraire de la vieille école, un homme du temps où les libraires souhaitaient tenir dans un grenier et sous clef Voltaire et Montesquieu mourants de faim.

— Je reviens précisément par le quartier latin, lui dit le vieux libraire après avoir lu l'adresse.

— Le brave homme! pensa Lucien en saluant le libraire. J'ai donc rencontré un ami de la jeunesse, un connaisseur qui sait quelque chose. Parlez-moi de celui-là! Je le disais bien à David : le talent parvient facilement à Paris.

Lucien revint heureux et léger, il rêvait la gloire. Sans plus songer aux sinistres paroles qui venaient de frapper son oreille dans le comptoir de Vidal et Porchon, il se voyait riche d'au moins douze cents

francs. Douze cents francs représentaient une année de séjour à Paris, une année pendant laquelle il préparerait de nouveaux ouvrages. Combien de projets bâtis sur cette espérance! Combien de douces rêveries en voyant sa vie assise sur le travail! Il se casa, s'arrangea, peu s'en fallut qu'il ne fît quelques acquisitions. Il ne trompa son impatience que par des lectures constantes au cabinet du passage du Commerce.

Deux jours après, le vieux Doguereau, surpris du style que Lucien avait dépensé dans sa première œuvre, enchanté de l'exagération des caractères qu'admettait l'époque où se développait le drame, frappé de la fougue d'imagination avec laquelle un jeune auteur dessine toujours son premier plan, il n'était pas gâté le père Doguereau! vint à l'hôtel où demeurait son Walter Scott en herbe. Il était décidé à payer mille francs la propriété entière de *l'Archer de Charles IX*, et à lier Lucien par un traité pour plusieurs ouvrages. En voyant l'hôtel, le vieux renard se ravisa.

— Un jeune homme logé là n'a que des goûts modestes, il aime l'étude, le travail, je peux ne lui donner que huit cents francs.

L'hôtesse, à laquelle il demanda monsieur Lucien de Rubempré, lui répondit: — Au quatrième!

Le libraire leva le nez, et n'aperçut que le ciel au-dessus du quatrième.

— Ce jeune homme, pensa-t-il, est joli garçon, il est même très-beau; s'il gagnait trop d'argent, il se dissiperait, il ne travaillerait plus. Dans notre intérêt commun, je lui offrirai six cents francs; mais en argent, pas de billets.

Il monta l'escalier, frappa trois coups à la porte de Lucien, qui vint ouvrir. La chambre était d'une nudité désespérante. Il y avait sur la table un bol de lait et une flûte de deux sous. Ce dénûment du génie frappa le bonhomme Doguereau.

— Qu'il conserve, pensa-t-il, ces mœurs simples, cette frugalité, ces modestes besoins. J'éprouve du plaisir à vous voir, dit-il à Lucien. Voilà, monsieur, comment vivait Jean-Jacques, avec lequel vous aurez plus d'un rapport. Dans ces logements-ci, brille le feu du génie et se composent les bons ouvrages. Voilà comment devraient vivre les gens de lettres, au lieu de faire ripaille dans les cafés, dans les restaurants, d'y perdre leur temps, leur talent, et notre argent!

Il s'assit.

— Jeune homme, votre roman n'est pas mal. J'ai été professeur de rhétorique, je connais l'histoire de France, il y a d'excellentes choses. Enfin vous avez de l'avenir.

— Ah! monsieur.

— Non, je vous le dis, nous pouvons faire des affaires ensemble. Je vous achète votre roman...

Le cœur de Lucien s'épanouit, il palpitait d'aise, il allait entrer dans le monde littéraire, il serait enfin imprimé.

—... Quatre cents francs, dit Doguereau d'un ton mielleux.

— Le volume? dit Lucien.

— Le roman, dit Doguereau sans s'étonner de la surprise de Lucien. Mais, ajouta-t-il, ce sera comptant. Vous vous engagerez à m'en faire deux par an pendant six ans. Si le premier s'épuise en six mois, je vous payerai les suivants six cents francs. Ainsi, à deux par an, vous aurez cent francs par mois, vous aurez votre vie assurée, vous serez heureux. J'ai des auteurs que je ne paye que trois cents francs par roman. Je donne deux cents francs pour une traduction de l'anglais. Autrefois, ce prix eût été exorbitant.

Lucien était glacé.

— Monsieur, nous ne pourrons pas nous entendre, je vous prie de me rendre mon manuscrit.

— Le voilà, dit le vieux libraire. Vous ne connaissez pas les affaires, monsieur. En publiant le premier roman d'un auteur, un éditeur doit risquer seize cents francs d'impression et de papier. Il est plus facile de faire un roman que de trouver cette somme. J'ai cent manuscrits de roman chez moi, et n'ai pas cent soixante mille francs dans ma caisse. Hélas! je n'ai pas gagné cette somme depuis vingt ans que je suis libraire. On ne fait donc pas fortune au métier d'imprimer des romans. Vidal et Porchon ne nous les prennent qu'à des conditions qui deviennent de jour en jour plus onéreuses pour nous. Là, où vous risquez votre temps, je dois, moi, débourser deux mille francs. Si nous nous sommes trompés, car, *habent sua fata libelli*, je perds deux mille francs. Quant à vous, vous n'avez qu'à lancer une ode contre la stupidité publique. Après avoir médité sur ce que j'ai l'honneur de vous faire observer, vous viendrez me revoir.

Lucien fit un geste plein de superbe.

— Vous reviendrez à moi, répéta le libraire avec autorité. Loin de trouver un libraire qui veuille risquer deux mille francs pour un jeune inconnu, vous ne trouverez pas un commis qui se donne la peine de lire votre griffonnage. Moi, qui l'ai lu, je puis vous y signaler plusieurs fautes de français. Vous avez mis *observer* pour *faire observer*, et *malgré que*. Malgré veut un régime direct.

Lucien parut humilié.

— Quand je vous reverrai, vous aurez perdu cent francs, ajouta-t-il, je ne vous donnerai plus alors que cent écus.

Il se leva, salua, mais sur le pas de la porte, il dit: — Si vous n'aviez pas du talent, de l'avenir,

i je ne m'intéressais pas aux jeunes gens studieux, ; ne vous aurais pas fait d'aussi belles conditions. ent francs par mois! Songez-y. Après tout, un oman dans un tiroir, ce n'est pas comme un cheal à l'écurie, ça ne mange pas de pain, mais ça 'en donne pas non plus!

Lucien prit son manuscrit, le jeta par terre, en 'écriant :

— J'aime mieux le brûler, monsieur.

— Vous avez une tête de poëte, dit le vieillard.

— Vieil usurier de littérature! dit Lucien quand a porte fut fermée.

Lucien dévora sa flûte, lappa son lait, et descenit. Sa chambre n'était pas assez vaste, il y aurait ourné sur lui-même comme un lion dans sa cage u Jardin des Plantes.

IV

UN PREMIER AMI.

A la bibliothèque Sainte-Geneviève où Lucien :omptait aller, il avait toujours aperçu dans le nême coin un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui travaillait avec cette application soutenue, que rien ne distrait ni dérange, et à laquelle se re:onnaissent les véritables ouvriers littéraires. Ce eune homme y venait sans doute depuis longemps, les employés et le bibliothécaire lui-même ivaient pour lui des complaisances. Le bibliothé:aire lui laissait emporter des livres que Lucien voyait rapporter le lendemain par le studieux in:onnu, dans lequel le poëte reconnaissait un frère le misère et d'espérance.

Petit, maigre et pâle, ce travailleur cachait un beau front sous une épaisse chevelure noire assez mal tenue, il avait de belles mains, il attirait le regard des indifférents par une vague ressemblance avec le portrait de Bonaparte, gravé d'après Robert Lefebvre. Cette gravure est tout un poëme de mélancolie ardente, d'ambition contenue, d'activité cachée: examinez-la bien! vous y trouverez du génie et de la discrétion, de la finesse et de la grandeur ; les yeux ont de l'esprit comme des yeux de femme, le coup d'œil est avide de l'espace, et désireux de difficultés à vaincre. Le nom de Bonaparte ne serait pas écrit au-dessous, vous le contempleriez tout aussi longtemps. Le jeune homme qui réalisait cette gravure avait ordinairement un pantalon à pied dans des souliers à grosses semelles, une redingote de drap commun, une cravate noire, un gilet de drap gris, mélangé de blanc, boutonné jusqu'en haut, et un chapeau à bon marché. Son dédain pour toute toilette inutile était visible.

Ce mystérieux inconnu, marqué du sceau que le génie imprime au front de ses esclaves, Lucien le retrouvait chez Flicoteaux, le plus régulier de tous les habitués, il y mangeait pour vivre, sans faire attention à des aliments avec lesquels il paraissait familiarisé, il buvait de l'eau. Soit à la bibliothèque, soit chez Flicoteaux, il déployait en tout une sorte de dignité qui venait sans doute de la conscience d'une vie occupée par quelque chose de grand, et qui le rendait inabordable. Son regard était penseur. La méditation habitait sur son beau front noblement coupé. Ses yeux noirs et vifs, qui voyaient bien et promptement, annonçaient une habitude d'aller au fond des choses. Simple en ses gestes, il avait une contenance grave. Lucien éprouvait un respect involontaire pour lui. Déjà plusieurs fois, l'un et l'autre, ils s'étaient mutuellement regardés comme pour se parler à l'entrée ou à la sortie de la bibliothèque ou du restaurant, mais ni l'un ni l'autre, ils n'avaient osé. Ce silencieux jeune homme allait au fond de la salle, dans la partie située en retour sur la place de la Sorbonne. Lucien n'avait donc pu se lier avec lui, quoiqu'il se sentît porté vers ce jeune travailleur en qui se trahissaient les indicibles symptômes de la supériorité.

L'un et l'autre, ainsi qu'ils le reconnurent plus tard, ils étaient deux natures vierges et timides, adonnées à toutes les peurs dont les hommes solitaires savourent les émotions. Sans leur subite rencontre au moment du désastre qui venait d'arriver à Lucien, peut-être ne se seraient-ils jamais mis en communication. Mais en entrant dans la rue des Grès, Lucien aperçut le jeune inconnu qui revenait de Sainte-Geneviève.

— La bibliothèque est fermée, je ne sais pourquoi, monsieur, lui dit-il.

En ce moment Lucien avait des larmes dans les yeux, il remercia l'inconnu par un de ces gestes qui sont plus éloquents que le discours et qui, de jeune homme à jeune homme, s'ouvrent aussitôt les cœurs. Tous deux descendirent la rue des Grès en se dirigeant vers la rue de la Harpe.

— Je vais alors me promener au Luxembourg, dit Lucien. Quand on est sorti, il est difficile de revenir travailler.

— On n'est plus dans le courant d'idées nécessaires, reprit l'inconnu. Vous paraissez chagrin, monsieur?

— Il vient de m'arriver une singulière aventure, dit Lucien.

Il raconta sa visite sur le quai, puis celle au vieux libraire et les propositions qu'il venait de recevoir, il se nomma, et dit quelques mots de sa situation. Depuis un mois environ, il avait dépensé soixante francs pour vivre, trente francs à l'hôtel, vingt francs au spectacle, dix francs au cabinet littéraire, en tout cent vingt francs; il ne lui restait plus que cent vingt francs.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, votre histoire est la mienne et celle de dix ou douze mille jeunes gens, qui tous les ans viennent de la province à Paris. Nous ne sommes pas encore les plus malheureux. Voyez-vous ce théâtre? dit-il en lui montrant les cimes de l'Odéon. Un jour, vint se loger dans une des maisons qui sont sur la place, un homme de talent qui avait roulé dans des abîmes de misère; marié, surcroît de malheur qui ne nous afflige encore ni l'un ni l'autre, à une femme qu'il aimait; pauvre ou riche, comme vous voudrez, de deux enfants; criblé de dettes, mais confiant dans sa plume. Il présente à l'Odéon une comédie en cinq actes, elle est reçue, il obtient un tour de faveur, les comédiens la répètent, le directeur en active la représentation, cinq bonheurs qui constituent cinq actes encore plus difficiles à réaliser que cinq actes à écrire. Le pauvre auteur, logé dans un grenier que vous pouvez voir d'ici, épuise ses dernières ressources pour vivre pendant la réception et la répétition de sa pièce, sa femme met ses vêtements au mont-de-piété, la famille ne mange que du pain. Le jour de la dernière répétition, la veille de la représentation, le ménage devait cinquante francs dans le quartier, au boulanger, à la laitière, au portier. Le poëte avait conservé le strict nécessaire : un habit, une chemise, un pantalon, un gilet et des bottes. Sûr du succès, il vient embrasser sa femme, il lui annonce la fin de leurs infortunes. — Enfin il n'y a plus rien contre nous! s'écrie-t-il. — Il y a le feu, dit la femme, regarde, l'Odéon brûle. Monsieur, l'Odéon brûlait. Ne vous plaignez donc pas. Vous avez des vêtements, vous n'avez ni femme, ni enfants, vous avez pour cent vingt francs de hasard dans votre poche, et vous ne devez rien à personne. La pièce a eu cent vingt représentations au théâtre Louvois. Le roi a fait une pension à l'auteur. Buffon l'a dit, le génie c'est la patience. La patience est en effet ce qui, chez l'homme, ressemble le plus au procédé que la nature emploie dans ses créations. Qu'est-ce que l'art, monsieur? c'est la nature concentrée.

Les deux jeunes gens arpentaient alors le Luxembourg. Lucien apprit bientôt le nom, devenu depuis célèbre, de l'inconnu qui s'efforçait de le consoler. Ce jeune homme était Daniel d'Arthez, aujourd'hui l'un des plus illustres écrivains de notre époque, et l'un des gens rares qui, selon la belle pensée d'un poëte, offrent

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

— On ne peut pas être grand homme à bon marché, lui dit Daniel de sa voix douce. Le génie arrose ses œuvres de ses larmes. Le talent est une créature morale qui a, comme tous les êtres, une enfance sujette à des maladies. La Société repousse les talents incomplets comme la Nature emporte les créatures faibles ou mal conformées. Qui veut s'élever au-dessus des hommes, doit se préparer à une lutte, ne reculer devant aucune difficulté. Un grand écrivain est un martyr qui ne mourra pas, voilà tout. Vous avez au front le sceau du génie, dit d'Arthez à Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa; si vous n'en avez pas au cœur la volonté, si vous n'en avez pas la patience angélique; si, à quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinée, vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de l'Océan, de votre infini, renoncez dès aujourd'hui.

— Vous vous attendez donc, vous, à des supplices? dit Lucien.

— A des épreuves en tout genre, à la calomnie, à la trahison, à l'injustice de mes rivaux; aux effronteries, aux ruses, à l'âpreté du commerce, répondit le jeune homme d'une voix résignée. Si votre œuvre est belle, qu'importe une première perte...

— Voulez-vous lire et juger la mienne? dit Lucien.

— Soit, dit d'Arthez. Je demeure rue des Quatre-Vents, dans une maison où l'un des hommes les plus illustres, un des plus beaux génies de notre temps, un phénomène dans la science, Desplein, le plus grand chirurgien connu, souffrit son premier martyre en se débattant avec les premières difficultés de la vie et de la gloire à Paris. Ce souvenir me donne tous les soirs la dose de courage dont j'ai besoin tous les matins. J'ai sa chambre où il a souvent mangé, comme Rousseau, du pain et des cerises, mais sans Thérèse. Venez dans une heure, j'y serai.

Les deux poëtes se quittèrent en se serrant la main avec une indicible effusion de tendresse mélancolique. Lucien alla chercher son manuscrit. Daniel d'Arthez alla mettre au mont-de-piété sa montre pour pouvoir acheter deux falourdes, afin que son nouvel ami trouvât du feu chez lui, car il faisait froid. Lucien fut exact et vit d'abord une maison moins décente que son hôtel et qui avait une allée sombre, au bout de laquelle se trouvait un escalier obscur.

La chambre de Daniel d'Arthez, située au cin-uième étage, avait deux méchantes croisées entre esquelles était une bibliothèque en bois noirci, leine de cartons étiquetés. Une maigre couchette n bois peint, semblable aux couchettes de collége, ne table de nuit achetée d'occasion, et deux fau-euils couverts en crin occupaient le fond de cette ièce tendue d'un papier écossais verni par la fu-née et par le temps. Une longue table chargée de apiers était placée entre la cheminée et l'une des roisées. En face de cette cheminée, il y avait une nauvaise commode en bois d'acajou. Un tapis de asard couvrait entièrement le carreau. Ce luxe né-essaire évitait du chauffage. Devant la table, un ulgaire fauteuil de bureau en basane rouge blan-hie par l'usage, puis six mauvaises chaises com-létaient l'ameublement. Sur la cheminée, Lucien perçut un vieux flambeau de bouillotte, à garde-ue, muni de quatre bougies. Quand Lucien de-nanda la raison des bougies, en reconnaissant en outes choses les symptômes d'une âpre misère, l'Arthez lui répondit qu'il lui était impossible de upporter l'odeur de la chandelle. Cette circon-tance indiquait une grande délicatesse de sens, 'indice d'une exquise sensibilité.

La lecture dura sept heures. Daniel écouta re-igieusement, sans dire un mot ni faire une obser-ation, une des plus rares preuves de bon goût que uissent donner les auteurs.

— Hé bien? dit Lucien à Daniel en mettant le nanuscrit sur la cheminée.

— Vous êtes dans une belle et bonne voie, ré-ondit gravement le jeune homme; mais votre œu-re est à remanier. Si vous voulez ne pas être le inge de Walter Scott, il faut vous créer une ma-ière différente, et vous l'avez imité. Vous com-nencez, comme lui, par de longues conversations our poser vos personnages; quand ils ont causé, ous faites arriver la description, et l'action. Cet ntagonisme nécessaire à toute œuvre dramatique, ient en dernier. Renversez-moi les termes du pro-lème. Remplacez ces diffuses causeries, magnifi-ques chez Scott, mais sans couleur chez vous, par les descriptions auxquelles se prête si bien notre angue. Que chez vous le dialogue soit la consé-quence attendue qui couronne vos préparatifs. En-rez tout d'abord dans l'action. Prenez-moi votre sujet, tantôt en travers, tantôt par la queue, enfin variez vos plans, et ne soyez jamais le même. Vous serez neuf, tout en adaptant à l'histoire de France la forme du drame dialogué de l'écossais. Walter Scott est sans passion, il l'ignore ou peut-être lui était-elle interdite par les mœurs hypocrites de son pays. Pour lui, la femme est le devoir incarné. A de rares exceptions près, ses héroïnes sont absolument les mêmes, il n'a eu pour elles qu'un seul ponsif, selon l'expression des peintres; elles procèdent toutes de Clarisse Harlowe; en les ramenant toutes à une idée, il ne pouvait que tirer des exemplaires d'un même type variés par un coloriage plus ou moins vif. La femme porte le désordre dans la so-ciété par la passion. La passion a des accidents in-finis. Peignez donc les passions, vous aurez les res-sources infinies dont s'est privé ce grand génie pour être lu dans toutes les familles de la prude Angle-terre. En France, vous aurez les fautes charmantes et les mœurs brillantes du catholicisme à opposer aux sombres figures du protestantisme pendant la période la plus passionnée de notre histoire. Chaque règne authentique, à partir de Charlemagne, de-mandera tout au moins un ouvrage, et quelquefois quatre ou cinq, comme pour Louis XIV, Henri IV, Francois I[er]. Vous ferez ainsi une histoire de France pittoresque où vous peindrez les costumes, les meu-bles, les maisons, les intérieurs, la vie privée, tout en donnant l'esprit du temps, au lieu de narrer pé-niblement des faits connus. Vous avez un moyen d'être original en relevant les erreurs populaires qui défigurent la plupart de nos rois. Osez, dans votre première œuvre, rétablir la grande et magnifique figure de Catherine que vous avez sacrifiée aux pré-jugés qui planent encore sur elle. Enfin, peignez Charles IX comme il était et non comme l'ont fait les écrivains protestants. Au bout de dix ans de per-sistance, vous aurez gloire et fortune, vous aurez fait, dit-il en souriant, le plus difficile des caram-bolages.

Il était alors neuf heures. Lucien imita l'action secrète de son ami, en lui offrant à dîner chez Edon, où il dépensa douze francs. Pendant ce dîner, Daniel livra le secret de ses espérances et de ses études à Lucien. D'Arthez n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances méta-physiques. Il procédait en ce moment au dépouille-ment de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. Il voulait, comme Molière, être un profond philosophe avant de faire des comédies. Il étudiait le monde écrit et le monde vivant, la pensée et le fait. Il avait pour amis de savants naturalistes, de jeunes médecins, des écrivains politiques et des artistes, société de gens studieux, sérieux, pleins d'avenir. Il vivait d'articles consciencieux et peu payés, mis dans des dictionnaires biographiques, encyclopédi-ques, ou de sciences naturelles. Il n'en écrivait ni plus ni moins que ce qu'il en fallait pour vivre et pouvoir poursuivre sa pensée. D'Arthez avait une œuvre d'imagination, entreprise uniquement pour étudier les ressources de la langue. Ce livre, encore inachevé, pris et repris par caprices, il le gardait

pour les jours de grande détresse. C'était une œuvre psychologique et de haute portée sous la forme du roman. Quoique Daniel se découvrît modestement, il parut gigantesque à Lucien. En sortant du restaurant, à onze heures, Lucien s'était pris d'une vive amitié pour cette vertu sans emphase, pour cette nature, sublime sans le savoir.

Le poëte ne discuta pas les conseils de Daniel, il les suivit à la lettre. Ce beau talent déjà mûri par la pensée et par une critique solitaire, inédite, faite pour lui non pour autrui, lui avait tout à coup poussé la porte des plus magnifiques palais de la fantaisie. Les lèvres du provincial avaient été touchées d'un charbon ardent, et la parole de ce travailleur trouva dans le cerveau du poëte une terre préparée. Lucien se mit à refondre son œuvre.

V

LE CÉNACLE.

Heureux d'avoir trouvé dans l'immensité parisienne un cœur où abondaient des sentiments généreux en harmonie avec les siens, le poëte de province fit ce que font tous les jeunes gens affamés d'affection : il s'attacha comme une maladie chronique à d'Arthez, il alla le chercher pour se rendre à la bibliothèque, il se promena près de lui au Luxembourg par les belles journées, il l'accompagna tous les soirs jusque dans sa pauvre chambre, après avoir dîné près de lui chez Flicoteaux ; enfin il se serra contre lui, comme un soldat se pressait sur son voisin dans les plaines glacées de la Russie.

Pendant les premiers jours de sa connaissance avec Daniel, Lucien ne remarqua pas sans chagrin une certaine gêne causée par sa présence, dès que les intimes étaient réunis. Les discours de ces êtres supérieurs dont d'Arthez lui parlait avec un enthousiasme concentré, se tenaient dans les bornes d'une réserve en désaccord avec les témoignages visibles de leur vive amitié. Lucien sortait alors discrètement, en ressentant une sorte de peine causée par l'ostracisme dont il était l'objet et par la curiosité qu'excitaient en lui ces personnages inconnus, car tous s'appelaient par leurs noms de baptême. Tous portaient au front, comme d'Arthez, le sceau d'un génie spécial. Après de secrètes oppositions combattues à son insu par Daniel, Lucien fut enfin jugé digne d'entrer dans ce Cénacle de grands esprits. Lucien put dès lors connaître ces personnes unies par les plus vives sympathies, par le sérieux de leur existence intellectuelle et qui se réunissaient presque tous les soirs chez d'Arthez. Tous pressentaient en lui le grand écrivain, ils le regardaient comme leur chef, depuis qu'ils avaient perdu l'un des esprits les plus extraordinaires de ce temps, un génie mystique, leur premier chef qui, pour des raisons inutiles à rapporter, était retourné dans sa province, et dont Lucien entendait souvent parler, sous le nom de Louis. On comprendra facilement combien ces personnages avaient dû réveiller l'intérêt et les curiosités d'un poëte, à l'indication de ceux qui, depuis, ont conquis, comme d'Arthez, toute leur gloire, car plusieurs succombèrent.

Parmi ceux qui vivent encore, était Horace Bianchon, alors interne à l'Hôtel-Dieu, devenu depuis l'un des flambeaux de l'école de Paris, et trop connu maintenant pour qu'il soit nécessaire de peindre sa personne ou d'expliquer son caractère et la nature de son esprit.

Puis venait Léon Giraud, ce profond philosophe, ce hardi théoricien qui remue tous les systèmes, les juge, les exprime, les formule et les traîne aux pieds de son idole ; l'Humanité ! toujours grand, même dans ses erreurs, ennoblies par sa bonne foi. Ce travailleur intrépide, ce savant consciencieux est devenu chef d'une école morale et politique sur le mérite de laquelle le temps seul pourra prononcer. Si ses convictions lui ont fait une destinée en des régions étrangères à celles où ses camarades se sont élancés, il n'en est pas moins resté leur fidèle ami.

L'art était représenté par Joseph Bridau, l'un des meilleurs peintres de la jeune école. Sans les malheurs secrets auxquels le condamne une nature trop impressionnable, Joseph, dont le dernier mot n'est d'ailleurs pas dit, aurait pu continuer les grands maîtres de l'école italienne : il a le dessin de Rome et la couleur de Venise ; mais l'amour le tue, et ne traverse pas que son cœur, l'amour lance ses flèches dans le cerveau, lui dérange sa vie et lui fait faire les plus étranges zigzags. Si sa maîtresse éphémère le rend ou trop heureux, ou trop misérable, Joseph enverra pour l'exposition tantôt des esquisses où la couleur empâte le dessin, tantôt des tableaux qu'il a voulu finir sous le poids de chagrins imaginaires et où le dessin l'a si bien préoccupé que la couleur, dont il dispose à son gré, ne s'y retrouve pas. Il trompe incessamment et le public et ses amis. Hoffmann l'eût adoré pour ses pointes poussées avec hardiesse dans le champ des arts, pour ses caprices, pour sa fantaisie. Quand il est complet, il excite l'admiration, il la savoure, et s'effarouche alors de ne plus recevoir d'éloges pour les œuvres manquées où les

ux de son âme voient tout ce qui est absent pour
il du public. Fantasque au suprême degré, ses
is lui ont vu détruire un tableau achevé, auquel
rouvait l'air trop peigné.

— C'est trop fait, disait-il, c'est trop écolier.

Original et sublime parfois, il a tous les malurs et toutes les félicités des organisations nerases chez lesquelles la perfection tourne en aladie. Son esprit est frère de celui de Sterne, is sans le travail littéraire. Ses mots, ses jets pensée ont une saveur inouïe. Il est éloquent sait aimer, mais avec ses caprices, qu'il porte ns les sentiments comme dans *son faire*. Il était er au Cénacle précisément à cause de ce que le onde bourgeois eût appelé ses défauts.

Enfin Fulgence Ridal, l'un des auteurs de notre nps qui a le plus de verve comique, un poëte souciant de gloire, ne jetant sur le théâtre que ses oductions les plus vulgaires, et gardant dans le rail de son cerveau, pour lui, pour ses amis, les us jolies scènes, ne demandant au public que rgent nécessaire à son indépendance, et ne vout plus rien faire dès qu'il l'aura obtenue; paresux et fécond comme Rossini. Obligé, comme les ands poëtes comiques, comme Molière et Rabelais, considérer toutes choses à l'endroit du pour et l'envers du contre, il était sceptique, il pouvait re et riait de tout. Fulgence Ridal est un grand ilosophe pratique. Sa science du monde, son nie d'observation, son dédain de la gloire, qu'il pelle la parade, ne lui ont point desséché le eur : il est aussi actif pour autrui qu'il est indifféat à ses intérêts. Il a le masque rabelaisien, il ne it pas la bonne chère et ne la recherche point, il t à la fois mélancolique et gai. Ses amis le noment le *chien du régiment*, rien ne le peint mieux ie ce sobriquet.

Trois autres, au moins aussi supérieurs que s quatre amis, peints de profil, devaient sucmber par intervalles. Meyraux d'abord qui ourut après avoir ému la célèbre dispute entre Cuer et Geoffroy-Saint-Hilaire, grande question qui evait partager le monde scientifique entre ces eux génies égaux, quelques mois avant la mort e celui qui tenait pour une science étroite et anaste contre le panthéiste qui vit encore et que Allemagne révère. Meyraux était l'ami de ce Louis u'une mort anticipée allait bientôt ravir au onde intellectuel.

A ces deux hommes, tous deux marqués par la ort, tous deux obscurs aujourd'hui, malgré l'imense portée de leur savoir et de leur génie, il ut joindre Michel Chrestien, républicain d'une aute portée qui rêvait la fédération de l'Europe, t qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des saint-simoniens. Homme politique de la force de Saint-Just et de Danton, mais simple et doux comme une jeune fille, plein d'illusions et d'amour, doué d'une voix mélodieuse qui aurait ravi Mozart, Weber ou Rossini, et chantant certaines chansons de Béranger à enivrer le cœur de poésie, d'amour et d'espérance, Michel Chrestien, pauvre comme Lucien, comme Daniel, comme tous ses amis, gagnait sa vie avec une insouciance diogénique. Il faisait des tables de matières pour de grands ouvrages, des prospectus pour les libraires, muet d'ailleurs sur ses doctrines comme est muette une tombe sur les secrets de la mort. Ce gai bohémien de l'intelligence, ce grand homme d'État qui, peut-être, eût changé la face du monde, mourut au cloître Saint-Méry, comme un simple soldat. La balle de quelque négociant tua là l'une des plus nobles créatures qui foulassent le sol français. Michel Chrestien périt pour d'autres doctrines que les siennes. Sa fédération menaçait beaucoup plus que la propagande républicaine l'aristocratie européenne; elle était plus rationnelle et moins folle que les affreuses idées de liberté indéfinie proclamées par les jeunes insensés qui se portent héritiers de la convention. Ce noble plébéien fut pleuré de tous ceux qui le connaissaient, il n'est aucun d'eux qui ne songe et souvent à ce politique inconnu.

Ces neuf personnes composaient un Cénacle où l'estime et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines les plus opposées. Daniel d'Arthez, gentilhomme picard, tenait pour l'absolutisme avec une conviction égale à celle qui faisait tenir Michel Chrestien à son fédéralisme européen. Fulgence Ridal se moquait des doctrines philosophiques de Léon Giraud, qui lui-même prédisait à d'Arthez la fin du christianisme et de la famille. Michel Chrestien croyait à la religion du Christ, le divin législateur de l'Égalité, il défendait l'immortalité de l'âme contre le scalpel de Bianchon, l'analyste par excellence. Tous discutaient sans disputer. Ils n'avaient point de vanité, étant eux-mêmes leur auditoire. Ils se communiquaient leurs travaux, et se consultaient avec l'adorable bonne foi de la jeunesse. S'agissait-il d'une affaire sérieuse, l'opposant quittait son opinion pour entrer dans les idées de son ami, d'autant plus apte à l'aider, qu'il était impartial dans une cause ou dans une œuvre en dehors de ses idées. Presque tous avaient l'esprit doux et tolérant, deux qualités qui prouvaient leur supériorité. L'envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos talents avortés, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées, leur était inconnue. Tous marchaient d'ailleurs dans des voies différentes. Aussi ceux qui furent admis,

comme Lucien, dans leur société se sentaient-ils à l'aise. Le vrai talent est toujours bon enfant et candide, ouvert, point gourmé ; chez lui l'épigramme caresse l'esprit, et ne vise jamais l'amour-propre. Une fois la première émotion que cause le respect dissipée, on éprouvait des douceurs infinies auprès d'eux. La familiarité n'excluait pas la conscience que chacun avait de sa valeur, chacun sentait une profonde estime pour son voisin. Enfin, chacun se sentant de force à être à son tour le bienfaiteur ou l'obligé, tout le monde acceptait sans façon. Les conversations ondoyantes étaient pleines de charme et sans fatigue, elles embrassaient les sujets les plus variés, les mots étaient légers à la manière des flèches qui peuvent aller à fond tout en allant vite. La grande misère extérieure et la splendeur des richesses intellectuelles produisaient un singulier contraste. Là, personne ne pensait aux réalités de la vie que pour en tirer d'amicales plaisanteries. Par une journée où le froid s'était fait prématurément sentir, cinq des amis de d'Arthez arrivèrent ayant eu chacun la même pensée, apportant tous du bois sous leur manteau, comme dans ces repas champêtres où chaque invité devant fournir son plat, tout le monde apporte un pâté.

Tous doués de cette beauté morale qui réagit sur la forme, et qui, non moins que les travaux et les veilles, dore les jeunes visages d'une teinte divine, ils offraient ces traits un peu tourmentés que la pureté de la vie et le feu de la pensée régularise et purifie. Leurs fronts se recommandaient par une ampleur poétique. Leurs yeux vifs et brillants déposaient d'une vie sans souillures. Les souffrances de la misère, quand elles se faisaient sentir, étaient si gaiement supportées, épousées avec une telle ardeur par tous, qu'elles n'altéraient point la sérénité particulière aux visages des jeunes gens encore exempts de fautes graves, qui ne se sont amoindris dans aucune des lâches transactions qu'arrachent la misère mal supportée, l'envie de parvenir sans aucun choix de moyens, et la facile complaisance avec laquelle les gens de lettres accueillent ou pardonnent les trahisons.

Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme est un sentiment qui manque à l'amour, la certitude. Ces jeunes gens étaient sûrs d'eux-mêmes : l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs. Ils se savaient tous incapables d'une lâcheté, tous pouvaient se défendre en conscience, opposer un *non* formidable à toute accusation, se défendre les uns les autres avec sécurité. Également nobles par le cœur et incapables de se méprendre sur les choses de sentiment, ils pouvaient tout penser, tout dire en arrivant sur le terrain de la science et de l'intelligence. De là l'innocence de leur commerce, la gaieté de leur parole. Leurs relations étaient sûres, leur esprit divaguait à l'aise. Aussi ne faisaient-ils point de façon entre eux, ils se confiaient leurs peines et leurs joies, ils pensaient et souffraient à plein cœur. Les charmantes délicatesses qui font de la fable DES DEUX AMIS un trésor pour les grandes âmes étaient habituelles chez eux. Leur sévérité pour admettre dans leur sphère un nouvel habitant se conçoit. Ils avaient trop la conscience de leur grandeur et de leur bonheur, pour le troubler en y laissant entrer des éléments nouveaux et inconnus.

Cette fédération de sentiments et d'intérêts dura sans chocs ni mécompte pendant vingt années. La mort, qui leur enleva Louis Lambert, Meyraux et Michel Chrestien, put seul diminuer cette noble pléiade. Quand, en 1832, ce dernier succomba, malgré le péril de la démarche, Horace Bianchon, Daniel d'Arthez, Léon Giraud, Joseph Bridau, Fulgence Ridal allèrent retirer son corps à Saint-Méry, pour lui rendre les derniers devoirs à la face brûlante de la politique. Ils accompagnèrent ces restes chéris jusqu'au cimetière du Père-Lachaise pendant la nuit. Horace Bianchon leva toutes les difficultés à ce sujet, et ne recula devant aucune. Il alla jusqu'aux ministres en leur confessant sa vieille amitié pour le fédéraliste expiré.

Ce fut une scène touchante gravée dans la mémoire des amis peu nombreux qui assistèrent les cinq hommes célèbres. En vous promenant dans cet élégant cimetière, vous verrez un terrain acheté à perpétuité, où s'élève une tombe de gazon surmontée d'une croix en bois noir sur laquelle sont gravés en lettres rouges ces deux noms :

MICHEL CHRESTIEN.

C'est le seul qui soit dans ce style. Les cinq amis ont pensé qu'il fallait rendre hommage à cet homme simple par cette simplicité.

Dans cette froide mansarde se réalisaient donc les plus beaux rêves du sentiment. Là, cinq frères tous d'égale force en différentes régions de la science, s'éclairaient mutuellement avec bonne foi, se disant tout, même leurs pensées mauvaises, tous d'une instruction immense et tous éprouvés au creuset de la misère.

Une fois admis parmi ces êtres d'élite et pris pour un égal, Lucien y représenta la poésie et la beauté. Il y lut des sonnets qui furent admirés. On lui demandait un sonnet, comme il priait Michel Chrestien de lui chanter une chanson. Si donc Paris était un désert, Lucien y avait une oasis rue des Quatre-Vents.

VI

LES FLEURS DE LA MISÈRE.

Au commencement du mois d'octobre, Lucien ait employé le reste de son argent pour avoir un u de bois. Il était resté sans ressources, au milieu plus ardent travail, celui du remaniement de n œuvre. Daniel d'Arthez, lui, brûlait des mottes, supportait héroïquement la misère : il ne se plaiait point, il était rangé comme une vieille fille, ressemblait à un avare, tant il avait de méode. Ce courage excitait celui de Lucien qui, nouau venu dans le Cénacle, éprouvait une invincie répugnance à parler de sa détresse. Un matin, alla jusqu'à la rue du Coq, pour vendre *l'Arer de Charles IX* à Doguereau, qu'il ne trouva is.

Lucien ignorait combien les grands esprits ont indulgence. Chacun de ses amis concevait les faiesses particulières aux hommes de poésie, les battements qui suivent les efforts de l'âme surextée par les contemplations de la nature qu'ils ont ission de reproduire. Ces hommes, si forts contre urs propres maux, étaient tendres pour les dours de Lucien. Ils avaient compris son manque argent. Le Cénacle couronna donc les douces soiées de causeries, de profondes méditations, de oésies, de confidences, de courses à pleines ailes ans les champs de l'intelligence, dans l'avenir des ations, dans les domaines de l'histoire, par un ait qui prouve combien Lucien avait peu compris es nouveaux amis.

— Lucien mon ami, lui dit Daniel, tu n'es pas enu dîner hier chez Flicoteaux, et nous savons ourquoi.

Lucien ne put retenir des larmes qui coulèrent ur ses joues.

— Tu as manqué de confiance en nous, lui dit Iichel Chrestien, nous ferons une croix à la chemiée et quand nous serons à dix...

— Nous avons tous, dit Bianchon, trouvé quelue travail extraordinaire : moi j'ai gardé pour Desplein un riche malade, d'Arthez a fait un artile pour la Revue encyclopédique, Chrestien a voulu ller chanter un soir dans les Champs-Élysées avec in mouchoir et quatre chandelles, mais il a trouvé ıne brochure à faire pour un homme qui veut deenir un homme politique, et il lui a donné pour ix cents francs de Machiavel ; Léon Giraud a emprunté cinquante francs à son libraire, Joseph a endu des croquis, et Fulgence a fait donner sa pièce dimanche, il a eu salle pleine.

— Voilà deux cents francs, dit Daniel, acceptels et qu'on ne t'y reprenne plus.

— Allons, ne va-t-il pas nous embrasser, comme si nous avions fait quelque chose d'extraordinaire ! dit Chrestien.

Pour faire comprendre quelles délices ressentait Lucien dans cette vivante encyclopédie d'esprits angéliques, de jeunes gens empreints des originalités contrastantes que chacun d'eux tirait de la science qu'il cultivait, il suffira de rapporter les réponses que Lucien reçut, le lendemain, à une lettre écrite à sa famille, chef-d'œuvre de sensibilité, de bon vouloir, un horrible cri que lui avait arraché sa détresse.

Lettre de David Séchard à Lucien.

Mon cher Lucien, tu trouveras ci-joint un effet à quatre-vingt-dix jours et à ton ordre de deux cents francs, tu pourras le négocier chez monsieur Métivier, marchand de papier, notre correspondant à Paris, rue Serpente. Mon bon Lucien, nous n'avons absolument rien. Ma femme s'est mise à diriger l'imprimerie, et s'acquitte de sa tâche avec un dévouement, une patience, une activité qui me font bénir le ciel de m'avoir donné pour femme un pareil ange. Elle-même a constaté l'impossibilité où nous sommes de t'envoyer le plus léger secours. Mais, mon ami, je te crois dans un si beau chemin, accompagné de cœurs si grands et si nobles, que tu ne saurais faillir à ta belle destinée en te trouvant aidé par les intelligences presque divines de messieurs Daniel d'Arthez, Michel Chrestien et Léon Giraud, conseillé par messieurs Meyraux et Bianchon que ta chère lettre nous a fait connaître. A l'insu d'Ève, je t'ai donc souscrit cet effet, que je trouverai moyen d'acquitter à l'échéance. Ne sors pas de ta voie : elle est rude, mais elle sera glorieuse. Je préférerais souffrir mille maux à l'idée de te savoir tombé dans quelques bourbiers de Paris où j'en ai tant vu. Aie le courage d'éviter, comme tu le fais, les mauvais endroits, les méchantes gens, les étourdis et certains gens de lettres que j'ai appris à estimer à leur juste valeur, pendant mon séjour à Paris. Enfin, sois le digne émule de ces esprits célestes que tu m'as rendus chers. Ta conduite sera bientôt récompensée. Adieu, mon frère bien-aimé, tu m'as ravi le cœur, je n'avais pas attendu de toi tant de courage.

David.

Lettre d'Ève Séchard à Lucien Chardon.

Mon ami, ta lettre nous a fait pleurer tous. Que ces nobles cœurs au milieu desquels ton bon ange

t'a envoyé le sachent : une mère, une pauvre jeune femme prieront Dieu soir et matin pour eux, et si les prières les plus ferventes montent jusqu'à son trône, elles obtiendront quelques faveurs pour vous tous. Oui, mon frère, leurs noms sont gravés dans mon cœur. Ah! je les verrai quelque jour. J'irai, dussé-je faire la route à pied, les remercier de leur amitié pour toi, car elle a répandu comme un baume sur mes plaies vives. Ici, mon ami, nous travaillons comme de pauvres ouvriers. Mon mari, ce grand homme inconnu que j'aime chaque jour davantage en découvrant de moments en moments de nouvelles richesses dans son cœur, délaisse son imprimerie, et je devine pourquoi : ta misère, la nôtre, celle de notre mère, l'assassinent. Notre adoré David est comme Prométhée dévoré par un vautour, un chagrin jaune à bec aigu. Quant à lui, le noble homme, il n'y pense guère, il a l'espoir d'une fortune. Il passe toutes ses journées à faire des expériences sur la fabrication du papier, il m'a priée de m'occuper à sa place des affaires, dans lesquelles il m'aide autant que le lui permet sa préoccupation. Hélas! je suis grosse. Cet événement, qui m'eût comblée de joie, m'attriste dans la situation où nous sommes tous. Ma pauvre mère est redevenue jeune, elle a retrouvé des forces pour son fatigant métier de garde-malade. Aux soucis de fortune près, nous serions heureux. Le vieux père Séchard ne veut pas donner un liard à son fils. David a été le voir pour lui emprunter quelques deniers afin de te secourir, car ta lettre l'avait mis au désespoir. « Je connais Lucien, il perdra la tête, et fera des sottises, » disait-il. Je l'ai bien grondé. Mon frère, manquer à quoi que ce soit, lui ai-je répondu, Lucien sait que j'en mourrais de douleur. Ma mère et moi, sans que David s'en doute, nous avons engagé quelques objets; ma mère les retirera dès qu'elle rentrera dans quelque argent. Nous avons pu faire ainsi cent francs que je t'envoie par les messageries. Si je n'ai pas répondu à ta première lettre, ne m'en veux pas, mon ami. Nous étions dans une situation à passer les nuits, je travaillais comme un homme. Ah! je ne me savais pas autant de force. Madame de Bargeton est une femme sans âme ni cœur, elle se devait, même en ne t'aimant plus, de te protéger et de t'aider après t'avoir arraché de nos bras pour te jeter dans cette affreuse mer parisienne où il faut une bénédiction de Dieu pour rencontrer des amitiés vraies parmi ces flots d'hommes et d'intérêts. Elle n'est pas à regretter. Je te voulais auprès de toi quelque femme dévouée, un second moi-même; mais maintenant que je te sais des amis qui continuent nos sentiments, me voilà tranquille. Déploie tes ailes, mon beau génie aimé, tu seras notre amour.

Ève.

Mon enfant chéri, je ne puis que te bénir après ce que te dit ta sœur, et t'assurer que mes prières et mes pensées ne sont, hélas! pleines que de toi, au détriment de ceux que je vois, car il est des cœurs où les absents ont raison, et il en est ainsi dans le cœur de

Ta mère.

Ainsi, deux jours après, Lucien put rendre à ses amis leur prêt si gracieusement offert. Jamais peut-être la vie ne lui sembla plus belle, mais le mouvement de son amour-propre n'échappa point aux regards profonds de ses amis et à leur délicate sensibilité.

— On dirait que tu as peur de nous devoir quelque chose, s'écria Fulgence.

— Oh! le plaisir qu'il manifeste est bien grave à mes yeux, dit Michel Chrestien, il confirme les observations que j'ai faites : Lucien a de la vanité.

— Il est poëte, dit d'Arthez.

— M'en voulez-vous d'un sentiment aussi naturel que le mien?

— Il faut lui tenir compte de ce qu'il ne nous l'a pas caché, dit Léon Giraud, il est encore franc, mais j'ai peur que plus tard il ne nous redoute.

— Et pourquoi? demanda Lucien.

— Nous lisons dans ton cœur, répondit le peintre.

— Il y a chez toi, lui dit Michel Chrestien, un esprit diabolique avec lequel tu justifieras à tes propres yeux les choses les plus contraires à nos principes : au lieu d'être un sophiste d'idées, tu seras un sophiste d'action.

— Ah! j'en ai peur, dit d'Arthez. Lucien, tu feras en toi-même des discussions admirables où tu seras grand, et qui aboutiront à des faits blâmables... Tu ne seras jamais d'accord avec toi-même.

— Sur quoi donc appuyez-vous votre réquisitoire? demanda Lucien.

— Ta vanité, mon cher poëte, est si grande, que tu en mets jusque dans ton amitié! s'écria Fulgence. Toute vanité de ce genre accuse un effroyable égoïsme, et l'égoïsme est le poison de l'amitié.

— Oh! mon Dieu, s'écria Lucien, vous ne savez donc pas combien je vous aime.

— Si tu nous aimais comme nous nous aimons, aurais-tu mis tant d'empressement et tant d'emphase à nous rendre ce que nous avions tant de plaisir à te donner.

— On ne se prête rien, ici, on se donne, lui dit brutalement Joseph Bridau.

— Ne nous crois pas rudes, mon cher enfant, lui dit Michel Chrestien, nous sommes prévoyants. Nous avons peur de te voir un jour préférer les joies d'une petite vengeance aux joies de notre pure amitié. Lis

e Tasse de Gœthe, la plus grande œuvre de ce beau ;énie, et tu y verras que le poëte aime les brillan-es étoffes, les festins, les triomphes, l'éclat : eh ɔien, sois le Tasse sans la folie. Le monde et ses ɔlaisirs t'appelleront, reste ici. Transporte dans la égion des idées tout ce que tu demandes à tes vani-és. Folie pour folie, mets la vertu dans tes actions t le vice dans tes idées, au lieu, comme te le disait l'Arthez, de bien penser et de te mal conduire.

Lucien baissa la tête, ses amis avaient raison.

— J'avoue que je ne suis pas aussi fort que vous 'êtes, dit-il en leur jetant un adorable regard. Je 'ai pas des reins et des épaules à soutenir Paris, à utter avec courage. La nature nous a donné des empéraments et des facultés différentes, et vous onnaissez mieux que personne l'envers des vices et es vertus. Je suis déjà fatigué, je vous le confie.

— Nous te soutiendrons, dit d'Arthez, voilà pré-isément à quoi servent les amitiés fidèles.

— Le secours que je viens de recevoir est pré-aire, et nous sommes tous aussi pauvres les uns ue les autres ; le besoin me poursuivra bientôt. hrestien, aux gages du premier venu, ne peut rien n librairie. Bianchon est en dehors de ce cercle 'affaires. D'Arthez ne connaît que des libraires de cience ou de spécialités, qui n'ont aucune prise sur s éditeurs de nouveautés. Horace, Fulgence Ridal Bridau travaillent dans un ordre d'idées qui les iet à cent lieues des libraires. Je dois prendre un arti.

— Tiens-toi donc au nôtre, souffrir ! dit Bian-ion, souffrir courageusement.

— Mais ce qui n'est que souffrance pour vous, t la mort pour moi, dit vivement Lucien.

— Avant que le coq ait chanté trois fois, dit éon Giraud en souriant, cet homme aura trahi la use du travail pour celle de la paresse.

— Où le travail vous a-t-il menés ? dit Lucien en ant.

— Quand on part de Paris pour l'Italie, on ne ouve pas Rome à moitié chemin, dit Joseph Bri-u. Pour toi, les petits pois devraient pousser ut accommodés au beurre.

— Ils ne poussent ainsi que pour les fils aînés s pairs de France, dit Michel Chrestien. Mais us autres nous les semons, les arrosons et les ouvons meilleurs.

La conversation devint plaisante, et changea de jet. Ces esprits perspicaces, ces cœurs délicats erchèrent à faire oublier cette petite querelle à icien, qui comprit dès lors combien il était diffi-e de les tromper. Il arriva bientôt à un désespoir térieur qu'il cacha soigneusement à ses amis, en croyant des mentors implacables. Son esprit éridional, qui parcourait si facilement le clavier des sentiments, lui faisait prendre les résolutions les plus contraires.

A plusieurs reprises, il parla de se jeter dans les journaux, et toujours ses amis lui dirent : — Gardez-vous-en bien.

— Là serait la tombe du beau, du suave Lucien que nous aimons et connaissons, dit d'Arthez.

— Tu ne résisterais pas à la constante opposition de plaisir et de travail qui se trouve dans la vie des journalistes ; et résister, c'est le fond de la vertu. Tu serais si enchanté d'exercer le pouvoir, d'avoir droit de vie et de mort sur les œuvres de la pensée, que tu serais journaliste en deux mois. Être journaliste, c'est passer proconsul dans la république des lettres. Qui peut tout écrire, arrive à tout oser.

— Ne serez-vous pas près de moi ? dit Lucien.

— Nous n'y serons plus ! s'écria Fulgence. Journaliste, tu ne penserais pas plus à nous que la fille d'Opéra brillante, adorée, ne pense, dans sa voiture doublée de soie, à son village, à ses vaches, à ses sabots. Tu n'as que trop les qualités du journaliste, le brillant de la pensée, la soudaineté ; tu ne te refuserais jamais à un trait d'esprit, dût-il faire pleurer ton ami. Je vois les journalistes aux foyers de théâtre, ils me font horreur.

Plus le Cénacle défendait cette voie à Lucien, plus son désir de connaître le péril l'invitait à s'y risquer. Il commençait à discuter en lui-même. Il était ridicule de se laisser encore une fois surprendre par la détresse sans avoir rien fait contre elle. En voyant l'insuccès de ses démarches, à propos de son premier roman, il était peu tenté d'en composer un second. D'ailleurs, de quoi vivrait-il pendant le temps de l'écrire ? Il avait épuisé sa dose de patience durant quinze jours de privations. Ne pourrait-il faire noblement ce que les journalistes faisaient sans conscience ni dignité ? Ses amis l'insultaient avec leurs défiances, il voulait leur prouver sa force d'esprit. Il les aiderait peut-être un jour, il serait le héraut de leurs gloires !

— D'ailleurs, qu'est donc une amitié qui recule devant la complicité ? demanda-t-il un soir à Michel Chrestien qu'il avait reconduit jusque chez lui, en compagnie de Léon Giraud.

— Nous ne reculons devant rien, répondit Michel Chrestien ; si tu avais le malheur de tuer ta maîtresse, je t'aiderais à cacher ton crime et pourrais t'estimer encore ; mais, si tu devenais espion, je te fuirais avec horreur : tu serais lâche et infâme par système. Voilà le journalisme en deux mots. L'amitié pardonne l'erreur, le mouvement irréfléchi de la passion ; elle est implacable pour le parti pris de trafiquer de son âme, de son esprit et de sa pensée.

— Ne puis-je me faire journaliste pour vendre

mon recueil de poésies et mon roman, puis abandonner aussitôt le journal ?

— Machiavel se conduirait ainsi, mais non Lucien de Rubempré, dit Léon Giraud.

— Eh bien ! s'écria Lucien, je vous prouverai que je vaux Machiavel.

— Ah ! s'écria Michel en serrant la main de Léon, tu viens de le perdre. Lucien, dit-il, tu as trois cents francs, c'est de quoi vivre pendant trois mois à ton aise, travaille, fais un second roman, d'Arthez et Fulgence t'aideront pour le plan, tu grandiras, tu seras un romancier. Moi, je pénétrerai dans un de ces *lupanars* de la pensée, je serai journaliste pendant trois mois, je te vendrai tes livres à quelque libraire, de qui j'attaquerai les publications, j'écrirai les articles, j'en obtiendrai, nous organiserons un succès, tu seras un grand homme, et tu pourras rester notre Lucien.

— Tu me méprises donc bien, dit le poëte, en croyant que je périrais là où tu te sauveras !

— Pardonnez-lui, mon Dieu, s'écria Michel Chrestien, c'est un enfant !

VII

LES DEHORS DU JOURNAL.

L'esprit de Lucien s'était dégourdi pendant les soirées passées chez d'Arthez, il avait étudié les plaisanteries et les articles des petits journaux, il était sûr d'être au moins l'égal des plus spirituels rédacteurs, il s'était essayé secrètement ; il sortit donc un matin avec la triomphante idée d'aller demander du service dans ces troupes légères de la Presse. Il se mit dans sa tenue la plus distinguée et passa les ponts en pensant que des auteurs, des journalistes, des écrivains, enfin ses frères futurs auraient un peu plus de tendresse et de désintéressement que les deux genres de libraires contre lesquels s'étaient heurtées ses espérances. Il rencontrerait des sympathies, quelque bonne et douce affection comme celle qu'il trouvait au Cénacle de la rue des Quatre-Vents.

En proie aux émotions du pressentiment écouté, combattu, qu'aiment tant les hommes d'imagination, il arriva rue Saint-Fiacre auprès du boulevard Montmartre, devant la maison où se trouvaient les bureaux du petit journal et dont l'aspect lui fit éprouver les palpitations du jeune homme entrant dans un mauvais lieu. Néanmoins il y monta, les bureaux étaient dans un entre-sol.

Dans la première pièce divisée en deux parties égales par une cloison en planches jusqu'à la ceinture de l'abonné, par un grillage à partir de là jusqu'au plafond, il trouva un invalide manchot qui de son unique main tenait plusieurs rames de papier sur la tête et avait entre ses dents le livret voulu par l'administration du timbre. Ce pauvre homme, dont la figure était d'un ton jaune et semée de bulbes rouges, ce qui lui valait le surnom de *Coloquinte*, lui montra derrière le grillage un personnage officiel. C'était un vieil officier décoré, le nez enveloppé de moustaches grises, un bonnet de soie noire sur la tête, et enseveli dans une ample redingote bleue comme une tortue sous sa carapace.

— De quel jour monsieur veut-il que parte son abonnement ? lui demanda l'officier de l'empire.

— Je ne viens pas pour un abonnement, répondit Lucien en regardant, sur la porte qui correspondait à celle par laquelle il était entré, la pancarte où se lisaient ces mots :

BUREAU DE RÉDACTION.

Le public n'entre pas ici.

— Une réclamation sans doute, reprit le soldat de Napoléon. Ah oui ! nous avons été dur pour la Montessu. Que voulez-vous ? je ne sais pas encore le pourquoi. Mais si vous demandez raison, je suis prêt, ajouta-t-il en regardant des fleurets, des pistolets, la panoplie moderne groupée en faisceau dans un coin.

— Encore moins, monsieur, je viens pour parler au rédacteur en chef.

— Il n'y a jamais personne ici avant quatre heures.

— Voyez-vous, mon vieux Giroudeau, je trouve onze colonnes, lesquelles à cent sous pièce font cinquante-cinq francs, j'en ai reçu quarante, donc vous me devez encore quinze francs, comme je vous le disais...

Ces paroles partaient d'une petite figure chafouine, claire comme un blanc d'œuf mal cuit, et percée de deux yeux d'un bleu tendre, mais effrayants de malice, laquelle appartenait à un jeune homme mince et fluet, que le corps opaque de l'ancien militaire éclipsait entièrement. Cette voix glaça Lucien, elle tenait du miaulement des chats et de l'étouffement asthmatique de l'hyène.

— Oui, mon petit milicien, répondit l'officier en retraite, mais vous comptez les titres et les blancs, j'ai ordre de monsieur Finot d'additionner le total des lignes et de les diviser par le nombre voulu pour chaque colonne. Or, cette opération strangulatoire étant pratiquée sur votre rédaction, il se trouve trois colonnes de moins.

— Il ne paye pas les blancs, l'arabe, et il les compte à son associé dans le prix de sa rédaction en masse; je vais aller voir Étienne Lousteau, Vernou...

— Je ne puis enfreindre la consigne, mon petit! dit l'officier. Comment, pour quinze francs, vous criez contre votre nourrice, vous qui faites des articles aussi facilement que je fume un cigare! Eh! vous payerez un bol de punch de moins à vos amis, ou vous gagnerez une partie de billard de plus.

— Finot réalise des économies qui lui coûteront bien cher, dit le rédacteur qui se leva et partit.

— Ne dirait-on pas qu'il est Voltaire et Rousseau? se dit le caissier.

— Monsieur, reprit Lucien, je reviendrai vers quatre heures.

Pendant la discussion, Lucien avait vu sur les murs les portraits de Benjamin Constant, du général Foy, des dix-sept orateurs illustres du parti libéral, mêlés à des caricatures contre le gouvernement. Il avait surtout regardé la porte du sanctuaire où devait s'élaborer la feuille spirituelle qui l'amusait tous les jours et qui jouissait du droit de ridiculiser les rois, les événements les plus graves, de mettre tout en question par un bon mot. Il alla flâner sur les boulevards, plaisir tout nouveau pour lui, mais si attrayant qu'il vit les aiguilles des pendules chez les horlogers sur quatre heures sans s'apercevoir qu'il n'avait pas déjeuné. Le poëte rabattit promptement vers la rue Saint-Fiacre, il monta l'escalier, ouvrit la porte, ne trouva plus le vieux militaire et vit l'invalide assis sur son papier timbré mangeant une croûte de pain et gardant le poste d'un air résigné, fait au journal comme jadis à la corvée, et ne le comprenant pas plus qu'il ne connaissait le pourquoi des marches rapides ordonnées par l'empereur. Lucien conçut la pensée de tromper ce redoutable fonctionnaire, il passa le chapeau sur la tête, et ouvrit, comme s'il était de la maison, la porte du sanctuaire.

Le bureau de rédaction offrit à ses regards avides une table ronde couverte d'un tapis vert, six chaises en merisier garnies de paille encore neuve. Le petit carreau de cette pièce, mis en couleur, n'avait pas encore été frotté, mais il était propre, ce qui annonçait une fréquentation publique assez rare. Sur la cheminée une glace, une pendule d'épicier couverte de poussière, deux flambeaux où deux chandelles avaient été brutalement fichées, des cartes de visite. Sur la table grimaçaient de vieux journaux autour d'un encrier où l'encre séchée ressemblait à de la laque et décoré de plumes tortillées en soleils. Il lut sur de méchants bouts de papier quelques articles d'une écriture illisible et presque hiéroglyphique, déchirés en haut par les compositeurs de l'imprimerie, à qui cette marque sert à reconnaître les articles faits. Puis, çà et là, sur des papiers gris, il admira des caricatures dessinées assez spirituellement par des gens qui sans doute avaient tâché de tuer le temps, en tuant quelque chose pour s'entretenir la main. Sur le papier vert d'eau de la tenture, il vit collés avec des épingles neuf dessins différents faits en charge et à la plume sur le Solitaire, livre qu'un succès inouï recommandait alors à l'Europe et qui devait fatiguer les journalistes.

Le Solitaire en province, paraissant, les femmes étonne.

Dans un château, le Solitaire, lu.

Effet du Solitaire sur les domestiques animaux.

Chez les sauvages, le Solitaire expliqué, le plus succès brillant obtient.

Le Solitaire traduit en chinois et présenté par l'auteur, de Pékin, à l'empereur.

Par le Mont-Sauvage, Élodie violée.

Cette caricature sembla très-impudique à Lucien, mais elle le fit rire.

Par les journaux, le Solitaire sous un dais promené processionnellement.

Le Solitaire faisant éclater une presse, les ours blesse.

Lu à l'envers, étonne le Solitaire, les académiciens, par des supérieures beautés.

Lucien aperçut sur une bande de journal un dessin représentant un rédacteur qui tendait son chapeau et dessous : *Finot, mes cent francs?* signé d'un nom devenu fameux, mais qui ne sera jamais illustre.

Entre la cheminée et la croisée se trouvaient une table à secrétaire, un fauteuil d'acajou, un panier à papiers, et un tapis oblong appelé devant de cheminée, le tout couvert d'une épaisse couche de poussière. Les fenêtres n'avaient que de petits rideaux. Sur le haut de ce secrétaire, il y avait environ vingt ouvrages déposés pendant la journée, des gravures, de la musique, des tabatières à la charte, un exemplaire de la neuvième édition du Solitaire, toujours la grande plaisanterie du moment, et une dizaine de lettres cachetées.

Quand Lucien eut inventorié cet étrange mobilier, eut fait des réflexions à perte de vue, que cinq heures eurent sonné, il se tourna vers l'invalide

pour le questionner. Coloquinte avait fini sa croûte et attendait avec la patience du factionnaire le militaire décoré qui peut-être se promenait sur le boulevard. En ce moment une femme parut sur le seuil de la porte après avoir fait entendre le murmure de sa robe dans l'escalier et ce léger pas féminin, si facile à reconnaître. Elle était assez jolie.

— Monsieur, dit elle à Lucien, je sais pourquoi vous vantez tant les chapeaux de mademoiselle Virginie, et je viens vous demander d'abord un abonnement d'un an, mais dites-moi ses conditions...

— Madame, je ne suis pas du journal.

— Ah !

— Un abonnement à dater d'octobre? demanda l'invalide.

— Que demande madame? dit le vieux militaire qui reparut.

Le vieil officier entra en conférence avec la belle marchande de modes. Quand Lucien, impatienté d'attendre, rentra dans la première pièce, il entendit cette phrase finale :

— Mais je serai très-enchantée, monsieur. Votre dame pourra venir à mon magasin et choisira ce qu'elle voudra. Je tiens les rubans. Ainsi tout est bien entendu, vous ne parlerez plus de Virginie, une saveteuse, incapable d'inventer une forme, tandis que j'invente.

Lucien entendit tomber un certain nombre d'écus dans la caisse. Puis le militaire se mit à faire son compte journalier.

— Monsieur, je suis là depuis une heure, dit le poëte d'un air assez fâché.

— Ils ne sont pas venus, dit le vétéran napoléonien en manifestant un émoi par politesse. Ça ne m'étonne pas, voici quelque temps que je ne les vois plus. Nous sommes au milieu du mois, voyez-vous? Ces lapins-là ne viennent que quand on paye, entre les 29 et les 30.

—Et monsieur Finot? dit Lucien qui avait retenu le nom du directeur.

— Il est chez lui, rue Feydeau. Coloquinte, mon vieux, porte chez lui tout ce qui est venu aujourd'hui, en portant le papier à l'imprimerie.

— Où se fait donc le journal? dit Lucien en se parlant à lui-même.

— Le journal, dit l'employé qui reçut de Coloquinte le reste de l'argent du timbre, le journal! broum! broum! Mon vieux, sois demain à six heures à l'imprimerie pour voir à faire filer les porteurs. Le journal, monsieur, se fait, dans la rue, chez les auteurs, à l'imprimerie, entre onze heures et minuit. Du temps de l'empereur, monsieur, ces boutiques de papier gâté n'étaient pas connues. Ah! il vous aurait fait secouer ça par quatre hommes et un caporal, et ne se serait pas laissé embêter comme ceux-ci par des phrases. Mais assez causé. Si mon neveu y trouve son compte, et que l'on écrive pour *l'autre,* broum! broum! après tout, ce n'est pas un mal. Ah çà, les abonnés ne m'ont pas l'air d'arriver en colonne serrée, je vais quitter le poste.

— Monsieur, vous me paraissez être au fait de la rédaction du journal.

—Sous le rapport financier, broum, broum! dit le soldat en ramassant les flegmes qu'il avait dans le gosier. Selon les talents, cent sous ou trois francs la colonne, cinquante lignes à soixante lettres sans blancs, voilà. Quant aux rédacteurs, c'est de singuliers pistolets, de petits jeunes gens dont je n'aurais pas voulu pour des soldats du train, et qui, parce qu'ils mettent des pattes de mouche sur du papier blanc, ont l'air de mépriser un vieux capitaine de la garde impériale retraité, chef de bataillon, entré dans toutes les capitales de l'Europe avec Napoléon...

— Monsieur, dit Lucien poussé vers la porte par le soldat de Napoléon qui brossait sa redingote bleue et voulait sortir, je viens pour être rédacteur et vous jure que je suis plein de respect pour un capitaine de la garde impériale, des hommes de bronze...

— Bien dit, mon petit péquin, reprit l'officier en frappant sur le ventre de Lucien, mais dans quelle classe de rédacteurs voulez-vous entrer?

Il alluma son cigare chez le portier.

—S'il vient des abonnements, recevez-les et prenez-en note, mère Chollet! toujours l'abonnement, je ne connais que l'abonnement, reprit-il en se tournant vers Lucien. Finot est mon neveu, le seul de la famille qui m'ait adouci ma position. Aussi quiconque cherche querelle à Finot, trouve-t-il le vieux Giroudeau, capitaine aux grenadiers, parti simple soldat, Sambre-et-Meuse, cinq ans maître d'armes au premier de tirailleurs, armée d'Italie! Une, deux! et le plaignant serait à l'ombre, ajouta-t-il en faisant le geste de se fendre. Or donc, mon petit, nous avons différents corps dans les rédacteurs. Il y a le rédacteur qui rédige et qui a sa solde, le rédacteur qui rédige et qui n'a rien, ce que nous appelons un volontaire; enfin, le rédacteur qui ne rédige rien et qui n'est pas le plus bête, il ne fait pas de fautes, celui-là, il se donne les gants d'être un homme d'esprit, il appartient au journal, il nous paye à dîner, il flâne dans les théâtres, il est très-heureux. Que voulez-vous être?

— Mais rédacteur travaillant bien et partant bien payé.

— Vous voilà comme tous les conscrits qui veulent être maréchaux de France! Croyez-en le vieux Giroudeau, par file à gauche, pas accéléré, allez ramasser des clous dans le ruisseau comme ce brave

homme qui a servi, ça se voit à sa tournure. Est-ce pas une horreur qu'un vieux soldat qui a été mille fois à la gueule du brutal, ramasse des clous dans Paris? Dieu de Dieu, tu n'es qu'un gueux! Enfin, mon petit, ce particulier que vous avez vu ce matin a gagné quarante francs dans son mois. Ferez-vous mieux? ils disent que c'est le plus spirituel.

— Quand vous avez été dans Sambre-et-Meuse, on vous a dit qu'il y avait du danger!

— Parbleu!

— Eh bien!

— Eh bien, allez voir mon neveu Finot, un brave garçon, le plus loyal garçon que vous rencontrerez si vous pouvez le rencontrer, il se remue comme un poisson. Dans son métier, il ne s'agit pas d'écrire, voyez-vous, mais de faire que les autres écrivent. Il paraît que les paroissiens aiment mieux se régaler avec les actrices que de barbouiller du papier. Oh! c'est de singuliers pistolets! A l'honneur de vous revoir.

Le caissier fit mouvoir sa redoutable canne plombée, une des protectrices de Germanicus, et laissa Lucien sur le boulevard, aussi stupéfait de ce tableau de la rédaction, qu'il l'avait été des résultats définitifs de la littérature chez Vidal et Porchon.

Lucien alla dix fois chez Andoche Finot, directeur du journal, rue Feydeau, sans jamais le rencontrer. De grand matin, Finot n'était pas rentré. A midi, Finot était en course, il déjeunait, lui disait-on, à tel café. Lucien allait au café, demandait Finot à la limonadière, en surmontant des répugnances inouïes, Finot venait de sortir. Enfin Lucien, lassé, regarda Finot comme un personnage apocryphe et fabuleux, il trouva plus simple de guetter Étienne Lousteau chez Flicoteaux, le journal était celui d'Étienne, le jeune journaliste lui expliquerait sans doute le mystère qui planait sur la vie du journal.

VIII

LES SONNETS.

Depuis le jour béni cent fois où Lucien fit la connaissance de Daniel d'Arthez, il avait changé de place chez Flicoteaux. Les deux amis dînaient à côté l'un de l'autre, et causaient en dînant à voix basse de haute littérature, des sujets à traiter, de la manière de les présenter, de les entamer, de les dénouer. En ce moment, Daniel d'Arthez avait le manuscrit de l'Archer de Charles IX, il y refaisait des chapitres, il y écrivait les belles pages qui y sont, et avait encore pour quelques jours de corrections. Il y mettait la magnifique préface qui peut-être domine le livre, et qui jeta tant de clartés dans la jeune littérature.

Un jour, au moment où Lucien allait s'asseoir à sa place, à côté de Daniel qui l'avait attendu et dont il serrait la main, il vit à la porte Étienne Lousteau qui tournait le loqueteau; Lucien quitta brusquement la main de Daniel, et dit au garçon qu'il allait dîner à son ancienne place auprès du comptoir. D'Arthez jeta sur Lucien un de ces regards angéliques où le pardon enveloppe le reproche, et qui tomba si vivement dans le cœur tendre du poëte qu'il tendit la main à Daniel.

— Il s'agit pour moi d'une affaire importante, je vous en parlerai, lui dit-il.

Lucien était à sa place au moment où Lousteau se mettait à la sienne, il salua le premier, la conversation s'engagea bientôt, et fut si vivement poussée entre eux, que Lucien alla chercher le manuscrit des Marguerites chez lui pendant que Lousteau terminait son dîner. Il avait obtenu de lui soumettre ses sonnets, et comptait sur la bienveillance dont fit profession le journaliste pour avoir un éditeur, et pour entrer au journal.

A son retour, Lucien vit, dans le coin du restaurant, Daniel tristement accoudé qui le regarda mélancoliquement; mais, dévoré par la misère et poussé par l'ambition, il feignit de ne pas voir son frère, et suivit Lousteau. Le journaliste et le néophyte allèrent avant la chute du jour s'asseoir sous les arbres dans cette partie déserte du Luxembourg située entre la grande allée qui mène à l'Observatoire et la rue de l'Ouest.

A cette époque, la rue de l'Ouest était un long bourbier, bordé de planches et de marais, sans maisons. Il ne passait donc personne dans l'allée qui borde la pépinière, et les confidences s'y faisaient aux heures solitaires. Au moment où Paris dîne, il y avait si peu de chances d'y trouver compagnie que deux amants pouvaient alors s'y quereller et s'y donner les arrhes d'un raccommodement sans crainte d'y être vus par un témoin. Le seul trouble-fête possible était le vétéran en faction à la petite grille de la rue de l'Ouest, au cas où le vénérable soldat augmenterait le nombre de pas qui compose sa promenade monotone. Ce fut dans cette allée, sur un banc de bois, entre deux tilleuls, qu'Étienne écouta les sonnets choisis pour échantillon parmi les Marguerites.

Étienne Lousteau, qui, depuis deux ans d'apprentissage, avait le pied à l'étrier en qualité de rédacteur, et qui comptait quelques amitiés parmi les célébrités de cette époque, était un imposant

personnage aux yeux de Lucien. Aussi, tout en détortillant le manuscrit des Marguerites, le poëte de province jugea-t-il nécessaire de faire une sorte de préface.

— Le sonnet, monsieur, est une des œuvres les plus difficiles de la poésie. Ce petit poëme a été généralement abandonné. Personne en France n'a pu rivaliser Pétrarque, dont la langue, infiniment plus souple que la nôtre, admet des jeux de pensée repoussés par notre *positivisme* (pardonnez-moi ce mot). Il m'a donc paru original de débuter par un recueil de sonnets. Victor Hugo a pris l'ode, Lamartine le discours en vers par ses Méditations, Béranger la chanson, Casimir Delavigne, la tragédie.

— Êtes-vous classique ou romantique? lui demanda Lousteau.

L'air étonné de Lucien dénotait une ignorance complète de l'état des choses dans la république des lettres. Lousteau jugea nécessaire d'éclairer ce jeune homme.

— Mon cher, vous arrivez au milieu d'une bataille acharnée, il faut vous décider promptement. La littérature est partagée d'abord en plusieurs zones; mais les sommités sont divisées en deux camps. Les écrivains royalistes sont romantiques, les libéraux sont classiques. La divergence des opinions littéraires se joint à la divergence des opinions politiques, et il s'ensuit une guerre à toutes armes, encre à torrent, bons mots à fer émoulu, calomnies pointues, sobriquets à outrance, entre les gloires naissantes et les gloires déchues. Par une singulière bizarrerie, les royalistes romantiques demandent la liberté littéraire et la révocation des lois qui donnent des formes convenues à notre littérature, tandis que les libéraux veulent maintenir les unités, l'allure de l'alexandrin et les formes classiques. Les opinions littéraires sont donc en désaccord, dans chaque camp, avec les opinions politiques. Si vous êtes éclectique, vous n'aurez personne pour vous. De quel côté vous rangez-vous?

— Quels sont les plus forts?

— Les journaux libéraux ont beaucoup plus d'abonnés que les journaux royalistes et ministériels, néanmoins Lamartine et Victor Hugo percent, quoique monarchiques et religieux, protégés par la cour et par le clergé.

Lucien fut interdit et arrêté dès le premier pas : il fallait opter entre deux bannières. Il tenait son manuscrit déroulé sans oser le lire.

— Bah! des sonnets, c'est de la littérature d'avant Boileau. Soyez romantique. Les romantiques se composent de jeunes gens, et les classiques sont des perruques, les romantiques l'emporteront.

Le mot perruque était le dernier mot trouvé par le journalisme qui tenait pour le romantisme, et qui en avait affublé les classiques.

— D'ailleurs, voyons.

Lucien lut l'un des deux sonnets qui justifiaient le titre et servaient d'inauguration.

PREMIER SONNET.

La Pâquerette.

Pâquerettes des prés, vos couleurs assorties
Ne brillent pas toujours pour égayer les yeux,
Elles disent encor les plus chers de ses vœux
En un poëme où l'homme apprend ses sympathies :

Vos étamines d'or par de l'argent serties
Annoncent les trésors dont il fera ses dieux,
Et vos filets où coule un sang mystérieux,
Ce que coûte un succès en douleurs ressenties!

Est-ce pour être éclos le jour où du tombeau
Jésus ressuscité sur un monde plus beau
Fit pleuvoir des vertus en secouant ses ailes,

Que l'automne revoit vos courts pétales blancs
Parlant à nos regards de plaisirs infidèles?
Ou pour nous rappeler la fleur morte à vingt ans?

Lucien fut piqué de la parfaite immobilité de Lousteau pendant qu'il écoutait ce sonnet, il ne connaissait pas encore la déconcertante impassibilité que donne l'habitude de la critique et qui distingue les journalistes fatigués de prose, de drame et de vers. Le poëte, habitué à recevoir des applaudissements, dévora son désappointement; il lut le sonnet préféré par madame de Bargeton et par quelques-uns de ses amis du Cénacle.

— Il lui arrachera peut-être un mot, pensa-t-il.

DEUXIÈME SONNET.

La Marguerite.

Je suis la marguerite et j'étais la plus belle
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté.
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté,
Et mes jours se flattaient d'une aurore éternelle.

Hélas! malgré mes vœux, une vertu nouvelle
A versé sur mon front sa fatale clarté,
Le sort m'a condamnée au don de vérité,
Et je souffre et je meurs : la science est mortelle.

Je n'ai plus de silence et n'ai plus de repos,
L'amour vient m'arracher l'avenir en deux mots,
Il déchire mon cœur pour y lire qu'on l'aime.

Je suis la seule fleur qu'on jette sans regret,
On dépouille mon front de son blanc diadème
Et l'on me foule aux pieds dès qu'on a mon secret.

Quand il eut fini, le poëte regarda son aristar-
que. Émile Lousteau contemplait les arbres de la pépinière.

— Eh bien? lui dit Lucien.

— Eh bien, mon cher, allez! Ne vous écouté-je pas? A Paris, écouter sans mot dire est un éloge!

— En avez-vous assez? dit Lucien.

— Continuez, répondit assez brusquement le journaliste.

Lucien lut le sonnet suivant; mais il le lut la mort au cœur, le sang-froid impénétrable de Lousteau glaça son débit. Plus avancé dans la vie littéraire, il aurait su que, chez les auteurs, le silence et la brusquerie en pareille circonstance trahissent la jalousie que cause une belle œuvre; de même que leur admiration annonce le bonheur inspiré par une œuvre médiocre qui rassure leur amour-propre.

TROISIÈME SONNET.

Le Camélia.

Chaque fleur dit un mot du livre de nature :
La rose est à l'amour et fête la beauté,
La violette exhale une âme aimante et pure,
Et le lis resplendit de sa simplicité.

Mais le camélia, monstre de la culture,
Rose sans ambroisie et lis sans majesté,
Semble s'épanouir, aux saisons de froidure,
Pour les ennuis coquets de la virginité.

Cependant au rebord des loges de théâtre,
J'aime à voir évasant leurs pétales d'albâtre,
Couronne de pudeur, de blancs camélias,

Parmi les cheveux noirs des belles jeunes femmes
Qui savent inspirer un amour pur aux âmes,
Comme les marbres grecs du sculpteur Phidias.

— Que pensez-vous de mes pauvres sonnets? demanda formellement Lucien.

— Ils semblent faits capricieusement et à des époques différentes, dit Lousteau. Mais lisez-m'en un autre encore? ajouta-t-il en faisant un geste de doute.

Encouragé par cette demande, Lucien lut avec plus de confiance le sonnet que préféraient d'Arthez et Bridau, peut-être à cause de sa couleur.

CINQUANTIÈME SONNET.

La Tulipe.

Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté, que l'avare Flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal et comme une Yolande,
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement :
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande;

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

— Eh bien? dit Lucien après un moment de silence qui lui sembla d'une longueur démesurée.

IX

UN BON CONSEIL.

— Mon cher, dit gravement Étienne Lousteau en voyant le bout des bottes que Lucien avait apportées d'Angoulême et qu'il achevait d'user, je vous engage à noircir vos bottes avec votre encre afin de ménager votre cirage, à faire des cure-dents de vos plumes pour vous donner l'air d'avoir dîné quand vous vous promenez, en sortant de chez Flicoteaux, dans la belle allée de ce jardin, et à chercher une place quelconque: petit clerc d'huissier si vous avez du cœur, commis si vous avez du plomb dans les reins, ou soldat si vous aimez la musique militaire. Vous avez l'étoffe de trois poëtes, mais avant d'avoir percé, vous avez six fois le temps de mourir de faim si vous comptez sur les produits de votre poésie pour vivre. Or, vos intentions sont, d'après vos jeunes discours, d'y trouver de l'argent. Je ne juge pas votre poésie, elle est de beaucoup supérieure à toutes les poésies qui encombrent les magasins de la librairie. Ces élégants rossignols, vendus un peu plus cher que les autres à cause de leur papier vélin, viennent presque tous s'abattre sur les rives de la Seine où vous pouvez aller étudier leurs chants, si vous voulez faire un jour quelque pèlerinage in-

structif sur les quais de Paris, depuis l'étalage du père Jérôme au pont Notre-Dame, jusqu'au Pont-Royal. Vous rencontrerez là tous les Essais poétiques, les Inspirations, les Élévations, les Hymnes, les Chants, les Ballades, les Odes, enfin toutes les couvées écloses depuis sept années, des muses couvertes de poussière, éclaboussées par les fiacres, violées par tous les passants qui veulent voir la vignette. Vous ne connaissez personne, vous n'avez accès dans aucun journal, vos Marguerites resteront chastement pliées comme vous les tenez : elles n'éclôront jamais au soleil de la publicité dans la prairie des grandes marges, émaillée des fleurons que prodigue l'illustre Dauriat, le libraire des célébrités, le roi des Galeries de Bois. Mon pauvre enfant, je suis venu, comme vous, le cœur plein d'illusions, avec l'amour de l'art, porté par d'invincibles élans vers la gloire : j'ai trouvé les réalités du métier, les difficultés de la librairie et le positif de la misère. Mon exaltation, maintenant concentrée, mon effervescence première me cachaient le mécanisme du monde : il a fallu le voir, se cogner à tous ses rouages, heurter ses pivots, me graisser à ses huiles, entendre le cliquetis des chaînes et des volants. Vous allez, comme moi, savoir que, sous toutes ces belles choses rêvées, s'agitent des hommes, des passions et des nécessités. Vous vous mêlerez forcément à d'horribles luttes, d'œuvre à œuvre, d'homme à homme, de partis à partis où il faut se battre systématiquement pour ne pas être abandonné par les siens. Ces combats ignobles désenchantent l'âme, dépravent le cœur et fatiguent en pure perte, car vos efforts servent souvent à faire couronner un homme que vous haïssez, un talent secondaire présenté malgré vous comme un génie. La vie littéraire a ses coulisses. Les succès surpris ou mérités, voilà ce qu'applaudit et voit le parterre; les moyens, toujours hideux, les comparses enluminés, les claqueurs et les garçons de service, voilà ce que recèlent les coulisses. Vous êtes encore au parterre. Il en est temps encore, abdiquez avant de mettre un pied sur la première marche du trône que se disputent tant d'ambitions, et ne vous déshonorez pas comme je le fais pour vivre.

Une larme mouilla les yeux d'Étienne Lousteau.

— Savez-vous comment je vis? reprit-il avec un accent de rage. Le peu d'argent que pouvait me donner ma famille fut bientôt mangé. Je me trouvai sans ressources après avoir fait recevoir une pièce au Théâtre-Français. Au Théâtre-Français, la protection d'un prince ou d'un premier gentilhomme de la chambre du roi ne suffit pas pour faire obtenir un tour de faveur : les comédiens ne cèdent qu'à ceux qui menacent leur amour-propre. Si vous aviez le pouvoir de faire dire que le jeune premier a un asthme, la jeune première une fistule où vous voudrez, que la soubrette tue les mouches au vol, vous seriez joué demain. Je ne sais pas si dans deux ans d'ici, je serai, moi qui vous parle, en état d'obtenir un semblable pouvoir : il faut trop d'amis. Où, comment et par quoi gagner mon pain ? fut une question que je me suis faite en sentant les atteintes de la faim. Après bien des tentatives, après avoir écrit un roman anonyme payé deux cents francs par Doguereau, qui n'y a pas gagné grand'chose, il m'a été prouvé que le journalisme seul pourrait me nourrir. Mais comment! Je ne vous raconterai pas mes démarches et mes sollicitations inutiles, six mois passés à travailler comme surnuméraire et à m'entendre dire que j'effarouchais l'abonné, quand au contraire je l'apprivoisais. Passons sur ces avanies. Je rends compte aujourd'hui des théâtres du boulevard, presque gratis dans le petit journal dont Finot, ce gros garçon qui déjeune encore deux ou trois fois par mois au café Voltaire, mais vous n'y allez pas! est propriétaire et rédacteur en chef. Je vis en vendant les billets que me donnent les directeurs de ces théâtres pour solder ma sous-bienveillance au journal, les livres que m'envoient les libraires et dont je dois parler. Enfin je trafique, une fois Finot satisfait, des tributs en nature qu'apportent les industries pour lesquelles ou contre lesquelles il me permet de lancer des articles. La *Mixture brésilienne*, la *Pâte de mou de veau* payent un article goguenard vingt ou trente francs. Je suis forcé d'aboyer après le libraire qui donne peu d'exemplaires au journal : le journal en prend deux que vend Finot, il m'en faut deux à vendre. Publiât-il un chef-d'œuvre, le libraire avare d'exemplaires est assommé. C'est ignoble, mais je vis de ce métier, moi comme cent autres ! Ne croyez pas le monde politique beaucoup plus beau, tout dans ces deux mondes est corruption, et chaque homme y est ou corrupteur ou corrompu. Quand il s'agit d'une entreprise de librairie un peu considérable, le libraire me paye de peur d'être attaqué, de voir son opération dévoilée. Aussi mes revenus sont-ils en rapport avec les prospectus. Quand le prospectus sort en éruptions miliaires, l'argent entre à flots dans mon gousset, je régale alors mes amis. Pas d'affaires, je dîne chez Flicoteaux. Les actrices payent aussi les éloges, mais les plus habiles payent les critiques, le silence est ce qu'elles redoutent le plus. Aussi une critique faite pour être rétorquée ailleurs, vaut-elle mieux et se paye-t-elle plus cher qu'un éloge tout sec, oublié le lendemain. La polémique, mon cher, est le piédestal des célébrités. A ce métier de spadassin des idées et des réputations industrielles, littéraires et dramatiques, je gagne cinquante écus par mois, je puis vendre un roman

nq cents francs, et je commence à passer pour un omme redoutable. Quand, au lieu de vivre chez orine aux dépens d'un droguiste qui se donne des rs de milord anglais, je serai dans mes meubles, ie je passerai dans un grand journal où j'aurai un uilleton, ce jour-là, mon cher, Florine deviendra ie grande actrice; quant à moi, je ne sais pas ors ce que je puis devenir : ministre ou honnête omme, tout est encore possible.

Il releva sa tête humiliée, jeta vers le feuillage un gard de désespoir accusateur et terrible.

— Et j'ai une belle tragédie reçue! Et j'ai dans es papiers un poëme qui mourra! Et j'étais bon, ivais le cœur pur! J'ai pour maîtresse une actrice ı Panorama-Dramatique, moi qui rêvais de belles nours parmi les femmes les plus distinguées du rand monde! Enfin, pour un exemplaire de moins, dis du mal d'un livre que je trouve beau!

Lucien était ému aux larmes, il serra la main Étienne.

— En dehors du monde littéraire, dit le journaste en se levant et se dirigeant vers la grande ale de l'Observatoire où les deux poëtes se promenèent comme pour donner plus d'air à leurs poumons, n'existe pas une seule personne qui connaisse horrible Odyssée par laquelle on arrive à ce qu'il ut nommer, selon les talents, la vogue, la mode, ı réputation, la renommée, la célébrité, la faveur ublique, ces différents échelons qui mènent à la loire, et qui ne la remplaceront jamais. Ce phénoıène moral, si brillant, se compose de mille accients qui varient avec tant de rapidité, qu'il n'y a as exemple de deux hommes parvenus par une ıême voie. Cette réputation tant désirée est presue toujours une prostituée couronnée. Oui, pour es basses œuvres de la littérature, elle représente ı pauvre fille qui gèle au coin des bornes; pour la ttérature secondaire, la femme entretenue qui se aye dans les mauvais lieux du journalisme, et dont suis un des infâmes souteneurs; pour la littéraıre heureuse, la brillante courtisane insolente, qui des meubles, paye des contributions à l'État, reoit les grands seigneurs, les traite et les maltraite, sa livrée, sa voiture, ordonne, et fait attendre sa ıeute altérée. Ah! ceux pour qui, comme moi jais, comme vous aujourd'hui, elle est un ange aux iles diaprées, revêtu de sa tunique blanche, ayant ıne palme verte d'une main, une flamboyante épée le l'autre, tenant à la fois de l'abstraction mytholoique vivant au coin d'un puits, et de la pauvre ille vertueuse exilée dans un faubourg, ne s'enrihissant qu'aux clartés de la vertu par les efforts l'un noble courage, et revolant aux cieux avec un aractère immaculé, quand elle ne décède pas souilée, fouillée, violée, oubliée dans le char des pauvres, ces hommes à cervelle cerclée de bronze, aux cœurs cachés sous la neige, ils sont rares dans le pays que vous voyez à nos pieds, dit-il en montrant la grande ville qui fumait au déclin du jour.

Une vision du Cénacle passa rapide aux yeux de Lucien et l'émut, mais il fut entraîné par Lousteau qui continua son effroyable lamentation.

— Ils sont rares et clair-semés dans cette cuve en fermentation, rares comme les vrais amants dans le monde amoureux, rares comme les fortunes honnêtes dans le monde financier, rares comme un homme pur dans le journalisme. L'expérience du premier qui m'a dit ce que je vous dis a été perdue, comme la mienne sera sans doute inutile pour vous. Toujours la même ardeur précipite chaque année, de la province ici, un nombre égal pour ne pas dire croissant d'ambitions imberbes qui s'élancent la tête haute, le cœur altier, à l'assaut de la Mode, cette espèce de princesse Tourandocte des Mille et un Jours dont chacun espère être le Calaf! Mais aucun ne devine l'énigme. Tous tombent dans la fosse du malheur, dans la boue du journal, dans les marais de la librairie. Ils glanent, ces mendiants, des articles biographiques, des tartines, des faits-Paris aux journaux, ou des livres commandés par de logiques marchands de papier noirci qui préfèrent une bêtise qui s'enlève en quinze jours à un chef-d'œuvre qui veut du temps pour se vendre. Ces chenilles, écrasées avant d'être papillons, vivent de honte et d'infamie, prêts à mordre le talent qui s'élève sur l'ordre d'un pacha du Constitutionnel, de la Quotidienne, des Débats, au signal des libraires, à la prière d'un camarade jaloux, souvent pour un dîner. Ceux qui surmontent les obstacles oublient les misères de leur début. Moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois des articles où j'ai mis la fleur de mon esprit pour un misérable qui les disait de lui, qui sur ces échantillons a passé rédacteur d'un feuilleton, il ne m'a pas pris avec lui, il ne m'a pas même donné cent sous, je suis forcé de lui tendre et de lui serrer encore la main.

— Et pourquoi? dit fièrement Lucien.

— Je puis avoir besoin de mettre dix lignes dans son feuilleton, répondit froidement Lousteau. Enfin, mon cher, travailler n'est pas le secret de la fortune en littérature, il s'agit d'exploiter le travail d'autrui. Les propriétaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maçons. Aussi plus un homme est médiocre, plus promptement arrive-t-il. Il peut avaler des crapauds vivants, se résigner à tout, flatter les petites passions basses des sultans littéraires, comme un nouveau venu de Limoges, Hector Merlin qui fait déjà de la politique au Courrier, et s'apprête à passer dans un journal ministériel. Je lui ai vu ramasser le chapeau tombé

d'un rédacteur en chef. En n'offusquant personne, il passera entre les ambitions rivales pendant qu'elles se battent. Vous me faites pitié. Je me vois en vous comme j'étais, et je suis sûr que vous serez, dans un ou deux ans, comme je suis. Vous croirez à quelque jalousie secrète, à quelque intérêt personnel dans ces conseils amers; mais ils sont dictés par le désespoir du damné qui ne peut plus quitter l'enfer. Personne n'ose dire ce que je vous crie avec la douleur de l'homme atteint au cœur et comme un autre Job sur le fumier : Voici mes ulcères!

— Lutter sur ce champ ou ailleurs, je dois lutter, dit Lucien.

— Sachez-le donc! reprit Lousteau, cette lutte sera sans trêve si vous avez des talents, car votre meilleure chance serait de n'en pas avoir. L'austérité de votre conscience aujourd'hui pure fléchira devant ceux à qui vous verrez votre succès entre les mains, qui, d'un mot, peuvent vous donner la vie et qui ne voudront pas le dire, car, croyez-moi, l'écrivain à la mode est plus insolent, plus dur envers les nouveaux venus que ne l'est le plus brutal libraire. Où le libraire ne voit qu'une perte, l'auteur redoute un rival, l'un vous éconduit, l'autre vous écrase. Pour faire de belles œuvres, mon pauvre enfant, vous puiserez à pleines plumées d'encre dans votre cœur, la tendresse, la séve, l'énergie, et vous l'étalerez en passions, en sentiments, en phrases! Oui, vous écrirez au lieu d'agir, vous chanterez au lieu de combattre, vous aimerez, vous haïrez, vous vivrez dans vos livres; mais quand vous aurez réservé vos richesses pour votre style, votre or, votre pourpre pour vos personnages, que vous vous promènerez en guenilles dans les rues de Paris, heureux d'avoir lancé, en rivalisant avec l'état civil, un être nommé Adolphe, Corinne, Clarisse, René, que vous aurez gâté votre vie et votre estomac pour donner la vie à cette création, vous la verrez calomniée, trahie, vendue, déportée dans les lagunes de l'oubli par les journalistes, ensevelie par vos amis. Pourrez-vous attendre le jour où votre créature s'élancera réveillée par qui? quand? comment? Il existe un magnifique livre, le *pianto* de l'incrédulité, Obermann, qui se promène solitaire dans le désert des magasins, et que dès lors les libraires appellent ironiquement un rossignol, quand Pâques arrivera-t-il pour lui? Personne ne le sait! Avant tout, essayez de trouver un libraire assez osé pour imprimer les Marguerites! Il ne s'agit pas de vous les faire payer, mais de les imprimer. Vous verrez alors des scènes curieuses.

Cette rude tirade, prononcée avec les accents divers des passions qu'elle exprimait, tomba comme une avalanche de neige dans le cœur de Lucien et y mit un froid glacial. Il demeura debout et silencieux pendant un moment. Enfin, son cœur, comme stimulé par cette horrible poésie des difficultés, éclata. Lucien serra la main de Lousteau, et lui cria : — Je triompherai!

— Bon! dit le journaliste, encore un chrétien qui descend dans l'arène pour se livrer aux bêtes. Mon cher, il y a ce soir une première représentation au Panorama, elle ne commencera qu'à huit heures, il est six heures, allez mettre votre meilleur habit, enfin soyez convenable. Venez me prendre. Je demeure rue de la Harpe, au-dessus du café Servel, au quatrième étage. Nous passerons chez Dauriat d'abord. Vous persistez, n'est-ce pas? Eh bien, je vous ferai connaître ce soir un des rois de la librairie, et quelques journalistes. Après le spectacle, nous souperons chez ma maîtresse avec des amis, car notre dîner ne peut pas compter pour un repas. Vous y trouverez Finot le rédacteur en chef et le propriétaire de mon journal. Vous savez le mot de Minette du Vaudeville, *le temps est un grand maigre*, eh bien, pour nous le hasard est aussi un grand maigre, il faut le tenter.

— Je n'oublierai jamais cette journée, dit Lucien.

— Munissez-vous de votre manuscrit, et soyez en tenue, moins à cause de Florine que du libraire.

La bonhomie de camarade qui succédait au cri violent du poëte peignant la guerre littéraire toucha Lucien tout aussi vivement qu'il l'avait été naguère à la même place par la parole grave et religieuse de d'Arthez. Animé par la perspective d'une lutte immédiate entre les hommes et lui, l'inexpérimenté jeune homme ne soupçonna point la réalité des malheurs moraux dont le menaçait le journaliste. Il ne se savait pas placé entre deux voies distinctes, entre deux systèmes représentés par le Cénacle et par le Journalisme, dont l'un était long, honorable, sûr; l'autre, semé d'écueils et périlleux, plein de ruisseaux fangeux où devait se crotter sa conscience. Son caractère le portait à prendre le chemin le plus court, en apparence le plus agréable, à saisir les moyens décisifs et rapides. Il ne vit en ce moment aucune différence entre la noble amitié de d'Arthez et la facile camaraderie de Lousteau. Cet esprit mobile aperçut dans le Journal une arme à sa portée, il se sentait habile à la manier, il la voulut prendre. Il fut ébloui par les offres de son nouvel ami, dont la main frappa la sienne avec un laisser aller qui lui parut gracieux. Il ne savait pas que, dans l'armée de la presse, chacun a besoin d'amis, comme les généraux ont besoin de soldats. Lousteau, lui voyant de la résolution, le racolait en espérant se l'attacher. Le journaliste en était à son premier ami, comme Lucien à son premier protec-

ur. L'un voulait passer caporal, l'autre voulait re soldat.

X

TROISIÈME VARIÉTÉ DE LIBRAIRE.

Lucien revint joyeusement à son hôtel, où il fit ne toilette aussi soignée que le jour néfaste où il vait voulu se produire dans la loge de la marquise Espard, à l'Opéra. Mais déjà ses habits lui allaient ieux, il se les était appropriés. Il mit son beau ntalon collant de couleur claire, de jolies bottes glands qui lui avaient coûté quarante francs, et n habit de bal. Ses abondants et fins cheveux londs, il les fit friser, parfumer, ruisseler en oucles brillantes. Son front se para d'une audace uisée dans le sentiment de sa valeur et de son venir. Ses mains de femme furent soignées, leurs ngles en amande devinrent nets et rosés. Sur son ol de satin noir, les blanches rondeurs de son ienton étincelèrent. Jamais un plus joli jeune omme ne descendit la montagne du pays latin. ucien était beau comme un dieu grec. Il prit un acre, et fut à sept heures moins un quart à la orte de la maison du café Servel. La portière l'in-ita à grimper quatre étages en lui donnant des otions topographiques assez compliquées. Armé le ces renseignements, il trouva, non sans peine, ne porte ouverte au bout d'un long corridor obs-ur, et reconnut la chambre classique du quartier atin, cette jeune misère qui le poursuivait là comme ue de Cluny, chez d'Arthez, chez Chrestien, par-out! mais qui partout se recommande par l'em-reinte que lui donne le caractère de l'habitant. Là ette misère était sinistre.

Un lit en noyer, sans rideaux, au bas duquel gri-naçait un méchant tapis d'occasion; aux fenêtres, les rideaux jaunis par la fumée d'une cheminée qui 'allait pas et par celle du cigare; sur la cheminée, ne lampe Carcel donnée par Florine et encore chappée au mont-de-piété; puis, une commode l'acajou terni, une table chargée de papiers, deux u trois plumes ébouriffées là-dessus, pas d'autres ivres que ceux apportés la veille ou pendant la ournée : telle était cette chambre dénuée d'objets le valeur; mais qui offrait un ignoble assemblage le mauvaises bottes bâillant dans un coin, de vieil-es chaussettes à l'état de dentelle; dans un autre, les cigares écrasés, des mouchoirs sales, des che-mises en deux volumes, des cravates à trois édi-ions. C'était enfin un bivouac littéraire meublé de choses négatives, et de la plus étrange nudité qui se puisse imaginer. Sur la table de nuit, chargée des livres lus pendant la matinée, brillait le rou-leau rouge de Fumade. Sur le manteau de la che-minée erraient un rasoir, une paire de pistolets, une boîte de cigares. Dans un panneau, Lucien vit des fleurets croisés sous un masque. Trois chaises et deux fauteuils, dignes du plus méchant hôtel garni de cette rue, complétaient cet ameublement. Cette chambre, à la fois sale et triste, annonçait une vie sans repos et sans dignité. On y dormait, on y travaillait à la hâte, elle était habitée par force, on éprouvait le besoin de la quitter. Quelle différence entre ce désordre cynique et la propre, la décente misère de d'Arthez! Ce conseil enveloppé dans un souvenir, Lucien ne l'écouta pas, Étienne lui fit une plaisanterie.

— Voilà mon chenil, ma grande représentation est rue de Bondy, dans le nouvel appartement que notre droguiste a meublé pour Florine, et que nous inaugurons ce soir.

Étienne Lousteau avait un pantalon noir, des bottes bien cirées, un habit boutonné jusqu'au cou. Sa chemise, que Florine devait sans doute lui chan-ger, était cachée par un col de velours. Il brossait son chapeau pour lui donner l'apparence du neuf.

— Partons, dit Lucien.

— Pas encore, j'attends un libraire pour avoir de la monnaie, on jouera peut-être. Je n'ai pas un liard; et d'ailleurs il me faut des gants.

En ce moment, les deux nouveaux amis enten-dirent les pas d'un homme dans le corridor.

— C'est lui, dit Lousteau. Vous allez voir, mon cher, la tournure que prend la Providence quand elle se manifeste aux poëtes. Avant de contempler dans sa gloire Dauriat le libraire fashionable, vous aurez vu le libraire du quai des Augustins, le libraire escompteur, le marchand de ferraille litté-raire, le normand ex-vendeur de salade. Arrivez donc, vieux tartare! cria Lousteau.

— Me voilà, dit une voix.

— Avec de l'argent?

— De l'argent, il n'y en a plus en librairie, ré-pondit un jeune homme qui entra en regardant Lucien d'un air curieux.

— Vous me devez cinquante francs d'abord, re-prit Lousteau. Puis voici deux exemplaires d'un Voyage en Égypte qu'on dit une merveille, il y foisonne des gravures, il se vendra, Finot a été payé pour deux articles que je dois faire. *Item,* deux des derniers romans de Victor Ducange, un auteur illustre au Marais. *Item,* deux exemplaires du se-cond ouvrage d'un commençant, Paul de Kock, qui travaille dans le même genre. *Item,* deux d'Yseult de Dôle, un joli ouvrage de province. En tout cent

francs, au prix fort. Ainsi vous me devez cent francs, mon petit Barbet.

Barbet regarda les livres.

— Oh ! ils sont dans un état parfait de conservation. Le Voyage n'est pas coupé, ni le Paul de Kock, ni le Ducange, ni celui-là sur la cheminée, *Considérations sur la symbolique*, je vous l'abandonne, le mythe est si ennuyeux, que je le donne pour ne pas en voir sortir des milliers de mites.

— Eh bien, dit Lucien, comment ferez-vous vos articles?

Barbet jeta sur Lucien un regard de profond étonnement, et reporta ses yeux sur Étienne en ricanant.

— On voit que monsieur n'a pas le malheur d'être homme de lettres.

— Non, Barbet, non. Monsieur est un poëte, un grand poëte qui enfoncera Lamartine et Victor Hugo, Béranger, Delavigne. Il ira loin, à moins qu'il ne se jette à l'eau, encore irait-il jusqu'à Saint-Cloud.

— Si j'avais un conseil à donner à monsieur, dit Barbet, ce serait de laisser les vers et de se mettre à la prose. On ne veut plus de vers sur le quai...

Barbet avait une méchante redingote boutonnée par un seul bouton, son col était gras, il gardait son chapeau sur la tête, il portait des souliers, son gilet entr'ouvert laissait voir une bonne grosse chemise de toile forte. Sa figure ronde, percée de deux yeux avides, ne manquait pas de bonhomie; mais il avait dans le regard l'inquiétude vague des gens habitués à s'entendre demander de l'argent et qui en ont. Il paraissait rond et facile, tant sa finesse était grasse et cotonnée d'embonpoint. Depuis environ six mois, il n'était plus commis, il avait pris une misérable petite boutique sur le quai, d'où il s'élançait chez les journalistes, chez les auteurs, chez les imprimeurs, y achetant à bas prix les livres qui leur sont donnés, et gagnant ainsi quelque dix ou vingt francs par jour. Riche de ses économies, il flairait les besoins de chacun, il espionnait quelque bonne affaire, il escomptait au taux de quinze ou vingt pour cent, chez les auteurs gênés, les effets des libraires auxquels il allait le lendemain acheter à prix débattus au comptant quelques bons livres demandés, puis il leur rendait leurs propres effets au lieu d'argent. Il avait fait des études, et son instruction lui servait à éviter soigneusement la poésie et les romans modernes. Il affectionnait les petites entreprises, les livres d'utilité dont l'entière propriété coûtait mille francs et qu'il pouvait exploiter à son gré, tels que *l'Histoire de France mise à la portée des ouvriers*, *la Tenue des livres en vingt leçons*, *la Botanique des jeunes filles*. Il avait laissé échapper déjà deux ou trois bons livres, après avoir fait revenir vingt fois les auteurs chez lui, sans se décider à leur acheter leur manuscrit. Quand on lui reprochait sa couardise, il montrait la relation d'un fameux procès, dont le manuscrit, pris dans les journaux, ne lui avait rien coûté, et lui avait rapporté deux ou trois mille francs.

Barbet était le libraire trembleur, qui vit de noix et de pain, qui souscrit peu de billets, qui grapille sur les factures, les réduit, colporte lui-même ses livres on ne sait où, mais qui les place et se les fait payer. Il était la terreur des imprimeurs qui ne savaient comment le prendre : il les payait sous escompte et rognait leurs factures en devinant des besoins urgents, puis il ne se servait plus de ceux qu'il avait étrillés, en craignant quelque piége.

— Hé bien, continuons-nous nos affaires? dit Lousteau.

— Eh, mon petit, dit familièrement Barbet, j'ai dans ma boutique six mille volumes à vendre. Or, selon le mot d'un vieux libraire, les *livres* ne sont pas des *francs*. La librairie va mal.

— Si vous alliez dans sa boutique, mon cher Lucien, dit Étienne, vous trouveriez sur un comptoir en bois de chêne, qui vient de la vente après faillite de quelque marchand de vin, une chandelle non mouchée, elle se consume alors moins vite. A peine éclairé par cette lueur anonyme, vous apercevriez des casiers vidés. Pour garder ce néant, un petit garçon en veste bleue souffle dans ses doigts, bat la semelle, se brasse comme un cocher de fiacre sur son siége. Regardez! pas plus de livres que je n'en ai ici. Personne ne peut deviner le commerce qui se fait là.

Barbet ne put s'empêcher de sourire.

— Voici un billet de cent francs à trois mois, dit-il en sortant un papier timbré de sa poche, et j'emporterai vos bouquins. Voyez-vous, je ne peux plus donner d'argent comptant, les ventes sont trop difficiles. J'ai pensé que vous aviez besoin de moi, j'étais sans le sou, j'ai souscrit un effet pour vous obliger, car je n'aime pas à donner ma signature.

— Ainsi, vous voulez encore mon estime et des remercîments...

— Quoiqu'on ne paye pas ses billets avec des sentiments, je les accepterai tout de même.

— Mais il me faut des gants, et les parfumeurs auront la lâcheté de refuser votre papier, dit Lousteau. Tenez, voilà une superbe gravure, là, dans le premier tiroir de la commode, elle vaut quatre-vingts francs, elle est avant la lettre et après l'article, car j'en ai fait un assez bouffon, il y avait à mordre sur Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès. Hein, cette belle planche convient à tous les médecins qui refusent les dons exagérés des satrapes parisiens. Vous trouverez encore sous la gravure

ine trentaine de romances. Allons, prenez le tout, et donnez-moi quarante francs.

— Quarante francs! dit le libraire en jetant un ri de poule effrayée, tout au plus vingt. Encore puis-je les perdre, ajouta Barbet.

— Où sont les vingt francs? dit Lousteau.

— Ma foi, je ne sais pas si je les ai, dit Barbet en e fouillant. Les voilà. Vous me dépouillez, vous vez sur moi un ascendant!

— Allons, partons, dit Lousteau qui prit le nanuscrit de Lucien et fit avec sa plume un trait à encre sous la corde.

— Avez-vous encore quelque chose? demanda arbet.

— Rien, mon petit Shylock. Je te ferai faire une ffaire excellente (où tu perdras mille écus, pour apprendre à me voler ainsi), dit à voix basse tienne à Lucien.

— Et vos articles? dit Lucien en roulant vers le alais-Royal.

— Bah! vous ne savez pas comment cela se bâ- le. Quant au Voyage en Égypte, j'ai ouvert le livre t lu des endroits çà et là sans le couper, j'y ai décou- ert onze fautes de français. Je ferai une colonne en isant que si l'auteur a appris le langage des canards ravés sur les cailloux égyptiens appelés des obé- sques, il ne connaît pas sa langue, et je le lui rouverai. Je dirai qu'au lieu de nous parler d'his- ire naturelle et d'antiquités, il aurait dû ne s'oc- uper que de l'avenir de l'Égypte, du progrès de la vilisation, des moyens de rallier l'Égypte à la rance, qui, après l'avoir conquise et perdue, peut l'attacher encore par l'ascendant moral. Là-des- s tartine patriotique, le tout entrelardé de ti- des sur Marseille, sur le Levant, sur notre com- erce.

— Mais s'il avait fait cela, que diriez-vous?

— Hé bien, je dirais qu'au lieu de nous ennuyer politique, il aurait dû s'occuper de l'art, nous eindre le pays sous son côté pittoresque et territo- al. On se lamente. La politique nous déborde, le nous ennuie, on la trouve partout. Je regret- rais ces charmants voyages où l'on nous expliquait s difficultés de la navigation, le charme des dé- ouquements, les délices du passage de la ligne, fin ce qu'ont besoin de savoir ceux qui ne voya- eront jamais. Tout en les approuvant, on se moque s voyageurs qui célèbrent comme de grands évé- ments un oiseau qui passe, un poisson volant, e pêche, les points géographiques relevés, les s-fonds reconnus. On redemande ces choses inin- lligibles qui fascinent comme tout ce qui est pro- nd, mystérieux, incompréhensible. L'abonné rit, est servi. Quant aux romans, Florine est la plus ande liseuse de romans qu'il y ait au monde, elle m'en fait l'analyse, et je broche mon article d'après son opinion. Quand elle a été ennuyée par ce qu'elle nomme *les phrases d'auteur*, je prends le livre en considération, et fais redemander un exem- plaire au libraire qui l'envoie, enchanté d'avoir un article favorable.

— Bon Dieu! mais la critique, la sainte critique! dit Lucien imbu des doctrines de son Cénacle.

— Mon cher, dit Lousteau, la critique est une brosse qui ne peut pas s'employer sur les étoffes légères où elle emporterait tout. Écoutez, laissons là le métier. Voyez-vous cette marque? lui dit-il en lui montrant le manuscrit des Marguerites. J'ai uni par un peu d'encre votre corde au papier. Si Dau- riat lit votre manuscrit, il lui sera certes impossi- ble de remettre la corde exactement comme elle est. Ainsi votre manuscrit est comme scellé. Ceci n'est pas inutile pour l'expérience que vous voulez faire. Encore remarquez que vous n'arrivez pas, seul et sans parrain, dans sa boutique, comme ces petits jeunes gens qui se présentent chez dix libraires avant d'en trouver un qui leur présente une chaise...

Lucien avait éprouvé déjà la vérité de ce détail. Lousteau paya le fiacre, en lui donnant trois francs au grand ébahissement de Lucien surpris de la prodigalité qui succédait à tant de misère. Puis les deux amis entrèrent dans les Galeries de Bois où trônait alors la Librairie dite de Nouveautés.

XI

LES GALERIES DE BOIS.

A cette époque, les Galeries de Bois constituaient une des curiosités parisiennes les plus illustres. Il n'est pas inutile de peindre ce bazar ignoble, car, pendant trente-six ans, il a joué dans la vie pari- sienne un si grand rôle, qu'il est peu d'hommes âgés de quarante ans à qui cette description, incroya- ble pour les jeunes gens, ne fasse encore plaisir.

En place de la froide, haute et large galerie d'Or- léans, espèce de serre sans fleurs, se trouvaient des baraques, ou, pour être plus exact, des huttes en planches, assez mal couvertes, petites, mal éclairées sur la cour et sur le jardin par des jours de souf- france appelés croisées, mais qui ressemblaient aux ouvertures les plus sales des guinguettes hors bar- rière. Une triple rangée de boutiques y formait deux galeries. Les boutiques de la rangée sise au milieu donnaient sur les deux galeries, ne tiraient leur jour que des vitrages, et leur air que de la mé- phitique atmosphère des deux galeries, haute

d'environ douze pieds. Ces boutiques, ou plutôt ces alvéoles, avaient acquis un tel prix par suite de l'affluence du monde, que la largeur de certaines n'excédait pas six pieds, la longueur huit à dix, et leur location coûtait mille écus. Les rangées éclairées sur le jardin et sur la cour étaient protégées par de petits treillages verts, peut-être pour empêcher la foule de démolir, par son contact, les murs en mauvais plâtras qui formaient le derrière des boutiques. Là donc se trouvait un espace de deux ou trois pieds où végétaient les produits les plus bizarres d'une botanique inconnue à la science, et mêlés à diverses industries non moins florissantes. Une maculature coiffait un rosier; en sorte que les fleurs de rhétorique étaient embaumées par les fleurs avortées de ce jardin mal soigné, mais fétidement arrosé. Des rubans de toutes les couleurs ou des prospectus fleurissaient les feuillages. Le papier, les débris de modes étouffaient la végétation. Vous trouviez un nœud de rubans sur une touffe de verdure, et vous étiez déçu dans vos idées sur la fleur que vous veniez admirer en apercevant une coque de satin qui figurait un dahlia. Du côté de la cour, comme du côté du jardin, l'aspect de ce palais fantasque offrait tout ce que la saleté parisienne a produit de plus bizarre : des réchampissages lavés, des plâtras refaits, des peintures, des écriteaux fantastiques. Enfin, le public parisien salissait énormément les treillages verts, soit sur le jardin, soit sur la cour. Ainsi, des deux côtés, les Galeries étaient annoncées par une infâme et nauséabonde bordure qui semblait en défendre l'approche aux gens délicats; mais les gens délicats ne reculaient pas plus devant ces horribles choses, que les princes des contes de fées ne reculent devant les dragons et les obstacles interposés par un mauvais génie entre eux et les princesses. Ces galeries étaient percées au milieu par un passage comme aujourd'hui, et comme aujourd'hui l'on y pénétrait encore par les deux péristyles actuels commencés avant la révolution, et abandonnés faute d'argent. La belle galerie de pierre qui mène au Théâtre-Français formait alors un passage étroit d'une hauteur démesurée et si mal couvert, qu'il y pleuvait souvent. Elle était appelée Galerie Vitrée, pour la distinguer des Galeries de Bois. Les toitures de ces bouges étaient toutes d'ailleurs en si mauvais état, que la maison d'Orléans eut un procès avec un célèbre marchand de cachemires et d'étoffes, qui, pendant une nuit, trouva des marchandises avariées pour une somme considérable, et le marchand eut gain de cause. Les toitures, en quelques endroits, étaient composées d'une double toile goudronnée. Le sol de la Galerie Vitrée, où Chevet commença sa fortune, et celui des Galeries de Bois étaient le sol naturel de Paris, augmenté du sol factice amené par les bottes ou les souliers des passants. En tout temps, les pieds y heurtaient des montagnes et des vallées de boue durcie, incessamment balayées par les marchands, et qui demandaient aux nouveaux venus une certaine habitude pour y marcher.

Ce sinistre amas de crottes, ces vitrages encrassés par la pluie et par la poussière, ces huttes plates et couvertes de haillons au dehors, la saleté des murailles commencées, cet ensemble de choses qui tenait du camp des Bohémiens, des baraques d'une foire, des constructions provisoires dont Paris entoure les monuments qu'on ne bâtit pas, cette physionomie grimaçante allait admirablement aux différents commerces qui grouillaient sous ce hangar impudique, effronté, plein de gazouillements et d'une gaieté folle, où depuis la révolution de 1789 jusqu'à la révolution de 1830, il s'est fait d'immenses affaires. Pendant vingt années, la bourse s'est tenue en face, au rez-de-chaussée du palais. Ainsi, l'opinion publique, les réputations se faisaient et se défaisaient là, aussi bien que les affaires politiques et financières. On se donnait rendez-vous dans ces galeries avant et après la bourse. Tout le Paris des banquiers et des commerçants encombrait souvent la cour du Palais-Royal, et refluait sous ces abris par les temps de pluie. La nature de ce bâtiment surgi sur ce point on ne sait comment, le rendait d'une étrange sonorité. Les éclats de rire y foisonnaient. Il n'arrivait pas une querelle à un bout qu'on ne sût à l'autre de quoi il s'agissait. Il n'y avait là que des libraires, de la poésie, de la politique et de la prose, des marchandes de modes et des filles qui venaient seulement le soir. Là fleurissaient les nouvelles et les livres, les jeunes et les vieilles gloires, les conspirations de la tribune et les mensonges de la librairie. Là se vendaient les nouveautés au public, qui s'obstinait à ne les acheter que là. A l'époque où les deux écrivains y entrèrent, quelques boutiques avaient des devantures, des vitrages assez élégants; mais ces boutiques appartenaient aux rangées donnant sur le jardin ou sur la cour. Jusqu'au jour où périt cette étrange colonie sous le marteau de l'architecte Fontaine, les boutiques sises entre les deux galeries furent entièrement ouvertes, soutenues par des piliers comme les boutiques des foires de province, et l'œil plongeait sur les deux galeries à travers les marchandises ou les portes vitrées. Comme il était impossible d'y avoir du feu, les marchands n'avaient que des chaufferettes, ils faisaient eux-mêmes la police du feu : une imprudence pouvait enflammer en un quart d'heure cette république de planches desséchées par le soleil et comme enflammées déjà par la prostitution, encombrées de

gaze, de mousseline, de papiers, et soufflées par des courants d'air.

Les boutiques de modistes étaient pleines de chapeaux inconcevables, et qui semblaient être là moins pour la vente que pour la montre, tous accrochés par centaines à des broches de fer terminées en champignon, et pavoisant les galeries de leurs milles couleurs. Pendant vingt ans, tous les promeneurs se sont demandé sur quelles têtes ces chapeaux achevaient leur carrière. Des ouvrières généralement laides, mais égrillardes, raccrochaient les femmes par des paroles astucieuses, suivant la coutume et avec le langage de la Halle. Une fille dont la langue était aussi déliée que ses yeux étaient actifs, se tenait sur un tabouret et harcelait les passants : — Achetez-vous un joli chapeau, madame! — Laissez-moi donc vous vendre quelque chose, monsieur! Leur vocabulaire fécond et pittoresque était varié par les inflexions de voix, par des regards et par des critiques sur les passants. Les libraires et les marchandes de modes vivaient en bonne intelligence.

Dans le passage, nommé si fastueusement la Galerie Vitrée, se trouvaient les commerces les plus singuliers. Là s'établissaient les ventriloques, les charlatans de toute espèce, les spectacles où l'on ne voit rien et ceux où l'on vous montre le monde. Là s'est établi pour la première fois un homme qui a gagné sept ou huit cent mille francs à parcourir les foires. Il avait pour enseigne un soleil tournant dans un cadre noir, autour duquel éclataient ces mots en rouge sur un transparent :

Ici l'homme voit ce que Dieu ne saurait voir.

PRIX : DEUX SOUS.

L'aboyeur ne vous admettait jamais seul, ni jamais plus de deux. Une fois entré, vous vous trouviez nez à nez avec une grande glace. Tout à coup, une voix, qui eût épouvanté Hoffmann le Berlinois, partait comme une mécanique dont le ressort est poussé.

— Vous voyez là, messieurs, ce que dans toute l'éternité Dieu ne saurait voir, c'est-à-dire votre semblable. Dieu n'a pas son semblable...

Vous vous en alliez honteux sans oser avouer votre stupidité. De toutes les petites portes partaient des voix semblables qui vous vantaient des Cosmoramas, des vues de Constantinople, des spectacles de marionnettes, des automates qui jouaient aux échecs, des chiens qui distinguaient la plus belle femme de la société. Le ventriloque Fitz-James a fleuri là dans le café Borel avant d'aller mourir à Montmartre, mêlé aux élèves de l'école polytechnique. Il y avait des fruitières et des marchandes de bouquets, un fameux tailleur dont les broderies militaires reluisaient le soir comme des soleils.

Le matin, jusqu'à deux heures après midi, les Galeries de Bois étaient muettes, sombres et désertes. Les marchands y causaient comme chez eux. Le rendez-vous que s'y est donné la population parisienne ne commençait que vers trois heures, à l'heure de la bourse. Dès que la foule venait, il se pratiquait des lectures gratuites à l'étalage des libraires par les jeunes gens affamés de littérature et dénués d'argent. Les commis chargés de veiller sur les livres exposés laissaient charitablement les pauvres gens tourner les pages. Quand il s'agissait d'un in-12 de deux cents pages comme Smarra, Pierre Schlémilh, Jean Sbogar, Thérèse Aubert, en deux séances il était lu. En ce temps-là, les cabinets de lecture n'existaient pas, il fallait acheter un livre pour le lire ; aussi les romans se vendaient-ils alors à des nombres qui paraîtraient fabuleux aujourd'hui. Il y avait donc je ne sais quoi de français dans cette aumône faite à l'intelligence jeune, avide et pauvre.

Ce terrible bazar brillait de toute sa poésie à la tombée du jour. Des rues adjacentes, allaient et venaient un certain nombre de filles qui pouvaient s'y promener sans rétribution. De tous les points de Paris, une fille accourait *faire son Palais*. Les Galeries de Bois étaient le Palais par excellence, mot qui signifiait le temple de la prostitution. Les Galeries de Pierre appartenaient à des maisons privilégiées qui payaient le droit d'exposer des créatures habillées comme des princesses, entre telle ou telle arcade, et à la place correspondante dans le jardin. Les Galeries de Bois étaient, pour la prostitution, un terrain public. Une femme pouvait y venir, en sortir accompagnée de sa proie, et l'emmener où bon lui semblait. Ces femmes attiraient donc le soir aux Galeries de Bois une foule si considérable qu'on y marchait au pas, comme à la procession ou au bal masqué. Cette lenteur ne gênait personne, elle servait l'examen. Ces femmes avaient une mise qui n'existe plus. La manière dont elles se tenaient décolletées jusqu'au milieu du dos, et très-bas aussi par devant ; les bizarres coiffures inventées pour attirer les regards : celle-ci en Cauchoise, celle-là en Espagnole, l'une en boucles comme un caniche, l'autre en bandeaux lisses ; leurs jambes prêtes à faire éclater leurs bas blancs et montrées on ne sait comment, mais toujours à propos, toute cette infâme poésie est perdue. La licence des interrogations et des réponses, ce cynisme public, en harmonie avec le lieu lui-même, n'existe plus, ni au bal masqué, ni dans les bals si

célèbres qui se donnent aujourd'hui. C'était horrible et gai. La chair éclatante des épaules et des gorges étincelait au milieu des vêtements d'hommes presque toujours sombres, et produisait les plus magnifiques oppositions. Le brouhaha des voix et le bruit de la promenade formaient un murmure qui s'entendait dès le milieu du jardin, comme une basse continue brodée des éclats de rire des filles ou des cris de quelque rare dispute. Les personnes comme il faut, les hommes les plus marquants y étaient coudoyés par des gens à figure patibulaire. Ces monstrueux assemblages avaient je ne sais quoi de piquant, les hommes les plus insensibles étaient émus. Aussi tout Paris est-il venu jusqu'au dernier moment; il s'y est promené sur le plancher de bois que l'architecte a fait au-dessus des caves pendant qu'il les bâtissait. Des regrets immenses et unanimes ont accompagné la chute de ces ignobles morceaux de bois.

Le libraire Ladvocat s'était établi depuis quelques jours à l'angle du passage qui partageait ces Galeries par le milieu, devant Dauriat, jeune homme maintenant oublié, mais audacieux, et qui défricha la route où brilla depuis son concurrent. La boutique de Dauriat se trouvait sur une des rangées donnant sur le jardin, et celle de Ladvocat était sur la cour. Divisée en deux parties, la boutique de Dauriat offrait un vaste magasin à sa librairie, et l'autre lui servait de cabinet.

Lucien, qui venait pour la première fois le soir, fut étourdi de cet aspect auquel ne résistaient pas les provinciaux ni les jeunes gens. Il perdit bientôt son introducteur.

— Si tu étais beau comme ce garçon-là, je te donnerais du retour, dit une créature à un vieillard en lui montrant Lucien.

Lucien devint honteux comme le chien d'un aveugle. La foule l'entraîna. Il suivit le torrent dans un état d'hébétement et d'excitation difficile à décrire, harcelé par tous les regards des femmes, sollicité par des rondeurs blanches, par des gorges audacieuses qui l'éblouissaient; il se raccrochait à son manuscrit qu'il serrait pour qu'on ne le lui volât point, l'innocent!

— Hé bien, monsieur! cria-t-il en se sentant pris par un bras, et croyant que sa poésie avait alléché quelque auteur.

Il reconnut son ami Lousteau qui lui dit : Je savais bien que vous finiriez par passer là...

Le poëte était sur la porte du magasin ou Lousteau le fit entrer.

XII

PHYSIONOMIE D'UNE BOUTIQUE DE LIBRAIRE AUX GALERIES DE BOIS.

La boutique était pleine de gens qui causaient en attendant le moment de parler au sultan de la librairie. Les imprimeurs, les papetiers et les dessinateurs, groupés autour des commis, les questionnaient sur des affaires en train ou qui se méditaient.

— Tenez, voilà Finot, directeur du petit journal; il cause avec un jeune homme qui a du talent, Félicien Vernou, un petit drôle méchant comme une maladie secrète.

— Hé bien! tu as une première représentation, mon vieux, dit Finot, en venant avec Vernou à Lousteau. J'ai disposé de la loge.

— Tu l'as vendue à Braulard?

— Eh bien, après? tu te feras placer. Que viens-tu demander à Dauriat? Ah! il est convenu que nous pousserons Paul de Kock, dont il a pris deux cents exemplaires. Victor Ducange lui a refusé un roman. Il veut, dit-il, faire un nouvel auteur dans le même genre. Tu mettras Paul de Kock au-dessus de Ducange.

— Mais j'ai une pièce avec Ducange à la Gaieté, dit Lousteau.

— Hé bien, tu lui diras que l'article est de moi, je serai censé l'avoir fait atroce, tu l'auras adouci, il te devra des remercîments.

— Ne pourrais-tu, dit Étienne à Finot, me faire escompter ce petit bon de cent francs par le caissier de Dauriat? tu sais! nous soupons ensemble pour inaugurer le nouvel appartement de Florine.

— Ah! oui, tu nous traites, dit Finot en ayant l'air de faire un effort de mémoire. Hé bien, Gabusson, dit Finot en prenant le billet de Barbet et le présentant au caissier, donnez quatre-vingt-dix francs pour moi à cet homme-là. Endosse-le, mon vieux.

Lousteau prit la plume du caissier pendant que le caissier comptait l'argent et signa. Lucien ne perdait pas une syllabe de cette conversation, il était tout yeux et tout oreilles.

— Ce n'est pas tout, mon cher ami, je ne te dis pas merci, c'est entre nous à la vie à la mort. Je dois présenter monsieur à Dauriat, et tu devrais...

— De quoi s'agit-il?

— D'un recueil de poésies.

— Ah!

— Monsieur, dit Félicien Vernou, ne pratique pas depuis longtemps la librairie; il aurait déjà

serré son manuscrit dans les coins les plus sauvages de son domicile.

En ce moment, un beau jeune homme, Émile Blondet, qui venait de débuter dans les Débats par des articles de la plus grande portée, entra, donna la main à Finot, à Lousteau, et salua légèrement Vernou.

— Viens souper avec nous, à minuit, chez Florine, lui dit Lousteau.

— J'en suis, dit le jeune homme. Mais qu'y a-t-il?

— Ah! il y a, dit Lousteau, Florine et Matifat le droguiste.

— Fait-il les choses convenablement, ton droguiste?

— Il ne nous donnera pas de drogues, dit Lucien.

— Monsieur a beaucoup d'esprit, dit sérieusement Blondet en regardant Lucien, il est du souper, Lousteau?

— Oui.

— Nous rirons bien.

Lucien avait rougi jusqu'aux oreilles.

— En as-tu pour longtemps, Dauriat? dit Blondet en frappant à la vitre qui donnait au-dessus du bureau de Dauriat.

— Mon ami, je suis à toi.

— Bon, dit Lousteau à son protégé. Ce jeune homme, presque aussi jeune que vous, est aux Débats, il est un des princes de la critique, il est redouté, Dauriat viendra le cajoler, et nous pourrons alors dire notre affaire au satrape des vignettes et de l'imprimerie. Autrement à onze heures, notre tour ne serait pas venu. L'audience se grossira de moments en moments.

Lucien et Lousteau s'approchèrent alors de Blondet et de Finot, de Félicien Vernou, et allèrent former un groupe à l'extrémité de la boutique.

— Que fait-il? dit Blondet à Gabusson, le premier commis qui se leva pour venir le saluer.

— Il achète un journal hebdomadaire qu'il veut restaurer afin de l'opposer à l'influence de la Minerve qui sert trop exclusivement Eymery, et au Conservateur qui est trop aveuglément romantique.

— Payera-t-il bien ?

— Mais comme toujours, trop, dit le caissier.

En ce moment un jeune homme entra, qui venait de faire paraître un magnifique roman, vendu rapidement et couronné par le plus beau succès, un roman dont Dauriat préparait la seconde édition. Ce jeune homme avait cette tournure extraordinaire et bizarre qui signale les natures artistes, et il frappa vivement Lucien.

— Voilà Nathan, dit Lousteau à l'oreille du poëte de province.

Nathan, malgré la sauvage fierté de sa physionomie, alors dans toute sa jeunesse, aborda les journalistes chapeau bas, et se tint presque humble devant Blondet qu'il ne connaissait encore que de vue. Blondet et Finot gardèrent leur chapeau sur la tête.

— Monsieur, je suis heureux de l'occasion que me présente le hasard...

— Il est si troublé qu'il fait un pléonasme, dit Félicien à Lousteau.

—... de vous peindre ma reconnaissance pour le bel article que vous avez daigné me faire aux Débats. Vous êtes pour la moitié dans le succès de mon livre.

— Non, mon cher, non, dit Blondet d'un air où la protection se cachait sous la bonhomie. Vous avez du talent, le diable m'emporte, et je suis enchanté de faire votre connaissance.

— Comme votre article a paru, je ne paraîtrai plus être le flatteur du pouvoir, nous sommes maintenant à l'aise l'un vis-à-vis de l'autre, voulez-vous me faire l'honneur et le plaisir de dîner avec moi demain? Finot en sera. Lousteau, mon vieux, tu ne me refuseras pas? ajouta Nathan en donnant une poignée de main à Étienne. Ah! vous êtes dans un beau chemin, monsieur, dit-il à Blondet, vous continuez les Dussault, les Fiévée, les Geoffroi! Hoffmann a parlé de vous à Claude Vignon, son élève, un de mes amis, et lui a dit qu'il mourrait tranquille, que les Débats vivraient éternellement. On doit vous payer énormément?

— Cent francs la colonne, reprit Blondet. Ce prix est peu de chose quand on est obligé de lire les livres, d'en lire cent pour en trouver un dont on peut s'occuper, comme le vôtre. Votre œuvre m'a fait plaisir, parole d'honneur.

— Et il lui a rapporté cent écus, dit Lousteau à Lucien.

— Mais vous faites de la politique.

— Oui, par-ci, par-là.

Lucien si grand dans sa province, si fêté, si caressé, se trouvait là comme un embryon. La lâcheté de ce grand talent qu'il avait admiré devant ce critique dont le nom et la portée lui étaient inconnus, le rendait stupide.

— Me conduirais-je jamais ainsi? faut-il donc abdiquer sa dignité! Mets donc ton chapeau, Nathan! tu as fait un beau livre et le critique n'a fait qu'un article.

Ces pensées lui fouettaient le sang dans les veines. Il voyait de moments en moments venir des jeunes gens timides, des auteurs besoigneux qui demandaient à parler à Dauriat; mais qui, voyant la boutique pleine, désespéraient d'avoir audience et disaient en sortant : — Je reviendrai.

Deux ou trois hommes politiques causaient de la

convocation des chambres et des affaires publiques au milieu d'un groupe composé de célébrités politiques. Le journal hebdomadaire duquel traitait Dauriat avait le droit de parler politique. Dans ce temps, les tribunes de papier timbré devenaient rares, un journal était un privilége aussi couru que celui d'un théâtre. Un des actionnaires les plus influents du Constitutionnel se trouvait au milieu du groupe politique. Lousteau s'acquittait à merveille de son office de cicerone. Aussi, de moments en moments, Dauriat grandissait-il dans l'esprit de Lucien, qui voyait la politique et la littérature convergeant dans cette boutique. A l'aspect de cet homme éminent y prostituant la muse à un journaliste, y humiliant l'art, comme la femme était humiliée, prostituée sous ces galeries ignobles, il recevait des enseignements terribles. L'argent! était le mot de toute énigme. Lucien se sentait seul, inconnu, rattaché par le fil d'une amitié douteuse au succès et à la fortune. Il accusait ses tendres, ses vrais amis du Cénacle de lui avoir peint le monde sous de fausses couleurs, de l'avoir empêché de se jeter dans cette mêlée, sa plume à la main.

— Je serais déjà Blondet! s'écria-t-il en lui-même.

Lousteau, qui venait de crier sur les sommets du Luxembourg comme un aigle blessé, qui lui avait paru si grand, n'avait plus alors que des proportions minimes. Le libraire fashionable était là l'homme important, il était le moyen de toutes ces existences. Le poëte de province ressentait, son manuscrit à la main, une trépidation qui ressemblait à de la peur. Au milieu de cette boutique, sur des piédestaux de bois peint en marbre, étaient des bustes, celui de Byron, celui de Gœthe et celui de monsieur de Lamartine, de qui Dauriat espérait obtenir un volume, et qui, le jour où il était venu dans cette boutique, avait pu voir quelle place il tenait dans la librairie. Involontairement, Lucien perdait de sa propre valeur, le courage faiblissait, il entrevoyait quelle était l'influence de ce Dauriat sur sa destinée et il attendait impatiemment son apparition.

XIII

QUATRIÈME VARIÉTÉ DE LIBRAIRE.

— Hé bien, mes enfants, dit un petit homme gros et gras, à figure riante, assez semblable à celle d'un proconsul romain, mais adoucie par un air de bonhomie auquel se prenaient les gens superficiels. Me voilà propriétaitaire du seul journal hebdomadaire qui pût être acheté et qui a deux mille abonnés.

— Farceur! dit Blondet, le timbre en accuse sept cents, et c'est déjà bien joli.

— Ma parole d'honneur la plus sacrée, il y en a douze cents. J'ai dit deux mille, ajouta-t-il à voix basse, à cause des papetiers et des imprimeurs qui sont là. Je te croyais plus de tact, mon petit, dit-il, à haute voix.

— Prenez-vous des associés? demanda Finot.

— C'est selon, dit Dauriat. Veux-tu d'un tiers pour quarante mille francs?

— Ça va, si vous voulez prendre pour rédacteurs Émile Blondet que voici, Claude Vignon, Scribe, Théodore Leclerq, Félicien Vernou, Lousteau.

— Et pourquoi pas Lucien de Rubempré? dit hardiment le poëte de province.

—Et Nathan? dit Finot.

— Et pourquoi pas les gens qui se promènent? dit le libraire en fronçant le sourcil et se tournant vers l'auteur des Marguerites. A qui ai-je l'honneur de parler? dit-il en le regardant d'un air impertinent.

— Un moment, Dauriat, répondit Lousteau. C'est moi qui vous amène monsieur. Pendant que Finot réfléchit à votre proposition, écoutez-moi.

Lucien a eu sa chemise mouillée dans le dos en voyant l'air froid et mécontent de ce redoutable pacha de la librairie qui tutoyait Finot, quoique Finot lui dît *vous*, qui appelait le redouté Blondet, *mon petit,* qui avait tendu royalement sa main à Nathan en lui faisant un signe de familiarité.

— Une affaire, mon petit, s'écria Dauriat. Mais, tu le sais, j'ai onze cents manuscrits! Oui, messieurs, cria-t-il, j'ai onze cents manuscrits, demandez à Gabusson? Enfin j'aurai bientôt besoin d'une administration pour régir le dépôt des manuscrits, un bureau de lecture pour les examiner, il y aura des séances pour voter sur leur mérite avec des jetons de présence, et un secrétaire perpétuel pour me présenter des rapports. Ce sera la succursale de l'Académie française, et les académiciens seront mieux payés aux Galeries de Bois qu'à l'Institut.

— C'est une idée, dit Blondet.

— Une mauvaise idée, reprit Dauriat. Mon affaire n'est pas de procéder au dépouillement des élucubrations de ceux d'entre vous qui se mettent littérateurs quand ils ne peuvent être ni capitalistes, ni bottiers, ni militaires, ni domestiques, ni administrateurs, ni huissiers! On n'entre ici qu'avec une réputation faite! Devenez célèbre, et vous y trouverez des flots d'or. Voilà trois grands hommes de ma façon, j'ai fait trois ingrats! Nathan parle de six mille francs pour la seconde édition de son

livre, qui m'a coûté trois mille francs d'articles et ne m'a pas rapporté mille francs. Les deux articles de Blondet, je les ai payés mille francs et un dîner de cinq cents francs...

— Mais, monsieur, si tous les libraires disent ce que vous dites, comment peut-on publier un premier livre? demanda Lucien aux yeux de qui le terrible Blondet perdit énormément de sa valeur quand il apprit le chiffre auquel Dauriat devait les articles des Débats.

— Cela ne me regarde pas, dit Dauriat en plongeant un regard assassin sur le beau Lucien qui le regarda d'un air agréable. Moi, je ne m'amuse pas à publier un livre, à risquer deux mille francs pour en gagner deux mille, je fais des spéculations en littérature : je publie quarante volumes à dix mille exemplaires, comme Panckoucke, comme les Beaudouin. Ma puissance et les articles que j'obtiens poussent une affaire de cent mille écus au lieu de pousser un volume de deux mille francs. Il faut autant de peine pour faire prendre un nom nouveau, un auteur et son livre, que pour faire réussir les Théâtres Étrangers, Victoires et Conquêtes, ou les Mémoires sur la révolution qui sont une fortune. Je ne suis pas ici pour être le marchepied des gloires à venir, mais pour gagner de l'argent et pour en donner aux hommes célèbres. Le manuscrit que j'achète cent mille francs est moins cher que celui dont un inconnu me demande six cents francs! Si je ne suis pas un Mécène, j'ai droit à la reconnaissance de la littérature, j'ai fait déjà hausser de plus du double le prix des manuscrits. Je vous donne ces raisons, parce que vous êtes l'ami de Lousteau, mon petit ami. Dauriat frappa sur l'épaule de Lucien par un geste d'une révoltante familiarité. — Si je causais avec tous les auteurs qui veulent que je sois leur éditeur, il faudrait fermer ma boutique, je passerais mon temps en conversations extrêmement agréables, mais beaucoup trop chères. Je ne suis pas encore assez riche pour écouter les monologues de chaque amour-propre. Ça ne se voit qu'au théâtre dans les tragédies classiques.

Le luxe de la toilette de ce terrible Dauriat appuyait, aux yeux du poëte de province, ce discours cruellement logique. — Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il à Lousteau.

— Un magnifique volume de vers.

En entendant ce mot, Dauriat se tourna vers Gabusson par un mouvement digne de Talma.

— Gabusson, mon ami, à compter d'aujourd'hui, quiconque viendra ici pour me proposer des manuscrits... Entendez-vous ça, vous autres? dit-il en s'interrompant à trois commis qui sortirent de dessous des piles de livres à la voix colérique de leur patron qui regardait ses ongles et sa main qu'il avait belle. Quiconque m'apportera des manuscrits s'adressera d'abord à vous, vous lui demanderez si c'est des vers ou de la prose. En cas de vers, congédiez-le aussitôt. Les vers dévoreront la librairie!

— Bravo! Il a bien dit cela, Dauriat! crièrent les journalistes.

— C'est vrai, s'écria le libraire en arpentant sa boutique le manuscrit de Lucien à la main, vous ne connaissez pas, messieurs, le mal que le succès de lord Byron a produit. Sa gloire nous vaut une invasion de barbares. Je suis sûr qu'il y a dans ce moment en librairie mille volumes de vers proposés qui commencent par des histoires interrompues et sans queue ni tête, à l'imitation du Corsaire et de Lara. Sous prétexte d'originalité, les jeunes gens se livrent à des strophes incompréhensibles, à des poëmes descriptifs où la jeune école se croit nouvelle en inventant Delille! Depuis deux ans, les poëtes ont pullulé comme les hannetons. J'y ai perdu vingt mille francs l'année dernière. Il peut y avoir dans le monde des poëtes immortels, j'en connais de roses et de frais qui ne se font pas encore la barbe, dit-il à Lucien; mais en librairie, jeune homme, il n'y a que quatre poëtes : Béranger, Casimir Delavigne, Lamartine et Victor Hugo!

Lucien ne se sentit pas le courage de se redresser et de faire de la fierté devant ces hommes influents qui riaient de bon cœur. Il comprit qu'il serait perdu de ridicule, mais il éprouvait une démangeaison violente de sauter à la gorge du libraire, de lui déranger l'insultante harmonie de son nœud de cravate, de briser la chaîne d'or qui brillait sur son poitrail, de fouler sa montre et de le déchirer. L'amour-propre irrité ouvrit la porte à la vengeance, il jura une haine mortelle à ce libraire auquel il souriait.

— La poésie est comme le soleil, dit Blondet, qui fait pousser les forêts éternelles et engendre les cousins, les moucherons, les moustiques. Il n'y a pas une vertu qui ne soit doublée d'un vice. La littérature engendre bien les libraires.

— Et les journalistes! dit Lousteau.

Dauriat partit d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce que ça, enfin? dit-il en montrant le manuscrit.

— Un recueil de sonnets à faire honte à Pétrarque, dit Lousteau.

— Comment l'entends-tu? demanda Dauriat.

— Comme tout le monde, dit Lousteau qui vit un sourire fin sur toutes les lèvres.

Lucien ne pouvait se fâcher, mais il suait dans son harnois.

— Eh bien, je le lirai, dit Dauriat en faisant un geste royal qui montrait l'étendue de cette concession. Si tes sonnets sont à la hauteur du dix-neu-

vième siècle, je ferai de toi, mon petit, un grand poëte.

— S'il a autant d'esprit qu'il est beau, vous ne courrez pas de grands risques, dit un des plus fameux orateurs de la chambre qui causait avec un des rédacteurs du *Constitutionnel* et le directeur de *la Minerve*.

— Général, dit Dauriat, la gloire c'est douze mille francs d'articles et mille écus de dîners, demandez à l'auteur du Solitaire? Si monsieur Benjamin de Constant veut faire un article à ce jeune poëte, l'affaire ne sera pas longue à conclure.

Au mot de général et en entendant nommer l'illustre Benjamin Constant, la boutique prit aux yeux du poëte de province les proportions de l'Olympe.

— Lousteau, j'ai à te parler, dit Finot, mais je te retrouverai au théâtre. Dauriat, je fais l'affaire, mais à des conditions. Entrons dans votre cabinet.

— Viens, mon petit, dit Dauriat en laissant passer Finot et Blondet devant lui.

Il fit un geste d'homme occupé à dix personnes qui attendaient, et allait disparaître quand Lucien impatient l'arrêta.

— Vous gardez mon manuscrit, à quand la réponse?

— Mais, mon petit poëte, repasse dans trois ou quatre jours, nous verrons.

Lucien fut entraîné par Lousteau, qui ne lui laissa pas le temps de saluer ni Vernou, ni Blondet, ni Raoul Nathan, ni le général Foy, ni Benjamin Constant dont l'ouvrage sur les Cent-Jours venait de paraître. Lucien entrevit à peine cette tête blonde et fine, ce visage oblong, ces yeux spirituels, cette bouche agréable, enfin l'homme qui pendant vingt ans avait été le Potemkin de madame de Staël, et qui faisait la guerre aux Bourbons après l'avoir faite à Napoléon, mais qui devait mourir atterré de sa victoire.

XIV

LES COULISSES.

— Quelle boutique! s'écria Lucien quand il fut assis dans un cabriolet de place à côté de Lousteau.

— Au Panorama-Dramatique, et du train, tu as trente sous pour ta course, dit Étienne au cocher. — Dauriat est un drôle qui vend pour quinze ou seize cent mille francs de livres par an. C'est le ministre de la littérature, répondit Lousteau dont l'amour-propre était agréablement chatouillé et qui se posait en maître devant Lucien. Il a tout autant d'avidité que Barbet, mais elle s'exerce sur des masses. Il a des formes, il est généreux, mais il est vain; son esprit se compose de tout ce qu'il entend dire autour de lui. Sa boutique est un lieu très-excellent à fréquenter, on peut y causer avec les gens supérieurs de l'époque, et l'on en apprend plus en une heure qu'à pâlir sur des livres pendant dix ans : on y discute des articles, on y brasse des sujets, on s'y lie avec des gens célèbres ou influents qui peuvent être utiles. Aujourd'hui, pour réussir, il est nécessaire d'avoir des relations. Tout est hasard, vous le voyez. Ce qu'il y a de plus dangereux est d'avoir de l'esprit, tout seul, dans son coin.

— Mais quelle impertinence!

— Ah, Dauriat! mais nous nous en moquons tous. Vous avez besoin de lui, il vous marchera sur le ventre; il a besoin des journalistes, Émile Blondet le fera tourner comme une toupie. Ah, si vous entrez dans la littérature, vous en verrez bien d'autres! Eh bien, que vous disais-je?

— Oui, vous avez raison, répondit Lucien, j'ai souffert cruellement.

— Vous aviez tort. Ce qui nous coûte notre vie, l'œuvre qui, durant des nuits studieuses, a ravagé notre cerveau, toutes ces courses à travers les champs de la pensée, notre monument construit avec notre sang, devient pour les éditeurs une affaire bonne ou mauvaise : ils vendront ou ne vendront pas votre œuvre qui leur représente des capitaux à risquer. Plus votre livre est beau, moins il a de chances d'être vendu. Tout homme supérieur s'élève au-dessus des masses, et son succès est en raison directe avec le temps nécessaire pour l'apprécier. Aucun libraire ne veut attendre. Le livre d'aujourd'hui doit être vendu demain. Dans ce système-là, que deviennent les livres substantiels auxquels il faut de hautes, de lentes approbations?

— D'Arthez a raison! s'écria Lucien.

— Vous connaissez d'Arthez, dit Lousteau. Je ne sais rien de plus dangereux que les esprits solitaires qui pensent pouvoir attirer le monde à eux, ils fanatisent les jeunes imaginations par une croyance qui flatte la force immense que nous sentons d'abord en nous-mêmes, et les empêchent de se remuer à l'âge où le mouvement est possible et profitable. Je suis pour le système de Mahomet, qui après avoir commandé à la montagne de venir à lui, s'est écrié : — Si tu ne viens pas au-devant de moi, j'irai donc vers toi!

Cette saillie, où la raison prenait une force incisive, était de nature à faire hésiter Lucien entre le système de la pauvreté soumise que prêchait le Cénacle et la doctrine militante que Lousteau lui

exposait. Aussi garda-t-il le silence jusqu'au boulevard du Temple.

Le Panorama-Dramatique était un théâtre, aujourd'hui démoli et remplacé par une maison, situé en face de la rue Charlot, sur le boulevard du Temple. Ce fut une charmante salle de spectacle, mais où deux administrations succombèrent sans obtenir un seul succès, quoique Bouffé, l'un des acteurs qui se sont partagé la succession de Potier, y ait débuté, ainsi que Florine, cette actrice qui, dix ans plus tard, devint si célèbre. Les théâtres comme les hommes sont soumis à des fatalités. Le Panorama-Dramatique, qui avait à rivaliser avec l'Ambigu, la Gaieté, la Porte-Saint-Martin et les théâtres de vaudeville, ne put résister à leurs manœuvres, aux restrictions de son privilége et au manque de bonnes pièces. Les auteurs ne voulurent pas se brouiller avec les théâtres existants pour un théâtre dont la vie était problématique. Cependant, l'administration comptait sur la pièce qui se donnait ce soir-là. C'était un mélodrame comique d'un jeune auteur, collaborateur de quelques célébrités, de Dubruel, qui disait l'avoir faite à lui seul. Cette pièce avait été composée pour le début de Florine, jusqu'alors comparse à la Gaieté, où depuis un an elle jouait des petits rôles dans lesquels elle s'était fait remarquer, sans pouvoir obtenir d'engagement, en sorte que le Panorama l'avait enlevée à son voisin. Quand les deux amis arrivèrent, Lucien fut stupéfait par l'exercice du pouvoir de la presse.

— Monsieur est avec moi, dit Lousteau.

Le contrôle s'inclina.

— Vous trouverez bien difficilement de la place, dit le contrôleur en chef, il n'y a plus que la loge du directeur de disponible.

Étienne et Lucien perdirent un certain temps à errer dans les corridors et à parlementer avec les ouvreuses.

— Allons dans la salle, nous parlerons au directeur, qui nous placera dans sa loge. D'ailleurs, je vous présenterai à l'héroïne de la soirée, à Florine.

Sur un signe de Lousteau, le portier de l'orchestre prit une petite clef et ouvrit une porte perdue dans un gros mur. Lucien suivit son ami et passa soudain, du corridor illuminé, au trou noir qui, dans presque tous les théâtres, sert de communication entre la salle et les coulisses. Puis, en montant quelques marches humides, le poëte de province aborda la coulisse où l'attendait le spectacle le plus étrange. L'étroitesse des coulisses, la hauteur du théâtre, les échelles à quinquets, les décorations horribles vues de près, les acteurs plâtrés, leurs costumes si bizarres et faits d'étoffes si grossières, les garçons à vestes huileuses, les cordes qui pendent, le régisseur qui se promène son chapeau sur la tête, les comparses assises, les toiles du fond suspendues, les pompiers, cet ensemble de choses bouffonnes, tristes, sales, affreuses, éclatantes, ressemblait si peu à ce que Lucien avait vu de sa place au théâtre, que son étonnement fut sans bornes. On achevait un gros bon mélodrame intitulé Bertram, pièce imitée d'une tragédie de Maturin qu'estimaient infiniment lord Byron et Walter Scott, mais qui n'obtint aucun succès à Paris.

— Ne quittez pas mon bras, si vous ne voulez pas tomber dans une trappe, recevoir une forêt sur la tête, renverser un palais ou accrocher une chaumière, dit Étienne à Lucien. Florine est-elle dans sa loge, mon bijou? dit-il à une actrice qui préparait une entrée en écoutant les acteurs en scène.

— Oui, mon amour. Je te remercie de ce que tu as dit de moi. Tu es d'autant plus gentil que Florine entrait ici.

— Allons, ne manque pas ton effet, ma petite, lui dit Lousteau. Précipite-toi, haut la patte! dis-moi bien : *Arrête, malheureux!* il y a deux mille francs de recette.

Lucien stupéfait vit l'actrice se composer et s'écrier : *Arrête, malheureux!* de manière à le glacer d'effroi. Ce n'était plus la même femme.

— Voilà donc le théâtre! se dit-il.

— C'est comme la boutique des Galeries de Bois et comme une imprimerie pour la littérature, une singulière cuisine.

Nathan parut.

— Pour qui venez-vous donc? lui dit Lousteau.

— Mais je fais les petits théâtres à la Gazette, en attendant mieux.

— Monsieur, soupez donc avec nous ce soir, et traitez bien Florine, lui dit Lousteau.

— Tout à votre service, répondit Nathan.

— Vous savez, elle demeure maintenant rue de Bondy.

— Qui donc est ce beau jeune homme avec qui tu es, mon petit Lousteau? dit l'actrice en rentrant.

— Ah! ma chère, un grand poëte, un homme qui sera célèbre. Comme vous devez souper ensemble, monsieur Nathan, je vous présente monsieur Lucien de Rubempré.

— Vous portez un beau nom, monsieur, dit Raoul.

— Lucien, monsieur Raoul Nathan.

— Ma foi, monsieur, je vous lisais il y a deux jours, et je n'ai pas conçu, quand on a fait votre livre et votre recueil de poésies, que vous soyez si humble devant un journaliste.

—Je vous attends à votre premier livre, répondit Nathan en laissant échapper un fin sourire.

— Tiens, tiens, les ultras et les libéraux se donnent donc une poignée de main! dit Félicien Vernou.

— Le matin je suis des opinions de mon journal, dit Nathan, mais le soir je pense ce que je veux : *la nuit tous les rédacteurs sont gris.*

— Étienne, dit Félicien en s'adressant à Lousteau, Finot est venu avec moi, il te cherche. Et le voilà.

— Ah çà, il n'y a donc pas une place? dit Finot.

— Vous en avez toujours une dans nos cœurs, lui dit l'actrice qui lui adressa le plus agréable sourire.

—Tiens, ma petite Florville, te voilà déjà guérie de ton amour. On te disait enlevée par un prince russe.

— Est-ce qu'on enlève les femmes aujourd'hui? dit Florville, l'actrice qui venait de dire : *Arrête, malheureux*. Nous avons été dix jours à Saint-Mandé, le prince en a été quitte pour une indemnité payée à l'administration. Le directeur, reprit Florville en riant, va prier Dieu qu'il vienne beaucoup de princes russes, leurs indemnités lui feraient des recettes sans frais.

— Et toi, ma petite, dit Nathan à une jolie paysanne qui les écoutait, où donc as-tu volé les boutons de diamants que tu as aux oreilles ! Est-ce un prince indien ?

— Non, c'est un marchand de cirage, un Anglais; mais il est déjà parti ! N'a pas qui veut comme Florine un riche droguiste de la rue des Lombards, un millionnaire, embêté de sa femme. Est-elle heureuse?

— Tu vas manquer ton entrée, Florville ! s'écria Lousteau. Le cirage te monte à la tête.

— Si tu veux avoir du succès, lui dit Nathan, au lieu de crier comme une furie : *Il est sauvé!* entre tout uniment, arrive jusqu'à la rampe et dis d'une voix de poitrine : *Il est sauvé,* comme la Pasta dit : *O patria* dans *Tancrède*. Va donc!

Il la poussa.

— Il n'est plus temps, elle rate son effet! dit Vernou.

— Qu'a-t-elle fait? dit Lousteau, la salle applaudit à tout rompre.

— Elle leur a montré sa gorge en se mettant à genoux, c'est sa grande ressource, dit la paysanne.

— Le directeur nous donne sa loge, dit Finot à Étienne, tu m'y retrouveras.

Lousteau conduisit Lucien derrière le théâtre à travers le dédale des coulisses, des corridors et des escaliers jusqu'au troisième étage, à une petite chambre. Nathan et Félicien les suivaient.

— Bonjour ou bonsoir, messieurs, dit l'actrice. Monsieur, dit-elle en se tournant vers un homme gros et court qui se tenait dans un coin, ces messieurs sont les arbitres de mes destinées, mon avenir est entre leurs mains ; mais ils seront, je l'espère, sous notre table demain matin, si monsieur Lousteau n'a rien oublié...

— Comment, vous aurez Blondet des *Débats,* lui dit Étienne.

— Oh, mon petit Lousteau, tiens, il faut que je t'embrasse !

Elle lui sauta au cou. Matifat prit un air sérieux.

Florine avait alors seize ans, elle était maigre. Sa beauté, comme un bouton de fleur plein de promesses, ne pouvait plaire qu'aux artistes qui préfèrent les esquisses aux tableaux. Elle avait dans les traits cette finesse qui la caractérise, elle ressemblait à la Mignon de Gœthe. Matifat, riche droguiste de la rue des Lombards, avait pensé qu'une petite actrice des boulevards serait peu dispendieuse; mais en onze mois, Florine lui coûta cent mille francs, il la quitta sagement. Rien ne parut plus extraordinaire à Lucien que cet honnête et probe négociant posé là comme un dieu Terme dans un coin de ce réduit de dix pieds carrés, tendu d'un joli papier, décoré d'une psyché, d'un divan, de deux chaises, d'un tapis, d'une cheminée et plein d'armoires. Une femme de chambre achevait d'habiller Florine en Espagnole. La pièce était un imbroglio où elle faisait le rôle d'une comtesse.

— Ce sera, dit Nathan à Félicien, dans dix ans la plus belle actrice de Paris.

— Ah çà ! mes amours, dit-elle en se retournant vers les trois journalistes, soignez-moi demain, et gardez des voitures ce soir, je vous renverrai soûls comme des mardi-gras. Matifat a eu des vins, oh ! mais des vins dignes de Louis XVIII, et il a pris le cuisinier du ministre de Prusse.

— Nous nous attendons à des choses énormes en voyant monsieur, dit Nathan.

— Mais il sait qu'il traite les hommes les plus spirituels de Paris, répondit Florine.

Matifat regardait Lucien d'un air inquiet, la grande beauté de ce jeune homme excitait sa jalousie.

— Mais en voilà un que je ne connais pas? dit Florine en avisant Lucien. Qui de vous a décroché l'Apollon du Belvédère? il est gentil comme un dieu mythologique.

— Mademoiselle, dit Lousteau, monsieur est un poëte de province que j'ai oublié de vous présenter; vous êtes si belle ce soir qu'il est impossible de songer à la civilité puérile et honnête...

— Est-il riche qu'il fait de la poésie?

— Pauvre comme Job, dit Lucien.

— C'est bien tentant pour nous autres, dit l'actrice.

Dubruel, l'auteur de la pièce, un jeune homme en redingote, petit, délié, tenant à la fois du bureaucrate, du propriétaire et de l'agent de change, entra soudain.

— Ma petite Florine, vous savez bien votre rôle, hein! pas de défaut de mémoire! Soignez la scène du second acte, du mordant, de la finesse, dites bien: *Je ne vous aime pas!*

— Cela lui sera difficile! s'écria Félicien Vernou.

— Pourquoi prenez-vous des rôles où il y a de pareilles phrases? demanda Matifat.

Un rire universel accueillit l'observation du droguiste.

— Qu'est-ce que cela vous fait, lui dit-elle, puisque ce n'est pas à vous que je parle, animal-bête! Oh! il fait mon bonheur avec ses niaiseries, ajouta-t-elle en regardant les auteurs. Foi d'honnête fille, j'ai envie de le payer.

— Oui, mais vous me regarderez en disant cela, omme quand vous répétez votre rôle, cela me rouble, répondit le droguiste.

— Hé bien, je regarderai mon petit Lousteau, épondit-elle.

Une cloche retentit dans les corridors.

— Allez-vous-en tous, dit Florine, laissez-moi elire mon rôle et tâcher de le comprendre.

Lucien et Lousteau partirent les derniers. Lousteau baisa les épaules de Florine, et Lucien entendit l'actrice lui disant: — Impossible, pour ce oir. Il restera, la vieille bête, il a dit à sa femme qu'il allait à la campagne.

— Elle est gentille, dit Étienne à Lucien.

— Mais, mon cher, ce Matifat! s'écria Lucien.

— Eh! mon enfant, vous ne savez rien encore de la vie parisienne, lui dit Lousteau. Il est des nécessités qu'il faut subir! C'est comme si vous aimiez une femme mariée, voilà tout. On se fait une aison.

XV

UTILITÉ DES DROGUISTES.

Étienne et Lucien entrèrent dans une loge d'avant-cène, au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent le directeur du théâtre et Finot.

En face, Matifat était dans la loge opposée, avec un négociant de ses amis nommé Camusot, un marchand de soieries qui protégeait Coralie, une admirable créature, amie de Florine, qui jouait aussi dans la pièce de Dubruel.

Ces deux bons négociants nettoyaient le verre de leurs lorgnettes et regardaient la salle pleine de monde. Le parterre était agité, les loges offraient la société bizarre des premières représentations: des journalistes et leurs maîtresses, des femmes entretenues et leurs amants, quelques vieux habitués des théâtres friands de premières représentations, des personnes du beau monde qui aiment ces sortes d'émotions. Dans une première loge se trouvait un directeur général et sa famille, le protecteur de Dubruel casé par lui dans une administration financière où le faiseur de vaudevilles touchait les appointements d'une sinécure.

Lucien, depuis son dîner, voyageait d'étonnements en étonnements. La voie littéraire qu'il avait vue si pauvre, si dénuée, depuis deux mois, si horrible dans la chambre de Lousteau, si humble et si insolente à la fois aux Galeries de Bois, se déroulait avec d'étranges magnificences, et sous des aspects singuliers. Ce mélange de hauts et de bas, de compromis avec la conscience, de suprématies et de lâchetés, de trahisons et de plaisirs, de grandeurs et de servitudes, le rendait hébété comme un homme attentif à un spectacle curieux.

— Croyez-vous que la pièce de Dubruel vous fasse de l'argent? dit Finot au directeur.

— C'est une pièce d'intrigue, il y a mis de l'esprit, il a voulu faire du Beaumarchais. Le boulevard n'aime pas trop cela, il faut le bourrer d'émotions; l'esprit n'est pas apprécié ici. Mais tout dépend de Florine et de Coralie; elles sont ravissantes de grâce, de beauté, bien habillées, elles ont des jupes très-courtes, elles dansent un pas espagnol, elles peuvent enlever le public, et tout alors dépend de la première représentation. C'est un coup de cartes, on peut le gagner avec quelques articles spirituels, vous savez comme le public est drôle?

— Allons, je le vois, ce ne sera qu'un succès d'estime, dit Finot.

— Il y a une cabale montée par les trois théâtres, on va siffler quand même! Mais je me suis mis en mesure de déjouer leurs mauvaises intentions. J'ai surpayé les claqueurs envoyés contre moi, ils siffleront maladroitement. Voilà deux négociants qui, pour procurer un triomphe à Coralie et à Florine, ont pris chacun cent billets et les ont donnés à des connaissances, capables de faire mettre la cabale à la porte, et la cabale, deux fois payée, se laissera renvoyer.

— Deux cents billets! ce sont des gens précieux.

— Oui! avec deux autres jolies actrices aussi richement aimées, je m'en tirerais.

Depuis deux heures, aux oreilles de Lucien, tout se résolvait par de l'argent, comme en librairie, comme au journal. L'art, la poésie, la gloire, il

n'en était pas question. Le journal se terminait par les cent francs de Barbet; dans la boutique de Dauriat, il s'agissait de fortunes à faire. Les théâtres, argent! L'amour, argent! Argent pour Florine, argent pour le directeur, argent pour l'auteur. Ces coups du grand balancier de la Monnaie, répétés sur sa tête et sur son cœur, les lui martelaient. Pendant que l'orchestre jouait l'ouverture, il ne put s'empêcher d'opposer aux applaudissements et aux sifflets du parterre en émeute, les scènes de poésie calmes et pures qu'il avait goûtées dans l'imprimerie de province, avec son beau-frère David Séchard, quand ils voyaient tous deux les merveilles de l'art, les nobles triomphes du génie, la gloire aux ailes blanches. Il se rappela les soirées du Cénacle. Une larme brilla dans ses yeux.

— Qu'avez-vous? lui dit Étienne Lousteau.

— Je vois la poésie dans un bourbier, dit-il.

— Eh, mon cher, vous avez encore des illusions.

— Mais, faut-il donc ramper et subir ici ces gros Matifat, comme les actrices subissent les journalistes, comme nous subissons les libraires?

— Mon petit, lui dit à l'oreille Étienne en lui montrant Finot, vous voyez ce lourd garçon, sans esprit ni talent, mais avide, voulant la fortune à tout prix et habile en affaires, qui, dans la boutique de Dauriat, m'a pris quarante pour cent en ayant l'air de m'obliger, eh bien! il a des lettres suppliantes de plusieurs beaux génies de l'époque, à genoux devant lui pour cent francs.

Une contraction causée par le dégoût serra le cœur de Lucien.

— Plutôt mourir, dit-il.

— Plutôt vivre, lui répondit Étienne.

La toile se levait. Le directeur sortit et alla dans les coulisses pour donner quelques ordres.

— Mon cher, dit Finot à Étienne, j'ai la parole de Dauriat, je suis pour un tiers dans la propriété du journal hebdomadaire. J'ai traité pour trente mille francs comptant à condition que je serai rédacteur en chef et directeur. C'est une affaire superbe. Blondet m'a dit qu'il se prépare des lois restrictives contre la presse, les journaux existants seront seuls conservés. Dans six mois, il faudra un million pour entreprendre un nouveau journal. J'ai donc conclu sans avoir à moi plus de dix mille francs. Écoute-moi! si tu peux faire acheter la moitié de ma part, un sixième, à Matifat, pour trente mille francs, je te donnerai la rédaction en chef de mon petit journal, avec deux cent cinquante francs fixes par mois. Tu seras mon prête-nom. Je veux pouvoir toujours diriger la rédaction, y garder tous mes intérêts et ne pas avoir l'air d'y être pour quelque chose. Tous les articles te seront payés à raison de cent sous la colonne, tu peux te faire un boni de quinze francs par jour en ne les payant que trois francs, et en profitant de la rédaction *gratis*. Mais je veux rester maître de faire attaquer ou défendre les hommes et les affaires à mon gré dans le journal, tout en te laissant satisfaire les haines et les amitiés qui ne gêneront point ma politique. Peut-être serai-je ministériel ou ultrà, je ne sais pas encore, mais je veux conserver, en dessous main, mes relations libérales. Je te dis tout à toi qui es un bon enfant. Peut-être te ferai-je avoir les chambres dans le journal où je les fais, je ne pourrai sans doute pas les garder. Ainsi, emploie Florine à ce petit maquignonnage, et dis-lui de presser vivement le bouton au droguiste : je n'ai que quarante-huit heures pour me dédire, si je ne peux pas payer. Dauriat a vendu trente mille francs l'autre tiers à son imprimeur et à son marchand de papier. Il a, lui, son tiers gratis, et gagne dix mille francs, le tout lui coûte cinquante mille. Mais dans un an le recueil vaudra deux cent mille francs à vendre à la cour, si elle a le bon sens d'amortir les journaux, un projet dont on parle en haut lieu...

— Tu as du bonheur!

— Quand tu auras passé par les jours de misère que j'ai connus, tu ne diras pas ce mot sans frémir. Mais dans ce temps-ci, vois-tu, je jouis d'un malheur sans remède : je suis fils d'un chapelier qui vend encore des chapeaux rue du Coq. Il n'y a qu'une révolution qui puisse me faire arriver. Faute d'un bouleversement, je dois avoir des millions. Je ne sais pas si la révolution n'est pas la chose la plus facile. Si je me nommais comme ton ami, M. *de Rubempré*, je serais dans une belle passe. Silence, voici le directeur. Adieu, dit Finot en se levant, je vais à l'Opéra, j'aurai peut-être un duel demain. Je fais un article foudroyant contre deux danseuses qui ont des généraux pour amis, et j'attaque l'Opéra.

— Ah bah! dit le directeur.

— Oui, chacun lésine avec moi. Celui-ci me retranche mes loges, celui-là refuse de me prendre cinquante abonnements. J'ai donné mon ultimatum : je veux maintenant cent abonnements, on les distribuera dans le corps de ballets, l'orchestre et le chant. Puis, il me faut quatre loges par mois. S'ils acceptent, mon journal aura huit cents abonnés servis et mille payants, je sais les moyens d'avoir encore deux cents autres abonnements, nous serons à douze cents en janvier...

— Vous finirez par nous ruiner, dit le directeur.

— Vous êtes bien malade, vous! avec vos dix abonnements. Je vous ai fait faire deux bons articles au *Constitutionnel*.

— Oh! je ne me plains pas de vous, s'écria le directeur.

— A demain soir, Lousteau, reprit Finot. Tu me donneras réponse aux Français, il y a première représentation. Comme je ne pourrai pas faire l'article, tu prendras les billets au journal. Je te donne la préférence, tu t'es échiné pour moi, je suis reconnaissant. Félicien Vernou m'offre de me faire remise des appointements pendant un an, et me propose vingt mille francs pour un tiers dans la propriété du journal, mais je veux rester maître absolu. Adieu.

— Il ne se nomme pas Finot pour rien, celui-là, dit Lucien à Lousteau.

— Oh! c'est un pendu qui fera son chemin, lui répondit Étienne sans se soucier d'être ou non entendu par l'homme habile qui fermait la porte de la loge.

— Lui, dit le directeur, il sera millionnaire et jouira de la considération générale. Peut-être aura-t-il des amis...

— Bon Dieu! dit Lucien, quelle caverne. Et vous allez faire entamer par cette délicieuse fille une pareille négociation, dit-il en montrant Florine qui leur lançait des œillades.

— Et elle réussira. Vous ne connaissez pas le dévouement et la finesse de ces chères créatures, répondit Lousteau.

— Elles rachètent tous leurs défauts, elles effacent toutes leurs fautes, dit le directeur en continuant, par l'étendue, par l'infini de leur amour, quand elles aiment. La passion d'une actrice est une chose d'autant plus belle qu'elle produit un plus violent contraste avec son entourage.

— C'est trouver dans la boue un diamant digne d'orner la couronne la plus orgueilleuse! répliqua Lousteau.

— Mais, reprit le directeur, Coralie est distraite. Votre ami *a fait* Coralie sans s'en douter, il va lui faire manquer tous ses effets; elle n'est plus aux répliques, voilà deux fois qu'elle n'entend pas le souffleur. Monsieur, je vous en prie, mettez-vous dans ce coin, elle est amoureuse de vous, je vais lui aller dire que vous êtes parti.

— Eh! non, s'écria Lousteau, dites-lui que monsieur est du souper, et qu'elle en fera ce qu'elle voudra, elle jouera comme mademoiselle Mars.

Le directeur partit.

— Mon ami, dit Lucien à Étienne, comment, vous n'avez aucun scrupule de faire demander par mademoiselle Florine trente mille francs à ce droguiste pour la moitié d'une chose que Finot vient d'acheter à ce prix-là?...

Lousteau ne laissa pas Lucien finir.

— Mais, de quel pays êtes-vous donc, mon cher enfant? Ce droguiste n'est pas un homme, c'est un coffre-fort donné par l'amour.

— Mais votre conscience!

— La conscience, mon cher, est un de ces bâtons que chacun prend pour battre son voisin, et dont il ne se sert jamais pour lui. Ah çà, à qui diable en avez-vous? Le hasard fait pour vous, en un jour, un miracle que j'ai attendu pendant deux ans, et vous vous amusez à en discuter les moyens? Comment, vous qui me paraissez avoir de l'esprit, qui arriverez à l'indépendance d'idées que doivent avoir les aventuriers intellectuels dans le monde où nous sommes, vous barbottez dans des scrupules de religieuse qui s'accuse d'avoir mangé son œuf avec concupiscence! Si Florine réussit, je deviens rédacteur en chef, je gagne deux cent cinquante francs de fixe, je prends les grands théâtres, je laisse à Vernou les théâtres de vaudeville, vous mettez le pied à l'étrier en me succédant dans tous les théâtres des boulevards. Vous aurez alors trois francs par colonne et vous en écrirez une par jour, trente par mois qui vous produiront quatre-vingt-dix francs; vous aurez pour soixante francs de livres à vendre à Barbet; puis vous pouvez demander mensuellement à vos théâtres dix billets, en tout quarante billets que vous vendrez quarante francs au Barbet des théâtres, un homme avec qui je vous mettrai en relation. Ainsi je vous vois deux cents francs par mois. Vous pourriez, en vous rendant utile à Finot, mettre un article de cent francs dans son nouveau journal hebdomadaire, au cas où vous déploieriez un talent transcendant, car là il ne faut plus rien *lâcher* comme dans le petit journal. Vous auriez alors cent écus par mois. Mon cher, il y a des gens de talent, tenez, comme ce pauvre d'Arthez qui dîne tous les jours chez Flicoteaux, ils sont dix ans avant de les gagner. Vous vous ferez avec votre plume quatre mille francs par an, sans compter les revenus de la librairie si vous écrivez pour elle, et un sous-préfet n'a que mille écus d'appointements. Je ne vous parle pas du plaisir d'aller aux spectacles de Paris sans payer, car ce plaisir deviendra bientôt une fatigue, mais vous aurez vos entrées dans les coulisses de quatre théâtres; soyez dur et spirituel pendant un ou deux mois, vous serez accablé d'invitations, de parties avec les actrices, vous serez courtisé par leurs amants; vous ne dînerez chez Flicoteaux qu'aux jours où vous n'aurez pas un sou ni pas à dîner en ville. Vous ne saviez où donner de la tête à cinq heures dans le Luxembourg, vous êtes à la veille de devenir une des cent personnes privilégiées qui imposent des opinions à la France. Dans trois jours, si nous réussissons, vous pouvez avec trente bons mots imprimés à raison de trois par jour, faire maudire la vie à un homme, vous pouvez vous créer des rentes de plaisir chez toutes les actrices des quatre théâtres,

vous pouvez faire tomber une bonne pièce, et faire courir tout Paris à une mauvaise. Si Dauriat refuse d'imprimer les Marguerites, sans vous rien donner encore ; vous pouvez le faire venir, humble et soumis, chez vous, vous les acheter deux mille francs. Ayez du talent, et flanquez-lui, dans trois journaux différents, trois articles qui menacent de tuer quelques-unes de ses spéculations ou un livre sur lequel il compte, vous le verrez grimper à votre mansarde et y séjourner comme une clématite. Enfin votre roman, les libraires qui, dans ce moment, vous mettraient tous à la porte plus ou moins poliment, feront queue chez vous. Ce manuscrit dont le père Doguereau vous donnerait quatre cents francs, sera surenchéri jusqu'à quatre mille francs! Voilà les bénéfices du métier de journaliste. Aussi défendons-nous l'approche des journaux à tous les nouveaux venus. Non-seulement il faut un immense talent, mais encore bien du bonheur pour y pénétrer. Voyez ! si nous ne nous étions pas rencontrés aujourd'hui chez Flicoteaux, vous pouviez faire le pied de grue encore pendant trois ans, ou mourir de faim comme d'Arthez dans un grenier. Quand d'Arthez sera devenu aussi instruit que Bayle et aussi grand écrivain que Rousseau, nous aurons fait notre fortune, nous serons maîtres de la sienne et de sa gloire. Finot sera député, propriétaire d'un grand journal, et nous serons, nous, ce que nous aurons voulu être : pairs de France ou détenus à Sainte-Pélagie pour dettes.

— Et Finot vendra son grand journal aux ministres qui lui donneront le plus d'argent, comme il vend ses éloges à madame Bastienne, en dénigrant mademoiselle Virginie, et prouvant que les chapeaux de la première sont supérieurs à ceux que le journal vantait d'abord ! s'écria Lucien en se rappelant la scène dont il avait été témoin.

— Vous êtes un niais, mon cher, répondit Lousteau d'un ton sec. Finot, il y a trois ans, marchait sur les tiges de ses bottes, dînait chez Tabar à dix-huit sous, et brochait un prospectus pour dix francs; Finot avait un habit qui tenait sur son corps par un mystère aussi impénétrable que celui de l'immaculée conception; Finot a maintenant à lui seul son journal estimé cent mille francs. Avec les abonnements payés et non servis, avec les abonnements réels et les contributions qu'il tire, il gagne vingt mille francs par an, il a tous les jours les plus somptueux dîners du monde, il a cabriolet depuis un mois; enfin le voilà demain à la tête d'un journal hebdomadaire, avec un sixième de la propriété pour rien, cinq cents francs par mois de traitement, et il aura pour mille francs de rédaction gratis qu'il fera payer à ses associés. Vous, le premier, serez trop heureux de lui apporter trois articles pour rien, s'il consent à vous payer le quatrième cinquante francs la feuille. Quand vous aurez gagné cent mille francs, vous pourrez juger Finot: on ne peut être jugé que par ses pairs. N'avez-vous pas un immense avenir si vous obéissez aveuglément à ses haines de position, si vous attaquez quand il vous dira : Attaque ! si vous louez quand il vous dira : Loue ! Lorsque vous aurez une vengeance à exercer contre quelqu'un, vous pourrez le rouer par une phrase tous les matins à notre journal en me disant: Lousteau, tuons cet homme-là ! Vous l'assassinerez par un grand article dans le journal hebdomadaire. Enfin si l'affaire est capitale pour vous, Finot, à qui vous vous serez rendu nécessaire, vous laissera porter un dernier coup d'assommoir dans un grand journal qui aura dix ou douze mille abonnés.

— Ainsi vous croyez que Florine pourra décider son droguiste à faire le marché? dit Lucien ébloui.

— Je le crois bien. Voici l'entr'acte. Je vais déjà lui en aller dire deux mots, cela se conclura cette nuit. Une fois sa leçon faite, elle aura tout mon esprit et le sien.

— Et cet honnête négociant qui est là, bouche béante, admirant Florine, sans se douter qu'on va lui extirper trente mille francs.

— Encore une autre sottise! Ne dirait-on pas qu'on le vole? s'écria Lousteau. Mais, mon cher, si le ministère achète le journal, dans six mois le droguiste aura peut-être cinquante mille francs de ses trente mille. Puis, il ne verra pas le journal, mais les intérêts de Florine. Quand on saura que Matifat est propriétaire d'une Revue, il y aura dans tous les journaux des articles bienveillants pour Florine. Florine va devenir célèbre, elle aura peut-être un engagement de vingt mille francs dans un autre théâtre. Enfin Matifat économisera les mille francs par mois que lui coûteraient les cadeaux et les dîners aux journalistes. Vous ne connaissez ni les hommes, ni les affaires. Vous croyez que cet homme aura une nuit agréable! il va être scié en deux par mille raisonnements jusqu'à ce qu'il montre à Florine l'acquisition du sixième acheté à Finot. Et moi, le lendemain, je serai rédacteur en chef, et je gagnerai mille francs par mois. Voici donc la fin de mes misères!

Lousteau sortit, laissant Lucien abasourdi, perdu dans un abîme de pensées, volant au-dessus du monde comme il est, aperçu pour la première fois. Après avoir vu les Galeries de Bois, les ficelles de la librairie, la cuisine de la gloire, les coulisses du théâtre, il apercevait l'envers des consciences, le jeu des rouages de la vie, le mécanisme de toute chose. Il avait envié le bonheur de Lousteau en admirant Florine en scène; déjà, pendant quelques instants il avait oublié Matifat. Il demeura là

durant un temps inappréciable, peut-être cinq minutes, ce fut une éternité.

Des pensées ardentes enflammaient son âme, comme ses sens étaient embrasés par le spectacle de ces actrices aux yeux lascifs relevés par le rouge, à gorges étincelantes, vêtues de basquines voluptueuses à plis licencieux, à jupes courtes, montrant leurs jambes en bas rouges à coins verts, chaussées de manière à mettre un parterre en émoi. Deux corruptions marchaient sur deux lignes parallèles, comme deux nappes qui dans une inondation veulent se rejoindre; elles dévoraient le poëte accoudé dans le coin de la loge, le bras sur le velours rouge de l'appui, la main pendante, les yeux fixés sur la toile, et d'autant plus accessible aux enchantements de cette vie mélangée d'éclairs et de nuages qu'elle brillait comme un feu d'artifice après la nuit profonde de sa vie travailleuse, obscure, monotone pendant deux mois.

XVI

CORALIE.

Tout à coup, la lumière amoureuse d'un œil scintilla sur les yeux inattentifs de Lucien, et troua le rideau du théâtre. Le poëte, de son engourdissement, reconnut l'œil de Coralie qui le brûlait. L'honnête jeune homme baissa la tête, et regarda Camusot qui rentrait alors dans la loge en face.

Cet amateur était un bon gros et gras marchand de soieries de la rue des Bourdonnais, juge au tribunal de commerce, père de quatre enfants, doué d'une épouse légitime, riche de quatre-vingt mille livres de rente, mais âgée de cinquante-six ans, ayant comme un bonnet de cheveux gris sur la tête, l'air papelard d'un homme qui jouissait de son reste, et ne voulait pas quitter la vie sans son compte de bonne joie, après avoir avalé les mille et une couleuvres du commerce. Il y avait sur ce front couleur beurre frais, sur ces joues monastiques et fleuries, tout l'épanouissement d'une jubilation superlative. Il était sans sa femme, et entendait applaudir Coralie à tout rompre. Coralie était toutes ses vanités réunies, il tranchait chez elle du grand seigneur d'autrefois; il se croyait là de moitié dans son succès, et il le croyait d'autant mieux qu'il l'avait soldé.

Les répugnances de Lucien se réveillèrent. Il se souvint de l'amour pur, exalté qu'il avait ressenti pendant un an pour la grande dame d'Angoulême, madame de Bargeton. Aussitôt l'amour des poëtes déplia ses ailes blanches, ses souvenirs l'environnèrent de leurs horizons bleuâtres, il retomba dans la rêverie. La toile se leva. Coralie et Florine étaient en scène.

— Ma chère, il pense à toi comme au Grand Turc! dit Florine à voix basse pendant que Coralie débitait une réplique.

Lucien ne put s'empêcher de rire, et regarda Coralie.

Coralie, une des plus charmantes et des plus délicieuses actrices de Paris, mais qui mourut neuf mois après, à vingt ans, à la fleur de l'âge et de la beauté, comme madame Perrin et comme mademoiselle Fleuriet, était le type des filles qui exercent à volonté la fascination sur les hommes. Elle avait une sublime figure hébraïque, ce long visage ovale d'un ton d'ivoire blond, à bouche rouge comme une grenade, à menton fin comme le bord d'une coupe, et quasi transparent comme de la porcelaine éclairée, des paupières chaudes, brûlées par une prunelle de jais qui se devine sous des cils recourbés, un regard languissant mais où brillent à propos les ardeurs du désert, les yeux entourés d'un cercle olivâtre, un nez fin, ironique, des sourcils arqués et fournis, un front brun couronné de deux bandeaux d'ébène où brillaient alors les lumières comme sur du vernis. Là, siégeait une magnificence de pensée qui aurait pu faire croire que la plus sotte créature avait du génie. Coralie, comme beaucoup d'actrices, était sans esprit, sans instruction; mais elle avait l'esprit des sens et la bonté des femmes amoureuses; mais elle montrait des bras ronds et polis, des doigts tournés en fuseaux, des épaules dorées, la gorge chantée par le Cantique des cantiques, un cou mobile et recourbé d'une poésie singulière, des jambes puissantes et d'une élégance adorable, chaussées en soie rouge. Enfin toutes ses beautés séduisantes et d'une singularité vraiment orientale étaient mises en relief par le costume espagnol convenu dans nos théâtres. Elle faisait la joie de la salle. Tous les yeux serraient sa taille bien prise dans sa basquine, et flattaient cette croupe andalouse qui imprimait des torsions lascives à la jupe.

Il y eut un moment où Lucien, en voyant cette créature jouant pour lui seul, et voulant lui plaire à tout prix, se souciant de Camusot comme le gamin du paradis de la pelure d'une pomme, mit l'amour sensuel au-dessus de l'amour pur, la jouissance au-dessus du désir. Le démon de la luxure lui soufflait d'atroces pensées.

— J'ignore tout de l'amour qui se roule dans la bonne chère, dans le vin, dans les joies de la matière, se dit-il. J'ai plus encore vécu par la pensée que par le fait. Un homme qui veut tout peindre,

doit tout connaître. Voici mon premier souper fastueux, ma première orgie avec un monde étrange, pourquoi ne goûterais-je pas une fois ces délices si célèbres où se ruaient les grands seigneurs du dernier siècle en vivant avec des impures? Quand ce ne serait que pour les transporter dans les belles régions de l'amour vrai, ne faut-il pas apprendre les joies, les perfections, les transports, les ressources, les finesses de l'amour des courtisanes et des actrices? C'est la poésie des sens après tout! Il y a deux mois, ces femmes me semblaient des divinités gardées par des dragons inabordables; en voilà une dont la beauté surpasse celle de Florine que j'enviais à Lousteau; pourquoi ne pas profiter de sa fantaisie, quand les plus grands seigneurs achètent de leurs plus riches trésors une nuit à ces femmes-là? Les ambassadeurs, quand ils mettent le pied dans ces gouffres, ne se soucient ni de la veille, ni du lendemain. Je serais un niais d'avoir plus de délicatesse que les princes, surtout quand je n'aime encore personne!

Lucien ne pensait plus à Camusot. Après avoir manifesté à Lousteau le plus profond dégoût du plus odieux partage, il tombait dans cette fosse, il nageait dans un désir, entraîné par le jésuitisme de la passion.

— Coralie est folle de vous, lui dit Lousteau en entrant. Votre beauté, digne du Bacchus indien et de l'Antinoüs, fait un ravage inouï dans les coulisses. Vous êtes heureux, mon cher. Coralie a dix-huit ans, elle pourra dans quelques jours avoir cent mille francs par an de sa beauté. Le Gymnase compte lui faire des propositions. Elle est encore très-sage. Elle a été vendue par sa mère, il y a trois ans, soixante mille francs, elle n'a encore eu que des chagrins, elle cherche le bonheur. Elle est entrée au théâtre par désespoir, elle avait en horreur de Marsay, son premier acquéreur, et au sortir de la galère, car elle a été bientôt lâchée par le roi de nos dandys, elle a trouvé ce bon Camusot, elle ne l'aime guère, mais il est comme un père pour elle, elle le souffre et se laisse aimer. Elle a refusé déjà les plus riches propositions, et se tient à Camusot qui ne la tourmente pas. Vous êtes donc son premier amour. Oh! elle a reçu comme un coup de pistolet dans le cœur en vous voyant. Florine a été l'arraisonner dans sa loge, elle pleurait de votre froideur. La pièce va tomber, elle ne sait plus son rôle.

— Bah! dit Lucien dont toutes les vanités étaient caressées par ces paroles, et qui se sentit le cœur gonflé d'amour-propre. Pauvre fille! Il m'arrive, mon cher, dans une soirée plus d'événements que dans les dix-huit premières années de ma vie.

Et il lui raconta ses amours avec madame de Bargeton, et sa haine contre le baron Chatelet.

— Tiens, le journal manque de bête noire, nous allons l'empoigner. C'est un beau de l'empire, il est ministériel, il nous va. Je l'ai vu souvent à l'Opéra. J'aperçois d'ici votre grande dame, elle est souvent dans la loge de la marquise d'Espard. Le baron fait la cour à votre ex-maîtresse, un os de sèche. Attendez! Finot vient de m'envoyer un exprès, me dire que le journal est sans copie, un tour que lui joue un de nos rédacteurs, un drôle, le petit Hector Merlin à qui l'on a retranché ses blancs. Finot est au désespoir. Il broche son article contre les danseuses et l'Opéra. Vous, faites l'article sur cette pièce, écoutez-la, pensez-y. Moi je vais aller dans le cabinet du directeur méditer trois colonnes sur votre homme et sur votre belle dédaigneuse, ils ne seront pas à la noce demain...

— Voilà donc où et comment se fait le journal! dit Lucien.

— Toujours comme ça, répondit Lousteau. Voilà dix mois que j'y suis, le journal est toujours sans *copie* à huit heures du soir. Le grand projet qui ne se réalisera jamais, est d'avoir un ou deux numéros d'avance. Voilà dix heures et il n'y a pas une ligne. Je vais dire à Vernou et à Nathan de nous prêter une vingtaine d'épigrammes pour finir brillamment le numéro, sur les députés, sur le chancelier *Crusoé*, sur les ministres, sur nos amis au besoin. Dans ce cas-là, on massacrerait son père, on est comme un corsaire qui charge ses canons avec les écus de sa prise pour ne pas mourir. Soyez spirituel dans votre article, et vous aurez fait un grand pas dans l'esprit de Finot: il est reconnaissant par calcul. C'est la meilleure et la plus solide des reconnaissances, après celles toutefois du mont-de-piété!

— Quels hommes sont donc les journalistes! s'écria Lucien. Comment se mettre à une table et avoir de l'esprit!...

— Absolument comme on allume un quinquet... jusqu'à ce que l'huile manque!

Au moment où Lousteau ouvrait la porte de la loge, le directeur et Dubruel entrèrent.

— Monsieur, dit l'auteur de la pièce, laissez-moi dire de votre part à Coralie que vous vous en irez avec elle après souper, ou ma pièce va tomber. Elle ne sait plus ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait, elle va pleurer quand il faudra rire, et rira quand il faudra pleurer. On a déjà murmuré, vous pouvez encore sauver la pièce. Ce n'est pourtant pas un malheur que le plaisir qui vous attend.

— Monsieur, dit Lucien, je n'ai pas l'habitude d'avoir des rivaux.

— Ne lui dites pas cela, s'écria le directeur, elle est fille à jeter Camusot par la fenêtre, à le mettre

la porte, et vous la ruineriez, il lui donne deux nille francs par mois, paye tous ses costumes et ses laqueurs.

— Comme votre promesse ne m'engage à rien, auvez votre pièce, dit sultanesquement Lucien.

— Mais n'ayez pas l'air de la rebuter, cette charnante fille, dit le suppliant Dubruel.

— Allons, il faut que j'écrive votre article, et ue je sourie à votre jeune première, soit!

L'auteur disparut après avoir fait un signe à Coalie, qui joua dès lors merveilleusement et fit réusr la pièce.

Bouffé qui jouait le rôle d'un vieil alcade, où il évéla pour la première fois son talent pour faire s vieillards, vint au milieu d'un tonnerre d'aplaudissements dire : *Messieurs, la pièce que nous vons eu l'honneur de représenter est de messieurs aoul et Dubruel.*

— Coralie! Coralie! cria le parterre soulevé.

De la loge où étaient les deux négociants, il artit une voix de tonnerre qui cria : — Et Florine!

— Florine et Coralie! crièrent alors quelques oix.

Le rideau se releva, Bouffé reparut tenant par la ain les deux actrices auxquelles il disait des gaurioles. Matifat et Camusot leur jetèrent chacun ne couronne et se sauvèrent. Coralie ramassa la enne et la tendit à Lucien.

Pour Lucien, les deux heures et demie qu'il avait assées au théâtre furent comme un rêve. Les cousses, malgré leurs horreurs, avaient commencé œuvre de cette fascination, car il y avait respiré vent du désordre, l'air de la volupté; dans ces les couloirs encombrés de machines, où fument es quinquets huileux, il règne comme une peste ui dévore l'âme, la vie n'y est plus ni sainte, ni elle, on y rit de toutes les choses sérieuses, et les oses impossibles paraissent vraies. Ce fut comme n narcotique pour Lucien. Coralie avait achevé de plonger dans une ivresse joyeuse. Le lustre s'éignit, il n'y avait plus dans la salle que des oureuses qui faisaient un singulier bruit en ôtant les etits bancs et fermant les loges, la rampe fut ufflée comme une seule chandelle et répandit une leur infecte, le rideau se leva, il descendit du ntre une lanterne, les pompiers commencèrent ur ronde avec les garçons de service. A la féerie la scène, au spectacle des loges pleines de jolies mmes, aux étourdissantes lumières, à la magie lendide des décorations et des costumes neufs ccédaient le froid, l'horreur, l'obscurité, le vide. fut hideux.

— Eh bien! lui dit Lousteau sur le théâtre, ens-tu, mon petit?

Lucien était dans une surprise indicible.

— Saute de la loge ici, lui cria le journaliste.

Lucien se trouva sur le théâtre. A peine reconnut-il Florine et Coralie déshabillées, enveloppées dans leurs manteaux et dans des douillettes communes, la tête couverte de chapeaux à voiles noirs, comme des papillons rentrés dans leurs larves.

— Me ferez-vous l'honneur de me donner le bras? lui dit Coralie.

— Oui, dit Lucien qui sentit le cœur de l'actrice palpitant sur le sien comme celui d'un oiseau quand il l'eut prise.

Coralie se serrait contre lui avec la volupté d'une chatte qui se frotte à la jambe de son maître avec une moelleuse ardeur.

— Nous allons donc souper ensemble, lui dit-elle.

Tous quatre sortirent et trouvèrent deux voitures à la porte des acteurs qui donnait sur la rue des Fossés-du-Temple. Coralie fit monter Lucien dans la sienne où était déjà Camusot, et offrit la quatrième place à Dubruel. Le directeur partit avec Florine, Matifat et Lousteau.

— Ces fiacres sont infâmes, dit Coralie.

— Pourquoi n'avez-vous pas un équipage? répliqua Dubruel.

— Pourquoi? s'écria-t-elle avec humeur, je ne veux pas le dire devant monsieur Camusot. Le vieux marquis de Rochegude, qui a six cent mille livres de rente, m'en offre un depuis deux mois. Mais je suis une artiste, et non une fille?

— Vous aurez une voiture demain, mademoiselle, dit gravement Camusot, mais vous ne me l'aviez jamais demandée.

— Est-ce que ça se demande? Comment, quand on aime une femme, la laisse-t-on patauger dans la crotte, risquer de se casser les jambes en marchant avec des socques?

En disant ces paroles avec une aigreur qui brisait le cœur de Camusot, elle avait trouvé la jambe de Lucien et la pressait entre les siennes, elle lui prit la main et la lui serra. Elle se tut alors et parut concentrée dans une de ces jouissances infinies qui récompensent ces pauvres créatures de tous leurs chagrins passés, de leurs malheurs, et qui développent dans leur âme une poésie inconnue aux autres femmes auxquelles ces violents contrastes manquent, heureusement.

— Vous avez fini par jouer aussi bien que mademoiselle Mars, dit Dubruel.

— Oui, dit Camusot, elle a eu quelque chose au commencement qui la chiffonnait; mais à partir du milieu du second acte, elle a été délirante. Elle est pour la moitié dans votre succès.

— Et moi pour la moitié dans le sien, dit Dubruel.

— Vous vous disputez la chape de l'évêque, dit-elle d'une voix altérée, vous me faites rire.

L'actrice profita d'un moment d'obscurité pour porter à ses lèvres la main de Lucien, et la baisa en la mouillant de pleurs. Lucien fut ému jusque dans la moelle de ses os. L'humilité de la courtisane amoureuse comporte des magnificences morales qui en remontrent aux anges.

— Monsieur va faire l'article, dit Dubruel en parlant à Lucien, il peut écrire un charmant paragraphe sur vous.

— Oh! rendez-nous ce petit service, dit Camusot avec la voix d'un homme à genoux devant Lucien, vous trouverez en moi un serviteur bien disposé pour vous, en tout temps.

— Mais laissez donc à monsieur son indépendance! cria l'actrice enragée, il écrira ce qu'il voudra, je ne veux pas qu'on m'achète des éloges.

— Vous les aurez à très-bon marché, répondit poliment Lucien. Je n'ai jamais rien écrit dans les journaux, je ne suis pas au fait de leurs mœurs, vous aurez la virginité de ma plume...

— Ce sera drôle, dit Dubruel.

— Nous voilà rue de Bondy, chez Florine, dit Camusot.

Le fiacre attendit à cause de l'affluence des cabriolets et des voitures. Tous les convives venaient en même temps.

— Si j'ai les prémices de votre plume, vous aurez celles de mon cœur, dit Coralie pendant le rapide instant où elle fut seule avec Lucien dans la voiture.

XVII

COMMENT SE FONT LES PETITS JOURNAUX.

Matifat était seul dans l'antichambre. Florine s'habillait. Coralie alla rejoindre son amie dans sa chambre à coucher et faire sa toilette qu'elle y avait envoyée.

Lucien ne connaissait pas le luxe que déploient chez les actrices où chez leurs maîtresses les négociants enrichis qui veulent jouir de la vie. Matifat avait fait les choses assez mesquinement, car il n'avait pas une fortune aussi considérable que celle de son ami Camusot, qui l'avait marié pour ainsi dire à Florine. Cependant Lucien fut surpris en voyant une salle à manger artistement décorée, tapissée en drap vert garni de clous à têtes dorées, éclairée par de belles lampes, meublée de jardinières pleines de fleurs, et un salon où resplendissaient les meubles alors à la mode, un lustre de Thomire, un tapis à dessins perses, tendu de soie jaune relevée par des agréments bruns. Matifat avait fait tout disposer par un jeune architecte qui bâtissait une maison pour lui, et qui, sachant la destination de cet appartement, y mit un soin particulier. La pendule, les candélabres, le feu, tout était de bon goût. Aussi Matifat, toujours négociant, prenait-il des précautions pour toucher aux moindres choses. Il semblait avoir sans cesse devant lui les chiffres des mémoires. Il regardait ces magnificences comme des bijoux imprudemment sortis d'un écrin. Lucien comprit soudain que l'état de la chambre où demeurait Lousteau ne l'inquiétait guère, le journaliste aimé jouissait de toutes ces belles choses, il était le roi secret de ces fêtes.

Étienne, en maître de maison, se carrait effectivement dans le salon, devant la cheminée, et causait avec le directeur qui félicita Dubruel.

— La copie! la copie! cria Finot en entrant. Rien dans la boîte du journal. Les compositeurs ont mon article, mais ils l'auront bientôt fini.

— Nous arrivons, dit Étienne en montrant Lucien. Nous trouverons une table et du feu dans le boudoir de Florine; si monsieur Matifat veut nous procurer du papier et de l'encre, nous brocherons le journal pendant que Florine et Coralie s'habillent.

Camusot et Matifat disparurent, empressés de chercher les plumes, les canifs, tout ce qu'il fallait aux deux écrivains.

En ce moment la plus jolie danseuse de ce temps, Maria, mise adorablement, se précipita dans le salon :

— Mon cher enfant, dit-elle à Finot, on t'accorde tes cent abonnements, ils ne coûteront rien à la direction, ils sont déjà placés, imposés au chant, à l'orchestre et au corps de ballets. Ton journal est si spirituel que personne ne se plaindra. Tu auras tes loges, et voilà le prix du premier trimestre, dit-elle en présentant deux billets de banque. Ainsi, ne m'échine pas!

— Je suis perdu! s'écria Finot. Je n'ai plus d'article de tête pour mon numéro, car je dois aller supprimer ma diatribe...

— Quel beau geste, ma divine Laïs! s'écria Blondet qui suivait la danseuse avec Nathan, Vernou et Claude Vignon, amenés par lui. Tu resteras à souper avec nous, cher amour, ou je te fais écraser dans le feuilleton. Tu es danseuse, tu n'exciteras ici aucune rivalité de talent. Quant à la beauté, vous avez toutes trop d'esprit pour être jalouses en public.

— Mon Dieu, mes amis, Dubruel, Nathan, Blondet, sauvez-moi, cria Finot. J'ai besoin de quatre colonnes.

— J'en ferai deux avec la pièce, dit Lucien.

— Mon sujet en donnera bien deux, dit Lousteau.

— Eh bien! Nathan, Vernou, Dubruel, faites-moi les plaisanteries de la fin. Ce brave Blondet pourra bien m'octroyer les deux petites colonnes de la première page. Je cours à l'imprimerie. Heureusement, Maria, tu es venue avec ta voiture.

— Oui, mais le ministre y est, dit-elle.

— Invitons le ministre, dit Nathan.

— Un Allemand, ça boit bien, ça écoute, nous le fusillerons de traits d'esprit, et il en écrira à sa cour, s'écria Blondet.

— Quel est, de nous tous, le personnage assez sérieux pour descendre lui parler? dit Finot. Allons, Dubruel, tu es un bureaucrate, amène le ministre, descends avec Maria. Mon Dieu, Maria est-elle belle ce soir!

— Nous allons être treize! dit Matifat en pâlissant.

— Non, quatorze, dit Lousteau. Monsieur, dit-il en montrant Claude Vignon et Blondet, nous a conduit un ami.

— Je l'ai mené boire, répondit Blondet en prenant un encrier. Ah çà! vous autres, ayez de l'esprit pour les cinquante-six bouteilles de vin que nous boirons, dit-il à Nathan et à Vernou. Surtout stimulez Dubruel, c'est un vaudevilliste, il est capable de faire quelques méchantes pointes, élevez-le jusqu'au bon mot.

Lucien, excité par tout ce qu'il voyait, animé par le désir de faire ses preuves, écrivit son premier article sur la table ronde du boudoir de Florine, à la lueur des bougies roses allumées par Matifat.

PANORAMA-DRAMATIQUE.

Première représentation de *l'Alcade dans l'embarras*, imbroglio en trois actes. — Début de mademoiselle Florine. — Mademoiselle Coralie. — Bouffé.

On entre, on sort, on parle, on se promène, on cherche et l'on ne trouve pas, tout est en rumeur, l'alcade a perdu sa fille et retrouve son bonnet, le bonnet ne lui va pas, ce peut être le bonnet d'un voleur. Où est le voleur? On entre, on sort, on parle, on se promène, on cherche de plus belle. L'alcade finit par trouver un homme sans sa fille, et sa fille sans un homme, ce qui est satisfaisant pour le magistrat, et non pour le public. Le calme renaît, l'alcade veut interroger l'homme. Ce vieil alcade s'assied dans un grand fauteuil d'alcade en arrangeant ses manches d'alcade. L'Espagne est le seul pays où il y ait des alcades attachés à de grandes manches, et des fraises autour du cou des alcades, lesquelles sont la moitié de leur place et de leur gravité. Cet alcade qui a tant trottiné d'un petit pas de vieillard poussif, est Bouffé, Bouffé le successeur de Potier, un jeune acteur qui fait si bien les vieillards qu'il a fait rire les vieillards. Il y a un avenir de cent vieillards dans ce front chauve, dans cette voix chevrotante, dans ces fuseaux tremblants sous un corps de Géronte. Il est si vieux, ce jeune acteur, qu'il effraye. On a peur que sa vieillesse ne se communique comme une maladie contagieuse. Et quel admirable alcade! Quel charmant sourire inquiet, quelle bêtise importante! quelle dignité stupide! quelle hésitation judiciaire! Comme cet homme sait bien que tout peut devenir vrai et faux alternativement! Comme il est digne d'être le ministre d'un roi constitutionnel! A chacune de ses demandes, l'inconnu l'interroge, et Bouffé répond, en sorte que l'alcade, questionné par la réponse, éclaircit tout par ses demandes. Cette scène éminemment comique où respire un parfum de Molière a mis la salle en joie. Tout s'éclaircit, mais je suis hors d'état de vous dire ce qui est clair et ce qui est obscur : la fille de l'alcade était là, représentée par une véritable Andalouse, une Espagnole, aux yeux espagnols, au teint espagnol, à la taille espagnole, à la démarche espagnole, une Espagnole de pied en cap, avec son poignard dans sa jarretière, son amour au cœur, sa croix au bout d'un ruban sur la gorge. A la fin de l'acte, quelqu'un m'a demandé comment allait la pièce, je lui ai dit : Elle a des bas rouges à coins verts, un pied grand comme ça, dans des souliers vernis, et la plus belle jambe de l'Andalousie! Ah! cette fille d'alcade, elle fait venir l'amour à la bouche, elle vous donne des désirs horribles, on a envie de sauter dessus la scène et de lui offrir sa chaumière et son cœur, ou trente mille livres de rente et son amour. Coralie, l'Andalouse est Coralie, la plus belle actrice de Paris, Coralie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est capable d'être comtesse ou grisette, on ne sait sous quelle forme elle plairait davantage. Elle sera ce qu'elle voudra être, elle est née pour tout faire. N'est-ce pas ce qu'il y a de mieux à dire d'une actrice au boulevard?

Au second acte est venue une Espagnole de Paris, avec sa figure de camée et ses yeux assassins. J'ai demandé à mon tour d'où elle venait, on m'a répondu qu'elle sortait de la coulisse et se nommait mademoiselle Florine; mais, ma foi, je n'en ai rien pu croire, tant elle avait de feu dans les mouvements, de fureur dans son amour, elle est la rivale de la fille de l'alcade; elle est la femme d'un seigneur taillé dans le manteau d'Almaviva, où il y a de l'étoffe pour cent grands seigneurs du

boulevard. Si elle n'avait ni bas rouges à coins verts, ni souliers vernis, elle avait une mantille, un voile dont elle se servait admirablement, la grande dame qu'elle est! Elle a fait voir à merveille que la tigresse peut devenir chatte. J'ai compris qu'il y avait là quelque drame de jalousie, aux mots piquants qu'elles se sont dits. Puis, quand tout allait s'arranger, la bêtise de l'alcade a tout rebrouillé. Tout ce monde de flambeaux, de riches, de valets, de Figaros, de seigneurs, d'alcades, de filles et de femmes, s'est remis à chercher, aller, venir, tourner; l'intrigue s'est nouée, et ces deux femmes, Florine la jalouse et l'heureuse Coralie, m'ont entortillé de nouveau dans les plis de leur basquine, de leur mantille, et m'ont fourré leurs petits pieds dans l'œil.

J'ai pu gagner le troisième acte sans avoir fait de malheur, sans avoir nécessité l'intervention du commissaire de police, ni scandalisé la salle, et je crois dès lors à la puissance de la morale publique et religieuse dont on s'occupe à la chambre des députés. J'ai pu comprendre qu'il s'agit d'un homme qui aime deux femmes sans en être aimé, ou qui en est aimé sans les aimer, qui n'aime pas les alcades ou que les alcades n'aiment pas, mais qui, à coup sûr, est un brave seigneur qui aime quelqu'un, lui-même ou Dieu, comme pis aller, car il se fait moine. Si vous voulez en savoir davantage, allez au Panorama-Dramatique. Vous voilà suffisamment prévenu qu'il faut y aller une première fois pour se faire à ces triomphants bas rouges à coins verts, à ce petit pied plein de promesses, à ces yeux qui filtrent le soleil, à ces finesses de femme parisienne déguisée en Andalouse, et d'Andalouse déguisée en Parisienne; puis une seconde fois pour jouir de la pièce qui fait mourir de rire sous forme de vieillard, pleurer sous forme de seigneur amoureux. Elle a réussi sous les deux espèces, et l'auteur est d'ailleurs un homme d'esprit qui a visé son succès avec une fille amoureuse dans chaque main, et qui a failli tuer de plaisir son parterre en émoi. Les jambes de ces deux filles semblaient avoir plus d'esprit que la pièce, et quand elles s'en allaient, on trouvait le dialogue spirituel, ce qui prouve que la pièce est excellente. L'auteur a été nommé au milieu d'applaudissements qui ont donné des inquiétudes à l'architecte; mais l'auteur, habitué à ces mouvements du Vésuve aviné qui bout sous le lustre, ne tremblait pas : c'est M. Dubruel. Quant aux deux actrices, elles ont dansé le fameux boléro de Séville qui a trouvé grâce devant les pères du concile autrefois, et que la censure a permis. Ce boléro seul attirera tous les vieillards qui ne savent que faire de leur amour. J'ai la charité de les avertir de tenir le verre de leur lorgnette très-limpide.

Pendant que Lucien écrivait cet article, qui fit révolution dans le journalisme par la révélation d'une manière neuve et originale, Lousteau écrivait un article, dit de mœurs, intitulé *l'ex-beau*, et qui commençait ainsi :

« Le beau de l'empire est toujours un homme « long et mince, bien conservé, qui porte un corset « et qui a la croix de la Légion d'honneur; il s'appelle comme Potelet, et pour se mettre bien en « cour aujourd'hui, le baron de l'empire s'est « gratifié d'un *du :* il est Du Potelet, quitte à redevenir Potelet en temps utile. Il était quelque « chose comme porte-queue d'une sœur de cet « homme que la pudeur m'empêche de nommer. « Il renie son service auprès de l'altesse impériale, « mais il chante encore les romances de sa bienfaitrice intime... »

Il est facile de voir que l'article était un tissu de personnalités les plus drôles. Il y avait entre madame de Bargeton, à qui le baron Chatelet faisait la cour, et un os de sèche, un parallèle bouffon qui plaisait sans qu'on eût besoin de connaître les deux personnes dont on se moquait. Chatelet était comparé à un héron. Les amours de ce héron, ne pouvant avaler la sèche qui se cassait en trois quand il la laissait tomber, provoquaient irrésistiblement le rire. Cet article eut, comme on sait, un retentissement énorme dans le faubourg Saint-Germain, et fut une des principales causes des rigueurs apportées à la législation de la presse.

Une heure après, Blondet, Lousteau, Lucien revinrent au salon où causaient les convives, le ministre et les trois femmes, les deux négociants, le directeur du théâtre, Finot et les trois auteurs. Un apprenti, coiffé de son bonnet de papier, était déjà venu chercher la copie pour le journal.

— Les ouvriers vont quitter, dit-il, si je ne leur rapporte rien.

— Tiens, voilà dix francs, et qu'ils attendent, répondit Finot.

— Si je les leur donne, monsieur, ils feront de la soûlographie, et adieu votre typographie, plus de journal!

— Le bon sens de l'enfant m'épouvante, dit Finot.

Ce fut au moment où le ministre prédisait un brillant avenir à ce gamin que les trois auteurs entrèrent. Blondet lut un article excessivement spirituel contre les romantiques. Celui de Lousteau fit rire. Le ministre recommanda, pour ne pas trop indisposer le faubourg Saint-Germain, d'y glisser l'éloge de madame d'Espard.

— Et vous, dit Finot à Lucien, lisez-nous ce que vous avez fait.

Quand Lucien, qui tremblait de peur, eut fini, le salon retentissait d'applaudissements. Les actrices l'embrassaient, les deux négociants le serraient à l'étouffer, Dubruel lui prenait la main et avait une larme à l'œil. Le directeur l'invitait à dîner.

— Il n'y a plus d'enfants, dit Blondet. Comme monsieur de Chateaubriand a déjà fait le mot d'*enfant sublime* pour monsieur Victor Hugo, je suis obligé de vous dire tout simplement que vous êtes un homme d'esprit, de cœur et de style.

— Monsieur est du journal, dit Finot en remerciant Étienne et lui jetant un fin regard d'exploitateur.

— Quels mots avez-vous fait? dit Lousteau.

— Voilà, dit Nathan.

⁎ *En voyant combien M. le vicomte d'A... occupe le public, M. le vicomte Démosthène a dit hier : Ils vont me laisser tranquille.*

— Si ça commence ainsi, je ne vous en demande pas davantage, tout va bien, dit Finot. Cours leur porter cela, dit-il à l'apprenti. Le journal est un peu plaqué, mais c'est notre meilleur numéro, dit-il en se tournant vers le groupe d'écrivains qui déjà regardaient Lucien avec une sorte de sournoiserie.

— Il a de l'esprit, ce gars-là, dit Blondet.

— Son article est bien, dit Claude Vignon.

— A table! cria Matifat.

Le ministre donna le bras à Florine, Coralie prit celui de Lucien, et la danseuse eut d'un côté Blondet, de l'autre Finot.

XVIII

LE SOUPER.

— Je ne comprends pas pourquoi vous attaquez madame de Bargeton et le baron Chatelet qui est, dit-on, nommé préfet de la Charente et maître des requêtes.

— Madame de Bargeton a mis notre ami Lucien de Rubempré à la porte comme un drôle, dit Lousteau.

— Ah! fit le ministre.

Le souper était servi dans un service de porcelaine neuf, avec une argenterie et du linge neuf. Tout respirait une magnificence cossue. Chevet avait fait le souper. Les vins avaient été choisis par le plus fameux négociant du quai Saint-Bernard, ami de Camusot et de Matifat. Lucien voyait pour la première fois le luxe parisien fonctionnant, il marchait ainsi de surprise en surprise, et cachait son étonnement en homme d'esprit, de cœur et de style qu'il était, selon le mot de Blondet.

En traversant le salon, Coralie avait dit à l'oreille de Florine : — Fais-moi si bien griser Camusot qu'il soit obligé de rester endormi chez toi!

— Tu as donc *fait* ton journaliste?

— Non, ma chère, je l'aime!

Ces paroles avaient retenti dans l'oreille de Lucien, apportées par le cinquième péché capital. Coralie était admirablement bien habillée, et sa toilette mettait savamment en relief ses beautés spéciales, car toute femme a des perfections qui lui sont propres. Sa robe, comme celle de Florine, avait le mérite d'être d'une délicieuse étoffe inédite, nommée *mousseline de soie*, dont Camusot, en sa qualité de négociant, l'une des providences parisiennes des fabriques de Lyon, avait la primeur pendant un certain temps. Ainsi l'amour et la toilette, ce fard et ce parfum de la femme, rehaussaient les séductions de l'heureuse Coralie.

Un plaisir attendu, qui ne nous échappera pas, exerce des séductions immenses sur les jeunes gens. Peut-être la certitude est-elle à leurs yeux tout l'attrait des mauvais lieux. Peut-être est-elle le secret des longues fidélités. L'amour pur, sincère, le premier amour enfin! joint à l'une de ces rages fantasques qui piquent ces pauvres créatures, et aussi l'admiration causée par la grande beauté de Lucien, donna l'esprit du cœur à Coralie. En se mettant à table, elle dit à l'oreille de Lucien : — Je t'aimerais laid et malade!

Quel mot pour un poëte! Camusot disparut; Lucien ne le voyait plus en voyant Coralie. Était-ce un homme tout jouissance et tout sensation, ennuyé de la monotonie de la province, attiré par les abîmes de Paris, lassé de misère, harcelé par sa continence forcée, fatiguée de sa vie monacale rue de Cluny, de ses travaux sans résultat, qui pouvait se retirer de ce festin brillant? Lucien avait un pied dans le lit de Coralie, et l'autre dans la glu du journalisme au-devant duquel il avait couru sans pouvoir le joindre. Après tant de factions montées en vain rue du Sentier, il trouvait le Journal attablé, buvant frais, joyeux, bon garçon. Il venait d'être vengé de toutes ses douleurs par un article qui devait le lendemain même percer deux cœurs où il avait voulu verser la rage et la douleur dont ils l'avaient abreuvé. En regardant Lousteau, il se disait : — Voilà un ami! sans se douter que déjà Lousteau le craignait comme un dangereux rival.

Lucien avait eu le tort de montrer tout son esprit. Un article terne l'eût admirablement servi. Mais

Blondet contre-balança l'envie qui dévorait Lousteau en disant à Finot qu'il fallait capituler avec le talent quand il était de cette force-là. Cet arrêt dicta la conduite de Lousteau, il résolut de rester ami avec Lucien et de s'entendre avec Finot pour l'exploiter en le maintenant dans le besoin. Ce fut un parti pris rapidement et compris dans toute son étendue entre ces deux hommes par deux regards et par deux phrases.

— Il a du talent.

— Il sera exigeant.

— Oh !

— Bon !

— Je ne soupe jamais sans effroi avec des journalistes français, dit le diplomate allemand avec une bonhomie calme et digne, en regardant Blondet qu'il avait vu chez la comtesse de Montcornet. Il y a un mot de Blucher que vous êtes chargés de réaliser.

— Quel mot? dit Nathan.

— Quand Blucher arriva sur les hauteurs de Montmartre avec Sacken, en 1814, pardonnez-moi, messieurs, de vous reporter à ce jour fatal pour vous, Sacken, qui était un brutal, dit : Nous allons donc brûler Paris! — Gardez-vous en bien, la France ne mourra que de *ça!* répondit Blucher en montrant ce grand chancre qu'ils voyaient étendu à leurs pieds, ardent et fumeux, dans la vallée de la Seine. Je bénis Dieu de ce qu'il n'y ait pas de journaux dans mon pays. Je ne suis pas encore remis de l'effroi que m'a causé ce petit bonhomme coiffé de papier, qui n'a pas dix ans et qui possède la raison d'un centenaire. Aussi, ce soir, me semble-t-il que je soupe avec des lions et des panthères qui me font l'honneur de velouter leurs pattes.

— Il est clair, dit Blondet, que nous pouvons dire et prouver à l'Europe que Votre Excellence a vomi un serpent ce soir, qu'elle a manqué l'inoculer à mademoiselle Maria, la plus jolie de nos danseuses, et là-dessus faire des commentaires sur Ève, la Bible, le premier et le dernier péché... Mais rassurez-vous, vous êtes notre hôte.

— Ce serait drôle, dit Finot.

— Nous ferions imprimer des dissertations scientifiques sur tous les serpents trouvés dans le cœur et le corps humain, dit Lousteau.

— Nous pourrions montrer un serpent quelconque dans ce bocal de cerises à l'eau-de-vie, dit Vernou.

— Vous finirez par le croire vous-même, dit Vignon au diplomate.

— Le serpent est assez ami de la danseuse, dit Dubruel.

— Dites d'un premier sujet, reprit Maria.

— Messieurs, ne réveillez pas vos griffes qui dorment, s'écria le diplomate.

— L'influence et le pouvoir du journal n'est qu'à son aurore, dit Finot, le journalisme est dans l'enfance, il grandira. Tout, dans dix ans d'ici, sera soumis à la publicité. La pensée éclairera tout.

— Elle flétrira tout, dit Blondet en interrompant Finot.

— C'est un mot, dit Claude Vignon.

— Elle fera des rois, dit Lousteau.

— Et défera les monarchies, dit le diplomate.

— Aussi, dit Blondet, si la presse n'existait point, faudrait-il ne pas l'inventer. Mais la voilà, nous en vivons.

— Vous en mourrez, dit le diplomate. Ne voyez-vous pas que la supériorité des masses, en supposant que vous les éclairiez, rendra la grandeur de l'individu plus difficile, qu'en semant le raisonnement au cœur des basses classes, vous récolterez la révolte et que vous en serez les premières victimes. Que casse-t-on à Paris quand il y a une émeute?

— Les réverbères, dit Nathan ; mais nous sommes trop modestes pour avoir des craintes, nous ne serons que fêlés.

— Vous êtes un peuple trop spirituel pour permettre à un gouvernement de se développer, dit le ministre. Sans cela vous recommenceriez avec vos plumes la conquête de l'Europe que votre épée n'a pas su garder.

— Les journaux sont un mal, dit Claude Vignon, on pouvait l'utiliser, le gouvernement veut le combattre, il y aura lutte, qui succombera? voilà la question.

— Le gouvernement, dit Blondet, je me tue de le crier. En France, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont, de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartufe.

— Blondet! Blondet, dit Finot, tu vas trop loin, il y a des abonnés ici.

— Tu es propriétaire d'un de ces entrepôts de venin, tu dois avoir peur; mais moi je me moque de toutes vos boutiques, quoique j'en vive!

— Il a raison, dit Claude Vignon. Le Journal est sans foi ni loi comme tous les commerces. Tout journal est, comme le dit Blondet, une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi, tous les journaux seront dans un temps donné, lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins, ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même ; ils auront le bénéfice de tous les êtres collectifs, le mal sera fait sans que personne en soit coupable. Je serai moi Vignon, vous serez toi Lousteau, toi Blondet, toi Finot, des Aristide,

des Platon, des Caton, des hommes de Plutarque, nous serons tous innocents, nous pourrons nous laver les mains de toute infamie. Napoléon a donné la raison de ce phénomène moral ou immoral, comme il vous plaira, dans un mot sublime que lui ont dicté ses études sur la Convention : *Les crimes collectifs n'engagent personne.* Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce, personne ne s'en croit sali personnellement.

— Mais le pouvoir fera des lois répressives, dit Dubruel, il en prépare.

— Bah! que peut la loi contre l'esprit français? dit Nathan, c'est le plus subtil de tous les dissolvants.

—Contre des idées, il faut des idées, reprit Vignon. La terreur, le despotisme peuvent seuls étouffer le génie français. La langue se prête admirablement à l'allusion, à la double entente. Plus la loi sera répressive, plus l'esprit éclatera, comme la vapeur dans la machine. Ainsi, le roi fait du bien, si le journal est contre lui, ce sera le ministre qui aura tout fait, et réciproquement. Si le journal invente une infâme calomnie, on la lui a dite. A l'individu qui se plaint, il sera quitte pour demander pardon de la liberté grande. S'il est traîné devant les tribunaux, il se plaint qu'on ne soit pas venu lui demander une rectification; mais demandez-la-lui? il la refuse en riant, il traite son crime de bagatelle, il bafoue même sa victime quand elle triomphe. S'il est puni, s'il a trop d'amende à payer, il vous signalera le plaignant comme un ennemi des libertés, du pays et des lumières. Il dira que monsieur un tel est un voleur en expliquant comment il est le plus honnête homme du royaume. Ainsi, ses crimes, bagatelles, ses agresseurs, des monstres, et il peut en un temps donné faire croire ce qu'il veut à des gens qui le lisent tous les jours. Puis rien de ce qui lui déplaît n'est patriotique, et jamais il n'aura tort. Il se servira de la religion contre la religion, de la charte contre le roi, il bafouera la magistrature quand la magistrature le froissera; il la louera quand elle aura servi les passions populaires. Pour gagner des abonnés, il inventera les fables les plus émouvantes, il fera la parade comme Bobèche. Le journal servirait son père tout cru à la croque au sel de ses plaisanteries, plutôt que de ne pas intéresser ou amuser son public. Ce sera l'acteur mettant les cendres de son fils dans l'urne pour pleurer véritablement, la maîtresse sacrifiant tout à son ami.

— C'est enfin le peuple in-folio! s'écria Blondet en interrompant Vignon.

— Et le peuple hypocrite, reprit Vignon, il bannira de son sein le talent comme on a banni Aristide. Nous verrons les journaux, dirigés d'abord par des hommes d'honneur, tomber plus tard sous le gouvernement des plus médiocres qui auront la patience et la lâcheté de gomme élastique qui manquent aux beaux génies, ou à des épiciers qui auront de l'argent pour acheter des plumes. Nous voyons déjà ces choses-là! Mais dans dix ans le premier gamin sorti du collége se croira un grand homme, il montera sur la colonne d'un journal pour souffleter ses devanciers et les tirer par les pieds pour avoir leur place. Napoléon avait bien raison de museler la presse. Je gagerais que sous un gouvernement élevé par elles, les feuilles de l'opposition battraient en brèche par les mêmes raisons et les mêmes articles qui se font aujourd'hui contre celui du roi, ce même gouvernement au moment où il leur refuserait quoi que ce soit. Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journaux seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacés par des journalistes affamés et pauvres. La plaie est incurable, elle sera de plus en plus maligne, de plus en plus insolente, et plus le mal sera grand, plus il sera toléré, jusqu'au jour où la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme à Babylone. Nous savons tous tant que nous sommes que les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculations et en calculs, qu'ils dévoreront nos intelligences à vendre tous les matins leur trois-six en articles; mais nous y écrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de vif-argent en sachant qu'ils y mourront. Voilà là bas, à côté de Coralie, un jeune homme! Comment se nomme-t-il? Lucien. Il est beau, il est poëte, et, ce qui vaut mieux pour lui, homme d'esprit! eh bien, il entrera dans quelques-uns de ces mauvais lieux de la pensée appelés journaux, il y jettera ses plus belles idées, il y desséchera son cerveau, il y corrompra son âme, il y fera ces lâchetés anonymes qui sont, dans la guerre des idées, les stratagèmes, les pillages, les incendies, les revirements de bord dans la guerre des *Condottieri*. Quand il aura, lui, comme mille autres, dépensé quelque beau génie au profit des actionnaires, ces marchands de poison le laisseront mourir de faim s'il avait soif, et de soif s'il avait faim.

— Merci, dit Finot.

— Mais, mon Dieu, dit Claude Vignon, je savais cela, je suis dans le bagne, et l'arrivée d'un nouveau forçat me fait plaisir. Blondet et moi, nous sommes plus forts que messieurs tels et tels qui spéculent sur nos talents, et serons néanmoins toujours exploités par eux. Nous avons du cœur sous notre intelligence, il nous manque les féroces qualités de l'exploitant. Nous sommes paresseux, contemplateurs, méditatifs, jugeurs, on boira

notre cervelle et l'on nous accusera d'inconduite!

— J'ai cru que vous seriez plus drôles, s'écria Florine.

— Elle a raison, dit Blondet, laissons la cure des maladies publiques à ces charlatans d'hommes d'État. Comme dit Charlet : Cracher sur la vendange! jamais!

— Savez-vous de quoi Vignon me fait l'effet? dit Lousteau en montrant Lucien, d'une de ces grosses femmes de la rue du Pélican, qui dirait à un collégien : Mon petit, tu es trop jeune pour venir ici...

Cette saillie fit rire, mais elle allait à Coralie. Les négociants buvaient et mangeaient en écoutant.

— Quelle nation que celle où il se rencontre tant de bien et tant de mal! dit le diplomate. Messieurs, vous êtes des prodigues qui ne pouvez pas vous ruiner.

Ainsi, par la bénédiction du hasard, aucun enseignement ne manquait à Lucien sur la pente du précipice où il devait tomber. D'Arthez avait mis le poëte dans la noble voie du travail en réveillant le sentiment sous lequel disparaissent les obstacles. Lousteau lui-même avait essayé de l'éloigner par une pensée égoïste, en lui dépeignant le journalisme et la littérature sous leur vrai jour. Lucien n'avait pas voulu croire à tant de corruptions cachées; mais il entendait enfin des journalistes criant de leur mal, il les voyait à l'œuvre, éventrant leurs nourrices pour prédire l'avenir; il avait pendant cette soirée vu les choses comme elles sont. Au lieu d'être saisi d'horreur à l'aspect du cœur même de cette corruption parisienne si bien qualifiée par le soldat prussien, il jouissait avec ivresse de cette société spirituelle. Ces hommes extraordinaires sous l'armure damasquinée de leurs vices et le casque brillant de leur froide analyse, il les trouvait supérieurs aux hommes graves et sérieux du Cénacle. Puis il savourait les premières délices de la richesse, il était sous le charme du luxe, sous l'empire de la bonne chère : ses instincts capricieux se réveillaient, il buvait pour la première fois des vins d'élite, il faisait connaissance avec les mets exquis de la haute cuisine; il voyait un ministre et sa danseuse, mêlés aux journalistes, admirant leur atroce pouvoir; il sentit une horrible démangeaison de dominer ce monde de rois, il s'en trouvait la force. Enfin, cette Coralie qu'il venait de rendre heureuse par une ligne, il l'avait examinée à la lueur des bougies du festin, à travers les fumeuses nuées des plats, le brouillard de l'ivresse, elle lui paraissait sublime, l'amour la rendait si belle! Elle était d'ailleurs la plus jolie, la plus belle actrice de Paris. Le Cénacle, ce ciel de l'intelligence noble, dut succomber sous une tentation aussi vaste. La vanité particulière aux auteurs venait d'être caressée chez Lucien par des connaisseurs, il avait été loué par ses rivaux; le succès de son article et la conquête de Coralie étaient deux triomphes à tourner une tête moins jeune que la sienne.

Pendant cette discussion, tout le monde avait remarquablement bien mangé, supérieurement bu. Lousteau, qui se trouvait le voisin de Camusot, lui versa deux ou trois fois du kirsch dans son vin, sans que personne y fît attention, et il le prenait par l'amour-propre pour l'engager à boire. Cette manœuvre fut si bien menée, que le négociant ne s'en aperçut pas, il se croyait aussi malicieux que les journalistes dans son genre. Les plaisanteries acerbes commencèrent au moment où les friandises du dessert et les vins circulèrent. Le diplomate, en homme de beaucoup d'esprit, fit un signe à la danseuse, dès qu'il entendit ronfler les bêtises qui annonçaient chez ces hommes d'esprit les scènes grotesques par lesquelles finissent les orgies, et il disparut. Dès que Camusot n'eut plus sa tête, Coralie et Lucien qui, durant tout le souper, se comportèrent en amoureux de quinze ans, s'enfuirent par les escaliers, et se jetèrent dans un fiacre. Camusot était sous la table, Matifat le crut avec Coralie, il laissa ses hôtes fumer, boire, rire, disputer, et suivit Florine quand elle alla se coucher.

Le jour surprit les combattants, ou plutôt Blondet, buveur intrépide, le seul qui parlât et qui proposait aux dormeurs un toast à l'Aurore aux doigts de rose.

XIX

UN INTÉRIEUR D'ACTRICE.

Lucien n'avait pas l'habitude des orgies parisiennes, il jouissait bien encore de sa raison quand il descendit les escaliers; mais le grand air détermina son ivresse qui fut hideuse. Coralie et sa femme de chambre furent obligées de monter le poëte au premier étage de la belle maison où logeait l'actrice, rue de Vendôme. Dans l'escalier, Lucien faillit se trouver mal, et fut ignoblement malade.

— Vite, Bérénice, s'écria Coralie, du thé. Faites du thé!

— Ce n'est rien, c'est l'air, disait Lucien. Et puis, je n'ai jamais tant bu.

— Pauvre enfant! c'est innocent comme un agneau,

dit Bérénice, une grosse Normande aussi laide que Coralie était belle.

Enfin Lucien fut mis dans le lit de Coralie à son insu. Aidée par Bérénice, l'actrice avait déshabillé, avec le soin et l'amour d'une mère pour un petit enfant, son poëte qui disait toujours :—Ce n'est rien! c'est l'air. Merci, maman.

— Comme il dit bien maman! s'écria Coralie en le baisant dans les cheveux.

—Quel plaisir d'aimer un pareil ange, mademoielle, et où l'avez-vous pêché? Je ne croyais pas qu'il pût exister un homme aussi joli que vous êtes belle, dit Bérénice.

Lucien voulait dormir, il ne savait où il était et ne voyait rien; Coralie lui fit avaler plusieurs tasses de thé, puis elle le laissa dormir.

— La portière ni personne ne nous a vues? dit Coralie.

— Non, je vous attendais.

— Victoire ne sait rien?

— Plus souvent, dit Bérénice.

Dix heures après, vers midi, Lucien se réveilla sous les yeux de Coralie qui l'avait regardé dormant! Il comprit cela, le poëte. Elle était encore dans sa belle robe, mais perdue, abominablement tachée. Il reconnut les dévouements, les délicatesses de l'amour vrai, qui voulait sa récompense : il regarda Coralie. Coralie fut déshabillée en un moment, et se coula comme une couleuvre auprès de Lucien. A cinq heures, Lucien dormait bercé par des voluptés divines, il avait entrevu la chambre de l'actrice, une ravissante création du luxe, toute blanche et rose, un monde de merveilles et de coquettes recherches qui surpassait ce que Lucien avait admiré déjà chez Florine.

Coralie était debout. Pour jouer son rôle d'Andalouse, elle devait être à sept heures au théâtre. Elle avait encore contemplé son poëte endormi dans le plaisir, elle s'était enivrée sans pouvoir se repaître de ce noble amour, qui réunissait les sens au cœur et le cœur aux sens pour les exalter ensemble. Cette divinisation qui permet d'être deux ici-bas pour sentir, un seul dans le ciel pour aimer, était son absolution. A qui, d'ailleurs, la beauté surhumaine de Lucien n'aurait-elle pas servi d'excuse? Agenouillée à ce lit, heureuse de l'amour en lui-même, l'actrice se sentait sanctifiée. Ces délices furent troublées par Bérénice.

—Voici le Camusot, il vous sait ici, cria-t-elle.

Lucien se dressa, pensant avec une générosité innée à ne pas faire tort à Coralie. Bérénice leva un rideau. Lucien entra dans un délicieux cabinet de toilette, où Bérénice et sa maîtresse apportèrent avec une prestesse inouïe les vêtements de Lucien. Quand le négociant apparut, les bottes du poëte frappèrent les regards de Coralie. Bérénice les avait mises devant le feu pour les chauffer après les avoir fait cirer en secret. La servante et la maîtresse avaient oublié ces bottes accusatrices. Bérénice partit après avoir échangé un regard d'inquiétude avec sa maîtresse.

Coralie se plongea dans sa causeuse, et dit à Camusot de s'asseoir dans une gondole en face d'elle. Le brave homme, qui adorait Coralie, regardait les bottes et n'osait lever les yeux sur sa maîtresse.

— Dois-je prendre la mouche pour cette paire de bottes, et quitter Coralie? La quitter! ce serait se fâcher pour peu de chose. Il y a des bottes partout. Celles-ci seraient mieux placées dans l'étalage d'un bottier, ou sur les boulevards à se promener aux jambes d'un homme. Cependant ici, sans jambes, elles disent bien des choses nocturnes, et contraires à la fidélité. J'ai cinquante ans, il est vrai, je dois être aveugle comme l'Amour.

Ce lâche monologue était sans excuse. La paire de bottes n'était pas de ces demi-bottes en usage aujourd'hui, et que jusqu'à un certain point un homme distrait pourrait ne pas voir; c'était, comme la mode ordonnait alors de les porter, une paire de bottes entières et très-élégantes, à glands, qui reluisaient sur des pantalons collants presque toujours de couleurs claires et où se reflétaient les objets comme dans un miroir. Ainsi, les bottes crevaient les yeux de l'honnête marchand de soieries, et, disons-le, elles lui crevaient le cœur.

— Qu'avez-vous? lui dit Coralie.

— Rien, dit-il.

— Sonnez, lui dit Coralie, en souriant de la lâcheté de Camusot.

Bérénice parut.

— Bérénice, ayez-moi donc des crochets pour que je mette encore ces damnées bottes. Vous n'oublierez pas de les apporter ce soir dans ma loge.

— Comment, vos bottes! dit Camusot qui respira plus à l'aise.

— Eh! que croyez-vous donc? demanda-t-elle d'un air hautain. Grosse bête, n'allez-vous pas croire...? Oh! il le croirait, dit-elle à Bérénice. J'ai un rôle d'homme dans la pièce de chose, et je ne me suis jamais mise en homme. Le bottier du théâtre m'a apporté celles-ci pour essayer à marcher, en attendant la paire dont il m'a pris mesure. Il me les a mises, mais j'ai tant souffert que je les ai ôtées, et je dois cependant les remettre.

— Ne les remettez pas, si elles vous gênent, dit Camusot qu'elles avaient tant gêné.

— Mademoiselle, dit Bérénice, ferait mieux, au lieu de se martyriser, comme tout à l'heure. Elle en pleurait, monsieur! et si j'étais homme,

jamais une femme que j'aimerais ne pleurerait. Elle ferait mieux de les porter de maroquin bien mince. Mais l'administration est si ladre! Monsieur, vous devriez aller les lui commander...

— Oui, oui, dit le négociant. Vous vous levez? dit-il à Coralie.

— A l'instant, je ne suis rentrée qu'à six heures, après vous avoir cherché partout, vous m'avez fait garder mon fiacre pendant sept heures. Voilà de vos soins! m'oublier pour des bouteilles. J'ai dû me soigner, moi qui vais jouer maintenant tous les soirs, tant que *l'Alcade* fera de l'argent. Je n'ai pas envie de faire honte à l'article de ce jeune homme.

— Il est beau, ce gentilhomme!

— Vous trouvez? je n'aime pas ces hommes-là, ils ressemblent trop à une femme, et puis ça ne sait pas aimer comme vous autres, vieilles bêtes du commerce! Vous vous ennuyez tant!

— Monsieur dîne-t-il avec madame? demanda Bérénice.

— Non, j'ai la bouche empâtée.

— Vous avez été joliment paf hier. Ah! papa Camusot, d'abord, moi je n'aime pas les hommes qui boivent...

— Tu feras un cadeau à ce jeune homme...

— Ah! oui, j'aime mieux les payer ainsi que comme fait Florine. Allons, mauvaise race qu'on aime, allez-vous-en ou donnez-moi ma voiture pour que je file au théâtre.

— Vous l'aurez demain pour dîner avec votre directeur, au Rocher de Cancale; il ne donnera pas la pièce nouvelle dimanche.

— Venez, je vais dîner.

Ils sortirent.

Une heure après, Lucien fut délivré par Bérénice, la compagne d'enfance de Coralie, une créature aussi fine, aussi déliée d'esprit qu'elle était corpulente.

— Restez ici, elle reviendra seule, elle veut même le congédier s'il vous ennuie, dit Bérénice à Lucien; mais, cher enfant de son cœur, vous êtes trop ange pour la ruiner. Elle me l'a dit, elle est décidée à tout planter là, à sortir de ce paradis pour aller vivre dans votre mansarde. Oh! les jaloux! ils lui ont expliqué que vous n'aviez ni sou, ni maille, que vous viviez au quartier latin. Je la suivrais, voyez-vous, je vous ferais votre ménage. Mais je viens de la consoler. Pas vrai, monsieur, que vous avez trop d'esprit pour donner dans de pareilles bêtises! Ah! vous verrez bien que l'autre gros n'a rien que le cadavre et que vous êtes le chéri, le bien-aimé, la divinité à laquelle on abandonne l'âme! Si vous saviez comme elle est gentille quand je lui fais répéter ses roles, un amour d'enfant, quoi! Elle méritait bien que Dieu lui envoyât un de ses anges sans ailes, elle avait le dégoût de la vie. Elle a été si malheureuse avec sa mère, qui la battait, qui l'a vendue. Oui, monsieur, une mère, sa propre enfant! Si j'avais une fille, je la servirais comme ma petite Coralie, dont je me suis fait un enfant. Voilà le premier bon temps que je lui ai vu, la première fois qu'elle a été bien applaudie. Il paraît que, vu ce que vous avez écrit, on a monté une fameuse claque pour la seconde représentation. Pendant que vous dormiez, Braulard est venu travailler avec elle.

— Qui, Braulard? demanda Lucien qui crut avoir entendu déjà ce nom.

— Le chef des claqueurs, qui, de concert avec elle, a convenu des endroits du rôle où elle serait soignée. Quoique son amie, Florine pourrait vouloir lui jouer un mauvais tour et prendre tout pour elle. Tout le boulevard est en rumeur à cause de votre article. Quel lit arrangé pour les amours d'une fée et d'un prince! dit-elle en mettant sur le lit un couvre-pied en dentelle.

Elle alluma les bougies. Aux lumières, Lucien étourdi se crut en effet dans un conte du Cabinet des fées. Les plus riches étoffes du magasin de Camusot avaient été choisies par lui pour servir aux tentures et aux draperies des fenêtres. Le poëte marchait sur un tapis royal. Les meubles en palissandre sculpté arrêtaient dans les tailles du bois des frissons de lumière qui y papillotaient. La cheminée en marbre blanc resplendissait des plus coûteuses bagatelles. La descente du lit était en cygne bordé de martre. Des pantoufles en velours noir, doublées de soie pourpre, y parlaient des plaisirs qui attendaient le poëte des Marguerites. Une délicieuse lampe pendait du plafond tendu de soie. Partout des jardinières merveilleuses montraient des fleurs choisies, de jolies bruyères blanches, des camélias sans parfum. Partout vivaient les images de l'innocence. Il était impossible d'imaginer là une actrice et les mœurs du théâtre. Bérénice remarqua l'ébahissement de Lucien.

— Est-ce gentil? lui dit-elle d'une voix câline. Ne serez-vous pas mieux là pour aimer, que dans un grenier? Empêchez son coup de tête, reprit-elle en amenant un magnifique guéridon devant Lucien et lui servant un repas composé de choses dérobées au dîner de sa maîtresse, afin que la cuisinière ne se doutât de rien.

Lucien dîna très-bien, servi par Bérénice dans une argenterie sculptée, dans des assiettes d'un louis la pièce. Ce luxe agissait sur son âme comme une fille des rues agit avec ses chairs nues et ses bas blancs bien tirés sur un lycéen sorti le matin.

— Est-il heureux ce Camusot! s'écria-t-il.

— Heureux? reprit Bérénice. Ah ! il donnerait a fortune pour être à votre place, et pour troquer es vieux cheveux gris contre votre jeune chevelure ılonde.

Elle engagea Lucien, à qui elle donna le plus dé- cieux vin que Bordeaux ait soigné pour le plus iche Anglais, à se recoucher en attendant Coralie, faire un petit somme provisoire, et Lucien avait n effet envie de se coucher dans ce lit qu'il admi- ait. Bérénice avait lu ce désir dans les yeux du oëte, elle en était heureuse pour sa maîtresse. A ix heures et demie, Lucien s'éveilla sous un regard rempé d'amour. Coralie était là dans la plus vo- uptueuse toilette de nuit. Lucien avait dormi, Lu- ien n'était plus ivre que d'amour, Bérénice se re- ira demandant : A quelle heure demain?

— Onze heures, tu nous serviras à déjeuner au t. Je n'y serai pour personne avant deux heures.

A deux heures, le lendemain, l'actrice et le poëte taient habillés, gravement en présence, comme si poëte fût venu faire une visite à sa protégée. Co- alie avait baigné, peigné, coiffé, habillé Lucien. lle lui avait envoyé chercher douze belles chemises, ouze cravates, douze mouchoirs chez Colliau, une ouzaine de gants dans une boîte de cèdre. Quand lle entendit le bruit d'une voiture à sa porte, elle e précipita vers la fenêtre avec Lucien. Tous deux irent Camusot descendant d'un coupé magnifique.

— Je ne croyais pas, dit-elle, qu'on pût haïr tant n homme et le luxe...

— Je suis trop pauvre pour consentir à ce que ous vous ruiniez, dit Lucien en passant ainsi sous es Fourches Caudines.

— Pauvre petit chat, dit-elle en pressant Lucien ur son cœur, tu m'aimes donc bien ! — J'ai engagé ıonsieur, dit-elle en montrant Lucien à Camusot, venir me voir ce matin, en pensant que nous rions nous promener aux Champs-Élysées pour ssayer la voiture.

— Allez-y seuls, dit tristement Camusot, je ne îne pas avec vous, c'est la fête de ma femme, je avais oublié.

— Pauvre Musot! comme tu t'ennuieras ! dit-elle n sautant au cou du marchand.

Elle était ivre de bonheur en pensant qu'elle trennerait seule avec Lucien ce beau coupé, qu'elle rait seule avec lui au Bois, et dans son accès de ɔie, elle eut l'air d'aimer Camusot à qui elle fit nille caresses.

— Je voudrais pouvoir vous donner une voiture ous les jours, dit le pauvre homme.

— Allons, monsieur, il est deux heures, dit l'ac- rice à Lucien qu'elle vit honteux et consola par un este adorable.

Coralie dégringola les escaliers en entraînant Lu- cien qui entendit le négociant se traînant comme un phoque après eux, sans pouvoir les rejoindre. Le poëte éprouva la plus enivrante des jouissances : Coralie, que le bonheur rendait sublime, offrait à tous les yeux ravis une toilette pleine de goût et d'élégance. Tout Paris, accouru aux Champs-Élysées, admira les deux amants. Dans une allée du Bois de Boulogne, leur coupé rencontra la calèche de mes- dames d'Espard et de Bargeton qui regardèrent Lucien d'un air étonné, mais auxquelles il lança le coup d'œil méprisant du poëte qui pressent sa gloire et va user de son pouvoir. Le moment où il put échanger par un coup d'œil avec ces deux femmes quelques-unes des pensées de vengeance qu'elles lui avaient mises au cœur pour le ronger, fut un des plus doux de sa vie : il décida peut-être de sa des- tinée. Lucien fut repris, comme Oreste, par les Fu- ries de l'orgueil : il voulut reparaître dans le monde, y prendre une éclatante revanche. Enfin toutes les petitesses sociales, naguère foulées aux pieds du travailleur, de l'ami du Cénacle, rentrèrent dans son âme. Il comprit alors toute la portée de l'attaque faite pour lui par Lousteau. Lousteau venait de ser- vir ses passions, tandis que le Cénacle, ce mentor collectif, avait l'air de les mater au profit de vertus ennuyeuses et de travaux que Lucien commençait à trouver inutiles. Travailler! n'est-ce pas la mort pour les âmes avides de jouissances? Aussi avec quelle facilité les écrivains ne glissent-ils pas dans le far-niente, la bonne chère et les délices de la vie luxueuse des actrices et des femmes faciles ! Lucien sentit une irrésistible envie de continuer la vie de ces deux folles journées.

Le dîner au Rocher de Cancale fut exquis. Lucien retrouva les convives de Florine, moins le ministre, la danseuse et Camusot, tous trois remplacés par deux acteurs célèbres et par Hector Merlin accom- pagné de sa maîtresse, une délicieuse femme, qui se faisait appeler madame du Val-Noble, la plus belle et la plus élégante des femmes qui composaient alors à Paris le monde exceptionnel *des femmes en- tretenues*. Lucien, qui vivait depuis quarante-huit heures dans un paradis, apprit le succès de son article. En se voyant fêté, envié, le poëte trouva son aplomb : son esprit scintilla, il fut le Lucien de Ru- bempré qui pendant plusieurs mois brilla dans la littérature et dans le monde artiste. Finot, cet homme d'une incontestable adresse à deviner le ta- lent, dont il devait faire une grande consommation et qui le flairait comme un ogre sent la chair fraî- che, cajola Lucien en essayant de l'embaucher dans l'escouade de journalistes qu'il commandait, et Lu- cien mordit à ses flatteries. Coralie observa le ma- nége de ce buveur d'esprit, et voulut mettre Lucien en garde contre lui.

— Ne t'engage pas, mon petit, dit-elle à son poëte, attends, ils veulent t'exploiter, nous causerons de cela ce soir.

— Bah! lui répondit Lucien, je me sens assez fort pour être aussi méchant et aussi fin qu'ils peuvent l'être.

Finot, qui ne s'était sans doute pas brouillé pour les blancs avec Hector Merlin, présenta Merlin à Lucien et Lucien à Merlin. Coralie et madame du Val-Noble fraternisèrent, se comblèrent de caresses et de prévenances. Madame du Val-Noble invita Lucien et Coralie à dîner.

Hector Merlin, le plus dangereux de tous les journalistes présents à ce dîner, était un petit homme sec, à lèvres pincées, couvant une ambition démesurée, d'une jalousie sans bornes, heureux de tous les maux qui se faisaient autour de lui, profitant des divisions qu'il fomentait, ayant beaucoup d'esprit, peu de vouloir, mais remplaçant la volonté par l'instinct qui mène les parvenus vers les endroits où brillent l'or et le pouvoir. Lucien et lui se déplurent mutuellement. Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi. Merlin eut le malheur de parler à Lucien à haute voix comme Lucien pensait tout bas. Au dessert, les liens de la plus touchante amitié semblaient unir ces hommes qui tous se croyaient supérieurs l'un à l'autre. Lucien, le nouveau venu, était l'objet de leurs coquetteries. On causait à cœur ouvert. Hector Merlin seul ne riait pas. Lucien lui demanda la raison de sa raison.

— Mais je vous vois entrant dans le monde littéraire et journaliste avec des illusions. Vous croyez aux amis. Nous sommes tous amis ou ennemis selon les circonstances. Nous nous frappons les premiers avec l'arme qui devrait ne nous servir qu'à frapper les autres. Vous vous apercevrez avant peu que vous n'obtiendrez rien par les beaux sentiments. Si vous êtes bon, faites-vous méchant. Soyez hargneux par calcul. Si personne ne vous a dit cette loi suprême, je vous la confie et je ne vous aurai pas fait une médiocre confidence. Pour être aimé, ne quittez jamais votre maîtresse sans l'avoir fait pleurer un peu; pour faire fortune en littérature, blessez toujours, faites pleurer les amours-propres: tout le monde vous caressera.

Hector Merlin fut heureux en voyant à l'air de Lucien que sa parole entrait chez le néophyte comme la lame d'un poignard dans son cœur. On joua. Lucien perdit tout son argent. Il fut emmené par Coralie, et les délices de l'amour lui firent oublier les terribles émotions du jeu qui, plus tard, devait trouver en lui l'une de ses victimes.

Le lendemain, en sortant de chez elle et revenant au quartier latin, il trouva dans sa bourse l'argent qu'il avait perdu. Cette attention l'attrista d'abord, il voulut revenir chez l'actrice et lui rendre un don qui l'humiliait; mais il était déjà rue de la Harpe, il continua son chemin vers l'hôtel Cluny. Tout en marchant, il s'occupa de ce soin de Coralie, il y vit une preuve de cet amour maternel que ces sortes de femmes mêlent à leurs passions. Chez elles, la passion comporte tous les sentiments. De pensée en pensée, Lucien finit par trouver une raison d'accepter en se disant: — Je l'aime, nous vivrons ensemble comme mari et femme, et je ne la quitterai jamais!

XX

DERNIÈRE VISITE AU CÉNACLE.

A moins d'être Diogène, qui ne comprendra les sensations de Lucien quand il monta l'escalier boueux et puant de son hôtel, quand il fit grincer la serrure de sa porte, quand il revit le carreau sale et la cheminée piteuse de sa chambre horrible de misère et de nudité. Il trouva sur sa table le manuscrit de son roman et ce mot de Daniel d'Arthez:

« Nos amis sont presque contents de votre œuvre,
« cher poëte. Vous pourrez la présenter avec plus
« de confiance, disent-ils, à vos amis et à vos enne-
« mis. Nous avons lu votre charmant article sur le
« Panorama-Dramatique, et vous devez exciter au-
« tant d'envie dans la littérature que de regrets chez
« nous.

« DANIEL. »

— Regrets! que veut-il dire? s'écria Lucien surpris du ton de politesse qui régnait dans ce billet. Était-il donc un étranger pour le Cénacle? Après avoir dévoré les fruits délicieux que lui avait tendus l'Ève des coulisses, il tenait encore plus à l'estime et à l'amitié de ses amis de la rue des Quatre-Vents. Il resta pendant quelques instants plongé dans une méditation par laquelle il embrassait son présent dans cette chambre et son avenir dans celle de Coralie. En proie à des hésitations alternativement honorables et dépravantes, il s'assit et se mit à examiner l'état dans lequel ses amis lui rendaient son œuvre. Quel étonnement fut le sien! De chapitre en chapitre, la plume habile et dévouée de ces grands hommes encore inconnus avait changé ses pauvretés en richesses. Un dialogue plein, serré, concis, nerveux, remplaçait ses conversations qu'il comprit alors n'être que des bavardages à côté de discours où respirait l'esprit du temps. Ses portraits, un peu

mous de dessin, avaient été vigoureusement accusés et colorés. Tous se rattachaient aux phénomènes curieux de la vie humaine par des observations physiologiques dues sans doute à Bianchon, exprimées avec finesse et qui les faisaient vivre. Ses descriptions verbeuses étaient devenues substantielles et vives. Il avait donné une enfant mal faite et mal vêtue, il retrouvait une délicieuse fille, avec une robe blanche, une écharpe rose, création ravissante. La nuit le surprit les yeux en pleurs, atterré de cette grandeur, sentant le prix d'une pareille leçon, admirant ces corrections qui lui en apprenaient plus sur la littérature et sur l'art que ses quatre années de travaux, de lectures, de comparaisons et d'études. Le redressement d'un carton mal conçu, le trait magistral sur le vif en dit toujours plus que les théories et les observations.

— Quels amis! quels cœurs! suis-je heureux! s'écria-t-il en serrant le manuscrit.

Puis, avec l'emportement naturel aux natures poétiques et mobiles, il courut chez Daniel. En montant l'escalier, il se sentit cependant moins digne de ces cœurs que rien ne pouvait faire dévier du sentier de l'honneur. Une voix lui disait que si Daniel avait aimé Coralie, il ne l'aurait pas acceptée avec Camusot. Il connaissait aussi la profonde horreur du Cénacle pour les journalistes, et il se savait déjà quelque peu journaliste. Il trouva ses amis, moins Meyraux qui venait de sortir, en proie à un désespoir peint sur toutes les figures.

— Qu'avez-vous, mes vieux? dit Lucien.

— Nous venons d'apprendre une horrible catastrophe. Le plus grand esprit de notre époque, notre ami le plus aimé, celui qui pendant deux ans a été notre lumière...

— Louis Lambert, dit Lucien.

— Il est dans un état de catalepsie qui ne laisse aucun espoir, dit Bianchon.

— Il mourra, le corps insensible et la tête dans les cieux, ajouta solennellement Michel Chrestien.

— Il mourra comme il a vécu, dit d'Arthez.

— L'amour, jeté comme un feu dans le vaste empire de son cerveau, l'a incendié, dit Léon Giraud.

— Ou, dit Joseph Bridau, l'a exalté à un point où nous le perdons de vue.

— C'est nous qui sommes à plaindre, dit Fulgence Ridal.

— Il se guérira peut-être, s'écria Lucien.

— D'après ce que nous a dit Meyraux, répondit Bianchon, la cure est impossible. Sa tête est le théâtre de phénomènes sur lesquels la médecine n'a nul pouvoir.

— Il existe cependant, dit d'Arthez, des agents...

— Oui, dit Bianchon. Il n'est que cataleptique, nous pouvons le rendre imbécile.

— Ne pouvoir offrir au génie du mal une tête en remplacement de celle-là! Moi je donnerais la mienne, s'écria Michel Chrestien.

— Et que deviendrait la fédération européenne? dit d'Arthez.

— Ah! c'est vrai.

— Je venais ici le cœur plein de remercîments pour vous tous, dit Lucien, vous avez changé mon billon en louis d'or.

— Des remercîments? pour qui nous prends-tu? dit Bianchon.

— Le plaisir a été pour nous, reprit Fulgence.

— Eh bien, vous voilà journaliste, lui dit Léon Giraud, le bruit de votre début est arrivé jusque dans le quartier latin.

— Pas encore! répondit Lucien.

— Ah! tant mieux, dit Michel Chrestien.

— Je vous le disais bien, reprit d'Arthez. Lucien est un de ces cœurs qui connaissent le prix d'une conscience pure. N'est-ce pas quelque chose de poser, le soir, sa tête sur l'oreiller en pouvant se dire : Je n'ai pas jugé les œuvres d'autrui, je n'ai causé d'affliction à personne; mon esprit, comme un poignard, n'a fouillé l'âme d'aucun innocent; ma plaisanterie n'a immolé aucun bonheur, elle n'a même pas troublé la sottise heureuse, elle n'a pas injustement fatigué le génie; j'ai dédaigné les faciles triomphes de l'épigramme; enfin je n'ai jamais menti à mes convictions!

— Mais, dit Lucien, on peut, je crois, être ainsi tout en travaillant à un journal. Si je n'avais décidément que ce moyen d'exister, il faudrait bien y venir.

—Oh! oh! oh! fit Fulgence en montant d'un ton à chaque exclamation, nous capitulons.

—Il sera journaliste, dit gravement Léon Giraud. Ah! Lucien, si tu voulais l'être avec nous qui allons publier un journal où jamais ni la vérité ni la justice ne seront outragées, où nous répandrons les doctrines utiles à l'humanité, peut-être...

—Vous n'aurez pas un abonné, répliqua machiavéliquement Lucien.

—Ils en auront cinq cents qui en vaudront cinq cent mille, répondit Michel Chrestien.

— Il vous faudra bien des capitaux, reprit Lucien.

— Non, dit d'Arthez, mais du dévouement.

— Tu sens comme une boutique de parfumeur, dit Michel Chrestien en flairant par un geste comique la tête de Lucien. On t'a vu dans une voiture supérieurement astiquée, traînée par des chevaux de dandy avec une maîtresse de prince, la belle Coralie.

— Eh bien, dit Lucien, y a-t-il du mal?

— Tu dis cela comme s'il y en avait, lui cria Bianchon.

— J'aurais voulu à Lucien, dit d'Arthez, une Béatrix, une noble femme qui l'aurait soutenu dans la vie...

— Mais, Daniel, dit le poëte, est-ce que l'amour n'est pas partout semblable à lui-même?

— Ah! dit le républicain, ici je suis aristocrate. Je ne pourrais pas aimer une femme qu'un acteur baise sur la joue en face du public, qui est tutoyée dans les coulisses, qui s'abaisse devant un parterre et lui sourit, qui danse des pas en relevant ses jupes, et se met en homme pour montrer ce que je veux être seul à voir. Ou, si je l'aimais, elle quitterait le théâtre, et je la purifierais par mon amour.

— Et si elle ne le pouvait pas?

— Je mourrais de chagrin, de jalousie, de mille maux. On ne peut pas arracher son amour de son cœur comme on s'arrache une dent.

Lucien devint sombre et pensif.

— Quand ils apprendront que je subis Camusot, ils me mépriseront, se disait-il.

— Tiens, lui dit le sauvage républicain avec une affreuse bonhomie, tu pourras être un grand écrivain, mais tu ne seras qu'un petit farceur.

Il prit son chapeau et sortit.

— Il est dur, Michel Chrestien! dit le poëte.

— Comme le davier du dentiste, mais il est salutaire, dit Bianchon. Il voit ton avenir, et peut-être en ce moment pleure-t-il sur toi dans la rue.

D'Arthez fut doux et consolant, il essaya de relever Lucien. Au bout d'une heure, le poëte quitta le Cénacle, maltraité par sa conscience qui lui criait comme la sorcière à Macbeth : — Tu seras journaliste!

Dans la rue, il regarda les croisées éclairées par une faible lumière, et revint chez lui le cœur attristé, l'âme inquiète. Une sorte de pressentiment lui disait qu'il avait vu ses vrais amis pour la dernière fois.

En entrant dans la rue de Cluny par la place de la Sorbonne, il reconnut l'équipage de Coralie. L'actrice s'était échappée pour venir le voir un moment, elle avait franchi l'espace du boulevard du Temple à la Sorbonne pour dire un simple bonsoir à son poëte. Lucien la trouva tout en larmes à l'aspect de cette misère; elle voulait être misérable comme son amant, elle pleurait comme la Madeleine en rangeant les chemises, les gants, les cravates et les mouchoirs dans cette affreuse commode. Son désespoir était si vrai, si grand, elle exprimait tant d'amour, que Lucien, à qui l'on avait reproché d'avoir une actrice, trouva une sainte prête à endosser le cilice de la misère. Elle avait pris le prétexte de lui dire que la société Camusot, Coralie et Lucien rendrait à la société Matifat, Florine et Lousteau leur souper, et de demander à Lucien s'il avait quelque invitation à faire qui lui fût utile. Lucien lui répondit qu'il en causerait avec Lousteau. L'actrice, après quelques moments, se sauva en cachant à Lucien que Camusot l'attendait.

XXI

UNE VARIÉTÉ DE JOURNALISTE.

Le lendemain, dès huit heures, Lucien alla chez Étienne, ne le trouva pas, et courut chez Florine. Le journaliste et l'actrice le reçurent dans la jolie chambre à coucher où ils étaient maritalement établis. Les deux amis y déjeunèrent ensemble et splendidement.

— Mais, mon petit, lui dit Lousteau quand ils furent tous trois attablés et que Lucien lui eut parlé du souper que donnerait Coralie, je te conseille de venir avez moi voir Félicien Vernou, de l'inviter et de te lier avec lui autant qu'on peut se lier avec un pareil drôle. Il te donnera peut-être accès dans le journal politique où il cuisine le feuilleton, et où tu pourras fleurir à ton aise en grands articles dans le haut du journal. Cette feuille, comme la nôtre, appartient au parti libéral, tu seras libéral, c'est le parti populaire; d'ailleurs, si tu voulais passer du côté ministériel, tu y entrerais avec d'autant plus d'avantages que tu te serais fait redouter. Hector Merlin et sa madame du Val-Noble, chez qui vont quelques grands seigneurs, les jeunes dandys et les millionnaires, ne t'ont-ils pas prié, toi et Coralie, à dîner?

— Oui, tu en es avec Florine.

Lucien et Lousteau, après leur souper de vendredi et leur dîner du dimanche, en étaient à se tutoyer.

— Eh bien, nous le rencontrerons au journal. Merlin est un gars qui suivra Finot de près, tu feras bien de le soigner, de le mettre de ton souper avec sa maîtresse; il te sera peut-être utile avant peu, car les gens haineux ont besoin de tout le monde, et il te rendra service pour avoir ta plume au besoin.

— Votre début, lui dit Florine, a fait assez de sensation pour que vous n'éprouviez aucun obstacle; hâtez-vous d'en profiter, autrement vous seriez promptement oublié.

— L'affaire, reprit Lousteau, la grande affaire est consommée! Ce Finot, un homme sans aucun talent, est directeur et rédacteur en chef du journal hebdomadaire de Dauriat, propriétaire d'un sixième qui ne lui coûte rien, et il a six cents francs

d'appointements par mois. Je suis, de ce matin, mon cher, rédacteur en chef de notre petit journal. Tout s'est passé comme je le présumais l'autre soir. Florine a été superbe, elle rendrait des points au prince de Talleyrand.

— Nous tenons les hommes par leur plaisir, dit Florine, les diplomates ne les prennent que par l'amour-propre ; les diplomates leur voient faire des façons et nous leur voyons faire des bêtises, nous sommes les plus fortes.

— En concluant, dit Lousteau, Matifat a commis le seul bon mot qu'il prononcera dans sa vie de droguiste : — L'affaire, a-t-il dit, ne sort pas de mon commerce !

— Je soupçonne Florine de le lui avoir soufflé ! s'écria Lucien.

— Ainsi, mon cher amour, reprit Lousteau, tu as le pied à l'étrier.

— Vous êtes né coiffé, dit Florine. Combien voyons-nous de petits jeunes gens qui droguent dans Paris pendant des années sans arriver à pouvoir insérer un article ! Il en aura été de vous comme d'Émile Blondet. Dans six mois d'ici, je vous vois *faisant votre tête*, ajouta-t-elle en se servant d'une phrase consacrée et lui jetant un sourire moqueur.

— Ne suis-je pas ici depuis trois ans? dit Lousteau, et depuis hier seulement Finot me donne trois cents francs de fixe par mois pour la rédaction en chef, me paye cent sous la colonne, et cent francs la feuille à son journal hebdomadaire.

— Hé bien ! vous ne dites rien? s'écria Florine en regardant Lucien.

— Nous verrons, dit Lucien.

— Mon cher, répondit Lousteau d'un air piqué, j'ai tout arrangé pour toi comme si tu étais mon frère ; mais je ne te réponds pas de Finot. Finot sera sollicité par soixante drôles qui, d'ici à deux jours, vont venir lui faire des propositions au rabais. J'ai promis pour toi, tu lui diras oui ou non. Tu ne te doutes pas de ton bonheur, reprit le journaliste après une pause. Tu feras partie d'une coterie où tous les camarades se soutiennent, attaquent leurs ennemis dans plusieurs journaux, et se servent mutuellement.

— Allons d'abord voir Félicien Vernou, dit Lucien qui avait hâte de se lier avec ces redoutables oiseaux de proie.

Lousteau envoya chercher un cabriolet, et les deux amis allèrent rue Mandar, ou demeurait Vernou, dans une maison à allée. Il y occupait un appartement au deuxième étage. Lucien fut très-étonné de trouver ce critique acerbe, dédaigneux et gourmé, dans une salle à manger de la dernière vulgarité, tendue d'un mauvais petit papier briqueté chargé de mousses par intervalles égaux, ornée de gravures à l'aqua-tinta dans des cadres dorés, attablé avec une femme trop laide pour ne pas être légitime, et deux enfants en bas âge perchés sur ces chaises à pieds très-élevés et à barrière, destinées à maintenir ces petits drôles. Surpris dans une robe de chambre confectionnée avec les restes d'une robe d'indienne à sa femme, Félicien eut un air assez mécontent.

— As-tu déjeuné, Lousteau? dit-il en offrant une chaise à Lucien.

— Nous sortons de chez Florine, dit Étienne, et nous y déjeunâmes.

Lucien ne cessait d'examiner madame Vernou qui ressemblait à une bonne, grasse cuisinière, assez blanche, mais superlativement commune. Madame Vernou portait un foulard par-dessus un bonnet de nuit à brides que ses joues pressées débordaient. Sa robe de chambre, sans ceinture, attachée au col par un bouton, descendait à grands plis et l'enveloppait si mal, qu'il était impossible de ne pas la comparer à une borne. D'une santé désespérante, elle avait les joues presque violettes, et des mains à doigts en forme de boudins. Cette femme expliqua soudain à Lucien l'attitude gênée de Vernou dans le monde. Malade de son mariage, sans force pour abandonner femme et enfants, mais assez poëte pour en toujours souffrir, cet auteur ne devait pardonner à personne un succès ; il devait être mécontent de tout, en se sentant toujours mécontent de lui-même. Lucien comprit l'air aigre qui glaçait cette figure envieuse, l'âcreté des reparties que ce journaliste semait dans sa conversation, l'acerbité de sa phrase, toujours pointue et travaillée comme un stylet.

— Passons dans mon cabinet, dit Félicien en se levant, il s'agit sans doute d'affaires littéraires.

— Oui et non, lui répondit Lousteau. Mon vieux, il s'agit d'un souper.

— Je venais, dit Lucien, vous prier de la part de Coralie...

A ce nom, madame Vernou leva la tête.

— A souper d'aujourd'hui en huit, dit Lucien en continuant; vous trouverez chez elle la société que vous avez eue chez Florine, et augmentée de madame du Val-Noble, de Merlin et de quelques autres. Nous jouerons.

— Mais, mon ami, ce jour-là nous devons aller chez madame Mahoudeau, dit la femme.

— Eh qu'est-ce que cela fait ! dit Vernou.

— Si nous n'y allions pas, elle se choquerait, et tu es bien aise de la trouver pour escompter tes effets de librairie.

— Mon cher, voilà une femme qui ne comprend pas qu'un souper qui commence à minuit n'em-

pêche pas d'aller à une soirée qui finit à onze heures. Je travaille à côté d'elle, ajouta-t-il.

— Vous avez tant d'imagination! répondit Lucien qui se fit un ennemi mortel de Vernou par ce seul mot.

— Eh bien, reprit Lousteau, tu viens, mais ce n'est pas tout. Monsieur de Rubempré va être des nôtres, ainsi pousse-le à ton journal, présente-le comme un gars capable de faire la haute littérature afin qu'il y puisse mettre au moins deux articles par mois.

— Oui, s'il veut être des nôtres, attaquer nos ennemis comme nous attaquerons les siens, et défendre nos amis. Je parlerai de lui ce soir à l'Opéra.

— Eh bien! à demain, mon petit, dit Lousteau en serrant la main de Vernou avec les signes de la plus vive amitié. Quand paraît ton livre?

— Mais, dit le père de famille, cela dépend de Dauriat, j'ai fini.

— Es-tu content?...

— Mais oui et non...

— Nous chaufferons le succès, dit Lousteau en se levant et saluant la femme de son confrère.

Cette brusque sortie fut nécessitée par les criailleries des deux enfants qui se disputeient et se donnaient des coups de cuiller en s'envoyant de la panade par la figure.

— Tu viens de voir, mon enfant, dit Étienne à Lucien, une femme qui, sans le savoir, fera bien des ravages en littérature. Ce pauvre Vernou ne nous pardonne pas sa femme. On devrait l'en débarrasser, dans l'intérêt public bien entendu. Nous éviterions un déluge d'articles atroces, d'épigrammes contre tous les succès et contre toutes les fortunes. Que devenir avec une pareille femme accompagnée de ces deux horribles moutards? Vous avez vu le Rigaudin de la Maison en loterie, la pièce de Picard. Eh bien, comme Rigaudin, Vernou ne se battra pas, mais il fera battre les autres, il est capable de se crever un œil pour en crever deux à son meilleur ami. Vous le verrez mettre son pied sur tous les cadavres, sourire à tous les malheurs; attaquer les princes, les ducs, les marquis, les nobles parce qu'il est roturier; attaquer les renommées célibataires à cause de sa femme, et toujours parler morale, plaider pour les joies domestiques et pour les devoirs de citoyen; enfin ce critique moral ne sera doux pour personne, pas même pour les enfants. Il vit dans la rue Mandar entre une femme qui pourrait faire le mamamouchi du Bourgeois Gentilhomme et deux petits Vernou laids comme des teignes, il veut se moquer du faubourg Saint-Germain où il ne mettra jamais les pieds. Il fera parler les duchesses comme parle sa femme. Voilà l'homme qui va hurler après les jésuites, insulter la cour, lui prêter l'intention de rétablir les droits féodaux, le droit d'aînesse, et qui prêchera quelque croisade en faveur de l'égalité, lui qui ne se croit l'égal de personne. S'il était garçon, s'il allait dans le monde, s'il avait les allures des poëtes royalistes, pensionnés, ornés de croix de la Légion d'honneur, ce serait un optimiste. Le journalisme a mille points de départ semblables. C'est une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines. As-tu maintenant envie de te marier? Vernou n'a plus de cœur, le fiel a tout envahi. Aussi, est-ce le journaliste par excellence, un tigre à deux mains qui déchire tout comme si ses plumes avaient la rage.

— Il est gunophobe, dit Lucien. A-t-il du talent?

— Il a de l'esprit, c'est un *articlier*. Vernou porte des articles, fera toujours des articles, et rien que des articles. Le travail le plus obstiné ne pourra jamais greffer un livre sur sa prose, il est incapable de concevoir une œuvre, d'en disposer les masses, d'en réunir harmonieusement les personnages dans un plan qui commence, se noue et marche vers un fait capital. Félicien a des idées, il ne connaît pas les faits. Ses héros seront des utopies philosophiques ou libérales. Son style est d'ailleurs d'une originalité cherchée. Sa phrase est ballonnée, elle tomberait si la critique lui donnait un coup d'épingle. Aussi craint-il énormément les journaux, comme tous ceux qui ont besoin des gourdes et des bourdes de l'éloge pour se soutenir au-dessus de l'eau.

— Quel article tu fais! s'écria Lucien.

— Ceux là, mon enfant, il faut se les dire et jamais les écrire.

— Tu deviens rédacteur en chef, dit Lucien.

— Où veux-tu que je te mette? lui demanda Lousteau.

— Chez Coralie.

— Ah! nous sommes amoureux, dit Lousteau. Quelle faute! Fais-en ce que je fais de Florine, une ménagère, mais la liberté sur la montagne!

— Tu ferais damner les saints! lui dit Lucien en riant.

— On ne damne pas les démons, répondit Lousteau.

Le ton léger, brillant de son nouvel ami, la manière dont il traitait la vie et ses paradoxes, mêlés aux maximes vraies du machiavélisme parisien, agissaient sur Lucien à son insu. Le poëte reconnaissait le danger de ces pensées en théorie, et les trouvait utiles à l'application. En arrivant sur le boulevard du Temple, les deux amis convinrent de se retrouver, entre quatre et cinq heures, au bureau du journal, où sans doute Hector Merlin viendrait.

XXII

INFLUENCE DES BOTTES SUR LA VIE PRIVÉE.

Lucien était, en effet, saisi par les voluptés de l'amour vrai des courtisanes qui attachent leurs grappins aux endroits les plus tendres de l'âme en se pliant avec une incroyable souplesse à tous les désirs, et favorisant les molles habitudes d'où elles tirent leur force. Il avait déjà soif des plaisirs parisiens, il aimait la vie facile, abondante et magnifique que lui faisait l'actrice chez elle.

Il trouva Coralie et Camusot ivres de joie. Le Gymnase proposait pour Pâques prochain un engagement dont les conditions venaient d'être formulées, et qui surpassaient les espérances de Coralie.

— Nous vous devons ce triomphe, dit Camusot.

— Oh ! certes, sans lui la pièce tombait, s'écria Coralie, il n'y avait pas d'article, et j'étais encore au boulevard pour six ans.

Elle lui sauta au cou devant Camusot. L'effusion de l'actrice avait je ne sais quoi de moelleux dans sa rapidité, de suave dans son entraînement : elle aimait ! Comme tous les hommes dans leurs grandes douleurs, Camusot abaissa ses yeux à terre, et reconnut, le long de la couture des bottes de Lucien, le fil de couleur employé par les bottiers célèbres et qui se dessinait en jaune foncé sur le noir luisant de la tige. La couleur originale de ce fil l'avait préoccupé pendant son monologue sur la présence inexplicable d'une paire de bottes devant la cheminée de Coralie. Il avait lu en lettres noires imprimées sur le cuir blanc et doux de la doublure, l'adresse d'un bottier fameux à cette époque : Gay, rue de la Michodière.

— Monsieur, dit-il à Lucien, vous avez de bien belles bottes.

— Il a tout beau, répondit Coralie.

— Je voudrais bien prendre votre bottier.

— Oh ! dit Coralie, comme c'est rue des Bourdonnais de demander les adresses des fournisseurs. Allez-vous porter des bottes de jeune homme ? vous seriez joli garçon. Gardez donc vos bottes à revers qui conviennent à un homme établi, qui a femme, enfants et maîtresse.

— Enfin, si monsieur voulait tirer une de ses bottes, il me rendrait un service signalé, dit l'obstiné Camusot.

— Je ne pourrais la remettre sans crochets, dit Lucien en rougissant.

— Berénice en ira chercher, ils ne seront pas de trop ici, dit le marchand d'un air horriblement goguenard.

— Papa Camusot, dit Coralie en lui jetant un regard empreint d'un atroce mépris, ayez le courage de votre lâcheté ! Allons, dites toute votre pensée. Vous trouvez que les bottes de monsieur ressemblent aux miennes ? Je vous défends de les ôter, dit-elle à Lucien. Oui, monsieur Camusot, oui, ces bottes sont absolument les mêmes que celles qui se croisaient les bras devant mon foyer, l'autre jour. Oui, monsieur était caché dans mon cabinet de toilette et les attendait, il avait passé la nuit ici. Voilà ce que vous pensez, hein ? Pensez-le, je le veux. C'est la vérité pure. Je vous trompe. Après ? Cela me plait, à moi !

Elle s'assit sans colère et de l'air le plus dégagé du monde, en regardant Camusot et Lucien qui n'osaient se regarder.

— Je ne croirai que ce que vous voudrez que je croie, dit Camusot. Ne plaisantez pas, j'ai tort.

— Ou je suis une infâme dévergondée qui dans un moment s'est amourachée de monsieur, ou je suis une pauvre misérable créature qui ai senti pour la première fois le véritable amour après lequel courent toutes les femmes. Dans les deux cas, il faut me quitter ou me prendre comme je suis. Choisissez ! dit-elle en faisant un geste de souveraine par lequel elle écrasa le négociant.

— Serait-ce vrai ? dit Camusot qui vit à la contenance de Lucien que Coralie ne riait pas.

Le pauvre homme mendiait une tromperie.

— Je l'aime, dit Lucien.

En entendant ce mot dit d'une voix émue, Coralie sauta au cou de son poëte, le pressa dans ses bras et tourna la tête vers le marchand de soieries, en lui montrant l'admirable groupe d'amour qu'elle faisait avec Lucien.

— Pauvre Musot, reprends tout ce que tu m'as donné. Je ne veux rien de toi, j'aime comme une folle cet enfant-là, non pour son esprit, mais pour sa beauté. Je préfère la misère avec lui, à des millions avec toi.

Camusot tomba sur un fauteuil, se mit la tête dans les mains, et demeura silencieux.

— Voulez-vous que nous nous en allions ? lui dit-elle avec une incroyable férocité.

Lucien eut froid dans le dos en se voyant chargé d'une femme, d'une actrice et d'un ménage.

— Reste ici, garde tout, Coralie, dit le marchand d'une voix faible et douloureuse qui partait de l'âme. Je ne veux rien reprendre. Il y a pourtant là quarante-sept mille francs de mobilier, mais je ne saurais me faire à l'idée de ma Coralie dans la misère. Et tu iras cependant ! Quelque grands que soient les talents de monsieur, ils ne peuvent pas te donner une existence. Voilà ce qui nous attend tous, nous autres vieillards ! Laisse-moi, Coralie,

le droit de venir te voir quelquefois : je puis t'être utile, et, je l'avoue, il me serait impossible de vivre sans toi.

La douceur de ce pauvre homme, dépossédé de tout son bonheur au moment où il était le plus heureux, toucha vivement Lucien, mais non Coralie.

— Viens, mon pauvre Musot, viens tant que tu voudras, dit-elle. Je t'aimerai mieux en ne te trompant point.

Camusot parut heureux de n'être pas chassé de son paradis terrestre, où sans doute il devait souffrir, mais où il espéra rentrer plus tard dans tous ses droits, en se fiant sur les hasards de la vie parisienne et sur les séductions dont Lucien allait être entouré. Le vieux marchand matois pensa que tôt ou tard ce beau jeune homme se permettrait des infidélités, et pour l'espionner, pour le perdre dans l'esprit de Coralie, il voulait rester leur ami. Cette lâcheté de la passion vraie effraya Lucien. Camusot leur offrit à dîner au Palais-Royal, chez Véry, ce qui fut accepté.

— Quel bonheur! cria Coralie quand Camusot fut parti, plus de mansarde, plus de quartier latin! tu demeureras ici, nous ne nous quitterons pas, tu prendras pour conserver les apparences un petit appartement auprès d'ici, rue Charlot, et vogue la galère!

Elle se mit à danser son pas espagnol avec une folie, un entrain qui peignait une indomptable passion.

— Je puis gagner cinq cents francs par mois en travaillant beaucoup, dit Lucien.

— J'en ai le double au théâtre, sans compter les feux. Camusot m'habillera toujours, il m'aime! Avec quinze cents francs par mois, nous vivrons comme des Crésus.

— Et les chevaux, et le cocher, et le domestique! dit Bérénice.

— Je ferai des dettes, s'écria Coralie.

Elle se remit à danser une gigue avec Lucien.

— Il faut dès lors accepter les propositions de Finot, s'écria Lucien.

— Allons, dit Coralie, je m'habille et te mène au journal, je t'attendrai en voiture, sur le boulevard.

Lucien s'assit sur un sofa, regarda l'actrice faisant sa toilette, et se livra aux plus graves réflexions. Il eût mieux aimé laisser Coralie libre que d'être jeté dans les obligations d'un pareil mariage; mais il la vit si belle, si bien faite, si attrayante, qu'il fut saisi par les pittoresques aspects de cette vie de bohème, et jeta le gant à la face de la Fortune.

Bérénice eut ordre de veiller au déménagement et à l'installation de Lucien. Puis, la triomphante, la belle, l'heureuse Coralie entraîna son amant aimé, son poëte, et traversa tout Paris pour aller rue Saint-Fiacre.

XXIII

LES ARCANES DU JOURNAL.

Lucien grimpa lestement l'escalier, et se produisit en maître dans les bureaux du journal. Coloquinte ayant toujours son papier timbré sur la tête et le vieux Giroudeau lui dirent encore assez hypocritement que personne n'était venu.

— Mais les rédacteurs doivent se voir quelque part pour convenir du journal, dit-il.

— Probablement, dit le capitaine de l'empire. Mais la rédaction ne me regarde pas.

Il se remit à vérifier ses bandes en faisant son éternel broum! broum! En ce moment, par un hasard, doit-on dire heureux ou malheureux? Finot vint pour annoncer à Giroudeau sa fausse abdication, et lui recommander de veiller à ses intérêts.

— Pas de diplomatie avec monsieur, il est du journal, dit Finot à son oncle en prenant la main de Lucien et la lui serrant.

— Ah! monsieur est du journal? s'écria Giroudeau surpris du geste de son neveu. Eh bien, monsieur, vous n'avez pas eu de peine à y entrer.

— Je veux y faire votre lit pour que vous ne soyez pas *jobardé* par Étienne, dit Finot en regardant Lucien d'un air fin. Monsieur aura trois francs par colonne pour toute sa rédaction, y compris les comptes rendus de théâtre.

— Tu n'as fait ces conditions à personne, dit Giroudeau en regardant Lucien avec étonnement.

— Il aura les quatre théâtres du boulevard, tu auras soin que ses loges ne lui soient pas prises, que ses billets de spectacle lui soient remis. Je vous engage à vous les faire adresser chez vous, dit-il en se tournant vers Lucien. Monsieur s'engage à faire, en outre de sa critique, dix articles Variétés d'environ deux colones pour cinquante francs par mois pendant un an. Cela vous va-t-il?

— Oui, dit Lucien qui avait la main forcée par les circonstances.

— Mon oncle, dit Finot au caissier, tu rédigeras le traité que nous signerons en descendant.

— Qui est monsieur? demanda Giroudeau en se levant et ôtant son bonnet de soie noire.

— Monsieur Lucien de Rubempré, dit Finot, l'auteur de l'article sur l'Alcade.

— Jeune homme, s'écria le vieux militaire en lui

frappant sur le front, vous avez là des mines d'or. Je ne suis pas littéraire, mais votre article, je l'ai lu, il m'a fait plaisir. Parlez-moi de cela! Voilà de la gaieté. Aussi ai-je dit : — Ça nous amènera des abonnés! Et il en est venu. Nous avons vendu cinquante numéros.

— Le traité avec Étienne Lousteau est prêt?

— Oui, dit Giroudeau.

— Mets à celui que je signe avec monsieur une date antérieure, afin que Lousteau soit lié envers notre ami Lucien.

Finot prit le bras de Lucien avec un semblant de camaraderie qui séduisit le poëte, et l'entraîna dans l'escalier en lui disant : — Vous avez ainsi une position faite. Je vous présenterai moi-même à *mes* rédacteurs. Puis, ce soir, Lousteau vous fera reconnaître aux théâtres. Vous pouvez gagner cent cinquante francs par mois à notre petit journal que va diriger Lousteau. Tâchez de bien vivre avec lui. Déjà le drôle m'en voudra de lui avoir lié les mains en votre endroit, mais vous avez du talent, et je ne veux pas que vous soyez en butte à ses caprices. Entre nous, vous pouvez m'apporter jusqu'à deux feuilles par mois pour mon journal hebdomadaire, je vous les payerai deux cents francs. Ne parlez de cet arrangement à personne : je serais en proie à la vengeance de tous ces amours-propres blessés de la fortune d'un nouveau venu. Faites quatre articles de vos deux feuilles, signez-en deux de votre nom et deux d'un pseudonyme, afin de ne pas avoir l'air de manger le pain des autres. Vous devez votre position à Blondet et à Vignon, qui vous trouvent de l'avenir. Ainsi, ne vous galvaudez pas. Surtout, défiez-vous de vos amis. Quant à nous deux, entendons-nous bien toujours. Servez-moi, je vous servirai. Vous avez pour quarante francs de loges et de billets à vendre, et pour soixante francs de livres *à laver* au journal. Le tout vous fera quatre cent cinquante francs par mois. Avec de l'esprit, vous saurez trouver deux cents francs en sus chez les libraires qui vous payeront des articles et des prospectus. Mais vous êtes à moi, n'est-ce pas? Je puis compter sur vous.

Lucien serra la main de Finot avec un transport de joie inouï.

— N'ayons pas l'air de nous être entendus, lui dit Finot à l'oreille en poussant la porte d'une mansarde au cinquième étage de la maison, et située au fond d'un long corridor.

Lucien aperçut alors Lousteau, Félicien Vernou, Hector Merlin et deux autres rédacteurs qu'il ne connaissait pas, tous réunis à une table couverte d'un tapis vert, devant un bon feu, sur des chaises ou des fauteuils, fumant ou riant. La table était chargée de papiers, il s'y trouvait un véritable encrier plein d'encre, des plumes assez mauvaises, mais dont les rédacteurs se servaient. Il fut démontré au nouveau journaliste que là s'élaborait le grand œuvre.

— Messieurs, dit Finot, l'objet de la réunion est l'installation en mon lieu et place de notre cher Lousteau comme rédacteur en chef du journal que je suis obligé de quitter. Mais, quoique mes opinions subissent une transformation nécessaire pour que je puisse passer rédacteur en chef du journal hebdomadaire dont vous savez les destinées, mes convictions sont les mêmes et nous restons amis. Je suis tout à vous, comme vous serez à moi. Les circonstances sont variables, les principes sont fixes. Les principes sont le pivot sur lequel marchent les aiguilles du baromètre politique.

Tous les rédacteurs partirent d'un éclat de rire.

— Qui t'a donné ces phrases-là? demanda Lousteau.

— Blondet, répondit Finot.

— Vent, pluies, tempête, beau fixe, dit Merlin, nous parcourrons tout ensemble.

— Enfin, reprit Finot, ne nous embarbouillons pas dans les métaphores : tous ceux qui auront quelques articles à m'apporter retrouveront Finot. Monsieur, dit-il en présentant Lucien, est des vôtres. J'ai traité avec lui, Lousteau.

Chacun complimenta Finot sur son élévation et sur ses nouvelles destinées.

— Te voilà à cheval sur nous et sur les autres, lui dit l'un des rédacteurs inconnus à Lucien, tu deviens Janus...

— Pourvu qu'il ne soit pas Jeannot, dit Vernou.

— Tu nous laisses attaquer nos bêtes noires?

— Tout ce que vous voudrez! dit Finot.

— Ah! mais, dit Lousteau, le journal ne peut pas reculer. Monsieur Châtelet s'est fâché, nous n'allons pas le lâcher pendant une semaine.

— Que s'est-il passé? dit Lucien.

— Il est venu demander raison, dit Vernou. L'ex-beau de l'empire a trouvé le père Giroudeau, qui, du plus beau sang froid du monde, s'est déclaré l'auteur de l'article, et lui a demandé son heure et ses armes. L'affaire en est restée là. Nous sommes occupés à lui présenter des excuses dans le numéro de demain. Chaque phrase est un coup de poignard.

— Mordez-le ferme, il viendra me trouver, dit Finot. J'aurai l'air de lui rendre service en vous apaisant; il tient au ministère, et nous accrocherons là quelque chose, une place de professeur suppléant ou quelque bureau de tabac. Nous sommes heureux qu'il se soit piqué au jeu. Qui de vous veut faire dans mon nouveau journal un article de fond sur Nathan?

— Donnez-le à Lucien, dit Lousteau. Hector et Vernou feront les leurs dans leurs journaux respectifs...

— Adieu, messieurs, nous nous reverrons seul à seul chez Barbin, dit Finot en riant.

Il sortit. Lucien reçut quelques compliments sur son admission dans le corps redoutable des journalistes. Lousteau le présenta comme un homme sur lequel tous pouvaient compter.

— Il vous invite en masse, messieurs, à souper chez Coralie.

— Coralie va au Gymnase, dit Lucien à Étienne.

— Eh bien, messieurs, il est entendu que nous pousserons Coralie, hein? Dans tous vos journaux, mettez quelques lignes sur son engagement et parlez de son talent. Vous donnerez du tact, de l'habileté à l'administration du Gymnase. Pouvons-nous lui donner de l'esprit?

— Nous lui donnerons de l'esprit, répondit Merlin, car Jules a une pièce avec Scribe.

— Oh! alors, le directeur sera le plus prévoyant et le plus perspicace des spéculateurs, dit Vernou.

— Ah! çà, ne faites pas vos articles sur le livre de Nathan que nous ne nous soyons concertés; vous saurez pourquoi, dit Lousteau. Nous devons être utiles à notre nouveau camarade. Lucien a deux livres à placer, un recueil de sonnets et un roman. Par la vertu de l'encre! il doit être un grand poëte à trois mois d'échéance. Nous nous servirons de ses Marguerites pour abaisser les Odes, les Ballades, les Méditations, toute la poésie romantique.

— Ça serait drôle, si les sonnets ne valaient rien, dit Vernou. Que pensez-vous de vos sonnets, Lucien?

— La, comment les trouvez-vous? dit un des rédacteurs inconnus.

— Messieurs, il sont bien, dit Lousteau, parole d'honneur.

— Eh bien, j'en suis content, dit Vernou, je les jetterai dans les jambes de ces poëtes de sacristie qui me fatiguent.

— Si Dauriat, ce soir, ne prend pas les Marguerites, nous lui flanquerons article sur article contre Nathan.

— Et Nathan, que dira-t-il? s'écria Lucien.

Les cinq rédacteurs éclatèrent de rire.

— Il sera enchanté, dit Vernou. Vous verrez comment nous arrangerons les choses.

— Ainsi, monsieur est des nôtres? dit un des deux rédacteurs que Lucien ne connaissait pas.

— Oui, oui, Jules, pas de farces. Tu vois, Lucien, dit Étienne au néophyte, comment nous agissons avec toi, tu ne reculeras pas dans l'occasion. Nous aimons tous Nathan, et nous allons l'attaquer. Maintenant, partageons-nous l'empire d'Alexandre. Jules, veux-tu les Français et l'Odéon?

— Si ces messieurs y consentent, dit Jules.

Tous inclinèrent la tête, mais Lucien vit briller des regards d'envie.

— Je garde l'Opéra, les Italiens et l'Opéra-Comique, dit Vernou.

— Eh bien, Hector prendra les théâtres de vaudeville, dit Lousteau.

— Et moi, je n'ai donc pas de théâtres? s'écria l'autre rédacteur que ne connaissait pas Lucien.

— Eh bien, Hector te laissera les Variétés, et Lucien la Porte-Saint-Martin, dit Étienne. Abandonne-lui la Porte-Saint-Martin, il est fou de Jenny Vertpré, dit-il à Lucien, tu prendras le Cirque-Olympique en échange. Moi, j'aurai Bobino, les Funambules et Madame Saqui. Qu'avons-nous pour le journal de demain?

— Rien.

— Rien.

— Rien!

— Messieurs, soyez brillants pour mon premier numéro. Le baron Châtelet et sa sèche ne dureront pas huit jours? L'auteur du Solitaire est bien usé!

— Sosthène-Démosthène n'est plus drôle, dit Vernou, tout le monde nous l'a pris.

— Oh! il nous faut de nouveaux morts, dit Jules.

— Messieurs, si nous prêtions des ridicules aux hommes vertueux de la droite?

— Commençons une série de portraits des orateurs ministériels, dit Hector Merlin.

— Fais cela, mon petit, dit Lousteau, tu les connais, ils sont de ton parti, tu pourras satisfaire quelques haines intestines. Empoigne Beugnot, Syricys de Mayrinhac et autres. Les articles peuvent être prêts à l'avance, nous ne serons pas embarrassés pour le journal.

— Si nous inventions quelque refus de sépulture avec des circonstances plus ou moins aggravantes? dit Jules.

— N'allons pas sur les brisées des grands journaux constitutionnels qui ont leurs *cartons aux curés* pleins de *canards,* répondit Vernou.

— De canards? dit Lucien.

— Nous appelons un canard, lui répondit Hector, un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les faits-Paris quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin, qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer, que, dans l'Histoire Philosophique des Indes, Raynal a donné deux de ses canards pour des faits authentiques.

— Je ne savais pas cela, dit Vernou. Quels sont les deux canards ?

— L'histoire relative à l'Anglais qui vend sa libératrice, une négresse, après l'avoir rendue mère afin d'en avoir plus d'argent. Puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause. Quand Franklin vint à Paris, il avoua ses canards chez Necker, à la grande confusion des historiens français. Et voilà comment le nouveau monde a deux fois corrompu l'ancien.

— Le journal, dit Lousteau, tient pour vrai tout ce qui est probable. Nous partons de là.

— La justice criminelle ne procède pas autrement, dit Vernou.

— Eh bien, à ce soir, neuf heures, ici, dit Merlin.

Chacun se leva, se serra les mains, et la séance fut levée au milieu des témoignages de la plus touchante fraternité.

— Qu'as-tu donc fait à Finot, dit Étienne à Lucien en descendant, pour qu'il ait passé un marché avec toi ? Tu es le seul avec lequel il se soit lié.

— Moi, rien, dit Lucien, il me l'a proposé.

— Enfin, tu aurais avec lui des arrangements, j'en serais enchanté, nous n'en serions que plus forts tous deux.

Au rez-de-chaussée, Étienne et Lucien trouvèrent Finot qui prit à part Lousteau dans le cabinet ostensible de la rédaction.

— Signez votre traité pour que le nouveau directeur croie la chose faite d'hier, dit Giroudeau qui présentait à Lucien deux papiers timbrés à signer.

En lisant le traité, Lucien entendit une discussion assez vive entre Étienne et Finot, elle roulait sur les produits en nature du journal qui devaient être perçus par Giroudeau et dont Étienne voulait sa part. Il y eut sans doute une transaction, car les deux amis sortirent entièrement d'accord.

— A huit heures aux Galeries de bois, chez Dauriat, dit Étienne à Lucien.

Un jeune homme se présenta pour être rédacteur de l'air timide et inquiet qu'avait Lucien naguère, et Lucien vit, avec un plaisir secret, le vieux Giroudeau pratiquant sur le néophyte les mêmes plaisanteries dont il avait failli être victime. L'intérêt personnel lui fit parfaitement comprendre la nécessité de ce manége qui mettait des barrières presque infranchissables entre les débutants et la mansarde où pénétraient les élus.

— Il n'y a pas déjà tant d'argent pour les rédacteurs, dit-il à Giroudeau.

— Si vous étiez plus de monde, vous auriez moins, répondit le capitaine. Eh donc !

Il fit tourner sa canne plombée, sortit en *broumbroumant*, et parut stupéfait de voir Lucien montant dans le bel équipage qui stationnait sur les boulevards.

— Vous êtes maintenant les militaires, lui dit le soldat, et nous sommes les péquins !

XXIV

REDAURIAT.

— Ma parole d'honneur, ils me paraissent être les meilleurs enfants du monde, dit Lucien à Coralie. Me voilà journaliste avec la certitude de pouvoir gagner six cents francs par mois en travaillant cependant comme un cheval ; mais je placerai mes deux ouvrages et j'en ferai d'autres, car mes amis vont m'organiser un succès ! Ainsi, je dis comme toi, Coralie : Vogue la galère !

— Tu réussiras, mon petit ; mais ne sois pas aussi bon que tu es beau, tu te perdrais. Sois méchant avec les hommes, c'est bon genre.

Coralie et Lucien allèrent se promener au bois de Boulogne et rencontrèrent encore la marquise d'Espard, madame de Bargeton et le baron Châtelet. Madame de Bargeton regarda Lucien d'un air séduisant qui pouvait passer pour un salut.

Camusot avait commandé le meilleur dîner du monde. Coralie, en se sachant débarrassée de lui, fut si charmante pour lui, que le pauvre marchand de soieries ne se souvint pas, durant les quatorze mois de leur liaison, de l'avoir vue aussi gracieuse et aussi attrayante. Il lui fut impossible de s'en séparer. Il lui proposa secrètement une inscription de six mille livres de rente sur le grand-livre que ne connaissait pas sa femme, si elle voulait rester sa maîtresse, en consentant à fermer les yeux sur ses amours avec Lucien.

— Trahir un pareil ange, mais regarde-le donc, pauvre magot, et regarde-toi ! dit-elle en lui montrant le poëte que Camusot avait légèrement étourdi en le faisant boire.

Camusot se fia sur les dissipations de la vie parisienne, et résolut d'attendre que la misère lui rendît la femme que la misère lui avait déjà livrée.

— Je ne serai donc que ton ami, dit-il en la baisant au front.

Lucien laissa Coralie et Camusot, pour aller aux Galeries de bois. Quel changement cinq jours avaient produit dans son esprit ! Il se mêla sans peur à la foule qui ondoyait dans les Galeries. Il eut l'air impertinent, parce qu'il avait une maîtresse, il entra chez Dauriat d'un air dégagé parce qu'il était journaliste. Il y avait grande société chez le libraire. Lucien y donna la main à Blondet, à Nathan, à Finot,

à toute la littérature avec laquelle il avait fraternisé depuis une semaine. Il se crut un personnage, et se flatta de surpasser ses camarades. La petite pointe de vin qui l'animait le servit à merveille. Il fut spirituel, et montra qu'il savait hurler avec les loups; mais il n'eut pas de succès, il ne recueillit pas les approbations tacites, muettes ou parlées sur lesquelles il comptait. Il aperçut un premier mouvement de jalousie parmi ce monde, moins inquiet que curieux peut-être de savoir quelle place s'y attribuerait une supériorité nouvelle, et ce qu'elle avalerait dans le partage général des produits de la presse. Finot, qui trouvait en Lucien une mine à exploiter, Lousteau qui croyait avoir des droits sur lui furent les seuls que le poëte vit souriants. Lousteau, qui avait déjà pris les allures d'un rédacteur en chef, frappa vivement aux carreaux du cabinet de Dauriat.

— Dans un moment, mon ami, lui répondit le libraire en levant la tête au-dessus des rideaux verts et en le reconnaissant.

Le moment dura une heure, après laquelle Lucien et son ami entrèrent dans le sanctuaire.

— Eh bien, avez-vous pensé à l'affaire de notre ami? dit le rédacteur en chef.

— Certes, dit Dauriat en se penchant sultanesquement dans son fauteuil. J'ai parcouru son recueil, je l'ai fait lire à un homme de goût, à un bon juge : je n'ai pas la prétention de m'y connaître; car, mon ami, j'achète la gloire toute faite comme cet Anglais achetait l'amour. Vous êtes aussi grand poëte que vous êtes joli garçon, mon petit, dit Dauriat. Foi d'honnête homme, je ne dis pas de libraire, remarquez! vos sonnets sont magnifiques. On y sent le travail, ce qui est rare quand on a de l'inspiration et de la verve. Enfin, vous savez rimer, une des qualités de la nouvelle école. Vos Marguerites sont un beau livre, mais ce n'est pas une affaire, et je ne peux m'occuper que de vastes entreprises. Par conscience, je ne veux pas prendre vos sonnets, il me serait impossible de les pousser, il n'y a pas assez à gagner pour faire les dépenses d'un succès. D'ailleurs vous ne continuerez pas la poésie, votre livre est un livre isolé. C'est l'éternel recueil des premiers vers que font au sortir du collége tous les gens de lettres, auquel ils tiennent tout d'abord, et dont ils se moquent plus tard. Lousteau, votre ami, doit avoir un poëme caché dans ses vieilles chaussettes. N'as-tu pas un poëme, Lousteau? dit Dauriat en jetant sur Étienne un fin regard de compère.

— Eh! comment pourrais-je écrire en prose? dit Lousteau.

— Eh bien! vous le voyez, il ne m'en a jamais parlé, mais notre ami connaît la librairie et les affaires, reprit Dauriat. Pour moi la question, dit-il en câlinant Lucien, n'est pas de savoir si vous êtes un grand poëte, vous avez beaucoup, mais beaucoup de mérite; si je commençais la librairie, je commettrais la faute de vous éditer, mais d'abord aujourd'hui, mes commanditaires et mes bailleurs de fonds me couperaient les vivres, il suffit que j'y aie perdu vingt mille francs l'année dernière pour qu'ils ne veuillent entendre à aucune poésie, et ils sont mes maîtres; la question n'est pas là : j'admets que vous soyez un grand poëte, serez-vous fécond? Pondrez-vous régulièrement des sonnets? Deviendrez-vous dix volumes? Serez-vous une affaire? Eh bien, non, vous serez un délicieux prosateur, vous avez trop d'esprit pour le gâter par des chevilles, vous avez à gagner trente mille francs par an dans les journaux et vous ne les troquerez pas contre trois mille francs que vous donneront très-difficilement les hémistiches, les strophes et autres ficharades!

— Vous savez, Dauriat, que monsieur est du journal, dit Lousteau.

— Oui, répondit Dauriat, j'ai lu son article, et dans son intérêt bien entendu, je lui refuse les Marguerites! Oui, monsieur, je vous aurai donné plus d'argent dans six mois d'ici pour les articles que j'irai vous demander, que pour votre poésie invendable?

— Et la gloire? s'écria Lucien.

Dauriat et Lousteau se mirent à rire.

— Dame! dit Lousteau, c'est jeune, ça conserve des illusions.

— La gloire, répondit Dauriat, c'est dix ans de persistance et de publication, une alternative de cent mille francs de perte ou de gain pour le libraire. Si vous trouvez des fous qui impriment vos poésies, dans un an d'ici vous aurez de l'estime pour moi en apprenant le résultat de l'opération.

— Vous avez là le manuscrit, dit Lucien froidement.

— Le voici, mon ami, répondit Dauriat dont les façons avec Lucien s'étaient déjà singulièrement édulcorées.

Lucien le prit sans regarder l'état dans lequel était la ficelle, tant Dauriat avait l'air d'avoir lu les Marguerites. Il sortit avec Lousteau sans paraître ni consterné, ni mécontent. Dauriat les accompagna dans la boutique en parlant de son journal et de celui de Lousteau. Lucien jouait avec son rouleau de papier, assez négligemment.

— Tu crois que Dauriat a lu ou fait lire tes sonnets? lui dit Étienne à l'oreille.

— Oui, dit Lucien.

— Regarde les scellés!

Lucien aperçut l'encre et la ficelle dans un état de conjonction parfaite.

— Quel sonnet avez-vous le plus particulièrement

remarqué? dit-il au libraire en pâlissant de colère et de rage.

— Ils sont tous remarquables, mon ami, répondit Dauriat, mais celui sur la marguerite est délicieux, il se termine par une pensée fine et très-délicate. Là, j'ai deviné votre succès en prose. Aussi vous ai-je recommandé sur-le-champ à Finot; faites-nous des articles, nous les payerons bien. Voyez-vous, penser à la gloire, c'est fort beau, mais n'oubliez pas le solide, et prenez tout ce qui se présentera. Quand vous serez riche, vous ferez des vers.

Le poëte sortit brusquement dans les Galeries pour ne pas éclater, il était furieux.

XXV

LES PREMIÈRES ARMES.

— Eh bien, enfant, dit Lousteau qui le suivit, sois donc calme, accepte les hommes pour ce qu'ils sont : des moyens. Veux-tu prendre ta revanche?

— A tout prix, dit le poëte.

— Voici un exemplaire du livre de Nathan que Dauriat vient de me donner, la seconde édition paraît demain, relis cet ouvrage et fais un article qui le démolisse. Félicien Vernou ne peut souffrir Nathan dont le succès nuit, à ce qu'il croit, au futur succès de son ouvrage. Une des manies de ces petits esprits est d'imaginer que, sous le soleil, il n'y a pas de place pour deux succès. Aussi fera-t-il mettre ton article dans le grand journal auquel il travaille.

— Mais que peut-on dire contre ce livre? il est beau, s'écria Lucien.

— Ah çà! mon cher, apprends ton métier, dit en riant Lousteau. Le livre, fût-il un chef-d'œuvre, doit devenir sous ta plume une stupide niaiserie, une œuvre dangereuse et malsaine.

— Mais comment?

— Tu changeras les beautés en défauts.

— Je suis incapable d'opérer une pareille métamorphose.

— Mon cher, voici la manière de procéder en semblable occurrence. Attention, mon petit! Tu commenceras par trouver l'œuvre belle et tu peux t'amuser à dire ce que tu penses. Le public se dira : ce critique est sans jalousie, il sera sans doute impartial. Dès lors le public tiendra ta critique pour consciencieuse. Après avoir conquis l'estime de ton lecteur, tu regretteras d'avoir à blâmer le système dans lequel de semblables livres vont faire entrer la littérature française. La France, diras-tu, ne gouverne-t-elle pas l'intelligence du monde entier? Jusqu'aujourd'hui, de siècle en siècle, les écrivains français maintenaient l'Europe dans la voie de l'analyse, de l'examen philosophique par la puissance du style et par la forme originale qu'ils donnaient aux idées. Ici, tu places un éloge de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, de Buffon. Tu expliqueras combien en France la langue est impitoyable, tu prouveras qu'elle est un vernis glissé sur la pensée. Tu lâcheras deux axiomes comme : un grand écrivain en France est toujours un grand homme, il est tenu par la langue à toujours penser, et il n'en est pas ainsi dans les autres pays. Et tu le démontreras en comparant Rabener, un moraliste satirique allemand, à la Bruyère, etc. Il n'y a rien qui pose un critique comme de parler d'un auteur étranger inconnu. Kant est le piédestal de Cousin. Une fois sur ce terrain, tu lances un mot qui résume et explique aux niais le système de nos hommes de génie en appelant leur littérature, une *littérature idéée.* Armé de ce mot, tu jetteras tous les morts illustres à la tête des auteurs vivants. Tu expliqueras alors que de nos jours il se produit une nouvelle littérature où l'on abuse du dialogue, la plus facile des formes littéraires et des descriptions qui dispensent de penser. Tu opposeras les romans de Voltaire, de Diderot, de Sterne, de Swift, si substantiels, si incisifs, au roman moderne où tout se traduit par des images, et que Walter Scott pousse à ses dernières conséquences. Dans un pareil genre, il n'y a place que pour l'inventeur. Le roman à la Walter Scott est un genre et non un système. Tu foudroieras ce genre funeste où l'on délaye les idées, où elles sont passées au laminoir, genre accessible à tous les esprits, genre où chacun peut passer pour auteur à bon marché. Tu l'appelleras enfin la *littérature imagée.* Tu feras tomber cette argumentation sur le livre de Nathan en démontrant qu'il est un imitateur et n'a que l'apparence du talent : le grand style serré du dix-huitième siècle y manque, l'auteur y substitue les événements aux sentiments. Le mouvement n'est pas la vie, le tableau n'est pas l'idée. Malgré le mérite de cette œuvre, elle te paraît alors fatale et dangereuse, elle ouvre les portes à la foule, tu feras apercevoir dans le lointain une foule de petits auteurs qui s'empresseront d'imiter cette forme. Ici tu pourras te livrer dès lors à de tonnantes lamentations sur la décadence du goût, et tu glisseras l'éloge de MM. Étienne, Jouy, Tissot, Gosse, Duval, Jay, Benjamin Constant, Aignan, Baour-Lormian, Villemain, les coryphées du parti libéral napoléonien, sous la protection desquels se trouve le journal de Vernou. Tu montreras cette

glorieuse phalange résistant à l'invasion des romantiques, tenant pour l'idée et le style contre l'image et le bavardage, continuant l'école voltairienne et s'opposant à l'école anglaise et allemande, de même que les dix-sept orateurs de la gauche combattent pour la nation contre les ultras de la droite. Protégé par ces noms révérés de l'immense majorité des Français qui sera toujours pour l'opposition de la gauche, tu peux écraser Nathan dont l'ouvrage, quoique renfermant des beautés supérieures, ouvre en France la porte à une littérature où l'on se dispense de l'idée. Dès lors, il ne s'agit plus de Nathan ni de son livre, comprends-tu, mais de la gloire de la France. Le devoir des plumes honnêtes et courageuses est de s'opposer vivement à ces importations étrangères. Là, tu flattes l'abonné. Selon toi, la France est une fine commère, il n'est pas facile de la surprendre. Si le libraire a, par des raisons dans lesquelles tu ne veux pas entrer, escamoté un succès, le vrai public a bientôt fait justice des erreurs causées par les cinq cents niais qui composent son avant-garde. Tu diras qu'après avoir eu le bonheur de vendre une édition, le libraire est bien audacieux d'en faire une seconde, tu regretteras qu'un aussi habile éditeur connaisse si peu les instincts du pays. Voilà tes masses, saupoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relève-les par un petit filet de vinaigre, et tu feras sauter Dauriat dans la poêle aux articles. Mais n'oublie pas de terminer en ayant l'air de plaindre dans Nathan l'erreur d'un homme à qui, s'il quitte cette voie, la littérature contemporaine devra de belles œuvres.

Lucien fut stupéfait en entendant parler Lousteau. A la parole du journaliste, il lui tombait des écailles des yeux. Il découvrait des vérités littéraires qu'il n'avait même pas soupçonnées.

— Mais ce que tu me dis, s'écria-t-il, est plein de raison et de justesse.

— Sans cela, pourrais-tu battre en brèche le livre de Nathan? dit Lousteau. Voilà, mon petit, une première forme d'article. On l'emploie pour démolir, c'est le pic du critique. Mais il y en a bien d'autres! Ton éducation se fera. Quand tu seras obligé de parler absolument d'un homme que tu n'aimeras pas, quelquefois les propriétaires, les rédacteurs en chef d'un journal ont la main forcée, tu déploieras les négations de ce que nous appelons l'article de fonds. On met en tête le titre du livre dont on veut que vous vous occupiez. On commence par des considérations générales dans lesquelles on peut parler des Grecs et des Romains, puis on dit à la fin : ces considérations nous ramènent au livre de monsieur un tel, qui sera la matière d'un second article. Et le second article ne paraît jamais. On étouffe ainsi le livre entre deux promesses. Ici, tu ne fais pas l'article contre Nathan, mais contre Dauriat, il faut le coup de pic. Ces formules de critique littéraire s'emploient également dans la critique politique.

La cruelle leçon d'Étienne ouvrait des cases dans l'imagination de Lucien, il comprenait admirablement ce métier.

— Allons au journal, dit Lousteau, nous y trouverons nos amis, et nous conviendrons d'une charge à fond de train contre Nathan. Ça les fera rire, tu verras.

Arrivés rue Saint-Fiacre, ils montèrent ensemble à la mansarde où se faisait le journal, et Lucien fut aussi surpris que ravi de voir l'espèce de joie avec laquelle ses camarades convinrent de démolir le livre de Nathan. Hector Merlin prit un carré de papier, et il écrivit ces lignes qu'il alla porter à son journal.

On annonce une seconde édition du livre de monsieur Nathan; nous comptions garder le silence sur cet ouvrage, mais cette apparence de succès nous oblige à lui consacrer un article, moins sur l'œuvre que sur la tendance de la jeune littérature.

En tête des plaisanteries pour le numéro du lendemain, Lousteau mit cette phrase :

*** *Le libraire Dauriat publie une seconde édition du livre de monsieur Nathan! Il ne connaît donc pas le proverbe du palais,* NON BIS IN IDEM? *Honneur au courage malheureux!*

Les paroles d'Étienne avaient été comme un flambeau pour Lucien. Le désir de se venger de Dauriat lui tint lieu de conscience et d'inspiration. Trois jours après, pendant lesquels il ne sortit pas de la chambre de Coralie où il travaillait au coin du feu, servi par Bérénice et caressé dans ses moments de lassitude par Coralie, attentive et silencieuse, il mit au net un article critique, d'environ trois colonnes, où il s'était élevé à une hauteur surprenante. Il courut au journal, il était neuf heures du soir, il y trouva les rédacteurs et leur lut son travail. Il fut écouté sérieusement. Félicien ne dit pas un mot, il prit le manuscrit et dégringola les escaliers.

— Que lui prend-il? s'écria Lucien.

— Il le porte à l'imprimerie! dit Hector Merlin, l'article est un chef-d'œuvre où il n'y a ni un mot à retrancher, ni une ligne à ajouter.

— Il ne faut que te montrer le chemin! dit Lousteau.

— Je voudrais voir la mine que fera Nathan, de-

main en lisant cela, dit un autre rédacteur sur la figure duquel éclatait une douce satisfaction.

— Il faut être votre ami, dit Hector Merlin.

— C'est donc bien? demanda vivement Lucien.

— Blondet et Vignon s'en trouveront mal, dit Lousteau.

— Voici, reprit Lucien, un petit article que j'ai broché pour vous, et qui peut, en cas de succès, fournir une série de compositions semblables.

— Lisez-nous cela, dit Lousteau.

Lucien leur lut alors un de ces délicieux articles qui firent la fortune de ce petit journal, et où en deux colonnes il peignait un des menus détails de la vie parisienne, une figure, un type, un événement normal, quelques singularités. Cet échantillon intitulé : *Les passants de Paris,* était écrit dans cette manière neuve et originale où la pensée résultait du choc des mots, où le cliquetis des adverbes et des adjectifs réveillait l'attention. Cet article était aussi différent de l'article grave et profond sur Nathan, que les Lettres Persanes diffèrent de l'Esprit des Lois.

— Tu es né journaliste, lui dit Lousteau. Cela passera demain, fais-en tant que tu voudras.

— Ah çà, dit Merlin, Dauriat est furieux des deux obus que nous avons lancés dans son magasin. Je viens de chez lui, il fulminait des imprécations, il s'emportait contre Finot, qui lui disait t'avoir vendu son journal. Moi, je l'ai pris à part, et lui ai coulé ces mots dans l'oreille : Les Marguerites vous coûteront cher! Il vous arrive un homme de talent, et vous l'envoyez promener quand nous l'accueillons à bras ouverts.

— Dauriat sera foudroyé par l'article que nous venons d'entendre, dit Lousteau à Lucien. Tu vois, mon enfant, ce qu'est le journal? Mais ta vengeance marche! Le baron Châtelet est venu demander ce matin ton adresse; il y avait eu ce matin un article sanglant contre lui. L'ex-beau de l'empire a une tête faible, il est au désespoir. Tu n'as pas lu le journal! l'article est drôle. Vois? *Convoi du Héron pleuré par la Sèche.* Madame de Bargeton est décidément appelée *l'os de Sèche* dans le monde, et Châtelet n'est plus nommé que le *baron Héron.*

Lucien prit le journal et ne put s'empêcher de rire en lisant ce petit chef-d'œuvre de plaisanterie dû à Vernou.

— Ils vont capituler, dit Hector Merlin.

Lucien participa joyeusement à quelques-uns des bons mots et des traits avec lesquels on terminait le journal, en causant et fumant, en racontant les aventures de la journée, les ridicules des camarades, quelques détails sur leur caractère. Cette conversation éminemment moqueuse, spirituelle, méchante, mit Lucien au courant des mœurs et des personnes de la littérature.

— Pendant que l'on compose le journal, dit Lousteau, je vais aller faire un tour avec toi, te présenter à tous les contrôles et à toutes les coulisses des théâtres où tu as tes entrées, puis nous irons retrouver Florine et Coralie au Panorama.

Tous deux donc, bras dessus, bras dessous, allèrent de théâtre en théâtre où Lucien fut intronisé comme rédacteur, complimenté par les directeurs, lorgné par les actrices, qui tous avaient su l'importance qu'un seul article de lui venait de donner à Coralie et à Florine, engagée, l'une au Gymnase à douze mille francs par an, et l'autre à huit mille francs au Panorama. Ce furent autant de petites ovations qui grandirent Lucien à ses propres yeux, et lui donnèrent la mesure de sa puissance.

A onze heures, les deux amis arrivèrent au Panorama-Dramatique; Lucien, familiarisé avec les coulisses, s'y produisit d'un air dégagé qui fit merveille. Nathan y était, Nathan tendit la main à Lucien qui la prit et la serra.

— Ah çà! mes maîtres, dit-il en regardant Lucien et Lousteau, vous voulez donc m'enterrer?

— Attends donc à demain, mon cher, tu verras comment Lucien t'a empoigné! Parole d'honneur, tu seras content. Quand la critique est aussi sérieuse, un livre y gagne.

Lucien était rouge de honte.

— Est-ce dur? demanda Nathan.

— C'est grave, dit Lousteau.

— Il n'y aura donc pas de mal? reprit Nathan. Hector Merlin disait au foyer du Vaudeville que j'étais échiné.

— Laissez-le dire, et attendez! s'écria Lucien qui se sauva dans la loge de Coralie en suivant l'actrice au moment où elle quittait la scène dans son attrayant costume.

XXVI

LE LIBRAIRE CHEZ L'AUTEUR.

Le lendemain, au moment où Lucien déjeunait avec Coralie, il entendit un cabriolet dont le bruit net dans sa rue assez solitaire annonçait une élégante voiture, et dont le cheval avait cette allure déliée et cette manière d'arrêter qui trahit la race pure. De sa fenêtre, Lucien aperçut en effet le magnifique cheval anglais de Dauriat et Dauriat qui tendait les guides à son groom avant de descendre.

— C'est le libraire, cria Lucien à sa maîtresse.

— Faites attendre, dit aussitôt Coralie à Bérénice.

Lucien sourit de l'aplomb de cette jeune fille qui s'identifiait si admirablement à ses intérêts, il revint l'embrasser avec une effusion vraie, elle avait eu de l'esprit.

La promptitude de l'impertinent libraire, l'abaissement subit de ce prince des charlatans tenait à des circonstances presque entièrement oubliées, tant le commerce de la librairie a été violemment transformé depuis environ douze ans. De 1814 à 1825, époque à laquelle les cabinets littéraires, d'abord établis pour la lecture des journaux, entreprirent de donner à lire les livres nouveaux moyennant une rétribution, et où l'aggravation des lois fiscales sur la presse périodique fit créer l'annonce, la librairie n'avait pas d'autres moyens de publication ni de vente que les articles sur les livres insérés dans les feuilletons ou dans le corps des journaux. Jusqu'en 1822, les journaux français paraissaient sur des feuilles d'une si médiocre étendue, que les grands journaux dépassaient à peine les dimensions des petits journaux d'aujourd'hui. Pour résister à la tyrannie des articles, Dauriat et Ladvocat les premiers inventèrent la publication par affiches, dont ils inondaient Paris, en y déployant des caractères de fantaisie, des coloriages bizarres, des dessins et des vignettes, plus tard des lithographies qui firent de l'affiche un poëme pour les yeux et souvent une déception pour la bourse des amateurs. Les affiches devinrent si originales, qu'un de ces maniaques appelés *collectionneurs* possède un recueil complet des affiches parisiennes. Ce moyen d'annonce restreint, à Paris, aux vitres des boutiques et aux étalages des boulevards, maintenant étendu à la France entière, fut abandonné pour l'annonce, et subsistera néanmoins toujours. L'affiche frappe encore les yeux, quand l'annonce et souvent l'œuvre sont oubliées. L'annonce, accessible à tous moyennant finance, et qui a converti la quatrième page des journaux en un champ aussi fertile pour le fisc que pour les spéculateurs, naquit seulement de 1826 à 1827 sous les rigueurs du timbre, de la poste et des cautionnements. Ces insuffisantes inventions du ministère Villèle, qui aurait pu dès ce temps tuer les journaux en les vulgarisant, créèrent au contraire des espèces de priviléges et de royautés en rendant la fondation d'un journal presque impossible. Ainsi, en 1821, les journaux avaient droit de vie et de mort sur les œuvres littéraires, sur les conceptions de la pensée et sur les entreprises de la librairie. Une annonce de quelques lignes insérée parmi les faits-Paris se payait chèrement. Les intrigues étaient si multipliées au sein des bureaux de rédaction, et le soir sur le champ de bataille des imprimeries, à l'heure où la *mise en page* décidait de l'admission ou du rejet de tel ou tel article, que les fortes maisons de librairie avaient à leur solde un homme de lettres pour rédiger ces petits articles où il fallait faire entrer beaucoup d'idées en peu de mots. Ces journalistes obscurs, payés seulement après l'insertion, restaient souvent pendant la nuit aux imprimeries pour voir mettre sous presse, soit les grands articles obtenus, Dieu sait comme! soit ces annonces préparatoires qui depuis prirent le nom de réclames. Aujourd'hui, les mœurs de la littérature et de la librairie ont si fort changé, que beaucoup de gens traiteraient de fables les immenses efforts, les séductions, les lâchetés, les intrigues dont les articles et les rédacteurs étaient l'objet de la part des libraires, des auteurs et de tous les martyrs de la gloire, de la vente, ou des forçats condamnés au succès à perpétuité. Dîners, argent, cajoleries, présents, n'étaient rien encore. Une anecdote expliquera mieux que toutes les assertions l'étroite alliance de la critique et de la librairie.

Un homme de haut style et visant à devenir homme d'État, dans ces temps-là jeune et galant, le plus célèbre des rédacteurs d'un grand journal, était l'objet des caresses de toute une fameuse maison de librairie. Un jour, un dimanche, à la campagne, chez le chef de cette maison, il y avait gala pour plusieurs des principaux rédacteurs des journaux de Paris. La maîtresse de la maison, alors jeune et jolie, sortit avant le dîner pour se promener dans son parc avec l'illustre écrivain. Le premier commis, Allemand froid, grave et méthodique, ne pensant qu'aux affaires, se promenait avec un feuilletonniste, et causait d'une entreprise en lui demandant son avis. La causerie les mène hors du parc, ils atteignent les bois. Au fond d'un fourré, l'Allemand voit quelque chose qui ressemblait à sa patronne. Il prend son lorgnon, fait signe au jeune rédacteur de se taire, de s'en aller, et retourne en effet lui-même avec précaution sur ses pas.

— Qu'avez-vous vu? lui demanda son interlocuteur.

— Bon, répondit-il, notre grand article passe demain, nous aurons au moins trois colonnes.

Un autre fait expliquera la puissance des articles. Un livre de monsieur de Chateaubriand sur le dernier des Stuarts était dans une librairie à l'état de rossignol. Un seul article d'un jeune écrivain inséré dans le Journal des Débats fit vendre ce livre en une semaine. Des articles tuaient ou vivifiaient une spéculation. Par un temps où pour lire un livre il fallait l'acheter et non le louer, certains articles

faisaient partir à dix mille exemplaires les œuvres des écrivains libéraux. Les attaques préparatoires des amis de Lucien, et son article, pouvaient donc arrêter la vente du livre de Nathan. Nathan ne souffrait que dans son amour-propre, il n'avait rien à perdre, il était payé; mais Dauriat pouvait perdre trente mille francs. En effet le commerce de la librairie dite de *nouveautés* se résume par cette chance : une rame de papier blanc vaut quinze francs, imprimée elle vaut, selon le succès, ou cent sous ou cent écus. Un article pour ou contre, dans ce temps-là, pouvait décider cette question. Dauriat, qui avait cinq cents rames à vendre accourait donc pour capituler avec Lucien : de sultan, il devenait esclave. Après avoir attendu pendant quelques instants en murmurant, en faisant le plus de bruit possible et parlementant avec Bérénice, il obtint la grâce de parler à Lucien. Ce fier libraire avait l'air riant des courtisans quand ils entrent à la cour, mais mêlé de suffisance et de bonhomie.

— Ne vous dérangez pas, chers amours! dit-il. Sont-ils gentils, ces deux tourtereaux, vous me faites l'effet de deux colombes! Qui dirait, mademoiselle, que cet homme, qui a l'air d'une jeune fille, est un assassin, un tigre à griffes d'acier qui vous déchire une réputation comme il doit déchirer vos redingotes quand vous tardez à les ôter! Et il se mit à rire sans achever sa plaisanterie. Mon petit, dit-il en continuant et s'asseyant auprès de Lucien... Mademoiselle, je suis Dauriat, dit il en s'interrompant et en lâchant le coup de pistolet de son nom en ne se trouvant pas assez bien reçu par Coralie.

— Monsieur, avez-vous déjeuné, voulez-vous nous tenir compagnie? dit l'actrice.

— Mais oui, nous causerons mieux, répondit Dauriat; d'ailleurs, en acceptant votre déjeuner, j'aurai le droit de vous avoir à dîner avec mon ami Lucien, car nous devons maintenant être amis comme le gant et la main.

— Bérénice, des huîtres, des citrons, du beurre frais, et du vin de Champagne, dit Coralie.

— Vous êtes homme de trop d'esprit pour ne pas savoir ce qui m'amène, dit Dauriat en regardant Lucien.

— Vous venez acheter mon recueil de sonnets?

— Précisément, répondit Dauriat. Avant tout, déposons les armes de part et d'autre.

Il tira de sa poche un élégant portefeuille, prit trois billets de mille francs, les mit sur une assiette, et les offrit à Lucien d'un air courtisanesque en lui disant : — Monsieur est-il content?

— Oui, dit le poëte qui se sentit inondé par une béatitude inconnue à l'aspect de cette somme inespérée.

Lucien se contint, mais il avait envie de chanter, de sauter. Il croyait à la Lampe Merveilleuse, aux enchanteurs, il croyait enfin à son génie.

— Ainsi, les Marguerites sont à moi? dit le libraire. Mais vous n'attaquerez jamais aucune de mes publications.

— Les Marguerites sont à vous, mais je ne puis engager ma plume, elle est à mes amis, comme la leur est à moi.

— Mais, enfin, vous devenez un de mes auteurs. Tous mes auteurs sont mes amis. Ainsi vous ne nuirez pas à mes affaires sans que je sois prévenu des attaques afin que je puisse les prévenir?

— D'accord.

— A votre gloire! dit Dauriat en haussant son verre.

— Je vois bien que vous avez lu les Marguerites, dit Lucien.

Dauriat ne se déconcerta pas.

— Mon petit, acheter les Marguerites sans les connaître, est la plus belle flatterie que puisse se permettre un libraire. Dans six mois, vous serez un grand poëte, vous aurez des articles, on vous craint, je n'aurai rien à faire pour vendre votre livre. Je suis aujourd'hui le même négociant d'il y a quatre jours. Ce n'est pas moi qui ai changé, mais vous : la semaine dernière, vos sonnets étaient pour moi comme des feuilles de choux, aujourd'hui votre position en a fait des Messéniennes.

— Eh bien, dit Lucien que le plaisir sultanesque d'avoir une belle maîtresse et que la certitude de son succès rendait railleur et adorablement impertinent, si vous n'avez pas lu mes sonnets, vous avez lu mon article!

— Oui, mon ami, sans cela serais-je venu si promptement? Il est malheureusement très-beau ce terrible article. Ah! vous avez un immense talent, mon petit. Croyez-moi, profitez de la vogue, dit-il avec une bonhomie qui cachait la profonde impertinence du mot. Mais avez-vous reçu le journal, l'avez-vous lu?

— Pas encore, dit Lucien, et cependant voilà la première fois que je publie un grand morceau de prose; mais Hector l'aura fait adresser chez moi, rue Charlot.

— Tiens, lis, dit Dauriat en imitant Talma dans Manlius.

Lucien prit la feuille, mais Coralie la lui arracha.

— A moi les prémices de votre plume, vous savez bien, dit-elle en riant.

Dauriat fut étrangement flatteur et courtisan, il craignait Lucien, il l'invita donc avec Coralie à un grand dîner qu'il donnait aux journalistes vers la fin de la semaine. Il emporta le manuscrit des

Marguerites en disant à *son* poëte de passer quand il lui plairait aux Galeries de bois pour signer le traité qu'il ferait préparer. Toujours fidèle aux façons royales par lesquelles il essayait d'en imposer aux gens superficiels, et de passer plutôt pour un Mécène que pour un libraire, il laissa les trois mille francs sans en prendre de reçu, refusa la quittance offerte par Lucien en faisant un geste de nonchalance, et partit en baisant la main de Coralie.

— Eh bien, mon amour, aurais-tu vu beaucoup de ces chiffons-là, si tu étais resté dans ton trou de la rue de Cluny à marauder dans tes bouquins de la bibliothèque Sainte-Geneviève? dit Coralie à Lucien qui lui avait raconté toute son existence. Tiens, tes petits amis de la rue des Quatre-Vents me font l'effet d'être de fameux *jobards!*

Ses frères du Cénacle étaient des jobards. Lucien entendit cet arrêt en riant. Il avait lu son article imprimé, il venait de goûter cette ineffable joie des auteurs, ce premier plaisir d'amour-propre qui ne caresse l'esprit qu'une seule fois. En lisant et relisant son article, il en sentait mieux la portée et l'étendue. L'impression est aux manuscrits ce que le théâtre est aux femmes, elle met en lumière les beautés et les défauts; elle tue aussi bien qu'elle fait vivre; une faute saute alors aux yeux aussi vivement que les belles pensées. Lucien enivré ne songeait plus à Nathan, Nathan était son marchepied, il nageait dans la joie, il se voyait riche. Pour un enfant qui, trois mois auparavant, descendait modestement les rampes de Beaulieu à Angoulême, revenait à l'Houmeau, dans le grenier de Postel, ou toute sa famille vivait avec douze cents francs par an, la somme apportée par Dauriat était le Potose. Un souvenir, bien vif encore, mais que les continuelles jouissances de la vie parisienne devaient éteindre, le ramena sur la place du Mûrier. Il se rappela sa belle, sa noble sœur Ève, son David et sa pauvre mère. Aussitôt il envoya Bérénice changer un billet, et pendant ce temps il écrivit une petite lettre; puis il dépêcha Bérénice aux Messageries, en craignant de ne pouvoir, s'il tardait, donner les cinq cents francs qu'il adressait à sa famille. Pour lui, pour Coralie, cette restitution paraissait être une bonne action, elle embrassa Lucien, elle le trouva le modèle des fils et des frères, elle le combla de caresses, car ces sortes de traits enchantent ces bonnes filles qui ont toutes le cœur sur la main.

— Nous avons maintenant, lui dit-elle, un dîner tous les jours, pendant une semaine, nous allons faire un petit carnaval, tu as bien assez travaillé.

Coralie, en femme qui voulait jouir de la beauté d'un homme que toutes les femmes allaient lui envier, l'emmena chez le plus fameux tailleur de ce temps-là, chez Staub. L'actrice ne trouvait pas Lucien assez bien habillé. De là, les deux amants allèrent au bois de Boulogne, et revinrent dîner chez madame du Val-Noble, où Lucien trouva Rastignac, Bixiou, des Lupeaulx, Finot, Blondet, Vignon, le baron de Nucingen, Beaudenord, du Tillet, Conti le grand musicien, tout le monde des artistes, des spéculateurs, des gens qui veulent opposer de grandes émotions à de grands travaux, et qui tous accueillirent Lucien à merveille. Lucien, sûr de lui, déploya son esprit comme s'il n'en faisait pas commerce. Il fut regardé comme un *homme fort*, c'était alors le mot d'éloge entre ses demi-camarades.

— Oh! il faudra voir ce qu'il a dans le ventre, dit Théodore Gaillard, l'un des poëtes protégés par la cour, et qui fondait en ce moment un petit journal royaliste appelé LE RÉVEIL.

Après le dîner, les deux journalistes accompagnèrent leurs maîtresses à l'Opéra où Merlin avait une loge, et où toute la compagnie se rendit. Ainsi Lucien reparut triomphant là où, deux mois auparavant, il était lourdement tombé. Il se produisit au foyer donnant le bras à Merlin et à Blondet, regardant en face les dandys qui naguère l'avaient mystifié. Il tenait Châtelet sous ses pieds! De Marsay, Vandenesse, les lions de cette époque, échangèrent alors quelques airs insolents avec lui. Certes, il avait été question du beau, de l'élégant Lucien dans la loge de madame d'Espard où Rastignac fit une longue visite, car la marquise et madame de Bargeton lorgnèrent Coralie. Excitait-il un regret dans le cœur de madame de Bargeton? Cette pensée le préoccupait. En la voyant là, son désir de vengeance agitait son cœur comme au jour où il avait essuyé le mépris de cette femme et de sa cousine aux Champs-Élysées.

XXVII

ÉTUDE SUR L'ART DE CHANTER LA PALINODIE.

— Êtes-vous venu de votre province avec un amulette? dit Blondet à Lucien en entrant le surlendemain vers onze heures chez Lucien qui n'était pas encore levé, et en baisant Coralie sur le cou. Sa beauté, dit-il en le montrant, fait des ravages depuis la cave jusqu'au grenier, en haut, en bas. Hier, aux Italiens, madame la comtesse de Montcornet a voulu que je vous présente chez elle. Je viens vous mettre en réquisition. Vous ne refuserez

pas une femme charmante, jeune, et chez qui vous trouverez l'élite du beau monde.

— Si Lucien est gentil, dit Coralie, il n'ira pas chez votre comtesse. Qu'a-t-il besoin de traîner sa cravate dans le monde ? il s'y ennuierait.

— Voulez-vous le tenir en chartre privée? dit Blondet. Êtes-vous jalouse des femmes comme il faut?

— Oui, s'écria Coralie, elles sont pires que nous !

— Comment le sais-tu, ma petite chatte? dit Blondet.

— Par leurs maris, répondit-elle. Vous oubliez que j'ai eu pendant six mois de Marsay.

— Croyez-vous, mon enfant, dit Blondet, que je tienne beaucoup à introduire un homme aussi beau que le vôtre? Si vous ne le voulez pas, prenons que je n'ai rien dit. Mais il s'agit moins, je le crois, de femme, que d'obtenir paix et miséricorde de Lucien à propos d'un pauvre diable, le plastron de son journal. Le baron Châtelet a la sottise de prendre vos articles au sérieux. La marquise d'Espard, madame de Bargeton et le salon de la comtesse de Montcornet s'intéressent à lui, j'ai promis de réconcilier Laure et Pétrarque.

— Ah ! s'écria Lucien dont toutes les veines reçurent un sang plus frais, qui sentit l'enivrante jouissance de la vengeance satisfaite, j'ai donc le pied sur leur ventre! Vous me faites adorer ma plume, adorer mes amis, le journal et la fatale puissance de la pensée. Je n'ai pas encore fait d'articles sur la Sèche et le Héron. J'irai, mon petit, dit-il en prenant Blondet par la taille, oui, j'irai, mais quand ils auront senti le poids de cette chose si légère! Il prit la plume avec laquelle il avait écrit l'article sur Nathan, et la lui montra. Demain, je leur lance deux petites colonnes à la tête. Après, nous verrons. Ne t'inquiète de rien, Coralie, il ne s'agit pas d'amour, mais de vengeance, et je la veux complète.

— Voilà un homme! dit Blondet. Si tu savais, Lucien, combien il est rare de trouver une explosion semblable dans le monde blasé de Paris, tu pourrais t'apprécier. Tu seras un fier drôle, dit-il en se servant d'une expression un peu plus énergique, tu es dans la voie qui mène au pouvoir.

— Il arrivera, dit Coralie.

— Mais il a déjà fait bien du chemin en deux semaines.

— Et quand il ne sera séparé de quelque sceptre que par la hauteur d'un cadavre, il pourra se faire un marchepied de Coralie.

— Vous vous aimez comme au temps de l'âge d'or, dit Blondet. Je te fais mon compliment sur ton grand article, il est plein de choses neuves. Te voilà passé maître.

Lousteau vint avec Hector Merlin et Vernou voir Lucien, qui fut prodigieusement flatté d'être l'objet de leurs attentions. Félicien apportait cent francs à Lucien pour le prix de son article. Le journal avait senti la nécessité de rétribuer un travail aussi bien fait, afin de s'attacher l'auteur. Coralie, en voyant ce chapitre de journalistes, avait envoyé commander un déjeuner au Cadran-Bleu, le restaurant le plus voisin, et les invita tous à passer dans sa belle salle à manger, quand Bérénice vint lui dire que tout était prêt. Au milieu du repas, quand le vin de Champagne eut monté toutes les têtes, la raison de la visite que faisaient à Lucien ses camarades se dévoila.

— Tu ne veux pas, lui dit Lousteau, te faire un ennemi de Nathan. Nathan est journaliste, il a des amis, il te jouerait un mauvais tour à ta première publication. N'as-tu pas l'Archer de Charles IX à vendre? Nous l'avons vu ce matin, il est au désespoir; mais tu vas lui faire un article où tu lui seringueras des éloges par la figure.

— Comment, après mon article d'hier, vous voulez... demanda Lucien.

Émile Blondet, Hector Merlin, Étienne Lousteau, Félicien Vernou, tous interrompirent Lucien par un éclat de rire.

—Tu l'as invité à souper ici pour après-demain? lui dit Blondet.

— Ton article, lui dit Lousteau, n'est pas signé. Félicien, qui n'est pas si neuf que toi, n'a pas manqué d'y mettre au bas un C, sous lequel tu pourras signer dans son journal qui est Gauche pure, nous sommes tous de l'opposition, il a eu la délicatesse de ne pas engager tes futures opinions. Dans la boutique d'Hector, dont le journal est Centre droit, tu pourras signer par un L. On est anonyme pour l'attaque, et l'on signe l'éloge.

— Les signatures ne m'inquiètent pas, dit Lucien, mais je ne vois rien à dire en faveur du livre.

—Tu pensais donc ce que tu as écrit? dit Hector en regardant Lucien.

— Oui.

— Ah, mon petit, dit Blondet, je te croyais plus fort ! Non, ma parole d'honneur, en regardant ton front, je te douais d'une omnipotence semblable à celle des grands esprits, tous assez puissamment constitués pour pouvoir considérer toute chose dans sa double forme. Mon petit, en littérature, chaque idée a son envers et son endroit, et personne ne peut prendre sur lui d'affirmer quel est l'envers. Tout est bilatéral dans le domaine de la pensée, les idées sont binaires. Janus est le mythe de la critique et le symbole du génie. Il n'y a que Dieu de triangulaire ! Ce qui met Molière et Corneille

hors ligne, n'est-ce pas la faculté de faire dire *oui* à Alceste, et *non* à Philinte, à Octave et à Cinna. Rousseau, dans la Nouvelle-Héloïse, a écrit une lettre pour, et une lettre contre le duel, oserais-tu prendre sur toi de déterminer sa véritable opinion? Qui de nous pourrait prononcer entre Clarisse et Lovelace? entre Hector et Achille? Quel est le héros d'Homère? quelle fut l'intention de Richardson? La critique doit contempler les œuvres sous tous leurs aspects. Enfin nous sommes de grands rapporteurs.

— Vous tenez donc à ce que vous écrivez? lui dit Vernou d'un air railleur. Mais nous sommes des marchands de phrases, et nous vivons de notre commerce. Quand vous voudrez faire une grande et belle œuvre, un livre, vous pourrez y jeter vos pensées, votre âme, vous y attacher, le défendre; mais des articles lus aujourd'hui, oubliés demain, ça ne vaut à mes yeux que ce qu'on les paye. Si vous mettez de l'importance à de pareilles choses, vous ferez donc le signe de la croix, et vous invoquerez l'Esprit-Saint pour écrire un prospectus.

Tous parurent étonnés de trouver à Lucien des scrupules et achevèrent de mettre en lambeaux sa robe prétexte pour lui passer la robe virile des journalistes.

— Sais-tu par quel mot s'est consolé Nathan après avoir lu ton article? dit Lousteau.

— Comment le saurai-je?

— Les petits articles passent, les grands ouvrages restent. Il viendra souper dans deux jours ici, cet homme doit se prosterner à tes pieds, baiser ton ergot, et te dire que tu es un grand homme.

— Ce serait drôle, dit Lucien.

— Drôle, reprit Blondet, c'est nécessaire.

— Mes amis, je veux bien, dit Lucien un peu gris, mais comment faire?

— Eh bien, dit Lousteau, écris pour le journal de Merlin trois belles colonnes où tu te réfuteras toi-même. Nous venons de dire à Nathan, après avoir joui de sa fureur, qu'il nous devrait bientôt des remercîments pour la polémique serrée à l'aide de laquelle nous allions faire enlever son livre en huit jours. Dans ce moment-ci, tu es un espion, une canaille, un drôle. Après-demain, tu seras un grand homme, une tête forte, un homme de Plutarque, et Nathan t'embrassera comme son meilleur ami. Dauriat est venu, tu as trois billets de mille francs, le tour est fait. Maintenant, il te faut l'estime et l'amitié de Nathan. Il ne doit y avoir d'attrapé que le libraire. Nous ne devons immoler et poursuivre que nos ennemis. S'il s'agissait d'un homme qui se serait fait un nom sans nous, d'un talent incommode et qu'il fallût démolir, nous ne ferions pas de réplique semblable; mais Nathan est un de nos amis, Blondet l'avait fait attaquer dans le Mercure pour se donner le plaisir de répondre dans les Débats. Aussi le livre s'est-il enlevé!

— Mes amis, foi d'honnête homme, je suis incapable d'écrire deux mots sur ce livre...

— Tu auras encore cent francs, dit Merlin. Nathan t'aura déjà rapporté dix louis, sans compter un article que tu peux faire dans la Revue de Finot, et qui te sera payé cent francs par Dauriat et cent francs par la Revue.

— Mais que dire?

— Voici comment tu peux t'en tirer, mon enfant! lui dit Blondet en se recueillant. L'envie, qui s'attache à toutes les belles œuvres comme le ver aux beaux et bons fruits, a essayé de mordre sur ce livre, diras-tu. Pour y trouver des défauts, la critique a été forcée de faire des théories à propos de ce livre, de distinguer deux littératures : celle qui se livre aux idées, et celle qui s'adonne aux images. Là, mon petit, tu diras que le dernier degré de l'art littéraire est d'empreindre l'idée dans l'image. Tu prouveras que l'image est toute la poésie. Tu te plaindras du peu de poésie que comporte notre langue, tu parleras des reproches que nous font les étrangers sur le *positivisme* de notre style. Tu peux louer Victor Hugo, Nathan, des services qu'ils nous rendent en nous déprosaïsant. Accable-toi toi-même en faisant voir que nous sommes plus avancés que le dix-huitième siècle. Et d'abord ne nous appelons-nous pas le dix-neuvième? Puis notre jeune littérature procède par tableaux où se concentrent tous les genres, la comédie et le drame, les descriptions et les caractères, le dialogue serti par les nœuds brillants d'un plan plein d'intérêt. Le roman qui veut le sentiment et l'image est la création moderne la plus immense. Il succède à la comédie qui, dans les mœurs modernes, n'est plus possible; il embrasse le fait et l'action dans ses inventions qui veulent l'esprit de la Bruyère et sa morale incisive, les caractères traités comme l'entendait Molière, plus les machines de Shakspeare et la peinture des nuances les plus délicates de la passion, les seules choses que nous aient laissées nos devanciers. Aussi le roman est-il bien supérieur à la discussion froide et mathématique, à la sèche analyse du dix-huitième siècle. Le roman est une épopée amusante. Cite Corinne, appuie-toi sur madame de Staël. Le dix-huitième siècle a tout mis en discussion, le dix-neuvième est chargé de résumer, de conclure; aussi conclut-il par des réalités qui vivent et qui marchent. Enfin, il met en jeu la passion, élément inconnu à Voltaire. Tirade contre Voltaire. Quant à Rousseau, il n'a fait qu'habiller des raisonnements et des systèmes. Julie et Claire

sont des entéléchies, elles n'ont ni chair, ni os. Tu peux démancher là-dessus et dire que nous devons à la paix, aux Bourbons, cette jeune et abondante littérature, car tu écris dans un journal centre droit. Moque-toi des faiseurs de systèmes! Enfin tu peux t'écrier par un beau mouvement : Voilà bien des erreurs, bien des mensonges chez notre confrère! Et pourquoi? pour déprécier une belle œuvre, tromper le public, et arriver à cette conclusion : un livre qui se vend ne se vend pas. *Proh pudor!* lâche *proh pudor!* ça fait très-bien. Puis annonce la décadence de la critique! Conclusion : il n'y a qu'une seule littérature, celle des livres amusants. Nathan est entré dans une voie nouvelle, il a compris son époque et répond à ses besoins, le besoin de l'époque est le drame. Là-dessus tu roules dans le dithyrambe de l'éloge. La seconde édition s'enlève. Voici comment. Samedi prochain tu feras une feuille dans notre revue, et tu la signeras DE RUBEMPRÉ en toutes lettres, où tu diras : Le propre des belles œuvres est de soulever d'amples discussions; cette semaine, tel journal a dit telle chose, tel autre lui a vigoureusement répondu, tu critiques les deux critiques *C* et *L*, tu me dis en passant une politesse à propos de mon article des Débats, et tu finis en disant que l'œuvre de Nathan est le plus beau livre de l'époque. C'est comme si tu ne disais rien, on dit cela de tous les livres. Tu auras gagné quatre cents francs dans ta semaine, outre le plaisir d'écrire la vérité quelque part. Les gens sensés la découvriront, ils donneront raison à C, à L, ou à Rubempré, peut-être à tous trois! La mythologie, qui certes est une des plus grandes choses inventées par le génie humain, met au fond d'un puits la Vérité, ne faut-il pas des seaux pour l'en tirer? Voilà, mon enfant. Marche!

Lucien fut étourdi. Blondet l'embrassa sur les deux joues en lui disant : — Je vais à ma boutique.

Chacun s'en alla à sa boutique. Le journal était une boutique. Tous devaient se revoir le soir aux Galeries de bois où Lucien devait aller signer son traité chez Dauriat. Florine et Lousteau, Lucien et Coralie, Blondet et Finot, dînaient au Palais-Royal où Dubruel traitait le directeur du Panorama-Dramatique.

— Ils ont raison! s'écria Lucien quand il fut seul avec Coralie. Les hommes doivent être des moyens entre les mains des gens forts. Quatre cents francs pour trois articles! Doguereau me les donnait à peine pour un livre qui m'a coûté deux ans de travail.

— Fais de la critique, dit Coralie, amuse-toi! Est-ce que je ne suis pas ce soir en Andalouse, demain ne me mettrai-je pas en bohémienne, un autre jour en homme? Fais comme moi! Donne-leur des grimaces pour leur argent, et vivons heureux.

Lucien épris du paradoxe laissa son esprit monter dessus ce mulet capricieux, fils de Pégase et de l'ânesse de Balaam. Il se mit à galoper dans les champs de la pensée pendant sa promenade au bois, et découvrit des beautés originales dans la thèse de Blondet. Il dîna comme dînent les gens heureux, il signa chez Dauriat un traité par lequel il lui cédait en toute propriété le manuscrit des Marguerites sans y apercevoir aucun inconvénient, il alla faire un tour au journal où il brocha deux colonnes et revint rue de Vendôme.

Le lendemain matin, il se trouva que les idées de la veille avaient germé dans sa tête, comme il arrive chez tous les esprits pleins de séve dont les facultés ont encore peu servi. Lucien trouva du plaisir à faire ce nouvel article, il s'y mit avec ardeur. Sous sa plume se rencontrèrent les beautés que fait naître la contradiction. Il fut spirituel et moqueur, il s'éleva même à des considérations neuves sur le sentiment et l'image en littérature. Ingénieux et fin, il retrouva, pour louer Nathan, ses premières impressions à la lecture du livre au cabinet de la Cour du commerce. De sanglant et âpre critique, de moqueur comique, il devint poëte en quelques phrases finales, qui se balancèrent majestueusement comme un encensoir chargé de parfums vers l'autel.

— Cent francs, Coralie! dit-il en montrant les huit feuillets de papier écrits pendant qu'elle s'habillait.

Dans la verve où il était, il fit à petits coups l'article terrible promis à Blondet contre Châtelet et madame de Bargeton. Il goûta, pendant cette matinée, l'un des plaisirs secrets, les plus vifs des journalistes, celui d'aiguiser l'épigramme, d'en polir la lame froide qui trouve sa gaîne dans le cœur de la victime et de sculpter le manche pour les lecteurs. Le public admire le travail spirituel de cette poignée, il n'y entend pas malice, il ignore que l'acier du bon mot altéré de vengeance barbotte dans un amour-propre fouillé savamment, blessé de mille coups. Cet horrible plaisir, sombre et solitaire, dégusté sans témoins, est comme un duel avec un absent, tué à distance avec quelques plumées d'encre, comme si le journaliste avait la puissance fantastique accordée aux désirs de ceux qui possèdent des talismans dans les contes arabes. L'épigramme est l'esprit de la haine, de la haine qui hérite de toutes les mauvaises passions de l'homme, de même que l'amour concentre toutes ses bonnes qualités. Aussi n'est-il pas d'homme qui ne soit spirituel en se vengeant, par la raison qu'il n'en est pas un à qui l'amour ne donne des jouissances. Malgré la facilité, la vulgarité de cet

esprit en France, il est toujours bien accueilli. L'article de Lucien devait mettre et mit le comble à la réputation de malice et de méchanceté du journal. Il entra jusqu'au fond de deux cœurs, il blessa grièvement madame de Bargeton, son ex-Laure, et le baron Châtelet, son rival.

— Eh bien ! allons faire une promenade au bois ? Les chevaux sont mis, et ils piaffent, lui dit Coralie, il ne faut pas se tuer.

— Portons l'article sur Nathan chez Hector. Décidément le journal est comme la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites, dit Lucien en corrigeant quelques expressions.

Les deux amants partirent et se montrèrent dans leur splendeur à ce Paris qui, naguère, avait chassé Lucien, et qui maintenant commençait à s'en occuper. Occuper Paris de soi, quand on a compris l'immensité de cette ville et la difficulté d'y être quelque chose, cause une jouissance enivrante qui grisa Lucien.

— Mon petit, dit l'actrice, passons chez ton tailleur presser tes habits ou les essayer s'ils sont prêts. Si tu vas chez tes belles madames, je veux que tu effaces ce monstre de de Marsay, le petit Rastignac, les Ajuda-Pinto, les Maxime de Trailles, les Vandenesse, enfin tous les élégants. Songe que ta maîtresse est Coralie! Mais ne me fais pas de traits, hein?

XXVIII

GRANDEURS ET SERVITUDES DU JOURNAL.

Deux jours après, la veille du souper que Lucien et Coralie devaient donner, l'Ambigu donnait une pièce nouvelle dont Lucien avait à rendre compte. Après leur dîner, Lucien et Coralie allèrent à pied de la rue de Vendôme au Panorama-Dramatique, par le boulevard du Temple du côté du café Turc, qui, dans ce temps-là, était un lieu de promenade en faveur. Lucien entendit vanter son bonheur et la beauté de Coralie. Les uns disaient qu'elle était la plus belle femme de Paris, les autres trouvaient Lucien digne d'elle. Le poëte se sentait dans son milieu. Cette vie était sa vie. Le Cénacle, à peine l'apercevait-il. Ces grands esprits qu'il admirait tant quelques semaines auparavant, il se demandait s'ils n'étaient pas un peu niais avec leurs idées et leur sombre puritanisme. Le mot de *jobards,* dit insouciamment par Coralie, avait germé dans l'esprit de Lucien et portait déjà ses fruits. Il mit Coralie dans sa loge, flâna dans les coulisses du théâtre où il se promenait en sultan, où toutes les actrices le caressaient par des regards brûlants et par des mots flatteurs.

— Il faut que j'aille à l'Ambigu faire mon métier, dit-il.

A l'Ambigu, la salle était pleine. Il ne s'y trouva pas de place pour Lucien. Lucien alla dans les coulisses et se plaignit amèrement de ne pas être placé. Le régisseur, qui ne le connaissait pas encore, lui dit qu'on avait envoyé deux loges à son journal, et l'envoya promener.

— Je parlerai de la pièce selon ce que j'en aurai entendu, dit Lucien d'un air piqué.

— Êtes-vous bête ! dit la jeune première au régisseur, c'est l'amant de Coralie !

Aussitôt le régisseur se retourna vers Lucien et lui dit : — Monsieur, je vais aller parler au directeur.

Ainsi les moindres détails prouvaient à Lucien l'immensité du pouvoir du journal et caressaient sa vanité. Le directeur vint et obtint du ministre et de Maria, le premier sujet, qui se trouvaient dans une loge d'avant-scène, de prendre Lucien avec eux. Le ministre allemand y consentit en reconnaissant Lucien.

— Vous avez réduit deux personnes au désespoir, lui dit le ministre en lui parlant du baron Châtelet et de madame de Bargeton.

— Que sera-ce donc demain ? dit Lucien. Jusqu'à présent mes amis se sont portés contre eux en voltigeurs, mais je tire à boulet rouge cette nuit. Demain, vous verrez pourquoi nous nous moquons de Potelet. L'article est intitulé *Potelet* de 1811 *à Potelet de* 1821. Il sera le type des gens qui ont renié leur bienfaiteur en se ralliant aux Bourbons. Après avoir fait sentir tout ce que je puis, j'irai chez madame de Montcornet.

Lucien eut avec le diplomate une conversation étincelante d'esprit, il était jaloux de prouver à ce seigneur allemand combien mesdames d'Espard et de Bargeton s'étaient grossièrement trompées en le méprisant ; mais il montra le bout de l'oreille en essayant d'établir ses droits à porter le nom de Rubempré, quand, par malice, le diplomate l'appela Chardon.

— Vous devriez, lui dit le baron, vous faire ministériel. Vous vous êtes montré un homme d'esprit, soyez maintenant homme de bon sens. La seule manière d'obtenir une ordonnance du roi qui vous rende le titre et le nom de vos ancêtres maternels est de la demander en récompense des services que vous rendrez au pouvoir. Les libéraux ne vous feront pas comte.

Lucien fut frappé d'une subite lumière.

— Voyez-vous, la restauration tiendra, dit l'Al-

lemand avec bonhomie, elle finira par avoir raison de la presse, la seule puissance à craindre. On a déjà trop attendu, elle devrait être muselée. Profitez de ses derniers moments de liberté pour vous rendre redoutable. Dans quelques années, un nom et un titre seront en France des richesses plus sûres que le talent. Vous pouvez ainsi tout avoir, esprit, noblesse et beauté, vous arriverez à tout. Ne soyez donc en ce moment libéral que pour vendre avec avantage votre royalisme.

Le ministre l'invita à venir dîner chez lui. Lucien fut, en un moment, séduit par les réflexions du diplomate, et charmé de voir s'ouvrir devant lui les portes des salons d'où il se croyait à jamais banni, deux mois auparavant. Il admira le pouvoir de la pensée. La presse et l'esprit étaient donc le moyen de la société présente, il comprit que peut-être Lousteau se repentait de lui avoir ouvert les portes du temple, il sentait déjà pour son propre compte la nécessité d'opposer des barrières difficiles à franchir aux ambitions de ceux qui s'élançaient de la province vers Paris. Un poëte serait venu vers lui comme il s'était jeté dans les bras d'Étienne, il n'osait se demander quel accueil il lui ferait. Le ministre aperçut chez Lucien les traces d'une méditation intérieure et ne se trompa point en s'en croyant la cause. Il avait découvert à cet ambitieux, sans volonté fixe mais non sans désir, tout l'horizon politique comme les journalistes lui avaient montré en haut du Temple, ainsi que le démon à Jésus, le monde littéraire et ses richesses. Lucien ignorait la petite conspiration ourdie contre lui par les gens que blessait en ce moment le journal, et dans laquelle le ministre trempait. Le ministre avait effrayé la société de madame d'Espard en leur parlant de l'esprit de Lucien, il était venu pour le rencontrer à l'Ambigu-Comique, chargé par madame de Bargeton de le sonder. Ni le monde, ni les journalistes n'étaient profonds. Ne croyez pas à des trahisons ourdies. L'un et l'autre, ils n'arrêtent pas de plan, leur machiavélisme va pour ainsi dire au jour le jour, et consiste à toujours être là, prêts à tout, prêts à profiter du mal comme du bien, à épier les moments où la passion leur livre un homme. Le diplomate avait, dès le souper, reconnu le caractère de Lucien, il venait de le prendre par ses vanités.

Lucien, la pièce jouée, courut à la rue Saint-Fiacre, y faire son article sur la pièce. Sa critique fut, par calcul, âpre et mordante, il se plut à essayer son pouvoir. Le mélodrame valait mieux que celui du Panorama-Dramatique, mais il voulait savoir s'il pouvait, comme on le lui avait dit, tuer une bonne et faire réussir une mauvaise pièce. Le lendemain, en déjeunant avec Coralie, il déplia le journal après lui avoir dit qu'il y éreintait l'Ambigu-Comique. Lucien ne fut pas médiocrement étonné de lire après son article sur madame de Bargeton et sur Châtelet un compte rendu de l'Ambigu si bien édulcoré durant la nuit que, tout en conservant sa spirituelle analyse, il en sortait une conclusion favorable. La pièce devait remplir la caisse du théâtre. Sa fureur ne saurait se décrire, il se proposa de dire deux mots à Lousteau. Il se croyait déjà nécessaire, et se promettait de ne pas se laisser dominer, exploiter, comme un niais. Pour établir définitivement sa puissance, il écrivit l'article où il résumait et balançait toutes les opinions émises à propos du livre de Nathan pour la Revue de Dauriat et de Finot. Puis, une fois monté, il brocha l'un de ses articles *Variétés* dus au petit journal. Dans leur première effervescence, les jeunes journalistes pondent des articles avec amour et livrent ainsi très-imprudemment toutes leurs fleurs.

Le directeur du Panorama-Dramatique donnait la première représentation d'un petit vaudeville, afin de laisser à Florine et à Coralie leur soirée. On devait jouer avant le souper. Lousteau vint chercher l'article de Lucien fait d'avance sur cette petite pièce dont il avait vu la répétition générale, afin de n'avoir aucune inquiétude relativement à la composition du numéro. Quand Lucien lui eut lu l'un de ces petits charmants articles sur les particularités parisiennes qui firent la fortune du journal, Étienne l'embrassa sur les deux yeux et le nomma la providence des journaux ?

— Pourquoi donc t'amuses-tu à changer l'esprit de mes articles ? dit Lucien qui n'avait fait ce brillant article que pour donner plus de force à ses griefs.

— Moi ! s'écria Lousteau.

— Eh bien, qui donc a changé mon article sur l'Ambigu-Comique ?

Étienne se mit à rire.

— Mon cher, tu n'es pas encore au courant des affaires, répondit Lousteau. L'Ambigu nous prend vingt abonnements. Douze seulement sont servis au directeur, au chef d'orchestre, au régisseur, à leurs maîtresses, à trois copropriétaires du théâtre et à trois membres du comité de lecture. Chacun des théâtres du boulevard paye ainsi huit cents francs au journal. Il y a pour tout autant d'argent en loges données à Finot, sans compter les abonnements des acteurs et des auteurs. Le drôle se fait donc huit mille francs aux Boulevards. Par les petits théâtres, juge des grands ! Comprends-tu ? Nous sommes tenus à beaucoup d'indulgence.

— Je comprends que je ne suis pas libre d'écrire ce que je pense...

— Eh que t'importe, si tu y fais tes orges? s'écria Lousteau. D'ailleurs, mon cher, quel grief as-tu contre le théâtre? il te faut une raison pour échiner la pièce d'hier. Échiner pour échiner, nous compromettrions le journal : quand il frapperait avec justice, il ne produirait plus aucun effet. Le directeur t'a-t-il manqué?

— Il ne m'avait pas réservé de place.

— Bon, fit Lousteau, je montrerai ton article au directeur, je lui dirai que je t'ai adouci, tu t'en trouveras mieux que de l'avoir fait paraître. Demande-lui demain des billets, il t'en signera trente en blanc tous les mois. Je te mènerai chez un homme avec qui tu t'entendras pour les placer, il te les achètera tous à cinquante pour cent de remise sur le prix des places. Il y a la même chose pour les billets de spectacle que pour les livres. Tu verras un autre Barbet, un chef de claque, il ne demeure pas loin d'ici, nous avons le temps, viens!

— Mais, mon cher, Finot fait un infâme métier à lever ainsi sur les champs de la pensée les *contributions noires* dont parle Walter Scott. Tôt ou tard...

— Ah çà, d'où viens-tu? s'écria Lousteau. Pour qui prends-tu Finot? Sous sa fausse bonhomie, sous cet air Turcaret, sous son ignorance et sa bêtise, il y a toute la finesse du marchand de chapeaux dont il est issu. N'as-tu pas vu dans sa cage, aux bureaux du journal, un vieux soldat de l'empire, l'oncle de Finot? Cet oncle est non-seulement un honnête homme, mais il a le bonheur de passer pour un niais. Il est l'homme compromis dans toutes les transactions pécuniaires. A Paris, un ambitieux est bien riche quand il a près de lui une créature qui consent à être compromise. Il est en politique comme en journalisme une foule de cas où les chefs ne doivent jamais être mis en cause. Si Finot devenait un personnage politique, son oncle deviendrait son secrétaire et recevrait pour son compte les contributions noires qui se lèvent dans les bureaux. Giroudeau, qu'au premier abord on prendrait pour un niais, a précisément assez de finesse pour être un compère indéchiffrable. Il est en vedette pour empêcher que nous ne soyons assommés par les criailleries, par les débutants, par les réclamations, et je ne crois pas qu'il y ait son pareil dans un autre journal.

— Il joue bien son rôle, dit Lucien, je l'ai vu à l'œuvre.

XXIX

LE BANQUIER DES AUTEURS DRAMATIQUES.

Étienne et Lucien allèrent dans la rue du Faubourg du Temple, où le rédacteur en chef s'arrêta devant une maison de belle apparence.

— Monsieur Braulard y est-il? demanda-t-il au portier.

— Comment monsieur? dit Lucien. Le chef des claqueurs est donc *monsieur*.

— Mon cher, Braulard a vingt mille livres de rentes, il a la griffe des auteurs dramatiques du boulevard qui tous ont un compte courant chez lui, comme chez un banquier. Les billets d'auteur et de faveur se vendent. Cette marchandise, Braulard la place. Fais un peu de statistique, science assez utile quand on n'en abuse pas. A cinquante billets de faveur par soirée à chaque spectacle, tu trouveras deux cent cinquante billets par jour. Si, l'un dans l'autre, ils valent quarante sous, Braulard paye cent vingt-cinq francs par jour aux auteurs et court la chance d'en gagner autant. Ainsi, les seuls billets des auteurs lui procurent près de quatre mille francs par mois, au total quarante-huit mille francs par an. Suppose vingt mille francs de perte, car il ne peut pas toujours les placer.

— Pourquoi?

— Ah! les gens qui viennent payer leurs places au bureau passent concurremment avec les billets de faveur qui n'ont pas de places réservées, le théâtre garde ses droits de location. Il y a les jours de beau temps, et de mauvais spectacles. Ainsi, Braulard gagne peut-être trente mille francs par an sur cet article. Puis il a ses claqueurs, autre industrie. Florine et Coralie sont ses tributaires : si elles ne le subventionnaient pas, elles ne seraient point applaudies à toutes leurs entrées et à leurs sorties.

Lousteau donnait cette explication à voix basse en montant l'escalier.

— Paris est un singulier pays, dit Lucien en trouvant l'intérêt accroupi dans tous les coins.

Une servante proprette introduisit les deux journalistes chez monsieur Braulard. Le marchand de billets siégeait sur un fauteuil de cabinet, devant un grand secrétaire à cylindre. Il se leva en voyant Lousteau. Braulard était enveloppé d'une redingote de molleton gris et portait un pantalon à pieds, il avait des pantoufles rouges absolument comme un médecin ou comme un avoué. Lucien vit en lui l'homme du peuple enrichi : un visage commun, des yeux gris pleins de finesse, des mains de claqueur, un teint sur lequel les orgies avaient passé

comme la pluie sur les toits, des cheveux grisonnants, et une voix assez étouffée.

— Vous venez, sans doute, pour mademoiselle Florine, et monsieur pour mademoiselle Coralie, dit-il, je vous connais bien. Soyez tranquille, monsieur, dit-il à Lucien, j'achète la clientèle du Gymnase, je la soignerai, je l'avertirai des farces qu'on voudrait lui faire.

— Ce n'est pas de refus, mon cher Braulard, dit Lousteau; mais nous venons pour les billets du journal à tous les théâtres des boulevards : moi comme rédacteur en chef, monsieur comme rédacteur de chaque théâtre.

— Ah, oui, Finot a vendu son journal. J'ai su l'affaire. Il va bien, Finot. Je lui donne à dîner à la fin de la semaine. Si vous voulez me faire l'honneur et le plaisir de venir, vous pouvez amener vos épouses, il y aura nopces et festins, nous avons Adèle Dupuis, Ducange, Frédéric du Petit Méré, Millot ma maîtresse, nous rirons bien! nous boirons mieux.

— Il était gêné, Ducange, il a perdu son procès.

— Je lui ai prêté dix mille francs, le succès de Calas va me les rendre. Aussi l'ai-je chauffé! Ducange est un homme d'esprit, il a des moyens...

Lucien croyait rêver en entendant cet homme apprécier les talents des auteurs.

— Coralie a gagné, dit Braulard à Lucien de l'air d'un juge compétent. Si elle est bonne enfant, je la soutiendrai secrètement contre la cabale à son début au Gymnase. Écoutez, pour elle, j'aurai des hommes propres aux galeries qui souriront et qui feront des petits murmures afin d'entraîner l'applaudissement. Ça pose une femme. Elle me plaît Coralie, et vous devez en être content, elle a des sentiments. Ah! je puis faire chuter qui je veux...

— Mais pour les billets? dit Lousteau.

— Hé bien! j'irai les prendre chez monsieur, vers les premiers jours de chaque mois. Monsieur est votre ami, je le traiterai comme vous. Vous avez cinq théâtres, on vous donnera trente billets, ce sera quelque chose comme soixante et quinze francs par mois. Peut-être désirez-vous une avance? dit le marchand de billets en revenant à son secrétaire et tirant sa caisse pleine d'écus.

— Non, non, dit Lousteau, nous garderons cette ressource pour les mauvais jours...

— Monsieur est avec Coralie, j'irai travailler avec elle ces jours-ci, nous nous entendrons bien.

Lucien ne regardait pas sans un étonnement profond le cabinet de Braulard. Il y avait une bibliothèque, des gravures, un meuble convenable. En passant par le salon, il en remarqua l'ameublement également éloigné de la mesquinerie et du trop grand luxe. La salle à manger lui parut être la pièce la mieux tenue, il en plaisanta.

— Mais Braulard est gastronome, dit Lousteau. Ses dîners, cités dans la littérature dramatique, sont en harmonie avec sa caisse.

— J'ai de bons vins, répondit modestement Braulard. Allons, voilà mes allumeurs, s'écria-t-il en entendant des voix enrouées et le bruit de pas singuliers dans l'escalier.

En sortant, Lucien vit défiler devant lui la puante escouade des claqueurs et des vendeurs de billets, tous gens à casquettes, à pantalons mûrs, à redingotes râpées, à figures patibulaires, bleuâtres, verdâtres, boueuses, rabougries, à barbes longues, aux yeux féroces et patelins tout à la fois, horrible population qui vit et foisonne sur les boulevards de Paris, qui vend des chaînes de sûreté, des bijoux en or pour vingt-cinq sous, le matin, qui claque sous les lustres le soir, et s'accommode à toutes les fangeuses nécessités morales de Paris.

— Voilà les Romains! dit Lousteau en riant, voilà la gloire des actrices et des auteurs. Ça n'est pas plus beau que la nôtre, vue de près.

— Il est difficile, répondit Lucien en revenant chez lui, d'avoir des illusions sur quelque chose à Paris. Il y a des impôts sur tout, on y vend tout, on y fabrique tout, même le succès.

XXX

LE BAPTÊME DU JOURNALISTE.

Les convives de Lucien étaient Dauriat, le directeur du Panorama, Matifat et Florine, Camusot, Lousteau, Finot, Nathan, Hector Merlin et madame du Val-Noble, Félicien Vernou, Blondet, Vignon, Michel Chrestien, Joseph Bridau, Fulgence Ridal. Il avait invité ses amis du Cénacle. Maria la danseuse, qui, disait-on, était peu cruelle pour Finot, était aussi de la partie, ainsi que deux autres rédacteurs du journal, deux ou trois célébrités du temps, et trois propriétaires des journaux où travaillaient Nathan, Merlin, Vignon et Vernou. Les convives formaient une assemblée de vingt-quatre personnes, la salle à manger de Coralie ne pouvait en contenir davantage. Vers huit heures, les lustres furent allumés, les meubles, les tentures, les fleurs de ce logis prirent cet air de fête qui prête au luxe parisien l'apparence d'un rêve. Lucien éprouva le plus indéfinissable mouvement de bonheur, de vanité satisfaite et d'espérance, en se voyant le maître de ces lieux. Il ne s'expliquait plus ni comment ni

par qui ce coup de baguette avait été frappé. Florine et Coralie, mises avec cette folle recherche, cette magnificence artiste des actrices, lui souriaient comme deux anges chargés de lui ouvrir les portes du palais des Songes. Il songeait presque. En quinze jours, sa vie avait si brusquement changé d'aspect, il était si promptement passé de l'extrême misère à l'extrême opulence, que par moments il lui prenait des inquiétudes comme aux gens qui, tout en rêvant, se savent endormis. Son œil exprimait néanmoins à la vue de cette belle réalité une confiance à laquelle des envieux eussent donné le nom de fatuité. Lui-même, il avait changé, il était si heureux tous les jours, que ses couleurs avaient pâli, son regard était trempé des moites expressions de la langueur, il avait *l'air aimé*. Sa beauté y gagnait. La conscience de son pouvoir et de sa force perçait dans sa physionomie éclairée par l'amour et par l'expérience. Il contemplait enfin le monde littéraire et la société face à face, il croyait pouvoir s'y promener en dominateur. Pour ce poëte, qui ne pouvait réfléchir que sous le poids du malheur, le présent était sans soucis, le succès enflait ses voiles, il avait à ses ordres les instruments nécessaires à ses projets : une maison montée, une maîtresse que tout Paris lui enviait, un équipage, enfin des sommes incalculables dans son écritoire. Son âme, son cœur et son esprit s'étaient également métamorphosés : il ne songeait plus à discuter les moyens en présence d'aussi beaux résultats.

Ce train de maison pourrait paraître justement suspect aux économistes qui ont pratiqué la vie parisienne; il n'est donc pas inutile de montrer la base, quelque frêle qu'elle fût, sur laquelle reposait le bonheur matériel de l'actrice et de son poëte. Sans se compromettre, Camusot avait engagé les fournisseurs de Coralie à lui faire crédit pendant au moins trois mois. Les chevaux, les gens, tout devait donc aller comme par enchantement pour ces deux enfants empressés de jouir et qui jouissaient de tout avec délices.

Coralie vint prendre Lucien par la main et l'initia par avance au coup de théâtre de la salle à manger, parée de son couvert splendide, de ses candélabres dorés aux quarante bougies, aux recherches royales du dessert, au menu, l'œuvre de Chevet. Lucien baisa Coralie au front en la pressant sur son cœur.

— J'arriverai, mon enfant, lui dit-il, et je te récompenserai de tant d'amour et de tant de dévouement.

— Bah! dit-elle, es-tu content?

— Je serais bien difficile.

— Eh bien, ce sourire paye tout, répondit-elle en apportant par un mouvement de serpent sa tête sur l'épaule de Lucien.

Ils trouvèrent Florine, Lousteau, Matifat et Camusot en train d'arranger les tables de jeu. Les amis de Lucien arrivaient. Tous ces gens s'intitulaient déjà les amis de Lucien. On joua de neuf heures à minuit. Heureusement pour lui, Lucien ne savait aucun jeu ; mais Lousteau perdit mille francs et les emprunta à Lucien, qui ne crut pas pouvoir se dispenser de les prêter : son ami les lui demanda.

A dix heures environ, Michel, Fulgence et Joseph se présentèrent. Lucien, qui alla causer avec eux dans un coin, trouva leurs visages assez froids et sérieux, pour ne pas dire contraints. D'Arthez n'avait pu venir, il achevait son livre. Les autres étaient occupés par la publication du premier numéro de leur journal. Le Cénacle avait envoyé ses trois artistes. Ses bohémiens devaient se trouver moins dépaysés que les autres au milieu d'une orgie.

— Eh bien! mes enfants, dit Lucien en affichant un petit ton de supériorité, vous verrez que le *petit farceur* peut devenir un *grand politique*.

— Je ne demande pas mieux que de m'être trompé, dit Michel.

— Tu vis avec Coralie en attendant mieux? lui demanda Joseph.

— Oui, reprit Lucien d'un air qu'il voulait rendre naïf. Elle avait un pauvre vieux négociant qui l'adorait, elle l'a mis à la porte.

— Enfin, dit Fulgence, te voilà maintenant un homme comme un autre, et tu feras ton chemin.

— Un homme qui pour vous restera le même en quelque situation qu'il se trouve, répondit Lucien.

Michel et Fulgence se regardèrent en échangeant un sourire moqueur que vit Lucien, et qui lui fit comprendre le ridicule de sa phrase.

— Coralie est bien admirablement belle, s'écria Joseph Bridau. Quel magnifique portrait à faire!

— Et bonne, répondit Lucien. Foi d'homme elle est angélique.

— Toutes les femmes qui aiment sont angéliques, dit Michel Chrestien.

— En ce moment Raoul Nathan se précipita sur Lucien avec une furie d'amitié, lui prit les mains, les lui serra.

— Mon bon ami, non-seulement vous êtes un grand homme, mais encore vous avez du cœur, ce qui est plus rare aujourd'hui ; vous êtes dévoué à vos amis, dit l'auteur. Enfin je suis à vous à la vie, à la mort, et n'oublierai jamais ce que vous avez fait cette semaine pour moi.

Lucien, au comble de la joie en se voyant pateliné par un homme dont la renommée s'occupait, regarda ses trois amis du Cénacle avec une sorte de supériorité. Cette entrée de Nathan était due à la communication que Merlin lui avait faite de l'é-

preuve de l'article en faveur de son livre, et qui paraissait dans le journal du lendemain.

— Je n'ai consenti à écrire l'attaque, répondit Lucien à l'oreille de Nathan, qu'à la condition d'y répondre moi-même. Je suis des vôtres.

Il revint à ses trois amis du Cénacle, enchanté d'une circonstance qui justifiait la phrase de laquelle avaient ri Michel et Fulgence.

— Vienne le livre de d'Arthez, et je suis en position de lui être utile. Cette chance seule m'engagerait à rester dans les journaux.

— Y es-tu libre? dit Michel.

— Autant qu'on peut l'être, quand on est indispensable, répondit Lucien avec une fausse modestie.

Vers minuit, les convives furent attablés, et l'orgie commença. Cette fois, les discours furent plus libres entre amis, car personne ne soupçonna la divergence de sentiments qui existait entre les trois députés du Cénacle et les représentants des journaux. Ces jeunes esprits, si dépravés par l'habitude du pour et du contre, en vinrent aux mains, et se renvoyèrent les plus terribles axiomes de la jurisprudence qu'enfantait alors le journalisme. Claude Vignon, qui voulait conserver à la critique un caractère auguste, s'éleva contre la tendance des petits journaux vers la personnalité, disant que, plus tard, les écrivains arriveraient à se déconsidérer eux-mêmes. Lousteau, Merlin et Finot prirent alors ouvertement la défense de ce système, appelé dans l'argot du journalisme *la blague*, en soutenant qu'elle serait comme un poinçon à l'aide duquel on marquerait le talent.

— Tous ceux qui résisteront à cette épreuve seront des hommes réellement forts, dit Lousteau.

— D'ailleurs, s'écria Merlin, pendant les ovations des grands hommes, il faut autour d'eux comme autour des triomphateurs romains un concert d'injures.

— Merci, dit Lucien.

— Ne dirait-on pas que cela te regarde? s'écria Finot.

— Et nos sonnets! dit Michel Chrestien, ne nous vaudront-ils pas le triomphe de Pétrarque?

— L'or (Laure) y est déjà pour quelque chose, dit Dauriat dont le calembour excita des acclamations générales.

— *Faciamus experimentum in animâ vili,* répondit Lucien en souriant.

— Eh! malheur à ceux que le journalisme ne discutera pas, et auxquels il jettera leurs couronnes à leur début. Ceux-là seront relégués comme des saints dans leur niche, et personne n'y fera plus la moindre attention, dit Merlin.

— On leur dira comme Champcenetz au marquis de Genlis qui regardait trop amoureusement sa femme : Passez, bonhomme, on vous a déjà donné! s'écria Blondet.

— En France, le succès tue, dit Finot; nous sommes trop jaloux les uns des autres pour ne pas oublier les triomphes d'autrui.

— C'est en effet la contradiction qui donne la vie en littérature, dit Claude Vignon.

— Comme dans la nature, s'écria Fulgence, où elle résulte de deux principes qui se combattent. Le triomphe de l'un sur l'autre est la mort.

— Comme en politique, ajouta Michel Chrestien.

— Nous venons de le prouver, dit Lousteau. Dauriat vendra cette semaine mille exemplaires du livre de Nathan. Pourquoi? Le livre attaqué sera bien défendu.

— Comment un article semblable, dit Merlin en prenant l'épreuve de son journal du lendemain, n'enlèverait-il pas une édition?

— Lisez moi l'article, dit Dauriat, je suis libraire partout, même en soupant.

Merlin lut le triomphant article de Lucien, qui fut applaudi par toute l'assemblée.

— Cet article aurait-il pu se faire sans le premier? demanda Lousteau.

Dauriat tira de sa poche l'épreuve du troisième article et le lut. Finot suivit avec attention la lecture de cet article destiné au second numéro de son journal hebdomadaire, et il eut alors un accès d'enthousiasme.

— Messieurs, dit-il, si Bossuet vivait dans notre siècle, il eût écrit ainsi.

— Je le crois bien, dit Merlin. Bossuet aujourd'hui serait journaliste.

— A Bossuet II! dit Claude Vignon en élevant son verre et saluant ironiquement Lucien.

— A mon Christophe Colomb! répondit Lucien.

— Bravo! cria Nathan.

— Est-ce un surnom? demanda méchamment Merlin en regardant à la fois Finot et Lucien.

— Si vous continuez ainsi, dit Dauriat, nous ne pourrons pas vous suivre, et ces messieurs, ajouta-t-il en montrant Matifat et Camusot, ne vous comprendront plus.

— Messieurs, dit Lousteau, nous sommes témoins d'un fait grave, inconcevable, inouï, vraiment surprenant. N'admirez-vous pas la rapidité avec laquelle notre ami s'est changé de provincial en journaliste?

— Il était né journaliste, dit Dauriat.

— Mes amis, dit alors Finot en se levant et tenant une bouteille de vin de Champagne à la main, nous avons protégé tous et encouragé les débuts de notre amphitryon dans la carrière où il a surpassé

nos espérances. En une semaine il a fait ses preuves par les trois articles que nous connaissons, je propose de le baptiser journaliste authentiquement.

— Une couronne de roses, afin de constater sa double victoire, cria Jules en regardant Coralie.

Coralie fit un signe à Bérénice, qui alla chercher de vieilles fleurs artificielles dans les cartons de l'actrice. Une couronne de roses fut bientôt tressée, dès que la grosse femme de chambre eut apporté des fleurs dont se parèrent grotesquement ceux qui se trouvaient les plus ivres. Finot, le grand prêtre, versa quelques gouttes de vin de Champagne sur la belle tête blonde de Lucien, en prononçant avec une délicieuse gravité ces paroles sacramentales.

— Au nom du Timbre, du Cautionnement et de l'Amende, je te baptise journaliste. Que tes articles te soient remis!

— Et surtout bien payés! dit Merlin.

En ce moment, Lucien aperçut les visages attristés de Michel Chrestien, de Joseph Bridau et de Fulgence Ridal, qui prirent leurs chapeaux et sortirent au milieu d'un hourra d'imprécations.

— Quels singuliers chrétiens! dit Merlin.

— Fulgence était un bon garçon, reprit Lousteau, mais *ils* l'ont perverti de morale.

— Qui? demanda Claude Vignon.

— Des hommes graves qui s'assemblent dans un *musico* philosophique et religieux de la rue des Quatre-Vents où l'on s'inquiète du sens général de l'humanité.

— Oh! oh! oh!

— Savoir si elle tourne sur elle-même, dit Blondet, ou si elle est en progrès. Ils étaient très-embarrassés entre la ligne droite et la ligne courbe, ils trouvaient un non-sens au triangle biblique. Il leur est alors apparu je ne sais quel prophète qui s'est prononcé pour la spirale.

— Des hommes réunis peuvent faire ou dire des bêtises plus dangereuses, s'écria Lucien qui voulut défendre le Cénacle.

— Tu prends ces théories-là pour des paroles oiseuses, dit Félicien Vernou; mais il vient un moment où elles se transforment en coups de fusil ou en guillotine.

— Ils n'en sont encore, dit Claude Vignon, qu'à chercher la pensée providentielle du vin de Champagne, le sens humanitaire des pantalons, et la petite bête qui fait aller le monde. Ils inventent des grands hommes comme Vico, Saint-Simon, Fourier.

— Y enseigne-t-on la gymnastique et l'orthopédie des esprits? demanda Merlin.

— Leur chef visible n'est-il pas d'Arthez, dit Nathan, un petit jeune homme dont on annonce un livre qui doit nous avaler tous?

— C'est un homme de génie, s'écria Lucien.

— J'aime mieux un verre de vin de Xérès, dit Claude Vignon en souriant.

En ce moment chacun expliquait son caractère à son voisin. Quand les gens d'esprit en arrivent à vouloir s'expliquer eux-mêmes, à donner la clef de leurs cœurs, il est sûr que l'ivresse les a pris en croupe. Une heure après, tous les convives étaient les meilleurs amis du monde: ils se traitaient de grands hommes, d'hommes forts, de gens à qui l'avenir appartenait. Lucien, en qualité de maître de maison, avait conservé quelque lucidité dans l'esprit, il écouta de singulières maximes qui le frappèrent et achevèrent l'œuvre de sa démoralisation.

— Mes enfants, dit Finot, le parti libéral est obligé de raviver sa polémique, il n'y a rien à dire en ce moment contre le gouvernement. Vous comprenez dans quel embarras se trouve l'opposition constitutionnelle. Qui de vous veut faire un petit écrit où l'on demande le rétablissement du droit d'aînesse, et qui sera l'objet des cris les plus violents contre les desseins secrets de la cour? La brochure sera bien payée.

— Moi, dit Hector Merlin, c'est dans mes opinions.

— Ton parti dirait que tu le compromets. Allons! Félicien, fais la brochure, Dauriat l'éditera, nous garderons le secret.

— Combien donne-t-on? dit Vernou.

— Six cents francs! tu signeras le comte de C....

— Ça va! dit Vernou.

— Vous allez donc élever le canard jusqu'à la politique? reprit Lousteau.

— C'est l'affaire de Chabot transportée dans la sphère des idées, reprit Finot. On attribue des intentions au gouvernement, et l'on en glose.

— Je serai toujours dans le plus profond étonnement de voir un gouvernement abandonner la direction des idées à des drôles comme vous autres, dit Claude Vignon.

— Si le ministère fait la sottise de descendre dans l'arène, reprit Finot, on le mène tambour battant; s'il se pique, on envenime la question, on désaffectionne les masses. Le journalisme ne risque jamais rien là où le pouvoir a toujours tout à perdre.

— La France est annulée jusqu'au jour où le journal sera mis hors la loi, reprit Claude Vignon. Vous faites d'heure en heure des progrès, dit-il à Finot. Vous serez les jésuites, moins la pensée fixe, la discipline et l'union.

Chacun regagna les tables de jeu. Les lueurs de l'aurore firent pâlir les bougies.

— Tes amis de la rue des Quatre-Vents étaient tristes comme des condamnés à mort, lui dit Coralie.

— Ils étaient les juges, répondit Lucien.

XXXI

LE MONDE.

Lucien vit une quinzaine de jours prise par des soupers, des dîners, des déjeuners, des invitations de soirées, et fut entraîné par un courant invincible dans cette vie pleine de plaisirs et de travaux faciles. Il ne calcula plus. La puissance du calcul au milieu des complications est le sceau des grandes volontés que les poëtes, les gens faibles ou purement spirituels ne contrefont jamais. Il alla, comme la plupart des journalistes, au jour le jour, dépensant son argent à mesure qu'il le gagnait, ne songeant point aux charges périodiques de la vie parisienne, si écrasantes pour ceux qui vivent en bohémiens. Sa mise et sa tournure rivalisaient celles des dandys les plus célèbres. Coralie lui eut l'élégant mobilier des jeunes élégants et qu'il avait tant désiré pendant sa première promenade aux Tuileries. Coralie aimait, comme tous les fanatiques, à parer son idole. Lucien eut bientôt des cannes merveilleuses, une charmante lorgnette, des boutons de diamants, des anneaux pour ses cravates du matin, des bagues à cachets, à la chevalière, enfin des gilets mirifiques où il pouvait choisir pour assortir les couleurs de sa mise. Il passa bientôt dandy, tant il mit de soin à sa toilette. Aussi, le jour où il se rendit à l'invitation du ministre, excita-t-il une sorte d'envie contenue chez les jeunes gens qui s'y trouvèrent et qui tenaient le haut du pavé dans le royaume de la fashion, tels que de Marsay, les Vandenesse, Ajuda-Pinto, Maxime de Trailles, Rastignac, etc. Les hommes du monde sont jaloux entre eux à la manière des femmes. La comtesse de Montcornet et la marquise d'Espard, pour qui le dîner se donnait, eurent Lucien entre elles, et le jeune poëte fut l'objet de leurs coquetteries.

— Pourquoi donc avez-vous quitté le monde? lui demanda la marquise, il était si disposé à vous bien accueillir, à vous fêter. J'ai une querelle à vous faire! vous me deviez une visite, et je l'attends encore. Je vous ai aperçu l'autre jour à l'Opéra, vous n'avez même pas daigné venir me voir ni me saluer.

— Votre cousine, madame, m'a si positivement signifié mon congé...

— Vous ne connaissez pas les femmes, répondit madame d'Espard en interrompant Lucien. Vous avez blessé le cœur le plus angélique et l'âme la plus noble que je connaisse. Vous ignorez tout ce que Louise voulait faire pour vous, et combien elle mettait de finesse dans son plan. Oh! elle eût réussi. Son mari qui maintenant est mort, comme il devait mourir, d'une indigestion, n'allait-il pas lui rendre, tôt ou tard, sa liberté? Croyez-vous qu'elle voulût être madame Chardon? le titre de comtesse de Rubempré valait bien la peine d'être conquis. Voyez-vous? l'amour est une grande vanité qui doit s'accorder, surtout en mariage, avec toutes les autres vanités. Je vous aimerais à la folie, il me serait très-dur de m'appeler madame Chardon. Convenez-en? maintenant, vous avez vu les difficultés de la vie à Paris, vous savez combien de détours il faut faire pour arriver au but, avouez que pour un inconnu sans fortune, elle aspirait à une faveur presque impossible. Elle devait donc ne rien négliger. Vous avez beaucoup d'esprit, mais quand nous aimons, nous en avons encore plus que l'homme le plus spirituel. Elle voulait employer ce ridicule Châtelet... Je vous dois des plaisirs, vos articles contre lui m'ont fait bien rire! dit-elle en s'interrompant.

Lucien ne savait plus que penser. Il avait été initié aux trahisons, au perfidies du journalisme, mais il ignorait celles du monde; aussi, malgré sa perspicacité, le poëte allait-il y recevoir de rudes leçons.

— Comment, madame, dit Lucien dont la curiosité fut vivement éveillée, ne protégezv-ous pas le Héron?

— Mais dans le monde on est forcé de faire des politesses à ses plus cruels ennemis, de paraître s'amuser avec les ennuyeux, on sacrifie en apparence ses amis pour les mieux servir. Vous êtes donc encore bien neuf? Comment, vous qui voulez écrire, vous ignorez les tromperies courantes du monde. Si ma cousine a paru vous sacrifier au Héron, ne le fallait-il pas pour mettre son influence à profit pour vous? Le Héron est très-bien vu par le ministère actuel. Aussi, lui avons-nous fait voir que jusqu'à un certain point vos attaques le servaient afin de pouvoir vous raccommoder tous deux, un jour. Ne l'a-t-on pas dédommagé de vos persécutions? Comme le disait des Lupeaulx aux ministres : Pendant que les journaux tournent Châtelet en ridicule, ils laissent en repos le ministère.

— M. Blondet m'a fait espérer que j'aurais le plaisir de vous voir chez moi, lui dit la comtesse pendant le temps que la marquise abandonnait

Lucien à ses réflexions. Vous y trouverez quelques artistes, des écrivains et une femme qui a le plus vif désir de vous connaître, mademoiselle des Touches, un de ces talents rares dans notre sexe, et chez qui sans doute vous irez : elle a l'un des salons les plus remarquables de Paris, elle est prodigieusement riche ; on lui a dit que vous êtes aussi beau que spirituel, elle meurt d'envie de vous voir.

Lucien ne put que se confondre en remercîments, et jeta sur Blondet un regard d'envie. Il y avait autant de différence entre une femme du genre et de la qualité de la comtesse de Montcornet et Coralie qu'entre Coralie et une fille des rues. Cette comtesse, jeune, belle et spirituelle, avait, pour beauté spéciale, la blancheur excessive des femmes du Nord ; sa mère était née princesse Scherbelloff; aussi le ministre, avant le dîner, lui avait-il prodigué ses plus respectueuses attentions. La marquise avait achevé de sucer dédaigneusement une aile de poulet.

— Ma cousine, dit-elle à Lucien, avait tant d'affection pour vous ! j'étais dans la confidence du bel avenir qu'elle rêvait pour vous : elle aurait supporté bien des choses, mais quel mépris vous lui avez marqué en lui renvoyant ses lettres! Nous pardonnons les cruautés, il faut encore croire en nous pour nous blesser ; mais l'indifférence !... l'indifférence est comme la glace des pôles, elle étouffe tout. Allons, convenez-en ! vous avez perdu des trésors par votre faute. Pourquoi rompre? Quand même vous eussiez été dédaigné, n'avez-vous pas votre fortune à faire, votre nom à reconquérir? Louise pensait à tout cela.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit? répondit Lucien.

— Eh ! mon Dieu, c'est moi qui lui ai donné le conseil de ne pas vous mettre dans sa confidence. Tenez, entre nous, en vous voyant si peu fait au monde, je vous craignais : j'avais peur que votre inexpérience, votre ardeur étourdie ne détruisissent ou ne dérangeassent ses calculs et nos plans. Pouvez-vous maintenant vous souvenir de vous-même? Avouez-le ! vous seriez de mon opinion en voyant aujourd'hui votre Sosie. Vous ne vous ressemblez plus. Là est le seul tort que nous ayons eu. Mais, en mille, se rencontre-t-il un homme qui réunisse à tant d'esprit une si merveilleuse aptitude à se mettre à l'unisson? Je n'ai pas cru que vous fussiez une aussi surprenante exception. Vous vous êtes métamorphosé si promptement, vous vous êtes si facilement initié aux façons parisiennes, que je ne vous ai pas reconnu au bois de Boulogne, il y a un mois.

Lucien écoutait cette grande dame avec un plaisir inexprimable : elle joignait à ses paroles flatteuses un air si confiant, si mutin, si naïf; elle paraissait s'intéresser à lui si profondément, qu'il crut à quelque prodige semblable à celui de sa première soirée au Panorama-Dramatique. Depuis cet heureux soir, tout le monde lui souriait, il attribuait à sa jeunesse une puissance talismanique, il voulut alors éprouver la marquise en se promettant de ne pas se laisser surprendre.

— Quels étaient donc, madame, ces plans devenus aujourd'hui des chimères?

— Louise voulait obtenir du roi une ordonnance qui vous permît de porter le nom et le titre de Rubempré, et elle voulait enterrer le Chardon. Ce premier succès, si facile à obtenir alors, et que maintenant vos opinions rendent presque impossible, était pour vous une fortune. Vous traiterez ces idées de visions et de bagatelles ; mais nous savons un peu la vie, et nous connaissons tout ce qu'il y a de solide dans un titre de comte, porté par un élégant, par un ravissant jeune homme. Annoncez ici devant quelques jeunes Anglaises millionnaires ou devant des héritières : *Monsieur Chardon* ou *Monsieur le comte de Rubempré !* il se ferait deux mouvements bien différents. Fût-il endetté, le comte trouverait les cœurs ouverts, sa beauté mise en lumière serait comme un diamant dans une riche monture. Monsieur Chardon ne serait pas même remarqué. Nous n'avons pas créé ces idées, nous les trouvons régnant partout, même parmi les bourgeois. Vous tournez en ce moment le dos à la fortune. Regardez ce joli jeune homme, le vicomte Félix de Vandenesse, il est un des deux secrétaires particuliers du roi. Le roi aime assez les jeunes gens de talent, et celui-là, quand il est arrivé de sa province, n'avait pas un bagage plus lourd que le vôtre; vous avez mille fois plus d'esprit que lui ; mais appartenez-vous à une grande famille? avez-vous un nom? Vous connaissez des Lupeaulx, son nom ressemble au vôtre, il se nomme Chardin ; mais il ne vendrait pas pour un million sa métairie des Lupeaulx, il sera quelque jour comte des Lupeaulx, et son petit-fils deviendra peut-être un grand seigneur. Si vous continuez à marcher dans la fausse voie où vous vous êtes engagé, vous êtes perdu. Voyez combien monsieur Émile Blondet est plus sage ! il est dans un journal qui soutient le pouvoir, il est bien vu par toutes les puissances du jour, il peut sans danger se mêler avec les libéraux, il pense bien ; aussi parviendra-t-il tôt ou tard, il a su bien choisir et son opinion et ses protections. Cette jolie personne, votre voisine, est une demoiselle de Troisville qui a deux pairs de France et deux députés dans sa famille, elle a fait un riche mariage à cause de son nom ; elle reçoit beaucoup,

elle aura de l'influence et remuera le monde politique pour ce petit monsieur Émile Blondet. A quoi vous mène une Coralie? à vous trouver perdu de dettes et fatigué de plaisirs dans quelques années d'ici. Vous placez mal votre amour, et vous arrangez mal votre vie. Voilà ce que me disait l'autre jour à l'Opéra la femme que vous prenez plaisir à blesser. En déplorant l'abus que vous faites de votre talent et de votre belle jeunesse, elle ne s'occupait pas d'elle, mais de vous.

— Ah! si vous disiez vrai, madame! s'écria Lucien.

— Quel intérêt verriez-vous à des mensonges? fit la marquise en jetant sur Lucien un regard hautain et froid qui le replongea dans le néant.

Lucien interdit ne reprit pas la conversation, la marquise offensée ne lui parla plus. Il fut piqué, mais il reconnut qu'il y avait eu de sa part maladresse et se promit de la réparer. Il se tourna vers madame de Montcorn et et lui parla de Blondet en exaltant le mérite de ce jeune écrivain, il fut bien reçu. La comtesse l'invita à sa prochaine soirée, en lui demandant s'il n'y verrait pas avec plaisir madame de Bargeton qui, malgré son deuil, y viendrait : il ne s'agissait pas d'une grande soirée, c'était sa réunion des petits jours, on serait entre amis.

— Madame la marquise, dit Lucien, prétend que tous les torts sont de mon côté, n'est-ce pas à sa cousine à être bonne pour moi?

— Faites cesser les attaques ridicules dont elle est l'objet, qui d'ailleurs la compromettent fortement avec un homme dont elle se moque, et vous aurez bientôt signé la paix. Vous vous êtes cru joué, m'a-t-on dit. Moi je l'ai vue bien triste de votre abandon. Est-il vrai qu'elle a quitté sa province avec vous et pour vous?

Lucien regarda la comtesse en souriant, sans oser répondre.

— Comment pouviez-vous vous défier d'une femme qui vous faisait de tels sacrifices? Et d'ailleurs, elle est si belle et si spirituelle! Elle doit être aimée quand même. Elle vous aimait moins pour vous que pour vos talents. Croyez-moi, les femmes aiment l'esprit avant d'aimer la beauté, dit-elle en regardant Émile Blondet à la dérobée.

Lucien reconnut dans l'hôtel du ministre les différences qui existaient entre le grand monde et le monde exceptionnel où il vivait depuis environ un mois. Ces deux magnificences n'avaient aucune similitude, aucun point de contact. La hauteur et la disposition des pièces dans cet appartement, l'un des plus riches du faubourg Saint-Germain; les vieilles dorures des salons, l'ampleur des décorations, la richesse sérieuse des accessoires, tout lui était étranger, nouveau; mais l'habitude si promptement prise des choses de luxe empêcha Lucien de paraître neuf ni étonné. Sa contenance fut aussi éloignée de l'assurance et de la fatuité que de la complaisance et de la servilité; il eut bonne façon et plut à ceux qui n'avaient aucune raison de lui être hostiles, comme les jeunes gens à qui sa soudaine introduction dans le grand monde, ses succès et sa beauté donnaient de la jalousie. En sortant de table, il offrit le bras à madame d'Espard qui l'accepta. En voyant Lucien courtisé par la marquise d'Espard, Rastignac vint se recommander de leur compatriotisme, et lui rappeler leur première entrevue chez madame du Val-Noble; il parut vouloir se lier avec ce jeune lion en l'invitant à venir déjeuner chez lui quelque matin, et s'offrant à lui faire connaître les jeunes gens à la mode. Lucien accepta.

— Le cher Blondet en sera, dit Rastignac.

Le ministre vint se joindre au groupe formé par le marquis de Ronquerolles, par de Marsay, le général Montriveau, Rastignac et Lucien.

— Très-bien, dit-il à Lucien avec une bonhomie allemande sous laquelle il cachait sa redoutable finesse, vous avez fait la paix avec madame d'Espard. Elle est enchantée de vous, et nous savons tous, dit-il en regardant les hommes à la ronde, combien il est difficile de lui plaire.

— Oui, mais elle adore l'esprit, dit Rastignac, et mon illustre compatriote en vend.

— Il ne tardera pas à reconnaître le mauvais commerce qu'il fait, dit vivement Blondet. Il nous viendra, ce sera bientôt un des nôtres.

Il y eut autour de Lucien un chorus sur ce thème. Les hommes sérieux lui lancèrent quelques phrases profondes d'un ton despotique, les jeunes gens plaisantèrent.

— Il a, je suis sûr, dit Blondet, tiré à pile ou face pour la gauche ou la droite; mais il va maintenant choisir.

Lucien se mit à rire en se souvenant de sa scène au Luxembourg avec Lousteau.

— Il a pris pour cornac un Étienne Lousteau, un bretteur de petit journal qui voit une pièce de cent sous dans une colonne, dont la politique consiste à croire au retour de Napoléon, et, ce qui me semble encore plus niais, à la reconnaissance, au patriotisme de messieurs du côté gauche. Comme Rubempré, les penchants de Lucien doivent être aristocrates; comme journaliste, il doit être pour le pouvoir, ou il ne sera jamais ni Rubempré, ni secrétaire général.

Lucien, à qui le diplomate proposa une carte pour jouer le whist, excita la plus grande surprise quand il avoua ne pas savoir le jeu.

— Mon ami, lui dit à l'oreille Rastignac, venez de bonne heure chez moi le jour où vous ferez un méchant déjeuner, je vous l'apprendrai, vous déshonorez notre royale ville d'Angoulême.

On annonça monsieur des Lupeaulx, un maître des requêtes en faveur et qui rendait des services secrets au ministère, homme fin et ambitieux qui se coulait partout. Il salua Lucien avec lequel il s'était déjà rencontré chez madame du Val-Noble, et il y eut dans son salut un semblant d'amitié qui devait tromper Lucien. En trouvant là le jeune journalisme, cet homme qui se faisait en politique ami de tout le monde, afin de n'être pris au dépourvu par personne, comprit que Lucien voulait obtenir dans le monde autant de succès que dans la littérature. Il vit un ambitieux en lui, et il l'enveloppa de protestations, de témoignages d'amitié, d'intérêt, de manière à vieillir leur connaissance et tromper Lucien sur la valeur de ses promesses et de ses paroles. Des Lupeaulx avait pour principe de bien connaître ceux dont il voulait se défaire, quand il voyait en eux des rivaux. Ainsi Lucien fut bien accueilli par le monde. Il comprit tout ce qu'il devait au ministre, à madame d'Espard, à madame de Montcornet. Il alla causer avec chacune de ces femmes pendant quelques moments, avant de partir en déployant pour elles tout son esprit et toute sa grâce.

— Quelle fatuité! dit des Lupeaulx à la marquise quand Lucien la quitta.

— Il se gâtera avant d'être mûr, dit à la marquise de Marsay en souriant. Vous devez avoir des raisons cachées pour lui tourner ainsi la tête.

Lucien trouva Coralie au fond de sa voiture dans la cour, elle était venue l'attendre. Il fut touché de cette attention, et lui raconta sa soirée. A son grand étonnement, l'actrice approuva les nouvelles idées qui trottaient déjà dans la tête de Lucien, et l'engagea fortement à s'enrôler sous la bannière ministérielle.

— Tu n'as que des coups à gagner avec les libéraux. Ils conspirent, ils ont tué le duc de Berry. Renverseront-ils le gouvernement? Jamais! Par eux, tu n'arriveras à rien; de l'autre côté, tu seras comte de Rubempré. Tu peux rendre des services, devenir pair de France, épouser une femme riche. Sois ultra. D'ailleurs, c'est bon genre, ajouta-t-elle en lançant ce qui pour elle était une raison suprême. La Val-Noble, chez qui je suis allée dîner, m'a dit que Théodore Gaillard fondait décidément son petit journal royaliste appelé le Réveil, afin de riposter aux plaisanteries du vôtre et du Miroir, et que certainement monsieur de Villèle et son parti seraient au ministère avant un an. Tâche de profiter de ce changement en te mettant avec eux pendant qu'ils ne sont rien encore; mais ne dis rien à Étienne ni à tes amis, ils seraient capables de te jouer quelque mauvais tour.

Cinq jours après, Lucien se produisit chez madame de Montcornet où il éprouva la plus violente agitation en revoyant la femme qu'il avait tant aimée et à laquelle sa plaisanterie avait percé le cœur. Elle aussi s'était métamorphosée! Elle était redevenue ce qu'elle eût été sans son séjour en province, grande dame. Il y avait dans son deuil une grâce et une recherche qui annonçaient une veuve heureuse, Lucien crut être pour quelque chose dans cette coquetterie, et il ne se trompait pas; mais il avait, comme un ogre, goûté la chair fraîche, il resta pendant toute cette soirée indécis entre la belle, l'amoureuse, la voluptueuse Coralie, et la sèche, la hautaine, la cruelle Louise: il ne sut pas prendre un parti, sacrifier l'actrice à la grande dame. Ce sacrifice, madame de Bargeton, qui ressentait alors de l'amour pour Lucien en le voyant aussi spirituel et aussi beau, l'attendit pendant toute la soirée; elle en fut pour ses frais, pour ses paroles insidieuses, pour ses mines coquettes, et sortit du salon avec un irrévocable désir de vengeance.

— Eh bien! cher Lucien, dit-elle avec une bonté pleine de grâce parisienne et de noblesse, vous deviez être mon orgueil, et vous m'avez prise pour votre première victime. Je vous ai pardonné, mon enfant, en songeant qu'il y avait un reste d'amour dans une pareille vengeance.

Madame de Bargeton reprenait sa position par cette phrase accompagnée d'un air royal. Lucien, qui croyait avoir mille fois raison, se trouvait avoir tort. Il ne fut question ni de la terrible lettre d'adieu par laquelle il avait rompu, ni des motifs de la rupture. Les femmes du grand monde ont un talent merveilleux pour amoindrir leurs torts en en plaisantant: elles peuvent et savent tout effacer par un sourire, par une question qui joue la surprise; elles ne se souviennent de rien, elles expliquent tout, elles s'étonnent, elles interrogent, elles commentent, elles amplifient, elles querellent et finissent par enlever leurs torts comme on enlève une tache par un petit savonnage. Vous les saviez noires, elles deviennent en un moment blanches et innocentes. Quant à vous, vous êtes bien heureux de ne pas vous trouver coupable de quelque crime irrémissible. En un moment, Lucien et Louise avaient repris leurs illusions sur eux-mêmes, parlaient le langage de l'amitié; mais Lucien, ivre de vanité satisfaite, ivre de Coralie qui, disons-le, lui rendait la vie facile, ne sut pas répondre à ce mot que Louise accompagna d'un soupir d'hésitation: Vous êtes heureux? Un non mélancolique eût fait sa fortune, et il crut être spi-

rituel en expliquant Coralie, il était aimé pour lui-même, enfin toutes les bêtises de l'homme épris! Madame de Bargeton se mordit les lèvres. Tout fut dit. Madame d'Espard vint auprès de sa cousine avec madame de Montcornet, et Lucien se vit, pour ainsi dire, le héros de la soirée : il fut caressé, câliné, fêté par ces trois femmes qui l'entortillèrent avec un art infini. Son succès dans ce beau et brillant monde ne fut donc pas moindre qu'au sein du journalisme. La belle mademoiselle des Touches, si célèbre sous le nom de Camille Maupin, et à qui mesdames d'Espard et de Bargeton présentèrent Lucien, l'invita pour l'un de ses mercredis à dîner, et parut aussi émue de cette beauté si justement célèbre. Lucien essaya de lui prouver qu'il était encore plus spirituel que beau. Mademoiselle des Touches exprima son admiration avec cette naïveté d'engouement et cette jolie fureur d'amitié superficielle à laquelle se prennent tous ceux qui ne connaissent pas à fond la vie parisienne, où l'habitude et la continuité des jouissances rendent si avide de la nouveauté.

— Si je lui plaisais autant qu'elle me plaît, dit Lucien à Rastignac et à de Marsay, nous abrégerions le roman...

— Vous savez l'un et l'autre trop bien les écrire pour vouloir les faire, répondit Rastignac. Entre auteurs, peut-on jamais s'aimer? Il arrive toujours un certain moment où l'on se dit de petits mots piquants.

— Vous ne feriez pas un mauvais rêve, lui dit en riant de Marsay. Cette charmante fille a trente ans, il est vrai, mais elle a près de quatre-vingt mille livres de rente. Elle est adorablement capricieuse, et le caractère de sa beauté doit se soutenir fort longtemps. Coralie est une petite sotte, mon cher, bonne pour vous poser, car il ne faut pas qu'un joli garçon reste sans maîtresse, mais si vous ne faites pas quelque conquête dans le monde, elle vous nuirait à la longue. Allons, mon cher, supplantez Conti qui va chanter avec elle! De tout temps la poésie a eu le pas sur la musique.

Quand Lucien entendit mademoiselle des Touches et Conti, ses espérances s'envolèrent.

— Il chante trop bien, dit-il à des Lupeaulx.

Il revint à madame de Bargeton qui l'emmena dans le salon où était la marquise d'Espard.

— Eh bien, ne voulez-vous pas vous intéresser à lui? dit madame de Bargeton à sa cousine.

— Mais monsieur Chardon, dit la marquise d'un air à la fois impertinent et doux, doit se mettre en position d'être patroné sans inconvénient. Pour obtenir l'ordonnance qui lui permette de quitter le misérable nom de son père, pour celui de sa ligne maternelle, ne doit-il pas être au moins des nôtres?

— Avant un mois, j'aurai tout arrangé, dit Lucien.

— Eh bien, dit la marquise, je verrai mon père et mon oncle qui sont de service auprès du roi, ils en parleront au chancelier.

Le diplomate et ces deux femmes avaient bien deviné l'endroit sensible chez Lucien. Ce poëte, ravi des splendeurs aristocratiques, éprouvait des mortifications indicibles à s'entendre appeler Chardon, quand il voyait n'entrer dans les salons que des hommes portant des noms sonores enchâssés dans des titres. Cette douleur se répéta partout où il alla pendant quelques jours. Il éprouvait d'ailleurs une sensation tout aussi désagréable en redescendant aux affaires de son métier, après avoir été la veille dans le grand monde où il se montrait convenablement avec l'équipage et les gens de Coralie, il y arrivait sur un pied d'apparente égalité. Il apprit à monter à cheval, il eut un cheval pour pouvoir galoper à la portière des voitures de madame d'Espard, de mademoiselle des Touches et de la comtesse de Montcornet, faveur qu'il avait tant enviée à son arrivée à Paris. Finot lui procura ses entrées à l'Opéra. Lucien appartint dès lors au monde spécial des élégants de cette époque. Il rendit à Rastignac et à ses amis du monde un splendide déjeuner; mais il commit la faute de le donner chez Coralie. Lucien était trop jeune, trop poëte et trop confiant pour connaître certaines nuances. Une actrice, excellente fille, mais sans éducation, pouvait-elle lui apprendre la vie? Il prouva de la manière la plus évidente à ces jeunes gens, pleins de mauvaises dispositions pour lui, cette collusion d'intérêts entre l'actrice et lui que tout jeune homme jalouse secrètement et que chacun flétrit. Celui qui le soir même en plaisanta le plus cruellement fut Rastignac, quoiqu'il se soutînt dans le monde par des moyens pareils, mais en gardant si bien les apparences, qu'il pouvait traiter la médisance de calomnie.

Lucien avait promptement appris le whist, et joua. Le jeu devint une passion chez lui. Coralie, pour éviter toute rivalité, loin de désapprouver Lucien, semblait favoriser ses dissipations, avec l'aveuglement particulier aux sentiments entiers qui ne voient jamais que le présent, et qui sacrifient tout, même l'avenir, à la jouissance du moment. Le caractère de l'amour véritable est sa ressemblance avec l'enfance, il en a l'irréflexion, l'imprudence, la dissipation, le rire et les pleurs.

XXXII

LES VIVEURS.

A cette époque, florissait une société de journalistes, d'écrivains plus ou moins spirituels, de jeunes gens riches et désœuvrés appelés *viveurs*, et qui vivaient en effet avec une incroyable insouciance, intrépides mangeurs, buveurs plus intrépides encore. Tous bourreaux d'argent, et mêlant les plus rudes plaisanteries à cette existence, non pas folle, mais enragée, ils ne reculaient devant aucune impossibilité, se faisaient gloire de leurs méfaits, contenus néanmoins dans de certaines bornes. L'esprit le plus original couvrait leurs escapades, il était impossible de ne pas les leur pardonner. Aucun fait n'accuse si hautement l'ilotisme auquel la restauration avait condamné la jeunesse. Les jeunes gens ne savaient à quoi employer leurs forces, ils ne les jetaient pas seulement dans le journalisme, dans les conspirations, dans la littérature et dans l'art, ils les dissipaient dans les plus étranges excès, tant il y avait de séve et de luxuriantes puissances dans cette belle jeunesse : travailleuse elle voulait le pouvoir et le plaisir, artiste elle voulait des trésors, oisive elle voulait se secouer; de toute manière elle voulait une place, et la politique ne lui en faisait nulle part.

Les viveurs étaient des gens presque tous doués de facultés éminentes, quelques-uns les ont perdues dans cette vie énervante, quelques autres y ont résisté. Le plus célèbre de ces viveurs, le plus spirituel, a fini par entrer dans une carrière sérieuse où il s'est distingué. Les plaisanteries auxquelles ils se sont livrés sont devenues si fameuses, qu'elles ont fourni le sujet de plusieurs vaudevilles.

Lucien fut lancé par Blondet dans cette société de dissipateurs, il y brilla près de Bixiou, l'un des esprits les plus méchants de la troupe et le plus infatigable railleur de ce temps. Pendant tout l'hiver, la vie de Lucien fut donc une longue ivresse coupée par les faciles travaux du journalisme. Il continua la série de ses petits articles, et fit des efforts énormes pour produire de temps en temps quelques belles pages de critique fortement pensée ; mais l'étude était une exception, il ne s'y mettait que contraint par la nécessité. Les déjeuners, les dîners, les parties de plaisir, les soirées du monde, le jeu prenaient tout son temps, et Coralie avait le reste. Il se défendait de songer au lendemain. Il voyait d'ailleurs ses prétendus amis se conduire comme lui, défrayés par des prospectus de librairie chèrement payés, par des primes données à certains articles nécessaires aux spéculations hasardées, mangeant à même et peu soucieux de l'avenir. Une fois admis dans le journalisme et dans la littérature sur un pied d'égalité, Lucien aperçut des difficultés énormes à vaincre au cas où il voudrait s'élever. Chacun consentait à l'avoir pour égal, nul ne le voulait pour supérieur. Insensiblement, il renonça donc à la gloire littéraire en croyant la fortune politique plus facile à obtenir.

— L'intrigue soulève moins de passions contraires que le talent, ses menées sourdes n'éveillent l'attention de personne, lui dit un jour le baron Châtelet.

A travers cette vie abondante, pleine de luxe, où toujours le lendemain marchait sur les talons de la veille au milieu d'une orgie et ne trouvait point le travail promis, Lucien poursuivit donc sa pensée principale : il était assidu dans le monde, il courtisait madame de Bargeton, la marquise d'Espard, la comtesse de Montcornet, et ne manquait jamais une seule des soirées de mademoiselle des Touches. Il arrivait dans le monde avant une partie de plaisir, après quelque dîner donné par les auteurs ou par les libraires ; il le quittait pour un souper, fruit de quelque pari. Les frais de la conversation parisienne et le jeu absorbaient le peu d'idées et de force que lui laissaient ses excès. Lucien n'avait pas alors cette lucidité d'esprit, cette froideur de tête nécessaires pour observer autour de lui, déployer le tact exquis dont les parvenus doivent faire usage ; il ne pouvait pas reconnaître les moments où madame de Bargeton revenait à lui, s'éloignait blessée, lui faisait grâce ou le condamnait de nouveau. Le baron Châtelet, homme fin, éclairé par une excessive ambition, apercevait les chances qui restaient à son rival, et il était devenu l'ami de Lucien pour pouvoir le maintenir dans la dissipation et l'ivresse où se perdaient ses forces. Rastignac, jaloux de son compatriote, trouvait d'ailleurs dans le baron un allié plus sûr et plus utile que Lucien, et il était dans les intérêts de Châtelet. Quelques jours après l'entrevue du Pétrarque et de la Laure d'Angoulême, Rastignac avait réconcilié le poëte et le vieux beau de l'empire, au milieu d'un magnifique souper au Rocher de Cancale.

Lucien rentrait donc toujours le matin, se levait au milieu de la journée, et se trouvait alors pris par l'amour. Ainsi le ressort de sa volonté, sans cesse assoupli par une paresse qui le rendait indifférent aux belles résolutions prises dans les moments où il entrevoyait sa position sous son vrai jour, devint nul, et ne devait même plus répondre aux plus fortes pressions de la misère. Après avoir été très-heureuse de voir Lucien s'amuser, et l'avoir encouragé en voyant dans cette dissipation des gages pour

la durée de son attachement et des liens dans les nécessités qu'elle créait, Coralie, la douce et tendre Coralie, eut le courage de recommander à son amant de ne pas oublier le travail. L'actrice fut plusieurs fois obligée de lui rappeler qu'il avait gagné peu de chose dans son mois. Ils s'endettèrent avec une effrayante rapidité. Les quinze cents francs restant sur le prix des Marguerites, les premiers cinq cents francs gagnés par Lucien avaient été promptement dévorés. En trois mois, ses articles ne lui donnèrent pas plus de mille francs, et il croyait avoir énormément travaillé. Mais il avait adopté déjà la jurisprudence plaisante des viveurs sur les dettes. Les dettes sont jolies jusqu'à vingt-cinq ans ; plus tard, personne ne les pardonne.

Lucien était sans aucune défiance. Il est à remarquer que les natures poétiques, occupées à sentir pour rendre leurs sensations par des images, manquent essentiellement du sens moral qui doit accompagner toute observation. Les poëtes aiment plutôt à recevoir en eux des impressions que d'entrer chez les autres, y étudier le mécanisme des sentiments. Ainsi Lucien ne demanda pas compte aux viveurs de ceux d'entre eux qui disparaissaient ; il ne vit pas l'avenir de ses prétendus amis qui les uns avaient des héritages, les autres des espérances certaines, ceux-ci des talents reconnus, ceux-là la foi la plus intrépide en leur destinée et le dessein prémédité de tourner les lois. Lucien crut à son avenir, en se fiant à ces axiomes profonds de Blondet : « Tout finit par s'arranger. Rien ne se dérange chez les gens qui n'ont rien. Nous ne pouvons perdre que la fortune que nous aurons! En allant avec le courant on finit par arriver quelque part. Un homme d'esprit qui a pied dans le monde fait fortune quand il le veut! »

Ces trois mois d'hiver, remplis par tant de plaisirs, furent nécessaires à Théodore Gaillard et à Hector Merlin pour trouver l'argent nécessaire à la fondation du Réveil, dont le premier numéro ne parut qu'en mars 1822. Cette affaire se traitait chez madame du Val-Noble. Cette élégante et spirituelle courtisane qui disait, en montrant ses magnifiques appartements : C'est les *comptes* des mille et une nuits! exerçait une certaine influence sur les banquiers, les grands seigneurs et les écrivains du parti royaliste, tous habitués de son salon où ils se réunissaient pour traiter des affaires qui ne pouvaient être traitées que là. Hector Merlin, à qui la rédaction en chef du Réveil était promise, devait avoir pour bras droit Lucien, devenu son ami intime, et à qui le feuilleton d'un des journaux ministériels était également promis. Ce changement de front dans la position de Lucien se préparait sourdement à travers les plaisirs de sa vie, il se croyait un grand politique en dissimulant ce coup de théâtre, et il comptait beaucoup sur les largesses ministérielles pour arranger ses comptes et dissiper les ennuis secrets de Coralie. L'actrice, toujours souriant, lui cachait sa détresse ; mais Bérénice était plus hardie et instruisait Lucien.

Lucien, comme tous les poëtes, s'apitoyait un moment sur les désastres, il promettait de travailler, il oubliait sa promesse, et noyait ce souci passager dans ses débauches. Le jour où Coralie apercevait des nuages sur le front de Lucien, elle grondait Bérénice, et disait à son poëte que tout se pacifiait. Madame d'Espard et madame de Bargeton attendaient la conversion de Lucien pour faire demander au ministre par Châtelet l'ordonnance tant désirée par le poëte. Lucien avait promis de dédier ses Marguerites à la marquise d'Espard, qui paraissait très-flattée d'une distinction dont les auteurs sont devenus avares depuis qu'ils sont devenus un pouvoir.

Quand Lucien allait, le soir, chez Dauriat et demandait où en était son livre, le libraire lui opposait d'excellentes raisons pour retarder la mise sous presse. Dauriat avait telle ou telle opération en train qui lui prenait tout son temps, Ladvocat allait publier un nouveau volume de monsieur Hugo contre lequel il ne fallait pas se heurter, les secondes Méditations de monsieur de Lamartine étaient sous presse, et deux importants recueils de poésie ne devaient pas se rencontrer, Lucien devait d'ailleurs se fier à l'habileté de son libraire. Cependant les besoins de Lucien devenaient pressants, il eut recours à Finot qui lui fit quelques avances sur des articles.

Quand le soir, à souper, Lucien un peu triste expliquait sa position à ses amis les viveurs, ils noyaient ses scrupules dans des flots de vin de Champagne, glacé de plaisanteries. Les dettes! il n'y a pas d'homme fort sans dettes! Les dettes représentent des besoins satisfaits, des vices exigeants. Un homme ne parvient que pressé par la main de fer de la Nécessité.

— Aux grands hommes, le mont-de-piété reconnaissant! lui criait Blondet.

— Tout vouloir, c'est tout devoir! criait Bixiou.

—Non, tout devoir, c'est avoir eu tout! répondait des Lupeaulx.

Les viveurs savaient lui prouver que ses dettes seraient l'aiguillon d'or avec lequel il piquerait les chevaux attelés au char de sa fortune. Puis, toujours César avec ses quarante millions de dettes, et Frédéric II recevant de son père un ducat par mois, et toujours les fameux, les corrupteurs exemples des grands hommes montrés dans leurs vices et non dans la toute-puissance de leur courage et de leurs conceptions!

Enfin, la voiture, les chevaux et le mobilier de Coralie furent saisis par plusieurs créanciers pour des sommes dont le total montait à quatre mille francs. Quand Lucien recourut à Lousteau pour lui redemander le billet de mille francs qu'il lui avait prêté, Lousteau lui montra des papiers timbrés qui établissaient chez Florine une position analogue à celle de Coralie. Lousteau reconnaissant lui proposa de faire les démarches nécessaires pour placer l'Archer de Charles IX.

— Comment Florine en est-elle arrivée là? demanda Lucien.

— Le Matifat s'est effrayé, répondit Lousteau. Nous l'avons perdu. Mais si Florine le veut, il payera cher sa trahison ! Je te conterai l'affaire !

XXXIII

CINQUIÈME VARIÉTÉ DE LIBRAIRE.

Le lendemain de la démarche inutile faite par Lucien chez Lousteau, les deux amants déjeunaient tristement au coin du feu dans sa belle chambre à coucher : Bérénice leur avait cuisiné des œufs sur le plat dans la cheminée, car la cuisinière, le cocher, les gens étaient partis. Il n'y avait plus dans le ménage aucun objet d'or ou d'argent, ni d'aucune valeur intrinsèque ; tout était d'ailleurs représenté par des reconnaissances du mont-de-piété formant un petit volume in-octavo très-instructif. Bérénice avait conservé deux couverts. Il était impossible de disposer du mobilier saisi. Le petit journal rendait des services inappréciables à Lucien et à Coralie en maintenant le tailleur, la marchande de modes et la couturière, qui tous tremblaient de mécontenter un journaliste capable de tympaniser leurs établissements. Lousteau vint pendant le déjeuner en criant : — Hourra! Vive *l'Archer de Charles IX!* J'ai *lavé* pour cent francs de livres, mes enfants, dit-il, partageons !

Il remit cinquante francs à Coralie, et envoya Bérénice chercher un déjeuner substantiel.

— Hier, Hector Merlin et moi nous avons dîné avec des libraires, et nous avons préparé la vente de ton roman par de savantes insinuations. Tu es en marché avec Dauriat ; mais Dauriat lésine, il ne veut pas donner plus de quatre mille francs pour deux mille exemplaires, et tu veux six mille francs. Nous t'avons fait deux fois plus grand que Walter Scott, tu as dans le ventre des romans incomparables! tu n'offres pas un livre, mais une affaire ; tu n'es pas l'auteur d'un roman plus ou moins ingénieux, tu fais collection! Ce mot collection a porté coup. Ainsi n'oublie pas ton rôle, tu as en portefeuille : *la Grande Mademoiselle*, ou *la France sous Louis XIV! Cotillon Ier*, ou *les Premiers jours de Louis XV! la Reine et le Cardinal*, ou *Tableau de Paris sous la Fronde! le Fils de Concini*, ou *Une intrigue de Richelieu!* Ces romans seront annoncés sur la couverture, nous appelons cette manœuvre berner les succès. On fait sauter ses livres sur la couverture jusqu'à ce qu'ils deviennent célèbres, et l'on est alors bien plus grand par les œuvres qu'on ne fait pas que par celles qu'on a faites. *Sous presse*, est l'hypothèque littéraire ! Allons, rions un peu! Voici du vin de Champagne. Tu comprends que nos hommes ont ouvert des yeux grands comme tes soucoupes... Tu as donc encore des soucoupes?

— Elles sont saisies, dit Coralie.

— Je comprends! et je reprends, reprit Lousteau. Ils croiront à tous tes manuscrits, s'ils en voient un seul. On demande à voir le manuscrit, on a la prétention de le lire. Laissons aux libraires leur fatuité. Jamais ils ne lisent les livres, autrement ils n'en publieraient pas tant! Hector et moi, nous laissons pressentir qu'à cinq mille francs tu concéderais trois mille exemplaires en deux éditions. Donne-moi le manuscrit, après-demain nous déjeunons chez les libraires et nous les enfonçons!

— Qui est-ce? dit Lucien.

— Deux associés, deux bons garçons, assez ronds en affaires : Fendant et Cavalier. L'un est un ancien premier commis de la maison Vidal et Porchon ; l'autre est le plus habile voyageur du quai des Augustins, tous deux établis depuis un an. Ils veulent maintenant exploiter les romans indigènes après avoir perdu quelques légers capitaux à faire des romans traduits de l'anglais. Le bruit court qu'ils risquent uniquement les capitaux des autres, mais il t'est, je pense, assez indifférent de savoir à qui appartient l'argent qu'on te donnera.

Le surlendemain, les deux journalistes étaient invités à déjeuner rue Serpente, dans l'ancien quartier de Lucien, où Lousteau conservait toujours sa chambre rue de la Harpe. Lucien, qui vint y prendre son ami, la vit dans le même état où elle était le soir de son introduction dans le monde littéraire ; mais il ne s'en étonna plus : son éducation l'avait initié aux vicissitudes de la vie des journalistes, il en concevait tout ; il avait reçu, joué, perdu le prix de plus d'un article en perdant aussi l'envie de le faire ; il avait écrit plus d'une colonne d'après les procédés ingénieux que lui avait décrits Lousteau quand ils avaient descendu de la rue de la Harpe au Palais-Royal. Il était dans la dépendance de Barbet et de Braulard ; il trafiquait des livres et des billets de théâtres ; enfin il ne reculait devant

aucun éloge, ni devant aucune attaque. Il éprouvait même, en ce moment, une espèce de joie à tirer de Lousteau tout le parti possible avant de tourner le dos aux libéraux, qu'il se proposait d'attaquer d'autant mieux qu'il les avait plus étudiés; tandis que de son côté, Lousteau recevait, au préjudice de Lucien, une somme de cinq cents francs en argent de Fendant et Cavalier, sous le nom de commission, pour avoir procuré ce futur Walter Scott aux deux libraires.

La maison Fendant et Cavalier était une de ces maisons de librairie établies sans aucune espèce de capital, comme il s'en établissait beaucoup alors, et comme il s'en établira toujours, tant que la papeterie et l'imprimerie continueront à faire crédit à la librairie, pendant le temps de jouer sept à huit coups de cartes appelés publications. Alors comme aujourd'hui, les ouvrages s'achetaient aux auteurs en billets souscrits à des échéances de six, neuf et douze mois, payement fondé sur la nature de la vente qui se solde entre libraires par des valeurs encore plus longues. Ces libraires payaient en même monnaie les papetiers et les imprimeurs. Ils avaient ainsi pendant un an, entre les mains, *gratis,* toute une librairie composée d'une douzaine ou d'une vingtaine d'ouvrages. En supposant deux ou trois succès, les produits des bonnes affaires soldaient les mauvaises, et ils se soutenaient en entant livre sur livre. Si les opérations étaient toutes douteuses, ou si, pour leur malheur, ils rencontraient de bons livres qui ne pouvaient se vendre qu'après avoir été goûtés, appréciés par le vrai public, si les escomptes de leurs valeurs étaient onéreux, s'ils subissaient eux-mêmes des faillites, ils déposaient tranquillement leur bilan, sans nul souci, préparés par avance à ce résultat. Ainsi toutes les chances étaient en leur faveur; ils jouaient sur le grand tapis vert de la spéculation les fonds d'autrui, non les leurs. Fendant et Cavalier se trouvaient dans cette situation. Cavalier avait apporté son savoir-faire, Fendant y avait joint son industrie. Le fonds social méritait éminemment ce titre; il consistait en quelques milliers de francs, épargnes péniblement amassées par leurs maîtresses, et sur lesquels ils s'étaient attribué l'un à l'autre des appointements assez considérables, très-scrupuleusement dépensés en dîners offerts aux journalistes et aux auteurs, au spectacle où se faisaient, disaient-ils, les affaires. Ces demi-fripons passaient pour habiles; mais Fendant était plus rusé que Cavalier. Cavalier voyageait, Fendant dirigeait les affaires à Paris. Cette association fut ce qu'elle sera toujours entre deux libraires, un duel.

Les deux associés occupaient le rez-de-chaussée d'un de ces vieux hôtels de la rue Serpente, où le cabinet de la maison se trouvait au bout de vastes salons convertis en magasins. Ils avaient déjà publié beaucoup de romans, tels que la *Tour du Nord, le Marchand de Bénarès, la Fontaine du Sépulcre, Tekeli,* les romans de Galt, auteur anglais qui n'avais pas réussi en France. Le succès de Walter Scott éveillait l'attention de la librairie sur les produits de l'Angleterre, et les libraires étaient tous préoccupés, en vrais Normands, de la conquête de l'Angleterre; ils y cherchaient du Walter Scott, comme plus tard on devait chercher des asphaltes dans les terrains caillouteux, du bitume dans les marais, et proposer des chemins de fer le long des rivières. Une des plus grandes niaiseries du commerce parisien est de vouloir trouver le succès dans les analogues quand il est dans les contraires. A Paris surtout, le succès tue le succès. Ainsi sous le titre de *les Strélitz,* ou *la Russie, il y a cent ans,* Fendant et Cavalier inséraient-ils bravement en grosses lettres, *dans le genre de Walter Scott.* Fendant et Cavalier avaient soif d'un succès. Un bon livre pouvait leur servir à écouler leurs ballots de pile. Ils avaient été affriolés par la perspective d'avoir des articles dans les journaux, la grande condition de la vente d'alors. Il est extrêmement rare qu'un livre soit acheté pour sa propre valeur, il est presque toujours publié par des raisons étrangères à son mérite. Fendant et Cavalier voyaient en Lucien le journaliste, et dans son livre une fabrication dont la première vente leur facilitait une fin de mois.

Les journalistes trouvèrent les deux associés dans leur cabinet, le traité tout prêt, les billets signés. Cette promptitude émerveilla Lucien. Fendant était un petit homme maigre, porteur d'une sinistre physionomie : l'air d'un Calmouk, petit front bas, nez rentré, bouche serrée, deux petits yeux noirs éveillés, les contours du visage tourmentés, un teint aigre, un voix qui ressemblait au son que rend une cloche fêlée, enfin tous les dehors d'un fripon consommé; mais il compensait ces désavantages par le mielleux de ses discours, il arrivait à ses fins par la conversation. Cavalier était un garçon tout rond, que l'on aurait pris pour un conducteur de diligence plutôt que pour un libraire. Il avait des cheveux d'un blond hasardé, le visage allumé, l'encolure épaisse et le verbe éternel du commis voyageur.

— Nous n'aurons pas de discussions, dit Fendant en s'adressant à Lucien et à Lousteau. J'ai lu l'ouvrage, il est très-littéraire et nous convient si bien que j'ai remis le manuscrit à l'imprimerie. Le traité est rédigé d'après les bases convenues; d'ailleurs, nous ne sortons jamais des conditions que nous y avons stipulées. Nos effets sont à six, neuf et douze mois, vous les escompterez facilement, et nous vous rembourserons l'escompte. Nous nous sommes ré-

servé le droit de donner un autre titre à l'ouvrage, nous n'aimons pas *l'Archer de Charles IX,* il ne pique pas assez la curiosité des lecteurs, il y a plusieurs rois du nom de Charles, et dans le moyen âge, il se trouvait tant d'archers ! Ah, si vous disiez *le Soldat de Napoléon !* mais l'Archer de Charles IX ! Cavalier serait obligé de faire un cours d'histoire de France pour placer chaque exemplaire en province.

— Si vous connaissiez les gens à qui nous avons affaire ! s'écria Cavalier.

— *La Saint-Barthélemy* vaudrait mieux, reprit Fendant.

— *Catherine de Médicis,* ou *la France sous Charles IX,* dit Cavalier, ressemblerait davantage à un titre de Walter Scott.

— Enfin nous le déterminerons quand l'ouvrage sera imprimé, reprit Fendant.

— Comme vous voudrez, dit Lucien, pourvu que le titre me convienne.

Le traité lu, signé, les doubles échangés, Lucien mit les billets dans sa poche avec une satisfaction sans égale. Puis tous quatre montèrent chez Fendant, où ils firent le plus vulgaire des déjeuners : des huîtres, des biftecks, des rognons au vin de Champagne et du fromage de Brie. Mais ces mets furent accompagnés par les vins les plus exquis, dus à Cavalier qui connaissait un voyageur du commerce des vins. Au moment de se mettre à table, apparut l'imprimeur à qui était confiée l'impression du roman, et qui vint surprendre Lucien en lui apportant les deux premières feuilles de son livre en épreuves.

— Nous voulons marcher rapidement, dit Fendant à Lucien, nous comptons sur votre livre, et nous avons diantrement besoin d'un succès.

Le déjeuner, commencé vers midi, ne fut fini qu'à cinq heures.

—Où trouver de l'argent? dit Lucien à Lousteau.

— Allons voir Barbet, répondit Étienne.

Les deux amis descendirent à pied, un peu échauffés et avinés, vers le quai des Augustins.

XXXIV

LE CHANTAGE.

— Coralie est surprise au dernier point de la perte que Florine a faite. Florine ne la lui a dite qu'hier, en t'attribuant ce malheur, elle paraissait aigrie, dit Lucien à Lousteau.

— C'est vrai, dit Lousteau qui ne conserva pas sa prudence et s'ouvrit à Lucien. Mon ami, car tu es mon ami, toi, Lucien, tu m'as prêté mille francs et tu ne me les a encore demandés qu'une fois. Défie-toi du jeu. Si je ne jouais pas, je serais heureux. Je dois à Dieu et au diable. J'ai dans ce moment-ci les gardes du commerce après moi. Enfin je suis forcé, quand je vais au Palais-Royal, de doubler des caps dangereux.

Dans la langue des viveurs, doubler un cap dans Paris, c'est faire un détour, soit pour ne pas passer devant un créancier, soit pour éviter l'endroit où il peut être rencontré. Lucien qui n'allait pas indifféremment par toutes les rues, connaissait la manœuvre sans en connaître le nom.

— Tu dois donc beaucoup?

— Une misère ! reprit Lousteau. Mille écus me sauveraient. J'ai voulu me ranger, ne plus jouer. Pour me liquider, j'ai fait un peu de *chantage.*

— Qu'est-ce que le chantage? dit Lucien.

— Le chantage est une invention de la presse anglaise, importée récemment en France. Les *chanteurs* sont des gens placés de manière à disposer des journaux. Jamais un directeur de journal, ni un rédacteur en chef, n'est censé tremper dans le chantage. On a des Giroudeau. Ces espèces de *bravi* viennent trouver un homme qui, pour certaines raisons, ne veut pas qu'on s'occupe de lui. Beaucoup de gens ont sur la conscience des peccadilles plus ou moins originales. Il y a beaucoup de fortunes suspectes à Paris, obtenues par des voies plus ou moins légales, souvent par des manœuvres criminelles, et qui fourniraient de délicieuses anecdotes, comme la gendarmerie de Fouché cernant les espions du préfet de police qui, n'étant pas dans le secret de la fabrication des faux billets de la banque anglaise, allait saisir les imprimeurs clandestins protégés par le ministre; puis l'histoire des diamants du prince Galathionne, l'affaire Maubreuil, la succession Pombreton, etc. Le chanteur s'est procuré quelque pièce ou document important, il demande un rendez-vous à l'homme enrichi qu'elle concerne ; si l'homme compromis ne donne pas une somme quelconque, le chanteur lui montre la presse prête à l'entamer, à dévoiler ses secrets. L'homme riche a peur, il finance. Le tour est fait. Vous vous livrez à quelque opération périlleuse, elle peut succomber à une suite d'articles ; on vous détache un chanteur qui vous propose le rachat des articles. Il y a des ministres à qui l'on envoie des chanteurs, et qui stipulent avec eux que le journal attaquera leurs actes politiques et non leur personne, ou qui livrent leur personne et demandent grâce pour leur maîtresse. Des Lupeaulx, ce joli maître des requêtes que tu connais, est perpétuellement occupé de ces sortes de négociations

avec les journalistes. Le drôle s'est fait une position merveilleuse au centre du pouvoir par ses relations : il est à la fois le mandataire de la presse et l'ambassadeur des ministres, il maquignonne les amours-propres, il étend même ce commerce aux affaires politiques, il obtient des journaux leur silence sur tel emprunt ou telle concession accordés sans concurrence ni publicité dans laquelle on donne une part aux loups-cerviers de la banque libérale. Tu as fait un peu de chantage avec Dauriat, il t'a donné mille écus pour t'empêcher de décrier Nathan. Dans le dix-huitième siècle où le journalisme était au maillot, le chantage se faisait au moyen de pamphlets dont les favorites et les grands seigneurs payaient la destruction. L'inventeur du chantage est l'Arétin, un très-grand homme qui imposait les rois comme, de nos jours, tel journal impose les acteurs.

— Qu'as-tu pratiqué contre le Matifat pour avoir tes mille écus ? dit Lucien.

— J'ai fait attaquer Florine dans six journaux. Florine s'est plainte à Matifat. Matifat a prié Braulard de découvrir la raison de ces attaques. Braulard a été joué par Finot. Finot, au profit de qui je chantais, a dit au droguiste que tu démolissais Florine dans l'intérêt de Coralie. Giroudeau est venu dire confidentiellement à Matifat que tout s'arrangerait s'il voulait vendre son sixième de propriété dans la Revue de Finot moyennant dix mille francs. Finot me donnait mille écus en cas de succès. Matifat allait conclure l'affaire, heureux de retrouver dix mille francs sur ses trente mille qui lui paraissaient aventurés. Depuis quelques jours, Florine lui disait que la Revue de Finot ne prenait pas. Au lieu d'un dividende à recevoir, il était question d'un nouvel appel de fonds. Avant de déposer son bilan, le directeur du Panorama-Dramatique a eu besoin de négocier quelques effets de complaisance, et pour les faire placer par Matifat, il l'a prévenu du tour que lui jouait Finot. Matifat, en fin commerçant, a quitté Florine, a gardé son dixième. Il nous voit maintenant venir. Finot et moi, nous hurlons de désespoir. Nous avons eu le malheur d'attaquer un homme qui ne tient pas à sa maîtresse, un misérable sans cœur ni âme. Malheureusement le commerce que fait Matifat n'est pas justiciable de la presse, il est inattaquable dans ses intérêts : on ne critique pas un droguiste comme on critique des chapeaux, des choses de mode, des théâtres ou des affaires d'art. Le cacao, le poivre, les couleurs, les bois de teinture, l'opium, ne peuvent pas se déprécier. Florine est aux abois, le Panorama ferme demain, elle ne sait que devenir.

— Par suite de la fermeture du théâtre, Coralie débute dans quelques jours au Gymnase, dit Lucien, elle pourra servir Florine.

— Jamais ! dit Lousteau. Coralie n'a pas d'esprit, mais elle n'est pas encore assez bête pour se donner une rivale ! Nos affaires sont furieusement gâtées ! Mais Finot est tellement pressé de rattraper son sixième...

— Et pourquoi ?

— L'affaire est excellente, mon cher. Il y a chance de vendre le journal trois cent mille francs. Finot aurait alors un tiers, plus une commission allouée par ses associés et qu'il partage avec des Lupeaulx. Aussi vais-je lui proposer un coup de chantage.

— Mais, le chantage, c'est la bourse ou la vie ?

— Bien mieux, dit Lousteau. C'est la bourse ou l'honneur. Avant-hier, un petit journal au propriétaire duquel on avait refusé un crédit, a dit que la montre à répétition entourée de diamants appartenant à l'une des notabilités de la capitale se trouvait d'une façon bizarre entre les mains d'un soldat de la garde royale, il promettait le récit de cette aventure digne des *Mille et une Nuits*. La notabilité s'est empressée d'inviter le rédacteur en chef à dîner. Le rédacteur en chef a certes gagné quelque chose, mais l'histoire contemporaine a perdu l'anecdote de la montre. Toutes les fois que tu verras la presse acharnée après quelques gens puissants, sache qu'il y a là-dessous des escomptes refusés, des services qu'on n'a pas voulu rendre. Ce chantage relatif à la vie privée est ce que craignent le plus les riches Anglais, il entre pour beaucoup dans les revenus secrets de la presse britannique, infiniment plus dépravée que ne l'est la nôtre. Nous sommes des enfants ! En Angleterre, on achète une lettre compromettante cinq à six mille francs pour la revendre.

— Quel moyen as-tu trouvé d'empoigner Matifat ? dit Lucien.

— Mon cher, reprit Lousteau, ce vil épicier a écrit les lettres les plus curieuses à Florine : orthographe, style, pensées, tout est d'un comique achevé. Il craint beaucoup sa femme. Nous pouvons, sans le nommer, sans qu'il puisse se plaindre, l'atteindre au sein de ses lares et de ses pénates où il se croit en sûreté. Juge de sa fureur en voyant le premier article d'un petit roman de mœurs, intitulé les *Amours d'un Droguiste*, quand il aura été loyalement prévenu du hasard qui met entre les mains des rédacteurs de tel journal des lettres où il parle du petit Cupidon, où il écrit *gamet* pour jamais, où il dit de Florine qu'elle l'aide à traverser le désert de la vie, ce qui peut faire croire qu'il la prend pour un chameau ? Enfin, il y a de quoi désopiler

la rate des abonnés pendant quinze jours dans cette correspondance éminemment drôlatique. On lui donnera la peur d'une lettre anonyme par laquelle on mettrait sa femme au fait de la plaisanterie. Florine voudra-t-elle prendre sur elle de paraître le poursuivre? Elle a encore des principes, c'est-à-dire des espérances. Peut-être garde-t-elle les lettres pour elle, et veut-elle une part. Elle est rusée, elle est mon élève. Mais quand elle saura que le garde du commerce n'est pas une plaisanterie, quand Finot lui aura fait un présent convenable, ou donné l'espoir d'un engagement, elle me livrera les lettres que je remettrai contre écus à Finot. Finot donnera la correspondance à son oncle, et Giroudeau fera capituler le droguiste.

Cette confidence dégrisa Lucien. Il pensa d'abord qu'il avait des amis extrêmement dangereux; puis, il songea qu'il ne fallait pas se brouiller avec eux, il pouvait avoir besoin de leur terrible influence au cas où madame d'Espard, madame de Bargeton et Châtelet lui manqueraient de parole.

Étienne et Lucien étaient arrivés en ce moment sur le quai devant la misérable boutique de Barbet.

XXXV

LES ESCOMPTEURS.

— Barbet, dit Étienne au libraire, nous avons cinq mille francs de Fendant et Cavalier, à six, neuf, douze, voulez-vous nous escompter leurs billets?

— Je les prends pour mille écus, dit Barbet avec un calme imperturbable.

— Mille écus! s'écria Lucien.

— Vous ne les trouverez chez personne, reprit le libraire, ils feront faillite avant trois mois. Mais je connais chez eux deux bons ouvrages dont la vente est *dure*, ils ne peuvent pas attendre, je les leur achèterai et leur rendrai leurs valeurs, par ce moyen j'aurai deux mille francs de diminution sur les marchandises.

— Veux-tu perdre deux mille francs? dit Étienne à Lucien.

— Non.

— Vous ne négocierez leur papier nulle part, dit Barbet. Le livre de monsieur est leur dernier coup de carte, ils ne peuvent l'imprimer qu'en laissant les exemplaires en dépôt chez leur imprimeur. Un succès les sauvera pour six mois. Tôt ou tard, ils sauteront! Ils boivent plus de petits verres qu'ils ne vendent de livres! Pour moi, leurs effets représentent une affaire, et vous pouvez alors en trouver une valeur supérieure à celle que donneront les escompteurs qui se demanderont ce que vaut chaque signature. Leur commerce consiste à savoir si trois signataires donneront chacun trente pour cent en cas de faillite. D'abord, vous n'offrez que deux signatures, puis chacune ne vaut pas dix pour cent.

Les deux amis se regardèrent, surpris d'entendre sortir de la bouche de ce cuistre une analyse où se trouvait en peu de mots tout l'esprit de l'escompte.

— Pas de phrases, Barbet, dit Lousteau. Chez quel escompteur pouvons-nous aller?

— Le père Chaboisseau, quai Saint-Michel, vous savez! a fait leur dernière fin de mois. Si vous refusez ma proposition, voyez chez lui; mais vous me reviendrez, et je ne vous donnerai plus alors que deux mille cinq cents francs.

Étienne et Lucien allèrent sur le quai Saint-Michel dans une petite maison à allée, où demeurait un des escompteurs de la librairie, qu'ils trouvèrent au second étage dans un appartement meublé de la façon la plus originale. Ce banquier subalterne et néanmoins millionnaire aimait le style grec. La corniche de sa chambre était une grecque; son lit était drapé le long de la muraille par une étoffe teinte en pourpre, et disposée à la grecque comme dans un tableau de David. Le lit était d'une forme très-pure, et datait du temps de l'empire où tout se fabriquait dans ce goût. Les fauteuils, les tables, les lampes, les flambeaux, les moindres accessoires avaient été choisis sans doute avec patience chez les marchands de meubles et respiraient la grâce fine, grêle, élégante de l'antiquité. Ce système léger, mythologique, formait une opposition bizarre avec les mœurs de l'escompteur. Il est à remarquer que les hommes les plus fantasques se trouvent parmi les gens adonnés au commerce de l'argent, ils sont en quelque sorte les libertins de la pensée. Pouvant tout posséder, et conséquemment blasés, ils se livrent à des efforts énormes pour se sortir de leur indifférence. Qui sait les étudier, trouve toujours une manie, un coin du cœur par où ils sont accessibles. Celui-là paraissait retranché dans l'antiquité comme dans un camp imprenable.

— Il est sans doute digne de son enseigne, dit en souriant Étienne à Lucien.

Chaboisseau était un petit homme à cheveux poudrés, à redingote verdâtre, gilet couleur noisette, décoré d'une culotte noire et terminé par des bas chinés et des souliers qui craquaient sous le pied. Il avait une voix douce. Il prit les billets, les examina, les rendit à Lucien gravement.

— Messieurs Fendant et Cavalier sont de charmants garçons, des jeunes gens pleins d'intelligence, mais je me trouve sans argent.

— Mon ami sera coulant sur l'escompte, dit Étienne.

— Je ne les prendrais pour aucun avantage, dit nettement le petit homme, dont les mots coulèrent sur la proposition de Lousteau comme le couteau de la guillotine sur la tête d'un homme.

Les deux amis se retirèrent. En traversant l'antichambre, où les reconduisit Chaboisseau, Lucien aperçut un tas de bouquins que l'escompteur, ancien libraire, avait achetés, et parmi lesquels brilla tout à coup aux yeux de l'auteur de *l'Archer de Charles IX* l'ouvrage de l'architecte Ducerceau, sur les maisons royales et les célèbres châteaux de France, dont les plans sont dessinés dans ce livre avec une grande exactitude.

— Me céderiez-vous cet ouvrage? dit Lucien.

— Oui, dit Chaboisseau qui, d'escompteur, redevint libraire.

— Quel prix?

— Cinquante francs.

— C'est cher; mais il me le faut, et je n'aurais pour vous payer que les valeurs dont vous ne voulez pas.

— Vous avez un effet de cinq cents francs à six mois, je vous le prendrai, dit Chaboisseau qui sans doute devait à Fendant et Cavalier un reliquat de bordereau pour une somme équivalente.

Les deux amis rentrèrent dans la chambre grecque, où Chaboisseau fit un petit bordereau à six pour cent d'intérêt et six de commission, ce qui produisit une déduction de trente francs; il porta les cinquante francs, prix du Ducerceau, et tira de sa caisse pleine de beaux et bons écus quatre cent vingt francs.

— Ah çà! monsieur Chaboisseau, les effets sont tous bons ou tous mauvais, pourquoi ne nous escomptez-vous pas les autres?

— Je n'escompte pas, dit le bonhomme, je me paye d'une vente.

Étienne et Lucien riaient encore de Chaboisseau sans l'avoir compris, quand ils arrivèrent chez Dauriat où Lousteau pria Gabusson de leur indiquer un escompteur. Les deux amis prirent un cabriolet à l'heure et allèrent au boulevard Poissonnière, munis d'une lettre de recommandation que leur avait donnée Gabusson, en leur annonçant le plus bizarre et le plus étrange *particulier*, selon son expression.

— Si Samanon ne prend pas vos valeurs, avait dit Gabusson, personne ne vous les escomptera.

Samanon était un prêteur sur gages, bouquiniste au rez-de-chaussée, marchand d'habits au premier étage, vendeur de gravures prohibées au second. Aucun des personnages introduits dans les romans d'Hoffmann, aucun des sinistres avares de Walter Scott ne peut être comparé à ce que la nature sociale et parisienne s'était permis de créer en cet homme, si toutefois Samanon est un homme. Lucien ne put réprimer un geste d'effroi à l'aspect de ce petit homme sec, dont les os voulaient percer le cuir parfaitement tanné, taché de nombreuses plaques vertes ou jaunes, comme une peinture de Titien ou de Paul Véronèse vue de près. Samanon avait un œil immobile et glacé, l'autre vif et luisant; il semblait se servir de cet œil mort en escomptant, et employer l'autre à vendre ses gravures obscènes. Il portait une petite perruque plate dont le noir poussait au rouge, et sous laquelle se redressaient des cheveux blancs. Son front jaune avait une attitude menaçante. Ses joues étaient creusées carrément par la saillie des mâchoires. Ses dents, encore blanches, paraissaient tirées sur ses lèvres comme celles d'un cheval qui bâille, ce qui lui donnait un air passablement féroce. Les poils de sa barbe, durs et pointus, devaient piquer comme autant d'épingles. Il était vêtu d'une petite redingote râpée, arrivée à l'état d'amadou. Sa cravate noire, déteinte, usée par sa barbe, laissait voir un cou ridé comme celui d'un dindon.

Les deux journalistes le trouvèrent assis dans un comptoir horriblement sale et occupé à coller des étiquettes au dos de quelques vieux livres achetés à une vente. Après avoir échangé un coup d'œil par lequel ils se communiquèrent les mille questions que soulevait l'existence d'un pareil personnage, Lucien et Lousteau le saluèrent en lui présentant la lettre de Gabusson et les valeurs de Fendant et Cavalier.

Pendant que Samanon lisait, il entra dans cette obscure boutique un homme d'une haute intelligence, vêtu d'une petite redingote qui paraissait être taillée dans une couverture de zinc, tant elle était solidifiée par l'alliage de mille substances étrangères.

— J'ai besoin de mon habit, de mon pantalon noir et de mon gilet de satin, dit-il à Samanon en lui présentant une carte numérotée.

Samanon tira le bouton en cuivre d'une sonnette. Il descendit une femme qui paraissait être une Normande à la fraîcheur de sa riche carnation.

— Prête à monsieur ses habits, dit-il en tendant la main à l'auteur. Il y a plaisir à travailler avec vous, mais un de vos amis m'a amené un petit jeune homme qui m'a rudement attrapé!

— On l'attrape!... dit l'artiste aux deux journalistes, en donnant, comme donnent les lazzaroni de Naples pour ravoir leurs habits de fête au *monte-di-pieta*, trente sous que la main jaune et crevassée de l'escompteur prit et fit tomber dans la caisse de son comptoir.

— Quel singulier commerce fais-tu? dit Lousteau à ce grand homme livré à l'opium et que la contemplation retenait dans ses palais enchantés, qui ne voulait ou ne pouvait rien créer.

— Cet homme prête beaucoup plus que le mont-de-piété sur les objets engageables, et il a de plus l'épouvantable charité de vous les laisser mettre dans les occasions où il faut que l'on soit vêtu. Je vais ce soir dîner chez les Keller avec ma maîtresse. Il m'est plus facile d'avoir trente sous que deux cents francs, et je viens chercher ma garde-robe qui, depuis six mois, a rapporté cent francs. Samanon a déjà dévoré ma bibliothèque, livre à livre.

— Et sou à sou, dit en riant Lousteau.

— Je vous donnerai quinze cents francs, dit Samanon à Lucien.

Lucien fit un bond comme si l'escompteur lui avait plongé dans le cœur une broche de fer rougi.

Samanon regardait les billets avec attention, en examinant les dates.

— Encore, dit-il, ai-je besoin de voir Fendant, il devrait me déposer des livres. Vous ne valez pas grand'chose, dit-il à Lucien, vous vivez avec Coralie et ses meubles sont saisis.

Lousteau regarda Lucien qui reprit ses billets et sauta de la boutique sur le boulevard en disant : — Est-ce le diable?

Il contempla pendant quelques instants cette petite boutique, devant laquelle tous les passants devaient sourire, tant elle était piteuse, tant ses petites caisses à livres étiquetés étaient mesquines et sales, en se demandant : — Quel commerce fait-on là?

Quelques moments après, le grand inconnu qui devait assister, à dix ans de là, l'entreprise immense des saint-simoniens, sortit très-bien vêtu, sourit aux deux journalistes, et alla se faire cirer ses bottes afin de compléter sa toilette.

— Quand on voit entrer Samanon chez un libraire, chez un marchand de papier ou chez un imprimeur, ils sont perdus, leur dit-il. Il est comme un croque-mort qui vient prendre mesure d'une bière.

—Tu n'escompteras pas facilement tes billets, dit alors Étienne à Lucien.

— Là où Samanon refuse, dit l'inconnu, personne n'accepte. Il est l'*ultima ratio!* C'est un des *moutons* des Gigonnet, Palma, Werbrust, Gobseck et autres crocodiles qui nagent sur la place de Paris, et avec lesquels tout homme dont la fortune est à faire doit tôt ou tard se rencontrer.

— Si tu ne peux pas les escompter à cinquante pour cent, reprit Étienne, il faut les faire à trois pour cent, comme le papier de Laffitte.

— Comment?

— Donne-les à Coralie, elle les présentera chez Camusot.

Lucien fit un autre bond.

— Tu te révoltes, dit Lousteau. Quel enfantillage! Peux-tu mettre en balance ton avenir et une semblable niaiserie?

— Je vais toujours lui porter cet argent.

— Autre sottise! Tu n'apaiseras rien avec quatre cents francs, il faut en avoir quatre mille. Gardons de quoi nous griser en cas de perte, et joue!

— Le conseil est bon, dit le grand inconnu.

A quatre pas de Frascati, ces paroles avaient une vertu magnétique. Les deux amis renvoyèrent leur cabriolet et montèrent au jeu. D'abord, ils gagnèrent trois mille francs, revinrent à cinq cents, regagnèrent trois mille sept cents francs ; puis ils retombèrent à cent sous, se retrouvèrent à deux mille francs, et les risquèrent sur le pair pour les doubler d'un seul coup. Le pair n'avait pas passé depuis cinq coups, ils y pontèrent la somme. Impair sortit encore. Ils dégringolèrent alors l'escalier de ce pavillon célèbre, après avoir consumé deux heures en émotions brûlantes et dévorantes. Ils avaient gardé cent francs. Sur les marches du petit péristyle à deux colonnes qui soutenaient extérieurement une petite marquise ronde en tôle, que plus d'un œil a contemplée avec amour et désespoir, Lousteau dit en voyant le regard enflammé de Lucien : — Ne mangeons que cinquante francs.

Ils remontèrent. En une heure, ils arrivèrent à mille écus, ils mirent les mille écus sur la rouge qui avait passé cinq fois, en se fiant au hasard auquel ils devaient leur perte précédente. Noir sortit. Il était six heures.

—Ne mangeons que vingt-cinq francs, dit Lucien.

Cette nouvelle tentative dura peu, les vingt-cinq francs furent perdus en dix coups. Lucien jeta rageusement ses derniers vingt-cinq francs sur le chiffre de son âge, et gagna. Rien ne peut dépeindre le tremblement de sa main quand il prit le râteau pour retirer les écus que le banquier jeta. Il donna dix louis à Lousteau et lui dit : Sauve-toi chez Véry!

Lousteau comprit Lucien. Lucien porta ses trente louis sur rouge et gagna. Enhardi par la voix secrète qu'entendent les joueurs, il laissa le tout sur rouge et gagna. Son ventre était en feu! Malgré la voix, il reporta les cent vingt louis sur noir et perdit. Il sentit alors en lui la sensation délicieuse qui succède, chez les joueurs, à leurs horribles agitations, quand, n'ayant plus rien à risquer, ils rentrent dans la vie réelle, et quittent le palais ardent où se passent leurs rêves fugaces. Il rejoignit Lousteau chez Véry, trouva le dîner commandé, se rua, selon l'expression de Lafontaine, en cuisine, et noya ses soucis dans le vin. A neuf heures il était complétement gris. La portière de la rue de Vendôme le renvoya rue de la Lune.

— Mademoiselle Coralie vient de quitter son appartement et s'est installée dans la maison dont voici l'adresse.

Lucien était trop ivre pour s'étonner de quelque chose, il reprit le fiacre qui l'avait amené, se fit conduire rue de la Lune, en se disant à lui-même des calembours sur le nom de la rue.

Pendant cette matinée avait éclaté la faillite du Panorama-Dramatique. L'actrice effrayée s'était empressée de vendre tout son mobilier du consentement de ses créanciers. Elle avait tout payé, tout liquidé et satisfait le propriétaire. Pendant le temps que prit cette opération, qu'elle appelait *une lessive*, Bérénice garnissait, des meubles indispensables achetés d'occasion, un petit appartement de trois pièces, au quatrième étage d'une maison rue de la Lune, à deux pas du Gymnase. Coralie y attendait Lucien, ayant sauvé de toutes ses splendeurs son amour sans souillure et un sac de sept cents francs. Lucien, dans son ivresse, raconta ses malheurs à Coralie et à Bérénice.

— Tu as bien fait, mon ange, lui dit l'actrice en le serrant dans ses bras. Bérénice saura bien négocier tes billets à Braulard.

XXXVI

CHANGEMENT DE FRONT.

Le lendemain matin, Lucien s'éveilla dans les oies enchanteresses que lui prodigua Coralie. L'actrice redoubla d'amour et de tendresse, comme pour compenser par les plus riches trésors du cœur l'indigence du nouveau ménage. Elle était ravissante de beauté, ses cheveux échappés de dessous un foulard tordu, blanche et fraîche, les yeux rieurs, la parole gaie comme le rayon de soleil levant qui entrait par leurs fenêtres et dorait cette charmante misère. La chambre, encore décente, était tendue d'un papier vert d'eau à bordure rouge, ornée de deux glaces, l'une à la cheminée, l'autre au-dessus de la commode. Un tapis d'occasion, acheté par Bérénice de ses deniers, malgré les ordres de Coralie, déguisait le carreau nu et froid du plancher. Les meubles d'acajou étaient garnis en étoffe de coton bleu. Bérénice avait sauvé du désastre une pendule et deux vases de porcelaine, quatre couverts en argent et six petites cuillers. La salle à manger, qui se trouvait avant la chambre à coucher, avait le strict nécessaire, et ressemblait à celle d'un ménage d'employé à douze cents francs. La cuisine était sur le même palier. Au-dessus Bérénice couchait dans une mansarde. Le loyer ne s'élevait pas à plus de cinquante écus. Cette horrible maison avait une fausse porte cochère. Le portier logeait dans un des vantaux condamné, percé d'un croisillon par où il surveillait dix-sept locataires. Cette ruche s'appelle une maison de produit, en style de notaire. Lucien aperçut un bureau, un fauteuil, de l'encre, des plumes et du papier. Toute sa garde-robe était dans une armoire à glace et dans la commode. La gaieté de Bérénice qui comptait sur le début de Coralie au Gymnase, celle de l'actrice qui regardait son rôle, un cahier de papier noué avec un bout de faveur bleue, chassèrent les inquiétudes et la tristesse de Lucien.

— Pourvu que dans le monde on ne sache rien de cette dégringolade, nous nous en tirerons, dit-il. Après tout, nous avons cinq mille francs devant nous! Je vais exploiter ma nouvelle position dans les journaux royalistes. Demain nous inaugurons le Réveil, je me connais maintenant en journalisme, j'en ferai!

Coralie ne vit que de l'amour dans ces paroles, elle baisa les lèvres qui les avaient prononcées.

En ce moment, Bérénice avait mis la table auprès du feu, et venait de servir un modeste déjeuner composé d'œufs brouillés, de deux côtelettes et de café à la crème. On frappa. Trois amis sincères se produisirent aux yeux étonnés de Lucien : d'Arthez, Léon Giraud et Michel Chrestien. Cette apparition toucha vivement le poëte qui leur offrit de partager son déjeuner.

— C'est fait, dit d'Arthez. Nous venons pour des affaires plus sérieuses que de simples consolations, car nous savons tout, nous avons été rue de Vendôme. Vous connaissez mes opinions, Lucien. Je me réjouirais de vous voir adopter mes convictions politiques dans toute autre circonstance; mais, dans la situation où vous vous êtes mis en écrivant aux journaux libéraux, vous ne sauriez passer dans les rangs des ultras sans flétrir à jamais votre caractère et souiller votre existence. Nous venons vous conjurer au nom de notre amitié, quelque affaiblie qu'elle soit, de ne pas vous entacher ainsi. Vous avez attaqué les romantiques, la droite et le gouvernement; vous ne pouvez pas maintenant défendre le gouvernement, la droite et les romantiques.

— Les raisons qui me font agir sont tirées d'un ordre de pensées supérieur, la fin justifiera tout, dit Lucien.

— Vous ne comprenez peut-être pas la situation dans laquelle nous sommes, lui dit Léon Giraud. Le gouvernement, la cour, les Bourbons, le parti absolutiste, ou, si vous voulez tout comprendre dans une expression générale, le système opposé au système constitutionnel, et qui se divise en plu-

sieurs fractions toutes divergentes dès qu'il s'agit des moyens à prendre pour étouffer la révolution, est au moins d'accord sur la nécessité de supprimer la presse. La fondation du Réveil, de la Foudre, du Drapeau blanc, tous journaux destinés à répondre aux calomnies, aux injures, aux railleries de la presse libérale, que je n'approuve pas en ceci, car cette méconnaissance de la grandeur de ce sacerdoce est précisément ce qui nous a conduits à publier un journal digne et grave dont l'influence sera dans peu de temps respectable et sentie, imposante et digne, dit-il en faisant une parenthèse, eh bien! cette artillerie royaliste et ministérielle est un premier essai de représailles, entrepris pour rendre aux libéraux trait pour trait, blessure pour blessure. Que croyez-vous qu'il arrivera, Lucien? Les abonnés sont en majorité du côté gauche, là comme à la guerre, la victoire se trouvera du côté des gros bataillons! Vous serez des infâmes, des menteurs, des ennemis du peuple; les autres seront des défenseurs de la patrie, des gens honorables, des martyrs, quoique plus hypocrites et plus perfides que vous, peut-être. Ce moyen augmentera l'influence pernicieuse de la presse, en légitimant et consacrant ses plus odieuses entreprises. L'injure et la personnalité deviendront un de ses droits publics, adopté pour le profit des abonnés et passé en force de chose jugée par cet usage réciproque. Quand le mal se sera révélé dans toute son étendue, les lois restrictives et prohibitives, la censure, mise à propos de l'assassinat du duc de Berry et levée depuis l'ouverture des chambres, reviendra. Savez-vous ce que le peuple français conclura de ce débat? il admettra les insinuations de la presse libérale, il croira que les Bourbons veulent attaquer les résultats matériels et acquis de la révolution, il se lèvera quelque beau jour et chassera les Bourbons. Non-seulement vous salissez votre vie, mais vous serez un jour dans le parti vaincu. Vous êtes trop jeune, trop nouveau venu dans la presse; vous en connaissez trop peu les ressorts secrets, les rubriques; vous y avez excité trop de jalousie, pour résister au *tolle* général qui s'élèvera contre vous dans les journaux libéraux. Vous serez entraîné par la fureur des partis, qui sont encore dans le paroxysme de la fièvre; seulement leur fièvre a passé, des actions brutales de 1815 et 1816, dans les luttes orales de la chambre et dans les débats de la presse.

— Mes amis, dit Lucien, je ne serai pas l'étourdi, le poëte que vous voulez voir en moi. Quelque chose qui puisse arriver, j'aurai conquis un avantage que jamais le triomphe du parti libéral ne peut me donner. Quand vous aurez la victoire, mon affaire sera faite.

— Nous te couperons la tête, dit en riant Michel Chrestien.

— J'aurai des enfants alors, répondit Lucien, et me couper la tête, ce sera ne rien couper.

Les trois amis ne comprirent pas Lucien chez qui ses relations avec le grand monde avaient développé au plus haut degré l'orgueil nobiliaire et les vanités aristocratiques. Il voyait avec raison d'ailleurs une immense fortune dans sa beauté, dans son esprit, appuyés du nom et du titre de comte de Rubempré. Madame d'Espard, madame Bargeton et madame de Montcornet le tenaient par ce fil comme un enfant tient un hanneton : Lucien ne volait plus que dans un cercle déterminé. Ces mots : — « Il est des nôtres, il pense bien! » dits trois jours auparavant dans les salons de mademoiselle des Touches l'avaient enivré ainsi que les félicitations qu'il avait reçues des ducs de Lenoncourt, de Navarreins et de Grandlieu, de Rastignac, de Blondet, de la belle duchesse de Maufrigneuse, de des Lupeaulx, des gens les plus influents et les mieux en cour du parti royaliste.

— Allons! tout est dit, répliqua d'Arthez. Il te sera plus difficile qu'à tout autre de te conserver pur et d'avoir ta propre estime. Tu souffriras beaucoup, je te connais, quand tu te verras méprisé par ceux-là mêmes à qui tu te seras dévoué.

Les trois amis dirent adieu à Lucien sans lui tendre amicalement la main. Lucien resta pendant quelques instants pensif et triste.

— Eh! laisse donc ces niais-là, dit Coralie en sautant sur les genoux de Lucien et lui jetant ses beaux bras frais autour du cou. Ils prennent la vie au sérieux, et c'est une plaisanterie. D'ailleurs, tu seras comte Lucien de Rubempré. Je ferai, s'il le faut, des agaceries à la chancellerie. Je sais par où prendre ce libertin de des Lupeaulx qui fera signer ton ordonnance. Ne t'ai-je pas dit que quand il te faudrait une marche de plus pour saisir ta proie, tu aurais le cadavre de Coralie?

Le lendemain, Lucien laissa mettre son nom parmi ceux des collaborateurs du Réveil. Ce nom fut annoncé comme une conquête dans le prospectus distribué par les soins du ministère à cent mille exemplaires. Lucien vint au repas triomphal qui dura neuf heures chez Robert, à deux pas de Frascati, et auquel assistaient les coryphées de la presse royaliste, Martainville, Auger, Destains et une foule d'auteurs encore vivants, qui, dans ce temps-là, *faisaient de la monarchie et de la religion*, selon une expression consacrée.

— Nous allons leur en donner, dit Hector Merlin.

— Ah! répondit Nathan qui s'enrôla sous cette bannière en jugeant bien qu'il valait mieux avoir pour soi que contre soi l'autorité dans l'exploita-

tion du théâtre à laquelle il songeait, si nous leur faisons la guerre, faisons-la sérieusement, ne nous tirons pas des balles de liége! Attaquons tous les écrivains classiques et libéraux sans distinction d'âge ni de sexe, passons-les au fil de la plaisanterie, et ne faisons pas de quartier.

— Soyons honorables, ne nous laissons pas gagner par les exemplaires, les présents, l'argent des libraires. Faisons la restauration du journalisme.

— Bien! dit Martainville. *Justum et tenacem propositi virum!* Soyons implacables et mordants. Je ferai de Lafayette ce qu'il est : Gilles premier.

— Moi, dit Nathan, je me charge des héros du *Constitutionnel*, du sergent Mercier, des œuvres complètes de monsieur Jouy, des illustres orateurs de la gauche!

Une guerre à mort fut résolue et votée à l'unanimité, à une heure du matin, par les rédacteurs qui noyèrent toutes leurs nuances et toutes leurs idées dans un punch flamboyant.

— *Nous nous sommes donné une fameuse culotte monarchique et religieuse*, dit un des écrivains les plus célèbres de la littérature romantique sur le seuil de la porte.

Ce mot historique fut révélé par un libraire qui assistait au dîner, et parut le lendemain dans le Miroir, attribué à Lucien. La défection de Lucien fut le signal d'un effroyable tapage dans les journaux libéraux dont il devint la bête noire, où il fut tympanisé de la plus cruelle façon. On raconta les infortunes de ses sonnets, on l'appela le poëte sans sonnets, on apprit au public que Dauriat aimait mieux perdre mille écus que de les imprimer. Le journal de Lousteau publia sur Lucien ce sonnet plaisant.

LE CHARDON.

Je suis, à parler franc, une assez pauvre plante,
Je n'ai point de parfum, je n'ai point de beauté,
Je ne suis bon à rien et je suis détesté,
Et je maudis l'éclat de la rose insolente.

Comme elle je possède une épine méchante,
Mais un don de souffrance, hélas! sans volupté;
Je n'ai qu'un seul ami que l'on dit entêté;
On le hait quand il dort, on le fuit quand il chante.

Je grandis, je fleuris dans les endroits impurs,
Sur le bord des fossés, à l'angle des vieux murs.
On me traite partout comme un être inutile.

Pour moi jamais de soins, pour moi point de pardon,
On m'arrache aussitôt que la terre est fertile,
Je suis enfin la fleur des ânes... le chardon.

On parla de sa passion pour le jeu, l'on signala d'avance son roman comme une œuvre antinationale, où il prenait le parti des égorgeurs catholiques contre les victimes protestantes. En huit jours cette querelle s'envenima. Lucien comptait sur son ami Lousteau qui lui devait mille francs, et avec lequel il avait eu des conventions secrètes; mais Lousteau devint l'ennemi juré de Lucien. Voici comment.

Florine était sans engagement. Depuis quatre mois, Nathan aimait Florine et ne savait comment l'enlever à Lousteau, pour qui d'ailleurs elle était une providence. Dans la détresse et le désespoir où se trouvait cette actrice, Nathan, le collaborateur de Lucien, vint voir Coralie, et la pria d'offrir à Florine un rôle dans une pièce de lui, se faisant fort de lui procurer un engagement conditionnel au Gymnase. Florine, enivrée d'ambition, n'hésita pas : elle avait eu le temps d'observer Lousteau. Nathan était un ambitieux littéraire et politique, un homme qui avait autant d'énergie que de besoins, tandis que chez Lousteau les vices tuaient le vouloir. L'actrice voulut reparaître environnée d'un nouvel éclat : elle livra les lettres du droguiste à Nathan qui les fit racheter par Matifat. Florine eut alors un magnifique appartement rue Hauteville, et prit Nathan pour protecteur à la face de tout le journalisme et du monde théâtral. Lousteau fut si cruellement atteint par cet événement qu'il pleura vers la fin d'un dîner que ses amis lui donnèrent pour le consoler. Dans cette orgie, les convives trouvèrent que Nathan avait joué son jeu. Quelques écrivains comme Finot et Vernou savaient la passion du dramaturge pour Florine; mais, au dire de tous, Lucien, en maquignonnant cette affaire, avait manqué aux plus saintes lois de l'amitié; l'esprit de parti, le désir de servir ses nouveaux amis le rendaient inexcusable : Nathan était emporté par la logique des passions; le grand homme de province, comme dit Blondet, a cédé à des calculs. Aussi la perte de Lucien, de cet intrus, de ce petit drôle qui voulait avaler tout le monde, fut-elle unanimement résolue et profondément méditée. Vernou, qui le haïssait, se chargea de ne pas le lâcher. Pour se dispenser de payer mille écus à Lousteau, Finot accusait Lucien de l'avoir empêché de gagner cinquante mille francs en donnant à Nathan le secret de l'opération contre Matifat, car Nathan, conseillé par Florine, s'était ménagé l'appui de Finot en lui faisant avoir son *petit sixième* pour quinze mille francs. Lousteau, qui perdait ses mille écus, ne pardonnait pas à Lucien la lésion énorme de ses intérêts. Les blessures d'amour-propre deviennent incurables quand l'oxyde d'argent y pénètre.

XXXVII

FINOTERIES.

Aucune expression, aucune peinture ne peut rendre la rage qui saisit les écrivains quand leur amour-propre souffre, ni l'énergie qu'ils trouvent au moment où ils se sentent piqués par les flèches empoisonnées de la raillerie. Ceux dont l'énergie et la résistance sont stimulées par l'attaque, succombent promptement. Les gens calmes et dont le thème est fait d'après le profond oubli dans lequel tombe un article injurieux, ceux-là déploient le vrai courage littéraire. Ainsi les faibles, au premier coup d'œil, paraissent être les forts; mais leur résistance n'a qu'un temps.

Pendant les premiers quinze jours, Lucien fit pleuvoir une grêle d'articles dans les journaux royalistes où il partageait le poids de la critique avec Hector Merlin. Il fut tous les jours sur la brèche du *Réveil,* faisant feu de tout son esprit, appuyé d'ailleurs par Martainville, le seul qui le servît sans arrière-pensée, et qu'on ne mit pas dans le secret des conventions signées par des plaisanteries après boire, ou aux Galeries de Bois chez Dauriat, et dans les coulisses de théâtre, entre les journalistes des deux partis que la camaraderie unissait secrètement. Quand Lucien allait au foyer du Vaudeville, il n'était plus traité en ami, les gens de son parti lui donnaient seuls la main, tandis que Nathan, Hector Merlin, Théodore Gaillard fraternisaient sans honte avec Finot, Lousteau, Vernou et quelques-uns de ces journalistes décorés du surnom de *bons enfants.* A cette époque, le foyer du Vaudeville était le chef-lieu des médisances littéraires, une espèce de boudoir où venaient des gens de tous les partis, des hommes politiques et des magistrats. Après une réprimande faite en certaine chambre du conseil, le président qui avait reproché à l'un de ses collègues de balayer les coulisses de sa simarre, se trouva simarre à simarre avec le réprimandé dans le foyer du Vaudeville. Lousteau finit par y donner la main à Nathan. Finot y venait presque tous les soirs. Quand Lucien avait le temps, il y étudiait les dispositions de ses ennemis, et ce malheureux enfant voyait en eux une implacable froideur.

En ce temps, l'esprit de parti donnait naissance à des haines bien plus visibles qu'elles ne le sont aujourd'hui. Aujourd'hui, tout s'est amoindri par une trop grande et trop longue tension des ressorts. Aujourd'hui, la critique, après avoir immolé le livre d'un homme, lui tend la main. La victime doit embrasser le sacrificateur sous peine d'être passée par les verges de la plaisanterie. Dans ce cas, un écrivain est insociable, mauvais coucheur, pétri d'amour-propre, inabordable, haineux, rancunier. Aujourd'hui, quand un auteur a reçu dans le dos les coups de poignard de la trahison, quand il a évité les piéges tendus avec une infâme hypocrisie, essuyé les plus mauvais procédés, il entend ses assassins lui souhaitant le bonjour, qui lui sourient et manifestent des prétentions à son estime, voire même à son amitié. Tout s'excuse et se justifie à une époque où l'on a transformé la vertu en vice, comme on a érigé certains vices en vertus. La camaraderie est devenue la plus sainte des libertés. Les chefs des opinions les plus contraires se parlent à mots émoussés, à pointes courtoises. Dans ce temps, si tant est qu'on s'en souvienne, il y avait du courage pour certains écrivains royalistes et pour quelques écrivains libéraux, à se trouver dans le même théâtre. On entendait les provocations les plus haineuses. Les regards étaient chargés comme des pistolets, la moindre étincelle pouvait faire partir le coup d'une querelle. Qui n'a pas surpris des imprécations chez son voisin, à l'entrée de quelques hommes plus spécialement en butte aux attaques respectives des deux partis? Il n'y avait alors que deux partis, les royalistes et les libéraux, les romantiques et les classiques, la même haine sous deux formes, une haine qui faisait comprendre les échafauds de la convention. Lucien, devenu royaliste et romantique forcené, de libéral et de voltairien enragé qu'il avait été dès son début, se trouva donc sous le poids des inimitiés qui planaient sur la tête de l'homme le plus abhorré des libéraux à cette époque, de Martainville, le seul qui le défendît et l'aimât. Cette solidarité nuisit à Lucien. Les partis sont ingrats envers leurs vedettes, ils abandonnent volontiers leurs enfants perdus. Surtout en politique, il est nécessaire à ceux qui veulent parvenir d'aller avec le gros de l'armée. La principale méchanceté des petits journaux fut d'accoupler Lucien à Martainville. Le libéralisme les jeta dans les bras l'un de l'autre. Cette amitié, fausse ou vraie, leur valut à tous deux des articles écrits avec du fiel par Félicien, au désespoir des succès de Lucien dans le grand monde, et qui croyait, comme tous les anciens camarades du poëte, à son élévation. La prétendue trahison du poëte fut alors envenimée et embellie des circonstances les plus aggravantes. Lucien fut nommé le petit Judas, et Martainville le grand Judas, car Martainville était à tort ou à raison accusé d'avoir livré le pont du Pecq aux armées étrangères. Lucien répondit en riant à des Lupeaulx que, quant à lui, sûrement il avait livré le pont aux ânes. Le luxe de Lucien, quoique

creux et fondé sur des espérances, révoltait ses amis qui ne lui pardonnaient ni son équipage à bas, car pour eux il était toujours debout, ni ses splendeurs de la rue de Vendôme. Tous sentaient instinctivement qu'un homme jeune et beau, spirituel et corrompu par eux, allait arriver à tout; aussi pour le renverser employèrent-ils tous leurs moyens.

Quelques jours avant le début de Coralie au Gymnase, Lucien vint bras dessus, bras dessous, avec Hector Merlin, au foyer du Vaudeville. Merlin grondait son ami d'avoir servi Nathan dans l'affaire de Florine.

— Vous vous êtes fait, de Lousteau et de Nathan, deux ennemis mortels. Je vous avais donné de bons conseils et vous n'en avez point profité. Vous avez distribué l'éloge et répandu le bienfait, vous serez cruellement puni de vos bonnes actions. Florine et Coralie ne vivront jamais en bonne intelligence en se trouvant sur la même scène : l'une voudra l'emporter sur l'autre. Vous n'avez que nos journaux pour défendre Coralie. Nathan, outre l'avantage que lui donne son métier de faiseur de pièces, dispose des journaux libéraux dans la question des théâtres, et il est dans le journalisme depuis un peu plus de temps que vous.

Cette phrase répondait à des craintes secrètes de Lucien, qui ne trouvait ni chez Nathan, ni chez Gaillard, la franchise à laquelle il avait droit; mais il ne pouvait pas se plaindre, il était si fraîchement converti! Gaillard l'accablait en lui disant que les nouveaux venus devaient donner pendant longtemps des gages avant que leur parti pût se fier à eux. Il rencontrait dans l'intérieur des journaux royalistes et ministériels une jalousie à laquelle il n'avait pas songé, la jalousie qui se déclare entre tous les hommes en présence d'un gâteau quelconque à partager et qui les rend comparables à des chiens se disputant une proie : ils offrent les mêmes grondements, les mêmes attitudes, les mêmes caractères. Ces écrivains se jouaient mille mauvais tours secrets pour se nuire les uns aux autres auprès du pouvoir, ils s'accusaient de tiédeur; et, pour se débarrasser d'un concurrent, ils inventaient les machines les plus perfides. Les libéraux étaient unis, ils n'avaient aucun sujet de débats intestins, en se trouvant loin du pouvoir et de ses grâces. En entrevoyant cet inextricable lacis d'ambitions, Lucien n'eut pas assez de courage pour tirer l'épée afin d'en couper les nœuds, et ne se sentit pas la patience de les démêler, il ne pouvait être ni l'Arétin, ni le Beaumarchais, ni le Geoffroi de son époque, il s'en tint à son unique désir : avoir son ordonnance, en comprenant que pour lui cette restauration était un beau mariage. Sa fortune ne dépendrait plus alors que d'un hasard auquel aiderait sa beauté. Lousteau, qui lui avait marqué tant de confiance, avait son secret, le journaliste savait où blesser à mort le poëte d'Angoulême; aussi le jour où Merlin l'amenait au Vaudeville, Étienne avait-il préparé pour Lucien un piége horrible où il devait se prendre et succomber.

— Voilà le beau Lucien, dit Finot en traînant des Lupeaulx, avec lequel il causait, devant Lucien dont il prit la main avec les décevantes chatteries de l'amitié.

— Je ne connais pas d'exemples d'une fortune aussi rapide que la sienne, dit Finot en regardant tour à tour Lucien et le maître des requêtes. A Paris, la fortune est de deux espèces : il y a la fortune matérielle, l'argent que tout le monde peut ramasser, et la fortune morale, les relations, la position, l'accès dans un certain monde inabordable pour certaines personnes, quelle que soit leur fortune matérielle, et mon ami...

— Notre ami, dit des Lupeaulx.

— Notre ami, reprit Finot en serrant une main de Lucien et la tapotant entre les siennes, a fait sous ce rapport une brillante fortune. A la vérité, Lucien a plus de moyens, plus de talent, plus d'esprit que tous ses envieux, puis il est d'une beauté ravissante. Ses anciens amis ne lui pardonnent pas ses succès, ils disent qu'il a eu du bonheur.

— Ces bonheurs-là, dit des Lupeaulx, n'arrivent jamais aux sots ni aux incapables. Hé! peut-on appeler du bonheur, le sort de Bonaparte ? il y avait eu vingt généraux en chef avant lui pour commander les armées d'Italie, comme il y a cent jeunes gens en ce moment qui voudraient pénétrer chez mademoiselle des Touches, que déjà dans le monde on vous donne pour femme, mon cher! dit des Lupeaulx, en frappant sur l'épaule de Lucien. Ah! vous êtes en grande faveur. Madame d'Espard, madame de Bargeton et madame de Montcornet sont folles de vous. N'êtes-vous pas ce soir de la soirée de madame Firmiani, et demain du rout de la duchesse de Grandlieu?

— Oui, dit Lucien.

— Permettez-moi de vous présenter un jeune banquier, monsieur du Tillet, un homme digne de vous : il a su faire une belle fortune et en peu de temps.

Lucien et du Tillet se saluèrent, entrèrent en conversation. Le banquier invita Lucien à dîner. Finot et des Lupeaulx, deux hommes d'une égale profondeur, et qui se connaissaient assez pour demeurer toujours amis, parurent continuer une conversation commencée, ils laissèrent Lucien, Merlin, du Tillet et Nathan causant ensemble, et se dirigèrent vers un des divans qui meublaient le foyer du Vaudeville.

— Ah çà, mon cher ami, dit Finot à des Lupeaulx, dites-moi la vérité : Lucien est-il sérieusement protégé? Il est devenu la bête noire de tous mes esclaves. Avant de favoriser leur conspiration, j'ai voulu vous consulter pour savoir s'il ne vaut pas mieux la déjouer et le servir.

Ici le maître des requêtes et Finot se regardèrent pendant une légère pause avec une profonde attention.

—Comment,mon cher, dit des Lupeaulx, pouvez-vous imaginer que la marquise d'Espard, Châtelet et madame de Bargeton, qui a fait nommer le baron préfet de la Charente et comte, afin de rentrer triomphalement à Angoulême, pardonnent à Lucien ses attaques? Elles l'ont jeté dans le parti royaliste afin de l'annuler. Aujourd'hui, tous cherchent des motifs pour refuser ce qu'on lui a promis; trouvez-en! vous aurez rendu le plus immense service à ces deux femmes : un jour ou l'autre, elles s'en souviendront. J'ai leur secret. Elles haïssent ce petit bonhomme à un tel point qu'elles m'ont surpris. Ce Lucien est un petit sot, il pouvait se débarrasser de sa plus cruelle ennemie, madame de Bargeton, en ne cessant ses attaques qu'à des conditions que toutes les femmes aiment à exécuter, vous comprenez? Il est beau, il est jeune, il pouvait noyer cette haine dans des torrents d'amour : il devenait alors comte de Rubempré, la Sèche aurait obtenu quelque place dans la maison du roi, des sinécures! Lucien était un très-joli lecteur pour Louis XVIII, il eût été bibliothécaire je ne sais où, maître des requêtes pour rire, directeur de quelque chose aux menus plaisirs. Il a manqué son coup. Peut-être est-ce là ce qu'on ne lui a point pardonné. Au lieu d'imposer des conditions, il en a reçu. Le jour où Lucien s'est laissé prendre à la promesse de l'ordonnance, le baron Châtelet a fait un grand pas. Coralie a perdu cet enfant-là. S'il n'avait pas eu l'actrice pour maîtresse, il aurait revoulu la Sèche, et il l'aurait eue.

— Ainsi nous pouvons l'abattre? dit Finot.

— Par quel moyen? demanda négligemment des Lupeaulx qui voulait se prévaloir de ce service auprès de la marquise d'Espard.

— Il a un marché qui l'oblige à travailler au petit journal de Lousteau, nous lui ferons faire des articles. Quand le garde des sceaux se verra chatouillé, vous comprenez que si la double collaboration de Lucien lui est prouvée, il le regardera comme un homme indigne des bontés du roi. Pour lui faire perdre un peu la tête, nous avons préparé la chute de Coralie : il verra sa maîtresse sifflée et sans rôles. Une fois son ordonnance indéfiniment suspendue, nous le blaguerons alors sur ses prétentions aristocratiques : nous parlerons de sa mère accoucheuse, de son père apothicaire; il n'a qu'un courage d'épiderme, il succombera. Nous l'aurons renvoyé d'où il vient. Nathan m'a fait rendre le sixième du journal, j'ai pu racheter la part du papetier, je suis seul avec Dauriat, nous pouvons nous entendre à nous deux pour absorber ce journal au profit de la cour. Je n'ai protégé Florine et Nathan qu'à la condition de la restitution de *mon* sixième; ils me l'ont rendu, je dois les servir, mais je voulais connaître aussi quelles étaient les chances de Lucien...

— Vous êtes digne de votre nom, dit des Lupeaux en riant. Allez! j'aime les gens de votre sorte...

— Eh bien, vous pouvez faire avoir à Florine un engagement définitif? dit Finot au maître des requêtes.

— Oui, mais débarrassez-nous de Lucien; Rastignac et de Marsay ne veulent pas entendre parler de lui.

— Dormez en paix, dit Finot. Nathan et Merlin auront toujours des articles que Gaillard aura promis de faire passer, il ne pourra pas donner une ligne, nous lui coupons ainsi les vivres. Il n'aura que le journal de Martainville pour se défendre et défendre Coralie : un journal contre tous, il est impossible de résister.

— Envoyez-moi les articles manuscrits de Lucien et le journal, répondit des Lupeaulx, je vous dirai demain les endroits sensibles du ministre, afin de le piquer au vif.

Des Lupeaulx quitta le foyer. Finot vint à Lucien, et de ce ton de bonhomie auquel se sont pris tant de gens, il expliqua comment il ne pouvait renoncer à la rédaction qui lui était due. Il reculait à l'idée d'un procès qui ruinerait les espérances d'un ami dans la nouvelle carrière où il était entré; mais il aimait les hommes assez forts pour changer hardiment d'opinion; d'ailleurs ils devaient tous deux se rencontrer dans la vie, et ils auraient l'un l'autre mille petits services à se rendre. Lucien avait besoin d'un homme sûr pour obtenir tel ou tel résultat dans le sein de son parti.

— Si l'on vous joue, comment ferez-vous? Si quelque ministre croit vous avoir attaché avec le licou de votre apostasie, ne vous redoute plus et vous envoie promener, ne vous faudra-t-il pas lui lancer quelques chiens pour le mordre aux mollets? Eh bien! vous êtes brouillé à mort avec Lousteau qui demande votre tête, vous ne vous parlez plus Félicien et vous; mais, moi je vous reste, une des lois de mon métier est de vivre en bonne intelligence avec les hommes vraiment forts. Vous pourrez me rendre, dans le monde où vous allez, l'équivalent des services que je vous rendrai dans la

presse. Mais les affaires avant tout! envoyez-moi des articles purement littéraires, ils ne vous compromettront pas, et vous aurez exécuté nos conventions.

Lucien remercia Finot, il ne vit que de l'amitié mêlée à de savants calculs dans les propositions de Finot dont la flatterie et celle de des Lupeaulx l'avaient mis en belle humeur à son arrivée.

XXXVIII

LA FATALE SEMAINE.

Dans la vie des ambitieux et de tous ceux qui ne peuvent parvenir qu'à l'aide des hommes et des choses, par un plan de conduite plus ou moins bien combiné, suivi, maintenu, il se rencontre un cruel moment où je ne sais quelle puissance les soumet à de rudes épreuves : tout manque à la fois, de tous côtés les fils se rompent où s'embrouillent, le malheur apparaît sur tous les points. Quand un homme perd la tête au milieu de ce désordre moral, il est perdu. Les gens qui savent résister à cette première révolte des circonstances, qui se roidissent en laissant passer la tourmente, ou se sauvent en gravissant par un épouvantable effort la sphère supérieure, sont les hommes réellement forts. Tout homme, à moins d'être né riche, a donc ce qu'il faut appeler sa fatale semaine. Pour Napoléon, cette semaine fut la retraite de Moscou. Ce cruel moment était venu pour Lucien. Tout avait été trop bien pour lui, dans le monde et dans la littérature, il avait été trop heureux, il devait voir les hommes et les choses se retourner contre lui.

La première douleur fut la plus vive et la plus cruelle de toutes, elle l'atteignit là où il se croyait invulnérable, dans son cœur et dans son amour. Coralie pouvait n'être pas spirituelle, mais elle avait une belle âme, et la faculté de la mettre en dehors par ces mouvements soudains qui font les grandes actrices. Ce phénomène étrange, tant qu'il n'est pas devenu comme une habitude par un long usage, est soumis aux caprices du caractère, et souvent à une admirable pudeur qui domine les actrices encore jeunes. Intérieurement naïve et timide, en apparence hardie et leste comme doit être une comédienne, Coralie éprouvait encore aimante une réaction de son cœur de femme sous le masque de la comédienne. L'art de rendre les sentiments, cette sublime fausseté n'avait pas triomphé chez elle de la nature. Elle était honteuse de donner au public ce qui n'appartenait qu'à l'amour. Puis, elle avait une faiblesse particulière aux femmes vraies. Tout en se sachant appelée à régner en souveraine sur la scène, elle avait besoin du succès, elle était incapable d'affronter une salle avec laquelle elle ne sympathisait pas, la froideur la glaçait, elle tremblait toujours en arrivant en scène; elle ne pouvait se rendre maîtresse de cette terrible émotion, elle en était toujours à son début; les applaudissements lui causaient une espèce d'ivresse, inutile à son amour-propre, indispensable à son courage. Un murmure de désapprobation ou le silence d'un public distrait lui ôtaient ses moyens. Une salle pleine, attentive, des regards admirateurs et bienveillants l'électrisaient, elle se mettait alors en communication avec les qualités nobles de toutes ces âmes, elle se sentait la puissance de les élever, de les émouvoir. Ce double effet accusait bien la nature nerveuse et la constitution du génie, en trahissant aussi les délicatesses et la tendresse de cette pauvre enfant. Lucien avait fini par apprécier les trésors que renfermait ce cœur, il avait reconnu combien Coralie était jeune fille. Inhabile aux faussetés de l'actrice, elle était incapable de se défendre contre les rivalités et les manœuvres des coulisses auxquelles s'adonnait Florine, fille aussi dangereuse, aussi dépravée déjà que son amie était simple et généreuse. Les rôles devaient venir trouver Coralie, elle était trop fière pour implorer les auteurs et subir leurs déshonorantes conditions, pour être au premier journaliste qui la menacerait de son amour et de sa plume. Le talent, déjà si rare dans l'art extraordinaire du comédien, n'est qu'une condition du succès, le talent est même longtemps nuisible s'il n'est accompagné d'un certain génie d'intrigue qui manquait absolument à Coralie. Prévoyant les souffrances qui attendaient son amie à son début au Gymnase, Lucien voulut à tout prix lui procurer un triomphe. L'argent qui restait sur le prix du mobilier vendu, celui que Lucien gagnait, tout avait passé aux costumes, à l'arrangement de la loge de Coralie, à tous les frais d'un début. Quelques jours auparavant, Lucien fit une démarche humiliante à laquelle il se résolut par amour, il prit les billets de Fendant et Cavalier, se rendit rue des Bourdonnais pour en proposer l'escompte à Camusot. Le poëte n'était pas encore tellement corrompu qu'il pût aller froidement à cet assaut; il laissa bien des douleurs sur le chemin, il le pava des plus terribles pensées en se disant alternativement oui, non ! Mais il arriva néanmoins au petit cabinet froid, noir, éclairé par une cour intérieure où siégeait gravement, non plus l'amoureux de Coralie, le débonnaire, le fainéant, le libertin, l'incrédule Camusot qu'il connaissait, mais le sérieux père de famille, le négociant poudré de ruses et de vertus, masqué de la pruderie judiciaire d'un magistrat du

tribunal de commerce, et revêtu de la froideur patronale d'un chef de maison, entouré de commis, de caissiers, de cartons verts, de factures et d'échantillons, bardé de sa femme, accompagné d'une fille simplement mises. Lucien frémit de la tête aux pieds en l'abordant, car le digne négociant lui jeta le regard insolemment indifférent qu'il avait déjà vu dans les yeux des escompteurs.

— Voici des valeurs, je vous aurais mille obligations si vous vouliez me les prendre, monsieur, dit-il en se tenant debout auprès du négociant assis.

— Vous m'avez pris quelque chose, monsieur, dit Camusot, je m'en souviens.

Là, Lucien expliqua la situation de Coralie, à voix basse et en parlant à l'oreille du marchand de soieries, qui put entendre les palpitations du poëte humilié. Il n'était pas dans les intentions de Camusot que Coralie éprouvât une chute. En écoutant, il regardait les signatures et sourit, il était juge au tribunal de commerce, il connaissait la situation des libraires. Il donna quatre mille cinq cents francs à Lucien, à la condition de mettre dans son endos *valeur reçue en soieries.* Lucien alla sur-le-champ voir Braulard et fit très-bien les choses avec lui pour assurer à Coralie un beau succès. Braulard promit de venir et vint à la répétition générale, afin de convenir des endroits où ses Romains déploieraient leurs battoirs de chair, et enlèveraient la salle. A son retour Lucien remit le reste de son argent à Coralie en lui cachant sa démarche auprès de Camusot, il calma les inquiétudes de l'actrice et de Bérénice, qui déjà ne savaient comment faire aller le ménage. Martainville, un des hommes de ce temps qui connaissaient le mieux le théâtre, était venu plusieurs fois faire répéter le rôle de Coralie. Lucien avait obtenu de plusieurs rédacteurs royalistes la promesse d'articles favorables, il ne soupçonnait donc pas le malheur.

La veille du début de Coralie, il arriva quelque chose de funeste à Lucien. Le livre de d'Arthez avait paru. Le rédacteur en chef du journal d'Hector Merlin donna l'ouvrage à Lucien comme à l'homme le plus capable d'en rendre compte : il devait sa fatale réputation en ce genre aux articles qu'il avait faits sur Nathan. Il y avait du monde au bureau, tous les rédacteurs s'y trouvaient. Martainville y était venu s'entendre sur un point de la polémique générale adoptée par les journaux royalistes contre les journaux libéraux. Nathan, Merlin, tous les collaborateurs du *Réveil* s'y entretenaient de l'influence du journal semi-hebdomadaire de Léon Giraud, influence d'autant plus pernicieuse que le langage était prudent, sage et modéré. On commençait à parler du Cénacle de la rue des Quatre-Vents, on l'appelait une Convention. Il avait été décidé que les journaux royalistes feraient une guerre à mort et systématique à ces dangereux adversaires, qui devinrent en effet les précurseurs de la Doctrine, cette fatale secte qui renversa les Bourbons, dès le jour où la plus mesquine des vengeances amena le plus brillant écrivain royaliste à s'allier avec elle. D'Arthez, dont les opinions absolutistes étaient inconnues, enveloppé dans l'anathème prononcé sur le Cénacle, allait être la première victime. Son livre devait être *échiné,* selon le mot classique. Lucien refusa de faire l'article. Son refus excita le plus violent scandale parmi les hommes considérables du parti royaliste venus à ce rendez-vous. On lui insinua qu'un nouveau converti n'avait pas de volonté. S'il ne lui convenait pas d'appartenir à la monarchie et à la religion, il pouvait retourner à son premier camp. Merlin et Martainville le prirent à part et lui firent amicalement observer qu'il livrait Coralie à la haine que les journaux libéraux lui avaient vouée, et qu'elle n'aurait plus les journaux royalistes et ministériels pour se défendre. L'actrice allait donner lieu sans doute à une polémique ardente qui lui vaudrait cette renommée après laquelle soupirent toutes les femmes de théâtre.

— Vous n'y connaissez rien, lui dit Martainville, elle jouera pendant trois mois au milieu des feux croisés de nos articles, et trouvera trente mille francs en province dans ses trois mois de congé. Pour un de ces scrupules qui vous empêcheront d'être un homme politique, et qu'on doit fouler aux pieds, vous allez tuer Coralie et votre avenir, vous perdez votre gagne-pain.

Lucien se vit forcé d'opter entre d'Arthez et Coralie. Coralie était perdue s'il n'égorgeait pas d'Arthez dans le grand journal et dans le *Réveil.* Il revint chez lui, la mort dans l'âme ; il s'assit au coin du feu dans sa chambre et lut ce livre, l'un des plus beaux de notre littérature moderne. Il laissa des larmes de feuille en feuille, il hésita longtemps, mais enfin il le fallait ! Il écrivit un article moqueur, comme il savait si bien les faire; il prit ce livre comme les enfants prennent un bel oiseau pour le déplumer et le martyriser. Sa terrible plaisanterie était de nature à tuer le livre. Tous les bons sentiments de Lucien se réveillèrent : il traversa Paris à minuit, arriva chez d'Arthez, vit à travers les vitres trembler la chaste et timide lueur qu'il avait si souvent regardée avec les sentiments d'admiration que méritait la noble constance de ce vrai grand homme. Lucien ne se sentit pas la force de monter, il demeura sur une borne pendant quelques instants. Enfin poussé par son bon ange, il frappa, trouva d'Arthez lisant et sans feu.

— Que vous arrive-t-il? dit le jeune écrivain en apercevant Lucien et devinant qu'un horrible malheur pouvait seul le lui amener.

— Ton livre est sublime, s'écria Lucien les yeux pleins de larmes, et ils m'ont commandé de l'attaquer.

— Pauvre enfant! dit d'Arthez, tu manges un pain bien dur.

— Je ne vous demande qu'une grâce, gardez-moi le secret sur ma visite, et laissez-moi dans mon enfer, à mes occupations de damné. Peut-être n'arrive-t-on à rien sans avoir des calus aux endroits les plus sensibles du cœur.

— Toujours le même, dit d'Arthez.

— Me croyez-vous un lâche? Non, d'Arthez, non, je suis un enfant ivre d'amour.

Et il lui expliqua sa position.

— Voyons l'article, dit d'Arthez ému par tout ce que Lucien venait de lui dire de Coralie.

Lucien lui tendit le manuscrit, d'Arthez le lut, et ne put s'empêcher de sourire.

— Quel fatal emploi de l'esprit! s'écria-t-il.

Il se tut en voyant Lucien dans un fauteuil, accablé d'une douleur vraie.

— Voulez-vous me le laisser corriger? je vous le renverrai demain : la plaisanterie déshonore une œuvre, une critique grave et sérieuse est parfois un éloge, je saurai rendre votre article plus honorable et pour vous et pour moi. D'ailleurs moi seul je connais bien mes fautes!

— En montant une côte aride, on trouve quelquefois un fruit pour apaiser les ardeurs d'une soif horrible, ce fruit, le voilà! dit Lucien qui se jeta dans les bras de d'Arthez, y pleura et lui baisa le front en disant : — Il me semble que je vous confie ma conscience pour me la rendre un jour!

— Je regarde le repentir périodique comme une grande hypocrisie, dit solennellement d'Arthez, le repentir est alors une prime donnée aux mauvaises actions. Le repentir est une virginité que notre âme doit à Dieu : qui se repent deux fois est donc un horrible sycophante. J'ai peur que tu ne voies que des absolutions dans tes repentirs!

Ces paroles foudroyèrent Lucien qui revint à pas lents rue de la Lune.

Le lendemain, Lucien porta son article au journal, renvoyé et remanié par d'Arthez; mais, depuis ce jour, il fut en proie à une mélancolie qu'il ne sut pas toujours déguiser. Quand le soir il vit la salle du Gymnase pleine, il éprouva les terribles émotions que donnent aux auteurs une première représentation, un début aux actrices, et qui s'agrandirent chez lui de toute la puissance de son amour. Toutes ses vanités étaient en jeu, son regard embrassait toutes les physionomies comme celui d'un accusé embrasse les figures des jurés et des juges. Un murmure allait le faire tressaillir, un petit incident sur la scène, les entrées et les sorties de Coralie, les moindres inflexions de voix devaient l'agiter démesurément. La pièce où débutait Coralie était une de celles qui tombent, mais qui rebondissent, et la pièce tomba. Malgré la chute, elle eut cent représentations, grâce à Florine et aux journaux. En entrant en scène, Coralie ne fut pas applaudie, et fut frappée par la froideur de l'accueil. Dans les loges, elle n'eut pas d'autres applaudissements que celui de Camusot. Des personnes placées au balcon et aux galeries firent taire le négociant par des chut répétés. Les galeries imposèrent silence aux claqueurs quand les claqueurs se livrèrent à des salves évidemment exagérées. Martainville applaudissait courageusement, et l'hypocrite Florine, Nathan, Merlin l'imitaient. Une fois la pièce tombée, il y eut foule dans la loge de Coralie, mais cette foule aggrava le mal par les consolations qu'on lui donnait. Elle revint au désespoir moins pour elle que pour Lucien.

— Nous avons été trahis par Braulard! dit-il.

Coralie eut une fièvre horrible, elle était atteinte au cœur. Le lendemain, il lui fut impossible de jouer : elle se vit arrêtée dans sa carrière. Lucien lui cacha les journaux, il les décacheta dans la salle à manger. Tous attribuaient la chute de la pièce à Coralie : elle avait trop présumé de ses forces; elle, qui faisait les délices des boulevards, était déplacée au Gymnase, elle avait été poussée là par une louable ambition, mais elle n'avait pas consulté ses moyens, elle avait mal pris son rôle. Lucien lut alors sur Coralie des tartines composées dans le système hypocrite de ses articles sur Nathan. Une rage digne de Milon de Crotone quand il se sentit les mains prises dans le chêne qu'il avait ouvert lui-même, éclata chez Lucien, il devint blême. Ses amis donnaient à Coralie, dans une phraséologie admirable de bonté, de complaisance et d'intérêt, les conseils les plus perfides. Elle devait jouer, y disait-on, des rôles que les perfides auteurs de ces feuilletons infâmes savaient être entièrement contraires à son talent. Tels étaient les journaux royalistes serinés sans doute par Nathan. Quant aux journaux libéraux et aux petits journaux, ils déployaient les perfidies, les moqueries que Lucien avait pratiquées. Coralie entendit un ou deux sanglots, elle sauta de son lit vers Lucien, aperçut les journaux, voulut les voir et les lut. Après cette lecture, elle alla se recoucher, et garda le silence.

Florine était de la conspiration, elle en avait prévu l'issue, elle savait le rôle de Coralie, elle avait eu Nathan pour répétiteur. L'administration tenait à la pièce, elle eut la main forcée, il fallut donner le rôle de Coralie à Florine. Le directeur

vint trouver la pauvre actrice, elle était en larmes, abattue, et quand il lui dit devant Lucien que Florine savait le rôle et qu'il était impossible de ne pas donner la pièce le soir même, elle se dressa, sauta hors du lit.

— Je jouerai, cria-t-elle.

Elle tomba évanouie. Florine eut le rôle et s'y fit une réputation, elle releva la pièce. Elle eut dans tous les journaux une ovation à partir de laquelle elle fut cette soi-disant grande actrice que vous savez. Le triomphe de Florine exaspéra Lucien au plus haut degré.

— Une misérable à laquelle tu as mis le pain à la main! Si le Gymnase le veut, il peut racheter ton engagement. Je serai comte de Rubempré, je ferai fortune et t'épouserai.

— Des bêtises! dit Coralie en lui jetant un regard pâle.

— Ah! des bêtises! cria Lucien. Eh bien, dans quelques jours, tu habiteras une belle maison, tu auras un équipage, et je te ferai un rôle!

Il prit deux mille francs et courut à Frascati. Le malheureux y resta sept heures dévoré par des furies, le visage calme et froid en apparence. Pendant cette journée et une partie de la nuit, il eut les chances les plus diverses : il posséda jusqu'à trente mille francs, et sortit sans un sou. Quand il revint, il trouva Finot qui l'attendait pour avoir *ses petits articles*. Lucien commit la faute de se plaindre.

— Ah! tout n'est pas roses, répondit Finot, vous avez fait si brutalement votre demi-tour à gauche que vous deviez perdre l'appui de la presse libérale, bien plus forte que la presse ministérielle et royaliste. Il ne faut jamais passer d'un camp dans un autre sans s'être fait un bon lit où l'on se console des pertes auxquelles on doit s'attendre; mais, dans tous les cas, un homme sage va voir ses amis, leur expose ses raisons, et se fait conseiller par eux son abjuration, ils en deviennent complices, ils vous plaignent alors; et l'on convient, comme Nathan et Merlin avec leurs camarades, de se rendre des services mutuels. Les loups ne se mangent point. Vous avez eu, vous, en cette affaire, l'innocence d'un agneau. Vous serez forcé de montrer les dents à votre nouveau parti pour en tirer cuisse ou aile. Ainsi, l'on vous a sacrifié nécessairement à Nathan. Je ne vous cacherai pas le bruit, le scandale et les criailleries que soulève votre article contre d'Arthez. Marat est un saint comparé à vous. Il se prépare des attaques contre vous, votre livre y succombera. Où en est-il votre roman?

— Voici les dernières feuilles, dit Lucien en montrant un paquet d'épreuves.

— On vous attribue les articles non signés des journaux ministériels et ultras contre ce petit d'Arthez. Maintenant, tous les jours, les coups d'épingle du Réveil sont dirigés contre les gens de la rue des Quatre-Vents, et les plaisanteries sont d'autant plus sanglantes qu'elles sont drôles. Il y a toute une coterie politique, grave et sérieuse derrière le journal de Léon Giraud, une coterie à qui le pouvoir appartiendra tôt ou tard.

— Je n'ai pas mis le pied au Réveil depuis trois jours.

— Eh bien! pensez à mes petits articles. Faites-en cinquante sur-le-champ, je vous les payerai en masse; mais faites-les dans la couleur du journal.

Pour réparer sa perte au jeu, Lucien retrouva de la verve et de la jeunesse d'esprit, malgré son affaissement, et composa trente articles de chacun deux colonnes. Les articles finis, Lucien alla chez Dauriat, sûr d'y rencontrer Finot auquel il voulait les remettre secrètement; d'ailleurs, il avait besoin de faire expliquer le libraire sur la non publication des Marguerites. Il trouva la boutique pleine de ses ennemis. A son entrée, il y eut un silence complet, les conversations cessèrent. En se voyant mis au ban du journalisme, Lucien se sentit un redoublement de courage, et se dit en lui-même comme dans l'allée du Luxembourg : — Je triompherai! Dauriat ne fut ni protecteur, ni doux, il se montra goguenard, retranché dans son droit. Il ferait paraître les Marguerites à sa guise, il attendrait que la position de Lucien en assurât le succès, il avait acheté l'entière propriété. Quand Lucien objecta qu'il était tenu de publier ses Marguerites par la nature même du contrat et de la qualité des contractants, Dauriat soutint le contraire, et dit que judiciairement il ne pourrait être contraint à une opération qu'il jugeait mauvaise. Il y avait d'ailleurs une solution que tous les tribunaux admettraient : Lucien était maître de rendre les mille écus, de reprendre son œuvre et de la faire publier par un libraire royaliste.

Lucien se retira plus piqué du ton modéré que Dauriat avait pris, qu'il ne l'avait été de sa pompe autocratique à leur première entrevue. Ainsi, les Marguerites ne seraient sans doute publiées qu'au moment où Lucien aurait pour lui les forces auxiliaires d'une camaraderie puissante, ou deviendrait formidable par lui-même. Il revint chez lui lentement, en proie à un découragement qui le menait au suicide, si l'action eût suivi la pensée. Il vit Coralie au lit, pâle et souffrante.

— Un rôle, ou elle meurt! lui dit Bérénice pendant que Lucien s'habillait pour aller rue du Mont-Blanc chez mademoiselle des Touches qui donnait une grande soirée, où il devait trouver des Lupeaulx, Finot, Nathan, Vignon, Blondet, madame d'Espard et madame de Bargeton.

La soirée était donnée pour Conti, le grand compositeur qui possédait l'une des voix les plus célèbres en dehors de la scène, pour la Cinti, la Pasta, Garcia, Levasseur, et deux ou trois voix illustres du beau monde. Lucien se glissa jusqu'à l'endroit où la marquise, sa cousine, et madame de Montcornet étaient assises. Le malheureux jeune homme prit un air léger, content, heureux; il plaisanta, se montra comme il était dans ses jours de splendeur, il ne voulait point paraître avoir besoin d'elles. Il s'étendit sur les services qu'il rendait au parti royaliste, il en donna pour preuve les cris de haine que poussaient les libéraux.

— Vous en serez bien largement récompensé, mon ami, lui dit madame de Bargeton en lui adressant un gracieux sourire. Allez après-demain à la chancellerie avec le Héron et des Lupeaulx, et vous y trouverez votre ordonnance signée par le roi. Le garde des sceaux la porte demain au château; mais il y a conseil, il reviendra tard; néanmoins, si je le savais dans la soirée, j'enverrai chez vous. Où demeurez-vous?

— Je viendrai, répondit Lucien honteux d'avoir à dire qu'il demeurait rue de la Lune.

— Les ducs de Lenoncourt et de Navarreins ont parlé de vous au roi, reprit la marquise. Ils ont vanté en vous un de ces dévouements absolus et entiers qui voulaient une récompense éclatante afin de vous venger des persécutions du parti libéral. D'ailleurs, le nom et le titre des Rubempré, auquel vous aviez droit par votre mère, allaient devenir illustres en vous. Le roi a dit à Sa Grandeur, le soir, de lui apporter une ordonnance pour autoriser le sieur Lucien Chardon à porter le nom et les titres des comtes de Rubempré, en sa qualité de petit-fils du dernier comte par sa mère. — Favorisons les chardonnerets du Pinde, a-t-il dit après avoir lu votre sonnet sur le lis dont s'est heureusement souvenu ma cousine et qu'elle avait donné au duc. — Surtout quand le roi peut faire le miracle de les changer en aigles, a répondu monsieur de Navarreins.

Lucien eut une effusion de cœur qui aurait pu attendrir une femme moins profondément blessée que l'était Louise d'Espard de Négrepelisse. Plus Lucien était beau, plus elle avait soif de vengeance. Des Lupeaulx avait raison, Lucien manquait de tact. Enhardi par ce succès et par la distinction flatteuse que lui témoignait mademoiselle des Touches, il resta chez elle jusqu'à deux heures du matin pour pouvoir lui parler en particulier. Lucien avait appris dans les bureaux des journaux royalistes que mademoiselle des Touches était la collaboratrice secrète d'une pièce où devait jouer la grande merveille du moment, la petite Fay. Quand les salons furent déserts, il emmena mademoiselle des Touches sur un sofa, dans son boudoir, et lui raconta d'une façon si touchante le malheur de Coralie et le sien, que cette illustre hermaphrodite, connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Camille Maupin, lui promit de faire donner le rôle principal à Coralie.

Le lendemain de cette soirée, au moment où Coralie, heureuse de la promesse de mademoiselle des Touches à Lucien, reprenait des couleurs et déjeunait avec son poëte, Lucien lisait le journal de Lousteau où l'un de ses meilleurs articles se trouvait après le récit épigrammatique d'une délicieuse anecdote sur le garde des sceaux et sur sa femme : la méchanceté la plus noire s'y cachait sous l'esprit le plus incisif. Le roi Louis XVIII y était admirablement mis en scène et ridiculisé sans que le parquet pût intervenir. Voici le fait, qui, faux ou vrai, est resté dans le domaine de l'histoire contemporaine.

La passion de Louis XVIII pour une correspondance galante et musquée, pleine de madrigaux et d'étincelles, y était interprétée comme la dernière expression de son amour qui devenait doctrinaire: il passait, y disait-on, du fait à l'idée. L'illustre maîtresse, si cruellement attaquée par Béranger sous le nom d'Octavie, avait conçu les craintes les plus sérieuses. La correspondance languissait. Plus Octavie déployait d'esprit, plus son amant était froid et terne. Elle avait fini par découvrir la cause de sa défaveur. Son pouvoir était menacé par les prémices et les épices d'une nouvelle correspondance du royal écrivain avec la femme du garde des sceaux. La femme du garde des sceaux était incapable d'écrire un billet, elle devait être purement et simplement l'éditeur responsable d'une audacieuse ambition. Qui pouvait être caché sous cette jupe? Une vraie femme eût écrit elle-même. Enfin Octavie, après quelques observations, découvrit que le roi correspondait avec son ministre. Son plan est fait. Aidée par un ami fidèle, elle retient, un jour, le ministre à la chambre par une discussion orageuse et se ménage un tête-à-tête où elle révolte l'amour-propre du roi par la révélation de cette tromperie. Louis XVIII entra dans un accès de colère bourbonnienne et royale, il éclata contre Octavie, il douta. Octavie offre une preuve immédiate en le priant d'écrire un mot qui voulût absolument une réponse. La malheureuse femme, surprise, envoie requérir son mari à la chambre; mais tout était prévu, dans ce moment il occupait la tribune. La femme sue sang et eau, cherche tout son esprit, et répond par un billet de cuisinière. La belle et spirituelle Octavie en exige la lecture.

— Votre chancelier vous dira le reste! dit-elle au roi.

Ce trait mordant resta si avant dans le cœur du roi, que plusieurs auteurs des chroniques scandaleuses prétendent que ce fait ne fut pas étranger à l'intronisation constitutionnelle de M. de Villèle.

L'article piquait au vif le garde des sceaux, sa femme et le roi. Des Lupeaulx, à qui Finot a toujours gardé le secret, avait-il inventé l'anecdote, était-elle vraie? Aujourd'hui le roi, le ministre et sa femme ont disparu, l'Octavie tant attaquée et des Lupeaulx ont des intérêts contraires, il est difficile de savoir la vérité. *Se non è vero, è ben trovato!* Ce spirituel et mordant article fit la joie des libéraux et celle du parti de Monsieur le comte d'Artois. Lucien s'en amusa sans y voir autre chose qu'un très-agréable *canard.*

Il alla le lendemain prendre des Lupeaulx et le baron du Châtelet. Le baron venait remercier Sa Grandeur. Le sieur Châtelet était nommé conseiller d'État en service extraordinaire, et nommé comte avec la promesse de la préfecture de la Charente dès que le préfet actuel aurait fini les quelques mois nécessaires pour compléter le temps voulu pour lui faire obtenir le maximum de la retraite.

Le comte du Châtelet, car le *du* fut inséré dans l'ordonnance, prit Lucien dans sa voiture et le traita sur un pied d'égalité. Sans les articles de Lucien, il ne serait peut-être pas parvenu si promptement, la persécution des libéraux avait été comme un piédestal pour lui.

Des Lupeaulx était au ministère, dans le cabinet du secrétaire général, qui, à l'aspect de Lucien, fit un bond d'étonnement et regarda des Lupeaulx.

— Comment! vous osez venir ici, monsieur? dit-il à Lucien stupéfait. Sa Grandeur a déchiré votre ordonnance préparée, la voici!

Il montra l'ordonnance déchirée en quatre.

— Le ministre a voulu connaître l'auteur de l'épouvantable article d'hier, et voici la copie du numéro, dit le secrétaire général en tendant à Lucien les feuillets de son article. Vous vous dites royaliste, monsieur, et vous êtes collaborateur de cet infâme journal qui fait blanchir les cheveux des ministres, qui chagrine les centres et nous entraîne dans un abîme. Vous déjeunez du Corsaire, du Miroir, du Constitutionnel, du Courrier; vous dînez de la Quotidienne, du Réveil, et vous soupez avec Martainville, le plus terrible antagoniste du ministère, et qui pousse le roi vers l'absolutisme, ce qui l'amènerait à une révolution tout aussi promptement que s'il se livrait à l'extrême gauche? Bien! vous êtes un très-spirituel journaliste, mais vous ne serez jamais un homme politique. Le ministre vous a dénoncé comme l'auteur de l'article au roi, qui, dans sa colère, a grondé monsieur le duc de Navarreins, son premier gentilhomme de service. Vous vous êtes fait des ennemis d'autant plus puissants qu'ils vous étaient plus favorables! Ce qui chez un ennemi semble naturel, est épouvantable chez un ami.

— Mais vous êtes donc un enfant, mon cher! dit des Lupeaulx. Vous m'avez compromis. Mesdames d'Espard et de Bargeton, madame de Montcornet, qui avaient répondu de vous, doivent être furieuses. Le duc a dû faire retomber sa colère sur la marquise, et la marquise a dû gronder sa cousine. N'y allez pas! Attendez.

— Voici Sa Grandeur, sortez! dit le secrétaire général.

Lucien se trouva sur la place Vendôme, hébété comme un homme à qui l'on vient de donner sur la tête un coup d'assommoir. Il revint à pied par les boulevards en essayant de se juger. Il se vit le jouet d'hommes envieux, avides et perfides. Qu'était-il dans ce monde d'ambitions? un enfant qui courait après les plaisirs et les jouissances de vanité, leur sacrifiant tout, un poëte, sans réflexion profonde, allant de lumière en lumière comme un papillon, sans plan fixe, l'exclave des circonstances, pensant bien, agissant mal. Sa conscience fut un impitoyable bourreau. Enfin, il n'avait plus d'argent, il était épuisé de travail et de douleur. Ses articles ne passaient qu'après ceux de Merlin et de Nathan. Il allait à l'aventure, perdu dans ses réflexions. Il vit en passant, chez quelques cabinets littéraires, qui commençaient à donner des livres en lecture avec les journaux, une affiche où, sous un titre bizarre, à lui tout à fait inconnu, brillait son nom : *par monsieur Lucien Chardon de Rubempré.* Son ouvrage paraissait, il n'en avait rien su, les journaux se taisaient. Il demeura les bras pendants, immobile, sans apercevoir un groupe de jeunes gens les plus élégants parmi lesquels étaient Rastignac, de Marsay et quelques autres de sa connaissance. Il ne fit pas attention à Michel Chrestien, à Léon Giraud et Joseph Bridau qui venaient à lui.

— Vous êtes monsieur Chardon? lui dit Michel d'un ton qui fit résonner les entrailles de Lucien comme des cordes.

— Ne me connaissez-vous pas? répondit-il en pâlissant.

Michel lui cracha au visage.

— Voilà les honoraires de vos articles contre d'Arthez. Si chacun dans sa cause ou dans celle de ses amis imitait ma conduite, la presse resterait ce qu'elle doit être : un sacerdoce respectable et respecté!

Lucien avait chancelé, il s'appuya sur Rastignac, en lui disant ainsi qu'à de Marsay : — Messieurs,

vous ne sauriez refuser d'être mes témoins. Mais je veux d'abord rendre la partie égale et l'affaire sans remède.

Lucien donna vivement un soufflet à Michel, qui ne s'y attendait pas. Les dandys et les amis de Michel se jetèrent entre le républicain et le royaliste afin que cette lutte ne prît pas un caractère populacier. Rastignac saisit Lucien et l'emmena chez lui, rue Taitbout, à deux pas de cette scène, qui avait lieu sur le boulevard de Gand, à l'heure du dîner. Cette circonstance évita les rassemblements d'usage en pareil cas. De Marsay vint chercher Lucien que les deux dandys forcèrent à dîner joyeusement avec eux au café Anglais, où ils se grisèrent.

— Êtes-vous fort à l'épée? lui dit de Marsay.

— Je n'en ai jamais manié.

— Au pistolet? dit Rastignac.

— Je n'ai pas dans ma vie tiré un seul coup de pistolet.

— Vous avez pour vous le hasard, dit de Marsay, vous êtes un terrible adversaire, vous pouvez tuer votre homme.

XXXIX

JOBISME.

Lucien trouva fort heureusement Coralie au lit et endormie. L'actrice avait joué dans une petite pièce et à l'improviste, elle avait repris sa revanche en obtenant des applaudissements légitimes et non stipendiés. Cette soirée, à laquelle ne s'attendaient pas ses ennemis, détermina le directeur à lui donner le principal rôle dans la pièce de Camille Maupin : il avait fini par découvrir la cause de l'insuccès de Coralie à son début, il prit en mauvaise part les intrigues de Florine et de Nathan pour faire tomber une actrice à laquelle il tenait, et il avait promis à Coralie la protection de l'administration.

A cinq heures du matin, Rastignac vint chercher Lucien.

— Mon cher, vous êtes logé dans le système de votre rue, lui dit-il pour tout compliment. Soyons les premiers au rendez-vous, sur le chemin de Clignancourt, c'est de bon goût, et nous sommes les lions, nous devons de bons exemples.

—Voici le programme, lui dit de Marsay dès que le fiacre roula dans le faubourg Saint-Denis. Vous vous battez au pistolet, à vingt-cinq pas, marchant à volonté l'un sur l'autre jusqu'à une distance de quinze pas. Vous avez chacun cinq pas à faire et trois coups à tirer, pas davantage. Quoi qu'il arrive, vous vous engagez à en rester là l'un et l'autre. Nous chargeons les pistolets de votre adversaire, et ses témoins chargent les vôtres. Les armes ont été choisies par les quatre témoins réunis chez un armurier. Je vous promets que nous avons aidé le hasard : vous avez des pistolets de cavalerie.

Pour Lucien, la vie était devenue un mauvais rêve, il lui était indifférent de vivre ou de mourir. Le courage particulier au suicide lui servit donc à paraître en grand costume de bravoure aux yeux des spectateurs de son duel. Il resta sans marcher, à sa place. Son insouciance passa pour un froid calcul : on le trouva fort. Michel Chrestien vint jusqu'à sa limite. Tous deux firent feu en même temps, les insultes avaient été regardées comme égales. Au premier coup la balle de Chrestien effleura le menton de Lucien dont la balle passa à dix pieds au-dessus de la tête de son adversaire. Au second coup, la balle de Michel se logea dans le col de la redingote du poëte, lequel était heureusement piqué et garni de bougran. Au troisième coup, Lucien reçut la balle dans le sein et tomba.

— Est-il mort? demanda Michel.

— Non, dit le chirurgien, il s'en tirera.

— Tant pis, répondit Michel.

— Oh ! oui, dit Lucien en versant des larmes.

A midi, ce malheureux enfant se trouva dans sa chambre et sur son lit. Il avait fallu cinq heures et de grands ménagements pour l'y transporter. Quoique son état fût sans danger, il exigeait des précautions : la fièvre pouvait amener de fâcheuses complications. Coralie étouffa son désespoir et ses chagrins. Pendant tout le temps que son ami fut en danger, elle passa les nuits avec Bérénice en apprenant ses rôles. Le danger de Lucien dura deux mois. Elle jouait quelquefois un rôle qui voulait de la gaieté, tandis qu'intérieurement elle se disait : — Mon pauvre Lucien meurt peut-être en ce moment !

Pendant ce temps, Lucien fut soigné par Bianchon : il dut la vie au dévouement de cet ami si vivement blessé, mais à qui d'Arthez avait confié le secret de la démarche de Lucien, en justifiant le pauvre poëte. Dans un moment lucide, car Lucien eut une fièvre nerveuse d'une haute gravité, Bianchon, soupçonnant d'Arthez de quelque générosité, questionna son malade qui lui dit n'avoir pas fait d'autre article sur le livre de d'Arthez que l'article sérieux et grave inséré dans le journal d'Hector Merlin.

A la fin du premier mois, la maison Fendant et Cavalier déposa son bilan. Bianchon dit à l'actrice de cacher ce coup affreux à Lucien. Le fameux ro-

man de l'Archer de Charles IX, publié sous un titre bizarre, n'avait pas eu le moindre succès. Pour se faire de l'argent avant de déposer leur bilan, Fendant, à l'insu de Cavalier, l'avait vendu en bloc à des épiciers qui le revendaient à bas prix au moyen du colportage. En ce moment, l'ouvrage de Lucien garnissait les parapets des ponts et les quais de Paris. La librairie du quai des Augustins en avait pris une certaine quantité d'exemplaires, elle se trouvait donc perdre une somme considérable par suite de l'avilissement subit de l'ouvrage. Les quatre volumes in-12 qu'elle avait achetés quatre francs cinquante centimes étaient donnés pour cinquante sous. Le commerce jetait les hauts cris. Les journaux continuaient à garder le plus profond silence.

Barbet n'avait pas prévu ce *lavage,* il croyait au talent de Lucien. Contrairement à ses habitudes, il s'était jeté sur deux cents exemplaires, et la perspective d'une perte le rendait fou, il disait des horreurs de Lucien. Barbet prit un parti héroïque : il mit ses exemplaires dans un coin de son magasin par un entêtement particulier aux avares, et laissa ses confrères se débarrasser des leurs à vil prix. Deux ans plus tard, en 1824, quand la belle préface de d'Arthez, le mérite du livre et deux articles faits par Léon Giraud eurent rendu à cette œuvre sa valeur, Barbet vendit ses exemplaires un par un au prix de douze francs.

Malgré les précautions de Bérénice et de Coralie, il fut impossible d'empêcher Hector Merlin de venir voir son ami mourant, et il lui fit boire goutte à goutte le calice amer de ce *bouillon*, mot en usage dans la librairie pour peindre l'opération funeste à laquelle s'étaient livrés Fendant et Cavalier en publiant le livre d'un débutant. Martainville fut seul fidèle à Lucien, il fit un magnifique article en faveur de l'œuvre; mais l'exaspération était telle, et chez les libéraux, et chez les ministériels, contre le rédacteur en chef de l'Aristarque, de l'Oriflamme et du Drapeau Blanc, que les efforts de ce courageux athlète, qui rendit toujours dix insultes pour une au libéralisme, nuisirent à Lucien. Aucun journal ne releva le gant de la polémique, quelque vives que fussent les attaques.

Coralie, Bérénice et Bianchon fermèrent la porte à tous les soi-disant amis de Lucien qui jetèrent les hauts cris; mais il fut difficile de la fermer aux huissiers. La faillite de Fendant et de Cavalier rendait tous leurs billets exigibles, en vertu d'une des dispositions du code de commerce, les plus attentatoires aux droits des tiers qui se voient privés des bénéfices du terme. Lucien se trouva vigoureusement poursuivi par Camusot. En voyant ce nom, l'actrice comprit la terrible et humiliante démarche qu'avait dû faire son Lucien, son poëte angélique ; elle l'en aima dix fois plus, et ne voulut pas implorer Camusot. Enfin, les gardes du commerce vinrent chercher leur prisonnier et le trouvèrent au lit; et, tout gardes du commerce qu'ils fussent, ils reculèrent à l'idée de l'emmener, ils allèrent chez Camusot avant de prier le président du tribunal d'indiquer la maison de santé dans laquelle ils déposeraient le débiteur.

Camusot accourut aussitôt rue de la Lune. Coralie descendit et remonta tenant les pièces de la procédure qui avait déclaré Lucien commerçant d'après son endos. Comment avait-elle obtenu ces papiers de Camusot? quelle promesse avait-elle faite? Elle garda le plus morne silence; mais elle était remontée pâle et tremblante.

Coralie joua dans la pièce de Camille Maupin, et contribua beaucoup à ce premier succès de l'illustre hermaphrodite littéraire. La création de ce rôle fut la dernière étincelle de cette belle lampe. A la vingtième représentation, au moment où Lucien rétabli commençait à se promener, à manger et parlait de reprendre ses travaux, Coralie tomba malade : un chagrin secret la dévorait. Bérénice a toujours cru que pour sauver Lucien elle avait promis de revenir à Camusot. L'actrice eut la mortification de voir donner son rôle à Florine. Nathan déclarait la guerre au Gymnase dans le cas où Florine ne succéderait pas à Coralie. En jouant le rôle jusqu'au dernier moment pour ne pas le laisser prendre par sa rivale, Coralie avait outre-passé ses forces. Le Gymnase lui avait fait quelques avances pendant la maladie de Lucien, elle n'avait plus rien à espérer du théâtre sous ce rapport. Malgré son bon vouloir, Lucien était encore incapable de travailler, il avait d'ailleurs à soigner Coralie afin de soulager Bérénice.

Ce pauvre ménage arriva donc à la détresse la plus absolue. Il eut cependant le bonheur de trouver dans Bianchon un médecin habile et dévoué qui lui donna crédit chez un pharmacien. La situation de Coralie et de Lucien fut bientôt connue des fournisseurs et du propriétaire. Les meubles furent saisis. La couturière et le tailleur, ne craignant plus le journaliste, poursuivirent ces deux bohémiens à outrance. Enfin il n'y eut plus que le pharmacien et le charcutier qui faisaient crédit à ces malheureux enfants. Lucien, Bérénice et la malade furent obligés pendant une semaine environ de ne manger que du porc sous toutes les formes ingénieuses et variées que lui donnent les charcutiers. La charcuterie, assez inflammatoire de sa nature, aggravait la maladie de l'actrice.

Lucien fut contraint par la misère d'aller chez Lousteau réclamer les mille francs que cet ancien ami, ce traître, lui devait. Ce fut, au milieu de ses

malheurs, la démarche qui lui coûta le plus. Lousteau ne pouvait plus rentrer chez lui rue de la Harpe, il couchait chez ses amis, il était poursuivi, traqué comme un lièvre. Lucien ne put trouver son fatal introducteur dans le monde littéraire que chez Flicoteaux. Lousteau dînait à la même table où Lucien l'avait rencontré, pour son malheur, le jour où il s'était éloigné de d'Arthez. Lousteau lui offrit à dîner, et Lucien accepta!

Quand, en sortant de chez Flicoteaux, Claude Vignon, qui y mangeait ce jour-là, Lousteau, Lucien et le grand inconnu qui mettait ses habits chez Samanon, voulurent aller au café Voltaire prendre du café, jamais ils ne purent faire trente sous en réunissant le billon qui retentissait dans leurs poches. Ils flânèrent au Luxembourg, espérant y rencontrer un libraire, et ils virent en effet un des plus fameux libraires de ce temps auquel Lousteau demanda quarante francs, et qui les lui donna. Lousteau partagea la somme entre les quatre écrivains. La misère avait éteint toute fierté, tout sentiment chez Lucien, il pleura devant ces trois artistes en leur racontant sa situation. Chacun de ses camarades avait un drame tout aussi cruellement horrible à dire. Quand chacun eut dit le sien, le poëte se trouva le moins malheureux des quatre. Aussi tous avaient-ils besoin d'oublier et leur malheur et leur pensée qui doublait le malheur. Lousteau courut au Palais-Royal, y jouer les neuf francs qui lui restèrent sur ses dix francs. Le grand inconnu, quoiqu'il eût une maîtresse, alla dans une vile maison suspecte se plonger dans le bourbier des voluptés dangereuses. Vignon se rendit au Petit Rocher de Cancale dans l'intention d'y rediner légèrement et de boire deux bouteilles de vin de Bordeaux, afin d'abdiquer sa raison et sa mémoire. Lucien quitta Claude Vignon sur le seuil du restaurant, en refusant sa part de ce souper. La poignée de main qu'il donna au seul journaliste qui ne lui avait pas été hostile fut accompagnée d'un horrible serrement de cœur.

— Que faire? lui dit-il.

— A la guerre comme à la guerre, lui dit le grand critique. Votre livre est beau, mais il vous a fait des envieux, votre lutte sera longue et difficile. Le génie est une horrible maladie. Tout écrivain porte en son cœur un monstre qui, semblable au ténia dans l'estomac, y dévore les sentiments à mesure qu'ils y éclosent. Qui triomphera? la maladie de l'homme, ou l'homme de la maladie? Car il faut être un grand homme pour tenir la balance entre le génie et le caractère. Le talent grandit, le cœur se dessèche; à moins d'être un colosse et d'avoir des épaules d'Hercule, on reste ou sans cœur ou sans talent. Vous êtes mince et fluet, vous succomberez, ajouta-t-il en entrant chez le restaurateur.

Lucien revint chez lui, méditant cet horrible arrêt.

— De l'argent! lui criait une voix. Il fit lui-même, à son ordre, deux billets de mille francs chacun à deux et à trois mois d'échéance, en y imitant la signature de David Séchard, et il les endossa. Puis, le lendemain, il les porta chez Métivier, le marchand de papier de la rue Serpente, qui les lui escompta sans aucune difficulté. Lucien écrivit aussitôt à son beau frère en le prévenant de la nécessité où il avait été de faire ce faux, en se trouvant dans l'impossibilité de subir les délais de la poste; il lui promettait d'ailleurs de faire les fonds à l'échéance.

Les dettes de Coralie et celles de Lucien payées, il resta trois cents francs que le poëte remit entre les mains de Bérénice, en lui disant de ne lui rien donner s'il demandait de l'argent: il craignait d'être saisi par l'envie d'aller au jeu.

XL

ADIEUX.

Lucien, saisi par une rage sombre, froide et taciturne, se mit à écrire ses plus spirituels articles à la lueur d'une lampe en veillant Coralie. Quand il cherchait ses idées, il voyait cette créature adorée, blanche comme une porcelaine, belle de la beauté des mourantes, lui souriant de deux lèvres pâles, lui montrant les yeux brillants comme le sont ceux de toutes les femmes qui succombent autant à la maladie qu'au chagrin. Lucien envoyait ses articles aux journaux; mais comme il ne pouvait pas aller dans les bureaux pour tourmenter les rédacteurs en chef, ils ne paraissaient pas, et quand il y allait, le froid Théodore Gaillard qui lui avait fait des avances et qui, plus tard, profita de ces diamants littéraires, lui disait: — Qu'avez-vous donc, mon cher! vous n'avez plus d'esprit, ne vous laissez pas abattre, ayez de la verve!

— Ce petit Lucien n'avait que son roman et ses premiers articles dans le ventre, disaient chez Dauriat, Félicien Vernou, Merlin et tous ceux qui le haïssaient. Il nous envoie des choses pitoyables.

Ne rien avoir dans le ventre est un mot consacré dans l'argot du journalisme, il constitue un arrêt souverain dont il est difficile d'appeler une fois qu'il a été prononcé. Ce mot, colporté partout, tuait Lucien, à l'insu de Lucien.

Au commencement du mois de juin, Bianchon dit au poëte que Coralie était perdue. L'actrice n'avait pas plus de trois ou quatre jours à vivre. Bérénice et Lucien passèrent ces fatales journées à pleurer, sans pouvoir cacher leurs larmes à cette pauvre fille au désespoir de mourir à cause de Lucien. Par un retour étrange, Coralie exigea que Lucien lui amenât un prêtre. L'actrice voulut se réconcilier avec l'Église, et mourir en paix. Elle fit une fin chrétienne, son repentir fut sincère. Cette agonie et cette mort achevèrent d'ôter à Lucien sa force et son courage. Le poëte demeura dans un complet abattement, assis dans un fauteuil, au pied du lit de Coralie, en ne cessant de la regarder, jusqu'au moment où il vit les yeux de l'actrice tournés par la main de la mort. Il était alors cinq heures du matin. Un oiseau vint s'abattre sur les pots de fleurs qui se trouvaient en dehors de la croisée, et gazouilla quelques chants. Bérénice agenouillée baissait la main de Coralie qui se refroidissait sous ses larmes.

Il y avait onze sous sur la cheminée.

Lucien sortit poussé par un désespoir qui lui conseillait de demander l'aumône pour enterrer sa maîtresse, ou d'aller se jeter aux pieds de la marquise d'Espard, du comte du Châtelet, de madame de Bargeton, de mademoiselle des Touches, ou du terrible dandy de Marsay : il n'avait plus alors ni fierté, ni sentiments. Pour avoir quelque argent, il se serait engagé soldat! Il marcha de cette allure affaissée et décomposée que connaissent les malheureux, jusqu'à l'hôtel de Camille Maupin, il y entra sans faire attention au désordre de ses vêtements, et la fit prier de le recevoir.

— Mademoiselle s'est couchée à trois heures du matin, et personne n'oserait entrer chez elle avant qu'elle n'ait sonné, répondit le valet de chambre.

— Quand sonne-t-elle ?

— Jamais avant dix heures.

Lucien écrivit alors une de ces lettres épouvantables où les malheureux ne ménagent plus rien. Un soir, il avait mis en doute la possibilité de ces abaissements, quand Lousteau lui parlait des demandes faites par de jeunes talents à Finot, et sa plume l'emportait peut-être alors au delà des limites où l'infortune avait jeté ses prédécesseurs. Il revint las, imbécile et fiévreux par les boulevards, sans se douter de l'horrible chef-d'œuvre que venait de lui dicter le désespoir. Il rencontra Barbet.

— Barbet, lui dit-il en lui tendant la main, cinq cents francs ?

— Non, deux cents, répondit le libraire.

— Ah! vous avez donc un cœur?

— Oui, mais j'ai aussi des affaires. Vous me faites perdre bien de l'argent, ajouta-t-il après lui avoir raconté la faillite de Fendant et de Cavalier, faites-m'en donc gagner!

Lucien frissonna.

— Vous êtes poëte, vous devez savoir faire toute sorte de vers, dit le libraire en continuant. En ce moment, j'ai besoin de chansons grivoises pour les mêler à quelques chansons prises à différents auteurs, afin de ne pas être poursuivi comme contrefacteur et pouvoir vendre dans les rues un joli recueil de chansons à dix sous. Si vous voulez m'envoyer demain six bonnes chansons à boire ou croustilleuses... là... vous savez! je vous donnerai deux cents francs.

Lucien revint rue de la Lune. Il trouva Coralie étendue droite et roide sur un lit de sangle, enveloppée dans un méchant drap de lit que cousait Bérénice en pleurant. La grosse Normande avait allumé quatre chandelles aux quatre coins de ce lit de sangle. Les rideaux étaient fermés. Sur le visage de Coralie, étincelait cette fleur de beauté qui parle si haut aux vivants en leur exprimant un calme absolu. Elle ressemblait à ces jeunes filles qui ont la maladie des pâles couleurs : il semblait par moments que ces deux lèvres violettes allaient s'ouvrir et murmurer le nom de Lucien, ce mot qui, mêlé à celui de Dieu, précéda son dernier soupir. Lucien dit à Bérénice d'aller commander aux pompes funèbres un convoi qui ne coûtât pas plus de deux cents francs, en y comprenant le service à la chétive église de Bonne-Nouvelle.

Dès que Bérénice fut sortie, il se mit à sa table, auprès du corps de sa pauvre amie, et y composa les six chansons qui voulaient des idées gaies et les flonflons populaires. Il éprouvait des peines inouïes. Quelle nuit que celle où le poëte se livrait à la recherche de pareils refrains en écrivant à la lueur des cierges à côté du prêtre qui priait pour Coralie. Le lendemain matin, Lucien, qui avait achevé sa dernière chanson, la chantait à voix basse, afin de voir si elle allait sur l'air. Bérénice et le prêtre écoutaient pour savoir s'il n'était pas devenu fou.

Amis, la morale en chanson
  Me fatigue et m'ennuie;
Doit-on invoquer la Raison
  Quand on sert la Folie?
D'ailleurs, tous les refrains sont bons
Lorsqu'on trinque avec des lurons;
  Épicure l'atteste.
N'allons pas chercher Apollon
Quand Bacchus est notre échanson,
    Rions! buvons!
  Et moquons-nous du reste.

Que plus d'un moderne Harpage
  A son coffre s'enchaîne;

Du verrou qu'il serre le gond,
De peur qu'on le surprenne.
Qu'il compte avec soin ses écus,
Morbleu! nargue du vieux Crésus,
Nul ne les lui conteste!
Pour nous, qui jamais ne comptons
Que nos amis et nos flacons,
Rions! buvons!
Et moquons-nous du reste.

Hippocrate, à tout bon buveur,
Promettait la centaine.
Qu'importe, après tout, par malheur,
Si la jambe incertaine
Ne peut plus poursuivre un tendron,
Pourvu qu'à vider un flacon
La main soit toujours leste,
Si toujours, en vrais biberons,
Jusqu'à soixante ans nous trinquons!
Rions! buvons!
Et moquons-nous du reste.

Veut-on savoir d'où nous venons,
La chose est très-facile;
Mais pour savoir où nous irons
Il faudrait être habile.
Sans nous inquiéter, enfin,
Usons, ma foi, jusqu'à la fin,
De la bonté céleste!
Il est certain que nous mourrons;
Mais il est sûr que nous vivons:
Rions! buvons!
Et moquons-nous du reste.

Au moment où le poëte chantait cet épouvantable dernier couplet, Bianchon et d'Arthez entrèrent et le trouvèrent dans le paroxysme de l'abattement, il versait un torrent de larmes, et n'avait plus la force de remettre ses chansons au net. Quand à travers ses sanglots il eut expliqué sa situation, il vit des larmes dans les yeux de ceux qui l'écoutaient.

— Ceci, dit d'Arthez, efface bien des fautes!

— Heureux ceux qui sont punis ici-bas, dit gravement le prêtre.

Le spectacle de cette belle morte souriant à l'éternité, de son amant lui achetant une tombe avec des gravelures, Barbet payant un cercueil, ces quatre chandelles autour de cette actrice dont la basquine et les bas rouges à coins verts faisaient naguère palpiter toute une salle, puis sur la porte le prêtre qui l'avait réconciliée avec Dieu retournant à l'église pour y dire une messe en faveur de celle qui avait tant aimé! ces grandeurs et ces infamies, ces douleurs écrasées sous la nécessité glacèrent le grand écrivain et le grand médecin qui s'assirent sans pouvoir proférer une parole.

Un valet apparut et annonça mademoiselle des Touches. Cette belle et sublime fille comprit tout, elle alla vivement à Lucien, et en lui serrant la main y glissa un billet de mille francs.

— Il n'est plus temps! dit-il en lui jetant un regard de mourant.

D'Arthez, Bianchon et mademoiselle des Touches ne quittèrent Lucien qu'après avoir bercé son désespoir des plus douces paroles, mais tous les ressorts étaient brisés! A midi, le Cénacle, moins Michel Chrestien, se trouva dans la petite église de Bonne-Nouvelle, ainsi que Bérénice et mademoiselle des Touches, deux comparses du Gymnase, l'habilleuse de Coralie et Camusot. Tous les hommes accompagnèrent l'actrice au cimetière du Père-Lachaise. Camusot, qui pleurait à chaudes larmes, jura solennellement à Lucien d'acheter un terrain à perpétuité et d'y faire construire une colonnette sur laquelle il y aurait : CORALIE, et dessous : *Morte à dix-neuf ans.* Lucien demeura seul jusqu'au coucher du soleil, sur cette colline d'où ses yeux embrassaient Paris.

— Par qui serais-je aimé? se demanda-t-il. Mes vrais amis me méprisent. Quoi que j'eusse fait, tout eût été bien pour celle qui est là! Je n'ai plus que ma sœur, David et ma mère! Que pensent-ils de moi, là-bas?

Il revint rue de la Lune. Ses impressions furent si vives en trouvant l'appartement vide, qu'il alla se loger dans un méchant hôtel de la même rue. Les mille francs de mademoiselle des Touches payèrent toutes les dettes, mais en y comprenant le produit du mobilier. Bérénice et Lucien eurent dix francs à eux qui les firent vivre pendant dix jours que Lucien passa dans un accablement maladif : il ne pouvait ni écrire, ni penser, il se laissait aller à la douleur. Bérénice en eut pitié.

— Si vous retournez dans votre pays, comment irez-vous? répondit-elle un soir à une exclamation de Lucien qui pensait à sa sœur, à sa mère et à David Séchard.

— A pied, dit-il.

— Encore faut-il pouvoir vivre et se coucher en route. Si vous faites douze lieues par jour, vous avez besoin d'au moins dix francs.

— Je les aurai, dit-il en prenant ses habits, son beau linge, et ne gardant sur lui que le strict nécessaire.

Il alla chez Samanon, qui lui offrit cinquante francs de toute sa défroque. Il supplia l'usurier de lui donner assez pour prendre la diligence, il ne put le fléchir. Dans sa rage, Lucien monta d'un pied chaud à Frascati, tenta la fortune et revint sans un liard. Quand il se trouva dans sa misérable chambre, rue de la Lune, il demanda le châle de Coralie à Bérénice. A quelques regards, la bonne fille comprit, d'après l'aveu que Lucien venait de lui faire, quel était son dessein : il voulait se pendre.

— Êtes-vous fou, monsieur! dit-elle. Allez vous promener et revenez à minuit, j'aurai gagné votre

argent; mais restez sur les boulevards, et n'allez pas vers les quais.

Lucien se promena sur les boulevards, hébété de douleur, regardant les équipages, les passants, se trouvant diminué, seul, dans cette foule qui tourbillonnait fouettée par les mille intérêts parisiens. En revoyant par la pensée les bords de sa Charente, il eut soif des joies de la famille. Il eut un de ces éclairs de force qui trompent toutes ces natures à demi féminines, il ne voulut pas abandonner la partie avant d'avoir déchargé son cœur dans le cœur de David Séchard, et pris conseil des trois anges qui lui restaient. En flânant, il vit Bérénice endimanchée causant avec un homme, sur le boueux boulevard Bonne-Nouvelle où elle stationnait au coin de la rue de la Lune.

— Que fais-tu? dit Lucien.

— Voilà vingt francs, ils coûtent cher! Partez!

Elle se sauva sans que Lucien pût savoir par où elle avait passé. Le lendemain il fit viser son passeport, acheta une canne de houx, prit, à la place de la rue d'Enfer, un coucou qui, moyennant dix sous, le mit à Lonjumeau. Pour première étape, il coucha dans l'écurie d'une ferme à deux lieues d'Arpajon. Quand il eut atteint Orléans, il était déjà bien las et bien fatigué. Pour trois francs, un batelier le descendit à Tours, et pendant le trajet il ne dépensa que deux francs pour sa nourriture. De Tours à Poitiers, il marcha pendant six jours. Il arriva quasi mort au delà de Poitiers; mais comme il n'avait plus que cent sous, il trouva pour continuer sa route un reste de force. La nuit le surprit dans les plaines du Poitou. Il était résolu à bivouaquer, quand, au fond d'un ravin, il aperçut une calèche montant une côte. A l'insu du postillon, des voyageurs et d'un valet de chambre placé sur le siége, il put se blottir derrière entre deux paquets où il s'endormit en se plaçant de manière à pouvoir résister aux secousses.

Au matin, il fut réveillé par le soleil qui lui frappait les yeux, et par un bruit de voix. Il était à Mansle au milieu d'un cercle de curieux et de postillons. Il se vit couvert de poussière, il comprit qu'il devait être l'objet d'une accusation, il sauta sur ses pieds, et allait parler, quand deux voyageurs, sortis de la calèche, lui coupèrent la parole : il voyait le nouveau préfet de la Charente, le comte du Châtelet et sa femme, Louise de Négrepelisse.

— Si nous avions su! dit la comtesse. Montez avec nous.

Lucien salua froidement ce couple en jetant sur eux un regard à la fois humble et menaçant, il se perdit dans un chemin de traverse afin de gagner une ferme où il pût déjeuner avec du pain et du lait, se reposer et délibérer en silence sur son avenir. Il avait encore trois francs.

Le poëte des Marguerites descendit le cours de la rivière en examinant la disposition des lieux qui devenaient de plus en plus pittoresques. Il atteignit à un endroit où la nappe d'eau, environnée de saules, formait une espèce de lac. Il s'arrêta pour contempler ce frais et touffu bocage dont la grâce champêtre agit sur son âme.

Une maison, attenant à un moulin assis sur un bras de la rivière, montrait entre les têtes d'arbres son toit de chaume orné de joubarbe; sa naïve façade avait pour seuls ornements des buissons de jasmins, de chèvrefeuilles et de houblon, et tout à l'entour brillaient les fleurs du phlox et des plus splendides plantes grasses. Sur l'empierrement retenu par un pilotis grossier, qui maintenait la chaussée au-dessus des plus grandes crues, il aperçut des filets étendus au soleil. Des canards nageaient dans le bassin clair qui se trouvait au delà du moulin, entre les deux courants d'eau mugissant dans les vannes. Le moulin faisait entendre son bruit. Sur un banc rustique, le poëte aperçut une jeune femme tricotant et surveillant deux enfants qui tourmentaient des poules. Lucien s'avança.

— Ma bonne femme, dit-il, je suis bien fatigué, j'ai la fièvre, et je n'ai que trois francs, voulez-vous me nourrir de pain bis et de lait, me coucher sur la paille pendant une semaine? j'aurai eu le temps d'écrire à mes parents qui m'enverront de l'argent ou viendront me chercher ici.

— Volontiers, dit-elle, si toutefois mon mari le veut. Hé, l'homme!

Le meunier sortit, regarda Lucien et s'ôta sa pipe de la bouche pour dire : — Trois francs! une semaine! autant ne vous rien prendre.

— Peut-être finirai-je garçon meunier, se dit le poëte en contemplant ce délicieux paysage.

Aux Jardies, décembre 1838. — Paris, mai 1839.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

